

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES COLONIALES
KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR KOLONIALE WETENSCHAPPEN



BIOGRAPHIE COLONIALE BELGE

BELGISCHE KOLONIALE BIOGRAFIE

V

Rue de Livourne, 80A
BRUXELLES 5

Livornostraat, 80A
BRUSSEL 5

1958

PRIX : F 490
PRIJS:

BIOGRAPHIE COLONIALE BELGE
BELGISCHE KOLONIALE BIOGRAFIE

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES COLONIALES
KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR KOLONIALE WETENSCHAPPEN



BIOGRAPHIE COLONIALE BELGE

BELGISCHE KOLONIALE BIOGRAFIE

TOME V

Rue de Livourne, 80A
BRUXELLES 5

Livornostraat, 80A
BRUSSEL 5

1958

AVANT-PROPOS

En parcourant le cinquième volume de la *Biographie Coloniale Belge*, publiée par l'Académie royale des Sciences coloniales, les lecteurs constateront une fois de plus qu'aux notices consacrées aux personnages ayant joué un rôle dans l'histoire du Congo belge se mêlent de brèves notices rappelant des coloniaux modestes qui n'ont pas laissé de traces dans cette histoire, mais qui furent des pionniers de la première heure.

Rappelons ici que la *Biographie Coloniale Belge* ne se présente pas uniquement comme une œuvre scientifique ou historique. Elle constitue avant tout un mémorial de l'entreprise édiflée par les Belges au centre de l'Afrique depuis quatre-vingts ans à l'initiative du roi Léopold II. En conséquence, elle devait recueillir le souvenir de ces humbles qui furent les auxiliaires indispensables des grands chefs. Ils n'hésitèrent pas à s'embarquer pour le Congo à une époque où semblable aventure était considérée comme une folie ; ils vécurent là-bas une vie de fatigues et de privations dont on n'a pas idée aujourd'hui et beaucoup, après quelques mois, furent ensevelis dans le sol ingrat de l'Afrique.

Ces vaillants, dont les noms risquaient de disparaître à jamais, méritaient une citation dans une Biographie qui montre, d'une façon éclatante, que dès le début, la Belgique,

par toutes les classes de sa population, s'est associée à l'œuvre coloniale.

Constatation importante à l'heure où la colonisation rencontre tant d'hostilité et d'incompréhension. La présence de ces modestes pionniers attestent que les premiers établissements belges au Congo ne furent ni des établissements capitalistes, ni des terrains réservés à une caste militaire.

Dès lors, la Belgique peut se ranger aux côtés des autres peuples d'Europe qui prétendent que, par leur action coloniale, ils ont rendu un grand service au monde entier.

C'est grâce à ces peuples — et à eux seuls — que le monde s'est agrandi depuis quatre siècles, que des principes nouveaux de civilisation se sont répandus partout et que, dans l'ordre matériel, des produits infiniment précieux ont été introduits dans la circulation générale.

Quelles que soient les erreurs commises par les peuples colonisateurs, ces bienfaits ne doivent pas être oubliés.

Il serait désirable qu'ils soient constamment à la mémoire de ceux qui réclament comme une question de vie ou de mort l'entente entre les peuples de l'Europe, notamment par la réalisation de l'Eurafrique. Cette entente ne saurait se justifier uniquement par des raisons d'intérêt. Elle serait singulièrement renforcée par un sentiment de fierté commune, c'est-à-dire par le souvenir des services rendus par l'Europe coloniale à l'humanité tout entière.

F. DELLICOUR,
*Président de la Commission
de la Biographie Coloniale Belge.*

Commission de la Biographie Coloniale Belge.
Commissie voor de Belgische Koloniale Biografie.

Président. — *Voorzitter*: F. DELLICOUR.

Membres. — *Leden*: E.-J. DEVROEY, A. ENGELS, L. HAUMAN, J.-M. JADOT, G. MOULAERT, G. NEUJEAN, W. ROBYNS, M. VAN DE PUTTE.

Membre suppléant. — *Plaatsvervangend lid*: J. STENGERS.

Secrétaire. — *Secretaris*: E.-J. DEVROEY.

N.B. Toutes les notices ont été approuvées en Commission, sur rapport d'un de ses membres ; les initiales de ce dernier sont mentionnées *in fine*.

N.B. *Al de biografische nota's werden door de Commissie goedgekeurd, na verslag van één harer leden, wiens initialen in fine vermeld worden.*

Liste des abréviations
Lijst der afkortingen.

É. I. C. : État Indépendant
 du Congo
F. P. : Force Publique
P. : Père
R. I. : Recherches infructueuses.
R. P. : Révérend Père
Sr : Sœur.

E. P. : Eerwaarde Pater
O. M. : Openbare Macht
P. : Pater
V. O. : Vruchteloze opzoekingen.
Zr : Zuster.



Winterhalter pinx.

HOMMAGE AU ROI LÉOPOLD I^{er}

précurseur de la politique d'expansion belge.

Voilà longtemps que la Nation s'est ralliée aux témoignages portés sur l'attachante personnalité et les hautes qualités intellectuelles et politiques de LÉOPOLD I^{er} par ceux qui l'ont servi, approché ou connu au cours d'un règne de trente-cinq ans.

Une littérature historique récente a précisé quelques-uns des aspects les plus captivants de la psychologie du premier Roi des Belges. La séduction de l'homme, la prestance du cavalier, l'adresse du diplomate, la sagesse du conseiller ont aussi été légitimement vantées, de même que l'expérience européenne de ce prince cosmopolite devenu en 1831 fondateur de dynastie, vigie politique et commandant d'armée. Et pour un souverain constitutionnel est-il plus bel éloge que l'hommage qu'on a rendu récemment à LÉOPOLD I^{er} en déclarant que rien – ou quasi – n'était à retirer du bien qui en a été dit lors de son décès, mais que beaucoup devait y être ajouté ?

Un aspect de l'activité du Roi était resté plus particulièrement dans l'ombre. Non point que son rôle de promoteur de notre politique d'expansion ait été contesté par quiconque. Mais ce rôle, intentionnellement discret et pourtant si effectif, la grande majorité des contemporains l'avaient ignoré. A

bon droit il était passé sous silence par les meilleurs biographes du Souverain, auxquels étaient restés inaccessibles des documents qui commencent seulement à livrer leur secret.

Quelques rares Belges que des fonctions officielles n'obligeaient pas au silence, avaient deviné et peut-être connu les préoccupations royales à cet égard. A celles-ci n'avaient fait écho que des réalisations si timides et, en tout cas, si éphémères, qu'ils avaient cru n'en point pouvoir parler. D'autant que la multiplicité des entreprises de ce genre — dans le temps et l'espace — et celle des échecs encourus semblaient révéler, de la part des promoteurs, une série d'aspirations mal définies, de velléités, de tâtonnements, plutôt qu'une même politique inspirée par une seule volonté et poursuivie avec acharnement contre vents et marées.

Parmi les milliers de lettres de LÉOPOLD I^{er}, dispersées dans les archives publiques et les collections privées du monde entier, il n'en est guère de connue où le Monarque exprime formellement le vœu d'un établissement colonial pour son royaume. Pratiquement, aucun document épistolaire ne projette une lumière franche, nette, sans ambiguïté, sur la pensée, les intentions, les désirs à cet égard d'un Prince qui passa tant d'heures à correspondre avec le personnel dirigeant de l'Europe monarchique de son temps, ainsi qu'avec les grands commis de son propre pays. Qui plus est : on n'a pu repérer à ce jour la moindre partie de la correspondance — réduite peut-être à quelques fragments après l'incendie du château de Laeken en 1890 — que notre premier Roi dut échanger avec son fils aîné, le futur LÉOPOLD II, encore que les contacts épistolaires entre eux semblent avoir été plutôt intermittents.

Des très réelles préoccupations expansionnistes du fondateur de la Dynastie, de leur permanence même, sont pourtant garants quelques textes déjà connus. A ROGIER, alors ministre des Affaires étrangères, LÉOPOLD I^{er} écrit :

« L'Amérique centrale est devenue fort importante. Elle a de l'avenir et il est inconcevable qu'en Belgique on ne lui accorde pas plus d'intérêt », et auprès de GOBLET il s'étonnait plus tard — à propos d'une entreprise tentée au Texas par des membres de sa famille, — que le pays « perdît de vue les questions qui seules peuvent (lui) assurer un avenir politique ».

Qu'on se rappelle, par ailleurs, quelques-unes des déclarations faites du haut de la tribune du Sénat par le duc de Brabant, porte-parole des préoccupations paternelles qu'il a, lui, le droit d'exprimer de manière instante et personnelle. Le 17 février 1860, il évoque « le roi Léopold I^{er} qui, depuis longtemps, appelle de ses vœux les plus ardents l'extension de la Belgique au-delà des mers ». Le 21 mars de l'année suivante, le Prince revient à charge, affirmant avec force que « la réalisation de tout ce qui peut être utile au pays sera toujours regardé par nous, de père en fils, comme un devoir de famille ». Il venait précisément de souligner que la Belgique bénéficierait déjà d'établissements extra-européens si un plus grand esprit d'entreprise y avait prévalu. Et au célèbre fragment de marbre que le duc avait alors rapporté d'Athènes pour FRÈRE-ORBAN, et que rehausse le message impératif : « Il faut à la Belgique une colonie », il avait joint quelques mots pour rappeler « un de mes désirs les plus ardents que vous savez partagé par le Roi... ».

Longtemps après, en 1885, l'année du Congrès de Berlin, Léopold II rappelait encore au général CHAZAL :

« Le roi mon Père avait toujours désiré pour la Belgique des provinces extérieures, mais le pays était peu disposé aux efforts indispensables pour faire réussir un tel projet ».

Après des témoignages aussi indiscutables, est-il besoin encore de celui d'Auguste BEERNAERT qui, favorisé des royales confidences, déclarait en 1894, lors de la réception de F. DHANIS à la Société d'Études coloniales :

« Déjà Léopold I^{er} l'avait compris... C'était l'une de ses préoccupations dominantes que de procurer à la Belgique quelque colonie... La Belgique repliée sur elle-même, disait le Roi, est une chaudière sans soupape ».

Mieux que par de tels témoignages, les soucis expansionnistes du roi LÉOPOLD I^{er} se trouvent prouvés — et justifiés — par l'étude détaillée de quelques-uns des projets conçus sous son règne et des essais qui en furent le résultat. Des confins du globe : Abyssinie, Afrique occidentale, Antilles, Polynésie ou Amérique du Sud, tous mènent aux portes du Palais de Bruxelles. Au cours de multiples audiences accordées à des diplomates, des hommes d'affaires, des officiers de l'armée ou de la marine, des étrangers aussi, le Souverain y fait appel à toutes les ressources de sa persévérance, de son influence, de son art de la persuasion. Car il faut savoir convaincre avant d'en appeler aux dévouements. C'est le mérite de quelques-uns des historiens de cette génération d'en avoir administré la preuve, grâce au magnifique faisceau de documents que les archives de nos dépôts publics ont mis à leur disposition.

A l'inverse toutefois de ce qui nous est connu de la grande — pratiquement la seule — réalisation coloniale de LÉOPOLD II par une abondante correspondance, sur laquelle il est aisé à une légion de chercheurs de concentrer l'effort d'une vaste enquête historique — les textes sont loin d'éclairer aussi complètement les intentions de LÉOPOLD I^{er}, ses désirs et même ses tentatives. Mais celles-ci, dans leur multiplicité et leur diversité de conception et d'exécution, suffisent à démontrer la permanence de l'idée coloniale tout au long du règne de notre premier souverain national. L'étude d'autres entreprises qui attendent encore leur historiographe, confirmera sans doute aucun que LÉOPOLD I^{er}, directement ou par personne interposée, en fut l'inspirateur.

Si l'œuvre coloniale est le grand œuvre de notre Dynastie,

comme on l'a judicieusement proclamé, il n'est plus permis de nier que son fondateur en a été, chronologiquement, le tout premier ouvrier. Convaincu que la surabondance de notre population, la plus dense du globe, et la surproduction de nos fabricats appellent l'élargissement de nos frontières par la colonisation de terres lointaines — la création de nouvelles Belghiques — et l'exploitation intensive de nos capitaux et de nos énergies, le Roi fut jusqu'au dernier jour l'inlassable protagoniste d'une large et bienfaisante politique d'expansion. Il n'a dépendu ni de lui ni de ses agents d'exécution — dont plusieurs, tel le diplomate BLONDEEL VAN CUELEBROECK, furent à la hauteur de ce qu'il attendait d'eux — que notre véritable histoire coloniale ne débutât, avec le Congo, qu'en 1876 seulement.

* * *

Déjà au temps où il gérait le duché de Cobourg en l'absence de son frère ERNEST, le futur roi des Belges s'était initié et intéressé aux problèmes d'ordre économique. Pendant la campagne de France qu'il avait faite en 1814 avec les Alliés, sa correspondance avait souvent porté sur des questions de ce genre. Il y entretenait son frère aîné du prix des grains, de toiles, de machines. Il s'inquiétait aussi de marchés pour le petit duché dépourvu de tout, à l'heure où une Europe nouvelle semblait devoir naître des débris de l'Empire napoléonien.

En Grande-Bretagne aussi, où le prince LÉOPOLD de Saxe-Cobourg-et-Gotha se préparait par un heureux mariage à de hautes destinées, il avait marqué un intérêt tout spécial pour les besoins de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Comment cet esprit pratique, réaliste, naturellement ambitieux se serait-il désintéressé, par ailleurs, des possessions lointaines sur lesquelles il était appelé à régner le jour où la princesse héritière CHARLOTTE ceindrait la couronne. « Il

sera roi ou je ne serai jamais reine », avait-elle déclaré. Pour l'un comme pour l'autre, le sort devait en disposer autrement. Mais le prince LÉOPOLD, dont les espérances politiques se trouvèrent brutalement anéanties par un veuvage prématuré, ne devait jamais oublier la leçon de l'expérience britannique.

La Belgique l'appelle maintenant à fonder un royaume, à implanter une dynastie populaire. Elle vient — en 1830 — de conquérir la liberté sur les barricades de septembre et vit, au point de vue matériel, une période critique. Anvers, le cours inférieur de l'Escaut, sont aux mains des Hollandais, et le restant du territoire — aux limites contestées —, sous la menace de leur retour offensif. De la marine marchande et de la flotte de guerre pourtant constituées à frais communs, rien n'a été conservé ; des industries, hier encore en plein essor, sont brutalement privées du marché hollandais, coupées de ceux de l'Insulinde. Une bonne partie de l'aristocratie et de la grosse bourgeoisie boudent le nouveau pouvoir installé à Bruxelles, comme le font, au-delà des frontières, tous ceux-là qui n'admettent pas le coup porté à l'œuvre du Congrès de Vienne. Le Gouvernement — auquel des mesures de circonstance ont fini par être arrachées — est aux prises avec les multiples tâches de l'organisation et de la défense d'un État improvisé où pratiquement tout reste à faire.

LÉOPOLD I^{er}, qu'une minutieuse enquête préalable a mis au courant de ces grands problèmes, est préparé à les affronter dès son arrivée sur le sol belge. Alors déjà, il a nettement conscience de ce qu'attend de lui le peuple qui s'est battu pour l'indépendance avec autant de désintéressement que de fougue, mais également le monde des industriels, des commerçants, des propriétaires... Ceci dicte au Roi sa double et essentielle ligne de conduite (programme précis qui décidera de la solidité de son trône et de la pérennité de la lignée à laquelle il transmettra demain d'infrangibles consignes) : faire reconnaître et respecter la Belgique par tous les États

et — ceci conditionnant cela — pousser au développement économique qui, par l'enrichissement, le contentement de chacun, favorise et affermit l'ordre social à l'intérieur du royaume.

C'est à consolider notre avenir politique que tendra l'effort royal, mais aussi — moyen autant que but — à développer notre prospérité. « Ces gens », disait LÉOPOLD I^{er} de ses nouveaux compatriotes, « sont fort soucieux de leurs intérêts matériels ; des revenus diminués leur sont une véritable torture ». Dans son discours inaugural du 21 juillet 1831, il avait déjà esquissé un point précis de ce programme :

« Le résultat de toute commotion politique est de froisser momentanément les intérêts matériels. Je comprends trop bien leur importance pour ne pas m'attacher immédiatement ... à relever le commerce et l'industrie ».

La tâche n'est pas simple. Il faut désarmer les oppositions, particulièrement celle de la bourgeoisie industrielle et commerçante dont le régime du roi GUILLAUME I^{er} avait fait la richesse : opposition tenace, puisqu'en 1840 encore un pamphlet orangiste critiquera les visées coloniales du Roi comme autant de preuves que le jeune État belge était incapable de se suffire. Il faut encore arracher la population au sentiment d'impuissance dans laquelle elle se complaît après les déboires de la campagne d'août 1831, et tenter de l'entraîner dans une exaltante aventure qui libère son orgueil et double ses énergies après la douloureuse amputation du Limbourg et du Luxembourg. Il faut aussi au Roi — que sa rude enfance, privée de luxe et de plaisirs, a préparé à un tel rôle — comprendre les besoins et les aspirations du monde des travailleurs. Il devra se pencher avec sollicitude sur leur masse surabondante et trouver pour elle un exutoire lorsqu'elle sera victime, de 1840 à 1850 surtout, des profondes perturbations introduites dans l'industrie par sa trop lente adaptation au machinisme.

Avec autant de cœur que d'intelligence le Souverain s'attelle à la tâche. Aucune innovation, d'ailleurs, ne l'a trouvé indifférent : il s'est passionné pour la création des chemins de fer et le creusement du canal de Suez, comme il s'est intéressé à l'outillage du port d'Anvers, à l'équipement des mines du pays, à l'amélioration des conditions de travail. En l'occurrence, il ne tarde pas à réaliser que la solution des problèmes qui se posent d'urgence à son Gouvernement est liée à l'élargissement de nos étroites frontières. L'émigration organisée et dirigée avec intelligence vers un établissement commercial, voire un domaine territorial au-delà des océans, n'entraînerait-elle pas pour le pays, sans perte de forces vives, cette exploitation d'énergies et de capitaux qui a été le prélude de la puissance de tant de jeunes nations ? Mieux : le Roi est convaincu de l'avantage majeur qu'il y aurait pour son pays à posséder la richesse coloniale.

« Il y a longtemps, écrivait en 1837 un de ses confidents, que sa Majesté est pénétrée de l'immense utilité qui résulterait pour la Belgique de la possession de quelque établissement commercial en dehors du continent européen ».

Auprès du consul général BLONDEEL, sur le point de s'embarquer en 1845 pour l'éphémère entreprise de Santo-Tomas de Guatemala, le Monarque conclut d'instantes recommandations en déclarant : « Songez, Monsieur, que vous allez fonder une nouvelle Belgique ».

Il est persuadé, comme LÉOPOLD II le proclamera après lui, qu'un pays n'est jamais petit lorsqu'il est baigné par l'océan : « La mer mène à tout ». A condition qu'il accepte de se servir de cette ouverture sur l'infini des eaux, notre pays est en droit de tout espérer. Sa situation dans le monde s'en trouvera beaucoup plus favorable. La possession de relations maritimes et de colonies qu'elles conditionnent sont les témoignages de la vitalité d'un peuple et de son prestige : ce

qui l'impose aux autres nations et les oblige à compter avec lui. Qui n'admettra qu'en ceci LÉOPOLD I^{er} a instinctivement songé à l'exemple de la Grande-Bretagne qu'il connaissait si bien ?

Une explication d'ordre psychologique se greffe sur les mobiles patriotiques que le Roi poursuivra jusqu'au dernier jour avec sa persévérance coutumière. Son besoin d'action personnelle, il aime le consacrer à un domaine particulier, qu'il considère comme un bien privé, une sorte de chasse gardée : la politique étrangère du royaume. De même pour lui, la poursuite du rêve colonial se colore d'un attrait intense. Il y œuvre le plus souvent en marge des règles strictes de la constitution ; il n'a besoin d'aucune autorité officielle ; il est pleinement son maître. Il travaille ainsi avec exaltation à la réalisation d'une idée qui lui fait participer à la vie de tant de terres et d'îles lointaines qu'il n'aura jamais l'occasion de visiter, mais qui l'intéressent prodigieusement à cause peut-être du parfum d'exotisme qui les entoure. Et, en même temps, il a conscience de travailler pour la Belgique, avec cette application grave et consciencieuse dont il ne se départira jamais...

* * *

L'ampleur et la variété des conceptions expansionnistes dans un État aussi jeune, aussi instable et mal affermi, au début tout au moins, que la Belgique de LÉOPOLD I^{er}, a de quoi surprendre. On a quelque peine à comprendre aujourd'hui l'audace — la foi — de ceux qui, pouvant s'attendre, jusqu'en 1839, à une remise en question du statut de nos provinces qu'un retour offensif de l'ennemi pouvait submerger à tout moment, se préoccupaient déjà de les doter d'établissements coloniaux sous toutes les latitudes. Au total, de 1831 à 1865, une cinquantaine d'îles et îlots, archipels et

contrées diverses firent l'objet d'essais et de projets (*). Plusieurs furent conçus en même temps — ou à peu près — au gré des circonstances favorables, au hasard aussi d'initiatives nées souvent dans le monde cosmopolite des diplomates, des gens d'affaires, des marins. La plupart avortèrent, parfois après une enquête préliminaire sur place ou une brève étude qui avait révélé l'impossibilité de mener l'affaire à bien dans de bonnes conditions. D'autres essais, pourtant, donnèrent lieu à des négociations diplomatiques (Crète, districts algériens, Côte de l'Or, possessions espagnoles de la Côte d'Afrique, îles Philippines) ou firent l'objet soit d'une exploration (Abyssinie, archipels polynésiens des Fidji et des Nouvelles-Hébrides), soit encore d'une occupation effective (districts du Guatemala et du Brésil, rives du Rio Nunez sur la côte occidentale d'Afrique).

Le Roi, assurément, ne porta pas un intérêt personnel à chacun de ces projets. Il ne prodigua peut-être même pas ses encouragements à tous les essais qui furent tentés ou connurent un début d'exécution. Mais il est certain que son patronage fut accordé — de la manière la plus large et la plus efficace — à toutes les réalisations dont il était en droit de penser qu'un bien réel, un enrichissement véritable, en naîtrait pour la collectivité.

Car, si LÉOPOLD I^{er} est convaincu de la nécessité de ne pas compromettre les ressources de la Belgique dans des entreprises qui dépassent ses moyens, — ce que paraissaient craindre le Parlement et l'opinion publique — il est aussi persuadé pour l'avoir expérimenté naguère de l'autre côté de la Manche, qu'un État n'est pas comparable à une société dont les possibilités sont forcément limitées. Aussitôt ébruités le désir et les aspirations du Souverain, un nombre grandis-

(*) Un planisphère, conservé au Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire et établi en vue de l'exposition Roi Léopold I^{er}. Reine Victoria » (1953), révéla à beaucoup de compatriotes étonnés l'ampleur et le nombre de ces projets.

sant de lettres, de mémoires, de demandes d'audience affluent soit au Palais soit dans les ministères — signés de compatriotes, parfois aussi d'étrangers — pour signaler l'intérêt que paraissent devoir présenter pour la Belgique l'occupation de telle région, l'expédition vers telle île, voire un protectorat sur telle autre...

Dans nombre de cas, LÉOPOLD I^{er} examine les rapports, les propositions dans un sens ou l'autre que lui soumet Jules VAN PRAET, à moins que ce ne soit DEVAUX ou CONWAY. Comme on est autorisé à l'affirmer par la consultation de quelques-uns des dossiers du Ministère belge des Affaires étrangères, le Roi annote d'une courte mais suggestive apostille (remarque approbative ou demande d'un complément d'information) l'un ou l'autre document que VAN PRAET s'empresse de transmettre aux services ministériels compétents. Ainsi apparaissent clairement des traces de l'action royale pour favoriser et patronner, susciter ou recommander aux bons soins des membres du Cabinet, des occasions de procurer un établissement extracontinental à la Belgique, qu'il s'agisse de nos éphémères colonies du Guatemala et du Rio Nunez ou de missions de prospection en Abyssinie et dans les archipels de l'Océanie.

Les pouvoirs publics, le Parlement, les Chambres de commerce, sont également aux prises avec des suggestions, des propositions, des offres de service. Aux ministres des Affaires étrangères et de l'Intérieur sont adressées, durant la seule première décade qui suit la Révolution libératrice, une douzaine d'études de projets relatifs à des débouchés pour les émigrants et les produits nationaux ; les deux questions sont souvent liées et on s'y réfère volontiers au vœu expansionniste du Roi.

Tour à tour, il y sera question de la Guyane, de la petite île de Cosumel (face au littoral du Mexique), de l'archipel des Philippines, de régions de l'Amérique centrale et de l'Améri-

que méridionale, si bien qu'en 1841 la question est posée, officiellement cette fois : « Est-il de l'intérêt de la Belgique de se créer des établissements coloniaux » ?

Pour tenter de résoudre le problème, une commission va être instituée à la demande expresse du Roi. Elle donnera son avis quant aux projets qui lui seront soumis, et présentera des conclusions motivées au Gouvernement. Il semble qu'on soit bien près du but souhaité par LÉOPOLD I^{er}, et que certains espoirs tout au moins soient permis... En fait, cette commission ne tint aucune séance, bien que les départements intéressés eussent désigné ses membres et que le Souverain eût approuvé le mémoire qu'on lui avait remis sur les établissements coloniaux. En 1843, la pression des Chambres de Commerce, qui se savent en communion d'idées avec le Roi, obligent le Cabinet à reconsidérer le problème. Une Commission de Colonisation finit par être mise sur pied, avec mission première de s'occuper de la formation d'une Société de Commerce et d'Exportation. Cinq séances suffiront aux membres pour dégager une conclusion doublement décevante. La majorité des Chambres de Commerce s'oppose à la création de la compagnie envisagée. Aucun projet « sérieux et déjà étudié » ne leur a, d'autre part, été soumis. C'est un échec sans rémission...

* * *

LÉOPOLD I^{er} a fini par se rendre à l'évidence. Point ne faut compter sur l'État pour acquérir un domaine colonial, car la preuve est faite qu'il ne veut pas s'engager directement dans de lointaines entreprises. Rien n'est à attendre non plus des capitalistes, des gens d'affaires et de banques, des financiers, pour constituer une compagnie nationale de colonisation. Telle est la leçon des essais qui marquèrent les premières années du règne. Les suggestions, les allusions royales n'ont eu en pratique que peu d'échos. Dans les milieux dirigeants, elles n'ont généralement rencontré que froideur et hostilité.

Aucun leader politique n'a même paru vouloir s'y intéresser. Au Sénat, en fin d'année 1843, le général A. GOBLET, ministre des Affaires étrangères, n'hésite pas à déclarer que toute discussion au Parlement est inutile : « le Gouvernement belge n'a pas de colonie et ne cherche pas à en créer ». L'opinion publique, elle, est apathique, indifférente, découragée. Le lamentable échec de l'entreprise tentée au Guatemala n'a pas répondu à son rêve d'un Eldorado sous les tropiques. Nos compatriotes ne sont pas prêts à affronter d'autres aventures. Ils sont gens de sens rassis, nourris de traditions bourgeoises et économes par-dessus tout.

Le Roi n'en reste pas moins à l'affût d'une occasion possible. En l'attendant, il s'occupe lui-même de traités de commerce et cherche à augmenter nos exportations. Il pousse à l'envoi d'expéditions économiques, commerciales, scientifiques, militaires même, dans maints pays extra-européens. La recherche officielle de débouchés pour les produits nationaux se double parfois de missions plus confidentielles. Il encourage si bien le développement de la représentation consulaire qu'en 1848 notre pays est le premier à être représenté dans l'État indépendant du Texas. En 1840 déjà, le Souverain avait pu écrire à METTERNICH avec une sorte d'attendrissante fierté : « Mes Belges sont vraiment positifs et la mesquinerie leur fait horreur ».

Pour faire surgir ou découvrir l'occasion d'assurer à la Belgique l'établissement colonial dont il rêve pour elle, le Roi — qui a changé de tactique — ne peut plus faire fond que sur le dévouement de quelques hommes d'expérience. C'est dans l'ombre, à l'insu ou en marge du Gouvernement et du Parlement, qu'il œuvre à présent, et qu'eux, ses agents d'exécution, s'embarquent à destination d'îles lointaines : les Fidji, les Nouvelles-Hébrides, les Antilles... La cassette royale supporte les frais de ces entreprises quand aucune justification officielle ne leur peut être donnée... Car LÉOPOLD I^{er}

est décidé à mettre l'opinion publique devant un fait accompli. Ne s'agit-il pas des besoins essentiels et durables de la nation ? D'aucuns y pensent parmi les hommes politiques, mais le don de prévoir et la volonté de préparer l'avenir leur font défaut. Tandis que le Roi, grâce à l'esprit de continuité qui caractérise la monarchie héréditaire, a tout à la fois l'un et l'autre. Si les projets du fondateur de la Dynastie se soldèrent tous, en fin de compte, par des échecs, il eut à tout le moins l'intense satisfaction d'inculquer à son fils aîné son idéal expansionniste. Il eut aussi la joie de constater avec quel enthousiasme le duc de Brabant le faisait sien, se faisait son porte-parole devant le Sénat et y plaidait avec conviction la cause d'une plus grande Belgique.

* * *

Ce que le duc de Brabant, devenu le roi LÉOPOLD II, a réalisé avec tant d'incomparable génie en Afrique centrale, n'est, comme on l'a écrit récemment, « que le fruit de ses expériences et l'application parfaite d'une tactique mise au point au cours de multiples essais préparatoires ». L'étude approfondie de ces derniers, dont beaucoup furent suscités, encouragés ou soutenus par LÉOPOLD I^{er}, éclaire dans ses origines la grande œuvre coloniale de notre dynastie.

C'est sous les leçons de l'expérience de notre premier Roi que la Belgique a été définitivement entraînée par LÉOPOLD II dans la voie de la colonisation. Les échecs répétés de la politique pratiquée à cet égard par LÉOPOLD I^{er} avec une persévérance si digne d'admiration, ont eu pour résultat, indirect assurément mais non moins certain, d'orienter notre pays vers son magnifique destin de peuple civilisateur.

A. DUCHESNE.
22 juin 1957.

BIOGRAPHIE COLONIALE BELGE

BELGISCHE KOLONIALE BIOGRAFIE

A

ACERBI (*Libero*), Commissaire de district de 1^{re} classe (Viadana, Italie, 12.4.1870 — Bologna, 10.11.1938). Fils de Carlo et de Manna, Grata.

Il avait obtenu, le 12 septembre 1893, le brevet de sous-lieutenant d'infanterie à l'École militaire de Modène, et fut promu lieutenant le 8 juin 1897.

En 1902, il renonçait à la carrière militaire dans son pays pour s'engager à la Force Publique de l'É. I. C.

Embarqué le 27 mars comme lieutenant, il fut attaché le 25 avril à la zone Uere-Bomu et nommé chef de station du camp de l'Uere le 10 juillet. Promu capitaine le 12 septembre 1903, Acerbi passa sous les ordres du commandant de Rennette de Villers-Perwin, dans la zone du Rubi. Or, depuis des années, l'État avait à y faire face à des difficultés continuelles provoquées par l'insoumission du chef Bwatara-Engwettra de la Djoki, qui, soumis en apparence, en 1900, par le commandant Verstraeten, se montrait, en 1904, à nouveau hostile aux Européens. De Rennette chargea le capitaine Acerbi d'une opération de reconnaissance à la Djoki. Accueillie par une rafale de coups de feu, la colonne de l'État riposta ; et c'est alors qu'une balle égarée alla tuer net dans sa case le chef Engwettra. Désormais, la rébellion était pacifiée et Acerbi fut nommé commandant de la zone du Rubi, le 25 juillet 1904. Son terme de service achevé, il rentra en congé. Acerbi repartit d'Anvers le 1^{er} janvier 1906 pour être mis à la disposition du commandant supérieur de l'Uele. Promu capitaine-com-

mandant de 2^e classe, le 5 novembre 1907 et chef de zone de 2^e classe pour la zone du Bomokandi, il rentra en Europe en mai 1909. Il entama un 3^e terme le 29 décembre 1909, et fut désigné pour reprendre le commandement de la zone du Bomokandi. Le 1^{er} janvier 1912, Acerbi fut commissionné pour exercer les fonctions de commissaire de district du Haut-Uele qu'il garda jusqu'à la fin de son engagement, le 28 novembre 1912. Son 4^e et dernier terme de service au Gouvernement allait être de courte durée du fait des événements politiques internationaux. Commencé le 30 mars 1914 avec le grade de commissaire de district de 1^{re} classe, il regagna son pays en juillet 1915, dès qu'il apprit que l'Italie entraînait en guerre aux côtés des Alliés. Il reprit du service dans l'armée italienne avec le grade de lieutenant ; il accéda successivement aux grades de capitaine, de major et de lieutenant-colonel. Un jour qu'il combattait à la tête de son unité dans une rencontre où il était fait usage de gaz asphyxiants, Acerbi commit l'imprudence d'enlever son masque ; il eut les voies respiratoires sérieusement atteintes et fut licencié avec le grade de colonel.

Quoique guéri, il lui fut interdit après la guerre de reprendre la vie coloniale. Mais comme le Congo continuait à l'intéresser et qu'il ne pouvait supporter l'oisiveté, il conçut le projet de mettre sur pied une vaste entreprise commerciale d'importation et d'exportation destinée aux échanges entre l'Europe et l'Afrique. Avec le concours de quelques capitalistes italiens, il fonda la S. P. I. C. A. (*Società per il commercio africano*) dont la direction en Afrique fut confiée

à son compatriote Millo-Ribotti, ancien chef de zone. La société entreprit bientôt sur une vaste échelle la construction d'immeubles, surtout à Kinshasa, et le commerce de produits variés : tissus, lingerie, couvertures, chaussures, vins, conserves. En 1919, Acerbi partait au Congo pour compte de la S. P. I. C. A. avec un stock considérable de marchandises.

A sa mort, survenue à Bologne en 1938, il était porteur de l'Étoile de Service à trois raies et de la Croix de chevalier de l'Ordre du Lion.

22 août 1955.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Trib. cong., 4 septembre 1919, p. 1. — Hutereau *Les Peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, Goemare, Brux., p. 92. — *La Force Publique au Congo, de sa naissance à 1914*, I.R.C.B., p. 486. — Reg. matr., n° 4011.

AELGOET (*Julien-Achille-Ernest*), Commis de 1^{re} classe (Leupeghem, 12.4.1875 — Umangi, 22.9.1897). Fils d'Ivo et de Vandenheule, Marie-Hortense.

Au régiment des grenadiers, où il s'était engagé le 27 septembre 1892, il fut promu sergent-fourrier le 25 décembre 1895; attaché deux mois aux bureaux bruxellois de l'É.I.C., admis dans le cadre du personnel d'Afrique, en qualité de commis de 1^{re} classe, le 6 juin 1896, et commissionné pour Umangi à son arrivée à Boma, il s'y trouvait en fonctions dès le mois d'août 1896. La malaria l'y abattait treize mois après son entrée en service.

24 juillet 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 1740.

AELST (VAN) (*Alphonse*), Missionnaire de Scheut (Meer, Anvers, 13.9.1885 — Masuika, Kasai, 17.2.1941).

Ses humanités, commencées au petit séminaire de Hoogstraeten, furent poursuivies à Hérentals jusqu'au 7 septembre 1905, date de son entrée au noviciat de Scheut où il fit ses études de philosophie et de théologie. Ordonné prêtre le 16 juillet 1911, il compléta sa préparation missionnaire en suivant les cours de médecine tropicale et partit pour le Congo le 17 février 1912. Désigné pour la préfecture apostolique du Haut-Kasai, il séjourna d'abord à Hemptinne Saint-Benoît, puis à Pangu et à Lusambo. En 1916, il était nommé supérieur de Pangu; en 1918, les œuvres d'apostolat aux environs de Lulubourg accaparèrent toute son activité; en 1921, il se consacrait à la grande mission de Mérode San Salvador. Il ne se décida à venir se reposer en Belgique qu'en mars 1928. Ses forces recouvrées, il repartait en mars 1929 pour reprendre ses tournées. Partant de la mission de Mérode

San Salvador, il atteignait les populations les plus éloignées et les plus isolées; c'est ce qui l'amena à fonder une nouvelle mission à Masuika en 1935, chez les Basala-Mpasu « de vrais sauvages », écrivait-il, dont les couteaux d'acier, armes « redoutables, étaient des instruments de massacre et d'anthropophagie ». Le R. P. Van Aelst, aidé par les Pères Clé et Mels (ce dernier actuellement vicaire apostolique de Lulubourg), sut toucher ces primitifs; il éleva à Masuika une magnifique église, de bonnes écoles, et une habitation convenable pour les Pères. Infatigable travailleur sa devise était : *Doet wat ge doet, doet wat ge moet* !

C'est à Masuika qu'il succomba à la tâche.

2 juin 1953.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Missions de Scheut, 1941, p. 79. — *Note du R. P. Rondelez*, procureur des missions, à l'auteur, 1^{er} juin 1953.

AERDE (VAN) (*Louis-Ferdinand-Camille*), Officier de la F. P. (Bruxelles, 21.2.1883 — Schaerbeek, 27.7.1941). Fils de Joseph-Adolphe et de Franck, Hélène-Henriette-Louise.

Entré à l'École des Pupilles de la Nation le 1^{er} octobre 1895, Van Aerde fut nommé caporal aux Carabiniers le 14 août 1899. Après avoir passé avec succès l'examen de sous-lieutenant, il s'engage pour trois ans à la Colonie et débarque à Boma le 20 mai 1903. Il est affecté au camp du Bas-Congo.

En 1906, alors qu'il était attaché à la Province orientale, il est nommé lieutenant et désigné pour passer dans le personnel supérieur des districts en qualité de chef de secteur.

Au cours d'un 3^e séjour, il est désigné pour le Haut-Ituri et le 15 septembre 1911 pour le secteur de Nepoko.

Le 23 avril 1914, il repart pour son 4^e terme et est alors attaché au Vice-Gouverneur général de la Province orientale comme adjoint supérieur. Le 18 décembre 1915, il est nommé capitaine-commandant pour la durée de la guerre. A la fin de celle-ci, il s'embarque à Boma le 9 octobre 1917 pour rentrer définitivement en Europe.

Van Aerde était titulaire de l'Étoile de Service avec trois raies et chevalier de l'Ordre royal du Lion.

17 novembre 1954.

Rose Dewaelhens.

[F. D.]

Reg. matr. — *Circul. des Vét. col.*, 22 août 1941.

AERTS (*Alphonse*), Beheerder van verschillende koloniale maatschappijen (Antwerpen, 7.4.1851 — Taormina, Sicilië, 25.12.1922).

Op zeventienjarige leeftijd trad hij als bediende in dienst bij de firma John P. Best. Hij deed zich aldaar vlug opmerken door zijn grote bedrijvigheid en zijn ondernemingsgeest. Wanneer de heer Bulcke, hoofd van de verzendingsdienst van de firma, zijn werkzaamheden stopzette, werd Aerts als zijn plaatsvervanger aangesteld. In 1898, bij het overlijden van de stichter van het huis, werd hij vennoot van de nieuwe vennootschap.

Bovendien was hij beheerder van de « Cie belge maritime du Congo », van de Antwerpse vereniging voor mijnonderzoekingen (Sté anversoise de recherches minières); eveneens was hij lid van de « Association de Droit Maritime ». Hij werd verder benoemd tot ridder in de Kroonorde en tot officier in de Leopoldsorde.

Hij overleed te Taormina (Sicilië) in december 1922, ingevolge een hartziekte.

[W. R.]

22 juni 1953.
A. Verlinden.

La Trib. Cong., 31 décembre 1922, blz. 1.

AERTS (*Arthur-Joseph-Charles*), Sergent de la Force Publique (Anvers, 22.12.1872 — Coquilhatville, 2.1.1898). Fils de Pierre et d'Anthonis, Pétronille-Caroline-Joséphine.

Engagé au 2^e régiment de ligne le 10 septembre 1889, premier sergent le 11 avril 1895, il entra au service de l'État Indépendant du Congo et s'embarqua à Anvers sur le *Léopoldville* le 6 novembre 1896, en qualité de sergent de la Force Publique. A Boma, le 29 novembre, il fut désigné pour l'Équateur et se mit en route le 3 décembre pour Coquilhatville. Il y resta un an.

Frappé d'insolation, il devait y succomber en janvier 1898.

[F. D.]

3 avril 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1846.

ALGOET (*Camille*) (R. P.), Missionnaire de Scheut (Renaix, 4.9.1871 — en mer à bord du s/s *Léopoldville*, 4.3.1898).

Dès la fin de ses études philosophiques et théologiques, le jeune prêtre Camille Algoet, âgé de vingt-six ans, partait pour les missions scheutistes au Congo (6 septembre 1897). Il n'exerça son ministère en Afrique que durant quelques mois; ni sa jeunesse, ni sa constitution, ni sa volonté tenace ne purent triompher de l'action débilante du climat; obligé de rentrer au pays, à bord du steamer *Léopoldville*, en avril 1898, il succomba en mer au cours du voyage de retour.

[A. E.]

9 septembre 1953.
Marthe Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. 111, p. 1104. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 242. — D. Rinchon, *Missionn. belg. au Congo*, Bruxelles, 1931, p. 20. — *Ann. des Miss. cath. au Congo belge*, 1935, p. 397.

ALGRAIN (*François-Xavier-Auguste*), Sous-intendant (Bruxelles, 30.10.1870 — St-Josse-ten-Noode, 24.3.1939). Fils d'Adhémar-François-Xavier et de Bouchez, Eugénie-Sidonie; époux de Dufrane, Élisabeth.

Après ses études moyennes, désireux d'entrer dans le commerce, il approfondit ses connaissances en comptabilité et est employé pendant cinq ans comme magasinier et aide-comptable dans une maison de commerce de Bruxelles, puis voyage pour le compte d'une autre firme de la capitale. En 1894, attiré par le Congo, il postule et obtient une place de commis de 2^e classe à l'État Indépendant. Il s'embarque à Anvers le 6 mars sur l'*Edouard Bollen*, atteint Boma le 1^{er} avril et est affecté au Stanley-Pool. Arrivé à Léopoldville le 27 avril, il est attaché au service des Transports sous les ordres de Costermans. Très bien noté, il est désigné le 25 juin 1894 pour la surveillance des travaux. Après avoir été quelques semaines percepteur des postes, il est attaché dès le 5 octobre au commissariat du district. Ses bons offices lui valent le 1^{er} juillet 1895 le grade de commis de 1^{re} classe et, le 25 mai 1896, celui de sous-intendant de 3^e classe.

Il quitte Léopoldville le 15 janvier 1897 pour Boma. En vain, il a demandé depuis des mois d'être envoyé dans le Haut-Congo; on le juge indispensable à la place qu'il occupe dans le Bas-Congo où ses services sont hautement appréciés. Un mois avant la fin de son terme, il fut chargé d'envoyer, sur la route des caravanes, des échantillons de bois et d'ivoire destinés à l'exposition de Tervuren. Pas un de ses porteurs ne désertera et le trajet sera accompli en un minimum de temps: Algrain a su se montrer un chef hors ligne. Cependant, très malade, il doit se résoudre à descendre à Boma pour rentrer en congé; un agent malade ayant dû abandonner son service, Algrain quoique souffrant, s'offre à le remplacer. Et le voilà bientôt engagé au service de la Compagnie du chemin de fer du Congo (4 avril 1897). Il ne rentrera définitivement au pays que le 15 février 1898. Il était porteur de l'Étoile de service. Dans la suite, il continua à s'intéresser en Belgique à diverses affaires coloniales.

[F. D.]

4 avril 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1279. — *Belgique active*, 1931, p. 70. — *Bull. de l'Ass. des Vét. col.*, juin 1933, p. 17; avril 1939, p. 16. — Note de l'Otraco (M. Berlemont) en date du 2 avril 1952, adressée à l'auteur.

ALLAN (MAC) (*Andrew*), Mécanicien (Le-noxtown, Sterlingshire, Écosse, 11.3.1860 — R.I.) Fils de John et de Johnson, Margaret.

Il était mécanicien attaché à la *British India Company* et avait déjà navigué sur les steamers de cette compagnie, lorsqu'il fut engagé le 25 février 1885, par l'Association Internationale Africaine pour un terme de deux ans. Parti de Liverpool, à bord sur le *Corisco* le 4 mars, il arriva à Boma le 13 avril et fut envoyé comme mécanicien aux chantiers de Léopoldville. Outre qu'il participa au montage de différents bateaux destinés au service de Haut-fleuve, il eut également l'occasion d'effectuer plusieurs voyages à bord de steamers montant vers Coquilhatville et Isangi. Arrivé à fin de terme, il s'embarqua le 7 janvier 1887 sur le ss. *Vlaanderen* qui le ramena en Europe le 16 mars. Bien qu'il n'eût jamais souffert d'aucune maladie durant son séjour dans le centre africain, il ne renouvela pas son engagement.

8 mai 1952.
A. Lacroix.

[J. J.]

Reg. matr. n° 308.

ALLART (*J. B.*) (Note complémentaire au Tome I, col. 20).

Bibliogr. : *L'État Indépendant du Congo* (Bruxelles, 1890).

22 juillet 1954.
A. Vandeplas.

ALLEMANS (*Françoise-Guillemine*), Femme d'œuvres (Bruxelles, 29.1.1867 — Schaerbeek, 4.8.1942). Fille adoptive de Pelgrim, Émile-Jules et de Allemans-Élisabeth ; épouse d'Ernest Bourdau.

Elle fut la deuxième femme blanche à s'installer au Congo et à y vivre de longues années.

Elle s'embarqua le 6 mai 1898 avec son mari qui exerçait à Matadi les fonctions de chef du service commercial au Chemin de fer du Congo. La vie en Afrique était dure à cette époque, surtout pour une femme. M^{me} Bourdau, grâce à son énergie et à sa belle humeur s'adapta vite au mode d'existence que menaient les pionniers. Elle rendit accueillante à tous sa maison de tôle où beaucoup trouvèrent confort, hygiène, aménité. Les indigènes, comme les Européens, et spécialement les hospitalisés de l'hôpital de Kinkanda, éprouvaient de la joie à recevoir sa visite, qui leur apportait toujours du réconfort et des soins maternels. On la surnomma bientôt « La petite Mère de Matadi ».

Rentrée en Europe en juillet 1900, elle repartait le 6 décembre avec de nouveaux projets :

la Mutuelle congolaise qui venait d'être créée à Anvers eut bientôt à Matadi, grâce à M. et M^{me} Bourdau, un comité africain au service duquel cette femme généreuse se dépensa sans compter, par l'organisation de fêtes de bienfaisance et par des tournées de propagande. D'une activité inlassable, elle accompagnait souvent son mari dans les déplacements qu'exigeaient ses fonctions. C'était toujours avec le désir de venir en aide, de conseiller, de consoler. Elle fut reçue à Brazzaville par Mgr Augouard.

Après quatre termes au service du chemin de fer au Congo, Ernest Bourdau se rendit en Chine en compagnie de sa femme et y séjourna de 1904 à 1911. Attaché à la construction du chemin de fer Péking-Hankow, le ménage résida à Shangai, Péking, Hankow, Canton. A leur départ de Chine au moment de la révolution, M. et M^{me} Bourdau séjournèrent un mois au Japon, puis revinrent en Belgique. L'année suivante (août 1912), ils repartaient au Congo, pour compte de la Société pour l'Alimentation du Bas-Congo. Ils étaient rentrés en Belgique depuis octobre 1913 quand éclata la guerre. Ne pouvant reprendre du service à l'armée vu son âge, Bourdau accepta une offre de la France qui le chargeait de la mission délicate de son ravitaillement en charbon et en matériel de chemin de fer, en provenance de l'Angleterre. Aux côtés de son mari, à Glasgow, à Londres, à Cardiff, à Newcastle, M^{me} Bourdau se dévoua aux œuvres de guerre, aux réfugiés, aux soldats du front. Ses profondes qualités de cœur et d'esprit, jointes à la modestie la plus sympathique, ont laissé de M^{me} Bourdau, dans la mémoire de ceux qui la connurent, un souvenir durable.

Elle était titulaire de la Croix de chevalier de l'Ordre de Léopold II, de la Médaille des Vétérans coloniaux et de la Médaille de l'Ordre de la Couronne.

[A. E.]

25 mars 1953.
Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vét. col., oct. 1937, pp. 12, 13 ; janvier 1946, p. 25.

AMBROISE (*Constant - Joseph - Ghislain*), Sergent-major (Évrehaillies, Namur, 24.12.1868 — Boma, 8.12.1897). Fils de Constant et de Deloge, Augustine.

Volontaire au régiment des Grenadiers depuis le 8 septembre 1888, le grade de sergent-major acquis le 1^{er} décembre 1892, il quitta l'armée pour entrer à la gendarmerie le 23 juillet 1894.

Le 6 septembre 1895, il se faisait admettre en qualité de sergent dans le cadre de la F. P. congolaise. Arrivé en Afrique le 30 septembre, il fut retenu dans le Bas-Congo et y obtint le grade d'adjudant le 1^{er} juillet 1897.

Abattu par la malaria, il décédait à Boma peu après l'arrivée au Congo de son frère aîné Félix-Joseph.

[J. J.] 27 juillet 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1522.

AMBROISE (*Félix-Joseph*), Sous-intendant (Saint-Gérard, Namur, 28.7.1860 — Surice, 24.8.1914). Fils de Constant et de Deloge, Augustine.

Il avait fait des études approfondies à l'École d'horticulture de Vilvorde et, aussitôt diplômé de cette Institution, y avait été attaché en qualité de professeur.

Il avait trente-sept ans quand, à l'exemple de son frère Constant, il s'engagea au service de l'É.I.C., comme chef de culture. Parti le 2 juillet 1897, il fut envoyé aux Stanley-Falls, y arriva le 25 novembre et, deux jours après, gagnait le poste de La Romée. On était en pleine révolte des Batetela, révolte dont la répression dépendait sérieusement du ravitaillement des troupes régulières de l'État. Ambroise assura ce ravitaillement avec intelligence et tenacité.

Contrôleur forestier des Falls en 1900, Ambroise fut envoyé, le 24 avril, à Temvo-Lengi, comme sous-intendant de 2^e classe. Mais son terme achevé le 19 mai suivant, il rentra en Belgique, le 9 juin.

Il fut dans la suite un des promoteurs de la création de cours coloniaux à l'École d'horticulture de Vilvorde et y professa lui-même, à partir de 1906, le cours d'agronomie coloniale.

Ambroise devait être, en 1914, une des premières victimes de l'invasion allemande du Pays : il fut en effet fusillé par l'envahisseur, à Surice, le 24 août 1914.

Il était porteur de l'Étoile de Service.

[J. J.] 27 juillet 1952.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 26 octobre 1922, p. 1. — *Annuaire de l'É. I. C.*, 1906, p. 49.

AMPTHILL (Lord *Odo-William-Léopold-Russel*) (Baron), Diplomate britannique (Florence, 20.2.1829 — Potsdam, 25.8.1884). Fils du général-major Lord George-William-Russel Ampthill.

Entré dans la diplomatie en 1849, il fut attaché à diverses ambassades jusqu'en 1858, époque à laquelle il fut installé à Rome comme représentant officieux de la Grande-Bretagne auprès du Vatican. Il y séjourna jusqu'en 1870.

L'année suivante il devient ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin. En cette qualité, il

fut le plénipotentiaire de son pays au Congrès de Berlin de 1878.

A l'époque de la signature du traité anglo-portugais du 26 février 1884 et de la préparation de la Conférence de Berlin dont ce traité fut le point de départ, Bismarck souhaitait une entente entre l'Allemagne et l'Angleterre ; on a prétendu que les ambassadeurs respectifs, Ampthill à Berlin, Munster à Londres, interprétèrent mal ses intentions, en sorte que Bismarck, dépit, se tourna vers la France.

Ampthill fut chargé par son gouvernement de s'assurer à Berlin de la mise au programme de la Conférence du régime de l'Association Internationale Africaine.

Le diplomate mourut avant l'ouverture de cette Conférence qui allait consacrer l'existence de l'État Indépendant du Congo.

[A. E.] 18 mai 1952.
Marthe Coosemans.

Thomson, *Fondation de l'É. I. C.*, Bruxelles, 1933, pp. 193, 197, 210, 211, 222, 242. — *Encycl. brit.*, 1948.

ANCKERS : Voir **ANDERSSON** (*N.-E.*)

ANDERSEN (*Ulrich-Wilhelm-Möller*), Mécanicien norvégien de 1^{re} classe (Christiania-Oslo, 11.3.1848 — R. I.). Fils d'Andreas et de Hendrom, Charlotte.

Travaillant au chantier naval de Horten dès le 1^{er} octobre 1863, il faisait ensuite un apprentissage de mécanicien sur divers steamers, de 1865 à 1867, puis entra à l'école de constructions navales de Frederikshalt où il obtenait le 1^{er} juillet 1868, le diplôme de mécanicien avec lequel il fut admis à bord de différents steamers qui desservaient les côtes de l'Amérique (de 1868 à 1872). Ce contact avec l'étranger l'incita à se perfectionner dans son métier hors de son pays ; il alla travailler aux ateliers de constructions navales de Calais, puis à l'arsenal du chemin de fer du Nord à Fives, quartier industriel de Lille. Ouvrier dès lors vraiment qualifié, il fut embauché à Anvers à bord du vapeur *John Best*, puis passa huit années comme chef-mécanicien sur les steamers de la Société Cockerill. L'É. I. C. avait déjà engagé plusieurs membres du personnel de cette Société. A son tour, et malgré son âge, Andersen s'embarqua à Anvers, sur le *Gabon*, le 18 août 1890, en qualité de mécanicien de 2^e classe. A Boma, il fut désigné pour Léopoldville qu'il atteignit le 24 octobre. Au bout de deux mois, il était affecté au *Ville de Charleroi* qui le conduisit à Nouvelle-Anvers. Le 5 juin 1891, on lui confiait les fonctions d'inspecteur-mécanicien ; puis il reprenait, le 1^{er} février 1892, le poste de mécanicien à bord du *Ville d'Anvers*. L'année suivante fut moins

heureuse ; devenu malade à Nouvelle-Anvers, il dut redescendre à Léopoldville le 10 mai 1893. Le 15 juin, il finissait son terme et rentrait en Europe par l'*Akassa*. Sa santé ne lui permit plus de repartir au Congo avant le 6 novembre 1894. Désigné pour la marine du Bas-fleuve, le 7 décembre 1894, il était envoyé le 25 mars 1895 à Isanghila pour y effectuer la réparation des baleinières de l'État. La fièvre l'empêcha de poursuivre son travail et l'obligea à descendre à Matadi, le 29 juillet, puis à Boma le 1^{er} août. Pendant trois mois, il y fut en traitement avec le secret espoir de pouvoir reprendre son service. Mais la fièvre avait provoqué une dépression cérébrale inquiétante qui le força à s'embarquer à destination de l'Europe à bord du *Coomassie* le 17 novembre 1895.

Andersen avait reçu l'Étoile de Service en 1896.

5 août 1954.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr., n° 622.

ANDERSON (*Bernt-Alfred*), Charpentier de marine (Melby-Soken, Suède, 3.1.1872 — Léopoldville, 13.1.1899). Fils d'Anders et de Mattson, Kurstine.

Après avoir navigué pendant sept ans comme charpentier de marine à bord de vapeurs ou de voiliers suédois ou anglais, il se mit, en 1898, au service de l'É.I.C., quitta Anvers en octobre, fut désigné à Boma, le 26 novembre, pour le Stanley-Pool où, dès son arrivée, il se mit au travail dans les chantiers de la Marine de l'État. La malaria devait l'y emporter dès le 13 janvier suivant.

25 juillet 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr., n° 2648. — Jenssen-Tusch, H. *Skandinaver i Congo* Copenhague, Gyldenalske Boghandel, 1902-1905, pp. 392-393, 397.

ANDERSON (*Carl-Albin*), Charpentier de marine (Tjorn Fagerfjel, Suède, 16.12.1871 — Léopoldville, 6.11.1898). Fils d'Andréas-Christenson et de Jonasson, Anna-Bretta.

Dès l'âge de treize ans charpentier de marine en son pays, Anderson, séduit par l'exemple de nombreux compatriotes, se mit au service de l'É.I.C. en juillet 1898. Arrivé le 25 à Boma, il fut envoyé au Stanley-Pool. Arrivé à Léopoldville le 23 août, il s'y mit aussitôt à l'ouvrage, mais pour y succomber à la malaria avant la fin même de l'année.

25 juillet 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr., n° 2455.

ANDERSSON, dit **ANCKERS** (*Nils-Elias*), Capitaine de steamer (Stockholm, 4.6.1858 — Brantras, Suède, 14.7.1921). Fils de Nils-Johan et de Tiberghielm, Amanda.

Fils d'un professeur de botanique, Nils Andersson fit toutes ses études à l'École navale de Stockholm. Sous-lieutenant le 11 octobre 1878, il entra à l'École spéciale des Torpilleurs le 1^{er} octobre 1880, fut promu lieutenant le 25 février 1882 et fut en service à bord de diverses unités de la marine de guerre suédoise.

Sur la recommandation de ses chefs, il fut engagé par l'Association Internationale du Congo le 1^{er} mars 1884, en qualité de capitaine de steamer. Il s'embarqua le 5, à Liverpool, à bord du *Corisco*, s'arrêta un mois à Banana, arriva à Boma le 23 mai et fut mis à la disposition du représentant de l'Association. Celui-ci le chargea de la surveillance des magasins d'approvisionnement de Léopoldville.

Le 1^{er} janvier 1885, Andersson demanda son changement d'affectation. Descendu le 16 avril à Vivi, il fut chargé, le mois suivant, d'aider au transport par la voie des caravanes du Stanley, qu'il trouva à l'Inkisi. Le 1^{er} juillet, le vapeur était au Pool et Andersson en recevait le commandement. Il lui fait faire son premier voyage aux Falls.

Wissmann rentrant en Afrique et arrivant à Léopoldville le 28 février 1886, Andersson l'accompagna jusqu'à Luebo. Il fit ensuite, sur la passerelle du Stanley, un second voyage aux Falls. Puis, son terme de service accompli, il descendit à Boma, s'y embarqua le 17 décembre 1886 et entra au pays.

Plus tard, il prit le nom d'Anckers, participa à la guerre de 1914-1918 dans la Marine suédoise et y devint commandant.

Il était porteur de l'Étoile de Service.

[J. J.]

26 juillet 1952.

Marthe Coosemans.

Reg. matr., n° 237. — Jenssen-Tusch, H. *Skandinaver i Congo*, Copenhague, Gyldenalske Boghandel, 1902-1905, pp. 187, 352, 379, 390, 497, 602. — Note manuscrite de M. Göransson, président de l'Ass. des Vét. col. suédois, à l'auteur de la notice.

ARA (*Augusto-Francesco-Stefano*), Capitaine de la F. P., chef de secteur de 1^{re} classe (Boscomaringo, Italie, 15.10.1873 — Lac Albert, 24.3.1904). Fils d'Alphonse et de Cogliola, Francesca.

Fils d'un chancelier au Tribunal de Boscomaringo, Ara avait eu une éducation soignée. Destiné à la carrière des armées, il entra à l'École militaire le 8 octobre 1890, y reçut les

galons de sous-lieutenant le 12 novembre 1896, passa au 86^e régiment d'infanterie et fut promu sous-lieutenant dès le 8 juin 1897.

Six ans plus tard, ses vues s'orientaient vers l'État Indépendant du Congo qui l'admettait à son service en qualité de lieutenant de la Force Publique. Embarqué à Anvers le 11 juin 1903, il apprit à Boma, le 6 juillet, qu'il était affecté à la Province orientale et se vit dirigé vers le lac Albert. Le 12 septembre suivant, il y était promu capitaine et nommé chef de secteur de 1^{re} classe.

Cultivé et solide, énergique et même intrépide, Ara se signala d'emblée dans une expédition qu'il sut mener à bonne fin.

Se voyant assigner une mission du même caractère, mais dont les conditions s'avéraient moins heureuses, il écrivit néanmoins aux siens une lettre où s'exprimait l'espoir de réussir aussi bien que précédemment. Parti avec un adjoint, le sous-lieutenant Kremer qui avait, lui, déjà fait un premier terme de service dans la région de Ponthierville, il effectuait en bateau la traversée du lac quand, avec tous ses compagnons, il fut noyé en face de Mahagi.

Le bruit courut à l'époque que les indigènes, auraient attaqué et massacré toute la colonne. Mais une enquête, menée par l'agent d'administration de la région, établit que les Européens et leurs compagnons de couleur avaient été victimes d'une tornade soudainement déchaînée sur le lac.

15 juillet 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr., n° 4405. — *Trib. cong.*, 23 juillet 1904, 1, 15 sept. 1904, 2 ; 2 févr. 1905, 1.

ARMANI (*Louis*), Inspecteur d'État (Parme, Italie, 22.5.1845 — R. I.). Fils de Évariste et de Clotilde Oserga.

Parmi les étrangers venus apporter leur contribution à l'É. I. C., les Italiens occupèrent une place si importante que le roi Léopold estima nécessaire de nommer un inspecteur d'État de cette nationalité. Ce bruit, d'abord chuchoté, se confirma quand on apprit que Louis Armani allait, à ce titre, partir pour une mission au Congo. Il était chaudièrement recommandé par le Commandeur Elia, consul général de l'É.I.C. à Gênes. Sa carrière jusqu'alors avait été brillante. Aspirant de marine en 1863, enseigne en 1865, lieutenant de vaisseau en 1870, officier supérieur en 1881 et capitaine de frégate en 1884, il s'était particulièrement distingué cette année-là aux grandes manœuvres navales, et fut envoyé comme chef de la station navale en Amérique du sud.

Deux ans plus tard, il revint en Italie. Il était commandant de division et fut chargé,

au ministère de la Marine italienne, du service des torpilles. Il quitta alors le service actif, sans renoncer à ses études (1888). En 1895, il fut envoyé en Chine et au Japon, comme conseiller de l'ambassade d'Italie qui était à ce moment engagée dans des négociations délicates. Il fut ensuite nommé à Paris, en la même qualité.

C'est à cette époque que sa candidature fut proposée au roi Léopold II, qui l'accepta. Armani portait avec une aisance remarquable ses 58 ans et ses nombreux voyages lui assuraient son adaptation au nouveau climat sous lequel il aurait à travailler. Il fut admis au service de l'État du Congo le 31 mars 1904, et quitta la Belgique à bord de l'*Anversville*. Arrivé à Boma le 20 avril, il entreprit par le Kwango sa mission d'inspection qui dura jusqu'au 7 juillet 1905. Il fut à cette occasion l'objet de critiques, certains lui ayant reproché d'avoir donné à sa tournée d'inspection une allure quelque peu commerciale. Ces circonstances motivèrent le refus courtois du gouvernement de s'engager avec Armani dans les liens d'un nouveau contrat. L'Inspecteur n'en resta pas moins un fidèle défenseur de l'œuvre du Roi au Congo et la servit en collaborant à la rédaction de nombreuses revues dans lesquelles il prit la défense de l'É.I.C. et de son souverain. Il signa notamment *Diciotto mesi al Congo* (Dix-huit mois au Congo) (Milano-Trèves, 1907).

8 août 1953.

Marie-Louise Comeliau.

[F. D.]

Mouv. géogr., 1903, p. 545, 1904, pp. 80, 153. — *Trib. cong.*, 25 février 1904, p. 3. — *Ibid.*, 31 mars 1904, p. 1. — *Ibid.*, 7 septembre 1904, p. 1.

ARMSTRONG (*Joseph-R.*), Médecin (Broom country, N.Y., U. S. A., ...1870 — Sakania, 26.11.1919).

Citoyen américain faisant partie de la Smithsonian Institution en mission au Katanga.

Il fut victime d'un accident de chemin de fer au Km 78 de la ligne du C. F. K.

[A. E.]

23 novembre 1956.

F. Berlemont.

Mouv. géogr., 1919, p. 598. — *Écho du Katanga*, 29 novembre 1919.

AUGOUARD (*Prosper-Philippe*) (Mgr), (Note complémentaire au Tome I, col. 42-45).

10 janvier 1956.

M. Walraet.

G. Le Faucheur, Rév. Père, *Au Congo mystérieux*. Mgr Augouard, Toulouse, 1955, 31 pp.

AUPIAIS (*François-Marie*) (R. P.), Provincial des Missions africaines de Lyon (Saint-Père-en-Retz, à 17 km de Saint-Nazaire, Loire Inférieure, 11.8.1877 — Paris, 14.12.1945). Fils de Jean et de Bréard, Marie-Louise.

Né dans une famille bretonne de condition modeste, François Aupiais perdit très jeune son père, ouvrier maçon. Les trois enfants Aupiais commencèrent par fréquenter l'école des Frères du village de Saint-Père-en-Retz. François, nature enjouée, droite et franche, esprit ouvert, et curieux de toute chose, fut envoyé à dix ans au petit Collège de Chauvé, puis à celui de Guérande ; brillant élève, très appliqué, épris de culture dès l'âge de quatorze ans, il entra au Séminaire des Couëts où la littérature et l'histoire le passionnèrent. Mais bientôt la carrière missionnaire le tenta, car si, par tous les moyens, il cherchait à étendre son horizon intellectuel, il était aussi dévoré de la soif de se donner. Après quelques mois passés chez les Pères Blancs, il opte en 1901 pour le séminaire des Missions africaines de Lyon, où il fait de brillantes études interrompues pendant quelques mois par son service militaire qu'il remplit à Tunis, chez les Zouaves.

Ordonné prêtre le 29 juin 1902, il est pendant quelques semaines professeur à l'École apostolique de Pont-Rousseau, près de Nantes. En 1903, il s'embarque pour le Dahomey et est affecté à la mission d'Abomey.

Dès son premier contact avec les indigènes, il se sent à l'aise et se réjouit d'avoir trouvé sa voie. Appelé par ses supérieurs à Porto-Novo, il y prend la direction de l'école dont il aura l'ambition de faire un collège de qualité. Soucieux de la formation morale autant que de la culture intellectuelle de ses élèves, il parvient à former une élite dahoméenne qui sera la fierté de Porto-Novo.

De 1915 à 1918, il est mobilisé comme caporal dans la garde territoriale et attaché à l'hôpital de Dakar, où son naturel besoin de se dévouer trouve à se satisfaire largement. Entre-temps, il enseigne le grec aux étudiants des cours secondaires. Démobilisé en 1919, il est nommé supérieur de la mission de Porto-Novo et vicaire général de M^{sr} Steinmetz, vicaire apostolique du Dahomey. Il y fonde une intéressante revue de régionalisme et de folklore africain : la *Renaissance africaine*.

En 1926, il entreprend une grande tournée à travers son pays natal et à travers la Belgique même en vue de se procurer des ressources pour ses missions africaines et de faire mieux connaître le Noir. Il organise à cet effet des expositions d'art dahoméen, des conférences, des séances créatives, se lie avec savants et hautes personnalités du monde politique et intellectuel : Geor-

ges Goyau, Jean Brunhes, Lucien Levy-Bruhl, Eugène Duthoit, M. Delafosse, dont le commerce enrichit son savoir et son expérience. En 1928, ses confrères l'élisent, et malgré lui, provincial de leur congrégation. Il accepte cette charge d'administrateur, mais en profite pour voyager en vue d'enrichir sa documentation missionnaire, et parcourt le Dahomey et la Côte-d'Ivoire dont il rapporte en 1933 des films ethnographiques d'un haut intérêt. A son retour en France, il accepte momentanément la direction d'un petit séminaire à Baudonne-en-Tarnos, dans les Landes. Il y devient l'ami de Francis Jammes.

En 1937, il est rappelé au Provincialat et reprend sa croisade « pour la promotion de l'homme noir à un rang d'égalité fraternelle avec l'homme blanc ».

La synthèse de ses idées, il la publie dans un livre *Le Missionnaire* qui paraît en 1938. Ce livre est une révélation. Et voilà son auteur, en 1939, élu membre de l'Académie des Sciences coloniales de Paris où il succède à M^{sr} Leroy. En 1945, il part en avion pour une grande tournée en Méditerranée orientale, parcourt la Tunisie, l'Égypte, la Syrie, la Grèce. Mais les Dahoméens ont fixé sur lui leur choix pour la candidature d'un représentant de leur pays à l'Assemblée nationale constituante. Élu le 18 octobre 1945, dans une atmosphère d'enthousiasme et une allégresse générale, le P. Aupiais, revenu au Dahomey, y devient gravement malade. Fatigué, vieilli, souffrant de maux d'estomac atroces, il est ramené à Paris en avion, le 28 novembre ; le 30, il s'alite, atteint d'une entérite infectieuse qu'aggrave le paludisme. Il s'éteint le 11 décembre. Ses funérailles ont lieu le 19 en présence de M^{sr} Suhard, archevêque de Paris, et son éloge funèbre est prononcé par M^{sr} Chappoulié, président du conseil central de Paris des Œuvres pontificales missionnaires, qui met l'accent sur les qualités exceptionnelles du grand réalisateur que fut le P. Aupiais : générosité pénétrante, sensibilité toujours en éveil, énergie, combativité, clarté d'esprit soutenue par une culture solide.

Le corps du P. Aupiais repose à Lyon.

Quelle est la synthèse de ce livre *Le Missionnaire*, écrit pour les jeunes gens qui se destinent aux missions ? Le thème en est la réhabilitation de la race noire que l'auteur entreprend en ethnologue au fait de la géographie humaine. Il s'attache à prouver que le Noir est naturellement préparé à recevoir les lumières de l'Évangile par sa culture traditionnelle tout imprégnée de morale et de spiritualité. Il prend son départ dans l'observation du paysan noir, vivant en pleine nature, non encore déformé par les contacts de l'islamisme et de la colonisation européenne. Par son attachement à la communauté familiale, par sa fidélité à la tradition, par son sens

de l'autorité et sa soumission à elle, par son étroite communion avec la nature et ses mystères, par son habitude de remonter directement, par-delà les causes secondes, jusqu'à la divinité, maîtresse des éléments, en qui il a une absolue confiance, ce paysan noir a une moralité vigoureuse et délicate. Il s'imagina au centre de l'univers, mis au fait de l'histoire de son clan, de ses traditions, de ses rites. Le sentiment religieux le pénètre. Son art est par là même essentiellement religieux ; sa sculpture est la manifestation directe de sa religiosité, art qui vise au rythme plus qu'à la forme, à la synthèse plus qu'à l'analyse.

Cette étude du Noir, le P. Aupiais l'a abordée sans parti-pris, sans préjugé de couleur et il a su en dégager le sujet des à-côtés de la magie et de la sorcellerie. Il a confronté ses points de vue propres avec ceux des ethnologues des autres parties de l'Afrique. Aussi ses conclusions valent-elles pour le monde noir de notre Congo comme pour celui du Dahomey. Le P. Aupiais fit d'ailleurs plus d'un séjour en Belgique ; il participa souvent aux séances de la Semaine de Missiologie de Louvain, où il prit la parole pour défendre son thème favori de la réhabilitation de la race noire et expliquer ses préférences pour la politique de coopération à celle d'assimilation. Le P. Aupiais fut ainsi un actif collaborateur des États dans leur œuvre colonisatrice du Centre africain. Le droit de colonisation est pour lui un devoir : celui de l'éducation des peuples qui doivent être traités comme des pupilles jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la majorité libératrice qui rendra la tutelle inutile.

Publications : *Le Missionnaire*, Paris, Larose, collection : Vies coloniales, 1938, 172 pages in-12. — *L'accession des indigènes à la citoyenneté*, in : *Compte-rendu des Séances de l'Académie des Sciences coloniales*, Paris, 1942, V. 2, 288. — *Les Noirs, leurs aspirations, leur avenir*, Éditions Univers, Lille 1945, 16 pages in-8°. — *Pierres d'attente pour une chrétienté africaine*, in : *Bull. des Miss. Saint-André*, Bruges, 1946, XX, 2, 91-103 ; en outre à sa mort, le R. P. Aupiais avait en préparation : *Pour comprendre et aimer les Noirs*.

17 juillet 1956.
Marthe Coosemans.

Bull. des Miss. de Saint-André, Bruges, 2^e trim. 1946, p. 73 à 91. — Georges Hardy, *Un Apôtre d'aujourd'hui, le P. Aupiais*, Paris, Larose, 1949. — *Rev. col. belge*, 15 mai 1951, p. 205.

AUTRIQUE (Émile-Jean-Marie), Officier de la F. P. (La Madeleine-lez-Lille, 2.11.1883 — Auderghem, 20.4.1946). Fils de Jean-Baptiste et de Pillyser, Marie-Louise.

Émile Autrique, bien que de nationalité belge, fait ses études à Tourcoing. En 1901, il

s'engage comme volontaire de carrière à l'armée belge et devient sergent en 1903.

Après avoir quitté l'armée, il s'embarque le 25 mai 1905 pour l'Administration de l'État Indépendant du Congo. Commis de 2^e classe, il est désigné pour le district du Kwango aux chutes François-Joseph, puis pour la zone du Bomokandi. En 1906, il remplit les fonctions d'agent des transports et en 1907 commande le poste du Duru.

L'année suivante il est à nouveau agent des transports, à Niagara cette fois, et rentre en Europe en septembre 1909. Quittant alors le service de la Colonie, il devient comptable à la Société Belgika.

Autrique est rappelé sous les armes en août 1914 et désigné comme sergent au VI^e bataillon du 4^e régiment de forteresse. Il est ensuite commissionné, le 28 août 1914, comme sous-lieutenant auxiliaire d'infanterie au 4^e régiment de ligne.

Blessé le 3 juillet 1915 à l'attaque de la Maison du Passeur, il reprend son poste aussitôt rétabli.

Le 24 février 1916, il est mis à la disposition du Ministre des Colonies et est nommé sous-lieutenant à la Force Publique. Il est versé le 12 avril de la même année à la 1^{re} compagnie du VI^e bataillon des Troupes coloniales de l'Est.

Le 4 juin 1918, alors lieutenant, il est cité à l'ordre du jour pour « ... le courage, le zèle et le dévouement dont il fait preuve dans les missions » qui lui ont été confiées pendant sa longue présence au front d'Afrique ».

Il reçoit la Croix de guerre le 1^{er} mars 1919 avec la mention : « Officier dévoué et énergique. » Pour le zèle et le courage dont il a fait preuve pendant les campagnes d'Afrique ; a participé à la Campagne d'Europe ».

Démobilisé en mai 1919 et revenu en Belgique, Autrique reprend sa place à la Belgika et y devient chef comptable.

Il séjourne au Congo du 1^{er} novembre 1927 au 31 octobre 1929 et y remplit les fonctions de directeur d'Afrique.

Il est nommé directeur en Europe en 1930.

Ses qualités d'organisateur et les grands services qu'il ne cesse de rendre à la Société Belgika lui valent d'être appelé aux fonctions d'administrateur-directeur en octobre 1939. Il devient également commissaire dans des sociétés filiales et autres, notamment à la Coloniale de Belgique, à la S^{te} Minière de Nyangwe, à la S^{te} Minière du Lualaba et à la C^{ie} du Kasai.

Ces fonctions, il les occupe jusqu'à sa mort.

Émile Autrique laisse le souvenir d'un homme très affable et particulièrement hospitalier.

Il était titulaire de nombreuses distinctions honorifiques : chevalier de l'Ordre du Lion, Étoile de Service, Médaille commémorative des

Campagnes d'Afrique, Croix de guerre avec palmes, Croix de l'Yser, Médaille de la Victoire, Médaille commémorative de la Campagne 1914-1918.

[A. E.]

23 novembre 1956.
F. Berlemont.

AUWERMEULEN (VAN der) (*Albéric-Théodore-Coralie*), Directeur au Ministère des Colonies (Gand, 26.1.1882 — Uccle, 7.9.1947). Fils d'Eugène et de Brauwens, Coralie.

Diplômé de l'École d'Horticulture de l'État à Gand, Albéric Van der Auwermeulen a effectué huit séjours à la Colonie, d'une durée totale de plus de 18 années de services effectifs.

Il s'embarqua une première fois pour l'Afrique le 9 août 1906 en qualité de chef de cultures de 3^e classe. Après avoir terminé son stage à Coquilhatville, il fut désigné pour le poste agricole de Ganda. Terrassé par la maladie, il dut rentrer en congé anticipé le 26 janvier 1908.

Ce relatif échec ne l'empêcha pas de repartir au mois d'août de la même année pour le district du lac Léopold II, où il fut nommé chef de cultures de 2^e classe, le 1^{er} juillet 1909.

Au cours de son troisième séjour au Congo, il fut attaché au district de l'Aruwimi. Il rentra en Europe le 16 avril 1914.

Sa carrière coloniale fut interrompue par la guerre en Europe, entre le mois de mai 1914 et le mois d'avril 1919, Albéric Van der Auwermeulen s'étant engagé, le 2 août 1914, au Corps des Volontaires congolais et ayant, de ce fait, participé avec courage à la longue captivité de ce bataillon d'élite.

Après la guerre, il fut attaché successivement au Vice-Gouverneur général de la Province Orientale, aux provinces du Congo-Kasai et de l'Équateur. Il dirigea les stations expérimentales de Barumbu et de Lula.

Ayant atteint, depuis le 1^{er} juillet 1925, aux hautes fonctions d'inspecteur principal de l'Agriculture, il exerça par la suite, conjointement avec ses fonctions d'inspecteur provincial de l'Agriculture de la province de l'Équateur, celles de chef du service des Affaires économiques pendant l'absence du titulaire.

Sa dernière promotion fut celle de directeur d'administration du service de l'Agriculture, le 1^{er} janvier 1930.

Il rentra définitivement en Europe le 23 mai 1933.

Albéric Van der Auwermeulen était noté comme un excellent fonctionnaire, consciencieux et dévoué aux intérêts du Gouvernement.

C'est à bien juste titre que le gouverneur Duchesne a pu déclarer lors de son éloge funèbre que le défunt fut, pendant plus de 25 ans,

un véritable apôtre de la culture, aussi bien de la culture améliorée que de la culture d'exploitation importée et appliquée, qui devait devenir l'un des grands facteurs de la richesse économique du Congo.

Parvenu au sommet de la hiérarchie du service agricole, son grand regret fut de devoir remplacer son activité itinérante parmi les populations indigènes par un travail peut-être plus important, mais moins réalisateur à ses yeux d'homme d'action. Mais c'est avec la même conscience et la même ferveur qu'il s'acquitta des hautes tâches qui lui furent dévolues.

De multiples et hautes distinctions attestèrent la valeur que le Gouvernement reconnaissait à ses travaux. Il était officier de l'Ordre royal du Lion et de l'Ordre de la Couronne, chevalier de l'Ordre de Léopold ; il était également porteur des Médailles de la guerre 1914-1918 et de la Victoire, ainsi que de la Médaille du Centenaire, et titulaire de l'Étoile de service en or, à 4 raies.

24 janvier 1957.
M. Van den Abeele.

Archives : *Min. des Colonies*, reg. matr. n° 5511. — *Bull. Ass. Vét. col.*, septembre 1945, p. 9.

AVAERT (*Henri-Michel-Eugène*), Général-major (Saint-Josse-ten-Noode, 4.10.1851—Bonn, 2.1.1923). Fils de Richard-Joseph et de Monier, Léocadie.

Issu de l'École des Enfants de troupe et passé au service actif de l'armée belge le 6 septembre 1867, Avaert fut nommé sous-lieutenant d'infanterie le 15 décembre 1873, détaché au Département de la Guerre le 25 décembre 1878, nommé lieutenant le 24 décembre 1879 et affecté au cinquième régiment de ligne. Il fut autorisé, le 7 février 1882, à passer au service de l'Association internationale du Congo.

Il quitta Anvers, le 15 août 1882, avec Coquilhat, Parfonry et l'agent-comptable Brunfaut, à bord du vapeur *Falcon* de la *General Steam Navigation Company*, pour gagner l'Angleterre et s'y embarquer quatre jours plus tard, sur le *Benguela* de la même Compagnie. On fit escale à Funchal, à Sierra-Léone, à Bonny, à Duke-Town, à Libreville, à Sette-Camma, à Loango, à Landana, où l'on apprenait que Stanley, malade, venait de rentrer précipitamment en Europe, puis à Cabinda, pour arriver à Banana, le 22 septembre, et, après une dernière nuit passée à bord de ce « bon » *Benguela*, comme l'appelle Coquilhat, prendre terre à la factorerie française du port congolais, y rencontrer les RR. PP. Carrie et Augouard, trinquer à la réussite de toutes les expéditions-sœurs du

bassin du Congo avec les officiers d'un aviso français quelque peu attaché à la fortune de Brazza, et confier à l'Allemand Lindner la préparation de leur prochain départ vers Vivi et au-delà.

Les jeunes gens quittèrent Banana le 26 septembre à bord du petit vapeur *Belgique* pour arriver à Vivi le lendemain et y être reçus et « commissionnés » par le baron von Danckelman, Parfonry pour Isangila, Avaert pour Manyanga, Coquilhat et les quelques « anciens » qui lui avaient été adjoints, pour Léopoldville et au-delà.

Partie de Vivi, le 30 septembre, par voie de terre, leur caravane atteignit Isangila le 4 octobre, y laissa Parfonry, y prit bord, le 11, sur le *Royal* pour arriver à Manyanga, le 15, y fêta la Saint-Léopold en compagnie d'Amelot, de Nilis et d'autres. Ses compagnons partis le 20, Avaert resta à la disposition de Nilis, exécuta une randonnée ou l'autre en savane, mais revint bientôt à Manyanga, où se déclara, pensa-t-il, une fièvre typhoïde qu'il aurait contractée au cours d'une des escales de ce « bon » *Benguela*. Il crut bien y passer, mais admirablement soigné à coups de piqûres de morphine et de quinine par le Révérend Bentley de la *Baptist Missionary Society*, put rejoindre Isangila dans une descente un peu tourmentée du *Royal*.

Il s'y trouvait encore en février 1883, quand Stanley, revenu d'Europe de façon aussi inattendue que l'avait été son départ, rattacha Manyanga à l'expédition Grant-Elliott du Niari-Kwilu, elle-même rattachée, à une zone des régions sises entre l'Océan Atlantique et le Stanley-Pool confiée à Hanssens. Parfonry était au même temps attaché à l'aménagement d'une route caravanière de Manyanga au Pool par la rive gauche du Fleuve. Avaert fut attaché définitivement à Isangila. Parfonry mourait d'ailleurs, dès le 25 mars à Manyanga, et Nilis avait accompagné Hanssens sur la rive droite en direction du Nord.

Afin de poursuivre les travaux de construction du poste, base de l'expédition du Niari-Kwilu, laissés en souffrance par son prédécesseur, Avaert engagea des travailleurs indigènes dans les villages voisins et, bientôt, une jolie habitation pour Européens se dressait sur le plateau, en face d'une longue avenue plantée de bananiers et qui se poursuivait dans la vallée jusqu'à la croisée du sentier reliant le poste à Vivi, tandis que des plantations vivrières prospères en ravitaillaient les occupants. Malheureusement, dès le 16 août 1883, Avaert, se ressentant toujours de l'état maladif qui l'avait si dange-reusement éprouvé à Manyanga, remplacé par Van Kerckhoven, dut descendre à Vivi et de là

à Banana d'où il adressa à Coquilhat, le 5 septembre, une lettre à la fois instructive et prenante que le futur vice-gouverneur général publia, en appendice, dans son ouvrage de 1888 : *Sur le Haut Congo*. Parti peu après de Banana, Avaert fut de retour au pays le 8 décembre suivant.

Rentré au régiment, mais nommé inspecteur des études à l'École militaire et détaché à l'Institut cartographique, Avaert songea bientôt à retourner en Afrique. Il quitta l'Europe en s'embarquant à Rotterdam, à bord de l'*Afrikaan* le 15 février 1886. Arrivé à Banana le 13 mars, il se dirigea aussitôt vers Vivi, mais on y était occupé à transporter, à Boma la jeune administration centrale de l'État Indépendant. Avaert fit demi-tour et, arrivé à Boma, s'y occupa en adjoint de Léon Roget, d'organiser le premier contingent de la Force Publique congolaise, à partir d'un détachement de soixante-quinze Bangala amenés dans le Bas-Congo par Van Kerckhoven. Il y fut en outre commissionné, en qualité d'officier du ministère public près le tribunal d'appel (11 mai 1886), chargé d'une mission à Massabé, en territoire portugais, puis de la direction de l'aménagement en piste caravanière du sentier de Vivi à Manyanga dont il avait suivi la première partie en 1882. Il se rembarqua en mars et arriva en Belgique en mai 1887.

Nommé capitaine de l'armée belge le 26 mars 1888, il repartit le 24 août suivant à bord de l'*Africa* et arriva à Boma le 21 septembre, y reprit à Roget le commandement en chef de la Force Publique dont un décret du 5 août précédent venait de consacrer officiellement la naissance. Aidé par les lieutenants Fiévez, Debergh, Hanolet, treize sous-officiers et soldats belges et vingt-huit gradés-instructeurs de couleur, haoussas ou bangala, le second commandant en chef de la Force Publique congolaise sut mériter en seize mois de temps l'honneur d'être cité, à plusieurs reprises, trente ans après sa mort, dans l'ouvrage consacré à l'histoire de cette Force Publique de sa naissance à 1914 par un groupe d'officiers attachés à son état-major, parmi les principaux artisans de cette force éducatrice, pacificatrice et défensive aujourd'hui en honneur auprès de ceux-là même qu'elle a dû par deux fois combattre. Au cours de ce même second séjour dans le Bassin du Congo, la tribu des Mussorongo, établie dans le delta du Bas-Fleuve, se livrant à de constantes agressions de pillage contre les factoreries établies dans la région, Avaert, assisté par les lieutenants Gillain et Fiévez et par le sous-officier Baekelmans, fut chargé de réprimer cette piraterie. Après de longues marches en forêt inondée, l'expédition punitive rejoignit les pillards, mais ceux-ci, protégés par une

rivière relativement large, ripostèrent à l'attaque à coups d'armes de traite et blessèrent Baekelmans au menton. Grâce pourtant au canon de 7,5 cm mis en batterie par Gillain et aux quelques boîtes à balles et obus qui leur furent envoyés, les bandes se dispersèrent, pour être, peu après, entièrement réduites par une poursuite des nôtres conduite par Fiévez.

Avaert qui venait d'être nommé capitaine en second en Belgique, y rentra en octobre 1889. Il y serait nommé capitaine-commandant le 25 juin 1891, après avoir été attaché comme chef de division au Ministère de l'Intérieur et envoyé en mission spéciale en Égypte (27 mai 1890).

Le 21 août 1891, il était envoyé en mission spéciale, cette fois au Mozambique, et rentrait définitivement en Europe le 3 décembre 1891. Poursuivant alors sans nouvelles digressions sa carrière à l'Armée, il sera nommé major le 25 décembre 1898, lieutenant-colonel du 3^e de ligne le 26 juin 1903, colonel désigné pour commander le même régiment le 26 juin 1906. Le 26 mars 1910, Avaert est désigné pour commander la neuvième brigade d'infanterie dont il conserve le commandement quand il est nommé, le 26 juin suivant, général-major commandant de province.

Pensionné le 8 décembre 1913, il est admis avec son grade dans les cadres de réserve le 14 mars 1914, ne reprend pas de service durant la campagne 1914-1918 et cesse par limite d'âge le 18 mars 1920, de faire partie des cadres de réserve de l'Armée.

Avaert était à sa mort, en 1923, commandeur de l'Ordre de Léopold, commandeur de l'Ordre de la Couronne, titulaire de la Croix militaire de 1^{re} classe et de la Médaille commémorative du règne de Léopold II, porteur de l'Étoile de

Service et décoré de la 4^e classe de l'Ordre du Medjidié.

On doit à Avaert, indépendamment de la lettre du 5 septembre 1883 à Coquilhat dont celui-ci a fait le second appendice (pp. 487-503) de son ouvrage : *Sur le Haut Congo* (Brux., J. Lebègue, 1888), une note sur les *Makuta* parue dans le *Mouv. géographique* en 1888, une note sur les *Populations de Banana à Manyanga*, parue dans le même périodique en 1895 (p. 92) et une note sur les *Cauris*, parue dans la *Belgique coloniale*, en 1898 (p. 330).

C'est sous la direction d'Avaert que fut faite la traduction française de l'ouvrage du D^r Hinde : *La chute de la domination arabe au Congo*, en 1897.

On trouvera deux portraits d'Avaert au Congo, l'un dans l'ouvrage de Martrin-Donos cité ci-dessous, II, p. 425 et l'autre dans l'ouvrage déjà cité de Coquilhat, p. 491.

15 juin 1954.

Marthe Coosemans et J. M. Jadot.

Mouv. géogr., Brux., 1884, 6 ; 1888, 2. — Ch. de Martrin-Donos, *Les Belges dans l'Afrique centrale*, Brux., P. Maes, 1886, II 400, 408, 409, 415, 417, 424, 444, 457. — C. Coquilhat, *Dans le Haut-Congo*, Brux., Lebègue, 1888, 11, 12, 37, 46, 487, 491, 497. — Alb. Chapaux, *Le Congo*, Brux., Éd. Rosez, 1894, 81, 101, 635. — *Bull. de la S^{te} de Géogr. d'Anvers*, 190-1908, 475. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, 3 vol., Anvers, 1908, I, 483. — E. Masoin, *Histoire de l'État indépendant du Congo*, 2 vol., Namur, Picard-Balon, 1912-1913, I, 292-293. — A. Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, 2 vol., Brux., Larcier, 1922, 140-144, 186. — H. Depester, *Les Pionniers belges au Congo*, Taminés, Duculot, 1927, 26. — Ligue du Souvenir congolais, *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, 1876-1908. Brux., 1931, 71-72. — *La Force publique de sa Naissance à 1919*, in : *Mémoires de la Section des Sciences morales et politiques de l'I. R. C. B.*, t. XXVII, Brux., 1952, 39, 105, 293, 498, 518. — Note de M. le Lieutenant-colonel B. E. M. R. Lutens, chef de l'Historique à l'État major général, force terrestre, du Ministère de la Défense nationale, à l'un des auteurs de la notice, en date du 10 juin 1954.

B

BADRIHAYE (de) (*Léonce-Jean-Joseph-Marie*), Directeur bij het Ministerie van Koloniën (Ruyssselede, 31.10.1863 — Ukkel, 17.7.1917). Zoon van Charles en van Deschrijver, Sylvie.

Na het beëindigen van zijn studies aan het St-Louiscollege te Brugge, werd de Badrihaye bediende op de lijn Gent-Eekloo-Brugge van de Belgische Spoorwegmaatschappij.

Op 17 maart 1882, wordt hij benoemd tot klerk van de Internationale Vereniging van Congo, en op 21 november 1888, tot klerk bij het hoofdbestuur van de Onafhankelijke Congostaat.

Als ambtenaar doorloopt hij zowat alle graden, en op 16 april 1909, wordt hij benoemd tot directeur ten persoonlijken titel. Hij bestuurd gedurende vele jaren de dienst van het personeel in Afrika.

Deels wegens de hervorming van het hoofdbestuur van het Ministerie van Koloniën en deels wegens zijn slechte gezondheidstoestand werd de Badrihaye, op 28 juli 1914, in beschikbaarheid gesteld.

Op 29 juni 1919, werd hij door de Duitsers aangehouden. Vóór men hem echter naar Duitsland kon deporteren stierf hij te Ukkel op 17 juli 1917.

de Badrihaye was ridder 1^{ste} klas in de Orde van St-Olaf (Zweden); ridder in de Orde van Danebrog (Denemarken); officier in de Italiaanse Kroonorde; ridder in de Leopolds-orde. Hij was tevens houder van de herinneringsmedaille van de regering van Leopold II en van de burgerlijke medaille 1^{ste} klas.

13 september 1955.

R. Bonnaerens.

[W. R.]

Franck, Louis, *Le Congo belge* (Brux., La Renaissance du Livre, t. 2, p. 139). — Feuillet matr. n° 2.

BAEYENS (Léon), Administrateur territorial principal (Lede, 26.4.1877 — Busanga, 13.1.1919). Fils de Félix et d'Overdenborger, Marie-Thérèse.

Déjà riche d'une formation scolaire avancée. Léon Bayens s'était engagé au 3^e régiment des Chasseurs à pied, le 19 février 1897, et y avait obtenu le grade de sergent, le 18 juillet 1898, quand il sollicita d'être admis dans le cadre de la F. P. congolaise.

Il quitta Anvers le 6 août 1898. Arrivé à Boma, il fut désigné pour le lac Léopold II, et envoyé à Kutu, alors chef-lieu du district, où il entra en fonctions le 11 novembre. Le 20 mars 1899, il est adjoint au chef de poste de Nioki. Le 5 mai, il passe au secteur d'Ibali, où il fait montre d'initiative et d'autorité, et conquiert successivement les galons de premier sergent (1^{er} novembre 1899), sergent-major (1^{er} mars 1900) et adjudant (2 août 1900). Mais la maladie le contraint, au début de 1901, à regagner Boma et à s'y embarquer.

Il en repart, en qualité de sous-lieutenant, le 18 juillet 1901 et reprend, le 2 août suivant le chemin du lac Léopold II. Le 2 septembre, il est à Kutu où, dès le 25, il se voit confier le commandement du contingent local de la F. P., remplissant en outre, dès 1902, des fonctions accessoires de substitut suppléant. Descendu à Boma le 26 juillet 1904, il s'y embarque, le 16 août, pour l'Europe.

Son troisième départ d'Anvers pour le centre africain date du 2 mars 1905. Il est alors attaché au District de l'Équateur et se trouve dès le 28 mars à Coquilhatville. Passé au service territorial avec le grade de chef de secteur de 2^e classe, il est affecté, le 17 avril, en qualité d'adjoint, au secteur de Waka, qu'il ne quittera qu'en février 1906 pour commander successivement les secteurs de Boende (22 février 1906) et d'Ingende (9 mars suivant). Une atteinte grave d'anémie paludéenne l'oblige à rentrer dès le 3 février 1907.

Six mois à peine passés au pays, Baeyens s'en éloigne pour la quatrième fois le 5 août 1907. Attaché, cette fois, au district du lac Léopold II, il y commande le secteur de la Lualu-Lukenie. Il parvient à s'y maintenir pendant trois ans et ne rentre qu'en congé régulier le 2 août 1910.

Sa carrière se poursuit par un 5^e terme qu'il passe, à partir du 14 janvier 1911, dans la Lokoro et au cours duquel il devient, le 17 mars 1913, administrateur territorial de 1^e classe avec effet rétroactif au 31 décembre 1910.

Rentré à Anvers en décembre 1913, il y obtient le grade d'administrateur territorial principal (19 février 1914) et regagne le Congo dès le 14 mai suivant. Il exercera ses importantes fonctions durant ce sixième terme en de multiples inspections de territoires confiés à des titulaires moins expérimentés que lui et gèrera de surcroît pendant de longs mois le Parquet

du Tribunal territorial et du Conseil de guerre d'Inongo. Il s'éteindra à Busanga le 13 janvier, 1919.

Vivement intéressé par les mœurs indigènes, observateur pénétrant et précis, profondément humain d'ailleurs, Léon Baeyens, dont le passage a dû laisser des traces pleines d'intérêt dans les archives des territoires qu'il a administrés ou inspectés, avait donné à la *Revue Congolaise* (1913-1914, IV, 3, 129 et suiv.), une remarquable étude sur les Balesa ou Lesa établis entre la Fimi, le Kasai, la Lokoro et la Lukenie, et apparentés aux Basakata.

Baeyens était chevalier de l'O. R. du Lion et porteur de l'Étoile de Service en or à une raie.

14 août 1952

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr., n° 2480

BAILLEUX (*Camille-Alice-François*), Employé (Florennes, Namur, 2.1.1866 — au Congo, 5.2.1892). Fils d'Ernest et de Bertrand, Élisabeth.

Engagé au service de l'État Indépendant en qualité de commis de 2^e classe le 30 novembre 1889 pour un terme de trois ans, il arrive au Congo le 3 janvier 1890. Le 15 juillet de l'année suivante, il est promu à la première classe de son grade. Tué accidentellement en tombant dans le ravin de Pingidi, alors qu'il suivait la route de Tshiongo à Sandhila.

23 mars 1947.

A. Lacroix.

[A. E.]

Reg. matr., n° 561.

BAILLIEN (*Pierre-Emile*), Sous-lieutenant de la F. P. (Groote-Spouwen, Limbourg, 1.12.1881 — Amadi, 5.11.1905).

Sous-lieutenant à la 51^e promotion de l'École militaire, il entre au service de l'É. I. C. en 1902, arrive au Congo le 14 novembre et est envoyé dans l'Enclave de Lado.

En 1903 et 1904, les forces de l'État doivent y réprimer une révolte des Lugware. Baillien prend à leur soumission une part active et efficace. Chargé du commandement du poste de Wadelai, il s'en tire à merveille et sa carrière s'annonce des plus heureuses quand une atteinte d'hématurie le contraint à descendre vers le Bas-Uele et l'éteint à Amadi le 5 novembre 1905.

On a de lui une *Légende du Congo* parue dans l'*Indépendance belge* en 1905.

27 juillet 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Janssens, E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, 3 vol., Anvers, 1912, ad. litt.

BAILLY (*Marcel-Urbain-Toussaint*), Directeur du Chemin de fer du Mayumbe (Tilleur, 9.9.1882 — Boma, 19.2.1920). Fils de Denis-Urbain-Jacques-Joseph et de Richelle, Anne-Marie; époux de Devos, Marie-Germaine.

Après avoir effectué, au 3^e régiment de ligne, son service militaire, qu'il termine en 1906 avec le grade de caporal, Bailly poursuit, à l'université de Liège, des études d'ingénieur-mécanicien. Il obtient son diplôme en août 1910 et est occupé ensuite en qualité d'agent-réceptionnaire et d'ingénieur par différents établissements de construction d'Angleur et de Sclessin.

En mars 1912, il est engagé pour deux ans par la Compagnie du chemin de fer du Congo Supérieur aux Grands Lacs Africains. Embarqué à Anvers, il arrive à la Colonie le 7 mai et est envoyé à Kindu avec le grade d'inspecteur-mécanicien adjoint. A l'issue de ce premier terme, il quitte l'Afrique le 27 mai 1914 pour rentrer en Belgique. Surviennent alors les hostilités. Bailly est mobilisé en août 1914, dans une compagnie de travailleurs et affecté, par la suite, au service du Grand Quartier Général qui, à la demande du Département, le remet à la disposition du Ministre des Colonies en mars 1915. Dirigé sur Le Havre, il gagne bientôt l'Angleterre. Réadmis au service de la Colonie en qualité d'inspecteur-mécanicien adjoint, hors-cadre, il quitte Liverpool le 1^{er} mai à bord de l'*Élisabethville*. A son arrivée, à Boma, il est désigné pour le Chemin de fer du Mayumbe où il assure pendant quelques mois le service des ateliers. En mars 1916, il est chargé, durant l'absence du titulaire, M. C. Camus, de la direction du chemin de fer. Nommé, le 1^{er} juillet 1916, ingénieur des Ponts et Chaussées à titre provisoire et ingénieur de 2^e classe le 1^{er} juillet 1917, il est régularisé en juillet 1918 et admis, à titre définitif, dans les cadres de l'administration. Le 3 novembre 1918, il rentre en congé en Europe; puis s'embarque une troisième fois. Arrivé le 19 juin à Boma, il est désigné pour reprendre la direction des chemins de fer vicinaux du Mayumbe et, le 1^{er} janvier 1920, est promu ingénieur de 1^{re} classe des Ponts et Chaussées. Tombé gravement malade quelques semaines plus tard, il est évacué à l'hôpital de la Croix-Rouge, à Boma, où il succombe le 19 février.

17 avril 1953.

A. Lacroix.

[L. H.]

Reg. matr. C. F. L. n° 496.

BALLAY (*N. E.*) (Note complémentaire au Tome II, col. 35).

Né à Fontenay-sur-Eure le 28 février 1848. Fut externe des hôpitaux (obtint la médaille de bronze en 1874). En août 1880, il obtint son

doctorat en médecine avec une thèse sur les maladies tropicales de l'Afrique occidentale (région de l'Ogooué).

Publication : *Ogooué, Afrique équatoriale occidentale* (Paris, 1880).

22 juillet 1954.
M. Vandeplas.

BALSER (*Charles*), Banquier, administrateur de sociétés coloniales (Darmstadt en 1842 — Homburg, 10.7.1914). Fils de Georg-Friedrich-Wilhelm et de Zimmermann, Julie.

Il fut pour le développement commercial du Congo un des ouvriers de la première heure : son nom figure parmi les fondateurs de la *Sanford Exploring Expedition* en 1887.

Dès la fondation de la *Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo* en 1888, Balser est appelé aux fonctions de commissaire (10 décembre) et les conserve jusqu'au 30 janvier 1890, chargé du service financier de la Société. A cette dernière date il est nommé administrateur, poste auquel il restera attaché jusqu'à sa mort en 1914. Dès 1894, il avait été choisi comme membre du Comité permanent.

D'autres sociétés coloniales le comptèrent également parmi leurs dirigeants les plus hautement qualifiés. Lors de sa fondation en 1889, la C. C. F. C. (*Compagnie du Chemin de Fer du Congo*), comme aussi la *Compagnie du Lomami* créée le 5 juillet 1898, l'appellent au poste d'administrateur, de même que la *Banque d'Outremer* et la *Compagnie Internationale d'Orient* (1899).

En 1910, la Banque Balser fusionna avec la *Deutsche Bank*.

Il mourut à la veille de la guerre de 1914.

16 mars 1956.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Archives S. A. B. — *Mouv. géogr.*, 1914, p. 366. — *Trib. cong.*, 16 juillet 1914, p. 3. — *Rec. fin. Bruylant*, Brux., 1898.

BALTUS (*Prosper-Marie-Joseph*), Pharmacien (Paris, 25.6.1869 — Élisabethville, 26.6.1917). Fils de Clément-Joseph et de Ceulemans, Virginie-Antoinette, Françoise; époux de Leynen Clotilde.

Porteur d'un diplôme de pharmacien délivré par l'Université libre de Bruxelles en octobre 1892 et ancien élève de l'Institut de médecine tropicale de Bruxelles, Baltus partit pour le Transvaal et la Rhodésie où il séjourna une dizaine d'années. Familiarisé dès lors avec le milieu africain, il le regretta dès qu'il l'eût quitté pour rentrer en Belgique. Il offrit en conséquence ses services à la Colonie et s'embarqua, le 9 septembre 1911, à Southampton pour le Katanga

via Capetown. Il fit ce voyage en compagnie du Dr Valcke d'Anvers et les deux hommes se lièrent d'amitié. Affectés l'un et l'autre aux services d'hygiène d'Élisabethville, ils y exercèrent côte à côte leurs professions respectives durant deux ans. En 1913, Valcke fut envoyé au Tanganyika pour être attaché, en août 1914, aux troupes belges en campagne en D. O. A. Baltus, demeuré à Élisabethville, y décédait avant la fin des hostilités. Il était porteur de l'Étoile de service.

20 août 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 7039. — Note du Dr Valcke à l'auteur de la notice.

BAMPS (*Julien-Jean-Joseph-François*), Directeur commercial de la Texaf (Rocour-lez-Liège, 24.6.1898 — Léopoldville, 9.6.1931).

Après avoir fait ses humanités modernes, section commerciale, au collège Saint-Servais à Liège, Jean Bamps s'orienta d'abord vers l'activité bancaire. Il fut correspondant de la Banque générale de Liège durant quatre ans, avant d'entrer à la Banque du Congo belge en qualité de stagiaire le 15 septembre 1919. Cinq jours plus tard, il partait pour l'Afrique, arrivait à Matadi le 21 octobre, pour entrer bientôt en fonctions à Kinshasa. Il démissionna en décembre 1920, fit sur place du commerce général et, en 1923, entra à la firme Rhodius. Lorsque M. Rhodius, fondateur de cette affaire, devint administrateur de la Texaf, Jean Bamps fut engagé sur place par cette société (10 octobre 1927).

A l'expiration de ce terme, il rentra en Belgique (11 février 1929) et repartit ensuite pour le Congo le 2 juillet 1929. Il mourut à Léopoldville, des suites d'une furonculose ayant provoqué un empoisonnement du sang.

26 août 1953
Marie-Louise Comelious.

[F. D.]

BANNING (*Émile-Théodore-Joseph-Hubert*), Directeur général au Ministère des Affaires Étrangères (Liège, 12.10.1836 — Bruxelles, 13.7.1898). (Note complémentaire au Tome I, col. 68-86).

27 février 1956.
M. Walraet.

A la bibliographie dressée par M. Walraet dans *Émile Banning. Un grand Belge (1836-1898)*, Office de Publicité, Brux., 1945 (Collection nationale, 5^e série, n° 58), ajouter : A. de Burbure, *Émile Banning*, in : *L'Essor économique belge. Expansion coloniale* (Brux., 1932, vol. II, p. 509). — M. Walraet, *La jeunesse austère et studieuse d'un grand commis de Léopold II* (*La Rev. nat.*, Brux., 1945, n° 140, pp. 85-89, 1 portrait). — J. Bruhat, *Émile Banning*, in : *Les techniciens de la colonisation* (XIX^e).

XX^e siècles), (Presses Univ. de France, Paris, 1946, pp. 35-54, bibliographie). — C^{ie} L. de Licherveide, *Émile Banning* (Rev. gén. belge, Brux., octobre 1946, pp. 717-736). — C. Neyzen, *Émile Banning et l'État Indépendant du Congo* (Thèse de doctorat en sciences coloniales U. L. B., Brux., 1946, manuscrit dactylographié). — M. Walraet, *Les papiers d'Émile Banning* (La Rev. Nat., Brux., 1946, n° 150, pp. 49-52). — G. D. Périer, *Émile Banning* (La Rev. Nat., Brux., 1947, n° 164, p. 100). — M. Walraet, *Les « Réflexions morales et politiques » d'Émile Banning* (La Rev. nat., Brux., 1947, n° 162, pp. 45-46). — G. D. Périer, *Émile Banning mourait le 13 juillet 1948*, Rev. col. belge, n° 67, 15.7.1948, p. 483, photo). — L. Ranidri *La collaboration personnelle de Lambermont de Banning avec Léopold II* (Mémoire de licence Faculté de Phil. et Lettres, U. L. B., 1950-51). — N. Laude, *La reconnaissance de la 30^e promotion: Émile Banning. Discours du Directeur de l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer* (Inst. Univ. des Terr. d'Outre-Mer, Anvers, Séance académique du 27 octobre 1951, pp. 32-35, portr., bibl.). — *Émile Banning (L'Afrique et le Monde*, Brux., n° 47, 22 novembre 1951, p. 3, photo). — N. Laude, *Émile Banning (Problèmes d'Afrique centrale*, Brux., n° 16, 2^e trimestre 1952, pp. 87-89, portrait). — R.-J. Cornet, *A propos de deux dossiers: le dossier diplomatique de l'Ubangi et le dossier de Grelle Rogier sur l'Ubangi* (Bull. I. R. C. B., Brux., t. XXIV, fasc. 3, 1953, pp. 884 et 892). — R. P. A. Roeykens, *Les réunions préparatoires de la délégation belge à la Conférence géographique de Bruxelles en 1876* (Zaire, Brux., VII-8, 1953, pp. 817-827). — A. Cosemans, *Les Archives générales du Royaume au point de vue de la documentation historique coloniale* (Bull. I.R. C. B., Brux., t. XXV, fasc. 2, 1954, pp. 659-660). — R. P. A. Roeykens, *Banning et la Conférence géographique de Bruxelles en 1890* (Zaire, Brux., VIII-3, 1954, pp. 227-271). — R. P. A. Roeykens, *Les débuts de l'œuvre africaine de Léopold II (1875-1879)* (A. R. S. C., Cl. des Sc. mor. et pol., Mémoires in-8°, Nouvelle série, t. I, fasc. 1, Brux., 1955, Index des noms, sub *no* Banning, p. 434). — J. Stengers, *Textes inédits d'Émile Banning* (A. R. S. C., Cl. des Sc. mor. et pol., Mémoires in-8°, Nouvelle série, t. II, fasc. 3, Brux., 1955, 107 pp., portrait).

BARBIER (Louis-Joseph-David-Pie), Sergent de la F. P. (Wavre, 7.6.1877 — Léopoldville, 25.5.1899). Fils d'Omer-Ghislain-Joseph et de Jossart, Mathilde-Cécile-Nathalie.

Il s'était fait enrôler, le 19 juin 1896, au 1^{er} lanciers et y avait obtenu le grade de maréchal des logis le 27 mars 1899. Il entra aussitôt au service de l'É. I. C. en qualité de sous-officier de la F. P., quitta Anvers au début d'avril, arrivait à Boma le 29 et y était affecté au District de l'Aruwimi. Il avait quitté Boma le 4 mai et venait d'arriver à Léopoldville quand une crise cardiaque grave le fit s'arrêter et s'éteindre à peine âgé de 22 ans.

26 juillet 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 2800.

BARCLAY (sir Thomas), Avocat, membre du Conseil supérieur de l'É. I. C. (Dunfermline, Écosse, 20.2.1853 — Versailles, 20.1.1941). Fils de George et de Giles, Louise-Anne.

De solides études juridiques achevées aux Universités de Londres, de Paris et d'Iena, Thomas Barclay s'était établi à Paris, en 1876, en qualité de correspondant du grand quotidien londonien *The Times*. Mais, appelé au Barreau de la capitale britannique en 1881, il abandonna son journal, l'année suivante, pour s'appliquer à l'étude pratique du droit français. Il allait d'ailleurs devenir président de la Chambre anglaise de Commerce de Paris et contribuer puissamment, à partir de 1900, à établir et maintenir la meilleure entente entre l'Angleterre et la France.

En 1902 et 1903, Barclay avait visité les États-Unis et s'y était fait le promoteur d'un traité anglo-américain d'arbitrage.

En 1905, il s'était rendu à Berlin à l'invitation des chambres de commerce associées de la capitale du premier Reich.

En 1910, il était élu par les libéraux membre du Parlement pour Blackburn.

Par le caractère international de ses études, de ses occupations, de ses déplacements, sir Thomas s'acquit très vite une réputation bien assise de spécialiste du droit comparé, parmi les autres spécialistes français, russes, allemands et belges de cette discipline du droit qui furent les premiers et les généreux artisans des offensives de paix de l'époque. Aussi le Roi-Souverain eut-il soin de se l'attacher en quelque mesure en le nommant dès le 21 août 1889, conseiller au Conseil supérieur de l'É. I. C., conseil de législation, chambre de cassation et chambre d'appel, juridiction congolaise établie en Belgique, dont l'institution s'était révélée nécessaire pour concilier le respect du principe de l'indépendance des états étrangers vis-à-vis des juridictions nationales d'un pays déterminé et le fait de la présence en Belgique du Souverain du Congo et de ses principaux collaborateurs. Barclay resta investi de cette magistrature jusqu'à la substitution en 1925 seulement, de la Cour de Cassation belge à la chambre de cassation du Conseil supérieur qui avait survécu à la reprise d'octobre 1908. Il ne semble cependant pas que Léopold II se soit servi de sir Thomas comme il se servirait des Rivier, des Picard, des Descamps, des Martens, des Westlake, etc. Et l'histoire politique et diplomatique de l'É. I. C. n'a guère conservé le souvenir du juriste londonien que pour l'interview qu'il accorda au journal *l'Étoile belge*, en 1905, sur ce que l'on appelait alors la question anglo-congolaise. L'opinion de sir Thomas vaut d'être épinglée ici pour sa pondération et son optimisme. Pour lui, des amis

maladroits de l'É. I. C. ont eu le tort de tout nier de ce qui lui était reproché et singulièrement certaines atrocités comme on en observe partout, alors qu'à tout prendre le Roi peut et doit être satisfait de son œuvre. Aussi bien l'homme de bon conseil estime-t-il qu'il n'y a rien d'autre à faire, en l'occurrence, que d'inviter le public à attendre les résultats de l'enquête menée au Congo, par ordre du Souverain, par des commissaires résolument indépendants et impartiaux.

Sir Thomas avait été examinateur à l'Université d'Oxford.

Il n'est pas inutile de donner ci-après une liste des ouvrages de sir Thomas que nous avons pu retrouver :

The Law of France relating to industrial Property, Londres, Sweet and Maxwell, 1889. — *The Definition of general Average, comparative law*, Liverpool, Yates et Hesse, 1890. — *Le droit de visite, le trafic des esclaves et la Conférence antiesclavagiste de Bruxelles*, in : *Revue de Droit international et de Législation comparée*, XXII, 1890, 317-335 et 454-472. — *Rapport et conclusions sur la question des Eaux territoriales proposées à la session de 1892 de l'Institut de droit international*, 3^e commission, Brux., P. Weissenbruch. — *Les doubles nationalités, Exposé et propositions présentés à la session de l'Ass. pour la réforme et la codification du Droit des Gens*, Gênes, 1892, Florence, Benelli e Bambi, 1892. — *Territorial Waters : the inland Sea of Japan ; The Emperor of Japan c/ the insular and oriental steam navigation Company : judgement of His Britannic Majesty's Superior Court of Shangaï*, Paris, Imprimerie de la Cour d'Appel, 1894. — *Problems of International practice and diplomacy*, 1907. — *New Methods for adjustment of international Disputes*, 1908-1918. — *International Law and Practice*, 1917. — *Le Président Wilson et l'évolution de la politique étrangère des États-Unis*, trad. Farby, cons. la Cour de Cassation de France, 1918. — *Arbitrage et Relations internationales après la Paix*, dédié à Carnegie, Paris, Flammarion, 1918. — *Le Roi George V d'Angleterre*, avec dédicace autorisée à M. R. Poincaré et avant-propos de M. G. Hanotaux. — *L'Entente cordiale, trente ans de souvenirs anglo-français*, trad. Charles Farby, conseiller à la Cour de Cassation.

Une telle nomenclature probablement incomplète cependant et la mention qui s'y trouve faite de certains dédicataires, préfaciers et traducteurs suffit à situer sir Thomas parmi les essayistes politiques et juridiques écoutés de son temps.

23 novembre 1954.
J. M. Jadot.

B. O. de l'É. I. C., 1889, 164. — *Mouv. géogr.*

Brux., 1905, 489. — *Encycl. Brit.*, 14^e éd., 1946, *ad litt.* — Ouvrages cités ci-dessus de sir Thomas Barclay.

BARFOTH (*Magnus*), Agent de l'A. I. A. (... 1862 — Isangila, 14.10.1884). Fils de Barfoth, H.-C.

Étudiant en Polytechnique à l'Université de Lund, où il comptait obtenir le diplôme d'ingénieur, Barfoth, interrompant ses études, se fit admettre par les services de l'A. I. A. dès l'âge de 22 ans, le 1^{er} avril 1884. Il s'embarqua à Liverpool en compagnie de son compatriote le comte Christer Posse.

Arrivé au Congo, il fut adjoint au chef de poste de Manyanga, puis chargé, malgré son jeune âge, de la Station de Vunda. Une carrière brillante s'ouvrait apparemment devant lui quand, après huit mois à peine de séjour en Afrique, il succombait à la malaria.

26 juillet 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 229. — Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, pp. 216-217, 310, 351-352.

BARGASH (*Said*) (Note rectificative au Tome 1, p. 90, ligne 32)

Lire *Greffuhle* et non *Greffhule*.

14 avril 1954.
Marthe Coosemans.

BARRAT (*Aimé-Médard*), Capitaine de steamer (Ostende, 3.1.1848 — R. I.). Fils de Louis-Charles et de Duvivier, Marie-Thérèse.

Après ses études préparatoires à l'Athénée royal d'Ostende, il entra dans la marine belge comme novice à bord de l'*Industrie* le 6 mai 1860, navigua comme matelot jusqu'en juin 1870, puis s'embarqua en qualité de lieutenant à bord du *Baron Osy*, le 1^{er} mai 1879. Ayant obtenu son diplôme de capitaine au long cours le 5 juillet 1882, il postula son admission à l'É. I. C. comme officier de marine. Admis en qualité de capitaine de steamer de 3^e classe, il s'embarqua à Anvers sur le *Kinsembo* le 14 février 1891 et fut désigné le 4 avril pour Léopoldville, qu'il atteignit le 17 mai. Mais, sérieusement malade, il dut regagner Boma le 24 septembre suivant et s'embarqua sur l'*Edouard Bohlen* le 16 octobre 1891 pour revenir au pays.

5 octobre 1955.
Marthe Coosemans.

[L. H.]

Reg. matr. n° 679.

BARTELS (*Eugène-Thierry-Joseph*), Lieutenant-colonel, commissaire du Roi-Souverain au Congo (Bruges, 26.5.1850 — Près de Mtoa

dans la baie de Tembwe, lac Tanganika, 19.11.1901). Fils d'Edmond-Gabriel et de Jacquet, Marie-Josèphe-Isabelle-Thérèse-Céline.

Son père, colonel d'un régiment d'infanterie, étant en garnison à Namur à l'âge où le jeune Eugène devait commencer ses études, l'enfant entra à l'athénée de la ville mosane, et se montra très intelligent, très travailleur et promis à une belle carrière. Celle de son père, la carrière militaire, le séduisit bientôt. Admis à l'École militaire, 34^e promotion, le 22 novembre 1868, il était sous-lieutenant dès le 21 décembre 1870 et versé au 4^e régiment d'artillerie. Lieutenant le 26 septembre 1874, il était admis à l'École de guerre le 21 septembre 1875, nommé capitaine de 2^e classe adjoint d'État-major le 23 septembre 1879 et professeur-suppléant à l'École de guerre le 26 février 1881. Capitaine de 1^{re} classe le 30 avril 1888, il devenait capitaine-commandant le 21 juillet 1889, major le 17 janvier 1893 et était promu chef d'État-major le 5 avril 1895. En 1899, il recevait les galons de lieutenant-colonel (26 mars) et était désigné le 31 décembre pour la 3^e circonscription militaire. C'est à cette date qu'allait commencer sa trop brève carrière coloniale.

C'est en qualité de commissaire du Roi-Souverain qu'il s'embarqua à Anvers le 14 mars 1901. Il ne passa que douze jours à Boma, puis s'en fut vers la Province orientale, chargé de l'inspection en cours de route des postes de Kinshasa, Kwamouth, du camp d'ins-truction d'Irebu, de Coquilhatville, Lukolela, Basoko, et Stanleyville. Il poussa en octobre 1901 jusqu'au lac Tanganika, à Mtoa, commandé par le capitaine Morisseaux. L'inspection de Mtoa terminée, Bartels partit pour Mpala en schooner et gagna St-Louis.

Atteint soudain de violentes douleurs dans la mâchoire qu'il attribua à une mauvaise dent, le commissaire décida de poursuivre immédiatement son voyage vers Baudouinville, espérant trouver un soulagement à la Mission des Pères, Blancs. Ceux-ci lui conseillèrent de se rendre sans tarder à Uvira afin d'y consulter un médecin. S'embarquant aussitôt sur le s/s *Katanga*, Bartels qui n'avait plus mangé depuis plusieurs jours et était réellement épuisé, souffrit à bord du vapeur une affreuse agonie. Il y succomba, à hauteur de la baie de Tembwe. Son corps fut transporté à Mtoa où il fut inhumé avec les honneurs militaires.

30 avril 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Mouv. géogr., 1901, 627. — *Mouv. antiescl.*, 1907, 283. — *Trib. cong.*, 3 avril 1902 ; 12 juin 1902, 3 ; 19 juin 1902, 1. — *Bull. S^o Géogr. d'Anvers*, 1907-1908, 230. — Reg. matr. n^o 3628.

BARTH (*Joseph*, en religion R. P. *Luc*), Missionnaire des Prêtres du Sacré-Cœur (Walk, Basse-Alsace, 6.10.1871 — Banalia, 22.8.1907).

Ses humanités achevées à l'École apostolique de Fayet, sa philosophie et sa théologie faites en partie en France, en partie à l'Université grégorienne de Rome, après deux ans de professorat à Fayet, où il enseigna le grec, les mathématiques et la musique, Joseph Barth fut ordonné prêtre le 22 septembre 1900. Il ne fut cependant envoyé au Congo qu'en 1904, s'embarquant à Anvers le 8 décembre en compagnie du R. P. Grison, supérieur et futur vicaire apostolique de la Mission des Stanley-Falls.

Arrivé à Stanleyville le 5 février 1905, après un bref séjour à Saint-Gabriel, Barth fut envoyé à Banalia où, très vite, et peut-être grâce à son talent de musicien, il parvint à s'attirer l'attention sympathique des enfants de la brousse et à en amener un grand nombre au baptême. Il savait, en effet, adapter des thèmes musicaux bantous à des textes de sens chrétien et les apprendre à ses payeurs au cours de ses déplacements à Panga, mission de date récente où il séjourrait fort souvent tant que le R.-P. Steinmetz put assurer à peu près seul la conduite de la mission de Banalia. Il aida ensuite le successeur du R. P. Steinmetz, le R. P. Carton qui s'éteindrait dans ses bras le 15 juin 1907.

Il mourrait lui-même peu après d'une crise d'hématurie contractée au cours d'un voyage en pirogue de Stanleyville à Basoko et retour, voyage motivé par le souci de conduire au médecin un agent de l'É. I. C. dont il n'osait assumer seul le traitement.

Le Père Barth avait donné d'intéressantes relations épistolaires de ses activités missionnaires au *Bulletin missionnaire des Falls* (Règne du Sacré-Cœur).

30 septembre 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Règne du Sacré-Cœur, Louvain, 1906, 68-74 ; 86-88 ; 132-138 ; 186-188 ; 1907, 4-9 ; 17-19 ; 35-38 ; 113-114 ; 161-162 ; 1908, 82. — *Reich des Herzens Jesu*, Leuven, 1907, 366-369 ; 1908, 42. — Note du R. P. Hienkes, des Prêtres du S.-C. à l'auteur de la notice.

BARTHELS (*Jean-Jacques*), Agent commercial (Ostende, 29.11.1867 — Ouesso, Sangha, A. É. F., 3.3.1894). Fils d'Henri et de Richald, Charlotte.

Après avoir passé six ans au 11^e régiment de ligne où il avait été fait caporal, et avoir occupé à Bruxelles, de 1891 à 1893, divers emplois, Barthels fut engagé par la S. A. B., en 1893, en qualité d'adjoint. Parti le 8 février, il fut attaché comme gérant à la factorerie d'Ouesso,

dans la Sangha. Il y obtint très vite un notable avancement, mais, à peine en fonctions depuis une année, il s'éteignit à Ouesso même, le 3 mars 1894.

[J. J.]

27 juillet 1952.
Marthe Coosemans.

Archives S. A. B.

BARTELOT (*Edmund-Musgrave*), Major (Hilliers-Petworth, Sussex 28.3.1859 — Bana-lia, É. I. C., 19.7.1888). Fils de Walter (baronnet) et de Musgrave, Harriet, elle-même fille de Sir Christopher Musgrave (baronnet).

Tout jeune encore à la mort de sa mère, Edmund-M. Barttelot fut élevé par diverses personnes, dont un ecclésiastique, qui le préparèrent à entrer au Collège militaire de Sandhurst le 1^{er} mai 1878. Bientôt cadet au 7^e régiment des Royal Fusiliers, alors aux Indes, il s'embarque le 4 mars 1879 à Southampton à destination de Bombay, se trouve l'année suivante en Afghanistan, où il prend part au siège de Kandahar et y est distingué. Rentré en Angleterre, il y séjourne du 17 mai au 11 août 1882, date à laquelle il s'embarque à Portsmouth, cette fois, pour se rendre en Égypte, où il prend part à la prise du Caire et à la capture d'Arabi, rentre très peu après en Angleterre, l'infanterie montée à laquelle il avait été affecté, ayant été démobilisée. Mais, après deux mois, en janvier 1883, il regagne l'Égypte, est attaché au 1^{er} bataillon de l'armée égyptienne, à la construction de forts, à la personne d'un colonel, à la campagne du Nil en Haute-Égypte et, enfin, au service des transports de l'armée d'occupation. Rentré, vers la mi-juillet 1885, au pays où il s'occupe des élections de son père au Parlement, il regagne de nouveau l'Égypte en février 1886, est envoyé en Chypre en mai suivant, y est promu au grade de major et y reçoit plusieurs distinctions honorifiques de guerre. Le 16 novembre, il rentre en congé de maladie, mais, appelé à Londres par Fitzgerald, y est présenté à Mackinnon, puis à H. M. Stanley, obtient un congé sans solde pour mission à l'étranger et se joint à l'expédition en partance pour le Centre africain en vue de secourir, délivrer ou relever Emin Pacha.

Quittant l'Angleterre le 14 janvier 1887, E. Barttelot arrive à Brindisi le 17, prend passage sur le *Mongolia*, est à Alexandrie le 20, au Caire le lendemain, s'embarque à Suez, le 27, sur le *Verona*, est à Aden le 1^{er} février, y prend passage le 12, sur l'*Oriental*, avec Stanley, Stairs, Jameson, Jephson, Parke et Bonny qui, lui, voyage en seconde classe. L'*Oriental* est à Mombasa le 20 février, à Zanzibar le 22. L'expédition y passe de l'*Oriental* sur le *Madura*, où Stanley fait embarquer Tippo-Tip, avec ses femmes et 90 hommes. Le découvreur du Congo a nommé le

chef esclavagiste vali des Falls et en a reçu une promesse d'assistance en matière de transport par porteurs dans sa randonnée projetée de Yambuya, sur l'Aruwimi, à Equatoria (Ouadelaï) d'où il compte bien avoir à évacuer de l'ivoire garanti à Mackinnon par le gouvernement du Khédive.

Les expéditionnaires arrivent à Banane le 18 mars, à Matadi, le 21. Ils quittent Matadi le 25 et arrivent, non sans quelques incidents de route, à Lukungu, le 8 avril. Le 9, Stanley envoie Barttelot, en avant-garde, à Léopoldville, avec une partie de la troupe. Le 21, Barttelot est au Pool. Il s'en éloigne bientôt, envoyé par Stanley à Msuata par voie de terre. Il y arrive le 30 pour y être rejoint, le 5 mai, par Stanley et Ward, à bord du *Peace*, Stairs, Jameson, Jephson et Nelson, à bord du *Stanley*, Bonny, Parke et Tippo-Tip, à bord de l'*Henry Reid*. Bientôt, les trois vapeurs s'éloignent et Barttelot et Parke se rendent par voie de terre à Kwamouth et à Saint-Paul du Kasai où ils doivent attendre le retour de Stanley monté à Bolobo. Stanley vient les y reprendre le 12 mai et les emmène le lendemain. A Bolobo, le chef de l'expédition laisse Ward et Bonny où ils attendront l'arrivée de Troup, resté, lui, dans le Bas-Congo pour y assurer le départ de charges en souffrance. Le 15, le surplus de l'Expédition repart sur les trois petits vapeurs que l'on sait. Le 19, escale à Lukolela, où de vives altercations se produisent entre Stanley et ses officiers, dont Parke dégoûté de la compagnie des femmes et des gens de Tippo-Tip avec qui il partage l'*Henry Reid*. Le 24, escale à Équateur où Vangele et Glave, agent de l'É. I. C., offrent à leurs visiteurs un excellent dîner. Le 30, arrivée de l'expédition à Bangala, où Barttelot reçoit l'ordre de passer du *Stanley* à l'*Henry Reid*, avec Jephson et 40 Soudanais, afin de conduire Tippo-Tip et ses gens aux Stanley-Falls, cependant que le *Peace* et le *Stanley* gagneront Yambuya.

Arrivés aux Falls le 17 juin, Barttelot et Jephson les quittent le surlendemain pour arriver le 22 à Yambuya. Dès le 28, Stanley, après avoir confié le commandement du camp à Barttelot, lui avoir donné Jameson comme second, l'avoir muni d'instructions sur quoi, plus tard, on se querellera, et de vivres et marchandises d'échange pour six mois de subsistance, s'éloigne de Yambuya avec Parke, Nelson, Jephson et Stairs, avec aussi 400 des meilleurs auxiliaires noirs de l'expédition, laissant à Barttelot ses Soudanais, la promesse de voir arriver Ward, Bonny et Troup avec les troupes qui sont restées avec eux à Bolobo et l'espoir de recevoir de Tippo-Tip les porteurs que celui-ci lui a promis... et qu'il ne fournira malheureusement que très tard et en nombre insuffisant.

A peine seuls, Barttelot et Jameson éprou-

vent d'inquiétantes traverses : fièvres, manque de vivres frais, difficultés avec les natifs, difficultés même avec les soudanais de leur arrière-garde. Ils se voient amenés à capturer des femmes indigènes, afin d'en obtenir des rançons nourricières !

Le 14 août, arrive à Yambuya le *Stanley*, ayant à bord Ward, Troup et Bonny, amenant 125 Zanzibarites. Barttelot leur communique les instructions que Stanley lui a laissées et dont tous les Européens, ainsi rassemblés, estiment l'exécution nécessairement subordonnée à l'exécution par Tippo-Tip de la fourniture de porteurs qu'il a promise au chef de l'expédition. Dès le 23 août, Barttelot envoie Jameson et Ward aux Falls pour rappeler au Vali la promesse qu'il a faite, mais penche à oublier à raison d'une carence à lui fournir armes et munitions qu'il reproche à Stanley. Ward rentre le 8 septembre et Jameson le 12, amenant avec lui Salem Mohammed et 30 hommes qui estiment aussitôt trop lourds les chargements qui leur sont destinés. Le 6 octobre, ne voyant pas arriver les porteurs manyema annoncés par Salem, Barttelot, avec Troup, se rend aux Stanley-Falls où, à la merci de rumeurs qui lui apprennent tantôt un retour de Stanley, tantôt des difficultés qui le retiennent, il décide de ne pas s'éloigner de Yambuya, si pénible qu'y soient le séjour et l'attente, avant le mois de février suivant. L'impression par ailleurs se confirme en son for intérieur que jamais le Vali ne tiendra ses promesses. Le 30 octobre, il rentre à Yambuya où les quelques gens de Tippo-Tip présents nuisent aux bons rapports de l'arrière-garde avec les indigènes et où, de la part de la troupe même, les vols domestiques se multiplient et amènent de quotidiennes punitions corporelles. Barttelot envoie, dès le 19 novembre, Herbert Ward au Vali se plaindre de ses gens. Au retour de Ward, l'arrière-garde en conseil semble bien confirmer Barttelot dans son manque de confiance dans le Vali à la fois et dans le chef de l'expédition plus soucieux à ses yeux des explorations qui suivront l'évacuation de Ouadela que de cette arrière-garde, où les décès, les vols domestiques, les intrigues des gens de Tippo-Tip et les incidents avec les indigènes se multiplient fâcheusement.

Le 14 février, en exécution d'une décision prise en conseil de guerre, Barttelot et Jameson se rendent encore aux Falls, d'où Tippo est absent, mais où les deux officiers rencontrent 150 hommes arrivés de Kasongo et qu'ils se croient bien destinés.

Sans porteurs en nombre suffisant, le 17 mars 1888, Barttelot envoie Jameson à la rencontre de Tippo-Tip toujours en recrutement, du moins prétendu, dans la région de Kasongo, et auquel il promet les rémunérations nécessaires, sous sa

propre responsabilité et sous celle de Jameson, promesse dont il fait part au Comité de Londres, dès sa rentrée à Yambuya, par message que Ward va poster à la Côte.

Ward parti, les difficultés entre l'arrière-garde et les gens de Tippo que dirige Salem ne font que s'aggraver. Les incidents se multiplient « Peut-être, écrit le jeune Chef dans son journal, nos jours sont-ils comptés ». Le 5 avril, nouveau départ de Barttelot pour les Falls, laissant le commandement du camp à Bonny, Troup étant en voyage vers le Lomami en quête de chèvres à acheter comme en vue d'aider Ward à trouver les pirogues nécessaires à sa descente du Fleuve. Arrivé aux Falls le 10 avril, le commandant de l'arrière-garde en repart le 12, rencontrant le 13 Troup malade et qui ne pourra rentrer à Yambuya que le 16. Arrivé, lui, au Camp le 15, Barttelot y apprendra de nouvelles menées suspectes de Salem Mohammed qui s'éloigne le 19. Barttelot fait encore une reconnaissance à Yambuya, une autre chez Sala, pour apprendre le 5 mai la nouvelle, fausse encore, mais confirmée par Salem, de l'approche de Stanley. Le 8 mai, les officiers de Yambuya reçoivent la visite de Van Kerchoven qui ramène au camp l'escorte de Ward. Le Commandant de la Station léopoldienne des Bangala passe trois jours à Yambuya. Le 14 mai, nouveau départ de Barttelot pour les Falls, le camp et Troup malade confiés à Bonny, comme précédemment. Le 18, Barttelot est aux Falls, y trouve Van Kerchoven et rend, avec lui, visite à Nzige, à Tippo-Tip rentré de Riba-Riba avec Jameson et s'engage à payer 25 mille livres sterling à Mouni Somaï en échange de 400 Manyema, grâce auxquels le commandant de l'arrière-garde espère pouvoir enfin abandonner Yambuya en envoyant aux Bangala, sur le *Stanley*, les marchandises que les porteurs enfin obtenus ne pourront emporter. Le 26 mai, Barttelot quitte Singatini (sic) avec Jameson et rentre à Yambuya le 30. Il y trouve Troup mourant.

Le 4 juin, l'arrière-garde déjà bien réduite reçoit la visite de Vangele, Baert, et autres passagers du *Stanley*, et en même temps celle de Van Kerchoven et de Tippo-Tip à bord de l'*A. I. A.* Le 7, Barttelot règle ses comptes avec le Vali et avec Mouni Somaï, en présence de Vangele. Le 8 juin, Troup quitte Yambuya sur le *Stanley*, non sans avoir assisté aux premières querelles de son chef avec Tippo à propos du poids des charges à confier aux Manyema. Il résulte de certains témoignages que le Vali des Falls aurait même conseillé à ses gens d'abattre Barttelot s'il ne les traitait pas convenablement. Le 9 juin, Tippo quitte Yambuya avec Baert qui devient résident de l'É. I. C., auprès de lui dont Vangele et Van Kerchoven ne sont pas sans se défier, et le surlendemain, Barttelot et les adjoints qui lui restent

quittent Yambuya, espérant bien, écrit le Major, sans soupçonner le caractère tragiquement prophétique de cette confiance, n'y plus revenir.

Il n'y reviendra plus. Dans sa caravane, les désertions se succèdent, les vols et les actes d'indiscipline également. Le 23, Barttelot se voit obligé de retirer armes et munitions à ses Zanzibarites et à ses Soudanais. Le 24, laissant la colonne en forêt sous la conduite de Bonny, Jameson commandant un détachement moins avancé en compagnie de Mouni Somai, Barttelot se rend aux Falls pour y chercher des chaînes. Il y arrive le 3 juillet, est reçu par Bodson, Baert et Hinck et apprend les accusations portées contre Jameson par l'interprète Assad Faran. Rentré à Banalia le 17 juillet, il y rejoint Bonny et la caravane toujours sous ses ordres. Le soir même, un coup de feu est tiré à proximité de la tente qu'il occupe sans qu'on en découvre l'auteur. Le 18, les Manyema dansent toute la soirée. On doit les faire taire. Le 19, c'est dès le matin qu'une femme se met à chanter, non sans s'accompagner de la batterie d'un tam-tam. Barttelot lui envoie l'ordre de se taire. Des coups de feu répondent à cet ordre cependant bien compréhensible. Barttelot sort de sa tente, révoquer au poing, et est abattu par Sanga, le mari de l'inopportune cantatrice manyema. Bonny enterre son chef, après avoir averti Jameson, Baert et Tippo et lu le service de l'Église dans son livre de prière. A l'intervention de Jameson, Sanga sera jugé et fusillé aux Falls, le 7 août, devant Haneuse, trois autres officiers belges et Tippo-Tip. Mais ce n'est pas Jameson qui conta à Stanley, à son arrivée au dernier campement de son arrière-garde, la tragique aventure qu'avait été le campement à Yambuya. Jameson était descendu des Falls, Sanga exécuté, à la rencontre de Ward aux Bangala et y était mort. Stanley fut ainsi principalement mis au courant par Bonny et par Assad Faran.

Stanley, ainsi informé, adressa de très vifs reproches à Barttelot, à Jameson et à leurs compagnons européens dans son ouvrage : *Dans les ténèbres de l'Afrique noire*. Pour lui, ses officiers laissés à Yambuya, si loyaux et si décidés à se porter en avant qu'ils eussent été, et leur chef admet qu'ils l'étaient, ont cependant méconnu ses ordres. Ils avaient cependant en main, assure-t-il, tous les éléments du succès.

A ces reproches et à de nombreuses accusations de détail qui les coraient, Ward et Rose Troup, personnellement, les familles de Jameson et de Barttelot, par la publication des *Diaries* et de lettres des deux officiers, eurent bien soin de répondre. On trouvera, à la suite de cette notice, les références bibliographiques relatives aux reproches de Stanley et aux répliques de ses officiers.

Ce n'est sans doute point, cependant s'éloigner

du propos de la *Biographie Coloniale Belge* de ne point discuter, d'un point de vue personnel à ses collaborateurs, les idées et les actes des personnages par elle mentionnés, que de faire observer ici qu'officier britannique d'une aristocratique distinction native, entré au service de l'Expédition par congé sans solde, Barttelot ne concevait pas nécessairement ses devoirs envers son personnel de couleur à la façon de Stanley ; que ses expériences asiatique et égyptienne ne l'avaient pas préparé aux difficultés de son aventure congolaise aussi parfaitement que son chef avait pu le croire ; qu'il était assez naturel, dès lors, et connaissant de surcroît la sévérité de ce chef, qu'il hésitât à s'écarter de la lettre de ses instructions ; que souvent leurré par des rumeurs relatives à son chef, de source suspecte, les Arabisés, par contre, ne lui apportèrent point les lettres que ce chef leur avait confiées et qui eussent, à coup sûr, corrigé son comportement ; que celui-ci d'ailleurs lui fut en quelque sorte imposé par celui du Vali Tippo-Tip en qui Stanley, sans doute, avait mis trop de foi ; qu'à tout prendre, enfin, le drame de Banalia fut la suite nécessaire d'un vrai malentendu entre gens de bonne foi.

15 novembre 1956.

J.-M. Jadot.

1. Stanley, H. M., *Dans les ténèbres de l'Afrique motion: Émile Banning. Discours du Directeur 1. noire, recherche délivrance et retraite d'Emin Pach* (Paris, Hachette, 1890, *passim*). — 2. Keltie, P. J. Scott, *La délivrance d'Emin Pacha*, d'après la correspondance de Stanley (Paris, Hachette, 1890, 8-25, 43-45, 188-198). — 3. Troup, J. Rose, *With Stanley's rear column* (London, Chapman et Hall, 1890, *passim*). — 4. Jameson, J. M., *naturalist of the Expedition, Story of the Rear Column of the Emin Pacha relief expedition* (London, R. H. Porter, 1890, *passim*). — 5. Jephson, A. J. M., *Emin pacha et la rébellion de l'Équateur* (Paris, Hachette, 1891, *passim*). — 6. arid, Herbert, *My Life with Stanley's rear guard* (London, Chatto et Windus, 1891, *passim*). — 7. Barttelot, W. G., *Journal et Correspondance du Major Barttelot, commandant l'arrière colonne de l'Expédition Stanley* (Paris, Plon, 1891, *passim*). — 8. Stanley Dorothy, *Autobiographie de H. M. Stanley* (Paris Plon, s. d. II, 189).

BASTELICA (Jean), Ingénieur (Ajaccio, 11.11.1869 — Belgrade, 27.7.1924). Fils de Jean et de Bottani, Marie.

Fait ses études d'ingénieur à l'École impériale du Génie civil à Constantinople de 1882 à 1886.

De 1887 à 1890, il est volontaire au 1^{er} Régiment du Génie en France.

Après avoir effectué son service militaire, il retourne en Turquie et y procède au montage de ponts sur les lignes de chemin de fer Salonique-Mostar et Salonique-Constantinople.

En août 1894, Bastelica part au Congo comme conducteur de travaux à la C^{ie} du Chemin

de fer du Congo où il travaille avec l'ingénieur Adam. Il rentre en Europe en janvier 1896.

De cette époque à juin 1897, il s'occupe à nouveau de montage de ponts en Turquie. Toutefois, il retourne au Congo au service de la même Compagnie, en août 1897. Mais son état de santé l'oblige à regagner l'Europe en janvier 1898.

Puis il travaille successivement en France, en Belgique, en Serbie, en Angola, en Espagne, au Portugal, à San Thomé et à Haïti. Il exécute de nombreux montages de ponts, de piers et d'appareillages d'usines notamment pour compte de firmes belges.

En 1912, il installe à Bruxelles un bureau d'études techniques. Il est également attaché aux tribunaux belges en qualité d'expert.

Pendant la guerre 1914-1918, il est arrêté par l'occupant.

Il décède à Belgrade en 1924, après une vie particulièrement active et mouvementée.

23 novembre 1956

[A. E.]

F. Berlemont.

BASTIAN (*Adolf*), Ethnologue allemand (Brême, 26.6.1826 — Trinidad, 2.2.1905).

Interrompant ses études de médecine, il se mit à voyager dans les pays lointains. En 1857, il visitait la côte occidentale de l'Afrique, puis, de 1861 à 1866, parcourait l'Extrême-Orient. Il entreprit à son retour la publication d'un grand ouvrage sur les peuples de l'Asie Orientale, dans lequel il consigna, sans aucune prétention littéraire, un nombre prodigieux de faits observés, de réflexions personnelles, etc. En 1869, il fonda en collaboration avec Virchow et Robert von Hartmann le *Zeitschrift für Ethnologie*.

Nommé professeur d'ethnologie à l'Université de Berlin, conservateur du Musée d'ethnographie ainsi que président de la Société d'Anthropologie de Berlin, il contribua à la fondation de la *Société de l'Afrique allemande* (*Deutsche Gesellschaft für Erforschung des Equatorialen Afrika's*) (19 avril 1873). Désormais, ses recherches allaient s'orienter vers l'Afrique. Embarqué à Lisbonne le 5 juin 1873, il arrivait à Banane le 2 juillet, parcourait de là en pirogue la région côtière du Mayumbe, atteignait Boma le 8 septembre et montait même jusqu'à Binda d'où il revint à Banane le 27 septembre. Au cours de ce voyage, il s'était surtout intéressé à l'ethnologie.

En 1878, il fut choisi par son gouvernement comme membre du Comité allemand de l'A. I. A.

Après un nouveau voyage, cette fois en Amérique du Sud et aux Indes, il publia en un vaste recueil les résultats de ses explorations et consacra un chapitre spécial à l'étude des phénomènes

psychologiques qui sont à la base des superstitions chez les peuplades primitives.

Parmi ses publications intéressant notre colonie, citons : *Die Deutsche Expedition an der Loango Küste* (2 vol. Éd. Herm. Costenoble Iéna, 1874-75).

26 mars 1953.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

H. M. Stanley, *Cinq années au Congo*, Bruxelles, p. 592. — Ed. Dupont, *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, pp. 674, 681. — Thomson, *Fondation de l'E. I. C.*, Bruxelles, 1953, p. 121. — E. Devroey, *Le bassin hydrographique du Congo*, Mém. I. R. C. B., 1941, p. 70. — *Encycl. brit.*, 1946, t. 2. — R. Cornet, *La bataille du rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, p. 26.

BASTIN (*Alexis-Paul-Joseph*), Ingénieur-adjoint (Marcinelle, 17.7.1850 — Ixelles, 25.5.1926). Fils de Xavier et de Springard, Thérèse. Époux de André, Adolphe.

Des études préliminaires pour la construction et l'exploitation d'un chemin de fer reliant le Bas-Congo au Stanley-Pool, poursuivies par la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie sous la direction de Cambier et Charmanne, s'était dégagée la conclusion qu'un capital de vingt-cinq millions de francs suffirait pour la mise en service d'une ligne Matadi-Ndolo. Les fonds nécessaires ayant été réunis et la Compagnie du Chemin de fer du Congo constituée, il fallait former une équipe d'ingénieurs capables d'assumer la direction des travaux qui s'avéraient déjà devoir être longs et pénibles. A. Bastin fut l'un des premiers à répondre à l'appel lancé dans le pays. Parti d'Anvers le 3 septembre 1890, il débarqua à Boma le 6 octobre. En qualité d'ingénieur adjoint, il est mis à la disposition de Charmanne ainsi qu'un groupe de cinq autres ingénieurs dont son frère Paul. Mais après quelques mois de séjour, tandis que son frère va diriger une des brigades d'étude sur le terrain, Alexis Bastin, dont la santé ne pourra résister au climat des tropiques, doit quitter l'Afrique pour rentrer définitivement en Belgique. Il s'embarque à Matadi le 25 avril 1891, à destination d'Anvers.

24 septembre 1953.

[R. C.]

A. Lacroix.

R. Cornet, *La bataille du rail*, Cuypers, Brux., 1947, p. 184. — *Mouv. géogr.*, 1895, p. 105.

BATEMAN (*Charles-Lewis*), Agent A. I. C. (R. I.).

Ancien officier de la marine anglaise. Il se trouvait au Kwilu depuis 1884 lorsqu'il fut engagé par Elliot pour être adjoint au docteur Wolff, compagnon de von Wissman, qui avait

reçu du roi Léopold II la mission d'explorer le Sankuru et le bassin du Haut-Kasai.

Avec le Dr Wolff et le capitaine von der Felsen, sur l'*En Avant*, il remonta le Kasai et explora son affluent de droite, le Sankuru.

Au cours de ce voyage, l'expédition eut maille à partir avec les Basongo, chez lesquels elle avait dû aborder pour effectuer certaines réparations au bateau. Grâce à son habileté et à son audace, Wolff finit cependant par se concilier ces terribles indigènes qui avaient d'abord menacé de massacrer tout le personnel blanc de l'expédition. Poursuivant sa route, celle-ci reconnut la Lulua, sur laquelle fut fondée la station de Luebo, au confluent de la rivière du même nom. Au cours de la descente, l'expédition rencontra, au confluent de la Lulua, von Wissmann qui, venant de Léopoldville, avait accompagné sur le *Peace*, le missionnaire anglais Grenfell.

Au début de 1887, les explorateurs remontèrent le Kasai jusqu'au 6^e parallèle où ils furent arrêtés par les chutes qu'ils baptisèrent du nom de Wissman-Falls.

Son terme étant venu à expiration, Bateman regagna alors la côte occidentale où il s'embarqua pour rentrer en Europe.

L'Étoile de Service lui a été décernée le 30 janvier 1889.

2 décembre 1952.

[W. R.]

A. Lacroix.

Reg. matr. n° 249. — A. Chapaux, *Le Congo*, Brux., Rozez, 1894, p. 116.

BATEN (*Honoré*) (R. P.), Missionnaire de Scheut (Mere, 25.4.1868 — Scheut, 13.8.1918).

Son premier départ pour le Congo se situe le 9 septembre 1895. Il fut désigné pour Nouvelle-Anvers dont il connut bientôt toute la région, avoisinante qu'il parcourait en tournée missionnaire. Son zèle atteignit les missions de Bumba, Lisala, Kenge, Boela (Perck-St-Lambert), Umangi (Cottignies-St-Pierre) où il installa maintes fermes-chapelles qu'il visitait régulièrement. Rentré en congé en juin 1904, il retournait au Congo l'année suivante, désigné pour la mission d'Umangi où résidait le Père Provincial. Il accompagna ce dernier le 7 février 1907 en un long et fructueux voyage vers la Mongala dans le but d'établir un trait d'union entre Umangi et la nouvelle mission de Bonne-Espérance récemment fondée. Les postes de Boela (Perck-St-Lambert), de Popolo, de Ndeke, de Bougombo reçurent leur visite. Ils se rendirent en pirogue à Bombia sur la Mongala en descendant la rivière Motama, puis atteignirent Binzia (ces deux postes avaient été abandonnés par la Société Commerciale anversoise et les Scheutistes y avaient installé des missions déjà prospères en 1907). Ils furent accueillis à Boyanga (Bonne-Espérance) par le R. P. Poncé. Par Gwenzali,

ils touchèrent de nouveau à la Mongala, à Nkuta, où les deux missionnaires se séparèrent ; le P. Provincial gagna Bokatulaka (Louvain-St-Michel) et fut conduit en pirogue jusqu'à Bokumbi chez le P. Lemaire, tandis que le P. Baten restait sur place avec mission de fonder de nouveaux catéchuménats. De Bokatulaka à Yambinga, à l'embouchure de l'Itimbiri, les postes religieux se multiplièrent. En 1908, le P. Baten visita les catéchistes de Nika Bosolo, Bulongo, Busu-Wanga, Busa-Kuruki, et jeta les fondations, à Boso-Sodo, de la mission baptisée Bruges-St-Amand. Cette même année, parti d'Umangi, il fit une tournée en territoire budja à cinq jours de la mission, et installa dans ce pays réputé si farouche, six catéchistes ; c'était un premier pas vers la fondation de la mission St Paul des Budja, où, six mois plus tard, le P. Baten comptait 38 catéchuménats installés à Monveda, Yalombo, Yabuku, à proximité de Dobo.

La carrière missionnaire du P. Baten finit prématurément ; épuisé, il dut se résoudre à rentrer au pays et mourut à Scheut à l'âge de 50 ans.

Nombre de ses lettres ont paru dans des périodiques :

Dans *Missions en Chine et au Congo*, des P. P. de Scheut : 1902, p. 224, 278 ; 1903, p. 66, 256 ; 1905, p. 7, 25, 188, 221. — *Mouvement antiescl.* 1903, p. 110 : *Lettre de Cottignies-St-Pierre* avec croquis de la zone d'influence de la mission. — *Mouvement des missions cath.* 1907, p. 108. — *Missions de Chine*, 1908, p. 79, 261 ; 1909, p. 22, 66 ; 1911, (lettre de Boyanga). — *Mouv. géogr.* XXII, 1905, p. 219, *Comment il faut parler aux indigènes*.

10 septembre 1953.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. 111, p. 1022.

BATEN (*Léopoldine*, en religion Soeur *Urs-marine*), Sœur de la Charité de Gand (Mere, 21.12.1869 — Berghe-St^e-Marie, 4.3.1897).

Entrée en religion chez les Sœurs de la Charité de Gand, elle fit profession en 1891 et offrit de consacrer sa vie aux Missions d'Afrique. Embarquée à Anvers le 6 avril 1893, elle se vit désignée par ses Supérieures pour Berghe-St^e-Marie. Elle s'y dévoua aux œuvres d'enseignement et d'assistance aux malades, avec simplicité et oubli de soi, pendant quatre années au cours desquelles elle fut souvent atteinte de fièvres qui l'anémiaient petit à petit. Elle s'éteignit dans ce poste qui lui était devenu si cher, le 4 mars 1897.

22 décembre 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1414.

BATZ (*Jean-Édouard-Ernest*), Géomètre et hydrographe (Bruxelles, 14.6.1891 — Paris, 20.1.1920). Fils d'Arnold-Guillaume et de Machenbach, Anna-Clara.

Batz, prénommé communément Ernest, avait fait des études moyennes et acquies, par la suite, le diplôme de géomètre. En juillet 1913, il s'embarque pour la Colonie où son frère, Guillaume, fonctionnaire au Service de l'Agriculture, réside déjà depuis plusieurs années. D'août 1913 à décembre 1916, il accomplit un premier terme à Boma, en qualité de géomètre du cadastre. Il rentre alors en Europe, mais le territoire belge étant occupé par les armées allemandes, il va passer son congé à Paris où l'occasion lui est donnée de s'initier aux affaires dans une importante firme de constructions automobiles. En mai 1917, il retourne en Afrique et reprend ses fonctions à Boma. C'est là qu'il rencontre le commandant Jules Nisot, ancien directeur du service hydrographique du Bas-Congo, qui effectue les premiers levés dans la rade de Boma. Il s'attache à cet éminent officier dont il reçoit une solide formation professionnelle et passe lui-même au service hydrographique du Bas-Fleuve. Fin mai 1918 cependant, il quitte la Colonie pour rentrer en Europe et s'en va à Paris, où une place de chef de service lui est offerte au sein de la société de constructions automobiles à laquelle il s'était intéressé lors du séjour qu'il avait effectué précédemment en France.

Il est mort très jeune ; il n'avait pas 29 ans. Il était titulaire de l'Étoile de service.

[R. C.]

30 juillet 1953.
A. Lacroix.

La Trib. cong., 19 février 1920, p. 3.

BAUDELET (*Olivier-Anselme*), Adjoint supérieur (Châtelet, 11.4.1873 — Lusambo, 23.4.1912). Fils d'Émile-Auguste-Joseph et de Parmentier, Flore-Julia.

Admis à l'École militaire le 9 novembre 1891, il obtenait les galons de sous-lieutenant le 1^{er} février 1894, et était affecté au 6^e régiment de ligne. Il venait d'être promu capitaine en second au deuxième Chasseurs à pied, quand il s'engagea à l'É. I. C. dans les cadres de la Force Publique. Il s'embarqua à Anvers le 25 décembre 1902. A Boma, le 20 janvier 1903, il fut désigné pour la Ruzizi-Kivu et rejoignit le poste de Luvungi. L'année suivante, il recevait les galons de capitaine (1^{er} février 1904) et était nommé chef de secteur de 1^{re} classe. Le 27 mai 1905, il était désigné pour commander le secteur d'Uvira, et le 18 avril 1905, prenait le commandement de la zone Ruzizi-Kivu. Son premier terme prenant fin, il descendit à

Boma le 2 janvier 1906 et passa son congé en Europe. Il repartit d'Anvers le 28 juin 1906. Attaché au territoire de la Ruzizi-Kivu, il regagna Uvira le 31 octobre et fut bientôt commissionné pour commander intérimairement la zone Rutshuru-Beni. où il entra en fonctions le 26 décembre. Son ascension se poursuivait rapidement : adjoint supérieur de 2^e classe le 5 novembre 1907, puis de 1^{re} classe peu après, il resta à son poste jusqu'au 10 avril 1910, puis descendit à Boma qu'il quitta le 21 juillet. Son 3^e départ se situe à Anvers le 10 juin 1911 en qualité d'adjoint supérieur désigné pour le district du Kasai. Il rejoignit donc Lusambo. Mais sa santé déjà compromise allait en s'aggravant. Une crise cardiaque l'emporta le 23 avril 1912.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion, chevalier avec couronne de l'Ordre du Griffon de Mecklembourg et porteur de l'Étoile de service à trois raies.

16 juin 1954.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 22 juin 1912, 1. — Reg. matr. n° 4306.

BAUDOT (*Antoine-François-Joseph*), Sergent-major de la Force Publique (Gérin, Namur, 19.7.1865 — en mer, Golfe de Gascogne, 25.1.1895). Fils de François et de Quoilin, Alexise.

Ayant terminé ses études professionnelles au Collège N.-D. de Belle-Vue à Dinant, il s'engagea au 7^e régiment de ligne le 7 décembre 1883. Sergent le 1^{er} juillet 1885, il passa au 12^e de ligne le 1^{er} juillet 1886 et y obtint le grade de 1^{er} sergent, le 6 mars 1887. En 1891, il demandait à quitter l'armée métropolitaine pour passer à la Force Publique de l'É. I. C. où il fut admis en décembre. Le 6 décembre 1891, il s'embarquait à Anvers. Il resta dans le Bas-Congo jusqu'au début de 1893 et fut désigné le 13 mars pour être adjoint au chef de poste de Bulu ; en octobre de la même année, il était détaché à Nsundi-Mumba, près de Matadi. Rappelé à Boma le 10 mars 1894, il retourna à Mumba en avril. Il ne redescendit à Boma que le 13 novembre pour s'y embarquer, fin de terme, sur l'*Akassa* le 23 décembre 1894. Il fut très malade au cours de la traversée et succomba en mer, à hauteur du Golfe de Gascogne, le 25 janvier 1895.

9 février 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 840.

BAUDOUIN (*Léonard-Pierre-Joseph*), Mécanicien (Montegnée, Liège, 29.6.1861 — Boma, 19.11.1898).

Ancien ouvrier mécanicien des établissements Cockerill à Seraing, au service desquels il résida ensuite à Panama et en Espagne, Baudouin s'engagea à la *Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie* (C. C. C. I.) comme chaudronnier-monteur et s'embarqua à Anvers le 8 mai 1887 ; résidant à Kinshasa, il accomplit un premier terme au cours duquel il rendit de grands services, notamment en remontant le steamer *Roi des Belges*. Son 2^e départ date du 1^{er} février 1890, alors qu'il venait d'être admis parmi le personnel de la *Société Belge du Haut-Congo* comme chef-mécanicien. Enfin il s'engagea à l'État Indépendant du Congo pour un 3^e départ, le 6 août 1894. Cette fois, il partit pour le haut fleuve et y monta le steamer *Baron Dhanis* à Ponthierville. Après quoi, il fut affecté au Kwango où il acheva son terme comme inspecteur-mécanicien. Il fit un quatrième séjour, cette fois à Boma, où il devait mourir le 9 novembre 1898.

Il était porteur de l'Étoile de service.

18 février 1954.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Congo illustré, 1892, p. 65. — *Mouv. géogr.*, 1899, p. 266. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. 1, p. 711.

BAUWENS (*Jean-Baptiste*), Chef-ouvrier, poseur de voies à la C. C. F. C. (Lierre, 17.2.1865 — Eaux-Bonnes, Bas-Congo, 15.6.1892).

Il avait vingt-six ans quand il entra au service de la Cie du Chemin de Fer du Congo en qualité de chef-ouvrier, poseur de voies. Arrivé au Congo le 2 novembre 1891, il est à pied d'œuvre au moment où se livre l'assaut du Palabala par la vallée de la Mpozo. La chaleur, les privations, la maladie déciment les travailleurs dont les révoltes et les désertions ne se comptent plus. Bauwens se met cependant à l'ouvrage avec tout le zèle des beaux débuts. Sous la direction de Glaesener, il a pour point d'attache le camp des Eaux-Bonnes à proximité duquel un pont doit être jeté sur la rivière. Mais ce travail va ruiner les dernières énergies du jeune ingénieur et celles de ceux qui travaillent sous ses ordres : Glaesener meurt d'épuisement le 30 mai 1892 et, à peine son chef inhumé, Bauwens, terrassé par la fièvre, abandonne à son tour le chantier. Il succombe après quinze jours de maladie, sans avoir vu achevée la culée des Eaux-Bonnes.

28 novembre 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Archives C. C. F. C.

BAUWERLINCK (*Maurice-Henri-Constant*), Sous-officier (Bruges, 19.6.1896 — Niakarenzu-Kato, A. O. A., 3.7.1916). Fils de Charles et de Stael, Euphrosine.

Engagé pour la durée de la guerre en qualité de sous-officier de la Force Publique, il quitta Falmouth à bord de l'*Élisabethville* le 1^{er} février 1916 et fut mis à la disposition du colonel Tombeur pour un des groupements destinés à la région Ruzizi-Tanganika. Rapidement mis au courant du maniement des mitrailleuses Colt, Bauerlinck fut nommé chef de secteur à la Compagnie régimentaire du 4^e régiment de la Brigade Nord. Au cours de la première campagne offensive dans l'Est Africain allemand, il prit part au combat de Kato, le 3 juillet 1916 et y fut tué.

15 juin 1954.

Marthe Coosemans.

Les Campagnes coloniales belges, 1914-1918, Brux., 1927-1932, t. II, 338, 342.

BAYOT (*Camille-Joseph*), Lieutenant de la Force Publique (Gedinne, 8.5.1869 — Ekwangatana, 2.7.1899). Fils de Jean-Baptiste et de Culot, Marie-Marguerite-Adolphine.

Engagé au 8^e régiment de ligne le 27 juin 1885, il était promu sous-lieutenant désigné pour le 14^e de ligne le 25 mars 1895. Après quatre années passées à l'armée, il souscrivit un engagement à l'État Indépendant comme lieutenant de la Force publique et s'embarqua à Anvers à bord du *Bruxellesville*, le 27 avril 1899.

Le 19 mai, à Boma, il fut désigné pour la zone des Makrakra et se mit en route deux jours après. En chemin, frappé de dysenterie grave, il dut s'arrêter entre Ibembo et Buta. Le mal faisait des progrès rapides et le 2 juillet, Bayot succomba à Ekwangatana.

3 avril 1952.

[F. D.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 2827.

BECQUET (*Jacques-Henry*), Au Service géologique de l'Union Minière du Haut-Katanga (Ixelles, Bruxelles, 15.2.1889 — Élisabethville, 15.3.1946). Fils de Georges et de Malaise, Marie-Henriette.

Jacques Becquet commença sa carrière coloniale en janvier 1911 au service de l'État.

La déclaration de guerre, en août 1914, le trouve à la direction du Comptoir des Exportateurs belges à Kinshasa. Il rentre aussitôt en Europe rejoignant en Belgique six de ses frères

déjà sous les armes ⁽¹⁾. Engagé en septembre 1914, il est caporal en février 1915, sergent en mai 1915, adjudant en novembre 1915, sous-lieutenant en mai 1916 et exerce son commandement au front des Flandres.

Il s'engage pour le Congo comme volontaire et est désigné pour la 2^e Campagne d'Afrique le 20 juillet 1917. Promu lieutenant en novembre 1917, il participe à la campagne de l'Est Africain jusqu'en août 1918.

En septembre 1918, il revient au front d'Europe, participe à l'offensive libératrice avec le 4^e Chasseurs à pied, et est envoyé en occupation en Allemagne.

Cité à l'ordre du jour de sa division le 9.7.1915 et à l'O. J. de l'Armée le 7.2.1919, il est démobilisé en 1920 et regagne le Congo. Directeur de la Bourse du Travail du Katanga en 1923, il entre ensuite au service de l'U. M. H. K. au département de la Main-d'œuvre.

Son terme achevé, il rentre en congé en Europe d'où il s'embarque pour la dernière fois le 31 juillet 1931. De retour à Élisabethville au mois d'août suivant, il s'y trouve toujours lorsque éclate la seconde guerre mondiale.

Il aurait voulu y prendre part, mais dut y renoncer pour des raisons d'ordre familial.

Resté en Afrique, il put cependant servir sa patrie en guerre. Tour à tour président et vice-président de l'Association des Anciens Combattants d'Élisabethville, il fit montre d'un inlassable dévouement. Il eut la consolation de voir triompher la cause des Alliés si chère à son cœur.

Il mourut prématurément le 15 mars 1946, après 28 années de présence au Congo. Il fut inhumé au cimetière d'Élisabethville.

D'un naturel silencieux et d'une modestie farouche, d'une probité exceptionnelle et d'une droiture exemplaire, il avait toujours défendu les convictions auxquelles il avait été fidèle toute sa vie.

(1) Son père Georges Becquet, malgré son âge, s'était mis à la disposition du Ministère de la Guerre dès la déclaration de guerre en 1914 et lui apportait ses 7 fils :

Thomas, (volontaire, termine la campagne comme 1^{er} maréchal des logis, Croix de guerre) ; Jacques, Henry, (grand invalide, meurt prématurément le 27 octobre 1924, à la suite des blessures reçues, chevalier de l'Ordre de Léopold II) ; Pierre, (Croix de Guerre) ; André, (cité à l'ordre du jour le 21 mars 1918) ; Étienne, (cité à l'ordre du jour du régiment le 16 mai 1916, le 19 avril 1917 ; chevalier de l'Ordre de Léopold, Croix de Guerre) ; fut amputé du pied gauche suite à une grave blessure reçue au cours d'une mission) ; Gérard, (volontaire ; blessé en juin 1917 au redan de la Maison du Passeur ; tombé au Champ d'Honneur à Moorslede le 30 septembre 1918 ; chevalier de l'Ordre de la Couronne, Croix de Guerre) ; trop jeune pour se battre, Baudouin Léopold — fils de Léopold II — est arrêté par les Allemands au moment où il passait la frontière en 1915. Envoyé en Allemagne, il ne rentre au Pays qu'à l'armistice. Une famille de héros...

Jacques Becquet était titulaire de nombreuses distinctions honorifiques dont : la Croix de Guerre avec quatre palmes et la Croix du Feu. Il était, en outre, chevalier de l'Ordre de la Couronne, officier de l'Ordre de Léopold avec glaive et était porteur de la Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique.

9 mars 1957.
Whyms.

[E. D.]

BEECKMAN (*Théophile*), Magistrat de l'É. I. C. (Bruxelles, 4.5.1853 — St-Gilles-lez-Bruxelles, 30.10.1919). Fils de Jean-Antoine et de Van der Meiren, Marie-Catherine ; époux de Van Beneden, Fanny-J.-M.

Docteur en droit des Universités de Bologne et de Buenos-Aires, Beeckman exerçait la profession d'avocat au Barreau de Bruxelles quand il entra au service de l'État indépendant en qualité de magistrat à titre provisoire. Parti d'Anvers le 6 mars 1898, il servit successivement comme juge au Tribunal territorial de Léopoldville, puis, comme officier du Ministère public auprès de la même juridiction.

Il fut ensuite juge suppléant du Tribunal de première instance unique de l'État, puis substitut du Procureur d'État près la même juridiction. En avril 1901, il rentra en congé.

Nommé juge titulaire du Tribunal de 1^{re} instance par Décret du 7 octobre 1901, Beeckman repartit d'Anvers le 10 comme juge suppléant au Tribunal d'Appel de Boma où il siégea jusqu'à la fin de son second terme, en avril 1904. Re entré en congé le 23 mai 1904, il resta au pays jusqu'au 12 septembre suivant pour repartir alors et réoccuper jusqu'en mars 1908 le siège de première instance dont il était le titulaire. Il mit alors fin à sa carrière coloniale et, rentré au Pays, s'éteignit peu après la première guerre mondiale.

18 mars 1955.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Rec. mens. de l'É. I. C., 1898, pp. 69 et 107 ; 1899, pp. 13, 15, 248 ; 1901, p. 187, 1902, p. 28. — Bull. Ass. Vét. col., novembre 1939, p. 7.

BEELS (*Joseph-Constant-Victor-Adolphe*), Doctor in de geneeskunde (Mechelen, 29.10.1870 — Antwerpen, 4.6.1946). Zoon van Victor-Charles-Alphonse en van Verley, Martine-Isabelle-Cornélie.

Dat Joseph Beels zijn koloniale loopbaan niet als geneesheer heeft gedaan, kwam door het feit dat hij, voor het beëindigen van zijn studies aan de Gentse Universiteit aan boord van de Cor-

massie als dienstdoend dokter de reis van Antwerpen naar Boma meemaakte. Hij zou trouwens eerst tijdens de eerste wereldoorlog zijn diploma van doctor in de geneeskunde en de tropische hygiëne aan de Universiteit te Londen behalen.

Gedurende drie jaar was Beels als hulp-voorbereider verbonden aan het psycho-fysiologisch laboratorium te Gent.

Op 6 december 1898, vertrekt hij naar Congo voor rekening van de Onafhankelijke Congostaat als onder-intendant 3^e klas. Bij zijn aankomst te Boma wordt hij gelast met de inrichting van het inentingsinstituut van Opper-Congo.

Op 30 oktober 1900, wordt hij geattacheerd aan het Bangala-distrikt, en op 7 maart 1901, bevordert tot onder-intendant 2^e klas. Hij keert naar Europa terug, op 24 januari 1902, wegens het verstrijken van zijn term.

Wanneer hij, na de oorlog 1914-1918, zich als geneesheer te Antwerpen installeert, zal hij zich nog steeds met de menslievende koloniale werken bezighouden. Zijn voorliefde ging naar de « Mutuelle Congolaise », waarvan hij 47 jaar effectief lid en tot aan zijn dood 1^{ste} onder-voorzitter was. Hij maakte van de menslievendheid zijn ideaal.

Joseph Beels was drager van de volgende ere-tokens : Dienstster, Medaille van Koning Albert met palmen, ridder in de Kroonorde, ridder in de Koninklijke Orde van de Leeuw, Burgerlijk Kruis 2^e klas, Gouden Medaille der Mutualiteit.

10 juli 1956.

R. Bonnaerens.

[W. R.]

Reg. matr. n^o 2673. — *Les Vét. col.*, Brux., 18^e année, n^o 6, juin 1946, p. 23 ; n^o 7-8, juillet-août, p. 29.

BEIRLAEN (*Émile-Antoine-Jean-Léon*), Capitaine-commandant (Diest, 12.5.1868 — St-Josse-ten-Noode, 24.6.1926). Fils de Charles-Louis et d'Adrien, Zélie ; époux de Fleurix, Marie.

Engagé au 8^e régiment de ligne le 1^{er} décembre 1886, il est admis à l'École militaire le 3 janvier 1887 et en sort sous-lieutenant, affecté au 8^e de ligne, le 11 janvier 1889. Il vient de passer au régiment des carabiniers, le 26 juin 1890 quand il entre, en qualité de sous-lieutenant de la F. P., au service de l'É. I. C.

Embarqué à Flessingue le 3 avril 1891 sur l'*Alice Woerman*, il est à Boma le 4 mai et y est désigné pour l'expédition du Haut-Uele, mais, parvenu à Léopoldville le 18 juin, il y voit sa

désignation rapportée et est attaché à la 3^e compagnie de la F. P. à Léopoldville. Le 10 juillet 1892, il est envoyé au Kwango oriental, région particulièrement agitée à l'époque, et y est promu lieutenant. Rappelé à Léopoldville le 1^{er} janvier 1893, il y fait un rapport circonstancié sur la situation qu'il a observée au Kwango et en repart, le 5 mars, pour Popokabaka, d'où il est désigné pour Kasongo-Lunda où il se trouve le 17 mai. Le chef Mwene Mputu y avait fait, l'année précédente, une soumission quelque peu réticente vis-à-vis de Dusart et de Lehmann. Il croit pouvoir profiter du remplacement de Verschelden par Beirlaen pour s'agiter et se rebeller à nouveau. Mais il se heurte bientôt au nouveau responsable de l'ordre dans la région. Beirlaen l'attaque avec 20 hommes de troupe et le défait dans la nuit de Noël. A cet exploit, Beirlaen a gagné les galons de capitaine de 2^e classe (1^{er} juin 1894). Il rentre alors en Belgique.

Reparti d'Anvers, à bord du *Coomassie*, le 6 avril 1895, il se trouve à Boma le 1^{er} mai et en est renvoyé au Kwango, mais, arrivé à Tumba-Mani, il est rappelé à Matadi pour convoier de là à Popokabaka le s/s *Colonel Wahis*. Parvenu à Popokabaka le 5 septembre, il en repart pour Kasongo-Lunda d'où il rentre à Popokabaka le 22 décembre, pour repartir fin janvier 1896 en reconnaissance à Wamba. Le 1^{er} avril, il reprend le poste de Kundi puis, le 5 octobre, regagne le chef-lieu du District pour reprendre provisoirement le commandement de celui-ci. Il visite alors successivement la région des chutes François-Joseph et celles de Dinga et de Nsofo, rentre à Popokabaka le 27 mai 1897, visite encore Kundi, Tumba-Mani, fonde un nouveau poste à Kinsamba, pousse à nouveau jusqu'à Dinga et descend à Boma en février 1898, pour s'embarquer sur le *Coomassie* le 31 mars.

En 1900, Beirlaen quitta le service de l'É. I. C. pour repartir en qualité d'inspecteur-directeur de la C¹^e du Mayumbe.

Il mourut à S.-Josse-ten-Noode, le 24 juillet 1926, chevalier de l'O. R. du Lion et titulaire de l'Étoile de service à deux raies.

29 novembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n^o 703. — *Notre Colonie*, août 1926. — Ligue du Souvenir, *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., 1931, p. 207. — *La Force publique de sa naissance à 1914*, in *Mémoires in-8^o de l'I. R. C. B.*, XXVII, 1952, p. 164.

BELVAUX (de) (*Achille-Jean-Adelin-Marie*), Officier de la Force Publique (Verviers, 24.4.1875 — Tué à la libération de Bruxelles,

4.9.1944). Fils de Charles-François et de Lousberg, Marie-Julia.

Après ses études moyennes au collège Marie-Thérèse à Herve, il entra tout jeune, avant même d'avoir satisfait à la loi de milice, aux charbonnages de Bonne-Espérance en qualité de commis.

Engagé au 2^e Lanciers le 3 avril 1897, il fut licencié le 3 octobre 1899 avec le grade de maréchal des logis, car il avait signé un engagement à l'É. I. C. qui l'acceptait en qualité de sergent de la Force publique. Embarqué à Anvers le 1^{er} novembre 1899, il fut mis à la disposition du commandant supérieur qui l'attacha comme sous-officier à l'État-Major à Boma. Il y servit sous les ordres des capitaines-commandants Dielman, Tonglet et Haas.

De Belvaux fut promu premier sergent le 11 août 1900 et sous-lieutenant le 16 octobre 1901. Comme presque tous les Européens résidant à Boma à cette époque, de Belvaux participa à la répression de la révolte des Batetela de Shinkakasa en avril 1900 et de la mutinerie des Sénégalais travaillant à la construction du chemin de fer du Mayumbe.

La maladie ayant entravé le travail des derniers mois de son engagement, de Belvaux dut anticiper son retour et s'embarqua à Boma pour l'Europe le 1^{er} mai 1902. Il repartit le 23 octobre de la même année et fut attaché au district du Lualaba-Kasai dès le 30 décembre. Arrivé à Lusambo dont le commandant de poste Liard venait d'être assassiné par des indigènes, il s'y trouva en compagnie des capitaines Pimpurniaux, Verdick, Chenot, Knitellius, De Cock. Le 5 septembre 1904, le Gouverneur général le désignait pour commander la compagnie du district formée d'un effectif de 800 hommes répartis dans seize cantonnements différents. En juin 1904, de Belvaux avait procédé avec succès à une opération de police dans la région d'Ifuta, sur le Sankuru. Envoyé le 30 mars 1905 en mission au lac Dilolo où des indigènes Kioko s'étaient soulevés, il s'y rendit en compagnie du lieutenant Bradfer et l'aida à désarmer les mutins. En avril 1905, du poste de Kanda-Kanda, il fut envoyé à Lubefu avec le lieutenant Boffano, et tandis qu'il remettait une partie de ses troupes à l'adjoint supérieur Knitellius en marche contre les révoltés de Kimpuki et de Yamba-Yamba, lui-même était envoyé à Gandu avec le lieutenant De Corte, puis à Luluabourg avec Wessels. Après avoir réglé des palabres entre les chefs indigènes Mutombo-Katshi et Kasongo-Mule, il redescendit à Lusambo le 19 septembre 1905 et de là vers Léopoldville, après un arrêt assez long à Dima par suite de difficultés de navigation. Il s'embarqua à Boma pour l'Europe le 21 novembre.

Il repartait le 28 juin 1906, attaché au territoire de la Ruzizi-Kivu. Il atteignit le 25 octobre Uvira que commandait le capitaine-commandant Olsen et fut attaché à la colonne mobile de Luvungi sous les ordres de Rouling. L'inspecteur d'État Henry à son passage à Luvungi le chargea le 28 janvier 1907 de la reprise du poste de Shangugu. De Belvaux parvint à renouer des relations de bon voisinage avec le chef dissident Ngwese, mais eut moins de succès chez le chef Kabare qui avait fait assassiner récemment le lieutenant Tondeur et en avait été sévèrement châtié par l'inspecteur d'État Costermans. Kabare en gardait une sourde rancune. Sous l'influence de De Belvaux, le chef, tout en restant méfiant, n'attaqua plus.

Nommé chef de secteur, de Belvaux partit pour la 4^e fois le 24 mars 1910, à destination du district du Lualaba. Il regagna Lusambo où se trouvaient le commissaire général Gustin et l'adjoint supérieur Saut. Le 16 juillet 1910, on lui confiait pour quelques mois le commandement du poste de Lodja. Le 12 janvier 1911, il prenait la direction du poste de Lusambo où il exerça en même temps les fonctions de commissaire de police. Trois mois plus tard, le 25 avril, il était désigné pour commander le poste de Luluabourg. Il y devint sérieusement malade le 26 octobre et fut forcé de rentrer d'urgence en Europe.

En Belgique, il continua à s'intéresser à la Colonie et devint un collaborateur précieux de la Ligue du Souvenir Congolais. En 1921, il fonda l'*Amicale des Anciens Coloniaux Verviétois* et en février 1929, la *Section verviétoise des Vétérans coloniaux*. Il devint vice-président d'honneur des *Anciens coloniaux de Belgique*. En mai 1933, il publiait des *Souvenirs congolais* dans le journal *Le Jour*, de Verviers (du 9 au 13 mai 1933).

Il fut tué lors de la libération de Bruxelles le 4 septembre 1944. Il était chevalier de l'Ordre du Lion et de l'Ordre de la Couronne et titulaire de l'Étoile de Service en or et de la Médaille commémorative du Congo.

10 août 1954.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 3070. — *Bull. Ass. Vét. col.*, déc. 1939, 13-14. — 15 nov. 1944, p. 3.

BEMELMANS (*Georges-Marie-Ghislain-Joseph*), Ingénieur agricole (Audenaerde, 30.12. 1871 — Ceylan, ... 1945). Fils d'Édouard et de De Vincke, Marie-Estelle.

Il fit ses études à l'Université de Louvain. Animé d'un très vif esprit d'entreprise, il tenta d'abord sa chance en Argentine, où il s'occupa de cultures tropicales.

De retour en Belgique, il fut engagé par la S. A. B. et s'embarqua à Anvers sur le vapeur *Léopoldville*, le 29 juin 1899. Il fut désigné pour Busira, où il remplit les fonctions d'agronome jusqu'en avril 1902, date de son retour en Europe. Son directeur (M. P. Briart) le signala comme un excellent agent. C'est lui qui fonda au Congo le poste de Bokote et qui introduisit les premiers *Heveas brasilienses* dans la région de la Busira, pour le compte de sa Société.

En 1903, il alla s'installer au Ceylan pour y créer une importante plantation personnelle à Waharantenne. Il y mourut à l'âge de 75 ans.

24 janvier 1957.
M. Van den Abeele.

Mouv. géogr. 1899, p. 318. — *Essor du Congo*, 25 janvier 1946 et 6 janvier 1946. — Archives S. A. B.

BERCKMANS (*Constant*), Sergent de la Force Publique (Anvers, 3.12.1867 — Mortsel, Anvers, 7.9.1895). Fils de Laurent et de Botte, Marie-Louise.

Entré au 5^e régiment de ligne comme soldat le 12 octobre 1885, il fut promu premier sergent le 7 avril 1889 et s'engagea deux ans plus tard à la Force Publique de l'État Indépendant du Congo. Embarqué à Anvers sur l'*Akassa* le 6 novembre 1891, il gagnait Boma le 7 décembre et partait six jours après pour le camp d'instruction de l'Équateur. Il atteignit sa destination le 14 février 1892 et au bout d'un an recevait les galons de premier sergent. Le climat qui lui infligea des crises successives de paludisme ne tarda pas à le débilitier fortement d'autant plus que des troubles gastriques l'empêchaient de s'alimenter convenablement. Le 13 août 1893, il fut dirigé malade sur Léopoldville puis évacué sur Boma le 21 septembre. Il dut démissionner malgré son vif désir de poursuivre sa carrière coloniale. Le 14 octobre 1893, il s'embarquait à Boma pour l'Europe, regagna Mortsel près d'Anvers, où, deux ans plus tard, il succomba au mal contracté au Congo.

[J. J.] 14 juin 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 811.

BERGE (*Olaf*), Médecin (Oslo, Kristiana, 20.7.1868 — Trondjem, 12.12.1915). Fils d'Ole et de Mangor, Hanna.

Diplômé dans son pays, comme docteur en médecine, en 1892, il s'établit à Trondjem et s'y fit en quelques années une clientèle privée tout en servant en qualité de médecin militaire dans l'armée norvégienne. En 1898, il

s'engageait à l'État Indépendant du Congo et s'embarquait à Anvers sur l'*Albertville* en qualité de médecin de 2^e classe, le 6 septembre 1898. A Boma, le 26 septembre, il fut désigné pour l'expédition du Haut-Uele qu'il rejoignit sans tarder. Mais au bout de quelques mois, la maladie l'obligeait à redescendre à Boma et à prendre place sur le *Léopoldville*, le 8 novembre 1898, pour regagner son pays d'origine où il poursuivait sa carrière.

18 février 1954.
[J. J.] Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., 1898, p. 445. — Reg. matr. n° 2533.

BERGER (*Arthur-Louis*), Sous-contrôleur forestier (Ramilies, Brabant, 9.4.1868 — Gembloux, 8.6.1934).

Élevé en pays hesbignon, il exerçait et aimait le métier d'horticulteur, mais n'en rêvait pas moins d'utiliser ses connaissances dans un cadre plus large. Il obtint de l'É. I. C. une place de sous-chef de culture et se rendit au Congo le 9 août 1906.

Après un stage à Eala où il s'initia à l'étude de la flore tropicale, il fut chargé du contrôle forestier dans les zones de Ponthierville et du Maniema, puis, dans les territoires dépendant du Comité spécial du Katanga, d'où il rentra nanti de collections intéressantes qui furent déposées, le 8 septembre 1909, au Jardin botanique de Bruxelles. Il était titulaire de l'Étoile de Service et de la Médaille commémorative du Congo.

[J. J.] 11 décembre 1952.

Marthe Coosemans.
— Note d'Em. De Wildeman.

BERGH (*Wilhelm-Christopher*), Capitaine adjoint de steamer (Frederikstadt, Norvège, 26.9.1868 — Léopoldville, 5.3.1898). Fils de Théodore-Christopher-William et de Steffens, Thora-Frederika-Augusta.

Entré comme matelot dans la marine marchande de son pays, il avait déjà navigué comme capitaine à bord de divers vapeurs ou voiliers quand il entra au service de l'É. I. C. en 1897, en qualité de capitaine de steamer adjoint. Parti en juin, il fut désigné le 3 juillet pour la marine du Haut-Congo. Arrivé le 17 à Léopoldville, il fut affecté à la ligne des Stanley-Falls. Atteint d'érysipèle au début de 1898, il dut abandonner tout travail et succomba peu après.

25 juillet 1952.
[J. J.] Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 2070. — Jenssen-Tusch, *Shandinaver i Congo*, Copenhagen, Gyldenalske Boghandel, 1902-1905, pp. 391-392 et 397.

BERGHE (VANDEN) (*Oswald-Marie-Charles-Joseph*) (M^{sr}), Curé, protonotaire apostolique (Schoten, 25.10.1834 — Anvers, 12.3.1894).

Il fit ses études de philosophie et de théologie au Séminaire belge de Rome et y obtint le bonnet de docteur. C'est aussi à Rome qu'il fut ordonné prêtre le 7 avril 1860.

Dès son retour en Belgique, il exerça le ministère pastoral dans son Archevêché d'origine, Malines. Le 8 décembre 1872, il devint supérieur des Filles du Sacré-Cœur de Jésus, établies à Berchem, dont il avait contribué à fonder la Congrégation. Le 20 décembre 1878, il se voyait confier la paroisse de Saint-Joseph à Anvers.

Doué d'un grand esprit de foi et d'une ardente charité, il faisait partie de nombre d'associations religieuses ou philanthropiques, auxquelles il consacrait une bonne partie de son temps et aussi de ses deniers. Dès l'établissement au Congo des premiers missionnaires de Scheut, il s'intéressa généreusement à leur action. C'est grâce à lui que fut construit le poste missionnaire sis en amont du confluent du Kwa et du grand Fleuve et qui fut dénommé Berghe-Sainte-Marie par décision du Roi-Souverain, en date du 21 janvier 1891, en témoignage de reconnaissance envers son fondateur.

L'abbé O. Van den Berghe avait été nommé protonotaire apostolique par le Souverain Pontife.

23 janvier 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Bull. Off. de l'É. I. C., 1894, p. 1. — *Mouv. géogr.*, Brux., 1894, p. 23c. — Chapaux, A., *Le Congo*, Brux., Rosez, pp. 18-94, 835. — Devroey, É., *Le Kasai et son bassin hydrographique*, Brux., I. R. C. B., 1939, p. 295. — Note biogr. fournie par l'Archevêché de Malines.

BERLO (VAN) (*Maria*, en religion Sœur Anna), Sœur Blanche d'Afrique (Beek en Donck, Holl., 9.9.1863 — Mpala, 19.10.1898).

Elle partit pour le Congo en 1897 et fut désignée pour la mission des Pères Blancs à Mpala; pendant une année, la vaillante religieuse fit preuve d'un dévouement sans défaillance dans la tâche qui lui était confiée: soins des malades, enseignement, œuvres féminines. Mais la maladie la guettait: en 1898, Sœur Anna s'éteignait à Mpala.

17 février 1952.

Marthe Coosemans.

Ann. des miss. cath. au Congo belge, 1935, p. 397. — *A nos Hér. col. mots pour la Civ.*, p. 239. — D. Rinchon, *Missions belges au Congo*, Brux., 1931, p. 15.

BERNAERTS (*Édouard-Pierre*), Lieutenant de la F. P. (Anvers, 9.10.1867 — Tumba, 6.1.1898). Fils d'Hubert et de Van Roy, Jeanne-Marie.

Milicien de 1887, il entra au 4^e régiment d'artillerie le 9 avril et y fut fait maréchal des logis-fourrier le 10 janvier 1889. Licencié le 1^{er} octobre 1891, il prit emploi dans une maison de commerce anversoise.

L'année suivante, il était engagé par l'É. I. C. en qualité de sous-officier de la F. P. et s'embarquait à Anvers le 6 novembre. Il fut affecté au fort de Shinkakasa dès le 6 novembre et y obtint, au cours d'un terme complet et successivement, les galons de premier sergent (1^{er} janvier 1894), de sergent-major (1^{er} juillet 1894) et de sous-lieutenant (1^{er} mars 1895).

Représenté en Belgique par le vapeur qui avait quitté Boma le 14 octobre 1895, il repartit d'Anvers le 6 mars 1896, fut désigné dès son arrivée à Boma pour la station de Stanley-Falls, se mit en route avec Closset, et Deghillage, était à Luvituku le 24 avril, à Kibongo le 30, à Kimuenza le 9 mai et aux Falls en juin. Reçu par le Commandant Melaerts parmi les officiers et sous-officiers déjà désignés pour accompagner Dhanis dans le Haut-Ituri et au Nil, Bernaerts fut chargé, le 18 juin, du commandement de la 10^e compagnie. La colonne de Haut-Ituri organisée, nanti des galons de lieutenant, Bernaerts se vit confier l'artillerie du gros de la colonne, dirigée par Dhanis en personne assisté de 19 Européens.

L'avant-garde de la colonne ayant été massacrée au début de février 1897 en pleine forêt équatoriale, Dhanis se tint sur la défensive près d'Ekwanga, mais y fut attaqué le 18 mars. Julien, Cronenberg, de le Court et Louis Dhanis perdus dans l'engagement, le commandant supérieur confia sa troupe à Josué Henry et se rendit aux Falls avec Hambursin (1^{er} mai 1897). Peu après, Bernaerts, épuisé et démoralisé l'y rejoignait (5 mai), était dirigé sur le Bas-Congo, arrivait à Boma le 30 septembre, s'y reposait un bon mois et se voyait alors (3 décembre) désigné provisoirement pour les Cataractes. Il quitta Boma le 8, dut s'arrêter à Tumba et s'y éteignit le 6 janvier 1898. Il était titulaire de l'Étoile de Service.

30 novembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 1001. — L. Lejeune, *Le Vieux Congo*, Brux., Expansion belge, 1930, pp. 145, 183, 186, 187, 189. — J. Meyers, *Le prix d'un Empire*, Brux., Dessart, pp. 19-43, 58, 123.

BERNARD (*Gilles-Joseph-Dieudonné*), Commissaire C. C. F. C. (Liège, 8.3.1867 — à bord de l'*Édouard Bohlen*, 31.10.1896).

Engagé en qualité de commis par la C^{ie} du Chemin de fer du Congo en 1893, Bernard, arrivé à pied d'œuvre le 4 avril, et fut affecté au service des transports. Assez découragé d'abord par les coupes sombres qu'il voyait la maladie opérer parmi ses travailleurs, il reprit courage, en juillet, quand il vit le rail atteindre le Km 33 et les travaux de terrassement, Kenge.

Bientôt arrive Thys pour la quatrième fois au Congo. Il a espéré résoudre le grave problème des transports par des chariots traînés par des bœufs de trait et fait prendre livraison à Walfish Bay de quatre de ces chariots et de 75 de ces animaux, par l'agent agricole Derscheid. Les attelages ainsi constitués, débarqués à Matadi, purent être acheminés à petites journées jusqu'au Km 32, d'où Bernard fut chargé de les conduire vers Kimpepe. Mais, écrit un des bons historiens de la C. C. F. C., « les bœufs seront décimés par la » maladie ; l'emploi de lourds chariots se révèle impraticable dans le pays et l'aventure ne sera qu'une « lamentable expérience ».

Bernard, lui, rentra au pays en janvier 1895. Il en repartit en juillet, pour voir la construction de la voie progresser de jour en jour et notamment la section de Matadi à Tumba ouverte au trafic le 22 juillet 1896. Mais dans le courant du mois d'octobre, malade, il dut quitter le Congo, le 17, à bord de l'*Édouard Bohlen* et il s'éteignit en mer avant la fin du mois.

5 décembre 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Archives Otraco. — R. J. Cornet, *La bataille du rail*, Brux., L. Cuypers, 1947, pp. 235 et suiv.

BERTRAND (*Ernest-Nestor*), Superintendant (Marcinelle, 23.4.1872 — Bolobo, 18.10.1907). Fils de René-Adolphe-Clément et de Verriest, Marie-Constance.

De bonnes études professionnelles le conduisirent le 1^{er} janvier 1892 à un emploi de comptable dans une firme commerciale de Gand. Attiré vers le Congo comme son frère le Docteur Léon Bertrand, Ernest postula un emploi à l'É. I. C. et s'embarqua à Anvers le 6 mars 1893 en qualité de commis de 2^e classe. A Boma, le 1^{er} avril, il fut désigné pour l'Intendance. Mais son adaptation au climat fut difficile au point qu'il dut aller faire un séjour d'un mois à Banana pour recouvrer sa santé (du 14 mai au 12 juin). Revenu guéri à Boma, il reprit avec zèle son travail et fut promu commis de 1^{re} classe le 1^{er} juillet 1894.

Désigné pour être adjoint au commandant Dannfelt chargé de réorganiser dans le di-

strict Matadi-Cataractes le service de recrutement des porteurs, Bertrand quitta Boma le 2 janvier 1895, gagna Kingila le 6, et en repartit le 19 avec le sous-lieutenant Glimstedt pour aller fonder un poste à Mumba. Rentré à Kingila, il se vit confier la comptabilité de la station le 21 mars 1895 ; un mois plus tard, nous le trouvons chef du poste de recrutement de Makuti. Il y resta jusqu'à la fin de son terme. Le 1^{er} janvier 1896, il avait été promu sous-intendant de 3^e classe ; embarqué à Boma le 19 février, il rentra à Anvers le 7 avril.

Il en devait repartir le 6 août ; à Boma, le 1^{er} septembre, il fut désigné pour le lac Léopold II et à partir du 1^{er} décembre 1896 il est affecté au poste d'Ibali.

Il prit ensuite la direction de la station de Mushie (18 décembre 1897) ; il y mérita le grade de sous-intendant de 2^e classe le 1^{er} février 1898. Descendu à Boma le 17 juin 1899, il s'y embarqua le 26, quittant à partir de ce moment le service de l'État. Cependant sa carrière coloniale allait se poursuivre : il fit encore deux termes comme directeur aux Comptoirs Vande Velde, puis deux termes à la Compagnie du Katanga et termina sa carrière comme superintendant de l'American Congo Cy. Il mourut à Bolobo, d'une atteinte de tétanos, le 18 octobre 1907, porteur de l'Étoile de service à deux raies.

26 mars 1953.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Trib. cong., 7 nov. 1907, p. 1 ; 19 déc. 1907, p. 1. — Reg. matr. n° 1049.

BERTRAND (*Louis*), Député et Ministre d'État (Molenbeek-St-Jean, 15.1.1856 — Schaerbeek, 17.6.1943).

Après des études primaires, il devient ouvrier marbrier. En 1887, il fonde le Syndicat des ouvriers marbriers et dès lors, porte-parole des revendications ouvrières, il devient un leader du parti ouvrier belge pour lequel il lutta jusqu'à son dernier jour. Élu membre de la Chambre des Représentants, puis conseiller communal à Schaerbeek, il y devint échevin des finances.

A la Chambre, il fut mêlé dès 1894 à toutes les discussions sur l'État Indépendant du Congo, interpellant chaque fois le Gouvernement avec violence : en 1894 lorsque se pose la question d'avances à faire par la Belgique à la C^{ie} du Chemin de Fer du Congo et à l'É. I. C. ; en 1895 lorsque le Gouvernement dépose un projet de loi de reprise du Congo.

Il fit alors partie de la Commission des XXI, chargée de l'examen du projet qui d'ailleurs

fut retiré. Il s'acharne contre le Souverain et contre la politique « réactionnaire » de l'É. I. C. En 1903 et en 1904, il questionne et interpelle le Gouvernement sur le Chemin de Fer du Congo et sur l'exploitation de certaines parties du Domaine par des sociétés privées. En 1907, il fait partie de la Commission des XVII pour l'étude du projet de Loi sur le Gouvernement des Colonies d'où devait sortir la Charte coloniale, projet qui fut voté par la Commission fin mars 1908 et déposé à la Chambre où il fut voté le 20 août ; les débats donnèrent l'occasion à Bertrand de prononcer un grand et violent discours. Partisan de l'annexion il ne peut, comme son parti, se résoudre à subir les conditions auxquelles on la subordonne.

En dehors d'articles politiques et de travaux d'économie sociale, il a publié en 1907 : *Le scandale congolais* (Bruxelles, Dechenne et C^{ie}, 1907).

Les sentiments de Louis Bertrand, comme d'ailleurs ceux de son parti, se modifièrent rapidement sous le successeur de Léopold II ; c'est ainsi qu'il fut nommé ministre d'État et Grand Cordon de l'Ordre de Léopold.

Ses collègues l'avaient appelé à la Vice-présidence de la Chambre et la Société des Huileries du Congo belge lui avait offert un siège dans son Conseil d'Administration.

28 juin 1954.

[A. E.]

Rose Dewaelhens.

Mouv. géogr., 1895, 49 et 1903, 306. — E. De Seyn, *Dict. biogr. des Sciences et des Arts en Belgique*, Brux., 1935, I, C2. — R. Cornet, *La bataille du rail*, Cuyppers, Brux., 1947, 274. — A. Van Iseghem, *Les étapes de l'annex. du Congo*, Brux., 1932, 61, 84, 94.

BESSO (*Guido-Bartolomeo-Giovanni*), Surveillant de travaux (Biella, prov. de Novare, 26.3.1875 — Kokonyangwe, Ituri, 18.7.1901). Fils de Vittorio et de Cerrutti, Anna.

De 1889 à 1893, il fit ses études à l'Institut technique de Casale-Monferrato et y obtint le diplôme de géomètre. Après une année de stage (1894) chez un géomètre de Biella, il travailla pour son compte personnel jusqu'en 1900. Le 10 janvier 1900, engagé à l'État Indépendant du Congo comme surveillant de travaux, il s'embarquait à Anvers et atteignait Boma le 6 février. Il fut désigné pour le chemin de fer des Grands Lacs ; arrivé à Stanleyville le 31 mars, il y apprit, un mois et demi plus tard, qu'il accompagnerait la mission Cote-Adam dans la région des Lacs.

Nous savons qu'au cours de cette mission, Cote mourut tragiquement à Bafwasende, en octobre suivant. A son tour, Besso, son adjoint, fut frappé d'hématurie au camp de

Kokonyangwe, dans l'Ituri, et succomba au mal le 18 juillet suivant.

[F. D.]

17 avril 1952.

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 3192.

BETHUNE (de) (*Paul*) (baron), Vice-président du Sénat (Courtrai, 14.5.1830 — Alost, 3.1.1901). Fils de Félix et de la baronne, née de Renty ; époux d'une baronne d'Eliaert.

Le père du baron Paul, fils d'un ci-devant victime de la Révolution française, avait été envoyé par son arrondissement au Congrès national de 1830, et avait été bourgmestre de Courtrai et sénateur de Belgique, non sans s'être, dans sa jeunesse, destiné à la carrière. Son fils Paul, après avoir songé, lui aussi, à la diplomatie, était entré dans l'action politique conservatrice flamande dès 1856. Conseiller communal, puis échevin de la ville d'Alost, il entretrait bientôt au Conseil provincial de Flandre orientale, mais, en 1870, quand son père se retirerait du Sénat, il l'y remplacerait, pour en devenir, à partir du 26 avril 1892, et jusqu'à sa retraite, le vice-président.

Le baron Paul fut l'un des premiers partisans de la politique africaine du roi Léopold II. C'est lui qui rapporta, au Sénat, fin juillet 1889, non moins élogieusement que ne l'avait fait, quelques jours auparavant, Alphonse Nothomb à la Chambre des Représentants, le projet de loi permettant au Ministère des Finances, alors géré par Auguste Beernaert, de participer à concurrence de dix millions de francs à la constitution du capital initial de la C^{ie} du Chemin de fer du Congo. Le projet avait passé à la Chambre par 88 voix favorables contre 6 abstentions, celles-ci motivées à la tribune, principalement, par Paul Janson. Il passa au Sénat par 49 voix favorables contre une seule abstention.

L'un des fils du baron Paul, Léon, joua, dans la politique religieuse du Souverain de l'É. I. C. en Afrique centrale, un rôle qui le ferait entrer, à son tour, dans l'histoire de notre colonisation du Congo. C'est lui qui, agissant avec un sien cousin, obtint des Tribunaux de Lille et de Courtrai, en 1903, la reconnaissance de sa légitime appartenance à l'antique Maison de Béthune et le droit de porter la particule nobiliaire que son feu père, lui, n'a jamais portée.

Le baron Paul était, à sa mort, commandeur de l'Ordre de Léopold et de celui de Saint-Grégoire le Grand. Il était aussi porteur de la Croix civique de 1^{re} classe.

5 juin 1956.

J.-M. Jadot.

Références : Cornet, R. J., *La Bataille du Rail*, Brux., L. Cuyppers, 1947, 154 et suiv. ; Roeykens,

A., *Le baron Léon de Béthune et la politique religieuse de Léopold II en Afrique, in Zaïre, Brux.*, janvier 1945, 4-6.

BEUCKERS (Jean), Avocat à la Cour d'Appel (Ixelles, 11.5.1866 — Bruxelles, 14.1.1925).

Docteur en droit à vingt ans, Beuckers était stagiaire au barreau de Bruxelles en octobre 1886. Inscrit au tableau de l'Ordre à la fin de son stage, il ne quitta jamais le barreau bruxellois.

Nature plutôt timide, mais enthousiaste et vibrante de patriotisme, il ne devait pas tarder à faire partie de ce groupe de jeunes gens, avocats comme lui pour la plupart, qui, sous l'impulsion du Comité d'action pour l'œuvre nationale africaine, créé par le baron Prosper de Hauville, s'étaient assigné comme tâche de briser l'indifférence, voire la méfiance, dont témoignait l'opinion publique belge vis-à-vis des projets du roi Léopold II.

Si la nature ne l'avait pas doué des qualités d'un tribun qui lui eussent permis de se produire dans les meetings, souvent orageux, organisés par le Comité vers les années 1894-1895, elle lui avait fait don, par contre, d'une plume vive et alerte, parfois même acérée, toujours au service de l'idéal qu'il s'était tracé. Aussi, *Le Congo Belge*, premier journal de propagande populaire fondé en Belgique pour défendre le Congo, le compta-t-il parmi les membres de son comité de rédaction. Grâce à sa parfaite connaissance de la langue flamande, il assumait pendant trois ans, avec une réelle autorité, la direction du « Belgisch-Congo » qui s'adressait aux populations du nord du pays. Nommé, par la suite, membre du comité de la Société Belge d'Études coloniales, c'est avec la même activité qu'il dirigea le bulletin de cette société.

S'il ne fut pas donné à Beuckers d'œuvrer en terre africaine, l'ardeur et le talent qu'il mit à défendre l'action de ses compatriotes au Congo le classent néanmoins parmi les pionniers de l'empire d'outre-mer dont le génie de Léopold II parvint à doter la Belgique.

10 décembre 1953.

A. Lacroix.

[F. D.]

La Trib. cong., 31 avril 1925, p. 2. — A. Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, Bruxelles, 1932, p. 24.

BÈVE (DE) (Ferdinand-Joseph-Émile-Antoine), Doctor in de Geneeskunde (Antwerpen, 9.6.1899 — Elisabethstad, 26.6.1943). Zoon van Ferdinand-Joseph en van Embrechts, Marie Antoinette.

Ferdinand De Bève deed zijn humanitaire studies aan het Sint-Jan-Berchmanscollege te Antwerpen. In 1914 volgt hij zijn familie naar Parijs, waar hij zijn baccalaureaat behaalde. Op 27 september 1917 neemt hij dienst als oorlogsvrijwilliger. Na de vijandelijkheden zette hij, van 1919 tot 1924, zijn studies voort, respectievelijk aan de Universiteiten te Leuven en te Brussel.

Als zoon van een geneesheer, baarde het geen verwondering dat zijn studies zich in de richting van de geneeskunde oriënteerden, zodat De Bève zijn diploma van doctor in de genees-, heel- en verloskunde aan de Brusselse Universiteit behaalde. Later zou hij nog het diploma van koloniaal geneesheer verwerven.

Van februari 1925 tot april 1926, was hij als geneesheer in dienst van de « Forminière » en van mei 1927 tot augustus 1929, bij de « Huileries du Congo belge ». Om zich te volmaken in de heelkunde, deed hij, van september 1926 tot april 1927, dienst als chirurgisch adjunkt in het Stuyvenberg hospitaal te Antwerpen. Van 5 tot 21 juli 1933, volgde hij nog bijzondere lessen in chirurgie aan de fakulteit der geneeskunde van de Universiteit te Parijs.

Op 19 oktober 1929 vertrok De Bève naar Congo als geneesheer 1^{ste} klas. Bij zijn aankomst werd hij voor het mandaatgebied Ruanda-Urundi aangeduid. Een element zoals hij moest vooruitgang maken. Op 1 januari 1935, wordt hij bevorderd tot hoofdgeneesheer van de provincie Leopoldstad. Dezelfde functie zou hij later te Stanleystad uitoefenen.

Gedurende de tweede wereldoorlog, werd hij als majoorgeneesheer bij de weermacht ingelijfd, en aangeduid voor de geneeskundige dienst te Watsa. Hij voerde eveneens het bevel over het vliegend hospitaal van de 1^o Brigade.

Later trekt hij met het Belgisch expeditionair korps naar Nigeria. Zijn gezondheid was echter ondermijnd en hij was genoodzaakt een herstelingsverlof in Zuid-Afrika door te brengen.

Op 21 juni 1943, was hij terug in Congo, waar hij, op 26 juni, te Elisabethstad aan hemoglobulinurie overleed.

In het tijdschrift *Annales de la Société belge de Médecine tropicale* verscheen een artikel van de hand van De Bève, getiteld: *La Bilharziose en Ruanda-Urundi et spécialement à Usumbura*.

Ferdinand De Bève was in het bezit van de volgende eretekens: Zilveren Dienstster met twee strepen, de Afrikaanse Medaille van de oorlog 1940-1945 en de Herinneringsmedaille van de oorlog 1940-1945.

9 juli 1956.

R. Bonnaerens.

[W. R.]

Referenties: Reg. matr. n^o 7823. — *Le Courrier d'Afrique*, Léopoldville, 14^e année, n^o 184, 3 juillet 1943. — *Centre Afrique*, Costermansville, 12^e an-

née, n° 513, 1 juillet 1943, p. 4. — *Annales de la Société belge de Médecine tropicale*, Anvers, T. 15, n° 1, 31 mars 1935, pp. 3-18.

BEYAERT (*Joseph-Georges-Pierre-Eugène*), Médecin (Courtrai, 30.1.1890 — Bruxelles, 12.3.1937). Fils de Georges-Vincent-Eugène-Louis et de Marie-Hélène Van Lerberghe. Époux de Marguerite Closset.

Aspirant du service médical de l'armée, Beyaert conquiert le diplôme de docteur en médecine, chirurgie et accouchements de l'Université de Louvain à la veille du premier conflit mondial. Il est nommé médecin-adjoint le 6 août 1914 et participe à la campagne qu'il termine comme médecin de bataillon avec le grade de capitaine-médecin.

En 1922, il suit les cours de l'École de médecine tropicale, à Bruxelles, en vue de prendre du service à la Colonie. Arrivé à Boma le 21 mars 1923, il est désigné pour la Province Orientale, où il est chargé d'assurer le service médical dans le district du Bas-Uele. Le 15 novembre 1923, il est envoyé comme médecin de district dans le Maniema et réside d'abord à Lokandu, ensuite à Kasongo. C'est de là qu'après un terme d'un peu plus de trois ans, il descend à Boma pour s'embarquer, le 15 juillet 1926, à destination de la Belgique.

Le 13 janvier 1927, il quitte de nouveau Anvers pour la Colonie où il arrive le 29. Désigné pour la province du Katanga, il est bientôt rattaché à la Province Orientale où il est chargé, en ordre principal, de remplir les fonctions de médecin de l'Office du Travail, et accessoirement, celles de médecin hygiéniste adjoint. Nommé médecin principal de 2^e classe à la date du 1^{er} juillet 1927, il est adjoint au médecin principal de Niangara. Deux ans plus tard, il est promu à la première classe de son grade. Son deuxième terme de service achevé, il quitte la Colonie le 26 février 1930 et rentre en congé en Belgique.

Au cours de ce congé Beyaert se marie. Le 19 août 1930 il repart pour un troisième terme au Congo, accompagné de sa femme. Arrivé à Banana le 4 septembre, il est chargé d'assurer la direction du service de l'hygiène dans le district du Kivu, fonctions qu'il exerce jusqu'au 1^{er} octobre 1933. Il est mis alors à la disposition du commissaire provincial à Costermansville. Le 14 décembre suivant, il quitte la Colonie à Dilolo pour aller s'embarquer à Lobito le 16 à destination de la Belgique.

Le 1^{er} juin 1934, il prend de nouveau passage, à Anvers, avec sa famille, à destination de la Colonie, où il arrive le 19. Mis à la disposition du commissaire de province, à Costermansville, il est désigné, le 20 juillet, pour

y exercer les fonctions de médecin provincial mais, en octobre 1936, il se voit contraint de solliciter sa mise en congé anticipé pour motif de santé. Il quitte le territoire de la Colonie le 3 novembre. Un arrêté royal du 25 janvier 1937 met fin, à sa demande, à sa carrière coloniale à la date du 4 novembre 1936. Un peu plus tard, le docteur Beyaert succombe au mal qu'il a contracté en Afrique, après d'atroces souffrances supportées avec beaucoup de calme et de courage.

Il était officier de l'Ordre de la Couronne, Chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre Royal du Lion, titulaire de l'Étoile de service en or, de la Croix de guerre, de la Croix du Feu, de la Médaille de la Victoire, de la Médaille commémorative de la guerre 1914-1918, de la Croix civique de 2^e classe (1914-1918), de la Médaille de l'Yser, de la Croix militaire de 2^e classe et de la Médaille du Centenaire.

28 avril 1954.

A. Lacroix.

[A. E.]

Reg. matr. n° 4732. — *La Trib. cong.*, 30 mars 1937, p. 1.

BIALKOWSKI (*Stanislaus-Victor*), Mécanicien (Thorn, All. 3.1.1859 — Berghe-S.-Marie, 31.8.1899). Fils de Michael et de Schäfer, Antoinette.

D'origine allemande, il navigua pendant cinq ans à la côte orientale du continent africain au service de son pays, acquérant de la sorte une formation spécialisée qui le fit admettre, en 1899, par l'É. I. C. en qualité de mécanicien de 2^e classe. Il quitta Anvers le 8 mai et fut désigné à Boma, le 8 juin, pour la Marine du Haut-Congo. Parti le 11 juin, il se mit courageusement au travail dès son arrivée à Léopoldville. Mais, au cours d'un voyage sur le Fleuve en destination de la station d'Équateur, il fut atteint d'hématurie à hauteur de Berghe-S.-Marie et, non encore acclimaté, y succomba bientôt.

29 novembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 2859.

BICHEROUX (*Fernand-François-Hippolyte*), Agent commercial (Bruxelles, 12.11.1866 — La Lufu, 29.8.1896). Fils de Jean-Baptiste-Hippolyte et de D'Ours, Marie-Thérèse-Léontine.

Entré au 8^e de Ligne, il y avait conquis les galons de sous-officier quand il fut détaché au ministère de la Guerre, en 1894. Mais il passait bientôt au service de la Banque de Paris et des Pays-Bas et, presque aussitôt après,

postulait un emploi d'agent commercial au service de la S. A. B. Il quitta donc Anvers au début de septembre 1895. Désigné pour le poste commercial de la Lufu, en qualité d'adjoint dès son arrivée au Congo, il s'acquitta de son emploi à l'entière satisfaction de ses chefs pendant près d'une année. Il succomba aux traîtrises du climat le 29 août 1896.

[J. J.]

Archives S. A. B.

28 novembre 1952.
Marthe Coosemans.

BIDART (*Alexandre*), Avocat (St-Gilles, Bruxelles, 15.7.1869 — Chiny, 29.4.1909).

Docteur en sciences politiques et administratives et avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, Alexandre Bidart fut nommé auditeur au Conseil supérieur de l'État Indépendant du Congo le 11 février 1903.

Il fut emporté par une mort prématurée.

[F. D.]

18 janvier 1955.
Marie Louise Comeliau.

Mouv. géogr., 1909, 215. — *B.O.*, 1903, p. 33.

BIELER (*Samuel*), Contrôleur forestier (Lausanne, 3.12.1870 — dans le Kasai, entre Mushie et Bokala, 14.2.1906).

D'origine suisse et fils du directeur de l'Institut agronomique de Montgibert, près de Lausanne, Samuel Bieler était lui-même très versé en sciences botaniques. Engagé par l'État Indépendant du Congo en qualité de contrôleur forestier, il fit un premier terme de 1892 à 1895. Il recueillit en Afrique de nombreux spécimens de la flore congolaise encore peu connus dont plusieurs furent baptisés de son nom. Il repartit pour l'Afrique le 1^{er} décembre 1905, envoyé en mission au Kasai. Il quitta Léopoldville en janvier 1906, à bord du steamer *Roi des Belges*. Engagé dans le Kasai, le 14 février, le bateau, surpris par une tornade entre Mushie et Bokala, fut très malmené. Bieler fut jeté par-dessus bord et se noya malgré les efforts du capitaine Eriksen qui, cramponné d'une main à l'embarcation, tenta jusqu'à la limite de ses forces de sauver le naufragé. Le steamer alla heurter un banc de sable sur lequel les autres passagers abordèrent et restèrent jusqu'au lendemain. Le capitaine Eriksen et le capitaine Olin tentèrent alors à la nage d'atteindre la rive pour chercher du secours. Olin fut happé par un crocodile et emporté. Eriksen atteignit la rive et parvint à envoyer de l'aide à ceux qui étaient demeurés sur le banc de sable.

[A. E.]

5 mai 1952.
Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., 1906, p. 146. — *Trib. cong.*, 22 mars 1906, p. 3 ; 29 mars 1906, p. 1 ; 12 juin 1906, p. 1.

BIENAIMÉ (*Léon-Paul-Ernest-Amédée*), Sergent de la F. P. (S.-Josse-ten-Noode, 25.1.1874 — Redjaf, 21.5.1898). Fils de Paul-Ernest et de Stragier, Léontine-Adolphine-Marie.

Entré comme milicien au 10^e régiment de ligne le 5 octobre 1894, il y était promu au grade de sergent le 6 octobre 1896. Dès l'année suivante, il obtenait un engagement à la F. P. congolaise et quittait Anvers le 27 décembre (1897). Désigné le 15 octobre pour le Haut-Uele et l'Enclave de Lado, Bienaimé était arrivé à Redjaf et s'y était mis aux ordres d'Hanolet quand, le 21 mai 1898, un parti de mahdistes, profitant d'un moment de désarroi provoqué par la disette chez les Européens, leur dressa une embuscade où tombèrent, mortellement atteints, le commandant Walhousen, le lieutenant Coppejans, le sergent Bienaimé et douze de leurs hommes, tandis que le sergent Baussart et quinze autres soldats noirs, moins grièvement blessés, parvenaient à s'échapper.

[J. J.]

27 juillet 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. É. I. C. n° 2152. — D. Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 222. — Janssens, E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, 3 vol., Anvers 1912, ad litt. — Ligue du Souvenir Congolais, *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., 1931, p. 197. — *Illustr. cong.*, mai, 1938, p. 6340. — R. P. L. Lotar, *La grande chronique de l'Uele*, Brux., Falk, 1936, pp. 283 et 292. — *La Force publique de sa naissance à 1914*, in : *Mémoires de l'I. R. C. B.*, in-8°, Tome XXVII, Brux., 1952, p. 333.

BIERVLIET (VAN) (*Joseph-Marie-Bernard-Ghislain*), Médecin (Louvain, 9.12.1876 — Coquilhatville, 21.4.1920). Fils de Joseph et de Ernst, Marie ; époux de De Tiège, Marguerite.

Fils du grand civiliste Van Biervliet, professeur et longtemps secrétaire de l'Université catholique de Louvain, Joseph Van Biervliet y fit ses études de médecine. Il alla ensuite s'installer à Bruxelles et s'y livra à la pratique de son art. Il était chef du service de neurologie à la Clinique Sainte-Élisabeth à Uccle, quand il décida de suivre les cours de l'École de médecine tropicale instituée par le Ministère des Colonies, et se vit bientôt engager par la Colonie du Congo belge en qualité de médecin de deuxième classe. Embarqué le 18 août 1919, il fut, à son arrivée à Boma, désigné pour la Province de l'Équateur et spécialement pour le District de la Lulonga. Mais, au bout de quelques mois, impuissant à triompher d'une crise d'acclimatement persistante,

il fut transporté à Coquilhatville et y mourut le 21 avril 1920.

[J. J.]

24 février 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 3681. — *Trib. cong.*, 19 août 1920, p. 1.

BIESEMANS (*Charles-Philippe*), Sergent de la F. P. (Bruxelles, 10.12.1874 — Boma, 7.1.1898). Fils d'André et de Declerck, Marie-Josine.

Sergent au premier régiment des lanciers où il s'était engagé le 15 janvier 1894, il part pour le Congo en juin 1897 et arrive à Boma le 30 juillet. Il est désigné pour les Cataractes et atteint Tumba le 2 août. Dès le 29 décembre la malaria l'oblige à renoncer à servir ; il regagne Boma et, une semaine plus tard, y décède.

[J. J.]

29 juillet 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 2077.

BIRRAUX (*Joseph*) (Mgr), Évêque titulaire de Kom-Ombo, ancien vicaire apostolique du Tanganika-Kigoma, supérieur général de la Société des Missionnaires d'Afrique (Père Blanc) (Bernex, 27.11.1883 — Maison-Carrée, 30.4.1947). Fils de Joseph et de Birraux, Séraphine.

Le futur supérieur général des Pères Blancs était le troisième des huit enfants d'une famille modeste de Bernex, village du Chablais (Haute-Savoie). Il fit ses études secondaires au collège d'Évian. Muni de son diplôme de bachelier, il entra au grand séminaire d'Annecy, où naquit sa vocation missionnaire. Le 5 octobre 1905, il commença son noviciat à Maison-Carrée et passa ensuite au scolasticat de Carthage. Il y reçut l'ordination sacerdotale, le 28 juin 1908.

Parmi les 40 confrères du cours de 1908, le P. Birraux s'était nettement distingué par sa valeur intellectuelle. Il fut envoyé à Rome, entra à l'Université Grégorienne et y conquit le titre de docteur en droit canonique. En même temps que son titre de docteur, il reçut sa nomination au vicariat apostolique du Tanganika. Le vicaire apostolique, Mgr Lechaptois, demandait un professionnel du droit canonique pour l'aider dans sa tâche. Le P. Birraux était l'homme tout désigné. Il s'embarqua à Marseille et arriva à Karema le 31 juillet 1911. En outre de ses fonctions de conseiller juridique, Mgr Lechaptois le chargea en même temps des cours de philosophie, puis de théologie à son grand séminaire. Il lui confia par surcroît l'économe du vicariat. Le P. Birraux se donna « passionnément » à sa haute fonction de formateur de prêtres. Il avait

conscience de travailler pour l'avenir. Son enseignement était fort goûté de ses élèves et son influence sur eux très profonde. Son rôle de conseiller-canoniste le fixait auprès du vicaire apostolique et le faisait participer effectivement, quoique sans bruit, à la direction du vicariat, le préparant ainsi au rôle qu'il aurait à remplir plus tard.

Durant la guerre 1914-1918, tous les missionnaires français se trouvèrent moralement internés dans leurs stations avec défense de circuler au-delà de quelques kilomètres. Bientôt même ils furent tous internés à Tabora (18 octobre 1914). Le P. Birraux était de leur nombre. A Tabora, la vie n'était pas facile : surpeuplement, disette de vivres, désœuvrement des exilés. Mgr Léonard tenta quelques démarches pour faire retirer la mesure. Il réussit et le 23 décembre, le steamer qui avait amené les missionnaires les reconduisit là où il les avait pris. Mais les missionnaires français devaient s'écarter du lac et résider dans les postes à 60 km au moins de toute frontière. Le P. Birraux avec ses séminaristes partit pour Zimba où l'exil devait durer un an et demi. Là, le père reprit dans le calme la formation de ses séminaristes. Au début de 1916, Belges et Anglais passèrent à l'offensive sur trois fronts à la fois. Les Belges se rendirent maîtres du Ruanda et de l'Urundi, occupèrent Kigoma, descendirent à Karema et tournant vers l'Est s'emparèrent de Tabora. Le 1^{er} septembre 1916, le P. Birraux put reprendre sa place auprès de Mgr Lechaptois.

Celui-ci, au retour d'un voyage à Kigoma, fut frappé d'une congestion cérébrale. Il expira le 30 novembre 1917, sous les yeux du P. Birraux. Le vénéré défunt avait désigné le P. Avon comme administrateur du vicariat, en cas de décès. Le P. Avon s'installa à Karema et prit en main la direction du vicariat. Il laissa naturellement le P. Birraux dans ses fonctions ; mais celui-ci, fatigué et anémié avait besoin de repos. Il entra à l'hôpital de Kigoma, où il reçut les soins du docteur Lejeune et, sur le conseil de ce dernier, rentra en France, pour se rendre sans retard au sanatorium des Pères Blancs, à Maison-Carrée. Là, le repos absolu et un régime de choix le remirent rapidement sur pied.

En 1920, l'Afrique Orientale allemande passait sous mandat anglais. Rome avait tardé jusqu'à ce moment pour nommer un successeur à Mgr Lechaptois. Au Consistoire du 22 avril, le P. Birraux fut promu vicaire apostolique, avec le titre d'évêque de Kom Ombo, ancien évêché de Haute-Égypte. Le choix était excellent. Son sacre eut lieu à Bernex, dans l'église du village natal. La cérémonie fut un petit triomphe dans le cadre paroissial, tout près des fonts baptismaux, où il avait été régénéré 37 ans plus tôt, à l'autel même de sa première messe de 1908.

Les adieux faits partout, Mgr Birraux s'embarqua à Marseille le 15 octobre pour arriver à

Karema fin novembre. Tous les missionnaires l'attendaient avec impatience, heureux de sortir du provisoire qui durait depuis trois ans. Dominant ses appréhensions et ses émotions, M^{sr} Birraux aborda avec calme la situation créée durant la guerre. Le tableau n'était pas riant : une chrétienté affaiblie par 4 années de troubles et 3 de veuvage ; un personnel surchargé et fatigué du fait de la réduction d'une vingtaine de confrères ; les écoles rurales désorganisées par suite de l'impossibilité de les visiter régulièrement ; les auxiliaires catéchistes diminués en nombre et refroidis dans leur zèle ; les séminaires paralysés dans leur marche ; ici et là des ruines matérielles à réparer. Il était grand temps de remédier à cette situation. M^{sr} Birraux n'hésita pas ; il s'attela à la besogne avec une énergie au-dessus de tout éloge. Les plans qu'il ruminait depuis des mois furent vite dressés et mis à exécution à mesure des possibilités et il ne souffrit pas qu'on discutât ses ordres ou qu'on négligeât d'obéir.

Allant au plus pressé, M^{sr} Birraux s'assura au plus vite des auxiliaires indigènes pour les nombreuses écoles rurales plus ou moins délaissées. En 1920, M^{sr} Birraux trouva 250 catéchistes en fonction. Il rétablit son école de catéchistes à Zimba. Pour relever le niveau intellectuel de tous ses catéchistes anciens et nouveaux, il établit des examens qu'il fit passer lui-même et conféra des diplômes de deux degrés. Il envoya à l'École normale de Mrogoro ses meilleurs catéchistes pour y faire un stage et conquérir les brevets exigés par la loi anglaise. En 1934, son École normale de Kigoma commençait à former sur place des instituteurs diplômés par l'État. Instituteurs et catéchistes formaient au départ de Monseigneur en 1936 un petit bataillon de 418 auxiliaires.

Quand M^{sr} Birraux prit en main la direction du vicariat, le séminaire de Karema comptait de 35 à 40 jeunes gens. Il imprima un nouvel élan à cette institution. En 1921, il élargit le programme des études ; il veilla à maintenir un personnel fixe et qualifié et suivit de près la marche de la maison. En 1925 et 1928, il prit d'autres mesures, qui permirent d'apporter de nouvelles améliorations. La station d'Utinta fut aménagée en grand séminaire régional, en attendant que les bâtiments du grand séminaire de Kipalapala fussent achevés. En 1923, les travaux étaient terminés et les élèves occupèrent leur nouveau séminaire. Là, une formation sérieuse et profonde put être donnée par des maîtres de choix. Dix-sept abbés du Tanganika y poursuivaient leurs études, quand M^{sr} Birraux quitta le vicariat en 1936.

M^{sr} Birraux ordonna les six premiers prêtres noirs du Tanganika. En janvier 1923, il eut la joie de conférer le sacerdoce aux deux premiers

prêtres — ses anciens de 1911 — dans l'église de Karema devant une foule compacte, fière de voir ses enfants monter à l'autel. Le 8 septembre 1927, un troisième fut ordonné. Le 29 juin 1933, au 25^{me} anniversaire de sa propre ordination sacerdotale, Monseigneur ordonna prêtres trois nouveaux. Dès l'automne de la même année, il confia à quelques-uns de ses prêtres indigènes le poste de Mulera, dans l'Uha. Il aurait préféré les laisser plus longtemps sous la tutelle des Pères, mais il fallait d'urgence occuper de nouvelles stations. En 1927, l'Autorité britannique invitait M^{sr} Birraux à prendre en charge la direction spirituelle de la léproserie de Makete (600 à 800 malades). Monseigneur y mit une condition : qu'avec la léproserie, tout le district soit ouvert aux missionnaires catholiques. La condition fut agréée et le poste de Makete aussitôt créé. Le district comptait 250.000 âmes. Au Nord, M^{sr} Birraux, pressé par les circonstances et tenté par l'appât de 500.000 âmes, fonda en 1926 la mission Saint-Paul du Mulera, dans l'Uha. En 1932, sur les instances des chefs et de leurs subordonnés, une seconde station fut créée à Nyarongo, à l'extrémité Nord du royaume. En 1933-34, le vicaire apostolique précipita l'occupation des principaux points de la région, et fonda successivement 5 missions. Il se fit même concéder une centaine de terrains pour futures écoles. Le coup était audacieux au point de vue apostolique ; il était téméraire au point de vue financier. Mais le téméraire comptait sur la Providence et la Providence ne l'abandonna pas.

M^{sr} Lechaptois avait formé une chrétienté fervente. La guerre passa sur cette jeune église : l'esprit chrétien baissa, au grand tourment du saint évêque. M^{sr} Birraux entreprit avec courage l'œuvre du redressement. Il érigea, en 1922, les stations en paroisses avec délimitations précises. Il créa une petite revue mensuelle pour renseigner les missionnaires et diriger leur action. Dans ses visites pastorales, il restait 6 à 8 jours dans chaque poste, passait tout en revue, examinait les catéchistes. Il voulait l'instruction solide et s'efforçait d'inspirer une mentalité plus large, une foi plus agissante. Il demanda la coopération des fidèles aux frais de construction de leurs chapelles-écoles, établit le « Denier du Culte », insistant d'une manière spéciale au moment de ses entreprises dans l'Uha, auxquelles il intéressa avec succès les Wafipa. Il établit l'œuvre de la Propagation de la Foi, qui donna plus qu'il n'espérait et corrigea ainsi petit à petit la mentalité trop égoïste. Il créa « l'Action Catholique » avec un petit groupe de choix dans chaque village chrétien. Bref, M^{sr} Birraux s'efforça d'infuser un esprit vraiment chrétien à ses ouailles. C'est ainsi que la chrétienté du vicariat du Tanganika, qui était de 17.000 néophytes en 1920, passa à 55.000 en 1936.

Au début de 1936, M^{sr} Birraux quitta son vicariat pour aller assister à Maison-Carrée, au Chapitre général de la Société. Le 21 avril, les élections capitulaires eurent lieu et comme on l'avait prévu, M^{sr} Birraux recueillit la majorité des suffrages. Le lendemain, la S. C. de la Propagande approuvait le choix et le soir même, M^{sr} Joseph Birraux était solennellement intronisé comme supérieur général et recevait l'hommage du baise-main de neuf évêques et de tous les capitulants, ainsi que de tous les missionnaires présents. En assumant la lourde croix, M^{sr} Birraux avait du moins la satisfaction de constater l'unanimité des cœurs au tour de sa personne.

En général avisé, M^{sr} Birraux tenait à maintenir un contact permanent, cordial, efficace avec ses missionnaires de près et de loin, pour assurer l'unité d'esprit et la coordination des activités. Ce contact nécessaire, il le maintint par ses lettres, par ses circulaires, par ses visites. Dans ses missives il ne faut pas voir des actes de gouvernement, mais des communications de famille, des informations courantes, des entretiens familiers. Les circulaires, elles, sont de véritables actes de gouvernement. Il en méditait soigneusement d'avance la matière ; il les rédigeait avec soin, avec élégance même. Elles sont le fruit d'un travail minutieux, où tout est prévu, pesé, réglé. Monseigneur resserrait ces contacts par ses visites des maisons d'Europe et d'Amérique. En 1937, il entreprit une longue visite à travers les missions des Pères Blancs de l'Afrique Occidentale. Partout, il témoigna un intérêt paternel au travail accompli et prodigua de délicats encouragements dans les difficultés spéciales que rencontrent les missionnaires de ces régions. Il parcourut ainsi 7.000 km, visita 40 stations, vit 130 missionnaires et rentra à Maison-Carrée le 4 mars 1938, enchanté de sa tournée apostolique. Le Sahara et la Kabylie reçurent également la visite du Supérieur général.

Durant son généralat, deux problèmes retinrent particulièrement l'attention et l'effort de M^{sr} Birraux : la formation des Provinces et la bonne marche des missions, malgré les difficultés créées par la guerre. La Société des Pères Blancs vécut 70 ans dans la plus étroite unité, sans éprouver le besoin de créer de vraies provinces, se contentant de divisions provisoires. Cette longue adolescence fut un bien inappréciable pour la stabilisation de cette famille religieuse et la fixation de son esprit propre. Cependant, les Capitulants de 1936 décidèrent la mise en train de la formation des Provinces, tout en laissant au Général et à son conseil le soin de fixer le moment et de préciser les modalités. M^{sr} Birraux obtint, dès 1936, l'érection canonique de la province d'Allemagne, en raison de la situation spéciale des missionnaires de cette région, soumis à un

régime très ombrageux. Des noviciats et des scolasticats furent créés en différents pays. En 1943, les rapports avec Rome à peine rétablis, M^{sr} Birraux obtint l'érection de 4 nouvelles provinces : Belgique, Canada, Hollande, France. L'Angleterre devait suivre en 1946. Monseigneur avait élaboré entre-temps un projet de statut des provinces, qui fut approuvé par le chapitre de 1947 et obtint ainsi force de loi.

Lorsque M^{sr} Birraux fut à la tête de la Société, son zèle s'élargit aussitôt à la mesure de son immense champ nouveau. Il suivit la marche de toutes les églises, contrôlant les méthodes de travail sans faire la moindre concession à des nouveautés de douteux aloi ou à l'abandon des bons chemins battus. Il lança sa magistrale circulaire sur l'apostolat, qui est une mise en relief très forte des principes de l'action missionnaire « Père Blanc » : principe de vie intérieure très intense chez l'apôtre, principe de travail en commun dans une subordination absolue, principe de la science de l'apôtre et de son rayonnement, principe de la collaboration indigène et de ses conditions. Guidés par ces instructions paternelles, les missionnaires poursuivaient partout leurs œuvres avec entrain, quand soudain sonna le tocsin de guerre. Le nombre des mobilisés s'éleva jusqu'à 370. Monseigneur les suivit de ses prières et de ses conseils. Beaucoup de ses fils eurent au front une conduite héroïque : ils totalisèrent 190 citations, 10 Médailles militaires, 10 Légions d'Honneur, 112 Croix de Guerre. Leur vénéral Supérieur général était légitimement fier de ses fils. Cette fierté, cependant, n'atténuait pas sa douleur devant les 39 victimes tombées sur les champs de bataille et les 25 malheureux qui languissaient en captivité. Cette fierté atténuait moins encore le tourment que lui causait l'arrêt du travail apostolique dans bon nombre de missions et l'avance qu'y prenaient les sectateurs de l'Islam.

Il semble qu'une si longue épreuve aurait dû paralyser pour longtemps l'essor des missions. Grâce à Dieu il n'en fut rien et dans l'ensemble des vicariats on put enregistrer de beaux accroissements durant le décennat de M^{sr} Birraux. Le nombre des stations s'éleva à 409, sans compter naturellement les maisons établies en Europe. Les ouvriers apostoliques qui se dévouaient à l'évangélisation des païens et des musulmans étaient passés de 1.800 à 2.272 en 1946, grâce à l'apport toujours croissant des jeunes provinces. Le clergé indigène était venu grossir ce bataillon avec son beau contingent de 309 prêtres noirs. En 1939, M^{sr} Birraux eut la noble satisfaction d'assister au sacre du premier évêque indigène du centre africain, M^{sr} Joseph Kiwanuka, un fils de la Société, qui devint le chef du premier vicariat apostolique confié entièrement au clergé indigène : celui de Masaka. Les efforts conjugués

de tous ces apôtres, blancs et noirs, assurent actuellement un accroissement annuel de 290.000 nouveaux baptisés, si bien que le total des fidèles est de 3.300.000 chrétiens vivants. Chaque année, un total de 38.000.000 communions leur est distribué. Quant aux enfants, jeunes gens, jeunes filles, remplissant les écoles dans les missions des Pères Blancs, leur nombre approche du million. Durant la période du généralat de M^r Birraux, une quinzaine de nouvelles circonscriptions, préfectures et vicariats, ont été formées. Bref, ce décennat a enregistré une belle progression des œuvres de la Société des Pères Blancs et une transformation profonde de la carte de leurs missions.

M^r Birraux jouissait d'une constitution robuste et d'une excellente santé. Seulement, les fatigues excessives, les veilles prolongées, les fièvres répétées avaient miné son organisme, sans qu'il y prit garde. Les premières alarmes lui vinrent au retour de son voyage à Rome, en 1938. Monseigneur éprouva alors une fatigue, un épuisement qu'il ne s'expliquait pas. A son retour à Alger, son médecin lui donna l'explication : usure du cœur, mauvais fonctionnement de cet organe. Le repos s'imposait, et puis les ménagements. Au mois d'octobre 1941 et en juillet 1945, il eut de sérieuses alertes, qui causèrent des craintes très vives autour de lui. Chaque fois Monseigneur se remettait ; mais il se demandait où était son devoir : rester au gouvernement, malgré les rudes secousses subies, ou déposer le fardeau du généralat. Au printemps de 1947, un mois avant le chapitre, il se décida pour la démission. Le 29 avril, le vénéral Supérieur général adressa une lettre d'adieu à ses missionnaires : le ton est d'une poignante émotion. Ce choc moral fut-il suffisant pour expliquer la suite des événements ? Dieu seul le sait ! Le fait est que, vers 3 heures de l'après-midi, Monseigneur s'écroulait devant la porte d'un de ses secrétaires et, après 18 heures d'agonie, il fut terrassé par la mort. Il avait 63 ans. Sa tâche était terminée et bien accomplie : une journée vraiment pleine.

Et maintenant, M^r Joseph Birraux repose au cimetière de famille à Maison-Carrée, auprès de ses prédécesseurs, M^r Livinhac et le Tr. R. P. Voillard.

[J. S.]

8 octobre 1955.
P. M. Vanneste.

BISSCHOPS (*Georges-Guillaume-Charles*), Général (Schelle, prov. d'Anvers, 22.4.1853 — Bruxelles, 18.10.1932). Fils de Pierre-Jean et de Shaw, Marie-Antoinette-Josèphe ; époux de Guyaux, Joséphine.

Entré comme volontaire au régiment des grenadiers le 18 octobre 1870, il était sous-

lieutenant désigné pour le 3^e régiment de chasseurs à pied le 8 octobre 1876. Le 28 septembre 1883, promu lieutenant, il passait aux carabiniers. Le 1^{er} mai 1887, il prenait du service à l'É. I. C. et s'embarquait le 8 à Anvers, sur le *Vlaanderen*.

A Boma, le 3 juin, il fut désigné pour Léopoldville où il exerça les fonctions d'adjoint à la brigade topographique durant dix-huit mois (11 juillet 1887-8 novembre 1888) après quoi la maladie le contraignit à descendre à Boma et à regagner l'Europe à bord du *Landana*, le 1^{er} février 1889.

La santé rétablie, il réintégra l'armée belge, y fut nommé successivement capitaine en second (31 décembre 1890), capitaine adjudant major (21 janvier 1893), et capitaine commandant de 2^e classe (20 juillet 1893).

Il reprit alors du service au Congo, s'embarqua à Liverpool et arriva à Boma le 2 août 1893. Il fut chargé du recrutement dans le Bas-Congo, mais, dès le 16 août 1894, la santé de nouveau ébranlée, dut rentrer en Europe à bord de *Coomassie*.

Reprenant de nouveau du service à l'armée, il fut mis à la retraite, après avoir pris part aux opérations de la guerre de 1914-18, avec le grade de général.

Il était chevalier de l'O. R. du Lion, et porteur de la croix militaire de 1^{re} classe et de l'Étoile de service.

[J. J.]

2 mars 1953.
A. Lacroix.

Reg. matr. n° 393. — Dupont, *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, pp. 162-163, 166, 172, 260. — Janssens et Cateau, *Les Belges au Congo*, 3 vol. Anvers, 1912, ad litt. — *Le Conseiller congolais*, 1932, 374.

BISTEAU (*Édouard-Antoine*), Officier de la Force Publique (Rosières-S.-André, Brabant, 10.4.1872 — Anderlecht, 20.12.1927). Fils de Joseph-Florius et de Spreutels, Julienne-Augustine.

Engagé au 5^e régiment de ligne le 16 juillet 1888, sergent le 16 août 1894, il s'engage, l'année suivante, au service de l'É. I. C.

Admis en qualité de sergent de la Force Publique le 6 septembre 1895, il arrive au Congo le 30 et est envoyé dans le district des Bangala, à peine pacifié. Promu successivement premier sergent, sergent major et adjudant, il accède à la sous-lieutenance le 1^{er} juillet 1897. Son terme expiré, il s'embarque à Boma le 27 juillet, mais repart en février 1899, et débarque de nouveau à Boma le 2 mars. Désigné cette fois encore pour le district des Ban-

gala, il arrive à Nouvelle-Anvers le 9 avril et reçoit le commandement du poste de Moenge. Nommé lieutenant le 1^{er} mars 1900, il est envoyé à Bumba et se voit confier, peu après, le commandement de la région de l'Itimbiri. A la fin de ce deuxième séjour qui a duré plus de cinq ans, il rentre en congé en Belgique, le 6 mars 1904.

Bisteau passe alors dans le service territorial et c'est en qualité de chef de secteur de 2^e classe qu'il reprend une troisième fois le chemin de l'Afrique au début de mars 1905. Après un bref séjour à Boma, il rejoint bientôt le district de l'Aruwimi pour lequel il a été désigné. A Basoko, le 25 avril, il est investi du commandement du secteur de Mogandjo. C'est là qu'il séjourne jusqu'à l'expiration de son troisième terme de service et, le 2 juin 1908, il quitte définitivement le Congo pour rentrer au pays.

A sa mort survenue en 1927, il était titulaire de l'Étoile de service à trois raies et de la Croix de Chevalier de l'Ordre royal du Lion.

[L. H.] 29 juillet 1952.
Marthe Coosemans.

BITTREMIEUX (Léo), Prêtre, missionnaire de Scheut (Syssele, 4.9.1880 — Boma, 21.9.1946). Fils de Charles et de Deloof, Nathalie.

Il fit de très brillantes humanités au collège Saint-Louis à Bruges, et entra à Scheut en 1899. Son aptitude extraordinaire pour l'étude des langues lui valut d'être chargé du cours de langues indigènes durant ses études et après sa prêtrise (15 juillet 1905).

Il partit pour le Vicariat du Congo en septembre 1907. Son premier terme ne s'acheva qu'en janvier 1925. Il revint à la Colonie de 1926 à mai 1933 et de janvier 1934 au 21 septembre 1946, jour de son décès à la Croix-Rouge de Boma.

Le P. Bittremieux appartient à la catégorie des grands missionnaires.

Sa vie : après avoir été supérieur à Kangu en 1909, fondateur de Vaku en 1910, il devint secrétaire de S. Exc. Mgr Van Ronslé en 1912. En 1915, il participa en qualité d'aumônier à la campagne du Cameroun.

Celle-ci terminée, il est nommé directeur du petit séminaire, à Kangu d'abord, à Nouvelle-Anvers, ensuite, pour terminer à Mbata Kiela.

Après un congé en Belgique il est nommé supérieur de la mission de Moanda. Son troisième séjour au Congo, il le commença comme professeur au grand séminaire de Kabwe, d'où il revient au Mayumbe, chargé de la direction de la communauté des frères indigènes.

En 1944, un incendie détruisit une documen-

tation unique, laborieusement réunie, de données sur le folklore du Mayumbe. Ceci n'abattit pas son courage. Parti en voyage d'études en Angola, il y contracta la fièvre des « kimputu », fut transporté à Moanda, puis à Boma pour y mourir.

La liste des publications du Père Léo Bittremieux est imposante. Elle comprend 28 livres et brochures, en langues européennes et congolaises et 87 articles dans des revues. La partie la plus importante en est consacrée au langage et coutumes du Bas-Congo. Son œuvre principale intitulée *Mayombisch Idiotikon* (3 vol.) a paru en 1923, puis en 1927.

Si son œuvre scientifique est importante, son influence morale le fut plus encore, car, les Européens puiseront dans ses œuvres une connaissance des Noirs et une grande sympathie pour eux. Les Congolais verront conservées et codifiées par le Père Bittremieux, les données éparses de leurs coutumes et même de leur langue que le savant missionnaire connaissait mieux que beaucoup d'entre eux.

Il était chevalier de l'Ordre de la Couronne (14 septembre 1934).

[F. D.] Scheut, 29 octobre 1955.
Eug. Wolters.

Missions de Scheut, octobre 1946, p. 171. — *Revue Zaïre*, février 1947, p. 215. — *Le Courr. d'Afr.*, 25 février 1948.

BIZET (Joseph-Eugène), Dessinateur (Bourg-S^t-Maurice, France, 19.5.1864 — Ixelles, 18.1.1937). Fils de Louis-Antoine et de Jacquier, Joanna.

Part pour la 1^{re} fois au Congo en qualité de dessinateur pour la Compagnie du Chemin de fer du Congo, le 16 octobre 1891 et fait ainsi partie des premières missions d'études que dirigent nos ingénieurs.

Il faut avoir vécu dans la brousse africaine d'alors pour se rendre compte de ce que semblables missions comportaient de dangers, de fatigues et d'obstacles à vaincre au milieu des difficultés sans cesse renouvelées. En mars 1894, Bizet rentre en Europe et pendant son congé de six mois travaille dans les bureaux de la Compagnie à Bruxelles.

Il repart en septembre de la même année en qualité de conducteur de travaux et ce jusqu'à la fin des études en mars 1896. Sa santé est assez délabrée et un séjour en Europe lui est nécessaire.

Après avoir travaillé dans les bureaux de Bruxelles, et parfaitement rétabli, il fait un séjour au Dahomey pour compte des ingénieurs Goffin et Paulissen qui s'occupent d'un chemin de fer dans ce pays.

En août 1902, il reprend pour la troisième fois

le chemin du Congo et devient chef de service aux Chemins de fer vicinaux du Mayumbe. Il est spécialement chargé de l'étude des routes pour automobiles.

Il rejoint l'Europe en mars 1904. Pendant la guerre 1914-1918, Bizet est détaché à l'État-major de l'armée anglaise. En récompense de ses bons services il reçoit la Croix du Meritorious Service et la Médaille de la Reconnaissance britannique du War Office. Par trois fois, il est cité à l'ordre du jour.

Il était en outre titulaire de la Croix de l'Étoile noire du Bénin et de la Médaille des Vétérans coloniaux.

23 novembre 1955.
F. Berlemont.

[A. E.]

BLACKBURN (*Catherine*).

Miss Blackburn fut la première missionnaire noire de la D. C. C. M. Elle travailla à Bolenge de 1907 à 1910 se dévouant aux filles et femmes indigènes. Puis elle quitta le Congo pour rejoindre la Y. W. C. A. en Afrique du Sud.

18 octobre 1952.
R. P. E. Boelaert.

Herbert Smith, *Fifty Years in Congo*.

BLAISE (*Isidore-Joseph*), Sergent F.P. (Louveigné, 21.1.1864 — Nouvelle-Anvers, 8.12.1892). Fils de Jacques-Nicolas et de Lerat, Hortense.

Engagé au 2^e régiment d'artillerie le 23 avril 1882, brigadier le 1^{er} octobre suivant, maréchal des logis le 2 novembre 1883 et licencié le 31 décembre 1887, il entre, le 23 avril 1889 en qualité de garde-convoi au Chemin de Fer de l'Etat, mais donne sa démission au début de 1891 pour entrer au service de l'É. I. C. en qualité de sergent de la Force Publique. Il quitte Anvers, à bord du *Pernambuco*, le 3 juin 1891, et, arrivé à Boma, est envoyé, en sa qualité d'ancien artilleur, au fort de Shinkakasa. Le 21 avril 1892, il est assigné à la Colonie scolaire de Nouvelle-Anvers. Il y consacre volontiers ses loisirs à la chasse, mais il se noie accidentellement, le 8 décembre, dans la poursuite d'un hippopotame.

5 décembre 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 726.

BLANC (*Léonard*) (R. P.), Père Blanc missionnaire d'Afrique (Rousson, département du Gard, France, 13.11.1851 — Kamoga, Bukumbi, 20.8.1886).

D'origine française, il entra au noviciat des Pères Blancs en 1874 et fut ordonné prêtre le 23 septembre 1880. Cette même année, il se joignait à la troisième caravane des Pères de sa congrégation (dirigée par le R. P. Guillet et dont faisaient partie les auxiliaires belges Staes et Taillieu) qui se rendait dans la région des Grands Lacs africains pour y prendre part à la lutte contre les esclavagistes. La caravane qu'avait rejointe le capitaine français Jouvert, quitta Alger le 8 novembre 1880. Elle arriva à Zanzibar le 11 décembre et gagna, le 5 mars 1881, Mdaburu où une mission fut fondée. Le Père Blanc y resta quelque temps en compagnie du P. Guillet, mais le poste fut bientôt cédé aux Pères du Saint-Esprit qui opéraient dans la préfecture de Zanguebar. Le 25 juillet 1881, sur les ordres de Mgr Lavigerie, les Pères Guillet et Blanc quittèrent donc Mdaburu et allèrent fonder à Tabora à partir du 6 août, un orphelinat et une procure dans la propriété que leur cédait le Dr Vanden Heuvel, de l'É. I. C., sur le point de rentrer en Europe. Mais, le 3 décembre, le personnel de la mission, relevé par une nouvelle équipe de missionnaires, partait pour le Tanganika. Cependant, comme en cours de route, les porteurs se refusèrent à servir, les Pères Blanc et Ménard retournèrent à Tabora (4 janvier 1882), leurs confrères poursuivant seuls le voyage vers Mulweba, sur le Tanganika. Peu après, le Père Blanc était désigné par le P. Guillet pour la mission du Mwanza ou du Bukumbi, et attaché à la mission de Kamoga. Il s'y fit le semeur de la parole évangélique et le défenseur des indigènes dont il se fit aimer paternellement, pendant cinq années. Il mourut à la tâche sans être rentré se reposer une seule fois en Europe.

21 novembre 1953

Marthe Coosemans.

[J. J.]

J. Becker, *La vie en Afrique*, Brux., Éd. Lebègue 1887, II, pp. 11, 88. — R. P. Van Neste, *Biogr. du R. P. Guillet*, (*Biogr. col. belge*, Brux., 1952). — Instit. roy. col. belge, III, p. 391.

BLANCHARD (*Émile-Alphonse-Charles*), Sous-lieutenant de la Force Publique (Bruxelles, 14.2.1874 — Léopoldville, 8.9.1903). Fils de Charles-Émile-Jules et de Trullemans, Thérèse.

Ses études moyennes et professionnelles accomplies, Émile Blanchard entra aux carabiniers le 8 avril 1890. Il en sortit, sergent, le 4 juin 1896 et se fit admettre au service de la Force Publique de l'É. I. C. pour s'embarquer à Anvers le 6 octobre 1897.

Désigné à son arrivée au Congo, le 3 novembre 1897, pour le camp d'instruction de Zambi,

il s'y montra excellent instructeur, y obtint les galons de sergent-major le 1^{er} juillet 1899 et ceux d'adjudant le 1^{er} novembre suivant.

Promu sous-lieutenant le 3 mai 1900 ; il fut envoyé dans la Province orientale et y participa excellemment aux opérations menées peu après par Malfeyt contre certains refuges de révoltés batetela, opérations qui furent appelées parfois campagne de l'Urua.

Il descendit le 17 novembre 1901 vers Boma pour s'y embarquer le 14 décembre suivant pour l'Europe.

Il repartit d'Europe le 29 octobre 1902 pour être attaché à la Ruzizi-Kivu. Arrivé à Uvira le 2 février 1903, il fut chargé du commandement du Poste, mais, bientôt, la maladie le contraignit à redescendre le Fleuve. Il succomba à Léopoldville à une crise dysentérique aiguë.

9 juillet 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 2171.

BLAUDE (*Clovis-Adhémar*), Sergent de la F. P. (Tongres-Notre-Dame, Hainaut, 2.11.1865—Matadi, 14.12.1892). Fils d'Eugène et de Debraine, Clotilde.

Soldat au 14^e de ligne depuis le 4 octobre 1881, il y est promu sergent-major le 22 avril 1887. En 1891, il entre au service de l'É. I. C. dans le cadre de la F. P., part d'Anvers le 18 août à bord du *Niger* et est affecté à Matadi. Bien noté, il semble promis à un rapide avancement quand il succombe à une atteinte d'hématurie le 14 décembre 1892.

4 août 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 767.

BLOCH (*Émile-Jean-Baptiste*), Sous-officier, agent commercial, industriel (Arlon, 26.5.1883 — Léopoldville, 23.6.1928).

Bloch séjourna au Congo au service de l'É. I. C., puis de la Colonie du Congo belge, de 1902 à 1910, ce en deux termes de service. Il passa le premier à partir du 25 décembre 1902 dans l'Enclave de Lado, attaché à une colonne de renfort puis à la mission Lemaire, où il se trouva notamment sous les ordres de Paulis. Il passa le second, dans la zone de l'Uere-Bili, aux postes de l'Uere, de Lebo, de Bondo, entre autres, et quitta le service de la F. P. avec le grade d'agent militaire le 21 février 1910.

Le 18 mars 1911, il entra au service de la Communière qu'il servirait, dans les deux Uele, en qualité de chef de secteur, jusqu'au 28 février 1915.

On le voit peu après à Léopoldville, mandaté

par la firme anversoise Osterrieth. C'est l'heure où l'amande palmiste ou coconote, à raison de ses utilisations possibles dans l'industrie de guerre, prend une telle importance sur les marchés congolais que de bons chansonniers la mettront en chanson. On appellera Bloch : le roi de la coconote !

En 1918, il s'associera avec Arthur Brenez qui, à l'expiration d'un voyage d'études consacrées à l'exploitation du palmier à huile, a décidé de fonder à Léopoldville l'*Avenir colonial belge*, d'abord hebdomadaire, mais bientôt quotidien, le premier journal belge sorti au Stanley-Pool. Bloch en sera l'imprimeur, fondant à cet effet la première imprimerie de la rive belge du Pool. Mais, assez vite, les deux associés se séparent et Brenez, qui vient de s'adjoindre H. de Langhe, reprend l'imprimerie tout en conservant la propriété et la direction du journal.

Rentré malade en Belgique, en 1926, Bloch retourne au Congo, dès son rétablissement : il y fonde une seconde imprimerie et un hebdomadaire, la *Revue du Congo*, avec Vital Gosseye. Il s'occupe également de diverses affaires tendant généralement à relever le confort des habitants du Pool : fabrique d'eaux minérales, installations de cinéma, etc. Mais sa chance l'a quitté. Il mourra pauvre, d'un accès de fièvre typhoïde, le 23 juin 1928. Il était médaillé de l'Ordre royal du Lion et titulaire de l'Étoile de Service.

15 janvier 1955.

Marthe Coosemans et J.-M. Jadot.

Trib. cong., 31 juillet 1928, 1. — Renseignements recueillis par J.-M. Jadot auprès de M. Martin Thèves, directeur général de la Forminière, de feu Jules van Lancker, de M. Arthur Brenez, fondateur de l'*Avenir colonial belge* et souvenirs personnels.

BLOMMAERT (*Michel-Joseph-Julien*), Greffier près le tribunal de première instance d'Élisabethville (Audenaerde, 23.6.1889 — Élisabethville, 29.10.1946). Fils de Laurent et de Vanderdonck, Marie-Thérèse.

M. Blommaert mérite une mention spéciale parce que, exerçant des fonctions qui ne confèrent pas un grand relief à leurs titulaires, pendant longtemps il rendit de grands services à la population d'Élisabethville avec laquelle il se trouvait en contact permanent et aussi parce qu'il mérita la reconnaissance de ses chefs et nous dirons même leur amitié.

Il est vrai qu'avant de partir au Congo il avait acquis une formation inusuelle chez un greffier de tribunal. Il possédait, en effet, le grade de candidat notaire. A son arrivée au Katanga se 23 mars 1912, il s'adapta très rapidement à son rôle de greffier près le tribunal de première

instance d'Élisabethville qui déjà alors était et est encore maintenant un des tribunaux les plus encombrés du Congo. Travailleur de premier ordre, il ne ménageait aucune peine pour mener à bien chaque affaire dans le plus bref délai possible. D'autre part, l'aménité et l'égalité de son caractère lui avaient attiré beaucoup de sympathies.

Après deux termes de trois ans, M. Blommaert se rendit compte qu'il n'avait pas d'avenir dans des fonctions subalternes et maigrement rémunérées. Sur le conseil de son frère, directeur de l'Agriculture au Congo, un des initiateurs de la culture du coton, il se tourna vers les entreprises privées et entra au service de la Société Cotonnière Congolaise qui faisait ses débuts. Cependant, il se rendit vite compte qu'il avait fait fausse route et ne tarda pas à rentrer au pays où, pendant plusieurs années, il s'occupa d'affaires financières.

Hélas ! la crise de 1930 vint bouleverser son œuvre et, son cœur restant toujours attaché au Congo, il sollicita sa réadmission dans l'administration coloniale. Il y avait laissé de tels souvenirs qu'il fut passé outre à la règle de ne pas rengager les fonctionnaires démissionnaires. Il fut réintégré dans ses fonctions de greffier qui, dans l'intervalle, avait bénéficié d'un statut et de traitements plus favorables.

Il passa plusieurs années dans les régions équatoriales et finalement reprit, en 1944, la direction du greffe du tribunal de première instance d'Élisabethville. Comme jadis, il y donna pleine satisfaction.

Il avait atteint l'échelon supérieur dans les services des greffes et il s'appêtait à rentrer en Belgique pour y jouir de sa pension quand, en 1946, sa santé fut gravement atteinte et il décéda sur ce sol d'Afrique où il avait débarqué trente quatre années plus tôt. Il laissait le souvenir d'un serviteur d'élite.

M. Blommaert était chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre royal du Lion, de l'Ordre de la Couronne, titulaire de l'Étoile de service en or et de la Médaille commémorative du Congo.

29 novembre 1956.
F. Dellicour.

BLONDIAU (René), Sous-officier de la Force Publique (Mons, 7.7.1887 — au Lubafu, 28.2.1916). Fils d'Alfred et de Cornu, Désirée-Adèle.

Engagé par le gouvernement belge du Havre pour la durée de la guerre, il s'embarqua à Marseille, le 19 août 1915 et gagna le Congo via Mombasa. Mis à la disposition du commandant des troupes belges de l'Est, il fut versé aux troupes du Kivu en qualité de mitrailleur.

Dans la nuit du 27 au 28 février 1916, alors qu'il faisait la ronde de nuit au Lubafu, près du camp de Kibati que commandait le capitaine Bollen, Blondiau qui était dur d'oreille, n'entendit pas les sommations d'usage faites par la sentinelle et continua d'avancer dans l'obscurité, trompant ainsi sur ses intentions le soldat chargé de la surveillance. Mis en joue par la sentinelle, il fut atteint d'une balle au front et tué sur le coup.

[J. J.] 15 juin 1954.
Marthe Coosemans.

Les campagnes coloniales belges, 1914-1918, Brux., 1927-1932, t. III, ann. 428.

BOCK (DE) (*Frans-Albert*, en religion *Frère Aalbrecht-Frans*), Frère des Écoles chrétiennes, professeur à la Colonie scolaire de Boma (Alost, 9.9.1877 — Boma, 8.12.1918). Fils de Joseph et de Neefs, Catharina.

Il entra au noviciat des Frères des Écoles chrétiennes dans sa vingtième année et acheva ses études à Louvain. Il fut envoyé au Congo en 1912 et attaché à la Colonie scolaire de Boma, établissement créé sous l'É. I. C., en vertu d'un décret du Roi-Souverain daté du 12 juillet 1890, par mesure de tutelle en faveur des enfants libérés à la suite de l'arrestation ou de la dispersion d'un convoi d'esclaves, des enfants esclaves fugitifs qui réclameraient la protection de l'État, des enfants indigènes délaissés, abandonnés ou orphelins et de ceux à l'égard desquels leurs parents ne remplissaient pas leurs devoirs d'entretien et d'éducation. La Colonie avait été, dès ses débuts, confiée au Vicaire apostolique du Bas-Congo. Celui-ci avait pu obtenir, en 1910, le précieux renfort des Frères des Écoles chrétiennes et c'est ainsi qu'en 1912 le Fr. De Bock put mettre ses connaissances et sa jeune expérience pédagogiques au service des pupilles de la Colonie réunis à Boma.

On soupçonne bien que ces enfants à l'éducation première généralement négligée et souvent pervertis par ceux-là qui les avaient mis dans la nécessité d'accepter la tutelle de l'État, avaient le plus grand besoin de maîtres spécialisés et particulièrement disposés à tous les dévouements. Le Frère De Bock fut des plus efficaces parmi les bienfaiteurs de ces « poulbots » de couleur.

Malheureusement, l'établissement où s'exerçaient ses généreuses activités n'était pas des mieux défendus contre les traîtrises du climat et des enfants qui y entretenaient, entre autres endémies, les fièvres paludéennes. C'est ainsi qu'en 1916, le R. F. De Bock fut envoyé en France pour y recevoir les soins que demandait son état. Heureusement, après quelques mois de convalescence passés en la maison de sa congré-

gation de Fleury, il put reprendre le chemin du Bas-Congo. Il y fut accueilli avec joie par des élèves dont il avait su redresser les travers et spiritualiser les tendances. N'eut-il pas le bonheur de voir plusieurs d'entre eux prendre part, enu volontaires, aux campagnes guerrières de 1914-1918 ?

Le Fr. De Bock, cependant revenu à meilleure santé, allait tomber victime de la grippe espagnole. Il y succomba, en effet, le 8 décembre 1918, en la fête de l'Immaculée Conception.

[J. J.]

25 juin 1956.
Frère Édouard.

BOECK (DE) (*Achille*), Missionnaire-prêtre de la Congrégation du Cœur immaculé de Marie de Scheut (Saint-Amand, Puers, 19.2.1882 — Bruxelles, 4.6.1938).

Parti d'Anvers le 18 août 1919 à destination du Vicariat apostolique de Nouvelle-Anvers dont son frère Égide était le titulaire, Achille De Boeck fut d'abord attaché au poste d'Ebonda. Il fut ensuite rappelé à Nouvelle-Anvers où il fut chargé des services enseignants du Vicariat, y créant successivement les établissements scolaires de Boso-Mandji, de Bumba, d'Ebonda et de Boso-Mondanda. Rentré au Pays en mai 1929, il en repartit l'année suivante pour un nouveau terme de sept ans à Nouvelle-Anvers. Après 18 ans de Congo, épuisé, il rentra en Belgique et s'y éteignit l'année suivante.

Il était le frère de Mgr E. De Boeck, du P. Jules De Boeck, missionnaire de Scheut au lac Léopold II et d'une chanoinesse de Saint-Augustin, supérieure de mission aux Philippines. Il était aussi l'oncle du frère Louis De Boeck, également scheutiste.

Il fut longtemps rédacteur des *Annalen van het Genootschap der H.-Kindsheid* (1910-1914) et collabora à *Proeve eener Bibliographie van de Missionarissen van Scheut*, ouvrage dirigé par W. A. Grootaerts et D. Van Coillie.

[J. J.]

14 août 1954.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 15 juin 1938, 2. — *Missions de Scheut Chine Congo*, juin 1938, 205.

BOECK (DE) (*Égide*) (Mgr), Vicaire apostolique (Puers, Brabant, 13.11.1875 — Lisala, 20.12.1944). Fils de Benoît et de De Wachter, Marie-Catherine.

Ses humanités anciennes terminées au petit séminaire de Malines, E. De Boeck entra le 7 septembre 1894 au noviciat de Scheut et, ayant été ordonné prêtre à Scheut le 1^{er} juillet 1900, il partit pour le Congo le 1^{er} septembre de la même année.

Son premier terme au Congo, jusqu'en août 1916, il le passa comme directeur de la colonie scolaire de Nouvelle-Anvers d'abord (1901-1907), puis comme supérieur toujours à la même mission (1907-1913). Le 25 juin de cette année, il fut nommé pro-préfet apostolique du Haut-Kassai jusqu'à la date de son retour en Europe, à Londres, car la Belgique était envahie. En janvier 1919, il revint en Belgique où il fut nommé recteur de la maison de Scheut. Il donna, en outre, des cours de lingala à l'Université de Louvain et à l'Union coloniale.

Nommé vicaire apostolique de Nouvelle-Anvers (4 janvier 1921), il fut sacré évêque titulaire d'Azotos, à Scheut le 8 mai 1921 et repartit pour le Congo le 8 septembre 1921. Cinq ans plus tard, exténué par les travaux apostoliques, il revint en Belgique. En 1928, sa santé étant rétablie, il repartit pour la troisième fois. Au cours de ce séjour, il déplaça de Nouvelle-Anvers à Lisala, le siège de son Vicariat (1931).

En 1938, il fut de nouveau obligé de venir refaire sa santé en Belgique. Il en repartit pour la quatrième fois le 5 mai 1939.

En juillet 1942, il demanda à Rome un coadjuteur. Celui-ci, Monseigneur Van der Bergh, François, fut sacré à Lisala le 29 juin 1943.

Monseigneur Égide De Boeck consacra ses dernières forces à la gestion de son vicariat et mourut très pieusement à Lisala le 20 décembre 1944, ayant rempli une vie pleine de grandes œuvres, d'années et de mérites, non seulement comme missionnaire, comme évêque, mais aussi comme pionnier de la colonisation belge en Afrique. Cette vie si pleine mérite qu'on en souligne les aspects principaux.

D'abord : l'organisation de sa chrétienté. À son arrivée au Congo, il n'y avait dans cet immense territoire du Haut-Congo que trois postes de mission : Nouvelle-Anvers, fondée en 1889 par les missionnaires de Scheut, Bamania (1895) et Mpaku (1900) par les Pères Trappistes. Sous la direction d'Égide De Boeck, supérieur d'abord, évêque ensuite, de très nombreuses missions furent érigées. Le vicariat primitif vit arriver les PP. de Mill Hill, les missionnaires du Sacré-Cœur, les PP. Montfortains et les missionnaires Lazaristes, qui formèrent au cours des ans des territoires ecclésiastiques autonomes.

Mgr De Boeck put aussi multiplier les fondations de religieuses européennes et vit éclore des communautés de religieuses et de frères autochtones. Enfin, il accorda une bonne part de ses soins à la fondation du petit séminaire de Bolongo. Il appela également des médecins européens attachés aux hôpitaux qu'il érigea.

Une autre caractéristique de son action fut l'impulsion énergique qu'il donna à l'enseignement. Il prodiguait encouragement et félicitations aux missionnaires qui, répondant à ses

exhortations, favorisaient l'essor des écoles. Il en poussa l'organisation méthodique. Chaque mission eut bientôt son directeur d'école. L'Évangélique notait avec soin dans son journal personnel, les progrès de chacune. Dès 1928, il avait érigé une école normale. Cette préoccupation de l'épanouissement des écoles développa en Mgr De Boeck l'attention qu'il donnait aux langues congolaises. Il ressuscita, si l'on peut s'exprimer ainsi, le dialecte des Bangala. Il en codifia le lexique et la grammaire qui, de très longues années durant, furent les manuels les plus répandus. La tâche n'était pas aisée, car altérée par un usage hâtif, la langue s'était profondément abâtardie. Que Mgr De Boeck ait réalisé une œuvre de valeur, est prouvé par son succès même auprès des populations autochtones. Le Vicaire apostolique de Nouvelle-Anvers a travaillé sur une langue en pleine évolution, une langue vivante et son œuvre est aussi une œuvre vivante. Trente livres et brochures, dont plusieurs en lingala, et 21 articles portent le nom de Mgr De Boeck comme auteur.

Quand nous aurons encore signalé le souci de donner aux églises si nombreuses qui, sous son gouvernement, furent ouvertes, un cachet élégant, digne et artistique, nous aurons achevé de décrire les notes si particulières de son œuvre.

Mgr De Boeck associait à ses qualités de missionnaire et de pionnier réaliste, une paternelle bonté, une piété profonde, un abord facile et simple, qui n'enlevaient rien à son autorité.

Praedica Verbum, prêchez la parole de Dieu, fut sa devise. Il le fit par ses actes, par sa parole, par ses écrits et surtout par son exemple.

Distinctions honorifiques : chevalier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Ordre royal du Lion ; porteur de la Médaille commémorative du Congo.

[F. D.]

17 novembre 1956.
Eug. Wolters.

Mgr Vanden Bergh, *Levensschets* — Mgr E. De Boeck, (Uitgeverij drukkerij Umangi) 1955, 49 blz. — *In Memoriam: Missiën van Scheut*, 1945, n° 1, pp. 11-12. — *Missions de Scheut*, 1945, n° 1, p. 12. — *Proeve eener bibliographie van de Missionarissen van Scheut*, cf. pp. 30-31. — (Uitgave Kerk en Missie, janvier 1939, n° 71).

BOIGELOT (André), Docteur en médecine (St-Vaast, 5.1.1865 — Salon-de-Provence, 22.11.1929).

Boigelot commence les études de médecine à l'Université de Louvain, il part aux États-Unis d'Amérique et achève ses études en Californie, où il obtient le diplôme de docteur en médecine. Il s'installe dans ce pays où il pratique sa profession.

Revenu en Belgique, il est engagé au service

de la Colonie le 30 juillet 1910 en qualité de médecin de 2^e classe. Arrivé à Boma, il est attaché au district du Kasai. En 1911, il est désigné pour diriger le lazaret d'Ibembo (Bas-Uele) chargé de la lutte et du contrôle de la maladie du sommeil. Il part en congé le 16 août 1912.

Nommé médecin de 1^{re} classe, il prend service au Congo le 20 octobre 1913 et est envoyé au Katanga à la disposition du médecin en chef de cette région. Il est affecté au service du dispensaire et du lazaret d'Élisabethville.

A la mobilisation, il est affecté comme médecin de bataillon aux troupes du Katanga et participe aux opérations à la frontière germano-rhodésienne. Il se signale tout particulièrement par son courage et son dévouement lors du combat de Saïsi.

Boigelot est nommé médecin-chef de service le 1^{er} juillet 1915, et est affecté au service médical de la Brigade Sud. Il prend part à l'offensive de 1916 et à la marche de la brigade vers Usumbura-Kigoma et Tabora pendant laquelle il rend des services remarquables. Il organise à Kigoma d'une façon parfaite l'hôpital de base de la brigade.

Partant en congé via le Cap, il est chargé par le gouvernement de visiter les hôpitaux pour Européens et indigènes de Bulawayo et de Johannesburg pour la documentation de la Commission médicale d'Élisabethville.

3^e séjour. Il part pour la Colonie via le Cap en mars 1918 et est chargé en cours de route de visiter à nouveau les hôpitaux de Johannesburg et de Bulawayo.

Il est désigné pour remplir outre ses fonctions de médecin chef de service à la Province du Katanga, celle d'inspecteur de l'Industrie, Commerce et Immigration. Son service médical comprenait l'inspection de la surveillance pour tout ce qui concerne les questions relatives à l'hygiène des travailleurs indigènes.

En congé anticipé le 11 août 1919, il est nommé médecin de district le 1^{er} janvier 1920.

Le docteur Boigelot repart pour un quatrième terme et est en service actif le 16 janvier 1921. Il est commissionné en qualité d'inspecteur de l'hygiène industrielle de la Province du Katanga. En congé anticipé le 4 août 1921, démission honorable sur sa demande lui est accordée par A. R. du 28 août 1922.

Distinctions honorifiques : chevalier de l'Ordre de la Couronne avec palme chevalier de l'Ordre royal du Lion, croix de guerre (1914-1918), Étoile de service à 3 raies, Médaille commémorative de Campagne d'Afrique, Médaille civique de 1^{re} classe.

5 septembre 1955.
G. Moulaert.

BOLLE (Arthur), Administrateur de sociétés (Villers-Poterie, 4.11.1862—Bruxelles, 2.9.1944). Fils de Désiré et de Demeure, Thérèse.

Fait ses études de géomètre à Liège.

Il entre au service du cadastre à Bruxelles en qualité de surnuméraire, puis devient géomètre du cadastre et conservateur adjoint aux titres fonciers.

Bolle s'embarque en mai 1887 et arrive à Boma où il devient conservateur-adjoint aux titres fonciers. En 1888, il est géomètre du cadastre dont il assume les fonctions jusqu'en juin 1890 et rentre en Belgique où il reprend du service. Il retourne au Congo en mai 1891 et y séjourne jusqu'en juillet 1893. Pendant son séjour, il organise le service du cadastre de l'État Indépendant du Congo et devient directeur des Finances. Il organise également la perception des droits d'entrée qui venait d'être fixés par le protocole de Lisbonne. Bolle voyage aussi dans l'intérieur et délimite les stations de Lufu, Kimpese et Tumba.

Il rentre en congé via Zanzibar où il ramène des soldats rapatriés.

Pendant son séjour en Belgique, il occupe les fonctions de secrétaire général au Département des Finances.

Pour la 3^e fois, il reprend le chemin du Congo, cette fois, en qualité de directeur des Transports et y séjourne du 6 juillet 1894 à juin 1896. Rentré à Bruxelles, il assume les fonctions de sous-directeur des Finances, des Travaux Publics et de la Marine.

Le 6 mars 1898, il retourne au Congo comme commissaire général du Domaine privé du Roi. Il reconnaît l'hinterland du lac Léopold II entre les rivières Lukenie et Kiri, puis devient commissaire général du District du lac Léopold II.

A son retour, en mai 1899, il est nommé directeur des Finances.

En 1907, il quitte l'Administration et fonde la Société du Commerce intertropical qui devient dans la suite l'Intertropical-Comfina.

Le 14 novembre 1910, Bolle obtient pour 50 ans le droit d'établir un *pipe-line* entre le Bas-Congo et le Stanley-Pool. Il venait d'en soumettre le projet au Conseil colonial.

Le rapport dit notamment : Dans l'espèce, ni l'État, ni le public n'ont de droit sur l'idée dont Bolle est l'auteur, et il ne serait ni juste, ni démocratique de lui refuser l'occasion d'en effectuer la réalisation, sous prétexte qu'il ne serait pas un grand capitaliste.

L'exécution de cet ouvrage est confiée à la Société des Pétroles au Congo qui est constituée le 30 octobre 1910. Bolle en devient administrateur. Il est également administrateur à la Citas et à la Niengele.

Il est président de l'Association des Intérêts coloniaux belges de 1921 à 1923 et vice-président de l'Association des Vétérans Coloniaux.

Jusqu'à la fin de sa vie, il ne cesse de s'occuper des affaires coloniales et a la joie d'assister au développement prodigieux de la Colonie dont il fut l'un des pionniers.

Poète à ses heures, il aime lire ses vers aux réunions familiales et entre intimes.

Il n'a malheureusement rien laissé de ces poésies presque toujours d'inspiration congolaise.

Il a écrit de nombreux articles, parmi lesquels il faut citer :

Le Katanga, province belge (Bull. Association des Licenciés de l'Université de Liège, oct. 1911). — *Le Congo belge* par Louis Franck (Vol. II, pp. 275-289) (en collaboration avec J. Van Hulst). — *Le Commerce au Katanga, in Le Mouvement géographique*, 7 janvier 1912. — *La Colonisation belge et l'initiative privée* (Brux., 1912, pp. 49-54).

Bolle était porteur de l'Étoile de Service à 3 raies ; commandeur de l'Ordre royal du Lion ; chevalier de l'Étoile noire du Bénin ; chevalier de la Légion d'honneur ; British War Medal 1914-1918 ; chevalier de l'Ordre de Léopold.

[R. C.]

13 octobre 1955.

F. Berlemont.

Bull. Ass. Vét. col., juin 1930, juin 1937, octobre 1944. — A. Chapeaux, *Le Congo*, p. 650. — *Mouv. géogr.*, 22 novembre 1924. — *Journal du Congo*, 27 janvier 1912. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. I, p. 407. — *Bull. Sté géogr. d'Anvers*, 1907-1908, p. 399.

BON (VAN DEN) (Léopold), Missionnaire de Scheut (Syssele, Fl. occ. 19.11.1892—Sleidingh, Fl. or. 7.9.1934).

Ses humanités commencées à l'Institut St-Louis et achevées au Collège de Bruges suscitèrent en lui la vocation missionnaire : il entra au noviciat de Scheut le 7 septembre 1912. La guerre de 1914 vint interrompre ses études philosophiques et théologiques ; en effet, en 1916, il s'engageait comme brancardier à l'armée et il ne fut démobilisé que le 15 août 1919. Il acheva les deux années d'études qui lui restaient à faire, puis, revêtu de la dignité sacerdotale, le 10 août 1921, il partit pour le Congo le 21 septembre 1922. Il fut désigné pour la préfecture apostolique du Haut-Kasai. Un premier séjour à Hemptinne le prépara à la vie missionnaire active ; il passa ensuite à Ndembo où il eut à s'occuper des écoles ; puis à Luebo, à Katende, à St-Trudon où il dirigea les écoles et l'établissement des Sœurs ; enfin, il retourna à Katende de 1924 à 1929. Toujours en tournée missionnaire, il effrontait toutes

les fatigues et toutes les difficultés matérielles et morales sans jamais se décourager. En 1931, il fonda le poste de Muetshi-St-Paul, dernier effort, d'ailleurs fructueux, avant de rentrer en Belgique, en août 1932. Reparti le 28 juillet 1933, il alla séjourner à Lusambo (1934) où il devint malade; avec le plus grand regret il dut regagner la Belgique (17 juillet 1934). Il mourut à Sleidinge quelques mois plus tard.

Il était titulaire des croix de guerre belge et française pour ses services rendus pendant la guerre de 1914-18.

Deux de ses frères aussi missionnaires scheutistes, sont encore en vie : l'un, Achille, l'aîné, vécut en Chine et en fut chassé en 1952; l'autre, Pierre, né le 9 novembre 1883, partit pour le Congo en septembre 1911 et séjourna à Tshumbe et à Lodja.

2 juin 1953.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Trib. cong., 30 sept. 1934, p. 2; 30 janv. 1936, p. 1. — *Missions de Scheut*, 1934, p. 279. — *Ann. des Miss. cath. au Congo belge*, 1935, p. 4141. — D. Rinchon, *Missionn. belg. au Congo, Brux.*, 1934, p. 2a. — *Note du R. P. Rondelez*, procureur des missions de Scheut, à l'auteur.

BONEHILL (*René-Joseph-Édouard*), Sous-lieutenant de la F. P. (Marchienne-au-Pont, 13.6.1873 — Roux, 26.10.1916). Fils d'Édouard et de Bouillon, Léonie.

Il s'engageait à dix-sept ans au régiment des grenadiers (13 janvier 1889). Sergent le 1^{er} avril 1891, il est détaché dans les bureaux du Secrétariat de l'Intérieur de l'É. I. C., postule, en 1894, un emploi dans les services africains de cet État et y est admis en qualité de sous-officier de la F. P., pour s'embarquer le 6 avril, à destination du Stanley-Pool. Mais, après une mise provisoire à la disposition de la Mission nouvellement instituée des Trappistes, il est affecté, le 27 décembre 1894 au District des Cataractes et chargé spécialement du recrutement des porteurs nécessaires à l'utilisation de la célèbre route des Caravanes entre Matadi et le Stanley-Pool, service ingrat s'il en fut. Bonehill s'en acquitte au surplus parfaitement, est promu premier sergent le 1^{er} juillet 1895, adjudant, le 1^{er} janvier 1896, sous-lieutenant le 9 mars suivant.

A la suite de l'assassinat de Poelmans, agent du service du portage, Bonehill est chargé de l'administration d'un poste, Botongo, établi à proximité du marché de Nkama. Malgré tout le doigté qu'il apporte au maniement des indigènes voisins de ce poste, il se voit un jour attaqué avec Peeters, à Gombe Matadi, y est blessé et doit se faire conduire, pour y être soigné, à la

Mission de Gombe Lutete. Mais son organisme épuisé résiste mal au choc ainsi éprouvé. Atteint d'une anémie profonde et menacé de carie osseuse, il est transporté en hamac jusqu'à Boma d'où, le 17 mars 1896, il s'embarque sur le *Léopoldville* qui le ramènera en Europe, le 18 avril. Il débarque à Anvers, infirme et béquillard, et doit renoncer à l'armée. Il parvient cependant à se créer une situation lucrative nouvelle et à fonder encore un foyer. Mais ses forces continuent à décliner et il s'éteint à l'âge de 43 ans seulement.

La Belgique coloniale, hebdomadaire illustré publié durant quelque dix ans à Bruxelles par René Wauthier, a offert à ses lecteurs, dans son numéro du 31 janvier 1897 un intéressant article de Bonehill: *Un enterrement au Congo*, et dans ses numéros des 31 janvier 1897, 14 février 1897, 2 février 1897, 2 mai, 27 juin et 8 août 1897, de suggestives photographies destinées à illustrer cet article et dont plusieurs comportent la photographie de leur auteur parmi « ses » indigènes dans la sauvage ambiance du massif du Bangou.

4 décembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 1302. — *Bull. Ass. Vét. col.*, Oct. 1937.

BOONE (*Achille-Georges-Emmanuel*), Chef de culture, officier des Troupes coloniales belges et directeur de société (Courtrai, 10.4.1884 — Courtrai, 6.10.1937). Fils de Pierre-Joseph et de Lemayre, Marie-Angeline.

Il entra comme volontaire au 2^e régiment d'artillerie le 5 avril 1902, y fut promu brigadier après six mois et, trois mois plus tard, maréchal des logis. Licencié de l'armée, il suivit les cours spéciaux de culture coloniale et d'agriculture à l'École d'horticulture de l'État à Vilvorde et y obtint un brevet de capacité qui lui permit de postuler un emploi de chef de culture à la Colonie, le 26 novembre 1909. Il s'embarqua à Anvers le 9 décembre. A Boma, le 21 décembre, on lui apprit qu'il devait commencer par faire un stage, assez court d'ailleurs, à la station botanique d'Eala. Dès le 13 janvier 1910, il était attaché au district de l'Uele, zone du Bomokandi. Le 5 mai, il était commissionné pour la station de Nala où il devint chef de culture de 3^e classe et travailla pendant plus de deux ans (jusqu'à la fin de 1912). Il y recueillit une belle documentation botanique portant notamment sur plusieurs espèces nouvelles et certaines des photographies par lui prises au cours de ses séjours au Congo furent publiées sous forme de cartes postales. Il quitta Boma le 4 avril 1913 et ne retourna au Congo que le 5

octobre suivant pour y être attaché provisoirement au service territorial le 25 mars 1914. Il participa en Afrique à la guerre 1914-18 et en sortit avec le grade de capitaine-commandant d'artillerie.

Rentré définitivement en Belgique après la guerre, il devint administrateur-directeur de la Compagnie du Lubilash.

Il était titulaire de l'Étoile de service.

15 décembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

BOSCH (VAN DEN) (*Alfons*), Broeder-Jezuiet (Antwerpen, 23.4.1866 — Kisantu, 4.1.1940). Zoon van Henricus en van Zimmermans, Joséphine.

Te Antwerpen geboren, trad Alfons Van den Bosch in juli 1888 in het noviciaat der Jezuiten. In 1895 werd hij gezonden naar de Kwangomissie, die pas sinds twee jaar aan de orde was toevertrouwd. Aanvankelijk was hij te Kimwenza werkzaam, waar hij de scholen bestuurde en als ziekenverpleger op het dispensarium onschatbare diensten bewees. Uiterst vermoeid moest hij echter reeds in 1900 naar het vaderland terug, met slechts een flauwe hoop dat hij ooit nog naar de missie zou kunnen weerkomen. In 1901 keert hij echter terug naar Congo. Ondertussen heeft de ondervinding uitgeezen dat Kimwenza al te ongezond is, om er de belangrijke bevolking van een missiepost te groeperen: de missionarissen hebben beslist de post te verleggen. Broeder Van den Bosch helpt hem overbrengen naar Sanda, en met zijn bekwaamheid en zijn enkele jaren ervaring weet hij aldaar een modelmissie in te richten.

In 1904 wordt hij te Kisantu benoemd tot ziekenverpleger en hulpprocurator, en deze laatste bediening zal hij tot aan zijn dood uitoefenen. Vooreerst wordt echter gans zijn activiteit benomen door de strijd tegen de vreselijke slaapziekte « de menseneetster » die uren in het rond reeds duizenden slachtoffers heeft gevergdd. Samen met Paters Vanderyst en Greggio, reist hij de dorpen af, om er de zieken op te sporen, ze zoveel mogelijk af te zonderen en te verzorgen, en de gezonden in de mate van het mogelijke voor besmetting te bewaren. Maar wat baat een strijd tegen een ziekte waartegen geen enkel geneesmiddel bestaat? De missionarissen zwoegen, doch alle zorgen schijnen vruchteloos. Op tien maand valt de bevolking van Kisantu van 733 op 201 inwoners. En van 1894 tot 1907 blijven in de hoofdijen Kisantu, Kiuturi en Kibangi slechts 310 inwoners over van de 2.190 die de missionarissen er bij hun aankomst hebben aangetroffen. Meer dan 85 % van de bevolking is gestorven aan de medogen-

loze ziekte, als eindelijk in 1908 de Duitse dokter Lavedan het geneesmiddel, de Atoxyl, vindt.

Onvermoeid werkt nu de ziekenverpleger door: het wordt een hardnekkige, georganiseerde strijd tegen de slaapziekte, een strijd die met sukses moet worden gekroond. Hij reist alle dorpen af, een voor een, systematisch onderzoekt hij alle bewoners; aan de zieken dient hij « het » geneesmiddel toe, en hij mag genezingen constateren.

Als hij begin 1912 voor een zestal maanden naar België terugkeert, gaat hij bij Dr Broden te Brussel zijn diploma voor tropische geneeskunde halen: dan is hij maar eventjes 46 jaar oud! Bij zijn terugkeer, datzelfde jaar, zet hij de strijd voort, doch nu is de overwinning verzekerd. Het resultaat: de recensering van 1922 wijst uit dat er op de 6.488 onderzochte inlanders amper nog twee per ... duizend met de slaapziekte besmet zijn. Die overwinning is aan hem te danken. Doch ook nu nog blijft *Mfumu Nganga-Mbuka* = « Broeder dokter » op zijn post. Dat is de enige naam, waaronder de inlanders hem kennen. Hoevelen hebben aan hem hun vreugde, hun gezondheid, hun leven te danken! Nog komen ze bij hem met hun duizend en één mizeries. Honderden consultaties houdt hij per dag, en met zijn overstoerbare gelijkmoedigheid, zijn grondige mensenkennis en zijn stralende glimlach weet hij zijn zieken te helpen. Eindelijk wordt in 1926 te Kisantu de Fomulac (Fondation médicale de l'Université de Louvain au Congo) gesticht en hiermee wordt de taak van de ziekenbroeder heel wat verlicht.

De rest van zijn jaren gaat hij zich in stilte wijden aan zijn nederige werkzaamheden, tussen de registers en de rekeningen van de missieprocurator te Kisantu. Dagenlang cijfertjes schikken, optellen en vermenigvuldigen, aankopen doen, verzendingen verrichten en dies al meer. Hij is de trouwe hulpprocurator, in wie zijn oversten en zijn medebroeders bescheidenheid, zorg, dienstbaarheid, vlijt en toewijding bewonderen. Rechtstaande aan zijn schrijftafel blijft hij tot weken voor zijn dood tot tien en meer uren per dag werken. En als hij schrijft naar de broussards in het verre binnenland, dan zorgt hij ervoor dat de missionarissen op de keerzijde van saaie facturen een hartelijk woordje van zijn hand kunnen lezen, met enkele nieuwtjes die ze kunnen interesseren, blij maken en aanmoedigen.

Tot even voor Kerstmis 1939 blijft Broeder Van den Bosch op de procurator werkzaam, en daarnaast staat hij nog in voor de sacristie en de linnenkamer, hoewel hij over de zeventig is. Een heel korte ziekte zou hem weghalen: hij overleed op 4 januari 1940. Hij had bij de vijfenvoertig jaar in de missie doorgebracht.

Van zijn hand verscheen :

Lettres de Kimwenza : Précis Historiques : jaar 1896, blz. 64, 128 247, 337, 412, 535. — Id., 1897, blz. 436.

Lemfu, 27 april 1954.

[W. R.]

C. Depoorter, S. J.

Jezuïetenmissies : april 1940, blz. 509-520. — *Echos* : april 1940, blz. 30-31. — *Nietembo Eto* : februari 1940, blz. 15-16. — *Lukwikilu luto* : februari 1940, blz. 16. — Rinchon : *Les missionnaires belges au Congo*, blz. 26. — *Rev. miss. des Jésuites belges* : février 1940, pp. 76-77 ; mars 1929, pp. 112-113. — *Bâtisseurs d'églises*, Xaceriana, n° 72, décembre 1929, pp. 12-15. — *Wakkere pionniers uit de Kwango-missie* par P. Van Malderen, pp. 34-35. — *Figures congolaises* par le P. Goux, 1932, pp. 16-17. — *La Trib. cong.*, 15 janvier 1940, p. 2. — *Courr. d'Afr.*, 6 janvier 1940.

BOTERDAELE (*Joseph-Achille-Eugène*), Officier de la Force Publique (Gand, 24.8.1878 — Oostduinkerke, 7.6.1940). Fils d'Achille et de Van Hoorde, Clotilde ; époux de Declercq, Léa.

Ses humanités achevées, il s'engagea au 3^e régiment des lanciers le 30 janvier 1896. Dès qu'il eût été promu maréchal des logis (14 avril 1900), il signa un engagement à l'É. I. C. en qualité de sergent de la Force Publique. Embarqué à Anvers le 1^{er} juin 1900, il se vit, à Boma, attaché à l'expédition de l'Uele (20 juillet 1900). Il se mit en route dès le 24, après quatre mois il atteignit Kéro puis Lado (20 novembre) où il séjourna jusqu'au 9 juin 1901, désigné alors pour Aba. D'Aba, il passa à l'Yéi, le 26 novembre 1901, et y resta en service une année ; il y reçut les galons de premier sous-officier le 30 juin 1902. Parti de l'Yéi pour la côte le 12 décembre 1902, il séjourna quelque temps dans l'Uele, y commanda le poste de Poko jusqu'en mai 1904, fonda le poste de Niaque et fut nommé agent militaire, puis sous-lieutenant, le 2 novembre 1903. Descendu à Boma le 8 juin 1904, il s'y embarqua, le 14, pour rentrer en Belgique.

Il fit deux autres termes en Afrique en qualité d'adjoint du Comité Spécial du Katanga. Du 8 décembre 1904 au 16 février 1908, il exerça les fonctions de chef de poste à Ankoro, et du 17 décembre 1908 au 26 novembre 1910, il fut affecté au Service des transports.

Il était en Belgique à la déclaration de la guerre, en août 1914, et répondit à l'appel de Chaltin qui organisait un Corps des Volontaires Congolais. Boterdaele y fut incorporé au 2^e peloton (sous-lieutenant Ray) de la 2^e Compagnie (Commandant J. De Cock). Il prit donc part à la défense de la position fortifiée de Namur. Boterdaele, son camarade Ray et Léon Lotar, le futur historien du Corps des Volontaires Congolais et animateur du Mémorial élevé à Lives-Erpent en l'honneur de ce Corps furent

reçus en audience par le Roi au Palais de Bruxelles, le 16 juin 1938.

Boterdaele passa les dernières années de sa vie dans sa villa d'Oostduinkerke. Il était porteur de l'Étoile de service à trois raies.

15 décembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 1908, p. 43. — *Circul. des Vét. col.* in : *Bull. des Vét. col.*, 5 nov. 1940. — Janssens et Cateaux *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, p. 346. — P. L. Lotar, *Historique du Corps des Volontaires congolais*, Brux., 1937. — Leempoel, annexe du *Bull. de l'Ass. des Vét. col.* — Reg. matr. n° 3364.

BOUCKAERT (*Daniel-Auguste-Corneille*), Lieutenant de la Force Publique (Eecloo, 10.2.1891 — Kilawa, 29.2.1916). Fils de Camille-Alfred-Corneille et de Baudoncq, Marie-Louise.

Engagé comme volontaire au 4^e de ligne le 10 février 1907, il était nommé adjudant le 24 décembre 1911, réussissait les examens prévus pour l'obtention de la sous-lieutenance le 26 juin 1913 et était désigné pour le 11^e de ligne. Aussitôt le grade ambitionné atteint, il offrit ses services à la Colonie et s'embarqua à Anvers le 26 juillet suivant. Au Congo, on lui assigna comme destination le Katanga occidental ; il fut affecté à la Compagnie de F. P. du Lomami, fin 1913. Il y était en service depuis quelques mois quand la guerre déclenchée en Europe au début d'août 1914, s'étendit à l'Afrique centrale. La défense du Tanganika draina vers cette région une grande partie des forces de l'État. Le commandant E. Muller relate (*Campagnes d'Afrique 1914-1918*), que le 15 septembre 1914, le sous-lieutenant Bouckaert, avec un contingent de 75 hommes de la Compagnie du Lomami, l'accompagna jusqu'au plateau de la Géomines, à proximité de Mtoa, où l'État concentrait des troupes en vue de tenir tête aux Allemands qui, traversant le lac, se dirigeaient vers Albertville. Bouckaert avec son peloton rejoignit d'autres contingents à Mtoa où l'ennemi, peu après, tenta vainement de débarquer.

En mai 1915, la phase défensive de la campagne belge d'Afrique prenant fin, la phase offensive commençait. Pour Bouckaert, les événements allaient se dérouler autour de Luvungi en territoires des Warega. Le 28 août, les troupes de Muller dont faisait partie Bouckaert, arrivaient à Kabanga ; le 4 septembre, elles étaient en face de Luvungi, poste tenu par le lieutenant Lallement, avec l'agent militaire Godart et le sous-officier Sandberg. Vers le Nord, Luvungi était en relation avec Kilawa (mi-septembre). Le 27 septembre, les Allemands, après avoir traversé la Ruzizi un peu au Nord de Luvungi, attaquaient ce premier poste.

Le gros de nos troupes qui étaient inférieures en nombre, dut battre en retraite et tenta de gagner la redoute de Luvungi. Le sous-lieutenant Bouckaert qui commandait un peloton de réserve, s'avança pour protéger cette retraite, malgré le feu intense de l'ennemi. La redoute fut atteinte et gardée par les nôtres, et Bouckaert et plusieurs de ses compagnons d'armes furent cités à l'ordre du jour pour leur conduite au cours de ce combat. La citation de Bouckaert portait : « Au cours du combat de Luvungi le 27 septembre 1915, le sous-lieutenant Bouckaert a protégé efficacement avec une section sous un feu croisé très violent de mousqueterie et de mitrailleuses la retraite vers la redoute de deux de nos mitrailleuses au cours de laquelle la presque totalité de son effectif a été mise hors de combat ».

Les troupes belges campèrent dans la plaine de la Ruzizi pendant le mois d'octobre 1915. En novembre-décembre, les combats reprirent et rejetèrent les Allemands au-delà de la Ruzizi, et en janvier, l'offensive se poursuivit contre eux. Bouckaert malheureusement n'en devait pas voir l'issue heureuse pour les Belges. Il allait mourir à Kilawa le 29 février 1916.

18 décembre 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

E. Muller, *Les campagnes belges d'Afrique*, pp. 49, 50, 72, 74.

BOURDAU (*Françoise-Guillemine*), Femme coloniale.

Voir : **ALLEMANS**.

BOURGUIGNON (*Gustave-Christophe*), Médecin (Paris, 13.1.1899 — Élisabethville, 22.1.1944). Fils de Jean-Baptiste et de Chauderlot, Léontine.

G. Bourguignon faisait partie de cette tranche de population estudiantine qui, terminant ses études moyennes pendant l'occupation allemande, dut attendre la libération du pays pour entreprendre et terminer des études universitaires à un rythme accéléré.

Malgré une interruption de ses études, pour raisons de santé, pendant plus d'un an, il fut proclamé docteur en médecine (Bruxelles) en juillet 1924. Il n'avait pas attendu cette date pour prendre un engagement à l'armée, et avait été promu sous-lieutenant médecin en 1922. Il en fut détaché pour se rendre au Congo, en 1927, après un brillant examen à l'école de médecine tropicale.

Envoyé comme médecin dans l'Ubangi, il s'attacha à reconnaître les différentes formes que prenait le pian chez les populations de cette région, et à instituer une thérapeutique efficace.

Il passa de là au Laboratoire de Léopoldville

où, au cours des années 1928 et 1929, son esprit d'initiative se manifesta dans le perfectionnement de certaines méthodes de laboratoire (culture du méningocoque). Pendant ce séjour, il reconnut, dans le foie d'un indigène mort dans le Mayumbe, les modifications pathologiques caractéristiques de la fièvre jaune (diagnostic confirmé par le Professeur Hoffmann, de Cuba).

Au cours de son second terme, il fonda le laboratoire de Coquilhatville (1929) et y recueillit les premières données parasitologiques importantes sur la région. Nommé en 1931 au laboratoire de Stanleyville, il y entreprit des recherches sur la typhose aviaire et l'East Coast fever.

Il prit en 1932 la direction du laboratoire d'Élisabethville, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, le 22 novembre 1944.

Ces douze dernières années furent marquées par de nombreux travaux, tant dans le domaine appliqué que dans celui de la recherche. C'est ainsi qu'il parvint à fournir à la province du Katanga, avec des moyens modestes, dix millions de doses de vaccin antivariolique. On lui doit aussi d'intéressantes études sur diverses trypanosomiasés, sur la bilharziose à *Schistosoma Mansoni*, sur la diphtérie, sur la rougeole indigène.

En bref, il sut allier à ses qualités d'homme de laboratoire, celles d'un hygiéniste averti.

Mais le docteur Bourguignon n'était pas seulement médecin. Au cours de son premier terme, dans l'Ubangi, il sut, par ses qualités humaines, acquérir la confiance des indigènes qu'il était appelé à soigner. C'est ainsi qu'il fut mis au courant du rite secret des Gaza de l'Ubangi, dont il fit une relation vivante, en 1930, dans la revue *Congo*.

Sa sollicitude s'étendait d'ailleurs à tous les malheureux, et sa mort fut déplorée par tous, Blancs ou Noirs, qu'il avait aidés dans leurs souffrances.

Le docteur Bourguignon était titulaire des distinctions honorifiques suivantes : chevalier de l'Ordre de Léopold ; chevalier de l'Ordre royal de Lion ; chevalier de l'Ordre de la Couronne ; Étoile de Service en or.

10 novembre 1952.
P. Gérard.

BRADFER (*Jean-Baptiste-Hippolyte-Eugène-Louis*), Officier de la Force Publique (Florenville, 27.11.1873 — Bruxelles, 25.1.1945). Fils de Jean-Baptiste et de Cuvelier, Marie-Louise ; époux de de Neuter, Hélène-Charlotte.

Engagé aux carabiniers le 30 septembre 1889, il fut promu sous-lieutenant et désigné pour le 2^e chasseurs à pied le 25 juin 1896. Il servit dans

l'armée belge jusqu'en 1903, date de son admission à l'É. I. C. en qualité de lieutenant de la Force Publique. Embarqué à Anvers le 5 novembre 1903, il fut commissionné pour le district du Lualaba-Kasai, et atteignit Lusambo le 25 décembre.

Appelé au commandement du poste de Dilolo le 15 février 1904, dont la région était infestée par les anciens révoltés de Luluabourg de 1895, Bradfer se montra habile administrateur et dès le 25 juin 1905, était nommé chef de secteur de 2^e classe. Rentré à Lusambo le 13 novembre 1905, il fut désigné pour commander le secteur de la Lulua le 30 avril 1906 et recevait le grade de chef de secteur de 1^{re} classe le 22 septembre de cette année.

A cette époque, fréquemment encore, les rebelles s'en prenaient aux personnes et aux biens de la Compagnie du Kasai. Bradfer parvint à mettre à la raison les Lulua et notamment les chefs Kalemba et Mwene Tonto, au cours de l'année 1906.

Son terme achevé, il quitta Lusambo le 1^{er} avril 1907 et s'embarqua à Boma le 30 avril.

Il repartait d'Anvers le 7 janvier 1909 avec le grade de capitaine de la Force Publique. Désigné pour reprendre le commandement de la Compagnie du district du Lualaba-Kasai le 27 janvier 1909, il était appelé le 14 septembre à commander la Compagnie du Stanley-Pool ; le 14 avril 1911, on lui confiait la direction du corps de réserve de la Force Publique.

Sa santé était à ce moment chancelante ; il dut démissionner le 22 juin 1911 et reprit le chemin de l'Europe. Il lui fut interdit par ordre médical de retourner en Afrique.

Publication : *Au pays du sommeil et de la mort* (1908).

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et décoré de l'Étoile de Service à deux raies.

17 août 1955.

[G. M.]

Marthe Coosemans.

Le Congo, moniteur col., 1906, p. 378. — *La Belgique militaire*, 1907, p. 850. — *L'expansion belge*, 1908, vol. 2. — *Le Journal du Congo*, 15 mars 1913. — G. D. Périer, *Petite hist. des lettres col. de Belg.*, Brux., 1942, p. 43. — *La Force publique au Congo, de sa fondation à 1914*, I. R. C. B., p. 494, 530. — Reg. matr. n° 4700.

BRANDE (VAN DEN) (*Frans*), Frère-missionnaire de Scheut, (Denderleeuw, 20.5. 1869 — Scheut, 11.6.1943). Fils de Frédéric et de Van Santen, Dorothea.

Le R. F. Van den Brande est une de ces grandes figures de pionniers, d'humbles auxiliaires, sans qui les missions n'auraient jamais atteint leur plein développement.

Il entra à Scheut en août 1893, muni d'un diplôme d'école technique de peinture.

Il ne s'embarqua que le 11 septembre 1902. Son premier séjour, au Mayombe, se prolongea jusqu'en mai 1912. Après un séjour en Belgique, il repartait en septembre 1913, pour revenir malade, en avril 1920.

Son troisième départ se situe en 1922, mais cette fois, sa santé fléchit très vite et c'est en 1924 qu'il revient à Scheut pour s'y éteindre le 11 juin 1943. Il était donc âgé de 74 ans.

Au cours de sa longue et féconde carrière de frère-bâtitseur, il put faire figurer au tableau de ses réalisations, la colonie scolaire de Boma qui fut « amortie » bien des fois, si l'on tient compte des années de services rendus. Peut-être les derniers venus d'aujourd'hui regardent-ils avec un certain dédain ces constructions actuellement désuètes. En leur temps, les édifier tenait du miracle ! Le frère-constructeur devait être à la fois architecte, entrepreneur, maçon, charpentier et couvreur. Il devait surtout être professeur, former de la main-d'œuvre, que l'on pourrait appeler non pas seulement « non qualifiée », mais « disqualifiée » ; en faire des ouvriers capables d'exécuter de multiples travaux.

Il fallait, en outre, avoir le génie de l'invention pour savoir utiliser des matériaux discordants, subvenir aux manques les plus imprévus du nécessaire. S'il est des pionniers qui lisent ces lignes, ils apprécieront.

Ce ne fut pas seulement la colonie scolaire de Boma (1903-1905), mais ce furent aussi les bâtiments encore en usage, de la maison de Kangu, l'église avec ses tours, la maison des missionnaires, les écoles, la maison des Sœurs. Ce fut ensuite à Kizu, l'érection de la même série de bâtiments. Ce fut encore à Moanda... puis en 1923-1924 le premier petit séminaire de Mbata-Kiela, dont les bâtiments ont disparu depuis pour la plupart, pour céder la place à des constructions plus modernes.

Son activité du reste ne se bornait pas aux seuls bâtiments à construire ou à entretenir. Il en réservait une partie à l'agriculture et il aimait encore à enseigner le catéchisme aux petits gamins de l'école.

C'est dire que le Frère Frans Van den Brande fut un des grands frères-missionnaires qui eurent leur très grande part dans l'œuvre d'évangélisation.

Il était et il resta toute sa vie pour ceux qui l'ont connu, un de ces modèles que l'on n'oublie pas. On peut se glorifier d'appartenir au « clan », dirait-on au Congo, d'hommes de cette envergure !

Il usa jusqu'à la dernière limite ses forces au service des missions. Ses dernières années furent encore remplies d'initiatives personnelles, par lesquelles il apportait ses talents de dessinateur et de peintre au service des missions.

C'est très paisiblement qu'il rendit sa belle

âme à Dieu, parmi ses confrères à Scheut le 11 juin 1943..

[F. D.]

19 mars 1956.
E. Wolters.

Necrologie: Missiën van Scheut, juli 1943, blz. 35-36.

BRASSINNE (*Adelin-Mathieu-Augustin*), Sous-intendant à la direction des transports (Liège, 28.1.1871 — Liège, 29.12.1944). Fils d'Augustin et de Hauterat, Marie-Jeanne.

Il passa ses jeunes années comme employé dans différentes firmes commerciales de Liège, d'abord chez un imprimeur, puis au service de Louis Sasserath, directeur de la *Chronique Liégeoise*, enfin chez un brasseur de la cité mosane. Réformé de l'armée, Brassinne, qui était courageux et entreprenant, offrit ses services à l'É. I. C. où il fut admis en qualité de commis de 2^e classe. Il s'embarqua à Anvers le 6 octobre 1896 et fut désigné à Boma, le 4 novembre, pour le département des transports, des travaux publics et de la marine. Nommé commis de 1^{re} classe le 31 janvier 1898, il se vit confier la direction de la comptabilité dont il s'acquitta avec conscience et dévouement. Aussi, décrocha-t-il, dès le 1^{er} juillet suivant, sa nomination de sous-intendant de 3^e classe ; à ce titre, il fut chargé de diverses missions de contrôle dans des postes du Bas-Congo. Son terme prit fin le 21 août 1899, date à laquelle il s'embarqua à Boma à destination de l'Europe, la santé d'ailleurs fort ébranlée par une affection du foie. Il dut renoncer à sa carrière coloniale et accepta un poste d'agent réceptionnaire à la Compagnie des Bateaux Liège-Maastricht. Le Congo continua cependant à l'intéresser et il se dévoua aux œuvres coloniales pendant trente-deux ans. Il fut pendant longtemps la cheville ouvrière de la Mutuelle Congolaise, participa à la création des Journées coloniales de Liège et au groupement liégeois d'initiative et de propagande des études coloniales.

En tant que chef de service à la Compagnie de navigation Liège-Maastricht, il fut pourchassé par les Allemands, pendant la première guerre mondiale, pour avoir fait passer en Hollande de la contrebande de guerre (pièces indispensables aux usines françaises et anglaises pour la fabrication d'armes), de jeunes recrues belges désirant rejoindre l'armée, des correspondances, etc. Cinq fois il fut arrêté par l'ennemi. Sa bravoure et son cran lui avaient valu parmi ses camarades le surnom de « Napoléon ».

Il était chevalier de l'Ordre du Lion et de l'Ordre de Léopold II, porteur de la Médaille des condamnés politiques, de la Médaille d'or

de l'Ordre de la Couronne, de la Médaille industrielle de 1^{re} classe, de la Médaille des mutualités, de la Médaille civique de 3^e classe pour actes de courage et de dévouement, et de l'Étoile de Service.

[J. J.]

12 juin 1954.
Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vét. col., oct. 1935, 15. — Reg. matr. n° 1835.

BRAYE (*Emile*), Sous-lieutenant de la Force Publique (Menin, 21.7.1871 — Anvers, 11.6.1837). Fils de Charles-L. et de Coussement, V.-O.

Braye partit pour le Congo le 6 octobre 1893 en qualité de sergent de la Force Publique. Il fut adjoint en septembre 1896 à Cabra, alors capitaine, et qui entreprenait une savante et minutieuse prospection du Mayumbe. Cette importante expédition dura sept mois et fut considérée à l'époque comme une précieuse contribution à la découverte de ces régions inconnues.

Braye rentra en Belgique le 18 août 1897, avec le titre de sous-lieutenant de la Force Publique. Il était porteur de l'Étoile de service.

[W. R.]

18 janvier 1953.
Marie-Louise Comeliau.

BROGNEZ (*Nérac-Auguste*), Ajusteur-monteur (Cuesmes, 26.6.1869 — Hyon, 17.12.1939). Fils de Joseph et de Vernant, Mélanie ; époux de Basselet, Juliette.

Né dans la bourgade hennuyère à laquelle le Congo belge a dû un Jules Cornet et un Charles Lemaire, ayant appris et bien appris le métier spécialisé d'ajusteur-monteur, Brognez entra, en 1899 au service de la Compagnie du Chemin de fer du Congo où il ferait carrière jusqu'en février 1922 en sept termes de séjour dont l'un de plus de cinq ans, à l'occasion de la première guerre mondiale. Il y serait successivement contremaître, chef d'atelier et chef d'atelier principal. Il avait renoncé à l'Afrique depuis quelque deux ans quand, à raison de l'encombrement simultané du point de départ de la ligne de Matadi-Léopoldville et du port de Kinshasa, la Compagnie qu'il avait si longtemps et si bien servie, l'appela à la rescousse et le remit en activité du 29 avril au 5 décembre 1924. Ce n'est qu'après avoir rendu ce dernier service à l'économie coloniale de son Pays, qu'il se retira dans un village de la banlieue montoise pour y prendre un repos parfaitement mérité sans pour autant se désintéresser de la chose coloniale. Il était, en effet, à sa mort, vice-président du cercle colonial montois et président

de la Section montoise de l'Association des vétérans coloniaux.

Mais Brogneux n'était pas qu'un simple praticien d'un métier bien appris et pratiqué avec le beau souci de l'ouvrage bien *faite* et la meilleure humeur. C'était aussi un bon observateur et un constant chercheur. C'est ainsi qu'en août 1917, il avait fait breveter au Congo belge et au Congo français un appareil de soudage des tubes de chaudière qui fut adopté par plusieurs ateliers congolais.

Brogneux était, à sa mort, chevalier de l'Ordre royal du Lion, porteur de la décoration industrielle de 1^{re} classe, de la Médaille commémorative coloniale de 1914-1918, de la Médaille du Centenaire et de la Médaille des Vétérans coloniaux.

9 juin 1952.

Marthe Coosemans.

[F. D.]

Bull. Ass. Vét. col., Brux., juin 1939, 17. — *Trib. cong.*, 30 décembre 1939, 2. — Archives Otraco.

BROTHERTON (R.-H.), Pionnier du Commerce Ouest-Africain (Manchester, 8.12.1856 — Withington, 29.1.1934).

Après plusieurs voyages en Afrique Occidentale, en Nigérie, au Libéria et à la Côte d'Or où il avait ses propres factoreries, Brotherton s'installa en 1878 à Liverpool où il établit son bureau principal. Il créa ensuite une succursale à Manchester.

Dès que les puissances commencèrent à s'intéresser au Congo, il se rendit compte immédiatement de l'immense débouché qui s'ouvrait à son activité. Il installa alors une deuxième succursale à Anvers sous le nom de Brotherton and Co Ltd et résida dans notre métropole longtemps avant la première guerre mondiale.

On peut le considérer comme un des pionniers des marchés congolais et ouest-africains.

Travailleur infatigable, particulièrement apprécié pour sa correction et sa grande compétence autant que pour sa grande cordialité, il faisait autorité dans le commerce de l'ivoire, des huiles de palme et de la plupart des produits africains.

Il fut un des premiers membres du Cercle africain en 1896.

3 octobre 1954.

Rose Dewaelhens.

[F. D.]

Renseignements Maison Richard Brotherton Ltd. — *Trib. cong.*, 15 février 1934, p. 2.

BROUWER (de) (Auguste-Léon-Ferdinand), Kapitein-kommandant van de Weermacht (Schaarbeek, 25.7.1878 — St-Niklaas, 14.7.1947). Zoon van Hippolyte-Jean en van Janssens, Anne-Marie-Caroline.

In 1894 neemt De Brouwer dienst bij het 4^{de} Linierregiment. Op 25 juni 1902, wordt hij tot onderluitenant bij het 9^{de} Linierregiment bevorderd. In 1906 verkrijgt hij zijn overgang naar de Weermacht, en als luitenant vertrekt hij op 20 september van dat jaar naar de Onafhankelijke Congostaat. Hij wordt er geattacheerd bij de troepen van de Oost-provincie.

Op 3 december 1908 wordt De Brouwer tot kapitein bevorderd en hij neemt het commando van de sector Nepoko.

Op 12 april 1913, wordt hij tot kapitein-kommandant benoemd. Bij het uitbreken van de 1^{ste} wereldoorlog wordt hij, voor de duur der vijandelijkheden, bevorderd tot majoor. Tijdens de oorlog nam De Brouwer deel aan de verdediging van de Oostgrens van Belgisch-Congo. Gedurende het offensief in Duits-Afrika stond hij aan het hoofd van een bataljon van het 3^{de} regiment. In alle opzichten was De Brouwer een goed officier.

Hij was drager van de volgende eretekens: Gouden Dienstster, ridder in de Koninklijke Orde van de Leeuw, herinneringsmedaille van de Afrikaanse Veldtochten, officier in de Leopoldsorde, commandeur in de Orde van Leopold II.

10 september 1955.

R. Bonnaerens.

[W. R.]

Reg. matr. n° 5530. — *Les Campagnes coloniales belges 1914-1918*, (Brux., Instit. cartographique militaire, 1914-1918, t. I, blz. 131, 280, 282, 284, 285, 300, 333; t. 2, blz. 193, 194, 199, 200, 202, 300, 301, 305, 314, 315, 316, 321, 394.

BRUNINX (Louis-Ludger-Émile), Sergent-major de la Force Publique (Neerpen, Tongres, 10.12.1871 — Boma, 19.11.1896). Fils de Guillaume et De Devoet, Elisabeth.

Ses études moyennes achevées, il entra au 8^e de ligne le 5 juillet 1889, fut promu caporal deux mois plus tard, sergent le 20 janvier 1892 et premier sergent le 15 juin 1893. Il fut admis à la Force Publique de l'É. I. C. en 1894 et s'embarqua à Anvers le 6 septembre. Désigné pour le Kwango le 8 octobre, il arriva à Tumba-Mani le 3 décembre, appelé à être adjoint au chef de poste. Il y conquist les galons de sergent-major le 25 mai 1896 et resta en fonctions jusqu'au 4 septembre, date à laquelle il fut mandé à Boma, pour être affecté à la colonie scolaire. Atteint de fièvre hémoglobinurique, il y succomba le 19 novembre.

9 août 1956.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Arch. Min. Col. Fonds pers. d'Afrique, Nécrologie n° 280, 2^e. — Reg. matr. n° 1397.

BRUUN (*Fritz-August*), Mécanicien (Copenhague, 3.1.1863 — Copenhague, 19.10.1902).

Il s'engagea comme mécanicien de marine à l'É. I. C. en 1889, quitta Anvers le 15 septembre et fut attaché, à son arrivée au Congo, à la marine du Haut-Congo, à Léopoldville.

Après deux mois de séjour au Stanley-Pool, son état de santé l'obligea à regagner Boma d'où en février 1890, les médecins le renvoyèrent en Europe. Il y mourut deux ans après son retour.

16 août 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]
Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, Gyldenalske-Boghandel, 1902-1905, pp. 192, 195, 380.

BRUYNE (DE) (*Franciscus*), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Alveringem, 8.3.1864 — Mpala, 16.6.1904). Zoon van Karel-Lodewijk en van Alderweireldt, Rozalia.

De Bruyne trad in het postulaat der Witte Paters te Sint-Lambrechts-Woluwe en ging vandaar op 11 maart 1889 over naar het noviciaat te Maison-Carrée, waar hij het witte habijt ontving met de naam van Broeder Stanislas. Na zijn proefjaar werd hij naar Biskra (Algerië) gezonden, waar hij zich door de eed aan de sociëteit der Witte Paters verbond.

Met Paters Marquez, Roelens, Engels en De Beerst, alsook de Broeders Franciscus (Delhaye) en Arcadius (Desmyter, *Kolon. Biogr.*, IV, 230) gaat hij schep te Marseille, met de missie der Witte Paters in Opper-Congo als bestemming (12 juli 1891). Over Bagamoyo-Tabora komt de karavaan te Karema, bij Mgr Lechaptois aan, die de reizigers naar de Westkust van Tanganika vergezelt. Te Mpala aangekomen laat Monseigneur in die missie Pater Roelens en Broeder Stanislas achter en zet zijn reis voort naar Kibanga. Aan P. Roelens en Br. Stanislas geeft Monseigneur opdracht een nieuwe missie te stichten bij kapitein Joubert. Na de noodzakelijke voorbereiding getroffen te hebben, vertrekt P. Roelens met Br. Stanislas naar Sint-Lodewijks-Murumbi (15 maart 1892). Het eerste werk van Br. Stanislas zal zijn een voorlopige woonst te bouwen op korte afstand van de woning van kapitein Joubert. Een verblijf voor de vrijgekochte slaafjes werd eraan toegevoegd. Begin april brengt Mgr Lechaptois versterking voor het personeel aan in de persoon van P. Herrebaut (*Kolon. Biogr.*, IV, 395). Doch op 18 december reeds wordt de stichting opgegeven, want P. Marquez is gestorven en het personeel ontbreekt om drie missieposten in stand te houden. Br. Stanislas, met de twee paters, keert naar Mpala terug en zal deze missie in de eerstvolgende negen jaren niet meer verlaten,

althans niet voor een langdurige afwezigheid. Onder de leiding van P. Guillemé en geholpen door Br. Franciscus zal hij daar de grote arbeider zijn.

1893 begint slecht voor Br. Stanislas: hij maakt voor de eerste maal de bloedwaterkoorts door, doch herstelt gelukkig. Nog 25 of 26 maal zal dit gebeuren, te midden der drukke bezigheden van bouw- en akkerwerk. Voortdurend weer meldt het dagboek van Mpala dat het vuur aangestoken wordt onder een nieuwe steen- of kalkoven, dat pannen gebakken worden door Br. Stanislas en andere werken meer. In 1893 reeds wordt hij de meesterbouwer van Mpala genoemd. In 1894 beslist P. Guillemé de omheining der missie, alsook het weeshuis en de magazijnen, op te bouwen in definitief materiaal; daarna komt de kerk aan de beurt. Op 5 mei 1895, is Mgr Lechaptois uit Karema overgekomen voor de eerste steenlegging der kerk. Voor de bouw van die kerk zullen niet minder dan 800.000 stenen ter plaatse gebakken worden. Na het regenseizoen, kunnen, in mei 1896, de werken hernomen worden. De kolommen en de muren staan er al; nu moeten de bogen en de gewelven gebouwd. « Onze goede Broeders » werken eraan met hart en ziel. Is het niet » behoorlijk dat O. L. Vrouw haar baziliek » heeft in de Tanganika-streek? ». Op 12 januari 1897 komt Mgr Lechaptois het kanoniek bezoek doen en drukt de wens uit dat de kerk weldra in gebruik worde genomen. De bouwwerken schieten flink op. De Zwarten staren met stomme verbazing en met vrees naar die stenen bogen in de kerk, die hoog boven hun hoofden hangen zonder steun. De grote chef Tumbwe gaat Mpala bezoeken. Hij heeft die plaats gekend in de tijd van M. Storms. Doch thans vindt hij zijn weg niet meer in al die huizen, hangars en trappen. Uit vrees van te vallen daalt hij de trappen naar de kerk af op handen en voeten, het hoofd vooraan. Monseigneur Roelens zal Witte Zusters medebrengen uit België. Op 7 juni 1897 wordt de eerste steen van hun klooster gelegd. Voeg bij al dat bouwwerk te Mpala de bedrijvigheid te Kipungwe en andere schoolkapellen, het scheppen van een mooie moestuin, het aanleggen van tarwevelden, enz. Onder het wijs bestuur van P. Guillemé en zijn opvolger, dank zij de toewijding van twee vaardige Broeders, is Mpala stoffelijk en geestelijk uitgegroeid tot een prachtige missie.

In het jaar 1899, onderging Br. Stanislas de 23^e aanval van bloedwaterkoorts, die hem tot op de rand van het graf bracht. Hij mocht toen voor een maand op herstel gaan naar Boudewijnstad. Drie nieuwe aanvallen in de daaropvolgende maanden waren een klare aanduiding dat de goede Broeder eens degelijk hoefde te verpozen. Na negen jaren ononder-

broken arbeid vertrok hij, op 23 maart 1901, naar België.

Enige maanden rust in het vaderland herstellen hem dermate dat hij met M^{rs} Lechaptois en P. Mainferme, op 29 juli 1902, uit Marseille kon vertrekken. Op 19 november was hij terug te Mpala en hernam er zijn gewone bezigheden. Nog meer dan een jaar zal hij voortwerken, zeer dikwijls gekweld door hoge koorts. De laatste veertien dagen van zijn leven doorstond hij hevige pijnen. Een inspuiting van kinine zou hem fataal wezen. Deze veroorzaakte tetanos, aan dewelke hij ook bezweek, na de laatste H. Sakramenten ontvangen te hebben.

Aan de vaardigheid en het geduld van Br. Stanislas heeft de missie te Mpala ten groten dele haar bloei te danken. Zijn werklust heeft de Zwarten aangewakkerd om vruchtbare velden aan te leggen, waarvan de opbrengst welstand onder de christenen van Mpala heeft gebracht. Met geduld leerde hij hun wat hun nuttig kon zijn. Door zijn zachtheid en liefvalligheid trok hij de Zwarten tot de godsdienst aan. Hij was door alle inboorlingen, groot en klein, bemind.

[W. R.]

28 september 1956.
P. M. Vanneste.

Archief Witte Paters van Afrika.

BRUYNs (*Pauline*, en religion Sœur *Marie-Théodule*), Franciscaine missionnaire de Marie (Teteringen, Brabant holl., 1.5.1879 — Busu-Mondanda, Terr. de Busu-Djoana, 22.3.1935),

Elle s'embarqua pour le Congo en 1909 et fut envoyée à Nouvelle-Anvers pour y être affectée à l'enseignement. Elle s'acquitta de sa charge avec zèle, s'intéressant particulièrement au développement intellectuel et moral des jeunes filles de couleur qui s'attachèrent à elle si filialement que plusieurs d'entre elles manifestèrent le vœu d'entrer en religion.

L'apostolat de sœur Marie-Théodule avait duré 23 ans à Nouvelle-Anvers quand sa longue expérience de l'âme de la femme noire la fit affecter par ses Supérieures à la direction de la Maison de Busu-Mondanda, de fondation récente en région mal connue. Elle accepta généreusement un déplacement qui la condamnait à un nouveau travail de défrichement des âmes et, sans jamais se laisser rebuter par la difficulté, dirigea pendant quatre ans l'internat de Busu-Mondanda. Elle y succomba à la tâche, après plus de 26 ans de séjour au Congo.

[J. J.]

18 mars 1954.
Marthe Coosemans.

Note des Sœurs franciscaines, missionnaires de Marie, à Bruxelles, en date du 5 mars 1954.

BRUYR (*Alfred-Henri*), Officier de la Force Publique (Fosses, 15.7.1861 — R. I.). Fils de Jean-Baptiste et de Mathieu, Fernande.

Le 18 septembre 1878, il s'engageait au 4^e régiment d'artillerie; admis à l'École militaire le 1^{er} mai 1882, il en sortait avec le brevet de lieutenant attaché au 1^{er} régiment de ligne et restait à l'armée jusqu'à la fin 1895. A cette époque, il offrit ses services à l'État Indépendant du Congo qui l'agréa avec le grade de capitaine. Il s'embarqua le 20 février 1896 et fut désigné le 6 mars pour la zone des Makrakra. Il arriva à Dungu le 3 septembre et y exerça les fonctions de chef de zone; il s'occupa surtout de rallier à la cause de l'État les chefs indigènes qui participèrent bientôt tous à l'important service de portage de l'expédition Chaltin. Quelques mois plus tard, Bruyr était à Surur (20 janvier 1897), en route vers le Nil. Il arriva à Redjaf le 19 mai, nous dit Laplume dans ses *Souvenirs* (inédits), donc trois mois après la victoire de Chaltin sur les Mahdistes. Mais Bruyr n'y resta que quelques jours et Chaltin le renvoya vers l'Uele: le 3 novembre 1897, il était promu chef de zone de la Makua. Il alla donc résider à Niangara, d'où il entreprit plusieurs voyages vers le sud chez les chefs azande et mangbetu, avec le grade de commandant de 2^e classe depuis le 4 mars 1898. Son terme étant sur le point de finir, il quitta Niangara en octobre 1898, passa à Djibir le 12 novembre et s'embarqua à Boma le 22 janvier 1899 à destination de la Belgique. Il ne retourna plus au Congo.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold, croix militaire de 2^e classe et porteur de l'Étoile de service.

15 février 1952.
[F. D.] Marthe Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*. — Reg. matr. n° 2613. — Notes inédites de Laplume.

BUECHNER (*Max*), Médecin et explorateur (Munich, 25.4.1846 — Munich, 7.5.1921).

Büchner, qui était docteur en médecine, prit du service, vers 1872, au Nord Deutscher Lloyd en qualité de médecin de bord et effectua sur les steamers de cette compagnie maints voyages au cours desquels il se passionna pour les recherches ethnographiques. En 1875, il avait accompli presque le tour du monde.

En 1878, la Deutsche Afrikanische Gesellschaft le chargea d'une mission d'exploration dans le bassin supérieur du Kasai, où ses compatriotes, les docteurs Pogge et Homeyer, accompagnés du lieutenant autrichien Lux, avaient déjà poussé leurs investigations. Dans le cadre de la politique allemande, ces voyages

avaient pour résultat de renforcer l'influence du parti colonial que Bismarck, à ce moment, laissait faire, s'il ne l'encourageait pas directement.

Marchant sur les traces de Pogge, Büchner parvint jusqu'à la Lulua et pénétra dans le royaume des Lunda soumis à l'autorité féodale du Mwata-Yamvo.

L'explorateur rentra en Allemagne en 1880, après avoir traversé l'Angola.

Entre-temps, la diplomatie de Léopold II, qui tendait à l'occupation de la riche province du Katanga, était parvenue à faire abandonner par le chancelier allemand les visées qu'il pouvait avoir sur les régions sud des territoires de l'A. I. A.

Quatre ans après son premier voyage, Büchner reprenait le chemin de l'Afrique ; il accompagnait cette fois le commissaire impérial allemand Nachtigal qui était chargé de prendre possession, au nom de son pays, du Togo et du Cameroun. Parti en mai 1884, il séjourna pendant plusieurs années au Cameroun où il devait remplir les fonctions de consul. De 1888 à 1890, il entreprit, d'ordre de son gouvernement, un voyage de documentation en Australie, en Nouvelle-Guinée et en Asie Orientale. Le but principal de sa mission consistait à réunir des collections scientifiques pour le Musée d'ethnographie de Munich, dont il assumait par la suite la direction jusqu'en 1907. Quelques documents botaniques qu'il récolta également au cours de ses nombreux voyages, sont conservés au Musée de Berlin.

Büchner a consigné certains de ses souvenirs dans deux ouvrages : « *Reize durch den Stillen Ozean* » et « *Kamerun : Skizzen und Betrachtungen* », parus respectivement en 1878 et 1887.

[J. S.]

17 juillet 1952.

A. Lacroix.

A. Wauters, L., *É. I. C.*, Brux., 1899, p. 20. — E. Devroey, *Le Kasai et son bassin hydrographique*, Goemaere, Bruxelles, 1939, p. 20.

BUISSON (*Edmond-Joseph-Marie-Jean*), Docteur en médecine (Paris, 9.6.1896 — Likasi, 27.12.1923). Fils de Louis et de Lefort, Marie.

Docteur en médecine de l'Université de Paris, après une thèse brillante présentée en 1923 devant le Professeur E. Brumpt et qu'il avait intitulée : *Les infusoires ciliés du tube digestif de l'homme et des mammifères*, le jeune docteur Buisson partit en février 1923, pour le Congo afin d'y poursuivre ses recherches scientifiques en milieu tropical. Il s'engagea à l'Union Minière du Haut-Katanga. Quelques mois plus tard, le 23 décembre 1923, il succomba à Likasi.

[J. J.]

28 avril 1954.

Marthe Coosemans.

Trib. cong., 30 avril 1924, 2. — Lettre de M. Grandidier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences coloniales de Paris, 20 mars 1845.

BUISSON (*Jean-Baptiste*), Missionnaire-Père Blanc (Lahonce, Fr. 14.2.1867 — Kanzi Ruanda, 23.10.1933). Fils d'Étienne et de Vergez, Julie-Pauline.

Jean-Baptiste Buisson entra en mars 1882, à l'École apostolique des Pères Blancs, à Saint-Eugène (Alger), où il fit ses humanités. Le 22 septembre 1886, il prenait l'habit au noviciat de Maison-Carrée. Le 28 mai 1891, il était ordonné prêtre à Carthage.

Il ne fit que passer à l'École apostolique de Saint-Eugène et au village arabe de Sainte-Monique, pour être envoyé en septembre 1893 à Tagmount, en Kabylie. Durant les deux années qu'il séjourna à Tagmount, il consacra le meilleur de son temps à rechercher les enfants kabyles. En septembre 1895, le Père Buisson fit ses adieux à la Kabylie et s'embarqua à Marseille pour la procure de Zanzibar. Là encore il passa près de deux années.

L'apostolat qui lui était réservé, était d'abord celui de l'Usui, au Vicariat du Nyanza Méridional, à la tête duquel se trouvait Monseigneur Hirth. Il allait y faire un séjour de près de 5 années, du 12 novembre 1897 au 20 mai 1902. Il dut sans doute y subir une bonne part des épreuves par lesquelles passèrent les missionnaires de cette jeune station, car l'opposition plus ou moins sourde de Kasusulo, le roi du pays, devait contrarier longtemps le développement de la mission. Entre-temps, le P. Buisson rentrait en Europe pour y retenir ses forces. Il résida au sanatorium des Pères Blancs à Maison-Carrée jusqu'au 2 juin 1903. Le 26 du même mois, il arrivait à la procure des Pères Blancs, à Mombasa (sur l'Océan Indien), qui remplaçait celle de Zanzibar. Il y passait 9 mois et le 15 juillet, il était de retour au pays de l'Usui qu'il quittera définitivement le 10 octobre 1905 pour la jeune mission du Ruanda, à laquelle il a consacré les dernières années de sa carrière apostolique.

Nombreuses furent les stations de mission où il fut appelé à exercer son ministère et diverses les fonctions qui lui furent confiées dans ce nouveau champ d'apostolat. C'est ainsi que nous le trouvons successivement à Zaza, à Marangara près Kabgaye, à Rulindo, à Kabgaye, de nouveau à Rulindo, à Murunda, à Nyaruhengeri-Kansi et une seconde fois à Zaza. Les événements qui survinrent pendant la guerre et ceux qui la suivirent furent pour beaucoup dans ces allées et venues. En octobre 1923, le P. Buisson prenait une seconde fois le chemin de l'Algérie. Il se livra aux exercices de la retraite de trente

jours, à la Maison-Mère. Après quoi le 18 septembre il se rembarquait pour le Ruanda. En novembre il devint professeur au Petit-Séminaire. Deux années plus tard, il devenait aumônier du noviciat des Sœurs Indigènes, à Isavi, fonction qu'il occupera durant six ans. Enfin, le 10 octobre 1932, il revenait à Kansi, qui devait bénéficier de ses derniers travaux.

Il mourut dans cette mission, des suites d'une blessure qui s'était envenimée. « Je n'ai pas à vous dire, écrivait Monseigneur Classe à ses missionnaires du Ruanda, ce qu'était le Père Buisson. Sa jovialité, son ardeur toujours juvénile, son empressement à rendre service, sa ponctualité de novice vous sont assez connus. Alors que le travail nous accable et que nous avons un extrême besoin de bons ouvriers, nous perdons en lui un excellent confrère et un prêtre vraiment animé de l'esprit de Dieu ».

24 juin 1954.
P. M. Vanneste.

[L. H.]

Archives des Pères Blancs d'Afrique.

BURCH (Van der) (*Robert-Léon-Guillaume-Arthur-Marie*), Officier de la Force Publique (Saint-Josse-ten-Noode, 13.8.1877 — Samann près de Bomokandi, 24.3.1903). Fils d'Arthur-Louis-Joseph-Alexandre-Charles (Comte) et de d'Arschot Schoonhoven, Marie-Ghislaine-Philippine (Comtesse).

Engagé volontaire au 1^{er} Régiment des Guides le 16.5.1897, il passa avec succès l'examen de sous-lieutenant et fut commissionné le 4.12.1902. Il s'engagea avec ce grade à l'Armée d'Afrique et débarqua à Boma le 25.12.1902. Il fut attaché au District de l'Uele le 20.1.1903, mais la maladie (dysenterie) mit fin prématurément à sa carrière coloniale et l'emporta le 24.3.1903.

17 novembre 1954.
Rose Dewaelhens.

[F. D.]

Reg. matr. — *Trib. cong.*, 21 mai 1903, p. 3. — 1 oct. 1903, p. 3.

BURTON (*Sir Charles-Francis*) (Note complémentaire au Tome I, col. 186).

Remplacer (*Sir Charles-Francis*) par (*Sir Richard-Francis*).

7 juin 1955.
R. Cambier.

BUYSENS (*Sylvestre-Oscar*), Chef de station (Thielt, 17.9.1869 — Wemmel, 28.2.1946). Fils de François et de Simoens, Pélagie.

Ses études terminées il entre en 1886 comme commis agréé à l'enregistrement à Thielt où il est en service jusqu'en 1892.

De 1892 à 1894, il est garde-convoi aux Chemins de Fer de l'État belge et s'engage ensuite à la C^{ie} des Chemins de fer du Congo.

Il y effectue 7 termes soit plus de 14 ans de séjour à la Colonie. Tour à tour facteur de station, chef de station et chef de station principal. Il est un excellent serviteur, zélé, sérieux et actif. De 1905 à 1912 soit durant les trois derniers termes, il est accompagné de son épouse qui, elle-même se dévoue en prodiguant ses soins et ses conseils aux indigènes.

Après cette longue période passée dans le Bas-Congo, Buyssens rentre définitivement en Belgique et reprend du service aux Chemins de Fer de l'État où il reste en fonction jusqu'au moment de la mise à la retraite.

Distinctions honorifiques : chevalier Ordre royal du Lion ; chevalier Ordre de la Couronne ; Méd. ind. 1^{er} classe des Vétérans Col. ; Croix civique 1^{re} classe ; Croix Civique 2^e classe, etc...

[R.C.]

20 octobre 1955.
F. Berlemont.

Bull. Ast. Vét. col. mars 1946. — *Expansion col.*, 25 septembre 1933.

C

CALLEWAERT (*Charles-Joseph-Corneille*), Rekenplichtige (Antwerpen, 26.12.1855 — Gent, 13.9.1945). Zoon van Charles en van Bosschaert, Clemence. Gehuwd met Tushaus, Elise.

Charles Callewaert was de zoon van een makeelaar in granen bij de beurs van Antwerpen. Hij studeerde respectievelijk aan het Atheneum en het Hoger Handelsinstituut van zijn geboortestad.

Callewaert was drie jaar in dienst van het «Comité d'Études du Haut-Congo». Nopens de vertrekkdatum is men het echter niet eens. Bijna alle bronnen geven augustus 1880 op als begindatum van Callewaert's koloniale loopbaan. Het staat nochtans vast dat hij slechts in maart 1881 naar Afrika vertrokken is. Dit blijkt uit een schrijven van Strauch, gedagtekend 16 maart 1881, dat berust op het Koninklijk Museum van Belgisch-Congo te Tervuren. Dit schrijven bevat het volgende: «Par suite du contrat passé entre nous le 1^{er} mars dernier, vous êtes entré en service au Comité d'Études du Haut-Congo».

Callewaert ontving daarop het bevel de 19^e maart 1881 uit Liverpool te vertrekken met de kust van West-Afrika als bestemming.

Trouwens, uit een eigenhandig door Callewaert geschreven document, in het bezit van de Koninklijke Academie voor Koloniale Wetenschappen, blijkt dat hij in maart 1881 afgevaren is. Een gedeelte van dit document is als volgt opgesteld: «Engagé au bureau rue Brédérode à Bruxelles de l'Association Internationale Africaine en septembre 1880; parti de Liverpool en mars 1881 pour compte du Comité d'Études du Haut-Congo, en qualité d'agent commercial».

Het is dus best mogelijk dat Callewaert zich in september 1880 op de burelen van de Internationale Afrikaanse Vereniging heeft aangeboden, maar dat de eigenlijke indiensttreding slechts in maart 1881 geschiedde, zoals blijkt uit de hogervernoemde brief van Strauch.

Bij zijn aankomst in Afrika werd Charles Callewaert geattacheerd aan de post te Vivi, waar hij zich bezighield met het vervoer door Opper-Congo. Hij begaf zich naar Isangila om hulp te bieden aan de in nood verkerende karavaan van Peschuël Lösck. Hij ontmoette deze karavaan te

Mowa. Nadat de moeilijkheden overwonnen waren, begaf hij zich met Grang naar Manianga, van waaruit hij de Stanley-Pool bereikte.

Op 10 juli 1882 werd hij door Stanley aangeduid om de leiding op zich te nemen van de «Comptoir Commercial de Ntamo» (Leopoldstad). Hij hield er zich onledig met de aankoop van ivoor, terwijl hij eveneens instond voor de ruilhandel. Op 14 december 1882, kreeg hij van Stanley het bevel alle aankoop te onderbreken en het vervoer te verzekeren naar Mswata, Bolobo en de Evenaar. Op 12 februari 1883, werd hij gelast met het oprichten van een post te Kimpoko ten noorden van de Stanley-Pool. In maart 1884 werd hij door Coquilhat opgevolgd.

Zijn verblijf te Kimpoko werd gekenmerkt door één van die incidenten die aantonen in welke netelige en delicate posities de Afrikapioniers zich soms bevonden. De hoofdmans van Kimpoko was Callewaert een bezoek gaan brengen. Uit hoffelijkheid bood deze het opperhoofd een glas wijn aan. Het inlands protocol nu, waarvan Callewaert natuurlijk niet op de hoogte was, eiste dat geen enkele Zwarte in het bijzijn van een Blanke mocht drinken. De onderdanen wilden hun hoofdmans en Callewaert aanvallen, toen deze een geniale inval kreeg. «Uw opperhoofd heeft van mijn wijn gedronken,» zo sprak hij tot de inlanders, ik kan echter ook gedaan krijgen dat hij mijn wijn teruggeeft». Hij diende de hoofdmans een sterke dosis braakmiddel toe, waarop deze, onder de verbaasde blik van zijn onderdanen werkelijk de wijn «teruggaf». Toen een weinig later Stanley zelf aan het hoofd van enkele Zanzibarieten ter hulp kwam, was de rust vlug hersteld. Na dit voorval werd Callewaert als een groot feticheur aanzien.

Callewaert werd nog belast met vele andere opdrachten. In maart 1883 schreef Stanley dat Callewaert in de post Kimpoko door Gambiele een inlands opperhoofd, werd gedood. Dit bericht bleek echter vals te zijn, want later ontmoetten beide pioniers elkaar. Einde 1883 gaf dokter Allard Callewaert de raad naar het vaderland terug te keren, ten einde te herstellen van een leverziekte welke hij in Afrika had opgedaan. Hij verliet Vivi op 16 december 1883, in gezelschap van kapitein Hanssens, Delcommune, Morgan en nog enkele andere pioniers. Op 20

december 1883 scheepte hij in aan boord van de *Cabo Verde*. Gedurende twee maanden zou hij verzorgd worden door dokter Goldschmit. In maart 1884 kwam hij te Brussel aan, waar hij zich ter beschikking stelde van de leden van het « Comité d'Études du Haut-Congo ».

Charles Callewaert heeft als pionier uitstekende diensten bewezen in het kader van het door België ondernomen beschavingswerk.

De verstandhouding met zijn medewerkers en oversten was nochtans niet steeds de beste. Zijn oplopend karakter bracht hem dikwijls in konflikt met zijn superieuren, aan dewelke hij meende raadgevingen te moeten geven. Als gevolg daarvan werd hij door Stanley en door Strauch berispt. Naar aanleiding van een geschil dat gerezen was tussen Callewaert en Lindner, postoverste te Vivi, schrijft Strauch : « ...Après » avoir averti M. Lindner, il fallait vous abstenir » de lui indiquer la conduite qu'il avait à tenir. » M. Lindner par un séjour prolongé en Afrique » et par sa participation à d'importantes missions, possède beaucoup plus d'expérience que » vous n'avez pu en acquérir... ».

Charles Callewaert was drager van de volgende eretekens : Officier in de Koninklijke Orde van de Leeuw, Dienstster, Herinneringsmedaille van Belgisch-Congo, ridder in de Leopoldsorde.

31 juli 1956.

R. Bonnaerens.

[W. R.]

La Rev. col. belge, Brux., 1^{re} année, n° 2, 1 novembre 1945, p. 21. — *Bull. mens. de l'Ass. des Vét. col.*, Brux., 1^{re} année, n° 3, février 1930, p. 17 ; nouvelle série n° 3, octobre 1945, pp. 10-11 ; n° 5, décembre 1945, p. 23. — Luwel, M., Stanley docens. *Band*, Leopoldstad, 13^e jaargang n° 4, april 1954, blz. 138-143. — Janssens, Ed. et Cateau, A., *Les Belges au Congo*, Anvers, impr. J. Van Hille-De Backer, T. 1, 1908, pp. 595-596. — Chapaux, A., *Le Congo*, Brux., Charles Rozez, 1894, p. 90. — *Coquilhat à l'Équateur, Les Digestes Congolais*, n° 4, Namur, Grands Lacs, p. 104. — Devroey, E., *Le bassin hydrographique congolais*, Brux., Institut royal colonial belge, Section des Sciences techniques, T. 3, 1941, fasc. 3, pp. 29 et 32. — Stanley, H.-M., *Cinq années au Congo*, Brux., Institut national de géographie s. d. pp. 336 et 349. — De Martini-Donos, Ch., *Les Belges dans l'Afrique centrale. Le Congo et ses affluents*, Brux., Maes, T. 2, 1886, pp. 61-62. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., Ligue du souvenir congolais, 1931, pp. 65, 67, 71, 72 et 79. — Masoin, F., *Histoire de l'É. I. C.*, Namur, impr. Picard-Balon, T. 1, 1912, pp. 308 et 323. — *L'Essor col. et marit.*, Brux., 10^e année, n° 570, 15 octobre 1931, p. 3.

CAMBIER (Émeri-Henri-Célestin), Prêtre apostolique du Haut-Kasai (Flobecq, 2.1.1865 — Salzinnes-lez-Namur, 29.9.1943). Fils d'Henri et de Leclercq, Léopoldine-Joséphine.

Émeri était le onzième enfant et le dixième fils du brasseur flobecquois Cambier et de son épouse. Ses études primaires achevées, il entre,

en 1876, en sixième latine, au Collège épiscopal d'Enghien, fait sa philosophie, en 1882, au petit séminaire de Bonne-Espérance, déterminé à renoncer à l'École militaire dont il avait rêvé, par le souvenir d'un adieu adressé à ses élèves d'Enghien par le R. P. Gueluy à la veille de son départ pour la Mongolie. Sa « philosophie » terminée, le futur missionnaire du Kasai entre à Scheut, maison-mère et noviciat de la Congrégation missionnaire bien connue, où, après quatre ans d'études théologiques et de préparation religieuse, il est ordonné prêtre le 20 novembre 1887. Le 22 août 1888, il y prononce ses vœux de religion.

Trois jours plus tard, le R. P. Cambier s'embarque à Anvers, à destination du Congo, sous la conduite précisément de ce R. P. Gueluy dont le souvenir a déterminé sa vocation et en compagnie de deux autres missionnaires, anciens élèves comme lui du Collège d'Enghien et fidèles diocésains de l'Évêque de Tournai. L'Africa quitte Anvers le 26 août, fait escale aux Canaries et à Sierra-Leone, touche Banana le 19 septembre et dépose les quatre missionnaires à Boma le 21. Le 1^{er} octobre, le R. P. Huberlant profite d'un voyage du *Héron* pour se rendre à Matadi et préparer le départ en caravane vers le Haut-Congo. Ses trois compagnons comptent bien l'y rejoindre au prochain voyage du petit sternwheeler du Bas-Fleuve. Mais les RR. PP. Gueluy et de Backer se voient contraints de s'aliter et c'est Cambier seul qui peut gagner Matadi le 12 octobre, par le *Prince Baudouin*, substitué au *Héron* mis à l'ancre pour un temps indéterminé. A Matadi, le R. P. Huberlant s'est aperçu que nombre de charges se sont égarées à Boma. Cambier redescend donc à Boma pour tâcher de les recouvrer. Il les retrouve heureusement et, le 27 octobre, rejoint le R. P. Huberlant pour prendre avec lui la route des caravanes, le 29, « se sentant, écrit-il, plus joyeux et léger que ne l'était César sur la route des Gaules ». Arrivés à Léopoldville le 18 novembre, les deux missionnaires s'embarquent, le 24, sur le *Ville de Bruxelles*, à destination de Berghe-Sainte-Marie où Gueluy et de Backer les rejoignent de telle sorte que la première mission scheutiste y est fondée le 10 janvier 1889.

L'endroit où s'étaient établis nos premiers Scheutistes les avait sans doute séduits par les possibilités de rayonnement qu'il leur offrait. Il était malheureusement des plus insalubres. Et l'on peut dire que la maladie du sommeil les en chassera. Mais on peut dire aussi qu'ils ne s'en éloigneront qu'après y avoir épuisé toutes les possibilités d'explorations et de reconnaissances qui s'y trouvaient à leur disposition. A peine installé, le R. P. Huberlant reconnaissait tout le Bas-Kasai jusqu'à Mushie et y nouait avec les chefs des relations avantageuses pour une action

évangéliste d'avenir. A peine rejoint, en août 1889, par une seconde caravane de ses confrères en religion, conduite par le futur évêque Van Ronslé, le R. P. Gueluy s'en allait reconnaître le Haut-Fleuve et y choisissait Makanza ou Pombu, site tout proche de l'ancien Bangala de Coquilhat et de Van Kerckhoven, pour une prochaine fondation missionnaire. C'est à cette fondation qu'il attache bientôt les RR. PP. Cambier et Van Ronslé. Ceux-ci s'embarquent, le 6 décembre 1889, sur le *Léon XIII* des Spiritains conduit par le R. P. Augouard qui, précisément, au moment où une décision de la Congrégation de la Propagande lui ferait céder aux Scheutistes belges appuyés par Léopold II ses installations missionnaires sur la rive gauche du Congo, se préparait à s'établir au confluent de ce fleuve et du Ruki. Les explorateurs se trouvèrent rendus à Makanza le 20 décembre suivant et, le 4 janvier 1890, la mission qui deviendrait le siège du Vicariat apostolique de Lisala, se trouvait installée sous le supérieurat de Cambier qui y œuvra jusqu'au début de 1891.

En février 1891, Cambier rentre en Belgique en vue de saisir ses compatriotes de toute la gravité du mal qu'il voit sévir dans les environs de Nouvelle-Anvers comme dans les environs de Berghe-Sainte-Marie : la maladie du sommeil et de faire connaître en haut lieu certaines vexations dont la jeune mission scheutiste aurait eu à souffrir de la part de certains agents de l'É. I. C. Il fait, en effet, de nombreuses conférences sur cette plaie de la trypanosomiase qui vient s'ajouter, au Congo, à celles qu'a causées l'esclavagisme des Arabes et des Arabisés. Il est reçu par le Souverain de l'É. I. C. et en obtient toute satisfaction. Il publie un *Essai sur la Langue congolaise* et se voit promettre, avant de se rembarquer, par les amis des Missions, un bateau à vapeur, qui sera le *N. D. du Perpétuel Secours* et une scierie mécanique.

De retour dans le Bas-Fleuve en juin 1891, Cambier, y attendant son vapeur et sa scierie, est chargé par le R. P. Huberlant qu'un bref pontifical du 11 février précédait un nommé provicaire apostolique du Congo belge, de fonder, aux bords de l'Atlantique, la Mission de Moanda. Mais à peine en achève-t-il les premières constructions, encore tout occupé à en scier et ajuster les planchers, qu'il se voit désigner pour aller fonder à Luluabourg, en compagnie du R. P. De Gryse, une mission dont l'établissement avait été projeté, dès 1889, par le R. P. Huberlant qui avait en vain attendu, pendant dix huit mois, occasion et moyens de se rendre sur place. On sait que le poste officiel de Luluabourg, appelé aussi Malandi ou, plus exactement peut-être, Malandje, du nom d'un poste angolais dont certains ressortissants bimbadi avaient émigré vers le Nord-Est, avait été fondé par Wissmann,

en 1884, pour compte de la *Deutsche Afrikanische Gesellschaft*, à quelque distance de la station fondée en 1882 par Pogge. Wissmann avait dû le remettre, en novembre 1886, au capitaine de Macar et au lieutenant Le Marinel, fondés de pouvoirs de l'É. I. C. [1] (*).

Ayant quitté Boma le 3 septembre 1891, Cambier reprend donc la route des caravanes et, arrivé à Léopoldville le 15, y prend place sur le *Ville de Bruxelles*, passe quelques jours à Berghe-Sainte-Marie, s'y embarque le 7 octobre sur le *Ville de Paris* qui s'engage aussitôt dans la remontée du Kasai, mais doit faire demi-tour, le lendemain, pour déposer à Berghe-Sainte-Marie le P. De Gryse malade. Cambier partira seul et, d'hippopotame en hippopotame, comme il l'écrit fort plaisamment, arrive à Luebo le 5 novembre, gagne Luluabourg à pied et sans bagages en compagnie du prince Henri de Croy et du comte Ernest d'Ursel, y arrive le 14 et se trouve installé, à trois heures du poste, aux bords de la Mikalayi, le 7 décembre déjà. Il y recrute assez de porteurs pour se faire amener, de Luebo, ses charges mises à terre par le *Ville de Paris*. Le R. P. de Gryse le rejoint, peu après, mais se voit bientôt contraint de s'éloigner à nouveau et de fuir vers la côte un climat qu'il ne peut supporter. Cambier, lui, saura demeurer seul, dans sa mission à peine établie et distante de six semaines de tout autre poste, jusqu'à l'arrivée, en juin 1893, de son supérieur général, l'ancien vicaire apostolique de Mongolie Van Aertselaer et du R. P. De Deken, l'explorateur-missionnaire du Turkestan chinois. Malgré son isolement, durant tant de longs mois, Cambier a réussi à faire prospérer la Mission du Kasai, singulièrement en se résolvant, malgré certaines instructions qu'il lui faut oublier, à accueillir des vieillards, des femmes, des infirmes que vient lui confier le lieutenant Doorme qui les a délivrés des chaînes de l'esclavage, mais eut soin de garder, pour les incorporer dans ses forces armées, tous les hommes valides du convoi. Aussi bien, en présence des heureux résultats de la transgression des règlements acceptée par Cambier, le R. P. Van Aertselaer, loin de la réprouver, félicita-t-il son subordonné de ses accomplissements et se mit-il à l'aider jusqu'au retour de Boma du R. P. De Deken qu'il y avait envoyé et à l'arrivée à Luluabourg des RR. PP. de Clercq et Hoornaert et de cinq sœurs de la Charité de Gand, en janvier 1894.

Au départ du R. P. Van Aertselaer, la Mission de Luluabourg se trouvait préparée à la plus triomphale expansion, notamment dans le domaine médical. Frère d'un médecin, en effet,

(*) Les chiffres entre [] renvoient aux références col. 125.

le R. P. Cambier a de longtemps aperçu le prestige que l'exercice de la médecine conférerait aux missionnaires de l'Évangile. Il a profité de son congé de quelques mois de 1891 pour se faire initier dans la mesure du possible à l'art si humanitaire de soigner et, avec la grâce de Dieu, guérir ses semblables. A l'arrivée au Kasai du R. P. Van Aertselaer, celui-ci y trouve déjà un hôpital de fortune. Aussitôt sur place, les sœurs de la Charité de Gand seront attachées à son entretien et à son développement et en 1895 la Mission disposera d'un hôpital, de deux dispensaires et d'un lazaret. Un enseignement rudimentaire aux enfants indigènes retiendra également l'attention de l'apôtre. Les écoles rurales se multiplieront autour de la Mission de Lulua-bourg-Saint-Joseph. D'autre part, ne pouvant se résigner à l'essaimage réduit que constituerait l'institution de fermes-chapelles rarement visitées, le futur préfet apostolique qui a, dès la mi-juillet 1893 rêvé de fonder la mission filiale qui sera, un jour, Hemptinne-Saint-Benoît, fonde dès l'arrivée des RR. PP. de Clercq et Hoornaert, en 1894, Mérode-Salvator et Saint-Trudon. En février 1897, il instituera effectivement Hemptinne-Saint-Benoît ; en 1898, Thielen-Saint-Jacques. Aux cinq missions ainsi érigées et qui seront distraites par la Propagande, le 26 janvier 1901, du vicariat apostolique du Congo et placées sous le supériorat du R. P. Cambier, se seront encore ajoutées celles de Bena-Makima et de Saint-Antoine de Lusambo, quand, le 18 mars 1904, la Propagande érigera la Mission autonome du Kasai en préfecture apostolique et en confiera la charge au fondateur de Lulua-bourg-Saint-Joseph, le guérisseur chrétien à qui les indigènes ont donné le surnom de langue vernaculaire : *Ganga Buha*.

Ces beaux accomplissements faillirent être compromis, en 1895, par cette révolte des soldats batetela de Lulua-bourg (Malandi) qu'avaient provoquée de graves maladresses du commandant du poste, où cet officier trouva la mort, certains de ses adjoints furent blessés et au cours de laquelle la défense de sa vie, de celles de ses collaborateurs et notamment de celles des cinq religieuses attachées à la Mission, obligèrent Cambier même à faire le coup de feu. On trouvera l'étude la plus approfondie et la mieux informée de ce drame quelque peu oublié dans la seconde des études du R. P. Van Zandijcke mentionnée ci après parmi les sources de cette notice [2]. Mais tout cela était certainement du passé quand, en mai 1900, le futur préfet apostolique du Haut-Kasai, dut rentrer en Belgique pour y subir une intervention chirurgicale.

De retour au Kasai dès le mois de septembre, il y reprit ses multiples activités de briquetier, d'architecte, de maçon, de menuisier, de forgeron, de tanneur, de cuisinier, de liquoriste, de

médecin, d'arbitre des palabres, de chef d'un enseignement et d'apôtre du Christ, comme supérieur des cinq établissements élevés en mission autonome en 1901 d'abord, comme haut dignitaire des sept missions érigées en Préfecture apostolique en 1904 ensuite, et, enfin, comme fondateur et préfet de quelques autres missions qu'il instituera encore avant d'abandonner sa charge et ce, jusqu'en plein Katanga ou entre Kasai et Kwango.

Le 17 octobre 1909, le T. R. P. Cambier rentre pour la troisième fois au Pays, à bord de la malle congolaise qui ramène également en Belgique le leader socialiste Vandervelde, défenseur, à Léopoldville, des missionnaires presbytériens Scheppard et Morrisson contre la Compagnie du Kasai. Il profite de son congé pour suivre à Bruxelles le cours de médecine tropicale depuis peu institué et rendu accessibles aux missionnaires et dont il subit l'épreuve de sortie avec grande distinction. Il adresse également au ministre Renkin un important message sur la maladie du sommeil, fait une série de conférences destinées à lui amener les fonds nécessaires à l'érection d'un hôpital enfin digne de ce nom et lance, au même effet, un appel au public qu'Émile Vandervelde fera insérer dans *Le Peuple*.

Rentré à Lulua-bourg en juillet 1909, Cambier s'y remet au travail, non moins actif et non moins attentif malgré la dispersion de ses activités. En 1909, il avait été nommé, pour cinq ans, membre de la Commission permanente pour la protection des Indigènes, commission dont l'institution avait été reprise par la Charte coloniale du 18 octobre 1908 d'un décret du Roi-Souverain de l'É. I. C. du 18 septembre 1896. Il assista à la première session de cette importante Commission qui se tint à Léopoldville, du 15 mai au 1^{er} juin 1911, sous la présidence du procureur général Weber. La Commission s'intéressa, cette année plus particulièrement au relèvement de la femme indigène. Vers le même temps, le jésuite Vermeersch, dans le but avéré par la suite de soustraire la femme noire à la fois à la polygamie et à certains concubinats, avait commencé à mener campagne en faveur de l'envoi de la femme blanche en Afrique, mais s'était vu opposer le caractère mortel d'un séjour africain pour de frères Européennes. Le T. R. P. Cambier épousa publiquement les vues du R. P. Vermeersch et, faisant un éclat, provoqua l'arrivée dans sa Préfecture, en qualité de fonctionnaire territorial, du plus jeune de ses frères, de sa belle-sœur et de leurs huit enfants. A vrai dire, l'aventure de ce ménage exemplaire finirait en déroute, mais l'auteur de cette notice, témoin de cette déroute, est en mesure d'affirmer que le climat meurtrier dont on avait parlé, n'y fut cependant pour rien. En 1928, au cours d'une allocution faite à l'occasion de Journées colo-

niales, Cambier se réjouirait encore, en présence de l'accroissement du nombre des femmes coloniales, d'avoir vu clair, dès 1911, là où personne, encore, ne voyait goutte.

Le 27 août 1911, le T. R. P. Cambier procédait à la dédicace de la nouvelle église qui venait de s'élever à Luluabourg-Saint-Joseph. Le 20 novembre 1912, Luluabourg fêterait le jubilé de vingt cinq ans de prêtrise du Préfet, entouré pour la circonstance d'une trentaine de collaborateurs européens, des enfants pensionnaires de la Mission et de représentants de toutes les chrétiens qu'il avait établis, instruits et assainies. Mais, entre ces deux fêtes, le Préfet apostolique du Haut-Kasai apprenait un beau jour qu'à Bruxelles, Émile Vandervelde s'intéressait à lui, à de tout autres fins, dans son souci, sans doute de ne plus voir au Congo devenu Colonie belge qu'une administration sans reproche. Le leader socialiste venait d'interpeller le Ministre des Colonies sur des tolérances regrettables dont auraient bénéficié, de la part de certains fonctionnaires, des pratiques illégales de l'Apôtre flobecquois.

Aussi bien le Ministre avait-il répondu très nettement à l'interpellateur et le débat auquel avaient pris part Paul Hymans, Fulgence Masson, Victor Tibbaut et Charles Woeste, s'était achevé par un vote de confiance pure et simple de la Chambre des Représentants.

Mais, au cours de ce débat parlementaire, le nom d'un jeune magistrat colonial avait été avancé par les adversaires du missionnaire et de ses prétendus protecteurs. Il en fut de même, lors de la discussion du budget du Congo, à la Chambre, en février 1912, et, en mars suivant, au Sénat.

Et voici qu'en janvier 1913 la Ligue belge pour l'Évangélisation des Noirs du Centre africain est simultanément saisie d'une plainte de M^{re} Roelens, prélat universellement respecté, vicaire apostolique de Haut-Congo, contre certains fonctionnaires qu'il accuse de sectarisme antimissionnaire et d'une plainte du T. R. P. Cambier contre deux magistrats du Parquet de Lusambo, le jeune substitut cité au Parlement à trois reprises, par ses adversaires et son chef de Parquet le procureur d'État d'origine norvégienne Munch Larsen Naur. A ces deux magistrats, le procureur Munch Maur et son substitut P. M. Leclercq, le Préfet apostolique du Haut-Kasai reprochait légèreté et partialité dans la conduite d'une enquête par eux ouverte à son sujet. A propos de ces deux plaintes adressées par deux missionnaires des plus marquants à la Ligue, le représentant catholique Verhaegen interpella le Ministre Renkin. Celui-ci, qui était en possession depuis novembre 1912 de la plainte de Cambier, des explications de Munch Larsen Naur et d'un premier rapport du Procureur

général du ressort, n'eût dissimulé point que la plainte du prélat était de nature à émouvoir, mais ajouta qu'il n'oserait, sans plus ample informé, mettre en cause la conduite de ses deux magistrats. Mais le Vatican même s'intéressait au cas. Un complément d'enquête, certainement nécessaire, devenait en outre urgent. Un magistrat hutois, le procureur général suppléant Duchesne, fut donc envoyé en mission d'inspection au Kasai. Il tira tout au clair et quand il rendit compte au Ministre des devoirs qu'il avait accomplis au Kasai, le drame s'était achevé par la condamnation du chef d'imputations calomnieuses d'une jeune fille muluba, le déplacement du jeune magistrat qui avait réservé à ces imputations un accueil imprudemment encourageant et la disparition par mort avenue entre-temps du chef scandinave de Parquet qui eût dû modérer les intempestives agitations de son subordonné.

Quant au Préfet apostolique innocenté, blessé accidentellement en 1910 par déclin imprévu d'un piège armé et n'arrivant pas à faire disparaître les suites fâcheuses de cet accident, il résolut de rentrer définitivement au Pays et donna vers le milieu de 1913 sa démission à la Congrégation romaine de la Propagande. Celle-ci le garderait toute une année à Rome en qualité de consultant.

Rentré en Belgique en 1914, il remplace à Roselies un curé fusillé par les envahisseurs allemands du Pays. Mais il se fait lui-même arrêter peu après, à raison d'un sermon sans doute relevé de l'humour bien connu de l'ancien missionnaire, passe en justice à Mons, et, après un an de cellule subi à la Caserne Trazegnies à Charleroi, se voit déporté successivement à Anrath, à Holzminden, enfin, à Beuron.

Ayant obtenu de Rome l'autorisation de résider hors maison scheutiste tout en continuant d'appartenir à la Congrégation, il s'installe, à sa rentrée en Belgique en 1918, à Châtelineau chez un de ses frères. Bientôt, nous le trouvons à Mellet où il fait office de pasteur. Il y entre en relation avec la famille Dumont de Chassart et lui confie le secret de la Flobecquoise, cet elixir stomacal qu'il avait autrefois distillé au Kasai, par la plus explicable de toutes les tolérances dont, ici, on s'était ému en 1911. De Mellet, il passera à Marche-les-Dames, en hôte des Dumont de Chassart, mais pour ne s'établir, bien définitivement, cette fois, en hôte des Moretus, qu'à la Croix-Monet, lieu dit relevant d'Aische-en-Refail. A la Croix-Monet, il vivra, en ermite de 1925 jusqu'en 1943.

Retiré, mais ni cloîtré, ni non plus inactif. Il y reçoit, indépendamment de nombreux colons dont il a conservé l'estime et l'amitié, le roi Léopold III et l'évêque de Namur Heylen ; vice-président des Vétérans coloniaux et du

Cercle colonial namurois, il lui arrive, en ces qualités, de parler en public ou de prendre part à des manifestations patriotiques diverses. C'est ainsi qu'il prend la parole, en 1928, à l'inauguration du Monument aux pionniers du Congo érigé à Bruxelles au Parc du Cinquantenaire et qu'il est choisi pour offrir une gerbe de fleur, à Namur, en 1930, à la future reine Astrid et au roi Léopold III lors de l'inauguration du monument élevé au centre de sa Place d'Armes, par la cité namuroise, au roi Léopold II et dû au sculpteur V. Demanet.

Ses amis coloniaux n'oublient jamais de fêter les dates jubilaires du prêtre flobecquois. Ils célèbrent, le 21 novembre 1927, son jubilé de cinquante ans de prêtrise, et, le 10 juillet 1938, le cinquantenaire de son premier départ pour le Centre africain.

Le 20 août 1943, le gardien vénéré du petit sanctuaire de la Croix-Monet se voyait obligé de recourir, pour la huitième fois de sa vie, au bistouri des chirurgiens et se faisait transporter à la clinique Sainte-Élisabeth de Salzinnes-lez-Namur. C'est là qu'il s'éteignit, le 29 septembre suivant, réconforté par la visite de Mgr Charue, évêque de Namur.

Il était, à sa mort, commandeur de l'Ordre de Léopold II, commandeur de l'Ordre royal du Lion, officier de l'Ordre de la Couronne avec liseré d'or (pour faits de guerre) et porteur de la Médaille des prisonniers politiques 1914-1918.

Le pionnier-missionnaire avait beaucoup écrit, mais la plupart de ses notes ont été confiées à des revues périodiques, comme le *Mouvement des Missions catholiques au Congo*, les *Missions de Scheut*, etc. Son *Petit vocabulaire des Idioms du Haut-Fleuve*, sous-titré : *Essai sur la langue congolaise*, avait cependant été publié en volume par Polleunis et Ceuterick, éditeurs bruxellois, en 1891, et une étude sur *Le Rôle des Missions* a paru dans l'ouvrage de L. Lejeune : *Le Vieux Congo*, Bruxelles, Expansion belge, 1930.

La ville natale du grand missionnaire a donné son nom, en novembre 1956, à une de ses rues proche de la maison paternelle du héros.

9 juin 1956.
J.-M. Jadot.

1. A. Van Zandijcke, *Note historique sur les origines historiques de Luluabourg (Malandi), Zaïre*, Brux., mars 1952, 227-249. — 2. A. Van Zandijcke, *Les Révoltes de Luluabourg* (4 juillet 1895), (*Zaïre*, Brux., novembre 1950, 227-249; décembre 1950, 1063-1082). — 3. Mariaule, A., *Nganga-Bouka, le Père Cambier, 1865-1943*, Namur, Grands Lacs, s. d. — 4. *Mouv. géogr.*, Brux., 1893, 38; 1904, 262. — 5. *Missions en Chine et au Congo*, Brux., 1891, 543; 1892, 126; 1894, 446, 555; 6. — *La Trib. cong.*, 4 février 1911, 2; 18 février 1911, 2; 30 novembre 1937, 1; 15 octobre 1938, 1. — 7. *Rev. col. belge*, 15 avril 1948, 238.

CAMBIER (*Maurice-Modeste-Joseph*), Fonctionnaire de l'É. I. C., fonctionnaire au Ministère des Colonies, vétéran colonial (Tournai, 23.9.1874 — St-Gilles, Bruxelles, 8.5.1942). Fils de Joseph-François-Georges, et de Hebbelinck, Félicie-Aimée-Marie.

Cambier, après avoir reçu, dans sa ville natale, une bonne éducation primaire et exercé, durant quelque temps, la profession de représentant de commerce, entra au service de l'É. I. C., en qualité de commis des impôts de 1^{re} classe, s'embarqua à Anvers le 6 janvier 1898, et arriva à Boma le 29 du même mois.

Dès le 26 juillet suivant, il était nommé vérificateur et, le 4 octobre 1899, sous-percepteur des impôts.

S'étant embarqué à Boma le 29 juin 1901, pour rentrer en congé, il arrivait à Anvers le 16 juillet suivant.

Reparti d'Anvers le 12 novembre 1901, il était à Boma le 13 décembre 1901 et y reprenait ses fonctions. Le 23 janvier 1903, il fut nommé receveur des impôts. Le 20 décembre 1904, il quitta Boma pour rentrer en congé et arriva à Anvers le 8 janvier 1905.

Réengagé le 3 juin 1905, il quitta Anvers, en troisième départ, le 15 juin suivant pour arriver à Boma, le 5 juillet. Le 2 juin 1906, il obtenait la 1^{re} classe de son grade. Il quitta le Congo le 24 juin 1908 pour arriver à Anvers 13 juillet suivant.

Il entra presque aussitôt dans les services du Ministère belge des Colonies qu'il ne quitta, sous-chef de bureau, pour raisons de santé, qu'en 1931.

Pensionné, il s'établit à Saint-Gilles (Bruxelles) où sa femme détenait un mandat de conseiller communal, et y devint bien vite une de ces notabilités de quartier qui font si aimable figure dans le folklore de nos faubourgs. Extrêmement serviable et généreux, promoteur d'une société d'épargne qu'il avait appelée : *Petit à Petit*, établie en forme de tontine et qui n'achetait que des titres coloniaux bien éprouvés, à frais et intérêts communs, préoccupé de surcroît de faire connaître les tabacs congolais, membre du Cercle africain et de l'Association des Vétérans coloniaux, il fut un véritable propagandiste de l'idée coloniale dans le quartier où s'élèverait après sa mort, le monument bruxellois au général baron Tombeur de Tabora.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion, et de l'Ordre de Léopold II, porteur de l'Étoile de service en argent à trois raies et de la Médaille des Vétérans coloniaux.

8 juin 1956.
J.-M. Jadot.

CARLSEN (*Carl-Alfred-Marentius*), Capitaine de steamer (Tune, Norvège, 15.8.1869 — Sandvika, Oslo, 2.3.1941). Fils d'Emil et de Abrahamsen, Marte-Oline.

Capitaine au long cours diplômé de l'École navale d'Oslo, il servit d'abord comme officier de la marine marchande scandinave. En 1894 il offrit ses services à la S. A. B. pour le compte de laquelle il navigua pendant trois ans sur le Haut-Congo (Ubangi-Aruwimi). En 1896, il quittait la S. A. B. pour l'État Indépendant du Congo qui l'engagea comme capitaine de steamer de 3^e classe. Parti d'Anvers le 1^{er} juillet 1896, il fut chargé de transporter des renforts pour la campagne arabe et des troupes pour l'expédition Dhanis vers le Nil. Il commanda aussi le yacht du Gouverneur général, le *Kempenaar*. Le 3 mai 1897, on lui confiait le commandement du s/s *Princesse Clémentine*. Atteint d'intoxication paludéenne, Carlsen descendit à Boma le 3 octobre 1897 pour s'y embarquer le 6 et regagner l'Europe. Il repartit en 1898 pour le Bas-Congo où il fut attaché au service de pilotage. Rentré en 1902, il reprenait le départ le 3 décembre 1904, attaché d'abord provisoirement dès le 28 décembre au pilotage de la marine du Bas-Congo où il fut nommé le 13 juillet 1905 commissaire maritime suppléant à Banana. Le 4 juin 1906, il accédait au rang de capitaine de steamer de 2^e classe et le 15 janvier 1907 était nommé commissaire maritime à Boma. Il rentra en congé en juin 1908.

Nouveau départ le 3 juin 1909, toujours pour le pilotage du Bas-Congo. Commissaire maritime de Banana, il fut promu capitaine de steamer de 1^{re} classe le 3 septembre 1910. Il était si attaché à son service, qu'il désirait se fixer définitivement en Afrique. Pour la 5^e fois, il quitta Anvers le 1^{er} juin 1912. Il atteignait peu après le sommet de sa carrière coloniale par sa nomination le 1^{er} janvier 1917 du grade et dans les fonctions de commandant de la marine du Bas-Congo. Comme tel, il fit encore plusieurs séjours dans la Colonie, et rentra pour la dernière fois en 1931. On appréciait en haut lieu ses éminents services et au cours de ses congés, il fut choisi par le Gouvernement pour surveiller la construction de vapeurs destinés à la flottille du Congo.

Après son retour en Norvège en 1932, il se retira dans sa propriété de campagne à Sandvika, près d'Oslo. Frappé d'une crise cardiaque au début de la guerre de 1940-45, il fut transporté à l'hôpital de Baerum où il mourut le 2 mars 1941. Il laissait un fils ingénieur aux États-Unis et trois filles mariées à Oslo.

Il était officier de l'Ordre du Lion et de l'Ordre de la Couronne, et titulaire de l'Étoile de Service

en or à trois raies et de la Médaille commémorative du Congo.

[J. J.]

15 juillet 1954.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 30 nov. 1929, 2. — *Bull. Ass. Vét. col.*, nov. 1946, 27. — Reg. matr. n° 1699.

CAROLI (*Rafaele*), Commissaire de district (Francavilla-Fontana, Italie, 17.1.1879 — Usumbura, 19.4.1946). Fils de Vitantonio et de Cannalire, Angela.

De nombreux sujets italiens ont prêté leurs services à l'administration congolaise. R. Caroli figure parmi ceux dont la carrière s'avéra la plus longue et la plus féconde.

Il commença par s'acquitter de ses obligations militaires dans son pays. En juin 1899, il était soldat du génie ; il termina comme officier de réserve.

Dès 1904, il se laissa tenter par la vie coloniale. Il entra dans le service territorial au Congo et ne prit sa retraite qu'en novembre 1931. Pendant cette longue période, il gravit les différents degrés de la hiérarchie : administrateur de 1^{re} classe, administrateur principal, commissaire de district de 2^e classe, commissaire de district de 1^{re} classe.

Presque constamment son activité s'exerça au Katanga, dans le district de la Lulua dont le chef-lieu était Sandoa. Ce district ne ressemblait pas aux autres districts du Katanga : il se trouvait éloigné de la région industrielle du Haut-Katanga et des grandes voies de communication. L'administration n'en était pas moins ardue, car deux races indigènes s'y disputaient continuellement la prééminence : les Batshiokwe et les Lunda. La première, encore très sauvage, refusait de payer tribut au grand chef des Lunda, le Mwata-Yamvo, dont l'empire jadis s'étendait jusqu'au Luapula. L'enchevêtrement des deux races créait des problèmes difficiles. Il fallait pour les résoudre un homme comme M. Caroli qui connaissait à fond le pays et s'était acquis un grand prestige.

M. Caroli a toujours exercé une activité dans un autre domaine. A Sandoa fonctionnait un tribunal de district. Un substitut aurait dû y être attaché en permanence, mais la pénurie des magistrats de carrière obligeait souvent le Procureur général d'Élisabethville à confier le parquet de Sandoa pendant des périodes assez longues à l'administrateur territorial Caroli. Ce n'était pas une sinécure dans une région où sévissaient continuellement des crimes rituels. M. Caroli s'acquittait à merveille de sa mission. Il y était grandement aidé par son expérience des milieux indigènes et d'autre part son esprit

cultivé, son esprit latin, lui facilitaient la compréhension des règles juridiques.

En 1923, l'auteur de la présente notice eut l'occasion de le voir à l'œuvre lors d'une inspection du parquet de la Lulua. Aussi ne fut-il pas étonné quelques années plus tard, en 1931, lorsqu'il lut dans la *Tribune congolaise* le récit d'une fête organisée à Sandoa en l'honneur du commissaire de district Caroli à la veille de prendre sa retraite. Par qui cette fête fut-elle organisée et présidée ? Par le substitut de l'endroit. Dans sa réponse, M. Caroli rappela qu'il avait fait partie de la famille judiciaire et traita de légende l'affirmation d'après laquelle les relations entre le parquet et l'administration sont nécessairement compliquées.

Empruntons au même texte d'autres paroles prononcées le même jour par M. Caroli où apparaissent la délicatesse et la sensibilité de cet excellent fonctionnaire : « J'aurais désiré et préféré quitter Sandoa en silence parce que le silence a aussi sa poésie et à certains moments il est plus profond et plus significatif que la parole ou l'action même, surtout à l'heure où on meurt un peu... au moment d'une séparation. Dès que j'ai été prévenu que M^{gr} Stappers (1) devait être des vôtres, je me suis rendu à discrétion... »

A elles seules, ces paroles permettent de conclure que M. Caroli comptait des amis dans tous les milieux. Avec quelle mélancolie il s'éloigna de ce district de la Lulua où il avait vécu tant d'années !

Revenu en Europe, il ne tarda pas à se sentir dépaycé. Son rôle était fini à l'administration. La régie des Mines de Kilo-Moto fut heureuse de l'accueillir. Il y assumait la direction du service de la main-d'œuvre indigène. C'est au cours d'un voyage dans le Ruanda-Urundi qu'il décéda inopinément à Usumbura en avril 1946. Les funérailles se déroulèrent en présence de M. le vice-gouverneur général Jungers, le gouverneur du Ruanda-Urundi. M. Simon, commissaire provincial, prononça l'éloge du défunt.

Distinctions honorifiques. — Officier de l'Ordre royal du Lion ; officier de l'Ordre de la Couronne ; chevalier de l'Ordre de Léopold ; Étoile de Service en or à 5 raies ; Médaille commémorative de Congo ; Médaille commémorative du Centenaire.

10 mai 1956.
F. Dellicour.

CARRIE (*Antoine-Marie-Hippolyte*) (M^{gr}), Vicaire apostolique de Loango (Proprières, Lyon, 10.2.1842 — Loango, 13.10.1904). Fils de Jean et de Fousseماغne, Louise.

(1) Le préfet apostolique des Missions franciscaines de la région.

Antoine Carrie est né d'une famille honorable de cultivateurs, jouissant d'une modeste aisance et exploitant un moulin. Enfant, il partagea les rudes travaux de ses parents. Le curé de la paroisse, ayant remarqué son intelligence et sa piété, lui donna des leçons de latin et le fit bientôt entrer au Séminaire.

Trois mois après son ordination, nous retrouvons le Père Carrie à Santarem (Portugal). La Congrégation du Saint-Esprit venait de commencer en cette ville, sous le titre de Séminaire du Congo, un établissement en vue de l'évangélisation des colonies portugaises.

A peine avait-il inauguré son enseignement, qu'un ordre de la Maison-Mère vint ouvrir à son zèle des perspectives plus conformes aux attrait de sa jeunesse. Le 5 novembre 1869, il quittait Lisbonne avec le Père Dhièvre, et le 7 décembre, ils débarquaient tous deux à Loanda, dans le but d'y commencer une œuvre d'évangélisation.

A peine arrivés, ces deux jeunes Pères, par suite de diverses difficultés, se virent réduits à l'inaction ; bientôt, la maladie mit leur vie en danger. Il fallut songer à la retraite. Tout se borna à un voyage d'exploration à Landana et le long du littoral. Rentré en France, le Père Carrie fut chargé provisoirement de la classe de troisième à Notre-Dame de Langonnet, mais en même temps, il se préparait à de nouvelles expéditions apostoliques. On avait résolu de tenter un nouvel essai de pénétration dans le Congo. Le Père Carrie, renvoyé à cet effet au Gabon, reprit alors en sens inverse le voyage d'exploration ébauché l'année précédente, visita Banane, et divers points de la côte, remonta le Zaïre ou Congo jusqu'à 30 ou 35 lieues en amont et revint à Landana. Les informations qu'il fit parvenir à la Maison-Mère étant favorables, le Père Duparquet partit de France pour rejoindre le Père Carrie à Landana, destiné à devenir plus tard un centre important de Mission. Le Père Carrie fut chargé de l'économe, des catéchismes et du ministère paroissial. Tout en faisant face à ses multiples fonctions, il trouva le temps de préparer un dictionnaire Français—Ca-congo.

Après un accès de petite vérole, il entreprit avec le Père Duparquet une série de voyages. Telle était sa réputation d'intrépidité que, lors de la révolte des indigènes en 1875, le docteur Falkenstein lui offrit le commandement de l'expédition contre les rebelles. Naturellement le Père Carrie déclina cette offre, mais volontiers il accompagna la colonne en qualité d'aumônier.

Les années suivantes furent marquées par quelques excursions apostoliques.

Enfin, quand le Père Duparquet alla fonder une nouvelle mission dans la Cimbébasie, le Révérend Père Carrie fut chargé à sa place de la

direction de la Préfecture apostolique du Congo (11 janvier 1878).

Sous son active direction, l'établissement central de Landana, avec ses œuvres d'enfants, ses hôpitaux, ses nombreux ateliers, ses belles cultures, avait acquis une telle réputation qu'un des membres de la Société géographique de Lisbonne, qui l'avait visité, le lieutenant Neno de Freitas-Quériol, publia sur l'œuvre dans le *Bulletin* de cette Société, un rapport très élogieux qui se terminait ainsi : « La mission française du Saint-Esprit à Landana nous semble donc une « mission type » et un modèle à imiter ».

Si l'œuvre de Dieu avançait, ce fut au prix d'énormes difficultés. Au cours d'une visite à Saint-Antoine de Boma, le Révérend Père Carrie faillit périr dans un naufrage. Puis, en 1882, s'abattit sur la contrée une épidémie pénible qui revint plus cruellement encore en juillet 1884.

Notons que vers 1880, le Révérend Père Carrie reçut un jour un bout de journal apporté par un Noir et sur les rebords duquel un Blanc annonçait son arrivée en réclamant des vivres, car il mourait de faim. C'était Savorgnan de Brazza qui revenait exténué de son exploration au Stanley-Pool. Il demanda aux missionnaires de prendre possession des terrains qu'il avait acquis à la France. Le Père Augouard y fut envoyé, et le Révérend Père Carrie rentra en France pour régler avec la Maison-Mère ce qui concernait la nouvelle fondation. Il s'empresse d'arranger ses affaires à Paris et au bout de trois semaines, sans même aller revoir sa famille, il reprend le chemin du Congo, et envoie les Pères Augouard et Krafft, avec le Frère Savinien, commencer définitivement la station de Linzolo (Stanley-Pool).

Pendant que le Révérend Père Carrie se dévouait au Congo à l'extension du règne du Christ, les puissances européennes se disputaient entre elles cette vaste contrée, jusque là à peu près inconnue. La Conférence de Berlin de février 1885 mit un terme à ces compétitions, en délimitant la part qui revenait aux nations intéressées, la France, la Belgique, le Portugal. Comme pour le bien même des missions, il importait de suivre les délimitations politiques, le Saint-Siège, à la demande du Très Révérend Père Emonet, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, voulut bien en 1886 ériger le Congo français en Vicariat distinct, et en conférer la charge au Révérend Père Carrie, qui fut préconisé dans le consistoire du 6 juin de la même année, vicaire apostolique du Congo français. Le Révérend Père Carrie était alors à Landana, quand une lettre arrivée de France lui fit entrevoir que son nom avait été mis en avant auprès du Saint-Siège. Il exprima aussitôt la détresse de son âme en des termes que nous reproduisons en partie : « Il paraîtrait

» qu'on aurait proposé à Rome, pour remplir
» cette charge redoutable, la pauvre « buse »
» de Landana. C'est incroyable ! Comment
» pareille idée a-t-elle pu naître dans les têtes
» d'hommes si sages ? Si pareille chose avait
» lieu, il faudrait la considérer comme un vrai
» malheur pour la Mission... Je n'ai rien de ce
» qu'exige cette dignité... Aussi me garderai-je
» de jamais l'accepter. Je vous prie de consi-
» dérer ce que je vous dis ici comme un refus
» formel de ma part, et je vous déclare bien
» sincèrement que je n'accepterai jamais
» semblable charge. ».

Mais quand arriva cette lettre à la Maison-Mère, sa nomination était faite et publiée depuis déjà plus d'un mois. Il n'y avait plus qu'à obéir. Le nouveau Prélat revint en France et, le 24 octobre 1886, il recevait la consécration épiscopale dans la chapelle de la Maison-Mère à Paris, des mains de Monseigneur Richard, archevêque de Paris.

Après quelques semaines données à sa famille, puis à ses anciens maîtres et amis de Saint-Jodard et du grand Séminaire de Lyon, l'humble prélat, qui visiblement souffrait des pompes extérieures qu'il lui fallait subir, fut dès le 27 décembre de retour au chef-lieu de sa Mission, heureux de se retrouver avec ses chers Noirs, et de leur apporter avec son ancien dévouement, les grâces nouvelles attachées à la plénitude du Sacerdoce.

L'épiscopat de Monseigneur Carrie va durer 18 ans durant lesquels son activité se dépensera sans repos ni trêve, soit dans le saint ministère soit dans l'administration de son Vicariat. Pendant les premières années surtout, ses voyages se suivent presque ininterrompus, pour préparer ou visiter les stations de Linzolo, de Mayumba, puis de Sette-Cama, de Bouanza et de Boudianga. Et ces voyages, il les faisaient presque toujours à pied malgré ses grandes fatigues.

Cependant, l'expérience montra bientôt la nécessité de partager en deux vicariats, le territoire immense du Congo français, division qui fut effectuée en 1890. Monseigneur Carrie conserva le Congo français inférieur avec Loango comme chef-lieu ; et le nouveau vicariat du Congo français supérieur fut confié à Monseigneur Angouard, l'un des premiers compagnons de ses travaux apostoliques.

Une des préoccupations dominantes de Monseigneur Carrie fut la formation d'auxiliaires indigènes, clercs, frères et catéchistes, qui pussent aider les missionnaires et étendre leur action. C'est ainsi qu'il créa un petit et un grand séminaires, un noviciat de frères et des écoles pour la formation de catéchistes instituteurs. Ces œuvres importantes, il les a soutenues jusqu'au bout, sans se laisser décourager par les défections et les autres obstacles. Il eut la

consolation d'imposer les mains à trois prêtres indigènes. Les peines et les difficultés ne lui ont pas manqué. Rien ne le décourageait ; c'est qu'il était plein de foi et de piété, car c'était là le secret de sa force. Missionnaire dévoué, il n'avait en vue que le salut des âmes et la gloire de Dieu, sans aucune recherche personnelle.

Pourtant, le pieux et vaillant évêque commençait à sentir plus lourdement le poids de ses 36 ans de Mission. Le 24 mars 1902, il est pris de violentes convulsions et condamné à un repos absolu. C'était de l'avis des médecins une méningite chronique. Il revient en France, mais se décide bientôt à repartir pour Loango le 22 décembre de la même année. C'est là qu'il veut lutter jusqu'au bout. Ses forces enfin le trahissent et il remet ses fonctions entre les mains du Révérend Père Derouet, désigné par le Saint-Siège pour le remplacer. Le jeudi 13 octobre, le vénéré Prélat rendait paisiblement son âme au Seigneur, à l'âge de 62 ans, après un épiscopat de 18 ans. Le lendemain, tous les Européens de Loango et une foule d'indigènes assistèrent aux funérailles.

Longtemps encore, la croix qui ombrage sa tombe, redira aux générations futures des missionnaires et des chrétiens, les exemples de foi, de zèle, de vaillance héroïque de cet intrépide soldat de Jésus-Christ.

[F. D.] 21 mai 1955.
J. Fryns.

Bulletin général de la Congrégation du St-Esprit, n° 218, avril 1905. — Archives de la Congrégation au généralat, 30, rue Lhomond, Paris 5^e.

CASALINI (*Olinto*), Médecin (Savignano, Romagne, 2.1.1862 — Aquila, 12.9.1908). Fils de Francesco et de Mariano, Ernesta.

Docteur en médecine de l'Université de Parme depuis le 6 juillet 1889, Casalini avait professé en Italie jusqu'en 1895, puis, navigué en qualité de médecin du bord sur les vapeurs qui assurent la liaison de Gènes avec le Brésil, de 1895 à 1899, quand il offrit ses services à l'État Indépendant du Congo.

Engagé en qualité de médecin de 2^e classe, il quitta Anvers le 3 juin 1899, fut désigné à Boma, le 4 juillet, pour la zone Rubi-Uele et arriva à Djibir en septembre. En novembre, il était attaché au poste d'Ibembo.

L'année suivante, l'État se voyant obligé de prendre des mesures contre le chef Bwatara-Engwettra qui avait interdit son territoire aux agents de l'É. I. C. et attaquait leurs convois sur la Likati, Casalini prit part avec Tilkens, Hutereau, Lespagnard et Landeghem aux expéditions menées contre le révolté sous la

direction du commandant Verstraeten (février-mars 1900).

L'année suivante, Casalini fut atteint d'une entérite compliquée de gastrite chronique et dut prendre, le 13 mai, le chemin du Bas-Congo. Arrivé à Léopoldville le 24 juin, il en repartit le 1^{er} juillet pour Boma, où il s'embarquerait, le 29, à destination de l'Europe. Rentré en Italie, gravement anémié par son séjour au Congo, il ne s'y rétablit jamais complètement et s'y éteignit en 1908.

[J. J.] 15 juillet 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 2892. — *Mouv. géogr.*, Brux., 1899, 278. — *Biogr. Col. Belge*, Brux., I. R. C. B., I. 932-934. — Flament, F. et autres, *La Force Publique de sa naissance à 1914*, Brux., Mémoires in-8° de l'I. R. C. B., 1952, 484-485.

CASSART (*Prosper*), Directeur de Sociétés (Warsage, 12.1.1867 — Lambermont, 18.10.1922). Fils de Florent-Louis et de Foa, Marie-Anne ; frère de Florent Cassart.

Prosper Cassart fut envoyé au Congo, en 1898, en qualité de sous-directeur, par la Société commerciale des Plantations de la Lubefu. Après deux termes de service qui le portèrent à la direction de la Société en Afrique, il rentra au pays, quelque peu avant que n'éclatât la première guerre mondiale.

Malgré son âge (il avait alors quarante-huit ans) Cassart s'engagea au 1^{er} régiment de chasseurs à pied le 22 avril 1915. Nommé adjudant le 21 mars 1916, il prit part à la défense de l'Yser et fut blessé à Dixmude, le 30 mai, alors qu'il dirigeait un travail de réparation de la digue endommagée par le violent bombardement du 13, auquel il avait assisté avec un sang-froid remarqué. Il fut promu officier auxiliaire d'infanterie le 15 octobre suivant, versé dans la réserve en qualité de sous-lieutenant le 15 avril 1917 et nommé lieutenant de réserve le 26 juin 1918.

Après la guerre, il reprit ses activités coloniales, associé à Arthur Henrion et à F. Dupont dans la Société pour le Commerce et l'Exportation vers le Congo.

Il mourut en 1922, chevalier de l'Ordre de Léopold II, porteur de la Croix de guerre avec citation et cinq chevrons de front.

[J. J.] 8 mars 1955.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 26 juill. 1922, p. 3 ; 15 nov. 1922, p. 2.

CAULAERT (VAN) (*Benoît-Henri*), Vérificateur du cadastre (Ninove. 30.7.1864 — Forest,

22.11.1924). Fils de Désiré et de Almant, Marie ; époux de Van Impe, Emma-Clara.

A vingt-quatre ans, il entra au service de l'É. I. C. en qualité de géomètre. Embarqué le 16 juillet 1888, il entra en fonctions à Boma. Il y occupa de multiples postes de réelle importance : attaché à la conservation des titres fonciers, officier d'état civil, greffier au tribunal de 1^{re} instance, substitut suppléant du procureur d'État, services éminents rendus avec une conscience et une exactitude hautement appréciées.

Van Caulaert reentra en Belgique le 18 juin 1891. Il était porteur de l'Étoile de service, de la Croix civique de 1^{re} classe, de la Médaille commémorative du centenaire de l'Indépendance nationale et de la Médaille commémorative du règne de Léopold II.

18 juin 1956.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Bull. Ste roy. géogr. d'Anvers, 1907-08, p. 491. — *Bull. Ass. Vét. col.*, 1 août 1930 — 1 janvier 1945, p. 4. — *Reg. matr.* n° 209.

CAUWENBERG (*Corneille-Joseph*, en religion, R. P. *Nivard*), Supérieur de mission trappiste (Vught, Pays-Bas, 27.3.1862 — Vught, 13.1.1904).

Entré à l'abbaye Notre-Dame de St-Remi à Rochefort (Namur), en mai 1883, il fut ordonné prêtre le 26 mai 1889. Parti pour le Congo le 6 avril 1894, il fut attaché à la mission des Pères Trappistes à Coquilhatville. Il s'y distingua par sa clairvoyance, son doigté, sa bonté, le caractère persuasif de son enseignement et son inlassable dévouement.

Rentré en Europe le 24 décembre 1896, il fut choisi par ses supérieurs pour occuper des postes importants, d'abord à l'abbaye de Sept-Fons, dans l'Allier, puis à la Maison-Mère de Cîteaux, dans la Côte d'Or, en France, enfin au monastère de Jérusalem.

Revenu en Belgique après trois ans d'absence, il repartit pour le Congo le 8 juin 1899 et fut désigné pour Bamanian. Nommé supérieur de la mission le 18 septembre 1900, il en consolida les assises et en étendit le champ d'action.

Le 11 mars 1903, il était rappelé en France pour assister au Chapitre général de l'Ordre. Se rendant compte que ses forces déclinaient et ne lui permettraient plus un séjour en pays lointain, il donna sa démission et fut hospitalisé à Vught, où il mourut le 13 janvier 1904.

6 décembre 1954.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Trib. cong., 11 février 1904, 2. — *Onze Congo*, 20 juin 1910, 41. — *A nos Hér. col.*, 247. — D. Rinchon, *Missionn. belges au Congo*, Brux., 1931, 32. — *Ann. Miss. cath. Congo belge*, 1955, 399. —

Note adressée à l'auteur par le R. P. Bernard, Westmalle, 25 novembre 1954.

CAYEN (*Alphonse-Louis-Joseph*), Major (Gembloux, 1.3.1885 — Bruxelles, 9 mars 1943). Fils d'Henri et de Buray, Joséphine.

Entre à l'école militaire en décembre 1902 (section des armes simples 55^e promotion) et en sort en mars 1905 avec le grade de sous-lieutenant. Il est désigné comme sous-lieutenant au 3^e Chasseurs à pied. En juin 1912, il est lieutenant au 3^e Carabiniers.

Lorsque la guerre de 1914 éclate, Cayen participe immédiatement à la campagne et assiste aux combats devant Anvers. Il y reçoit sa première citation et la Croix de chevalier de la Couronne avec palme.

« S'est brillamment conduit depuis le début de la campagne. Ayant reçu l'ordre de se porter avec sa section en patrouille de combat le 27 septembre 1914, a fait preuve d'une intelligence, d'une tenacité et d'un sang-froid remarquables. Soumis à un feu violent de l'ennemi, est parvenu à fournir à ses chefs des rapports très précis ».

Quelques jours plus tard, il est blessé au combat de Schoonaerde (7 octobre 1914). Malgré ses blessures il continue la campagne, participe à la retraite sur l'Yser et est nommé capitaine en second en mars 1915.

Peu après, il est mis à la disposition du Ministre des Colonies et affecté d'abord à l'État-Major des troupes du Nord qui opèrent alors à la frontière orientale du Congo belge sous les ordres du lieutenant-colonel J. Henry ; ensuite à l'État-Major de la Brigade du Nord. Cayen rejoint son nouveau poste dans le courant de juin 1915. En mars 1916, pendant son séjour en Afrique, il apprend sa nomination de capitaine-commandant à l'armée métropolitaine.

Participant, en qualité d'adjudant-major au 3^e régiment des troupes coloniales, aux opérations dans l'Est Africain allemand, une nouvelle citation lui est décernée et lui vaut la Croix de chevalier de l'Ordre du Lion avec palme : « A peine rétabli des blessures reçues en Belgique le 7 octobre 1914, a rejoint les troupes préposées à la défense de la frontière orientale de la Colonie. A rempli avec distinction, zèle et dévouement les fonctions de chef d'État-Major d'une brigade coloniale jusqu'au moment où, malade, il doit regagner l'Europe ».

Rentré en Europe en septembre 1916, il est alors attaché au Cabinet du Ministre des Colonies et crée le Service de propagande coloniale, dont il prend la direction, et sous laquelle de nombreux ouvrages sur la Campagne belge en Afrique sont publiés.

En 1919, la guerre terminée, il quitte le Mi-

nistère et prend congé du service créé au Havre.

Sa vie civile, qui sera plus féconde encore, commence.

Cayen entre au service de la Forminière où il assume successivement les fonctions de chef du personnel, de secrétaire général, de directeur et enfin d'administrateur-délégué. Son activité et son affabilité lui valent l'estime de tous et le rôle qu'il joue dans cet important organisme est des plus prépondérant. Il y passe plus de 11 ans (1920-1931) pendant lesquels il est constamment fait appel à ses connaissances et à ses conseils.

De 1920 à 1926, il est directeur de la Foire commerciale de Bruxelles pour la partie coloniale. Chargé de cours sur le Congo par la Ville de Bruxelles, il assume cette tâche de 1921 à 1926.

Secrétaire-rapporteur de la Commission des Transports au Congo en 1924 et en 1925 et rapporteur général de la Commission pour l'Étude du problème de la Main-d'Œuvre indigène au Congo belge, il s'intéresse tout particulièrement à la question et écrit une série d'articles sur ce problème fort discuté alors et qui ne cesse encore, à l'heure actuelle, de nous préoccuper. En 1928, il est encore rapporteur général du Comité consultatif de la Main-d'Œuvre.

Nous le voyons de 1929 à 1930, délégué patronal à la Conférence internationale du Travail à Genève et vice-président de la Commission technique, étudiant la question du travail forcé dans les Colonies. Enfin, de 1931 à 1936 il est conseiller des Affaires indigènes au Bureau international du Travail.

Cayen est également promoteur et vice-président du Comité franco-belge d'Études coloniales.

L'Exposition d'Anvers de 1930, qui marque le centenaire de notre indépendance et le cinquantième de la création de l'État Indépendant du Congo, s'ouvre et la section coloniale, dont il est commissaire du Gouvernement, obtient un immense succès. La section diamantaire d'une présentation particulièrement heureuse et d'une grande richesse est remarquable. Mais la question de main-d'œuvre le préoccupe toujours et il participe en qualité de président et rapporteur à la Commission envoyée au Congo pour enquêter sur la situation.

En 1931, il organise la collectivité des Mines à l'exposition coloniale de Vincennes qui obtient un succès retentissant et le même travail lui est confié pour l'exposition des Arts et Métiers de Paris en 1937.

Entre-temps, il a également présidé la section des œuvres sociales au Congo belge représentée à l'Exposition internationale de Bruxelles en 1935.

Le 30 décembre 1937, il prend part à la création du Fonds colonial de Propagande

économique et sociale et occupe la présidence du Comité de Direction.

Le Cercle Africain le nomme président pour les années 1938 et 1939 et il préside encore le Comité de Direction de la Ligue coloniale belge.

En 1939, il est président du Comité exécutif de la section coloniale belge de la grande *World Fair* de New-York.

Le major Cayen est également membre de l'Institut International Colonial.

Malgré cette débordante activité, il ne cesse de s'intéresser aux affaires coloniales.

Comme administrateur délégué de la Forminière et de sociétés sœurs, il effectue plusieurs voyages d'inspection au Congo, notamment en 1926, en 1928 et de décembre 1930 à mars 1931. On le trouve encore président, vice-président administrateur-délégué ou administrateur dans un grand nombre de sociétés coloniales.

La guerre de 1940 éclate et le major Cayen, prévoyant des moments difficiles, fonde et préside une œuvre destinée à aider les coloniaux en détresse dans la mère patrie. Bon nombre de fonctionnaires et agents sont en congé et brutalement coupés du Congo et de leur gagne-pain.

Il faut coûte que coûte les aider et s'est en quoi il se donne entièrement.

Le 9 mars 1943, il meurt. Rien ne faisait penser à une mort aussi rapide et pourtant, il la prévoyait.

L'aide aux coloniaux perdait en lui l'homme bon et dévoué et la Colonie un homme de valeur inestimable.

La lettre adressée aux membres de cette Association et qu'on ne peut manquer de citer, souligne son inaltérable dévouement à la cause coloniale belge.

« *Aide aux coloniaux*. Bruxelles, mars 1943.

» Nous avons eu la profonde douleur de perdre
» notre président, le major Cayen, décédé inopinément le 9 mars 1943. La disparition de ce
» grand colonial est une perte irréparable pour
» notre chère Colonie au développement économique de laquelle il a pris une part dont
» l'histoire se chargera de préciser l'importance.
» Parallèlement à son rôle de grand colonisateur,
» le major Cayen s'était imposé une tâche
» dont tous les coloniaux en difficulté ont pu
» apprécier les bienfaits résultats. C'est à sa
» discrète et généreuse initiative que fut créée
» « *L'Aide aux Coloniaux* » groupant toutes
» les initiatives charitables du monde colonial
» pendant la crise actuelle. Le major Cayen
» avait exprimé le désir que, même après sa
» mort, ses protégés de l'Aide aux Coloniaux
» continuassent, en souvenir de lui, à bénéficier
» de la charité du monde colonial ».

Nous extrayons le passage suivant de ses dernières volontés qui dénotent bien son grand cœur :

« Je souhaite que les amis qui auraient la pensée de m'envoyer des fleurs en versent le montant, soit à l'Aide aux Coloniaux, à l'œuvre du Mont Thabor ou au Grand Air pour les Petits... ».

Le major Cayen était titulaire d'un grand nombre de distinctions honorifiques.

Bibliographie. — *Les campagnes belges d'Afrique (1914-1917)*, Cameroun-Est Africain Allemand. Texte de A. Cayen. Paris 1917. — *Au service de la Colonie*, Brux., 1938. — *Faut-il croire au Congo ?* Bull. Sté des Ingénieurs et Industriels, n° 8, 1932. — *Tabora, nos victoires d'Afrique*. Le Flambeau, août 1921. — *La guerre en Afrique et l'effort colonial belge*. Bull. Sté belge d'Études coloniales, n° 1 et 2, janv.-févr., 1919. — *Le Congo belge pendant la guerre*. Bull. Touring Club de Belgique, 1918. — *La politique coloniale et le problème de la main-d'œuvre au Congo*. Congo, 1925-1. — *La main d'œuvre au Congo*, Congo, 1923-1. — *Le problème de la main-d'œuvre au Congo*, Bull. Sté roy. belge de géogr., n° 2, 1923. — *La Dépêche coloniale belge*, 3 décembre 1938. — *L'Essor*, 10 décembre 1938. — *Le problème de la main-d'œuvre indigène*, Vie Technique, Industrielle, Agricole et Coloniale, n° sp. sur le Congo belge, Paris, juin 1924. — *Politique nationale et sociale au Congo belge*. Problème de la main-d'œuvre au Kasai et au Katanga, L'Illustration Congolaise, n° sp. 1 avril 1928. — *Commission de la main-d'œuvre indigène*, Rapport général, 1930-1931. — *Essor colonial et maritime*, 25 juin et 7 juillet 1931. — *L'importance économique et sociale de l'exploitation des Mines*. XIV^e semaine sociale universitaire de l'Institut de Sociologie Solvay, Le Congo, Brux., 1932. — *Les gisements diamantifères au Kasai*, Le Congo belge, Louis Franck, 1930, p. 323-330, vol. II. — *Diamants au Congo belge et à Anvers*, L'Illustration Congolaise, éd. sp., 1930. — *Le rôle de la Colonie dans les circonstances présentes*, Trib. cong., 30 décembre 1939. etc...

13 octobre 1955.

F. Berlemont.

[R. C.]

Les Camp. col. belges d'Afr., 1914-1918, t. I, pp. 315-330. — J. Crokaert, *Boula Matari ou le Congo belge*, Brux., 1925, p. 32. — *Un an au Congo belge*, Chalux, Brux., 1925, pp. 440, 45, 523, 534.

CHANTRAINE (Arthur-Léopold-Ghislain), Officier de la Force Publique (Flawinne, Namur, 23.2.1885 — Boma, 23.12.1916). Fils de Pierre-Joseph et de Dutois, Victorine-Marie-Louise.

Ses humanités terminées, A. Chantraine entre à l'École militaire le 3 octobre 1904. Il fait partie de la 70^e promotion (artillerie et génie) et est promu sous-lieutenant le 24 décembre 1906. Attaché à la position fortifiée d'Anvers, le jeune officier se spécialisera dans l'artillerie de forteresse.

En septembre 1910, il sollicite l'autorisation de suivre le cours colonial à Bruxelles, en vue de servir en Afrique. Cette autorisation lui est accordée et, pour la durée du cours, il est provisoirement détaché à l'Institut cartographique militaire à la date du 31 octobre 1910. La session terminée, il s'embarque à Anvers le 27 février 1911 à destination du Congo,

via le Cap. Le 1^{er} avril, il arrive à Élisabethville. Deux jours plus tard, il est attaché à l'état-major des Troupes du Katanga. En avril 1912, il est désigné comme chef d'escorte de la mission de délimitation du Katanga et de la Rhodésie. En décembre de la même année, il reçoit le commandement de la compagnie cycliste et le 18 février 1913, il est envoyé à Lukonzolwa pour commander la 3^e compagnie de marche. Autorisé à prolonger son premier terme de six mois, il quitte la colonie le 30 octobre 1910 et c'est à bord du *Windhæk* partant de Beira le 7 novembre qu'il rentre en Europe, par Marseille, le 4 décembre.

L'atmosphère est déjà troublée en Europe, lorsqu'il prend passage sur l'*Elisabethville* à Anvers le 23 avril 1914 pour un deuxième séjour au Congo. Comme il avait exprimé le désir d'être attaché au fort de Shinkakasa, il est mis à la disposition du gouverneur général, à Boma et, le lendemain de son arrivée, soit le 12 mai, il est affecté à la compagnie de l'artillerie et du génie, dont le commandement lui sera confié par voie de commissionnement peu après l'ouverture des hostilités en Afrique. Ses connaissances techniques peuvent ainsi être mises à profit pour la réalisation du plan de mobilisation du fort et pour l'étude des questions relatives à l'artillerie.

Officier de valeur, consciencieux et ferme, jouissant d'un grand ascendant sur ses subordonnés, il fait l'objet de la part de ses chefs des rapports les plus élogieux. Aussi, après avoir été nommé capitaine le 1^{er} juillet 1915, est-il promu, au grand choix, capitaine-commandant le 1^{er} janvier 1916.

Mais un mal sournois le guette. En juillet 1916, il souffre de malaises assez vagues auxquels il n'attache pas beaucoup d'importance et qui disparaissent d'ailleurs bientôt spontanément. Les mêmes symptômes se manifestent de nouveau en novembre. Au début de décembre, apparaissent des troubles plus nets qui font penser à des lésions néphrétiques. Chantraine entre à l'hôpital de Boma le 19 décembre et son retour en Europe est décidé lorsqu'il succombe d'une manière inopinée le 23, dans la soirée.

Il était titulaire de l'Étoile de Service depuis le 18 août 1913 et la Médaille Commémorative des campagnes d'Afrique lui a été décernée, à titre posthume, le 21 juillet 1918.

12 décembre 1953.

A. Lacroix.

[F. D.]

Reg. matr. n° 6776. — Bull. de l'Ass. des Vét. col., mars 1930, p. 11.

CHIMAY (de) (Marie-Joseph-Guy-Henri-Philippe) (Prince), Ministre des Affaires étran-

gères (Menars, près de Blois, 9.10.1836 — Bruxelles, 29.3.1892). Fils de Joseph-Philippe-François de Riquet, prince de Caraman et Chimay, et de Pellaprat, Émilie.

Il joua un rôle politique de premier plan. Élu député de Philippeville le 15 mai 1882, il fut nommé ministre des Affaires étrangères le 26 octobre 1884 et jusqu'en 1891 mena toutes les négociations avec les puissances étrangères.

En 1875, il avait déjà pris part à la Conférence de Bruxelles qui devait fonder l'Association internationale africaine. En 1885, lors de la Conférence de Berlin qui réglementa les conditions de l'occupation du bassin du Congo et de ses affluents, il sut donner à la Belgique toute sa chance. La Belgique, en tant qu'État neutre, devait, pensait-on, avoir une attitude effacée dans le débat. On avait décidé que les délégués belges s'abstiendraient de toute discussion et entérineraient simplement les opinions unanimes des autres délégués. Leur chef, Lambermont, ayant décidé dans ces conditions de renoncer à son mandat, le Prince de Chimay, fort de son autorité, prit sur lui de donner aux délégués toute liberté d'action et de discussion au sujet d'un territoire qui était d'ailleurs voué à la neutralité.

Il prit part également aux débats à la Chambre belge sur la résolution relative à l'Union personnelle en la personne du roi Léopold II de la souveraineté belge et de la souveraineté congolaise, à la reconnaissance de l'Association congolaise aux négociations relatives à la ratification de l'Acte général de la Conférence de Berlin. Plus tard il assista, le 30 déc. 1890 à la signature de l'Acte de Bruxelles qui revisa en partie l'Acte de la Conférence de Berlin.

A l'initiative du Roi des Belges, cette conférence s'était réunie à Bruxelles, pour aviser notamment à la suppression de la traite des Noirs sur le continent africain. Le Prince de Chimay présida la première réunion et prononça le discours d'ouverture.

Dans ses divers rôles, il sut s'imposer à tous par sa connaissance des choses de la diplomatie, son tact et sa haute bienveillance.

[F. D.]

20 octobre 1954.
Rose Dewaelhens.

Mouv. géogr., 1889, 91b. — Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, Brux., 1932, 18. — É. Banning, *Mém. pol. et dipl.*, 1927, 14, 15, 25, 64, 166, 190, 237, 369. — Rob. Stanley Thomson, *Fondation de l'É. I. C.*, Brux., 1933, pp. 221, 228, 302. — Éd. Van der Smissen, *Léopold II et Beernaert*, vol. I, Brux., 1942, p. 24, vol. II, p. 178. — *Mouv. antiescl.*, 1890, p. 24. — Pierre Daye, *Léopold II*, Paris, 1934, p. 403.

CHOQUET (Lucie-Ghislaine-Appoline, en religion Sœur Ayberta), Sœur missionnaire de

la Charité de Gand (Bléharies, 2.6.1891 — Élisabethville, 24.12.1945). Fille de Camille et de Delcroix, Victorine.

Entrée au postulat des Sœurs de la Charité de Gand, le 14 août 1917, elle fit profession religieuse le 25 mars 1919.

Après quelques années passées dans une des maisons de la Congrégation à Tournai, elle partit avec quelques autres religieuses pour le Congo, assignée aux missions du Katanga. Pendant son premier séjour, elle fut attachée d'abord à Panda dans la région minière, puis à Lubumbashi. Le travail y était lourd et sans répit : enseignement, soins des malades, blancs et noirs, eurent bientôt raison de la santé de la courageuse missionnaire. Elle dut rentrer en Belgique ; nous la trouvons d'abord à Anvers, puis à Renaix, toujours active malgré le mauvais état de sa santé. Son deuxième départ pour le Congo la conduisit à Élisabethville ; puis on l'envoya soigner les malades à St.-Trudon (Kasai). Enfin, elle revint à Élisabethville, chargée du soin des malades à l'hôpital pour Noirs. Avec un humble et silencieux dévouement, Sœur Ayberta se consacra aux indigènes souffrants et s'attira la sympathie de tous. Elle allait être la victime innocente d'un drame inattendu, dans la nuit de Noël 1945, sauvagement assassinée par un noir hospitalisé depuis la veille. Sans la moindre raison, et sans que personne pût prévenir le geste, ce Noir se précipita soudain sur la religieuse qui était de garde et l'assomma avec une pièce de bois qu'il était allé chercher furtivement dehors ; en présence des malades glacés d'épouvante, l'assassin s'acharna sur la malheureuse jusqu'à ce qu'elle fût morte, puis s'enfuit, blessant encore une autre sœur accourue au bruit. Arrêté dans la ville indigène ; il avoua avoir obéi au mot d'ordre d'un sorcier qui l'avait incité, pour se guérir du chagrin éprouvé par la mort de sa femme, à tuer un Blanc et de préférence une femme blanche. Les funérailles de Sœur Ayberta eurent lieu le lendemain de Noël, en présence d'une grande affluence d'indigènes consternés.

[L. H.]

21 septembre 1955.
Marthe Coosemans.

Essor du Congo, 26 décembre 1945. — *Revue Caritas des Sœurs de la Charité de Gand*, 1946, n° 2, p. 23. — Note adressée à l'auteur par la Conseillère gén. de la Congrégation en date du 14 septembre 1955.

CHRISTENSEN (Niels-Christian), Officier de marine (Friedrichshaven, Danemark, 8.5. 1852 — au Danemark, 1893 ou 1894). Fils de Niels-Peter et de Charlotte Nielsen.

Il fit des études moyennes dans sa ville natale et entra ensuite à l'École de navigation de Copenhague où il obtint le brevet de capitaine au long cours. Il navigua pendant une dizaine d'années à bord d'un petit vapeur dont il était propriétaire et entra ensuite au service d'une compagnie de navigation danoise. Il voyagea pour cette compagnie, en qualité de capitaine de steamer jusqu'au moment où il s'engagea à l'É. I. C. Admis comme capitaine de steamer de 3^e classe le 6 mars 1892, il s'embarqua le jour même sur le *Lulu Bohlen* et arriva à Boma le 31. Désigné pour la flottille du haut-fleuve, il gagna aussitôt Léopoldville, mais, miné par la fièvre, il dut descendre à Boma au mois d'octobre suivant. Après un mois de convalescence à Banana, il repartit pour Léo le 22 novembre. En février 1893, une nouvelle attaque de la fièvre bilieuse hématurique l'obligea encore une fois à aller se faire soigner à Boma. Resté profondément anémié après un second repos prolongé, il fut contraint de renoncer à servir en Afrique. Il quitta Boma dans un état des plus précaires le 23 mars et parvint néanmoins à rentrer dans son pays pour y mourir quelque temps après.

[J. S.]

7 juillet 1952.
A. Lacroix.

Reg. matr.n° 887. — Jenssens-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Gyldendelske Boghandel, Nordisk Forlag, Copenhague, pp. 356, 385, 386 et 702.

CHRISTIAENS (*Auguste-Arthur-Victor-Antoine*), Docteur en médecine (Ostende, 29. 11.1882. — Bruxelles, en mars 1942). Fils d'Auguste-Louis-Lucien et de Bruneel, Eugénie-Émilie-Thérèse.

Diplômé en médecine, chirurgie et accouchements après des études faites à l'Université de Gand (1914) Auguste Christiaens partit pour la première fois pour le Congo le 19 septembre 1919. Il était médecin de la Compagnie de Chemin de Fer du Congo et c'est à ce titre qu'il accomplit à la colonie sept années de services inégalement interrompues par des retours en Belgique (sept. 1919/sept. 1921-15 mars 1921/22 novembre 1923-3 novembre 1924/1^{er} avril 1927-19 novembre 1927/27 août 1928). Il se trouvait à Matadi en 1928 lors des deux épidémies de fièvre jaune qui y exercèrent leurs brefs ravages. Quatre enfants naquirent de son mariage avec Jeanne Léonie Van Autven : Paule (30 avril 1920) Auguste (11 septembre 1922), Andrée (6 novembre 1923) et Jacques (21 mars 1927).

[F. D.]

Bruxelles, 30 avril 1953.
Marie-Louise Comeliau.

CHRISTIAN (*Gasparine*, en religion Sœur *Alberte des Anges*), Religieuse, sœur de Notre-Dame de Namur (Limbourg, 19.6.1861 — Namur, 4.6.1921). Fille de Pierre-Jean et de Ronge, Marie-Louise.

Sœur Alberte des Anges faisait partie du premier groupe des Sœurs de Notre-Dame de Namur qui s'embarquèrent à Anvers le 6 juin 1894 pour les Missions du Congo, où elles allaient coopérer aux travaux apostoliques des RR. PP. Jésuites.

La traversée fut longue et difficile, aussi la petite caravane n'arriva au Congo que vers la mi-juillet 1894.

La missionnaire commença son apostolat à Kimuenza où elle dut vaincre les mêmes difficultés que les chères Sœurs Ignatia de la Croix et Théophanie qu'elle suivit à Ndembo, puis à Kisantu. Elle se dévoua à l'instruction des enfants noirs, mais sa principale occupation au Congo fut d'initier ces enfants à l'agriculture. Après 16 ans d'un dévouement à toute épreuve et d'un dur labeur — elle n'était pas habituée aux travaux des champs — elle fut rappelée en Belgique en 1910, vu son état de santé précaire. Elle séjourna à Namur où elle mourut le 4 juin 1921.

[A. E.]

4 septembre 1956.
Sœur François d'Assise.

Archives Sœurs de Notre-Dame de Namur.

CIPONT (*Corneille-Auguste*), Sous-officier de la Force Publique (La Louvière, 24.4.1892 — Mabama, A. O. A., 1.9.1916). Fils de Camille et de Ghislain, Stéphanie.

Engagé par le gouvernement de la Colonie en qualité de sous-officier de la Force Publique pour la durée de la guerre, le 26 avril 1915, il gagna aussitôt l'Afrique et fut mis à la disposition du colonel Tombeur, commandant supérieur des troupes en opérations à la frontière orientale du Congo. Au cours de la période défensive, on lui confia le commandement d'un peloton de la première Compagnie du V^e bataillon appartenant au groupe n° II. Au cours de la première campagne offensive dans l'Est Africain allemand, il participa aux opérations du 2^e régiment des troupes coloniales de la brigade Sud comme chef de peloton à la 1^{re} Compagnie du V^e Bataillon et fut tué au combat de Mabama, le 1^{er} septembre 1916. Sa conduite héroïque lui valut à titre posthume la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme et la Croix de guerre.

[J. J.]

15 juin 1954.
Marthe Coosemans.

Les Camp. col. belges, 1914-1918, Brux., 1927-1932, t. 11, pp. 535, 538.

CLARKE Sir (Edward-George), Avocat et homme politique (Londres, 15.2.1841 —... 1931).

Jeune docteur en droit, il fut attaché en 1859 à l'administration britannique des Indes, mais il la quitta l'année suivante pour entrer au Barreau, où, très tôt, quelques procès retentissants assurèrent sa réputation.

Entré à la Chambre des Communes en 1886, il renonça à son siège en 1899, à la déclaration de la guerre anglo-boer. Il le reprit en 1906, mais pour fort peu de temps, à raison des insuccès que lui valait sa franchise en matière fiscale et douanière et d'un état de santé momentanément déficient.

Il mérite cette notice dans la *Biographie coloniale belge* à raison du rôle qu'il a joué, en 1904, dans la défense des fonctionnaires de l'É. I. C. dans le procès qu'ils avaient intenté à l'ancien commissaire de district de l'Aruwimi, Guy Burrows, officier anglais, auteur d'un livre *The Curse of Central Africa*, dont ils estimaient de nombreux passages attentatoires à leur honneur. A vrai dire, Burrows n'avait-il pas toujours été des adversaires de l'É. I. C., qu'il avait pu servir sur recommandation de Stanley même. Il avait même dédié, au début de sa carrière congolaise, un premier ouvrage : *la Terre des Pygmées*, préfacé par Stanley encore, au Roi Léopold II. Mais, en 1902, soit qu'il eût — on l'a dit — trouvé trop lent ou trop pauvre son avancement, soit pour quelque autre raison, il avait changé son fusil d'épaule et son livre de 1903, à la différence de celui de 1898, provoqua un vrai scandale.

L'administration centrale de l'É. I. C. envoya donc à Londres le Colonel Liebrechts, accompagné, dans cette démarche, par l'avocat belge et sénateur de Belgique Sam Wiener, pour acquérir aux officiers belges en service au Congo et mis en cause par leur ancien compagnon d'armes, les services professionnels de Sir Edward. Celui-ci accepta de se charger de leur cause et intenta aussitôt contre leurs accusateurs action en calomnie devant les tribunaux anglais. Il obtint tout d'abord une décision de justice interdisant la publication, l'exportation et la vente du livre litigieux. Il obtint ensuite, avec l'aide d'Eldon Banks et de Lewis Thomas, du Juge Ridley assisté d'un jury spécial statuant par défaut contre Burrows, contradictoirement contre ses éditeurs, une amende de 500 livres du chef de calomnie et l'interdiction définitive du livre en Angleterre.

Monnheim, *La conquête d'un Empire*, Brux., Expansion belge, 1932, p. 204. — *Encycl. brit.*, 1946.

CLARKE (Roger), (Révérénd) Membre de la *Disciples of Christ Congo Mission*; D. C. C. M. (Indianapolis, U. S. A., 3.10.1899 — Coquilhatville, 14.3.1935). Fils de Charles et de Doup, Maria; époux de Maltby, Virginia.

Il partit pour le Congo en 1927 et fut nommé au poste de Lotumbe; il y travailla en compagnie de sa femme durant tout son premier terme. Il partit en congé en 1930.

Il revint au Congo en 1932 mais fut désigné à une autre tâche. Il devint professeur à l'Institut chrétien de Bolenge. Ce poste de mission est un des plus importants au point de vue protestant : il forme de futurs moniteurs, destinés aux écoles de brousse; il évangélise aussi une grande partie de la province de l'Équateur.

Le Rév. Clarke y fit de la bonne besogne : il aimait son travail et était capable de l'accomplir avec minutie et perfection.

Ses rapports avec les autochtones étaient empreints de compréhension et d'affection. Aussi, tous les indigènes qui le connurent et eurent le bonheur de l'approcher, lui ont-ils gardé leur estime et leur gratitude. Le Rév. Clarke fut un pionnier bienfaisant, travaillant avec enthousiasme et optimisme dans une région ingrate.

En février 1935, il descendit à Léopoldville pour assister au Concile protestant : il y représentait la *Disciples of Christ Congo Mission*. Mais il ne put suivre que péniblement les séances du Concile et dut se livrer aux mains des médecins.

En mars, il repartit vers le Nord, mais fit une chute malheureuse à bord du steamer fluvial : un coup de sang l'avait terrassé. Il fut transporté à l'hôpital de Coquilhatville où il ne tarda pas à expirer.

Il nous laisse l'image d'un homme foncièrement bon, humble, aimant profondément les indigènes et leur voulant du bien.

[R. C.]

25 août 1954.

J. Esser.

CLASSE (Léon) (M^{re}), Missionnaire d'Afrique, Père Blanc, évêque titulaire de Maxula, vicaire apostolique du Ruanda (Metz, 28.6.1874 — Usumbura, 30.1.1945) (?).

(1) La présente notice n'est qu'un résumé très succinct de la belle biographie écrite par le R. P. Van Overschelde A., intitulée : « Un Audacieux Pacifique ».

[J. J.]

21 décembre 1953.

Marthe Coosemans.

Col. Ch. Liebrechts, *Léopold II, fondateur d'Empire*, Brux., Off. de Publ., 1932, p. 253. — A. Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, Brux., Off. de publ., 1932, p. 62. — H. Kermans et Ch.

Après ses humanités à St-Nicolas du Char-donnet et au petit séminaire de Versailles, Léon Classe entra au grand séminaire sulpicien à Issy. C'est là qu'il sentit germer la vocation de missionnaire. Il entra au noviciat des Pères Blancs, à Maison-Carrée (Alger) le 11 octobre 1896. Ce qui le distinguait surtout, c'était son caractère énergique, décidé et tenace, tout en étant très calme, très prudent et charitable. Il fut ordonné prêtre dans la cathédrale de Carthage, le 11 mars 1900.

Depuis six mois, il remplissait les fonctions de secrétaire de Mgr Livinhac, supérieur général des Pères Blancs, lorsqu'il reçut sa nomination pour le Ruanda. Il s'embarqua à Marseille avec le P. Loupias, le 10 novembre. En ce moment, le Ruanda, sous la direction de Mgr Hirth, ne comptait encore que deux stations : la première, Save, fondée le 8 février 1900 et la seconde, Zaza, qui avait vu le jour en novembre de la même année. Le P. Classe devait, avec le P. Paul Barthélemy, comme supérieur, et le P. Weckerlé établir le poste de Nyundo. Musinga, le roi du Ruanda, avait donné deux guides aux missionnaires pour se rendre de la capitale à Nyundo, avec mission secrète de faire tout leur possible pour les dégoûter du pays et les faire changer d'avis. Au lieu de cinq jours pour atteindre leur destination, il en fallut neuf. Tous ces déboires et d'autres encore n'empêchèrent pas les jeunes missionnaires, pleins de zèle et d'ardeur, d'atteindre leur but. Le 25 avril 1901, la mission de Nyundo, troisième station du Ruanda, est fondée dans un site superbe.

Dix-huit mois après, le vicaire apostolique, Mgr Hirth, confia au P. Classe la fondation d'une quatrième station, celle de Ruaza, au nord du Ruanda, « en plein pays des Balera turbulents, aussi âpres et raboteux que leurs montagnes, aussi violents et rageurs que leurs rivières ». Pendant des semaines, les Balera essayèrent d'entraver les travaux de construction auxquels se livraient les Pères : les flèches tombèrent à côté des bâtisseurs... De temps en temps les Balera risquèrent une attaque générale. Alors les paisibles maçons devenaient soldats, échangeaient la truelle contre le fusil, tiraient quelques coups en l'air et toute la troupe des assaillants se sauvait avec l'ardeur qu'elle avait mise à se porter à l'attaque. Bref, inaugurer un ministère de charité et attirer les gens pendant que les flèches tombaient, que la poudre parlait et qu'on tentait presque chaque jour d'incendier les maisons, n'était pas chose facile. Les Pères y réussirent cependant : bientôt, les petites gens se pressaient autour d'eux pour prendre du travail, recevoir en échange des perles, des étoffes, quémander remèdes et affectueuses paroles. La mission était lancée et pendant

trois ans prospéra sous le regard vigilant de son jeune supérieur.

Des cinq missions que comptait alors le Ruanda, deux occupaient le Nord : Ruaza et Nyundo ; une l'Est : Zaza et deux le Sud : Save et Mibirizi. Ce n'était en somme que la périphérie du pays qui était atteinte. Mgr Hirth rêvait d'occuper le centre : pays classique des Batutsi.

Les travaux de construction que le P. Classe avait entrepris à Ruaza convainquirent Mgr Hirth de son talent de bâtisseur. Il l'appela donc à Save comme supérieur, avec mission de mettre la dernière main à l'église définitive de la mission-mère du Ruanda. C'était en novembre 1906. Le 26 février suivant, délégué par Mgr Hirth, le P. Classe put procéder à la bénédiction du premier temple chrétien du Ruanda. L'édifice spirituel s'élevait en même temps que les bâtisses matérielles. A la fin de 1907, le P. Classe pouvait écrire : « Nous avons pu baptiser 200 adultes dans le cours de l'année ».

Marienberg, qui était la résidence de Mgr Hirth, était bien loin du Ruanda. En octobre 1907, le vicaire apostolique conféra au P. Classe le titre de vicaire délégué, ce qui faisait de lui, à 33 ans, le chef de l'église naissante du Ruanda. Il inaugure sa nouvelle charge en faisant la visite régulière des missions du pays. Cependant, le 2 avril 1908, le P. Classe se transporte à Kabgayi, fondé en février 1905 par le P. Lecoindre. Kabgayi, c'était la mission en plein pays des Batutsi, toujours réfractaires à tout essai de christianisation et qui ne manquaient aucune occasion de manifester aux missionnaires leur mépris et leur dédain. A Kabgayi, le P. Classe s'applique tout spécialement à deux tâches. La première, faire de sa résidence le véritable centre religieux du pays, une sorte d'abbaye du moyen-âge. Ce plan, il le réalisera complètement. La seconde : organiser jusque dans le détail l'apostolat dans les missions qui lui sont confiées. Il ne négligeait pas pour autant l'école de Nyanza, pour fils de nobles, dont il gardait la direction. Malgré les consignes royales de Musinga et la perspective d'implacables répressions, ces jeunes gens apprenaient les prières et le Credo. Le P. Classe visitait cette école une semaine sur deux. Un soir, le missionnaire, occupé à enseigner le catéchisme à trois jeunes Batutsi, dans la pièce qui lui servait de logement, fut surpris par la visite tardive du roi. Le P. Classe eut tout juste le temps de cacher les trois catéchumènes sous son lit de camp et de tirer la couverture jusqu'à lui ! Le Père lui-même se sentait menacé par moments. Aussi agissait-il avec la plus grande prudence. Il écrivait : « A Nyanza, on instruit le soir ou la nuit, par petits groupes et il est entendu

que ni médailles, ni chapelets ne seront distribués sinon lors du baptême. Ces catéchumènes attendront pour recevoir le sacrement d'être assez nombreux, de crainte que leur vie ne soit en danger. La boule de neige grossit ».

En 1913, le Résident allemand, M. Kandt, homme éminemment « pratique » voulant éviter une expédition punitive contre les Balera, adressa une lettre à Mgr Hirth, lui demandant d'établir une mission dans le district de Bushiru, jusque là insoumis. Mgr Hirth et son délégué, voyant que pour cette œuvre pacificatrice le Résident n'avait pas fait appel aux protestants allemands, jugèrent que cette collaboration devait servir les intérêts de l'Église. Aussi n'hésitèrent-ils pas à fonder la station de Rambura, bien que les fondations récentes de Rulindo et Murunda (1909) et Kansi (1910) les eussent mis à court de personnel. Le P. Classe se rendit donc au Bushiru, en compagnie de M. Kandt. Arrivés à l'endroit choisi par le P. Classe, le Résident fit un geste large et lui dit : « Voilà, mon Père, prenez toute cette colline ! » Les Pères s'y installèrent l'année même (1913) et cette mission, placée sous le vocable de N. D. de la Paix réalisa tous les espoirs que l'autorité allemande avait fondés sur elle. L'administration avait raison de craindre ces gens du Nord. Ces farouches Balera inspiraient bien un peu de crainte au P. Classe aussi. Il les connaissait de vieille date pour avoir été leur premier supérieur, sachant d'ailleurs que volontiers ils rendaient le mal pour le bien. N'avaient-ils pas le 1^{er} avril 1910 lâchement assassiné le P. Loupias, supérieur de Ruaza ?

Les frontières de ce même Mulera, objet de litige entre la Belgique, l'Angleterre et l'Allemagne, venaient en 1911 de recevoir leur délimitation définitive, portant à la ligne naturelle des volcans les confins du royaume, quand intervint aussi une modification substantielle dans l'organisation de la mission. Un Décret pontifical du 12 décembre 1912 détachait le Ruanda du vicariat du Nyanza-Méridional, le Burundi de celui de l'Unyanyembe et les unissait tous deux sous la houlette pastorale de Mgr Hirth. Ce nouveau vicariat reçut le nom de vicariat du Kivu. Mgr Hirth quitta Marienberg, où il résidait depuis 1907, vint au Ruanda et se fixa provisoirement à Nyundo. L'infatigable marcheur qu'était le P. Classe, toujours vicaire délégué de Mgr Hirth, pouvait désormais ajouter aux 11 missions à visiter au Ruanda les 6 stations du Burundi. Juin 1913 le trouve déjà à Buhonga, où il rencontre pour la première fois le P. Deprimoz, qui trente ans plus tard deviendra son coadjuteur et lui succédera en 1945 comme vicaire apostolique du Ruanda. Le premier soin du vicaire apostolique du Kivu fut de rappeler de Rubya ses séminaristes au

nombre de 34, dont 18 grands séminaristes. Ceux-ci furent dirigés sur Nyundo et à la mission de Kansi échut l'honneur de recevoir le berceau du petit séminaire. Ce provisoire durera à peine deux ans : le petit séminaire transportera ses pénates à Kabgayi. Il attendra jusqu'en 1934 pour être transformé de fond en comble, sur plans de Mgr Classe, et recevoir son cachet définitif, avec la construction de son élégante chapelle.

Nous voici à la veille de la grande guerre. Autour du vicaire apostolique et de son vicaire-délégué 27 Pères travaillent avec zèle dans le champ apostolique du Ruanda, aidés par 12 Sœurs Blanches. Le troupeau, lui, comprend déjà quelque 10.000 chrétiens, tous ou à peu près Bahutu, bien instruits et s'approchant fréquemment des Sacrements. Des pages de Nyanza, des chefs même en dépit de la défense royale, insistent pour entrer dans le bercail. Le vicaire apostolique les laisse passer un à un, mais, par prudence, à deux conditions : qu'ils soient mariés et qu'ils aient déjà un héritier mâle. Le P. Classe se rend parfaitement compte du changement opéré en deux lustres : l'opposition des Batutsi commence à tomber, les chefs vont voir les missionnaires dans leurs missions, ceux-ci les visitent chez eux et partout sont bien accueillis. Certains chefs sont allés se faire soigner par les Pères et ont accepté de boire une potion (chose absolument inouïe) préparée par eux. Un passé était révolu. Les yeux s'ouvraient. Vienne la guerre, bousculant les idées et les hommes : les barrières auront tôt fait de tomber. Dès l'ouverture des hostilités, Mgr Hirth quitta Nyundo pour Save. Les Pères français reçurent l'ordre de se tenir à 60 kilomètres en arrière de la frontière. En 1915, l'Italie entra en guerre aux côtés des Alliés. Le P. Classe obtint que ses nationaux seraient consignés dans les missions du Burundi, tandis que les Pères français iraient occuper la station du Bushiru... comme gardiens de l'ordre. Durant cette époque de l'occupation, les conditions de vie des missionnaires étaient des plus dures. Le P. Classe aimera à rappeler plus tard les privations que les missionnaires eurent à subir. Le ravitaillement de 1914 étant resté en souffrance, ils durent vivre plus de deux ans sur les maigres restes de celui de 1913. Le vin de messe était rationné à raison d'une cuillerée à café par Sacrifice. Chose étonnante ! La Divine Providence choisit précisément cette époque pour faire naître sur la terre du Ruanda les congrégations religieuses indigènes de Sœurs et de Frères.

Le pays conquis par les Belges s'organisa vite sous la haute direction du général Malfeyt à Kigoma, avec le major Declercq comme Résident à Kigali. L'une des premières mesures

que prit le Commissaire royal fut de dépouiller le Souverain indigène du droit inconditionné sur la vie et les biens de ses sujets. La liberté de religion devait suivre de près. En effet, en juillet 1917, parut l'*Édit de Milan* rédigé par un Constantin malgré lui : « Moi, Musinga, Mwami du Ruanda, je décide qu'à partir de ce jour tout sujet de mon royaume sera libre de pratiquer la religion vers laquelle il se sent incliné... »

Le temps des catacombes avait passé : radieuse, l'église du Ruanda se montre au grand jour et les premiers nobles régénérés par l'eau du baptême, font signe à la foule qui hésite encore et montrent le chemin : « La situation politique du Ruanda, écrivait le P. Classe, a plus changé dans l'année écoulée que dans les 17 ans passés ». Autre joie ! L'œuvre du clergé indigène, entreprise avec tant de patience et de zèle par M^{re} Hirth, donnait ses premiers fruits. En la fête du Saint-Rosaire, le 7 octobre 1917, le zélé Pasteur eut le bonheur d'ordonner ses deux premiers prêtres noirs du Ruanda : les abbés Donat Leberaho et Balthasar Gafuku.

En 1920, le P. Classe fut appelé à la maison générale des Pères Blancs, où il fit un assez long séjour, ainsi qu'en Belgique. C'est à la Procure d'Anvers que, le 26 avril 1922, il apprit son élévation à la dignité de vicaire apostolique du Ruanda. Le Burundi allait également avoir son chef propre dans la personne de Mgr Gorju. M^{re} Classe voulut recevoir l'onction épiscopale des mains de l'illustré Primat de Belgique, le Cardinal Mercier, le 28 mai à Anvers, dans la chapelle des Dames de l'Adoration, rue du Ciel. Le Primat de Belgique était assisté pour la cérémonie de M^{re} Legraive, évêque auxiliaire de Malines et de M^{re} Morin, Rédemptoriste, évêque de Roseau, aux Antilles. A la petite fête de famille tout intime qui suivit la cérémonie, le Cardinal Mercier en profita pour remercier le nouvel évêque des nombreux et signalés services qu'au cours de la campagne des troupes belges il eut l'occasion de rendre aux officiers et aux soldats. Il lui souhaila d'éprouver souvent dans sa mission le bonheur de la spiritualité chrétienne par l'ordination de prêtres indigènes nombreux et choisis. M^{re} Classe après avoir remercié son Consécrateur, ajouta : « Il convenait que le Ruanda, adopté désormais par la Belgique, eût un vicaire apostolique fils spirituel du grand Primat, dont tous les actes sont autant de bienfaits pour cette Mère Patrie, et dont tous les cœurs catholiques, dans l'univers entier, redisent le nom avec respect et affection »

M^{re} Classe regagna sans tarder son champ d'action (début septembre 1922). Le P. Deprimoz, rentrant lui aussi d'Europe, avait fait le voyage avec lui. L'accueil qu'il reçut partout

fut des plus enthousiastes. A Nyanza, Musinga et sa cour, se portant au-devant de lui, se déclarèrent tout aises du retour d'un Munyaruanda d'adoption, honoré par l'église d'une dignité princière. La cathédrale, conçue par lui, qu'il avait à peine vu monter de ses fondations, s'ouvrait maintenant, presque achevée pour recevoir son siège et ses armes. La bénédiction de ce monument imposant eut lieu le 8 avril 1923, en présence des autorités européennes et indigènes.

Le 31 mars 1925, la fête du jubilé sacerdotal de M^{re} Classe permit à nouveau de constater la sympathie universelle dont il jouissait et produisit sur toute la population une profonde impression. A cette époque, l'église catholique du Ruanda dénombrait 48 Pères Blancs, 7 Prêtres noirs, 24 Sœurs blanches, 12 Sœurs noires, 30.000 baptisés et 10.000 catéchumènes, pour 12 missions. Aux missions déjà existantes, celles de Rwamagana, Astrida et Nyamasheke étaient venues s'ajouter. A ce troupeau, le Pasteur se prodiguait tout entier, donnant toute sa mesure de guide éclairé et d'organisateur éprouvé. A plusieurs reprises, les Protestants essayèrent d'obtenir la délimitation de zones catholiques et de zones protestantes bien déterminées. Ils rencontrèrent chaque fois le vicaire apostolique sur leur chemin et toutes les tentatives, même faites à Bruxelles, échouèrent. M^{re} Classe n'entendait pas de plein gré abandonner une partie de son troupeau. S'il fallait lutter, il acceptait la lutte ; il était de taille à remporter la victoire.

Le 16 septembre 1928 eut lieu la fête du cinquantenaire de l'ordination sacerdotale de M^{re} Hirth. M^{re} Streicher, vicaire apostolique du Buganda, était venu à Kabgayi témoigner à celui qui l'avait consacré sa reconnaissance émue et évoquer le rôle joué par M^{re} Hirth dans l'église naissante du Buganda. Mais le premier semeur du Ruanda n'avait plus que quelques mois à vivre. M^{re} Hirth, qui pendant sa longue vie d'apôtre, avait concentré le meilleur de ses soins et de ses soucis sur l'œuvre du clergé indigène, mourut subitement le jour de l'Épiphanie 1930, dans ce même grand séminaire de Kabgayi, où, après avoir déposé la charge de vicaire apostolique, il s'était retiré pour consacrer ses dernières forces à la formation spirituelle des jeunes lévites. M^{re} Classe gardera jusqu'à la fin de ses jours pour cette œuvre si importante les sentiments d'affection et d'intérêt paternels que M^{re} Hirth lui avait légués. En 1931, ce séminaire devint intervicarial et devait recueillir, en outre des recrues du Ruanda, les étudiants des vicariats du Burundi, du Kivu et du lac Albert. Ce séminaire serait construit aux environs d'Astrida. Le choix de la « commission » chargée de chercher un terrain, tomba

sur Nyakibanda. Immédiatement, M^{re} Classe élaborait les premiers plans des bâtisses. On mit la main à l'œuvre et en octobre 1936 le séminaire intervicarial quitta Kabgayi pour sa nouvelle résidence, laissant les bâtiments de l'ancien grand séminaire à la disposition de l'œuvre des Frères Joséphites, qui y transporta son postulat et son noviciat.

L'intérêt que M^{re} Classe portait à l'œuvre des prêtres indigènes il le portait aussi, mais avec un cœur plus large encore, aux Congrégations religieuses. D'abord aux Sœurs indigènes créées pour aider le clergé du Ruanda dans l'apostolat missionnaire par l'enseignement et les travaux manuels. Monseigneur élaborait lui-même leurs constitutions, qui furent approuvées par Rome le 25 juin 1936. L'ensemble magnifique que constitue le noviciat de Save, est son œuvre. Pour tout ce qui regardait la Congrégation, il s'intéressait jusque dans le détail, témoin les centaines de lettres de sa main conservées dans les archives de la Congrégation. Mais c'est l'œuvre des Frères Joséphites qui prit la première place dans le cœur du Prélat. Le 28 août 1929, il fit un appel à toutes les stations du Ruanda afin qu'elles envoient à Kabgayi les sujets qui, depuis plusieurs années, demandaient à se dévouer comme Frères. Il rappelait l'œuvre commencée autrefois et éteinte avec le Frère Oswald, en 1926. Un postulat fut ouvert au petit séminaire et commença à fonctionner avec 19 élèves, dès octobre 1929. Cette œuvre continuera sa marche sous l'œil vigilant de son fondateur. Pour elle aussi il écrira les Constitutions que Rome approuvera le 12 avril 1939. Il la recommandera dans son testament et léguera à la construction définitive de son noviciat tout son avoir personnel.

C'est en 1928 qu'il faut placer le grand tournant de l'histoire religieuse du Ruanda. C'est de cette année aussi que datent les règles prudentes et sages sur l'admission des Batutsi au baptême. Des deux castes, Bahutu et Batutsi, on doit exiger les garanties normales de persévérance. C'est une erreur et une faute de vouloir exiger, pour les Batutsi, une certitude absolue de persévérance. Vouloir toujours retarder le baptême des Batutsi, c'est les décourager et les jeter dans les bras de l'hérésie... Donnons-leur les sacrements, qui les soutiendront et fortifieront beaucoup mieux et plus efficacement qu'une attente sans fin du baptême. Les appréhensions et les difficultés résultant de l'ampleur du mouvement des conversions, M^{re} Classe en profita pour les exposer à M^{re} Dellepiane, délégué apostolique du Congo belge et du Ruanda-Urundi lors de sa visite aux missions du Ruanda. Son Excellence le délégué lui répondit : « Non, non, allez de l'avant ; la

» volonté de Dieu nous est clairement marquée » par celle du Saint-Père. Si nombreux soient-ils, » vous devez baptiser tous ces braves gens ; » vous ne devez pas les retarder à cause du » nombre. Puisqu'ils remplissent les conditions » imposées, ils ont droit au baptême ».

Cette visite de M^{re} Dellepiane eut lieu fin octobre 1931. Elle revêtit le caractère d'une grandiose revue passée par un général d'armée. Cette armée se composait, outre le chef, de 44 Pères, de 10 Frères et de 39 Sœurs blanches. Puis de tous les organes indigènes créés et fonctionnant au mieux : petit et grand séminaires, d'où 14 prêtres étaient déjà sortis, Frères noirs ressuscités, Sœurs noires, au nombre de 36, enseignant dans des écoles bondées de filles et de garçons et enfin d'une légion de 60.000 néophytes et de 65.000 catéchumènes.

A cette même époque, le Gouvernement indigène du Ruanda connaissait un changement de première importance. Le roi Musinga, à cause de son opposition aux autorités européennes, fut déposé et remplacé par son fils, devenu Mutara III. L'intronisation du nouveau monarque eut lieu le 16 octobre, mais M^{re} Classe n'y parut pas.

Pendant que l'église poursuit sa marche ascendante et devant le travail écrasant qu'exige l'apostolat de son personnel missionnaire, M^{re} Classe fait appel à d'autres moissonneurs. Aux Frères de la Charité de Gand, il confia à Astrida l'éducation de l'élite de la jeunesse du Ruanda : les fils de chef d'abord, puis les infirmiers, des aides-vétérinaires, des aides-agronomes et commis. Pour s'occuper des femmes et des filles, il installa à Kanzi les Dames Bernardines d'Audenarde, qui y ouvrent une maternité et qui essaient ensuite à Rwamagana. Enfin, il établit à Mibirizi les Sœurs de Saint François d'Opbrakel.

Depuis 1930, la cadence des nouvelles fondations paroissiales est de trois en deux ans. Le progrès des conversions est proportionnel au nombre de centres nouvellement fondés, qui fut de 16 en 10 ans. Citons spécialement la fondation à Nyanza, en 1935, dont le terrain fut offert par le roi Mutara et qui s'élève à l'endroit même où se trouvait jadis le kraal de Musinga. Un jour au même lieu s'élèvera un magnifique temple chrétien dédié au Christ-Roi, que M^{re} Classe aura le bonheur de bénir et où un roi chrétien, fléchissant le genou devant le Roi des Rois, entraînera ses grands par son exemple et priera pour son peuple. Un jour aussi une statue du Christ-Roi dominera majestueusement de là-haut, dans un geste de bénédiction sur la capitale.

En même temps que de nouvelles paroisses se fondent, les anciennes églises se reconstruisent plus grandes et plus belles. C'est encore M^{re}

Classe qui en est l'architecte, en dessine les plans. Parmi les monuments religieux construits ces dernières années citons Rulindo, Kigali, Kiziguru, Rambura, Mibirizi, Rwamagana. La plus spacieuse, la plus élégante, le chef-d'œuvre le Mgr Classe, est sans contredit celle d'Astrida qui dans la ville qui porte le nom de la jeune reine de Belgique, revêt le caractère d'un mémorial.

En 1940, les missionnaires du Ruanda avaient décidé de fêter les 40 années de sacerdoce de leur vénéré vicaire apostolique, fête de famille intime, à cause de la guerre. Le 28 mai, jour anniversaire de sa consécration épiscopale, Monseigneur Classe célébra pontificalement à Kabgayi, puis reçut les félicitations de tous. Au dîner, Mgr apprit sa nomination par le Pape comme assistant au Trône Pontifical et Comte Romain. M. le Gouverneur du Ruanda-Urundi avait projeté d'assister à la fête et d'apporter à Monseigneur la décoration de chevalier de l'Étoile Africaine. Mais la Belgique était envahie depuis le 10 mai et les communications coupées avec le Congo avaient rendu irréalisable ce beau plan : plutôt que de venir les mains vides, M. le Gouverneur avait préféré ne pas venir. Puis vinrent les jours sombres, les jours des désastres et des défaites, pendant lesquelles Mgr Classe ne perdit jamais courage. Au contraire, confiant dans la justice de la cause et le secours d'En-Haut, il garda le ferme espoir que la situation se redresserait.

L'aube de 1942 vit le mariage du roi Mutara Rudahigwa avec une chrétienne. Le mariage fait à la sacristie fut suivi d'une messe solennelle, où Monseigneur assista au trône. Ce mariage marquait, de la part du Mwami, la volonté arrêtée d'aboutir un jour au baptême. De fait au mois d'août 1943, la nouvelle se répandit : « Mutara sera baptisé et la reine-mère avec lui ! » Tout le pays applaudit, car tout le pays le désirait. Aussi le Ruanda tout entier s'unit pour célébrer le 17 octobre. Le Congo belge y était aussi présent en la personne de M. le gouverneur Ryckmans, parrain du royal néophyte. A ses côtés se pressaient le Résident du Ruanda et toute une élite de Blancs. Le Roi de l'Urundi y était présent aussi. Cinquante sur les 52 chefs du Ruanda (tous chrétiens à part deux) formaient une vivante couronne autour de leur prince, chrétien de cœur depuis longtemps et qui voyait son vœu se réaliser. Mutara avait voulu prendre comme prénom celui de Charles, en l'honneur du Bienheureux comte de Flandre. Il y avait ajouté les noms de Léon et de Pierre, en témoignage de gratitude pour Mgr Classe, qui l'avait toujours entouré d'une paternelle affection, et de déférence pour M. le Gouverneur Général, qui avait accepté de devenir son parrain. La Reine-

Mère, elle, désirait se mettre sous la protection de Sainte-Radegonde. Pour parfaire l'œuvre commencée, Mgr Classe administra aux néophytes le sacrement de force, qu'est la confirmation. Et quelques instants après, au cours de la messe que célébra Mgr Deprimoz, en récompense, le Roi des Rois se donna dans la communion au Mwami et à sa mère.

Revenant en arrière de quelques mois, nous devons dire qu'au mois de mars 1943, le P. Deprimoz avait été sacré évêque. Il venait d'être désigné par Rome comme Coadjuteur de Mgr Classe avec future succession. Mgr Classe en remercia Dieu avec effusion. Depuis le jour où il était revenu au Ruanda comme vicaire apostolique en compagnie du P. Deprimoz, il l'avait gardé à ses côtés, d'abord comme supérieur du petit séminaire et conseiller, puis comme vicaire délégué, jusqu'au jour où le grand séminaire l'avait réclamé comme recteur. Son nouveau coadjuteur jouissait donc de toute sa confiance.

Mgr Classe était d'une grande bonté et amabilité. Bien rares les visiteurs qui l'avaient abordé une fois et qui laissaient passer l'occasion de le revoir et de l'écouter encore. Princes, ministres, gouverneurs, résidents, tous ceux qui eurent contact avec lui se déclaraient heureux de s'appeler ses amis. De lui M. Jungers, gouverneur du Ruanda-Urundi, dira au bord de sa tombe : « Ceux qui avaient besoin de » réconfort moral trouvaient en lui un conseiller » éclairé, un cœur débordant de sympathie. » Que de volontés défaillantes, que de courages » abattus n'a-t-il pas soutenus ou relevés ! » Il émanait de sa personne un tel rayonnement » de bonté que chacun le quittait impressionné » et apaisé. Pour moi, pendant 12 ans, j'ai » entretenu avec lui des relations qu'aucun » nuage n'est venu obscurcir ».

En 1916 le haut-commissaire général Malfeyt vint à Kabgayi. Il resta une heure avec Mgr Classe. Il est conquis. En partant il dit : « Monseigneur, fondez où vous voudrez au Ruanda ; ce sera toujours une oasis de plus dans la brousse et M. le Résident se fera un plaisir de vous aider ». Et cette amabilité ne s'adressait pas seulement aux grands... Un jour une dame juive disait de lui : « Il est tellement aimable avec nous qu'on dirait qu'il veut nous faire oublier que les autres nous méprisent ». Les indigènes même étaient impressionnés par ses manières de faire polies, distinguées. C'est ainsi que les Balera, rudes montagnards, l'avaient surnommé *Nyambo*, parce que dans ses relations avec eux il était *select*, comme à leurs yeux les vaches de choix qu'on appelle *Nyambo*.

Mgr Classe connaissait parfaitement la langue : point de détour de linguistique, d'ethnologie, de folklore et d'histoire du Ruanda qu'il

n'ait exploré. Ses fonctions absorbantes ne lui ont laissé que peu de loisirs pour livrer au public savant le fruit de ses études. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas écrit, au contraire. Nombreux sont les articles de la main de M^{gr} Classe parus dans les revues des Pères Blancs, en France et en Belgique. M^{gr} Classe a laissé une correspondance énorme : plusieurs milliers de lettres. Il avait pour écrire une facilité naturelle. Il n'aurait jamais laissé une lettre sans réponse. Les circulaires adressées à ses missionnaires et rassemblées dans un recueil édité sous le titre de *Instructions Pastorales* sont une véritable mine, touchant à tous les détails de l'apostolat. Quelques-uns des sujets y sont traités d'une façon magistrale, par exemple l'instruction pastorale du 10 janvier 1933 sur l'Action Catholique, qui faisait dire au Chanoine Cardyn : « Celui qui a écrit ces pages est un organisateur hors mérite ».

M^{gr} Classe jouit toujours d'une excellente santé. Le 3 août 1933, un accident d'auto lui causa une fracture de la clavicule gauche et de deux côtes. La forte constitution de Monseigneur, soutenue par une volonté énergique de guérir, lui firent prendre le dessus et deux mois après il ne paraissait plus rien de l'accident. Il faut placer en 1944 la première des crises, qui devaient aller en se multipliant, pour aboutir à la crise finale. Le samedi 2 décembre, Monseigneur fit une chute, qui provoqua une fêlure du col du fémur. Le docteur D'Hooghe jugea qu'il fallait tenter la chance d'une intervention chirurgicale et décida de remettre le malade entre les mains expertes de ses collègues de Léopoldville. C'est ainsi que le mercredi 13, M^{gr} Classe fut hissé dans un avion et partit pour Léopoldville. Là l'examen eut lieu le 15 : on constata une double fracture, celle du col du fémur, et une autre au bassin. Quant le docteur annonça à Monseigneur qu'il ne pouvait rien pour lui, Monseigneur accepta avec le sourire... Il refit le voyage de Léopoldville à Usumbura, où il arriva le 2 janvier 1945. Le 30, vers 3 heures du matin, le vénérable malade s'éteignit doucement.

Le corps fut transporté à Kabgayi. Le 1^{er} février, M^{gr} Deprimoz célébra la messe pontificale de Requiem, à laquelle assistèrent les autorités belges et indigènes et une foule de fidèles, se recueillant et priant pour le repos de celui qui les avait tant aimés durant sa longue carrière de missionnaire. Le vice-gouverneur général Jungers prononça l'allocution funèbre. Après quoi, le cercueil fut descendu dans le caveau creusé dans le chœur de l'église, devant l'autel de la Sainte Vierge.

P. A. Van Overschelde, *Un Audacieux Pacifique*, Collection Lavigerie, Namur, 1948. — *Missions*

d'Afrique des Pères Blancs, Paris. 1902, *Du lac Nyanza au lac Kivu*, p. 377. *Les commencements d'une mission*, p. 409. — 1904, *Au Pays des Bagoye*, p. 428. — 1906, *Dix-huit mois au Mulera*, p. 375. — 1910, *Mort tragique d'un missionnaire*, p. 369. — 1913, *La mission du Mulera*, p. 137. — 1918, *Série d'épreuves*, p. 301. — 1923, *Bénédiction de l'église de Kabgayi*, p. 289. — 1926, *Consolations et tristesses*, p. 33. — 1929, *Deux lettres à la Sainte Vierge*, p. 146. — 1930, *La famine au Ruanda*, p. 97. — 1933, *Joies apostoliques*, p. 53. — 1934, *Que faire devant les foules*, p. 194. — *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Anvers. 1903, *Les commencements d'une mission*, p. 278 ; *Au pays des Bugoye*, p. 305. — 1904, *La mission du Bugoye*, p. 138. — 1906, *Dix-huit mois au Mulera*, p. 360. — 1921, *La vie au Mulera*, p. 42. — *La mort du sorcier*, p. 144. — *Idée que la sagesse populaire se fait du travail*, p. 189. — *Le droit de vengeance au Ruanda*, p. 208. — *Une réconciliation dans l'Urundi*, p. 326. — *La pitié des églises du Ruanda belge*, p. 370. — 1923, *Consécration de la cathédrale de Kabgayi*, p. 225. — 1925, *Fleurs du Ruanda*, p. 7. — 1926, *Mort touchante*, p. 69. — 1929, *La famine au Ruanda*, p. 233. — 1931, *Nous manquons de personnel*, p. 224. — 1933, *La vie chrétienne au Ruanda*, p. 167. — *Grands Lacs*, Namur, 1934-1935, *Les congrégations religieuses indigènes*, p. 9. — *Un pays, trois races*, p. 135. — *Roi et chefs*, p. 155. — *La famille et la religion*, p. 159. — *La leçon qu'ils nous donnent*, p. 225. — *Et demain ? Espoirs et inquiétudes*, p. 235. — 1935-1936, *Nos frères-coadjuteurs : ce qu'ils font*, p. 103. — 1936-1937, *Histoires du Ruanda*, p. 199. — *The supreme being among the Banyarunda of Ruanda*, *Revue The Primitive Man.*, 1929, t. 2, n° 3-4, p. 56.

29 septembre 1955.

P. M. Vanneste.

[J.S.]

CLERCQ (de) (*Henri-Auguste-Ch.-R.*), Prêtre, missionnaire de Scheut (Avecapelle, 6.10.1877 — Louvain, 16.7.1927).

De Clercq est un nom que nous retrouvons à plusieurs reprises dans les annales de la Colonie et de Scheut.

Henri De Clercq est un frère puiné de S. Exc. Monseigneur Auguste De Clercq. Il entra à Scheut en 1897, soit quatre ans après le départ de son frère aîné et précédant de peu un autre frère, le P. Louis De Clercq, encore en vie et connu par ses publications nombreuses en Kiyombe. Deux de ses sœurs furent elles aussi Sœurs de charité et missionnaires au Congo.

Le Père Henri De Clercq sillonna le bassin fluvial du Congo à bord du steamer *Notre Dame du Perpétuel Secours* de 1904 à 1914. On l'avait nommé à ce poste peu après son arrivée au Congo. Il rendit ainsi à l'époque des services signalés aux missions, à bien des Européens et aux Congolais. Il fut ensuite nommé, en 1914, supérieur de la Mission d'Inongo, mission qu'il quitta en 1918 pour accompagner Monseigneur Van Ronslé comme secrétaire. Il séjourna quelques mois à Moanda, à Léopoldville-Kinshasa, d'où la maladie le contraignit à rentrer en Europe (1925) pour y mourir pieusement au

scholasticat de Scheut à Louvain le samedi 16 juillet 1927.

Ses séjours au Congo sont compris entre le 3 sept. 1903 et le début d'octobre 1925. Ils furent interrompus seulement par un congé de maladie du 11 octobre 1910 au 25 juillet 1911.

Ont été publiées de lui, quelques lettres dans les *Missions en Chine*.

Scheut, 29 octobre 1955.

Eug. Wolters.

[F. D.]

CLOSET (*Paul-Adhémar*), Directeur au Ministère des Colonies (Perwez, 28.6.1881 — Forest-Bruxelles, 25.7.1944). Fils d'Henri-Joseph et de Moineau, Cornélie.

Closet entre, en 1906, à l'Administration de l'État Indépendant du Congo, le 6 avril 1911, il est attaché de 2^e classe au Ministère des Colonies. Chargé de mission par le Gouvernement, il séjourne au Congo de décembre 1911 à mars 1914.

Lorsque la guerre éclate, il s'engage et participe aux combats de Puers, Bornhem, Lokeren et à ceux de l'Yser.

A son retour en Belgique, fonde la Ligue des Volontaires 1914-1918 dont il devient secrétaire.

Chef de bureau, sous-directeur et directeur au Ministère des Colonies, puis directeur de l'Office colonial.

Closet est secrétaire de la Commission coloniale des Expositions de Paris en 1937, de Liège et de New-York en 1939.

Secrétaire général et l'un des fondateurs de l'Association des Vétérans Coloniaux, créée en 1928, il est également l'initiateur du Livre d'Or *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, publié par la Ligue du Souvenir Congolais en 1931.

Rédacteur en chef du *Bull. de l'Ass. des Vét. Col.* de 1929 à 1940. Il collabore en outre à de nombreux journaux et revues coloniales.

Closet était officier de l'Ordre de Léopold; officier de l'Ordre de la Couronne; chevalier de l'Ordre royal du Lion; Croix de l'Yser; Médailles de la Campagne 1914-1918, de la Victoire, du Centenaire; Croix Civique de 1^{re} Classe, etc...

Bibliographie. — *Les Perwésiens au Congo*, Wavre, Goossens, 1912. — *La participation de l'armée belge à l'Œuvre congolaise*, *Bull. Ass. Vét. col.*, septembre, 1939.

13 octobre 1955.

F. Berlemont.

[R. C.]

La Belgique active, Brux., 1934. — *Bull. Ass. Vét. col.*, septembre, 1944. — *Conseill. cong.* juin, 1930.

COLLIN (*André*), Magistrat (Liège, 1.7.1906 — Luebo, 3.8.1933). Fils d'Isi.

Engagé au service de la Colonie du Congo belge à titre de magistrat à titre provisoire, Collin quitta Anvers le 14 juillet 1932 à bord de l'*Anversville*.

Arrivé à Boma, il fut désigné pour le Kasai. Il venait d'achever une tournée d'instructions dans les territoires de sa juridiction, quand il s'éteignit à Luebo, le 3 août 1933. Il était le fils du poète, romancier et journaliste Isi Collin.

25 avril 1956.

J.-M. Jadot.

Trib. cong., Brux., 15 août 1933, 2.

COLLINET (*Marcel-Louis*), Officier de réserve de l'armée belge, capitaine-commandant de la Force Publique (Grivegnée, Liège, 25.7.1888 — Basankusu, 30.12.1918). Fils de Jean-Louis et de Millet, Joséphine.

Entré au 12^e régiment de ligne le 23 janvier 1905, sergent fourrier le 13 octobre 1909, il quittait l'armée belge avec le grade de sous-lieutenant de réserve, en 1910, pour entrer au service de la Colonie et s'embarquer à Anvers, le 3 décembre, en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique. Il fut, aussitôt arrivé, attaché au Camp d'Instruction d'Irebu où il resta jusqu'au 15 octobre 1911. Il passa ensuite au détachement de Léopoldville, puis, en juillet 1912, au Camp de la Moamba (Sankuru), d'où il rejoignit Boma, en juillet 1913, pour rentrer en Europe.

Reparti le 20 décembre suivant, il fut renvoyé au Sankuru pour huit mois, puis, promu lieutenant, envoyé à Kabinda où, le 14 juin 1916, il fut chargé d'une opération de police chez le chef Kasongo Niembo, opération qui lui valut, le 1^{er} juillet 1916, les galons de capitaine. Il quitta Kabinda le 23 avril 1917 pour rentrer en Europe.

Reparti de La Pallice le 18 novembre 1917, chargé du commandement de la C^{ie} de la Lulonga, il arriva à Basankusu le 8 janvier 1918. Frappé d'hématurie, il s'y éteignit le 30 décembre suivant.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et titulaire de l'Étoile de Service à deux raies.

17 mars 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 301.

COMPIÈGNE DUPONT (de) (*Louis*)
(Note rectificative au Tome II, col. 183).

En 1874, le marquis de Compiègne remonta

le cours de l'Ogooué avec Marche, et non avec Paul Belloni du Chaillu.

2 septembre 1954.
R. P. A. Roeykens.

CONINCK de Merckem (de) (*Charles-Léopold-Auguste*) (Baron), Sénateur (Gand, 18.6.1836 — Merckem, 7.12.1906).

Issu d'une vieille famille flamande (certains la font remonter au célèbre communier gantois Pierre de Coninck), le grand-père de Charles de Coninck de Merckem, Léopold, remplit les fonctions de conseiller de préfecture à Bruges, de préfet dans divers départements, puis de maître des requêtes au Conseil d'État; enfin, sous le régime hollandais, de conseiller d'État et de ministre. Son petit-fils, Charles, fut nommé en 1861 bourgmestre de la commune de Merckem où il possédait des biens fonciers. En 1863, il devint député à la Chambre belge pour l'arrondissement de Furnes-Dixmude et y siégea jusqu'en 1869. Il passa au Sénat en 1878.

Ses discours à la Haute assemblée étaient marqués au coin de la franchise, de l'humour et de la compréhension très réaliste des questions abordées (procédure pénale, pensions, organisation des cours d'appel, droits d'entrée, instruction primaire, inspection du travail, volontariat à l'armée, etc.). Lors de la révision de la Constitution, il se vit désigner comme vice-président de la Commission des XXI au Sénat. Le 2 août 1893, il s'abstint au vote pour la révision de l'art 1^{er}.

Parmi les questions débattues aux Chambres à la discussion desquelles de Coninck prit part, figure celle du Congo. Le 28 juin 1895, il vota contre les projets de lois relatifs à la convention conclue avec l'É. I. C. et autorisant ce dernier à recourir à un emprunt hypothécaire de 5 millions.

« Je n'aime pas voter en faveur d'affaires » que je connais mal ou pas du tout, disait-il. « Je ne voterai plus rien en faveur du Congo » jusqu'à ce qu'une enquête sérieuse et approfondie ait été faite sur les lieux sous le contrôle des Chambres ».

Le 26 mai 1896, au cours de la discussion du projet de loi portant approbation de la Convention conclue entre le gouvernement et la Compagnie du Chemin de fer du Congo, trois discours furent prononcés contre l'appui à donner par les finances belges aux pionniers du rail. Après Edmond Picard et Paul Janson, Charles de Coninck marqua sa désapprobation du projet en disant : « Nous sommes allés au Congo avec l'espoir d'en exploiter les richesses. Il me semble que les rôles sont renversés : c'est le Congo qui nous exploite ». Mal informé de la question, il alla jusqu'à prétendre que le prix

de transport de la tonne de café, depuis le centre de production jusqu'au port d'Anvers, s'élevait à 3.000 F. Le ministre des finances lui rétorqua que ce prix était en réalité de 475 F, étant donné que le centre de production n'était pas le Tanganika, comme le prétendait l'orateur, mais la région des Stanley-Falls. De Coninck n'était cependant pas hostile à la politique coloniale, mais il estimait qu'une extrême prudence dans l'engagement des finances belges pour une entreprise encore pleine d'aléas, s'avérerait nécessaire.

27 décembre 1952.
[J. J.] Marthe Coosemans.

Mouv. Géog., 1893, p. 72a; 1896, p. 268. — *Le Sénat belge*, 1894-98, Collection Nationale, Schepens, Brux., pp. 492-96. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Brux., Cuypers, 1947, p. 298.

COPETTE (*Léon-Charles-François*), Chef de poste (Namur, 4.10.1877 — Kondolele, 18.4.1911). Fils de François-Victor et de Copette, Thérèse-Rosalie.

Après avoir effectué deux termes au Congo, il retourne comme chef de poste à Kondolele près de Bafwasende.

Le 18 avril 1911, se trouvant à Babimbi, il surprend trois soldats dérobant des bananes. Copette les punit et l'un d'eux se venge en le tuant d'un coup de fusil.

Son corps est ramené à Kondolele puis à Bengamisa, où il est enterré le 21 avril.

Quant au meurtrier, qui s'était enfui après son forfait, il se constitue prisonnier quelques jours plus tard. Il fut exécuté à Stanleyville, lieu du procès, le 17 mai 1912.

23 novembre 1956.
[A. E.] F. Berlemont.

CORDIER (*Auguste*), Prêtre, missionnaire de Scheut (Nukerke-Renaix, 8.9.1873 — Kwaremont, 5.4.1945).

Entré à Scheut le 7 septembre 1894, ordonné prêtre le 1^{er} juillet 1900, il partit pour la Colonie le 1^{er} septembre de cette année.

Il ne revint en Belgique pour la première fois qu'en 1922. Dès 1923, il repart pour le Congo, où il demeurera jusqu'en 1939. Sa santé à cette époque était définitivement minée. Au lieu d'une amélioration qui lui aurait permis de retrouver ses chères missions, ce fut un lent déclin jusqu'à sa mort à Kwaremont (Fl. orient.), où il s'efforçait de se rendre encore utile le 5 avril 1945.

Il débuta au Congo à la mission St-Trudon, passa à Thielen St-Jacques en 1902. D'abord vicaire à Luluabourg, il en fut le curé de 1908 à 1921. A son retour d'Europe, il est nommé

curé à Luebo, jusqu'en 1935 et achève sa carrière à Kabinda.

Le Père Cordier avait rempli dans sa Congrégation de longues années les fonctions de conseiller provincial, puis de vice-provincial et a laissé à ceux qui l'ont connu le souvenir d'un missionnaire complet doué d'une bonté intarissable.

Scheut, 29 octobre 1955.

[F. D.]

Eug. Wolters.

CORNET (Jules) Géologue (St-Vaast, 4.3.1865 — Mons, 17.5.1929). Fils de François-Léopold.

Avant l'exploration effectuée par la mission Bia-Francqui, on ne possédait que quelques données peu précises au sujet de l'existence, dans les régions lointaines du Centre africain, appelées Katanga, d'un minerai de cuivre superficiel sommairement exploité, en quelques points, par les indigènes.

Les vagues renseignements que l'on possédait à ce sujet avaient été fournis par Livingstone, Cameron, Capello et Ivens, Reichard et Arnot; mais ces renseignements ne permettaient guère de supposer que le Katanga renfermait un énorme bassin cuprifère.

Au cours de ce voyage, Jules Cornet le décèle et en fait la première étude scientifique. Il caractérise successivement de nombreux gîtes et fixe l'extension approximative du bassin cuprifère.

Les travaux du géologue belge fournissent des données minières et scientifiques qui sont acquises dès 1893 et publiées en 1894.

Après les prospections entreprises en 1900 par le Comité Spécial du Katanga et la Tanga-Nyika Concession Ltd, l'importance pratique des gisements cuprifères signalés par Jules Cornet se confirme et se précise et, en 1906, l'Union Minière est créée pour leur mise en exploitation.

En 1895, Jules Cornet effectue un voyage d'études dans la région du Bas-Congo.

De son expédition au Katanga et de sa mission au Bas-Congo, il rapporta une ample moisson d'observations qui ont conservé toute leur valeur scientifique. Elles témoignent de la sûreté remarquable du coup d'œil de l'observateur qui les a recueillies.

Mais ce ne sont pas uniquement les qualités d'observateur dont il était doué, qui ont donné à l'œuvre coloniale de Jules Cornet l'éclat qui lui est propre. En réalité, cet éclat est dû à la faculté, qu'il possédait à un degré éminent, d'élaborer de larges et puissantes synthèses, faculté qui a permis au Maître de réaliser la magistrale étude d'ensemble, géologique et géographique, des immenses territoires du Centre africain.

Il faut en effet se rappeler qu'à cette époque, Jules Cornet ne disposait à peu près uniquement que de ses observations personnelles, recueillies en somme sur une étroite bande recoupant le territoire congolais et que l'aide si efficace apportée par l'existence de fossiles lui faisait complètement défaut.

Cette œuvre synthétique fondamentale, élaborée grâce à des facultés qui sont l'apanage des créateurs, a servi de base à tous les travaux ultérieurs des géographes et des géologues coloniaux. C'est elle qui a fait de Jules Cornet le fondateur de la géologie et de la géographie physique du Congo et même de tout le Centre africain.

Les notions relatives à la vaste cuvette congolaise, constituée par un soubassement archéen et primaire affleurant dans les régions du pourtour et dont le fond est recouvert par un manteau de formations continentales restées horizontales, sont devenues classiques. Il en va de même du graben de l'Upemba (Kamolondo) rattaché aux grands grabens de l'Afrique Orientale et de l'Afrique Centrale, ainsi que de la signification du relief et des caractères de l'hydrographie centre africaine.

Quant à l'échelle stratigraphique établie par Jules Cornet, elle a peu varié, tout en étant précisée par ses continuateurs à qui il a été donné de pouvoir passer, à une nouvelle phase d'études, préparée par les travaux du Maître.

Jules Cornet avait espéré pouvoir retourner au Katanga et y compléter ses études géologiques; ce n'est qu'après avoir dû renoncer à cet espoir qu'il publia les documents et les données recueillis au cours de son expédition.

Jules Cornet, 1865-1929 (Ass. Ing. Faculté Polytechn., Mons, 1935) *Notice biographique*, pp. 75-76; *Bibliographie*, pp. 77-107).

8 janvier 1953.

[R. C.]

Maurice Robert.

CORNET (Victor-Joseph), Magistrat (Mormont-Erezée, 3.2.1887 — Léopoldville, 21.7.1913). Fils de François-Joseph et de Cornet, Philomène-Marie-Élisabeth.

Victor Cornet, dont l'auteur de cette notice se souvient comme d'un condisciple éveillé, travailleur et des plus aimable, était candidat en Droit et venait de réussir son examen de premier doctorat à l'Université catholique de Louvain, quand le très louable souci de réduire en quelque mesure l'effort que les siens avaient longtemps maintenu en vue de sa formation, le fit s'engager au service de la Colonie belge du Congo, en qualité d'agent administratif de la Justice, le 8 novembre 1909. Il s'embarqua, le 18 novembre suivant, sur l'*Albertville* en partance à Anvers et arrivait à Boma le 8 décembre suivant. Il fut,

dès le 21, attaché au Parquet général, nommé, le 5 novembre 1910, greffier suppléant du Tribunal d'Appel de Boma et y resta en fonctions jusqu'au 2 juin 1911, date à laquelle il dut reprendre, malade, le *Léopoldville* qui le conduirait à Anvers le 21 suivant.

Victor Cornet reprit sans tarder ses études de Droit à l'Université catholique de Louvain et y obtint son diplôme de docteur le 11 octobre 1912. Il fut nommé magistrat congolais à titre provisoire le 6 mars 1913, se rembarqua à Anvers le 22 du même mois, sur l'*Albertville* pour être désigné, le 11 avril, en qualité de substitut du Procureur du Roi près le Tribunal de 1^{re} instance de Léopoldville, le Tribunal territorial et le Conseil de Guerre de Bandundu. A peine arrivé au chef-lieu du Kwango, Cornet, atteint d'une malaria particulièrement pernicieuse, dut descendre à Léopoldville où il succomba le 21 juillet 1913.

Son frère Octave fut secrétaire du cabinet du Ministre des Sciences et des Arts.

28 juin 1956.
J.-M. Jadot.

CORREVON (*François-Henri*), Docteur en médecine (Aubonne, Vaud, Suisse 24.10.1870 — Lausanne, 31.3.1942). Fils de Jean-François et de Ray, Henriette-Catherine.

Après ses études au Gymnase de Lausanne, il s'engage comme maître de français au *Robert College* à Constantinople en 1892. En 1893, Correvon poursuit ses études à l'Université de Wurtzbourg, puis à Fribourg i/B. Il obtient son diplôme de docteur en médecine et chirurgie à l'Université de Lausanne en juillet 1895. Il s'engage comme médecin à la C^{ie} du Chemin de fer du Congo et s'embarque le 4 février 1896. Correvon effectue six termes et passe une dizaine d'années au service de cette Compagnie. Il y a rendu d'excellents services.

[A. E.] 26 novembre 1954.
F. Berlemont.

CORSELIS (*Jules*), Missionnaire rédemptoriste (Reckem, 10.4.1860 — Tournai, 11.4.1933). Fils de Pierre et de Lietaer, Julia.

Après avoir achevé ses études d'humanités au Collège de Menin, il entra chez les Rédemptoristes et fit profession à Saint-Trond, le 15 octobre 1883. Il étudia la philosophie et la théologie au scolasticat de Beauplateau (Tillet) où il reçut le sacerdoce le 8 octobre 1888. Il exerça la charge de ministre ou économiste dans plusieurs communautés de la province belge de sa congrégation. En 1903, il fut désigné pour le Congo et quitta la Belgique le 30 avril. Attaché à la maison de Tumba, il en devint supérieur

au cours de la première année de son séjour dans la colonie. Tumba fut pendant quelque temps un centre important d'où les missionnaires rayonnaient dans toute la région des Cataractes pour établir de nombreux postes secondaires. Le P. Corselis agrandit considérablement les bâtiments de sa résidence et fit entre autres construire une vaste citerne pour recueillir pendant la saison des pluies, l'eau destinée à alimenter la brasserie qui approvisionnait aussi les missions voisines de Kimpese et de Thysville. Il s'avéra bientôt que le P. Corselis, qui avait dépassé ses quarante-trois ans lors de son départ du pays, ne pourrait s'acclimater au Congo. Dès le début de l'année 1905 sa mauvaise santé l'obligea de rentrer en Belgique. Il put encore exercer pendant dix-huit ans son ministère à Liège, puis à Tournai, où il mourut à l'âge de 73 ans, le 11 avril 1933, dans la cinquantième année de sa vie religieuse. Il s'était acquis la sympathie générale par son rare jugement, sa bonté accueillante et simple et un dévouement sans ostentation et sans limites.

[W. R.] 21 octobre 1952.
Maur. De Meulemeester.

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1302-1303. — P. Allossery, *Onze West-Vlaamse Missionarissen*, Bruges, 1925, t. I, p. 73. — C. Veramme, *Un voyage au Congo*, in *Le Mouv. des Miss. Cath. au Congo*, Bruxelles, 1904, pp. 165-200. — *Ann. des Miss. Cath. au Congo Belge*, Bruxelles, 1935, p. 413. — *La Voix du Rédempteur*, 1933, p. 146.

COSYNS (*Georges-Charles-Henri*), Doctor in de natuurwetenschappen (Schaarbeek, 1.10.1879 — Bukavu, 8.12.1945).

Georges Cosyns vertrok in 1906 naar Congo waar hij, voor rekening van de « Forminière », belast was met het bestuderen van het tot dan toe onbekende gebied der Bashilele. Dit gebied is gelegen tussen de Kasai en de Loange, ten zuiden van de Basongo. Tastbare resultaten leverde deze zending echter niet op, belemmerd als zij was door het gebrek aan dragers, de vijandige houding van de bevolking en het ontbreken van wegen. Cosyns ontdekte nochtans een geweldig rijke fauna en flora in de onmetelijke wouden van dit gebied. Hij keerde in 1912 naar België terug.

In 1919 vertrok Cosyns, na ontslag te hebben genomen als professor aan de Universiteit te Brussel, met zijn vrouw en dochtertje naar Ruanda, waar hij zich te Bitare vestigde. Daar werd zijn zoon Robert geboren. In 1921 keerde hij naar Europa terug.

In 1922 zou hij zich voor goed in Kivu vestigen. Hij interesseerde zich aan de landbouwmogelijkheden in de streek en legde er het arboretum van Nya-Lukemba aan.

Ondertussen had Georges Cosyns de landbouwconcessie van Ntabaza verworven, waar hij zich in 1926 vestigde. Deze concessie bestond uit een uitgestrekt moeras, welke hij ten koste van grote inspanningen drooglegde. Georges Cosyns is de grondlegger geweest van de reukhoudende plantenindustrie in Kivu (*Geranium rosat*).

In 1933 werd zijn zoon Marcel geboren.

Tijdens de tweede wereldoorlog stelde hij het uittrekken en het fabriceren van kininesulfaat op punt. Op 9 maart 1943 legde hij te Leopoldstad, onder n° 2364, een brevet neer voor de verbetering aangebracht aan de extractie en het bereiden van kininezout. Het is aan Georges Cosyns te danken dat, tijdens de oorlog in Afrika, de troepen regelmatig van kinine konden worden voorzien.

Reeds vroeger had hij de omgeving van het Kivu-meer geëxploreerd met het oog op het aanleggen van een proefstation.

Zijn keuze viel op de vallei van de Moanga. Het Gouvernement toonde zich bereid de installatie van Cosyns als een tijdelijke afdeling van de kruidtuin van Eala te beschouwen, met de mogelijkheid aan deze maatregel later een definitief karakter te geven. Dit voornemen strookte trouwens met de opvatting van de directeur van de kruidtuin te Eala, welke er toe strekte de bekomen technische resultaten van de proefstations der andere distrikten te Eala te centraliseren.

Buiten zijn werk als navorser van fauna en flora hield hij zich tevens met meteorologische waarnemingen bezig.

Met het heengaan van Georges Cosyns, verdween één der schoonste figuren uit de geschiedenis van Kivu.

Hij was ridder in de Orde van Leopold II.

4 juni 1956.

[F. D.]

R. Bonnaerens.

La Trib. cong., Brux., 11^e année, n° 16, 8 juin 1912, p. 2; 19^e année, n° 16, 25 novembre 1920, p. 2. — *Le Mouv. géogr.*, Brux., 34^e année, n° 38, 18 septembre 1921, col. 489. — *L'Écho du Kivu*, Bukavu, 7^e année, n° 355, 14 décembre 1945, p. 2. — *L'Essor du Congo*, Elisabethville, 18^e année, n° 6754, 13 décembre 1945, p. 6. — Inlichtingen verschaft door Mevrouw R. Boulogne, geboren Léonie Monciaux te Bukavu.

COTTIN (Jules-Joseph), Sous-intendant de 3^{me} classe (Salmchâteau-Vielsalm, 17.12.1867 — en mer, 26.1.1899). Fils de Jacques et de Huberty, Catherine.

Dans son village, Jules Cottin fut en même temps forgeron, mécanicien et cultivateur.

Il s'engagea au service de l'État Indépendant du Congo en qualité de forgeron et s'embarqua à Anvers le 6 octobre 1894.

Arrivé à Boma le 30 octobre 1894, il fut mis à la disposition du Directeur du Service de l'agriculture.

Après un stage de quelques mois, il fut nommé commis de 2^{me} classe le 26 mars 1895 et passa au rang de commis de 1^{re} classe le 25 mai 1896. Ses bons services lui valurent, le 1^{re} juillet suivant, le grade de sous-intendant de 3^{me} classe.

Enfin, le 30 août 1898, il fut désigné pour exercer les fonctions de chef de l'exploitation des bois du Mayumbé.

Le 22 janvier 1899 il s'embarqua à Boma sur le *s/s Albertville* et mourut en mer le 26 du même mois.

24 janvier 1957.
M. Van den Abeele.

Arch. Min. des Col. Fonds pers. d'Afrique.

COULBOIS (François), Missionnaire d'Afrique (Père Blanc), provicaire de la mission du Haut-Congo (Avallon, Yonne-France, 14.12.1851 — Nevers, 23.3.1920). Fils de Claude et de Brullard, Jeanne.

François Coulbois fut ordonné prêtre dans le diocèse de Nevers, le 26 mai 1877. Jeune prêtre, il exerça le Saint Ministère comme vicaire à la cathédrale de cette même ville. Il entra au noviciat des Pères Blancs le 29 décembre 1881 et prononça le serment le 27 mars 1883. Désigné pour conduire la 4^e caravane, il partit d'Alger le 22 avril 1883. La section de cette caravane destinée à la mission du Tanganika comprenait outre le P. Coulbois, les Pères Landeau et Vyncke. Ce dernier fut le premier missionnaire belge en territoire congolais.

Le P. Coulbois, arrivé à Ujiji le 6 décembre 1883, passa le lac Tanganika en compagnie du R. P. Guillet, provicaire (*Biogr. Colon. Belge*, III, 392), et débarqua à Kibanga le 27 décembre. Dans cette mission, on venait le jour de Noël, de baptiser les quatre premiers adultes de la mission du Tanganika, ayant achevé leurs quatre années d'instruction religieuse. Le P. Coulbois fut d'abord attaché à cette mission de Kibanga. Cependant, le 9 janvier 1884, nous le voyons prendre le lac à Mulweba (Masanze) avec les PP. Guillet et Delaunay (*Biogr. Colon. Belge*, IV, 194). Leur pirogue se dirige vers le nord du lac. Ensemble ils visitent le pays de Rusavya, roi de l'Uzige (district d'Usumbura, dans le Burundi). Le Roi les reçoit amicalement et leur permet de choisir un endroit pour l'établissement d'une mission. De retour à Kibanga, le P. Coulbois prépare les objets nécessaires à la fondation de la mission de l'Uzige dont il sera le supérieur. Dès le 7 mars suivant, il s'embarque à Ujiji, avec le P. Randabel (*Biogr.*

Colon. Belge, IV, 736) et le Frère Gérard. La relation de leur voyage jusqu'à l'Uzige et leur installation chez Rusavya, de la main du P. Coulbois, mériterait d'être citée en entier. Nous nous contenterons de quelques extraits :

« Ujiji ! Ville au nom sinistre ! Ujiji a été » le centre de l'importation des esclaves de » l'Afrique centrale et des rives du Congo à » l'île de Zanzibar. Nous disons l'importation » des esclaves : que ce mot n'effraie point et » ne semble pas déplacé sur les lèvres d'un » missionnaire. Il n'est hélas ! que trop vrai. » Il semble mettre sur le pied de marchandises » vulgaires l'être humain si noble, même au » sein de l'esclavage. Et plutôt à Dieu qu'on l'eût » toujours traité avec le soin donné aux produits » les plus simples de l'industrie humaine ! » Ujiji ! Ville arabe par l'influence, ville afri- » caine par nature. Singulier mélange d'une » civilisation factice et d'une sauvagerie qui » la vaut et même lui est préférable... Nous » partons. Toute cette côte orientale du Tanga- » nika est abrupte : les montagnes tombent » à pic dans les eaux du lac... A chaque halte » on dresse la tente... Le cinquième jour de » navigation à onze heures du soir, par un magni- » fique clair de lune, nous descendons à Ru- » monge... Le lendemain nous campons à » Magala : nous sommes près de l'Uzige. Le » lendemain encore, notre bateau s'avance rapi- » dement vers la plage de l'Uzige. Nos matelots » battent du tambour : une foule nombreuse et » sympathique se presse sur la rive et nous » accueille ».

Dès le lendemain, 13 mars 1884, le P. Randabel se met à l'œuvre. Il est l'architecte de la nouvelle mission. En attendant, écrit-il,

« ...nous sommes logés dans trois huttes » d'herbes sèches... Ma case sert de chapelle... » Nous sommes à 3 kilomètres du lac, à une » quarantaine de mètres au-dessus du ni- » veau du Tanganika... Nous travaillons, » nous prions, nous étudions la langue au milieu » du bruit, envahis que nous sommes du matin » au soir par une légion de bons noirs, que nous » aimons et que nous voudrions instruire. » C'est une race aimable et insouciant, à la » physionomie souvent très belle et très expres- » sive... Nous avons l'intention d'aller voir » le Mwezi, ce personnage mystérieux. Ce » Mwezi est le grand souverain de tout l'Urundi. » Tous les autres chefs, y compris Rusavya, » le reconnaissent pour leur supérieur et lui » payent tribut. Nous aurons beaucoup de » précautions à prendre ici à cause des Arabes » qui peuvent nous faire beaucoup de mal, » s'ils le veulent ».

Ils le voulaient. Au mois de septembre, Rumaliza était arrivé au nord du lac avec une bande de brigands et des airs de souverain.

Il campait à deux ou trois lieues de la mission, prêt à envahir l'Uzige. Il signifia en secret à Rusavya d'avoir à chasser les missionnaires. Et voilà que le gouverneur arabe d'Ujiji arriva d'un autre côté et donna le même ordre au chef. Rusavya essaya bien de résister ; mais que pouvait-il contre les centaines de fusils des Arabes ? Le 4 novembre, le P. Randabel pourra écrire :

« Devant un ordre formel de Munye Heri, » gouverneur d'Ujiji, et le péril évident de la » mort, si nous persistions à rester et, en même » temps, devant la crainte de compromettre » les autres postes de mission, nous avons cru » devoir partir et prendre la route de Kibanga ».

C'est ce qui fut fait : les missionnaires quittèrent le pays de Rusavya le 19 septembre. Ils arrivèrent à Kibanga le 29 du même mois. Les Arabes ne pouvaient souffrir des témoins gênants des conquêtes qu'ils projetaient de faire en Urundi et au Ruanda.

Deux mois plus tard, le 29 novembre, le R. P. Guillet, provicaire de la mission du Tanganika, expirait à Kibanga, laissant le supérieurat de cette mission au R. P. Coulbois. A différentes reprises, le R. P. Guillet avait offert à ses supérieurs sa démission de provicaire. Il était mort de quelques jours, lorsque le R. P. Coulbois reçut l'annonce de son élévation à la dignité de provicaire du Tanganika, la démission du R. P. Guillet ayant été enfin acceptée (12 décembre 1884). Le P. Coulbois ne garda cette dignité que l'espace de quatre mois. Le 10 mars 1885, le R. P. Charbonnier le remplaçait à la tête de la mission du Tanganika. Toutefois, le 8 décembre 1886, par suite de la division du Tanganyika en deux parties, M^{re} Charbonnier étant devenu vicaire apostolique du Tanganyika, le R. P. Coulbois fut nommé provicaire du Haut-Congo, partie située en territoire de l'État Indépendant du Congo. Le R. P. Coulbois resta provicaire jusqu'à sa démission en novembre 1892.

C'est en sa qualité de provicaire que le R. P. Coulbois envoya le P. Randabel et le Frère Gérard fonder une nouvelle mission au pays de l'Ufipa (sud de Karema). Le voyage du P. Randabel et du Frère Gérard aboutit à la reprise du poste de Karema par les Pères Blancs au mois de juillet 1885. C'est au sud du lac que se portera désormais l'effort principal de la mission du Tanganika, ce qui n'empêchera pas le P. Coulbois, resté supérieur de Kibanga jusqu'à son départ pour l'Europe (9 novembre 1891) de faire de Kibanga-Lavigerieville une mission très florissante.

Les débuts du P. Coulbois à Kibanga furent marqués par une épidémie de variole, qui sévit sur les deux rives du Tanganika. A Kibanga, le P. Vyncke se dévoua jour et nuit pour recueillir

les varioleux dans des huttes construites à leur intention. Il pratiqua la vaccination sur ses patients et réussit à en sauver un très grand nombre. Malgré tout, le nombre des décès fut très élevé : on compte 74 enterrements en 1885. Pour le dire franchement, Kibanga était un endroit malsain et chaque année on y comptait les décès par dizaines. Il est vrai cependant qu'il faut tenir compte de la grande mortalité parmi les enfants rachetés, dont la plupart arrivaient à la mission dans un état lamentable. Ce sera une des raisons pour lesquelles M^{gr} Roelens, se rendant aux vœux des missionnaires et de la population, décidera le transfert de Kibanga sur le plateau de Kirungu (Baudouinville, 1893). Un autre motif sera l'isolement de cette mission. Parlant de Mpala, le R.P. Coulbois écrira :

« A soixante-dix lieues de distance les uns » des autres, c'est bien loin ! Nous pourrions » tous être massacrés dans nos postes dispersés, » sans que les confrères si éloignés pussent soup- » conner un pareil accident ! ».

Dès l'arrivée de M^{gr} Charbonnier, le R.P. Coulbois lui fera approuver le choix d'un nouvel emplacement pour la mission, qui s'établira sur une colline plus à l'intérieur des terres, en dehors des émanations des marais qui s'étaient formés par le retrait des eaux du lac. Sous sa direction active et intelligente, de nouvelles bâtisses surgiront de terre, offrant aux missionnaires et à leurs orphelins des conditions de séjour plus salubres et moins exposées à un coup de main ennemi.

Au moment où le R.P. Coulbois reprenait le supérieurat, la chrétienté de Kibanga n'était que de quelques unités. Une statistique à la fin de l'année 1885 accuse 13 chrétiens, 60 catéchumènes et 50 postulants. Il y avait encore une centaine de postulants dans les quatre petits villages, que les missionnaires avaient fondés autour d'eux sur la propriété de la mission ce qui portait le chiffre de la population de Kibanga à un peu plus de deux cents âmes. Malgré la mortalité, ce chiffre ira en s'augmentant chaque année, soit par les conversions des indigènes qui venaient s'établir librement autour de la mission, soit surtout par le rachat de petits esclaves, qui devenus grands se fixaient autour des Pères. Le P. Coulbois fut sous ce rapport le continuateur du R.P. Guillet, dont l'ambition apostolique consistait à édifier la « cité chrétienne » au moyen de ces deux éléments, dès lors qu'il s'avérait que la constitution d'un « royaume chrétien » n'offrait aucune chance.

Pourtant le R.P. Coulbois, tout en donnant ses soins à l'éducation des orphelins et à la direction des villages chrétiens, était loin d'abandonner les infidèles, qui entouraient Kibanga.

Chaque semaine, deux missionnaires visitaient les villages païens voisins de la station. Ils étaient reçus en amis et leurs instructions étaient écoutées sinon avec foi, du moins avec respect. La plupart des sauvages aux alentours de la mission présentaient leurs nouveaux-nés au baptême, s'engageant à les envoyer régulièrement à la mission, lorsqu'ils seraient en âge d'être instruits. Sous la direction du R.P. Coulbois, Kibanga perdu dans un coin du désert, se faisait connaître au loin par le bien qui s'y opérait :

« Il ne se passe guère de mois, écrivait le » P. Josset ⁽¹⁾, sans que les chefs de la rive orien- » tale envoient saluer les missionnaires et les » prier d'aller s'établir chez eux. Au mois de » juillet 1886, le chef suprême de l'Urundi, prince » mystérieux qui vit dans les montagnes, » caché à tous les regards et qu'on nomme » le Mwezi, nous envoya son salut et nous fit » dire par Rusavya qu'il sait que nous ne » voulons que le bonheur des nègres, différant » en cela des Arabes qui dévastent tous les pays » où ils pénètrent. Enfin toutes les tribus » du voisinage se mettraient volontiers sous » notre patronage et lorsqu'un Père trouve » le temps d'aller les visiter, hommes et femmes » lui répètent à satiété : « Nous sommes vos » enfants ».

Bien des obstacles se dresseront devant l'œuvre des missionnaires à Kibanga. Les principaux seront : l'apathie des autochtones et leur indifférence en fait de religion, l'insécurité causée par les menées des esclavagistes, la maladie et la grande mortalité parmi la colonie chrétienne. Cependant, rien ne pourra arrêter le progrès de la mission, grâce à la ténacité et au savoir-faire du R.P. Coulbois et de ses aides.

L'année 1886 fut marquée par l'arrivée à Kibanga de Monseigneur Charbonnier, provincial du Tanganika (19 mars 1886). Il était accompagné des PP. Josset et Guillemé. Le premier, que ses confrères décorèrent aimablement du titre de « professeur de lettres et arts », s'occupera avec un grand zèle de l'instruction des enfants, en vue surtout d'en faire des catéchistes. C'est dire que l'instruction était loin d'être négligée à Kibanga et que les enfants y apprenaient à lire et à écrire, à servir la messe, etc. En outre, durant leurs loisirs, les enfants, sous la direction de leur maître habile, s'adonnaient à des travaux pratiques comme « de fabriquer un excellent tapioca, fait avec du manioc rapé, très utile et très nourrissant, surtout pour ceux qui relèvent de maladie ».

M^{gr} Charbonnier, venant en droite ligne de l'Europe, fut reçu avec tout l'honneur revenant

(1) Voir col. 491.

à sa dignité. Il resta à Kibanga jusqu'au mois de juin, se rendant compte des œuvres de la mission, visitant les villages, l'orphelinat, choisissant un nouvel emplacement pour y transporter la mission, etc. Dès le mois de mai, le Frère Jérôme commença l'édification de la nouvelle maison d'habitation. Le jour de Pâques, Monseigneur célébra solennellement les offices et baptisa 23 catéchumènes. Il y eut communion générale. Tout le monde était dans la joie.

« Kibanga est une magnifique mission, » pleine d'avenir, comprenant un immense terrain, écrivait le P. Guillemé vers ce temps. « C'est une oasis au milieu du désert. C'est une joie pour les indigènes d'entendre le son argentin de la cloche et d'apercevoir une maison ouverte à toutes les misères, où le juste trouve un secours, le faible un asile et des protecteurs... ».

Une visite d'un autre genre fut celle de Rimaliza (13 août 1886).

« Nous lui faisons une réception très polie, » car nous savons qu'il se considère comme le grand chef de tous les pays situés au nord et au nord-ouest du Tanganika. Après lui avoir servi à déjeuner, nous le conduisons voir le jardin, les plantations, les bâtiments en construction. Il en est émerveillé. Il regrette beaucoup que Monseigneur ne soit pas ici et il dit qu'il enverra bientôt des enfants pour notre orphelinat... En somme bonne visite... qui nous montre ce chef arabe bien disposé à l'égard de la mission. Fasse le bon Dieu qu'il persévère dans ces sentiments ».

Le P. Coulbois était un fervent arboriculteur. Le *Journal* de la mission parle en différents endroits des espèces plantées ou soignées par lui : papayer, goyavier, pomme-cannelle (tope-tope), manguier, citronnier, corossolier, tamarinier, croton-tigilium. « En attendant les graines de la côte pour essayer l'arbre à pain, le jacquier l'eucalyptus, la vigne, etc., nous essayerons de faire un vaste verger et beaucoup de variétés de fruits, joignant ainsi l'utile à l'agréable ». En même temps, le terrain de la bananeraie était agrandi et presque quadruplé. « Nous voudrions avoir de deux à trois mille pieds de bananes ». Plus tard, le R.P. Coulbois introduira le palmier-élaeis (qui avec la culture des arachides donnera l'huile), le cognassier, le muscadier, le dattier (nécessaire pour la table, la fabrication du savon et l'éclairage), le cocotier, le grenadier, le caféier. Le chroniqueur à la fin de 1888 pourra écrire :

« Nos arbres sont chargés de fruits ; les manguiers seuls, dont la récolte est déjà faite, ont été paresseux cette année. Les ananas, ces grosses et délicieuses fraises des

» tropiques, abondent. Nous en mangeons » presque tous les jours ».

En un autre endroit de la chronique nous lisons que les Pères récoltaient des hectolitres de fruits, qu'ils distribuaient à leurs orphelins. Les cultures n'étaient pas moins belles que le verger.

« Sous la direction du P. Vyncke, toutes les » collines qui font face au lac se couvrent de » vigoureuses plantations de manioc, tandis » que les vallées se transforment comme par » enchantement en fertiles bananeraies... Le » P. Guillemé, de son côté, fait vraiment des » merveilles en horticulture. Il a trouvé moyen » de multiplier les choux par boutures. Les » résultats qu'il a obtenus ont dépassé ses » espérances : nous avons en abondance et » choux-pommes et choux-fleurs. Il a également réussi, chose inouïe sur les rives du Tanganika, à faire produire leurs graines aux » carottes. Il essaie en ce moment des boutures » de pommes de terre, mais le succès paraît » plus problématique... Nous sommes en pleine » masika (saison des pluies). Aussi les cultures » sont magnifiques. Le maïs semé aux premières pluies est mûr. Les indigènes en apportent » des milliers d'épis tous les jours à la mission, » où pour nourrir les seuls enfants de l'orphelinat, il en faut au moins 5.000 par jour ».

Le ravitaillement en vivres fut toujours la préoccupation majeure à Kibanga. Parfois on y connut des heures critiques de ce côté. Mais la bonne Providence se plaisait alors à intervenir par des secours inespérés, que les missionnaires attribuaient volontiers à l'intervention de St-Joseph, qu'ils disaient être leur intendant céleste.

Le 9 septembre 1886, les PP. Coulbois et Guillemé s'embarquaient pour l'Uzige. Le 24, ils étaient de retour, apportant tout un ravitaillement. Le chef Rusavya fut enchanté de revoir les Pères et aurait voulu les garder toujours chez lui. Ses dispositions à l'égard de la mission sont excellentes.

« Les Pères visitèrent Rimaliza dans son » camp d'Uvira. Soulevèrent-ils à cette occasion la » question du retour des missionnaires dans » l'Uzige, cette porte du Burundi, contrée si » belle, si riche et qui promettait tant sous le » rapport de l'apostolat ? Le temps de reprendre » l'œuvre à l'Uzige n'était pas encore venu. » L'essai que fera le P. Josset en 1891 s'avéra » aussi infructueux que celui des PP. Coulbois » et Randabel en 1884. Par ailleurs, le R. P. » Coulbois essaya plus d'une fois de s'introduire chez les Wabembe, dans les montagnes » à l'ouest de Kibanga. Ces rudes montagnards » se méfiaient des entreprises des hommes » blancs et ne consentaient guère à sortir de » leur farouche isolement. Les Wabembe

» demandent que nous allions tuer des éléphants
 » qui pullulent chez eux. Ils feraient bien mieux
 » de nous inviter à aller tuer tous les diables
 » de paganisme et de superstition, qui ravagent
 » leurs pauvres âmes ».

Le relevé qui termine le rapport du troisième trimestre de 1886 donne pour l'orphelinat des garçons 139 âmes. Les trois villages des enfants de la mission et les neuf villages indigènes ont 298 âmes, ce qui faisait un total de 437 habitants, une augmentation de 122 âmes en trois mois. L'année se terminait avec 75 baptêmes et autant de catéchumènes. Les deux premiers mois de 1887 seuls donnèrent près de 50 baptêmes. Le R. P. Coulbois, dont « l'intelligente direction et le dévouement étaient un soutien assuré » pour ses confrères, pouvait écrire en toute vérité :

« Nos chrétiens sont bons, nos catéchumènes montrent de très bonnes dispositions et le désir de s'instruire augmente tous les jours chez les indigènes. En un mot, notre mission marche très bien : c'est la plus grande consolation que le bon Dieu puisse accorder à ses missionnaires ».

Le 31 mai 1887, M^{re} Charbonnier débarquait à Kibanga. Il y fut reçu par des cris de joie et des salves de fusillade, avec accompagnement de la cloche à la chapelle, qui lui souhaite la bienvenue avec toute la colonie réunie. Monseigneur passa la Semaine Sainte à Kibanga. C'est là qu'il reçut l'annonce de son élévation à la dignité épiscopale (évêque titulaire d'Utique) et la nomination du R. P. Coulbois comme provicaire du Haut-Congo. M^{re} Charbonnier quitta Kibanga le 12 juin pour se rendre à Tabora, où il devait recevoir la consécration épiscopale. Le 17 juin, fête du Sacré Cœur de Jésus, le R. P. Coulbois consacra le provicaire du Haut-Congo au Sacré Cœur. Entre-temps, les missionnaires travaillaient d'arrache-pied à achever la construction de leur nouvelle résidence qu'ils voulaient inaugurer le 29 septembre, fête du saint archange Michel, patron de Kibanga. A cette date, tout était prêt et la maison dominée d'une croix, fut solennellement occupée. Le Saint Sacrement fut transporté dans la nouvelle résidence.

« C'est le bon Dieu (porté par le R. P. Coulbois) qui part de notre vieux Kibanga et qui va prendre possession de notre nouvelle ville, à laquelle nous donnerons le nom de Lavigerie, en hommage et souvenir de notre illustre et très vénéré Père le Cardinal, s'il daigne bien accepter cette dédicace... La procession arrive sur la colline qui est distante d'un bon kilomètre de l'ancienne habitation et entre dans la nouvelle chapelle préalablement bénite en l'honneur du glorieux archange Michel... Après la grand-messe, le R. P. Coulbois

» bénit toutes les nouvelles constructions,
 » maisons, dortoirs, magasins, etc. On abat
 » pour la circonstance deux grands bœufs,
 » choisis dans le troupeau des Pères et on en
 » distribue la viande, avec de nombreux paniers
 » de farine, des condiments de sel et d'huile,
 » etc. entre tous les assistants : un millier de
 » bouches environ. Les grandes agapes fraternelles furent suivies d'une libation modérée de pombe (bière indigène). Dans l'espace de 12 mois, les missionnaires de Kibanga avaient édifié une maison en pierre avec église. (30 m de long sur 10 m de large et 6 de haut) et les bâtiments pour l'orphelinat (plus de 100 m de long sur 5 de large). Le R. P. Coulbois construit lui-même les deux autels et les fonts baptismaux en style roman bien simple, mais qui ne manque pas d'un certain cachet d'originalité avec ses petites briquettes grises cuites au soleil et maçonnées ensemble avec du mortier rouge, qui fait ressortir toutes les lignes ».

Tout ce beau travail, fruit de bien de soucis et de sueurs, faillit être anéanti par l'attaque à laquelle se livrèrent les brigands arabisés, le 3 décembre 1887. Ce jour-là, les Wangwana, commandés par un certain Bwana Masoudi, firent irruption sur le terrain de la mission, s'emparant de deux enfants et se livrant au pillage. Les indigènes (environ un millier) vinrent se réfugier dans le boma (enceinte) de la mission. Armant leurs gens (une centaine d'hommes), les PP. Coulbois et Vyncke se portèrent à la rencontre des pillards et réussirent à les contenir, sans toutefois pouvoir empêcher les déprédations dans les villages environnants.

« Le lendemain, vers 7 heures, les PP. Coulbois et Vyncke vont avec une bonne escorte de nos meilleurs hommes, armés de nos meilleurs fusils, trouver Bwana Masoudi dans son campement. Ce lieutenant de Ruma-liza est un métis de petite taille, de 25 à 30 ans, petite barbe noire, teint très bronzé, à l'air affable. A peine introduit dans la case, le R. P. Coulbois exprime au chef son mécontentement au sujet des événements d'hier... L'autre se confond en excuses... disant qu'il venait seulement battre le mwami Pore, qui était rebelle aux Arabes... que ses gens avaient pu ne pas distinguer entre le pays de Pore et le nôtre et qu'ainsi quelques déprédations avaient pu être commises contre sa volonté. Le R. P. Supérieur exige qu'on restitue immédiatement les deux enfants qui avaient été saisis, ce à quoi on fait droit. Enfin tout s'arrange assez poliment et à l'amiable, grâce à la fermeté de notre Provi-caire ».

L'après-midi, Bwana Masoudi alla visiter la mission. Les Pères en profitèrent pour inter-

céder en faveur de Pore et de son peuple. Rien n'y fit.

« Au soir, nous assistons au triste spectacle d'une razzia d'esclaves. Partout dans le pays de Pore, on voit flamber les villages et les gens se sauver sur le lac. Les Rouga-Rouga reviennent chargés de poulets, de chèvres, de paquets de poisson, etc. etc. Une troupe d'une centaine de brigands parcourt sous nos yeux les collines environnantes et les bas-fonds de la rivière Maongolo, où sont cachés de pauvres fuyards. Ils reviennent au soir avec quatorze femmes et enfants liés. C'est un spectacle écoeurant. On voudrait pouvoir fusiller sur place ces ignobles bandits, ces mécréants sans foi ni loi. Nous aurions peut-être la chance de délivrer beaucoup de ses malheureux, en permettant à nos gens armés de sauter sur cette troupe de démons incarnés. Mais ce serait la guerre ouverte dont on ne peut prévoir l'issue et l'existence de la mission serait peut-être compromise... Hélas ! Quand donc un pouvoir européen quelconque parviendra-t-il à détruire cette maudite traite des esclaves et tous les maux qui en sont la triste cortège... Au soir de ce triste dimanche, qui ne s'effacera jamais de notre mémoire, le cœur plein de ces pensées, le T. R. P. Provicaire envoie le P. Vyncke au camp arabe pour demander qu'on mette au plus tôt fin à ces indignes vexations. Le chef arabe qui a l'air d'avoir bonne volonté mais qui est incapable de faire respecter l'ordre dans les rangs de ces coquins, promet de partir demain matin de bonne heure et laisse racheter parmi les victimes quatre femmes et quatre enfants. Jugez de la joie de ces élus qui peuvent rentrer dans leurs foyers, mais aussi du désespoir des pauvres malheureuses, qui ne peuvent participer à la délivrance ».

Le lendemain, les Wangwana partirent en effet, emportant l'exécration de tous les Noirs.

Le 23 décembre, Rumaliza vint en visite à Kibanga. Son bateau, à sa seule apparition, faisait fuir les riverains du lac. Le chef arabe venait voir les Pères pour arranger certains comptes et constater en passant l'état du pays. Il paraît très bien disposé et n'approuve pas la conduite de ses hommes, qui sont venus piller jusque près de la mission. Ses hommes n'ont d'autre solde que leurs vols et rapines, dont ils partagent les fruits avec le maître.

Le 28, autre visite : celle de M. Carson, mécanicien de M. Hore, qui était arrivé avec son steamer le *Habari Ngema* (La Bonne Nouvelle). M. Carson resta à dîner avec les Pères. Il fut émerveillé en voyant les réalisations des missionnaires : leur maison, l'orphelinat, les villages, les cultures, etc. Il compara lui-même

les résultats obtenus par la mission avec les stériles efforts de la Société anglaise, qui après dix ans de séjour au Tanganika n'avait pour tout « troupeau », que trois bateaux, dont deux en fer. C'est là le travail de M. Hore, du mécanicien et d'autres ouvriers laïques. « Mais tous, leurs ministres, docteurs, etc., étaient bien vite retournés en Angleterre, quand ils ont vu les difficultés de la situation ».

Le calme se rétablit peu à peu dans le pays, après la secousse causée par la razzia d'esclaves que nous venons de raconter. Les Pères conseillèrent à Pore de payer le tribut de trois pointes d'ivoire, que Rumaliza réclamait comme suzerain. Le rédacteur du diaire pouvait écrire :

« Nous sommes contents que les affaires aient pris une bonne tournure. Si Pore paie régulièrement le tribut, le pays sera en paix et nous étendrons doucement le règne de Dieu ». Au mois d'avril 1888, nous pouvons y lire ce qui suit : « Les Arabes eux-mêmes semblent tenir à notre amitié. Il nous ont envoyé un cadeau de boeufs. Le chef de la colonie arabe de Chuniu, Bwana Nasor, frère de Rumaliza, nous a fait dire qu'il nous protégerait toujours contre toute attaque. Nous profitons de nos bons rapports avec tous ces gens pour servir de médiateurs et de conseillers pacifiques ».

Le R. P. Coulbois et ses confrères en profitèrent aussi pour se livrer avec zèle, durant 1888, aux travaux de l'apostolat. Au 1^{er} janvier, le R. P. Supérieur bénit solennellement une grande croix, érigée sur un piedestal en pierre au milieu de la grand'route qui du lac aboutissait à la mission. Les rachats d'esclaves avaient été de 130 en 1887. Choisisant parmi les garçons les plus intelligents, le P. Guillemé faisait la classe à 50 élèves. Le P. Guillemé était en même temps ministre de l'agriculture et des travaux publics. Il faisait une guerre acharnée à la brousse inculte, qu'il transforma au moyen de 200 à 250 pioches en activité chaque jour, en hectares de manioc, riz, patates, maïs, etc. Le Frère Jérôme semait un champ de blé, pendant que le R. P. Coulbois plantait de magnifiques allées de palmiers et de toutes sortes d'arbres fruitiers : goyaviers, corosoliers, grenadiers, manguiers, citronniers, etc. Le même fabriquait de beaux cierges avec la cire du miel du Burundi et de l'Ugoma, tandis que le P. Guillemé construisait une presse à huile et procurait ainsi à la mission 100 litres d'huile d'arachides.

Le côté spirituel n'était pas négligé : catéchismes, instructions à la mission, tournées apostoliques dans les villages des environs continuaient comme toujours. Grâce à ses tournées, les indigènes étaient instruits peu à peu. Mais comme il était impossible aux missionnaires d'être partout à la fois, un habitant de

chaque village était désigné pour faire la prière, matin et soir, et pour avertir les Pères lorsque quelqu'un était dangereusement malade. Le total des baptêmes durant l'année 1888 fut de 204, chiffre modeste sans doute, mais en progression sur celui des années précédentes. A la fête de St-Michel Archange, le R. P. Coulbois célébra une messe solennelle devant une chapelle comble : 800 personnes assistèrent à la cérémonie.

Cette année aussi les constructions ne chôchèrent pas. La mission fut entourée d'une solide enceinte en pierres. Il manquait un orphelinat pour loger les filles. On en éleva un. C'était un rectangle de 30 m de long sur 5 m de large. Restait à remplacer les toits en paille par des toits en tuile et à construire une église pour remplacer la chapelle provisoire.

L'année 1888 fut attristée par deux décès, celui de M^r Charbonnier (16 mars), à Karema et celui du P. Vyncke, à Kibanga même (17 octobre). Le 19 février, le R. P. Coulbois, accompagné du P. Vanderstraeten, venu en visite s'embarquait à Kibanga. Avant de partir, il avait constitué le P. Vyncke supérieur intérimaire du poste pendant la durée de son absence ou jusqu'à nouvel ordre. Le R. P. Coulbois se rendait à Karema, pour y présenter ses hommages à M^r Charbonnier, récemment sacré évêque à Kipala pala (Tabora). Il arriva dans cette localité le 4 mars, trouvant M^r Charbonnier aux prises avec l'hématurie. L'état de l'auguste malade ne laissait plus d'espoir : M^r Charbonnier expira le 16 mars. Par lettre, il avait désigné le R. P. Coulbois pour gérer le vicariat durant la vacance. Après avoir fait les nominations, le R. P. Coulbois quitta Karema le 16 mai reprenant le chemin du Congo. Il emmenait avec lui le P. Vanderstraeten, qui compléta le poste de Mpala, en attendant que l'Ufipa, où il devait se rendre avec le P. Randabel, fût ouvert aux missionnaires.

Le 17 octobre, le bon Dieu enlevait à la mission du Haut-Congo l'un de ses meilleurs et de ses plus dévoués missionnaires. Le P. Vyncke rendit son âme à Dieu à 10 heures du soir, pour recevoir de ce bon Maître qu'il avait servi avec tant de dévouement, la récompense méritée par cinq longues années de travaux, de privations continuelles pour la conversion des pauvres Noirs. Quelques instants avant sa mort, comme il ne pouvait plus faire le signe de la croix, il présentait son bras mourant au R. P. Coulbois qui le promenait sur sa poitrine, pendant que lui-même d'une voix agonisante, prononçait le nom de la très Sainte Trinité. Usé par les travaux apostoliques, il s'endormit doucement dans le Seigneur. Le lendemain, les 1.500 ou 2.000 Noirs, qui l'accompagnaient au cimetière, disaient mieux que ne pourraient le faire les

meilleurs discours, quelle était l'estime et la vénération dont jouissait le P. Vyncke au milieu de ses enfants noirs.

Malheureusement, vers la fin de 1888, la tranquillité dont avait joui la mission fut de nouveau troublée par l'établissement de Fundi Bweti et de ses Wangwana dans les environs de Kibanga.

« Leurs déprédations deviennent continuelles » tout autour de nous. Ils acceptent chez eux » tous les vauriens des environs, qui les aident » à piller les villages dont ils se sont enfuis. » Nous ne parlons pas de leurs excès sous le » rapport des mœurs : ils commettent de telles » horreurs qu'il faut être possédé du démon » pour arriver au point de lubricité, où en sont » nos nègres musulmans ».

Un jour ils se risquèrent à voler la femme d'un indigène établi sur le terrain de la mission. Le R. P. Coulbois ne craignit pas de se rendre chez les voleurs et d'administrer une correction à l'un des coupables.

Au mois de janvier 1889, des bruits alarmants circulèrent partant du clan des Arabes. Ceux-ci avaient appris les combats qui avaient eu lieu entre Noirs et Allemands à la côte de l'Océan indien. Sur ce thème, les gens des Arabes excités se laissaient aller à leurs commentaires. Lorsque le P. Guillemé se rendit à Ujiji, se portant à la rencontre de M^r Bridoux, il apprit que les bruits d'invasion qui menaçaient Kibanga, n'étaient point dénués de fondement. Les Arabes, apprenant ce qui se passait à Bagamoyo, étaient à tenir conseil avec le dessein d'aller attaquer Kibanga, quand Rumaliza arrivant à l'improviste du Maniema, les arrêta net par ces paroles : « Quiconque attaque les Blancs, m'attaque ». Devant une déclaration aussi catégorique, les Arabes déposèrent leurs desseins homicides.

Le 18 janvier 1889, M^r Bridoux, successeur de M^r Charbonnier, débarquait à Kibanga. Monseigneur ne put que confirmer les renseignements recueillis par le P. Guillemé : les Arabes de Tabora et d'Ujiji avaient voulu attenter à la vie du vicaire apostolique et de ses missionnaires. Les Arabes de Tabora en particulier se trouvaient gênés dans leur « commerce » par la présence des Pères Blancs à Kibanga. Comme leurs congénères d'Ujiji, ils considéraient les contrées au nord du Tanganika comme un terrain de « chasse » à eux réservé.

Monseigneur admira l'œuvre d'évangélisation réalisée à Kibanga, ainsi que les belles rizières et les vastes champs de manioc, de sorgho, etc., qui s'étendaient à perte de vue dans la plaine.

Au mois de juin, une lettre de Tippto-Tip, adressée au R. P. Coulbois, arrivait à Kibanga, priant de donner l'hospitalité au capitaine

Trivier, de la marine française, traversant l'Afrique de l'Ouest à l'Est (*Biogr. Col. belge*, III, 858). Le R. P. Coulbois répondit à M. Trivier qu'il serait très heureux de loger un compatriote. Entre-temps, M. Trivier était arrivé à Ujiji, par Mtoa, et partit de là vers le sud du lac. D'après une lettre qu'il écrivit au R. P. Coulbois, il rapportait de son voyage une triste idée de l'Afrique, à côté de laquelle il passait, disait-il, sans en avoir rien vu. Nous savons ce qu'il faut penser de ses voyages et de ses écrits sur le Congo en particulier. Contentons-nous de citer à ce propos la réflexion que fait le rédacteur du diaire de Kibanga :

« Quel dommage qu'il n'ait vu Kibanga. » Il aurait vu qu'il y a moyen de faire quelque chose des nègres, mais qu'il faut pour cette œuvre de moralisation, comme il dit, de la patience ! de la patience ! ».

Au mois de septembre, le R. P. Coulbois fit élever une construction en maçonnerie pour les bœufs à Kabwa, à deux lieues de Kibanga. Dans l'avenir, le R. P. Coulbois voyait cette construction devenir une maison pour les anti-esclavagistes, dont les expéditions se préparaient en Europe, par suite de la campagne anti-esclavagiste du cardinal Lavigerie. Dans une lettre datée de Kibanga, le 2 janvier 1889, le R. P. Coulbois expose la tactique à suivre dans cette campagne : on ne devrait pas agir petitement avec les esclavagistes, n'envoyer que peu de monde avec peu de ressources en hommes et en munitions ; au contraire, il faut agir en grand par expéditions de centaines d'hommes, d'Européens surtout : alors on les tiendrait ! Le R. P. Coulbois après avoir exposé les ravages causés dans le pays d'alentour (Masanze, Ubwari, Ugoma, Uzige), continue :

« Il est temps encore de sauver ce pays magnifique, riche, intelligent, relativement peuplé. » Les Belges devraient avoir des bateaux à vapeur sur le Tanganika, afin de couper la route aux transports d'esclaves. Il ne faudrait pas y aller tendrement avec les esclavagistes : il faudrait les fusiller. Ce sont là des paroles bien dures dans ma bouche, ajoute le R. P. Coulbois... C'est un remède dur à appliquer, mais il serait efficace. Notre rôle à nous est de prier, de demander à Dieu d'ouvrir les yeux aux auteurs des cruautés que nous déplorons. Mais qu'il y a peu à espérer sous ce rapport, ces hommes brutaux ayant tellement obscurci les lumières naturelles que Dieu leur a données, qu'ils ont pour ainsi dire fermé les voies de la grâce ».

Les prévisions du R. P. Provicaire se sont réalisées : la campagne arabe, en effet, a prouvé que seule une force considérable était capable de débarrasser le Congo du fléau de la traite. Si l'on a fusillé peu d'esclavagistes, beaucoup

de vies humaines ont dû être sacrifiées pour rendre aux populations noires la paix et la tranquillité dont elles ont joui depuis.

Au mois de septembre encore, la mission reçut de nouveau la visite de Rumaliza, accompagné de Nasor ben Sef. C'était une visite de politesse. Rumaliza, cependant, s'avança un peu dans le jugement des causes de ses gens avec ceux de la mission : les Pères ne donnaient pas toujours raison à ses hommes.

« Les Arabes sont capables de toutes les fourberies, mais les indigènes aussi de tous les mensonges. Si l'on eut voulu réunir tous les mensonges débités à Kibanza, il y en aurait toute une bibliothèque... Nous rendrons la justice, Rumaliza, dit le R. P. Provicaire. Que celui qui n'est pas content chez toi se montre. Nous allons voir ensemble, ce dont il s'agit. Deux hommes sont introduits. L'un après l'autre, ils déclarent qu'ils n'ont rien à dire. On les jette dehors, l'affaire était jugée ».

En janvier 1890, le capitaine Joubert fit visite à Kibanga, avec son Agnès. Il fut tout émerveillé de la transformation de la station de Kibanga, à la fondation de laquelle, il avait lui-même travaillé (11 juin 1883). Au mois de mars suivant, Julien, secrétaire de Rumaliza, apporta au R. P. Coulbois une lettre écrite en mauvais français par ce même Julien, dans laquelle Rumaliza réclamait la restitution des biens saisis par le capitaine Joubert chez Katele.

« Bonjour, mon P. Supérieur, il faut me donner ou me rendre tous ces objets, sans cela tenez vous prêt. Si vous avez besoin la poudre et des balles, il faut me donner la réponse. Donnez-moi la réponse que vous avez écrit. J'envoie Masudi que vous puissiez rendre compte et moi aussi bon compliment à vous ».

Le R. P. Coulbois répondit à Rumaliza que les affaires du capitaine Joubert n'étaient pas les affaires de Kibanga. « Si donc toi, Rumaliza, tu as des réclamations à faire, adresse-toi au capitaine ».

Le mois suivant c'était une lettre écrite par « le conservateur des Titres fonciers » qui parvenait à Kibanga. Elle était datée de Boma, le 1^{er} octobre 1889 et informait que « désormais toute occupation, par les missions religieuses, de terre appartenant à l'État ou aux indigènes devra être préalablement autorisée par le gouvernement général ». Sur quoi, le R. P. Coulbois faisait cette remarque, non sans quelque pertinence : « Qu'on vienne d'abord mettre à la porte la gent arabe ; qu'on s'empare du pays. Alors on pourra nous dire : le *pori* (brousse) est à moi, je ne veux pas qu'on le cultive sans notre permission. ».

Au mois de mai 1890, le P. Moinet avait lancé sur le Tanganika un beau deux mâts, qu'on

avait baptisé du nom de *Mikaeli* (Saint-Michel). C'est sur cette embarcation que M^{gr} Bridoux arriva à Kibanga, le 4 septembre. Quelques jours plus tard, Monseigneur s'embarquait avec le R. P. Coulbois et traversait le lac, se rendant à Ujiji. Monseigneur y reçut une lettre du P. Schynse (Tabora), donnant toutes les nouvelles de la côte. Emin Pacha annonçait sa prochaine (?) arrivée à Ujiji. Tippto-Tip était à Ujiji et usa, envers Monseigneur des attentions les plus prévenantes : « Nous sommes chassés », disait-il. Puis montrant son fusil brisé : « Maintenant, disait-il, Tippto-Tip est un Padiri (missionnaire). » L'œuvre qui se présentait était celle du missionnaire. Sur les instances du R. P. Coulbois, Rumlaliza se décida à chasser du voisinage de Kibanga les quelques brigands à sa solde qui y restaient. C'était avec ses vauriens que les Pères avaient eu les plus grandes difficultés les derniers temps. L'emplacement qu'ils occupent nous est donné par Tippto-Tip : « Bâissez-y, dit-il ; cultivez-y ». C'est ce que nous allons faire.

Ces vauriens, c'étaient les gens de Fundi Bweti. La fin de l'année 1889 et le commencement de 1890 n'avaient été qu'une suite de tracasseries continuelles de la part des Wangwana, voisins de la mission : les disputes, les violences, les vols, les rapt, les incendies étaient devenus des faits de tous les jours. Au mois de juin 1890, un certain Mtoni tire sur les gens de la mission et vole poissons et filets. Un chrétien Léon a la poitrine traversée par une balle et meurt peu après ; à Kabwa, les gens de Nasor incendient deux maisons et un village indigène. Un habitant de Kabwa reçoit un coup de feu et meurt ; un autre a le bras cassé. Nasseur, Arabe pur sang de Mascate, n'est pourtant pas comme Bweti un ennemi de la mission. Mais il n'a pas d'autorité sur ses gens. Ceux-ci comme ceux des autres chefs Wangwana, sont des Noirs de la pire espèce, qui ne travaillent pas et se mettent au service de ces chefs pour mieux pouvoir voler les habitants. C'est cet élément pervers qui décime et ruine le pays et que les Pères de Kibanga sont heureux de voir expulsé de leur voisinage.

Le 26 septembre, le R. P. Coulbois s'embarquait pour se rendre à Mpala. M^{gr} Bridoux lui avait conseillé ce voyage : un changement d'air, quelques semaines de repos étaient devenus nécessaires pour essayer de refaire sa santé qui depuis tout un temps allait en s'altérant. Monseigneur resterait pendant ce temps pour remplacer le Supérieur. Hélas ! Moins d'un mois après, le 21 octobre, M^{gr} Bridoux rendait son âme à Dieu. Au milieu de la douleur générale, les restes du deuxième vicaire apostolique du Tanganika étaient déposés dans le cimetière de la mission. Le P. Moinet envoya le *Mikaeli* porter à Mpala la douloureuse nouvelle. Cette annonce vint mettre le deuil et la consternation

parmi les missionnaires de Mpala et de Karema.

« M^{gr} Bridoux était pour nous le meilleur » des Pères, s'oubliant lui-même pour prendre » soin de ses enfants, le directeur le plus sage » et le plus dévoué dans nos œuvres d'évangélisation, mettant la main à tout et payant lui-même de sa personne, comme le dernier de » ses missionnaires. Qu'il daigne maintenant » nous obtenir du bon Dieu une partie de ce » zèle ardent, de ce dévouement sans bornes, » de cette piété tendre, de cette charité aimable dont il était animé et qui font les vrais » missionnaires ».

Le 9 novembre, le R. P. Coulbois reprit le chemin de Kibanga, suivi bientôt du P. Herrebaut (*Biogr. Col. belge*, IV, 385) appelé en renfort à Lavigerieville, le P. Moinet étant cloué sur son lit par la paralysie. Détail digne d'être noté : le diaire du mois de novembre signale l'apparition dans le pays de la funza (*Pulex penetrans*), apportée du Maniema par les hommes de Rumlaliza. Le mois de décembre fut attristé par la mort du bon et dévoué Frère Alexandre. Celui-ci était un chasseur d'élite et avait déjà tué quantité de buffles et d'hippopotames, procurant ainsi aux pères et aux orphelins de bons morceaux de viande. Le Frère avait abattu un buffle. Très prudent, il avait attendu une heure pour s'approcher de la bête, Cet intervalle, hélas ! n'était pas encore suffisant. Le buffle s'était relevé et élançait sur lui, en même temps qu'une cartouche qui avait raté, le laissait à la merci de l'animal. Celui-ci, après l'avoir jeté trois fois en l'air s'était arrêté près de lui, rendant impossible de lui porter secours.

L'activité des missionnaires ne se relâcha pas à Kibanga. Le R. P. Coulbois, aidé des Pères Moinet et Herrebaut, continuait à racher, à catéchiser, à faire des plans d'une nouvelle église, etc. Au mois de février 1891, accompagné du P. Moinet, le R. P. Coulbois alla voir sur la presque île d'Ubwari les ouvriers qui abattaient et débitaient les bois pour les colonnes de la nouvelle église. Il faisait des plans pour transporter la mission à Mbingo dans un endroit plus sain, car à certains moments, la mortalité parmi les Noirs prenait des proportions effroyables. Le 11 mai, le R. P. Coulbois bénissait la première pierre de la nouvelle maison d'habitation, dont la construction était achevée à la fin de septembre. La fête de Pâques se célébra dans la joie accoutumée et la procession du S. Sacrement se déroula avec la solennité ordinaire dans les allées de la mission. Au moins d'octobre, les missionnaires de Kibanga apprirent l'arrivée du capitaine Jacques, chef de l'expédition anti-esclavagiste, à Mpala. Ce fut une grande joie, car, de ce fait, l'espoir commençait à naître qu'un jour proche les esclavagistes seraient chassés du pays.

Cependant, la santé du R. P. Coulbois se délabrait de plus en plus. Vers la mi-novembre, le bateau du Marungu (Mpala) emportait le R. P. Coulbois, avec les regrets de toute la station. Le R. P. Coulbois quittait son poste de Lavigerieville, il lui disait adieu ainsi qu'à sa nombreuse famille.

« La mission de Kibanga a été très fructueuse » sous la main du missionnaire qui la quitte.
 » C'est une de ces oasis, comme on l'a déjà dit,
 » que l'on ne croit pas trouver dans l'intérieur
 » de l'Afrique. Quant au matériel, aux cultures,
 » aux plantations, cela laisse peu à désirer.
 » Si l'on regarde le spirituel, ouvrons le livre
 » des baptêmes et nous y lisons jusqu'aujourd'hui : 1.437 baptêmes ; au livre des rachats
 » nous trouvons 1.450 rachats ».

La population directement placée sous la tutelle des missionnaires à Kibanga, était de 1.823 personnes. Le bilan de l'année 1890 seul accuse 187 rachats, 191 baptêmes, 126 décès, 29 mariages et 67 entrées au catéchuménat. La mission comptait 135 ménages chrétiens.

Arrivé à Karema, le R. P. Coulbois prit la route du Nyassa et rentra à la maison généralice des Pères Blancs, à Maison-Carrée. Il fut ensuite envoyé comme supérieur à Tagmount Azouz, en Kabylie, où il résida de septembre 1892 à avril 1893. Il fut supérieur de l'Institut des Pères Blancs rue du Bruul, à Malines de novembre 1893 à septembre 1894. Il y dirigea l'école apostolique jusqu'en octobre 1896. Le 24 décembre, le R. P. Coulbois y reçut la visite du capitaine Jacques, avec lequel en voguant vers Karema, il s'était rencontré sur le Tanganika. « On passe une agréable soirée, toute occupée à parler de l'œuvre des missions et de l'œuvre antiesclavagiste au Haut-Congo ». Le 14 mai 1895, le diaire mentionne la visite du P. Moinet, bientôt rejoint par le capitaine Jacques. Le R. P. Coulbois continuait à s'intéresser à l'entreprise coloniale du roi Léopold au Congo. Nous lisons dans le diaire de Malines ces lignes écrites de sa main :

« Il faut dire à la louange de ce noble pays » (la Belgique) qu'il a notablement travaillé » et a entravé énergiquement la traite. N'eût-il » été poussé que par des mobiles utilitaires, qu'il » mériterait encore la reconnaissance du monde » civilisé et celle des missionnaires, des Pères » Blancs entre autres, qui la lui donnent largement ».

Le 27 avril 1896, Monseigneur Roelens, de retour du Congo, arrivait à l'Institut des Pères Blancs à Malines. Il reçut l'onction épiscopale des mains de Son Éminence Mgr Goossens, dans la chapelle de cet Institut même, le 10 mai 1896.

Le R. P. Coulbois quitta l'Institut de la rue du Bruul pour se rendre à la maison de Lille,

procure et école apostolique. Il en fut le supérieur de 1896 à 1899. Dans le courant de l'année 1899, il quitta la Société des Pères Blancs pour rentrer dans le diocèse de Nevers. Il fut nommé auxiliaire de Marzy (juin 1900), ensuite curé titulaire de la même paroisse, en février 1901. C'est à Marzy qu'il publia en feuilleton pour la Croix du Nivernais le récit des dix années passées en Afrique. Ces articles furent réunis en un volume, publié à Limoges en 1901.

Le R. P. Coulbois se retira du Saint Ministère et s'établit à Nevers (1907). C'est là qu'il mourut le 23 mars 1920.

Bibliographie : *Dix années au Tanganika*, par François Coulbois, Limoges, 1901.

[J. S.] 1 juin 1956.
M. Vanneste.

COULON (Émile-T.-L.), Commerçant (Armentières, 22.3.1866 — Bruxelles, 15.6.1935).

Coulon débuta très jeune dans la carrière commerciale. A l'âge de ving-neuf ans, il décida d'aller s'établir au Congo. Il estimait, non sans raison, que la conquête militaire d'un territoire neuf, pour produire les fruits que les nouveaux sujets étaient en droit d'en attendre, postulait un développement aussi rapide que possible des relations avec les indigènes en vue de l'amélioration de leurs conditions d'existence.

A cette époque, pour triompher des difficultés de toutes sortes qui ne manquaient pas de se présenter sur son chemin, le colon devait être animé d'une force de caractère peu commune. Cette qualité, jointe à une grande sérénité d'âme, permit à Coulon de se maintenir jusqu'en 1924. Il totalisa ainsi, en quatre termes, près de trente années de présence en Afrique. Malheureusement, la crise économique qui frappa les affaires après la première guerre mondiale l'atteignit durement. Par surcroît, des infirmités provoquées par l'âge et peut-être aussi par ses longs séjours sous les tropiques apportèrent encore un nouvel handicap à ses activités. Coulon fit preuve d'une grande persévérance avant de se résigner à rentrer en Belgique où il s'assura la propriété d'un journal, ce qui lui permit de servir encore, par la plume, la cause coloniale à laquelle il avait consacré sa vie. Ayant lutté, peut-on dire, jusqu'à son dernier souffle, il s'éteignit à Bruxelles, le 16 juin 1935.

La Médaille commémorative du Congo lui avait été décernée en 1929.

[R. C.] 16 septembre 1953.
A. Lacroix.

Bull. de l'Ass. des Vét. col., juillet 1935, p. 14. — *La Trib. cong.*, 30. juin 1935, p.

COURBOIN (*Jules-Guillaume*), Courtier en cafés (Kontich, 10.4.1848 — Berchem, Anvers, 19.3.1936).

Après de brillantes études à l'Institut supérieur du commerce d'Anvers, Courboin, à peine âgé de vingt-trois ans, débuta dans la carrière commerciale comme courtier en cafés. Ses occupations professionnelles ne l'empêchèrent pas de collaborer au *Matin* d'Anvers, en qualité de commentateur des cours commerciaux de la Bourse et, chose assez inattendue,... comme critique musical.

S'il n'a pas séjourné dans la Colonie, il a néanmoins le grand mérite d'avoir été le premier à importer des cafés du Congo. La clairvoyance dont il a fait preuve en cette occasion a été particulièrement mise en lumière au cours de la manifestation de sympathie dont il fut l'objet lors de son jubilé professionnel, en 1930. Il était alors âgé de quatre-vingt-deux ans et ses hautes qualités de commerçant laborieux et intègre lui avaient valu l'estime unanime du monde des affaires. Il aimait la profession qu'il avait choisie et à laquelle il a consacré sa vie entière.

Un de ses fils est mort en 1910, au Congo français et un autre, qui avait hérité des dispositions musicales de son père, séjourne aux États-Unis où il exerce la profession d'organiste.

25 juin 1953.

A. Lacroix.

[J. J.]

La Trib. cong., 30 mars 1936, p. 2.

COURCEL (de) (*Alphonse*) (Chodron, Baron), Diplômé (Paris, 30.7.1835 — Paris 16.6.1919). Fils de Louis-Jules Chodron de Courcel et de Boulay de la Meurthe.

Directeur des affaires politiques au Ministère des Affaires étrangères de la III^e République depuis 1880, le baron de Courcel, dont le nom patronymique fut parfois orthographié à tort Courcelles, fut ambassadeur de France à Berlin de 1881 à 1886. Il y eut naturellement à intervenir dans les échanges de vues qui préparèrent la Conférence de Berlin, en champion des revendications françaises définies par le ministre Ferry. C'est ainsi que, dans une lettre du 22 novembre 1884 au Dr Busch, il réclama pour son Pays tout le bassin inférieur du Niari-Kwilu, reconnaissant sans doute que ce territoire n'était français ni par traités ni par occupation, mais tirant argument de ce que, de par sa position entre Sette-Cama et Loango et leurs environs respectifs, il était compris dans le périmètre administratif du Gabon. A la Conférence même, il accepterait le parallèle 5° 12' lat. Sud et son prolongement de principe jusqu'aux établissements français sis au sud de

Sette-Cama, mais se réserverait une occasion de forcer la cession du Niari-Kwilu, en soumettant la réalisation sur place de l'accord intervenu à la condition en quelque mesure potestative d'arrangements en suspens à mener à bonne fin.

de Courcel eut aussi à intervenir dans la polémique internationale soulevée par le traité anglo-portugais du 26 février 1884, qui reconnaissait au Portugal l'embouchure du Congo. C'est lui qui s'entendit avec Hartzfeld, pour protester auprès du gouvernement de S. M. Britannique. Peu après, sollicité par Bismarck d'obtenir une entente franco-allemande qui exclurait l'Angleterre de la discussion des questions africaines, de Courcel, doutant de la bonne foi de son interlocuteur, n'osa se rallier à ses vues sans en référer à son Ministre. Après avoir été appelé à Paris et s'être mis d'accord avec Jules Ferry, il rentra à Berlin, porteur d'une note dont la teneur, sans faire présager une alliance, amorçait cependant des relations suivies entre la France et l'Allemagne dans les domaines de la question d'Égypte et de la question du Congo. A vrai dire, en excluant le Sénégal, la Guinée et le Gabon de toute ingérence internationale dans leur économie, la France rendait fort délicate la tâche de son représentant. Mais de Courcel, diplomate né, soucieux de ménager tout le monde mais assez particulièrement la jeune Association internationale africaine et sa cheville ouvrière, le roi Léopold II, émit notamment la proposition d'abandon par la France de toute prétention sur la rive droite du Fleuve en amont de Vivi et amena Ferry à faire au Portugal l'offre de lui céder Cabinda, Molembo et les districts adjacents.

de Courcel tenait le Roi des Belges en très haute estime. Il disait, à son propos, que le nouvel État créé dans le centre africain et reconnu par la Conférence de Berlin, devait sa naissance aux aspirations généreuses et à l'initiative d'un Prince entouré du respect de l'Europe.

Lorsque de Courcel quitta son poste berlinois, en 1886, il se retira complètement des affaires pendant huit ans. En 1894, il fut nommé à l'ambassade de Londres. Il prit sa retraite définitive en 1898.

Il avait été élu sénateur de Seine-et-Oise en 1892 et membre de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1899.

30 septembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

H. M. Stanley, *Cinq années au Congo*, Brux. Lefebvre, 1885, pp. 579, 583, 644, 646, 650, 651, 666, 669, 671. — *Mouv. géogr.* Brux., 1889, pp. 55a. — Chapaux, Alb., *Le Congo*, Brux., Rosez, 1894, pp. 326, 329, 333, 335. — F. Masoin, *Hist. de l'É. I. C.*

Namur, Picard, 1913, I, p. 43. — Comte Louis de Lichtervelde, *Léopold II*, Brux. Dewit, 1926, p. 181. — Banning, *Mémoires polit. et diplomatiques*, Brux., Ren. de Livre, 1927, pp. 10, 13, 20, 61. — R. S. Thomson, *Fondation de l'É. I. C.*, Brux., Off. de Publicité, 1933, *ad tabulam*. — P. Daye, *Léopold II*, Paris, A. Fayard, 1934, pp. 213, 272. — Van der Smissen, *Léopold II et Beernaert*, Brux., Goemaere, 1942, I, pp. 222.

COURTEILLE (*Louis-Joseph-Jean-Baptiste*), Lieutenant de la Force Publique (Chimay, 29.1.1863 — Rebecq-Rognon, 23.8.1942). Fils de Joseph et de Leurquin, Eulalie.

Engagé au 2^e régiment d'artillerie le 1^{er} octobre 1883, passé brigadier le 3 mai 1884, maréchal des logis le 4 mai 1885, il était nommé adjudant de batterie le 1^{er} juillet 1888. Il quitta l'armée en 1892 afin de signer un engagement à la Force Publique de l'État Indépendant du Congo en qualité de sergent-major et s'embarqua à Anvers le 6 mars. A Boma, le 31 mars, il fut désigné pour le fort de Shinkakasa où, dès le 20 août, il obtenait les galons d'adjudant et ceux de sous-lieutenant le 1^{er} janvier 1894.

Embarqué à Boma le 13 janvier 1895 pour revenir en Belgique, il repartait le 6 mai suivant, désigné provisoirement pour la batterie de Shinkakasa. Promu lieutenant le 1^{er} janvier 1896, il reçut le 2 mai sa désignation pour les Stanley Falls où se poursuivait toujours la campagne contre les révoltés Batetela dispersés un peu partout. Courteille tomba malade au cours de juillet et dut redescendre vers Boma où son retour en Europe fut jugé nécessaire. Il s'y embarqua le 21 août avant d'avoir pu achever son terme. Cependant, il reprenait le départ le 6 février 1897 et retournait vers les Falls. Au cours du voyage, il reçut avis qu'il était désigné pour l'Aruwimi (12 mai 1897). Il s'arrêta donc à Basoko et y resta en service une bonne année. Redevenu malade, il dut, par ordonnance médicale, redescendre vers Léopoldville le 9 juin 1898 et ensuite vers Boma le 30 juin. Il s'embarqua le 27 juillet pour l'Europe. Il ne retourna plus en Afrique.

L'Étoile de service à deux raies lui fut accordée pour ses trois termes remplis avec conscience et dévouement.

11 août 1954.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 884.

COUSIN (*Louis*), Ingénieur (On, Lux., 19.2.1839 — Ixelles, 14.10.1913). Fils de Jean-Joseph et de Grosod, Marie-Angélique.

Ingénieur des Ponts et Chaussées, sorti de l'Université de Gand, Louis Cousin fut professeur des constructions de génie civil aux écoles spéciales de l'Université de Louvain à partir de

1867 et jusqu'en 1889. A ce moment, il accepta la proposition du gouvernement chilien et s'en fut fonder l'École des Ingénieurs annexée à l'Université de Santiago à laquelle il consacra treize ans de son activité. Déçu par la mentalité du pays, il rentra en Belgique où il devint directeur à la Banque d'Outre-mer. Il fit cependant un second séjour au Chili, mais de courte durée et mit dès lors son expérience et sa compétence technique au service de la Belgique où il occupa des postes importants dans l'industrie. Il fut notamment président de la Compagnie du Chemin de fer du Katanga, administrateur des Ciments du Katanga et administrateur de la Compagnie des Chemins de Fer du Congo supérieur aux Grands Lacs Africains, de 1902 à 1913, date de sa mort.

Il était Officier de l'Ordre de Léopold.

[F. D.]

14 septembre 1953.
Marie-Louise Comeliau.

Mouv. géogr., 1913, p. 520. — *Rec. fin. Bruylant*, Bruxelles, 1939, III.

CRICK (*Daniel*), Directeur au Ministère de l'Industrie et du Travail (Bruxelles, 3.7.1867 — Bruxelles, 27.5.1921).

Sans avoir jamais mis les pieds au Congo, Daniel Crick le servit cependant dans toute la mesure de ses moyens.

En 1894, on voit figurer son nom parmi ceux des fondateurs de la S^e Belge d'Études coloniales. En 1895, alors que la campagne de dénigrement contre l'œuvre africaine de Léopold II se développe, Crick fait partie du Comité d'action pour l'Œuvre Nationale africaine et, dans de nombreux et ardents meetings, répond, aux détracteurs. Sous la présidence du Baron de Haulleville, le Comité d'action est considéré comme ayant puissamment contribué à ouvrir les yeux de tous sur les calamités entourant les débuts du jeune état africain.

Crick fut également l'un des fondateurs du *Congo Belge*, qui parut de 1895 à 1902 réunissant parmi ses collaborateurs Victor Pourbaix, Joseph Plas, Van Tichelen, van Iseghem, Beckers et Van Ypersele de Strihou.

Entré au Ministère de l'Industrie et du Travail à sa fondation, Crick y fit une brillante carrière prématurément interrompue par son décès inopiné. Officier de l'Ordre de Léopold.

[F. D.]

15 mai 1953.
Marie-Louise Comeliau.

CROMBRUGGE de LOORINGE (de) (*Victor-Auguste-Pierre-J.-G.-M.*) (Baron), Officier de l'armée belge et de la Force Publique congolaise (Bruges, 7.8.1866 — Wittelghem, Fl. or., 4.5.1928). Fils de Georges-Victor (baron), séna-

teur et de T'Serclaes de Wommersom, Maria-Ida (baronne); époux de de Nève de Roden, Jeanne-Victoire.

Ses études commencées au Collège N. D. de la Paix, à Namur, et achevées à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, il fut admis à l'École militaire le 2 janvier 1888 et y obtint le brevet de sous-lieutenant.

En 1893, il offrit ses services à l'É. I. C., fut engagé en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique, quitta Anvers le 6 novembre et fut désigné à son arrivée à Boma le 6 décembre pour l'Expédition en cours dans l'Ubangi-Bomu. Il gagna aussitôt Bangasso que venaient de quitter les colonnes Nili-de la Kéthulle et Hanolet, la première dirigée vers Rafai, Katuaka et le Dar el Fertit, la seconde vers Bakari, Dabago et Mbellé.

Crombrugge se vit confier le recrutement des hommes et le ravitaillement des colonnes en marche, soucieuses de ne point se laisser devancer par les colonnes françaises de Liotard et de Decazes arrivées aux Abiras le 21 janvier 1894. Mais, déjà, avaient été amorcés les pourparlers relatifs à la délimitation de la frontière franco-congolaise dans l'Ubangi-Bomu. Le 14 août, fut signée la convention à laquelle ils avaient abouti. Nos forces furent donc ramenées au sud du Bomu, quitte à y consolider nos positions.

Le 15 septembre 1894, Crombrugge était chargé de la surveillance du cours de l'Ubangi à bord du vapeur *En Avant*. Le 1^{er} décembre, il était nommé chef de poste à Moknangay et, le 15 septembre 1895, recevait les galons de lieutenant.

Descendu à Boma vers la fin de son terme de service, Crombrugge y fut nommé capitaine le 27 octobre 1896. Il s'embarqua le lendemain pour rentrer en Europe.

En août 1914, il reprit du service à l'armée en qualité de volontaire du guerre et fut nommé capitaine en second au 3^e lanciers. Il se conduisit en brave et quitta l'armée lieutenant-colonel de cavalerie, officier de l'Ordre de Léopold avec palme, officier de l'Ordre de la Couronne avec palme, chevalier de la Légion d'honneur, porteur des Croix de guerre belge et française, de la Médaille de l'Yser et de l'Étoile de Service.

12 août 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1194. — Janssens, E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, p. 836. — *Trib. cong.*, 15 mars 1928. — *Essor col. et marit.*, 10 mai; 28 mars.

CROMBRUGGHE (Van) (*Joseph-Alphonse*), Directeur au Ministère des Colonies (Gosse-

lies, 18.3.1878 — Louvain, 17.6.1935). Fils de Joseph-Alphonse et d'Agon, Augustine-Marie-Joseph; époux de Bruyninckx Célestine.

J. Van Crombrugge termine ses humanités modernes au collège des Jésuites, à Charleroi, en 1894. De 1895 à 1901, il est attaché à l'administration de l'Enregistrement et des Domaines. Le 1^{er} juillet 1901, il entre comme vérificateur à la Cour des comptes.

Soucieux de parfaire ses connaissances professionnelles, il approfondit l'étude de la comptabilité et se présente, en avril 1905, devant le jury central qui lui délivre le diplôme d'expert-comptable.

Le 27 janvier 1909, il passe à l'administration métropolitaine du Ministère des Colonies en qualité de sous-chef de bureau. Le nouveau département est en voie d'organisation. Attaché à la direction générale des Finances, il est appelé à s'occuper de travaux spéciaux: constitution de la banque d'émission, organisation du service du caissier colonial et réglementation de la dette publique de la colonie. Les connaissances particulières en matière financière dont il fait preuve à l'occasion de l'exécution de ces divers travaux lui valent d'être désigné, en 1911, comme chargé de cours de droit budgétaire et de comptabilité publique à l'École coloniale. Le 27 février de la même année, il est nommé chef de bureau et se voit confier la tâche de procéder à la réorganisation du service de la comptabilité générale du département. Ce nouveau travail est rapidement mené à bien et Van Crombrugge est désigné pour assurer la marche normale du service réorganisé.

A partir du 1^{er} avril 1912, il remplit officiellement les fonctions de chef de division.

Pendant les hostilités 1914-1918, il est détaché au Comité national de Secours et d'Alimentation où il devient sous-directeur le 31 décembre 1915.

Par deux fois, du 3 septembre au 14 novembre 1924 et du 15 septembre au 25 novembre 1925, il est envoyé dans la colonie en qualité de chargé de mission en vue de la mise au point des rapports financiers entre le Congo, la Métropole et la Cour des comptes. Il est nommé directeur à la date du 1^{er} janvier 1925 et il remplira ces fonctions jusqu'à sa mort.

J. Van Crombrugge était titulaire des distinctions honorifiques suivantes: Officier de l'Ordre de Léopold, Croix civique de 1^{re} classe, Médaille commémorative du Centenaire de l'Indépendance de la Belgique, Commandeur de l'Ordre du Christ du Portugal, Officier de l'Ordre de l'Étoile d'Ethiopie.

[L. H.]

19 février 1954.
A. Lacroix.

CRONE (*Otto*), Officier de la Force Publique (Copenhague, 19.9.1870 — Shabunda, 19.3.1905). Fils de Gustav-Valdemar-Emil et de von Glahn, Olga-Marie. (Note complémentaire au tome II, col. 206-207).

Col. 206, lignes 5 à 10 : Engagé au 2^e régiment d'artillerie danois le 10 mai 1889, il obtient son brevet de sous-lieutenant le 3 octobre 1890 et sert dans l'armée de son pays jusqu'au 3 octobre 1892.

Col. 207, lignes 3 à 6 : Il part donc pour la région de Ngiri, où il fonde le poste de Kutu et séjourne jusqu'au début de mars 1900, date à laquelle il est rappelé à Nouvelle-Anvers.

[E. D.]

28 janvier 1956.

M. Walraet.

H. Janssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, 1902-05, pp. 296, 472, 495, 497-499, 500, 503, 508, 547-59, 598, 682-685, portraits. — *La Belg. milit.*, 9 juillet 1905, p. 59.

CROONENBERGHS (*Eugène*), Missionnaire de la Congrégation de Marie-Immaculée de Scheut, Curé de Boma (Hasselt, 21.8.1872 — Kermp, 14.3.1941).

Entré dans la Congrégation des missionnaires de Scheut, il y fit ses études philosophiques et théologiques et fut ordonné prêtre le 19 avril 1897. Il partait le 6 juillet suivant pour le Congo où il fit son apprentissage de missionnaire à Moanda. Le Père Croonenberghs s'adapta immédiatement au milieu dans lequel il allait travailler inlassablement pendant dix-sept ans sans rentrer une seule fois en Belgique. Peu après son arrivée à Moanda, il avait été choisi pour exercer le ministère sacerdotal à Boma, où il fut nommé curé. Pendant dix-sept ans, tous les Belges qui débarquaient à Boma y furent accueillis par le Curé Croonenberghs, devenu populaire par son long attachement et son dévouement à son poste sacerdotal. Ses enfants spirituels, il les comptait par milliers, blancs et noirs.

En 1914, peu avant la guerre, il se décida enfin à rentrer en Belgique, la santé fortement ébranlée par un si long séjour sous les tropiques. Il s'embarqua le 23 mars et manifesta le désir de continuer son ministère apostolique dans l'évêché de Liège d'où il était originaire. Il fut nommé vicaire à l'église St-Christophe à Liège, le 27 septembre 1914 ; de là, il passa en qualité de curé à Cahottes le 19 janvier 1920, puis à Hony sur Ourthe le 14 mai 1921 et à Fraiture-Comblain, le 30 juillet 1936. Il prit sa retraite en 1939, avec le titre de curé-émérite à Lens St-Servais, le 19 août (1939). Très fatigué, il se retira à Kermpt où il mourut le 14 mars 1941. On a de lui des lettres parues dans

le *Mouvement antiesclavagiste* XXIII, 1911, et 1902, p. 93 et 201.

Il était chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

[A. E.]

2 avril 1953.
Marthe Coosemans.

CUVELIER (de) (*Adolphe-Édouard-Félix*) (Baron), Docteur en droit, magistrat, secrétaire général du Département des Affaires étrangères de l'É. I. C., membre du Conseil supérieur de l'É. I. C., secrétaire d'État honoraire de l'É. I. C. (Philippeville, 25.9.1860 — Bruxelles, 6.6.1931). Fils de Ladislav-Joseph-Ghislain et de Ledain, Anne-Pauline-Delphine : époux de de Smet, Anne-Marie-Rachel.

Né dans une famille où le titre de baron avait déjà été porté, fils d'un ancien combattant de 1830, Adolphe de Cuvelier, le doctorat en droit reçu de l'Université de Liège, une inscription prise au barreau, entre au service de l'État Indépendant du Congo, en qualité de juge, dès avant que ne fût ébauchée l'organisation judiciaire du nouvel État, et s'embarque à destination de Vivi, la première capitale congolaise, à Rotterdam, le 29 août 1885, en même temps que Camille Janssen, docteur en droit, lui aussi, et ancien consul général de Belgique au Canada, nommé vice-administrateur général de l'É. I. C., destiné à relever et remplacer sir Francis de Winton et à porter, le premier, le titre de gouverneur général du Congo.

C'est ainsi que le 15 novembre 1885, de Cuvelier se trouve aux côtés de Janssen, de Winton étant en voyage d'inspection dans le Haut, pour célébrer à Vivi, pour la première fois au Congo, avec tout le personnel de la station, la fête onomastique du Roi-Souverain. C'est ainsi aussi qu'il collabora très activement et très efficacement avec Janssen à l'élaboration des premières ordonnances du Gouvernement local sur le droit civil, le droit pénal, le droit commercial, l'organisation judiciaire et la procédure de l'État qui seront approuvées par décret du Roi-Souverain au lendemain de sa rentrée en Europe et de son admission dans les services de l'administration centrale de l'É. I. C.. C'est ainsi, enfin, qu'il assurera, le premier, les fonctions de juge du Tribunal de première instance unique du Congo, puis celles de juge du Tribunal d'Appel de Boma où les services de Vivi ont été transportés le 14 avril 1886 et où le « juge » acquit toute l'estime et toute la sympathie des 39 belges alors (1^{er} août 1886) en service au Congo. La maladie, malheureusement, l'oblige à regagner Bruxelles, vers la fin de l'été 1886 déjà, mais pour y être bientôt attaché par un décret du 9 novembre de la même année, au titre de chef de division au

département des affaires étrangères de l'administration centrale de l'État alors dirigé par l'administrateur général van Eetvelde.

Quand le titre de secrétaire général remplacera celui d'administrateur général pour chacun des titulaires des trois départements de l'Intérieur, des Finances, et des Affaires étrangères (et Justice) de l'État, dès le 19 juin 1890, de Cuvelier recevra le titre de secrétaire général des Affaires étrangères. Il le gardera jusqu'à la reprise du Congo par la Belgique en octobre 1908, mais sous l'autorité de van Lambermont, secrétaire d'État de 1890 à 1894, et ensuite en doyen de ses collègues et représentant d'un secrétariat d'État sans titulaire désigné.

En 1901, van Eetvelde sera nommé ministre d'État et attaché à la personne du Souverain, de plus en plus confit dans son absolutisme, mais le ministre d'État, et M. Jean Stengers l'a fort bien observé, n'aura plus rien d'un Lambermont. Ce n'est d'ailleurs plus en son nom que les actes du pouvoir congolais seront signés, ou contresignés. C'est au nom d'un secrétaire d'État théorique que les trois secrétaires généraux Cuvelier, Droogmans et Liebrechts signeront désormais ou contresigneront les décrets, arrêtés et ordonnances conçus et le plus souvent rédigés ou du moins corrigés et mis en leur forme définitive par le Souverain même.

Ce serait cependant une erreur de croire que les trois secrétaires généraux, dans leurs fonctions de plus en plus disciplinées d'agents d'exécution du Roi, n'exercent qu'une sinécure. Certes leur maître recourt-il de plus en plus souvent aux conseillers nantis de quelque prestige dans le domaine du droit international qu'il a su s'attacher par des faveurs diverses et qui le contredisent rarement. Certes encore, le secrétariat d'État unique et sans titulaire à partir de la promotion de van Eetvelde au ministère d'État, comporte-t-il en principe un chef de cabinet et un trésorier général. Les trois secrétaires généraux et, notamment de Cuvelier, qu'assiste le baron Kervyn, n'en ont guère moins à faire. Du secrétariat général confié à de Cuvelier relèvent en effet les relations extrêmement délicates de l'État avec les autres États signataires des actes de la Conférence de Berlin ou de celle de Bruxelles ou intéressés par leurs propres entreprises coloniales à tout ce qui se prépare dans le Centre africain, l'organisation et la direction de services diplomatiques et consulaires qui assurent ces relations dans leur sein au jour le jour, la conclusion et l'exécution des traités d'ordre territorial, d'ordre commercial ou d'ordre répressif, l'organisation d'un état-civil, d'un service des successions et d'un notariat adaptés à l'analphabétisme de la plupart des ressortissants de l'État, l'aménagement dans cet État au territoire énorme de la police

du commerce et des services postaux, les constants remaniements progressistes de l'organisation judiciaire, de la procédure, de la législation et de l'exécutif judiciaire, la protection des missions chrétiennes et les relations avec les Églises, la promotion de l'hygiène et de la bienfaisance, la publication, enfin, des actes officiels de l'État.

Par sa longue et constante et incessante action diplomatique ; par l'organisation de toutes pièces d'une législation civile, commerciale et pénale et d'un appareil judiciaire répondant à la fois aux plus saines traditions juridiques des nations civilisées et aux conditions particulièrement originales du milieu où il s'agissait de dire le droit et d'assurer la concorde entre des habitants racialement divers ; par la promotion d'investissements industriels et commerciaux judicieux à obtenir des bénéficiaires de concessions de terres ou de gisements miniers et l'établissement d'un contrôle permanent, consciencieux et efficace des rapports qui s'instituaient, de plus en plus étroits, entre le commerce européen et des indigènes de longtemps pervertis par toute sorte de traitants ; par l'organisation d'un service des postes assurant les relations d'outre-mer avec les stations les plus éloignées de la côte du territoire de l'État, tout ce avec un personnel extrêmement réduit, en Afrique comme à Bruxelles, l'Exécutif du Roi-Souverain s'est vraiment acquitté d'une tâche de Titan...

« A cette époque, écrit le baron Ch. Liebrechts, » chacun des secrétaires généraux établissait » son propre budget, y joignant les notes explicatives » catives jugées nécessaires et le secrétaire » général du Département des Finances, à » l'aide de ces documents, établissait le budget » général de l'État à soumettre au Souverain. » Mais celui-ci ne signait guère sans justification des dépenses proposées, se plaisant » à la lésine des douzièmes provisoires et à tous » les atermoiements ».

Un autre serviteur de Léopold II nous signale plus spécialement le caractère des services rendus au Souverain par Adolphe de Cuvelier. Il s'agit du colonel B. E. M. Stinghambert qui, entré au Palais en 1904 précisément, assure qu'à cette époque de Cuvelier était un des principaux collaborateurs du Roi. Cet auteur consigne dans un chapitre de son *Léopold II au travail*, écrit en collaboration avec P. Dresse, les souvenirs d'une semaine particulièrement laborieuse passée à Wiesbaden, dans les premiers mois de 1908 par le Souverain et son secrétaire général aux Affaires étrangères à rédiger avec un soin tout particulier la note en réponse à un livre blanc anglais publié en juin, la même année, en trente-cinq pages du *Bulletin officiel* congolais.

Le dossier en possession de l'Académie royale des Sciences coloniales *Correspondance Léopold II-de Cuvelier* analysé par M. J. Stengers dans un rapport publié dans le *Bulletin des Séances* de l'I. R. C. B. (T. XXIV, 3, 1953), permet d'apprécier davantage et en détail la nature des rapports du Souverain avec son collaborateur, leur constance et leur importance.

Stinglhamber, dans l'ouvrage évoqué ci-avant, assure d'ailleurs que de Cuvelier était l'une des meilleures plumes qu'il eût connues. En fait, le secrétaire général avait signé, en faisant suivre sa signature de son titre d'avocat, une excellente étude sur l'*Incompétence des tribunaux nationaux à l'égard des gouvernements étrangers et sur la situation spéciale de l'État indépendant en Belgique*, étude qui parut dans la *Revue de Droit international et de législation comparée* alors dirigée par Rolin-Jacquemyns, (XX, 1888, 109-131) et, dans le Tome XXI, 1889, de la même publication, une note sur l'institution du Conseil supérieur de l'É. I. C. le 16 avril 1889. Ses écrits ultérieurs signés ou anonymes étaient nécessairement moins personnels, mais ne servirent pas moins la cause à laquelle il s'était attaché.

On vient d'évoquer le Conseil supérieur de l'É. I. C., cette haute juridiction congolaise en Belgique dont les attributions proprement judiciaires d'appel et de cassation se cossaient de celles d'un conseil de législation et dont les activités se poursuivirent, en certains domaines du moins, jusqu'en février 1925. de Cuvelier fut nommé auditeur au Conseil supérieur dès le 19 juin 1890, en sera bientôt le secrétaire en remplacement de Brifaut-Vinchent et, en même temps, secrétaire du Comité des affaires urgentes y intégré. C'est la qualité de secrétaire de ce Conseil qu'il prend le 15 décembre, 1891, comme plénipotentiaire du Roi-Souverain dans la conclusion d'un traité entre l'État indépendant et la République de Libéria.

La conclusion de cet accord semble bien avoir été la première des actions diplomatiques de de Cuvelier. Il en sera bien d'autres. de Cuvelier représente notamment son Souverain, le 26 juin 1903, à la signature d'une convention passée avec la République française sur les relations télégraphiques entre l'É. I. C., et le Congo français et à celle de la Convention passée le 26 mai 1906 avec le Saint-Siège. Mais une autre des interventions du secrétaire général dans la diplomatie de l'É. I. C. présente un intérêt particulier. Elle eut pour occasion l'établissement de Dhanis, en septembre 1891, à Kapenda Kamulemba, dans le Lunda, et l'annexion par le Roi-Souverain d'une partie du Lunda à ses territoires africains. Le Portugal, fort d'une convention de 1885 qui déterminait assez confusément la frontière commune à

l'É. I. C. et à l'Angola protesta vivement contre cette occupation et cette annexion et, en présence de cette intransigeance, Léopold II songea à lui adresser un ultimatum et même à créer de toutes pièces une marine congolaise à opposer au *Vasco de Gama*, le seul cuirassé dont disposât l'adversaire. Mais le différend, conté fort plaisamment par Liebrechts dans son ouvrage de 1920 consacré à ses souvenirs de vingt années au service de l'administration centrale de l'É. I. C., s'apaisa par l'effet d'une double action diplomatique menée à Bruxelles entre van Eetvelde et le ministre d'Angleterre à Bruxelles et à Lisbonne par le ministre de Belgique en Portugal, le comte de Grelle-Rogier et Adolphe de Cuvelier.

Dans les rapports de l'É. I. C. avec ses adversaires britanniques et autres, avec le Parlement belge et avec le Gouvernement belge dans les temps proches de la reprise de 1908, de Cuvelier a signé seul ou avec les deux autres secrétaires généraux au nom du Secrétaire d'État, plus d'une note en réponse aux critiques adressées à l'État. Il signa seul la note du 17 septembre 1903 en réponse à celle du Gouvernement britannique du 3 août précédent.

Au retour du Congo de la Commission d'enquête y envoyée par le Roi-Souverain en juillet 1904 il en transmit, avec ses collègues Droogmans et Liebrechts, le volumineux rapport au Souverain et lui propose de nommer une nouvelle commission chargée d'en étudier les suggestions. Cette commission est instituée le 31 octobre 1905 et de Cuvelier, comme ses deux collègues, en fait partie sous la présidence du président de chambre à la Cour de Cassation Van Maldeghem. S'inspirant de ses travaux à la fois et du rapport même de la Commission d'enquête, les secrétaires généraux adressent, le 3 juin 1906, un rapport au Souverain qui y répondra par une lettre désormais historique et par une série de 25 décrets rajeunissant, a-t-on dit, la législation de son Empire africain.

Mais-déjà, le Destin entraîne cet Empire à son absorption à titre de colonie par la Belgique. Les trois secrétaires généraux auront fréquemment à intervenir dans les négociations préliminaires à cette absorption, comme ils seront intervenus, pour l'exécution des décrets réformateurs de 1906, dans l'élaboration de nombreuses conventions d'amendement avec l'A. B. I. R., la Société anversoise, l'*American Congo Cy*, etc., ainsi qu'avec la Fondation de la Couronne et d'autres institutions de l'espèce. Avec ses collègues, au nom du Secrétaire d'État inconnu, de Cuvelier intervient à la signature du traité de cession de 18 octobre 1908 et de ses nombreuses conventions annexes.

A l'entrée en vigueur de cette cession et de ces conventions, de Cuvelier renonçant à toute

carrière administrative, vit reconnaître les services qu'il avait rendus sans lésine à son Roi par l'octroi du titre de baron et de celui de secrétaire d'État honoraire de l'É. I. C..

Aussi bien, sa retraite ne l'enlèverait-elle pas tout entier à la cause coloniale dont il avait été de toute sa finesse, de tout son dévouement et de toutes ses forces l'un des bons serviteurs pendant plus de vingt ans. Il se vit en effet bientôt (1909) confier un mandat d'administrateur par la Compagnie du Chemin de fer des Grands Lacs africains dont il devint administrateur-délégué le 29 septembre 1922 et vice-président le 6 mai 1930. Il fut en outre administrateur et vice-président du Syndicat d'Études et d'Entreprises au Congo (Synkin), administrateur-délégué puis vice-président de la Société auxiliaire industrielle et financière des Grands Lacs africains (Auxilacs), administrateur de la Société bruxelloise d'Électricité, de la Compagnie du Chemin de Fer du Congo, de la Société minière des Grands Lacs, de l'Union nationale des transports fluviaux au Congo (Unatra) et commissaire de la Société immobilière du Kivu (Simak). Il fut encore membre du Comité de gérance du Comité national du Kivu, membre du Comité permanent de coordination des Transports au Congo, président du Comité minier du C. F. L., membre de la Commission d'étude de la main-d'œuvre indigène, président du Crédit mobilier, commercial et industriel.

Le baron de Cuvelier avait été pris comme otage par l'occupant allemand du Pays durant la guerre de 1914-1918 et avait été déporté et interné au Camp de Holzminden en 1916.

Il était, à sa mort, grand officier de l'Ordre de Léopold avec liseré d'or, commandeur de l'Ordre de la Couronne, chevalier de l'Ordre royal du Lion, et porteur de la Croix civique de 1^{re} classe. Il était également commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, commandeur de l'Ordre du Christ de Portugal, commandeur avec plaque de l'Ordre de la Rédemption africaine, commandeur de l'Ordre de Saint-Michel de Bavière, grand officier de l'Ordre de la Couronne d'Italie.

15 novembre 1954.

J.-M. Jadot.

Reg. matr. n° 320. — *Mouv. géogr.*, Brux., 1886, 10. — *B. O. de l'É. I. C.*, 1885, ad tab. et 1886, 208. — A. J. Wauters, *l'É. I. C.*, Brux., 1893, 436. — A. Chapaux, *Le Congo*, Brux., Rosez, 1894, 607, 608, 644. — Em. Vandervelde, *La Belgique et le Congo*, Paris, Alcan, 1911, 34, 40. — *Le Journal du Congo*, Brux., 31 août, 1912. — Masein, *Histoire de l'É. I. C.*, Namur, Picard, 1912, 2 vol., I, 78, II, 356-367. — Baron Ch. Liebrechts, *Congo, vingt années au service de l'Admin. centrale de l'É. I. C.* Brux., Off. de Publicité, 1920, 10, 68, 81, 138, 235. — *L'Horizon*, Brux., 30 août 1924. — C^{te} L. de Lichtervelde, *Léopold II*, Brux., Dewit, 1926, 218. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, Brux., éd. de l'Expansion

belge, 1930, 14. — *La Trib. cong.*, 15 juin 1931. — A. van Iseghem, *Les Étapes de l'annexion du Congo*, Brux., Off. de Publicité, 1932, 64, 69. — Baron Ch. Liebrechts *Léopold II, fondateur d'Empire*, Brux., Off. de Publicité, 1932, 122, 177, 178, 182, 190. — *Bull. Ass. Vét. col.*, Brux., févr. 1932, 5 ; nov. 1939, 6. — P. Daye, *Léopold II*, Paris, A. Fayard, 1934, 470, 488, 499. — Colonel B. E. M. Stinglhamber et P. Dresse, *Léopold II au travail*, Brux., éd. du Sablon 1944, 46, 150, 161. — J. Stengers, *Van Eetvelde*, in *Biogr. Col. Belge*, II, Brux., I. R. C. B., 1951, 327-353. — P. Charles, S. J., *Rapport sur le dossier « Campagne anticongolaise »*, in: *Bull. des Séances de l'I. R. C. B.*, XXIV, 2, 1953, 553-574. — J. Stengers, *Rapport sur le dossier: « Correspondance Léopold II de Cuvelier »*, in: *Bull. des Séances de l'I. R. C. B.*, XXIV, 3, 1953, 824-837.

CUYLITS (Paul) (R. P.), Missionnaire de la Compagnie de Jésus (Bruxelles, 7.4.1881 — Leverville, 15.4.1939). Fils de Jean et de Stevens, Adèle.

Après ses humanités, il entra à l'Université de Louvain, et obtint, après quatre années d'études, le diplôme d'ingénieur des Arts, Manufactures et Mines. Nanti de ce diplôme, il fut engagé aux Papeteries de Lembeccq-lez-Hal où il travailla pendant quatre ans. Cependant, il allait soudain donner à sa vie une orientation nouvelle: le 5 octobre 1908, il demandait son admission au noviciat de la Compagnie de Jésus à Arlon qui prit deux années (1908-1910), suivies de deux années de philosophie au collège des Jésuites à Louvain. Nommé professeur de technologie et de chimie au collège St-Louis à Liège, il employa les quatre années de guerre (1914-1918), à compléter sa formation religieuse en suivant les cours de théologie au collège des Jésuites à Louvain, et c'est alors qu'il fut ordonné prêtre par le Cardinal Mercier (20 mai 1917). Dès ce moment, il rêva de partir aux missions africaines. Après une année passée à Marneffe, il partit pour le Kwango le 28 octobre 1919. Désigné pour le poste de Wombali, il s'y familiarisa pendant un an avec la vie missionnaire et ses exigences. En 1920, ses supérieurs le chargeaient de la direction du poste de Kingungi où furent mises à profit ses précieuses capacités d'ingénieur intelligent et dynamique. Le Père Cuyllits s'attacha à faire de Kingungi un poste modèle. Il y resta jusqu'à la limite de ses forces. Le 9 septembre 1928, après neuf ans de séjour, il venait goûter en Belgique un court repos et repartait le 27 mai 1929 pour rejoindre ses ouailles. Mais il s'agissait d'étendre l'action évangélisatrice: on lui confia la création du poste de Kingundu, puis en 1931-1932 celle du poste d'Yasa. Revenu à Kingungi l'année suivante, on ne lui permit pas de se reposer: chaque fois qu'une nouvelle mission devait être fondée, il était sollicité par ses supérieurs en raison de son dévouement et

de sa compétence en matière de construction. Après avoir séjourné à Lumbi pendant l'année 1933-1934, il revint momentanément à Kungu, son principal port d'attache, puis entreprit en 1937 l'érection de Kimbongo. Son activité rayonnait dans une vaste région autour de ces différents postes, l'obligeant à de continuels déplacements. C'est au cours d'un de ces déplacements effectué à motocyclette que l'infatigable missionnaire subit un grave accident à proximité de Leverville. Transporté à l'hôpital de ce poste, il y décéda le 15 avril 1939.

[L. H.]

20 septembre 1955.
Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vét. col., mars 1932, p. 3. — *Trib. cong.*, 30 avril 1939, p. 2. — Lettre de la Province méridionale de la Compagnie de Jésus en Belgique, adressée à l'auteur en date du 18 septembre 1955.

Mouv. géog., 1914, p. 183. — *Circul. de l'Ass. des Vét. col.*, 10 octobre 1941. — Renseign. biog. adressés à l'auteur par le Secrétaire Général de l'Évêché de Liège, en mars 1953.

CUYPER (DE) (*Aimé-Séraphin*, en religion Frère *Merry-Raphael*), Instituteur des Frères des Écoles chrétiennes (Eyne, Fl. Or., 26.12.1876 — Boma, 18.10.1914). Fils de Désiré et de Dewièrè, Marie-Thérèse.

Titulaire depuis le 8 août 1896 d'un diplôme d'instituteur obtenu à l'École Normale agrée de Louvain, il partit pour le Congo le 15 septembre 1909. Il fut attaché à l'école des Frères à Boma et bientôt promu directeur de la Colonie scolaire. Particulièrement qualifié pour l'enseignement missionnaire, il se vit choisi par ses supérieurs comme visiteur des écoles chrétiennes au Congo. Il ne quitta pas une seule fois son

poste en Afrique pour rentrer en Belgique et mourut à Boma après cinq années d'un travail des plus dévoués et des plus clairvoyants.

Il était porteur de l'Étoile de service.

[A. E.]

12 septembre 1953.
Marthe Coosemans.

Ann. Miss. cath. au Congo, 1935, p. 404.

CUYPERS (*Jean*), Tourneur-mécanicien. (Malines, 27.10.1870 — Malines, 9.3.1907). Fils de Jean-Baptiste et de Geets, Marie-Pauline.

Arrivé au Congo le 31 mai 1897 en qualité de tourneur mécanicien, il fit un terme d'une année et demie, quitta l'État Indépendant le 22 septembre 1898, sa santé étant altérée. Il mourut dans sa ville natale à 37 ans.

[A. E.]

Le 10 septembre 1951.
Marthe Coosemans.

CUYPERS (*Jean-François-Nicolas*), Monteur-ajusteur (Malines, 2.1.1867 — Malines, 12.2.1899). Fils de Nicolas et de Colinèt, Hyacinthe.

Comme plusieurs de ses compagnons de travail employés à l'arsenal du chemin de fer à Malines, Cuypers entra au service de l'État Indépendant du Congo aux débuts de la construction du rail en Afrique. Il arriva à Boma le 1^{er} avril 1895, travailla à peu près un an et demi dans le Bas-Congo. Malade, il se réembarqua le 27 août 1896 pour rentrer au pays; moins de trois ans plus tard, il succombait dans sa ville natale, à 32 ans.

[A. E.]

10 septembre 1951.
Marthe Coosemans.

D

DAELMAN (*Felix-Alexis*), Luitenant-generaal (Brugge, 11.3.1836 — ..., 18.2.1918). Zoon van Theodoor en van Sterckval, Marie-Catherine.

Op 1 juli 1952 werd Daelman voor een termijn van 8 jaar als soldaat aangeworven voor het 4^{de} linieregiment. Een drietal jaren nadien, namelijk op 1 augustus 1855, werd hij bij koninklijk besluit tot onderluitenant bevorderd. Na op 2 september 1859 tot luitenant te zijn benoemd, werd hij op 25 mei 1867 tot vleugeladjutant van luitenant-generaal Arend aangesteld. Tijdens zijn verdere militaire loopbaan werd hij respectievelijk op 19 april 1868, op 9 augustus 1871, op 26 maart 1877, op 28 maart 1882, op 27 september 1887, op 26 december 1889, op 26 december 1894 en op 26 juni 1898 benoemd tot kapitein 3^{de} klasse, tot kapitein 2^{de} klasse, tot kapitein 1^{ste} klasse, tot majoor, tot luitenant-kolonel, tot kolonel, tot generaal-majoor en tot luitenant-generaal. Op 16 maart 1898 vertegenwoordigde hij de Koning bij de inhuldiging van de spoorlijn van Matadi naar Leopoldstad. Hij nam eveneens deel aan de campagne van 1870 (België).

Hij overleed op 18 februari 1918 in de hoge ouderdom van 82 jaar.

Voor bewezen diensten aan het Vaderland werden hem de hiernavolgende eervolle onderscheidingen toegekend :

Militair Kruis (K. B. van 25 maart 1885) en de Herinneringsmedaille der Regering van Leopold II (K. B. van 22 oktober 1905).

Bovendien werd hij benoemd tot groot-officier in de Leopoldsorte.

22 april 1954.

A. Verlinden.

[W. R.]

Mouv. géogr., 1898, blz. 398. — C. Boulger, *The Congo State*, London, 1898, blz. 306. — J. Wauters, *L'E. I. C.*, Brux., 1898, blz. 362. — Reg. matr. n^o 6158.

DAELMAN (*Jean-Léon Marie Albert*), Administrateur territorial et officier de la Force Publique (Uccle, 20.10.1875 — Kolwezi, 30.6.

1946). Fils de Félix Alexis Daelman, lieutenant général et de Portaels, Léonie-Marie-Jeanne-Antoinette.

Le 25 septembre 1890, Daelman s'engage au 7^e régiment de ligne. Il est nommé sous-lieutenant de réserve le 1^{er} juin 1896.

1^{er} séjour : Le 2 juillet 1897, il arrive au Congo en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique et est désigné pour le district du Kwango oriental où il prend le commandement du poste aux Chutes François-Joseph. Le 3 janvier 1899, il passe au district des Bangala et occupe différents postes dans la difficile région de la Giri. Retour en Belgique le 4 mai 1900.

2^e séjour : du 20 septembre 1900 au 18 mai 1901.

Nommé lieutenant le 16 septembre 1900, il est envoyé à la Province orientale et le 26 novembre 1900, il est chef de poste à Kabambare dont la région vient d'être libérée des révoltés de l'expédition Dhanis.

3^e séjour : du 20 septembre 1901 au 18 octobre 1904.

De retour à la Province orientale, Daelman est nommé chef de secteur au territoire du lac Albert-Édouard.

Le 6 février 1902, il fonde le poste de Rutshuru en zone frontière litigieuse disputée par les Allemands et les Britanniques. Il établit les communications avec le lac Kivu et la mission de l'inspecteur d'État Costermans.

4^e séjour : du 15 juin 1905 au 7 janvier 1908, nommé chef de secteur de 1^{re} classe, il est désigné pour le district du Kasai-Sankuru et pour occuper le secteur du Haut-Kasai au départ du lieutenant Bradfer. Celui-ci avait été chargé d'installer un poste au lac Dilolo. La frontière dans cette région était imprécise et le pays était razié par les bandes des anciens révoltés de Luluabourg de 1895. Le protocole de la frontière admettait que le lac Dilolo avait son exutoire dans le Kasai et la mission Lemaire de 1899-1900 n'avait pas éclairci ce point.

En fait, le lac Dilolo appartenait au bassin du Zambèze et se trouvait donc en territoire portugais. Le poste belge dit de Dilolo fut installé au nord du lac, peu au nord de la crête Congo-Zambèze. Les révoltés installés sur les confins du Congo, de l'Angola et de la Rhodésie,

ravitaillés en armes et munitions par des métis portugais, razziaient le pays.

Daelman se trouva dans une situation des plus difficiles au milieu d'un pays dépeuplé où il ne put se maintenir que grâce à d'actives reconnaissances. Pour résoudre le litige cartographique, le Gouvernement envoie à Dilolo la mission du lieutenant Willemoës d'Obry qui lève la carte du pays et du Haut-Kasai où sont mentionnées notamment les Chutes Delporte. La famine qui régnait dans ce pays força la mission d'écourter son séjour. Il a fallu en 1908 une expédition militaire sous les ordres du commandant Declercq pour mettre fin aux exactions des révoltés.

Daelman, rentré en 1908 atteint de trypanosomiase, donne sa démission d'administrateur territorial de 1^{re} classe.

Guéri, il séjourne de 1908 à 1911 en Argentine où il s'occupe de cultures et d'élevage.

Il rentre en Belgique et est réadmis au service de la Colonie le 24 novembre 1911 au titre de chef de secteur de 1^{re} classe.

5^e séjour : 24 novembre 1911 au 17 décembre 1914.

Chef de secteur de 1^{re} classe, il est désigné pour le district du Haut-Uele où il rend d'excellents services.

6^e séjour : 23 janvier 1915 au 30 août 1918.

La guerre rappelle Daelman au Congo après un mois de séjour en Europe. Il rejoint le front du Tanganika et nommé capitaine-commandant, prend le commandement du IV^e Bataillon affecté à la défense du terminus du chemin de fer des Grands Lacs à la Lukuga. Fin 1915, le IV^e Bon est transféré au Kivu et est chargé de la défense de Luvungi et d'effectuer des reconnaissances sur la rive gauche de la Ruzizi.

La brigade Sud passe à l'offensive, Daelman est à l'avant-garde du 2^e Régiment. Après un vif combat, il occupe le poste de Kasulu sur la route de Kigoma.

Le 2^e Régiment (lieutenant colonel Thomas) marche sur Tabora au sud du chemin de fer. Le 31 août, Daelman reçoit l'ordre de se porter rapidement avec un faible détachement de 60 soldats sur les arrières de l'ennemi à l'est de Tabora pour couper la ligne du chemin de fer de Dar-es-Salaam. Au village de Tungulu, il est attaqué au cantonnement par une compagnie allemande fortement encadrée d'Européens. Malgré son infériorité numérique et malgré un feu violent de mousqueterie et de mitrailleuses, Daelman tient bon et pour surprendre l'ennemi il fait sonner l'assaut. Les pertes sont sévères des deux côtés, le chef du détachement allemand est blessé et deux Européens tués. Daelman se retire et les Allemands n'osent poursuivre. Au cours de ce combat, Daelman a fait preuve d'un sang-froid remar-

quable et d'une audace qui en imposa à l'ennemi, très supérieur en nombre.

A la deuxième campagne, il prend le commandement du 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment (major Muller) de la brigade Sud. En 1917, lors d'un retour offensif des Allemands, avec quelques hommes de son bataillon, il parvint à arrêter l'avance de la colonne ennemie et à faire prisonnier son commandant le *hauptman* Wintgens.

Il participa activement à l'attaque de Mahenge et son bataillon entra le premier dans la place.

Au cours des opérations offensives de 1916-1917, Daelman se montra un remarquable conducteur d'hommes. Ses soldats l'appelaient « Commanda en avant ! » et il leur communiquait sa confiance audace et son grand calme au combat.

7^e séjour : du 5 janvier 1919 au 4 août 1921.

Il est désigné pour la province du Congo-Kasai, et est nommé capitaine-commandant le 20 mai 1919. Désigné pour la province du Katanga, il prend le commandement de la Compagnie de la Force Publique de la Lulua. Par ordonnance du 9 janvier 1920 il exerce accessoirement les fonctions de commissaire de district adjoint de la Lulua durant les absences du Commissaire de district.

8^e séjour : du 3 avril 1922 au 6 décembre 1924.

Daelman repart en qualité de capitaine-commandant et est désigné pour les troupes en service territorial de la Province Orientale. Il prend le commandement de la C^{ie} de la F. P. du district du Haut-Uele à Niangara. Il quitte son poste le 22 octobre 1924. Un arrêté royal du 17 janvier 1925 met fin à sa carrière coloniale officielle.

En 1925, Daelman revient au Congo à titre privé et s'installe aux environs de Niangara où il organise un service de transports par camions automobiles et fait des projets de plantations.

En 1927, il décide de prendre sa retraite ; il s'établit à Mwene-Ditu, mais son besoin de servir le tient et il prend la charge de secrétaire régional et vice-président de l'Union des Colons. Il s'intéresse tout particulièrement aux clercs indigènes et aux évolués et fonde leur cercle « Bonne Espérance », les conseillant, les aidant de toute manière, leur procurant des livres. Il représente les intérêts indigènes au Conseil provincial du Katanga. Le discours du représentant du Cercle des évolués de Mwene-Ditu à ses funérailles donne un émouvant témoignage de l'affection des indigènes. C'est en service que Daelman meurt à Kolwezi. En qualité de secrétaire régional de l'Union pour la colonisation, il se rendait à une réunion à Elisabethville. Il dut s'arrêter à Kolwezi et y décéda subitement le

30 juin 1946. Pendant près de 50 ans, Daelman rendit les plus grands services à la Colonie et fit preuve de remarquables qualités d'administrateur territorial et de soldat dans des situations difficiles : aux Chutes François-Joseph, à la Giri, à Kabambare, à Rutshuru qu'il fonda, à Dilolo, puis comme chef de bataillon aux campagnes de Tabora et de Mahenge. Partout il est cordial, courageux jusqu'à la témérité, souriant, aimé de ses soldats et de ses administrés ; il réalise le type du parfait colonisateur.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de l'Étoile africaine avec citation pour les campagnes d'Afrique (1915-1918), chevalier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Ordre de la Couronne avec palme, Étoile de Service en or avec 5 raies, Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique, Croix de guerre, Croix militaire 2^e classe, Médaille de la Victoire.

Publications : *Aux volcans du Kivu* (Mouv. géogr., 1903).

5 septembre 1955.
G. Moulaert.

DAEMS (*Constant*), Missionnaire, Supérieur général des Missions de Scheut (Westmalle, 13.8.1872 — Negoreloje, Russie, 11.12.1934).

Entré dans la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Scheutistes) en 1890, le Père Daems partit cinq ans plus tard pour la Chine. Il devait y rester durant 35 ans et y devenir, en 1922, préfet apostolique du Kansou méridional, après avoir été recteur du séminaire central de Zatzung (Chine).

En 1930, il fut élu supérieur général de la Congrégation en remplacement du R. P. Rutten, ce qui l'amena à visiter les missions établies par les Scheutistes au Congo (1932). L'année suivante, il entreprit un voyage analogue en Chine et mourut à la gare frontière russo-polonaise, au cours du voyage qui le ramenait en Belgique.

20 mars 1955.
[F. D.] Marie-Louise Comelieu.

Trib. cong., 30 déc. 34, p. 1.

DANDREA (*Teresa*, en religion Sœur Maria Candida di Gesu), Franciscaine Missionnaire de Marie (Olle di Borgo Valsugano, Tyrol, 15.2.1868 — Boma, 13.4.1899). Fille de Natale et de Molinari, Marina.

D'origine tyrolienne, Sœur Maria Candida di Gesu entra dans la Congrégation le 16 juillet 1895.

Nature ardente, très courageuse et très géné-

reuse, elle fut une des premières à s'offrir pour aller soigner les lépreux.

En décembre 1898, elle s'embarqua à Anvers avec trois compagnes à destination du poste de Boma, qui déjà au bout d'un an, était devenu un noyau d'œuvres missionnaires : hôpital, dispensaire, écoles, visites en brousse, etc...

Le 1^{er} mars, Sœur Maria Candida di Gesu fut atteinte d'une pneumonie et, trois mois après son arrivée, elle succomba à la tâche après avoir, en si peu de temps, donné des preuves d'un dévouement inlassable, tombant victime sur le champ d'apostolat.

24 janvier 1957.
M. Van den Abeele.

Archives : Min. des Colonies. — Archives : Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie.

DANEELS (*Léopold-Ghislain-Laurent*), Topographe (Saint-Josse-ten-Noode, 15.12.1901 — Bruxelles, 6.3.1944). Fils de Léopold-Marie et de Franck, Laure-Marie-Ghislaine ; époux de Niclaeys Marie-Julie.

Comme son frère Marcel, Léopold Daneels servit la cause coloniale en Belgique par sa collaboration à la publication de 1930 à 1939 d'un périodique, principalement bimensuel, parfois tri-mensuel, l'*Expansion coloniale*, particulièrement intéressé aux réalisations coloniales d'ordre culturel du Pays.

Comme son frère, il fut amené par l'impossibilité de poursuivre en temps de guerre ses activités d'avant-guerre et l'ardeur de son patriotisme à collaborer activement, techniquement surtout, à la résistance à l'ennemi par la presse clandestine, dans laquelle il entra dès juillet 1941.

Arrêté avec son frère Marcel le 22 juillet 1943, il se vit condamné à mort avec lui. A vrai dire, la peine capitale prononcée contre les deux frères avait-elle été commuée en travaux forcés à perpétuité, mais, peu après, Jungclaus les fit cependant fusiller comme otages. Le père de Daneels succomba peu après au martyre que lui avait infligé la condamnation et l'exécution de ses deux fils.

Léopold Daneels laissait en mourant, à sa veuve, un fils portant le prénom de son oncle Marcel.

Il reçut en 1953, à titre posthume, la chevalerie de l'Ordre de Léopold avec palme et attribution de la Croix de Guerre avec palme, ainsi que la Médaille de la Résistance (*Moniteur* des 26 et 27 octobre 1953).

22 mars 1957.
J.-M. Jadot.

DANEELS (Marcel), Publiciste (Saint-Josse-ten-Noode, 4.1.1905 — Bruxelles, 6.3.1944). Fils de Léopold-Marié et de Franck, Laure-Marie-Ghislaine; époux de Nerinckx, Jeanne-Catherine.

Marcel Daneels était le second fils d'un artisan typographe qui s'était élevé au rang de ce que le droit social actuel appelle des indépendants, en un temps où les ateliers des petits imprimeurs indépendants vivaient généralement d'une clientèle de notaires, d'annonceurs et de publicistes de quartier, de canton ou de province. C'est ainsi que vivaient du travail de ses membres, le père et ses deux fils, l'Imprimerie Daneels établie alors à Anderlecht (Bruxelles), quand elle reprit en 1930, la publication d'une « feuille » financière, *Les Valeurs coloniales*, sous le titre significatif d'un élargissement de programme : l'*Expansion coloniale*, que Marcel Daneels, un cadet dont les années d'école avaient pu s'allonger, sans doute, plus que celles de son aîné, devait, nominativement du moins, diriger.

L'*Expansion coloniale*, organe bimensuel indépendant de documentation et de propagande coloniale, allait poursuivre une modeste, honnête et heureuse carrière jusqu'aux approches de l'invasion du territoire belge, en mai 1940, par les troupes motorisées du III^e Reich allemand. Certes, l'organe des Daneels n'était-il pas seul, à Bruxelles, à documenter le public sur les accomplissements des nôtres dans le Centre africain et à nous défendre des attaques des jaloux. Mais le *Mouvement géographique* d'A.-J. Wauters avait cessé de paraître depuis quelque six ans, *Notre Colonie* approchait de sa fin, *L'Eclair colonial* n'était déjà plus loin d'émigrer à Élisabethville, *La Tribune congolaise* paraissait en cahiers compacts et peut-être plus intéressants pour les coloniaux en congé ou en retraite que pour l'homme de la rue. *L'Illustration congolaise* était surtout un illustré. Toujours est-il que le petit journal des Daneels fit rapidement bon chemin.

Il devint même une sorte de bulletin officiels d'un bon nombre de cercles coloniaux du Pays, et singulièrement de ceux d'entre ces cercles dont les soucis étaient le plus désintéressés, le plus gratuits, le plus élevés. L'*Expansion coloniale* s'intéressait avec une application constante aux revendications des vétérans coloniaux et au culte du souvenir de leurs camarades décédés, aux activités patriotiques et philanthropiques des Journées coloniales, à celles de tous les cercles coloniaux du Pays et, singulièrement, à celles de l'Association des écrivains et artistes coloniaux de Belgique, de l'Institut royal colonial, du Fonds colonial de propagande économique et sociale, des expo-

sitions d'art colonial ou congolais organisées par l'Office colonial, etc.

On trouvera dans la collection de l'*Expansion coloniale*, indépendamment d'échos signés Kweri ou Kwa Heri, toujours intéressants et, souventes fois, mais sans excès, piquants, le texte d'une conférence de Léo Lejeune sur la chanson nègre, un feuilleton du même auteur, éparé en 26 tranches, intitulé : *Éléments de tradition coloniale*, des notes du même sur des peintres qu'avait inspirés le Congo et qui furent exposés à Luxembourg, la traduction des souvenirs du commandant danois Knud Jespersen : *Au Congo de 1900 à 1910*, parus à Copenhague, chez Key Larsen et C. E. Restzels, des *Croquis* de Mamba, des vers d'Ekotongo, etc.

Les événements politiques et militaires des derniers mois de 1939 et des premiers mois de 1940 obligèrent les Daneels à suspendre la publication du journal. Ils ne résistèrent pas à l'héroïque attrait de la résistance à l'occupant. Marcel Daneels, notamment, fut, dès novembre 1940, un des membres très actifs de la défense morale du Pays par la Presse clandestine. Il rédigea et imprima de nombreux tracts anti-allemands et contribua à l'impression de *La Voix des Belges*, du *Drapeau rouge* et de *Vers l'Avenir*.

Arrêté par la Gestapo le 22 juillet 1943, en même temps que son frère aîné Léopold, Marcel Daneels fut fusillé derrière le Tir national de Schaerbeek, le 6 mars 1944.

Il laissait derrière lui une veuve et deux orphelins.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme et attribution de la Croix de Guerre 1940 avec palme, et porteur de la Médaille de la Résistance, ces distinctions lui ayant été octroyées à titre posthume (*Moniteur* des 26-27 octobre 1953).

Dès le mois de mai 1945, l'Association des écrivains et artistes coloniaux de Belgique, en collaboration avec l'Association de la Presse coloniale belge, avait tenu à rendre aux frères Daneels, un hommage simple mais émouvant dont l'auteur de cette notice et son confrère de l'Académie royale des Sciences coloniales M. F. Van der Linden se firent les interprètes.

22 mars 1957.

J.-M. Jadot.

DARON (Léon-Joseph), Sous-officier (Monceau, Bièvres-Namur, 26.11.1857 — Boma, 16.7.1888).

Fils de cultivateurs du Namurois, Léon Daron, après avoir fait ses études primaires dans son village natal et acquis quelques notions de comptabilité, est attiré par la carrière mili-

taire. Il fréquente les cours de l'École régimentaire de Namur et entre en service au 5^e régiment d'artillerie le 3 juin 1875, en remplacement de son frère, milicien de la levée de 1876. Brigadier le 1^{er} octobre 1876 et maréchal des logis le 29 septembre 1877, il quitte le service militaire le 1^{er} octobre 1878 pour s'adonner aux travaux de culture chez ses parents, fermiers à Monceau.

Neuf ans plus tard, il se laisse tenter par l'Afrique et s'engage pour un terme de trois ans en qualité de sous-officier de la Force Publique. Il quitte Anvers à bord du s/s *Vlaanderen* le 8 mai 1887 et débarque à Boma le 3 juin suivant. Nommé adjudant et désigné pour Léopoldville, il y arrive le 2 août de la même année. Atteint d'hématurie, il est dirigé sur Boma le 22 mai 1888 pour y être soigné. Sur le point de regagner l'Europe afin de rétablir sa santé anémiée par le paludisme, il commet l'imprudence d'entreprendre prématurément le trajet du Pool à Matadi. Pris d'une rechute de fièvre hématurique, il décède à Boma le 16 juillet 1888.

14 février 1947.
A. Lacroix.

[R. C.]

Reg. matr. n° 399. — *Mouv. géogr.*, 1888, 84a.

DASNOY (*René-Joseph-Henri-Marie*), Ingénieur à la Compagnie du Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga (Lillo, 27.6.1893 — Bruxelles, 9.3.1934). Époux de Stallart, Madeleine.

Il était entré en 1912, aux Écoles Spéciales de l'Université de Gand. Mobilisé en août 1914, il est obligé d'interrompre ses études pour accomplir son devoir de soldat, dont il s'acquitte d'ailleurs d'une manière digne d'éloges. Atteint d'une blessure grave à la tête, il est évacué à l'arrière du front et doit subir plusieurs interventions chirurgicales très délicates. Après la cessation des hostilités, il continue ses études à l'École Polytechnique de l'Université de Bruxelles et obtient, en 1920, le diplôme d'ingénieur. Il est engagé aussitôt par la Compagnie du Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga et s'embarque à Anvers le 24 décembre 1920 pour arriver au Congo le 18 janvier 1921. Attaché au Service de la Traction et du Matériel, à Elisabethville, il est promu, deux ans plus tard, au grade d'ingénieur principal.

Malheureusement, des raisons de santé exigent, peu après, son retour en Belgique. Il est mis fin à sa carrière, à la Colonie, le 16 mars 1923 et le lendemain, il reprend le bateau à destination d'Anvers. La Compagnie du chemin de fer tient cependant à continuer à s'assurer les services de cet élément d'élite et l'appelle dans ses bureaux, à Bruxelles, où il devient,

en 1927, chef du service Traction et Mouvement.

La blessure qu'il avait reçue à la guerre l'avait laissé invalide; c'est elle aussi qui devait provoquer sa mort précoce. Le 9 mars 1934, une méningite l'emportait, après plusieurs jours de souffrances atroces.

Chevalier de l'Ordre royal du Lion, il était également titulaire de la Croix de guerre avec palmes et des Médailles de la Victoire et Commémorative de la campagne 1914-1918.

12 juin 1953.
A. Lacroix.

[R. C.]

Trib. cong., 15 mars 1934, p. 2. — Archives B. C. K.

DASSY (*Alfred*), Chef de gare de la Compagnie du Chemin de fer du Congo (Ruette, 5.11.1865 — Pont de Pondene, Km 17, 22.10.1893).

Admis comme agent à la Compagnie du Chemin de fer du Congo, Dassy s'embarqua le 14 mai 1891. Les travaux battaient leur plein à Matadi; la gare était presque terminée.

Après quelques mois, au cours desquels Dassy fit montre de réelles capacités, il fut choisi comme premier chef de gare de Matadi. Autour de lui, Blancs et Noirs peinaient et les maladies faisaient des coupes sombres parmi eux. Cependant les travaux se poursuivaient, les places vides étaient comblées par ceux qui venaient assurer la relève. Tandis qu'on s'attaquait au massif de Palabala, Dassy rentra en congé en Europe le 13 avril 1893. Mais il avait hâte de repartir; il quitta à nouveau Anvers en août et se retrouva à son poste le 4 septembre. Les travaux avaient atteint en juillet le col de Kenge, au Km 37.

Au mois d'octobre 1893, une crue soudaine et violente fit de grands dégâts sur la Kibueza et la Kimeza. Le 22 octobre, un train de service quittait Matadi pour gagner la tête de ligne Kenge, chargé de riz pour l'alimentation des travailleurs et de bois pour l'étalement des voies. L'ingénieur Lucien Magery, le chef de gare Dassy et les deux autres blancs étaient montés dans le convoi. Au-delà de la station de Palabala, à l'entrée du pont de Pondene, au Km 17, le train dérailla et alla s'écraser dans le ravin. Dassy fut tué sur le coup.

10 janvier 1952.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

R. Cornet, *La bataille du rail*, Cuypers, Brux., 1947, p. 237. — *Mouv. géog.*, 1893, p. 107b. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, p. 235.

DEFFENSE (*Fernand-Joseph-Marie*), Capitaine-commandant de la F. P. (Namur, 27.2.1870 — Bruxelles, 11.11.1944). Fils de Marie-Joseph-Fernand-Emmanuel et de Sevrin,

Marie-Thérèse-Louise-Aline ; époux de De Kneef, Clémentine.

Après sept années de carrière au premier lanciers, Deffense y fut nommé sous-lieutenant de réserve le 2 mai 1895 pour entrer au service de l'É. I. C., en qualité de sous-lieutenant de la Force publique et s'embarquer, à Anvers, le 6 septembre 1895, à destination du Congo.

Ayant gagné le Katanga, il se vit confier la Cie de F. P. du Tanganika avec résidence à Mtoa, chef-lieu de la zone. Il y collabora avec Long et l'aida notamment à établir le poste de Lubuga, occupant ainsi la rive gauche de la Ruzizi sans provoquer de protestation de la part des Allemands. L'année suivante, il obtenait la soumission du traitant arabe Simba et en était récompensé par le grade de lieutenant (1^{er} juillet 1897).

Au début de 1898, Deffense est adjoint avec Charçois au commandant Debergh en marche contre un parti de révoltés batetela. Le 23 mars, les deux pelotons se heurtaient aux révoltés et se voyaient contraints de se replier vers Kaboge, d'y prendre quelque renfort, pour finir par disperser les mutins et se replier eux-mêmes vers Uvira. Deffense, dont le terme de service était échu, rentra en Europe (26 août 1898).

Il en repartit le 18 mai suivant, regagna le Tanganika, y prit le commandement du poste de Temvo-Lenghi, mais fut bientôt obligé par deux crises d'hématurie, de rentrer en Europe.

Il en repartit le 19 janvier 1901, en qualité de capitaine-commandant du corps d'occupation du Katanga, en voie d'organisation, et ne rentrerait de là que le 13 avril 1903.

Reparti le 19 décembre suivant, par la côte orientale, avec mission d'inspecter les 29 postes de police du territoire géré par le C. S. K., il dut assumer, à la mort de Derclaye, le 20 mai 1904, les fonctions de représentant du Comité. Ayant appris, peu après, que des révoltés batetela mettaient encore en coupe réglée le pays sis à l'ouest de la Lubudi, Deffense, avec deux officiers et cent soixante hommes, gagna la région ainsi inquiétée, y surprit les mutins, le 11 novembre 1904 et les dispersa. Après quoi il établit, pour la défense de la région, un nouveau poste d'occupation sur les bords de la Lupweji. Il acheva ensuite sa mission d'inspection des postes du Corps de Police et rentra définitivement au Pays en février 1906.

Il s'y intéressa à l'industrie et aux affaires et fut notamment administrateur-délégué des Usines de la Dyle. Il mourut à Bruxelles, en 1944, chevalier des Ordres de Léopold et de la Couronne et porteur de l'Étoile de Service à trois raies.

13 août 1954.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 1519. — *Belgique coloniale (La)*, 1898, nov. — *Mouv. antiescl.*, Brux., août 1898, 145. — Janssens, E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, II, 354. — *La Force publique de sa naissance à 1914*, Brux., I. R. C. B., 1952, 187, 381, 428, 527.

DEGRÈVE (*Émile-Gustave*), Agent militaire (Ixelles, 20.10.1878 — Ixelles, 14.1.1946). Fils de François et de Lucq, Hortense.

Entré au 7^e de ligne le 5 janvier 1895, il y avait obtenu le grade de sergent le 1^{er} novembre 1898 ; il postula son admission à la Force Publique de l'É. I. C. et s'embarqua à Anvers le 1^{er} novembre 1899.

Attaché à la Province Orientale, il quitta Boma le 7 décembre et fut envoyé au Maniema. Le 11 août 1900, il était promu premier sergent. Malheureusement, atteint de cachexie paludéenne, il dut rentrer prématurément (4 mars 1901). Dès qu'il se sentit mieux, il repartit, le 8 juillet 1901, et regagna Boma le 8 août. Attaché à la Ruzizi-Kivu, il gagna Stanleyville le 2 novembre 1901 et Uvira le 31 janvier 1902. Il y séjourna jusqu'à son affectation au poste de Kivu-Nord, le 3 février. Rentré à Uvira le 21 mai 1903, il dut rejoindre Boma pour motif de santé, mais remonta vers la Province Orientale en juin. Désigné le 20 juillet 1903 pour le territoire Aruwimi-Nepoko, il prit le commandement du poste de Panga où il fut promu agent militaire le 2 novembre. Fin de terme, il regagna Boma le 29 mai 1904. Son 3^e départ se situe fin 1904. Il alla reprendre la direction du poste de Panga le 3 février 1905. Atteint de maux de tête violents il devait, le 2 septembre 1907, démissionner et descendre à Boma pour rentrer au pays. Son attachement à la cause coloniale resta entier ; il devint vice-président de l'Association des Pionniers, vétérans et anciens coloniaux.

Il était porteur de l'Étoile de service à deux raies.

18 juin 1956.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Bull. Ass. Vét. col., mars 1946, p. 31. — *Rev. col. belge*, 1 février 1946, p. 19. — Reg. matr. n° 3069.

DEHOEPERE (*Arnold-Théodore*), Percepteur des Postes (Etterbeek, 21.4.1868 — Anvers, 29.11.1934).

Il parti le 10 avril 1891 en qualité de commis de 1^{re} classe et fut attaché au service des impôts à Boma où il fut nommé successivement vérificateur et receveur. Il rentra en congé le 12 mai 1894.

Il repartit le 6 octobre suivant, fut nommé percepteur et assumait le service des Postes au

bureau de Boma. Il rentra en octobre 1897, porteur de l'Étoile de service à deux raies.

Il eut, au cours de son premier terme, à intervenir dans les premières réalisations du service de la ligne télégraphique dont le Roi-Souverain avait décidé la création par décret du 27 novembre 1893.

11 août 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 238.

DELANGE (*Arthur-Henri-Joseph*), Lieutenant (Liège, 20.8.1869 — En mer, à bord de l'*Anversville*, 3.10.1899). Fils d'Henri-Joseph et de Coulon, Maria.

A quinze ans, ses études moyennes achevées, il travailla comme dessinateur à l'usine de fonderie mécanique d'Erlikon près de Zurich en Suisse. Il abandonna cet emploi en 1886 et s'engagea au régiment du génie en Belgique, le 1^{er} juillet 1889. Promu caporal le 2 février 1890, puis sergent le 10 octobre 1891, il quitta l'armée métropolitaine pour signer un engagement dans la Force Publique de l'É. I. C. en 1893. Il gagna Rotterdam et y prit passage le 23 mars sur le *Koningin Wilhelmina* qui le conduisit à Boma le 24 avril. Commissionné pour l'expédition du Haut-Uele le 3 mai, il quitta Boma une semaine plus tard en destination de Basoko ; en cours de route, il tomba malade et dut redescendre le 21 mai à Boma où, après trois jours de traitement, il fut envoyé à Banana pour y achever de se rétablir. Le 25 juin, il regagna Boma et y était désigné pour le camp de Zambi le 1^{er} septembre 1893. Du 23 septembre au 10 octobre, il revint à Boma pour s'y occuper de la colonie d'enfants, puis, reprit ses fonctions au camp de Zambi et y demeura jusqu'au 22 mai 1894, date à laquelle il fut rappelé à Boma, pour y apprendre, le 23 mai qu'il avait à rejoindre le gros de l'expédition du Haut-Uele. Il y fut bientôt adjoint au chef de zone de l'Uere-Bomu dans l'ancienne résidence du Sultan Semio. A ce moment, le résident de Semio était Fiévez, et de multiples expéditions portaient de Semio vers le Bahr el Ghazal (expédition Fiévez-Walhousen-Donckier en mars 1894, Colmant en octobre 1894). Mais un traité franco-congolais signé le 14 août 1894 enlevait à l'État indépendant au profit de la France les territoires sis au Nord du Bomu. Delange, qui au cours des derniers six mois avait rendu de réels services à Semio et y avait été nommé premier-sergent le 1^{er} juillet, contribua à l'évacuation des territoires cédés dans le cours du semestre suivant. Nommé sergent-major le 1^{er} janvier 1895, et sous-lieutenant le 1^{er} juillet suivant, il resta dans

l'Uele jusqu'au début de 1896 et ne reprit route vers Boma que pour s'y embarquer, le 27 mars, à bord du *Lulu Bohlen*, à destination de l'Europe.

Il repartit comme sous-lieutenant, à bord du *Léopoldville*, le 6 novembre 1896. Commissionné pour le Bas-Congo, il fut désigné, le 3 décembre, pour la C^{te} de Boma ; il y reçut les galons de lieutenant le 1^{er} juillet 1897. Un an et demi plus tard, il passait à la batterie de Shinkakasa (16 avril 1899). Bientôt malade, il fut soigné avec grand dévouement par son camarade, le commandant Ray, dont le terme cependant touchait à sa fin (1899). Mais l'État du malade ne s'améliorant pas, le mal étant trop avancé, Delange s'embarqua à Boma, sur l'*Anversville*, le 25 septembre 1899 et s'éteignit à bord le 3 octobre suivant.

Il était titulaire de l'Étoile de service à deux raies.

23 janvier 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1062. — R. P. Lotar, *Grande Chronique de l'Uele*, Mém. de l'I. R. C. B., 1946, p. 302. — Lettre adressée à l'auteur par le commandant H. J. Ray, en date du 22 janv. 1953.

DELARGE (*Louis-Jean-Baptiste*), Adjudant armurier de la Force Publique (Vottem, 4.1.1860 — Liège, 24.7.1926). Fils de Louis-Joseph-Léopold et de Colette, Jeanne.

Il avait travaillé comme armurier chez différents patrons lorsqu'il contracta un engagement au service de l'É. I. C.

Admis en qualité d'armurier pour les besoins de la Force publique, il fut assimilé au grade de sergent et prit place à bord du *Lulu Bohlen* en partance d'Anvers le 6 juin 1893. Le 1^{er} juillet, il débarquait à Boma. Deux jours plus tard, il est désigné pour le district de l'Aruwimi-Uele et le 20, il arrive à Basoko. En octobre, il contracte la dysenterie et il lui faudra un mois pour se rétablir. En janvier 1894, il est désigné pour la zone arabe qui est en pleine effervescence et qui cause beaucoup de soucis à l'État. Il séjourne dans la région des Falls jusqu'au mois d'août 1895 et il est alors détaché dans la zone du Haut-Ituri où il est promu sergent-major le 15 septembre suivant. Le 25 mai 1896, il est nommé adjudant-armurier et, au mois d'août de la même année, son terme étant expiré, il descend à Boma d'où le *Léopoldville* le ramène en Belgique le 25 octobre.

Le 6 mai 1897, il repart au Congo et débarque de nouveau à Boma le 2 juin.

A ce moment, Chaltin qui vient de prendre Redjaf aux Madhistes, mais qui sait que tout danger n'est pas écarté pour autant, demande

à l'État de lui envoyer des renforts en hommes et en munitions afin de constituer une place forte et de mettre Redjaf en état de défense contre un retour éventuel des Derviches, retour qui ne tardera d'ailleurs pas à se produire. Delarge est attaché à l'expédition préparée par le capitaine Hanolet qui va relever Chaltin dans l'enclave de Lado. L'expédition est à peine arrivée à Redjaf que les Madhistes, repoussés par les Anglais s'avançant vers Karthoum, menacent de nouveau la place. Déjà, au cours d'une embuscade, trois Belges et douze soldats noirs ont été tués le 21 mai 1898. Les Derviches s'organisent alors dans le plus grand secret. Dans la nuit du 3 au 4 juin 1898, ils paraissent à l'improviste devant Redjaf qui n'est défendue que par quelques Européens, dont l'adjudant Delarge. Au nombre de plusieurs milliers, sous le commandement d'Edhem Buchara, ils pénètrent dans la place. Après la confusion résultant de la rapidité de l'attaque ennemie, Delarge, retranché dans la zériba avec les officiers belges, aide ceux-ci à reprendre la troupe en main et passe, avec eux, à l'attaque de l'ennemi, qui ne s'attendait pas à rencontrer pareille résistance. Après un combat meurtrier de part et d'autre, les Derviches sont finalement repoussés et abandonnent Redjaf dans le plus complet désarroi.

La conduite de Delarge, au cours de l'engagement lui vaut une citation élogieuse de la part de Hanolet.

En juillet 1900, il descend malade à Nian-gara et remonte ensuite vers la zone des Makrakra, où il achève son deuxième terme de service. Le 4 juin suivant, il s'embarque sur le *Philippeville* et rentre définitivement en Belgique. Il était titulaire de l'Étoile de service à deux raies et de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

11 mai 1953.

[R. C.]

A. Lacroix.

Reg.-matr. n° 1121 — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 198.

DELEU (Alfred), Directeur de la Banque Coloniale de Belgique (Bruxelles, 25.6.1866 — Schaerbeek, 18.9.1902).

A. Deleu était entré assez jeune dans les affaires. Devenu veuf après quelques années de mariage, il contractait une seconde union en 1894. A ce moment déjà, il occupait d'importantes fonctions à la Compagnie des Magasins Généraux, installés alors dans l'ancien immeuble de l'administration de l'É. I. C., situé rue de Namur.

Intéressé dans la société anonyme Belgika Comptoir d'exportation et d'importation, il assistait, le 20 juin 1899, à l'assemblée extraordinaire

des actionnaires au cours de laquelle fut prononcée la dissolution de la société et il participa, au cours de cette même assemblée, à la constitution du Comptoir colonial Belgika, avec Van de Vinne et Van Hulst. Celui-ci, ayant remarqué les brillantes qualités d'administrateur de Deleu, le fit bientôt passer à la Banque Coloniale de Belgique où il devait assumer les fonctions de directeur.

Sous sa direction intelligente et éclairée, la banque était en passe de prospérer lorsqu'une mort prématurée le ravit brusquement à l'affection des siens et au monde des affaires.

Avec son ami Edmond Hinck, Deleu avait également concouru à la fondation de la *Citas*, Compagnie industrielle et de Transports au Stanley-Pool. Comme membre fondateur, il avait aussi été intéressé dans la *Gold Coast Mining Company*, où il avait perdu une bonne partie de son avoir.

L'homme d'affaires intelligent qu'était A. Deleu était également un grand homme de cœur, doué d'une exquise sensibilité. Ce n'est pas sans succès qu'il courtisait les Muses, consacrant ses moments de loisir à la poésie et à la musique en compagnie d'Auguste Donnay et d'Ernest Closson.

5 octobre 1953.

A. Lacroix.

[R. C.]

La Trib. cong., 25 sept. 1902, p. 3.

DELFORGE (Jules), Directeur de l'Américain Congo Cy (Tournai, 4.6.1867 — Black-River, 27.7.1911).

Jules Delforge partit pour le Congo le 6 avril 1892, en qualité d'aide-comptable au service de la Compagnie des Produits du Congo. Il y demeura jusqu'à l'expiration de son contrat de deux ans, puis, après congé, repartit pour compte de la *Belgika*, comme chef de factorerie. Il fut ensuite successivement chef de gare à la Compagnie du Chemin de fer du Congo, secrétaire à la direction d'Europe de la Compagnie des Magasins généraux du Congo, et directeur en Europe de la Flandria coloniale et Andréa. Revenant à la vie coloniale, il fut adjoint du chef de secteur du Haut-Luapula et inspecteur de la comptabilité du C. S. K.

Son dernier départ pour le Congo date de mai 1910, il devait prendre la direction en Afrique de l'Américain Congo Cy et rendit à cette société de grands services.

Il périt accidentellement, sa pirogue ayant chaviré dans les rapides à Black-River. Il avait à cette époque douze années de séjour en Afrique et laissait une veuve avec trois enfants.

23 juillet 1953.

Marie-Louise Comeliau.

[F. D.]

Trib. cong., 29 juillet 1911, p. 2. — *Id.* 5 août 1911, p. 2.

DELFORGE (*Maria*, en religion *Mère Marie-Octavie*), Religieuse missionnaire de la Visitation, supérieure fondatrice de la mission de Ngi, Kasai (Monceau-sur-Sambre, 29.10.1890 — Ngi, 16.10.1936). Fille de Nicolas et de Lejeune, Octavie.

Elle fit ses études primaires et moyennes au pensionnat de la Visitation à Lobbes. Ayant perdu très jeune sa mère, elle se consacra avec dévouement à élever sa jeune sœur et ses deux petits frères. Entrée au noviciat de la Visitation à la maison-mère de Celles (Tournai), elle devait sentir naître en elle la vocation missionnaire qui serait le prolongement de cette période de sollicitude maternelle qu'elle avait vécue sous le toit familial.

En 1928, la maison de la Visitation à Balham (Londres) lui fut confiée; elle se soumit aux ordres de ses supérieurs, pleine de foi en l'avenir qui, elle l'espérait, répondrait à ses vœux. Le 2 juin 1933, elle obtint l'autorisation de s'embarquer pour le Congo où elle fut la fondatrice et la première supérieure de la mission de Ngi (au Kasai) baptisée Charleroi Sacré-Cœur. Elle sut s'y faire adorer des petits enfants noirs qui l'appelaient «mama». Elle mourut après trois ans d'apostolat missionnaire, dans la 20^e année de sa profession religieuse.

10 août 1953.

A. E.]

Marthe Coosemans.

Trib. cong., 1936, 30 oct., p. 2; 30 nov., p. 2; 15 déc., p. 3. — Note de la Supérieure de la Visitation à Celles, Tournai, à l'auteur en date du août 1953.

DELHAISE (*Raymond*), Administrateur territorial (Pondrôme, Namur, 25.4.1870 — Léopoldville, 3.1.1918). Fils d'Alexandre et de Delisé, Anne.

Il avait été professeur d'escrime et fut, à ce titre, maître d'armes du jeune prince Albert, futur troisième Roi des Belges. Devenu veuf, il était parti pour l'Afrique en 1905 et il se trouvait dans la province de l'Équateur lorsqu'il fut engagé sur place au service de l'État, le 10 décembre 1906, en qualité de commis. Le 1^{er} juillet 1907, il fut désigné comme chef de poste à Bodala. Caractère sérieux et réfléchi, il se faisait une haute idée des devoirs de sa charge. De plus, la nature très douce qui était la sienne l'avait amené à considérer les Noirs comme de véritables frères qu'il avait pour mission d'élever, dans la mesure de ses moyens,

à un degré de civilisation supérieur. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il jouit de l'estime des populations qui lui étaient confiées et qui passaient cependant pour difficiles à gouverner. Là où d'autres n'avaient pas réussi, il n'éprouva pas le moindre ennui avec les indigènes, ses relations avec eux étant toujours empreintes du tact le plus parfait. Il comptait déjà trois bonnes années de séjour au Congo lorsqu'il s'embarqua, le 23 juin 1908, à bord du *Léopoldville* pour rentrer en Belgique.

Le jour de son deuxième départ pour l'Afrique, le 18 février 1909, il fut commissionné au grade de commis-chef. Arrivé à Boma le 10 mars, il se vit de nouveau attaché au district des Bangala et il fut désigné pour le poste de Musa le 10 avril. Il y séjourna un peu plus d'un an. En mai 1910, il reçut le commandement du poste de Yambata, dans l'Itimbiri. Quand parut l'arrêté du 20 juin 1910 fixant le statut des fonctionnaires et agents coloniaux, il demanda à continuer ses services jusqu'à l'expiration des dix années prévues par ledit arrêté. Confirmé alors dans le grade de commis-chef par arrêté ministériel du 27 avril 1911, il termina son deuxième terme à Yambata et descendit à Boma le 11 février 1912 pour s'embarquer le 29 à bord du *Bruxellesville* qui le ramena en Europe le 20 mars.

Son troisième départ pour le continent noir eut lieu le 24 août 1912. Il avait été réadmis en qualité de commis-chef et arriva à Boma le 11 septembre. De nouveau attaché au district des Bangala, il gagna aussitôt Lisala et fut encore chargé du commandement du poste de Yambata. Le 1^{er} juin 1913, il fut nommé agent d'administration de 3^e classe et désigné, en juin, pour administrer le territoire des Budja. C'est toujours à Lisala qu'il se trouvait lorsqu'éclatèrent les hostilités en Afrique.

A la suite de la mobilisation, la pénurie de personnel se fit rapidement sentir, spécialement dans les cadres de la territoriale. Dès novembre 1914, Delhaise s'offrit à prolonger d'un an son terme de service. Il fut ainsi promu administrateur territorial de 2^e classe le 1^{er} juillet 1916 et il ne quitta Lisala qu'au début de septembre suivant pour s'embarquer à Boma le 28. Le territoire national étant envahi, il alla se fixer à Paris, chez des amis, pour la durée de son congé. Le 17 février 1917, un cargo l'emmenait déjà de La Rochelle pour un quatrième séjour au Congo et il arrivait à Boma le 13 mars. Il rejoignit son ancien territoire, mais en décembre, la maladie l'obligea à descendre à Léopoldville pour y être soigné. Son état empira rapidement et le 3 janvier 1918, Delhaise expirait après une longue agonie.

Il était titulaire de l'Étoile de service à deux

raies et de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

[R. C.]

29 mai 1953.
A. Lacroix.

Reg. matr. n° 5754. — *La Trib. cong.*, 16 mars 1912, p. 1; 13 sept. 1913, p. 1.

DELHAYE (*Emiel*, kloosternaam Broeder *Franciscus*), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Ronse, 6.3.1863 — Mpala, 28.4.1902). Zoon van Frans-Jozef en van Volckerick, Julia.

Emiel Delhaye werd in 1889 opgenomen in het postulaat der Witte Paters te Sint-Lambrechts-Woluwe. Op 25 februari 1890 begeeft hij zich naar het noviciaat te Maison-Carrée (Algiers) en ontvangt er het witte habijt, met de kloosternaam Franciscus. Op het einde van zijn proeftijd legt hij de missionariseed af en gaat kort daarop scheep te Marseille (12 juli 1891), met als bestemming de missie van Opper-Congo. Een van zijn reisgezellen is Pater Roelens, die later (1895) zijn apostolische vicaris zal worden. Over Zanzibar - Tabora - Karema wordt Mpala bereikt op 22 februari 1892. Monseigneur Lechaptois, die als administrator gelast is met het bestuur van de Opper-Congo-missie, is meegekomen uit Karema en vaart enige dagen later naar Kibanga, vergezeld van Paters Marques en Engels en Broeder Franciscus. Deze laatste vervangt er Broeder Gustave, die korte tijd daarop met Mgr Lechaptois en Pater Herrebaut naar het Zuiden terugreist. Het verblijf van Broeder Franciscus te Kibanga was niet van lange duur: op 24 oktober 1892 vaart hij met Pater De Beerst naar Mpala, waar hij Broeder Arcadius zal vervangen. De gezondheid van Broeder Franciscus had veel te wensen overgelaten te Kibanga. Bij zijn aankomst te Mpala was hij nog zeer verzwakt en soms half blind. Op 29 november viel hij door het venster, van een hoogte van twee meter, gelukkig zonder letsel op te lopen. Mpala in die dagen was vol beweging. Het dagboek vermeldt het verblijf aldaar van de heren Duvivier, De Mol, Detiège, Moriamé en kapitein Jacques, deze laatste op excursie naar het Zuiden van het Tanganika-meer.

Niettegenstaande de troebele toestand, veroorzaakt door de strijd tegen de slavenhandelaars, werd het missiewerk ijverig voortgezet. Einde januari krijgt Pater Roelens opdracht vanwege Mgr Lechaptois om de streek in de nabijheid van Sint-Lodewijks-Mrumbi te verkennen, met het oog op een nieuwe stichting, waar de Kibanga-missie zal overgebracht worden. Op 6 februari begeeft Pater Roelens zich op weg met Broeder Franciscus. Vanuit Sint-Lodewijks doorlopen ze de Kirungu-vlakte.

Wanneer hun taak vervuld is, gaan ze naar Mpala terug. In de meimaand daaropvolgend neemt Pater Roelens Broeder Franciscus met zich en gaat zich vestigen op de vlakte van Kirungu. Ze slaan de hand aan het werk en bouwen de eerste behuizingen van de nieuwe missie, die Boudewijnstad ⁽¹⁾ zal heten. Het duurde niet lang of Broeder Franciscus had de voorlopige gebouwen klaar: woonhuis voor de Paters, kapel, huizen voor de vrijgekochte slavenkinderen, die weldra uit Kibanga naar Boudewijnstad begonnen over te komen, en zo meer.

Toen deze werken voltooid waren, keerde Broeder Franciscus naar Mpala terug. Op 11 februari 1894 heeft aldaar het afscheid plaats van de leden der eerste expeditie tegen de slavenhandelaars uitgezonden: kapitein Jacques, Renier, Docquier en Moray. Op Paasdag 25 maart laat Broeder Franciscus een ballon de lucht instijgen. De mannen van de missie juichen toe, wanneer de ballon zich verheft. Doch anderen waren vol vrees, toen ze dit vreemdsoortig ding uit de hemel zagen « vallen ». In hun verbijstering hadden ze niet bemerkt dat de ballon opsteeg in plaats van te vallen!!

Broeder Franciscus zal te Mpala gelegenheid genoeg hebben om zijn talenten te laten gelden. De laatste hand moest gelegd worden aan het woonhuis der Paters, « het schoonste gebouw » van dien tijd aan het Tanganika-meer. Het » werd gansch gebouwd onder de leiding van » Pater Guillemé. Het hoofdgebouw dat in het » midden staat, is 25 m lang op 7 m breed. Het » is van gebakken steen, met kalk bepleisterd » en gewit. De beide nevengebouwen, die als » vleugels daartegen aan staan, zijn ieder 20 m » lang. In de rechtervleugel bevindt zich de » kapel waarin een altaar, dat met recht het » meesterstuk eens schrijnwerkers mag genoemd » worden. In de nabijheid staat nog een oud » huis, dat vroeger door kapitein Storms » bewoond werd. Elk jaar laat de Eerw. Pater » Guillemé er het een of ander aan herstellen, » omdat het 't enigst aandenken is van de » dappere kapitein, dat nu nog overblijft » (*Hollands Maandschrift*, 1894, blz. 158).

Na het woonhuis in duurzaam materiaal, moet ook nog de omheining, de magazijnen en

⁽¹⁾ Kardinaal Lavigerie had aan de Prinses van Vlaanderen beloofd aan de eerste missiepost die door zijn missionarissen in Congo zou opgericht worden de naam te geven van haar diepbetreurde zoon, Prins Boudewijn, vermoedelijke troonopvolger van Leopold II, zo onverwacht aan haar moederlijke liefde ontrukte. De missie op de Kirungu-hoogvlakte was de eerste sinds het overlijden van Prins Boudewijn.

de woonst voor de vrijgekochte slavenjongens opgetrokken worden in natuur- en baksteen. Dit zal het werk zijn van Broeder Franciscus in de jaren 1894 en 1895.

Op 6 december 1895 gaat Pater Guillemé scheep te Mpala op de *Bwana Perebo* (Pater Herrebaut), prachtig vaartuig door Broeder Franciscus getimmerd. De *Bwana Perebo* gaat Mgr Roelens te Boudewijnstad afhalen om met hem naar Karema te varen. Van daaruit zal Monseigneur zijn reis voortzetten naar België, waar hij de bisschopszalving zal ontvangen. Eind december is Pater Guillemé, tijdelijk provicaris van Opper-Congo, te Boudewijnstad terug en stelt er de eerste Witte Zusters in hun nieuwe woonst in. Bij die gelegenheid wordt Broeder Franciscus naar Boudewijnstad ontboden om het timmerwerk van het klooster der Witte Zusters af te maken. Het altaar voor hun kapel werd door hem vervaardigd. Het was een kunststuk van beeldhouwwerk en van schilderij.

Doch een werk van groter belang wachtte op Broeder Franciscus te Mpala zelf. Mpala kon niet meer voort met de kapel in de rechtervleugel van het woonhuis. Pater Guillemé wil een mooie kerk bouwen. « Broeder Franciscus was op de hoogte van alle kennissen, die er vereischt worden om grootsche plannen op te vatten en uit te voeren » (Mgr Roelens). De algemene richtlijnen volgend, die Pater Guillemé opgaf, tekende Broeder Franciscus het plan van een kerk in Romaanse stijl. Geholpen door Broeder Stanislas was hij er ook de uitvoerder van, in de jaren 1896-1897. « A Mpala, schreef M. Valentin » Brifaut in 1900, s'élève aujourd'hui un temple » magnifié, comme beaucoup de paroisses » de notre catholique Belgique seraient fières » d'en posséder... L'église de Mpala est construite sur une petite colline d'environ 50 mètres » d'élévation au-dessus du Tanganyika. Elle » domine tout le pays d'alentour. Bâties pierres » et en briques, dans le style roman le plus pur, » elle mesure 51 m de longueur sur 15 m de » largeur. L'intérieur est divisé en trois nefs, » séparées par deux rangées de douze colonnes » rondes, dont le fût, reposant sur des bases » hexagonales, a 4 m de hauteur. Le dallage » est fait en chaux battue, qui imite le ciment. » Le chœur est éclairé par trois fenêtres surmontées de rosaces... » (Mgr Roelens, *Notre Vieux Congo*, I, p. 31). De kerk werd 16 april 1898 door Pater Herrebaut gewijd.

Ondertussen werden ook de materialen gereed gemaakt om een huis te bouwen voor de Witte Zusters. In 1897 zou Monseigneur Roelens zelf de Zusters uit Europa medebrengen. Ook de schoolkapellen rond Mpala, onder meer Mukala en Kipungwe zien Broeder Franciscus aan het werk.

Begin 1898 wordt Broeder Franciscus door Mgr Roelens naar Boudewijnstad geroepen. Mpala heeft zijn Romaanse kerk. Monseigneur wil Boudewijnstad verrijken met een tempel in gothieke bouwtrant, die voor die van Mpala niet zal moeten onderdoen. Wederom is het Broeder Franciscus die er de architect van zal zijn, onder de leiding van Mgr Roelens. Hij wordt er ook de aannemer van. De kerk zou drie beuken hebben, 58 m lang zijn, 22 m breed en tot aan de vorst 15 m hoog. Reeds op 15 augustus 1898 zijn de fondamenteën af en kan de eerste steen gelegd worden.

Einde 1898 begeeft Broeder Franciscus zich met andere Broeders naar Mpala, om er gezamenlijk de retret te doen. Hij wordt er overvallen door bloedwaterkoorts. 't Is de eerste maal sinds zijn aankomst in Congo. Ondertussen wordt begonnen met het bouwen der muren van de kathedraal te Boudewijnstad. Op het einde van het droog seizoen 1899 rijzen de muren al meters hoog boven de grond. Doch Broeder Franciscus is de stoere werker van vroeger niet meer. Zijn langdurig verblijf in Congo en zijn onvermoeibare werkzaamheid hebben het beste van zijn krachten gesloopt. Op 10 november 1899 is hij verplicht Boudewijnstad te verlaten en de terugreis naar het vaderland aan te vangen. Anderhalf jaar later is hij dermate hersteld (zo meent hij het toch) dat hij terug naar Opper-Congo kan. Op 28 augustus 1901 gaat hij scheep te Napels, met Paters De Vulder, Rosseel en Boel. Hij kwam te Boudewijnstad aan (19 november 1901) uiterlijk ten minste zeer welvarend en gezond. Hij werd benoemd te Mpala en hernam daar zijn gewone bezigheden. Doch einde 1901 werd hij aangetast door een ontsteking in de ingewanden, vergezeld van een zware koorts, die zijn leven in gevaar bracht. Hij kwam de crisis te boven, doch men kon het hem aanzien dat hij niet geheel hersteld was. Op zaterdag 19 april 1902 werd hij door dezelfde ziekte overvallen. Na de H. Sacramenten ontvangen te hebben, vol geduld en gelatenheid, overleed hij op 28 april. Zijn stoffelijk overschot rust onder de gewelven der kerk te Mpala, die hijzelf ter ere van Gods naam heeft opgebouwd.

« Hij was een zeer begaafd man: verstand » en vernuft vervangen ruimschoots bij hem » een ontwikkeling van talenten, die hij niet » genoten had. Vele sierlijke en degelijke » werken door hem uitgevoerd, getuigen van » zijn talent en zijn kunstzin. Onder zijne » leiding leerden de Zwartten timmeren, metsen, » steenen en pannen bakken. Hij kende alle » ambachten en was in alle een meester. Bovenal » was hij een godvruchtige, trouwe, onversaagde » missionaris. Tot aan zijn laatste uur heeft

» hij met een zeldzaam groote wilskracht in zelfopoffering volhard » (Mgr Roelens).

19 juli 1954.

[W. R.]

P. M. Vanneste.

Mgr Roelens, *Notre Vieux Congo*, Collection Lavigerie, Namur, I, p. 31. — *Missions d'Afrique*, Rev. Mens. des Pères Blancs, Paris, années 1896, p. 402, 454 et 1898, p. 418. — *Maandschrift der Witte Paters*, Boxtel (Nederland). *Levenschets van Broeder Franciscus*, door Mgr Roelens, Jaarg. 1902, blz. 103.

DELHOVE (Louis - Charles - Oscar - Jean-Baptiste), Commis de 1^{re} classe (Ghlin, 8.3.1870 — Congolo, 31.5.1898). Fils de Jean-Baptiste et de Depret, Mélanie; époux de Van Eeckhoudt, Alida.

Il avait obtenu le diplôme d'instituteur en 1890 et était versé dans l'enseignement depuis plusieurs années lorsqu'il s'engagea au service de l'É. I. C.

Admis en qualité de commis de 1^{re} classe, il quitta Anvers au début de janvier 1898 pour arriver au Congo le 29. Désigné le surlendemain pour le territoire des Bangala qui venait d'être pacifié par Fiévez, il quitta Boma le 3 février et atteignit Nouvelle-Anvers le 6 avril. Déjà au cours du voyage, il avait été victime de plusieurs accès de fièvre qui l'avaient considérablement affaibli et ce fut dans un état pitoyable qu'il arriva à Kongolo où il devait prendre ses fonctions. Il était à peine arrivé à destination qu'il dut s'aliter, atteint de la dysenterie à laquelle il ne tarda pas à succomber.

6 mai 1953.

[R. C.]

A. Lacroix.

Reg. matr. n° 2268. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 257.

DELMOTTE (Damien-Ghislain), Machiniste (Wayaux, 24.7.1864 — Kinkanda, 7.5.1894)

Engagé par la Compagnie du Chemin de fer du Congo en qualité de machiniste, Delmotte arrive au Congo le 2 avril 1894. Il tombe presque aussitôt malade et le 7 mai suivant, il succombe à l'hôpital de Kinkanda.

17 février 1947.

[A. E.]

A. Lacroix.

DELMOTTE (Louis-Henri-François-Gustave), Sergent de la Force Publique (Gand, 3.3.1870 — Aux environs de Momensi, Haut-Uele, 9.12.1893). Fils de Jean-Baptiste et de Verstappen, Rosalie.

Le 18 février 1886, il s'engageait au 2^e régiment des chasseurs à pied et y était promu sergent le 1^{er} janvier 1889. C'est en qualité de

sous-officier de la Force Publique qu'il prit du service à l'É.I.C. en 1893 et partit le 8 mars pour l'Afrique. Il était désigné pour l'expédition du Haut-Uele. En septembre 1893, il était à Mundu où l'inspecteur d'État Baert se préparait à partir pour Magora et Ganda afin d'y remplacer Delanghe, commissionné pour la Résidence de Sémio. Baert quitta Mundu avec Bonvalet, Van Holsbeek, Delmotte et Ray, 200 soldats et 250 porteurs armés, et arriva à Magora avec tout ce monde, en octobre. Or, malgré l'ordre de Baert de désarmer les irréguliers dont les désertions avec armes et munitions causaient beaucoup de tracas à l'État, à Magora, les irréguliers Makrakra étaient toujours en armes. Ainsi, le 3 décembre, Delmotte, en route pour Mundu avec une escorte de soldats, fut-il assassiné par ses propres porteurs, aux environs de Momensi. Le 8 décembre, la nouvelle en arrivait à Magora où elle provoqua une vive émotion, car on y tenait Delmotte en grande estime. Nous lisons en effet dans la correspondance de Delanghe, en date du 25 décembre 1893 : « Le jeune Delmotte qui est » parti de Mundu il y a quelques jours, avant » mon retour du Nil, est mort, laissant bien des » regrets ; il promettait beaucoup ».

23 décembre 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1034. — P. L. Lotar, *Grande chronique de l'Uele*, Mém. de l'I. R. C. B., 1946, pp. 164, 169, 303. — *La Force Publique au Congo, depuis sa naissance jusqu'en 1914*, I. R. C. B., 1952, pp. 300, 483, 524, 531.

DELOBBE (Jean-Baptiste), Commissaire de district (Boussu-en-Fagne, Namur, 21.12.1889 — Bruxelles, 10.12.1946). Fils de Jean-Baptiste-Joseph-Ghislain, et de Dupont, Joséphine; époux de Botteher, Lucie.

Après ses humanités gréco-latines auxquelles il avait ajouté des études philosophiques et théologiques, Delobbe entra à l'armée comme milicien en 1909. Il avait terminé son service militaire quand éclata la guerre de 1914; il s'engagea comme volontaire, fit une partie de la campagne jusqu'en mars 1915; puis de cette date à août 1921, enseigna les mathématiques et le flamand au petit séminaire de Floreffe. Licencié à l'armée comme officier de réserve dès le 19 décembre 1921, il quitta la Belgique pour la France et fut employé jusqu'en avril 1922 au service de sociétés immobilières à Nice. En 1922, il se lance dans une nouvelle carrière; admis à la Colonie comme administrateur territorial de 2^e classe à titre provisoire, il s'embarque à Anvers le 31 août, désigné pour la province de l'Équateur. Arrivé au Congo, il est mis à la

disposition du commissaire de district des Bangala, le 20 septembre.

Après un séjour à Nouvelle-Anvers, il administre successivement les territoires de Bomana et de Basankusu. Le 10 novembre 1925, il passe au secrétariat de la province de l'Équateur à Coquilhatville. Le 2 juillet 1926, il quitte Coquilhatville pour Léopoldville où il est retenu pendant près de trois mois, et le 29 septembre, s'embarque à Boma pour l'Europe.

Dès le 15 février 1927, il quitte à nouveau Anvers pour un engagement de trois ans au cours duquel il est promu administrateur territorial de 1^{re} classe dans la province de l'Équateur, et administrateur territorial principal le 1^{er} janvier 1930. En congé du 14 mars au 4 novembre 1930, il repart à destination de la province de l'Équateur.

Mis à la disposition du commissaire de district de la Tshuapa, le 1^{er} juin 1932, il est attaché dès le 1^{er} octobre 1933 au gouvernement de la province de Coquilhatville jusqu'à la fin de son terme, le 1^{er} décembre 1933. Après un congé en Europe, il rejoint le district de la Tshuapa en mai 1934. Le 16 mars de l'année suivante, on lui confie la direction du territoire des Mbole de la Luilaka (Monkoto), et le 30 septembre 1936, il est nommé juge-suppléant au tribunal du territoire de la Tshuapa. Nommé commissaire de district de la Tshuapa en juillet 1940, il préside à la gestion de celui-ci durant la période difficile des années de guerre.

En juillet 1946, Delobbe, très fatigué par ses longs séjours en Afrique, regagne la Belgique et c'est à Bruxelles qu'il meurt le 10 décembre 1947. Homme actif, serviteur dévoué de la Colonie, il fut vivement regretté par les coloniaux, ses amis.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre royal du Lion, officier de l'Ordre de la Couronne, porteur de l'Étoile de Service en or avec une raie.

Publication : *L'oncle maternel dans la famille Kundi* (Congo, 1937, 1, p. 100-102).

[L. H.]

17 août 1955.
Marthe Coosemans.

Rev. col. belge, 15 fév. 1947.

DELOBE (*Maxime*), Journaliste, sous-officier volontaire de guerre 1914-1918 (Etterbeek, 7.10.1891 — Bruxelles, 20.1.1931). Fils d'Édouard-Joseph et de Hody, Coralie-Hubertine.

Fils d'un directeur général de l'Administration des Téléphones, ses études faites à Charleroi, d'abord, puis à Bruxelles, lui avaient valu la licence en sciences commerciales. Il s'était alors

voué au journalisme et, attaché à l'*Écho de la Bourse*, y assurait les chroniques industrielles hebdomadaires quand éclata la première guerre mondiale.

Après quelques jours d'action dans la garde civique de Bruxelles, il s'engagea et passa, au front de l'Yser, au corps des autos-camions. Il l'abandonna, en 1915, pour aller étoffer en volontaire les détachements des troupes coloniales belges en action dans la région des Grands Lacs. Il y fit campagne jusqu'à la prise de Tabora, présent notamment au combat de Tchanjarue du 27 novembre 1915, dans la 3/XI commandée par le capitaine Lescornez.

Atteint par la malaria à l'époque de la prise de Tabora, il passa dans les cadres de l'administration civile, mais pour la quitter peu après en raison d'une rechute.

Rentré à Bruxelles et sa place reprise à l'*Écho de la Bourse*, il tombe en 1931 sous la balle d'un meurtrier.

Il était officier de l'Ordre de la Couronne et titulaire de la Croix de guerre avec palme et de l'étoile de service.

28 février 1953.
[J. J.] Marthe Coosemans.

Les camp. col. belges, 3 vol. Bruxelles, 1920-1932, I, p. 298. — *Trib. cong.*, 30 janv. 1931, p. 2.

DELPARTE (*Édouard-Charles-Eugène*), Officier de marine (Molenbeek-St-Jean, 12.7.1861 — R. I.). Fils de Jean-Baptiste et de Chasseur, Agathe ; époux de Van Hulst, Sophie.

Delparte fait quelques années d'études à l'athénée de Bruxelles et s'engage ensuite au service de la marine. Il s'embarque le 1^{er} février 1875 comme mousse à bord du *Midland*. Il sert ensuite comme matelot de 1876 à mai 1880, époque à laquelle il entre à l'École de Navigation d'Ostende. Brevet lieutenant au long cours en 1881, il navigue comme second à bord de différents voiliers et bateaux à vapeur. D'avril 1884 à novembre 1885, il est attaché à la marine du Sultan du Maroc et, le 1^{er} juillet 1886, il entre comme lieutenant au service des malles de l'État belge. Il obtient, peu après, le brevet de capitaine au long cours et, en janvier 1891, il est désigné pour commander l'École des mousses, à Ostende.

En septembre de cette même année 1891, il sollicite et obtient de l'administration de la Marine, un congé pour servir au Congo.

Engagé par l'É. I. C. en qualité de capitaine de steamer de 2^e classe, il s'embarque à bord de l'*Hirondelle* le 10 septembre 1891 et arrive à Boma le 20 octobre. A peine a-t-il débarqué en Afrique qu'il souffre déjà de fièvre. Le mal provoque chez lui des troubles nerveux qui le

réduisent bientôt à un tel état d'épuisement qu'il doit être réformé et renvoyé en Belgique. Il quitte l'Afrique le 31 décembre 1891 avec l'*Akassa* qui le ramène presque mourant à Anvers le 4 février 1892.

22 juillet 1953.
A. Lacroix.

[R. C.]

Reg. matr. n° 782.

DEMASY (*Paul-Gustave-Joseph*), Directeur de Société, écrivain et graveur (Bruxelles, 4.1.1884 — Bruxelles, 8.1.1942). Fils d'Armand Charles-Joseph et de Guillon, Julie-Victorine-Isaure; époux de Hamesse, Hélène-Amandine-Adolphe.

Fit ses études à l'Institut Rachez — 1^{re} scientifique à Anvers et à l'École industrielle d'Anvers, section mécanique et électricité.

Après avoir été engagé comme agent temporaire au Ministère des Colonies, il part au Congo et y séjournera du 16 mai 1929 au 21.12.1931, comme chef de division à la Compagnie des Chemins de fer du Congo supérieur aux Grands Lacs africains.

Il séjournera également pendant trois ans aux Iles Canaries pour le compte de la Société Belges des Tramways, cinq ans en Angleterre dans une maison d'exportation et onze ans en Espagne comme directeur des Tramways de Saint-Sébastien à Tolosa.

Demasy, qui aimait la Colonie, voulut étudier les rapports entre les races, la langue indigène, les métiers et la nécessité de respecter les moindres éléments culturels du peuple congolais encore très primaire. C'est ainsi qu'il nous a laissé, sous le pseudonyme de Mamba : *Kali* et, d'autre part, une série de croquis congolais : *Les Derniers Crocos*.

Comme il joignait à son talent d'écrivain celui de dessinateur, il a illustré lui-même ses livres de gravures sur bois. Il a également illustré des livres de confrères : *Les Eaux dans l'Expansion coloniale belge, contribution bibliographique*, élaborée sous la direction de Th. Heyse — *Lothaire* par Léo Lejeune et *Petits et Grands Seigneurs de Brousse* par Robert P. Pflieger.

Demasy était titulaire de l'Ordre d'Isabelle la Catholique, de l'Ordre d'Alphonse XIII et du Mérite espagnol à titre civil.

Œuvres : *Les Derniers Crocos* (*Presses de l'Expansion coloniale*, Bruxelles, 1934 — *Kali*). *Louis Desmet Verteneuil*, Bruxelles, 1938).

[F. D.]

29 septembre 1954.
Rose Dewaelhens.

Périer, G. D., *Petite Hist. des Lettres col. de Belgique*, Brux., 1942, 54 et 65.

DEMEUSE (*Fernand-Alexandre-Robert*), Docteur en sciences naturelles et explorateur (Verviers, 22.9.1863 — Bruxelles, 28.4.1915). Fils de Modeste et de Lemaire, Marie-Anna.

Nanti du diplôme de docteur en sciences naturelles délivré par l'Université de Liège, Demeuse cherchait à étendre par l'étude et par les voyages ses connaissances scientifiques. En 1886, une occasion se présenta qu'il s'empressa de saisir : Auguste Linden, le savant botaniste attaché à la Société d'horticulture de Gand, lui offrit de l'accompagner dans une expédition scientifique au Mayumbe et au Niadi-Kwilu. Embarqués à Anvers sur le *San Thomé*, le 17 avril 1886, Demeuse et Linden atteignirent Loango trois semaines plus tard. Ils parcoururent la région du Bas-Fleuve jusqu'au Stanley-Pool. Le voyage fut écourté à cause d'une épidémie de variole qui décima l'escorte de porteurs, tandis que, pris de panique, les hommes restés valides désertaient. Les deux explorateurs rentrèrent au pays en janvier 1887, avec une importante documentation et une précieuse collection de spécimens botaniques et zoologiques.

Demeuse, qui souhaitait retourner en Afrique, entra en rapport avec Alexandre Delcommune, agent de la maison Daumas-Béraud et ancien chef de la station de Boma. Delcommune s'attacha Demeuse et un autre Belge, Edmond Romberg, jeune licencié de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers, pour entreprendre l'exploration commerciale du Haut-Congo. Il s'agissait de réunir une collection d'échantillons des produits du pays déjà commerciables ou susceptibles de le devenir, et de s'enquérir des possibilités d'établir des comptoirs commerciaux le long du Fleuve, premières opérations de la C^{le} congolaise pour le Commerce et l'Industrie, dont Delcommune prenait la direction.

Le *Vlaanderen* ayant à bord Delcommune, Demeuse et Romberg, leva l'ancre à Anvers le 8 mai 1887. S'y étaient embarquées également de nombreuses personnalités de marque, comme le gouverneur général Camille Janssen, le capitaine Thys, administrateur délégué de la C. C. C. I., le major Cambier, le lieutenant Jacques, le comte Philippe de Lalaing, secrétaire du gouverneur Liebrechts, M. M. Vauthier, Lambotte et six mécaniciens et monteurs chargés de rassembler à Léopoldville les pièces du *Roi des Belges* que la C. C. C. I. avait commandé aux usines Cockerill, à Hoboken, et qui devait conduire l'expédition Delcommune vers le Haut-Congo.

Débarquée à Boma, l'expédition se mit en route le 10 juin, vers Matadi et le Pool, tandis que les pièces du vapeur transportées par eau jusqu'à Matadi étaient acheminées vers Léopoldville par la route des caravanes.

Demeuse, considéré comme le plus débrouillard, fut envoyé en avant avec un capita qui lui servait de guide, puis venaient les porteurs; enfin Delcommune et Romberg en arrière-garde. Léopoldville fut atteint le 2 juillet 1887. On s'y reposa jusqu'au 15. Demeuse et Romberg durent redescendre vers Manyanga pour y diriger les opérations de débarquement des pièces du navire. Tandis que Romberg, malade, devait regagner Boma pour s'y embarquer à destination de l'Europe, Demeuse rejoignait Delcommune à Léopoldville. Le 27 mars 1888, après un voyage d'essai sur le Stanley-Pool, le *Roi des Belges* emportait l'expédition Delcommune vers le Haut-Fléuve. Alors commença l'exploration du Kasai, du Mfini, du lac Léopold II. Demeuse assumait la partie scientifique du programme; il réunit avec zèle et patience des collections de toutes espèces, botaniques et zoologiques, ainsi que des séries de photographies, qui restèrent inédites. Après l'exploration du Sankuru et de ses affluents, Demeuse et Delcommune atteignirent Lusambo, parcoururent la Lubefu, le Kwango, la Djuma, le Kwilu. La Lukenie fut remontée jusqu'à 555 km de son confluent, c'est-à-dire plus haut que ne l'avaient fait Kund et Tappenbeck. Au cours de cette expédition, Delcommune, tombé malade, fut soigné avec dévouement par son compagnon. Les excursions de Demeuse en pleine forêt l'exposaient souvent à des embuscades. Il eut un jour à essayer les coups de feu des indigènes; il ne fut pas atteint, mais un de ses compagnons d'escorte fut blessé. Un autre jour, une pluie de balles et de sagaies assaillit Demeuse et ses gens occupés à recueillir du bois dans la forêt.

Collections et photos précédèrent les explorateurs en Belgique; elles furent exposées à Gand et à Bruxelles, au Cercle artistique. Ce moyen de propagande coloniale rencontra dans le public un vif succès. Demeuse fut le premier à recueillir une documentation sérieuse sur les copaliers, dont l'espèce la plus importante lui fut dédiée, par le botaniste allemand Harms, sous le nom de *Copaifera Demeusei*. Malheureusement, une grande partie des spécimens recueillis par lui, accompagnés souvent d'une aquarelle, se sont perdus au cours de ses voyages; ceux qui ont été sauvés sont conservés dans le grand herbier d'Afrique du Jardin Botanique de l'État, à Bruxelles.

Delcommune et Demeuse rentrèrent à Léopoldville le 26 août 1888 et repartirent à bord du *Roi des Belges* le 1^{er} novembre 1888 pour atteindre le 10 décembre les Stanley-Falls où ils furent reçus par Tippu-Tip. Ils remontèrent le Lomami, parcoururent l'Aruwimi, l'Itimbiri, la Lulonga, le Ruki, le lac Tumba, et revinrent à Léopoldville le 15 mars 1889. Ils rentrèrent en Belgique en juillet 1889. Cette expédition

avait apporté une contribution importante à la connaissance du réseau fluvial du centre africain et des possibilités de trafic dans des contrées pour ainsi dire inexplorées.

Encouragé par le succès de ses voyages, Demeuse entra au service de la Compagnie des Produits qui, le 6 août 1890, le chargea d'une mission économique. C'est alors qu'il parcourut en pirogue, les rives du lac Léopold II.

Un jour que, remontant la Lukenie en compagnie de Cloetens, agent de la S. A. B., Demeuse et son ami se rendaient pour affaires commerciales au village de Bakolai, ils furent attaqués à coups de flèches, au moment où ils remontaient à bord, par les indigènes, devenus hostiles sans qu'on pût le prévoir. Un projectil le atteignit Cloetens à l'omoplate, frôlant le cœur et provoquant une sérieuse hémorragie. Sans perdre son sang-froid, Demeuse soigna avec dévouement et intelligence le blessé qui, grâce à cette intervention rapide, eut la vie sauve.

En 1892, l'infatigable Demeuse explora à nouveau la Lukenie en compagnie de Mohun, consul des États-Unis. Il entra en Europe en août 1893.

Demeuse avait été nommé membre honoraire de la Société royale d'Anthropologie, car il avait fait de nombreuses observations ethnologiques. Il était officier de l'Ordre de la Rédemption Africaine et du Vechmam-Anouar.

Publications: *Exploration du lac Léopold II*, *Mouv. géogr.*, IX, 1892, 113-114; X, 1892, 93-94. — *Scottish geogr. mag.*, X, 1894, 38. — *La pêche en Afr. et les moyens de capture*, Pêche et Pisc., V, 1894, 244-247. — *Exploration de la Lukenie*, *Mouv. géogr.*, X, 1893, 24.

5 octobre 1955.

Marthe Coosemans.

[L. H.]

Mouv. géogr., 1886, 31a; 1887, 35c; 1892, p. 114; 1893, p. 24, 94. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. I, p. 693. — A. Delcommune, *Vint années de vie africaine*, Larcier, Brux., 1922, t. I, p. 137, 195-198, 210, 245-249, 267, 268, 306, 346. — A. Chapaux, *Le Congo*, éd. Rosez, Brux., 1894, p. 31, 412, 470, 693, 740. — *Bull. Sté roy. de Géogr. de Belg.*, 1880, p. 326. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 50. — Éd. Dupont, *Lettres sur le Congo*, Paris, 1889, p. 294, 295. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Brux., 1947, p. 111, 120, 121. — *Documentation De Wildeman*. — *Archives CCCI*, S. A. B., Cl^e des Produits.

DEMEYER (*Léopold-François*), Sous-lieutenant de la F. P. (Middelbourg, 9.4.1863 — Bumba, 6.8.1893). Fils de Pierre et de Quataert, Jeanne.

Entré au 2^e chasseurs à pied le 28 avril 1879, il y fut nommé sous-lieutenant le 29 mars 1889. Il entra, en 1892, au service de l'É. I. C., en qualité de sous-lieutenant de la F. P., et quitta Anvers le 6 septembre. Arrivé à Boma le 5 octobre, il y fut mis à la disposition du com-

mandant de la F. P., mais pour être envoyé un mois plus tard, avec Stroobant, Van Calster et d'autres au chef de zone de l'Ubangi-Bomu dont les occupations progressives ordonnées par le Roi-Souverain n'étaient pas sans susciter certaine effervescence parmi les occupants français de la rive nord.

Partie de Boma le 10 novembre, la caravane était à Banzyville, le 8 février 1893 et y rencontra, sans pouvoir les aider, Masuy malade et Christiaens blessé. Elle rencontra à Yakoma, le 17 février, Hennebert, Dumoulin et Baert, sans cesse alertés par les allées et venues de Liotard, Fresse, Pottier et Uzès. Demeyer s'y voit affecté, mais pour être peu après envoyé à Djabbir. Arrivé à Djabbir, il y devient malade, redescend à Bumba et s'y éteint le 6 août

20 août 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 962. — *Mouv. géogr.*, 1893, 98a. — R. P. L. Lotar, *Grande chronique du Bomu*, Brux., I. R. C. B., 1940, 51, 52, 141.

DENDONCKER (*Georges-Auguste-Eugène*), Ingénieur chef de secteur (Molenbeek-St-Jean, 11.11.1873 — Woluwé-St-Pierre, 31.1.1945). Fils de Charles et de Degols, Rosalie.

Étudiant à l'Université Libre de Bruxelles, il obtint le 29 octobre 1898 le diplôme d'ingénieur des arts et manufactures, section de chimie.

Dès 1904, il postulait un engagement à l'État Indépendant du Congo qui l'acceptait en qualité d'ingénieur chef de secteur de 2^e classe. Il s'embarqua le 24 août, fit au Kwango un premier terme de deux ans, repartit le 30 mai 1907 et démissionna le 13 juillet 1908 pour s'engager comme ingénieur à la Société des Grands Lacs, au service de laquelle il demeura jusqu'en 1911.

De 1913 à 1921, nommé administrateur délégué de la *Fayum Light and Railways Cy* (société anglo-belge), il séjourna en Égypte où il s'occupa de travaux publics.

Rentré au pays, il s'installa pour se reposer d'abord à Rochefort (1928) puis à Bruxelles, où il mourut en 1945.

Il était titulaire de l'Étoile de service.

15 mars 1956.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Rapport annuel du secrétariat gén. A. I., Brux., 23 février 1946. — Reg. matr. n° 126.

DENIES (*Théodore-François*), Machiniste à la C. C. F. C. (Ixelles, 3.2.1861 — en mer, 17.2.1894). Époux de Decoster, Mathilde.

Il était chauffeur de locomotive aux chemins de fer de l'État belge et fut engagé, en septembre 1892, en qualité de machiniste. Il débarqua

en Afrique le 7 octobre 1892, au moment où les travaux d'établissement de la ligne qui devait relier le Bas-Congo au Stanley-Pool n'étaient encore qu'ébauchés. Attaché à la base de Matadi, il fut chargé de conduire plusieurs transports de matériel sur les premiers bouts de rail qui avaient été posés. En décembre 1893, il assista à l'inauguration du premier tronçon Matadi-N'Kenge. Ces quelque quarante-deux kilomètres de voie ferrée dont la construction avait été particulièrement meurtrière pour les équipes qui en avaient été chargées, devaient également coûter la vie à Denies.

Il tomba malade en janvier 1894. Embarqué le 18 sur le steamer *Édouard Bohlen* qui allait le ramener en Belgique, il succomba en mer avant d'avoir eu le bonheur de revoir le pays natal.

30 avril 1953.

A. Lacroix.

[R. C.]

Archives Compagnie du Chemin de Fer du Congo.

DENIS (*Hector-Achille*), Député socialiste (Braine-le-Comte, 29.4.1842 — Ixelles, 10.5.1913). Fils de Denis-Joachim-Joseph et de Vander Elst, Clémence; époux de Mathieu, Joséphine.

Entré en 1861 à l'Université Libre de Bruxelles, il y obtint le diplôme de docteur en droit en 1865. Il se consacra ensuite aux sciences naturelles et fut reçu docteur une seconde fois en 1868. L'époque voyait éclore le mouvement de relèvement social des travailleurs. Avec ses camarades d'université De Paepe, De Greef, Arnould, Edmond Picard, Hins, Hector Denis organisa en 1865, à Liège, un congrès international des étudiants qui rallia un grand nombre d'adhérents belges et étrangers au jeune mouvement socialiste. Disciple de Proudhon et d'A. Comte, Denis fonda à Bruxelles l'hebdomadaire *Le Réve*, remplacé peu après par *La Liberté* destinée à propager les principes de sa jeune équipe. A une grande douceur de caractère, Denis joignait une inébranlable fermeté dans la défense de ses idées. D'une grande élévation de pensées et de sentiments, épris de justice et d'amour de l'humanité, il était aussi un remarquable économiste, soucieux de la continuité historique et réfractaire aux coups d'autorité. En 1878, il fut chargé des cours d'économie politique et de législation industrielle à l'École polytechnique; en 1886, il était appelé à la chaire de philosophie de la Faculté des sciences de l'Université et à celle de géographie à l'École des Régentes de la rue du Marais à Bruxelles. Le 15 juin 1892, il était élu recteur de l'U. L. B., mais abandonna ce poste lorsque furent suspendus les cours d'Élysée Reclus. Le 25 mai 1895, un arrêté royal approuvait son élection en qualité de membre

titulaire de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie.

Poussé par ses préférences personnelles vers les travaux de cabinet, Denis fut amené malgré lui à accepter un poste de combat dans la vie politique. Il entra au Conseil provincial du Brabant, puis à la Chambre le 21 octobre 1894, élu par le corps électoral de l'arrondissement de Liège. Parmi les travaux parlementaires auxquels il fut mêlé, citons ses interventions dans les débats relatifs à la reprise du Congo par la Belgique en 1908 (séances de juillet et d'août), inspirées de sa réprobation pour tout régime arbitraire imposé aux indigènes tant au point de vue de l'utilisation des terres vacantes que de celle de leur travail. Ces interventions étaient empreintes d'un esprit de justice que personne ne contestait et qui rencontrait d'ailleurs les soucis des rédacteurs de la charte coloniale. « La métropole belge ne peut avoir le » droit absolu de disposer des terres vacantes ; » ces terres ne peuvent être utilisées que dans » l'intérêt des indigènes qui doivent être auto- » risés à récolter tous les produits naturels du » sol. Pour que l'usage de la monnaie puisse » se généraliser, il faut laisser aux mains des » noirs la matière à échanger, c'est-à-dire les » produits naturels du sol. L'appât du gain » suffit à inciter l'indigène au travail ; il ne » faut pas user de contrainte..... » Si, en 1901 (17 juillet), à la Chambre, Denis avouait douter de l'effet utile des travaux des Belges au Congo, sur la foi sans doute de renseignements erronés ou tendancieux, disons qu'en 1908, « il s'incl- » nait avec respect devant la perspective gran- » diose d'une humanité civilisée s'appliquant à » élever une humanité attardée » et reconnaissait « qu'il faut aider et non brusquer l'évolution de » cette dernière ». Denis resta membre de la Chambre jusqu'à sa mort.

Il était également membre du Conseil supérieur du Travail. Un de ses fils, Alfred, fut magistrat au Congo (cf. Biogr. col. belge, III. 203).

25 mai 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Livrauw et François, *La Chambre belge*, Schepens, Brux., 1898, p. 303. — *Mouv. géog.*, 1901, p. 356 ; 1908, pp. 416, 321, 444, 448, 463, 464 ; 1913, p. 245, — Van Iseghem, *Les étapes de l'ann. du Congo*, Brux., 1932, pp. 77, 78, 94. — E. De Seyn, *Dict. biog. des Sc., des Lettres et des Arts en Belg.*, Brux., 1935, t. 1, p. 318. — *Ann. de l'Acad. Roy. de Belg.* 1938 (biog. par E. Vandervelde).

DEPREZ (Georges), Médecin (Châtelineau, 19.5.1886 — Bruxelles, 24.9.1946).

Fait ses études de docteur en médecine à l'Université de Bruxelles et obtient son diplôme en 1910.

D'août 1908 à mars 1911 il est interne à l'hôpital civil d'Anderlecht, puis médecin de mars à juillet 1911.

S'engage comme médecin à la Compagnie des Chemins de Fer du Congo et débarque à Matadi le 12 août 1911 — Deprez est en même temps directeur de l'hôpital de Kinkanda (Matadi).

Il effectue en cette qualité 5 termes, soit plus de 12 années de séjour, pendant lesquelles il ne cesse de se dépenser, jouissant d'une grande estime des Européens et des Congolais. Il est un de ces coloniaux qui sait allier à un joyeux et robuste optimisme, une bonté toujours en action et une inébranlable volonté de travail. Sa grande activité et cette popularité laissent dans le Bas-Congo un souvenir particulièrement vivace.

A son retour en Belgique, le Dr Deprez est chargé de l'examen médical des agents et candidats pour l'Afrique.

Un buste élevé près de l'hôpital de Kinkanda est inauguré le 4 juin 1950 et M. J. Ghilain, directeur général de l'Otraco signale que ce modeste monument est destiné à perpétuer sa mémoire et à rappeler à ses successeurs cette vérité lumineusement démontrée par Deprez, qu'on ne s'impose au respect des hommes qu'en alliant un grand cœur à une incontestable compétence professionnelle.

20 octobre 1955.

F. Berlemont.

[R. C.]

Trib. cong., 30 octobre 1936 ; 15 février 1937. — *Expansion coloniale*, 15 février 1937. — *Rev. col. belge*, juin 1950. — *Courr. d'Afr.*, 5 juin 1950. — *Av. col. belge*, 5 juin 1950.

DEPREZ (Oscar-Jules-Joseph), Député (Châtelet, 4.3.1854 — Saint-Gilles, Bruxelles, 11.4.1921).

Envoyé à la Chambre par les électeurs de l'arrondissement de Charleroi, le 10 juin 1890, il participa en juillet 1893 aux travaux parlementaires sur la revision de l'article premier de la Constitution, auquel on ajouterait, après la revision, l'alinéa suivant : « Les colonies, possessions d'outre-mer ou protectorats que la » Belgique peut acquérir sont régis par des » lois particulières ; les troupes destinées à la » défense de ces territoires ne peuvent être » recrutées que par des engagements volontaires ». En séance du 13 juillet, lors du vote sur la revision, sur 122 membres présents, six votèrent contre le projet, dont Deprez. (Les autres opposants étaient Dufrasne, Féron, Hanrez, Lambert et Paternoster).

Aux élections législatives de 1894, Deprez ne fut pas réélu.

25 avril 1953.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Mouv. géogr., 1893, p. 67a. — Note communiquée, à l'auteur par le Greffe de la Chambre, en avril 1953.

DERCHE (*Emile-Jules-Vincent*), Officier de la Force Publique (Bruxelles, 11.7.1867 — Schaerbeek, 1.1.1941). Fils de Jules-Vincent et de Crépy, Marie-Jolène ; époux d'Anciaux, Stéphanie.

Engagé au régiment du Génie le 28 février 1883, il est nommé premier sergent en 1889. Le 15 décembre de la même année, il est admis à l'École militaire avec la 40^{me} promotion (armes simples) en compagnie d'une pléiade de jeunes militaires, les Henry, Bureau, De Meulemeester, Huyghe, Daelman, Stroobant et Bernaert, qui devaient, par la suite, comme lui, servir en Afrique. Sorti sous-lieutenant le 6 février 1892, il sert successivement au 3^{me} et au 9^{me} régiments de ligne et il est promu lieutenant le 25 septembre 1898.

Au début de 1906, il prend du service à l'É. I. C. et s'embarque le 22 février, en qualité d'officier de la Force publique. A Boma, le 16 mars 1906, il est désigné pour les territoires de la Ruzizi-Kivu. Nommé capitaine de la Force Publique à la date du 23 mars, il arrive à Uvira le 23 juin et, en septembre, il y prend le commandement de la compagnie. Le 12 février 1907, il est désigné pour administrer intérimairement la zone d'Uvira. Nommé adjoint supérieur de 2^{me} classe le 21 mai 1907, il se voit confier, en septembre suivant, à titre provisoire également, le commandement supérieur des territoires de la Ruzizi-Kivu. Dans l'exercice de ces délicates fonctions, il s'applique principalement à se concilier l'amitié de plusieurs chefs puissants de la région, fort peu soumis à l'époque. Il organise notamment diverses expéditions militaires, d'ailleurs toutes pacifiques, et parvient grâce à une politique ferme mais toujours bienveillante, à réduire l'hostilité qui n'avait cessé de se manifester dans le pays vis-à-vis de l'autorité de l'État. Il s'emploie également à l'amélioration des communications encore très rudimentaires du Kivu et il apporte tous ses soins à faire, des troupes d'occupation, des unités d'élite. Entretenant les meilleures relations avec les autorités des colonies voisines, il reçoit, en 1908, la visite de la mission du duc de Mecklembourg-Schwerin. Le 21 mars 1909, son terme expiré, il remet son commandement et quitte l'Afrique le 25 mai pour rentrer en congé en Belgique.

Le 7 juin 1910, il s'embarque à Rotterdam pour un deuxième séjour au Congo, où il est chargé d'aller administrer les zones d'Uvira et de Rutshuru-Beni. *Via* Mombassa, il arrive à Uvira en août et reprend son commandement le 3 septembre. Il le conserve pendant toute

le durée de ce deuxième terme et rentre en congé le 22 mars 1914.

Se trouvant en Belgique à la déclaration de guerre du 4 août 1914, Derche, qui a été promu capitaine-commandant dans le cadre métropolitain, reprend du service à l'armée mobilisée et fait toute la campagne qu'il termine comme colonel au 6^{me} régiment de ligne. Blessé deux fois au cours des opérations, il est l'objet de deux citations glorieuses.

C'est un des épisodes de sa vie d'Afrique qu'il a raconté dans un article intitulé *La soumission des Balioho* qui a paru dans le Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux de décembre 1934 (pp. 6 et 7).

Parmi de nombreuses distinctions honorifiques dont il était porteur, les services rendus en Afrique lui avaient valu l'Étoile de service à deux raies, la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold, celle de Chevalier de l'Ordre de la Couronne. Il avait aussi été créé, en 1908, Chevalier avec couronne de l'Ordre du Griffon (Mecklembourg-Schwerin).

12 février 1953.

[G. M.]

A. Lacroix.

Reg. matr. n° 5377. — *Bull. de l'Ass. des Vét. col.*, mars 1946, p. 30.

DERSCHIED (*Jean-Marie*), Docteur en Sciences naturelles (Sterrebeek, 19.5.1901 — Brandebourg, 13.3.1944). Fils de Gustave et de Braun, Gabrielle.

Derscheid appartenait à une famille dont les membres ont illustré les Sciences et les Arts et ont rendu d'éminents services au Barreau et au Parlement. Trois de ses oncles ont fait partie des premiers pionniers coloniaux. Le capitaine Eugène Derscheid prit part avec Bia, Francqui et Cornet à l'exploration du Katanga.

Dès son enfance, le jeune Derscheid manifesta de véritables dispositions pour les sciences naturelles, le dessin et la littérature.

En octobre 1912, il entreprend ses humanités anciennes au Collège St.-Pierre à Bruxelles ; en juillet 1917, sortant de « Poésie », il tente de rejoindre le front par la Hollande, mais est trahi par son « passeur » à la frontière et incarcéré par les Allemands à Hasselt. Il est libéré par l'Armistice qui lui permet d'achever ses études moyennes.

En octobre 1918, il entre en candidature en sciences naturelles à l'Université Libre de Bruxelles, et après de brillantes études, défend le 9 octobre 1922 sa thèse de doctorat sur *La Morphologie du Squelette céphalique des Oiseaux*. Il est reçu avec la plus grande distinction. En 1923, il entreprend la préparation du Concours universitaire 1922-1924 par des

stages dans les laboratoires de Belgique, de France, d'Angleterre et de Monaco. Le 5 août 1924, il est reçu premier à ce concours pour les sciences zoologiques, avec médaille d'or, en défendant une *Nouvelle Classification des Oiseaux*.

Par ailleurs, il fait une série de communications à la Société royale zoologique de Belgique dont il est membre et publie un ensemble d'études zoologiques.

En 1925, il remplace temporairement au Musée Royal du Congo, à Tervuren, le professeur Schouteden, en mission au Congo belge, tandis qu'il se fait l'actif protagoniste des thèses du professeur Massart, concernant la Protection de la Nature.

Il participe à la fondation du Comité belge pour la Protection de la Nature dont il devient secrétaire.

A ce moment, S. M. le roi Albert donne une impulsion décisive à l'idéal de Protection de la Nature. J. M. Derscheid est appelé à participer aux travaux préparatifs de son application en général et au Congo belge en particulier.

Le 21 avril, S. M. le roi Albert signe le décret créant le Parc National Albert.

En 1926 est organisée la première mission d'étude et d'organisation du Parc National. Il s'agit, en effet, de déterminer les limites territoriales du Parc et de mettre sur pied l'organisation scientifique et administrative en fonction des conditions locales. C'est le célèbre explorateur américain C. Akeley, qui est appelé à diriger la mission. Il a parcouru en effet la région des volcans en 1920. S. M. le roi Albert lui adjoint J. M. Derscheid, qui après un stage à l'Administration britannique de Contrôle de la Chasse à Nairobi, y retrouve en septembre Akeley, miné par la maladie. Néanmoins, l'expédition atteint Rutshuru, futur centre administratif et scientifique, le 2 novembre.

Le 14 novembre, J. M. Derscheid atteint le premier le sommet du Mikeno, tandis que dans des conditions climatiques des plus mauvaises, il poursuit son travail de topographie et d'installation des premiers postes d'observation.

Le 17 novembre 1926, le Dr Carl Akeley mourait au camp de Kabara, sur le col du Mikeno-Karissimbi. Derscheid âgé de 25 ans, prit dans des conditions très difficiles, la direction de l'expédition.

Il procéda alors à l'exploration des cratères du Nyamlagira, Tsianinagongo, Karissimbi, Bishoke, Sebinyo, Muhabura, Muhaginga, Héhu, etc..., tandis qu'il s'attache à résoudre la « Question des Gorilles » : il aboutit à deux conclusions importantes à ce sujet.

1° Leur unité subspécifique : Gorilla Gorilla Beringei ;

2° Leur nombre approximatif : 700.

En 1927, il étudie la topographie des marais

au sud du lac Édouard, et des volcans du Masjaki et du Lushaio qu'il explore pour la première fois. La malaria le force à rentrer en Europe, ayant cependant accompli l'essentiel de sa mission.

Tout en remplissant ses obligations militaires à l'Institut cartographique de l'Armée, il dépose des conclusions relatives au Parc National qui aboutissent à la constitution du Parc Albert dans ses caractéristiques actuelles.

En 1928, il participe à la fondation de l'Office international pour la Protection de la Nature, dont il est nommé secrétaire général. Il fut le promoteur de la Revue internationale de Législation pour la Protection de la Nature.

Le 14 février 1929, il est nommé professeur de biologie à l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer et, le 27 juillet, secrétaire général du Parc National Albert.

En 1930, il participe avec le Prince de Ligne à la deuxième mission d'étude et d'organisation du Parc National Albert. Il y organise la visite de S. A. R. le Prince de Galles et établit une collaboration technique avec les autorités britanniques du Kenya, de l'Uganda et du Soudan.

En novembre de la même année, il effectue aux États-Unis une tournée de propagande en faveur du Parc et de la Protection de la Nature.

En 1931, il dirige une troisième mission au Parc National. Il profite de son séjour pour commencer le recensement démographique de la région, peuplée de Pygmées Batwa, de Bantous et de Hamitiques.

En mars 1932, il prépare le voyage de S. M. le roi Albert au Parc National et, en avril, fait une conférence sur les Pygmées à l'Union coloniale.

Le 31 octobre 1933, il participe à la Conférence internationale pour la Protection de la Faune et de la Flore africaines qui se tient à Londres. Il y est désigné comme représentant belge à la Sous-Commission des experts en matière de protection des animaux.

En 1934, tandis qu'il réoccupe la chaire de biologie à l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer, il jette les bases d'une station expérimentale d'ornithologie destinée à étudier sur le vif l'éthologie des oiseaux en général et particulièrement de ceux menacés d'extinction ou présentant des difficultés d'acclimatation. Il constitue ainsi à Sterrebeek l'un des meilleurs centres d'étude de ce genre au monde, y rassemblant plusieurs milliers d'oiseaux de toutes espèces. C'est ainsi qu'il résout notamment les délicats problèmes de l'aspergilose chez les *Anatidae* de haute mer, ce qui permet dorénavant une acclimatation plus aisée de ces oiseaux.

Son intérêt pour les questions africaines n'en diminue pas pour autant. Parallèlement, il

entreprend une vaste étude sur les langues, les mœurs et l'histoire des peuples de la Province orientale du Congo et du Ruanda-Urundi. Cette étude le conduit à mener une enquête sur l'évolution de la propriété foncière au Ruanda-Urundi et à établir le cadastre des propriétés indigènes de cette région.

En 1940, Derscheid rejoint le corps sanitaire dont il fait partie.

Il participe aux opérations qui se déroulent au canal Albert. Évacué en France, il y est démobilisé et regagne la Belgique fin août 1940. Dès octobre de cette année, il entre dans la résistance en liaison avec la section de l'Armée Secrète U. C.-L.-55, avec le Service des Renseignements S. R. A. Benoît et A. B. C. et les Services de Londres. Il assure la sécurité et l'évacuation des aviateurs alliés et de patriotes recherchés par l'occupant. Il dirige un service de transmission avec l'Angleterre et élabore un code basé sur les langues bantoues et soudanaises.

Le 8 octobre 1941, il donne son dernier cours. Le 17 octobre, la Gestapo l'arrête. L'occupant tente vainement, sous les menaces et la torture, d'obtenir des informations.

Après un calvaire de trente mois de détention, passant de prisons dans les camps de concentration, Derscheid est condamné à mort à Berlin, le 3 janvier 1944 et décapité à la prison de Brandebourg, le 13 mars.

Le 15 septembre 1945, ses cendres sont ramenées en Belgique et inhumées dans la propriété familiale de Sterrebeek le 19 mai 1946.

Explorateur, chercheur, professeur qui bénéficia d'une grande autorité, J. M. Derscheid, par ses travaux scientifiques et l'exemple d'une conduite héroïque a bien mérité de la Science, de la Belgique et de la Colonie.

Distinctions scientifiques : Médaille de la Société d'Acclimatation de France ; Fellow de la Zoological Society de Londres, de l'Audubon Society des États-Unis d'Amérique ; Honorary Life Member of Wild-Life Preservation Society of Australia.

Distinctions honorifiques : Croix civique de Première classe 1914-1918, avec liserés d'or.

A titre posthume : Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palmes. — Croix de Guerre 1940, avec palmes et la citation : « pour s'être consacré tout entier au sein d'un service de renseignements à la lutte contre l'ennemi. Avec une ardeur et une ténacité admirables, réalisa à l'entière satisfaction de ses chefs les missions dangereuses dont il fut chargé. Arrêté et déporté en Allemagne, il fut condamné à mort et exécuté à Brandebourg, donnant un magnifique exemple de courage et de patriotisme. »

Croix de Prisonnier politique 1940-1945 ;

lieutenant S. R. A. (Service de Renseignements de l'Armée) ; diplôme de Reconnaissance du Président des États-Unis ; diplôme de Reconnaissance de S. M. le Roi Georges VI.

Publications : *La protection scientifique de la nature*, Brux., 1927, 74 pp. — *Entre le lac Édouard et le Kivu*. Mission Akeley-Derscheid (1926-1927), conférence du 24 janvier 1928, Bull. de la S^{te} roy. de Géogr. d'Anvers, t. XLVIII, fasc. 1, 1928, pp. 92-99. — *Structure de l'organe olfactif chez les Poissons*, Annales de la Société Royale Zoologique de Belgique, Brux., t. LIV, 1924, pp. 79-162. — *Notes sur les circonvolutions intestinales de Phaéton*, *ibidem*, t. LV, 1924, pp. 119-121. — *Notes sur les Gorilles des Volcans du Kivu*, Parc National Albert, *ibidem*, t. LVIII, 1927-1928, p. 149-159, et t. LIX, 1928. — *Note sur la disposition des tendons du Propatagium chez le Calao, Bucorvus Abyssinicus*, Bull. du Museum d'Histoire Naturelle de Paris, 1924. — *Notes sur certains Clupeidae de la côte W. de l'Afrique*, Revue Zoologique Africaine, Tervuren-Gand, Vol. XII, fasc. 2, du 1 juin 1924, pp. 278-282. — *Note sur le Somateria Mollissima*, Avicultural Magazine, P. Barclay-Smith, éd., Stephen Austin Ltd. Publ., London, vol. 52, 1946, sept.-oct., pp. 173-180. — *Note sur le Nestor Notabilis* (Gld.), *ibidem*, vol. 53, 1947, mars-avril, pp. 44-49. — *Note sur le Bucephala Clangula* (Lin), *ibidem*, vol. 53, 1947, nov.-déc., pp. 217-223. — *Note sur les Alcédinae*, *ibidem*, vol. 54, 1948, mai-juin, pp. 93-96. — *Note sur les Momotidae*, *ibidem*, vol. 54, 1948, juil.-août, pp. 101-105. Il s'agit, pour ce qui concerne les références à cette Revue Anglo-Américaine d'Éthologie des Oiseaux, de quelques titres empruntés à une série d'articles, illustrés de dessins, que J. M. Derscheid a rédigés dans la prison de St-Gilles, où il résuma succinctement certains résultats des observations qu'il avait recueillies dans la station expérimentale de Sterrebeek sur l'Éthologie des Eiders (*Somateria mollissima*), des Garrots d'Islande (*Bucephala Clangula*), des momots (*Momotus momota*), des Martins-Pêcheurs et Martins-Chasseurs, du *Nestor notabilis*, des Guit-Guits, des petits Échassiers, et, particulièrement, des Avocettes.

23 mars 1956.

N. Laude.

Pourquoi-Pas ?, Brux., 23 octobre 1931, pp. 2435-2437. — *La Libre Belgique*, Brux., 21 septembre 1945, p. 2. — *Le Soir*, Brux., 19 septembre 1945, p. 2. — *Université Coloniale de Belgique*, Anvers, Séance académique, 18 octobre 1945, pp. 24-25.

DERSCHIED (Jules), Directeur de société (La Louvière, 2.1.1862 — Landquart, Suisse, 22.1.1896).

La carrière coloniale lui sourit quand il vit son frère Eugène partir pour le Congo en 1891, avec l'expédition Bia-Franqui qui allait affronter l'exploration du Katanga.

Jules Derscheid s'engagea dans la voie commerciale et partit à son tour en janvier 1894, comme directeur de la Compagnie des Magasins Généraux. Il resta en fonction deux années, mais le climat lui fut funeste au point qu'il dut rentrer au pays en novembre 1895, si malade qu'un séjour en Suisse fut jugé indispensable par l'autorité médicale. Il était trop tard : Ders-

cheid allait mourir peu après son arrivée dans une station climatique en janvier 1896.

[A. E.]

18 avril 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géog., 1896, p. 52. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Brux., 1947, pp. 144, 236. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. 1, pp. 564, 567 ; t. 2, p. 255.

DERSCHEID (*Victor-Charles-Eugène*), Ingénieur agricole (Saint-Vaast, La Louvière, 30. 4.1869 — Florival, 21.8.1922). Fils de Charles, et frère d'Eugène, explorateur du Katanga.

Alors que son frère allait participer à l'expédition du commandant Bia au Katanga, Victor Derscheid, spécialisé dans les études agricoles, s'engageait à la *Compagnie des Produits du Congo* qui le commissionna pour l'Afrique le 1^{er} juin 1892. Derscheid s'y trouva immédiatement au cœur des grands travaux du Bas-Congo où ingénieurs et travailleurs manuels s'affairaient à l'étude et au tracé du premier rail. Les initiatives les plus hardies entraient rapidement dans la voie des réalisations. C'est ainsi que Derscheid fut chargé de convoyer à bord du steamer *le Souverain*, de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, un transport venant de Walfish Bay et comprenant quatre chariots et 75 bœufs de trait conduits par trois bouviers blancs et huit noirs ; ces bœufs étaient destinés à faciliter et à activer les travaux de construction de la voie. Le 13 octobre 1892, *le Souverain* arrivait à Matadi et tandis que le steamer repartait pour Walfish Bay où il devait prendre livraison de 225 bêtes à cornes achetées pour le kraal de Matoba, Derscheid était commissionné pour conduire les quatre chariots trainés chacun par huit paires de bœufs, par petites étapes vers le point appelé *Mare des Buffles*, au Km 32 de la voie ferrée, où des abris furent construits pour loger les bêtes. Derscheid fit un terme complet de deux ans au Congo, du 1^{er} juin 1892 au 24 juin 1894, puis rentra en Europe pour s'occuper d'affaires commerciales diverses. Il fut chargé de la direction des *Usines Accumulateurs Tudor de Florival* (Archennes).

A. E.]

10 septembre 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géog., 1892, pp. 132c ; 1893, p. 2c.

DESCANS (*Henri*), Ingénieur des constructions civiles (Schaeerbeek, 22.5.1883 — au camp de concentration de Natzweiler, Alsace, 5.1.1944). Fils d'Édouard-Jean et de Laureys, Emma.

Après de brillantes études à l'Athénée de Bruxelles, Henri Descans entra à l'Université de Gand où il conquist le diplôme d'ingénieur des Constructions civiles en 1905.

Il eut une carrière extrêmement variée et fit preuve de qualités exceptionnelles dans les nombreux postes qu'il occupa, tant à l'étranger qu'en Belgique et au Congo belge.

A sa sortie d'Université, Henri Descans entra à l'Administration des Ponts et Chaussées et fut attaché, jusqu'en 1914, successivement au service du canal de Gand-Terneuzen et à celui de la Meuse.

Pendant la guerre de 1914-1918, il entra au service des Ponts et Chaussées français où il fut adjoint à l'ingénieur en chef de la Charente inférieure, à La Rochelle. Il y fut occupé principalement à des travaux aux ports de La Palisse et de Marseille.

Rentré en Belgique après l'armistice, Henri Descans fut membre de la Commission des Réparations et nommé directeur du Bureau international allié de Batellerie fluviale.

Il reprit ensuite du service aux Ponts et Chaussées et quitta cette Administration en 1925 pour entrer à la société ENGÉTRA où il collabora à la construction du viaduc de Renory.

En 1928, sa compétence en matière de travaux portuaires l'ayant signalé à l'attention des autorités coloniales, il fut appelé aux fonctions de directeur des travaux du port d'Ango-Ango, près de Matadi.

Cette mission accomplie, il devint directeur-adjoint aux Entreprises Hersent et s'occupa, de 1930 à 1931, de la construction du môle d'escale du Verdon et du brise-lames de Souliac (Gironde).

Henri Descans revint alors en Belgique, au service des Entreprises Dumon-Vandervin et fut attaché principalement aux travaux d'aménagement des canaux campinois, du canal Albert, du canal de la Nèthe et de travaux en Espagne.

En mai 1940, lors de l'invasion, il se réfugia à Bordeaux, puis à Chateauroux, en France non occupée. Il y fut désigné comme délégué du service d'assistance aux réfugiés belges et se chargea de faire passer en Espagne et en Angleterre, un grand nombre de nos compatriotes. Son activité patriotique fut telle que 24 heures après l'entrée des Allemands à Chateauroux, il fut arrêté et emprisonné.

Transféré à la prison du Cherche-Midi puis à Fresnes, il fut ensuite déporté au camp de Natzweiler où il mourut de privations, donnant à ses compagnons d'infortune un magnifique exemple de courage et d'abnégation.

Henri Descans a laissé le souvenir d'une intelligence remarquable associée à un carac-

tère d'une droiture et d'une intégrité à toute épreuve.

Il était porteur de la Croix de chevalier de l'Ordre de Léopold.

Publication : *Une construction de port colonial, Bull. de la Sté belge des Ingénieurs et Industriels*, n° 9, 1934.

[E. D.]

25 avril 1956.
J. de Rouck.

E.-J. Devroey et R. Vanderlinden, *Le Bas-Congo, artère vitale de notre Colonie*, Brux., 1938, pp. 161-164. — *Annales A. I. G.*, 1946, pp. 14-15.

DESCOVILLE (*Constant-Louis-Eugène*), Sous-lieutenant de la Force Publique (Bruxelles, 18.5.1872 — Jette-Saint-Pierre, 20.11.1934). Fils de Jean-Eugène-Bernard et de Castille, Jeanne-Marie.

Engagé au 2^e guides le 23 août 1888, il fut nommé maréchal des logis le 6 octobre 1891. En 1893, il postula son admission à l'É. I. C. comme sergent de la Force publique et s'embarqua à Anvers le 6 juillet. C'était l'époque des grandes expéditions d'occupation dans les régions de l'Ubangi, du Bomu et du Haut-Uele ; Descoville fut désigné à Boma, pour l'expédition Ubangi-Bomu ; il gagna Yakoma dans l'Ubangi le 10 novembre. Après un mois de séjour, malade, il dut redescendre à Boma où nous le retrouvons le 5 mars 1894. Rétabli, il fut désigné pour l'Équateur, puis pour Banana ; le 2 août, il quittait Banana pour remonter vers Léopoldville ; ce n'était encore qu'un poste provisoire, car le 23 octobre, il était appelé dans la zone arabe ; il gagna aussitôt les Falls où s'engageait la campagne de l'Ituri contre les Arabes qui avaient échappé aux forces de l'État et qui, ravitaillés par Stokes, s'étaient regroupés sous les ordres de Kibonge. Lothaire, averti par Henry de l'endroit où de trouvait Kibonge, quitta les Falls en novembre avec Brexhe, Rochet, Glorie, Velghe, Vander Wielen, Friart, Stuyvers, Impens et 300 soldats et rejoignit Henry à Makala (23 décembre 1894), tandis que Lemoine, Lehane et Descoville remontaient l'Ituri pour seconder leur action. On sait que la capture de Kibonge et de Stokes mit fin à la campagne. Dès avril 1895, Henry organisait le territoire de l'Ituri. Il installa à Avakuvi Lemoine, Lehane et Descoville. A Avakubi, Descoville obtint le grade de sergent-major le 1^{er} janvier 1896 et celui d'adjudant le 25 mai. Son terme était près de finir ; il quitta Avakubi le 20 juin 1896 pour rejoindre Boma, apprit en cours de route qu'il était promu sous-lieutenant (3 août) et atteignit Boma le 27 août pour s'embarquer à Banana le 1^{er} octobre à destination de la Belgique. Son état de santé

l'obligea à demander son licenciement le 30 juin 1898. Il postula son admission comme agent de police à la ville de Bruxelles et remplit ces fonctions en 1898-99. Cependant, le Congo continuait à exercer sur lui son irrésistible attraction. Il repartit en 1900 pour la Société des Produits végétaux du Haut-Kasai, mais fut forcé de rentrer l'année suivante. En guise de convalescence, dès 1901, il occupa une place d'employé à la Société des Installations maritimes de Bruxelles. Jugeant sa santé capable d'affronter à nouveau l'Afrique, il repartit encore le 26 mai 1910. Il dut enfin se résoudre à abandonner définitivement sa carrière coloniale, très méritoire puisqu'il obtint le 18 août 1912 l'Étoile de service à deux raies.

[A. E.]

27 janvier 1952.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 30 novembre 1935, p. 2. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, pp. 150-151.

DETAIL (*Alfred-Charles*), Officier de la Force Publique (Mons, 7.5.1862 — R. I.). Fils de Charles et de Brène, Thérèse.

Il fut nommé sergent le 1^{er} octobre 1880, au régiment du génie où il s'était engagé l'année précédente et, en 1883, fut admis à l'École militaire. Nommé sous-lieutenant le 5 mai 1886, il servait au régiment des carabiniers lorsqu'en 1889, il souscrivit un engagement à l'É. I. C. Le 21 juin 1889, il était nommé lieutenant de la Force Publique et s'embarquait le 2 juillet à destination du Congo. Arrivé à Boma le 31, il y fut d'abord désigné comme adjoint au commandant en chef mais fut nommé sous-commissaire de district le 19 septembre et attaché au service du Secrétariat général à partir de cette date. Atteint de fièvre bilieuse en mars 1890, il séjourna pendant quelque temps à Banana, croyant pouvoir s'y rétablir facilement, mais son état empira bientôt, au point de provoquer de sérieuses inquiétudes et de le contraindre à démissionner. Il quitta l'Afrique le 19 avril pour rentrer en Europe.

[J. J.]

21 mars 1952.
A. Lacroix.

Reg. matr. n° 533. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, p. 196.

DETHIER (*Charles-Oswald*), Directeur de sociétés coloniales (Verviers, 31.3.1866 — Anvers, 16.1.1933).

Licencié en sciences mathématiques de l'Université de Gand, il suivit de près l'essor commercial du jeune État Indépendant du Congo et, en collaboration avec son frère Armand, fonda sous la dénomination d'*Établissements Dethier*

et Guebel, en 1900 une firme d'importation de produits congolais : caoutchouc, ivoire, copal, etc., qui fut bientôt à la tête de deux sièges importants l'un à Anvers, l'autre au Havre, dont les bureaux et magasins centralisaient les articles d'importation en provenance du Congo pour les distribuer en Belgique et en France. Les deux frères partageaient leur temps entre la Colonie et ces deux maisons d'Europe. Cette activité commerciale mit Dethier en rapport avec d'autres sociétés coloniales auxquelles il s'intéressa. Dès la fondation de la Citas, le 17 décembre 1907, il fut nommé commissaire de cette société et exerça ses fonctions jusqu'à sa mort. Il faisait aussi partie du conseil d'administration de la Belgika et des Produits agricoles du Mayumbe.

[J. J.]

2 avril 1954.
Marthe Coosemans.

Archives de la Citas et note de cette société, en date du 27 mars 1954.

DETIÈGE (*Maurice-Éloi-Joseph-Eugène*), Sous-officier de la Force Publique (Tirlemont, 3. 2.1867 — Bruxelles, 12.3.1940). Fils de Victor et de Lacourt, Eugénie.

Engagé au régiment des grenadiers le 20 mai 1885, il était sergent-major depuis le 6 juin 1889, quand, en 1892, il sollicita et obtint son admission dans la Force Publique congolaise. Il fut désigné à Bruxelles même pour compléter les effectifs de la colonne Long-Duvivier en route vers le Tanganika où Jacques se trouvait aux prises avec les Arabes. Il alla s'embarquer à Naples, sur le *Mecca*, le 22 avril 1892, était à Zanzibar le 14 mai, à Bagamoyo le 7 juin, à Tabora le 7 septembre, pour rejoindre enfin, après un long voyage semé d'embûches par les esclavagistes, Long et Duvivier et s'acheminer avec eux vers Albertville, où Jacques était trop démuni pour en oser sortir. Duvivier et Detiège partis en avant-garde de la colonne, étaient à destination le 5 décembre, apportant à la garnison vivres, munitions et réconfort. Jacques ayant appris qu'une autre colonne, celle de Descamps, Miot et Charquois, venait à son secours et se trouvait déjà dans le sud du Katanga, résolut de se porter à sa rencontre, laissant la garnison d'Albertville aux soins de Duvivier et de Detiège.

C'est alors que ceux-ci décidèrent de tenter un coup d'audace sur le boma voisin de Tokatoka. Ils exécutèrent ce dessein à l'aube du 1^{er} janvier 1893, surprirent les Arabes et les mirent en fuite après un combat acharné. Ils détruisirent ensuite la forteresse et l'incendièrent. Aucun européen n'avait été blessé et Detiège, comme Duvivier, sortait vainqueur de l'aventure.

Au retour de Jacques, Detiège aida son chef à aménager la défense d'Albertville.

Vers la fin de l'année, il fut atteint d'hématurie et dut se résoudre, le 29 novembre, à rentrer en Belgique par la voie du Nyassa, Chindé, le Mozambique et Rotterdam. Il était à Bruxelles le 14 avril 1894.

Il fit, jusqu'à sa mort, partie de l'Association des vétérans coloniaux de Belgique et fut un des derniers survivants de la Campagne antiesclavagiste. Il était chevalier de l'Ordre de l'Étoile africaine et porteur des médailles de la Campagne arabe et des Vétérans coloniaux.

Son surnom indigène était Modjoli, l'homme à la démarche chancelante.

[J. J.]

6 août 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 914. — *Mouv. anti-escl.*, 1893-1894, p. 145. — Ligue du Souvenir, *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., 1931, p. 129. — *Trib. cong.*, 30 mars 1940, p. 2. — *Bull. Ass. Vét. col.*, mars 1932, p. 7 ; juillet 1938, pp. 2 et 3 ; avril 1940, p. 7. — J. Ch. Verhoeven, *Jacques de Dixmude, l'Africain*, Brux., Weverberg, 1929, pp. 128-129. — Lettres inédites de F. Miot des 23 sept. 1893 et 18 oct. 1893, archives du Col. Bertrand.

DETIÈRE (*Edmond-Joseph*) (Abbé), Secrétaire du Conseil directeur de la Société antiesclavagiste de Bruxelles (Genappe, 16.4. 1843 — Bruxelles, 2.9.1903). Fils de Jean-François et de Mascau, Catherine.

Ordonné prêtre le 21 septembre 1867, il fut au sortir du séminaire attaché comme professeur à l'Institut St-Louis à Bruxelles. A partir du 7 novembre 1885 et jusqu'au 1^{er} septembre 1889, il exerça les fonctions d'aumônier à l'École de médecine vétérinaire de l'État, puis fut agréé le 8 novembre 1889 comme aumônier à l'École militaire.

Dès la fondation à Bruxelles de la Société antiesclavagiste, l'abbé Detierre déploya une grande activité au service de cet organisme, au sein du conseil de direction, dont il assumait le secrétariat avec le Comte Hippolyte d'Ursel. C'est à ce titre qu'il collabora à la rédaction de nombreux articles parus dans la *Revue du Mouvement antiesclavagiste*. A peu près chaque mois, on pouvait y lire une chronique du mouvement en Belgique signée de sa plume, alerte, concise, claire et simple.

Malade, l'abbé Detierre abandonna ses fonctions le 31 décembre 1902 ; mis à la retraite le 19 janvier 1903, il mourut à Bruxelles quelques mois plus tard.

Publications. — *Mouv. anti-escl.*, 1889, pp. 141, 165, 201, 238, 263, 291, 317, 387 ; 1890, p. 256 (la 1^{re} expédition antiesclav.).

[A. E.]

3 avril 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géog., 1906, p. 52. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Brux., 1894, p. 823. — *Mouv. antiesc.*, 1903, p. 268. — Note adressée à l'auteur par l'Archiviste de l'archevêché de Malines, en date du 30 mars 1953.

DETRY (*René-François-Léon*), Directeur général au Ministère des Colonies (Vilvorde, 21.1.1881 — Watermael-Boitsfort, 5.8.1945). Fils d'Octave et de Van Mal, Sidonie.

Après avoir conquis le diplôme de docteur en droit à l'Université de Gand, R. Detry entra à l'administration centrale de l'État Indépendant du Congo à titre temporaire en qualité de commis, le 1^{er} avril 1907.

Au cours de sa longue carrière, il gravit tous les échelons de la hiérarchie administrative et fut promu successivement aux grades de 1^{er} commis (1.1.1908), sous-chef de bureau (3.2.1910), chef de bureau (15.2.1912), sous-directeur (31.12.1931), directeur (31.12.1921) et directeur général le 24.6.1931.

Il fut attaché d'abord au service de documentation et de presse, ensuite à la direction générale des Finances (concessions minières), au Cabinet du secrétaire général, Arnold et au Service du Personnel d'Afrique.

Directeur au Ministère des Colonies, René Detry exerça les fonctions de chef de Cabinet du Ministre, avant d'être nommé directeur général le 24.6.1931. Il eut ensuite la lourde tâche d'assumer la haute direction des Finances coloniales.

Conjointement avec ses hautes et importantes fonctions, il collabora activement, à différents titres, à plusieurs commissions siégeant au sein du Département et auxquelles il apporta son concours éclairé.

À la mort de M. Arnold, il fut appelé à la présidence de la « Ligue du Souvenir congolais ».

René Detry fut délégué de la Colonie à la Société des Mines d'Or de Kilo-Moto et à la Minière de la Télé.

À ses grandes connaissances professionnelles, il joignit une aménité de caractère et une conscience dans l'exercice de ses fonctions qui firent de lui un grand chef et un homme de cœur, ce qui lui valut la sympathie unanime.

Vers la mi-janvier 1945, il devint souffrant et mourut quelques mois après, à l'âge de 64 ans.

Distinctions honorifiques : porteur de la Croix civique de 1^{re} classe, grand-officier de l'Ordre de Léopold II, commandeur de l'Ordre de l'Étoile Noire, commandeur de l'Ordre de la Couronne, commandeur de l'Ordre militaire du Christ, officier de la Légion d'Honneur, officier de l'Ordre grand-ducal de la Couronne de Chêne, officier de l'Ordre de l'Étoile de Rou-

manie, porteur de la médaille-commémorative du Cte National (1^{re} classe).

24 janvier 1957.
M. Van den Abeele.

Ass. des Int. col. belges, 21 août 1945, p. 200. — *Rec. fin. Bruylant*, Brux., 1939, III.

DEVALKENEER (*Clément-Sylvain-Louis-Marie-Bertrand*), Lieutenant de la Force Publique (Ixelles, 14.12.1868 — Héverlé, 23.7.1945). Fils de Charles-Louis et de Craps, Thérèse.

À l'issue de ses humanités à l'Institut St-Louis à Bruxelles, il s'engage le 21 décembre 1881 comme caporal au 5^e régiment de ligne. Sergent le 21 août 1883, sergent-fourrier le 14 mars 1886, il quitte l'armée le 6 mars 1887 pour entrer comme employé à la Banque Brugman à Bruxelles. Cependant, il prête une oreille attentive aux nouvelles venant du jeune État Indépendant qui l'attire et même le fascine. Le 15 juin 1888, sa décision est prise : il s'engage comme sous-officier à la Force Publique et s'embarque à Anvers sur le *Landana*. À Boma, en août, il est désigné pour la Force Publique des Bangala. Dès octobre il est à destination. C'est le moment où, sur l'ordre du Roi, Roget est chargé d'organiser la région de l'Aruwimi. L'avant-garde de son expédition commandée par Van Kerchoven, Dhanis, Bia, Ponthier, s'adjoint le jeune Devalkeneer qui vient d'arriver. Celui-ci contribue ainsi dès son premier terme à la création des postes d'Upoto, Mwanga, Yambinga, postes d'une grande importance pour barrer la route aux Arabes, mais aussi base indispensable pour entreprendre la marche vers le Nil afin d'y refouler ces mêmes Arabes. Devalkeneer est bientôt connu pour son endurance, son cran dans les situations difficiles, son expérience rapidement mûrie. Bia se l'attache pour l'aider à ériger le poste de Bumba. Rentré momentanément aux Bangala en janvier 1890, Devalkeneer est appelé à la Maringa pour y créer un poste ; seul, il entreprend la tâche et la mène à bonne fin. Ses déplacements continuels l'amènent à explorer le bassin du Lopori. Dans le pays marécageux de la Mongala où l'hostilité des Budjas est connue (l'avant-garde de Ponthier ne vient-elle pas (9 avril 1891) d'être massacrée avec le sergent Bucquoi à Yambila ?), Devalkeneer entreprend la construction du poste de Mongwanda (août 1891). Cependant aux Falls, Tobback demande à grands cris du renfort. Devalkeneer est appelé à le seconder pour maintenir l'autorité de l'État contre les indigènes excités en sous main par les Arabes. Enfin, en octobre, Devalkeneer obtient l'autorisation de rentrer en Belgique. Il va s'em-

barquer sur le *Lualaba* à Boma le 22 décembre. De février à août 1892, il prend quelque repos. Le 6 août, il repart pour être attaché provisoirement à la Compagnie anversoise pour le Commerce au Congo. Ce deuxième terme épuise ses forces. Le séjour prolongé en Afrique, les fatigues excessives, le manque de confort, déclenchèrent une fièvre hématurique grave qui le mit à deux doigts de la mort et l'obligea à rentrer prématurément au pays (février 1893). Il dit adieu à l'Afrique, regrettant de ne pouvoir poursuivre une carrière si bien commencée et dont il avait accepté généreusement tous les risques.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion, titulaire de l'Étoile de service, de la Médaille d'or de l'Ordre de Léopold II et de la Médaille commémorative du Congo.

18 juin 1956.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., 1891. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Brux., 1894, p. 172. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 118. — *Bull. Ass. Vét. col.*, juin 1938, p. 11; août 1945, p. 14. — Reg. matr. n° 461.

DEVENTER (VAN) (*Jacob-Louis*), Lieutenant-général sud-africain (Ficksburg, État libre d'Orange, 18.7.1874 — Pretoria, 27.8.1922).

Cet officier supérieur sud-africain n'intéresse nos lecteurs que par la part qu'il a prise aux opérations de la guerre de 1914-1918 en Deutsch Ost-Afrika.

Il commandait un corps de cavalerie de l'armée du Général Smuts et s'était porté hardiment en mars 1916 sur Kondoa Irangi, mais s'y trouvait en difficultés par défaut de communications assurées avec l'arrière et par le harcèlement des attaques ennemies. En juin, Smuts demanda à Tombeur de marcher sur Tabora, demande d'autant plus justifiée, observe le général Moulart, que Tabora était à la fois le nœud des communications de la colonie allemande et le point de concentration des troupes ennemies. Le gouvernement belge acquiesça à la demande de Smuts et c'est ainsi que les deux brigades belges du colonel Molitor et du lieutenant-colonel Olsen toujours appuyées sur le groupe du Tanganika, après avoir contraint le commandant allemand von Kimmer à évacuer Kigoma et occupé ce point, le 28 juillet, se dirigèrent en progression simultanée vers Tabora avec les forces de cavalerie de Van Deventer. Malheureusement celles-ci eurent, en août, de durs combats à livrer aux troupes de Von Lettow et se virent, peu après, atteintes, les hommes, par la malaria, les chevaux, par le nangana. C'est ainsi que la prise de Tabora fut essentiellement belge.

La capitale de la *D. O. A.* entre nos mains, Tombeur ordonna à Olsen de poursuivre ses avantages. Malheureusement certains malentendus firent arrêter cette poursuite dès Sikonge, interrompant de même coup la coopération des troupes coloniales belges avec les troupes anglo-sud-africaines de Smuts et amenant, en décembre 1916, le gouvernement britannique à accepter la remise de Tabora à ses représentants et à renoncer à notre coopération.

En mars 1917 cependant, les Allemands ayant failli reprendre Tabora, le gouvernement britannique sollicita notre rentrée en jeu. Il l'obtint et les troupes belges en *D. O. A.* furent désormais placées sous les ordres de Van Deventer qui avait reçu le haut commandement de Hoskins à qui Smuts, se rendant à Londres, l'avait remis en s'éloignant du front. Van Deventer garda ce haut commandement jusqu'à la fin des opérations et c'est sous ce commandement que nos troupes, conduites par Huyghé, se distinguèrent de nouveau et notamment à Mahenghe.

Van Deventer mourut peu après l'armistice.

15 janvier 1954.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Gén. G. Moulart, *Campagnes du Tanganika*, Brux., Édition universelle, 1934, pp. 107, 140, 142, 179-182.

DEVENYNs (*Léonard*), Capitaine-commandant (Arc-Ainières, Hainaut, 15.10.1867 — Bruxelles, 2.11.1943). Fils de Pierre-François et de Brugge, Joséphine.

Il s'était engagé le 16 avril 1887 au 4^e régiment de ligne. Dès qu'il y fut promu sous-lieutenant (23 mars 1894), il entra au service de l'État Indépendant du Congo, alla s'embarquer à Rotterdam à bord du steamer *Koningin Wilhelmina*, le 6 juillet 1894, arriva à Boma, le 29 juillet, et fut désigné le 1^{er} août pour rejoindre le gros de l'expédition du Haut-Uele. Quittant Boma le 3 août, il atteignit Niangara peu après la victoire mahdiste de l'Akka (2 novembre 1894). Devenyns fut alors mis sous les ordres de Christiaens qui se trouvait à Niangara. Christiaens, à la nouvelle du désastre de l'Akka, s'empressa d'organiser, avec l'assistance de Devenyns, un contingent de la Force Publique qu'il envoya vers Dungu pour y barrer la route aux mahdistes. Francqui, qui venait de remplacer Delanghe dans le Haut-Uele le 16 juillet précédent, y prit la tête des forces de l'État en marche contre les mahdistes, et ceux-ci subirent à la Nageru, le 23 décembre 1894, une défaite cuisante dont la nouvelle parvint à Devenyns resté à Niangara. Francqui entra bientôt à Niangara, pour y préparer la

poursuite des Mahdistes à travers le Bahr-el-Ghazal et la région du Nil. Mais, pour ce faire, il devait se frayer un passage libre à travers les territoires des fils de Wando, demeurés alliés aux mahdistes : Renzi, Bafuka, Tombo et Kana. Francqui organisa donc une première expédition contre Bafuka, dont le village était situé près de la Bueré, affluent de la rive gauche de l'Uele. Il choisit douze officiers Européens, dont était Devenyns, pour encadrer 700 soldats réguliers de la Force Publique. La colonne quitta Niangara le 1^{er} février 1895, et arriva vers le 10 février à l'emplacement du village abandonné de Bafuka. Mais le 11 février, la colonne Francqui était attaquée par l'ennemi dans une galerie forestière et y subissait des pertes sérieuses. L'affaire aurait même pu dégénérer en désastre, si une contre-offensive inattendue de Niclot n'avait protégé la retraite sur Dungu. Devenyns, rentré à Dungu avec ses camarades, le 26 février, y subit le 15 mars, en raison de la fatigue, un premier accès grave d'hématurie. Cependant, en juillet, il s'offrait à Francqui pour faire partie de la seconde expédition organisée contre Bafuka en compagnie de Swinhufvud et de Laplume, commandant 200 hommes de la Force Publique et quelques pistonniers azande d'Ukwa, autre fils de Wando, rallié depuis quelque temps à l'État. Ils quittèrent Dungu le 8 juillet, reprirent le chemin suivi en février, mais pour rentrer à Dungu le 25 août sans avoir réussi à surprendre Bafuka. Néanmoins, en octobre, Bafuka se présentait en personne à Francqui, faisait sa soumission et nous rendait les armes qu'il nous avait volées.

Au début de 1896, Devenyns passait à la zone de la Makua et y était chargé, le 27 janvier, de commander le camp d'Amadis. Il y remplaça dès février le commandant Walhousen et s'y consacra avec adresse et intelligence à la formation des soldats aguerris qui, dans la suite, accompagneraient Chaltin dans ses randonnées contre les sultans Bili et Doruma et contre les Mahdistes. Devenyns entreprit aussi d'importantes plantations aux environs du poste et fit tracer une excellente route des Amadis à Suronga que Chaltin emprunterait pour se rendre au Nil. Chaltin arriva en effet aux Amadis en octobre 1896 et y recevait le 9 octobre le fils de Sasa, Torombo, qui demandait à rester en rapport avec Devenyns au poste d'Amadis. Le 10 octobre, Chaltin et Devenyns recevaient en grande pompe au poste le chef Mopoie qui avait quitté le Bomu pour venir se mettre sous la protection du Blanc, son père ayant été tué par ordre de Semio (voir le récit de cette réception dans la *Chronique de l'Uele*, du R. P. L. Lotar, pp. 250-251). Chaltin quitta les Amadis pour Suronga le 11 octobre. Devenyns qui avait été promu lieutenant le 25 mai précédent, se

dirigea vers Boma, le 18 mai 1897, prit bord sur l'*Albertville* le 2 juin et reçut, à son retour en Belgique, le grade de capitaine.

Il repartit le 6 avril 1898 et fut mis à Boma à la disposition du commandant supérieur du district de l'Uele (7 mai 1898). Il quitta Boma le 24, arriva à Ibembo le 2 juillet d'où en compagnie d'Ahström, nouvellement arrivé, il gagna Bima, Niangara et Faradje. En cours de route, Devenyns avait dû s'aliter, frappé d'hématurie. A peine remis, il repart et parvient à Loka, où une nouvelle crise se déclare ; Ahström continue seul vers Redjaf, et Devenyns n'arrive que quelques semaines plus tard. Toujours souffrant, il y voit son mal se compliquer d'une affection grave de l'estomac et doit se résoudre à regagner Boma pour rentrer en Belgique le 17 juin 1899.

De 1900 à 1904, toujours très actif, Devenyns acceptait de faire partie d'une mission dans les bassins du Haut-Amazone et de ses affluents. En 1914, il s'enrôlait dans le corps des Volontaires congolais et participait à la défense de Namur. En 1915, il partait pour le Canada, chargé d'une mission agricole et commerciale et le gouvernement canadien l'honorait en donnant son nom à un grand lac de la province de Québec.

Revenu en Belgique, il s'occupait malgré son âge d'œuvres diverses, telles que l'œuvre nationale de défense contre la tuberculose et l'administration de la Villa Coloniale. Le 27 mai 1943, les Vétérans coloniaux fêtèrent le 50^e anniversaire de son départ pour le Congo.

Il était Chevalier de l'Ordre de Léopold avec citation à l'ordre du jour de l'armée (1914) ; Chevalier de l'Ordre royal du Lion ; Commandeur de l'Ordre de la Couronne ; porteur de la Croix de guerre avec palmes ; Médaille de la Reconnaissance nationale ; Médaille des Vétérans coloniaux ; etc.

29 décembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 1353. — *L'Horizon*, 14 mars 1925 ; janv. 1946, p. 26. — *Bull. Ass. Vét. col.*, nov. 1938, p. 5 ; 15 avril 1943, 15 juin 1943. — P. L. Lotar, *Chronique de l'Uele*, Mém. I. R. C. B., 1946, pp. 09, 211, 220, 235, 250, 252, 304. — Journal inédit de Laplume.

DEVOLDER (*Jean-Prosper-Marie*), Sous-officier de la Force Publique (Bruxelles, 24.9.1886 — Mont Tshanjarue, 27.11.1915). Fils de Joseph-Emmanuel et de Ronchain, Adèle-Marie-Albertine.

S'étant engagé au Havre, pour la durée de la guerre, au service de la Colonie, le 11 août 1915, Devolder quitta Marseille le 19 août en qualité de sous-officier de la Force Publique. Il fut envoyé au Kivu et incorporé dans les

Troupes du Nord comme sous-officier-mitrailleur.

Il prit part au combat du Mont Tshanjarue du 27 novembre 1915, combat au cours duquel son commandant de compagnie Defoin tomba soudain sous une balle ennemie. Devolder se porta immédiatement à son secours, mais fut aussitôt et grièvement atteint à son tour, comme, après lui, Dupuis.

Devolder succombait, trois mois à peine après son arrivée en Afrique.

27 mars 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 30 mars 1916, p. 1. — *Les Camp. col belges 1914-1918*, Brux., 1927-1932, I, pp. 297-298.

DHANIS (*Antoine*), Sous-intendant à l'É. I. C. (Greenock, Écosse, 13.5.1870 — Bruxelles, 4.5.1906). Fils de Joseph-Edmond-François et de Maher, Brigitte.

Antoine Dhanis appartenait à une famille où la vocation coloniale avait appelé à une glorieuse carrière deux de ses frères : Francis, le grand vainqueur des Arabes, et Louis, tué au cours du tragique épisode d'Ekwanga. Antoine, lui aussi, était fasciné par le Congo. Une occasion s'offrit à lui de prendre le chemin de l'Afrique. En 1898, s'organisait sous les ordres de l'ancien consul des États-Unis au Congo, M. Mohun, une expédition ayant pour objectif l'installation d'une ligne télégraphique entre le lac Tanganyika et Nyangwe. C'était un tronçon de la grande ligne qui, partant de Boma, rejoignait le Pool en suivant la rive droite du Fleuve jusqu'en face d'Underhill, y traversant le Congo, arrivant à Matadi et de là suivant le tracé du chemin de fer jusqu'à Léopoldville. Cette première section était achevée. Le tronçon suivant : Léopoldville-Kwamouth était en construction et devait suivre ensuite la direction du Fleuve jusqu'à Nyangwe ou Kasongo et, par le Maniema et l'Urua, atteindre Toa, sur le lac Tanganika, un peu au nord du point où en sort la Lukuga. En 1898, on projetait d'attaquer la ligne par l'est : c'était le rôle de la mission Mohun. Celle-ci comprenait neuf Européens : Mohun ; Thornton, ingénieur en chef, homme de grande expérience qui avait déjà participé à l'établissement de lignes de communications télégraphiques aux Indes, en Australie, en Afrique du Sud ; le Dr Castelotte, médecin ; le capitaine Verhellen, de la Force publique qui devait prendre le commandement des 100 hommes d'escorte ; Antoine Dhanis, secrétaire-comptable et quatre ouvriers poseurs de voies. Le départ se fit le 20 août 1898, à bord d'un steamer de la Deutsche-Ost-Linie. Les voyageurs s'arrêtèrent à Zanzibar et à Dar-es-

Salam pour y prendre du personnel noir et y acheter des montures. En quarante jours, ils atteignirent Shinde, à l'embouchure du Zambeze, le remontèrent, s'engagèrent dans le Shire et la région du Nyassa, de là, gagnèrent Toa vers le 15 décembre. De Toa à Kasongo ou Nyangwe, il y avait lieu d'installer environ 300 km de ligne.

Rentré de ce voyage le 9 avril 1902, Antoine Dhanis, conquis par l'Afrique, ne rêvait que de repartir. En 1903, il était engagé en qualité d'adjoind par le service du Moero. Il quitta Anvers le 11 juin, arrivait à Boma le 1^{er} juillet et, après un voyage de près de trois mois, atteignait Lukonzolwa le 26 septembre 1903. Il y resta en fonction jusqu'au 7 juin 1905, descendit à Boma fin de terme et regagna Anvers le 20 septembre 1905.

Très souffrant, il y resta en traitement et y succomba le 4 mai 1906.

Il était titulaire de l'Étoile de service.

15 décembre 1951.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., 1898, p. 412 ; 1906, p. 245.

D'HEYGERE (*Camille - Auguste - Julien*), Magistrat (Courtrai, 13.7.1863 — Borgerhout, Anvers, 31.1.1930). Fils de Louis-Désiré et de Dekerkenrode, Euphrasie ; époux de De Rudder, Delphine-Marie-Cornélie.

Dès l'obtention de son diplôme de docteur en droit, il entra le 31 octobre 1885 au barreau d'Anvers où, après un stage de trois ans, il pratiqua comme avocat jusqu'en 1893.

Dès cette dernière date, il postulait son admission à l'État Indépendant du Congo en qualité de magistrat. Il s'embarqua à Anvers le 6 juin 1893 et fut chargé des fonctions de substitut du procureur du Roi à Boma. Bientôt, il était nommé juge à Nouvelle-Anvers.

Il y acheva son premier terme et quitta le Congo le 9 juillet 1895 pour rentrer en congé. Il repartit d'Anvers le 6 décembre 1895 et fut attaché provisoirement à la Direction de la justice, dès le 13 février 1896. Il passa la plus grande partie de ce deuxième terme à Nouvelle-Anvers où sa situation le mit en contact étroit avec toutes les hautes personnalités de l'histoire congolaise de cette époque. Il y vit descendant de l'Uele : Dhanis, Lothaire — « ses deux grands hommes » pour lesquels il manifestait une grande admiration — Fiévez, Delanghe, Christiaens, Francqui, qui lui parlaient longuement de leurs expéditions aventureuses, Nys, qui en témoin oculaire, lui relatait la mort de Graham en avril 1895, Van Maele, rencontré à Ibembo et qui lui faisait la version de sa participation à l'expédition Francqui contre Bafuka, etc.

A diverses reprises, D'Heygere accompagna dans ses tournées le Gouverneur Général Wahis dont il devint l'ami intime.

Esprit intègre mais assez caustique, D'Heygere ne ménageait pas ses pointes à ceux qu'il jugeait inférieurs à leur mission au Congo, mission qu'il mesurait toujours du point de vue humanitaire.

Nommé magistrat par décret, le 12 octobre 1897, il fut juge suppléant d'appel à Boma depuis le 6 juin 1898. Son deuxième terme touchait à sa fin. Il démissionna le 19 juillet suivant et rentra en Europe avec de nouveaux projets. Si l'histoire de l'occupation effective du Congo l'avait fort intéressé, son développement au point de vue économique ne l'avait pas laissé indifférent. En homme avisé soucieux de multiplier les contacts entre la Belgique et les formidables sources d'énergie du centre africain, il participa à la fondation de nombreux comptoirs commerciaux dont plusieurs furent absorbés dans la suite par des sociétés nouvelles. Il fut administrateur du Crédit commercial congolais, des Plantations du Lubefu, des Produits végétaux du Haut-Kasai, etc.

A son retour en Belgique, il se fixa à Anvers et y fut rédacteur en chef du journal *L'Escaut*.

[A. F.]

29 avril 1954.
Marthe Coosemans.

A. Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Brux., 1894, p. 649. — *Rec. fin. Bruylant*, 1898, 1905. — *Tribune cong.*, 14 mars 1918, p. 2; 15 avril 1930, p. 3. — *Bull. Ass. Vét. col.*, nov. 1939, pp. 6-7. — *Note du Ministère des Colonies* à l'auteur en date du 10 avril 1954.

DIJCK (VAN DEN) (*Louis*), Missionnaire Rédemptoriste (Tournai, 18.12.1878 — Cattier, Congo belge, 25.8.1941). Fils de Louis Van den Dijck et Lodiso, Marie.

Il fit ses études au collège des RR. PP. Jésuites à Tournai, entra chez les Rédemptoristes en 1901, émit les vœux de religion en 1903, étudia la philosophie et la théologie au séminaire de Beauplateau (Tillet), où il reçut l'ordination sacerdotale en 1908. Il arriva au Congo en septembre 1909 et fut attaché successivement aux missions de Tumba, Matadi et Thysville. Il entreprit en ces années de nombreuses explorations à travers la brousse et organisa, en décembre 1912, un nouveau poste de mission à Songololo. Revenu en Belgique, en mars 1914, il fut empêché par la première guerre mondiale de retourner au Congo. Il parvint à y rentrer en mars 1919 et fut alors attaché à la maison de Nkolo jusqu'à ce que, en 1921, il fonde à Kimpangu une nouvelle mission dont il devint supérieur. Après un nouveau voyage en Europe, il fut placé à la tête de la maison de Nsona-

Mbata et en 1933 il fut appelé à Nkolo. En ces années s'imposa la création d'une nouvelle mission à Cattier, où sont établis les ateliers de réparation du chemin de fer de Matadi à Léopoldville et où résident une centaine d'Européens et environ 3.000 indigènes. Ceux-ci sont pour la plupart des « déplacés », amenés des régions les plus diverses. Vivant en dehors de toute règle de coutumes, ils étaient exposés à tomber dans l'anarchie, surtout au point de vue de la moralité. L'organisation de ce nouveau poste important fut confié au P. Van den Dijck. Un grand nombre d'ouvriers se firent instruire et on put aussi de ce nouveau poste rayonner dans les localités environnantes. Le 25 août 1941 le P. Van den Dijck mourut après plus de trente années d'apostolat dans la colonie.

Publications. — *Une visite dans les postes de Nkolo*, in *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo*, Bruxelles, 1910, t. 22, pp. 15-160. — *Lettres*, in *Voix du Rédempteur*, 1910, pp. 468-470; 1912, pp. 273-277; 349-351; 1913, pp. 73-78. — *Uit onze zendingen van Congo*, in *Gerardusbode*, 1910, t. 14, pp. 134-135.

20 janvier 1953.

Maur. De Meulemeester.

[J. S.]

E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1333-1339. — L. Minjauw, *Les Rédemptoristes Belges cinquante ans au Bas-Congo*, Louvain, 1949, pp. 49, 58, 60, 95. — A. Corman, *Annuaire des Missions Catholiques au Congo Belge*, Bruxelles, 1924, p. 123; 1935, p. 263.

DINEUR (*Léon-Marie-Joseph-Thérèse*), Kapitein bij de Weermacht (Antwerpen, 27.3.1867 — Schoten, 21.1.1945). Zoon van Philippe en van Ulrichs, Jeanne.

Bij het voleindigen van zijn studies aan de Militaire School wordt Dineur, in april 1894, aangeduid als onderluitenant van het 8^{ste} Linierregiment.

Hij verlaat Europa op 6 december 1895 als luitenant van de Weermacht. Hij is eerst verbonden aan de post der Stanley-Falls om later het bevel te voeren over het Aruwimi-district; terzelfdertijd is hij postoverste van Basoko. Tijdens de opstand der troepen van baron Dhanis moet commandant Henry ter hulp snellen; hij neemt deel aan dezes briljante zegepraal.

Op 10 januari 1899 keert Dineur naar Europa terug als kapitein van de Weermacht. Het Belgisch leger had hem tot luitenant bevorderd op 26 september 1896.

Tijdens zijn verlof beleeft Dineur zich naar Dahomey en het protectoraat Lagos als zaakgevestigde. Hij verblijft te Porto-Novo, Dogha en Abombey tot einde november 1899.

In Europa teruggekeerd, dient hij ontslag in bij het Belgisch leger en vertrekt, in januari

1900, als inspecteur van de « Société d'Explorations coloniales de Paris » naar het gebied van Rio-Benito en Muni.

Van 21 februari 1901 tot einde 1902, verblijft hij opnieuw in Afrika als directeur van de « Société française Cadei-Sangha ».

Na twee jaar afmattend werk keert hij terug naar België. Voor niet lang echter, want op 21 april 1904 vertrekt hij opnieuw naar Congo als sectie-overste van de Lomami, zulks voor rekening van het « Comité Spécial du Katanga ». Hij zal definitief naar het moederland terugkeren op 27 juli 1906 waar hij zich aan de suikerindustrie interesseert, en beheerder wordt van de « Comptoir sucrier ».

Dineur schreef een artikel over de dwergen in Belgisch-Congo dat gepubliceerd werd in het tijdschrift *La Belgique Coloniale*.

Hij was drager van de Dienstster en de Medaille der Oud-Kolonialen. Tevens was hij ridder in de Orde van Leopold II.

26 augustus 1955.

[W. R.]

R. Bonnaerens.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, impr. Van Hille-De Backer, 1910, t. II, p. 358. — *Bull. Ass. Vét. col.*, Brux., 6^e année, n^o 8, août 1934, p. 9. — Boulger, *The Congo State*, Londres, W. Thacker and Co, 1898, p. 325. — *La Belg. col.*, Brux., 3^e année, n^o 50, 12 déc. 1897, pp. 594-596. — *Rég. matr.* n^o 1581.

DITLEFF (*Birger*), Lieutenant norvégien (Laurvik, 3.10.1875 — Anvers, 17.1.1899). Fils de Zachariassen.

Sous-lieutenant de l'armée norvégienne en 1896, il entra au service de l'É. I. C. en 1897 et quitta Anvers le 6 septembre en compagnie de ses compatriotes Holm et Lundqvist à bord du *Coomassie*. Désigné pour le Nil, il entreprit le voyage qui l'y rendrait, mais dut s'arrêter à diverses reprises, en proie à des atteintes de malaria. Il atteignit cependant Faradje à force d'énergie, mais une aggravation de son mal l'y contraignit à rebrousser chemin. Il se rembarqua à Boma le 13 octobre 1898, fut malade durant toute la traversée et, à peine débarqué à Anvers, y succomba à une crise cardiaque, le 17 janvier 1899.

16 août 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, Gyldenalske Boghandel, 1902-1905, p. 206 (portrait), pp. 546, 550, 570, 572.

DONCKER (DE) (*Jean-Honoré*), Commandant de la Force Publique (Hauthem-Saint-Liévin, 1.12.1880 — Watermael, 16.9.1930). Fils d'Alphonse-François et de Declercq, Eugénie.

Volontaire de carrière au 4^e régiment de ligne, De Doncker y reçut ses premiers grades et prolongea deux fois son service actif jusqu'au 10 mars 1908. Mis en congé illimité le 24 janvier 1909, il s'engagea comme volontaire de réserve pour quatre ans et partit pour le Congo en 1910.

Il venait à peine d'être dégagé de son engagement (9 septembre 1913) que survint la guerre. Reprenant sa place à l'armée, De Doncker fit la campagne d'Afrique et participa ainsi à la prise de Tabora. Commissionné au grade de sous-lieutenant auxiliaire (1^{er} mai 1919) puis de lieutenant auxiliaire (30 juin 1917) il fut nommé capitaine en surnombre le 26 mars 1918. Il entra en Belgique à la fin de 1929, porteur de huit chevrons de front.

En juillet 1930, il reprit le chemin du Congo, mais tomba gravement malade en cours de route. Transbordé en vue de Dakar sur une malle rentrant à Anvers, il fut dès son arrivée accueilli à la villa coloniale de Watermael où il décéda entre sa mère et sa femme, laissant le souvenir d'un homme d'élite, dont le caractère affable et accueillant éveillait toutes les sympathies.

Chevalier de l'Ordre de Léopold à trois raies, chevalier de l'Ordre de la Couronne, officier de l'Ordre royal du Lion, Étoile de Service en or, Croix de guerre à quatre raies, Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique et de la Victoire, Médaille civique de 1^{re} classe (épidémies).

10 juin 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comeliau.

Ess. col. et marit., 21 sept. 1930, p. 3. — *Trib. cong.*, 30 sept. 1930, p. 2.

DONNY (*Albert-Ernest*) (Baron), Lieutenant-général (Bruxelles, 1.3.1841 — Ixelles, 15.6.1923). Fils d'Auguste-Ferdinand et de Mulle, Mathilde.

D'une famille d'origine écossaise, Albert-Ernest Donny, naquit à Bruxelles le 1^{er} mars 1841. Sa carrière militaire fut brillante. Admis à l'école militaire le 25 septembre 1857, il en sort premier de sa promotion, numéro de classement qu'il conserve à sa sortie de l'école d'application. Il fut nommé sous-lieutenant le 26 janvier 1860 et après avoir parcouru les différents grades de la carrière, ayant été successivement attaché à différents régiments d'artillerie, il fut nommé lieutenant général le 26 septembre 1901, chargé des fonctions de président du comité d'études de la position fortifiée d'Anvers; il se vit enfin nommé inspecteur général de l'artillerie le 26 décembre 1901.

Appelé à faire partie de la maison militaire

du Roi le 22 février 1866, il fut attaché à la personne de S. A. R. le duc de Brabant, comte de Hainaut. Officier d'ordonnance du Roi en 1866, il devint, sans quitter le service du Roi, aide de camp de S. A. R. le prince Baudouin le 14 novembre 1888, puis aide de camp de S. A. R. le comte de Flandre du 30 janvier 1891 au 13 septembre 1897. Le général Donny devint aide de camp de S. M. le roi Léopold II le 18 septembre 1897 et fut nommé aide de camp honoraire de S. M. le roi Albert le 25 décembre 1909.

En dehors de sa carrière militaire, le général Donny n'est resté étranger à aucune question d'intérêt public. Son infatigable activité s'est étendue à tous les domaines dans lesquels peut se dévouer un homme qui se tient à l'écart des luttes de parti.

Familier de Léopold II, jouissant de la confiance du Souverain et de l'affection des membres de la famille royale, il devait tout naturellement être associé aux pensées et aux projets du créateur de l'État du Congo. Confident de la pensée du Roi, le colonel Donny s'appliqua à propager et à défendre l'idée expansionniste en Belgique. En Belgique et en Afrique, on luttait pour la même cause. Dans ce bon combat, il prit une large part, car, aux côtés du Roi, par ses études, ses conseils, son activité méthodique, il contribua énergiquement à la réalisation du but si difficile qu'on s'était assigné. C'est à cette pensée que répondait en 1894 la fondation de la Société d'Études coloniales, où Donny représentait en quelque sorte celui qui venait d'ouvrir à ses compatriotes le champ de ces études. Dès les premiers moments, Albert Donny apporta à cette Société le concours d'une activité à laquelle seule la mort devait mettre fin.

À peine fondée, l'Association se mit à la tâche. La vice-présidence en fut confiée au colonel Donny qui s'affirma bientôt comme l'âme des travaux de la Société. La nécessité la plus urgente du moment était de préparer à une carrière encore inconnue en Belgique les hommes qui devaient affronter les difficultés et les périls du continent noir. La première œuvre de la Société fut l'organisation d'une École coloniale dont le colonel Donny assumait la direction des études. En même temps fut commencée l'élaboration du *Manuel du Voyageur et du Résident au Congo*, travail complexe et long qui fut exécuté entièrement sous la direction du colonel Donny. Parallèlement à cet effort, il s'appliquait, avec une conscience qui était une frappante caractéristique de l'homme, à assurer la publication régulière du Bulletin de la Société qu'il a d'ailleurs enrichi de communications remarquables.

À la mort de M. Beernaert, le titre de président de la Société d'Études coloniales fut

conféré à l'unanimité au général Donny et l'on peut dire que tous les travaux de cette Société portent l'empreinte de sa sollicitude.

En dehors de la Société d'Études coloniales, le général eut une part importante dans les œuvres qui ont favorisé l'expansion belge au Congo. Il parvint, grâce à de généreux appuis, à créer, en 1899, le laboratoire de bactériologie de Léopoldville dont il fut président jusqu'à sa remise à l'État en 1910.

Il était en outre membre du Comité de patronage du Congrès pour le perfectionnement du matériel colonial, vice-président du Comité effectif de l'Œuvre d'assistance sociale au Congo et président de la Société d'Études des Pêcheries au Congo.

Par lettres patentes du 15 février 1912, Albert-Ernest Donny a obtenu concession de noblesse pour lui et tous ses descendants et du titre de baron transmissible par ordre de primogéniture masculine.

Distinctions honorifiques :

Grand officier de l'Ordre de Léopold, grand-croix de l'Ordre de Léopold II avec rayure d'or, Croix civique de 1^{re} classe 1914-1918 et mise à l'ordre du jour de la Nation avec la citation : « Dans l'impossibilité de servir sa patrie les armes à la main, a collaboré de toutes ses forces à la victoire en faisant transmettre au front, d'une façon incessante et au péril de sa vie, d'importants renseignements d'ordre militaire qui ont aidé au succès de nos armes ». — Croix militaire, Médailles commémoratives du règne de S. M. Léopold II et de la Campagne de 1870, grand-croix des Ordres des SS. Maurice et Lazare, de l'Épée, du Double Dragon, commandeur des Ordres du Lion et du Soleil, de François-Joseph, de N-D de la Conception de Villa-Viçosa et de l'Étoile de Roumanie, chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur, etc.

Publications coloniales. — *Manuel du Voyageur et du Résident au Congo*, édité sous sa direction par la Société d'Études coloniales.

Articles publiés dans le *Bulletin de la Société d'Études coloniales* : *Les aîlés de l'annexion du Congo par la Belgique* (1908). — *Le régime des concessions au Congo* (1908). — *Le Katanga* (1910). — *La femme blanche au Congo* (1910). — *La remise à l'État Belge du Laboratoire de bactériologie de Léopoldville* (1910). — *Vers la suppression complète de l'esclavage au Congo belge* (1911). — *Après l'alerte* (1911). — *Les relations du Congo belge avec la mère patrie* (1912). — *Examen du budget du Congo pour 1914*. — *Qu'est-ce que l'Afrique centrale ?* (1914). — *Le devoir colonial des Belges* (Société belge d'Études et d'Expansion, 1914). — *Compte rendu des travaux du Laboratoire de bactériologie de Léopoldville*, édité sous sa direction.

31 décembre 1952.

André Donny.

[R. C.]

C. Van den Haute, *Notice généalogique concernant la Famille Donny (Annuaire de la Noblesse Belge, 1912).*

DONNY (*Lucien-Marie-Joseph*), Médecin de 1^{re} classe (Gand, 9.4.1865 — Ixelles, 29.1.1944).

Lucien Donny avait obtenu le diplôme de docteur en médecine à l'Université de Gand en 1889. Ayant refusé de se faire remplacer au tirage au sort, il effectua son service militaire comme élève médecin à l'hôpital militaire de sa ville natale.

Dès sa sortie de l'Université, il partit rejoindre ses frères et sœurs qui créaient un élevage de moutons au Waimai en Nouvelle-Zélande, où il séjourna de 1889 à 1895.

Revenu en Belgique, il s'intéresse au Congo et s'engage au service de l'État Indépendant comme médecin de 2^e classe. Il s'embarque à Anvers le 5 février 1896 à bord du ss *Léopoldville* et arrive à Boma le 28. Désigné pour le district du Lualaba-Kasai, il quitte Boma le 17 mars, passe par Léopoldville du 16 avril au 23 juin et arrive enfin à Lusambo le 24 juillet 1896.

En plus des fonctions de médecin de district, il remplit celles de juge suppléant au tribunal de territoire à Lusambo en 1897 et 1898.

En juillet 1897, il participe à l'expédition du commandant Gorin chargé de couvrir Kabinda et de protéger la caravane de ravitaillement du Katanga contre les révoltés Batetela.

Au cours de ses nombreux déplacements, il s'intéresse à la cartographie et il établit une carte du district basée sur 71 points en latitude obtenus à l'aide d'observations astronomiques au sextant.

Il rentre en Belgique le 10 mars 1899 et repart pour le Congo, via Zanzibar, le 20 septembre comme médecin de 1^{re} classe et vice-président de la Commission de délimitation du Katanga. Il effectue notamment la fixation du point de longitude de l'intersection du 5^e parallèle avec la rive du Tanganika, le relevé de cette rive de ce point à la frontière sud-est, de la frontière de Rhodésie entre Moliro et Pweto, du cours de la Luvua et du Lualaba de Pweto à Buli.

Atteint d'hématurie, il rentra définitivement en Belgique le 5 mai 1901 et mit plusieurs années à retrouver la santé.

Lucien Donny était titulaire de l'Étoile de Service et de la Médaille commémorative ; il était aussi chevalier de l'Ordre de Léopold II.

Publication : Pour l'emploi du sextant en cartographie dans les Colonies (*Bulletin de la Société belge d'Études coloniales*, juillet-août 1923.

[W. R.]

22 janvier 1958.
André Donny.

Janssens, Ed. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, T. II, 1910, p. 325. — Reg. matr. n° 1629. — *Le*

Mouv. géogr., Brux., 13^e année, n° 3, 19 janvier 1896, col. 36 ; 16^e année, n° 12, 19 mars 1899, col. 140. — Lettres personnelles.

DONSEN (*Michel*) (R. P.), Supérieur de mission (Flessingue, 20.4.1866 — Coquilhatville, 29.9.1907).

Né aux Pays-Bas, il fit ses humanités chez les RR. PP. Dominicains de Nimègue, puis alla faire sa théologie à Mill-Hill, près de Londres, où il fut ordonné le 21 septembre 1889, et admis dans la congrégation y établie, en fut envoyé aux Indes, au Pundjab d'abord, puis au Tibet. Mais, supportant mal le climat, il dut rentrer en Europe et fut nommé professeur au séminaire de Rosendael.

A la mort au Congo, en 1905, du R. P. O'Grady, le Père Donsen fut désigné pour le remplacer à la tête de la mission de Bokakata. Il fonda le poste missionnaire de Baringa. Il mourut à Coquilhatville, le 29 septembre 1907, et fut inhumé à Bamania.

[J. J.]

8 juillet 1952.
Marthe Coosemans.

Mouv. géog., 1908, p. 333. — *Ann. des Miss. cath. au Congo*, 1935, p. 402. — D. Rinchon, *Missionn. belg. au Congo*, p. 34. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 248. — Note personnelle du R. P. Dockx, des P. de Mill-Hill, adressée à l'auteur en date du 30 juin 1952.

DOOLAEGHE (*Gustave-Émile*), Lieutenant de la Force Publique (Ypres, 1.2.1887 — Ypres, 27.11.1938). Fils d'Amand-Louis-Jean et de Rouzez, Amélie-Thérèse.

Doolaeghe avait 19 ans quand il s'engagea le 20 février 1886 au 5^e d'artillerie. Parti comme sergent de la Force Publique le 30 juin 1894, il accomplit trois termes au Congo (30 juin 1894-1^{er} octobre 1896 — 28 juillet 1897-16 octobre 1900 — 23 avril 1901-1^{er} mars 1904).

Il demeura durant six ans dans la région du Stanley-Pool, d'abord chef de poste de Kianika, puis de Kikinga. Durant son dernier séjour en Afrique, il commanda le poste de Tumba-Mani (Kwango) et rentra en Belgique avec le grade de lieutenant.

Chevalier de l'Ordre de Léopold II, Étoile de service à deux raies, Médaille des Vétérans Coloniaux.

[W. R.]

23 janvier 1953.
Marie-Louise Coméliau.

Bull. de l'Ass. des Vét. col., déc. 1938, p. 15.

DRAPIER (*Nestor-Marie-Ghislain*), Conservateur en chef des titres fonciers et directeur général (Serinchamps, 6.5.1869 — Profondeville,

10.1.1941). Fils d'Hyacinthe et de Ledoux, Mélanie.

Drapier, qui possédait le diplôme de géomètre, quitte, en décembre 1900, l'Administration des Contributions à laquelle il était attaché comme surnuméraire, pour s'engager au service de l'É. I. C. Il débarque à Boma le 16 janvier 1901. Désigné sur place comme géomètre du cadastre, il y dirige en réalité le Service des Terres. Travailleur intelligent et actif, Drapier se signale rapidement à l'attention de ses supérieurs qui lui confient déjà, en juillet-août de la même année, les fonctions de conservateur des titres fonciers pendant une courte absence du titulaire E. Boland. Au cours de ce bref intérim, il se met rapidement au courant du service des titres fonciers, qu'il dirige avec une grande aisance et beaucoup de fermeté. Aussi, en juillet 1902, lorsque Boland rentre définitivement en Europe, Drapier est-il tout naturellement désigné pour le remplacer. Il termine ce premier terme le 29 décembre 1903 avec les meilleurs cotes du directeur des Finances Delhaye.

Rentré en Belgique le 18 janvier 1904, il en repart le 20 juillet pour effectuer à Boma un deuxième séjour, toujours en qualité de géomètre, mais exerçant effectivement les fonctions de conservateur des titres fonciers. Au mois d'août 1907, il est autorisé à prolonger d'un an son terme de service et il ne quitte l'Afrique que le 14 juillet 1908, après avoir mérité les notes les plus élogieuses de l'inspecteur d'État Warnant, des vice-gouverneurs Fuchs et Lantonniois et du gouverneur général baron Wahis.

Un arrêté royal du 4 janvier 1909 le nomme alors conservateur en titre ; c'est en cette qualité qu'il quitte Anvers pour la troisième fois le 29 janvier 1909. Il réside encore à Boma jusqu'au 12 juillet 1910 et il est ensuite désigné pour aller exercer ses fonctions au Katanga qu'il gagne par la voie du Cap. Son troisième terme achevé, il quitte le Congo le 26 mars 1911 et va s'embarquer à Capetown le 5 avril à destination de la Belgique.

Du 22 septembre 1911 au 13 décembre 1913, il effectue à la Colonie un quatrième séjour au cours duquel il est autorisé à continuer ses services pour une période de cinq années après l'expiration du terme de dix ans fixé par le nouveau statut des fonctionnaires d'Afrique, intervenu le 27 mars 1912.

Deux mois avant la première guerre mondiale, il s'embarque pour la cinquième fois à destination du Congo où il arrive le 22 juin 1914, mais à la suite d'une réorganisation des services de la Colonie survenue après l'ouverture des hostilités en Afrique, il est déjà mis en congé en novembre de la même année et il regagne

la France, *via* Lisbonne, à bord du vapeur portugais *Loanda*. Il est cependant rappelé presque aussitôt sur le territoire de la Colonie où il revient le 7 février 1915 pour assurer la direction du Service des Terres et également, à titre provisoire, celle du Service de l'Agriculture. En juin 1917, viennent s'ajouter à ces fonctions déjà absorbantes, celles de commissaire de district du Bas-Congo qu'il exercera pendant environ deux mois. Après un séjour prolongé, au cours duquel il a dû fournir un effort particulier à la suite des circonstances nées de la guerre, sa santé s'est quelque peu altérée et un congé lui est accordé à la date du 17 juillet 1919, date de son départ de Boma, jusqu'au 17 avril 1920.

Drapier effectue alors son septième voyage vers l'Afrique. Il vient d'être nommé, par arrêté royal du 22 mars 1920, directeur d'administration à titre personnel. Tout en continuant à assumer la direction du Service des Terres, il est désigné, à partir d'octobre 1920, pour exercer les importantes fonctions de secrétaire général-assistant du gouverneur général. En novembre 1921, il est confirmé dans le grade de directeur d'administration et prend rang en cette qualité, dans la hiérarchie, à la date du 10 mai 1918. Il est chargé en même temps d'assurer momentanément, en l'absence du titulaire, l'expédition des affaires courantes du Service de l'Agriculture, comme il l'avait déjà fait précédemment. Lors de la réorganisation du Service des Terres, en 1922, il est investi des fonctions, nouvellement créées, de conservateur en chef des titres fonciers et enfin, nommé directeur général le 1^{er} janvier 1923. A son retour en Europe, en février 1923, il compte près de vingt ans de présence effective en Afrique.

Malgré cette carrière déjà longue, au cours de laquelle ses brillantes qualités lui ont permis d'atteindre une situation enviable dans l'administration de la Colonie, Drapier sollicite et obtient, en 1924, l'autorisation de continuer ses services au Congo pour une nouvelle période de deux ans. Le 18 mars 1924, le *Thysville* l'emporte d'Anvers pour un huitième séjour en Afrique où il va reprendre ses anciennes fonctions de conservateur en chef des titres fonciers. A l'expiration de ce terme de deux ans, il est mis fin, à sa demande, à sa carrière coloniale et il est autorisé à porter le titre honorifique de son grade. Il rentre définitivement en Belgique le 30 avril 1926.

Lors de son premier séjour au Congo, Drapier avait rédigé une *Note sur le Régime foncier au Congo* qu'il avait livrée à la publicité dans *La Belgique coloniale* (1902, p. 565).

Porteur de l'Étoile de service en or à cinq raies, il était également officier de l'Ordre

Royal du Lion, officier de l'Ordre de la Couronne et chevalier de l'Ordre de Léopold.

7 mars 1953.
A. Lacroix.

[L. H.]

Reg. matr. Fin. n° 167. — *Bull. de la Sté roy. de Géogr. d'Anvers*, 1907-1908, p. 497.

DREES (*Frederick*), Mécanicien allemand (R. I.).

Engagé le 1^{er} septembre 1881 en qualité de mécanicien au service du Comité d'Études du Haut-Congo, il arrive à Boma, où il est commissionné pour le Stanley-Pool ; il atteint Léopoldville à la fin de l'année et se voit désigné pour le steamer *En Avant* qui doit participer aux expéditions que Stanley entreprendra vers le Haut en vue d'établir des postes échelonnés sur le fleuve. Stanley, Braconnier, Eug. Janssen sont là pour y prendre leurs dispositions concernant ces expéditions. Le 19 avril 1882, Stanley monte avec Janssen sur l'*En Avant* que conduiront Christophersen et le mécanicien Drees. Le vapeur remorque une baleinière et deux canots emportant 49 noirs. Le 26 avril 1883, l'*En Avant* est devant Msuata où Stanley établit un poste qu'il confie à Janssen. Des questions administratives le rappelant vers le Bas, Stanley redescend avec l'*En Avant* à Léopoldville où il charge Drees de remplacer à bord du *Royal Flamini* qui, malade, doit rentrer en Europe. En 1883, Stanley confie à Drees le montage de l'*A. I. A.* ; il lui adjoint un autre mécanicien et une équipe de forgerons, la flottille devant être prête, au complet, le plus tôt possible en vue d'une nouvelle expédition de reconnaissance sur le haut-fleuve. Le 9 mai 1883, les trois vapeurs *A. I. A.*, *En Avant* et *Royal* quittent Léopoldville, ayant à bord Stanley, Coquilhat, Vangele, Roger, le capitaine de steamer Anderson, les mécaniciens Drees, Binnie, Brown et 73 soldats zanzibarites. Le 13, la flottille est à Msuata, le 2 juin à Lukolela. On s'arrête enfin à Wangata où Stanley jette les fondements d'une station dont il confie le commandement à Vangele assisté de Coquilhat. Ce poste important fixé, Stanley redescend avec Drees à Léopoldville où ils arrivent le 4 juillet 1883. Drees se remet à la besogne de réparation des vapeurs qui doivent être en ordre de marche pour une très prochaine et importante expédition. Cette fois, c'est Hanssens qui va monter vers l'Équateur et au delà. Accompagné de Wester, Amelot, Courtois et des marins Nicholls, Guérin et Drees, répartis entre l'*En Avant* et l'*A. I. A.*, Hanssens quitte Léopoldville le 23 mars 1884 ; le 3 avril, les steamers stoppent à Bolobo, le 17 avril à la station de l'Équateur où il est décidé

que Vangele laissant la garde du poste à Coquilhat accompagnera Hanssens dans la tentative de pénétrer dans l'Ubangi. Ils y réussissent le 21 avril 1884.

À la fin de l'année, son contrat achevé, Drees redescend vers Boma et regagne l'Europe le 19 novembre 1884. Son esprit d'initiative, son courage, sa ténacité pendant ses trois années d'Afrique lui valurent l'Étoile de service le 30 janvier 1889.

On ne sait ce qu'il devint dans la suite.

4 août 1952.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 58. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, pp. 66, 72, 78, 79, 80, 89, 91. — H. M. Stanley, *Cinq années au Congo*, p. 542. — H. Depester, *Les pionniers belges au Congo*, Duculot, Taminés, 1927, p. 46. — *Bull. Soc. belg. Géol.*, 1884, p. 380. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rozex, Brux., 1894, p. 104. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, p. 36.

DROMAUX (*Th.*), Missionnaire des Pères Blancs (Strazeele, France, 5.5.1849 — Galula, 9.6.1909).

Le Père Dromaux fit partie de la première caravane des Pères Blancs partie sur l'ordre de Mgr Lavigerie pour la zone musulmane de l'Afrique centrale. Embarquée à Marseille le 21 avril 1878, la caravane débarqua à Zanzibar et gagna Tabora où elle se divisa en deux groupes, l'un dirigé sur le Nyanza ou lac Victoria sous la conduite du R. P. Livinhac ; l'autre, destiné au Tanganika, et comprenant les PP. Pascal, Augier, Deniaud et Dromaux. Ce dernier groupe atteignit Udjiji fin janvier 1879. Le P. Pascal qui le dirigeait et était mort en cours de route, fut remplacé dans cette charge par le Père Deniaud. Les religieux comprirent très vite qu'Udjiji était peu propre à la formation d'un centre d'évangélisation. D'une part, les protestants y étaient déjà installés et, d'autre part, les musulmans en avaient fait une base importante du trafic d'esclaves. Les missionnaires décidèrent de laisser seulement à Udjiji une procure qui devait servir de poste de liaison et de fixer la mission elle-même plus au Nord. Déjà, en mai, les PP. Deniaud et Dromaux portaient en reconnaissance afin de choisir l'emplacement convenable dans une contrée qu'ils jugeaient très peuplée et susceptible de recevoir leur enseignement. Aussi, dès juillet, les missionnaires quittaient Udjiji pour la région du chef Bikari, sur la rive N. E. du lac ; bien accueillis, ils s'établirent chez le frère de Bikari, le chef Rumonge. L'installation de la mission du Tanganika était donc chose accomplie ; mais elle allait bientôt connaître des heures tragiques. Les esclavagistes dominaient tout le lac, dont

les rives étaient sous la coupe du grand chef arabe Munie Heri, d'Uvira, qui y régnait en maître pour le compte de son suzerain, le sultan de Zanzibar (Munie Hrie signifiait *le possesseur du bonheur*, allusion à sa grande puissance).

Quoique son maître lui eût recommandé de protéger les missionnaires et de leur laisser la liberté d'exercer leur culte, Munie Heri suscita maintes difficultés aux religieux de Rumonge. La situation y étant devenue critique, les PP. Dromaux, Deniaud et Augier quittèrent Rumonge et regagnèrent Udjiji pour y attendre des temps meilleurs.

Sur ces entrefaites, avec l'appui de Léopold II, Mgr Lavigerie organisait en Europe une deuxième caravane, laquelle, sur les conseils et les renseignements fournis par les missionnaires de la première caravane, se fit accompagner, par mesure de prudence, d'anciens zouaves pontificaux volontaires, destinés à défendre éventuellement par les armes les missionnaires contre les esclavagistes. Cette deuxième caravane qui comprenait neuf prêtres, 3 frères et 6 zouaves pontificaux, arriva à Zanzibar au début d'août 1879. A Tabora, elle se scinda en trois groupes, le premier à destination du lac Victoria, le 2^e du Tanganika, le 3^e pour une nouvelle mission à ériger dans l'Unyamwesi et appelée à établir la liaison entre les missions du Victoria et celles du Tanganika.

Des vides s'étant creusés au cours du voyage, ce plan fut en partie abandonné; deux prêtres et un laïc atteignirent en avril 1880 la mission du Victoria, tandis qu'en mars 1880, trois prêtres, un frère et trois zouaves arrivaient à Udjiji. Grâce à ces renforts, la mission de Rumonge fut reprise et on fit des préparatifs pour l'établissement d'un poste à la rive occidentale du lac, au Masenze.

L'expédition belge Cambier étant arrivée à Karema en août 1879, les missionnaires, forts de cette présence, décidèrent de se fixer en face de Rumonge, sur la rive Ouest du lac, à Mulweba. Le P. Delaunay, nouvel arrivé, s'y installa, tandis que les Pères Dromaux, Moncet, Deniaud et Augier restaient à Rumonge (novembre 1880). Le mécontentement des esclavagistes s'accrut à cette nouvelle. Rumonge fut de nouveau la cible des attaques de la part des Arabes qui firent massacrer sous un prétexte futile les Pères Deniaud et Augier et le Zouave D'Hoop. Les religieux échappés à la tuerie, les Pères Dromaux et Moncet et le Frère Jérôme, s'enfuirent à la mission de Mulweba. Les Pères Delaunay et Dromaux s'y consacrèrent surtout à l'instruction et à la formation des enfants et se livrèrent à l'étude du Kiswaéli et du Kiwazanze. La mission de Mulweba tint bon malgré les difficultés suscitées par les esclavagistes. Mais

toutes les tentatives faites pour reprendre pied à la rive orientale du lac, dans l'Uzige, l'Urundi et l'Usumbura, furent vaines. La 3^e caravane de Pères Blancs arriva le 5 février 1881, à Mda-buru, dans l'Ugogo. Ces missionnaires, parmi lesquels était le Père Guillet, s'arrêtèrent à Tabora où ils achetèrent au Dr Vanden Heuvel, agent de l'Association Internationale Africaine, une propriété qu'il y possédait personnellement et qu'il céda pour 1.000 piastres ou 5.000 F (août 1881). Le Père Guillet y fit installer un orphelinat pour enfants noirs rachetés aux esclavagistes.

A Mulweba, où le Père Dromaux se dépensait courageusement, les catéchumènes devenaient de plus en plus nombreux. L'emplacement fut bientôt trop exigü pour le développement des villages chrétiens et des cultures; c'est pourquoi il fut décidé de transférer l'orphelinat de Mulweba dans un autre endroit, tandis qu'on continuerait à s'occuper de l'évangélisation des indigènes à Mulweba même. Le Père Dromaux et le capitaine Joubert allèrent à la recherche d'un emplacement convenable pour l'établissement de l'orphelinat. Ils explorèrent la baie de Burton et abordèrent chez Kasuku, frère du chef Pore, qui commandait l'Ubwari et l'isthme reliant cette presqu'île à la côte occidentale du lac. Pore se montra bien disposé envers les missionnaires et les engagea à s'installer chez Kasuku, comptant ainsi protéger ce dernier contre les exigences des Wangwana qui ne cessaient de le harceler.

Malheureusement à deux lieues de distance se trouvait un poste arabe fondé par Rimaliza en 1882; le projet de Kasuku fut momentanément abandonné et le Père Dromaux retourna à Mulweba, recueillant en cours de route un grand nombre d'indigènes qui fuyaient devant les Arabes. A l'arrivée du P. Guillet à Mulweba, le projet d'installation chez Pore reprit corps; on se proposa d'exploiter ses bonnes dispositions et de faire de son territoire le noyau d'une communauté chrétienne. Mais pour parer à toute éventualité d'attaque arabe voisine, on décida de créer un élément militaire formé de volontaires qu'on nommerait les *Frères Armés*.

Le 10 juin 1883, les Pères Moinet, Moncet et Dromaux et le capitaine Joubert quittèrent Mulweba pour se rendre chez Pore avec l'autorisation du gouverneur Munie Heri dont il convenait de respecter les prérogatives. Le 12 juillet 1883, les constructions commencèrent chez Kasuku; ce fut le noyau de la mission de Kibanga, et on y transféra l'orphelinat de Mulweba.

La 4^e caravane de Pères Blancs était arrivée à Udjiji, avec les Pères Coulbois, Vyncke et Landeau et le Frère Gérard. Le Père Coulbois

vint rejoindre ses collègues à Kibanga le 27-décembre 1883.

Bientôt l'Association Internationale Africaine allait aider les missionnaires à créer de nouveaux postes au sud du lac et au Maniema, par crainte, écrivait le P. Coulbois, de voir les Anglais occuper le territoire à leur profit.

A la suite des expéditions belges par la côte orientale d'Afrique, Mpala fut fondée par Storms le 4 mai 1883. La réussite de Storms à Mpala engagea les Pères Blancs de Mulweba et de Kibanga à s'installer à proximité du poste de l'État. Storms les y aida et ainsi naquit la mission de Kapakwa, à un jour de marche au Sud de Mpala. Toute la côte occidentale du lac passait peu à peu sous l'influence des missionnaires catholiques. Le 25 avril 1885, les Pères Dromaux et Coulbois faisaient chez le chef Pore une nouvelle démarche pour le gagner à leur cause. Lorsque fin mai 1885, Storms fut sur le point de partir pour l'Europe, il confia les postes de Karema et de Mpala aux Pères Blancs. Le 8 juillet 1885, les Pères de Kapakwa s'établirent à Mpala, qui fut, de tous les postes missionnaires du Tanganika, celui qui demeura intangible aux attaques des esclavagistes, grâce surtout à la protection de Joubert et de ses troupes.

Le Père Dromaux qui avait été un des principaux fondateurs des missions du Tanganika et avait exercé avec un inlassable dévouement son apostolat dans presque toutes les régions voisines du lac, était en juillet 1889 à Karema quand y passa Mgr Bridoux, vicaire apostolique, au cours de sa tournée d'inspection. Il ne ménagea pas au zélé missionnaire ses félicitations et ses encouragements. Pendant vingt ans encore, le Père Dromaux allait continuer auprès de ses chères ouailles son œuvre émancipatrice. Il mourut en 1909, dans un petit poste encore assez récent, Galula (mission St Maurice).

21 avril 1953.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Fr. Coulbois, *Dix années au Tanganika*, Limoges, 1901, p. 1135. — Rinchon, *Missionn. belg. Congo Brux.*, 193, p. 9. — *Ann. Miss. cath. Congo belge*, 1935, p. 71. — Fr. P. Storme, *Evangelisatiepogingen in Afrika* pp. 484, 490. — *Biogr. Col. Belge* I. R. C. B., t. II (Mgr Bridoux) ; t. III (R. P. Guillet).

DRUART (*Porphyre-Augustin*), Sous-lieutenant (Quaregnon, 12.6.1862 — Poste de Bomokandi, 10.2.1898). Fils de Charles-Louis et de Dufrasne, Isabelle-Augustine.

Après ses études moyennes, il entra à l'âge de la milice, au 2^e Chasseurs à cheval, le 14 novembre 1891 ; brigadier le 15 novembre 1892, maréchal des logis le 15 novembre 1894, il avait été promu sous-lieutenant de réserve le

19 juin 1897 quand il s'engagea comme sous-lieutenant de la Force Publique à l'É.I.C. Embarqué à Anvers le 6 août 1897, il fut désigné pour l'Uele, zone de la Makua, le 7 septembre 1897. Il quitta Boma le 9 septembre et monta au poste de Bomokandi. Il y était de quelques mois à peine quand il fut atteint de gastro-entérite aiguë qui l'emporta le 10 février 1898.

19 juin 1956.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Référence : Reg. matr. n° 2102.

DUCHESNE (*Charles-Marie-Nestor*), Vice-gouverneur général au Congo belge (Molenbeek-Saint-Jean, 1.9.1881 — Saint-Gilles, 17.11.1945). Fils de Nestor et de Wenger, Catherine ; époux de Bagot, Rachel.

Horticulteur spécialisé, le père de notre colonial fut chargé, peu après la naissance de son fils Charles (que, dans l'intimité, on appelait : Carly), de la direction de l'École provinciale d'Horticulture de Huy. C'est ainsi que son fils fit ses humanités au Collège Saint-Quirin du chef-lieu hesbignon et son droit à l'Université liégeoise de l'État où il eut pour maître, entre autres, le civiliste Galopin, futur conseiller colonial.

Ses études achevées, il s'inscrira au barreau hutois et s'y occupera, principalement, d'œuvres culturelles et sociales et, singulièrement, d'un cercle polyglotte, jusqu'au moment où il entrera au service de l'État indépendant du Congo, le 30 octobre 1907, en qualité de magistrat à titre provisoire (catégorie C du statut en vigueur à l'époque).

Ayant pris bord sur le *Bruxellesville*, à Anvers, le 5 décembre 1907 et rendu à Boma dans les derniers jours du mois, il y fut aussitôt désigné, par arrêté du Gouverneur général, pour remplir les fonctions du substitut suppléant du procureur d'État près le Tribunal de 1^{re} instance de Boma. Le 19 mai 1908, un nouvel arrêté le chargeait des mêmes fonctions au Parquet de Coquilhatville. Le 4 juin suivant, il était désigné en qualité de juge suppléant occasionnel au Tribunal auprès duquel il exerçait en ordre principal ses fonctions d'officier du Ministère public. Et, par la suite, après la reprise de l'É. I. C. par la Belgique, il serait encore chargé par ordonnances du procureur général désormais compétent pour de telles désignations, des fonctions d'officier du Ministère public près le Tribunal territorial de Nouvelle-Anvers et près les Conseils de guerre de la Mongala, des Bangala et de Lisala.

Les juridictions équatoriales avaient fort à faire, à l'époque, pour instruire et juger les

faits graves dénoncés à la Commission d'Enquête de 1904 par divers accusateurs et d'autres non moins graves dénoncés au procureur d'État Vogt, en 1907, par certain agent de la Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo, l'Allemand Dörpinghaus, diplomatiquement appuyé, faits auxquels s'intéressait tout particulièrement Émile Vandervelde. C'est ainsi qu'à la fin de son terme, après de nombreuses instructions itinérantes, Duchesne connaissait parfaitement la plupart des territoires qui formeraient, quelque dix ans après, ce qu'il appela toujours : sa chère province pauvre.

Descendu, en fin de terme, à Boma, le 22 juin 1910, Duchesne y fut encore désigné, pour un mois, en qualité de juge suppléant près le Tribunal de 1^{re} instance. On ne perdait pas de temps à l'époque. Il s'embarqua le 21 juillet suivant, sur le *Mandingo*, pour rentrer en Belgique, y présenter le mémoire qui assurerait son entrée à titre définitif dans la magistrature congolaise, et, en fin de congé, se voir nommé par un arrêté royal du 14 décembre, juge suppléant près le Tribunal de 1^{re} instance de Coquilhatville.

Ayant pris bord à Anvers, le 24 décembre 1910, sur le *Léopoldville*, il est à Boma le 13 janvier seulement, le voyage ayant été quelque peu allongé par les escales faites à Santa-Cruz de Tenerife, à Free-Town, à Dakar, à Grand-Bassam et à Conakry. Il est aussitôt et coup sur coup désigné en qualité de substitut du procureur d'État près le Tribunal de 1^{re} instance de Boma et le Tribunal territorial de Matadi (14 janvier 1911), officier du Ministère public près le Tribunal d'Appel de Boma (1^{er} février 1911) et procureur d'État suppléant près le Tribunal de 1^{re} instance de Boma (13 février 1911), fonctions qui ne s'excluent aucunement l'une l'autre, mais qui se cumulent, en fait, assez rarement. Duchesne les cumulera parce que le Tribunal d'Appel de Boma va devoir faire une fin à l'affaire Arnold, que l'accueil fait par le beau monde de la capitale à ce prévenu de faits graves, mais quelque peu d'époque, au temps du moins où ils s'étaient produits, fait quelque scandale et a même préoccupé, sur intervention d'É. Vandervelde, le Parlement métropolitain ; que les magistrats de résidence ancienne à Boma se trouvent quelque peu embarrassés par leurs rapports nécessairement quotidiens avec les indiscrets amis de l'accusé et qu'à tout prendre, l'ancien substitut itinérant de Nouvelle-Anvers et de la Mongala connaît mieux que quiconque les lieux qui furent témoins des faits à sanctionner. On se permet, à propos de ce procès Arnold, de renvoyer le lecteur de cette notice à la notice consacrée à Arnold dans le Tome III de cette

Biographie coloniale belge, colonnes 19 et suivantes.

L'affaire Arnold jugée, Duchesne est renvoyé à Coquilhatville, où il est juge suppléant par décret, mais commissionné comme procureur d'État suppléant. Il y reçoit du Ministre Renkin, à la suite d'une nouvelle intervention diplomatique appuyée par Émile Vandervelde, l'ordre de confier à l'un de ses substituts, tous autres devoirs suspendus, la mise en jugement des agents de la S. A. belge pour le Commerce du Haut-Congo dénoncés en 1907 par Dörpinghaus. A vrai dire, la plupart des prévenus ont de longtemps pris la fuite. Mais il faut donner à la vindicte publique, à quelque prix que ce soit, les satisfactions judiciaires auxquelles elle a droit. Ces satisfactions tiendront en une ou deux douzaines de jugements rendus par défaut contre prévenus européens et contradictoirement entre le Ministère public et des prévenus de couleur qui furent parfois autant victimes que complices de leur coprévenus, et quelques condamnations platoniques à dommagés-intérêts en faveur d'indigènes dont le séjour en témoins au chef-lieu du District renouvelle, sans qu'ils l'aient du tout demandé, d'ineffables douleurs de longtemps oubliées. Mais, tandis que ses substituts s'acharnaient de leur mieux à cette assez peu enthousiasmante action, Duchesne était rappelé à Boma où un arrêté royal du 6 mars 1912 l'avait nommé procureur d'État et, moins d'un an plus tard (20 février 1913), désigné comme Procureur général suppléant, il était envoyé le 20 avril suivant, pour inspection au Kasai où venait d'éclater certaine affaire Cambier où se trouvait mis en cause, à la fois, l'honneur sacerdotal d'un missionnaire qui savait se défendre, et la conscience professionnelle de certains magistrats.

Dès novembre 1911, le leader socialiste É. Vandervelde, toujours attentif à ce qui se passait au Congo, dont il voulait sans doute que l'Administration, désormais belge, fût toujours sans reproche, avait interpellé le ministre des Colonies Renkin à propos de tolérances regrettables dont auraient bénéficié, de la part de certains fonctionnaires, certaines pratiques illégales du préfet apostolique du Kasai, le scheutiste flobecquois Emeri Cambier, l'un des plus anciens missionnaires belges du Congo, l'un des défenseurs reconnus de notre occupation lors de l'historique révolte de Luluabourg, très hautement estimé de tous les Européens établis à quelque titre que ce fût dans sa Préfecture. Renkin avait répondu très nettement à l'interpellateur, au cours d'un débat auquel avaient pris part, notamment, Charles Woeste, Paul Hymans, Victor Tibbaut

et Fulgence Masson, et qui s'était clôturé par un vote de confiance de la Chambre des Représentants. Le nom d'un jeune magistrat avait été avancé, au cours de la discussion, par les adversaires du missionnaire. Il en avait été de même, en février 1912, lors de la discussion, à la Chambre, du budget du Congo, et en mars suivant, au Sénat.

En janvier 1913, la Ligue pour l'Évangélisation des Noirs fut saisie d'une façon quelque peu inattendue d'une plainte sévère de M^r Roelens, prélat universellement respecté, contre certains fonctionnaires par lui accusés de sectarisme antimissionnaire et, en même temps, d'une plainte du préfet apostolique du Kasai contre les magistrats du Parquet de Lusambo, le jeune substitut P. M. Leclercq, déjà visé ci-dessus, et son chef, le Procureur d'État norvégien Munch Larsen Naur, à qui le plaignant reprochait légèreté à la fois et partialité dans la conduite d'une enquête qu'ils avaient ouverte à son propos. Interpellé à ce sujet par le représentant catholique Verhaegen, Renkin, qui était en possession depuis novembre 1912 de la plainte du T. R. P. Cambier, de la réponse du procureur d'État Munch Larsen Naur et d'un premier rapport du procureur général de Boma, ne dissimula point que la plainte défensive du prévenu Cambier était de nature à émouvoir, mais ajouta qu'il n'oserait, sans plus ample informé, mettre en cause la conduite de ses deux magistrats. Mais l'informé plus ample dont il avait parlé, s'avérait d'autant plus nécessaire qu'au Vatican même l'affaire avait fait quelque éclat.

Duchesne fut chargé de tout tirer au clair. Le drame se termina par la condamnation d'une jeune fille muluba du chef d'imputations calomnieuses, le déplacement du magistrat qui avait accueilli ces imputations d'un accueil imprudemment encourageant et la disparition par mort avenue entre-temps du chef de parquet scandinave qui eût dû amener son substitut à plus de pondération. Quant au T. R. P. Cambier qui avait fêté, à Luluabourg, le 20 novembre 1912, son jubilé de 25 années de prêtrise, il donna, en juillet 1913, sa démission des fonctions de préfet apostolique et reentra définitivement en Belgique, chéri des anciens coloniaux belges qui le prirent comme aumônier, dans le bataillon Chaltin, aux premiers jours de la guerre de 1914-1918.

Justice ainsi rendue, Duchesne reentra en congé, le 8 août 1913. Dès le 31 octobre suivant, un arrêté royal le nommait substitut du procureur général près la Cour d'appel de Boma.

Le 8 janvier 1914, pour la troisième fois, Duchesne s'embarque à Anvers, à bord de l'*Anversville*, cette fois. Il arrive à Boma le 25 et y entre en fonctions, conjointement avec

son collègue M. V. Van den Broeck, sous le procuratorat général d'Herman Weber, dont on trouve la notice au Tome III de cette *Biographie*, colonnes 912 et suivantes. Au cours de ce terme et au temps où M. Van den Broeck, son aîné, remplace, en intérimaire, le procureur général en congé, Duchesne est envoyé en mission d'inspection dans le Haut-Congo et, singulièrement, dans le Haut-Ituri où des vols d'or commis au préjudice des Mines domaniales de Kilo et de Moto, certaines pénétrations de *Trekboeren*, cultivateurs et éleveurs, arrivés par l'Uganda, certaines révoltes de groupements walendu auxquels on avait imposé un chef Munyoro et certaines exagérations commises dans la répression de ces révoltes, comme aussi le problème posé par la conciliation des postulats d'un rendement minier que le Département belge des Colonies en exil souhaitait voir s'accroître, avec les exigences de la légalité et de l'humanité, appelaient la présence d'un haut magistrat chevronné. Au cours de cette inspection qui lui fit traverser toute la forêt équatoriale de Stanleyville au Nepoko, toute la région minière de l'Ituri et une bonne partie des deux Uele, Duchesne rencontra le directeur des Travaux publics Martens, envoyé par Renkin dans la région minière, aux fins auxquelles on vient de faire allusion.

Rentrant en Europe, pour congé statutaire, Duchesne prit bord à Boma, le 20 septembre 1917, sur l'*Albertville*. Il passa ce congé à Bordeaux, non sans se rendre, de temps à autre à Sainte-Adresse, à l'appel du ministre Renkin qui le nommait, dès le 11 novembre 1917, secrétaire général assistant du Gouverneur général.

Arrivé à Boma, le 7 mai 1918, à bord de l'*Anversville*, le nouveau secrétaire général y exerça ses importantes et souvent délicates fonctions jusqu'au 28 mai 1919, date à laquelle il fut désigné par ordonnance pour exercer les fonctions de commissaire général assistant le Gouverneur de la Province orientale au départ en congé du commissaire général en fonctions, F. V. A. Tombeur. Il remplacerait peu après, à la tête de la Province orientale, le gouverneur A. de Meulemeester en congé et recevrait à Stanleyville le ministre des Colonies Louis Franck en voyage d'études et d'inspection. Le 17 août 1919, un arrêté royal le déchargeant du Secrétariat général le nommerait Commissaire général assistant en titre et c'est en cette qualité qu'à la rentrée de congé d'A. de Meulemeester, il reprendrait le gouvernement de la Province équatoriale que venait de quitter M. A. Engels.

Arrivé depuis peu à Coquilhatville, pour lui déjà pleine de souvenirs, il eut à y recevoir, du 2 au 5 mai 1921, le Gouverneur général Lippens, entré dans la Colonie par le Katanga et se

rendant, à petites journées de prises de contact, par tous moyens de communication, dans sa future capitale. Les deux hauts fonctionnaires, assistés de leurs chefs de service, du chef du Parquet de la Province et du commandant provincial de la Force Publique, mirent au point les mesures d'apaisement et, parfois, de dédommagement, rendues nécessaires par une récente révolte de peuplades mongo ou apparentées aux Mongo qui avait mis à feu et à sang la plupart des territoires compris entre la Haute-Lukenie, la Haute-Luilaka, la Salonga, la Lomela et singulièrement, ceux qui, de longue date, étaient concédés à la S. A. belge pour le Commerce du Haut-Congo sous le nom de Bloc de la Busira ou Bus-Bloc.

Cette révolte avait mis en évidence la nécessité de chercher, en même temps qu'une conciliation équitable et sincère des intérêts des exploitants européens de certains territoires et de ceux des populations y établies et constitutives de la seule main-d'œuvre à y utiliser, une conciliation également consciencieuse et durable entre les intérêts des concessionnaires européens de droits fonciers de conception européenne et ceux des titulaires immémoriaux de droits immémoriaux de conception bantoue sur les mêmes terrains. On trouvera un exposé signé de trois étoiles mais dont l'auteur de cette notice est à même de percer l'anonymat, consacré par Duchesne au problème de la main-d'œuvre dans le numéro du 15 janvier 1924 de la *Revue sincère*, revue littéraire belge extrêmement indépendante et qui eut belle audience en son temps [1]. (*)

Quant au problème de la conciliation des droits fonciers européens et indigènes en conflit réel persistant au Congo malgré le règlement légal qu'en avait édicté la législation domaniale de l'État indépendant de Congo et qu'avait plus ou moins aménagé la législation contemporaine de la Reprise, il allait aboutir, à l'instigation de Duchesne et de ses conseillers et collaborateurs de Coquilhatville, à une politique foncière de contrats appelés tripartites et qui fut légalisée par une ordonnance du Gouverneur général en date du 30 septembre 1922, bientôt complétée par d'autres ordonnances du 15 mars 1923 et du 2 janvier 1927.

Dans l'entre-temps, Duchesne était rentré en congé à bord de l'*Anversville* parti de Boma le 22 janvier 1922. Son congé qui expirait au début de juillet à Bruxelles, fut prolongé pour raison de service, le Gouverneur général également rentré en congé désirant examiner avec son gouverneur de province, avant le départ de celui-ci, certains problèmes nouvellement posés dans sa province.

(*) Les chiffres entre [] renvoient à la bibliographie, col. 285.

Embarqué à Anvers, le 10 août, sur l'*Élisabethville* qui allait faire escale exceptionnelle à Casablanca où des membres du Cabinet de M. Lippens devaient préparer une prochaine entrevue du Gouverneur général du Congo belge avec le résident général français au Maroc, Duchesne regagne cette province riche en hommes mais si pauvre en produits, riche en biefs navigables mais si pauvre en installations portuaires, riche, oh ! riche en marais truffés de résines fossiles, mais si pauvre en terres fertiles propres à la culture, riche encore en forêts recéleuses de palmeraies, mais pauvre en équipement et en bonnes volontés pour leur exploitation, riche en gibier que la chasse a éloigné des centres, mais si pauvre en bétail, à peine mieux outillée qu'en octobre 1908. Il aura fort à faire, notre ancien magistrat, pour obtenir de ceux qui détiennent en haut lieu les cordons de la bourse, qu'ils s'intéressent enfin à ces terres qui ne tentent guère aucun investissement, et à leurs habitants confits dans leur hédonisme coutumier. C'est à résoudre les problèmes posés par la rencontre de ces quelques richesses et de tant de pauvretés que va s'attacher désormais, et jusques à la fin d'une longue carrière, le gouverneur Duchesne, non sans difficultés, ni sans nécessaires attermoissements, mais sans jamais une heure de découragement, quitte à chercher parfois les appuis qu'il lui faut et qu'on lui lésine en haut lieu, dans un secteur privé qui le comprend, le prise et le soutient toujours, sans jamais l'amoindrir d'une compromission. Missions catholiques ou protestantes, sociétés commerciales belges ou étrangères, colons grands ou petits soutiendront de leur mieux cet Administrateur qui ne vise à rien d'autre qu'au bien de sa Province et de ceux qui l'habitent.

On le voit désormais animé du souci d'un équipement complet et d'un embellissement de surcroît de son chef-lieu qu'il ne réalisera, le plus souvent du moins, que par les moyens du bord et grâce au dévouement d'un personnel duquel il peut tout obtenir, mais qui seront, en fin de compte, parfaite réussite... en 1929.

D'autres soucis d'ailleurs encombreront ses heures dans les années qui vont de 1922 à 1929, de son Proconsulat. L'attitude des sociétés commerciales établies dans sa Province n'était pas toujours des plus sociales, comme on dit aujourd'hui, à l'endroit de leurs employés et gérants de factoreries et ceux-ci avaient une regrettable tendance à se « rattraper » (c'était le terme reçu) sur le dos d'employés de couleur, trafiquants, capitas, ambulants, le plus souvent illettrés. D'accord avec un de ses anciens substitués devenu procureur du Roi et qu'il honorait de son amitié, Duchesne prit parti à la fois pour les employés européens insuffisam-

ment ou maladroitement rémunérés et pour des auxiliaires de couleur dont le moins qu'on eût dû exiger, pour leur confier des responsabilités de droit écrit, était sans doute qu'ils sussent lire, écrire et compter.

Peu après sa rentrée à Coquilhatville en septembre 1922, Duchesne y reçut le ministre d'État comte Carton de Wiart qui, dans son carnet de route *Mes Vacances au Congo belge* [2], reproche sa somnolence au chef-lieu de la Province équatoriale. Il oublie de préciser qu'il y débarqua quasi clandestinement un dimanche matin, très tôt, et le quitta le jour même à l'heure du déjeuner qui l'attendait à bord du bateau qui le portait. Il constata cependant que l'Administration faisait tout son possible pour améliorer l'économie de cette Cendrillon et trouva grand déduit à la visite du jardin botanique d'Eala.

Peu après, c'est le gouverneur général Lippens qui, en route pour la Province orientale et les Uele, faisait escale au chef-lieu de la Province de l'Équateur. Il y revisait, d'accord avec Duchesne, la politique indigène formulée un peu précipitamment pendant le congé du titulaire par un intérimaire insuffisamment préoccupé des intérêts légitimes des indigènes déjà détribalisés de la région, et quitta le chef-lieu, assure un correspondant de la *Tribune congolaise*, très satisfait de tout ce qu'il avait vu.

Peu après, Lippens ayant donné sa démission et l'ayant obtenue, c'est l'ancien procureur général et gouverneur du Katanga, Martin Rutten, appelé au Gouvernement général de la Colonie, qui passait à son tour par le chef-lieu de la Province pauvre. Puis, en 1923, Coquilhatville recevait la visite du procureur général De Heem, et, en juin 1924, celle du journaliste Chalux, envoyé spécial de la *Nation belge*, qui, tout en se réjouissant des accomplissements qu'il observait et déplorant quelque peu ce qu'il ne trouvait pas, constatait cependant qu'on travaillait ferme à l'Équateur [3]. A la mi-septembre, c'était le ministre tournaisien Henri Carton, successeur à la tête du Département des Colonies du ministre anversois Louis Franck, accompagné de son chef de cabinet, l'ancien procureur général d'Élisabethville notre confrère M. F. Dellicour, que recevait Coquilhatville, où il rencontra à la fois, avec le gouverneur de la Province, le gouverneur de la province orientale de Meulemeester et le gouverneur de la province du Congo-Kasai, M. Engels. Il y eut de surcroît un important entretien avec la délégation de l'Association des Fonctionnaires et agents de la Colonie dont le gouverneur de la province appuya nettement les trop justes revendications.

Aux mois où ne s'inscrit rien de particulier au *timing* de ses activités, Duchesne prend soin

d'inscrire de longues randonnées à pied ou en pirogue dans les districts soumis à son proconsulat. C'est ainsi notamment qu'en 1923, il consacre quatre mois à l'inspection des territoires de Lisala, Modjamboli, Abumumbasi, Yakoma, Bosobolo, Bangi, Libenge, Gemena, Likimi et Nouvelle-Anvers et que, peu après, il s'en va rencontrer son collègue de Meulemeester à Stanleyville et régler avec lui un échange de populations entre les deux provinces confiées à leurs soins, afin de réaliser en leurs territoires limitrophes une homogénéité ethnique aussi souhaitable politiquement qu'économiquement parlant, indépendamment d'autres déplacements à Basankusu, Boende, Libenge ou ailleurs, déplacements exigés de tous les gouverneurs par leur mission de haute surveillance et de haut contrôle et sur lesquels il n'y a pas lieu d'insister.

Le 4 octobre 1924, Duchesne rentre en congé régulier, par s.s. *Élisabethville*, après avoir confié le gouvernement intérimaire de la Province au commissaire général W. E. Parker et se voit, le 20 décembre suivant, nommé par arrêté royal vice-gouverneur général, gouverneur titulaire de la Province de l'Équateur. Il rembarque à Anvers, le 2 avril 1925, à bord du *Thysville* battant le grand pavois en son honneur et en celui de son collègue Engels nommé lui aussi vice-gouverneur général et titulaire de la Province du Congo-Kasai. Il arrive à Boma le 19 et reprend aussitôt le chemin de son chef lieu.

C'est durant son sixième terme de service que Duchesne verra, dans le triple domaine de l'équipement portuaire et routier, d'un aménagement hygiénique et sanitaire de longtemps urgent et d'un embellissement urbanistique plus nécessaire, peut-être, qu'on ne pourrait le croire, au bon moral et au bon rendement de ses administrés, son chef-lieu prendre peu à peu le visage qu'il en a rêvé. C'est également au cours de ce sixième terme que se crée, entre ses administrés du secteur privé et lui, un climat de sympathie aucunement exclusif d'orages passagers, mais éminemment favorable à toutes les accalmies. Le même climat, d'ailleurs, se crée entre le gouverneur et les missions établies dans sa province : celle des Pères du Sacré-Cœur qui ont remplacé par décision papale les Trappistes de Westmalle établis à l'Équateur depuis 1894 et sont placés sous la houlette de Mgr Van Goethem, missionnaire arrivé au Congo après des années d'apostolat en Papouasie ; celle des Lazaristes du lac Tumba introduits dans la Province sous la conduite du R. P. de Kempeneer, formé à toutes les diplomaties par des lustres d'aumônerie à Constantinople ; les missions plus anciennes des Scheutistes aux Bangala et au lac Léopold II, des Pères de Mill-

Hill dans la Lulonga et des Franciscains dans l'Ubangi, et les missions protestantes d'Upoto, de Bolenge, du lac Tumba, etc.

Quelques voyageurs de marque feront, en ces mêmes années, à la Province pauvre, l'honneur d'une visite qui les y attachera. Et tout d'abord, S. A. R. Léopold de Belgique, duc de Brabant, arrive à Coquilhatville le 7 juin 1925, y passe les troupes en revue, se fait présenter les Européens, retient quelques-uns d'entre eux à déjeuner, en toute simplicité, à bord du *Luxembourg*, conduit par GÖransson, à bord duquel il loge. Il fait, vers la soirée, un premier tour de ville en automobile. Le lendemain, le Prince visite Eala. Le surlendemain, c'est aux écoles, aux hôpitaux, au marché et même à la prison qu'il accorde son attention, toute la matinée. L'après-midi, il assiste à Bakusu, quartier militaire du chef-lieu, à une fête sportive des mieux réussie, puis, à la Résidence au parc tout embaumé par les frangipaniers en fleurs, à une garden-party où le protocole s'oublie parfois en souriant. Le 11, notre hôte quitte le chef-lieu de la Province, mais en emmène le Gouverneur qui lui fera visiter la Mission de l'A. P. C. M. à Bolenge, les établissements Gillespie à Inganda, ceux de la S. E. C. L. I. à Wendji, les plantations de Lukolela, et le conduira de là, par caravane, à Inongo, puis aux rives du Kasai jusqu'à Charlesville et à Tshikapa.

Rentré à Coquilhatville, Duchesne y recevra, en septembre, l'écrivain français André Gide, le cinéaste Marc Allégret et la Duchesse de Trévise, attachée distinguée à l'Institut Pasteur de Paris. Ces trois visiteurs passeront trois jours avec nous et Gide, dans son *Voyage au Congo*, rendra le plus explicite hommage à l'amabilité de ses hôtes, exprimant son émerveillement devant le remarquable hôpital indigène en voie d'achèvement et devant les réalisations d'Eala, pressentant ce que l'on peut attendre, dans l'avenir, d'une entreprise aussi bien « partie » que celle de l'équipement et de la décoration du chef-lieu de la Province dont, assure-t-il, il n'admire pas tant ce qu'il est que ce que l'on espère qu'il sera dans dix ans [4]. A vrai dire ne faudra-t-il pas dix ans pour qu'un écrivain français, M. E. Picard, s'extasie sur les magnificences de ce vaste jardin qu'est devenue la ville broussarde des Vangele, des Bruneel, des Dubreucq et des Borms, et où il exalte la rectitude des grandes artères spacieuses et élégantes, la ligne pure des villas ombrées et retrouve Konakry, cette perle africaine [5].

Mais, le 30 octobre 1925, le Duc de Brabant, son voyage d'études dans le sud et dans l'est de la Colonie achevé, reprend bord, à Stanleyville, sur le *Luxembourg*. Duchesne se porte à

sa rencontre aux limites du territoire confié à son gouvernement, lui fait visiter Bumba, Alberta et Lisala, où le Prince s'intéresse tout particulièrement à une grand-route en construction vouée à desservir la terre des Budja.

En août 1926, c'est l'ancien gouverneur général Lippens qui passe quelques jours à Coquilhatville et y prend part, avec le gouverneur, à l'inauguration d'une Chambre du Commerce et d'une Bourse du Travail de l'Équateur.

Au début de 1927, toujours en plein accord avec les commerçants et avec les missionnaires établis dans sa Province, le Gouverneur, voulant soustraire ses administrés aux toujours plus nombreuses et plus indiscretes sollicitations dont ils sont l'objet, organise et réglemente, pour sa Province, le rassemblement des générosités locales en faveur de toutes les œuvres qui estimeront pouvoir en solliciter le profit. Le Comité *Caritas*, sous la présidence du Gouverneur même, est créé le 19 février 1927. Il réunira, dans l'ensemble des Districts, presque 150.000 F en 1927, plus de 196.000 F en 1928 et plus de 192.000 F en 1929.

Entre-temps se poursuit l'équipement industriel de la cité et un correspondant équatorien de la *Tribune congolaise* signale le développement prodigieux de la ville, précisant que les travaux d'aménagement du port y avancement rapidement.

Mais, le 1^{er} décembre 1927, Duchesne rentre en congé. Ayant pris bord à Boma, en même temps que le Gouverneur général Rutten, sur l'*Anversville*, il arrive à Anvers le 17. Il fera prolonger son congé, pour raisons de service, par arrêté ministériel du 30 mai 1928. Le 29 février 1928, il a épousé, à Uccle, Mademoiselle Rachel Bagot, française de naissance, avec qui il s'embarque à Anvers, le 19 juin, sur l'*Albertville*, et arrive à Banane le 5 juillet suivant.

Comme il accomplira, au cours de ce nouveau séjour, la dix-huitième année de service avec laquelle prend fin son engagement statutaire, il se fera autoriser à continuer ses services à la Colonie, à l'expiration du terme statutaire de dix-huit ans, pour la durée de la période de service en cours, sauf prorogation consentie par le Gouverneur général (arr. min. du 15 mars 1929).

Ce septième terme ne sera pas le moins brillant de sa longue carrière.

A peine rentré à Coquilhatville, il y recevra les Souverains belges, le Roi Albert et la Reine Élisabeth, qui y arriveront, le 10 août, par le s.w. *Luxembourg*. Ils y visiteront, sous la conduite du gouverneur général Tilkens et du vice-gouverneur général Duchesne, la ville pavoisée comme elle ne le fut jamais, le camp de la

Force Publique et ceux des travailleurs, les hôpitaux et les Missions, le jardin botanique d'Eala, les installations industrielles d'Inganda et de Wendji, recevront à leur table les principaux magistrats, fonctionnaires, officiers et chefs de firme du chef-lieu, passeront une soirée à la Résidence et assisteront à une messe basse solennisée à la Cathédrale. Le 11, ils prendront l'avion pour Léopoldville, non sans avoir conforté les responsables de la Province dans leurs principes de justice et d'humanité envers tous et, singulièrement, envers les indigènes.

Précisément, les commerçants de la Province mis en mauvaise humeur par l'apparition sur les marchés étrangers qui leur servent de débouchés depuis 1919, du copal synthétique, pressentant la prochaine survenance d'une crise, contraints par là-même, à ce qu'il leur semble, à une surveillance plus étroite de leur personnel et à de plus âpres exigences de rendement, commencent à se plaindre en slogans de certaine arrogance croissante des indigènes. Ils l'attribuent assez généralement à une indulgence à leurs yeux excessive des Parquets de la Province envers les indigènes. Duchesne arrivera cependant à les apaiser, sans pour autant se brouiller avec des magistrats qu'il a formés, jadis, à leur rôle délicat de gardiens de la Loi et de tuteurs des Noirs.

C'est en ce temps-là que le publiciste et futur homme d'État belge, notre confrère M. Arthur Wauters, visite le Congo et, naturellement, passe par le chef-lieu de sa province centrale. Il notera, dans son reportage [6], l'influence fâcheuse exercée par la concurrence que fait le copal synthétique au copal naturel, qu'il soit frais ou fossile, sur un commerce dont le second était la principale richesse régionale, explique en partie par la crise des incidents turbulents qui ont marqué l'arrestation d'un Blanc convaincu de violences envers un indigène, reproche aux patrons de demander à une diminution des mesures protectrices du travail les moyens de persister sur un marché perdu et, à tout prendre, approuve le Parquet.

Le 15 juillet 1929, s'ouvre à Léopoldville, depuis peu capitale de la Colonie belge, le premier Conseil de Gouvernement à se tenir depuis des années. Il est présidé par le gouverneur général Tilkens. Duchesne y assiste et en revient en avion le 22 juillet, mais pour quelques semaines seulement. Il est en effet désigné par ordonnance du Gouverneur général pour remplacer son chef pendant le congé qu'il va prendre en Belgique à la date du 20 novembre. Comme approche le terme de principe de la carrière de leur gouverneur, les habitants de Coquilhatville imaginent assez légitimement

qu'il va les quitter sans esprit de retour et rentrer en Europe, définitivement, au retour de congé de Tilkens. Ils lui manifestent leur reconnaissance, leur admiration et leur attachement, le 11 novembre, au cours d'une cérémonie dont on ne saurait, ici, songer à résumer les harangues qui en font le mérite, et dont on trouvera attachement dans le texte des journaux de l'époque. Le lendemain, le gouverneur général intérimaire prend le chemin de Léopoldville, ayant confié le gouvernement de « sa » province à M. le commissaire général Jorissen [7].

L'intérim de Duchesne au Gouvernement général, intérim au cours duquel il s'acquit, comme il avait fait à Coquilhatville, toutes les sympathies, devait prendre fin le 24 juillet 1930, date à laquelle le gouverneur prit bord, à Boma, sur l'*Élisabethville*, pour arriver à Anvers le 9 septembre suivant.

Mais, contrairement aux prévisions de ses amis de Coquilhatville, il allait encore prolonger sa carrière, autorisé par un arrêté ministériel du 4 février 1931, à continuer ses services à la Colonie pour une durée à fixer ultérieurement.

Il s'embarque à Lisbonne le 11 février, sur l'*Élisabethville*, arrive à Banane le 27 et gagne aussitôt l'Équateur.

Deux soucis domineront désormais ses activités proconsulaires. Comme il s'est bien rendu compte de la difficulté, pour les commerçants en produits pauvres qu'il administre, de maintenir leurs prix des années fastes dans les années de crise et de la non moindre difficulté où l'on est de faire comprendre aux indigènes récolteurs de gomme copale ou de coconotes, que les fluctuations des prix sur les marchés ne sont pas uniquement manœuvres fantaisistes et attentatoires à leurs droits, Duchesne songea à établir un système de stabilisation des prix reposant sur un principe analogue à celui des caisses de compensation. On ne le suivra pas dans cette voie un peu trop « dirigiste », peut-être, pour l'époque. Son second souci sera celui de l'équipement routier de l'ensemble des districts soumis à son autorité. Il y satisfera sans peine grâce aux excellents commissaires qu'il a orientés, formés, promus et qui lui sont, de surcroît, entièrement dévoués. Ainsi le verra-t-on inaugurer, en 1932, la route de Libenge à Boma-Motenge et, la même année, inviter le gouverneur général Tilkens à inaugurer la route automobile de Lisala à Libenge.

En février 1933, Duchesne allait encore recevoir le Duc de Brabant accompagné cette fois de la Princesse Astrid. Le Prince visita une fois encore, avec le plus vif intérêt, ce jardin d'Eala qui l'avait déjà si vivement intéressé en 1925, tandis que la Princesse s'intéressait plus particulièrement aux hôpitaux et aux œuvres d'assis-

tance sociale du chef-lieu et aux missions religieuses établies dans le voisinage. Les Princes furent reçus, en fin de journée, à la Résidence.

Le 24 mars suivant, Duchesne décida de prendre sa retraite, prit bord à Boma, sur le *Thysville* et se vit accorder par un arrêté royal du 20 juillet suivant fin de carrière honorable et titre honorifique de son grade et de ses fonctions à la date du 25 mars précédent.

Dans les années qui suivirent, il s'intéressa à quelques affaires, devint président du Conseil d'administration de la Société équatoriale congolaise, Lulonga-Ikelemba, administrateur des Plantations de Lukolela, des Mines d'or de Kilo-Moto, du Chemin de fer du Katanga, commissaire à la Société minière de Bafwaboli, etc. [8]. Il s'était particulièrement intéressé au développement de la culture du cacao dans notre colonie et avait contribué, dans une large mesure, à la constitution de l'Union professionnelle des planteurs de cacao du Congo dont il était le président [9].

Il s'occupa aussi, et très activement, des œuvres coloniales d'assistance établies à Bruxelles et notamment de l'Entraide coloniale dont les générosités firent tant de bien durant la dernière guerre.

Il s'éteignit à Saint-Gilles, le 17 novembre 1945, commandeur des Ordres de la Couronne et royal du Lion, officier des Ordres de Léopold et de l'Étoile africaine, porteur de la Médaille commémorative du Centenaire de l'Indépendance belge et de l'Étoile de Service en or à quatre raies en or, commandeur de l'Ordre de Wasa, officier de la Légion d'honneur et de la Couronne d'Italie.

Publications : *Note sur la main-d'œuvre au Congo belge*, in : *Revue Sincère*, Brux., 15 janvier 1924, 175-184. — *Du Droit des indigènes sur les palmeraies naturelles*, in : *Bulletin de la Société liégeoise d'Expansion*, Liège, avril 1925, ad tab. — *Main d'œuvre et produits de cueillette au Congo belge*, in : *Bulletin de la Société liégeoise d'expansion*, Liège, 1928, 312.

21 mars 1956.

J.-M. Jadot.

1. — XXX, *Notes sur la question de la main-d'œuvre au Congo belge*, *Revue Sincère*, Brux., 15 janvier 1924, 175-184. — 2. Carton de Wiart (comte Henry), *Mes Vacances au Congo belge*, Desclée et De Brouwer, Bruges-Paris, s. d., 161 et suivantes. — 3. Chalux, *Un an au Congo belge*, Albert Dewit, Brux., 1925, 670-673. — 4. Gide, A., *Voyage au Congo*, Gallimard, Paris, 1926, 23. — 5. Picard, E., *Croquis congolais*, Essorial, Brux., 1929, à la date du 9 août 1928. — 6. Wauters, A., *D'Anvers à Bruxelles via le Lac Kivu*, Off. de Publicité, Brux., 1929, 22, 50, 136. — 7. *La Trib. cong.*, 5 déc. 1929, 1. — 8. *Rec. fin. Bruylant*, Brux., 1939, 111. — 9. *In memoriam*, *Rev. col. belge*, Brux., 1 déc. 1945, 17.

DUHST (*Siegfried-Henrich*), Capitaine de steamer (Copenhague, 24.12.1859 — Copenha-

gue, 20.7.1941). Fils de Ferdinand et de Hamann, Marie.

Ses études professionnelles achevées dans une école privée de Copenhague, le jeune danois s'engagea dans la marine de son pays. Il s'embarqua en qualité de novice sur l'*Alban* le 1^{er} avril 1874, navigua ensuite pendant quelque six ans à bord de différents vapeurs, passa second à bord du steamer *Hendel* le 1^{er} octobre 1883, obtint le diplôme de premier lieutenant, puis celui de commandant, pour renoncer alors à poursuivre sa carrière dans la marine danoise et entrer au service de l'État indépendant du Congo.

Admis au titre de capitaine de steamer de 3^e classe, il quitta Anvers le 11 avril 1889 à bord de l'*Akassa*. A Boma, le 15 mai, il fut désigné pour la Marine du Haut-Congo. Arrivé à Léopoldville le 24 juin, il commanda successivement le *Stanley* et le *Ville de Gand* attaché à la Station des Bangala. Il participa ainsi aux explorations de la Ruki, de la Lulonga, de la Maringa, de la Mongala et de l'Itimbiri, aux côtés de Baert et de Lothaire.

Atteint de dysenterie à Bangala, il dut redescendre à la Côte pour s'embarquer à bord de l'*Afrikaan* et rentrer en Europe en décembre 1890. Il ne devait plus retourner au Congo et mourut dans sa ville natale porteur de la Médaille commémorative du Congo.

19 novembre 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 519. — *Bull. de l'Ass. des Vét. col.*, oct. 1930, p. 14.

DUMON (*Étienne - Joseph - Marie - Gérard-Émile*), Chef d'exploitation de la Sabena (Mons, 16.7.1899 — Léopoldville, 17.1.1935). Fils de Louis et de William, Jeanne.

Fils d'un officier belge dont la bravoure à l'Yser était légendaire, le jeune Étienne Dumon rêva très tôt de suivre un si noble exemple et s'efforça de passer les fils de fer de la frontière hollandaise durant la guerre 14-18 pour rejoindre le front. Sa tentative échoua et aboutit à un internement en Allemagne, qui dura jusqu'à la fin des hostilités.

Rentré à ce moment en Belgique, le jeune homme s'engagea dans l'infanterie et fut nommé sous-lieutenant le 26 mars 1921. C'est à cette époque qu'il découvrit sa vraie voie : l'aviation. Il passa à l'aéronautique militaire et y obtint successivement les brevets d'observateur et de pilote. En 1926, il partit pour le Congo en qualité de chef de section de la Sabena. En 1929, il repartit avec le grade de chef d'exploitation de la ligne. A son troisième départ, le 7 septembre 1934, il était chargé

ad interim de la direction en Afrique de la société. Depuis 1932, il était capitaine de l'armée métropolitaine.

La carrière d'André Dumont s'annonçait donc sous les plus heureux auspices. Il était très apprécié de ses chefs et estimé de tous. A ses talents professionnels, il joignait une remarquable endurance qui lui permettait de triompher de lourdes tâches, telles que les reconnaissances du tracé d'infrastructure des lignes aériennes, reconnaissances auxquelles il procéda dans des circonstances souvent difficiles et avec un succès marqué.

L'annonce de son décès inopiné le 17 janvier 1935 frappa de stupeur tous ceux qui le connaissaient. Il n'avait pas encore atteint sa trentesième année.

Étienne Dumont était chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre de la Couronne et de l'Ordre de Léopold II. Il était porteur de la Croix civique 1914-1, de la Médaille commémorative de la guerre, de celles de la Victoire et du Prisonnier politique.

25 juin 1953.

[L. H.]

Marie-Louise Comeliau.

Ess. col. et marit., p. 7, 27 janv. 1935. — *Trib. cong.*, 15 mars 1935, p. 2.

DUMONT (*Albert-Jules-Alexandre*), Docteur en droit, magistrat au Congo belge, fonctionnaire (Farciennes, 10.3.1885 — Gander, Terre-Neuve, 18.9.1946). Fils de Florent-Edmond et de Maisin, Mathilde-Henriette; époux de Delvigne, Jeanne.

Fils d'un fonctionnaire que le service avait amené à résider dans le Namurois, Albert Dumont fit ses humanités au Collège Notre-Dame de la Paix, à Namur. Il fit ensuite son Droit et la candidature en Notariat à l'Université de Liège, où le conseiller colonial Galopin fut son maître en droit civil, notamment. Mais, ce n'est que le 24 juillet 1916 qu'il entra, comme magistrat à titre provisoire, dans une magistrature coloniale où l'avaient précédé plusieurs de ses condisciples namurois. Il fut affecté au Parquet de Luebo. Son premier terme statutaire de séjour achevé, il fut nommé substitut du procureur du Roi près le Tribunal de 1^{re} instance de Lusambo par arrêté royal du 5 septembre 1919 et occupa ce siège jusqu'en avril 1921, date à laquelle il abandonna la magistrature congolaise pour se faire conférer, à Namur, le 30 novembre suivant, un commissariat d'État aux dommages de guerre.

Dès le 30 avril 1922, cependant, il rentra au service de la Colonie, mais en qualité, cette fois, de chef de bureau au Ministère des Colonies. Il fut promu sous-directeur le 30 juin 1928 et directeur le 2 février 1933, attaché à la 1^{re}

Direction de la 1^{re} Direction générale. C'est à ce titre qu'il était chargé de la défense de la position coloniale de la Belgique à la Cour permanente internationale de Justice à La Haye et dans diverses conférences internationales. Et c'est ainsi qu'il trouva la mort dans la catastrophe aérienne de Gander, en septembre 1946, alors qu'il se rendait à la Conférence internationale du Travail à Montréal, en même temps qu'Henri Pauwels, président de la Confédération des Syndicats chrétiens, qui faisait partie, avec lui, de la Sous-Commission chargée, au Ministère des Colonies, des études préparatoires à la révision de la législation coloniale belge sur le contrat d'emploi.

Indépendamment des tâches administratives dont il s'acquittait avec une conscience admirable au Ministère des Colonies, Albert Dumont s'était attaché à l'enseignement et professait à l'École coloniale de Bruxelles et à l'Institut agronomique de Gembloux.

Il était, à sa mort, officier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre royal du Lion, porteur de l'Étoile de Service en argent et de la Médaille civique de 1^{re} classe. Il était aussi commandeur de l'Ordre de l'Étoile noire du Bénin et officier de l'Ordre militaire du Christ (Portugal).

Publications: *Het Bestuur der Inlanders door de Inlanders*, in: *Marine*, Londres, août 1942, 24. — *Le Gouvernement du Congo belge et les Institutions indigènes*, in: *Africa*, Londres 1943, 78-80. — *Législation et Règlements du Ruanda-Urundi*, Brux., 1935.

26 novembre 1956.

J.-M. Jadot.

Bull. de l'Ass. des Int. col., Brux., 30 septembre 1946, 10. — R.-J. Cornet, *Le Drame de Gander*, in: *Rev. col. belge*, Brux., 15 octobre 1946; souvenirs personnels de l'auteur de la notice.

DUMONT (*Alexandre-Charles-Louis-Amédée*), Ingénieur (Namur, 31.1.1859 — Le Havre, 7.9.1916).

Il fait ses études d'ingénieur civil à l'École de Gand.

En 1887, Alexandre Dumont est engagé par la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie (C. C. C. I.) et s'embarque à bord du s. s. *La Lys* à Anvers, avec la seconde équipe d'ingénieurs qui va renforcer la première brigade d'études arrivée au mois de juin de la même année.

Il débarque à Boma le 21 juillet. Thys y attendait ce nouveau renfort pour le conduire à Matadi. Quelques jours après, Dumont est au travail dans l'infamie vallée de la M'Pozo. Il participe aux études du tracé et rentre à Bruxelles avec les membres de l'expédition le 20 janvier 1889.

Pendant son séjour en Belgique, il contribue aux travaux préparatoires du tracé définitif. Puis, il repart au Congo, le 11 octobre 1889, comme ingénieur et assiste aux premiers travaux de la ligne Matadi-Léopoldville sous la direction de l'ingénieur Vauthier.

Il rentre au pays le 20 novembre 1890.

De 1892 à 1895, nous retrouvons Dumont au service des Travaux publics des gouvernements roumain et bulgare.

Mais il retourne au Congo en septembre 1896, cette fois pour compte de l'État indépendant.

Il y est tout d'abord chargé des études du port de N'Dolo, puis de l'établissement de la carte de la rive gauche du Congo sur une distance de 14 kilomètres (rive du Stanley-Pool). Ensuite il s'occupe de différentes routes, notamment celle de Boma à Lenge et celle de Matadi ainsi que de la distribution d'eau dans cette dernière ville.

En 1898, il est directeur des Travaux publics et de la Marine à Boma.

Cette année marque l'inauguration de la ligne de chemin de fer Matadi-Léopoldville, ligne à laquelle il a travaillé, ce qui lui vaut l'honneur d'être invité aux fêtes marquant l'ouverture de l'exploitation.

Le 8 novembre 1899, il rentre en congé.

Il quitte l'É. I. C. mais reprend du service en 1910, en qualité d'ingénieur chef de section, et effectue un terme au Congo du 18 août 1910 au 28 novembre 1912.

Après un congé, il repart, toujours comme chef de section, le 11 juin 1913, mais rentre, malade, le 28 février 1915. En août de la même année, il est mis en disponibilité pour motif de santé.

La guerre et l'occupation empêchent Dumont de revoir le pays natal et il succombe au Havre le 7 septembre 1916.

31 mars 1952.
F. Berlemont.

[A. E.]

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, tome I, p. 762. — *Mouv. géogr.*, 1898, p. 394. — *Trib. cong.*, 24 mai 1913, p. 2. — R. J. Cornet, *La Bataille du Rail*.

DUMONT (Léon-André), Ingénieur des mines, professeur d'Université (Liège, 9.10.1847 — Bruxelles, 2.11.1920). Fils d'André-Hubert et de Dejaer, Emilie-Hyacinthe.

Troisième fils d'André Dumont, géologue hors pair qui avait été appelé à 26 ans à la chaire de minéralogie et de géologie de l'Université de Liège et avait été chargé un peu plus tard par le gouvernement belge d'établir la

carte géologique du pays, le découvreur des mines du Limbourg avait fait ses études aux Écoles spéciales de l'Université de Louvain et y avait obtenu, le 18 octobre 1870, le diplôme d'ingénieur des mines. Il était alors entré au service des mines et houillères de Braquegnies, non sans continuer à s'intéresser à ses anciens condisciples qu'il avait poussés à former l'Union des Ingénieurs sortis de Louvain.

En 1873, il se maria et s'installa à Anvers où il vivrait dix-sept ans, non sans avoir accepté, en 1883, une chaire de professeur à l'Université dont il était sorti, d'abord en suppléant du cours d'exploitation des mines de Guillaume Lambert, ensuite en titulaire. Au départ d'une hypothèse de Lambert sur l'existence d'un prolongement limbourgeois belge des gisements houillers du Limbourg hollandais, il prospecta la région avec l'aide d'anciens condisciples et de quelques étudiants et réussit, le 2 août 1901, à recouper la première veine de charbon du bassin houiller de la Campine, recoupement qui fut à l'origine d'un enrichissement économique et social admirable de la région prospectée et fut sans doute le plus beau moment d'une carrière entièrement consacrée à la science et à ses applications au service du pays.

Quand, le 3 juin 1906, le roi Léopold II, voulant assurer la conservation et la bonne gestion des biens et mines administrées en régie par l'É. I. C. ainsi que la conservation des mines non concédées et mettre en toute lumière l'usage fait et à faire des dits biens, les constitua en domaine national géré par une administration spéciale de six membres par lui nommés, il eut soin de comprendre le professeur Dumont parmi les six personnages choisis.

Dumont fut d'ailleurs appelé à se dévouer à la bonne gestion de plusieurs sociétés coloniales.

12 février 1954.
Marthe Coosemans.

[R. C.] ,

Mouv. géogr., Brux., 1906, p. 550. — Ch. de la Vallée-Poussin, *In Memoriam A. Dumont*, in : *An. de l'Univ. de Louvain*, 1920-1926, Brux., Labor. — F. van Kalken, *Histoire de la Belgique*, Brux., Off. de Publicité, 1946, p. 503, 5^e éd.

DUMONT (Raoul-Hector), Radio-télégraphiste, fonctionnaire, homme de lettres (Saint-Gilles, Bruxelles, 21.4.1895 — Saint-Gilles, Bruxelles, 2.12.1945). Fils de Pierre et de Van Cortenberg, Pétronille-Claire ; époux de. Petit, Germaine-Henriette.

Ses humanités modernes achevées à l'Athénée de Saint-Gilles, Raoul Dumont était entré dans les services de l'Administration des Postes, Télégraphes et Téléphones. C'est dans ces

services qu'il passa, en Belgique occupée, les années que dura la première guerre mondiale. Celle-ci virtuellement terminée et, dès janvier 1919, il prit à La Pallice son premier départ pour la Colonie belge du Congo, au service de la télégraphie sans fil, installée sommairement au début de la guerre et dont l'équipement en stations plus nombreuses allait se poursuivre activement. Après quelques mois de séjour, Dumont rentra assez précipitamment au pays. Il venait s'y marier (janvier 1920) pour repartir bientôt et achever son terme de service, installant notamment la station de Kindu où se développe en bonne partie l'action de deux de ses romans, et passant, on le suppose, quelque temps à Basankusu, poste décrit avec grande précision dans son dernier écrit publié : *Sortilège*. Rentré à l'expiration de son terme, il entra au service de l'Instruction publique de l'Administration communale de Saint-Gilles, non sans retourner, en voyage d'études, en Afrique centrale belge, en 1925.

A ses activités administratives auxquelles viendraient se joindre certaines activités syndicales et, au cours de la seconde guerre mondiale, des activités de résistance bien établies, Dumont ajouterait encore une activité d'homme de lettres ininterrompue, féconde à la fois et diverse, organisée et de nature à l'aider d'un surcroît de ressources au service des siens, celle qu'il avait élue pour le meilleur et pour le pire, lui ayant donné deux enfants.

Ce n'est cependant ni à ses expériences congolaises ni à ses expériences administratives que l'écrivain demanderait la substance de ses premiers écrits. C'est en effet par un grand roman d'amour, de mœurs et d'aventures, *Claire de Mirande ou le Calvaire d'une Mère*, publié en 1932 aux Éditions brabançonnaises par fascicules périodiques de 32 pages et dont la première partie, la seule que nous ayons pu lire, comporte à elle seule 384 pages d'assez grand format, qu'il entre dans nos Lettres belges d'expression française. Le sujet de ce roman a été emprunté par l'auteur au fonds riche en horreurs des souvenirs laissés dans le nord de la France et nos provinces belges par les Armées allemandes de 1914 à 1918. Ce sujet est traité par l'apprenti-sorcier qui le développe en fleuve, conformément aux règles de longtemps éprouvées de ce genre littéraire populaire entre tous jusqu'à l'avènement du roman policier : action extrêmement mouvementée et toujours émouvante ; exposé rarement interrompu de dialogues quelque peu développés et plus rarement, sinon jamais, de descriptions de sites, d'analyses d'états d'âme ou d'apartés du narrateur ; conformisme moral, familial et social à peine compromis par la mention d'horreurs contées sans complaisance en termes qui les jugent ;

écriture facile, d'une facilité qui entraîne parfois, mais assez rarement, un peu de négligence. Dumont signa cette œuvre d'un pseudonyme choisi à raison d'un souvenir de son voyage de noces : Raoul Durbuy.

C'est en 1933 que Dumont publia, signé de son patronyme légal, son premier roman psychologique (208 pages in-16°), aux Éditions de Belgique, à Bruxelles, sous le titre de *Sophie, faible cœur*. Il s'y agit de la vie sentimentale à la fois et économique — l'une et l'autre ne sont-elles pas toujours, en quelque mesure, assujetties l'une à l'autre, dans notre au-jour-le-jour ? — d'une jeune « marollienne », Sophie Vercammen, successivement fille-mère, épouse d'un chenapan, servante-maitresse d'un bourgeois cependant conformiste, épouse de ce bourgeois quand il l'a libérée des chaînes de son mariage déjà bien allégées en fait sinon en droit, bientôt veuve de riche, généreuse à la fois vis-à-vis de la fille de son premier amour et prodigue envers soi, par là-même acculée à tenir une « brasserie » et, bientôt, à s'unir au plus entreprenant pilier de son cabaret, exploitée et ruinée par ce requin d'eau douce, et au dernier chapitre de ce roman d'un naturalisme parfait, bonne dans une maison de passe où se livre sa fille à ceux qu'elle y amène du trottoir où elle s'achalande. Et, déjà dans ce roman, la faiblesse de l'héroïne pourrait se définir par une sujétion aux instincts qui assurent la durée de l'espèce, sans le tempérament d'une morale ancrée au tuf d'un Absolu.

Mais les autres héros de Raoul-Hector Dumont, toutes les vedettes, du moins, des actions romancées que nous allons lui devoir, souffrent de la même faiblesse de cœur que la Sophie ; toutes justifieront la critique Menzel qui, tout en assurant que Dumont ne s'est jamais occupé aucunement de la moralité du sujet qu'il développe, admet parfaitement que d'aucuns — nous en sommes — le congratuleront de la leçon morale qu'ils pourront à loisir dégager de ses récits, la leçon de moralité dont l'auteur a laissé le soin de la dégager aux réalités concrètes et vivantes qu'il se borne à enregistrer.

Ancelot, radio-télégraphiste occupé à Kindu comme l'a été l'auteur, et qui se suicidera à l'arrivée d'une fiancée qui s'est livrée, en cours de route, à un amant de rencontre et renonce au mariage qu'elle lui avait promis et qui était l'objet de son voyage au Congo, Ancelot, le moins amoral des héros de Dumont, est cependant entouré de bons amoralistes qui n'arriveront pas à lui armer le caractère contre la trahison que prépare déjà la « faiblesse » de cœur de celle dont il attend le bonheur de sa vie (*Un Colonial de Quat' Sous*, Bruxelles, Éditions de Belgique, 1935, 204 pages in-16). Lucienne, la fiancée parjure, si l'on peut ainsi

dire, de ce pauvre Ancelot, dont la belle aventure avec le bel amant qu'elle avait préféré à son pauvre promis, aboutit, elle aussi à un effondrement, n'est pas moins désarmée devant les exigences de son tempérament que ne l'était Sophie (*Lucienne*, roman colonial, Bruxelles, Éditions Labor, 1939, 192 pages in-16°). Et Jean Malengraux et Monique Josselin, non moins dépourvus, dans leur asservissement aux appétences physiologiques de leur condition charnelle, de toute morale assez sûre de ses justifications pour s'avérer toujours contraignante à souhait, n'arriveront jamais à élever leur passion au dessus du momentané (*Sortilège*, roman colonial, Bruxelles, Éditions Labor, 1942, 172 pages in-16°). Dumont se défend bien d'écrire en moraliste, mais qui lui reprocherait de nous faire la morale sans aucun parti-pris et d'en déduire les règles d'une vie coloniale qu'il a bien observée, bien pesée, bien jugée ? On le lui reprochera d'autant moins, sans doute, que la vie coloniale belge qu'il nous dépeint, ne se peuple pas uniquement de ses héros malheureux et peut-être fautifs. L'auteur n'appartient pas, si naturaliste soit-il, à certains points de vue, à l'équipe à la mode des peintres qui déforment et avilissent par système.

En nous donnant *Sortilège*, Dumont nous annonçait un roman en préparation : *Deux hommes dans la brousse*. Ce roman n'a jamais paru et la veuve de l'écrivain à qui cette notice doit beaucoup, n'a pas encore pu en retrouver le manuscrit. Les recherches qu'elle a faites à ce propos, lui ont par contre fait découvrir une première rédaction de *Sortilège*, achevée le 30 novembre 1941 et intitulée par Dumont : *La Farandole congolaise*. *Sortilège* s'écarte trop peu de cette *Farandole* pour que nous nous attardions sur ce sujet.

Membre de l'Association des Écrivains belges, de l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux de Belgique et de la Société française des Gens de Lettres, Raoul Dumont visait incontestablement à donner à son violon d'Ingres de 1932 le caractère d'une activité résolument professionnelle d'homme de lettres. Directeur, en 1935, d'un *Journal de la Femme* qu'il avait intitulé : *Ève nouvelle*, journal auquel collaborait d'ailleurs et fort compétemment, Madame Dumont, il collaborait également, au même temps, au bulletin bimensuel *Solidara* où nous trouvons sous sa signature ou sous le seing réduit de ses initiales, des portraits de personnalités libérales comme Adolphe Max et Albert Devèze, des chroniques sportives et des recensions de livres. Il trouvait également le temps d'écrire, entre 1935 et 1939, un quateron de contes mis par lui à la disposition de la presse suivant les modalités admises par la Société des Gens de Lettres et par elle bien accueillis.

On trouvera ces brefs, mais souvent significatifs écrits dans les collections d'époque des principaux quotidiens belges (*Courrier de l'Escaut*, *Courrier du Soir*, *Dernière Heure*, *Express*, *Flandre libérale*, *Gazette de Charleroi*, *Indépendance belge*, *Journal de Charleroi*, *Meuse*, *Nation belge*, *Phare*, *Peuple*, *Province de Mons*, *Province de Namur*, *Soir*, *Travail*, etc.) et dans de nombreux périodiques bruxellois, provinciaux, belges et même étrangers. Nombre de ces contes ont été inspirés au conteur par ses expériences congolaises. Les titres en disent long parmi lesquels nous relevons : *Fatuma*, *Nègre émancipé*, *Croquis exotique*, *Ilunga*, *Tropiques 1890*, *Courrier d'Afrique*, etc.

Dans le domaine assez délicat où s'affrontent encore certaines négrophobies et certaines négrophilies, Dumont n'avait pas eu le temps de pénétrer la mentalité des bantous, soudanais et hamitiques qu'il avait rencontrés, assez profondément pour se défendre de certains préjugés mués en lieux communs chez certains « coloniaux ». Mais il ne fut jamais des sectaires de la « manière forte » et, à tout prendre, goûtait le Noir aussi humainement qu'il sied.

R. H. Dumont avait encore donné des chroniques des livres belges à l'I.N.R.

Très apprécié de ses confrères des Lettres, Dumont s'était vu consacrer, en 1939, si nos souvenirs ne nous trompent point, un de ces déjeuners de corps que l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux avait, en ce temps-là, coutume d'offrir mensuellement, ou à peu près, à l'un ou à l'autre des siens et offrit notamment, cette année-là, à Paul Dumasy, à Emmanuel Gaillard, à R. P. Leloir, à Alfred Moeller, à G.-D. Périer, à R. Pflieger, à Madeleine Poulaine, à Pierre Ryckmans, à Joseph Rousseau, à Egide Straven, à F. van der Linden, et à d'autres encore.

La Guerre qui nous éprouva de mai 1940 à la fin de 1944 fut, pour R. H. Dumont, l'occasion de se compter parmi les plus sincères et les plus résolus des membres du Front de l'Indépendance. Il retint de ses activités dans la résistance à l'occupant allemand, la Médaille commémorative de la Résistance, celle du résistant armé et celle du résistant civil, ainsi que celle de la Presse clandestine.

Il devait malheureusement succomber, peu après l'effondrement du III^e Reich, à une angine de poitrine. Il était président du Syndicat unique du personnel de l'administration communale de Saint-Gilles et membre du Comité de l'Association libérale de Forest.

26 juin 1956.
J.-M. Jadot.

1. Doutrepont, G., *Histoire illustrée de la Littérature française de Belgique*, Brux., M. Didier, 1939, 241. — 2. Périer, G.-D., *Petite histoire*

des Lettres coloniales de Belgique, Brux., Off. de Publicité, 1942, 63-65. — 3. Hanlet, C., *Les écrivains belges contemporains*, Liège, H. Dessain, 1946, II, 1146-1147. — 4. Jadot, J.-M., *Les Lettres coloniales d'expression française durant l'occupation allemande (Zaire)*, Brux., mai 1947, 567-571). — 5. *La Rev. col. belge*, Brux., 1945, V, 16.

DUPONT (*Antoine-Adolphe*), Ingénieur géologue (Liège, 30.9.1839 — R. I.).

Issu de l'École des Mines de Liège, l'ingénieur Dupont fut attaché à la direction de charbonnages en Belgique jusqu'en 1878, puis partit pour la Turquie et la Roumélie, engagé comme ingénieur aux chemins de fer.

En 1887, à la demande de Thys, il était admis à la Compagnie du Chemin de fer du Congo pour faire partie d'une des trois brigades d'études avec les ingénieurs Vauthier, Gilmont, Lambotte et D. Liebrecht. Ils s'embarquèrent à Anvers le 8 mai 1887, sur le *Vlaanderen*. Arrivés à Boma, le 12 juin, ils remontèrent le fleuve Congo à bord du *Héron*, en compagnie de Cambier, afin de se rendre à Matadi, base des opérations. L'expédition se divisa en trois colonnes qui devaient se diriger vers Léopoldville, le long de la rive sud, en opérant de 5 à 10 km l'une de l'autre. A Léopoldville, les trois brigades devaient discuter leurs travaux respectifs sur le chemin qu'elles venaient de parcourir et choisir celle qui des trois routes offrirait le moins de difficultés pour la construction du rail. Dupont était de la 1^{re} brigade.

Le 4 août, Thys venait le rejoindre avec une nouvelle équipe d'ingénieurs et décidait d'emmener le géologue Dupont et l'ingénieur Liebrecht passer deux jours dans la vallée de la Mpozo et le massif du Palabala; le 6 août, ils remontaient en pirogue le cours de la Mpozo et établissaient leurs premières constatations quant au projet de la ligne.

Revenu à Vivi, Dupont en repartait le 8 pour explorer pendant trois semaines la rive nord du Congo jusqu'à trois journées de marche en amont d'Isangila, puis la rive sud jusqu'à Lukungu où il arriva le 2 septembre pour en repartir le 5. Sa santé, jusque là excellente, subit bientôt plusieurs accrocs à la suite des trop grandes fatigues que lui imposait son travail. Triomphant cependant de la fièvre, il arriva à Léopoldville le 15 septembre. Les jours suivants, il visitait Kinshasa et Kimpoko. Le 23 septembre, il envoyait au *Mouvement géographique* ses impressions sur l'œuvre entreprise par la Compagnie du Chemin de fer, mais avec un certain pessimisme quant au résultat. Il est certain cependant que c'est lui qui avait posé le premier jalon du tracé à Matadi. Malade, assez découragé, il redescendit en pirogue le Congo jusqu'au confluent du Kasai,

puis se rendit à Boma pour s'y embarquer à destination de l'Europe.

Dans la suite, de 1887 à 1890, Dupont voyagea en Perse, en Asie Mineure, au Chili, en Colombie, pour l'étude et le tracé de lignes ferroviaires.

Après 1890, il s'occupa de la direction de charbonnages et de carrières en Belgique et d'entreprises de chemins de fer en Espagne.

Son intérêt pour le Congo ne s'était cependant pas éteint puisqu'il étudia ultérieurement le tracé du tramway de Boma.

15 septembre 1951.

[F. D.]

Marthe Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. 1, p. 759. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Brux., 1947, pp. 101, 109, 110, 114, 115, 125, 126, 167, 370. — *Mouv. géog.*, 1887, pp. 39b, 104c. — Archives C. C. C. I.

DUPONT (*François*), Onderluitenant bij de Weermacht (Etterbeek, 15.5.1879 — Blankenberge, 21.10.1929). Zoon van François en van Tassenoy, Suzanne.

Dupont trad als vrijwilliger in dienst bij het 14^e linieregiment. In dienst dezer eenheid werd hij tot sergeant-fourier bevorderd. In de hoedanigheid van sergeant van de Weermacht scheepste hij op 16 mei 1900 te Antwerpen in, met bestemming naar Boma. Enkele dagen na zijn aankomst aldaar werd hij voor de streek van de Stanley-Falls aangewezen. Op 21 januari 1901 kreeg hij opdracht een kanon, voor de expeditie van inspecteur Malfeyt bestemd, naar Buli (Katanga) over te brengen. In augustus 1901, na de uitvoering van zijn opdracht, werd hij belast het bestuur van de post te Bengamisa te verzekeren. Na een verblijf van acht en dertig maanden in de kolonie, namelijk op 10 oktober 1903, keerde hij naar België terug. Tijdens zijn terugtocht deelde men hem mede dat hij in juni 1903 tot onderluitenant bevorderd was. Tijdens zijn eerste diensttermijn vergezelde hij eveneens majoor Lambert, commissaris van de Koning-Souverein, gedurende zijn inspectiereis bij de Weermacht van Congo Vrijstaat.

Een viertal maanden na zijn aankomst in het moederland vertrok hij voor de tweede maal naar Midden-Afrika. Te Boma toegekomen werd hij als adjunct ter beschikking gesteld van de Inspecteur van het Gouvernement te Armani. Hij beëindigde zijn tweede diensttermijn te Stanleystad, alwaar hij het bestuur der administratieve diensten waarnam.

Teruggekeerd in mei 1907, vertrok hij in januari 1908 voor de derde maal naar de overzeese gebieden. Bij zijn aankomst werd hij belast met het beheer van de « C^{1e} Auxiliaire des Chemins de fer des Grands Lacs ». Enkele tijd later verzekerde hij het hoge bestuur van de

sector van de Falls. Vervolgens vergezelde hij de commandant van het gevolg van prins Albert van Kongolo tot Boma. Hij keerde in 1911 naar België terug. Bij het uitbreken van de eerste wereldoorlog verhoogde hij op 4 augustus 1914 te Luik het 14^e linieregiment. Op 31 juli 1915 vertrok hij nogmaals naar de kolonie. Hij werd namelijk aangesteld om te Itula het vervoer van de kanonnen en van de munitie voor het Oostelijk front van Afrika te verzekeren.

Hij overleed te Blankenberge op 21 oktober 1929.

Voor bewezen diensten aan de kolonie en aan het moederland werden hem de volgende eervolte onderscheidingen toegekend :

Gouden Dienstster met strepen, Herinneringsmedaille van België, Herinneringsmedaille van Congo, Oorlogskruis met palm.

Buiten deze onderscheidingen werd hij eveneens benoemd tot ridder in de Koninklijke Orde van de Leeuw.

8 juni 1953.

A. Verlinden.

[W. R.]

Trib. Cong. van 1904, n^o 51 en van 15 december 1929. — Janssens et Cateaux, *Les Belges du Congo*, blz. 507.

DUPONT (*Georges-François-Désiré-Henri*), Officier de la Force Publique (Etterbeek, 20.10.1878 — Uccle, 6.6.1925). Fils de Ferdinand-Joseph et de Loiseau, Anna-Antoinette-Catherine; époux de Squilbin, Hélène.

Sorti de l'École des Pupilles de l'Armée, G. Dupont est versé au régiment des carabiniers le 13 août 1894. Il passe par tous les grades subalternes, est nommé adjudant en 1903 et réussit, en 1905, l'examen de sous-lieutenant. Comme officier, il passe au 2^e régiment de chasseurs à pied le 26 septembre 1905.

En septembre 1910, il s'engage au service de la Colonie, en qualité de lieutenant de la Force Publique. Il débarque à Boma le 30 et est envoyé au camp de Lokandu qu'il rejoint le 3 novembre. Ayant effectué un terme de 2 ans et 8 mois en Afrique, il rentre en Belgique en juin 1913 et prolonge son congé jusqu'au 20 décembre. Il retourne au Congo et débarque à Boma le 7 janvier 1914. Attaché à l'État-Major de la Force Publique, il est chargé, le 20 février, de commander le corps de réserve de Lukula-M'Bavu, dans le Bas-Congo.

Le 4 août 1914, la guerre éclate en Europe, le corps de réserve est envoyé en renfort à la garnison de Boma. Lorsqu'après l'ouverture des hostilités sur le continent africain, le danger s'est concrétisé du côté des territoires allemands, Dupont est dirigé sur Léopoldville et

désigné pour les Troupes de l'Est. Parti de Léopoldville le 5 février 1915, il arrive à Bobandana le 29 mars et est versé au XII^{me} bataillon qu'il rejoint au camp de Kibati, le 2 avril. De Kibati, il est détaché dans l'Uganda en vue de l'occupation de la frontière (Kigezi-Chahafi). Le territoire anglais semblait être, en effet, le premier objectif des Allemands et une ligne de défense avait été établie depuis le lac Kivu jusqu'à Lutobo.

Dupont est nommé capitaine le 1^{er} juillet 1915 et, en décembre, avec le XII^{me} bataillon, il reprend place dans le rassemblement des forces opéré à notre frontière orientale en vue de l'action offensive. Il est promu capitaine-commandant le 1^{er} juillet 1916 et prend part, les 14 et 15 de ce même mois, aux combats de Djobahika. Terrassé par la fièvre, il doit quitter le front quelques semaines plus tard pour être évacué à l'hôpital de base de Katak. Resté très épuisé, après sa sortie de l'hôpital, il se voit confier, le 26 août 1916, le commandement de la ligne d'étapes Mwanza-Tabora et en juin 1917, celui des bases maritimes des opérations. Au mois de décembre 1917, il est autorisé à rentrer en Europe et quitte Dar-Es-Salam le 16 pour venir passer quelques mois de congé en Angleterre.

Le 24 juillet 1918, il repart de Falmouth à bord de l'*Anversville* et, le 19 août, à son arrivée à Boma, il est attaché à la province de l'Équateur, en qualité de commandant. En octobre, il est investi du commandement du 4^{me} Cercle militaire et un arrêté royal du 20 novembre 1919 le nomme major à la date du 1^{er} janvier de la même année. Le 12 octobre 1921, il quitte Boma pour rentrer au pays.

Quatrième départ en mars 1922. Il est désigné provisoirement pour l'État-Major de la Force Publique, mais à partir du 16 novembre suivant, il exerce de nouveau le commandement des troupes de la province de l'Équateur et le 1^{er} janvier 1924, il est promu lieutenant-colonel. Cependant, depuis la fin de la campagne, sa santé est restée fortement ébranlée. En octobre 1924, un congé d'urgence en Europe lui est prescrit. Rentré en Belgique, il doit s'aliter car le mal dont il souffre ne cesse de poursuivre ses ravages. Malgré les soins constants dont il est entouré, il succombe, après une longue et pénible maladie, le 6 juin 1925.

G. Dupont avait obtenu l'Étoile de service en or avec une raie le 22 novembre 1924. Il était officier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme, chevalier de l'Ordre de la Couronne, décoré de la Croix de Guerre, de la Médaille de la Victoire, de la Médaille commémorative de la guerre 1914-1918, de la Médaille commémorative de la campagne

d'Afrique, de la Croix militaire de 2^me classe et porteur de huit chevrons de front.

[G. M.]

20 février 1953.

A. Lacroix.

Reg. matr. n° 6590. — *La Trib. cong.*, 15 juin 1925, p. 2.

DUPONT (*Joseph-Émile*), Ministre d'État (Liège, 23.6.1834 — Liège, 12.3.1912).

Jurisconsulte et avocat à la Cour d'appel de Liège, Émile Dupont fut élu bâtonnier de l'ordre à trois reprises, en 1880, 1890 et 1900. Il fut également secrétaire du Conseil provincial, dont il fit partie depuis le mois d'avril 1862 jusqu'au mois d'août 1864. A cette époque, il fut envoyé à la Chambre par le parti libéral liégeois et fut constamment réélu jusqu'en 1890. Le 18 novembre de cette année, il entra au Sénat, dont il devint en 1892 second vice-président. La mort seule mit fin à sa carrière politique. Durant cette longue activité parlementaire, Émile Dupont se fit constamment remarquer par ses nombreuses interventions dans tous les débats. Sa large culture et sa connaissance très poussée de la législation des sociétés et de l'administration lui permettaient d'apporter un très grand intérêt à tous les débats auxquels il participa. Sa verve liégeoise y ajoutait une note de bonne grâce.

Lors du vote de la convention autorisant la Belgique à accorder un prêt de 25 millions au Congo, Émile Dupont s'abstint, ce qu'il expliqua en disant qu'il « n'était pas systématiquement hostile à la politique coloniale, mais ne se sentait pas suffisamment renseigné pour engager le pays dans une affaire aussi grave ».

Émile Dupont était à sa mort ministre d'État depuis le 6 mai 1907, grand officier de l'Ordre de Léopold, grand officier de la Légion d'Honneur et grand cordon de l'Ordre du Christ du Portugal.

[F. D.]

14 septembre 1953.

Marie-Louise Comélieau.

DURME (VAN) (*Cyrille*), Missionnaire Rédemptoriste (Exaarde, 16.11.1867. — Roulers, 4.12.1945). Fils d'Henri Van Durme et de De Corte, Marie.

Il commença ses études théologiques au Grand Séminaire de Gand, entra en 1886 au noviciat de Saint-Trond, et y émit les vœux de religion le 16 décembre 1887. Le 4 octobre 1892, il reçut la prêtrise au scolasticat de Beauplateau (Tillet) et fut ensuite attaché successivement aux résidences d'Anvers, de Saint-Trond, et de la Madeleine à Bruxelles. Il fut un des premiers

à s'offrir pour la mission congolaise acceptée par la province belge de sa congrégation en 1899. Il partit pour le Congo en octobre 1902 et fut attaché au poste de Tumba. En 1903, il établit la nouvelle mission qui se développa rapidement. Après une année, elle avait son église, son école et deux cent chrétiens et catéchumènes. Pendant ce premier séjour au Congo, le P. Van Durme entreprit un voyage d'exploration vers Luvaka dont il a laissé une intéressante relation. En 1905, il fut attaché au poste de Kionzo. Retourné en Belgique en 1906, il y fut retenu par une pneumonie qui le mena aux portes du tombeau. Il se ressaisit néanmoins et put, en octobre 1907, rentrer au Congo, où il fut de 1907 à 1914 supérieur de Thysville. En 1914 on lui confia la même charge à Kionzo, où il resta jusqu'en 1919, pour reprendre en cette année, la direction de la maison de Thysville. En 1920, il fut obligé de revenir au pays pour refaire sa santé fortement ébranlée. En 1927, il put retourner encore dans la colonie et y travailler pendant sept ans à Tumba. En 1934, il avait atteint ses soixante-sept ans et il dut à son grand regret rentrer définitivement en Belgique. Il s'était dévoué pendant près de trente ans au Congo, où son souvenir est resté vivant, surtout parmi les anciens élèves des écoles de Tumba. Cet homme, doué d'un tempérament essentiellement actif, ne connut jamais le repos. En marge d'un ministère intense, il trouva le moyen de se rendre utile en traduisant en néerlandais, plusieurs ouvrages allemands et notamment une volumineuse biographie de St Clément Hofbauer qui eut un réel succès et eut trois éditions. Ses onze dernières années, passées à Roulers, furent encore données à ses tâches sacerdotales jusqu'à l'épuisement total de ses forces. Il mourut doucement dans la nuit du 3 au 4 décembre 1945.

Publications : *Missions de Nkungi-Saint-Joseph*, in : *Le Mouvement des Missions Catholiques au Congo*, 1906, p. 208-210. — *Exploration à Luvaka*, in : *Voix du Rédempteur*, 1904, p. 233-237, 274-277. — *Lettres*, *ibidem*, 1907, p. 230-231, 1908, p. 31-34. — *La Mission de Thysville*, *ibidem*, 1909, p. 72-73. — *Markt te Matadi*, in : *Gerardusbode*, 1903, p. 9-12. — *Lettres*, *ibidem*, 1906, p. 141-144, 1908, p. 91-93, 109-11, 255-259, 282-283 ; 1909, p. 40-42 ; 1911, p. 226-228 ; Id. in : *Voortplanter van de Godvruchtigheid tot den H. Jozef*, 1906, p. 353-355.

[F. D.]

Bruxelles, 6 octobre 1955.
Maur. De Meulemeester.

In Memoriam. EE. PP. C. Van Durme en D. Van Sevenant, in : *Gerardusbode*, 1946, p. 92. — E. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1340-1342. — *Sept années au Congo*, Brux., 1906, p. 47. — L. Minjauw, *Les Rédemptoristes Belges, cinquante ans au Bas-Congo*, Louvain, 1949, pp. 27-37. — M. De Meulemeester, *Bibliogr. Gén. des Écriv. Rédempt.*, Louvain, 1935, t. II, p. 438. —

Signum Fidei, Organe des anciens élèves des Frères des Écoles Chrétiennes au Congo, 1934, p. 305.

DUTRIEUX (*Charles-Alexandre*), Sous-intendant, directeur de sociétés (Namur, 3.12.1873 — Bruxelles, 21.10.1943). Fils de François-Xavier et de Gillard, Mathilde-Adèle.

Engagé au 14^e de ligne le 6 décembre 1889, et promu sergent le 10 septembre 1894, il fut employé pendant deux ans dans les bureaux du Département de l'Intérieur de l'État indépendant du Congo. Il demanda de partir en Afrique, fut admis en qualité de commis de 2^e classe et s'embarqua à Anvers le 6 février 1895. A Boma, le 2 mars, il fut désigné pour les Bangala. Il atteignit Nouvelle-Anvers le 5 septembre d'où il partit un mois plus tard, le 8 octobre, pour N'Gali, où il fit quatre mois de service ; après quoi il fut appelé à Bumba, le 20 janvier 1896, puis à Mowenge, le 21 février, au moment où il venait de recevoir sa promotion à la 1^{re} classe de son grade. Revenu ensuite à Bumba, il y fut nommé sous-intendant de 3^e classe, le 1^{er} juillet 1897. L'année suivante, malade, il achevait son premier terme, descendait à Boma et s'y embarquait sur le *Bruxellesville*, le 23 juin, à destination de la Belgique. Il repartit le 6 novembre 1898, désigné à nouveau pour les Bangala, arriva à Nouvelle-Anvers le 26 décembre et fut envoyé à Bumba pour toute la durée de ce terme au cours duquel il accéda au rang de sous-intendant de 2^e classe le 1^{er} juillet 1899. Atteint de rhumatisme musculaire, il dut songer à rentrer en Europe et s'embarqua à Boma en février 1901.

Il quitta le service de l'État pour entrer à celui de compagnies privées. Il prit la direction de la *Lulonga* et l'assura pendant deux ans ; s'engagea ensuite à la *Comfina* pour le compte de laquelle il repartit de mars 1913 à juin 1919. Il fut enfin en Afrique pour son propre compte, de juin 1919 à avril 1920. Rentré définitivement au pays, il resta intimement lié aux Vétérans coloniaux, ses anciens compagnons, qui fêtèrent, le 27 mai 1943, le 50^e anniversaire de son premier départ au Congo. Il mourut peu après, chevalier de l'Ordre du Lion et de l'Ordre de la Couronne, porteur de l'Étoile de Service, de la Médaille civique et de celle des Vétérans coloniaux.

16 février 1954.

[J. J.] Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1429. — *Bull. Ass. Vét. col.*, 15 abr. 1943 et 15 juin 1943.

DUTRIEUX (*Jules-Jean-Marie*), Hydrographe de 1^{re} classe (Crainhem, Brabant,

7.5.1885 — Woluwé-St.-Pierre, 24.5.1943). Fils de François-Xavier, et d'Istas, Marie-Louise.

Admis à l'École militaire le 16 novembre 1903, il s'engageait comme volontaire de carrière le 1^{er} octobre 1905 et entra comme sous-lieutenant à l'École d'application le 29 décembre 1905 ; désigné provisoirement pour l'artillerie dès le 7 mars 1907, il passait le 17 juin 1908 à l'artillerie de forteresse de la position fortifiée d'Anvers et était détaché provisoirement à l'Institut cartographique militaire le 18 mars 1910. Il venait d'obtenir les galons de lieutenant, le 26 mars 1911, quand il entra au service de la Colonie en qualité de chef de section de 2^e classe, attaché au service hydrographique du Haut-Congo. Le 16 avril 1913, il était nommé hydrographe de 1^{re} classe.

Rentré en Europe en 1914 pour défendre son pays contre l'envahisseur, il reprit du service dans l'armée métropolitaine et fut mis à la disposition du commandant de la Base de Calais le 31 décembre 1914. Le 15 janvier 1915, il entra au 5^e régiment d'artillerie et était promu capitaine en second le 30 avril suivant. Passé au 4^e régiment d'artillerie le 15 mai 1916, il atteignait le grade de capitaine-commandant le 21 juillet 1916 et était détaché comme professeur au C. I. S. L. A. le 1^{er} novembre 1916. Peu après, le 8 mars 1917, il entra au 10^e régiment d'artillerie et était désigné le 19 novembre pour le centre d'instruction des sous-officiers auxiliaires d'artillerie. Le 1^{er} mars 1918, il reprenait son service actif au régiment et était promu adjudant-major le 1^{er} mai 1919.

Détaché au Ministère de la Défense nationale le 25 mars 1920, il se voyait décerner le grade de major le 26 juin 1922, retournait provisoirement au 11^e régiment d'artillerie pour reprendre le 22 septembre 1923 ses fonctions à la Défense Nationale où il accédait aux fonctions de directeur le 3 octobre 1924.

Le 24 décembre 1925, il était affecté au service de l'Armement et des Munitions. Cependant retourné au 4^e régiment d'artillerie, il passait au service de la Défense terrestre contre aéronaves (D. T. C. A.), le 25 novembre 1926.

Lieutenant-colonel à dater du 26 décembre 1929, il fut désigné le 26 mars 1934 pour commander le 2^e régiment de la D. T. C. A., fonctions qui lui valurent les galons de colonel le 26 septembre 1935. Pendant les dernières années de sa carrière militaire, il fut chargé du commandement du 1^{er} régiment de la Défense terrestre contre les aéronaves (à partir du 11 octobre 1935). Il prit sa retraite le 1^{er} janvier 1938.

A sa mort, survenue au cours de la 2^e guerre mondiale, il était commandeur de l'Ordre de la Couronne, officier de l'Ordre de Léopold, chevalier de la Légion d'honneur, porteur de

l'Étoile de Service, porteur de la Croix de guerre belge, de la Croix de guerre française avec palmes, de la Croix de feu, de la Croix militaire de 1^{re} classe, de la Médaille de la Victoire, de la Médaille commémorative 1914-1918, etc.

20 août 1954.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Note du Ministère de la Défense Nationale, 18 août 1954, adressée à M. Coosemans. — Reg. matr. n° 6639.

DYCK (VAN DEN) (*Isidore-Louis-Joseph-Ghislain*), Contrôleur de 1^{re} classe des Finances (Tournai, 13.8.1882 — Warneton, 24.3.1943). Fils de Louis-Joseph et de Lodiso, Marie-Catherine.

Van Den Dyck, né dans une famille tournaïsiennne qui donna un supérieur de mission au Vicariat apostolique du Bas-Congo, était depuis dix ans aide-comptable chez un commerçant tournaïsienn, quand il entra au service de la Colonie, le 7 mars 1911, en qualité de commis de 2^{me} classe. Il ne quitterait l'administration congolaise qu'en 1934, relevé de son grade et de ses fonctions, tout en conservant le titre honorifique, pour raisons graves de santé.

Il avait, à ce moment, accompli plus de cinq termes de service, du 10 avril 1911 au 25 avril 1913, du 25 mai 1919 au 29 mai 1921, du 3 novembre 1921 au 22 mars 1925, du 4 octobre 1925 au 17 janvier 1929, du 12 septembre 1929 au 24 septembre 1932 et, enfin du 30 avril 1933 à sa dernière rentrée en congé anticipé juridiquement fixée au 15 septembre 1934.

Il avait été successivement commis de 2^e classe attaché à la direction des Finances de Boma (10 avril 1911), commis de 1^{re} classe avec la même affectation (16 juin 1912), en congé prolongé avec jouissance de traitement pour raison de service (1 septembre 1914), commis des Finances (1^{er} juillet 1915), commis-chef des Finances attaché à la province de Congo-Kasai (1 juillet 1919) et détaché au district du Kwango (5 septembre 1919) ; attaché à la direction des Finances de Boma (3 novembre 1921), sous-contrôleur des Finances attaché au district du Sankuru (22 novembre 1922), sous-chef de bureau des Finances, attaché à la province du Congo-Kasai et au district du Kwango (2 novembre 1923, chef du bureau de 2^e classe (1^{er} janvier 1924), chef de bureau de 1^{re} classe (1^{er} juillet 1924), attaché de nouveau à la province du Congo-Kasai et au district de Kwango (3 octobre 1925), puis au district urbain de Léopoldville (3 septembre 1936), chef de division des Finances le 1^{er} juillet 1927, contrôleur des Finances de 2^e classe le 1^{er} juillet 1928, attaché à la Direction générale des Finances (10 sep-

tembre 1929), contrôleur de 1^{re} classe le 1^{er} juillet 1930, mis à la disposition du gouverneur du Congo-Kasai le 30 avril 1933 et désigné par lui pour assumer les fonctions de chef du service provincial des Finances.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion, de l'Ordre de la Couronne et porteur de l'Étoile de service en argent à quatre raies.

20 mars 1957.
J.-M. Jadot.

DYCKER (DE) (*Pierre-Paul-Raymond-Barthélémy*), Ingénieur, directeur du Service géologique du Congo belge et du Ruanda-Urundi (Embourg, 8.3.1903 — Saint-Gilles, 12.12.1947). Fils d'Alphonse et de Scaville, Adolpheine.

Avant de partir pour l'Afrique, Raymond De Dycker s'était révélé déjà comme un géologue de mérite par des travaux exécutés dans la vallée de la Lienne et le massif de Stavelot. Les publications qu'on a de lui au moment où, jeune ingénieur civil des mines sorti de l'Université de Liège, il venait de conquérir en outre le diplôme d'ingénieur-géologue, contiennent plus que des promesses. Aussi fut-il presque immédiatement chargé, pour le compte de la Société Colomines, d'une mission de prospection qui le mit en contact avec les réalités africaines qui devaient dès lors l'absorber complètement.

Après ce premier terme qui dure de février 1928 à décembre 1929, il entre au Service géologique de la Colonie et y accomplit trois termes, au cours desquels il devait gravir successivement tous les échelons de la hiérarchie pour parvenir enfin, à la veille de sa mort, au grade élevé de directeur de ce service pour le Congo belge et le Ruanda-Urundi. Ses qualifications professionnelles le désignaient tout spécialement pour un poste qui entraîne, à côté de devoirs et de responsabilités administratifs sérieux, une connaissance étendue de la géologie du Congo. Mais ce qui avait surtout fixé sur lui l'attention du Gouvernement, c'est l'effort considérable qu'il avait déployé, de septembre 1939 à août 1947 en qualité de Chef du Service géologique régional de Costermansville. Pendant cette longue période occupée pour la plus grande partie par la guerre, toute attache rompue avec la Métropole, il s'était en effet montré non seulement un observateur incomparable sur le terrain, mais aussi un organisateur de premier ordre. C'est à lui que l'on doit la création de toutes pièces à Costermansville, aujourd'hui Bukavu, d'un laboratoire, alors unique en Afrique centrale, remarquablement outillé. Il avait également contribué à former, dans ce centre

écarté de la Colonie, une équipe de chercheurs entraînés par son exemple.

Le domaine où s'est alors exercée l'activité scientifique de De Dycker était d'ailleurs riche de possibilités car, situé sur le Grand Graben et au point le plus intéressant de celui-ci, celui où sévit toujours un volcanisme intense, il englobe un réseau hydrographique aux accidents multiples, branché d'une part sur le Nil, d'autre part sur le Congo. En outre il a fait l'objet de venues éruptives à plusieurs temps et d'une minéralisation qui présente de nombreux et curieux problèmes tant à l'exploitant minier qu'au géologue.

A tous ces aspects d'une région où une question nouvelle surgit à chaque pas, l'observateur consciencieux, le pétrographe entraîné, le savant bien documenté qu'était Raymond De Dycker s'est profondément attaché. Il y a poussé partout ses investigations, au Ruanda jusqu'à la frontière de l'Uganda, sur tout le pourtour du lac Kivu, dans le Maniema et l'Ituri jusqu'aux mines de Kilo-Moto. Il a noté dans ses rapports officiels et sur les carnets qu'il tenait soigneusement à jour au cours de ses reconnaissances, une foule de détails qui éclairent singulièrement la stratigraphie, la tectonique et la métallogénie de plusieurs provinces congolaises. Le temps lui a malheureusement fait défaut pour tirer parti de la masse énorme de documents ainsi accumulée. Il faut ajouter à son honneur que sa probité scientifique lui faisait souvent tenir en suspens, jusqu'à plus ample information, les conclusions que sa sagacité entrevoyait au cours de ses recherches sur le terrain. On peut dire que sa mort inopinée, survenue au cours d'une intervention chirurgicale en soi-même bénigne, au moment même où il allait recueillir le fruit de ses efforts, a été un deuil à la fois pour la Science et pour le Congo auquel il avait tant donné de lui-même.

De ce naufrage, des amis dévoués ont cependant pu sauver les manuscrits de travaux qu'il avait presque achevés et les publier dans leur forme intégrale dans les *Annales de la Société géologique de Belgique* et les *Mémoires in-4° de la Société belge de Géologie, de Paléontologie et d'Hydrologie*. Cette dernière société a également tenu à rendre un hommage spécial à Raymond De Dycker et à publier une description

détaillée des installations remarquables : laboratoires, bureaux d'études, musée, bibliothèque qu'il avait créés de sa propre initiative à Bukavu.

Le 6 octobre 1947, l'Institut Royal Colonial Belge avait élu Raymond De Dycker membre correspondant de sa Section des Sciences techniques et déjà, dans sa séance du 19 décembre suivant, le président de la Section, M. Paul Fontainas, avait le douloureux devoir d'annoncer à ses collègues sa mort prématurée. Il le fit en termes émus devant une assistance unanime à regretter la perte qu'elle venait de faire.

De Dycker était à sa mort chevalier de l'Ordre du Lion, mais on ne peut s'empêcher de penser que d'autres honneurs l'attendaient si la fatalité n'eût pas brisé sa courte vie au moment même où un poste important venait de lui être confié et où une grande renommée l'attendait dans la science qu'il aimait entre toutes, la Géologie.

Euvres de R. De Dycker : *La stratigraphie du Salmien supérieur dans la vallée de la Liègne*, Ann. Soc. Géol. de Belg., t. 58, 1935, pp. 255-262. — *Recherches sur la nature et les causes du métamorphisme des terrains manganésifères du Cambrien supérieur dans la partie S-W du massif de Stavelot*, id., t. 62, 1938, pp. 1-120. — *Observations géologiques dans la région de Saramabila, Territoire de Kabambare, District du Maniema*, Ann. Soc. Géol. de Belg., t. , 1948, pp. 108-150. — *Observations géologiques dans la région des Monts Ibenga (Maniema)*, Mém. in-4°, Soc. Belg. de Géol., de Paléont. et d'Hydrol., n° 3, 1948, pp. 21-46. — *Les caractéristiques géol. des gisements miniers du Ruanda*, id., n° 3, 1948, pp. 47-134.

Août 1955.
R. Cambier.

J. Lepersonne et A. Wéry, *L'œuvre africaine de Raymond De Dycker*, Mém. in-4°, Soc. Belg. Géol., Paléont. et Hydrol., n° 3, 1949, pp. 5-19. — P. Fontainas, *Décès de M. R. De Dycker. Allocution*, Bull. I. R. C. B., t. XVIII, 1947, pp. 902-904. — R. Marlière, *Éloge funèbre*, Bull. Soc. Belg. Géol., Paléont. et Hydrol., t. LVI, 1947, p. 344. — L. Cahen, *Raymond De Dycker. Notice nécrol.*, Chron. Colon., n° 139, 1948, p. 12. — F. Corin, *Raymond De Dycker. Notice nécrol.*, Bull. Serv. Géol. Congo belge et Ruanda-Urundi, vol. 2, 1948, p. 169. — M. Légraye, *Notice au sujet d'un travail de R. De Dycker sur la région de Saramabila*, Ann. Soc. Géol. Belg., t. 71, 1948, pp. 107-108. — I. De Magnée, *Raymond De Dycker. Notice nécrologique*, Bull. I. R. C. B., t. XIX, 1948, p. 77. — F. Van der Linden, *Vers un inventaire géologique du Congo*, Rev. col. belge, n° 54, 1948.

E

EEMAN (*Achille-Albert*), Membre de la Chambre des représentants (Gand, 5.9.1852 — Le Caire, Égypte, 14.2.1920). Fils d'Achille, bâtonnier de l'Ordre des avocats à Gand.

Avocat et juge de paix, membre du conseil de discipline de l'ordre des avocats près la cour d'appel de Gand, élu bâtonnier en 1893 malgré son jeune âge, Eeman fut envoyé à la Chambre des Représentants en 1886 par les électeurs catholiques de l'arrondissement de Gand-Eccloo. Il participa de façon particulièrement active aux travaux de cette assemblée.

En séance du 13 février 1895, il était choisi avec vingt autres députés pour constituer une commission dite des XXI, chargée d'examiner le projet de loi approuvant la cession du Congo à la Belgique.

Eeman était chevalier de l'Ordre de Léopold et porteur de la Croix civique pour acte de courage et de dévouement.

4 février 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Mouv. géog., 1895, p. 49. — F. Livrauw et A. Henry, *La Chambre belge* en 1894-98, Coll. nation., Schepens, Brux., p. 325.

EEREBOUT (*Augusta - Alida - Louise*). Femme coloniale (Bruges, 5.12.1866 — Béziers, 12.8.1940). Fille de Joseph et de Cornou, Marie-Louise ; épouse de Valcke, Louis.

Augusta Eerebout avait à peine dix-huit ans quand elle épousa le lieutenant Valcke. Celui-ci se reposait alors en Belgique d'un séjour de cinq ans déjà en territoire congolais où il avait rendu de signalés services dans le domaine des transports. Tous les récits, si extraordinaires fussent-ils, qu'il put faire à sa jeune épousee sur la vie des broussards, ne l'effrayèrent point. Décidée, malgré sa jeunesse, à accepter le destin, dans toute sa rigueur, de celui qui l'avait élue, elle partit avec lui, le 27 juin 1886, emmenant comme femme de chambre une jeune flamande qu'elle s'était attachée. Elle était la première épouse belge à affronter l'aventure congolaise. Le ménage s'installa sans tarder à Boma, dans une maison sans style, sans luxe et sans confort que le goût délicat de la maîtresse de maison eut tôt fait de transformer en un home des plus

accueillants. Madame Valcke n'en accompagnait pas moins son mari dans tous les déplacements que lui imposait son service. Elle entra de la sorte en contact avec les indigènes, pénétra le secret de leur existence de simples, celle des femmes surtout, et se fit aimer de leurs enfants grâce à sa gentillesse et à ses attentions. Aussi bien avait-elle fait de sa résidence dans la capitale de l'État indépendant un centre d'accueil ouvert à tous les coloniaux frais émoulus d'Europe et à tous les broussards, fatigués ou malades, en instance de rapatriement.

Lorsqu'en 1890, son mari épuisé dut rentrer en Belgique, Madame Valcke mit tant de cœur et tant d'intelligence à soigner son malade qu'après deux ans de ses soins, il se sentit en mesure de se remettre au travail et accepta, dès 1892, de diriger en Colombie une vaste entreprise d'industrie franco-belge. Elle l'y suivit, avec les deux enfants qu'elle lui avait donnés.

Collaboratrice de Valcke dans toute sa carrière, Augusta Eerebout ne pouvait pas ne pas être associée aux hommages rendus à sa verte vieillesse. Elle était notamment à ses côtés lors de la manifestation d'hommage des Vétérans coloniaux belges de mai 1936 et elle y recueillit, avec la modestie qui lui était habituelle, une bonne part des éloges qu'adressèrent à celui qu'elle avait tant aidé, les orateurs du jour.

Elle mourut, au cours de l'évacuation forcée du Pays menacé d'occupation allemande, en 1940.

Elle était chevalier de l'Ordre de la Couronne et porteuse de la Médaille commémorative du Congo.

1^{er} juin 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Chapaux, A., *Le Congo*, Brux., Rosez, 1894, 82. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, Brux., Expansion belge, 1930, 223. — *Bull. Ass. Vét. col.*, Brux., août 1930, 17, 18 ; 5 nov. 1940 ; janv. 1946, 25. — *Expans. col.*, 15 mars 1936.

EGROO (VAN) (*Albert-Léon*), Capitaine (Menin, 22.8.1885 — Dixmude, 26.5.1915). Fils de Prosper-Marie et de Dewolff, Irma-Marie-Hortense.

Engagé dans la carrière des armes, il fut

admis à l'École militaire le 17 novembre 1903 et y obtint le brevet de sous-lieutenant désigné pour le 3^e chasseurs à pied le 24 mars 1906. Quatre ans plus tard, il signait un engagement à la Colonie comme sous-lieutenant de la Force Publique et s'embarquait à Anvers sur l'*Albertville* le 2 janvier 1910. Il commença par être attaché au camp de Lisala et y obtint les galons de lieutenant le 24 mars 1910. Le 23 juin, il était désigné pour le district des Stanley-Falls et dès le 8 novembre 1911, passait au commandement de la Compagnie des Bangala. Le 15 février 1912, il était adjoint au commandement de la Compagnie de l'Équateur. Son terme prenant fin au début de 1913, il regagna Boma pour s'y embarquer le 30 janvier à destination de l'Europe. Il reprit place à l'armée métropolitaine et prit part comme capitaine à la défense du territoire belge durant la campagne de l'Yser. Il fut tué à Dixmude, le 26 mai 1915.

Ses services au Congo lui avaient valu l'octroi de l'Étoile de service, le 4 juillet 1912.

3 avril 1952.

[F. D.] Marthee Coosemans.

Reg. matr. n° 6321. — *Bull. des Vét. col.*, Brux., mars 1930, p. 10.

EICH (*Auguste-Henri-Eugène*), Agent d'administration (Liège, 8.3.1857 — Liège, 8.2.1901). Fils de Mathieu et de Francotte, Claire.

Après avoir suivi les cours de l'Athénée de Liège, il s'engagea au 1^{er} régiment des lanciers et quitta l'armée en 1881, avec le grade de sergent, pour entrer au service de l'administration des prisons, à Anvers. A partir de 1883, il fut employé dans une maison de commerce de la métropole. C'est en avril 1888 qu'il sollicita son admission à l'É. I. C. et il fut engagé le 1^{er} mai en qualité d'agent d'administration au traitement mensuel de cent francs. Débarqué en Afrique vers la fin du mois, il fut d'abord attaché à la station de Boma ; il passa à celle de Banana le 1^{er} décembre 1889. Désigné ensuite pour le poste de Lukungu en septembre 1890, il y contracta l'hématurie et dut retourner à Boma n'ayant effectué qu'un très bref séjour dans le district des Cataractes. Après un repos prolongé à l'hôpital, sa santé ne s'améliorant guère, il fut contraint de quitter l'Afrique en décembre et de rentrer en Belgique.

6 décembre 1951.

[R. C.] A. Lacroix.

Reg. matr. n° 464.

EKBLOM (*Carl-Johan*), Inspecteur mécanicien suédois (Upland, Wechholm Soken, 29.

6.1842 — R. I.). Fils de Carl et de Ekblom, Maria.

Après ses études au collège de Stockholm, il commença le 1^{er} mai 1854 son apprentissage de forgeron dans la capitale suédoise. Ayant acquis les connaissances techniques de son métier, il s'embarqua le 2 juin 1866, en qualité de chauffeur, sur des steamers suédois et passa au rang de mécanicien de marine le 1^{er} janvier 1875. Il navigua en cette qualité jusqu'au 15 septembre 1883, date à laquelle il fut engagé par l'Association Internationale du Congo pour le service des transports que dirigeait Alexandre Delcommune. Embarqué le 1^{er} octobre à bord du *Ville d'Anvers* qui était destiné à faire le trafic du Bas-Congo, il gagnait Banana le 28 février 1884 et prit du service à bord même de ce steamer sur le fleuve. Il s'y distingua bientôt par ses aptitudes professionnelles, son adaptation au milieu et aussi par son dévouement particulièrement pendant l'absence du capitaine du steamer, Stenfelt. Son terme achevé le 17 août 1886, Ekblom monta sur le *Cabo Verde* pour rentrer en Europe le 12 septembre. Rengagé par l'État indépendant du Congo le 1^{er} octobre 1887, comme mécanicien, il repartait d'Anvers sur le *s/s la Lys* le 23 octobre. A Boma, on ne tarda pas à lui accorder de l'avancement et en juillet 1889, il était nommé inspecteur mécanicien *ad interim*. Il fit un second terme complet et rentra en Belgique le 3 février 1891. Il nous fut impossible de découvrir ce qu'il devint dans la suite.

9 juin 1952.

[A. E.] Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 193. — *A nos Hér. morts pour la Civ.*, p. 90.

ELST (Van der) (*Jean*), Consul de Belgique à Zanzibar (Saint-Ghislain, 7.6.1853 — Zanzibar, 29.6.1885).

Ses études terminées, il quitta la Belgique avec sa famille en 1869 à destination de Constantinople où il se familiarisa avec les langues orientales, en particulier le turc et l'arabe. Il y exerça les fonctions de drogman ou interprète et y épousa Eugénie Maillard, fille d'un ingénieur français. Quelques années plus tard, il postulait et obtenait la place de consul de Belgique à Zanzibar, en remplacement de M. Deville. Le 18 juillet 1881, il s'installait à la côte orientale d'Afrique avec sa femme et sa fillette âgée de huit ans. Placé dès lors à l'avant-plan des explorations qui allaient tenter de pénétrer en Afrique centrale, van der Elst fut un auxiliaire précieux pour les voyageurs en leur servant de liaison avec l'Europe. En janvier 1883, il entra par courrier en contact avec Jérôme Becker, à ce moment en route vers la côte pour revenir en Belgique ; il annonçait à

l'explorateur que Cambier s'était embarqué à Zanzibar avec une troupe d'Askaris, à destination du Bas-Congo et que le Comité d'Études chargeait Becker d'exercer momentanément la direction de l'Agence belge à Zanzibar. Becker nous parle en termes élogieux de l'accueil aimable qu'il reçut le 7 février 1883 à Zanzibar de la part du jeune consul installé à proximité de l'Agence belge et chez qui il passa des heures reposantes, dans un climat familial tout à fait intime. Becker et van der Elst firent ensemble une visite au sultan Saïd Bargash et le consul accompagna le voyageur jusqu'au port d'embarquement, le jour de son départ pour l'Europe.

Par une correspondance suivie avec le *Mouvement Géographique*, van der Elst faisait parvenir en Europe les nouvelles concernant les expéditions belges vers l'intérieur, entre autres au sujet de la 5^e expédition dont on avait été en Belgique si inquiet pendant longtemps, des bruits de massacre s'étant répandus sans fondement.

Après quatre ans de résidence à la côte d'Afrique, van der Elst, atteint de dysenterie grave, succomba ; le 12 juillet 1885, un télégramme parvenu en Belgique, annonça la triste nouvelle. La disparition de cet homme dévoué et actif fut une grande perte pour la Belgique.

21 mars 1952.

Marthe Coosemans.

[F. D.]

Mouv. géogr., 1885, p. 7a ; 55 c. — J. Becker, *La vie en Afrique*, Lebegue, Brux., 1887, t. II, pp. 431, 443.

EMPAIN (*Jean-Louis-Lain*) (baron), Financier (Bruxelles, 25.11.1902 — Paris, 7.2.1946).

Le baron Jean Empain était le fils aîné du général baron Empain (1852-1929), un des principaux animateurs de l'expansion belge du règne de Léopold II qui a donné son nom à ce remarquable faisceau d'entreprises diverses créées par lui et connu sous le nom de « Groupe Empain ». Rappelons ici qu'une notice a été consacrée à la vie du général baron Empain dans la *Biographie coloniale belge* (Tome II, p. 358) de l'Institut Royal Colonial Belge.

Au décès de son père, Jean-Louis-Lain, alors âgé de 27 ans, reprit le flambeau et présida aux destinées du Groupe Empain jusqu'à sa mort prématurément survenue en 1946. Digne continuateur de l'œuvre paternelle, le jeune baron Empain sut maintenir la prospérité des entreprises de son Groupe dont il élargit encore les activités.

Une de ses premières réalisations fut la concentration en une société holding unique : l'« Electrorail » (Compagnies réunies d'Électri-

cité et de Transports) du rôle financier, administratif et technique de trois sociétés analogues beaucoup plus anciennes, aux objets sociaux presque identiques et qui détenaient dans leurs portefeuilles les participations des principales entreprises filiales.

Le baron Jean Empain présida le conseil d'administration de l'Électrorail devenue la clef de voûte de son Groupe depuis sa fondation, en 1930, jusqu'en 1946. De même, il présida ou anima les conseils d'administration de nombreuses sociétés filiales belges, françaises, égyptiennes.

Il avait effectué plusieurs voyages au Congo belge et au Ruanda-Urundi avant de prendre la présidence des sociétés du Groupe dont l'activité s'exerce dans ces territoires.

Cél. Camus.

13 mars 1957.

ERICKSEN (*Hans-Christian-Georg*), Capitaine-commandant de la Force Publique (Aalborg, Danemark, 17.3.1874 — Aalborg, 25.12.1903). Fils de Lars et de Hansen, Marie.

Ses études moyennes achevées en 1893, Ericksen s'engagea au 1^{er} régiment d'artillerie de l'armée danoise le 10 mai 1894, entra le huit octobre suivant à l'École militaire et fut promu sous-lieutenant avec affectation au 2^e régiment d'artillerie, le 28 octobre 1895. Mis en congé sans solde le 28 octobre 1896, il se fit admettre comme officier dans les cadres de la Force Publique congolaise, quitta Anvers, à bord de l'*Edward Bohlen*, le 6 décembre 1897 en compagnie de compatriotes, Kollek, Haubroe et Rahbeck entre autres, et, arrivé à Boma le 30 décembre, fut désigné, le 3 janvier 1898, pour l'Expédition du Haut-Uele et du Nil. Il quitta Boma le 6 janvier. Le groupe perdit Kollek, dès le 12, à Lie, était à Bumba le 16 février, à Buta le 5 mars, à Libokwa le 11 mars, à Niangara le 5 avril, à Dunga le 14, à Faradje le 25. Ericksen eut alors à poursuivre le voyage jusqu'au Mont Loka où il passa sous les ordres de Hanolet. Le 19 septembre, il était envoyé au Mont Adra. C'est là que, peu après, la maladie s'empara de lui et le contraignit à descendre à Niangara, d'abord, puis à Djabir.

Son état s'étant amélioré, il fut attaché à la zone Rubi-Uele et y obtint le grade de lieutenant, puis celui de capitaine, le 1^{er} novembre 1900. Le 6 avril suivant, il s'embarquait à Boma pour rentrer en congé.

Il repartit en qualité de capitaine-commandant de 2^e classe le 11 novembre 1901, quitta Boma le 28 décembre en destination de la zone Uere-Bomu, puis fut désigné par un ordre du commandant Lahaye pour la zone Rubi-Uele où il eut à commander un camp d'instruction

dès le 13 avril 1902. Mais, bientôt, des crises successives d'hématurie l'obligèrent à descendre à Boma et à s'y rembarquer le 18 novembre 1902. Il mourut peu après son retour à Aalborg. Il était porteur de l'Étoile de service.

14 août 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, Gyldenalske Boghandel, 1902-1905, pp. 334, 506-507, 518, 521, 548, 551, 570, 572, 692.

ERICKSSON (*Karl-Erik*), Lieutenant de la Force Publique (Engsö, Suède, 8.5.1876 — Saint-Josse-ten-Noode, 22.4.1930). Fils de Johan-Alfred et de Andersson, Mathilde; époux de Dewever, Jeanne.

Entré au 2^e régiment d'infanterie de la Götalifgarde de l'armée suédoise à Stockholm, il était promu sergent le 5 mars 1897 et engagé par le gouvernement de l'É. I. C. à Bruxelles comme sous-officier de la Force Publique. Il prit le départ à Anvers le 6 avril 1897, en compagnie de Myhre, Haxthausen, Marcussen. Désigné pour la zone arabe, on le commissionna pour La Romée, le 21 juin. L'année suivante, le 8 avril 1898, on l'envoya dans le Haut-Ituri; le 20 avril, il quitta les Falls pour conduire à Avakubi trois pelotons de soldats; il arrivait à destination le 18 mai; le surlendemain, on le désignait pour Mawambi (Kilonga-Longa). Il est là en compagnie de Sannaes, Wolf, Noren, Lund, et participe avec eux sous les ordres de Josué Henry à la pacification de la région, si agitée pendant les mois précédents par la présence de bandes embusquées de Batetela révoltés. Ericksson est nommé sergent-major le 1^{er} juillet 1898, adjudant le 1^{er} octobre suivant. Il achève son terme dans la région, descend vers Stanleyville, poursuit son voyage vers Boma et, promu sous-lieutenant le 26 mars 1901, il s'embarque le 1^{er} mai afin de rentrer en Europe.

Il reprend le départ le 10 octobre 1901, en compagnie de son ami Knud Jespersen, et apprend le 6 novembre, à Boma, qu'il sera attaché au district de l'Uele (zone Rubi-Uele). Assigné au poste de Djabir, il l'atteint le 25 décembre 1901. Il prend pendant quelque temps la direction du poste de Gufuru jusqu'à l'arrivée de Chr. Holm, puis retourne à Djabir. Il y passera le reste de son terme et descendra à Boma le 20 avril 1905 pour reprendre le chemin de l'Europe.

Troisième départ le 19 octobre 1905, avec affectation à la Province Orientale, zone du Haut-Ituri; il y reste jusqu'à l'expiration de son terme et rentre en congé en août 1909.

Quatrième départ le 20 janvier 1910, pour la

même destination. Le 30 avril 1910, il reprend le commandement du poste d'Avakubi. Il est au sommet de sa carrière; nommé lieutenant le 21 novembre 1911, il est assez fréquemment malade et, en juin 1913, il est forcé de démissionner pour raison de santé. Il s'embarque à Boma le 6 juin et rentre définitivement en Europe. A partir de 1914, admis à la pension, il vint s'installer à Anvers où il finit ses jours.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et titulaire de l'Étoile de service en or à deux raies.

22 août 1952.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1996. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 172. — Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, pp. 570, 601, 604, 662, 462, 625, 626. — Note manuscrite adressée à l'auteur par M. Goransson, président de l'Ass. des Vétérans col. suédois.

ERNST (*Frederich-Wilhelm*), Capitaine de steamer (Copenhague, 6.8.1850 — Copenhague, 30.3.1893). Fils de Hans et de Hambach, Jensine.

Après quelques études à l'école navale de Copenhague, il prit bord comme cadet, le 10 mars 1865, sur le vapeur danois *Thomas Ruys*. Dans la suite, après avoir servi en mer de-ci et de-là, il passa comme second, le 18 octobre 1871, à la frégate *Sirène*, puis, le 1^{er} mars 1879, à la *Mathilde* de la C^{te} danoise Groenlandse Handel. Lors d'un voyage d'exploration entrepris par le *Dymphna* dans les mers polaires, le capitaine Gamel l'engagea comme second (1^{er} avril 1882) et n'eut qu'à se féliciter de ses services. Ernst obtint alors le brevet de capitaine de steamer et s'engagea, le 15 mai 1888, au service de l'É. I. C.

Le 20 mai, il quittait Anvers à bord du *Lualaba*. Arrivé à Boma le 27 juin, il y fut désigné pour la marine du Haut-Congo. Il prit, le 3 octobre, le commandement du vapeur *Belgique*, puis, le 27 juin, celui du *Ville de Bruxelles*, vapeur à bord duquel il mena le Gouverneur général en voyage d'inspection à diverses reprises.

Au début de 1890, alors qu'approchait le terme de son engagement, il fut atteint de fièvres et dut s'embarquer à Banana, pour rentrer en Europe, le trente mars, à bord de l'*Afrikaan*. Il mourut dans son pays, trois ans après y être rentré.

25 juillet 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 451. — Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, Gyldenalske Boghandel, 1902-1905, pp. 191, 207 (portrait), 390, 386.

ERRERA (*Giuseppe-Paolo*), Médecin (Paris, 15.7.1879 — Lisala, 9.7.1913). Fils de Victor et de Lumbrose, Maria.

Errera fut parmi les nombreux italiens qui apportèrent leur collaboration à l'État indépendant du Congo. Diplômé de l'Université de Rome le 16 juillet 1903, il commença par voyager au titre de médecin de bord sur des vapeurs italiens. Le 24 août 1904, il partit pour le Congo avec le grade de médecin de 2^e classe. Il fut d'abord affecté au district du Lac Léopold II, et plus spécialement attaché au poste d'Ibali. Descendu malade à Boma le 14 juillet 1906, il acheva ce premier terme au Stanley-Pool, et quitta l'Afrique le 23 juillet 1907.

Lors de son deuxième engagement (6 mai 1908-4 août 1911), il travailla dans l'Uelé et fut attaché comme chef de service au lazaret Aba à la Gurba-Dungu.

Une troisième fois, Errera repartit pour le Congo en février 1912, mais il ne devait pas achever ce terme. A peine âgé de 34 ans, il mourut à la tâche, vaincu par le climat.

Étoile de service à deux raies (14 juin 1911) et chevalier de l'Ordre du Lion (18 novembre 1911).

4 août 1953.
Marie-Louise Comeliau.

[F. D.]

Mouv. géogr., 1904, p. 369. — *Trib. cong.*, 13 sept. 1913, p. 1.

F

FAES (*Jozef-Godfried*), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Antwerpen, 1.10.1874 — Lusaka, 19.10.1905). Zoon van Cornelis en van Megens, Josephina.

Na voltooide humaniorastudies op het kleinseminarie te Hoogstraten, begaf de jonge Faes zich naar het noviciaat der Witte Paters te Maison-Carrée (Algiers, oktober 1897). Hij werd priester gewijd te Karthago (Tunesië, 9 september 1899). Op 25 mei vertrok hij uit Napels met vijf andere confraters naar het vikariaat Opper-Congo. Over de Zambezistroom en het Nyasa-meer kwam de karavaan op 16 augustus behouden te Boudewijnstad aan. Acht dagen later is hij te Mpala, zijn eerste missiepost, bestuurd door E. P. Huys. Te Mpala bekwaamt Pater Faes zich in de Swahili-taal. Als hij ze meester geworden is, wordt hij professor van Latijn in het kleinseminarie, onderwijst en doopt, krijgt bezigheid in de drukkerij en gaat ook met zijn overste de dorpen rondom de missiepost bezoeken. Eens kwam hij in een van die dorpen en zag er een afgod staan. Weldra lag die ten gronde, afgezaagd door de jeugdige missionaris.

In juli 1902 verhuist hij naar het Noorden, nl. naar Lusenda, in de Masanze-streek. Daar zal hij werken onder de overbewoners van het Tanganika-meer en onder de Babembe: « De wilde Babembe van het gebergte dat hier langs het meer oprijst, dalen van de hoogten af

» tot in de vlakte, om hun woonst te vestigen » in de nabijheid der zending. Alles voorspelt » dat die talrijke bevolking het christelijk » onderricht met vreugde zal ontvangen en » aanhoren », schreef Mgr Roelens in zijn verslag over het jaar 1903.

Doch reeds op 15 juli 1903, scheept Pater Faes in op de *Santo Vitore*, de tweemaster van de missie. « Morgen ga ik op reis voor twee maanden, » schrijft hij naar zijn familie. Mgr Roelens roept » mij terug naar Boudewijnstad, om met hem mee » te gaan naar de Urua-streek. Daar zal ik » dan verblijven totdat ik nogmaals iever » anders geroepen word. 't Is allemaal gelijk : » Gods wil en voor 't welzijn der negers. »

Het meer was onstuimig en bezorgde de opvarenden veel last, ook toen ze konden overstappen op de steamer *Delcommune*, die op de rotsachtige oevers te Mpala grote avarij opliep. In't voorbijgaan zette Pater Faes voet aan wal bij de voormalige missie te Kibanga, « waar » zoovele zendelingen onzer missie en zoovele » christene negers hun leven gelaten hebben... » De puinen van dit oude missiehuis doen waar » lijk pijn aan 't harte ; 't gemoed schiet vol » als men de getuigen ziet der werken, die onze » eerste zendelingen daar verricht hebben... »

In Urua was de missie gans anders dan in Mpala en Lusenda. « Daar immers had ik negers » die reeds christen waren. Nu zijn het nog » ware wilden hier in deze streek. Zij volgen wel

» de katechismus, maar min of meer met tegen-
» zin... Ze zijn bang van alles wat het geloof
» uiterlijk heeft, zoals het doopsel en de andere
» sacramenten... »

In september 1905 vinden wij Pater Faes terug te Lusaka, alwaar hij stierf : « Hij werkte er met een buitengewonen ijver aan het groote werk der vorming der geloofs-
» wijzers. Alles duidde in hem eene bloeiende
» gezondheid en een gelukkig en hoopvol
» apostolaat aan. Eerwaarde Pater Faes was
» een der gelukkigen welke de koorts om zo te
» zeggen nooit kwelde », lezen we in een brief aan Eerw. Pater Huys. Na vier dagen ziek geweest te zijn, stierf Pater Faes aan bloedopdrang in de hersenen. « De school der geloofs-
» onderwijzers verliest in hem eenen welbemin-
» den en goedhartigen vader en wij allen, eenen
» confrater vol vroolijkheid en verkleefdheid.
» Hij was waarlijk alles voor allen geworden.

In een van zijn brieven uit Mpala (7 februari 1901) drukt de missionaris zijn vreugde uit om de geboorte van zijn neefje Richard. Hij vraagt aan de gelukkige moeder, zijn zuster, dat ze haar kind vroegtijdig van zijn oom Jozef zou spreken : « Mijn vurigste wensch ware dat het ook later een zending weze, die onbevreesd de zee oversteke om verre van zijn vaderland Gods heilig woord te gaan verkondigen », zo schrijft hij. Die wens is heerlijk in vervulling gegaan. De kleine Richard Cleire van toen voert thans de titel van bisschop en is de herder van het Apostolisch, Vikariaat Kasongo, in Belgisch-Congo.

20 augustus 1955.
P. M. Vanneste.

[J. S.]

FAUCONNET (*Jules-Victor-Louis*), Chef de section principal (Vallorbe, Suisse, 23.8.1882 — R. I.).

Il travaille en Suisse de 1898 à 1904. Le 23 juin 1904, Fauconnet s'embarque pour le Congo pour compte de la Régie du Chemin de fer du Mayumbe. Dès son arrivée en Afrique, il est envoyé en mission à Stanleyville pour différentes études. Il participe ainsi à la construction des chemins de fer des Grands Lacs et ce jusqu'en 1919.

Engagé comme surveillant de travaux, il termine sa longue carrière comme chef de section principal.

Après 18 ans de séjour à la Colonie, pendant lesquels il a rendu les plus grands services, il rentre définitivement en Europe.

Il était titulaire de nombreux ordres honorifiques.

26 novembre 1954.
F. Berlemont.

[A. E.]

FÉLIX (*Gabriel-Victor*), Lieutenant de vaisseau (Neuilly-sur-Seine, 26.1.1848 — Liranga, 19.10.1888).

Né de l'illustre tragédienne Rachel et d'un père qui ne l'avait pas reconnu mais que de graves auteurs identifient avec un fils du général Bertrand, le compagnon même de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène, Félix perdit sa mère à l'âge de dix ans et fut recueilli par ses grands-parents maternels et l'une de ses tantes qui l'envoyèrent à Sainte-Barbe se préparer à l'École navale.

Sous-officier dès 1864, il prit bord, en 1867, en qualité d'aspirant de 1^{re} classe, sur le *Solférino*. Blessé en 1870, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Promu lieutenant de vaisseau en 1878, il mena pendant quelque temps, à Paris, une vie plutôt dissolue, puis, en 1881, rembarqua sur le *Catinal* envoyé en patrouille le long de la côte occidentale d'Afrique. Il se distingua notamment au Gabon, dont il étudia de façon approfondie les habitants et leurs langages, et où il obtint un poste important dans l'administration locale. Rentré en France en 1885, il fut choisi par Brazza qui venait d'être nommé commissaire général de France au Congo français par un décret du 27 avril 1886, pour participer à la reconnaissance plus approfondie qu'on allait entreprendre du territoire de la nouvelle colonie. Parti de Ngole sur l'*Ogooué*, Félix explora la région située entre le Fleuve et la Muni, mais son caractère indépendant à la fois et ombrageux, sa méconnaissance des conseils et des ordres reçus de ses chefs, l'amènèrent à entrer en difficultés avec les indigènes. Atteint de surcroît de troubles cérébraux, il dut descendre à Libreville pour s'y faire soigner. En juin 1887, il demanda à reprendre l'exploration qu'il lui avait fallu abandonner et Brazza lui confia la canonnière *Djoué* pour parcourir le Congo, l'Alima et l'Ubangi. De nouvelles difficultés nées entre autres de certaines habitudes de dissipation et du mauvais état de sa santé le contraignirent à démissionner en octobre 1888. Atteint de dysenterie grave, il fut recueilli à Liranga où le chef de poste Decressac de Villagrand le soigna le mieux qu'il put. C'est là qu'il s'éteignit et fut inhumé dans un bosquet à 300 mètres du poste.

24 mars 1953.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

C^t Rouch, *Le lieutenant de vaisseau Félix*, in : *Comptes-rendus des Séances de l'Académie coloniale de Paris*, 4 avril 1952, IV, pp. 194-197.

FERON (*Émile-Joseph-Antoine*), Député (Bruxelles, 11.6.1841 — Rhode-St-Genèse, 31.12.1918).

Appartenant avec les Janson et les Lorand, à l'aile progressiste du parti libéral, Feron craignait pour la Belgique les entreprises coloniales qui auraient pu l'entraîner dans des aventures militaires. Lors des débats relatifs à la revision de l'art 1^{er} de la Constitution, revision nécessaire pour que fût un jour possible, juridiquement parlant, l'annexion du Congo par la Belgique en juillet 1893, il appuya un amendement déposé par Hanrez. Ils s'agissait d'imposer pour l'acquisition d'une colonie ou de possessions d'outre-mer, un double vote des Chambres et la ratification des décisions prises par les électeurs le referendum. Le Roi écrivait à Beernaert que l'amendement d'Hanrez et de ses amis n'avait pour but que d'entraver l'acquisition du Congo et de lui marquer, à lui, leur défiance. La discussion dura pendant trois séances. Finalement, l'amendement fut repoussé le 13 juillet par 97 voix contre 25 et une abstention.

La carrière parlementaire de Feron se situe entre les années 1880-1884, 1892-1894, et 1900 jusque 1912.

[F. D.] 10 juin 1953.
Marie-Louise Comeliau.

Mouv. Géogr., 1893, p. 67a. — Fr. Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, 2 vol., Namur, 1913, t. I, p. 193. — Alb. Chapaux, *Le Congo*, Ed. Ch. Rozet, p. 860. — Ed. van der Smitten, *Léopold II et Beernaert*, 2 vol., Brux., 1942, t. II, p. 308 — Pierre Daye, *Léopold II*, Paris, 1934, p. 241.

FERRARIS (Pierre), Missionnaire salésien (Turin, 1.10.1873 — Élisabethville, 8.10.1946). Fils de Stéphane et de Duetto, Marie.

Très jeune, il s'inscrivit comme élève dans la maison salésienne que venait de fonder à Turin Don Bosco. Celui-ci, pressentant pour ce jeune homme travailleur et sérieux un avenir plein de promesses l'encouragea dans ses études professionnelles commencées dans l'institut. Le jeune Ferraris se perfectionna dans le métier de tailleur, obtint en 1893 le diplôme de coupe et décida peu après de se faire recevoir comme religieux dans la congrégation. En octobre 1893, à la demande des Pères Salésiens de Liège, le jeune coadjuteur Ferraris fut envoyé en Belgique, à l'école professionnelle de la rue des Wallons où il devint chef d'atelier des élèves tailleurs. Il acquit bientôt auprès de ceux qui lui étaient confiés un prestige incontesté grâce à ses connaissances techniques, mais aussi à ses talents de musicien et d'acteur mis au service des autres avec une bonne grâce toujours renouvelée. Sa réputation d'animateur arriva jusqu'à Mgr Sak qui, en 1911, insista auprès du jeune coadjuteur pour qu'il consentît à partir pour le Katanga où le préfet apostolique comptait créer une école professionnelle indigène.

Arrivé à Élisabethville le 9 novembre 1911, le Fr. Ferraris organisa un atelier de couture pour indigènes dans une banale baraque en tôle : c'était l'humble début d'une école qui allait connaître un essor magnifique. En 1927, l'école devenue importante fut transférée à la Kafubu.

Pendant trente-cinq ans, le Frère Ferraris vit des centaines d'indigènes passer dans son atelier. Avec une patience inlassable, il leur enseigna, en partant des rudiments du métier, l'art de la confection et en fit des travailleurs manuels appréciés de leur clientèle.

Il mourut à Élisabethville à l'âge de soixante-treize ans, porteur de l'Étoile de service et de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

[A. E.] 12 juin 1956.
Marthe Coosemans.

Essor du Congo, 10 octobre 1946.

FESTRAETS (François-Alexandre-Arthur), Capitaine-commandant de la Force Publique (Tirlemont, 20.4.1898 — Élisabethville, 25.3.1939). Fils d'Alphonse et de Muller, Élisabeth ; époux de De Smet, Jeanne.

Entré à l'École des Pupilles de l'Armée le 15 septembre 1910, il était promu sergent le 1^{er} août 1914 et versé, le 5, au 4^{me} de ligne.

Ayant fait son devoir, trois ans durant, sur le front de l'Yser, il se fit détacher à la Colonie le 2 septembre 1917, en qualité de sous-officier. Il s'embarqua à la Pallice et arriva au Congo le 24 septembre. Il prit aussitôt part à la Campagne de l'Est comme agent militaire attaché au service du génie et du chemin de fer placé sous le commandement d'O. Jadot. La guerre terminée, il fut affecté au district du Sankuru et au territoire de Loto, jusqu'à la fin de son terme en mars 1921 et à sa rentrée en congé.

Promu sous-lieutenant le 1^{er} juillet 1921, il repartit d'Anvers le 15 octobre suivant, affecté au groupement de Force Publique de l'Équateur. Arrivé à Coquilhatville le 23 novembre, il y resta jusqu'au 30 janvier 1923, date à laquelle il fut attaché au camp d'instruction d'Irebu. C'est là qu'il conquit les galons de lieutenant (10 mars 1924). Il y resta jusqu'à la fin de son terme et rentra en congé le 15 novembre 1924.

Reparti le 23 juin 1925, il est désigné pour la Compagnie des Transports du Bas-Congo, passe le 5 juin 1926 à Léopoldville, le 18 septembre au camp des troupes campées de la Moamba, le 5 juillet 1927 au commandement de la C^{ie} du Sankuru. Il rentre en congé le 18 juillet 1928.

Reparti le 9 avril 1929, il commande les troupes campées à Boma, est détaché à la Lufu le 26 octobre 1930, commande la compagnie de

Léopoldville à partir du 6 novembre suivant et obtient, le 1^{er} janvier 1931, les galons de capitaine-commandant. Il rentre au pays le 3 mai 1932.

Il repart le 13 janvier 1933, gagne Élisabethville et y est attaché à la C^{ie} du Luapula. Sa femme et ses enfants viennent l'y rejoindre. Le 17 juin 1936, la famille gagne Lobito pour rentrer en Belgique.

Elle repart dès le mois de décembre suivant et regagne le Katanga. C'est là que la mort vient surprendre son chef, à la veille de sa 42^{me} année.

[J. J.] 5 mars 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 3973. — Gl. G. Moulart, *La Campagne du Tanganika*, Brux., Éd. universelle, s. d. p. 230.

FICHEFET (*Eugène*), Administrateur de sociétés (Court-Saint-Étienne, 14.7.1854 — Liverpool, 20.5.1908). Fils de Jean-François et de Brennet, Catherine.

Entrepreneur de travaux publics, il était aussi intrépide voyageur et parcourut les deux Amériques. Élu membre de la Chambre des Représentants le 21 octobre 1891, par les électeurs catholiques de l'arrondissement de Bruxelles, il s'intéressa, dans les travaux parlementaires, au développement industriel et commercial du pays et à celui du Congo. Il admirait sans réserve tous ceux qui avaient le courage de participer sur place à l'équipement et à l'essor des territoires colonisés. En 1898, se fit jour en Belgique un projet de création à Tenerife d'un sanatorium belge destinés aux malades de retour du Congo. Le projet mit sept ans à se préciser, puis, en 1905, un groupe de hautes personnalités : les généraux Donny, Gilson, Ninitte, le colonel Fivé, l'ancien gouverneur général Camille Janssen, le Baron Dhanis, les Drs Meyers, Julien, Amerlinck, l'administrateur de sociétés Oscar De Bauw, se proposèrent de le mettre à exécution.

Un comité de patronage fut alors constitué et chargé de recueillir les fonds nécessaires. En faisaient partie : Camille Janssen, le baron Wahis, Émile Delcommune, Georges De Ro. Quant au comité directeur, qui comptait parmi ses membres Carpentier, les Drs Requette, Bonmariage, Van Blaere, Heymans, Eugène Fichet en assuma la présidence. L'emplacement que l'on choisit fut la vallée de l'Orotava, d'un climat reposant à la fois et vivifiant.

Fichet était administrateur de la S^{te} anonyme *Mouture et Panification du Congo*, administrateur-directeur de la *Luki*, de la *Sucrerie européenne et coloniale*, de la *Société des Chemins de fer du Mayumbe*.

Revenant d'une mission d'inspection à Porto-Rico, il dut s'arrêter à Liverpool, atteint d'une crise d'appendicite. Il succomba au mal le 20 mai 1908, âgé seulement de 54 ans. Sa grande activité dans le domaine commercial l'avait mis en rapport avec le monde des affaires des pays étrangers où il était très estimé.

Il était officier de la Légion d'honneur ; de l'Ordre de la Couronne ; de l'ordre royal du Lion ; de l'Ordre du Christ de Portugal ; de l'Ordre du Soleil de Perse.

[J. J.] 24 janvier 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., 1905, p. 34. — *Trib. cong.*, 28 mai 1908, p. 2. — Livrauw, *La Chambre des Représentants 1894-1895*. Coll. Nation., Schepens Brux., p. 328. — M. Coosemans, *Archive Fichet* in : *Biogr. Col. Belge*, Brux., I. R. C. B., 1952, III, p. 302.

FIRMIN (*Cecil-Hockley*), Directeur de district aux Huileries du Congo belge (South Cave, Yorkshire, 11.9.1870 — Mobendi, près de Basongo, Kasai, 5.12.1921).

Diplômé comme ingénieur, il fut attaché, d'octobre 1907 à octobre 1911, aux Chemins de fer gouvernementaux de la Nigérie du Sud, avec le titre d'ingénieur de district, puis d'ingénieur en chef. Il abandonna cette situation pour entrer comme inspecteur à la Compagnie *Wasakoo Tin Concessions*, en Nigérie du Sud, et y resta en fonction jusqu'en novembre 1912. De novembre 1914 à mai 1915, il fut chargé comme ingénieur en chef de la direction du chemin de fer du gouvernement britannique à la Côte d'Or. Ayant été mis en contact avec la direction des Huileries du Congo belge, il obtint d'elle, le 20 décembre 1915, son admission comme directeur de district de cette société au Congo et en cette qualité arriva à Kinshasa le 8 février 1916. Au cours de ce premier terme il fut affecté au poste des Huileries Lever d'abord à Élisabetha, puis à Alberta. Rentré en Europe après la guerre, il repartit pour un deuxième engagement au cours duquel lui fut confié le poste de Brabanta. Firmin se dépensa beaucoup à sa nouvelle tâche. Atteint d'une affection stomacale qui l'affaiblit considérablement parce que la nutrition était insuffisante, faute d'appétit, il se mit à décliner si rapidement que ses amis lui conseillèrent d'aller se faire soigner à Kinshasa ; mais il refusa de quitter son poste. Son affaiblissement atteignit un tel degré qu'une otite déclarée soudain s'aggrava et provoqua un abcès qui le fit énormément souffrir. Arrivé à maturité l'abcès produisit une hémorragie qui entraîna la mort en quelques heures.

La tombe du courageux Firmin occupe l'emplacement n° 1 au petit cimetière de Mobendi.

[A. E.] 17 août 1953.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 13 déc. 1922, p. 1. — Note de la Direction des Huileries du Congo Belge à l'auteur en date du 14 août 1933.

FISETTE (*Marcel-Jules-Joseph*), Chargé de mission, officier de la Force Publique (Farciennes, Hainaut, 20.7.1889 — Ujiji, 1.3.1915). Fils d'Armand et de Chevolet, Thérèse.

M. Fisetette était entré à l'École militaire en 1907. Il faisait partie de la 73^{me} promotion, armes spéciales, et sortit sous-lieutenant d'artillerie en juin 1912.

En 1914, il fut attaché à la mission Begrand-Stinghlambert qui avait été chargée, pour le compte du Comité spécial du Katanga, de l'établissement d'une carte du Katanga basée sur des observations astronomiques. Accompagnée d'un matériel important, la mission arriva dans la Colonie en mai 1914. Elle avait à peine eu le temps de commencer à s'organiser quand survint, en Europe, la déclaration de guerre par l'Allemagne. La mission, qui venait d'atteindre Élisabethville, fut dissoute dès le 6 août 1914 et ses membres, officiers pour la plupart, furent affectés à l'encadrement des troupes coloniales. Fisetette fut nommé, à titre provisoire, lieutenant de la Force Publique à la date du 8 août 1914 et désigné pour l'État-major des troupes du Katanga. Il quitta aussitôt Élisabethville pour rejoindre l'État-major établi à M'Pweto. Chargé, en février 1915, d'effectuer des levés de terrain dans la région du lac Tanganika, il se rendait en caravane vers la Lukuga lorsque, dans la nuit du 26 au 27 février, son campement, établi à Tembwe, fut surpris et attaqué par un commando allemand. Grièvement blessé au cours du combat qui suivit, Fisetette fut évacué à Ujiji, où il succomba quatre jours plus tard.

Un arrêté royal du 28 juin 1915 lui décerna, à titre posthume, la Croix de chevalier de l'Ordre de Léopold.

21 mars 1953.

[L. H.]

A. Lacroix.

Bull. de l'Assoc. des Vét. col., 1930, p. 11. — *Les camp. col. belges*, 1914-1918, Brux., 1927-1932, 3 vol., I, p. 156.

FLAMENT (*Laurent*), Médecin (Brye, Hainaut, 24.10.1877 — Bruxelles, 7.7.1930). Fils de Zéphyr-Charles et de Dumont, Laurence.

Pharmacien diplômé, Laurent Flament fit à Louvain ses études de médecine, chirurgie et accouchements (diplôme daté du 17 juillet 1902). Il pratiqua d'abord comme médecin intérimaire à Hal, jusque 1904 puis à Olloy (Namur). En vue de son départ pour le Congo, il suivit les cours de l'Institut de Médecine tropicale et quitta la Belgique, pour s'embarquer à Sout-

hampton le 1^{er} juin 1912, engagé pour dix ans, en qualité de médecin de 2^{me} classe. Il était accompagné par sa femme, de nationalité anglaise, et elle-même docteur en médecine.

A son arrivée au Congo, le docteur Flament fut désigné pour le poste de Kasenga qu'il atteignit le 12 août 1912.

Survint la guerre 1914-1918. Mobilisé au Katanga, le docteur Flament fut chargé par l'autorité militaire d'organiser au Tanganyika les soins aux malades dans les hôpitaux de la région d'Albertville.

Le 5 juillet 1915, il rentra en Europe, fin de terme, avec le grade de médecin de 1^{re} classe et d'excellentes notes attestant son activité et son dévouement. Mais sa santé laissait à désirer et il demanda sa mise en disponibilité qui lui fut accordée le 29 février 1916.

Se jugeant plus tard suffisamment remis, il songea à prendre un engagement dans l'armée française pour aller à Salonique. Mais le Ministère des Colonies insista pour qu'il acceptât de repartir pour le Congo où la pénurie de médecins était fort grande. Le docteur Flament s'inclina et repartit en octobre 1916. Quatre ans plus tard, le 13 août 1920, il rentra définitivement, pour raison de santé.

Il fit partie du train sanitaire envoyé en Pologne lors de l'offensive soviétique contre ce pays. Depuis lors, il servait comme médecin de bord sur les unités de la Red Star Line, mais la mort vint interrompre prématurément son activité : il n'avait que 51 ans.

9 juin 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comeliau.

Trib. cong., 15 juillet 1930, p. 2.

FLAMME (*Jules-César-Constant*), Officier de la Force Publique (Bruxelles, 15.2.1866 — Ixelles 7.9.1943). Fils de Léopold-Louis-Philippe-Émile et de Rubens, Anne-Élisabeth.

Engagé le 15 septembre 1886 au 1^{er} régiment des Guides, Flamme prit un engagement de trois ans à la Force Publique en qualité de sous-lieutenant, le 16 novembre 1899 et partit pour le Congo à bord de l'*Anversville* touchant Boma le 5 décembre. Il fut aussitôt désigné pour le district des Bangala et prit le commandement de la Compagnie cantonnée à Nouvelle-Anvers. C'était pour lui le début d'une ère de prospections et de reconnaissances, en direction du Nil blanc, du Ruwenzori et des forêts de l'Aruwumi. A Mahagi, dont cinq huttes seulement indiquaient l'emplacement, il fonda le poste de l'État et fut blessé par une flèche empoisonnée qui lui traversa le pied gauche au cours d'un combat victorieux qu'il engagea contre la tribu Pendelo, chef Tjulu, entre Kilo et Mahagi le

30 octobre 1901. L'année suivante, il démissionna pour cause de santé le 24 juillet et s'embarqua à Boma à bord de l'Albertville rentrant à Anvers le 16 août.

Sa santé étant rétablie, Flamme prolongea son séjour au pays pour obtenir le brevet d'officier belge. Il repartit pour le Congo en qualité d'agent d'administration de 2^{me} classe le 21 avril 1904, fut désigné pour le district du Stanley-Pool le 29 janvier 1905, puis attaché à la direction des services administratifs à Boma. Cette fois encore, il rentra prématurément pour raison de santé, et reprit du service à l'armée où se termina sa carrière.

On doit à Jules Flamme, qui était un esprit curieux et observateur, un assez grand nombre de publications sur la cartographie et l'ethnographie du Congo, particulièrement des régions voisines des lacs Albert et Kivu.

Chevalier de l'Ordre de Léopold — Étoile de service.

Publications : *Indicateur des communes du royaume*, Éd. Lesigne, Bruxelles, 1895-1902-1907. — *Les régiments des guides depuis leur formation*, Éd. Eggerickx Bruxelles. — *Étude ethnographique sur la région du lac Albert et du Haut Nil*, Éd. Vanderouwer, Bruxelles 1907. — *Dans la Belgique africaine*, éd. Lesigne 1908. — *Recueil des localités du Congo belge et du Ruanda-Urundi*, Éd. Lesigne 1927. — *Annuaire officiel du Ministère des Colonies*, éd. Lesigne, 1911. — Cartes : Europe, Afrique et Congo belge 1922 et annuellement à partir de 1922, *Le Congo belge*, Éd. Lesigne. — *La population riveraine du lac Kivu (Mouvement géographique, XXII, 1905, p. 123. — Région du Lac Albert et du Haut Nil (Bulletin Soc. Royale de Géographie, XXVIII, pp. 461-482.*

10 juin 1953.

[R. C.] Marie-Louise Comeliau.

H. Depester, *Les pionniers belges au Congo*, éd. Duculot, Taminé, 1927, p. 124. — *Bull. des Vét. col.*, sept. 1943.

FLOOD (*Carl-Gustav*), Officier de la Force Publique (Svelvik, Norvège, 18.8.1884 — Kabale, Afrique orientale allemande, 27.1.1916). Fils d'Adolf-Fredrik et de Mallng, Torå.

Flood entre comme volontaire à l'École régimentaire de Christiania en juillet 1903. Nommé sous-lieutenant de réserve en novembre de l'année suivante, il sert effectivement pendant un an dans la brigade d'infanterie et est envoyé en congé illimité en décembre 1905.

Vers la fin de l'année 1906, il offre ses services à l'É. I. C. Nommé sous-lieutenant de la Force Publique le 31 décembre 1906, il s'embarque à Anvers le 3 janvier suivant et arrive à Boma le 23. Après un court stage à la compagnie du Bas-Congo, il est désigné pour l'enclave de Lado. Il se met en route le 17 février et, à la fin du mois de mai, il atteint l'enclave, où il se voit affecter au poste de Yé en qualité d'adjoint. Du 19

août 1907 au 3 février 1908, il exerce, à titre intérimaire, le commandement du poste de Kero ; il reprend ensuite ses fonctions à Yé qu'il quitte de nouveau, définitivement cette fois, le 10 juillet 1908, pour Kero. En janvier 1909, le gouverneur général le désigne pour la zone du Bomokandi, mais son départ doit être ajourné, faute de remplaçant et c'est de Kero qu'il regagne Boma, le 1^{er} septembre 1909 pour rentrer, fin de terme, en Europe.

Le 30 juillet de la même année, il s'embarque sur l'Albertville pour un deuxième séjour à la Colonie. A Boma le 18 août, il est désigné pour le district de l'Uele et va exercer les fonctions de chef de zone du Rubi. Il est nommé lieutenant le 21 novembre 1911 et revient en Europe avec l'Anversville qui quitte Boma le 26 septembre 1912.

Le 1^{er} mars 1913, il repart encore en qualité de lieutenant de la Force Publique et regagne son poste dans l'Uele. C'est là qu'il est surpris par la mobilisation en août 1914.

Au cours de la période défensive à la frontière orientale, Flood prend part aux opérations des troupes du Nord à la tête de la 3^{me} compagnie du XII^{me} bataillon. Après avoir participé activement au combat du Ruakadigi du 21 décembre 1915, qui se solde par un échec pour les nôtres, il est chargé de diverses missions de reconnaissance qui ont pour but d'inquiéter l'ennemi et de l'empêcher ainsi de détacher vers la vallée de la Ruzizi les troupes qui occupent la région de la Sebea. Ces reconnaissances, dont le haut commandement attendait également des renseignements d'ordre topographique en vue de compléter les cartes assez sommaires qu'il possédait du territoire ennemi, ne donnent que de maigres résultats en raison de la violence de la riposte allemande.

Le 26 janvier 1916, à la suite de renseignements favorables reçus dans la matinée et suivant lesquels le Ruakadigi n'aurait plus été occupé que par une garde insignifiante, le commandant des troupes du Nord décide d'attaquer au cours de la nuit suivante. L'ordre d'attaque est donné au commandant Cornesse, qui commande la position du Mitoko. Cornesse désigne la compagnie Flood pour tenter l'action de force. Le soir même, à 21 heures, la 3/XII quitte le Mitoko ; le commandant Cornesse l'accompagne. Dans le but de surprendre l'ennemi sur ses flancs ou à revers, Flood envoie une section sur le versant nord du Ruakadigi et lui-même, avec sa compagnie se dirige vers le versant sud en suivant la route Kisenyi-Mulera. A partir de ce moment, il est difficile d'établir avec exactitude ce qui s'est passé du côté Sud du Ruakadigi. Seul, en effet, des quatre Européens qui conduisaient l'action de ce côté, l'agent militaire Habran, grièvement blessé dès

le premier contact, survécut. D'après les déclarations des gradés noirs revenus de l'expédition, la compagnie, moins la section qui s'était dirigée vers le versant nord, parvint à pénétrer dans la tranchée entourant les défenses centrales d'où partirent des feux violents qui rejetèrent les assaillants et les obligèrent à se terrer dans un fossé d'où ils purent donner la riposte. Vers 3 heures du matin, Flood fut blessé à la jambe et à la main. Bien qu'il eût reçu l'ordre de battre en retraite, au cas où le Ruakadigi aurait été occupé en force, Flood, mû par un excès d'héroïsme, ne voulut pas revenir sur ses pas. Il aurait déclaré à ses hommes « Nous mourrons ici ». Rejoint par Cornesse, il soutint un combat inégal jusque vers midi. C'est à ce moment que le commandant Cornesse dut donner l'ordre de retraite, mais en sortant de leur abri, les deux officiers ainsi que le premier sous-officier Todt furent tués.

Titulaire de l'Étoile de Service à deux raies et de la Croix de chevalier de l'Ordre royal du Lion, Flood fut créé, à titre posthume, chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme et Croix de guerre. La médaille commémorative des campagnes d'Afrique ainsi que la médaille de la Victoire et la médaille commémorative de la guerre 1914-1918 lui furent également décernées.

21 septembre 1953.

A. Lacroix.

[R. C.]

Reg. matr. n° 5627. — *Les camp. col. belges* 1914-1918 (Brux., 1927-1934), 3 vol., I, pp. 311, 315, 322-326, 330, 331.

FLORQUIN (*Fernand-Édouard*), Ingénieur (Schaerbeek, 1.11.1878 — Ixelles, 30.4.1934).

Élève de l'École des Mines de Mons, Florquin y obtint le 30 juillet 1904 son diplôme d'ingénieur (exploitation des mines) puis y suivit durant l'année scolaire 1904-05 les cours d'électricité. Quelques mois plus tard (14 mars 1906) il partait pour le Congo, engagé comme sous-chef de section pour une durée de deux ans par la Compagnie des Chemins de Fer aux Grands Lacs.

Il renouvela deux fois son engagement à la même société qu'il servit ainsi durant huit années, ses deux derniers termes ayant eu chacun une durée de trois ans (22 septembre 1908 au 9 mars 1911 et 1^{er} septembre 1911 au 7 mai 1914).

La première guerre mondiale surprit Florquin en Europe. Pouvait-il ne pas se joindre spontanément au corps de volontaires coloniaux constitué par Chaltin, le vainqueur de Redjaf, que les circonstances bloquaient, lui aussi,

au pays ? Florquin s'engagea et fut, avec ses 330 compagnons répartis en deux compagnies, lancé au cœur de l'action au siège de Namur. Leur mission y était toute de sacrifice et consistait à couvrir la retraite des troupes belges vers l'Entre-Sambre-et-Meuse. Ils y réussirent, mais se trouvèrent cernés, et ce fut pour tous es survivants à peu près — Chaltin en tête ! — la longue captivité en Allemagne.

De ces années douloureuses, Florquin rapporta une invalidité suffisante pour être accueilli lors de sa dernière maladie à l'hôpital militaire de Bruxelles où il mourut.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et porteur de l'Étoile de service à 3 raies, ainsi que de la Médaille des Vétérans.

8 août 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comelliau.

Bull. de l'Ass. des Vét. col., mai 1934, p. 15. — *Trib. cong.*, 15 mai 1934, p. 3.

FUMIÈRE (*Edgar-Joseph-Marie*), Inspecteur de la Compagnie du Kasai (Bruxelles, 12.6.1859 — Sumba Mulada, 18.9.1907). Fils de Joseph-Auguste et de De Poorter, Lucie ; époux de D'Haenens, Hortense.

Après des études à l'École des Pupilles de l'armée, il entre en 1875 au régiment des carabiniers et y accède au grade de sergent. En 1883, il quitte l'armée pour devenir représentant de commerce. Cette profession ne lui plaisant pas, il se fait admettre en 1875 comme employé à l'administration des Hospices de Bruxelles et y reste en fonction jusqu'en 1892. A ce moment, les sociétés commerciales commencent à se développer au Congo. Fumière se fait engager par la Société pour le Commerce du Haut-Congo (S. A. B.) en qualité d'adjoint, part pour l'Afrique le 6 mai 1892, y remplit les fonctions de secrétaire de direction, puis de gérant des factoreries de Likimi, Mobeka, Bangala, Kinshasa. En 1895, on lui confie même *ad interim* la charge de directeur. Il rentre en Europe le 12 juillet 1896, repart le 6 janvier 1898 en qualité d'agent principal. Comme tel, il prend la direction du district de l'Équateur, puis de celui du Kasai. Fin de terme, il rentre malade le 22 mars 1901. Il repart le 3 octobre suivant comme agent principal faisant fonction de sous-directeur et est chargé de remettre, au Kasai, les établissements de la S. A. B. à la Compagnie du Kasai. En 1903 et 1904, il prend la direction des cultures de la S. A. B. à Manghay. Il quitte l'Afrique le 7 novembre 1904, revient au pays et y est sollicité en 1906 par la Compagnie du Kasai pour exercer en Afrique les fonctions

d'inspecteur. C'est au cours de ce quatrième terme que Fumière meurt à Sumba Mulada le 18 septembre 1907.

Son fils Fernand, né en 1889, peu avant son départ pour le Congo, fit également carrière

en Afrique et fut directeur à Kilo de l'agence de la Banque du Congo belge.

[J. J.]

31 août 1954.
Marthe Coosemans.

Archives de la S. A. B. — *Mouv. géogr.*, 1907, 497. — *Trib. cong.*, 17 octobre 1907, 1.

G

GAMBALI, Chef mobadi (1835-1886).

Il ne faut pas confondre ce personnage de l'histoire de l'Uele avant la présence belge dans cette partie du bassin du Congo, avec le chef mangbele Gombari dont le nom lui est parfois attribué en doublet par les premiers explorateurs de la région. Comme les Mangbele cependant, les Mabadi de l'Uele qu'il ne faut pas non plus confondre avec les Mabali de la Province orientale ni avec les Mabale des environs de Nouvelle-Anvers à la langue desquels le lingala a tant emprunté, sont de race bantoue et de langue apparentée à celles des Boguru et des Babwa. Ils se disent d'ailleurs Bangba ou Abangba et sont peut-être l'une des fractions survivantes des Abagwinda. Ils ont pu de la sorte appartenir à une poussée bantoue qui dut précéder celle des Ababua dans la succession des migrations bantoues dans le N.-E. du bassin de Congo. « Les Mabadi se souviennent en effet, » assure un historien des mieux informé, d'avoir » habité la rivière Boele, affluent de la rive » droite de l'Uele, d'où ils passèrent l'Uele » et s'installèrent sur la rivière Wawa, chez les » Madjaga (Bangba). A la suite de la défaite » des Madjaga par les Mangbetu sous Bunza, » ils continuèrent leur migration et s'arrêtèrent » quelque temps dans ce qui fut par après la » chefferie Biodo (Ukwa moke, au N. du Bomo- » kandi et de l'Obo). Sous les chefs Gambali » et Arama, ils se mirent à la solde des Der- » viches contre les Mangbetu et, ensuite à la » solde des Européens qui exercèrent une » tutelle sur les Mamvu ».

Le Gambali que cite dans ce texte M. A. Moeller est le chef mobadi auquel est consacrée la présente notice. Les Européens avec qui il entra en contact, après avoir reçu, au cours d'autres contacts, une formation quasi-arabisée, sont Casati, Junker et Emin Pacha.

Gambali, à en croire Junker (*Op. et loc. citat.*

infra) était le fils d'un forgeron nommé Aleku dont le Madjaga Bondo, frère aîné d'Yangara, avait fait l'un de ses capitas. En 1872, à la mort de Bondo tué par le mangbetu Mbunza (Bunza) qui vengeait par ce meurtre celui de son père Tuba, les Mabadi conduits par Gambali et ses frères Makasa et Arama entre autres, se libérèrent de la tutelle des Madjaga et allèrent s'installer sur l'Obo, devenant par là voisins du chef mangbetu Dzizi et entrant bientôt en relations avec des traitants arabes ou arabisés, dont un certain Hadj Ali qui fit de Gambali son « interprète » dans la Haute-Gadda. Grand meneur désormais du groupe des Mabadi, Gambali va trouver l'occasion d'une élévation spectaculaire à la chefferie dans les troubles qui surgiront, dans la chefferie de Dzizi, à la suite de l'assassinat de celui-ci par son parent Belia. Le fils et les deux filles de Dzizi se réfugient en effet chez le Madjaga Kubi, frère et successeur de Bondo, qui prend aussitôt les armes contre Belia, l'attaque, l'atteint et le blesse. Belia, blessé, se réfugie chez les Mabadi et Gambali qui craint de voir Kubi lui réclamer un dépôt d'armes que lui a jadis consenti Bondo, s'entend avec le Zande Mbittima lui-même appuyé par les Nubiens et bat Kubi et ses frères, sauf Yangara qui devient chef des Madjaga, sur la Pwoporo, affluent de la Gadda. « Gambali, » constate le R. P. Lotar (*Op. et loc. cit. infra*) » est donc débarrassé de ses voisins de l'Ouest » tandis que Belia est installé par les Arabes » sur la Tumbi, affluent de l'Au, affluent de la » Gadda, et que Gambali lui-même occupe les » anciens territoires de Dzizi avec, pour limites » à l'E. l'Obe et l'Obo, au S., le Haut Bomo- » kandi, au N., la Haute Gadda depuis sa » source ».

Quand, en 1878, Gessi, pressé par Junker d'accepter l'offre que lui en faisait Gordon, prend en mains le gouvernement du Bahr-el-Ghazal, il aura bientôt à reprocher à Gambali,

à la fois, une agression meurtrière instiguée par Bouréi lui-même poussé par Yousouf, gouverneur du Sennaar, contre des gens de Yangara qui allaient aider l'explorateur contre le traitant Soliman Ziber, et certaines castrations d'enfants et de jeunes gens que le chef mobadi eût pratiquées à l'instigation des frères Bashir eux-mêmes aux ordres du même Yousouf. Gessi fera Gambali prisonnier à Dem Soliman et le relèguera à Djur Gattas.

C'est ainsi qu'en mai 1881, passant par ce qu'il appelle l'empire démembré de Mouza (Bunza), Casati trouvera les Momfu (*sic*) sous la régence d'un fils de Gambali. Le cartographe italien estime, à ce propos, que si, par la suite, Gambali retrouve ses possessions, c'est que le gouverneur de Lado aura annexé le pays mangbetu à sa province.

C'est en effet ce qui arrive fort peu après quand le pays des Mangbetu passe à l'Équatoria. Emin Pacha fait relâcher Gambali et lui restitue sa chefferie avec résidence « sur le Tirro, » à l'O. de l'Elu, affluent du sud de la Gadda, « sur la route de Tangasi à Dungu » (R. P. Lotar, *Op. et loc. cit. infra*).

C'est là qu'en 1882, Junker le rencontre, voit en lui un vrai arabisé, non seulement dans l'accoutrement et dans le comportement courant, mais encore dans l'affinement de l'intelligence, l'obséquiosité des manières et la perfidie sous-jacente à tout cela (*Op. cit. infra, passim*). Emin Pacha lui-même confirmera ces impressions de Junker sur Gambali quand il en écrira, après l'avoir inspecté en 1883, que son intelligence oblige à le redouter et que son initiation à nos raffinements le rend d'autant plus redoutable pour nous, Européens. Le Gouverneur d'Équatoria poursuit : « Gambali est prudent, » perfide, obséquieux, ingénieux. Il copie les « Danaglas. En présence d'Azanga le Mangbetu » et de Niangara, il n'oserait s'asseoir sans y « être invité... (mais) ... sa grande préoccupation est de recueillir le plus d'armes possible » pour pouvoir attaquer ses voisins » (Emin Pacha, *Op. cit. infra*).

L'administration par Gambali de l'ancienne chefferie de Dzizi n'est pas des plus paisibles. Sa sœur germaine Bwedani, veuve de Mangbetu Mokinda, fils de Nabiembwali, s'est réfugiée chez lui, à la mort de son mari, avec son fils Nekute. Elle vise manifestement à faire accepter par les Mabadi la norme de droit public imposée par Nabiembiale aux Mangbetu, norme suivant laquelle les fils ont accès à la souveraineté dans le clan de leur mère (Hutereau, *Op. cit. infra*, 54). Gambali installe cependant son propre fils Masabe dans la chefferie d'un groupe de ses ressortissants et voit Nekute lui-même inviter sa mère à ne plus s'occuper de son avenir politique dans le clan.

Mais, voici qu'aux environs de 1885, Gambali attaque par surprise une installation, voisine de sa résidence, d'arabisés soudanais et en massacre les occupants, sauf une partie d'entre eux menée par l'arabe Sadi, qui, avec l'aide de chefs hostiles à Gambali, ravage le territoire du Mobadi et le contraint à fuir et à se réfugier au-delà du Bomokandi. Nekute en profite pour le remplacer dans sa chefferie qu'a également désertée Masabe.

Au-delà du Bomokandi, Gambali s'installe à Danga, en territoire des Momvu, Mais, déjà, Mombeli le Medje a égorgé Nekute et ses partisans et s'est emparé de toutes ses richesses et de tout ce que son père a dû abandonner en fuyant. Il décide de se débarrasser définitivement du chef Mobadi, le fait attaquer par des Madjo qui ont fait mine de l'accueillir avec faveur et Gambali, avec son fils Masabe, succombe sous le nombre, non sans avoir abattu trois de ses agresseurs (Hutereau, *Op. cit.* 294).

Un frère de Gambali, échappé à ce massacre, le nommé Arama, le remplacera à Danga (Lotar, *Op. cit.* 349). En 1893, au moment de la fondation du poste de Gombari, il passera au service de l'État indépendant et sera chargé d'un petit poste fondé à l'O. S. O. du mont Tina (Lotar, *Op. cit.* 338).

15 octobre 1954.

J. M. Jadot et Marthe Coosemans.

Junker, Will., *Reisen in Afrika*, Wien, Edoard Hölzel, 1889-1891, 3 vol., 224, 225, 226, 257, 379. — Casati, Gaetano, *Dix années en Equatoria*, Paris, Didot, 1892, 63-68, 209. — Emin Pacha, *Die Tagebücher*, Berlin, Westermann, 1917, *passim*. — Hutereau, A., *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele*, Bibliothèque Congo, n° 1, Brux., Goemaere, 1922, 53 et suiv., 293, 294. — Moeller, A., *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province orientale du Congo belge*, Brux., Hayez, 1936, 25, 255, 256, 261. — Lotar, L. (R. P.), *La grande chronique de l'Uele*, Brux., Van Campenhout, 1946, 338, 347-349.

GAMITTO (*Antonio - Candido - Pedroso*), Officier et voyageur portugais (Sétubal, ... 1806 — ... 1866).

Gamitto entra dans l'armée et partit pour l'Afrique où il prit part à diverses expéditions dans le bassin du Zambèze. Il était capitaine lorsqu'il fut attaché par le Gouverneur des Rios de Sena à la seconde mission portugaise envoyée pour reconnaître le royaume de Cazembe au sud du lac Moero, en 1831. La première était celle de Lacerda qui datait de 1798.

La mission était commandée par le major José Maria Corrêa Monteiro. Outre les deux officiers elle comprenait deux hommes de la garnison de Tete, un mulâtre servant d'interprète, 120 indigènes porteurs ou soldats et elle

était accompagnée par deux trafiquants mulâtres suivis eux-mêmes de 50 esclaves.

L'expédition n'avait aucun caractère scientifique. Tout son matériel d'observation était représenté par une boussole et elle était de plus dépourvue de tout médicament. Rien d'étonnant à ce que, dans de telles conditions elle tournât rapidement au désastre. Partie de Tete le 1^{er} juin 1831, elle traversa pendant la plus grande partie de sa marche des régions absolument vides, telles que les avait déjà trouvées Lacerda 33 années auparavant. L'absence de vie animale s'étendant jusqu'aux moustiques, ce fut surtout de l'épuisement et de la famine qu'elle eut à souffrir. Elle était complètement décimée lorsque le 27 octobre, elle arriva aux limites du royaume de Cazembe. Elle y trouva heureusement un pays partiellement cultivé et put bénéficier d'un certain ravitaillement. Le 9 novembre elle s'arrêta chez un petit chef pour attendre la permission d'approcher de la capitale. L'accueil était loin de pouvoir se comparer à celui qu'avait reçu Lacerda du Mwata Cazembe Lekeza, père du souverain régnant en 1831. Gamitto se plaint d'avoir eu à subir, ainsi que ses compagnons, des exactions, des vexations et parfois même des menaces. Les voyageurs furent cependant admis à présenter leurs respects aux tombes royales ou *machamos* ou *massangas*, ce qui se fit avec un grand cérémonial. Il visitèrent aussi la capitale qui se trouvait alors au sud du lac Moero et qui portait le nom d'Usenda ou de Lunda.

Ces noms peuvent se rencontrer ailleurs et ils demandent une explication. Au temps des Portugais qui, comme Lacerda, Gamitto et Graça, furent les premiers à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale, les désignations géographiques de provenance indigène étaient admises sans plus de contrôle à figurer sur les cartes très sommaires que pouvaient dresser les voyageurs. La toponymie de cette époque ne doit donc être acceptée que sous bénéfice d'inventaire, ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse y rencontrer, au bénéfice de l'histoire, des indications intéressantes. Qu'une confédération de peuples de même origine ait occupé autrefois les hauts bassins du Luälaba et du Kasai, il n'en est pas de meilleure preuve que la survivance du nom de Lunda, dans la première moitié du XIX^e siècle aux deux extrémités de ce domaine, c'est-à-dire dans le royaume indigène du Mwata Yamvo, au nord-ouest du lac Dilolo et dans celui du Mwata Cazembe, au sud du lac Moero. Entre ces deux points, séparés par 700 kilomètres occupés par des tribus devenues indépendantes, des communications basées sur des affinités raciales ont longtemps survécu. Quand les deux pombeiros envoyés par le capitaine général de l'Angola

José d'Oliveira Barbosa traversèrent pour la première fois l'Afrique de part en part entre 1806 et 1810, ils se chargèrent de porter à Cazembe un message du Mwata Yamvo. Gamitto prétend que le premier payait au second un tribut régulier en sel et Livingstone, quarante ans plus tard, affirme encore qu'il existait entre les deux chefs indigènes des rapports de vassal à suzerain.

Le voyage de Monteiro et de Gamitto n'a guère contribué à éclaircir les incertitudes qui régnaient encore sur la géographie du bassin congolais. La carte que Gamitto a jointe à sa relation ne donne qu'un simple itinéraire. Les abords du Moero, qu'il appelle Mofo, sont dessinés avec la plus grande fantaisie. Ce qu'on y trouve ce n'est pas le Luapula, mais des cours d'eau inexistantes. Pour longtemps encore et jusqu'aux dernières découvertes de Livingstone, la carte de ces régions devait rester pleine d'*incertae sedes*.

On ne voit pas non plus qu'au point de vue politique, le voyage de Monteiro et Gamitto ait eu des suites, notamment pour l'extension vers la région des lacs de l'hinterland portugais. Des résultats scientifiques il vaut mieux ne pas parler. Nous en avons dit plus haut les raisons. On a peine à croire que Gamitto, comme l'affirme le Dr Beke, ait considéré comme un avantage que l'expédition ne comptât aucun savant. Il s'est borné, dans la relation qu'il a écrite et qui a été publiée à Lisbonne en 1852, à faire des observations ethnographiques sur les populations qu'il a rencontrées et à donner des notes de route dont la sécheresse n'exclut pas le caractère assez dramatique car le voyage de retour qui se termina à Tete en octobre 1832. ne fut pas moins pénible que celui de l'aller.

De Tete, Gamitto rentra au Portugal où il fut promu au grade de major et nommé, en 1842, gouverneur de la Tour de Outao à Sétubal, sa ville natale. Le 31 décembre 1853 il fut nommé gouverneur de Tete, dont le Gouvernement portugais venait de faire une province distincte de celle de Quelimane. Lorsque, plus tard il prit définitivement sa retraite, il retourna de nouveau à Sétubal et il y finit ses jours, écrivant parfois dans *Arquivo pittoresco*, d'intéressants articles sur les voyages qu'il avait accomplis en Afrique.

30 juillet 1952.
R. Cambier.

Gamitto, A. C. P. (Major), *O Muata Cazembe e os povos maraves, chévas, muizás, muembas, lundas e outros da Africa Austral. Diario da expedição portuguesa commandada pelo major Monteiro e dirigida aquelle imperador nos annos de 1851 e 1852, redigido pelo major A. C. P. Gamitto, segundo commandante da expedição, com um mappa do paiz observado entre Tete e Lunda*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1854. — Beke, C. T. (Dr), *Resumé of the Journey of M. M. Monteiro and Gamitto in the Lands of Cazembe, in*

Lacerda's Journey to Cazembe in 1798, transl. and annot. by Captain R. F. Burton. London, Murray, 1873. — de Almeida de Eça, F. G., *Gamito (1806-1866)*, notice bibliographique, Lisbonne, 1950.

GANGLER (*Frédéric-Joseph*), Prêtre, missionnaire de Scheut (Tintange-Luxembourg, 2.6.1898 — Malulu, 21.9.1944).

Le Révérend Père Gangler, entra au noviciat de Scheut en septembre 1918. Comme il avait fait sa philosophie à Bastogne, il fut ordonné prêtre en 1922. Il suivit alors trois années de cours de mécanique à l'Institut S.-Laurent à Liège. Départ : 13 juillet 1925. Nanti de son diplôme, il fut chargé en 1925 de la formation technique des employés noirs, tant demandés par l'industrie à Léopoldville. Plus tard, au retour de son congé en Europe, mars 1936, il fut nommé vicaire à la paroisse S.-Pierre de Léopoldville. Il y instaure la J. O. C. congolaise. Il réussit à insuffler à ses apprentis et ouvriers un tel esprit d'abnégation et de dévouement que des années après sa mort, le Gouverneur de Province de Léopoldville, retrouva à Oshwe, un Congolais, ancien élève du P. Gangler, devenu une des pièces maîtresses de l'influence européenne dans une contrée encore imparfaitement soumise.

Le Père Gangler partageait de près la vie des Congolais, et c'est en visitant en pirogue les postes échelonnés le long du Chenal au sud de Kunzulu, qu'il mourut accidentellement à Maluku. La pirogue chavira le 21 septembre 1944. Le corps du missionnaire fut retrouvé le lendemain et inhumé à Maluhu, où un calvaire fut érigé.

Scheut, 29 octobre 1955.

[F. D.]

Eug. Wolters.

Nécrologie Missions de Scheut, 1944, p. 135.

GANTY (*Jules-Félix*), Vice-président de la Compagnie du Kasai (Marchienne-au-Pont, 10.11.1877 — Saint-Gilles, 7.2.1947). Fils de Félix-Louis et de Mahieu, Rosine.

A l'âge de 17 ans, Jules Ganty seconde activement ses parents dans l'exploitation d'une distillerie et d'un commerce de denrées coloniales. En 1899, à la mort de son père, il souscrit un engagement dans les services d'Afrique de la Société agricole et commerciale de la Busira et du Haut-Congo (S. A. B.), en même temps que son frère Arthur. Il y remplit d'abord les fonctions d'adjoint à Manghay (Kasai), puis est nommé, en 1900, gérant i. f. à Inkongu (territoire de Lusambo). Sans rentrer en Europe, il passe, le 21 avril 1902, au service de la C^{ie} du Kasai, au moment de la reprise par cette société des activités de la S. A. B. Constituée

par Léopold II sous la forme d'une compagnie à charte, la C^{ie} du Kasai exerçait à l'époque les missions d'exploration, d'administration et de police que lui imposait son statut. C'est ainsi que Ganty prend part aux expéditions de reconnaissance et de pacification qui, en sept ans, purgèrent la région des razzias esclavagistes et établirent une occupation durable de tout le bassin sud de la rivière Kasai où furent installés bientôt des comptoirs commerciaux et introduites les premières cultures pérennes. Tout à la fois explorateur et administrateur, Ganty témoignait dans ces fonctions multiples des qualités d'énergie et de sang-froid qui sont propres aux grands pionniers.

Jules Ganty accomplit au service de la C^{ie} du Kasai cinq termes successifs en qualité de chef de secteur d'abord et, pendant la première guerre mondiale, de directeur en Afrique. Il rentre en Europe après l'armistice et est appelé successivement aux fonctions d'administrateur-directeur, de membre du comité de direction et, à partir de 1938, à celle d'administrateur délégué et de vice-président de la C^{ie} du Kasai.

Nommé commissaire de la S^{te} minière du Kasai en 1934, il siège, quatre ans plus tard, au conseil d'administration de cette société.

En 1946, une grave maladie, qui devait l'emporter quelques mois après, le contraint à abandonner les charges qui lui avaient été confiées. Jules Ganty est mort le 7 février 1947.

Distinctions honorifiques : officier de l'Ordre Royal du Lion ; officier de l'Ordre de Léopold II ; chevalier de l'Ordre de Léopold ; Médaille des Vétérans Coloniaux ; Médaille coloniale commémorative de la Guerre 1914-1918.

24 février 1956.

E. Van der Straeten.

Rev. Cong. Ill., 1947, n° 3, p. 34. — *Rev. col. belge*, 1947, n° 33, p. 122. — *Rapport présenté à l'Assemblée générale des actionnaires de la Compagnie du Kasai*, avril 1947, p. 60. — *Archives de la Compagnie du Kasai*. — *Le cinquantenaire de la Compagnie du Kasai*, *Rev. col. belge*, 1952, n° 167, p. 697.

GEELHAND (*Edgard-Louis*), Agent militaire (Lille, 16.4.1880 — Bruxelles, 2.12.1913). Fils d'Édouard-Louis-Adolphe et de Piérard, Pauline-Félicie.

Entré au 2^e régiment des guides le 12 mai 1898, il était maréchal des logis depuis le 1^{er} octobre 1900 quand il offrit ses services à l'État Indépendant du Congo. Admis comme sous-officier, il s'embarqua à Anvers le 21 août 1902. Durant ce premier terme, il fut attaché au territoire de la Ruzizi-Kivu ; arrivé à Uvira le 9 janvier 1903, il y reçut peu après les galons de premier

sous-officier (1.4.1904). Son terme achevé, il descendit à Boma le 27 août 1905 et s'y embarqua pour l'Europe le 29.

Reparti le 15 mars 1906, il fut commissionné pour le district des Bangala le 5 avril, puis attaché au district du Stanley-Pool et particulièrement au poste de police de Popokabaka, le 14 août 1906. Un an plus tard, le 21 octobre 1907, il passait au camp d'Irebu avec le grade d'agent militaire ; le 30 octobre 1907, Geelhand se voyait attaché au district de l'Uele (zone Uele-Bili). C'est là qu'il passa les derniers mois de son deuxième terme qui prit fin le 9 février 1909.

Après six mois de congé en Europe, il quittait à nouveau Anvers (16.9.1909). Nous le trouvons successivement affecté au camp du Bas-Congo (le 7.10.1909) puis au corps de réserve de Lukula-Bavu (le 21.1.1910), enfin à la C^{te} du Bas-Congo le (19.6.1910). Il obtint démission honoraire de ses fonctions le 11 mai 1911.

27 mars 1953.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Minist. des Colonies, Reg. matr. n° 4169.

GELDHOF (*Bruno*), Père du Saint-Esprit (Marcke-Sainte-Catherine, Cuerne, 1.5.1897 — Manono, Congo belge, 30.12.1945). Fils de Charles et de Callens, Léonie.

Bruno Geldhof commença ses humanités au collège des Pères du St-Esprit à Lierre, mais la guerre de 1914 força l'école à se réfugier en Hollande. Il y poursuivit ses études jusqu'au jour où le gouvernement du Havre fit appel aux Belges résidant à l'étranger. Il s'engagea, en 1916, comme volontaire et partit pour le front. En 1919, ayant achevé sa rhétorique au Collège St-Pierre à Louvain et passé brillamment l'examen pour le diplôme d'humanités, il entre au noviciat dans la Congrégation des Pères du St-Esprit.

Sa carrière coloniale au Congo belge débute en 1927. Il sera placé successivement à Kongolo (1927), à Nkulu-Malemba (1930), à Ankoro (1932), à Petschi (Lomami, 1936) où il fonde la Mission, et enfin, comme supérieur du centre important de Manono, de 1940 au 30 décembre 1945, date de sa mort.

Sous des dehors un peu rudes, le Père Geldhof cachait une âme d'apôtre et un tempérament de chef. Sa forte personnalité lui donna un ascendant considérable auprès des milieux administratifs et de la population indigène. Son intervention dans la révolte Kitawala à Manono, en 1941, est d'ailleurs significative de cet ascendant ! Il parvint à étouffer presque entièrement les velléités révolutionnaires.

On pourrait encore signaler le fait qu'il obtint des autorités supérieures de la Colonie, que les

missionnaires puissent inscrire dans le livret d'identité des Noirs, le mariage religieux contracté par ceux-ci.

Il est connu également pour avoir publié dans un style dynamique plusieurs articles importants, tels : L'amélioration des conditions sociales des populations indigènes, série de 4 articles parus dans *L'Essor du Congo*, de même qu'un autre article intitulé : A propos des mariages indigènes.

A côté de ces activités, le Père Geldhof s'est occupé de diverses réalisations matérielles importantes ; ainsi, nous lui devons plusieurs constructions, mais surtout des plantations d'arbres fruitiers, en particulier de cocotiers. Il a d'ailleurs touché aux problèmes de la plantation dans différents articles.

Il n'est pas étonnant dès lors, que sa mort prématurée le fit regretter par tous, Blancs et Noirs. C'est ainsi que le jour de son enterrement qui coïncidait avec le jour de l'An — journée de liesse pour les Noirs — ceux-ci, en signe de vénération et de deuil, firent trêve de réjouissances publiques.

Rappelons enfin que ce vaillant missionnaire était porteur de la Croix de guerre, de la Médaille de la Victoire et de la Médaille commémorative.

5 juillet 1956.

[L. H.]

F. Lambert c. s. sp.

Archives Procure des Pères du Saint-Esprit, Louvain.

GÉRARD (*Eric*), Professeur à l'Université de Liège, directeur de l'Institut Montefiore (Liège, 22.9.1856 — Paris, 28.3.1916).

Ingénieur des Mines, ainsi que des Arts et Manufactures, Eric Gérard fit autorité dans ce domaine spécialisé. Il publia de nombreux ouvrages, développant les cours qu'il professait. Leur succès fut très grand, tant dans le pays qu'à l'étranger où ils furent traduits en plusieurs langues. Ses *Leçons sur l'électricité* atteignirent en 1905 leur septième édition.

En 1910, Eric Gérard fut parmi les quelques soixante-dix ingénieurs et industriels liégeois qui répondirent à l'appel lancé par le roi Albert aux techniciens du pays, à qui il demandait de s'intéresser à la mise en valeur du Congo. Des consultations de ce groupement, de la conjugaison des efforts et des capitaux de chacun, naquit la Géomines, dont Éric Gérard fut conseiller technique.

Son nom figure également parmi ceux des membres de diverses sociétés savantes : la Société belge des Électriciens, la Société française des Électriciens, l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg. Il était officier de l'Ordre

de Léopold, officier de la Légion d'Honneur, de la Couronne d'Italie, grand officier de l'Ordre naval d'Espagne, etc.

[F. D.] 4 septembre 1953.
Marie-Louise Comeliau.

E. De Seyn, *Dict. Biogr. des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique*, Brux., 1935, t. I, p. 490.

GERBOIN (*François*), Évêque, missionnaire des Pères Blancs (Laval, Mayenne, France, 22.2.1847 — Ushiroambo, 27.6.1912).

Celui qui devait devenir Monseigneur Gerboin entra au noviciat de la Maison Carrée le 10 octobre 1872. Deux ans plus tard, le 30 mai 1874, il était ordonné prêtre. C'est sur place d'abord qu'il exerça son ministère, comme secrétaire du cardinal Lavigerie, puis comme maître des novices. Six ans plus tard seulement, le 12 juillet 1890, il s'embarqua à Marseille pour l'Afrique orientale, où il fut ainsi parmi les missionnaires de la première heure.

Sacré évêque en 1897, il fut effectivement le premier vicaire apostolique de l'« Unyanyembe ». Il passa dans ce vaste champ d'action vingt-deux années de sa vie, dont quinze de son épiscopat et il l'aimait autant qu'il en était aimé. Ayant dès 1896 pris l'initiative d'envoyer en Urundi les premiers Pères Blancs, c'est lui qui ouvrit le pays à l'évangélisation.

Son ardeur missionnaire, sa bonté malicieuse, sa prodigieuse mémoire et sa grande simplicité faisaient de lui « un type » d'apôtre, conquérant et infatigable, apte d'ailleurs aux tâches les plus modestes comme aux plus élevées. On raconte qu'il était occupé à manier truelle et marteau sur un échafaudage quand lui parvint la nouvelle de son élévation à l'épiscopat. Il lut la lettre, la mit en poche et reprit son travail. Plus tard, consulté au sujet du successeur qu'il convenait de lui donner, il répondit tranquillement : « Mais puisqu'on m'a mis ici, je ne vois pas pourquoi on n'y mettrait pas n'importe qui ! ». Il disait de lui-même qu'il était « un curé de campagne avec caractère épiscopal ».

Durant ses dernières années, malgré ses infirmités, il refusa de rentrer en Europe et c'est ainsi qu'il mourut — dans d'atroces souffrances d'ailleurs — au milieu de ses néophytes que rien n'avait pu le décider à abandonner.

[W. R.] 23 mars 1953.
Marie-Louise Comeliau.

Grands Lacs, p. 282, mars 1932. — Procure des RR. PP. Blancs d'Afrique, 17 septembre 1943. — *Annuaire Miss. cath. Congo belge*, 1935, p. 72. — *Trib. cong.*, 13 juillet 1912, p. 3.

GESSI (*Romolo*), (Note complémentaire au Tome I, col. 403).

Partis le 7 mars 1876 de Dufle, Romolo Gessi et Carlo Piaggia avaient réussi à pénétrer quelques jours plus tard, le 18, dans les eaux du lac Albert, dont ils avaient exploré les deux rives, et où ils avaient hissé le drapeau égyptien.

Bibliogr : *Memorie della società geogr. Ital.*, 1878 ; *Peterm. Mitth.* 1878, p. 240, 398 ; *L'Esploratore*, 1877, p. 18 ; 1878, p. 205 ; Strobel, P., *La spedizione italiana dell' Africa equatoriale* (Parme, 1875) ; *Globus*, 1876, p. 303 ; *Cosmos von Cora*, 1878, 1 ; Matteucci, P., *Spedizione Gessi-Matteucci, Sudan e Galla* (Milan, 1879) ; *L'Exploration*, 1878, p. 637 ; Beccari, G. B., *Di alcune risultanze della nostra zione d'Africa* (1878) : *Giornale delle colonie*, 1878, Gennaio, 18, Febr. 1 ; Zagli, C., Gordon, Gessi e la riconquista del Sudan (Florence, 1947).

22 juillet 1954.
M. Vandeplas.

GEVAERT (*Eugène*), Ingénieur (Gand, 7.5.1859 — Bruxelles, 26.9.1941). Fils d'Ivo et de Pickaert, Stephanina.

Sorti de l'Université de Gand en 1880 avec le grade d'ingénieur des Ponts et Chaussées, Gevaert fut désigné pour assurer le service de l'arrondissement de Louvain. Il y projeta et dirigea notamment les travaux d'amélioration du Démer.

L'horizon assez limité qui s'ouvre à un ingénieur des Ponts et Chaussées devait bientôt s'élargir pour Gevaert. Curieux, passionné des développements de toutes les sciences techniques il suivit les cours d'électricité de l'Université de Louvain et y obtint le diplôme d'ingénieur électricien. En 1903, l'administration le chargea, avec le titre d'ingénieur principal, de l'étude de toute les questions d'électricité intéressant les travaux publics.

Gevaert qui avait retrouvé l'enthousiasme de sa jeunesse d'étudiant pour s'asseoir à nouveau sur les bancs de l'université, consacra toute sa force réfléchie d'homme mûr à la solution rationnelle et judicieuse des problèmes qui se posaient, chaque jour plus nombreux et plus variés. En 1907, il devint directeur d'un important service spécial d'électricité. Ses collaborateurs, animés et guidés par sa volonté claire, assuraient bientôt l'équipement électrique de tous les secteurs du ministère des travaux publics : éclairage et balisage de voies navigables, manœuvre électrique de ponts mobiles (notamment les ouvrages couvrant les passes

maritimes du canal de Gand à Terneuzen), commande électrique de grues, fixes ou roulantes ; appareils de manœuvre de vannes d'écluses, de bassins de chasse, etc.

Toutes ces questions présentaient au début de ce siècle des difficultés que nous avons oubliées aujourd'hui, mais dont la solution exigeait, à l'époque, un véritable esprit créateur. Tous ceux qui ont eu la bonne fortune de collaborer avec Gevaert gardent un souvenir durable de la puissance calme avec laquelle il attaquait tout problème qui lui était posé, de la manière dont il classait les difficultés de l'étude, des vues claires qu'il donnait de la question, avant de présenter une solution d'un ensemble harmonieux où aucun détail n'était négligé.

En 1919, Gevaert fut promu inspecteur général et très peu de temps après directeur général des Ponts et Chaussées. Il quitta l'administration en 1926, deux ans après la date officielle de la limite d'âge.

Déjà pendant son séjour à l'État, de nombreux organismes, parmi lesquels la ville d'Ostende et la province du Limbourg, avaient choisi Gevaert comme ingénieur-conseil. Il participa aussi, et souvent comme chef de la délégation belge, à de nombreuses commissions internationales, telles que la Commission électrotechnique internationale et la Conférence des grands réseaux à haute tension.

Après son départ de l'administration, Gevaert fut président de la société d'électricité des Ardennes et de celle de Rosario, vice-président de la société nationale des chemins de fer vicinaux, administrateur des Tramways bruxellois, de la société d'électricité de l'ouest de la Belgique, de l'Union des centrales électriques du Hainaut, de la société d'électricité de Malmédy, de la société internationale d'énergie hydroélectrique. Il fut aussi président des Entreprises réunies qui exécutèrent le premier tronçon du canal Albert, président des entreprises Albetam et Gobertange ; citons-le encore comme président d'honneur du centre d'information belgo-luxembourgeois de l'Acier, comme fondateur et administrateur de l'ornature métallique, comme administrateur de la société anglo-franco-belge de matériel de chemin de fer.

Membre titulaire de l'Institut Royal Colonial Belge depuis sa fondation, le 6 juillet 1929, il fut membre de la commission administrative depuis 1930, vice-directeur de la classe des sciences techniques en 1930, directeur en 1937. Ses interventions furent nombreuses et toujours d'une valeur incontestée, écho de sa vaste connaissance des problèmes techniques les plus variés.

Le 26 septembre 1941, à Bruxelles, mourut inopinément cet homme puissant, dont l'em-

preinte reste gravée à la base de travaux dont nous bénéficions aujourd'hui et d'entreprises qu'il contribua à lancer dans la voie du succès.

Distinctions honorifiques : commandeur de l'Ordre de Léopold ; grand officier de l'Ordre de la Couronne ; officier de l'Ordre d'Orange et Nassau ; commandeur de 2^e grade de l'Ordre du Danebrug, Danemark ; Médaille civique de 1^{re} classe ; Croix civique de 1^{re} classe ; Médaille commémorative du règne de Léopold II.

Publications : *Mémoire à l'appui de l'avant-projet des travaux d'amélioration de la Dyle, entre Volmolen, à Louvain, et le confluent de la Dyle et du Démer, à Werchter*, Louvain, avril 1894. — *Mémoire à l'appui de l'avant-projet des travaux d'amélioration de la Dyle, en vue de soustraire la ville de Wavre aux inondations*, Louvain, décembre 1894. — *Les applications de l'électricité à l'Exposition de Marseille et le premier Congrès international d'Électricité, Annales des Travaux Publics*, t. XV, 1910, p. 33.

Bruxelles, 18 septembre 1955.

L. Descans.

GILSON (Félix), Ingénieur, chargé de mission (Alost, 4.5.1861 — Léopoldville, 4.10.1912). Fils de Louis et de Borrezée, Clémence ; époux de Zoude, Marie.

Ses humanités terminées au collège des Pères Joséphites, à Louvain, F. Gilson entreprend des études d'ingénieur à l'Université de Gand. Nanti du diplôme de Conducteur des Ponts et Chaussées, il est attaché à cette administration en qualité de commissaire voyer, à Gosselies. En 1902, il se rend en Turquie, où il va effectuer un séjour de dix-huit mois comme ingénieur attaché aux études du chemin de fer du Hedjaz. Rentré en Belgique en 1903, il repart l'année même pour le Tonkin où il collabore aux études et aux travaux du chemin de fer du Yunnan. De là, il se rend en Chine, où il est attaché, toujours comme ingénieur, aux travaux du chemin de fer du Chan-Si. Après la reprise de ce chemin de fer par les autorités chinoises, il revient en Belgique. Il entre alors au service de la Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo au Katanga et séjourne pendant quelque temps à Bruxelles, où il travaille, en qualité d'ingénieur, dans les bureaux de la compagnie. A la fin de 1909, il part au Congo pour le compte de son employeur. Attaché aux travaux d'étude de la section du chemin de fer Elisabethville-Kambove, il passe dix-huit mois au Katanga. Rentré en 1911, il repart au mois d'avril de l'année suivante à destination de la Colonie, pour le groupe Lever, comme chef d'une mission d'exploration dans les régions marécageuses situées entre le fleuve Congo et l'Ubangi. C'est là qu'il contracte la maladie qui

devait l'emporter le 4 octobre, à l'hôpital de Léopoldville.

F. Gilson était commandeur de l'Ordre du Double Dragon de Chine.

[R. C.]

26 septembre 1953.
A. Lacroix.

La Trib. cong., 9 nov. 1912, p. 2.

GISSELEIRE (*Arthur-Jean*), Chef de bureau au Ministère des Colonies (Destelbergen, Fl. Or., 12.5.1871 — Schaerbeek, 22.11.1944). Fils de Jean-Charles et de Verburgh, Sophie-Aline.

Le 8 août 1889, il sortait, diplômé avec grande distinction, de l'École d'agriculture et d'horticulture de Gand. Aussitôt, il était admis comme horticulteur-dessinateur à la Maison Sander et C^{ie} en Angleterre. Il s'y perfectionna dans son métier et ne quitta cet emploi qu'en mars 1893, pour entreprendre un voyage aux Indes Anglaises, peut-être appuyé en cela par ses patrons, en relations d'affaires avec des firmes hindoues. D'avril 1893 à décembre 1895, Gisseleire entreprit aux Indes des explorations botaniques pour le Jardin botanique de Calcutta. Ses connaissances s'y accrurent à tel point qu'en janvier 1896, il devenait superintendant de la *Société agri-horticole des Indes* à Calcutta.

En mars 1903, il rentra en Belgique et mûrit un nouveau projet : s'engager à l'État Indépendant du Congo où les perspectives d'avenir lui semblaient pleines de promesses pour sa partie. Admis comme chef de culture de 3^e classe, il s'embarqua à Anvers le 17 décembre 1903. Après un stage réglementaire au Jardin botanique à Eala à partir du 11 janvier 1904, il fut désigné pour le district de l'Équateur le 26 janvier 1904, puis pour l'Aruwimi le 16 mars suivant.

Reconnu très capable par les instances compétentes, il fut choisi pour exercer provisoirement les fonctions de sous-contrôleur forestier dans les districts de la Province Orientale et de l'Aruwimi, dès le 29 avril 1904. Le 25 juin, il prenait la direction du contrôle forestier dans le district de l'Équateur avec le rang de chef de culture de 2^e classe. Il consacrait de patientes recherches aux productions de copal et de caoutchouc, aux productions fruitières et aux conditions écologiques des orchidées. Son terme prenant fin en décembre 1906, il s'embarqua à Boma le 25 décembre à destination de la Belgique. Ses connaissances très appréciées chez nous l'amènèrent à accepter à la demande du ministère des Colonies, en 1912, une mission botanique à Java, Sumatra, Ceylan, pour l'étude et la récolte de plantes utiles à introduire au Congo belge. A son retour, le ministère des

Colonies se l'attacha en qualité de chef de bureau à la Direction de l'Agriculture.

Publication : *Quelques orchidées pouvant être cultivées au Congo* dans *Agriculture et Élevage au Congo belge*, 1939, pp. 69-71, 85-88, 104-106, 119-123, 133-136 (1939).

[W. R.]

5 mars 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 4750. — *Bull. Vét. col.*, 1 jan. 1944, p. 3.

GOBLET d'ALVIELLA (*Eugène*) (Comte), Ministre d'État (Bruxelles, 10.8.1846 — Bruxelles, 9.9.1925).

Docteur en droit, Docteur en philosophie et lettres, ainsi qu'en sciences administratives et politiques, il fut directeur de la *Revue de Belgique* de 1874 à 1890 et l'un des éléments actifs dans la vie politique du pays. Conseiller provincial du Brabant de 1872 à 1878, membre de la chambre des représentants de 1878 à 1884, il fut élu sénateur le 13 juin 1900, et occupa le siège de vice-président de la Haute Assemblée. Tout ceci ne l'empêcha pas d'être de 1896 à 1898 recteur de l'Université libre de Bruxelles, dont il était ancien élève et où il avait été en 1884 le premier titulaire de la chaire d'étude des religions. Il était également président de la Société de géographie de Bruxelles et membre de l'Académie royale de Belgique.

L'étranger l'honorait tout autant que son propre pays. Le comte Eugène Goblet d'Alviella était docteur *honoris causa* des universités de Glasgow et d'Abberdeen et membre de la plupart des sociétés historiques d'Europe.

Le comte Goblet d'Alviella fut délégué de la Belgique à la Conférence géographique de Bruxelles, ouverte en 1876 au Palais royal, sous la haute présidence de Léopold II.

Il fit également partie du gouvernement du Havre pendant la guerre 1914/18, s'occupant principalement des réfugiés qu'il visita sans relâche.

Deux ouvrages qu'il écrivit ont spécialement retenu l'attention du monde savant. Il s'agit de l'*Histoire générale des religions* et de *Migration des symboles*. Il est également l'auteur de *Croyances, rites, institutions*, Bruxelles, 1911 ; il préféra la *Vie en Afrique* de Jérôme Becker,

[F. D.]

7 août 1953.
Marie-Louise Comelieu.

A. J. Wauters, *L'É. I. C.*, Brux., 1899, p. 317. — Dem. C. Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 11. — Fr. Masoin, *Histoire de l'É. I. C.*, 2 vol., Namur, 1913. — P. Jentgen, *La terre belge du Congo*, Brux., 1937, p. 4. — *Mouvement géographique*, 1884,

p. 87c. — J. Becker, *La vie en Afrique*, 2 vol., Lebègue, Brux., 1887, VIII-XIII. — E. De Seyn, *Dictionnaire biographique des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique*, Brux., 1935, t. I, p. 507.

GOCHET (*Jean-Baptiste*, en religion Frère Alexis), Frère des Écoles chrétiennes (Tamines, 2.1.1835 — Grand-Bigard, 11.9.1910).

Entré au noviciat des Frères des Écoles chrétiennes à Paris, le 8 octobre 1858, Gochet se livra spécialement à l'étude de la géographie.

Attaché au Collège de Carlsbourg en 1859, il y enseigna jusqu'en 1871. Il fut ensuite attaché à la Maison-mère de Paris où il enseigna de 1871 à 1895. Rentré à Namur en 1906, il passa les dernières années de sa vie à Grand-Bigard où il s'éteignit le 11 septembre 1910.

Dès 1887, le Frère Alexis avait publié chez Dessain, à Liège, un *Congo belge illustré ou Etat indépendant du Congo* dont le titre en disait long sur l'esprit de l'auteur et qui eut, en 1891, chez le même éditeur, une édition flamande sous le titre : *De belgische Congo of de Onafhankelijke Congostaat*.

En 1889, le Frère Alexis avait donné au *Mouvement antiesclavagiste* (174) un important article sur la *Traite des Noirs*.

L'année même de sa mort, sortait de presse son ouvrage : *Notre Colonie du Congo*, dont fait mention le *Bulletin de la Société de Géographie de Belgique* (ann. 1910, 244).

En 1887, au cours d'une audience qu'avait accordée au religieux le Roi-Souverain, celui-ci avait exprimé son vif désir de voir les Frères des Écoles chrétiennes s'établir au Congo pour y dispenser aux enfants européens ou indigènes éducation chrétienne et solide instruction. Ce n'est qu'en 1909, à l'intervention du ministre Renkin, que le désir du grand Roi fut comblé.

[J. J.]

17 novembre 1954.
Marthe Coosemans.

Mouv. antiescl., Brux., 1889, 174. — *Ann. Miss. cath. au Congo belge*, Brux., 1924, 44.

GODTS (*Hubert-Jean-Baptiste-Auguste*), Directeurs des Finances honoraire (Hougaerde, 21.9.1878 — Stockel, 10.3.1945).

Embarqué le 30 avril 1903 en qualité de commis de 1^{re} classe, Godts à son arrivée à Boma est attaché à la direction de la Justice ; il rentre en congé le 16 avril 1906.

Son second séjour au Congo débute le 1^{er} octobre 1906. Ses aptitudes le firent désigner pour le Service des finances où il entra en qualité de vérificateur des impôts de 2^e cl. Il exerça

ces fonctions à Boma, ensuite à Kinshasa. A partir du 22 mai 1908 il remplit les fonctions de contrôleur des impôts ; quelques jours plus tard il est promu à la 1^{re} classe de son grade et le 8 octobre 1909 il accède au grade de contrôleur suppléant et est attaché à la Direction des finances. Il rentre en congé le 5 avril 1910.

Durant son troisième séjour (14 décembre 1910-31 janvier 1913) Godts accédera au grade de contrôleur des impôts ; il restera affecté au Bas-Congo. Cependant quatre mois avant sa rentrée en congé il aura à gérer le 4^e bureau de la Direction des finances à Boma.

Le 13 août 1913, Godts reprend son service à Boma mais le 2 décembre il est mis à la disposition du gouverneur de la Province Orientale pour y exercer les fonctions de chef du service des finances, postes et télégraphes. Le 1^{er} juillet 1915, il est nommé inspecteur provincial adjoint et il rentre en Europe le 8 juillet 1915.

Son cinquième séjour à la Colonie débute le 5 janvier 1917 et se passe à la Direction des finances à Boma. Après un bref congé pris en 1920 nous le retrouvons dès le 30 décembre à Boma où trois mois plus tard il assume intérimairement la direction du service. Le 1^{er} janvier 1923 il est titularisé dans ces hautes fonctions. Le 19 mai suivant il rentre en congé pour raison de service et est placé en disponibilité jusqu'au 12 octobre 1924, date à laquelle il est mis fin à sa carrière.

Godts, fonctionnaire d'élite, ne pouvait plus pour des raisons d'ordre personnel, résider en Afrique ; il y avait perdu sa femme et avait un fils dont l'éducation requerrait sa présence en Belgique. Mais il ne pouvait envisager l'inaction. En décembre 1923 il entre au Ministère des finances, en Belgique, comme temporaire, mais en avril 1925 il démissionne pour entrer au service de l'Unatra comme chef du bureau du personnel d'Afrique. Le 11 mars 1927 il est nommé chef du service du personnel, fonctions qu'il conserve à l'Otraco lorsque cet organisme reprend en 1936 les activités de l'Unatra.

En septembre 1943, atteint par la limite d'âge, il est pensionné.

Godts a consacré au Congo quarante années de son existence ; rien de spectaculaire ne retient l'attention dans la carrière de ce vétéran, elle est de celles, cependant, qui forment la trame solide sur laquelle se brodent les hauts faits de l'œuvre coloniale belge.

Godts avait été décoré des croix d'officier de l'ordre de Léopold, de l'Ordre royal du Lion, de l'Ordre de la Couronne, de l'Étoile

de service en or, de la Médaille du Vétérans colonial.

15 avril 1956.
A. Engels.

Matr. colonie. — Matr. Otraco. — Souvenirs personnels.

GOFFIN (*Alfred-Jean-Sylvain-Léon*), Officier de la Force Publique (Bruges, 25.11.1870 — Rhisnes, 7.10.1944). Fils de Léon-Simon et de Vanherck, Marie-Barbe-Joséphine; veuf de Warnier, Léontine-Marie-Julienne; époux de Sagot, Stéphanie.

Sorti de l'école des pupilles, il servit à l'Armée belge de 1886 à 1891. Le 18 août de cette dernière année, il partit au Congo, comme sergent de la Force Publique de l'État Indépendant du Congo et y fut promu sous-lieutenant le 1^{er} janvier 1894. Il résida à Shinkakasa et fit également une expédition au Mayumbe en 1894. Il rentra définitivement en Belgique, le 25 juillet 1894.

Ayant obtenu sa mise en congé illimitée de l'armée belge, Goffin entra à l'administration centrale de l'État Indépendant du Congo, gravit différents échelons et y finit sa carrière comme chef de bureau le 28 mars 1933.

Dans l'entre-temps, il avait repris volontairement du service à l'armée belge comme sous-lieutenant de réserve d'artillerie, le 4 août 1914, fut promu lieutenant le 30.6.1917 et démobilisé le 30 septembre 1919.

D'un commerce fort agréable, mais d'un esprit parfois tourmenté, Goffin a mis toute sa bonne volonté et tout son dévouement à rendre des services appréciés à l'Administration centrale de l'É.I.C., au Ministère des Colonies et notamment à l'inspecteur général E. Van Campenhout, comme aussi au successeur de celui-ci, l'inspecteur général de l'Hygiène, Dr A. Duren.

Il mérite d'être signalé que A. Goffin était un escrimeur-sabreur d'élite, figurant dans nos équipes nationales et qu'il possédait des talents remarquables de pêcheur sportif. A ce dernier titre, il fit au Bas-Congo des observations intéressantes, qui ont donné naissance, plus tard, à une excellente publication de vulgarisation sur la faune ichthyologique de la Colonie : *Les Pêcheries et les Poissons du Congo*, Édit. V. Verteneuil et L. Desmet, Rue 't Kint, Bruxelles 1909, 231 pages, 146 illustrations (épuisé).

L'auteur s'y réfère, à côté d'observations personnelles, aux travaux scientifiques universellement connus de Boulanger (cf. *Biogr. col. belge*, tome IV, col. 59).

A. Goffin était porteur de plusieurs distinctions honorifiques, dont les Croix de chevalier

de l'Ordre de la Couronne et de l'Ordre royal du Lion.

9 mai 1956.
A. Duren.

Dossier du Ministère des Colonies.

Reg. matr. n° 759. — *Mouv. géogr.*, 1909, p. 938. — Fr. Masoin, *Hist. de l'É. I. C.*, Namur, t. 1, pp. 375, 378. — *Bull. Ass. Vét. col.*, août 1931, pp. 13-14. — *Belgique active*, Brux., Vromant, 1934, p. 195.

GOLDSCHMIDT (*Robert-Benedict*), Docteur en sciences (Bruxelles, 4.5.1877 — Ville-neuve-Loubet, 28.5.1935). Fils de Benedict et de Woog, Marie.

Robert Goldschmidt fit de brillantes études à l'Université de Bruxelles et à l'Université de Göttingen où il obtint le grade de docteur ès Sciences. Il fut rapidement promu agrégé et chargé de cours à l'Université de Bruxelles.

D'une intelligence remarquable et doué d'un esprit exceptionnellement inventif, R. Goldschmidt s'intéressait à toutes les sciences techniques, il fut surtout un puissant réalisateur.

Dès 1900, il crée chaussée d'Etterbeek un laboratoire pour la vulgarisation populaire de l'électricité et il en fit don à la Commune d'Ixelles.

En 1908 avec l'appui de M. Ernest Solvay, il dressa les plans et fit construire le premier dirigeable belge *La Belgique*. Le dirigeable fit son premier vol le 28 juin 1909 et les essais réussis se poursuivirent jusqu'en 1910.

Le dirigeable fut remis au roi Albert pour les services de l'Armée (C^{ie} des aérostiers).

En 1908, la question des transports routiers était à l'ordre du jour au Congo et spécialement dans l'Uele où la route Buta-Bambili était achevée jusque Titule. D'accord avec le secrétaire général Liebrechts, Goldschmidt mit en fabrication des automobiles à vapeur chauffées au bois. Le Gouvernement cherchait à assurer les transports au moyen d'un combustible local. Les essais réussirent mais le service était particulièrement pénible, et dut être abandonné. En 1908 il se passionna pour la télégraphie sans fil et fit les premiers essais entre son domicile avenue des Arts et le dôme du Palais de Justice. En 1909 se posait la question des communications télégraphiques au Congo. Une seule ligne reliait Boma à Léopoldville et Coquilhatville. Le Gouvernement proposait de construire des lignes avec fil vers Stanleyville et le Katanga. Le Commissaire général Moulaert proposait au contraire la construction de postes de T. S. F. pour former une chaîne vers le Haut-Congo et le Katanga (*Revue Congolaise*, 1910).

Le roi Albert prit le plus grand intérêt à l'installation au Congo de postes de T. S. F. et

Goldschmidt fut chargé des premiers essais entre Boma et Banana. Il fit à cette occasion un premier séjour au Congo, et les essais ayant parfaitement réussi il fut décidé de construire une série de postes pour relier Stanleyville, le Tanganika et le Katanga.

R. Goldschmidt installa dans la villa La Coste située dans le domaine royal de Laeken une école de télégraphie sans fil pour la formation du personnel d'émission, d'entretien et de montage. L'école établit des types de pylônes démontables de 25 à 120 mètres, un type de moteur à essence, le matériel d'émission et des maisons démontables à carcasse métallique et éternit.

En 1911, la mission T. S. F. arriva au Congo et fin 1912 la liaison Boma-Stanleyville-Élisabethville était réalisée. A cette occasion, Goldschmidt fit un nouveau séjour au Congo. La chaîne comprenait les postes de Coquilhatville, Lisala, Stanleyville, Lowa, Kindu, Kongolo, Kikondja, Élisabethville. D'autres postes furent construits ultérieurement à Kinshasa, Basankusu, Basoko, Kabalo et Lusambo.

Une convention fut conclue entre le Gouvernement et R. Goldschmidt pour l'exploitation du réseau de T. S. F. Il s'agissait maintenant de relier Bruxelles à Boma. En 1913 il édifia dans les dépendances du domaine royal de Laeken une station intercontinentale de télégraphie sans fil. Les essais furent prometteurs, mais la guerre était à nos portes, et quelques heures avant l'entrée des Allemands à Bruxelles, le Roi fit donner l'ordre de détruire la station.

Le réseau de T. S. F. de 1912 rendit les services les plus signalés pendant la Campagne de l'Afrique orientale allemande. Le poste de Kabalo fut démonté et transporté à la Lukuga (Albertville).

En vue d'assurer un service rapide du courrier et de quelques voyageurs, le commissaire général Moulaert suggéra au Ministre des Colonies de faire un essai avec un hydro-glisseur. M. Goldschmidt s'intéressa au problème et après la conclusion d'une convention avec le Ministre des Colonies, il fit construire chez Delsaux à Boom un hydro-glisseur capable d'une vitesse de 20 nœuds et du transport d'une tonne de courrier et de quatre voyageurs.

Fin juin 1914, R. Goldschmidt arrive à Léopoldville avec M. Delsaux, le cruiser *Netta*, deux petits glisseurs et une camionnette Ford. La guerre éclate et le *Netta* transporté sur le lac Tanganika et transformé en torpilleur rendit les plus grands services pour la conquête de la maîtrise du lac.

Pendant la guerre 1914-1918, capitaine d'artillerie de réserve, R. Goldschmidt fut chargé à Paris de la direction du service des inventions de l'armée belge.

Après la guerre la question des transports intérieurs au Congo s'imposant, l'esprit inventif de R. Goldschmidt se préoccupa d'utiliser les rivières congolaises dont le cours était coupé de rapides. Il projeta et fit réaliser un type de bateaux amphibies susceptibles de franchir les rapides suspendus à un rail. Un essai dirigé par l'ingénieur Adam fut réalisé sur l'Aruwimi.

Mais la construction d'un vaste réseau routier et l'emploi du camion automobile fournirent une solution plus pratique et plus économique pour les transports intérieurs. Les bateaux amphibies, solution technique curieuse et intéressante, furent abandonnés.

Robert Goldschmidt est le fondateur de la Société Indépendante belge de Télégraphie à Bruxelles et de la Société Indépendante française de Télégraphie à Paris.

Il fonda la société anonyme de Photocopie pour la production de microfilms. Poursuivant l'étude de la transmission à grande distance par ondes courtes il installa dans son usine à Machelen-lez-Bruxelles une station d'essai qui réalisa la liaison Bruxelles-Léopoldville par ondes courtes. La station fonctionna pendant quelque temps pour compte de la Régie des Télégraphes et Téléphones.

Esprit curieux de tous les problèmes scientifiques, doué d'une intelligence supérieure, R. Goldschmidt fut un grand inventeur et un grand réalisateur ; il a rendu à la Colonie du Congo belge des services éminents. En particulier on lui doit l'installation en moins de deux ans d'une chaîne de stations de T. S. F. reliant toutes les régions du Congo qui se trouvaient jusqu'alors dans un dangereux isolement.

Officier de l'Ordre de la Couronne ; chevalier de l'Ordre royal du Lion ; commandeur de l'Ordre de l'Empire Britannique ; officier de la Légion d'honneur ; officier de l'Ordre de la Couronne d'Italie.

Publications : *La Télégraphie sans fil au Congo belge*. — *Une œuvre du Roi*. — *Les Aëromobiles*. — *Rapports entre la dissociation et la conductibilité dans les gaz*. — *Étude sur un accumulateur léger Zinc-Nickel*. — *Électrolyse sur plans inclinés*. — *Électrolyse du zinc en solutions fluosiliciques*. — *Sur photographie des couleurs*. — *Un baromètre électrique*. — *Un anémomètre électrique*. — *Méthode iconographique universelle*. — *Forme nouvelle du document scientifique*. — *Téléphonie et Télégraphie en utilisant le réseau d'éclairage* — et bien d'autres articles.

14 octobre 1954.

G. Moulaert.

GOOSSENS (Pierre-Edouard-Louis), Klerk 2de klasse (Borgerhout, 21.11.1868 — Boma, 20.6.1898). Zoon van Jacques-Louis en van Asselberghs, Jeanne-Isabella.

Goossens was houder van een diploma van middelbare studiën van de lagere graad. Van 1885 tot 1891 werkte hij bij zijn vader, die handelaar in boter was. Op 7 mei 1891 nam hij dienst bij het 6^e linie-regiment als muzikant en werd op 22 april 1896 ontslagen. Hij had toen de graad van korporaal. Hij keerde terug naar de handel van zijn vader.

Op 6 augustus 1897, werd hij als klerk 2^{de} klasse voor de Onafhankelijke Congostaat aangeworven. Hij kwam aan te Boma op 28 augustus 1897, en werd op 1 september van hetzelfde jaar aangeduid voor het district Matadi. Zijn koloniale loopbaan zou niet van lange duur zijn, vermits hij op 14 april 1898 ziek naar Boma terugkeerde. Hij werd op 17 april 1898 met ziekteverlof naar Banana gestuurd.

Op 17 juni 1898 werd hij voorlopig gehecht aan de Directie der Openbare Werken. Hij overleed te Boma, de 20^{ste} van dezelfde maand, ten gevolge van hematurie.

[F. D.]

18 décembre 1956.
R. Bonnaerens.

Archief Ministerie van Koloniën, fonds Notte n° 1 ; fonds Personeel van Afrika, nécrologe n° 280, 3^e. — Reg. matr. n° 2121.

GORIN (*Florent-Joseph-Charles*) (Note rectificative au Tome III, col. 377).

La remontée du fleuve se passe en octobre 1888. A cette époque, l'*En Avant* se trouve à Léopoldville et n'est plus qu'une coque qui sert de remorque.

A part un court bief navigable, le fleuve n'est pas navigable entre Matadi et Léopoldville.

[R. C.]

20 juillet 1954.
Whyns.

GOSSE (*Joseph-Louis-Hubert*), Agent commercial (Gand, 3.11.1860 — Gangila, 24.3.1891). Fils de Prosper-Charles-Joseph et de Massart, Marie-Louise.

Entré à l'armée et attaché au bataillon du train, il venait d'obtenir son brevet de sous-lieutenant, après 15 ans de service, quand il quitta le régiment. Il venait en effet, en 1890, de postuler un engagement à la S. A. B. qui commençait à multiplier le nombre de ses comptoirs dans le Bas-Congo.

Admis comme adjoint, il quitta Anvers le 7 janvier 1890, fut chargé de la gérance de la factorerie de Matadi dont il resta en charge jusqu'en mars 1891. Appelé alors à aller diriger le comptoir d'Isanghila, il approchait de son nouveau poste quand une insolation le frappa mortellement.

[J. J.]

29 août 1952.
Marthe Coosemans.

Archives de la S. A. B. — *Mouv. géogr.*, Brux., 1891, p. 37a.

GRAEVE (DE) (*Henri-Philippe-Charles*), Officier de la Force Publique (Laeken, 6.3.1871 — Mouscron, 2.4.1941). Fils de Charles et de Brouck, Anna.

Sergent-major au 3^e régiment des chasseurs à pied, il entra au service de l'É. I. C. le 18 août 1891, date de son embarquement à Anvers. Il fut désigné le 22 septembre pour l'expédition du Haut-Uele et du Nil. D'abord attaché le 1^{er} juin 1892, à la zone de la Makua comme agent des transports, il fut nommé chef de poste de Mbittima le 1^{er} décembre ; le 15 février 1893, il était adjoint au chef de poste de Dangu. A la reprise par Delanghe du commandement de l'expédition Vankerckhoven-Milz, De Graeve devint chef de poste d'Aléma (juin). En septembre, un mouvement de repli étant rendu nécessaire par les difficultés sans nombre qui entravaient la marche vers le Nil, De Graeve, en compagnie de Dodernier venu de Ndirfi, fut chargé d'évacuer sur le poste d'Aléma le détachement des réguliers de Gombari. Le 19 septembre, la situation paraissait stabilisée ; avec Gustin et l'interprète Soliman, De Graeve partit en avant-garde vers Ganda, suivi bientôt par Delanghe, Ligot et Dodernier. Mais les difficultés reprirent de plus belle : révolte et désertion des irréguliers, mécontentement des anciennes troupes soudanaises d'Emin enrôlées au service de l'É. I. C. Baert étant arrivé à Magora pour remplacer Delanghe, celui-ci quitta Ganda pour le rejoindre, en compagnie de De Graeve et de Soliman. Ils arrivèrent à Magora le 4 décembre 1893. Le 9, de nouveaux incidents occasionnés par les Makrakra rebelles décidèrent Delanghe et ses compagnons, parmi lesquels De Graeve, à prendre la route de Mundu. En chemin, ils furent continuellement attaqués. Le 11 décembre, ils reentraient à Mundu, épuisés de fatigue et de faim. La disette régnait d'ailleurs partout. En janvier 1894, la situation à Mundu ne faisait qu'empirer ; sur douze Européens qui y résidaient, six étaient gravement malades. L'abandon momentané de l'Enclave de Lado étant décidé, le 22 janvier 1894 Baert quitta Mundu avec Bonvalet, De Graeve, Gustin, Van Holsbeek et Laplume, dans l'intention de se replier sur Dangu, puis sur Niangara. De Graeve fut désigné pour commander le poste installé chez le chef zande Renzi, resté insoumis. Force fut à Delanghe d'entreprendre contre ce chef une action répressive dont De Graeve fit partie (mars 1894). C'était une longue campagne ; vers le 5 mai, les gens de Renzi vinrent faire leur soumission ; mais leur chef avait fui chez son frère Bafuka. Delanghe et De Graeve, accablés

par les fièvres, durent renoncer à le poursuivre. Le 28 mai, ils rentrèrent à Dungu.

L'engagement de De Graeve prenait fin, il quitta l'Uele au début de juin 1894 et s'embarqua à Boma le 15 septembre 1894.

En 1910, l'occasion se présenta pour lui de partir pour l'Iran. Il y exerça les fonctions de vérificateur des douanes.

Rentré en Belgique, il mourut à Mouscron en 1941. Il était porteur de l'Etoile de service.

[G. M.]

19 août 1955.
Marthe Coosemans.

Lotar, L. (R. P.), *Grande Chronique de l'Uele, Mém. de l'I. R. C. B.*, 1946, p. 152, 162, 163, 169, 170, 172, 175, 190, 301. — Reg. matr. n° 763.

GRAEVE (DE) (*Maurice-Joseph-Marie*), Magistrat (Furnes, 14.10.1883 — Coxyde, 14.3.1940). Fils de René-Oscar-Jean et de Despot, Marie.

Après deux années de candidature en philosophie et lettres, passées au Collège Notre-Dame de la Paix à Namur, M. De Graeve avait poursuivi ses études de droit à l'Université de Louvain, où il avait été reçu docteur en octobre 1907. Son stage terminé, il s'engage au service de l'É. I. C. pour un terme de deux ans le 9 juillet 1908 et s'embarque à Anvers le 23 du même mois. D'abord attaché à la direction de la Justice, à Boma, il est nommé substitut suppléant près le tribunal de 1^{re} instance siégeant en cette même ville le 15 octobre suivant.

Après huit mois de séjour en Afrique, la maladie l'oblige à présenter sa démission et à rentrer en Europe. Il fut volontaire de guerre en 1914-18, mais sortit indemne de cette patriotique aventure. Il mourut à Coxyde, quelque temps seulement avant que le Pays fût entraîné dans le second conflit mondial du siècle.

Sa brillante conduite au cours de la Grande Guerre lui a valu, outre la Médaille du Volontaire 1914-1918, la Croix de Guerre avec palmes, la Croix de l'Yser, la Croix du Feu, les Médailles commémoratives de la Campagne 1914-1918 et de la Victoire et la Military Medal britannique.

[L. H.]

11 février 1954.
A. Lacroix.

Bull. de l'Ass. des Vét. col. nov. 1939, p. 8. — *La Trib. cong.*, 30 mars 1940, p. 2.

GRANT (J. A.), (Note complémentaire au Tome I, col. 440),

Grant, A. J.: *A walk across Africa or domestica scènes from my journal* (London, 1864); *Journ. of Royal Geogr. Soc.*, 1863; 1872; *Proc. of the Zoolo-*

gical Soc. of London, 1863; *Peterm. Mitth.*, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1873; *Athenaeum*, 1864 Nr 1962; *Blackwood's Edinburgh Magazin*, July 1875.

22 juillet 1954.
M. Vandeplas.

GRANVILLE (*George - Leveson - Gower*) (Comte), Homme d'État anglais (Londres, 11.5.1815 — Londres, 31.3.1891).

Fils aîné du premier comte Granville, il fit ses études à Oxford et à Paris. Entré au parlement, comme député libéral, en 1837, il fit partie, de 1839 à 1841, en qualité de sous-secrétaire d'État, du Cabinet de Lord Melbourne. Il fut, dans la suite, trois fois ministre des Affaires étrangères : de 1851 à 1852, dans le Cabinet Russell, où il succédait à Palmerston ; de 1870 à 1873 et de 1880 à 1885, dans le Cabinet Gladstone. Il avait aussi été ministre des Colonies de 1865 à 1870 et le fut encore en 1886, peu avant de renoncer à la vie politique.

De 1870 à 1873, il avait eu à résoudre les problèmes posés à son pays par la guerre franco-allemande et ses incidences sur la politique continentale. De 1880 à 1886, il eut à intervenir dans les débats issus de la question d'Égypte et les discussions nées de la présence, entre la France et le Portugal, dans le bassin du Congo, des représentants du roi Léopold II en train d'y créer un État.

Dès 1883, le futur Roi-Souverain de l'É. I. C. s'engagea dans une correspondance particulière avec Lord Granville en vue d'obtenir son appui auprès des grandes Puissances et la reconnaissance par elles de ses acquisitions territoriales dans le Centre Africain, correspondance au cours de laquelle il suggéra peut-être, suivant Thomson, la constitution du nouvel état projeté sous la forme d'une confédération de petites principautés indigènes, et aurait même, à en croire Keltie (in : *Partition of Africa*) laissé entrevoir à son correspondant la possibilité d'une succession éventuelle de la Grande Bretagne à ses droits prétendus sur le territoire litigieux.

Mais, en ce même temps, une autre correspondance s'échangeait entre le ministre de Portugal à Londres et le chef du Foreign Office, correspondance qui devait aboutir au traité anglo-portugais du 26 février 1884, coalisant les deux puissances signataires contre les prétentions de la France et celles du roi Léopold sur l'estuaire du Congo. Ce traité enlevait pratiquement à l'Association Internationale du Congo tout espoir d'autre accès à la mer que la liaison du Kwilu, bien qu'à l'intervention de Lord Granville, le Poste de Vivi et le point de débar-

quement pour la route qui y menait eussent été laissés en dehors de la sphère d'influence portugaise. Léopold II ne fut pas le moindre des nombreux mécontents qu'avait fait apparaître le Traité et parmi lesquels figuraient, outre les grands commerçants de Manchester, La Haye, Paris, Berlin et New-York. Les Puissances réclamant la réunion d'une conférence qui étudierait la question de l'avenir de l'estuaire du Congo, Granville dut signifier au Portugal, le 28 juin 1884, que le traité de février était non avenu. L'homme d'État anglais s'était d'ailleurs engagé, à ce sujet, dans une nouvelle correspondance, avec Bismarck, cette fois, lui proposant d'abord la mise de la navigation congolaise sous contrôle international dans le dessein, sans doute, d'empêcher à tout prix une expansion française dans le bassin du grand Fleuve. Pour mieux arriver à ses fins, Granville proposa ensuite à son correspondant allemand la reconnaissance de l'Association internationale du Congo par chacune des grandes Puissances. Bismarck s'étant rallié à ses vues, la Conférence de Berlin devenait possible, et le nouvel état né des conventions passées par les Agents de l'Association avec les petits souverains indigènes et des occupations qui avaient suivi, allait être reconnu au vœu de son Souverain.

Celui-ci orienta aussitôt ses nouvelles activités vers l'abolition effective de la traite et de l'esclavagisme. C'est ainsi qu'en janvier 1890, il invita les Puissances intéressées à une conférence où se débattraient les questions relatives à la répression de ce double fléau. Cette conférence se tint, en assises simultanées, à Bruxelles et à Londres. De Londres, Lord Granville proposa l'envoi à Bruxelles d'une résolution ainsi conçue : L'assemblée présente ses sincères remerciements au Roi des Belges qui a convoqué la » Conférence présentement réunie à Bruxelles » pour étudier les mesures relatives à la suppression de l'esclavage et de la traite en Afrique » ainsi que les questions connexes à ce problème. » Elle lui exprime l'espoir le plus vif que les mesures proposées par la Conférence seront de » nature à réprimer efficacement les horreurs » dont les indigènes du continent africain souffrent à présent » (cité par R. Cornet, in : *Maniëma*, Brux. 1952. p. 122).

30 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Fr. Masoin, *Histoire de l'É. I. C.*, 2 vol., Namur, Picard, 1912, I, pp. 33, 38, 130, 337; II, pp. 63, 65, 73, 258. — R. S. Thomson, *Fondation de l'É. I. C.*, Brux., 1933, cf. table. — Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 43. — Comte L. de Lichtervelde, *Léopold II*, Brux., Devit, 1926, p. 173. — P. Daye, *Léopold II*, Paris, Fayard, 1934, pp. 200, 201, 203, 209, 210, 211. — L. Bauer, *Léopold le mal aimé*, Paris, 1935, p. 143.

GRAUX (*Charles*), Minister van State, advocaat (Brussel, 4.1.1837 — Brussel, 22.1.1910).

Charles Graux, eminent advocaat, één der schitterendste figuren van de liberale Partij, behaalde op 9 augustus 1859 zijn diploma van doctor in de rechten met de grootste onderscheiding, aan de Universiteit te Brussel. Hij voldeedige zijn studies te Parijs, waar hij studeerde aan het « Collège de France » en aan « l'École de Droit ».

Na te Brussel zijn stage beëindigd te hebben, werd hij advocaat bij het beroepshof.

Bij dekreet van 21 Augustus 1889 werd Graux benoemd tot « conseiller du Conseil supérieur de l'État Indépendant du Congo ». Vóór deze rechtbank hield Graux zijn eerste groot pleidooi. Hij trad op als verdediger van commandant Lothaire, die zich moest verantwoorden voor de terdoodveroordeling van de Engelsman Stokes, welke aan de Arabische Slavenhandelaars wapens had geleverd. Lothaire werd vrijgesproken. Graux's collega's benoemden hem tweemaal tot deken van de orde der advocaten.

De politieke carrière van Charles Graux begon in 1865. Met Paul Janson, Edmond Picard, Gustaaf Jottrand en Adolf Demeur stichtte hij *La Liberté*, het wekelijks orgaan van de liberale jeugd.

Het eerste nummer van dit blad zette het politiek programma van het tijdschrift uiteen: vrij onderzoek, scheiding van Kerk en Staat, persvrijheid, uitbreiding van het stemrecht, reactie tegen het militarisme, afschaffing van het protectionisme.

Ten gevolge van de liberale overwinning met de verkiezingen van 1878 werd Frère-Orban kabinetsformateur. Charles Graux, welke tot senator voor het arrondissement Brussel was verkozen, kreeg in de regering Frère-Orban de portefeuille van financiën toegewezen. Op het ogenblik dat het deficit meer dan vijf millioen bedroeg, en dat het land een zware economische crisis doorworstelde, was het ministerschap voor Graux zeker geen gemakkelijke taak. Om de moeilijkheden op te lossen trof Graux de meest radikale maatregel: nieuwe belasting. Hij wist dat hij daarmee zijn populariteit en zijn ministerportefeuille zou verliezen, maar hij wist tevens dat hij het land gered had.

Graux was senator van 1884 tot 1888. Tijdens de Senaatszitting van 30 april 1885 steunde hij het wetsvoorstel, waarbij koning Leopold II gemachtigd werd de titel te voeren van Souverein van de Onafhankelijke congostaat.

Graux werd in 1900 tot minister van State benoemd. Hij doceerde strafrecht aan de Universiteit te Brussel. Op 5 november 1884 werd hij

tot permanent lid van de beheerraad gekozen en in 1890 tot beheerder-inspecteur.

[W. R.]

24 septembre 1953.
R. Bonnaerens.

Grandes Figures de la Belgique Indépendante, 1830-1930 (Bruxelles, A. Bieleveld, 1930, pp. 69-70). — *Bull. Off. de l'É. I. C.* (Bruxelles, 5^e année, n° 8, août 1889, p. 165). — *Le Mouv. géogr* (Bruxelles, 2^e année, n° 9, 3 mai 1885, p. 33 ; 13^e année, n° 32, 9 août 1896, col. 391-392). — Janssens, Édouard et Cateaux, Albert, *Les Belges au Congo* (Anvers, imprimerie Van Hille-De Backer, 1908, t. 2, pp. 382-383). — Daye, Pierre, *Léopold II* (Paris, Arthème Fayard et Cie, 1934, pp. 290 et 382). — Banning, Émile, *Mémoires politiques et diplomatiques* (Paris-Bruxelles, *La Renaissance du Livre*, 1927, pp. 65 et 68). — Van der Smissen, Édouard, *Léopold II et Beernaert* (Brux., Goemaere, 1920, t. 2, *Revision de la Constitution*, pp. 33-34).

GREMLING (Louis-Polydore-Joseph), Capitaine (St.-Josse-ten-Noode, 7.4.1865 — La Hulpe, 4.9.1942).

Enfant de troupe depuis le 1^{er} octobre 1878, il signa à seize ans un engagement à l'armée, au régiment des grenadiers, le 13 août 1881. Il quitta son unité avec le grade de premier sergent le 30 juin 1891. Une première démarche en vue de partir pour le Congo pour le compte de la Société antiesclavagiste, à l'intervention du lieutenant Jacques, ayant échoué, Gremling trouva moyen, grâce au major Cambier, de se faire admettre en qualité de commis à la Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo qui cherchait à recruter des hommes énergiques pour mener à bonne fin la bataille du rail. Courageux et même téméraire, Gremling était de trempe à réussir.

Embarqué à Flessingue le 3 juillet 1891, il débuta aux écritures de la société à Matadi, puis fut adjoint au capitaine-commandant Weyns, d'abord comme surveillant des travaux, ensuite comme sergent de la Compagnie auxiliaire de la protection du rail, composée de 125 Zanzibaries chargés de maintenir la discipline parmi les travailleurs extrêmement divers d'origine et même de race.

Gremling rendit à la compagnie du chemin de fer de très grands services : sa diplomatie, son autorité, sa poigne aussi, faisaient de lui en l'occurrence un véritable conducteur d'hommes. Des rixes, des rébellions éclataient, souvent pour des futilités. Un jour, le camp des travailleurs blancs fut cerné et attaqué par les indigènes pour un banal vol de poule ! Weyns et Gremling ramenèrent rapidement le calme grâce à leur prestige. Un autre jour 150 Chinois désertaient. Gremling se lança à leur recherche et les ramena à Matadi !

Il entra fin de terme le 25 juin 1893, repartit le 6 novembre suivant et reprit sa place à la

compagnie auxiliaire de protection. La société ayant besoin de porteurs, Gremling fut envoyé avec six soldats au village de Kionzo, rive droite du fleuve, où les Blancs étaient généralement mal accueillis. En 5 jours, Gremling recrutait 100 porteurs qu'il amenait à Matadi sans difficulté.

En novembre 1893, une crue subite de la rivière Mia risquait de faire céder le pont provisoire de 35 m de long jeté sur le cours d'eau. Le chef de la superstructure, Biernmans, était sur les lieux. Le pont était branlant, mais à tout prix, il fallait faire passer une locomotive de l'autre côté pour y amener le matériel. Attendre, c'était risquer de bloquer les travaux pendant des semaines.

Connaissant le courage et la ténacité du fidèle Gremling, Biernmans lui demanda de tenter l'aventure, malgré tout le risque qu'elle comportait. Sans hésiter, Gremling sauta sur la locomotive, la lança à toute vapeur sur le pont instable qui craqua, fléchit, s'inclina ; mais déjà, la locomotive était sur l'autre rive. Quelques instants plus tard, le tablier du pont s'effondrait, entraînant dans l'eau écumante les pesants madriers.

Chasseur et pêcheur d'une grande adresse, Gremling enrichit le Musée du Congo à Tervueren de plusieurs pièces zoologiques de grande valeur.

Il était officier de police judiciaire à Matadi quand, atteint d'une maladie de foie, il quitta Boma le 26 juin 1896 pour rentrer au pays.

Lorsque éclata la guerre de 1914-1918, Gremling s'engagea comme volontaire pour la durée des hostilités, au régiment des grenadiers (2 août 1914). Il fut commissionné en qualité de sous-lieutenant-auxiliaire d'infanterie, le 15 novembre, et désigné d'office pour le centre d'instruction de la 1^{re} D. A. Le 14 décembre 1915, il passait au centre d'instruction des anciens militaires de Fécamp, était nommé sous-lieutenant de réserve aux carabiniers le 3 juin 1917 et lieutenant de réserve le 30 juin.

Le 1^{er} février 1918, il était détaché au 12^e bataillon de renfort et d'instruction, recevait les galons de capitaine en second de réserve le 13 octobre 1918, rentrait au régiment peu après l'armistice (20 novembre 1918), était détaché au 12^e bataillon de réserve le 7 janvier 1919 et prenait sa retraite le 2 septembre 1922.

Il était porteur de plusieurs décorations : Croix de guerre avec palmes et deux citations ; officier de l'ordre de Léopold et de l'ordre de la Couronne ; six chevrons de front ; Military Cross ; Médaille de la Victoire ; Médaille commémorative de la campagne 1914-1918.

[J. J.]

5 octobre 1954.
Marthe Coosemans.

R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Brux., Cuypers, 1947, 238. — Note de ses états de service adressée à l'auteur de la notice par la Défense Nat.

GRENADÉ (*Henri-Victor*), Médecin (Verviers, 1.2.1876 — en mer, près de La Pallice, 15.2.1913). Fils d'Iwan-Christophe et de Pirenne, Anne-Marie-Lucile.

Après avoir obtenu à l'Université de Liège le diplôme de docteur en médecine, le 17 juillet 1901, il compléta sa formation scientifique en vue de partir pour l'État Indépendant du Congo. Engagé en qualité de médecin de 2^e classe, il quitta Anvers le 7 mai 1902, attaché provisoirement au district du Stanley-Pool. Mais peu après son arrivée à Boma, il était désigné pour le Kwango, quittait Léopoldville le 31 juillet et arrivait à Popokabaka, le 18 août. Ce premier terme intéressa vivement l'homme de science et l'enrichit d'expérience. Le 15 octobre 1903, il remplaça le docteur Carré à la direction de la Croix-Rouge à Léopoldville. Rentré en Belgique de mars à décembre 1905, il repartit, désigné pour la zone Gurba-Dungu. Un climat sensiblement différent, des populations de race non bantoue, c'était là un nouveau champ d'expérience que le docteur Grenadé apprécia fort. Malheureusement, la maladie allait dès mars 1907 le forcer au repos. Nommé médecin de 1^e classe, il entra en Belgique; mais, aussitôt sa santé à peu près rétablie, il tenta un nouveau départ le 2 juillet 1908. Désigné pour le district du lac Léopold II, il ne résista pas longtemps au mauvais climat et dut rentrer au pays en février 1909. Les trois séjours qu'il avait faits et que son organisme avait si mal supportés ne le découragèrent pas. Il repartit le 24 décembre 1910, désigné pour le camp de Lisala. Le climat n'y allait certes pas favoriser son rétablissement. Atteint de broncho-pneumonie au début de 1913, il se hâta de s'embarquer pour l'Europe. Il ne parvint pas à atteindre Anvers et succomba en mer à hauteur de La Pallice, le 15 février.

Il était porteur de l'Étoile de service à deux raies et chevalier de l'Ordre royal du Lion.

14 mars 1956.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Trib. cong., 22 février 1913, p. 1. — Reg. matr. n° 4056.

GRIETENS (*Hector-François-Félix*), Ingénieur (Kessel-Loo, 30.1.1900 — Léopoldville-est, 10.5.1929). Fils de Jean et de Godts, Maria; époux de Servaye, Eveline.

Muni du diplôme d'ingénieur des constructions civiles des Écoles spéciales de l'Université de Louvain, Grietens fut admis au service de l'Otraco. Il s'embarqua le 31 mars 1928 et, grâce à ses connaissances étendues, fut très

vite appelé à exercer les fonctions de chef du service technique, à Léopoldville.

Un an à peine après son arrivée au Congo, il succombait en plein travail, à l'âge de 29 ans.

3 avril 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 15 juin 1929, p. 4. — Archives de l'Otraco (C. C. F. C.).

GRILLET (*Maximilien-François-Joseph*), Agent commercial (Saint-Josse-ten-Noode, 1.8.1867 — Bruxelles, 8.1.1911). Fils de Louis et de Braunis, Henriette; époux de Dupré, Anne-Valentine-Marie.

Ses études moyennes achevées, Grillet avait occupé divers emplois et, notamment, exercé le métier de tapissier-garnisseur, quand, en 1891, il s'engagea au service de la S. A. B. où il fut successivement gérant-adjoint et gérant de la factorerie de Banzyville. Il y vit arriver, le 11 mars 1892, Cammaerts, gérant de Bangasso, et Kuhnel, gérant de Yakoma, qui venaient de lever l'occupation commerciale de ces postes, à la suite de la circulaire de G. Le Marinel datée du 14 février et défendant tout commerce privé dans l'Ubangi. Grillet suivit leur exemple et se joignit à eux pour gagner Zongo, le 13, et Léopoldville, le 18 mars. A Léopoldville, en attendant mieux, Grillet remplit de 1892 à 1894, les fonctions de capitaine de steamer, fonctions dans lesquelles, à en croire un contemporain, il « se fit bien voir de tous ».

Rentré en congé en Belgique, il en repartit le 6 juin 1894, mais pour y revenir aussitôt pour raisons de santé.

Il repartit, dans la suite, en 1895, le 6 janvier 1899, le 19 mars 1903, le 28 mars 1907, enfin, prenant un congé normal après chaque séjour d'à peu près trois ans. Il fut ainsi successivement gérant de Busira-Manene, où sa gestion fut des plus appréciée et où son dévouement et son énergie se manifestèrent avec éclat à l'occasion de l'incendie de sa factorerie en 1897; agent principal de la Société pour l'Équateur, où il installa de nombreux nouveaux postes; inspecteur du Bus-Bloc et même, en 1908, directeur intérimaire de la Société, du départ du D^r Briart à l'arrivée de Le Marinel, qu'il aida ensuite à réorganiser toute l'occupation commerciale de la Busira.

Rentré en Europe après avoir servi la S. A. B. durant dix-huit ans, il mourut peu après son retour au pays.

29 août 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Archives de la S. A. B. — *Mouv. géogr.*, Brux., 1911, p. 388. — *Moniteur du Caoutchouc*, mars 1903, n° 2. — Janssens E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, pp. 11, 101.

GRINTEN (VAN DER) (*Ernest-Pierre-Guillaume-Jean*), Inspecteur d'État (Mons, 28.2.1852 — Bruxelles, 15.9.1912). Fils d'Antoine-Roch et de Behaghel, Julie-Marie; époux de Schonau, Marie-Joséphine.

Destiné par les siens à la carrière des armes, il fut admis à l'École militaire le 22 novembre 1868. Promu sous-lieutenant le 21 décembre 1870, il participa comme tel à la garde des frontières pendant les derniers temps de la guerre franco-allemande de 1870. Désigné le 27 mars 1873 pour le 3^e régiment d'artillerie et pour le premier le 1^{er} avril 1874, il reçut les galons de lieutenant le 26 septembre 1874 et fut admis à l'École de guerre le 18 août 1877; adjoint à l'état-major dès le 18 décembre 1879, il passait au grade de capitaine en second le 28 mars 1881 et était chargé des cours d'artillerie et de mathématiques à l'École de guerre le 24 mars 1883. Il enseigna jusqu'au 31 mai 1889 avec le grade de capitaine de 1^{re} classe. Le 28 septembre 1892, il passait au ministère de la guerre avec le rang de capitaine-commandant et faisait partie de l'état-major dès le 25 septembre 1894. Enfin, le 7 décembre 1894, il était nommé commandant en second de l'École de guerre. Il quittait l'armée le 15 juin 1896, non pour se reposer, mais pour se rendre en Afrique où l'É. I. C. l'avait engagé en qualité de commissaire de district des Bangala. Embarqué à Anvers le 6 septembre 1896, il atteignit Boma le 28 septembre et se mit en route pour les Bangala le 11 octobre. Il y était en fonctions depuis environ six mois qu'il apprenait, le 5 mars 1897, son affectation en qualité d'inspecteur d'état, au commandement supérieur du district de l'Ubangi. Il gagna donc l'Ubangi, mais n'y reçut la commission attendue que le 1^{er} avril. Deux mois plus tard, il redescendait à Boma (9 juin) et s'y embarquait, malade, le 17, à bord du *Portugais* pour rentrer en Belgique.

Van der Grinten était chevalier de l'Ordre de Léopold, porteur de la Croix militaire de 1^{re} classe et médaillé de la Campagne de 1870.

14 novembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 1812. — *Mouv. géog.*, 1896, pp. 379. 380. — *Bull. Soc. roy. Géogr.*, Anvers, 1907-08, p. 223.

GRISAR (*Henri-Edmond*), Directeur de la firme Grisar-Van Dyck et C^{ie} d'Anvers (Bruxelles, 16.11.1881 — Berlaer-lez-Lierre, 14.8.1923). Fils de Paul et de Dell'Acqua, Adeline; époux de Van Dyck, Isolde.

Après ses humanités et ses études professionnelles, il entra en 1898 à la Caisse des Reports en qualité d'employé.

En 1903, il était engagé par la S. A. B. comme

adjoint commercial, quittait Anvers le 19 mars et remplissait dès son arrivée au Congo les fonctions de secrétaire de direction. Il reçut le 12 février 1905 sa nomination effective et entra en Belgique fin de terme le 18 juin 1906.

Reparti le 3 janvier 1907, il reprit son service avec compétence et dévouement et recueillit de la part de son directeur des appréciations élogieuses. Le 10 juin 1911, il entamait un 3^e terme avec le grade de sous-directeur; il eut même à assumer pendant un an les fonctions de directeur durant le congé de son chef P. Delhay. Après un séjour en Belgique d'avril à décembre 1913, il regagnait l'Afrique en 1915. Les hostilités de la guerre mondiale l'empêchant de rentrer au pays, Grisar se fixa à Londres où il collabora activement à la direction de la société jusqu'à l'armistice, à la grande satisfaction du conseil d'administration. Sa compétence l'avait fait choisir également, pendant cette période troublée, comme directeur des bureaux en Angleterre de plusieurs autres sociétés coloniales, telles la Compagnie du Lomami. Il mourut au château de Berlaer-lez-Lierre.

18 février 1952.

Marthe Coosemans.

Archives S. A. B. — *Trib. cong.*, 15 août 1923, p. 2.

GRISARD (*Célestine*, en religion Sœur Marie-Térésita), Religieuse Franciscaine, missionnaire de Marie (Wihogne, prov. Liège, 5.5. 1870 — Nouvelle-Anvers, 20.8.1903).

Elle part pour la première fois en février 1897. A son arrivée à Boma, en mars, elle est désignée pour l'orphelinat nouvellement créé et dénommé École Clémentine. C'est pour la Sœur Térésita un champ d'apostolat fécond; elle s'y dévoue jour et nuit, pendant deux ans, s'oubliant elle-même au point que sa santé fortement compromise l'oblige à rentrer en Belgique pour y réparer ses forces (1899).

Dès qu'elle se sent mieux, elle insiste pour repartir; une nouvelle mission vient d'être créée par les Prêtres du Sacré-Cœur à Saint-Gabriel, près des Falls, où la détresse des enfants noirs est grande, beaucoup ayant perdu leurs parents au cours des hostilités avec les Arabes.

Sœur Térésita, qui a déjà l'expérience de ce genre d'apostolat, souhaite y être envoyée. En juin 1901, elle est à nouveau en Afrique et gagne les Falls; elle se remet à l'œuvre; se croyant suffisamment acclimatée, elle brave la fatigue et les dangers du climat; cependant, la fièvre bientôt ne la quitte plus et elle est envoyée à Nouvelle-Anvers où elle pourrait se reposer. Il est trop tard: la vaillante missionnaire y expire le 20 août 1903.

17 février 1952.

Marthe Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. III, p. 1441. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 250. — D. Rinchon, *Missionn. belges au Congo*, Brux., 1931, p. 36.

GRÜN (*Charles*), Missionnaire d'Afrique (Père Blanc) (Brunstatt-Mulhouse, 10.10.1873 — Brunstatt, 8.12.1928). Fils de Charles et de Berlinger, Lidwine.

Charles Grün fit ses études moyennes chez les Pères Blancs. Il passa l'année scolaire 1893-1894 à leur école apostolique de Malines. Le 10 octobre 1896, il prit l'habit blanc au noviciat de Maison-Carrée et fut ordonné prêtre à Carthage, le 31 mars 1900. S'embarquant à Marseille le 10 juin pour le vicariat de l'Unyanyembe, il arriva le 13 septembre à Ushirombo, prit part à la fondation de la mission de Tabora (16 octobre 1900) et à celle d'Ulungwa (octobre 1902).

Le Burundi en ce temps-là faisait partie du vicariat de l'Unyanyembe. Le 18 novembre 1902, Mgr Gerboin, vicaire apostolique, accompagné du P. Grün, se mit en route pour le Burundi. Passant par Muyaga et Mugeru, les voyageurs étaient à Buhonga, le 7 décembre. Cette mission, fondée le 8 novembre précédant par les PP. Sweens et Schultz et le Frère Mathieu (Brichaux, de Hal), remplaçait celle de Usumbura, qui n'avait eu qu'une existence éphémère (novembre 1896 à février 1897). Le P. Grün travailla à Buhonga, sous la direction du P. Sweens, jusqu'en janvier 1905. Collaborateur de la première heure, il était désigné pour lui succéder.

Outre les catéchismes et l'école à la mission même, le P. Grün et ses confrères assuraient le service religieux à Usumbura pour un groupe de Baganda catholiques, catéchisaient et baptisaient les malades du sommeil dans les deux camps établis à Usumbura et visitaient les malades des environs de la mission. Ils entretenaient des relations amicales avec les Résidents allemands, M. von Grawert et M. Fonk, son successeur, qui favorisaient l'œuvre de la mission de tout leur pouvoir.

Ce fut durant le séjour du P. Grün à Buhonga que le Mwami du Burundi, le fameux Kisabo, sortant de son isolement alla rendre ses hommages à M. Fonk (août 1908). A son retour, le roi visita la mission de Buhonga. « Des milliers de Batutsi précédèrent leur Souverain et lui rendent les honneurs », lisons-nous dans le diaire de Buhonga. « Et comme au temps du roi David, les femmes suivent le cortège en chantant les victoires, hélas ! d'autrefois de leur monarque. La joie n'est pas de longue durée, car Kisabo meurt en arrivant dans la hutte du grand chef Maleza. Et déjà au moment où l'envoyé

de ce dernier nous annonce cette nouvelle, le cadavre royal, lié dans une simple natte, dévale les montagnes de l'Urundi pour aller au plus vite, on ne sait où, se faire fumer dans une peau de vache et en sortir quelques mois après transformé en lion ». Les Pères informèrent M. le Résident de cet événement. Celui-ci en les remerciant exprima l'espoir qu'il serait plus facile d'inculquer les idées civilisatrices au jeune roi, successeur de Kisabo. On sait que ce successeur n'est autre que l'actuel Mwami Mwambutsa, qui était bien jeune en ce temps-là.

Au mois de janvier 1912, Mgr Gerboin nomma le P. Grün son vicaire, le chargeant de donner la confirmation dans les stations du Burundi, ce qu'il fit dans le courant de février et de mars. Il quitta Buhonga le 12 juin suivant. Il y laissait une petite chrétienté de 350 baptisés.

Le reste de sa carrière apostolique se passa à Tabora et à Itaga. En 1920 il retourna en Europe pour assister au Chapitre général de la Société des Pères Blancs et revint ensuite à Itaga. Là une sorte de paralysie envahit peu à peu son organisme, affectant particulièrement le cerveau. En 1928 il quitta l'Unyanyembe et regagna l'Alsace. Tous les traitements restèrent sans effet. Il mourut plein de patience et d'abandon à la Providence.

20 août 1955.
P. M. Vanneste.

[J. S.]

Archives des Pères Blancs d'Afrique.

GUASCO (*Amabile*), Chef de service à la Compagnie du Chemin de fer du Congo (Campiglio-Cervo, Italie, 5.3.1875 — Rosazza, 18.4.1937).

Dès sa vingtième année, il se consacrait à l'étude approfondie de la construction des voies ferrées, d'abord en Roumanie en 1896-1898, puis en Italie même (1899). Il avait suivi avec intérêt la carrière d'un de ses compatriotes, Rosazza, qui, dès 1894, s'était engagé au service de la Compagnie du Chemin de fer du Congo. Guasco à son tour signa un contrat avec cette Société et débarqua à Matadi le 8 décembre 1909. Il commença par être surveillant de la voie ; excellent artisan, actif et instruit, il devint conducteur de travaux, chef de section et enfin chef de service. Pendant dix-neuf ans, il rendit d'éminents services à la Compagnie et rentra définitivement dans son pays en 1922.

16 novembre 1954.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Archives de l'Otraco.

GUCHT (VAN DER) (*Gustave-Alphonse*), Doctor in de wetenschappen (Antwerpen, 11.11.1881 — Faradje, 29.8.1912). Zoon van Josephus-Emilius en van Verschaffelt, Helena-Maria.

Van der Gucht was doctor in de wetenschappen der Universiteit te Gent. Op 25 februari 1911 vertrok hij met de *Léopoldville* naar Belgisch-Congo, als wetenschappelijk medewerker van de etnografische missie, welke onder de leiding stond van luitenant Hutereau.

Deze missie werd ingericht door de toenmalige Minister van Koloniën, en had tot doel het bestuderen van de volksstammen van het gebied van Uele en Ubangi. Tevens was zij belast met het opmaken van een etnografische kaart van gans het Noordelijk gedeelte van Congo.

Nadere bijzonderheden over het werk van Van der Gucht in de zending Huterau ontbreken ons. Wij weten alleen dat hij herbouwmateriaal verzamelde dat bewaard wordt in de Rijksplantentuin te Brussel.

Over de dood van de Antwerpse geleerde is ons het volgende bekend : op 10 augustus 1912 was Van der Gucht te Faradje aangekomen om er de leden van de Amerikaanse zending van het *Natural Museum* van New-York te ontmoeten. Op 26 augustus kwam hij ziek terug op de post. Ondanks de toegewijde zorgen, hem toegediend door de heer Van de Vijvere, postoverste van Faradje, de heren Lang en Chapin van de Amerikaanse zending, en van dokter Neri van het lazaret van Aba, overleed Van der Gucht, op 29 augustus 1912, aan hema-turie.

[W. R.]

15 mei 1956.

R. Bonnaerens.

Le Mouv. géogr., Brux., 28^e année, n° 9, 26 février 1911, col. 119. — *La Trib. cong.*, Brux., 11^e année, n° 33, 5 octobre 1912, p. 3 ; n° 35, 19 octobre 1912, p. 1. — *Le Journal du Congo*, Brux., 2^e année, n° 21, 22 février 1913.

GUILLEMÉ (*Mathurin*) (M^{gr}), Missionnaire, Père Blanc, vicaire apostolique du Nyassa, évêque titulaire de Mateur (Sainte Marie-Redon, 3.7.1859 — Likuni-Nyassa, 7.4.1942). Fils de Joachim et Chainon, Marie.

Après son ordination au sous-diaconat dans son diocèse d'origine (Rennes), l'abbé Guillemé demanda son admission dans la Société des Pères Blancs. Le 22 septembre 1882, il reçut l'habit des mains de M^{gr} Lavigerie lui-même et commença l'année du noviciat. Le 22 septembre 1883, il reçut l'onction sacerdotale. Pendant six mois, il occupa au noviciat la chaire de professeur d'Écriture Sainte. En mars 1884, il quitta cette fonction et s'achemina vers Zanzibar, comme aide-procureur des Pères Blancs en cet endroit. Grâce à son savoir-faire et à son dévouement, le P. Guillemé rendit des services signalés

durant les 15 mois qu'il y travailla. Sa nomination pour le vicariat du Tanganika vint le combler de joie. Il s'adjoignit à la caravane du R. P. Charbonnier, destinée au Tanganika. Elle partit de Bagamoyo le 19 septembre 1889. Elle avait à sa tête M^{gr} Livinhac, sacré récemment par le cardinal Lavigerie et qui retournait dans sa mission au Buganda. Le voyage fut long, dispendieux et fertile en événements plutôt douloureux que joyeux. Chaque jour presque, le cœur des missionnaires s'émouvait de compassion à la vue des pauvres esclaves, porteurs de caravanes arabes, qui succombaient à la fatigue, à la faim, aux maladies et aux mauvais traitements de leurs maîtres. Un jour, ils rencontrèrent une file d'enchaînés. Un d'entre eux, par des chutes répétées, entravait la marche de ses compagnons. Les conducteurs, n'ayant pas la clef du cadenas, allaient trancher la tête du malheureux, lorsque M^{gr} intervint énergiquement. Après beaucoup d'efforts, M^{gr} Livinhac parvint à forcer le cadenas et à dégager le pauvre esclave.

A Kondo, la caravane rencontra le capitaine Storms, qui, après avoir remis les stations de Mpala et de Karema aux Pères Blancs, retournait en Europe. A bout de provisions, M. Storms demanda des étoffes au R. P. Charbonnier, qui accéda à sa demande avec grande générosité. M. Storms se proposa de les lui payer, « car, disait-il, je sais que les missionnaires ne sont pas aussi riches que les explorateurs. » La caravane arriva à Kipalapala le 12 décembre. Elle s'y reposa. Mais dès le 19 janvier 1886, le R. P. Charbonnier avec ses deux compagnons prit la route d'Ujiji, sur le Tanganika. Dans cette ville, nos voyageurs trouvèrent le P. Droma, qui était venu à leur rencontre. Ils s'embarquèrent sur le boutre de la mission et arrivèrent dans la mission de Kibanga, sur la rive congolaise du lac, le jour de la fête de St-Joseph, 19 mars.

En ce temps, Kibanga avait un peu l'aspect d'une forteresse. La nuit, des gens armés montaient la faction, car on pouvait toujours craindre une incursion des Wangwana, naturels du pays à la solde d'une poignée de négriers arabes. Deux hommes exécrables terrorisaient le pays : Mohammed-ben-Rhelfan, autrement dit Rumliza et Tipo-Tipo. Leurs partisans se livraient à la chasse au gibier humain, pratique criminelle, mais lucrative. Les villages au nord et à l'ouest de Kibanga étaient continuellement en butte aux attaques des esclavagistes. Le P. Guillemé connut les horreurs de cette plaie, qui, sans l'intervention des puissances européennes, aurait transformé en désert tout le centre africain. Ce ne fut qu'en 1893 que nos vaillantes troupes parvinrent à briser la force arabe sur le territoire congolais et à y établir la paix et la tranquillité.

Mais les missionnaires n'étaient pas uniquement les spectateurs de cette grande misère. Sous la direction habile du R. P. Coulbois, aidé par le P. Vyncke, notre compatriote, le P. Dromaux et d'autres la mission de Kibanga commençait à prendre de l'importance.

« Kibanga est un oasis pour les pauvres sauvages qui l'entourent, écrivait le P. Guillemé en juin 1886. Kibanga rappelle les abbayes du Moyen-Age, bâties souvent dans les montagnes, au fond d'une vallée, sur le bord d'un ruisseau... Kibanga, c'est la maison ouverte à toutes les misères, où le juste trouve un secours, le faible un asile et des protecteurs missionnaires... »

Plus loin, la même lettre nous apprend qu'à cette époque l'orphelinat comptait plus de cent enfants, pleins d'entrain tant au travail qu'aux récréations, heureux d'être, comme ils disaient, les enfants des Blancs, rachetés de l'esclavage, nourris, habillés et instruits par les missionnaires.

Que de fois le P. Guillemé a traversé le lac pour se rendre à Ujiji, grand marché d'esclaves ! Il allait sur une de ces pirogues indigènes qui devenaient facilement le jouet des flots. Il partait muni d'une escarcelle et d'une brassée de cotonnades. Au marché, les infortunés à racheter étaient légion. Chaque enfant, arraché à prix d'argent des mains des ravisseurs, recevait un pagnon. Malheureusement, les pièces sonnantes ne suffisaient jamais à procurer la délivrance de tous les captifs. Le P. Guillemé, les yeux humectés de larmes, jetait un dernier regard sur ceux qu'il était impuissant à libérer et regagnait Kibanga. On comptait qu'il avait durant sa longue carrière tant au Congo qu'au Nyassa, racheté quelque 1.500 enfants. Pour tout ce petit monde on organisait des classes. Le P. Guillemé en fut le directeur et l'instituteur. On défrichait de vastes champs. On allait acheter à l'Uzige (au nord du lac) et à l'Ugoma l'huile et autres denrées, dont on avait besoin. On moralisait cette gent enfantine par l'enseignement, la prière et le travail. On formait ces enfants à divers métiers. Les plus grands se mariaient et travaillaient à la culture des champs pour nourrir leur famille.

« Kibanga est une magnifique mission, pleine d'avenir, comprenant un immense terrain où sont établis nos villages chrétiens. Ensuite viennent les villages indigènes où nous exerçons l'apostolat. Une grande partie inoccupée sert à établir nos nouveaux chrétiens et à placer les nombreux indigènes, qui, chaque jour, viennent se mettre sous notre protection et demander la paix de la parole divine. C'est le royaume chrétien, qui selon la grande idée de son Eminence (le cardinal Lavigerie), se développe ».

A l'époque de l'arrivée du P. Guillemé à Kibanga, cette mission comptait une cinquantaine de chrétiens et autant de catéchumènes. C'est dans ce milieu que Bwana Kijana passera les trois premières années de sa vie en mission (1886-1889).

« A côté des Pères du Tanganika, tous à la barbe longue et fournie, j'ai l'air d'un enfant, » écrit encore le P. Guillemé. Aussi mon nom a-t-il été vite connu : le Bwana Kijana (le maître jeune). C'est le nom par lequel je suis connu ici, ce qu'on pourrait peut-être traduire en français par : le Père Trois-Poils ! »

Ces années furent des années de travaux de tous genres. Le P. Guillemé excellait en tout et une santé robuste lui permettait de se donner tout entier aux tâches qui lui étaient assignées. Dès le mois de mai, les Pères Dromaux et Guillemé partent en barque pour chercher des ardoises et des pierres à chaux, en vue des nouvelles constructions que le Frère Jérôme doit entamer sous peu. Les explorateurs ramènent de nombreux échantillons qui pourraient servir pour les toitures. Le 9 septembre, le R. P. Coulbois s'embarque avec le P. Guillemé pour visiter Rusavia, un chef de l'Uzige (Burundi). Ils sont de retour à Kibanga le 24. Le voyage fut très heureux : le chef Rusavia fut enchanté de voir les Pères et aurait voulu les garder chez lui. Le bateau rapportait 350 pioches, des provisions d'huile de palme, du miel et un petit enfant racheté. Les Pères avaient visité Rumaliza, dans son camp de l'Uvira et la mission abandonnée de Mulweba dont il ne restait plus que des ruines. Au mois d'octobre c'est l'Ugoma, au sud de Kibanga qui reçoit la visite du P. Guillemé, venu chercher du ravitaillement pour la colonie des orphelins. Ce ravitaillement en vivres resta toujours un des grands soucis des missionnaires de Kibanga, l'œuvre du rachat et de l'éducation de ces enfants étant en ce temps-là d'importance primordiale. Ces voyages, soit à Ujiji, soit à l'Uzige, soit à l'Ugoma, soit chez les Wabembe s'accompagnaient toujours d'instructions religieuses aux indigènes de ces endroits. L'œuvre de la conversion des natifs n'était pas négligée.

« Au mois de novembre, lisons-nous dans le diaire de Kibanga, le P. Guillemé commence sa tournée de catéchisme chez les indigènes de la banlieue, occupation très utile et très salutaire, à laquelle comme par le passé un ou deux pères consacrent chaque semaine quelques matinées ».

Le P. Guillemé fut toujours un fervent des instructions catéchistiques. La méthode qu'il y employait aura des imitateurs.

Plus tard, le P. Guillemé sera chargé de l'école de la mission. Le Frère Jérôme étant tombé malade, ce seront les Pères Vyncke et Guillemé

qui prendront la truelle en main et aideront à élever les nouvelles constructions : mur d'enceinte, orphelinat, magasins et dépendances de la maison. « Plus de 200 ouvriers, hommes, femmes, enfants sont journellement à l'ouvrage pour porter de l'eau, pétrir la boue, faire des briques, couper des roseaux et de l'herbe pour les toits, etc ». Plus tard encore le P. Guillemé est nommé « ministre de l'agriculture et des travaux publics », ce qui n'est pas peu dire puisqu'il y a 200 à 250 pioches chaque jour en activité sous son commandement, qui étendent largement les cultures et procurent de quoi vivre sur place. Le P. Guillemé fit une guerre acharnée au *pori* (hautes herbes) et les transforma en hectares de manioc, riz, patates, maïs, etc.

Une lettre du P. Guillemé, datée du mois de décembre 1888 fournit un aperçu sur les résultats obtenus à Kibanga par les ouvriers évangéliques. Nous ne pouvons en donner ici qu'un résumé. Les indigènes des environs de la mission sont tous instruits des vérités de notre religion et peuvent être baptisés au moins à l'article de la mort. Le total des baptêmes pour 1888 s'est élevé à 204. Le nombre des rachetés de l'année est de 162, nombre qui serait beaucoup plus élevé, si les ressources pour le rachat ne manquaient pas. Les orphelinats comptent 300 garçons et filles. De l'orphelinat des garçons sortiront de nouveau une dizaine de grands, qui seront établis dans un nouveau village.

« L'établissement de ces jeunes ménages est » peu coûteux. Évidemment, nous en faisons tous » les frais. Nous bâtissons la maison, en lui donnant un petit air de civilisé ; nous leur fournissons deux pioches pour cultiver, deux pots » pour faire la bouillie. Puis une natte en jonc » fabriquée dans le pays. Voilà le mobilier monté ! » Maintenant cultivez, croissez, multipliez-vous ! » Ces enfants devenus hommes faits font de bons » chrétiens, pleins de foi. Ils sont par l'habitude » devenus travailleurs : presque tous peuvent » nous vendre des vivres et se procurer ainsi le » vêtement bien simple, dont ils ont besoin. De » petits chérubins noirs peuplent les maisons et » mettent la joie dans les familles ». La lettre se termine en signalant l'œuvre des vieillards, qui sont reçus à la mission, soignés, nourris, instruits et préparés à la mort. Les vieilles femmes de préférence se réfugiaient à la mission, pour la raison qu'elles étaient plus délaissées, plus malheureuses et plus maltraitées que les hommes.

Si la paix et la sécurité régnaient à Kibanga, il n'en était pas de même aux alentours : partout c'était le pillage et la guerre. La mission même eut à subir en 1887 une attaque en règle de la part des arabisés, qui se disaient les hommes de Rumaliza. Ces bandits étaient sous la conduite d'un certain Bwana Masoudi. Les Pères Coulbois

et Vyncke se portèrent au-devant des pillards. Par force coups de fusils, les gens de la mission les empêchèrent d'entrer dans le boma (enceinte). Le P. Guillemé et le Frère Jérôme gardaient la maison et les environs et maintenaient un peu d'ordre parmi le millier de Noirs réfugiés près des Pères. L'affaire se termina sans trop de dégâts pour le territoire de Kibanga. Mais le pays aux environs fut une fois de plus dévasté, les villages brûlés, les gens réduits en esclavage. « Hélas, quand donc un pouvoir européen quelconque parviendra-t-il à détruire cette maudite traite des esclaves et tous les maux qui en sont le triste cortège ? »

Le 16 janvier 1889, le P. Guillemé s'embarquait pour se rendre à Ujiji et y attendre l'arrivée de Monseigneur Bridoux. M^{gr} Bridoux était le successeur de M^{gr} Charbonnier. Celui-ci avait été sacré évêque à Kipalapala par M^{gr} Livinhac, le 24 août 1887. Hélas ! Quelques mois après, une fièvre pernicieuse l'avait emporté. Une vie éphémère semblait être l'apanage des chefs de mission du Tanganika. Le P. Pascal était mort avant d'avoir foulé le sol de son champ d'apostolat ; le P. Deniaud, son successeur, avait été percé par les lances des Barundi à l'affût ; le P. Guillet n'avait fait qu'un stage de trois ans terrassé lui-même prématurément par la maladie.

M^{gr} Bridoux arriva à Ujiji le 25 janvier 1889. Après un jour de repos, il s'embarqua avec le P. Guillemé et mit pied à terre sur le sol congolais le 28 janvier. On mit Monseigneur au courant de toutes choses. A la fin du mois d'avril ; il s'embarqua amenant avec lui le P. Guillemé comme supérieur de Mpala. Ils arrivèrent le 3 mai suivant dans cette mission « où il y avait beaucoup à faire ». Le P. Guillemé aurait bien voulu se mettre en route, parcourir les environs et examiner ce qu'il était opportun d'entreprendre. Mais une maladie des yeux, contractée à Kibanga, lui interdit provisoirement toute sortie et même tout travail absorbant. Cependant, le mardi de la Pentecôte il put se mettre en route avec Monseigneur et le capitaine Joubert, pour voir le pays et l'endroit qui conviendrait à une nouvelle mission. Voir le pays ! C'était sa façon de faire ordinaire partout où il eut à travailler, à fonder des postes. Il voulait d'abord voir tout par lui-même afin d'agir ensuite en pleine connaissance de cause.

C'est pendant ce voyage que le P. Guillemé débuta dans l'art vaccinateur. Cette maladie décimait des villages entiers. Le P. Guillemé préleva et inocula à profusion le virus, à St-Louis de Murumbi, résidence du capitaine Joubert et dans les agglomérations avoisinantes. Jusqu'aux dernières années de sa vie il resta un fervent de la vaccination. En 1908, durant une épidémie de variole, il vaccina lui-même plus de 1.500 personnes. Il n'était pas moins

partisan de la quinine comme remède préventif de la fièvre et de l'hémoglobinurie. Plus tard, dans ses tournées comme visiteur il revenait sans cesse sur l'usage de la quinine. Il répétait sans se lasser : « Que n'a-t-on soupçonné plus tôt les bienfaits de ce remède préventif ! » Il soutenait à l'égal d'un dogme que l'absorption quotidienne de 25 centigrammes de quinine empêchait d'avoir l'hématurie. Il soigna lui-même avec un plein succès plusieurs de ces cas. En 1902, M. Richard Good, secrétaire de la *North Eastern Rhodesia*, le remerciait chaudement d'avoir par un traitement intelligent et efficace, sauvé la vie de MM. Cookson et Melland, officiers de l'État civil, atteints de la fièvre hématurique.

Les débuts du P. Guillemé à Mpala ne furent pas des plus heureux. Le P. Moncet y mourut le 26 août 1889. Comme Mgr Charbonnier à Karema, comme le P. Vyncke à Kibanga, le P. Moncet fut emporté par une fièvre hématurique bilieuse, mais beaucoup plus pernicieuse, car il ne fut malade que 36 heures et perdit la connaissance presque aussitôt. Le P. Moncet fut remplacé par le P. Herrebaut. La mission de Mpala comptait ainsi trois missionnaires prêtres, à savoir les PP. Guillemé, supérieur, Herrebaut et Van der Straeten, ce dernier devant s'occuper spécialement du village du capitaine Joubert, établi au sud de Mpala, au pied de Mumbi. Le chroniqueur de Mpala notait alors dans son diaire : « En ce moment, nous ajoutons aux prières de la messe les oraisons pour la paix, la pluie et celles contre la guerre, la famine et la peste ». Mais ce qui affligeait surtout les missionnaires en ce temps-là c'étaient les enlèvements, les pillages, les massacres et les incendies. Car les années 1890 et 1891 connurent une recrudescence dans la chasse à l'homme sur les confins mêmes du Marungu. Makutubu, dans l'Ugoma et l'Uguha, Mruturutu dans l'Urua, multipliaient leurs brigandages et faisaient des esclaves par centaines. Katele, excité et soutenu par les Arabisés, se jette sur le village de son voisin, le détruit, massacre ceux qui lui résistent et fait esclaves tous ceux qui lui tombent sous la main. Joubert part de Mpala avec sa petite armée, s'empare à son tour du village de Katele, toujours soutenu par les Wangwana et rentre à Mpala, après avoir délivré une centaine de prisonniers.

Cet exploit ne fit qu'exaspérer les Arabes d'Ujiji, déjà très excités par l'occupation de la côte par les Allemands. Rumliza résolut de s'en prendre pour commencer au capitaine Joubert, le protecteur du Marungu. Il chargea Rajabu, son lieutenant, d'une expédition contre son adversaire. Une troupe, partant de la Lukuga, devait se rendre au Marungu par la voie de terre, tandis qu'une flottille apporterait le ravitaillement et les munitions sur la côte du Tanganika,

au nord de Mpala. Se mettant en marche, Rajabu s'empara en passant du petit poste de Bondo. Les assaillants y eurent une dizaine de tués. Les gens de Bondo se replièrent sur Mpala, où déjà se trouvaient plus de trois mille réfugiés, vieillards, femmes et enfants. Le capitaine avait tant bien que mal mis la place en état de défense. Le 4 juin 1890, un homme de Rumliza arriva à Mpala avec une lettre de son maître à l'adresse du P. Guillemé. Il y était dit :

« Demain, mes soldats seront à la rivière ; » mais n'ayez pas peur. Nous n'en voulons » qu'au German Kapiteni (Ils croyaient Joubert » de nationalité allemande). Qu'il nous rende » tous nos biens et qu'il paye nos pertes. Autre- » ment, s'il refuse, c'est la guerre ».

Le lendemain, à 7 heures du matin, 400 hommes de Rajabu apparaissent sur la rive gauche de la Lufuko. Chose étonnante, Rajabu demande à parlementer et les Arabes retournent au camp, qu'ils avaient quitté la veille. Dans un élan généreux, le P. Guillemé se présente pour aller causer avec les Arabes, risquant sa vie pour sauver celle de ses confrères et de ses Noirs paroissiens. En passant au cap Tembwe, il comprit la raison de la retraite précipitée de l'ennemi. Dans la nuit du 4 au 5 juin, la dernière avant la jonction des forces de terre et de mer, une furieuse tempête avait brisé les quatre boutres des gens de Rumliza, chargés d'armes et de munitions, sur les rochers à l'entrée de la baie de Mpala. Bateaux, cargaisons, équipages et passagers étaient devenus la proie des flots. Rajabu, se trouvant sans armes et sans munitions, était retourné dans son camp. Les Arabes avaient perdu leur morgue habituelle. Rajabu lui-même vint causer sans arrogance avec le P. Guillemé, le salua poliment en lui disant combien il était heureux d'avoir la parole du grand chef des chrétiens (Mgr Bridoux) l'assurant qu'il pouvait rentrer chez lui sans crainte d'être poursuivi. Le P. Guillemé revint à la mission, harassé, tombant de fatigue et d'émotion, mais avec des nouvelles si excellentes qu'elles lui valurent une réception triomphale. Dieu avait sauvé la mission de Mpala et avec elle l'œuvre des missionnaires du Tanganika.

Le P. Guillemé n'était pas homme à se décourager. N'était-ce pas lui qui plus tard au Nyassa résumera les malheurs et les contretemps de la mission en trois lignes, ajoutant que c'était bien assez, puisque aussi bien la Sainte Église ne prenait que trois jours par an pour se lamenter ! Malgré tout, les missionnaires se livraient avec ardeur aux travaux de l'apostolat. A la mission ils instruisaient les orphelins et portaient la Bonne Nouvelle dans les villages de la plaine, autour de la mission. Le bilan de la mission pour l'année 1890 signale 126 rachats, 117 baptêmes et 21 mariages. Au mois de novembre de cette

même année, le P. Guillemé entreprend un « petit voyage d'exploration dans le Marungu ». C'est ainsi que le diaire qualifie le chemin parcouru de 240 kilomètres environ, à raison de neuf à dix heures de marche par jour. Ce voyage le mène dans la vallée fertile de la Katamba, lui fait découvrir de la pierre à chaux en grande abondance et les superbes grottes de Kincha, remplies de stalagmites et de stalactites. « Le premier vicaire apostolique du Haut-Congo trouvera là une splendide cathédrale, œuvre du bon Dieu... » Comme preuve de sa découverte, le P. Guillemé rapporte et offre au P. Coulbois, en visite à Mpala, une colonnette de carbonate de chaux, détachée dans l'une des cavernes.

Mais à peine de retour à la mission, des lettres venues de Kibanga, viennent jeter la consternation et le deuil. « M^r Bridoux est mort : tel est le coup de foudre qui tombe sur nous et notre mission, si éprouvée dans ses chefs ». Le P. Herrebaut ayant été rappelé à Kibanga, le P. Guillemé reste seul avec le P. Van der Straeten pour l'aider. Cependant, au mois de mai 1891, le P. Van Oost, nouvellement arrivé d'Europe, viendra renforcer le personnel de Mpala. Mais le mois suivant déjà (20 juin) le P. Van der Straeten succombera à un accès de fièvre bilieuse. En ce temps les deuils étaient fréquents et obligeaient les missionnaires à des déplacements continuels, ce qui n'était guère fait pour favoriser l'œuvre de la mission.

Cependant, il convient de mentionner aussi les événements qui apportaient du réconfort et de la joie aux missionnaires. Ce fut d'abord la précanonisation de M^r Lechaptois (*Biogr. Col. belge.*, IV, 494) comme successeur de M^r Bridoux. M^r Lechaptois se transporta sans tarder à Karema et prit la direction des missions du Tanganika. Ce fut ensuite l'arrivée à Karema du capitaine Jacques, chef de l'expédition anti-esclavagiste belge (16 octobre 1891). Celle-ci ne pouvait arriver avec plus d'à propos. Elle allait justement amener la dislocation des troupes que Rumaliza était en train d'organiser, pour avoir raison — cette fois définitivement, pensait-il — du capitaine Joubert. Les Pères de Karema facilitèrent le passage du capitaine Jacques et de ses aides, le lieutenant Renier et les adjoints Docquier et Vrithoff, sur la rive occidentale du Tanganika. Ils arrivèrent à Mpala quelques jours après le débarquement de l'expédition Stairs, qui était en route pour le Katanga. Le P. Guillemé fit à tous le meilleur accueil. M. le capitaine Jacques, le premier Européen qui ait visité la mission de Mpala, fut étonné des résultats obtenus. En quittant Mpala il laissa au P. Guillemé ces lignes écrites de sa main comme témoignage de son admiration :

« Je suis heureux et fier de vous compter » au nombre de mes administrés. Le séjour que » je viens de faire dans votre mission m'a mis » à même d'apprécier la façon admirable avec » laquelle vous la dirigez et je tiens à rendre » hommage à votre dévouement et à votre » travail ».

Le capitaine Jacques s'embarqua à Mpala et visita les rives occidentales du lac Tanganika, cherchant un endroit favorable à son établissement militaire. Il put constater qu'en dehors des environs de Mpala et de la plaine de Mrumbi, tout le pays sur la côte du Tanganika était entièrement au pouvoir des esclavagistes. Il y avait en 1891 une quinzaine de postes solidement fortifiés, d'où les arabisés faisaient la loi aux indigènes et croyaient bien la leur faire à tout jamais. De retour à Mpala, le capitaine Jacques fit embarquer ses hommes sur les barques préparées par ses hommes, secondés par Joubert.

« Ils avaient gréé à neuf une barque superbe » creusée dans le tronc d'un arbre magnifique, » abattu dans la forêt du mont Nzawa et descen- » du au lac par toute une armée de Noirs, qui » travaillaient au service des Pères. Le 20 dé- » cembre, ce bateau fut lancé devant les hommes » armés de Jacques et de Joubert, en présence » de toute la population de Mpala et baptisé » du nom de *Storms*, un nom vénéré à la mis- » sion. L'expédition belge avait désormais en » mains tous les moyens pour tenter la fortune ».

Le capitaine Jacques passa la fête de Noël à Mpala. Le lendemain, l'expédition se dirigea vers le Nord, pour s'établir dans la plaine de Katakai. Le P. Guillemé continua d'entretenir les meilleures relations avec les vaillants officiers, fournissant à leur petite armée tout ce que la mission pouvait produire. Le P. Roelens pourra écrire plus tard que grâce aux secours continuels en vivres fournis par Mpala et Saint-Louis, M. Jacques avait pu tenir. La famine avait été telle dans le camp des ennemis que ceux-ci avaient fini par se manger les uns les autres, au vrai sens du mot. Un résultat fort heureux de l'arrivée de Jacques et de son installation non loin de la Lukuga fut que Rumaliza renonça à ses préparatifs de guerre contre le Marungu et le capitaine Joubert.

Malgré tous ces événements auxquels le P. Guillemé et ses confrères se trouvèrent mêlés, l'œuvre de la mission faisait de rapides progrès. Les lettres du P. Van Oost et surtout du P. Guillemé, datées de la fin de 1891 et du commencement de 1892 en témoignent :

« Mpala, autrefois nid des Arabes, est aujourd'hui une mission catholique, en pleine voie » de prospérité, écrit le P. Van Oost... Tout » annonce qu'on ne se trouve plus ici en pays » ravagé par la guerre : les champs cultivés,

« la plaine couverte de villages, une population » non plus stérilisée, comme on le remarque » chez les populations esclaves, à Tabora par » exemple et ailleurs, mais de joyeuses bandes » d'enfants, des familles nombreuses, des caté- » chumènes et des néophytes et tout un petit » monde plein de vie et d'activité ».

Écoutons maintenant le P. Guillemé faisant lui-même le détail de l'œuvre accomplie depuis son arrivée à Mpala :

« Actuellement, le personnel de la mission » se monte à plus de 300 ménages, établis dans » nos villages chrétiens, tout à fait en dehors » de l'élément païen, qui lui aussi a ses centres. » Le nombre des baptêmes qui en 1888 attei- » gnait le faible chiffre de 22, s'est élevé cette » année à 456. Celui des catéchumènes approche » des deux mille, sans compter les nombreux » postulants. Le nombre des rachats faits » pendant cette année est de 192. Le dimanche » est observé avec un soin scrupuleux. Contraire- » ment aux chrétiens d'Europe, les nôtres » désiraient deux dimanches par semaine. » Les orphelinats pour garçons et filles com- » prennent environ deux cents négrillons et » petites négresses tous retirés de l'esclavage » domestique ou arrachés aux horreurs de la » traite. Les trois missions de Kibanga, Mpala » et Karema réunies ne comptent pas moins » d'un millier d'orphelins. En attendant des » temps meilleurs, où grâce à une sécurité com- » plète il sera possible à nos sœurs mission- » naires de parfaire auprès des personnes de » leur sexe l'œuvre commencée, les jeunes » filles destinées à nos orphelins sont confiées » à des familles chrétiennes, sous la direction » générale d'une femme intelligente et dévouée, » qui a le titre de Mère Supérieure. Elle fait » admirablement bien marcher tout son petit » monde.

« Nos villages chrétiens sont en pleine voie » de prospérité et s'augmentent tous les jours. » Celui du Sacré-Cœur, créé grâce à la généreuse » initiative d'un bienfaiteur de Belgique, qui » a voulu ce village dans le Congo belge, prend » des dimensions considérables. Sa population » s'élève actuellement à près de 200 âmes, » nombre qui sera doublé dans un an. Cette » année nous en avons fondé un nouveau sous » le nom de La Croix. C'est le quatrième qui » compte déjà vingt-huit familles. L'année qui » commence ne passera pas sans voir la création » d'un cinquième village chrétien. Travaillant » dans le Congo belge, nous comptons beaucoup » sur le secours de ce généreux pays, qui aura » à cœur le relèvement intellectuel et moral de » ses nouveaux sujets.

« Notre hôpital, où sont acceptés tous les » vieillards abandonnés ou les malades sans » parents, a été cette année plus pourvu que

« jamais, à cause d'une épidémie de variole, qui » a sévi durant de longs mois dans tous les » environs. A beaucoup de ces malheureux, nos » soins empressés, comme à des frères, ont rendu » la santé ; à d'autres encore plus nombreux » nous avons donné la santé de l'âme par le » saint baptême, qui leur a ouvert les portes » du ciel. La culture, qui ne peut se faire que » pendant quelques mois de l'année, n'est pas » la seule occupation de nos noirs. Dans le » village attaché à notre mission on peut voir » exercer tous les métiers. Les forgerons bat- » tent le fer sur une enclume de granit pour le » transformer en pioches, haches, lances et » flèches. Quelques-uns sont très habiles et » fabriquent, quand nous le demandons, des » couteaux et même des rasoirs. Tous ces instru- » ments sont primitifs et peu perfectionnés, » mais coupent bien et ne coûtent pas cher. » Des maçons, aidés de nombreux manœuvres » qui apportent le mortier et les pierres, cons- » truisent les habitations nécessaires. Les char- » pentiers, les scieurs de long, les tisserands, » les tailleurs, les briquetiers sont tous occupés » chacun de leur côté et tous trouvent dans leur » métier de quoi vivre et soutenir leur famille... » Les deux grands moyens nécessaires pour » civiliser les Africains, relever leur niveau » moral et intellectuel, sont l'instruction chré- » tienne et le travail. Par principe et aussi par » nécessité, dans ces pays où tout manque, où » tout est à créer, une mission devient par la » force des choses, une espèce de ferme-modèle, » d'école d'arts et métiers où l'on exerce toutes » industries et où peu à peu les indigènes » viennent à connaître et aimer le bon Dieu » en apprenant à travailler ».

Pendant que le capitaine Jacques s'installait à Albertville, le P. Guillemé à Mpala eut à déplorer un nouveau décès dans la personne du Frère Amand (Augustin Peleman, né à Schoonaarde). Ce vide fut comblé par l'arrivée à Mpala des confrères de la 10^e caravane, sous la conduite de M^{re} Lechaptois lui-même (22 février 1892). Cette caravane se composait du P. Marquès (*Biogr. Colon. belge*, IV, 570), nommé provicaire du Haut-Congo, des P. Roelens, Engels (*Biogr. Col. belge*, IV, 282) et De Beerst (*Biogr. Col. belge*, IV, 30) et des Frères François, Stanislas et Arcade (De Smyter, *Biogr. Col. belge*, IV, 230). Le P. De Beerst et le Frère Arcade renforcèrent le personnel de la mission de Mpala.

L'invasion des bandes de Kalonda sur la Lukuga (mars 1892) et trois jours plus tard la prise du boma de Munie, l'échec de Renier au même endroit et la mort de Vrithoff (5 avril), l'échec de l'armée de Jacques devant Toka-Toka furent autant d'événements douloureusement ressentis par les missionnaires du Haut-

Congo. Ajoutons-y le décès du R. P. Marquès (11 août), à peine arrivé de quelques mois à Kibanga. Le P. Marquès avait été désigné en sa qualité de sujet belge pour remplacer le P. Coulbois, qui devait rentrer en Europe. Du fait de ce décès, le P. Guillemé devint administrateur du Provicariat. Il le resta jusqu'au moment où Rome confia cette charge au R. P. Roelens (mars 1893).

Le P. Guillemé à Mpala ne chômait guère. Le diaire signale entre autres choses la plantation de 300 arbres fruitiers, le mal qu'il se donnait pour fournir des vivres aux 300 hommes de la garnison d'Albertville, l'empressement avec lequel il accueillait les nombreux Blancs de passage comme MM. Delcommune, Diderich, Cassart, Long, Duvivier, Demol et bien d'autres, militaires, voyageurs, explorateurs. Le mouillage de Mpala très fréquent avait toutes les allures d'un grand port. C'est qu'à Mpala, comme l'écrivait le P. Roelens on trouvait de tout, grâce à l'intelligente activité du P. Guillemé. On y trouvait surtout un accueil des plus aimables, venant d'un homme à la conversation la plus intéressante.

« Nous sommes arrivés au Tanganika, le 20 août 1892, écrit M. Diderrich. Vous pensez bien si l'accueil des Pères a été cordial et si nous nous sommes vite trouvés chez de vrais amis. Nous avons séjourné chez eux près de deux mois ».

Les blessés d'Albertville et les malades missionnaires et autres y étaient recueillis et soignés avec dévouement par un homme expérimenté, aidé d'ailleurs par les deux médecins-catéchistes Joseph Gatchi et Charles Faraghit, formés à l'école de Malte.

Le 15 août, pour répondre au désir de Léon XIII, qui avait proclamé Marie Reine du Congo, à Mpala comme à Kibanga, on consacrait la mission à cette bonne Mère du ciel. Ce fut le P. Marquès qui voulut que s'accomplisse cet acte de piété et de confiance filiale à Marie. Il n'eut pas l'occasion de faire cette consécration lui-même, puisqu'il mourut le 11 août à Kibanga.

L'année 1893 débuta sous les meilleurs auspices. Le 1^{er} janvier M. Duvivier, anéantissait le boma de Toka-Toka et délivrait ainsi Albertville, camp fortifié du capitaine Jacques, succès qui préluda à la prise de Nyangwe et de Kasongo par Dhanis et à d'autres opérations très heureuses contre les esclavagistes. Vers le même temps, Rumaliza, l'ennemi n° 1 des bords du Tanganika, fut battu par les Watongwe. Il y perdit ses meilleurs capitaines et ne dut lui-même son salut qu'à la vitesse de sa fuite. Tous ces événements ne purent qu'encourager le P. Guillemé à poursuivre vaillamment l'œuvre entreprise. Il ne s'était jamais laissé décourager,

même aux jours les plus tristes et l'on doit admirer le calme et la confiance avec lesquels les missionnaires de ces temps si troublés continuèrent à bâtir l'église du Christ dans ces pays de ténèbres et de barbarie.

La station de Mpala faisait l'admiration de tous les voyageurs. L'année 1893 fut marquée par de grands travaux. Après avoir achevé la partie principale de la résidence, le P. Guillemé y ajouta deux ailes.

Tout autour de la mission s'étendaient de magnifiques jardins où poussaient la plupart de nos légumes d'Europe, des champs de blé et de nombreux villages composés de familles chrétiennes, qui s'élevaient sur les terres dépendant de la mission. Dès son élévation à la dignité de provicaire, le P. Roelens avait décidé le transfert de la mission de Kibanga, sur le plateau de Kirungu (Baudouinville), lieu salubre, peu éloigné de la résidence du capitaine Joubert, et dès lors jouissant d'un calme et d'une sécurité très grande. Cependant, une partie des émigrants de Kibanga voulurent s'établir auprès du P. Guillemé. Leurs délégués vinrent explorer le terrain. La colonie s'établit à une bonne lieue au nord de Mpala, sur l'emplacement de l'ancien village de Katakiki, qui depuis porta le nom de Sancta Maria.

L'année 1894 fut l'année de la victoire définitive des forces belges sur les Arabes esclavagistes. Le 6 janvier, le capitaine Jacques s'empara du boma de Muhina, ce qui fut suivi bientôt de la prise des bomas de Rumaliza et de Kabambare, dernière place de refuge des Arabes. Le 19 février vit la jonction des troupes de Dhanis et de Descamps à Sungulu. Une ère de paix et de tranquillité s'ouvrait pour les peuplades et les missions du Tanganika.

Avant de repartir pour la Belgique, le capitaine Jacques et ses compagnons d'armes voulurent passer par Mpala. On leur fit fête. Après la grand'messe à laquelle ils assistèrent, il y eut réception à la mission. Le réfectoire avait été gracieusement orné par les Frères et M. Docquier. Les drapeaux belges et congolais, surmontés de la croix blanche et entourés de drap rouge, faisaient un merveilleux effet. M. Jacques entra salué au dehors par une triple salve de fusils et par les roulements des tambours. Les enfants de l'orphelinat vinrent présenter leurs hommages au valeureux soldat. Maturino, le catéchiste, accompagné de deux petites filles portant chacune un bouquet de fleurs, lut un discours en langue swahili, remerciant le capitaine du bien qu'il leur avait fait en chassant les Wangwana esclavagistes, en leur permettant de rester dans le pays et de cultiver leurs champs dans la joie. Un dîner préparé par les Frères réunit tout le monde. Des toasts furent prononcés. Le P. Guillemé remercia encore une fois M. Jacques

des services rendus à la mission. M. Jacques remercia à son tour. Le capitaine et ses aides s'embarquèrent à la Lufuko pour gagner Karema, sur la côte orientale. De là par la voie du Nyassa et par Zanzibar, ils rentrèrent en Europe. Le 23 juin ils étaient de retour à Bruxelles.

Grandes furent les pertes matérielles subies par la mission durant le premier trimestre de 1894, du fait du naufrage de plusieurs barques : le beau voilier *Mikaeli*, bâti par le P. Moinet, le *Sancta Anna*, la plus grande embarcation de la mission, ainsi que deux autres barques plus petites furent perdues, sans qu'on put sauver grand'chose de la cargaison. En même temps, le Yusufu de M. Jacques se brisa sur les rochers du cap Tembwe. Mais toutes ces pertes matérielles furent en quelque sorte compensées par l'accroissement considérable du nombre des catéchumènes. Cependant, le petit nombre de missionnaires rendait impossible la visite des villages plus éloignés de la mission. Entre-temps, le P. Guillemé continuait à bâtir. Le R. P. Roelens écrivait que le P. Guillemé reconstruisait en matériaux durables, pierres et briques cuites, l'enceinte qui entourait la mission, ses magasins et ses orphelinats.

Vers le même temps, Mpala eut l'honneur (?) de recevoir deux visiteurs de marque, à savoir Mruturutu et Kafindo, les deux plus fameux brigands du Tanganika, qui désiraient faire leur soumission aux autorités belges. Les canons, mis en batterie par M. Jacques, furent un argument frappant de premier ordre pour déterminer ces deux esclavagistes à changer de conduite. D'ailleurs les nègres, habitués aux hyperboles, avaient singulièrement exagéré la puissance de ces engins.

Après la saison des pluies, le P. Guillemé traversa le lac Tanganika et débarqua à Karema. En compagnie du P. Dupont, il fit le tour de quelques centres environnants. Il vit à l'œuvre le médecin-catéchiste Adrien Atiman et le félicita pour le bon travail qu'il accomplissait. Au moment où nous écrivons ces lignes, le brave Atiman est toujours en vie. A Karema comme partout ailleurs, les missionnaires peinaient beaucoup à la tâche. A son retour de Karema, il alla faire une excursion dans l'Uruwa, afin de choisir l'emplacement d'une nouvelle mission. Mais le 20 novembre, à bord du *Bwana Perebo*, il cingla vers Baudouinville et de là vers Karema, comme délégué du Haut-Congo. Mgr Lechaptois, troisième vicaire apostolique du Tanganika — trois en neuf ans — y était attendu à son retour d'Europe où il avait été sacré évêque.

La mission du Haut-Congo avait été élevée au rang de vicariat le 8 décembre 1886. Elle fut érigée en vicariat apostolique le 30 mars 1895. En même temps, le R. P. Roelens, jusque

là provicaire, fut mis à la tête du nouveau vicariat avec la dignité d'évêque titulaire de Djerba. Réalisant un projet qui lui tenait à cœur, le R. P. Roelens avait fondé une école de catéchistes (20 avril 1895). Nul autre endroit n'était mieux désigné pour cette fondation que Mpala, où abondaient les vivres de toute sorte, nul supérieur mieux choisi que le P. Guillemé, homme intelligent, missionnaire expérimenté, nul directeur mieux à même d'enseigner et d'éduquer ces jeunes gens que le P. De Beerst, homme de science et bon connaisseur des langues du Marungu. Mgr Roelens voulut se faire sacrer en Belgique. Il désigna donc le P. Guillemé comme administrateur du vicariat en son absence et se mit en route pour la Belgique le 7 décembre 1895. Le P. Guillemé s'était embarqué la veille sur le *Bwana Perebo* (Père Herrebaut) pour Saint-Louis du Mumbi et Baudouinville. Il devait accompagner Mgr Roelens jusqu'à Karema-Kirando. Le voyage sur le lac fut heureux et rapide. A la fin de décembre, le P. Guillemé débarqua à St-Louis, amenant avec lui les quatre premières Sœurs Blanches du Haut-Congo. Ils les établit dans la résidence que Mgr Roelens avait préparée pour elles à Baudouinville, et revint à Mpala.

Entre-temps, le 5 décembre, une barque des Wagoma porta à Kirando une cargaison de chaux, destinée à la construction de l'église en cet endroit. Le lendemain, c'était la barque du commandant Descamps, de Mtowa, qui venait chercher des vivres à Mpala. Sur quoi le diaire faisait la remarque que « nos stations décidément sont la providence de ces messieurs » ; Le 11, une autre visite moins agréable. Une lettre du capitaine-commandant de Mtowa informait Mgr Roelens que les missionnaires d'Alger devront acquitter les impôts et les droits de douane, au même titre et dans les mêmes conditions que les missionnaires belges et réclamant contre le titre de Vicariat du Haut-Congo. Quant au premier point, le diaire écrit : « Nous » missionnaires belges, appartenant à la Société » des Pères Blancs, missionnaires d'Afrique, nous » tenons à faire remarquer ce qu'il y a de blessant » pour nous à voir nos propres compatriotes » affecter de nous considérer comme des étrangers. Les services rendus par nous à ces mêmes » compatriotes mériteraient pourtant un traitement plus équitable ». Cette réflexion prend toute son importance lorsqu'on sait que le P. Guillemé était en ce temps le seul Père Blanc de nationalité étrangère au vicariat. Quant au mot « Haut-Congo » il fut répondu à l'administration du Congo qu'elle se charge elle-même de trouver une autre dénomination plus à sa convenance. L'administration n'en fit rien et ce ne fut que le 11 juillet 1939 que Rome changea ce titre en celui de vicariat de Baudouinville.

Avant de prendre le chemin de la Belgique, Mgr Roelens avait chargé les PP. Guillemé et De Beerst de chercher un endroit favorable pour une nouvelle fondation. Les explorateurs partirent de Baudouinville le 8 janvier 1896. Le 16 ils rentrèrent à Mpala, après avoir choisi l'endroit où s'élèverait la nouvelle mission de Lusaka.

La construction de l'église de Mpala fut vraiment une entreprise colossale. Le P. Guillemé n'eut pas la joie de bénir l'église construite par ses soins. Au moment de la bénédiction (mercredi de la semaine sainte, 6 avril 1898) il se trouvait en Europe. Ce fut le P. Herrebaut, supérieur de Baudouinville, délégué par Mgr Roelens, qui accomplit cette cérémonie, au milieu d'une foule de chrétiens, accourus de tous les côtés.

Mais toute cette activité matérielle ne refroidissait pas le zèle apostolique du supérieur de Mpala. Il accomplissait fidèlement son ministère : il catéchisait, prêchait. Il préparait les adultes au baptême, les enfants à la première communion. Il donnait les exercices de la retraite annuelle aux Frères. Il aimait ces précieux auxiliaires des missionnaires et avait pour eux des attentions délicates. Il en faisait de même pour les médecins-catéchistes. Une retraite préparatoire à la fête de Pâques les réunit tous à Mpala ; le 31 mars on y vit arriver Joseph Gatchi, de St-Louis du Mrumbi, André Mwange, de Baudouinville, Charles Faraghit, de Kipungwe et même Adrien Atiman, venu tout exprès de Karema. Il soignait ses confrères malades. Il sauva la vie au P. Schmitz, en lui faisant des injections sous-cutanées de sulfate de quinine.

Le diaire de 1896 nous donne une idée de l'activité des missionnaires de Mpala à cette époque. Les Pères n'étaient que trois pour tout le travail. Le P. Guillemé cumulait la charge de supérieur de Mpala et celle d'administrateur du vicariat. Chaque semaine il y avait 53 catéchismes, tant dans les villages qu'à la mission ; ensuite 3 à 4 heures de classe par jour à l'école des catéchistes, sans compter la direction des orphelinats et la surveillance des travaux matériels. « Vous comprendrez sans peine, ajoute le diaire, qu'à Mpala on dort peu le jour et fort la nuit ». Les catéchistes instruisaient 52 villages à Kipungwe et à peu près autant à Mukala. « Pour que la visite des missionnaires y produise quelque résultat sérieux, nous devrions tous les deux mois nous rendre dans chacun pour une huitaine de jours ». L'école pour catéchistes avait débuté en 1895. Au mois de mars de cette année elle comptait 42 élèves. « Il est vraiment » regrettable, continue le diaire, que le nombre » des missionnaires soit trop restreint pour que » l'un d'eux puisse s'adonner tout entier à la for-

» mation spéciale nécessaire à ces auxiliaires ». Cette situation s'améliorera peu à peu et à la fin de l'année 1897, les PP. Claeys et Schmitz seront catéchistes, l'école de la mission comptait 170 élèves et les succursales S.-Michel et S.-Antoine en avaient respectivement 115 et 82. L'assiduité était des plus encourageantes.

Le 6 mars 1896, Mgr Lechaptois débarqua à Mpala et décida que la fondation de Kimano (Lusaka) aurait lieu sans plus tarder. Le 14 suivant les PP. De Beerst et Aug. Van Acker quittèrent Mpala pour cette nouvelle mission. Des bruits de guerre vinrent encore durant l'année 1896 troubler la paix à Mpala. Au mois de juin, des soldats de Moliro se révoltèrent et désertèrent avec armes et bagages. S'emparant des barques, ils se dirigèrent vers Mtowa, dans le dessein de piller cette station. L'intervention du capitaine Joubert sauva la situation. Leur chef fut tué et les insurgés gagnèrent la côte allemande. Une lettre du P. Moinet apprit au P. Guillemé qu'ils avaient passé par Karema, se rendant à Ujiji. Cette fois encore le capitaine Joubert avait rendu un signalé service à l'État congolais.

Au mois de septembre, autre alerte ! Une lettre du commandant De Bergh vint avertir le P. Guillemé qu'il croyait d'après certains indices que les soldats révoltés de Luluabourg étaient en marche vers le Tanganika. Il conseillait au P. Guillemé d'organiser la défense de Mpala et de « s'approvisionner en vue du malheur qui menaçait Mpala ». Le P. Guillemé fit aussitôt dérouiller les fusils et fortifier les endroits faibles de la défense. Des éclaireurs circulaient dans toutes les directions et venaient rendre compte de ce qu'ils avaient vu ou entendu au chef de la garnison improvisée. Le 15 septembre le commandant lui-même arrivait à Mpala avec M. Mohonval. Le commandant était entré en campagne contre Kafindo. Mais il s'était heurté inopinément à un groupe de révoltés. Ne pouvant compter sur la fidélité de sa petite troupe, il avait pris le parti de se replier sur Mtowa. Cependant, chemin faisant, il avait réussi à détruire les bomas de Paramino, homme de Mruturutu. Parmi les morts se trouva le fameux Rajabu, le même qui était venu assiéger Mpala en 1890. Dans une de ces expéditions, Kafindo fut fait prisonnier par M. De Landsheer, auxiliaire du capitaine Joubert. Peu après, Kafindo mourut des suites de ses blessures. Sa fille fut confiée aux Sœurs de Mpala. Au poste d'état de Mtowa, on était presque aussi dépourvu en munitions. Une lettre du commandant de Mtowa apprenait au capitaine Joubert qu'il n'avait plus que 180 cartouches à balles. Et cela à quelques pas des révoltés fort bien armés et approvisionnés !

Comme tout paraissait calme, le P. Guillemé

partit au mois de novembre pour Lusaka, mission dont l'installation n'était pas encore terminée. Mais en cours de route, il rencontra les missionnaires de ce poste qui se repliaient en toute hâte, après avoir enfoui les objets les plus importants. On avait signalé une avant-garde de révoltés. Le P. Guillemé rentra donc avec eux à Mpala. Les insurgés ne vinrent pas. C'était, paraît-il, un parti de Wanyamwezi et de Wafipa. Fatigués de se battre aussi loin de chez eux, ils avaient lâché le parti des révoltés et de Kafindo et ne désiraient qu'obtenir le laisser-passer des Blancs pour repasser le lac et retourner dans leur patrie.

Quelques jours après, il y eut une nouvelle alerte. MM. Moray et Van Biervliet, agents du gouvernement belge à Mtwara, avaient apporté à Mpala l'écho de la révolte d'une partie de la garnison de Mpweto. Heureusement, les craintes s'évanouirent peu à peu. Le P. De Beerst put rentrer à Lusaka. Ce fut pour y mourir. En apprenant sa maladie, le P. Guillemé vola à son secours. Ce fut en vain : le P. De Beerst expira le 24 décembre. Il laissait un vide que personne ne se jugeait capable de remplir. Le P. De Beerst laissait inachevés des travaux considérables sur les langues Tabwa et Bamba, parlées sur cette côte du Tanganika.

Le rapport de la mission de Mpala se termine par la constatation qu'au cours de l'année 1896 le nombre des baptêmes conférés s'élevait à 329, dont une soixantaine pour la succursale de Kipungwe seule, dus principalement au zèle du médecin-catéchiste Charles Faraghit.

Au commencement de 1897, M^{re} Lechaptois traversa le Tanganika et fit une tournée de confirmation dans les missions du Haut-Congo. C'était la première et la dernière fois qu'il exerçait là ce ministère, car M^{re} Roelens, sacré à Malines par le cardinal Goossens, le 10 mai 1896, allait rentrer dans quelques mois. Monseigneur fit en même temps la visite de la mission de Lusaka. A Mpala, il dut s'extasier devant les travaux entrepris par le P. Guillemé et ses auxiliaires. La construction de l'église et de la maison des Sœurs allaient bon train.

Il est temps que nous disions un mot des collections d'histoire naturelle que le P. Guillemé avait réussi à constituer à Mpala. On y voyait figurer toutes sortes de curiosités. Nommons-en quelques unes. D'abord les cornes d'un rhinocéros, que le P. Guillemé envoya plus tard au musée du séminaire grec-melchite des Pères Blancs à Jérusalem. Désormais les séminaristes auront sous les yeux un spécimen de cet animal au nez bicornu. Dans un flacon on voyait, nageant dans l'alcool, un petit serpent, pas plus gros qu'un doigt. Il avait dans la gueule un œuf de cane. Le glouton avait été saisi juste au moment où il avait consommé son vol. Les

papillons, coléoptères, coquillages, figurines fabriquées par une femme indigène avec de la terre contenant de l'amiant, découverte par les confrères de Lusaka, ne se comptaient plus. Nous avons déjà signalé comment le P. Guillemé avait découvert les belles grottes de Kincha. En outre, en cherchant de la pierre à chaux, il avait remarqué toutes sortes de substances pierreuses. Il en avait apporté des échantillons à Mpala, où de la sorte il avait monté un petit musée. On y voyait de l'agarite et de la malachite de chez Tumpa, du fer aimanté de chez Kalolo, des roches curieuses recueillies dans le Marungu, du minéral métallique de chez Kabulo, du spath calcaire de la vallée de la Nanga, les beaux calcaires carbonifères et marbres blancs de l'Utombwe, encore du spath calcaire et des cristaux de quartz des coteaux de Kakonto, du calcaire bleu de la chaîne de Nganza, du minéral de fer des mines exploitées par les Noirs au mont Luiga, de la roche blanchâtre ou amiante, (lin incombustible des Anciens) apportée de l'Urua, etc.

« Le P. Guillemé n'en est pas encore à sa dernière découverte, note le diaire au mois de septembre 1897. Une publication du célèbre entomologiste de Rennes, M. Oberthur, nous est parvenue ces jours-ci. Notre cher Père Supérieur a le plaisir de voir figurer son nom parmi les lépidoptères (papillons). Il paraît qu'il va bientôt paraître parmi les coléoptères, pour sa découverte de nouvelles espèces dans la famille des cétoines et le genre gigantesque des « Goliath ». M. Bourguignat lui avait déjà fait l'honneur de le classer au nombre des mollusques. Il s'est déjà distingué plusieurs fois dans les cailloux. La journée d'aujourd'hui va probablement lui valoir une nouvelle illustration dans le règne végétal cette fois. Il nous rapporte de son excursion au Kakurwe trois nouvelles espèces d'orchidées. Il faut donc nous résigner à voir bientôt notre cher Père Supérieur rangé au nombre des tubercules ! »

M^{re} Roelens, qui avait une entière confiance dans le savoir-faire du P. Guillemé, profita de son séjour en Belgique pour régler maintes questions pendantes avec le gouvernement et créer en Belgique un courant favorable aux missions catholiques du Congo. Monseigneur Roelens rentra à Baudouinville à la fin du mois de septembre 1897, avec le P. Stuer et cinq Sœurs Blanches. Le P. Guillemé se rendit à Baudouinville afin d'aller présenter à M^{re} Roelens les souhaits de bienvenue et l'hommage de respect et de soumission filiale du personnel de Mpala. Il profita de cette visite pour mettre Monseigneur au courant du travail spirituel et matériel opéré durant son absence.

Le 10 septembre, M^{re} Roelens fit son entrée à Mpala. Il y arriva le matin en compagnie du

P. Stuer et malgré les fatigues du voyage nocturne sur le lac, voulut célébrer lui-même la messe de requiem pour le repos de l'âme du bon Frère Willibrord, décédé depuis trois jours. M^{gr} Roelens constata avec bonheur le succès obtenu par la méthode catéchistique inaugurée par le P. Guillemé et se proposa de la faire adopter par tous les missionnaires du Haut-Congo. Monseigneur décida aussi de faire transférer les restes mortels des missionnaires décédés à Kibanga dans l'église de Mpala et pria le P. Guillemé de se charger de cette pieuse besogne. Grâce à la piété du commandant Long, qui pendant son séjour à Kibanga, avait fait couvrir de maçonnerie les tombes des missionnaires, le P. Guillemé n'eut aucune peine à exhumer les corps. Il le fit de ses mains, aidé par les chrétiens qui firent ce funèbre travail avec un respect et une piété vraiment touchante.

Les ruines de Kibanga ne laissèrent au P. Guillemé qu'un bien triste souvenir. Tandis qu'aux alentours, toute la région n'est plus qu'une vaste savane et un immense pori, les belles plantations de jadis réalisées au prix de tant de sueurs par le R. P. Coulbois, ont poussé en véritables forêts vierges. Les vastes champs plantés autrefois ne forment plus qu'un énorme et impénétrable fourré. La forêt de palmiers, tendus d'un inextricable réseau de lianes grimpanes et d'euphorbes vénéneuses, est inhabitable aux fauves mêmes. Les citronniers, les goyaviers bordant les longues allées, les caféiers, tous ces arbres fruitiers, objets de tant de peines et de soins, ont poussé en épais buissons, hérissés d'épines et ne portant plus que des fruits sans beauté ni saveur. La sauvagerie victorieuse a pris sa revanche sur cet essai de civilisation ; elle l'a étouffé avec une vigueur et un appareil d'autant plus exubérant qu'elle les a puisés dans les forces vives de sa victime.

Tant à l'aller qu'au retour, le P. Guillemé fut l'hôte du commandant Debergh, à Mtowa (*Biogr. col. belge.*, II, 54). Ces messieurs se montrèrent des plus aimables. Rien d'étonnant à cela. Avec le P. Guillemé, l'hospitalité à Mpala était franche et cordiale. Aussi tout le monde, les officiers de Mtowa les premiers, tenaient à visiter Mpala. Le capitaine Joubert, dont les visites étaient assez fréquentes, venait puiser auprès de son compatriote conseils, consolations et renouveau de zèle pour la défense des opprimés.

Le 9 novembre 1897, Mpala fêta la Saint-Mathurin, patron du P. Guillemé. Il y eut grand'messe. Malgré la pluie qui tombait à verse, la chapelle fut comble.

Le lendemain, le P. Guillemé accompagné du P. Schmitz entreprit sa dernière tournée pastorale comme supérieur de Mpala. Il se dirigèrent vers les centres les plus peuplés de l'Utombwe,

pour fixer l'endroit le plus favorable à la fondation d'une nouvelle succursale. Les Watombwe sont une fraction de la grande famille des Waholoholo ; leur idiome se rapproche beaucoup de celui des Baluba.

Depuis quelque temps, le P. Guillemé serrait soigneusement dans ses caisses toutes sortes de curiosités, car il venait de recevoir une lettre de ses supérieurs majeurs, l'invitant à rentrer en Europe. Le 24 novembre 1897, eut lieu le baptême et le lancement d'une nouvelle barque *Anna-Maria* (deuxième de ce nom). Elle fut bénie par le P. Schmitz. Deux Anversois, généreux bienfaiteurs de la mission du Haut-Congo, en étaient les parrains par procuration.

Le lendemain, le P. Guillemé s'embarqua sur la nouvelle embarcation, quittant cette mission de Mpala qu'il avait rendue si belle sous tous les rapports.

Le P. Guillemé en quittant Mpala fit voile pour Karema et de là prit le chemin du Nyassa. En passant par ce pays, il ne se doutait pas que la Providence lui réservait ce pays comme champ futur de ses activités apostoliques. En arrivant en Europe, il fit un stage de quelques mois à la procure des Pères Blancs à Marseille.

Au lieu de le renvoyer au Congo, les supérieurs majeurs lui demandèrent d'aller se mettre à la disposition de M^{gr} Dupont, vicaire apostolique du Nyassa, dont la santé ébranlée demandait un retour en Europe. Le P. Guillemé s'embarqua à Marseille le 19 mai 1899 et atteignit Kayambi le 29 juillet. Il fonda successivement une mission à Kilonga, Chiwamba, Mua, Kachebere. Lorsque M^{gr} Dupont fut de retour dans son vicariat, le P. Guillemé l'accompagna dans les diverses stations de l'Angoniland. En janvier 1905, le P. Guillemé fut nommé visiteur des vicariats du Nyassa, Karema et Haut-Congo. Ce fut en cette qualité qu'il revit les missions du Haut-Congo : Baudouinville, Mpala, Lusaka, Luizi, Lukulu et Lusenda. Partout il regardait, interrogeait, donnait à chacun des conseils appropriés, entretenait la vie de famille, stimulait, complimentait, laissait dans chaque mission une carte de visite, pleine d'avis sages et de reconfortantes paroles.

Vers la fin de 1905, le P. Guillemé serra une seconde fois dans ses caisses des curiosités de toutes sortes, car il avait été élu pour assister au Chapitre général de la Société des Pères Blancs. Son séjour fut court, car le 25 juillet 1906, il s'embarquait de nouveau en qualité de supérieur régional des mêmes vicariats qu'il avait déjà parcourus comme visiteur. Pendant cinq ans, le P. Guillemé fut l'hôte, à plusieurs reprises d'une trentaine de postes de mission au Nyassa, Tanganika et Haut-Congo. Il venait de terminer pour la deuxième fois la visite des missions du Tanganika et faisait

à Baudouinvillle le plan de ses courses futures, quand lui parvint la nouvelle de sa promotion à l'épiscopat, datée du 24 février 1911. Il succédait à M^{re} Dupont, démissionnaire pour raison de santé. Le 18 juin suivant il reçut à Baudouinvillle, des mains de M^{re} Huys, la consécration épiscopale. Le 25 juillet, il arriva à Kayambi et quelques jours après à Chilubula. Il choisit bientôt Bembeke comme lieu de résidence.

Nous ne pouvons décrire ici en détail toutes les entreprises de M^{re} Guillemé. Nous devons nous contenter de signaler quelques traits particuliers. Au début de la guerre de 1914, un prédicant noir, John Chilembwa, en vrai disciple de Monroe, cria : l'Afrique aux Africains. Ses adeptes se ruèrent sur les Européens. Trois Blancs furent tués, la mission de Nguludi sacagée. Les missionnaires avaient averti les autorités ; mais celles-ci ne firent rien, car partout on a l'habitude de dauber sur la crédulité des missionnaires. Une commission se réunit, qui convoqua à sa barre tous les chefs de mission. M^{re} Guillemé exposa devant les enquêteurs les principes et les méthodes de l'apostolat catholique. Il insista sur l'imprudence qu'on commettait en distribuant des Bibles à tout venant. La lecture de ce livre, par des partisans du libre examen, suscitait des illuminés, dont l'action était franchement désastreuse dans les pays neufs. L'audience ne dura pas moins de deux heures. M^{re} Guillemé parla avec aisance et clarté et captiva l'attention d'un auditoire plutôt hostile à l'église catholique.

En 1920, M^{re} Guillemé s'éloigna encore de son vicariat pour un temps, pour assister au Chapitre de la Société. Il entra au Nyassa pour entreprendre une série de fondations nouvelles et réaliser une œuvre qui lui tenait à cœur : la fondation d'un petit séminaire. Il fonda une léproserie à Mua, obtint de concert avec les Pères de Montfort que la langue maternelle fut employée dans les écoles primaires, essaya par tous les moyens de faire défendre une danse immorale, imposa le voile aux premières postulantes d'une Congrégation de Sœurs indigènes, installa un atelier d'imprimerie, etc, etc.

Nous n'étonnerons sans doute personne en disant que M^{re} Guillemé fut comblé des témoignages d'une estime et admiration générales. Le 7 février 1930, Albert I, roi des Belges, inscrivait son nom dans le livre d'or des pionniers méritants du Congo. Le 22 septembre 1933 amenait le jour de ses noces sacerdotales. Les fêtes furent incomparables. Les hourras retentirent quand Sir Hubert Young, gouverneur du Nyassaland, après avoir fait l'éloge du jubilaire, passa à son cou la Croix de commandeur de l'Ordre distingué de l'Empire britannique. Quelque temps après, M^{re} Guillemé reçut la Médaille pontificale *Bene Merenti*, accompagnée de la

bénédiction apostolique. Le 10 décembre 1935, M. Ponson, agent consulaire de la France, entouré de tous les civils de Dedza, vint remettre à M^{re} Guillemé la Croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

En 1934, après 51 années d'incessants labeurs au centre de l'Afrique, M^{re} Guillemé sollicita l'autorisation de déposer son fardeau sur de plus jeunes épaules. Le 24 mars 1935, il eut la joie de consacrer son successeur M^{re} Oscar Julien. Lorsqu'on fonda une nouvelle mission non loin de Kachebere, on lui donna le nom de Guillemé. Le 5 septembre 1937, il eut le bonheur de conférer l'onction sacerdotale au premier prêtre indigène du vicariat.

Depuis sa démission, M^{re} Guillemé s'était abstenu d'intervenir dans l'administration du vicariat ; mais il s'intéressa jusqu'au dernier jour à sa marche en avant. Il s'était retiré dans la mission qui porte son nom. Il eut la joie de recevoir la bénédiction apostolique à l'occasion du 80^{me} anniversaire de sa naissance. Il vivait dans le calme de sa retraite : il priait, lisait, jardinait. Rien ne faisait prévoir la fin de sa course ici-bas. Le dimanche de la Passion 1942, il s'affaissa soudain et ne put se relever. Il était atteint de paralysie. On le transporta à Likuni, où les Sœurs Blanches lui prodiguèrent des soins de tous les instants, jusqu'au 7 avril, jour où il alla au ciel recevoir la récompense du bon et fidèle serviteur.

Bibliographie : *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, revue mensuelle, Paris, 1886, De Zanzibar à Kipalapala, p. 417. — 1887, Une journée de mission à Kibanga, p. 193. — 1889, Kabonga : son baptême, sa mort, p. 471. — 1891, L'attaque de Mpala par les bandes de Rimaliza, p. 18. — 1892, Étude sur le Marungu, p. 432. — 1895, Une visite à Karema, p. 58. — Autour du Tanganika, p. 103. — 1896, Chez le capitaine Joubert, p. 363. — Les premières religieuses dans le Haut-Congo, p. 402. — 1904, Chez les Wabemba du Nyassaland, p. 313. — 1914, Nyassa et Angoniland, p. 283. — Le Vicariat du Nyassa, p. 359. — 1917, Le Nyassa et la guerre, p. 38. — La menuiserie de Mua, p. 77. — 1918, L'histoire de Petro, p. 360. — 1919, Lazare, le catéchiste, p. 80. — 1920, Baptême et confirmation de 80 grand'mères, p. 290. — 1927, Tereza, la 975^e fillette rendue à la liberté, p. 161. — Les séminaires de Kipalapala et de Mua, p. 378. — 1928, Vingt-cinq ans d'apostolat au Nyassa, p. 33. — 1929, Un souvenir pour nos morts, p. 97. — 1930, Les lépreux du Nyassa, p. 65. — 1934, Égaré dans la brousse africaine, p. 321. — *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, revue mensuelle, Anvers, 1898, Mes paroissiens de Mpala, p. 186. — 1899, Le vieux Sikolo, p. 19. — 1901, Kamana, p. 312. — Le pauvre negro, p. 347. — Au Nyassaland, p. 263. — 1903, Au lac Bangweolo, p. 19. — 1910, Un ennemi de la tsé-tsé, p. 334. — 1920, Un événement qui fait époque, p. 274. — 1921, Ujiji, il y a trente ans, p. 63. — 1928, Souvenirs rétrospectifs, p. 213. — 1933, Visite à l'Uzige (1886), p. 228.

[A. E.]

11 avril 1956.
P. M. Vanneste.

H

HAAS (*Charles-Joseph*), Colonel de la Force Publique (Verviers, 28.6.1888 — Verviers, 11.5.1947). Fils de Charles et de Barion, Anna.

Volontaire de carrière en 1907, il reçut le brevet de sous-lieutenant au 2^e Lanciers à Liège le 26 mars 1914. Peu après, la guerre éclatait. Le 5 août 1914, Haas faisait partie des troupes à cheval devant le fort de Boncelles défendant la position fortifiée de Liège, contre les 38^e et 43^e brigades allemandes. Blessé lors de l'attaque de Plainevaux (août 1914), il n'échappa pas à la captivité et fut transporté en civière en Allemagne où il subit 52 mois de détention. Pour sa courageuse attitude au front (on l'appelait familièrement Charles le Téméraire), Haas fut cité à l'ordre du jour par le commandant de la 3^e division d'armée.

Sa réputation de vaillant militaire n'allait faire que croître.

Le 1^{er} juin 1925, Haas s'engageait à la Colonie comme officier de la Force Publique. Affecté à la Province de l'Équateur, il commanda le IX^e Bataillon d'infanterie en garnison à Coquilhatville. Il fut promu major le 1^{er} juillet 1928. A partir de 1929, il commande à Élisabethville le 1^{er} Bataillon campé. Appelé au grade de lieutenant-colonel, le 1^{er} janvier 1935, il prend la direction du 1^{er} groupement. Après un bref retour en Belgique, il avait à peine regagné le territoire de la Colonie qu'éclatait la guerre de 1940, à laquelle l'Afrique allait participer glorieusement. Haas prit le commandement de la 1^{re} brigade formée d'unités venues de différentes parties du Congo et réunies dans la région d'Adranga-Djalisisa. Grâce à un entraînement très dur de plusieurs mois pendant lesquels Haas paya généreusement de sa personne, il fit de ces éléments hétérogènes une troupe solide et cohérente.

Le 1^{er} janvier 1941, le grade de colonel lui était décerné : c'était une sorte de consécration des efforts déployés par lui et des résultats obtenus. La 1^{re} brigade n'eut pas à intervenir en Abyssinie, les Italiens s'étant rendus. Cette brigade fut alors désignée comme corps expédi-

tionnaire destiné à la Nigérie (1942). Le colonel Haas installa son quartier général à Ibadan, puis au moment voulu, conduisit son contingent à Lagos, d'où il fut transporté en convoi maritime à bord du *Duchess of Richmond* jusqu'à Suez. En Égypte, Haas continua à commander le corps expéditionnaire jusqu'en 1943. Après un congé assez bref, il gagna le Katanga, chargé de l'inspection de la Force Publique des provinces de Lusambo et d'Élisabethville. Avec une conscience remarquable, il parcourut toutes les régions du S. E., visitant les plus petits détachements en service territorial et y apportant partout son prestige de grand chef blanc. Au départ en congé du général-major Aug. Gilliaert, Haas fut promu commandant intérimaire de la Force Publique.

En 1946, il rentrait en Belgique et se retirait dans sa ville natale. C'est là qu'il allait mourir, laissant dans tous les cœurs le souvenir d'un grand soldat et d'un grand chef, marqué au sceau de la droiture et de l'intégrité.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre de Léopold, de la Couronne, du Lion du Congo, de l'Ordre de l'Empire britannique, Croix de guerre 1914-1918, Croix militaire de 1^{re} classe, Étoile de service en or, etc.

11 juin 1956.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Références : *Ess. col. et mar.*, 9 mai 1946, p. 2 ; et 2 juin 1947. — *Rev. col. belge*, 1 août 1947, p. 468.

HAEGHE (VAN DER) (*Jozef-Armand*), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Roesselare, 28.4.1874 — Nyangezi, 8.11.1906). Zoon van Ferdinand en Mervilie, Julia. (Aanvullende nota bij Boek II, kol. 922).

Jozef Van der Haeghe had reeds de soldatendienst achter de rug toen hij, 22 jaar oud, in november 1896 de apostolische school der Witte Paters, te Mechelen, betrad, om er het latijn aan te leren. Begin oktober 1900, vangt hij zijn noviciaat aan te Maison-Carrée en wordt priester gewijd te Karthago, 29 juni 1904.

Op 3 september gaat hij scheep te Marseille, met als bestemming het apostolisch vikariaat Opper-Congo (M^r Roelens). Hij kwam aldaar aan op 21 december. Hij verbleef enige tijd te Boudewijnstad en te Mpala, missies waar veel te metselen en te timmeren was, twee stielen waarin P. Van der Haeghe uitmuntte. Daarna werd hij naar Lusenda (O. L. Vrouw van Oudenbosch) gezonden. Enige maanden verblijft aldaar volstonen om kerk en eetplaats met zetels en stoelen te voorzien en de moestuin vol smakelijke groenten te zetten. Door zijn goedheid en dienstvaardigheid won hij er aller genegenheid. Doch zoals in de Mpalamissie woedde de slaapziekte ook te Lusenda en waren de missionarissen er de steun en de troost van de diepbeproepte bevolking. In die omstandigheden gunde P. Van der Haeghe zich geen rust. Zelfs hoge koorts kon zijn moed en zijn werkkraft niet breken en men zag hem voortwerken, alsof niets hem hinderde. Straffeloos gaat men zijn krachten niet te boven: op 11 februari kreeg hij de bloedwaterkoorts, doch Goddank, zonder ergere gevolgen.

Beducht voor de slaapziekte, verlieten vele kristenen in 1906 de Lusendamissie en gingen zich met der woon vestigen te Boudewijnstad en te Mpala. Lusenda was ten dode opgeschreven. Op 7 mei 1906, was E. P. Huys (die het vikariaat tijdens de afwezigheid van M^r Roelens bestuurd) met P. Verstraete uit Boudewijnstad vertrokken om de missie te Lusenda te gaan bezoeken. Uitgenodigd door kommandant Stamane, zette hij zijn tocht voort tot in de Kivu-streek. Einde juni was hij te Boudewijnstad terug. Hij geraakte niet uitgepraat over Kivu, een gezonde, dichtbevolkte streek, waar naar de komst van de missionarissen verlangend werd uitgezien. E. P. Provikaris had beslist de missie te Lusenda op te geven, om er een nieuwe te stichten in Kivu. Bij zijn terugreis had hij nogmaals Lusenda aangedaan en P. Van der Haeghe benoemd tot overste van de nieuwe — de eerste — missiepost in de Kivu-streek. Als helpers zou hij hebben P. Roy en Broeder Lambertus (Swuste). Aanstonds treft P. Van der Haeghe de voorbereidselen, laat alles inpakken en stuurt het op naar de uitgekozen plaats, op de Lukananda-heuvel, bij koning Nyangezi. De plaats lag op een dagmarsch van het Kivu-meer, tussen de militaire posten Nyalukemba en Luvungi.

P. Van der Haeghe verliet Lusenda op 3 september. Vergezeld van een Blanke uit Uvira (die hem naar alle krachten hielp) begeeft hij zich naar het land van Nyangezi en komt aldaar omstreeks 15 september aan. Hij wordt er als in triomf onthaald door de Koning en zijn onderdanen. Vier uren na zijn aankomst hebben de inboorlingen reeds twee hutten ge-

bouwd van 18 m omtrek ieder. Met zijn gewone werklust vat P. Van der Haeghe zijn taak aan, weldra (30 september) vervoege door P. Roy en Br. Lambertus. « Wij leven hier gelukkig onder onze inlandse hut, in dit land tussen de hoge bergen verloren, schrijft P. Roy op 1 oktober. » De lucht is er fris en gezond, de inwoners gedienschtig. Reeds leggen wij ons toe op het aanleren van de landstaal, het Kinyabungu... ». De officieren van de staatspost lieten niets onverlet om de missionarissen voort te helpen. Aanstonds werd de bouw aangevat van een voorlopig woonhuis met een kleine kapel. Onder tusschen begaf P. Van der Haeghe zich op reis om Nyangezi te gaan groeten en kennis te maken met land en volk.

Hij kwam weer thuis afgemat en ziek en moest sindsdien meermalen te bed blijven met de koorts. Op zekere dag bestatigde hij dat de bloedwaterkoorts hem te pakken had. Dokter Moriondo werd ontboden: deze ontzag zich de moeite niet een reis van twee en een halve dag (52 mijlen) aan te gaan. Toen hij bij de zieke aankwam, kon hij niet anders dan alle hoop op de redding van de zieke opgeven. In de voormiddag van 8 november, ontving P. Van der Haeghe de sakramenten der stervenden en overleed de avond van dezelfde dag.

Publicaties: Nieuwe Zending in Kivu, *Maandschrift der Witte Paters*, Antwerpen, 1907, blz. 153. — Fondation chez le chef Nyangezi, *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Anvers, 1907, p. 94.

12 oktober 1955.

P. M. Vanneste.

[J. S.]

HAESE (D') (Jozef-René), Priester van het bisdom Gent, aalmoezenier van de « Société du Chemin de fer du Congo belge » (Herzele, 2.11.1869 — Donk, 22.5.1946). Zoon van Karmiel en van Schollaert, Catharina.

Vóór hij naar Afrika vertrok was Jozef D'Haese leraar aan het Sint-Jozefcollege te St-Niklaas.

Tijdens de periode van de in aanbouw zijnde spoorweg Leopoldstad-Matadi, maakte graaf Hippolyte d'Ursel zich voortdurend bezorgd over de godsdienstige behoeften van de talrijke christelijke werklieden. Op zijn initiatief werd door de Compagnie een hospitaal gebouwd te Kinkanda, terwijl hij tevens de fondsen inzamelde, nodig voor de constructie van een kerk en een pastorie te Matadi. Van M^r Stillemans, bisschop van Gent, bewam hij zelfs dat deze beroep deed op zijn priesters om de werklieden van de spoorweg met alle geestelijke steun bij te staan.

De zeven priesters die aldus naar Afrika vertrokken waren Octaaf d'Hooghe, Jan Janssens, Ange Buysse, Emiel Behiels, Armand Bert,

Philippe Janssens en Jozef D'Haese. Zij stichtten de missie van Matadi.

Jozef D'Haese vertrok op 7 maart 1897 naar de Onafhankelijke Congostaat, in gezelschap van Emiel Behiels en een paar zusters-franciscanen. In Afrika zien we Jozef D'Haese zijn priesterambt vervullen te Matadi en in verschillende langs de in aanbouw zijnde spoorlijn gevestigde posten. Hij was ook geruime tijd directeur van de zusters van het hospitaal te Kinkanda.

Van de hogergenoemde priesters bleven Emiel Behiels en Jozef D'Haese het langst in Afrika, namelijk tot aan het beëindigen van de werken aan de spoorweg en de overdracht, op 11 april 1899, van de Missie van Matadi aan de Eerwaarde Paters Redemptoristen.

Tijdens hun verblijf in de Onafhankelijke Congostaat leverden de priesters van het bisdom Gent schitterend werk, 193 Blanken werden christelijk begraven en 183 onder hen ontvingen de HH. Sacramenten der stervenden: 865 meerderjarigen ontvingen het H. Doopsel. Van 1898 tot april 1899 deden 47 volwassenen hun plechtige H. Communie in de kerk van Matadi, terwijl in het hospitaal van Kinkanda, tijdens de periode van juli 1892 tot mei 1899, ongeveer 700 zieken door de zusters werden verpleegd.

Tijdens de algemene vergadering van de « Compagnie du Chemin de fer du Congo » gehouden te Brussel op 19 januari 1898, bracht majoor Thijs een warme hulde aan de priesters van het bisdom Gent. Te dier gelegenheid liet hij zich uit in de volgende bewoordingen: « Aux heures tristes, les prêtres à idées larges, animés d'un grand esprit de charité, qui ont été envoyés à Matadi par M^r Stillemans, ont vraiment soutenu le moral de nos agents... ».

Na zijn terugkeer uit Afrika werd Jozef D'Haese benoemd tot vikaris te Moerzeke. Hij overleed te Donk, op 22 mei 1946.

Jozef D'Haese was ridder in de Orde van Leopold II en drager van de Herinneringsmedaille van Congo.

18 december 1956.

R. Bonnaerens.

[F. D.]

La Rev. col. belge, Brux., 3^e année, n^o 69, 15 août 1948, p. 539. — *Les Vét. col.*, Brux., 18^e année n^o 9, septembre 1946, p. 31. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., Ligue du Souvenir congolais, 1931, p. 246. — Rinchon, D., *Les missionnaires belges au Congo*, Aperçu historique 1491-1930. Brux., Édition de l'« Expansion belge » 1931, p. 29. — Van Wing, J. et Goemé, V., *Ann. des Miss. cath. au Congo belge et au Ruanda-Urundi*, Brux., Édition Universelle, 1949, p. 404. — Janssens, Ed. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, Anvers, impr. J. Van Hille-De Backer, T. 3, 1912, p. 1135. — Stillemans, A. et Béthune, L., *Les missions catholiques de l'É. I. C. au Congrès de Malines*, Brux., J. Goemaere, 1891, 13 p.

HAGSTRÖM (*Bror-Lars-Samuel-Achates*), Officier de la F. P., chef de zone (Jonköping, Suède, 3.10.1871 — Léopoldville, 27.9.1912). Fils d'Algot et de Elmund, Mathilde.

Bachelier depuis le 11 décembre 1889, Bror Hagström s'engagea, le 13 janvier suivant, au régiment des Hussards du Prince royal de Suède. Il réussit, le 14 avril 1893, à l'École de Guerre, l'examen d'officier et fut nommé sous-lieutenant le 6 mai suivant. Ayant accédé au grade de lieutenant, le 30 mars 1900, il sollicita son admission dans les cadres de la F. P. de l'É. I. C., l'obtint, quitta Anvers pour l'Afrique le 16 avril et fut désigné à Boma, le 6 juillet, pour le District de l'Équateur alors placé sous l'autorité de René Dubreucq; il y reçut le commandement de la C¹^e de la F. P. attachée au chef-lieu du District: Coquilhatville.

Vers la fin de son premier terme, il fut chargé du commandement de troupes envoyées en opération de police dans les territoires exploités dans le District par la Compagnie concessionnaire dite A. B. I. R. (Anglo-Belgian Rubber Company). Celle-ci, créée par un Décret du Roi-Souverain en date du 2 février 1898, avait déjà quelque peine à obtenir des indigènes les prestations en travail de cueillette qu'elle en attendait. Nommé capitaine de la F. P. le 3 décembre 1902, Hagström reentra en congé en Europe le 12 juillet suivant.

Nommé capitaine-commandant de 2^e classe le 11 décembre 1903, il repartit d'Anvers le 17. Peu après son arrivée à Boma, un décret du 15 février 1904, réorganisant à la fois le personnel supérieur des Districts et celui de la Force Publique, en réglait les échanges souhaitables par la voie d'un tableau de répartition annuel et par l'assimilation de certains grades civils nouveaux et des grades déjà quelque peu traditionnels de la F. P., ceux-ci empruntés à la hiérarchie de l'armée belge métropolitaine. De nombreux officiers furent ainsi désignés, dans le texte même du décret, pour passer au service supérieur des districts désormais divisés en zones et en secteurs à des fins qui furent précisées par une circulaire du Gouverneur général en date du 22 avril suivant. C'est par application de ce décret et dans ces vues que le capitaine-commandant de 2^e classe Hagström fut, par D. du 19 mars 1904, attaché, pour la seconde fois, au District de l'Équateur, mais en qualité cette fois d'adjoint-supérieur de 2^e classe. Il y fut chargé du commandement du corps de police attaché à la surveillance des territoires de la Maringa-Lopori occupés économiquement suivant les normes de l'époque par l'A. B. I. R., déjà violemment attaquée par les divers informateurs des adversaires étrangers de l'É. I. C., qui allait en modifier les statuts par un Décret du 27 juin 1904. Dans

une note, cependant, du 12 mars 1904 en réponse au rapport du 11 décembre précédent du consul de S. M. Britannique Casement, l'É. I. C. avait encore pris la défense de l'A. B. I. R. Mais, dès le 23 juillet suivant, en présence de l'insistance de ses adversaires en Belgique aussi bien qu'à l'étranger, Léopold II décidait l'envoi au Congo de la Commission d'enquête que l'on sait. Cette Commission, investie de pouvoirs d'instruction identiques à ceux de magistrats instructeurs du Parquet congolais, séjourna dans la Lulonga du 1^{er} décembre 1904 au 5 janvier 1905, y visita les postes de Lulonga, Baringa, Bongandanga, Ikau, Bonginda et Mompoko, y recueillit de nombreux témoignages et put, à son retour en Belgique, consacrer à cette région plusieurs pages de son Rapport au Roi du 31 octobre 1905, dans lequel il est dit qu'il n'y avait dans l'immense concession de l'A. B. I. R. qu'un seul agent de l'État, le commandant du corps de police stationné à Basankusu. « Bien qu'il soit officier de police » judiciaire, poursuivent les rapporteurs, il » n'a jamais signalé à l'autorité supérieure » aucune des illégalités qui se commettaient » dans la zone soumise à sa surveillance. Son » rôle s'est toujours borné à réprimer les révoltes » des indigènes contre les agents de la Société » ou à ramener au travail les villages réfrac- » taires et nous sommes autorisés à supposer » qu'il croyait n'avoir pas d'autre mission à » remplir, car les instructions qui lui ont été » données et dont nous avons pris connaissance, » étaient toujours relatives à cet objet ». (Rapport de la Commission, in : Louwers et Touchard, *Recueil usuel de la Législation de l'État indépendant*, Brux., Weissenbruch, 1908, 36^e livraison, p. 525).

Sans doute, les enquêteurs de 1904 ne se trompaient-ils pas sur la bonne foi d'Hagström, car celui-ci sera nommé chef de zone de 1^{re} classe le 4 mai 1907, tandis que l'A. B. I. R. se verra déchargée de l'exploitation de sa concession par la Convention du 12 septembre 1906. Les territoires de l'A. B. I. R. seront alors érigés en zone de la Maringa-Lopori et Hagström en recevra le commandement intérimaire dès le 12 octobre.

Dans l'entre-temps cependant, le missionnaire anglais Stannard avait reproché à Hagström d'avoir entravé les travaux de la Commission d'Enquête en empêchant certains témoignages indigènes de se produire ou en châtiant les auteurs de ceux-là qui s'y étaient produits, notamment. Les accusations ainsi résumées et auxquelles s'ajoutaient le reproche d'avoir toléré des mutilations de cadavres et des actes d'anthropophagie, avaient été adressées du Congo en Angleterre où le pamphlétaire de la *Congo Reform Association* leur avait conféré la pu-

blicité du *West african Mail* de Londres. Hagström porta plainte pour atteinte à son honneur et à sa considération et Stannard fut cité à comparaître devant le Tribunal territorial de Coquilhatville qui le condamna, le 29 juin 1906 à 1.000 francs d'amende ou à trois mois de servitude pénale subsidiaire. On trouvera le texte de ce jugement dans la *Jurisprudence de l'É. I. C.* de Louwers et Touchard (Brux. Weissenbruch, II, pp. 94 et suiv.).

Sur le conseil du vice-consul anglais Armstrong, Stannard en appela et, aussitôt, Morel publia une note où il exposait que, subordonnée comme l'était la magistrature congolaise à l'Administration centrale de l'É. I. C., la confirmation de la décision entreprise était certaine. Un député du Middlesex demanda même, à ce propos, au Secrétaire d'État aux Affaires étrangères, s'il n'y avait pas lieu de soustraire les sujets anglais résidant au Congo à la juridiction des tribunaux congolais pour en confier le jugement à une juridiction consulaire anglaise à établir au Congo. Sir E. Grey lui répondit qu'il avait reçu de bonnes nouvelles du Congo et devait, de toute façon, attendre que le Tribunal d'appel de Boma eût statué. Celui-ci statua en avril 1907 et mit à néant le jugement frappé d'appel en se refusant à reconnaître la moindre intention méchante dans le chef de Stannard, tout en admettant qu'il eût été parfois mal informé. Une dépêche de l'Agence Havas apprit à ce propos que cette décision était, en Angleterre, des plus inattendues. Il y avait, sans doute, des juges à Boma.

Hagström, dont le second terme de service avait pris fin en décembre 1906, fut, comme on l'a vu, nommé chef de zone de 1^{re} classe le 4 mai 1907. Descendu à Boma, il fut prié de remonter à Basankusu et d'y reprendre la direction de la zone. Il ne put rentrer en congé que le 14 janvier suivant.

Reparti d'Anvers le 2 juillet 1908, il était à Coquilhatville le 8 août suivant, pour se diriger vers Basankusu le surlendemain et reprendre son commandement territorial le 20 septembre. Il l'assurerait jusqu'au 14 juillet 1911.

Rentré en Europe, où il dut se soigner, il s'y maria et c'est en compagnie de sa femme qu'il repartit d'Anvers, le 6 avril 1912. Il comptait bien reprendre, à son arrivée sur place, le commandement de la Maringa-Lopori. Mais il se vit confier, à son arrivée à Coquilhatville, une mission d'inspection des détachements des postes riverains du lac Tumba. Bientôt repris du mal qu'il avait soigné en Europe, il se vit obligé de descendre à Léopoldville où il mourut, à l'hôpital de la Croix-Rouge, laissant le souvenir d'un galant officier et d'un bon camarade.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et

de l'Ordre de la Couronne et porteur de l'Étoile de service en or.

12 janvier 1954.
Marthe Coosemans et J.-M. Jadot.

Outre les ouvrages cités dans le corps de la notice, *Rec. men. de l'É. I. C.*, années 1903, 1904, 1907, à la rubrique des Nominations, etc. — Masoin, *Histoire de l'É. I. C.*, Namur, Picard, 1912, I, p. 148. — *Mouv. géogr.*, 1906, pp. 350-454; 1907, p. 317. — *Trib. cong.*, 13 avril 1912, 1; 19 octobre 1912, 1. — Reg. matr. n° 3300.

HALOT-GEVAERT (*Alexandre*), Avocat, conseiller communal, sénateur, secrétaire du Conseil supérieur de l'É. I. C. (Molenbeek-Saint-Jean, 30.6.1868 — Bruxelles, 15.4.1927). Fils de Jules-Charles et de Rau, Stéphanie-Anne.

Ses études de droit terminées, Alexandre Halot prêta le serment d'avocat et se fit inscrire parmi les stagiaires du Barreau bruxellois, puis, son stage achevé, au Tableau de l'Ordre où il restera inscrit jusqu'à la fin de ses jours. Il semble cependant que son tempérament l'ait porté davantage à l'étude des problèmes qui se posaient à ses contemporains dans l'évolution sociale et économique du pays qu'au débat des litiges qui se vident au prétoire. Il s'intéressa notamment au problème des habitations à bon marché et à ceux que posaient les initiatives coloniales et expansionnistes du roi Léopold II et la maturité de la Belgique au travail. Mais il s'intéressa aussi, momentanément du moins, à la politique intérieure de son pays, dans les rangs des Indépendants, qu'il représenta quelque temps au Conseil communal de Bruxelles et, du 16 mai 1920 au 20 novembre 1921, au Sénat de Belgique. Il avait obtenu un grand prix de géographie à l'Exposition de Liège en 1905 et fut président de la Société royale de géographie et de la Société d'études coloniales. Il s'intéressa aussi à l'organisation d'expositions internationales. Il fut d'ailleurs consul général, puis consul général honoraire du Japon en Belgique et consacra plus d'une étude aux problèmes que pose la présence de l'Occident en Extrême Orient. Mais c'est principalement à ce que l'on peut appeler la carrière coloniale d'Alexandre Halot qu'il convient de nous attacher ici.

C'est dans les cadres du Conseil supérieur de l'État indépendant du Congo qu'A. Halot servit officiellement la politique expansionniste et civilisatrice de son Roi. Il y fut nommé auditeur par un décret de 12 janvier 1898 et en devint le secrétaire par décret du 2 juillet suivant. Mais, sans doute, servit-il davantage les hauts desseins du Souverain par certaines interventions, certains écrits et, singulièrement, son commentaire de 1910 de la loi de gouvernement du

Congo belge, brillamment préfacé par Edmond Picard même.

Au début de 1906, la Conférence du Jeune Barreau bruxellois instituait un débat de quelques semaines sur ce que l'on appelait assez communément « la question congolaise ». Ce débat fut suivi d'un dépôt d'ordres du jour par les plus sémillants des jeunes « maîtres » de l'heure : Henri Jaspar, Maurice Vauthier, Gaétan Delacroix, Duchêne et Alexandre Halot. L'ordre du jour déposé par ce dernier entendait maintenir les droits de souveraineté du Roi-Souverain Léopold II dans le Bassin conventionnel du grand fleuve africain, et ce, dans l'intérêt supérieur d'avenir de la Belgique ; suggérait d'attendre les résultats de l'Enquête ordonnée par le Roi et confiée à des juristes particulièrement distingués sous la présidence de l'avocat général Janssens, excusant en quelque mesure les abus engendrés par des difficultés momentanées, tout en les réprouvant ; prenait acte du bon propos incontestable de l'É. I. C. de les mieux éviter et réprimer à l'avenir par un contrôle plus efficace formellement souhaité. La Conférence vota, en fin de débat, une résolution conforme, en somme, à l'ordre du jour déposé par le secrétaire du Conseil supérieur de l'É. I. C.

En 1910, Alexandre Halot-Gevaert fut le premier juriste belge à commenter dans son entier la charte coloniale belge du 18 octobre 1908. Cet ouvrage, on l'a dit, parut préfacé par Edmond Picard et, dans cette préface, l'auteur du *Droit pur* exposa excellemment les mérites du travail préfacé dans la langue imagée et virulente qu'il maniait avec tant d'originalité. Après avoir proclamé qu'à son sens le Congo appartenait désormais à la Belgique comme accroissement de territoire, mais observé que tout y était trop différent de nous, belges métropolitains, pour qu'on pût adopter la solution simpliste préconisée par d'aucuns, sous prétexte d'égalité et de logique, de le soumettre à un régime de droit identique à celui de la Mère-patrie, au risque d'exposer les nègres du Congo aux résultats incohérents d'une application sans nuances, à leur humanité, des Droits de l'Homme et du Citoyen, et s'être réjoui de ce qu'une charte coloniale remarquable soit sortie du brouhaha des polémiques journalistiques et des discussions parlementaires, l'illustre préfacier félicita le juriste « essayeur des plâtres législatifs » qu'est Alexandre Halot, d'avoir adopté la méthode prudente du « commentaire législatif » en s'effaçant presque constamment devant le législateur avec une modestie réellement scientifique. Il le félicita également d'avoir ajouté à ce premier travail de synthèse des textes parlementaires une rubrique de législation comparée en ingénieux contrepoint

suivant parallèlement l'exposé de chacun des articles de la Loi commentée. Il le félicite enfin d'avoir complété ces données par un tableau synoptique montrant, en regard de chacun de ces articles, les « triturations », les « coups de pousse en général heureux dans le résultat final » que les textes ont subis depuis le dépôt du projet primitif effectué par le Gouvernement en 1901, en passant par le projet de 1907, le premier texte voté par la Commission des XVII, les amendements gouvernementaux à ce texte, le texte définitif de cette Commission et les votes de la Chambre des Représentants et du Sénat de Belgique qui établirent le texte soumis à la promulgation royale.

L'auteur du premier commentaire complet de la loi de 1908 sur le Gouvernement du Congo belge consacra quelques autres textes au sujet congolais. On en trouvera titres, lieux et dates d'édition dans la bibliographie par quoi s'achèvera cette notice. Il s'éteignit en 1927, commandeur de l'Ordre de Léopold avec liseré d'or, de l'Ordre du Soleil Levant et du Trésor sacré du Japon, grand officier des Ordres de Léopold II, du Lion et du Soleil, et du Nil, officier de la Légion d'Honneur, chevalier des Ordres d'Orange-Nassau, de la Couronne d'Italie et du Christ de Portugal.

Voici la liste des principaux écrits publiés d'Alexandre Halot : *Utilité d'adopter le système des titres fonciers en vue de l'acquisition des habitations à bon marché*, Bruxelles, Congrès des Habitations à bon marché, 1897. — *La Colonisation du Tonkin et les aptitudes colonisatrices du peuple français*, Bruxelles, Imprimerie des Travaux publics, 1898, 22 pages in-4°. — *La transmission en ligne directe des habitations à bon marché au point de vue fiscal et au point de vue civil*, Bruxelles, Conférence nationale des Habitations à bon marché, 15, 16 et 17 juillet 1908. — *Traité de la situation légale des étrangers en Belgique*, avec préface de S. E. M. Motono, Bruxelles, Bruylant, 1900, 232 pp. in-8°. — *La Belgique sans le Congo*, in : *Revue des Questions Scientifiques*, Brux., Polleunis et Ceuterick, 1904, 12 pages in-8°. — *L'Extrême Orient : études d'hier, événements d'aujourd'hui*, préface de Michel Revon, Brux., Falck et fils, 1905, 212 pp. in-12, carte. — *Aperçu du développement de la marine marchande du Japon pendant l'ère de Meidji*, Mons, Conf. internationale d'Expansion mondiale, Brux., Hayez, 1905, 7 pages in-8°. — *Aperçu de la colonisation japonaise à Formose*, ib. — *Les traités d'extradition existant dans la mère-patrie doivent-ils être exécutés dans les Colonies en cas de désertion, séditions, révoltes, du point de vue des droits et devoirs entre colonies voisines*, ib. — *Comment organiser les expositions nationales ou inter-*

nationales de pays neufs ou de colonies de manière à leur faire rendre le maximum d'effet utile en vue de l'Expansion du pays organisateur, ib. — *Recouvrement des créances commerciales en Belgique*, Brux., 1906. — *Vingt cinq ans de civilisation au Congo*, Brux., Falck, 1908, 30 pp. in-12°. — *Le Parlement belge et le Congo*, extrait de *la Revue politique et parlementaire*, Paris, 1909, 32 pp. in-8°. — *Commentaire de la loi de Gouvernement du Congo belge*, Brux., Van Fleteren, Paris, Pedone, Londres, Stevens et Haynes, 1910, un vol. de 344 pp. in-8°. — *La période héroïque au Congo belge*, Brux., 1916. — *Le Congo belge : les origines de la Colonie*, in : *La Vie technique, industrielle, agricole et coloniale*, juin 1924, pp. 26-29.

Cette bibliographie suffit à faire apercevoir la diversité à la fois et l'élévation des préoccupations intellectuelles d'Alexandre Halot.

21 janvier 1956.

J.-M. Jadot.

Mouv. géogr., Brux., 1906, pp. 100, 164 et 179; 1909, 605. — *Trib. cong.*, 31 avril 1927. — *Congo*, 1927, I, 549-550.

HANDEKIJN (*Marie-Romanie*, en religion Sœur Alba), Sœur missionnaire de la Charité de Gand (Berchem, 21.8.1866 — Luluabourg, 28.1.1901). Fille de Joseph et de Meynsch, Rosalie).

Entrée le 16 janvier 1893 chez les Sœurs de la Charité de Gand, elle fit profession religieuse le 5 avril 1894. Elle aspirait à rejoindre au Congo ses compagnes. Elle s'embarqua le 6 mai 1896, désignée pour le poste de Berghe-S^{te}-Marie où les populations étaient décimées par la maladie du sommeil. Sœur Alba avec le plus grand dévouement, pendant plus de quatre ans, se consacra nuit et jour au soin de ses malades. De Berghe-S^{te}-Marie, elle passa à Luluabourg. Nouvelle tâche bien lourde pour un organisme déjà épuisé par la fatigue et l'action débilitante du climat : Sœur Alba cependant alla jusqu'à l'extrême limite de ses forces, et le 28 janvier 1901, elle succombait, victime de son dévouement.

22 septembre 1955.

[L. H.]

Marthe Coosemans.

Rev. col. belge, 15 août, p. 539. — Note des Sœurs de la Charité de Gand à l'auteur en date du 14 octobre 1955.

HANEUSE (*Octave-Gilbert-Louis*), Officier de la F. P. (Liège, 27.1.1885 — Ans, 15.11.1930). Fils de Charles-Léopold-Henri-Maria et de Lebailly-Dupart, Marie-Laure.

Volontaire au bataillon du génie de forteresse de Namur depuis le 18 octobre 1904, il était

promu caporal le 16 août 1905, sergent le 1^{er} octobre 1908 et sergent-fourrier le 16 mai 1909. Ayant alors prolongé son engagement de deux ans, il postule néanmoins son admission à la F. P. congolaise. Il s'embarque, à Anvers, le 6 avril 1912, en qualité de premier sous-officier, et est affecté, dès son arrivée à Boma, au camp de Lokandu, où il prend service dès le 27 mai. Le 9 août suivant, il passe aux troupes du Katanga, où il est nommé agent militaire le 1^{er} juillet 1914.

La guerre vient d'éclater. Haneuse est aussitôt mobilisé et attaché à la 1^{re} compagnie du II^e bataillon à dater du 8 août 1914. Il prend part aux opérations de la frontière orientale jusqu'au 29 août 1915, date à laquelle, blessé, il doit être hospitalisé. Aussitôt rétabli, il rentre en service et se voit confier le commandement de la brigade de police territoriale du Tanganika-Moero. En mai 1916, il quitte Kongolo pour Élisabethville, d'où il se rend en congé, en Angleterre, le 2 juillet.

Reparti peu après de Falmouth, à bord du *Balmoral*, il regagne Élisabethville via Capetown et rejoint Kongolo dès novembre 1916. Il y est adjoint provisoirement à l'administrateur territorial d'Albertville en inspection chez les Mambwe, parcourt, à partir du 16 janvier 1917, le territoire de Nyunzu, est rappelé à Élisabethville, le 10 mai suivant, pour y recevoir une mission de recrutement de porteurs et regagne Kongolo où il occupera militairement la chefferie Sola. Il se voit bientôt confier une nouvelle mission de recrutement de porteurs, pour rejoindre, fin juin 1917, sa compagnie à la Nyemba. Il reste à la Nyemba jusqu'au 16 mars 1918, date à laquelle il est détaché des troupes en campagne et mis à la disposition du Gouverneur général.

Renvoyé à son unité le 1^{er} décembre 1918, il est affecté au XI^e bataillon le 14 février 1919, en qualité d'officier d'approvisionnement, prolonge de six mois son terme statutaire de service et passe, le 3 septembre, au centre d'instruction de Lokandu. Le 17 décembre suivant, Haneuse est adjoint au Service des Transports de la F. P., quitte Lokandu, gagne Ponthierville et se voit attaché le 20 avril 1920, à l'État-Major du Groupement de la Province orientale. Il rentre en congé le 24 juillet.

Il quitte à nouveau l'Europe le 8 janvier 1921 et, à son arrivée à Boma, le 7 février suivant, se voit attaché aux troupes campées du Congo-Kasai. Il arrive, le 11, au camp de la Moamba, passe sans tarder à la compagnie du génie du groupe provincial du Congo-Kasai et, en septembre, est mis à la disposition de l'autorité territoriale du Bas-Congo. Il descend donc à Léopoldville en janvier 1922, mais est renvoyé à la Moamba.

Rentré en congé le 7 février 1922, il repart le 25 août 1925, pour la Province orientale, cette fois, et la Compagnie du Kivu, d'abord, puis celle de l'Ituri. Il quitte Irumu en juillet 1927 et Boma, pour l'Europe, le 24 octobre suivant.

Rentré définitivement en Belgique, il s'intéresse à la section liégeoise de la Mutuelle congolaise et s'éteint, après une assez longue maladie, le 15 novembre 1930, porteur de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion, des Palmes de l'Ordre de la Couronne, de la Médaille en or de l'Ordre de Léopold II, de l'Étoile de service en or, de la Croix de guerre avec lion en bronze, de la Médaille commémorative de la guerre 1914-1918, de la Médaille commémorative du Congo, et de huit chevrons de front accordés avec citation à l'ordre du jour de l'Armée.

Il était le neveu du colonel Haneuse, l'un des fondateurs du Cercle africain.

[J. J.]

7 octobre 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1315. — *Trib. cong.*, 30 novembre 1930, 2. — Note du Ministère de la Défense nationale à l'auteur.

HANSENS (*Emmanuel-Jules-Antoine-Marie-Hubert*), Ingénieur (Anvers, 19.5.1891 — Woluwé-Saint-Lambert, 16.8.1946). Fils de Jean et de Belpaire, Marguerite.

Fait ses études au Collège Notre-Dame à Anvers puis à l'Université de Louvain et se destine à la carrière d'ingénieur.

À la guerre de 1914, il interrompt ses études et s'engage comme volontaire. D'abord simple soldat de l'infanterie, passe ensuite à l'artillerie et est premier maréchal des logis lorsque survient l'armistice.

Démobilisé il poursuit alors ses études à l'Université de Louvain et obtient son diplôme d'ingénieur civil des mines en 1920. Il entre au service de la Société générale pour le Commerce et l'Industrie et devient en 1924 secrétaire, puis chef du service des études à la Sonatra (S^{té} Nationale des Transports Fluviaux).

En 1926, il conquiert le grade d'ingénieur des constructions navales décerné par l'Université de Gand. Cette formation technique indispensable dans un organisme s'occupant spécialement de navigation fluviale, lui permet de se donner entièrement à sa tâche.

Hanssens étudie des nouveaux types d'unités fluviales destinées à la navigation sur le fleuve Congo et ses affluents, notamment des remorqueurs, cargos et barges dont il élabore et réalise les plans. Il est chargé de nombreuses missions au Congo entre 1929 et 1938 qui lui valent 2 1/2 ans de séjour.

Entre-temps, il est directeur du service des

études de l'Otraco, organisme parastatal créé en 1936 et qui absorbe l'Unatra.

On lui doit, outre des remorqueurs de 750 chevaux des barges de 1000 tonnes, le superbe *Général Olsen*, bateau courrier à moteurs, rapide et confortable qui effectue le service entre Léopoldville et Stanleyville. Pendant la guerre 1940-1945, il est détaché au Commissariat de la Restauration nationale et prend la direction du service chargé de la reconstruction en Belgique de la flottille de bateaux d'intérieur, durement touchée par les événements sur notre sol.

Sur sa suggestion, des cours de construction navale sont entamés à l'Université de Louvain. D'abord chargé de ces cours, il est ensuite nommé professeur à la Faculté des Sciences (1943).

En 1930 il fonde avec quelques collègues l'Union belge des Ingénieurs navals, en devient secrétaire trésorier et contribue largement à l'extension de la construction navale en Belgique.

Enfin, en mai 1942, il est élu membre associé de l'Institut Royal Colonial Belge (Section des Sciences techniques).

Hanssens meurt en 1946, dans la force de l'âge. Sa disparition est très regrettée car il n'était pas seulement un homme capable, c'était aussi un grand cœur.

Il a laissé de nombreux écrits sur le remorquage, la construction de matériel fluvial, etc...

Notons :

La corrosion des tôles des coques des bateaux, *Annuaire de l'Union belge des Ingénieurs navals*, 1930-1941. — *Matériel naviguant sur le fleuve Congo et ses affluents*, dit. — *Résistance à l'avancement des barges navigant sur le réseau fluvial du Congo belge*, dit. — *Giration des remorqueurs sous traîne*, *Bulletin Séances Inst. Royal Colonial Belge*, XIII, 1942, 2 pp. 330-334-370. — *Caractéristiques du matériel fluvial congolais*, *Annuaire de l'U. B. I. N.*, 1941-1948. — *Quelques réalisations belges en constructions coloniales*, *Journée de la construction navale belge*, mars 1944. — *Remorquage*, *Bull. Séances Inst. Royal Colonial belge*, VII, 1943, 2 pp. 476-480-498).

Hanssens était titulaire des distinctions honorifiques suivantes :

Chevalier de l'Ordre royal du Lion, Croix de guerre 1914-1918, Croix du Feu, Médailles de la Victoire, commémorative, des Volontaires, etc....

[R. C.]

20 octobre 1955.
F. Berlemont.

Bull. des Séances, I. R. C. B., 1947, I, p. 165. — *Annuaire des Ingénieurs navals belges*, 1941-1948.

HARRY (*Gérard*) (Note complémentaire au Tome III, col. 419-426).

Pour la bibliographie, ajouter :

Van der Linden, F., *Gérard Harry, La Revue coloniale belge*, Brux., n° 100, 1.12.49, pp. 776-779, photo. — Notes relatives à Gérard Harry dans : *Sur le Haut-Congo*, Avant-propos de F. Van der Linden, Introduction et notes historiques de Léo Lejeune, Éditions Grands Lacs, Namur-Paris-Berne, 1955, pp. 51-60.

10 janvier 1956.
M. Walraet.

HAUBROE (*Johan-Frederik-Conrad-Faith*). Fils du capitaine de cavalerie Hans-Georg von Faith; fils adoptif de Sören et de Haubroe, Olga. (Note complémentaire au Tome IV, col. 378).

A son arrivée à Boma, il fut désigné pour les Falls, où il parvint le 4 mars 1898. Un mois plus tard, il fut envoyé à Toa pour y commander un peloton de la Compagnie du Tanganika. Commandant de compagnie dès le début de 1899, chef de poste de Pweto, en janvier 1900, il fut successivement nommé lieutenant (31 mars 1900) et capitaine (10 décembre 1900) de la Force Publique.

13 mai 1956.
M. Walraet.

Jenssen-Tusch, E., *Skandinaver i Congo*, Copenhague, 1902-05, pp. 417, 519, 596, 604, 625, 636, 647, 649-50, 668, 671-73, 691, 695-96, portraits.

HEATH (*Sir Leopold-George*), Amiral (Londres, 18.11.1817 — Anstie Grange, Holmwood, 7.5.1907). Fils de Serjeant et de Dunbar, Anne-Raymond.

Inscrit en septembre 1830 au Royal Navy College de Portsmouth, Léopold Heath se distingua très tôt par ses qualités exceptionnelles. Aspirant de marine de première classe en 1831, il fut promu lieutenant de marine en décembre 1840 et servit tantôt sur la route des Indes, tantôt en Méditerranée. Le 3 août 1847, il fut nommé commandant et en juillet 1850, on lui confia une chaloupe à vapeur, le *Niger*. L. Heath fut affecté au service de surveillance de la côte occidentale de l'Afrique, et il participa, en 1851, sous le commodore Henry Bruce, à la destruction de Lagos.

A la fin de l'année 1852, il rejoignit avec son unité l'escadre de la Méditerranée et lorsque la guerre de Crimée éclata, il prit part au blocus de la Mer noire.

C'est au cours de la guerre de Crimée que Léopold Heath se rendit célèbre : il dirigea le débarquement d'Eupatoria le 14 septembre 1854 et participa le 17 octobre de la même année au bombardement de Sébastopol. Nommé capi-

taine du *Sans pareil* en novembre 1854, il accomplit plusieurs actions d'éclat à Balaklava.

Sa conduite héroïque lui valut l'Ordre du Bain, la Légion d'honneur et l'Ordre du Méridien 4^e classe. Lorsqu'il revint à Londres en novembre 1855, Léopold Heath fut reçu triomphalement.

Il resta quelque temps en Grande-Bretagne, où il fut attaché à l'école d'artillerie de Portsmouth, mais en 1867, il reçut le commandement de l'*Oclavia* et servit sur la route des Indes. Il obtint bientôt le grade de commodore. Heath arriva juste à temps pour participer à l'expédition de Bombay sous le commandement de Sir Robert Napier, contre le négus Théodoros d'Abyssinie. Nous savons par ailleurs qu'Henry Morton Stanley suivit également ces opérations militaires comme reporter pour le *New York Herald*.

A l'issue de cette campagne, Léopold Heath fut promu chevalier commandeur de l'Ordre du Bain et aide de camp de la Reine Victoria. Le Parlement britannique lui présenta les remerciements de la Nation. A son retour en Grande-Bretagne, il fut quelque temps vice-président du comité de sélection de la marine, et peu après il fut nommé vice-amiral.

Comme les Anglais avaient insisté auprès de Léopold II pour que participe à la Conférence de Bruxelles un spécialiste en questions navales, le Roi avait invité Léopold Heath. Celui-ci intervint souvent dans les débats et proposa même de faire explorer les côtes africaines par la marine anglaise et française. Il espérait, d'autre part, attirer des Hindous en Afrique centrale, afin de peupler rapidement les terres qu'on allait découvrir.

Le 8 juillet 1884, il fut promu amiral et il siégea jusqu'à sa mort comme juge de paix à Holmwood (Surrey). Il avait épousé au début de l'année 1854, Miss Mary Emma Cuthbert Marsh, qui mourut en 1902 et dont il eut cinq fils et deux filles. Léopold Heath mourut le 7 mai 1907 à Anstie Grange (Holmwood) près de Dorking (Surrey).

Publications : *Letters from the Black Sea* (Londres, 1897).

[J. S.]

9 novembre 1956.

A. Vandeplass.

R. S. Thomson, *Fondation de l'É. I. C.*, Brux., 1933, p. 42. — *Who was who*, 1897-1916, p. 327. — *The Times*, 9 mai 1907. — *Conférence géogr. de Brux.*, 1876, p. 20.

HECKE (VAN) (R. P.) (*Adolphe-Jacques*), Supérieur général de la Congrégation de Scheut, C. I. M. (Gand, 11.2.1855 — Manila, 10.6.1931).

Toute sa vie fut consacrée aux missions. Déjà, le 5 mars 1882, il partait pour la Chine

où il se fixait dans la mission du Kan Sou. Il y reçut, en mai 1898, avis que ses supérieurs le déléguaient au Chapitre général des missions de Chine. Rentré en Belgique pour faire rapport sur l'activité missionnaire en Extrême-Orient, il fut nommé le 17 juin 1887 conseiller du Supérieur général de la Congrégation et directeur du noviciat scheutiste, en Belgique.

Le 24 mai 1898, il réunissait tous les suffrages à l'élection du supérieur général de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie. Appelé à cette dignité, il eut l'occasion de donner son empreinte personnelle aux mesures prises pour l'extension de l'action évangélique à travers le monde. Le grand développement des missions de Scheut au Congo belge est dû en majeure partie à son dynamisme et à son zèle apostolique.

Il participait de façon très active à la rédaction de périodiques missionnaires, tels que les *Missions catholiques de Lyon* et les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Il était chevalier de l'Ordre de la Couronne.

10 décembre 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Archives des Pères de Scheut. — *Mouv. géogr.*, 1907, p. 539.

HEER (*Charles-Jean*), Capitaine-commandant, agent consulaire de Belgique en Suisse (Neufchatel, Suisse, 30.6.1868 — Lugano, 17.11.1922). Fils de Jean-Jacques et de Petitpierre, Caroline-Adèle.

Entré comme soldat à l'armée de son pays, le 15 mai 1888, il était lieutenant le 1^{er} décembre 1889, capitaine-instructeur le 31 décembre 1897 et était licencié le 1^{er} juillet 1900. La carrière des armes lui plaisait cependant et il s'engagea comme lieutenant dans la Légion étrangère où il servit jusqu'au 1^{er} juin 1902. Heer résolut de poursuivre sa carrière en Afrique, s'engagea à l'É. I. C. et quitta Anvers le 16 juillet 1902 en qualité de capitaine de la Force Publique. Le 6 août à Boma, il fut désigné pour l'Uele. Il monta vers Djabir qu'il atteignit le 12 septembre. Quelques mois plus tard, il était chargé du commandement du poste de Libokwa où la situation était assez difficile à ce moment. Heer se conduisit avec bravoure dans des rencontres avec les indigènes. Le 18 août 1903, il était désigné pour le territoire de Nduruma. Le mois suivant, il passait à l'Enclave et arrivait à Lado le 20 octobre 1903. Il resta un peu plus d'un an au Nil, puis fut nommé chef de poste à Dungu (12 janvier 1905). Il y acheva son premier terme, redescendit vers Boma le 21 novembre et rentra en Europe. Il repartit le 1^{er} novembre 1906 et fut commissionné pour commander la Com-

pagnie du Stanley-Pool (novembre 1906). Au cours de ce terme, il fut nommé capitaine-commandant et ensuite adjoint-supérieur de 2^e classe, le 28 janvier 1907. En congé, du 28 septembre 1909 au 13 avril 1910, il reprit dès cette dernière date, le commandement de la Compagnie du Stanley-Pool jusqu'au 2 mai 1912. Il était revenu au Congo depuis novembre 1912 avec le grade de capitaine-commandant, quand il fut envoyé en mission dans l'Ubangi et les Bangala pour assurer le commandement des troupes de ces deux districts. En 1914 il est en congé. Après un court séjour en Suisse il passa en Angleterre où il s'occupa avec dévouement des soldats belges en congé à Londres. Dès avril 1918, Heer retourna dans son pays, y représenta la Belgique comme agent consulaire, puis fut nommé vice-consul le 28 mars 1922. Ses souvenirs du Congo lui tenaient au cœur et il donna sur notre colonie plusieurs conférences, à Lugano où il résidait, et d'autres villes suisses et même à Milan. Il y suscita ainsi un vif intérêt pour notre œuvre colonisatrice.

Chevalier de l'Ordre royal du Lion, porteur de l'Étoile de service à trois raies, et décoré de l'Ordre français de l'Étoile noire du Benin, pour services rendus à l'Afrique équatoriale française.

16 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 4122. — *Bull. Ass. Vét. col.*, déc. 1939, p. 8. — *Trib. cong.*, mai 1922, p. 1 ; 15 déc. 1922, p. 2 ; 24 mars 1910, p. 1.

HEIDE (*Gunnar*), Officier de la Force Publique (Christiania, Norvège, 25.1.1885 — Bruxelles, 19.4.1939). Fils de Hans-Olaf et de Brude, Hanna ; époux de Gotoos, Éva.

Admis à l'École militaire norvégienne en septembre 1903, il en sort sous-lieutenant le 27 octobre 1905. Au début de l'année suivante, il offre ses services à l'État Indépendant du Congo et est engagé en qualité d'officier de la Force Publique. Le 2 avril, il arrive à Boma et, après avoir accompli un stage à la compagnie du Bas-Congo, il est envoyé au Lualaba-Kasai où il accomplira, pour le Gouvernement, cinq séjours successifs comportant près de quinze années de services effectifs, au cours desquels il prendra une part très active à la pacification de cette immense région, participant notamment aux opérations militaires contre les Batshok en 1914. Il avait été nommé lieutenant le 15 avril 1909, pendant le premier congé qu'il était venu passer en Europe. Capitaine en 1914, à la veille du déclenchement des hostilités en Afrique, il est promu capitaine-commandant le 1^{er} janvier 1916 et commande, au cours des opérations dans l'Est-Africain alle-

mand, le XI^e bataillon des troupes coloniales. Engagé avec son unité au combat de Kingenga (A. O. A.), il est blessé le 22 septembre 1917.

Devenu major honoraire de la Force Publique, il sollicite et obtient la naturalisation belge.

En 1923, il s'engage au service de la Société internationale forestière et minière (Forminière) et, dès le 16 février, il retourne au Congo comme secrétaire général de cette société en Afrique. Avant sa mort, survenue à Bruxelles le 19 avril 1939, il effectuera encore, toujours en la même qualité, six séjours au Congo et à son dernier voyage de retour en Europe le 8 novembre 1938, il totalisera trente trois années d'Afrique.

Invalide de guerre, le major Heide était porteur de huit chevrons de front et d'un chevron de blessure. Les services qu'il avait rendus à l'É. I. C. et à la Colonie lui avaient valu l'Étoile de service en or à deux raies ainsi que la rosette d'officier de l'Ordre royal du Lion. Il était également chevalier de l'Ordre de la Couronne avec palme, chevalier de la Légion d'honneur et porteur de la Croix de guerre avec palme, des Médailles commémoratives des Campagnes d'Afrique et de la guerre 1914-1918, de la Médaille de la Victoire et de celle des Vétérans coloniaux.

18 décembre 1951.

A. Lacroix.

[J. J.]

Reg. matr. n° 5390. — *Bull. de l'Ass. des Vét. col.*, mai 1939, p. 22. — *Tribune congolaise*, 30 avril 1939, p. 1. — *Les camp. col. belges 1914-1918*, Brux., 1927-1932, 3 vol., III, pp. 189-190. — Chalus, *Un an au Congo*, Brux., 1925, pp. 207-215, 221 et 227.

HENAU (DE) (*Pierre-Arthur*), Directeur de société (Boucle St-Blaise, Fl. Or., 13.3.1871 — Boma, 6.9.1901). Fils de Pierre-François et de Maussens Octavie.

Engagé au régiment des grenadiers le 13 mars 1887, De Henau était sergent quand il arriva au Congo (3 décembre 1892). Il fut d'abord attaché au service de la Force Publique à Boma, puis désigné le 3 avril 1893 pour le district de Matadi, où il fut attaché au poste de Tumba le 7 juillet 1893.

Sergent-major à la date du 1^{er} juillet 1894, il reçut le commandement du poste le 25 septembre 1894. Atteint de fièvre hématurique, il fut envoyé à Banana (29 novembre 1894).

Nommé sous-lieutenant le 1^{er} mars 1895, il fut désigné pour le poste de Lemba où il demeura du 18 mars 1895 jusqu'à son embarquement à Boma (14 octobre 1895) à l'expiration de son premier terme de service.

De Henau repartit pour le Congo le 1^{er} mai 1896 et fut mis provisoirement à la disposition

des transports. Désigné pour le district de Matabidi, il servit de nouveau à Tumba où il arriva le 23 mai 1896. Nommé lieutenant le 1^{er} juillet 1897, il rentra fin de terme le 10 février 1899.

C'est pour le compte de la Mayumbienne qu'il repartit une fois encore pour l'Afrique, en qualité de directeur de cette société. Mais la mort mit prématurément fin à sa carrière.

Étoile de service à deux raies.

25 juillet 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comeliau.

A nos Hér. col., p. 257. — *Trib. cong.*, 10 déc. 1903, p. 2.

HENDE (VAN) (*Polydore-Edouard*), Officier de la Force Publique (Gand, 20.10.1876 — Usumbura, 2.7.1940). Fils d'Édouard-Emmanuel et de Putteman, Philomène-Christine.

Après ses études moyennes, il s'engagea, le 2 août 1892 au 2^e régiment de ligne et y obtint les galons de sergent le 9 décembre 1895. Dès le début de 1898, il résolut de poursuivre sa carrière militaire en Afrique et partit d'Anvers le 6 janvier, comme sergent de la Force Publique de l'É. I. C. A Boma, le 31 janvier, on le commissionna pour les Bangala ; le 20 mars, il était à Nouvelle-Anvers d'où il partait le 29 septembre, affecté à la région de la N'Giri ; il s'y comporta vaillamment et y reçut les galons de premier sergent le 1^{er} juillet 1899, de sergent-major le 1^{er} janvier 1900, de sous-lieutenant le 1^{er} juillet suivant. Ses qualités militaires le firent choisir le 27 septembre 1900 pour la région des Budja, et Van Hende sut s'y faire obéir et respecter. Fin de terme, il descendit à Nouvelle-Anvers le 24 avril 1901, puis à Boma où il s'embarqua le 18 mai pour rentrer en congé.

Reparti le 21 octobre et attaché cette fois à la Ruzizi-Kivu, le 30 novembre 1901, il atteignit Uvira le 10 avril 1902. On lui confia bientôt le commandement du poste de Nya-Kagimda, le 7 juin 1902, puis le 18 juin 1905, celui de Luvungi, où il accomplit la dernière période de son deuxième terme et d'où il descendit à Boma le 3 juillet 1904 pour regagner la Belgique.

Il allait repartir en qualité de sous-lieutenant, le 27 juillet 1905, commissionné pour l'Uele (région de la Méridi) où il resterait deux ans. Il passa de là, le 14 mai 1907, à la zone du Bomo-kandi, reprit la direction du poste de Dungu le 16 septembre 1907, puis de celui de Yakuluku le 11 janvier 1908. Il poursuivit son engagement jusqu'en novembre 1909 et s'embarqua à Boma pour revenir en Belgique. Il quitta le service de l'État, mais retourna en Afrique pour s'y établir. Il mourut à Usumbura, peu après le début de la seconde guerre mondiale.

Il était porteur de l'Étoile de service à trois raies et chevalier de l'Ordre royal du Lion.

26 mars 1953.

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 2255. — *Circul. de l'Ass. des Vét. col.*, 27 déc. 1940.

HENNEBERT (*Charles-Jules-Louis*), Lieutenant (Velaines, 21.7.1882 — Ghlin, 8.10.1946). Fils de Charles et de Jansegheers, Marie-Sidonie.

Engagé au 1^{er} régiment de ligne le 6 novembre 1900, il le quitta en 1907 pour entrer au service de l'É. I. C. en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique ; il s'embarqua à Anvers le 14 novembre.

Désigné pour le district de l'Aruwimi dès son arrivée à Boma, le 6 décembre, il fut d'abord et provisoirement attaché à la Compagnie de Basoko où il passa à l'État-major le 30 décembre. Une quinzaine plus tard, il était désigné pour le corps de police du Lomami en qualité de chef de poste à Lokelo (13 janvier 1908). Le 1^{er} février il allait exercer les mêmes fonctions à Yakila, où il demanda à prolonger son service jusqu'en avril 1911. Descendu à Boma, il s'y embarqua le 11 mai pour l'Europe d'où il repartit le 4 novembre pour reprendre le commandement de la C¹e de l'Aruwimi ; il fut promu lieutenant à la date du 21 novembre. Les circonstances le firent désigner pour exercer les fonctions d'administrateur territorial dans le district de l'Aruwimi dès le 4 mai 1913 ; sollicité de prolonger son terme de six mois il ne rentra à Boma que le 18 mai 1914. Si, après cette date, Hennebert ne retourne plus en Afrique, il n'en continue pas moins à rester en contact avec la colonie et ses amis coloniaux. Des réflexions intitulées : *La paresse du nègre au Congo*, dictées par ses rapports avec les indigènes au cours de son premier terme ont paru sous sa plume dans l'*Expansion belge* de 1900, p. 27.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et titulaire de l'Étoile de service à deux raies.

14 juin 1956.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 5850. — *Rev. col. belge*, 1^{er} décembre 1946, p. 284. — *Bull. Ass. Vét. col.*, novembre 1946, p. 29.

HENNEBERT (*Georges-F.-M.*), Officier de la Force Publique (Saint-Josse-ten-Noode, 3.4.1865 — Ixelles, 18.4.1941). Fils d'Oscar-L.-J. et Willems, Marie R. V.

Hennebert contracta le 28 juillet 1883 un engagement de six ans à l'armée métropoli-

taine. Le 27 avril 1891, il était détaché à l'Institut cartographique. Il y débarqua le 18 mai suivant, comme sous lieutenant de la Force publique, et fut désigné d'abord pour accompagner l'expédition van Kerkhoven vers le Haut Uele. Il remplaça notamment le sous-lieutenant Mathieu, chef du poste de Bangassou, récemment fondé comme point d'appui par Le Marinel.

Après de départ le Vangèle, Hennebert fut envoyé dans l'Ubangi où, comme disaient les journaux de l'époque, « la nécessité d'officiers de valeur se faisait sentir ». Cette zone était, en effet, un point névralgique aux frontières, non encore délimitées du pays. Léopold II avait des visées très nettes sur le sud du Soudan et les Français également. D'où frictions fréquentes entre avant-gardes des deux pays. Plein d'énergie et de tact, ferme et courtois tout ensemble, Hennebert sut éviter de graves incidents et seconda admirablement Le Marinel, dont il était l'adjoint. Chef de poste à Zongo, il eut aussi à mener l'enquête à laquelle donna lieu la mort du sous-lieutenant Liégeois, massacré dans sa pirogue alors qu'il remontait l'Ubangi (août 1892).

Nommé successivement lieutenant (28 août 1892), puis capitaine de la Force Publique (1^{er} juin 1894), Hennebert rentra en Belgique le 23 août 1894.

Après un congé de détente, il demanda à reprendre sa place au 2^e Guides et fut nommé le 26 décembre 1897 lieutenant de l'armée métropolitaine. En 1898, il fut une seconde fois détaché à l'Institut cartographique (2 septembre 1898) et trois mois plus tard, partit à nouveau pour le Congo (6 décembre 1898) avec le grade de capitaine-commandant de la Force Publique. A ce moment se prolongeait la longue répression de la révolte des Batetelas. Hennebert fut chargé de former une colonne aux Falls et d'aller reformer dans la zone du Tanganika les troupes de l'État. Ainsi fut-il jeté en pleine action et dirigea-t-il la résistance victorieuse de Sungula (20 juillet 1899). Puis avec Hecq, chef de zone, il poursuivit l'ennemi en retraite. Les 8 et 11 octobre, deux batailles décisives eurent lieu à Baraka et Kaboge. Ici, Shanguvu, le chef des révoltés, resta sur le terrain et ses femmes se disposaient à l'emporter. Survint Hennebert, soucieux de s'assurer du fait. Dans le cas où il s'avérerait exact, il voulait pouvoir exhiber des preuves de la mort de ce farouche adversaire : il lui fallait ses insignes et le cadavre à enterrer. Calme et crâne comme toujours, badine à la main (« la seule arme qu'il eût jamais maniée au combat ») et cigarette aux lèvres, il s'approcha de celui qui gisait à terre, tout juste pour recueillir les derniers mots du mourant : « Oui, je suis Shanguvu. Dites à l'homme

aux trois yeux que vous m'avez tué ! » Cette mort était le signal de la fin de la révolte. Le 16 octobre, Uvira était définitivement repris et l'on y commença immédiatement la construction d'un ouvrage fortifié. De ce qui avait été le poste, il ne restait que quelques tas de briques écroulées. « Il n'importe », écrivit Hennebert, nous hissons le drapeau de l'État au bout d'une perche, nous campons parmi les pierres et voilà Uvira réoccupé ! »

Après s'être très activement occupé de la pacification et de la réorganisation de la région, Hennebert rentra en Belgique le 11 octobre 1901, anniversaire de sa dernière bataille.

Cette fois encore, à l'expiration de son congé, il rejoignit son corps en Belgique (31 mars 1902) et fut nommé capitaine en second de l'armée métropolitaine le 26 juin 1906. Mais son esprit, bien souvent, rejoignait ceux qui œuvraient en Afrique et parmi lesquels il avait vécu si ardemment. De loin, il soutenait encore leur action et fut de ceux qui contribuèrent largement à la vulgarisation dans le pays de tout ce qui concernait le Congo. Il écrivit beaucoup d'articles et de façon très élégante. Il parla davantage encore. Conférencier, il apparaissait grand, blond, les traits énergiques et parlait d'une voix qu'il ne forçait jamais, mais qui contraignait l'auditoire à un silence religieux. Il fut, dit-on, l'un des conférenciers les plus applaudis du Cercle Africain, après avoir été « l'un des officiers les plus distingués de l'État Indépendant ».

Mais l'appel de l'Afrique demeurait le plus puissant. A la fin de 1909, Hennebert démissionna du régiment des Guides et partit une troisième fois, pour compte de la Compagnie du Lomami à qui il apportait l'appoint de sa grande expérience des choses et des gens du Congo. Du 20 janvier 1910 au 26 janvier 1911, il occupa les fonctions de directeur en Afrique de cette société. En 1912, il assura par interim la direction d'Europe de la S. A. B. et de la C^{ie} du Lomami. Il fut ensuite commissaire de la C^{ie} du Lomami du 5 avril 1932 au 11 novembre 1940, date à laquelle il démissionna.

Hennebert était chevalier de l'Ordre royal du Lion, décoré de l'Étoile de Service à deux raies, Croix militaire de deuxième classe, chevalier de la Légion d'honneur.

Publications : *Un épisode peu connu du Congo léopoldien : la répression des Batetela* dans la *Revue Belge* des 19 septembre et 1^{er} octobre 1928 ; *Lettres de Baleko* dans *Expansion belge*, 1911, pp. 367-424-489-550-669.

[L. H.]

19 juin 1953.
Marie-Louise Comelïau.

Rec. fin., Bruylant, Brux., 1939, p. 111. — *L'HORIZON*, 11 avril 1925. — *Circul. des Vét. col.*, nov.

1938, p. 5, 20 juin 1941. — *Trib. cong.*, 14 mars 1907, p. 11. — *Belgique col.*, pp. 571-1898, juillet, 1931, pp. 8-9. — *Journal du Congo*, 30 mars 1912. — *Force publique de sa naissance à 1914*, pp. 124, 142, 452, 453, 456, 457. — *Mouv. géogr.*, 7 septembre 1902, p. 430. — *Expans. belge*, 5 septembre 1930, 1910, p. 63. — Alb. Chapaux, *Le Congo*, Ed. Ch. Rozet, Brux., 1894, pp. 210-235. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, tome II, p. 436. — Archives de la C^{ie} du Lomami.

HENRICOT (*Émile-Édouard*), Membre de la Chambre des représentants (Ham-sur-Sambre, 29.1.1838 — Alexandrie, 1.3.1910).

Élève de l'Université de Liège, il y obtint son diplôme d'ingénieur des mines et d'ingénieur civil des arts et manufactures. A la tête d'une grande entreprise sidérurgique de Court-St-Étienne, il y fut pendant vingt-neuf ans conseiller communal et entra au conseil provincial du Brabant en 1882. En 1888, élu à la chambre des représentants comme député libéral progressiste pour l'arrondissement de Nivelles, il occupait toujours son siège au moment des débats occasionnés par la demande de subside de la Compagnie du Chemin de fer du Congo dans la région des Cataractes. Le 19 avril 1898, à l'Assemblée générale de la C. C. F. C., il se fit l'organe des actionnaires pour féliciter le Conseil et plus spécialement le major Thys à l'occasion de l'arrivée de la locomotive au Pool le 16 mars précédent.

Vivement intéressé par le développement économique du Congo, il faisait partie de la C. C. C. I. et en fut commissaire du 19 avril 1902 au 29 août 1908. A cette dernière date, alors que se discutait avec passion la reprise du Congo par la Belgique, Henricot démissionna de la C. C. C. I. afin de pouvoir voter en toute indépendance le projet de reprise.

Il était administrateur de plusieurs sociétés industrielles de Belgique.

Il était titulaire de la croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold.

30 août 1952.
Marthe Coosemans.

La Chambre des Représentants de 1894-95, Brux., Collect. Galerie Nationale, Schepens, 1896, p. 342. — Arch. C. C. C. I. — *Mouv. géogr.*, 1898, p. 220.

HENRION (*Arthur-Marie-Joseph-Désiré*), Lieutenant de la Force Publique (Anvers, 17.3.1874 — Lizerne, Steenstraete, Yser, 23.4.1915).

Volontaire au 13^e de ligne, Henrion s'engagea comme sous-officier à l'État Indépendant du Congo en 1897, partit le 24 août, parvint le 6 septembre à Boma où on le commissionna pour l'expédition du Nil. Au départ de Chaltin, Hanolet avait été chargé d'organiser la résistance aux mahdistes, matés une première fois

à Redjaf le 17 février 1897 par Chaltin. Le 4 juin 1898 cependant, une attaque soudaine des adversaires venait surprendre Redjaf et Henrion prit part au combat qui, une deuxième fois, chassait les derviches et les refoulait vers le Nord. Pour sa courageuse attitude au cours de ce combat, Henrion reçut la médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

On renforça les postes de défense pour éviter une nouvelle surprise ennemie. De Redjaf, une colonne partit vers Lado sous les ordres de Josué Henry ; Henrion faisait partie de l'avant-garde ; il gagna Lado et alla jusqu'à 5^e 30' de latitude où il participa à la fondation du poste retranché de Kéro. Mais toute la région devait être surveillée, car outre les mahdistes, les indigènes harcelaient les troupes de l'État.

Du 22 décembre 1899 au 9 mai 1900, Henrion participa à divers combats contre les Kukus ; on lui confia d'abord le poste de Kadjo-Kadji, puis on l'envoya comme adjoint à Kops au poste de Dufilé. Henrion y fut promu lieutenant le 1^{er} octobre 1899. Le 9 mai 1900, il reprenait le commandement de la station de Kadjo-Kadji. Après un court séjour à Kéro, il se vit assigné au poste d'Amadi ; il regagna donc le district de l'Uele où il resta en fonction jusqu'au 19 mai 1901. Son terme achevé, il entra en Belgique, où il fonda dans la suite une entreprise de ravitaillement. S'intéressant vivement au sort de ses anciens camarades et à leur avenir, il collabora au développement de la Mutuelle congolaise dont il fut nommé commissaire et vice-président le 18 juillet 1901. En 1914, la défense de la patrie le réclamait. Henrion reprit sa place à l'armée et participa à la campagne de l'Yser. Il mourut au combat de Lizerne, près de Steenstraete, le 24 avril 1915.

La guerre finie, ses restes furent transférés de Lizerne à Anvers le 20 octobre 1921.

Henrion était porteur des distinctions honorifiques suivantes :

Croix de guerre avec palmes ; chevalier de l'Ordre de Léopold avec palmes ; Médailles de l'Yser, de la Victoire, commémorative de la guerre 1914-18, Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion ; médaille civique de 2^e classe et Étoile de service.

20 octobre 1952.
Marthe Coosemans.

Journal du Congo, 22 mars 1913. — *Bull. Ass. Vét. col.*, mars 1930, p. 10. — *Trib. cong.*, 17 oct. 1921, p. 2.

HENROTTE (*Charles-Jean-Walthère*), Ingénieur (Liège, 15.9.1884 — Bruxelles, 8.5.1938). Fils de Walthère-Georges-Joseph et de de Darvieux, Jeanne-Caroline-Josèphe.

Incorporé le 18 mai 1904 comme milicien au 4^e régiment de lanciers, Henrotte conquiert le grade d'ingénieur civil des mines (27 octobre 1908) à l'Université de Liège, et un an plus tard celui d'ingénieur électricien.

En 1910, ingénieur du bureau commercial à l'Exposition de Bruxelles, il est engagé par la S^{té} Commerciale et Minière du Congo (constituée le 8 septembre 1910) et s'embarque le 23 décembre 1910 pour Capetown parmi les membres de la mission de prospection que la S. C. M. envoyait au Katanga.

En mars 1912, il passe au service de la S^{té} coloniale de Construction (filiale de la S. C. M., construction du chemin de fer, infrastructure, superstructure, ouvrages d'art), et rentre en Belgique fin 1913.

Il repart pour le Katanga début mai 1914 en qualité de sous-chef puis chef de section pour la construction du chemin de fer du Katanga.

En septembre 1917 il rejoint Londres d'où il repart en novembre 1917 pour l'Afrique. Reconnaissance d'un tracé dans l'Uele pour le chemin de fer Congo-Nil. De 1917 à 1920, en tant qu'ingénieur puis ingénieur en chef, il participe à l'achèvement de la ligne de chemin de fer au Katanga. Construction d'un raccordement ferroviaire minier au Katanga. Exploitation en sous-entreprise d'un gisement de minerais d'étain à Busanga. Installation de la station de pompage, des bassins réservoirs, des sluices pour cassitérite).

Sous-directeur en 1920, il rentre en Belgique en août de la même année. La Société Coloniale de Construction l'emploie de janvier 1921 à février 1922 en France (Arras), puis l'envoie au Katanga encore, en août 1922. Henrotte quitte la Société le 3 avril 1924.

Agent général de la S^{té} Cimenterie et Briqueteries de Tilleul de 1925 à 1930, il repart pour Matadi le 28 août 1930 en qualité d'ingénieur à la C^{ie} du Chemin de Fer du Congo à Matadi jusqu'au 28 juillet 1932. Il y participe à la reconstruction de la ligne Matadi-Léo et aux travaux des ports de Matadi et d'Ango-Ango.

Il repart le 7 février 1933 au Congo belge en qualité de Directeur de la Société des Chemins de Fer Vicinaux du Congo (autre filiale de la S. C. M.) pour la gestion de l'exploitation dans les Uele. Il rentre en Belgique le 15 juillet 1935 pour repartir le 28 décembre 1935. Il rentre en Belgique pour la dernière fois le 25 décembre 1937.

Il meurt à Bruxelles le 8 mai 1938. Henrotte était un homme de ressources dont les qualités professionnelles et le caractère sympathique étaient appréciés partout où il est passé en Afrique.

Il était titulaire de diverses distinctions honorifiques : chevalier de l'Ordre royal du

Lion, chevalier de l'Ordre de la Couronne, médaille commémorative coloniale de 1914-1918.

[R. C.]

7 avril 1954.
L. Dekoster.

HENROTTE (*François*), Capitaine-commandant (Liège, 4.4.1860 — Boma, 2.7.1906). Fils de François et de Donnay, Gertrude-Adèle; époux de Leprince, Ernestine.

Engagé comme canonnière au 7^e régiment d'artillerie, le 1^{er} août 1877, Henrotte entra le 3 mai 1880 à l'École militaire et en sortait le 2 mai 1882 avec le brevet de sous-lieutenant. Il était désigné pour le 9^e de ligne. Poursuivant sa carrière en Belgique, il fut, le 26 mars 1888, nommé lieutenant et l'année suivante détaché à l'Institut cartographique militaire (20 mars 1889). Il était capitaine en second le 25 mars 1896. En 1904, il décidait de partir pour le Congo. Embarqué à Anvers le 17 novembre, il apprit à Boma, le 8 décembre, qu'il était désigné pour l'Ubangi, chargé de l'inspection de la Force Publique. Le 24 janvier 1905, il partait pour le Haut. Il ne résida que quelques mois dans l'Ubangi, car, atteint de dysenterie, il dut, sur avis médical, redescendre vers Boma le 25 juin 1905. Le voyage aggrava son état et il succomba dès son arrivée à Boma le 2 juillet 1905. Il était chevalier de l'Ordre de Léopold.

[A. E.]

12 janvier 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 4948. — *Trib. cong.*, 20 juillet 1905, p. 1.

HENRY (*Émile-Joseph-Ghislain*), Directeur de la Société des Chemins de Fer Vicinaux du Congo (Stave, Namur, 18.11.1881 — Bruxelles, 17.1.1938).

Henry s'orienta vers des carrières commerciales et conquit la licence en sciences commerciales à l'Université du Travail à Charleroi.

Il entre au Service de la Société commerciale et minière du Congo, qui avait été constituée le 8 septembre 1910, en février 1911.

Mobilisé en août 1914 il participe à la campagne et se voit réformé pour invalidité en septembre 1918. Il prend immédiatement service auprès de la Direction de Londres de la S^{té} commerciale et minière du Congo jusque fin 1918. Dès le début de 1919 il se rend en Afrique où il effectue son premier terme de service entrecoupé de courts séjours en Europe. Il repart le 15 février 1923 pour Elisabethville, où il remplit les fonctions de chef comptable de la Société. C'est au cours de ce séjour que la S^{té} commerciale et minière du Congo crée la S^{té}

des Chemins de Fer Vicinaux du Congo « Vici-congo » (constitution le 7 mai 1924).

Henry repart pour le compte de cette Société le 26 octobre 1925 en qualité de chef de service de l'Exploitation de la ligne Aketi-Djamba,

Le rail, parti d'Aketi atteint Djamba au commencement de 1926 et les travaux de construction se poursuivent fiévreusement en direction de Bondo qui est atteint le 1^{er} janvier 1928.

Henry repart pour un quatrième séjour le 29 octobre 1928 en qualité de Directeur des Vicicongo. Sous sa gestion le « vicinal » démontre son utilité et transforme l'économie du Bas-Uele. Aussi est-il décidé de poursuivre la mise en valeur de la région Nord de la Province orientale en poussant le rail vers le Haut-Uele et vers l'Ituri. Ces travaux, qui atteindront Paulis le 31 décembre 1934 et Mungbere le 1^{er} octobre 1937, seront confiés à la Société coloniale de Construction.

Entre-temps, les Vicicongo ont absorbé, le 24 juillet 1930, la Société des Messageries automobiles du Congo (MACO) dont les cars et camions desservaient depuis plusieurs années le réseau routier de l'Uele et Henry s'occupe activement de la réorganisation de ses services.

Enfin, Henry repart pour un cinquième et dernier terme, toujours en qualité de directeur des Vicicongo le 16 décembre 1932.

Après son retour en Belgique, fin août 1933, il remplit auprès de la Société à Bruxelles les fonctions de conseiller jusqu'à son décès le 17 janvier 1938.

Son rude bon sens et sa profonde connaissance des hommes ont fait de Henry l'homme qu'il fallait pour mener à bien une tâche particulièrement difficile.

Henry était chevalier de l'Ordre royal du Lion.

[R. C.]

7 avril 1954.
L. Dekoster.

HÉRIION (*Georges-Hippolyte-Joseph*), Lieutenant de la Force Publique (Marche-en-Famenne, 3.10.1869 — Marche, 14.11.1903). Fils de Louis et de Perin, Henriette-Marie-Joseph.

Entré au premier régiment des lanciers le 7 juin 1887, Hérion était maréchal des logis depuis le 14 avril 1895 quand il entra au service de l'État Indépendant du Congo en qualité de sergent de la Force Publique et s'embarqua à Anvers le 6 juillet 1895. Dès son arrivée à Boma, il fut désigné pour l'expédition du Haut-Uele. Il quitta Boma le 6 août, mais, en route la situation devenant critique dans la région du Kasai, il reçut ordre de gagner Lusambo qu'il atteignit le 9 octobre. Dirigé le 15 sur Luluabourg, il prit part à quelques expéditions

contre insoumis et turbulents et son attitude courageuse le fit nommer premier sergent le 25 mai 1896, sergent-major le 1^{er} mars 1897, adjudant le 1^{er} juillet suivant, sous-lieutenant le 24 décembre. Son terme touchant à sa fin, il rejoignit Lusambo le 4 juin 1898 et, le 3 juillet, Boma où il s'embarqua le 27 pour l'Europe.

Il en repartait six mois plus tard (6 janvier 1899), et regagnait la région du Lualaba-Kasai. Il apprit à Lusambo, le 1^{er} mars, qu'il était désigné pour prendre, dès le 1^{er} mai, le commandement du poste de Kabinda où une mutinerie avait éclaté deux ans plus tôt, mais avait été réprimée par Michaux et De Cock. La situation y exigeait encore, de la part de celui qui en aurait la responsabilité, tact à la fois et fermeté. Hérion s'acquitta de sa tâche avec le doigté qu'on attendait de lui et il fut bientôt nommé lieutenant. L'année suivante, il était chargé du commandement des postes d'Isaka et de Basenge (10 avril 1900). Appelé à Léopoldville le 23 septembre, il fut investi provisoirement de la direction de la station de Dolo (28 septembre).

Enfin, assigné au district de la Ruzizi-Kivu, il était détaché à la ligne télégraphique Irebuc-Quilhatville, le 1^{er} juillet 1901. Il redescendit à Boma le 21 octobre et s'y embarqua le 2 novembre pour l'Europe. Ses séjours en Afrique avaient fortement compromis sa santé, il s'éteignit à Marche deux ans après son retour au pays.

Il était titulaire de l'Étoile de service.

[J. J.]

14 novembre 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1480.

HÉRIION (*Lucien-Alexandre-Joseph*), Major honoraire (Gosselies, 22.2.1882 — Tilff, 13.4.1945). Fils de Lucien-Joseph et de Liber, Zoé.

Incorporé au 5^e de ligne le 22 février 1899, il obtint les galons de sergent le 16 août 1900. Désirant poursuivre en Afrique sa carrière militaire, il s'engagea à l'É. I. C. qui l'admit en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique, en mai 1905. A bord du *Philippeville*, le 25 mai, il se mit en route pour Boma où il se vit attaché à la Ruzizi-Kivu, le 17 juin. Désigné pour le poste de Luvungi, le 14 octobre 1905, il y fut choisi pour participer à la mission géographique qui parcourut la région du 27 juillet 1906 à fin septembre. Le 18 de ce mois, en effet, Hérion reprenait la direction de la colonne mobile de Luvungi. Son premier terme fut court. Pour des raisons que nous ignorons, Hérion demanda à rentrer en Europe, arriva à Uvira le 30 novembre 1906, descendit à Boma le 3 février 1907 pour s'y embarquer à destination de la Bel-

gique où il reprit place dans l'armée au premier Chasseurs à pied en qualité de sous-lieutenant (26 septembre 1907). Cependant, nous le voyons repartir pour l'Afrique le 11 juin 1908, retourner à la Ruzizi-Kivu et y reprendre le commandement de la colonne mobile de Luvungi, le 8 octobre. L'année suivante, il était attaché à la Commission de délimitation des terres indigènes (29 avril 1909).

Commandant de la Compagnie d'Uvira, il fut détaché dans l'Ufumbiro le 5 juillet 1909 et passa de là aux troupes du Katanga le 21 septembre, où il fit partie de l'État-major dès le 1^{er} décembre 1910. Fin de terme, il alla s'embarquer à Beira sur l'*Admiral Castle*, le 10 juin 1911, à destination de l'Europe.

Troisième départ à bord de l'*Élisabethville* en qualité de capitaine, le 16 décembre 1911, il est désigné pour l'inspection de la C^{te} du Tanganika-Moero et ensuite pour être attaché à l'État-major des Troupes du Katanga en février 1912. Nous le trouvons à Élisabethville le 12 avril. Promu capitaine-commandant le 1^{er} juillet 1912, il commande la C^{te} du Tanganika-Moero avec comme point d'attache Kongolo, dès le 31 mai 1913.

En raison de la guerre qui éclate en août 1914, Hérion est autorisé à prolonger son terme. Il est alors chef du secteur de la Lulua (29 août 1914). La garnison de la Lukuga est commandée par Hérion et Kessler quand les Allemands en attaquent la position centrale. Les deux officiers belges recueilleront de leur chef le colonel Muller de chaleureuses félicitations pour leur héroïque attitude lors de cette attaque. Mais Hérion est profondément anémié : quatre longues années de service l'ont fortement handicapé et lorsque Olivet vient le remplacer au front oriental, il rentre en congé en Europe. Cependant, dès le 16 septembre 1915, il repart, cette fois de Marseille, pour rejoindre son poste au front de l'Est africain où il arrive le 10 octobre. Il commande le IX^e Bataillon du Groupe III des troupes du Nord et participe au combat de Ruakadigi le 21 décembre 1915.

Au cours de la 1^{re} campagne offensive dans l'Est africain allemand, il commande le IX^e Bataillon du 3^e régiment de la brigade Nord et se distingue au combat d'Itega le 14 septembre 1916, « où il opère avec calme et sang-froid » un mouvement de repli méthodique de son « bataillon menacé d'enveloppement par les » troupes ennemies et sous un feu violent de « mitrailleuses de gros calibre » (citation à l'ordre du jour).

Au cours de la 2^e campagne offensive de l'Est africain allemand, Hérion commande la réserve. Il ne rentrera en Europe par Dar es Salam que le 5 décembre 1918.

Il prend sa retraite le 9 juin 1922 avec le grade de major honoraire.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre de Léopold II ; officier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre royal du Lion et de l'Ordre de la Couronne ; chevalier de l'Ordre de l'Étoile africaine avec palme et attribution de la Croix de guerre ; Distinguished Service Order ; chevalier de la Légion d'honneur ; Étoile de service en or ; Croix militaire ; Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique, etc...

15 juin 1956.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Les Campagnes col. belges, 1914-1918, Brux., 1927-1932, I, 146, 300, 302, 307, 309 à 311, 314 ; II, 208, 217, 300, 301, 304, 319, 320, 322, 394, 502, 514, 519, 522 ; III, 222, 22^e, 227. — Col. Muller, Les Troupes du Katanga et les Campagnes d'Afrique, p. 15, 30, 31, 53, 55. — Reg. matr. n° 5569.

HERLOW (*Peter-Hendrik*), Ingénieur-mécanicien (Slagelse, Danemark, 5.3.1856 — Aarhus, 5.1.1943). Fils de J. C., fabricant d'armes.

Diplômé comme ingénieur-mécanicien, parlant les langues scandinaves, le français, l'anglais, l'allemand, il était bien préparé pour s'engager à l'É. I. C. où il fut admis le 10 juillet 1884. Il s'embarqua le 16 à bord du *Volta*, à Liverpool, en compagnie du lieutenant Hintze, son compatriote. Arrivé à Boma, il fut envoyé à Isanghila et mis à la disposition de Valcke, chargé du transport du *Stanley* vers le Pool. La précieuse collaboration d'Herlow retint l'attention de ses chefs qui lui confièrent les fonctions de chef de poste à Manyanga-Sud, en décembre 1884, puis à Lutete, en février 1885 ; dans la suite, il fut envoyé à Mpozo pour y remplacer le comte Posse, malade. Revenu à Boma, en juin 1885, Herlow entra en Europe, regagna son pays, et résida à Aarhus où il occupa les fonctions d'ingénieur-inspecteur.

7 avril 1953.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 269. — Jenssen-Tusch *Scandinaver i Congo*, Glydendalske Boghandel, Copenhagen, 1902-1905, pp. 20, 213, 218, 345, 350, 352.

HESTE (VAN) (*Pierre*), Officier de marine (Ostende, 13.7.1853 — R. I.).

Lieutenant de marine engagé par le Comité d'Études du Haut-Congo, il fit partie de l'équipage du steamer *Barga* construit en Belgique par les usines Cockerill en 1879 pour être expédié en Afrique en vue de la reconnaissance et de l'occupation des rives du fleuve Congo par Stanley et son équipe de collaborateurs.

Parti d'Anvers en juin 1879 avec son personnel, le *Barga* arriva à Banana un mois plus tard. Dès juillet, Van Heste était nommé commandant en second du steamer. Il resta à ce poste pendant quelques mois dans le Bas-Congo, puis fut investi du commandement du steamer *Belgique*, qui opérait dans les mêmes sections du fleuve. Van Heste prit part aux opérations de reconnaissance et d'établissement jusqu'en octobre 1880. Malade, il ne put continuer son service et demanda à être rapatrié. Il nous a été impossible de suivre sa trace en Belgique depuis son retour au pays, les registres de sa ville natale ayant subi des destructions du fait de la guerre.

19 octobre 1953.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 45. — E. Devroey et E. Vanderlinden, *Le Bas-Congo, artère vitale de notre colonie*, Brux., 1938, p. 292.

HEUVEL (VAN DEN) (*Georges-Marie-Ferdinand-Emmanuel-Joseph*). Agronome de l'É. I. C. (Gand, 24.1.1870 — Coquilhatville, 1.7.1901). Fils de Ferdinand et de Van Daele, Hortense.

Après avoir fait des études horticoles à Vilvorde, Georges Van den Heuvel orienta d'abord sa carrière vers le Guatemala. Durant six ans, il fut consul de Belgique à Coban, tandis qu'il dirigeait une plantation à Ynupal.

Le 21 avril 1900, il partit pour le Congo comme chef de culture du district de l'Équateur. En cette qualité il assista à la création du Jardin botanique d'Eala. La mort vint brusquement interrompre sa carrière à Coquilhatville.

13 juillet 1953.
Marie-Louise Comeliaux.

[W. R.]

Renseignements familiaux.

HEUVEL (VAN DEN) (*Jules-Norbert-Marie*), Ministre van Justitie (Gent, 16.11.1854 — Gent, 22.10.1926).

Afkomstig van nederige ouders — ze hadden een kleinhandel in gebreide goederen — liet niets in de jeugd van Van den Heuvel vermoeden, dat hij eens een zo eminente figuur in de rechterlijke- en politieke wereld zou geworden zijn. Vader en moeder Van den Heuvel werden pijnlijk getroffen door het opeenvolgend verlies van drie kinderen, die allemaal stierven tengevolge van de kroep. De kleine Jules werd naar een tante te Bernissart gestuurd, van waar hij enkele jaren later terugkwam om zijn voorbereidende studies en zijn humaniora te doen in zijn geboortestad.

In 1873 liet Jules Van den Heuvel zich inschrijven aan de Universiteit van Gent, waar hij de titels behaalde van doctor in de rechten en doctor in de politieke- en bestuurlijke wetenschappen. Hij bewoog een studiebeurs welke hem toeliet zijn studies voort te zetten in het buitenland. Hij volgde cursussen aan de Universiteiten van Parijs, Berlijn en Rome, terwijl hij in Engeland de werking van het gerecht bestudeerde. In 1879 schreef hij zich in bij de Gentse balie. Hij deed zijn stage bij Meester Cruyt, met wiens dochter hij later in het huwelijk trad. Samen met zijn vrienden Albert Nyssens en Fernand de Smet de Naeyer hielp hij het katholieke weekblad *L'Impérial* stichten. In dit blad schreef hij, onder de schuilnaam «Codex», menigvuldige artikels waarin hij de burgerlijke vrijheden verdedigde, en inzonderheid de vrijheid van onderwijs en de vrijheid van vereniging.

In 1881 bewoog Jules Van den Heuvel de Odilon Barrot-prijs, van het «Institut de France» voor zijn studie over de Franse en Engelse jury. In 1883 begon de loopbaan van Van den Heuvel zich af te tekenen. Hij werd professor benoemd aan de Universiteit van Leuven. Hij werd er de baanbreker voor het onderwijzen van het vergelijkend recht. Tijdens een congres, gehouden te Mechelen in 1881, verwekte zijn verslag over het onderwijs in sociale wetenschappen zoveel sensatie, dat het de oprichting van de School voor Politieke en Sociale Wetenschappen te Leuven tot gevolg had.

In het jaar 1899 had het kiesvraagstuk de rechterzijde van het Parlement zodanig verdeeld, dat een regeringscrisis er uit voortvloeide.

Koning Leopold II benoemde Paul de Smet de Naeyer tot kabinetsformateur. Deze bood de portefeuille van Justitie aan Jules Van den Heuvel aan. Gedurende acht jaar nam Van den Heuvel het ambt waar van minister van Justitie. Deze periode van zijn leven bestempelde hij als «huit années pleines de labeur et de charme». Hij herzag het reglement der gevangenen. Hij droeg er steeds zorg voor dat de benoemingen welke hij deed geen aanleiding konden geven tot verdenking van partijdigheid. Indien het nodig was kon hij zich krachtadig verzetten tegen de beslissingen van de Koning. Zo stemde hij niet volledig in met de zienswijze van Leopold II voor wat betrof het behouden van de grote ondernemingen in de kolonie, welke de Belgische soevereiniteit zouden verminderd hebben.

Na zijn ontslag als minister deed Van den Heuvel zijn eerste stappen in de diplomatieke wereld. Hij werd benoemd tot tweede afgevaardigde voor België aan de Conferentie van Den Haag. Hij was tevens één der opstellers van het antwoord op het Duitse Ultimatum in augustus 1914. Hij volgde de regering naar Antwerpen,

en later naar Le Havre. In het begin van 1915 werd hij benoemd tot Belgisch minister bij de Heilige Stoel. Na de wapenstilstand was hij Belgisch afgevaardigde op de vredesconferentie te Parijs, samen met de HH. Paul Hymans en Émile Vandervelde.

Jules Van den Heuvel interesseerde zich voor alle gebeurtenissen welke met Belgisch-Congo verband hielden. Alhoewel hij niet steeds instemde met de opvattingen van Leopold II, zou hij toch van deze laatste getuigen: « il » avait débuté plein d'ardeur, les yeux brillants » d'espérance dans la victoire. Il semblait qu'il » dut, au soir de sa journée, être heureux et triomphant: il était arrivé au succès. Une pointe de » mélancolie se remarquait toutefois dans ses » paroles. Il n'avait pas trouvé suffisamment chez » les Belges, je ne dirai pas de reconnaissance pour » sa personne, mais d'ardeur chaude et violente » pour cette colonie si riche, pour ce trésor si » chèrement obtenu. Il craignait, bien à tort » sans doute, qu'on n'appréciât point le Congo » à sa juste valeur et qu'on ne le défendît pas plus » tard, après sa mort, avec l'énergie et la flamme » qui l'avaient animé pendant toute son existence ».

Van den Heuvel was eveneens een bekende figuur in de industriële wereld. Zo was hij ondermeer voorzitter van de Beheerraad van de « Compagnie Belge Maritime du Congo », en commissaris van de « Société anonyme de la Lys ».

Van den Heuvel had een vast geloof in de toekomstmogelijkheden van onze kolonie, en hij liet dan ook niet na de Belgische jeugd steeds te wijzen op het belang en de rijkdom van Belgisch-Congo.

« Le Congo est le plus beau diamant que nous avons trouvé » verklaarde hij in een toespraak op een banket, gehouden aan boord en ter ere van het indiensttreden van de *Élisabethville*. « Le Congo fait partie de notre héritage, parce » que c'est notre intérêt, parce que cette mission » importe à notre dignité. Quoique la Belgique » soit petite au point de vue de son territoire » elle a l'espoir de devenir une puissance colonisatrice riche et forte. Il faudrait que notre » jeunesse le comprenne, et qu'on répande mieux » cette notion dans le public ».

Jules Van den Heuvel was drager van verscheidene eretekens. Hij was drager van het Grootkruis in de Kroonorde, van het Grootlint in de Leopoldsoorde en van het Grootlint in de Orden van Sint-Gregorius de Grote, van Sint-Anna van Rusland, van de Rode Arend en van het Gouden Zwaard.

Hij droeg de titel van doctor *honoris causa* van de Universiteit van Nancy en aan de Sorbonne.

Op 4 mei 1908 werd hij verkozen tot corres-

ponderend lid van de klasse der Letteren en der Morele en Politieke Wetenschappen van de Koninklijke Belgische Academie, en op 5 mei 1919 tot effectief lid.

Jules Van den Heuvel heeft ons een rijke bibliographie nagelaten. Benevens menigvuldige tijdschriftenartikels schreef hij nog talrijke werken, waaronder wij hier enkele der voornaamste opsommen:

De la révision de la Constitution belge (Bruxelles, Scheppens, 1892, 184 p.). — *Het schenden van de Belgische neutraliteit* ('s-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1915, 32 blz.). — *De la situation légale des Associations sans but lucratif en France et en Belgique* (Brux., Larcier; Paris, Pedone-Lauriel, 1884, 358 p.). — *Berichte über die Verletzung des Völkerrechts in Belgien* (Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1915, XXXVIII-138 p.). — *Le droit maritime* (Bruxelles, Larcier, 1910-1914, 5 vol.). — *Manuel pratique des sociétés mutualistes* (Brux., Scheppens, 1895, 358 p.) (in medewerking met Ém. Tobback).

27 juin 1953.

R. Bonnaerens.

[W. R.]

Rec. fin. (Bruxelles, 1919). — De Seyn, Eug., *Dict. biogr. des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique* (Bruxelles, Éditions l'Avenir, 1936, t. II, p. 1012). — *Tribune congolaise* (Bruxelles, 31 octobre 1926, p. 2; 15 février 1925, p. 2; 16 janvier 1922, p. 1). — Van Iseghem, André, *Les Étapes de l'Annexion du Congo* (Brux., Office de Publication, 1932, pp. 44 et 47). — Daye, Pierre, *Léopold II* (Paris, Fayard et C^{ie}, 1934, pp. 503, 504, 507 et 527). — Banning Émile, *Mémoires politiques et diplomatiques*, p. 44). — *Mouvement géographique* (Bruxelles, 1910, col. 152-153). Comte Louis de Lichtervelde, *Notice sur Jules Van den Heuvel* (Annuaire de l'Académie Royale de Belgique, t. 116, 1950, pp. 87-124).

HEUZE (*Gilles-Joseph*), Capitaine de steamer (Olne, Liège, 1.1.1849 — R. I.). Fils de Gilles-Joseph et de Bissot, Jeanne-Marie-Catherine.

A dix-huit ans, il s'embarquait comme novice ou apprenti sur un bateau américain (1^{er} mai 1867); le métier lui plut et montant en grade d'échelon en échelon, avec un zèle inlassable, il navigua à bord d'un vapeur américain, le *Pudget*, comme maître d'équipage (1^{er} avril 1873), puis comme timonier (1^{er} juin 1876). Déjà bien familiarisé avec la technique de la profession, il alla suivre aux États-Unis les cours d'une école de navigation et subit avec succès l'examen de capitaine au long cours. Il parcourut alors les grandes artères fluviales d'Amérique, le Delaware, l'Hudson, et commanda pendant un an un remorqueur sur le Mississippi. A 37 ans, il postulait un emploi à l'É. I. C., recommandé par les commissaires maritimes du port d'Anvers. Il partit pour le Congo comme capitaine de steamer de 3^e classe à bord du *San Thomé*, le 16 avril 1886. Aux Iles du Cap Vert, il tomba malade et dut s'arrêter quelque temps, puis poursuivit son voyage sur le *Cabo*

Verde et arriva à Boma le 27 juillet. Il fut donc au nombre des pionniers de la première heure. Mais, malade, il ne resta pas longtemps en service sur le fleuve et dut rentrer en Belgique à la mi-septembre. Nous ne savons ce qu'il devint dans la suite, sa commune natale ayant perdu de lui toute trace.

30 août 1952.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr., n° 336.

HEYLEN (*Raphael-Lucien-Joseph-Marie*), Geneesheer (Itegem, 30.4.1856 — Itegem, 19.11.1911). Zoon van Joseph en van Rombauts, Lucie. Gehuwd met Bartholomé, Julienne.

Heylen studeerde respectievelijk aan de Universiteiten te Leuven en te Brussel, en verwierf in augustus 1880 zijn diploma van doctor in de genees-, de heel- en de verloskunde.

In januari 1881, vestigde hij zich als geneesheer te Antwerpen. Hij werd benoemd tot geneesheer bij de Commissie van Openbare Onderstand in september 1881. Later bekam hij een betrekking in het Stuyvenberggasthuis te Antwerpen, en werd er, in augustus 1888, tot geneesheer-diensthofd benoemd.

In april 1892, verliet hij de Scheldestad om een bezoek te brengen aan Frankrijk en de Verenigde Staten van Amerika.

Na zijn terugkeer werd hij voor een periode van drie jaar aangeworven als geneesheer 2^{de} klasse voor rekening van de Onafhankelijke Congostaat. Op 6 april 1893, vertrok hij te Antwerpen met de steamer *Lualaba* en kwam te Boma aan op 1 mei 1893. Daar werd hij aangeuid voor de expeditie van Opper-Uele.

Op 30 mei 1895, werd Heylen tot geneesheer 1^{ste} klasse benoemd. In 1896 echter, bij het verstrijken van zijn dienstterm, keerde hij naar België terug.

Hij was drager van de Dienstster.

30 september 1955.
R. Bonnaerens.

[W. R.]

Mouv. géogr., 1893, p. 29. — Reg. matr. n° 1066.

HEYLEN (*Thomas-Louis*) (Mgr), Prêlat de l'Ordre de Prémontré, évêque de Namur (Casterlé, 5.2.1856 — Namur, 27.10.1941). Fils de Pierre et de Peeters, Marie.

Ses humanités achevées au Collège des Jésuites de Turnhout, il entra le 31 juillet 1875, à l'abbaye norbertine de Tongerlo. Il y fut ordonné prêtre le 11 juin 1881. Il conquist ensuite les titres de docteur en philosophie et de docteur en théologie à l'Université grégorienne de Rome (28 juillet 1883). A son retour à Tongerlo, il y fut nommé professeur de philosophie. Le

1^{er} juin 1887, il en était élu et consacré prêlat, tout en y gardant jusqu'en 1897, la chaire de philosophie qui lui avait été confiée à son retour de la Ville éternelle.

En 1896, le roi Léopold II proposait au prêlat de fonder au Congo une mission norbertine. Dès 1897, le prêlat faisait sien le propos du souverain, lui promettant d'entreprendre au plus tôt les démarches à faire auprès du Vatican. Il se rendit dès le 7 novembre, à Rome et obtint du Saint-Père, le pape Léon XIII, qui l'avait dès ce temps en très particulière estime, une audience en suite de laquelle la Propagande assigna l'Uele comme terre de mission aux prémontrés de Tongerlo. Dès le 12 mai 1898, la nouvelle Mission était érigée en préfecture apostolique.

Ayant appelé à la charge de cette préfecture le chanoine Deckers, celui-ci reçut la bénédiction abbatiale à Tongerlo, puis se prépara à partir et emmener au cœur de l'Uele les chanoines Pauly et Van Hoof ainsi que les frères Puts et Schellekens. Avant de se mettre en route, cependant, les futurs missionnaires furent encore conduits par Mgr Heylen, à Rome, pour y recevoir la bénédiction du Saint-Père. A leur retour de Rome, ils furent reçus par le Roi-Souverain, puis conduits à Anvers par leur Prêlat lui-même, pour y prendre passage, le 6 juin 1898, à bord du *Coomassie*. La Mission de l'Uele prit en très peu de temps un magnifique essor.

Le 23 octobre 1899, le prêlat de Tongerlo était préconisé évêque de Namur et, le 30 novembre suivant, il était sacré dans la cathédrale de Saint-Aubain. Malgré ses origines flamandes, le nouvel évêque sut bientôt conquérir son clergé par la vivacité de sa foi, la mansuétude de son caractère et la sûreté de sa doctrine. Sa charité le fit bientôt aimer de tous, singulièrement des humbles. Considérant la plus large culture comme indispensable aux membres du clergé, il se tint en rapports constants avec l'Université catholique de Louvain aux facultés de laquelle il aimait à inscrire les meilleurs de ses jeunes prêtres, spécialement en théologie, en droit canon et en philosophie et lettres.

Au cours de la première guerre mondiale (1914-1918), l'évêque de Namur se distingua par une attitude de résistance très nette à l'occupant. Aussi bien son diocèse avait-il été la grande victime des atrocités allemandes du début de la guerre, à Andenne, à Tamines, à Dinant et dans le Luxembourg.

Président du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux, il avait présidé de nombreux congrès de l'espèce dans les principales capitales des pays d'obéissance romaine.

Il mourut le 27 octobre 1941, assistant au

Trône pontifical et comte romain, officier de l'Ordre de Léopold, grand cordon de l'Ordre de la Couronne, chevalier de l'Ordre de Léopold II, grand cordon de l'Ordre équestre du Saint Sépulcre, grand cordon du Grand Mérite de Hongrie, chevalier du British Empire, titulaire de la croix de guerre française avec palme, etc.

[J. J.]

21 décembre 1953.

Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., Brux., 1898, p. 74. — Fr. Massignon, *Hist. de l'É. I. C.*, Namur, Picard-Balon, 1913, II, p. 322. — D. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo*, Brux., 1934, p. 3. — *Ann. de l'Univ. cath. de Louvain*, 1941-1941, p. 418. — Chan. De Mey et Gevaerts, *Tusschen-Uele en Itimbiri*, Tongerlo, 1948, 17, p. 3.

HEYMANS (*Florent-François-Marie*), Officier bij de Weermacht (Ninove, 26.2.1862 — V. O.). Zoon van Rumold en van Machaux, Lucie

Hij deed volledige beroepsstudiën aan het College te Carlsburg en slaagde in het examen van onderluitenant. Op 5 april 1885 werd hij bij het regiment der grenadiers ingelijfd. Gedurende zijn loopbaan bij deze eenheid werd hij op 1 mei 1886 en op 1 februari 1889 respectievelijk tot sergeant en tot sergeant-majoor benoemd. Op 26 maart 1890 werd hij tot onderluitenant bevorderd en naar het 12^e linieregiment overgeplaatst. In deze laatste hoedanigheid bekwaam hij op 3 november daarop zijn overplaatsing naar de Weermacht van de Onafhankelijke Congostaat. In mei 1891 werd hij voor Banzystad aangewezen om er luitenant Hanolet te vervangen, die met verlof naar België terugkeerde. Op 11 februari 1892 en op 1 december 1893 werd hij respectievelijk tot luitenant en tot kapitein benoemd. Nadat hij op 1^{ste} juni kapitein-commandant 2^e klas benoemd werd, kreeg hij opdracht een verkenningstocht in de streek van Mongala uit te voeren. Vervolgens werd hij op 25 oktober 1895 tot hoofd van de zone Banzystad aangewezen en, op 1 oktober daarop, bekwaam hij de bevordering tot kapitein-commandant 1^e klas. Van oktober tot december 1897 volbracht hij een studiezending in de Ubangi.

Op 26 december 1897 keerde hij naar België terug.

Voor bewezen diensten aan de Onafhankelijke Congostaat werd hem de eervolle onderscheiding van de Dienstster met 2 strepen toegekend en tevens werd hij op 20 juni 1897 benoemd tot ridder in de Koninklijke Orde van de Leeuw.

In *Belgique Coloniale* werden volgende artikelen van hem gepubliceerd: *La Zone de Mokoangai*, 1896, blz. 342. — *Exploration de la Lua*, 1897, blz. 404 en 405.

17 december 1951.

A. Verlinden.

[W. R.]

Reg. matr. n^o 653. — Alb. Chapaux, *Le Congo*, Éd. Ch. Rozet, Brux., 1894, blz. 210. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, blz. 116.

HILLEBRANDT (*Hendrik*), Leke missie-helper (Venloo, Holl., 23.4.1850 — Maison-Carrée, Algiers, 12.10.1896). Zoon van Hendrik en Anna Wizer.

Oud-pauselijke zouaaf, beantwoordt hij de oproep van M^{re} Lavigerie tot de oud-zouaven en vergezelt de derde karavaan der Witte Paters, samen met de Belgen Staes en Taillieu, de Fransen Joubert en Boyer en de Hollanders Visser, De Groot en Van Meel.

De derde karavaan verlaat Algiers op 8 november 1880, met opdracht een missiepost te stichten te Mdaburu. De reis te zee en te lande was voorspoedig. Op 5 maart 1881 bereikte men Mdaburu, een plaats gelegen tussen Ugogo en de wouden Mgunda Mkali.

Dokter Van den Heuvel doet Mdaburu aan op 13 september, op zijn terugreis naar de kust. Een maand later op 18 oktober begeeft Hillebrandt zich op weg naar Tabora, met Paters Randabel, Ménard en de leke helper Visser. Van uit Tabora gaat het naar Ujiji met dezelfde reisgenoten en daarbij P. Guillet en Blanc en kapitein Joubert op 3 december 1881.

Wegens de moedwil der dragers, zijn PP. Ménard en Blanc en Visser halverwege verplicht naar Tabora terug te keren. Het overblijvende deel der karavaan komt behouden te Ujiji aan op 7 februari 1882, steekt het meer over en ontscheept te Masanze op 3 maart.

Weldra valt Hillebrandt ziek en ziet zich verplicht naar Europa terug te keren. Hij verlaat Ujiji op 20 november 1883, voegt zich te Tabora bij de karavaan van M^{re} Livinhac en ontscheept te Algiers op 19 mei 1884.

Hij treedt in het postulaat voor missiebroeders te Sint-Lambertus-Woluwe op 24 oktober 1884, doet zijn noviciaat te Maison-Carrée en wordt opgenomen in de sociëteit der Witte Paters als Broeder Bernardus op 6 februari 1887.

[W. R.] Maart 1952.
P. M. Vanneste.

HIRTH (*Jean-Joseph*) (M^{re}), Missionnaire d'Afrique, Père Blanc, évêque titulaire de Théveste (Thebessa), premier vicaire apostolique du Kivu-Ruanda (Niederspechbach, 25.3.1854 — Kabgayi, 6.1.1931). Fils de Johan et de Sauner, Cathérine.

Monseigneur Hirth est un enfant de cette vaillante Alsace, qui fournit aux missions des ouvriers aussi nombreux qu'appréciés pour leur constance et leur intrépidité. Son père, qui était instituteur, organiste et secrétaire commu-

nal, lui donna ses premières leçons. C'est ainsi que sur les genoux d'un père bien-aimé, Dieu préparait de loin la vocation du fils. Il semble bien que le jeune Hirth songea de bonne heure à se faire prêtre. Déjà à l'école du village natal il apprit les premiers éléments de la langue latine. Il commença ses humanités au gymnase d'Alt-kirch, les continua aux petits séminaires de la Chapelle sous Rougemont et de Zillisheim et les acheva à Luxeuil. Durant les trois années qu'il étudia à Zillisheim, l'énergique jeune homme ne craignit pas de faire chaque jour 15 km à pied de la maison paternelle au séminaire et retour. Cette marche journalière n'aura pas peu contribué à le fortifier corporellement, à tremper son âme et à le préparer à ses courses apostoliques futures.

Après la guerre franco-allemande, la famille Hirth opta pour la France. Mais cette option trop tardive ne fut pas reconnue par l'Allemagne, ce qui fut cause que M^{sr} Hirth posséda deux nationalités, particularité qui l'aida plus tard dans plusieurs circonstances de son ministère. En octobre 1873, il entra au grand séminaire de Nancy. On s'y félicita hautement d'une telle acquisition. Sa maturité, la rectitude de son esprit, la délicatesse de son cœur annonçaient déjà un prêtre d'élite, un homme de Dieu dans la plus juste acception du mot. Il en était à sa première année de théologie, quand à la suite d'un entretien avec le R. P. Charmetant, le grand recruteur des Pères Blancs de cette époque, il se décida à se dévouer aux missions d'Afrique, dans la Société fondée par M^{sr} Lavigerie. Après sa seconde année de théologie à Nancy, il se mit en route pour Maison-Carrée et entra au noviciat des Pères Blancs (4 octobre 1875).

Le Supérieur de Nancy n'avait eu que de bons renseignements à donner. Il ajoutait : « Sa santé me paraît un peu faible pour vos missions ; mais il a du courage et si Dieu l'appelle, Il lui donnera des forces ». Le digne supérieur fut un bon prophète : malgré une santé qui laissa souvent bien à désirer, M^{sr} Hirth a trouvé la force de créer des œuvres magnifiques dans les circonstances les plus difficiles. En 1875, l'abbé Hirth était un jeune homme de taille assez élancée et n'avait pas les apparences qui attestent une constitution robuste. Celui à qui il s'adressa en débarquant à Maison-Carrée, pour demander le chemin conduisant chez les missionnaires, le lui indiqua à regret, avouait-il dans la suite. On ne devinerait pas le motif de son scrupule. Nouveau venu peut-être dans la contrée, ou fréquentant peu les Pères Blancs, il était persuadé que leur établissement, orphelinat et séminaire, était le pendant du bordj quadrangulaire qui a donné son nom à la localité et qui servait alors de pénitencier militaire

et il se disait : Qu'à donc pu faire ce jeune curé, encore imberbe et de mine candide, pour qu'on l'envoie parmi les détenus ? Volontiers sans doute il l'aurait aidé à s'évader.

Le 18 octobre 1875, l'abbé Hirth reçut l'habit des Pères Blancs et commença le noviciat pénible des premiers Pères Blancs sous la conduite du P. Charbonnier, futur évêque et vicaire apostolique du Tanganika. Ce noviciat se couronna le 12 octobre suivant par la consécration du frère Jean-Joseph Hirth à l'œuvre des Pères Blancs. Il passa ensuite au scolasticat, que dirigeait le P. Livinhac, futur supérieur général de la Société, pour y achever l'étude de la théologie, commencée à Nancy. Enfin le 15 septembre 1878, M^{sr} Lavigerie lui conféra la prêtrise dans la basilique de N.-D. d'Afrique près d'Alger.

Le P. Hirth fut nommé directeur et plus tard supérieur du noviciat des frères-coadjuteurs, où sa connaissance de la langue allemande et son esprit de condescendante charité produisirent les meilleurs fruits. Appelé ensuite à l'école apostolique de Saint-Eugène, il y enseigna avec talent et dirigea avec habileté ces jeunes gens. Ses succès auprès de ses élèves de la classe de rhétorique le firent sans doute remarquer de ses supérieurs. Le 24 septembre 1882, il s'embarqua pour Jérusalem, où il serait spécialement chargé des enfants, qui furent le noyau du séminaire melkite, fondé par le cardinal Lavigerie en cette année 1882. Il en a été le premier directeur. Lors de son arrivée, tout manquait au séminaire Sainte-Anne de Jérusalem, jusqu'aux élèves. La première année la nouvelle école n'en comptait pas dix. Ce n'était vraiment pas suffisant. Pour en augmenter le nombre, il fallait dissiper pas mal de malentendus, de préjugés, en un mot donner confiance aux Grecs. Le P. Hirth y employa ses vacances. A cheval, il parcourut la Palestine d'alors, visita les évêques, les intéressa à l'œuvre, rassembla les enfants. Après trois ans le séminaire comptait 62 élèves. En 1886, les premières recrues purent entrer au grand séminaire. Ils y avaient été préparés par une sérieuse formation humaniste et l'étude des langues. Les chants de la liturgie grecque, exécutés d'une façon impeccable sous la direction du P. Hirth, répandaient la bonne renommée du séminaire dans la Palestine et les pays environnants. C'est aussi sous sa conduite que les séminaristes en guise de travail manuel dégagèrent l'entrée de la Piscine Probatique. S'il est certain qu'en quittant le séminaire le P. Hirth y laissa une partie de son cœur, il n'est pas moins certain que Sainte-Anne de Jérusalem a conservé son empreinte et son souvenir.

Ce fut encore en qualité de directeur qu'il fut rappelé à l'école apostolique de Saint-

Eugène, quand, après quatre années de séjour à Jérusalem et fatigué par un climat pénible, le retour en Afrique lui fut prescrit par les médecins. Là aussi il sut à la satisfaction de tous remplir ses fonctions délicates. Toujours affable et bienveillant sans faiblesse, d'une douce familiarité, pieux et homme d'une foi profonde, il était le type de l'éducateur chrétien. Par ailleurs il était savant en tout ce qui lui convenait de savoir.

Mais le P. Hirth songeait toujours aux missions lointaines et demandait à rejoindre sur les rives du lac Victoria-Nyanza son professeur de théologie, M^{re} Livinhac, devenu vicaire apostolique de cette mission. En mars 1887, ses instances eurent un plein succès : il fut désigné comme chef de la sixième caravane des Pères Blancs pour le centre africain. Après quelques jours passés au village natal au milieu des siens, il s'embarqua le 10 mai à Marseille. Débarqué à Zanzibar le 15 juin, la caravane s'organisa à Bagamoyo et se mit en route le 7 juillet. Voyage atroce à l'époque ! Trois mois durant, nos voyageurs peinèrent au long des sentiers de la brousse africaine dans l'eau, dans la boue des marais, sous un soleil de feu, au milieu des périls et des tracasseries de toute sorte, avec la fièvre comme compagne inséparable. M^{re} Livinhac, qui venait de consacrer M^{re} Charbonnier à Kipalapala, alla au-devant de la caravane, la rencontra à l'Ujwi le 19 septembre et sans perdre de temps, avec le P. Hirth et le frère Raymond, prit le chemin du Bukumbi, au sud du lac Nyanza. Le 13 octobre, nos voyageurs atteignirent la mission de N.-D. de Kamoga. Cette station avait été fondée au mois d'avril 1883. Elle devait abriter au moins temporairement les missionnaires du Buganda, qui s'étaient exilés volontairement avec leurs enfants rachetés, l'hostilité sourde du roi Mwanga légitimant des craintes bien fondées pour la sécurité de tous les étrangers au Buganda.

A son arrivée, le P. Hirth fut nommé à cette mission, tandis que M^{re} Livinhac continuait son voyage vers le Buganda. A Kamoga, on bâtissait, on cultivait la terre, on creusait un puits, on faisait la classe. Comme partout ailleurs dans leurs missions de ce temps, les pères y rachetèrent de nombreux esclaves et recueillirent des orphelins, qu'ils instruisirent et éduquèrent chrétiennement. Par ailleurs, ils avaient réussi à gagner la confiance des indigènes du Bukumbi et ils pouvaient circuler et enseigner librement dans les villages. Mais les conversions étaient rares. En somme durant longtemps, il n'y eut que les enfants rachetés et les orphelins auxquels on put conférer le baptême. Parmi ceux-ci se trouva l'enfant d'un des martyrs du Buganda, morts pour la foi en 1885-1886. Baptisé sous le nom d'Arène, il se mit

plus tard avec ses amis à apprendre le latin. Le P. Hirth songeait-il déjà en ce temps à former des prêtres indigènes, œuvre qui le préoccupa toute sa vie ?

Lorsque le P. Girault fut nommé provicaire de l'Unyanyembe, le P. Hirth lui succéda en qualité de supérieur de la mission de Kamoga. Les trois années qu'il y passa furent des années pleines de labeurs et d'inquiétudes, préludant aux événements dramatiques, qui vont marquer les années suivantes. Au Buganda, les Musulmans s'étaient révoltés contre le roi Mwanga, l'avaient chassé du trône et remplacé par Kiwewa. Une deuxième fois les missionnaires avaient dû quitter le Buganda. A travers mille périls, M^{re} Livinhac et les autres missionnaires, ensemble avec deux ministres protestants et une vingtaine de chrétiens, abordèrent à Kamoga, dans la nuit du 3 novembre 1888. La mission de Sainte-Marie de Rubaga avait été pillée ; Monseigneur et ses confrères emprisonnés. Embarqués sur le boutre des Anglais, ils eurent leur navire éventré par un hippopotame. Au Buganda, chrétiens et musulmans s'entretuaient ; le Bukumbi était désolé par la guerre entre chefs et menacé par les mahométans et leurs partisans ; la côte de l'océan indien était en feu ; près de Dar-es-Salam, les Bénédictins bavares sont massacrés. Durant de longs mois, toutes les communications avec la côte et l'Europe sont interrompues.

L'année 1889 sera marquée d'événements importants dans la vie du Père Hirth. En septembre de cette année, M^{re} Livinhac avait été mis à la tête de la Société des Pères Blancs. Le 4 décembre, le P. Hirth était préconisé évêque titulaire de Théveste (Thebessa) et désigné pour remplacer M^{re} Livinhac dans sa charge de vicaire apostolique du Nyanza. « Les vertus, les talents et le zèle qui le caractérisent le rendent digne de cet honneur ». L'annonce de sa promotion parvint au supérieur de Kamoga au mois de mars 1890, avec l'ordre à transmettre à M^{re} Livinhac de revenir à Alger après l'avoir sacré. La route étant peu sûre, le P. Bresson, supérieur de la procure à Zanzibar, choisit quelques hommes d'élite pour envoyer le courrier à Bukumbi. Un résumé des ordres fut glissé entre les doubles semelles de cuir des sandales du chef de la caravane ; un autre mis en sachel, fortement serré sous le bras d'un porteur. En route, les porteurs furent attaqués, abandonnèrent leurs charges et s'enfuirent. Seul l'homme au sachel parvint jusqu'à Bukumbi. Tout le courrier fut perdu.

Le 25 mai 1890, M^{re} Livinhac sacra son confrère dans l'humble chapelle de Kamoga. Heureuse pauvreté des missionnaires ! La tuni-celle et la dalmatique rouge de M^{re} Hirth durent être taillés sur place dans une pièce d'étoffe

de traite. La caisse-chapelle de M^{gr} Bridoux, arrivée par une erreur providentielle à Bukumbi, fournit le reste.

Le 15 novembre, M^{gr} Hirth se mit en route pour le Buganda, la partie la plus intéressante de son vicariat. Une maladie grave, durant laquelle il reçut même les derniers sacrements, l'avait empêché d'entreprendre ce voyage plus tôt. Il était accompagné du P. Achte, arrivé à Kamoga le 8 septembre, en compagnie du P. Schynse (Voir *Biogr. Col., Belge*, T. IV, col. 823). C'était sa première visite à la mission de Rubaga, relevée de ses ruines et qui comptait alors 1.200 baptisés et 12.000 catéchumènes. Le voyage sur le lac fut pénible et plein de dangers. On y mettait alors 12, 15, 18 jours, davantage même. L'infatigable M^{gr} Hirth trouvait moyen, malgré l'intense réverbération, de terminer en barque toute une volumineuse correspondance. Pour la première fois, M^{gr} Hirth abordait la terre des martyrs. Le P. Lourdel venait de mourir à la peine ; le personnel réduit ne pouvait suffire à l'immense besogne des instructions et des confessions préparatoires aux fêtes de Noël. M^{gr} Hirth s'offrit simplement à faire les baptêmes. Le 24 décembre, il versait l'eau sainte sur les fronts de 407 néophytes. Il y mit 9 heures, depuis 11 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir.

Mais ce n'était pas à Rubaga seul que la religion catholique se répandait rapidement. Tout le Buganda était ébranlé et c'est par centaines que les Noirs assistaient aux instructions et demandaient le baptême. Aussi quel enthousiasme lorsque M^{gr} Hirth revint une deuxième fois au Buganda, avec un renfort de 7 nouveaux missionnaires, 2 frères et deux catéchistes noirs (février 1891). Mais cet enthousiasme même et les rapides progrès du catholicisme exaspérèrent l'animosité des protestants et accrurent la défiance des officiers anglais, qui voulaient à tout prix imposer au roi Mwanga le drapeau de la Compagnie des Indes.

Les catholiques et les protestants s'étaient unis pour chasser les musulmans et rétablir Mwanga sur le trône. L'occupation du pays par les forces de l'Angleterre fit croire aux protestants qu'il n'y avait place au Buganda que pour eux. Infidèles à leur serment d'union et poussés au moins indirectement par les Anglicans de la *Church Missionary Society*, ils firent subir aux catholiques vexations sur vexations et persécutions de toutes sortes. Il n'y avait plus d'injustices qu'ils n'osassent se permettre contre les catholiques. A ceux-ci rien ne servait de faire appel aux tribunaux, même pas à celui de l'officier anglais qui commandait au fort de Kampala. Ils savaient d'avance que leur cause était perdue. Le résident Williams n'avait-il pas déclaré qu'il était résolu

à éliminer un des partis par la force ? M^{gr} Hirth n'hésita pas à lui écrire une lettre, datée du 14 juillet 1891, disant notamment : « Il faudrait que dès maintenant tout le monde » comprit que votre gouvernement n'est pas » venu faire ici une œuvre de parti. Jusqu'ici » le parti catholique tout entier ainsi que tout » ce qui reste de païens ont cru que vous étiez » venu uniquement pour faire triompher le » protestantisme, et voilà pourquoi au fond, la » grande majorité du pays s'est défiée de vos » actes comme de vos discours. C'est un malheur » que vous n'éloignerez que du jour où vos jugements rendus et des lois équitables démontreront clairement que vous êtes venu pour le bien et la prospérité de toute la nation et non d'une fraction seulement ». Et au capitaine Lugard il écrivait le 23 janvier 1892 : « La guerre est allumée uniquement parce qu'on est con vaincu que toutes vos forces sont mises au service de la cause protestante, qui est loin, » vous le savez, d'être embrassée par tout l'Uganda... Si les catholiques n'ont plus rien » à espérer, ils défendront leur foi et si leurs » forces les trahissent, ils mourront, ou bien ils » iront demander à une terre plus hospitalière » la liberté de suivre leur religion ».

Langage énergique sans doute, mais paroles de bons sens et conseils sages, qui cependant ne furent pas pris en considération. Car la nuit suivante même le fort de Kampala mit à la disposition des protestants une grande quantité de fusils et de munitions. Il fallait en finir avec les catholiques. Le lendemain 24 janvier 1892 la guerre éclata à Rubaga même. Les catholiques attaqués se défendirent. Cinq fois de suite, avec sa troupe, Gabriel, le chef des catholiques, accula les bandes des protestants jusque sous le fort anglais. Tous ses coups portaient ; rien ne put tenir devant lui. Cependant, les deux mitrailleuses du fort entrèrent en action et fauchèrent ses guerriers devant lui... Gabriel dut s'arrêter ; les munitions lui manquaient ainsi qu'à ses hommes. Il se replia sur le palais du Roi et emmena celui-ci à l'île de Bulingugwe. Les catholiques étaient vaincus !

Entre-temps, que devenait la mission catholique sur la colline de Rubaga ? Par mesure de prudence, M^{gr} Hirth avait posté quelques-uns de ses plus grands enfants aux alentours de la mission. Mais que pouvait une poignée de jeunes gens mal armés, contre le flot des ennemis, avides de meurtre et de pillage ? M^{gr} Hirth, avec ses missionnaires, les femmes et les enfants, s'était retiré dans une construction en terre, qui servait de magasin. Ils durent assister impuissants à l'incendie de l'église et des autres bâtiments couverts de paille. François Goge, le médecin-catéchiste, tombe mort devant la porte, frappé au cœur. Toute la mission, en

dehors du magasin, n'est qu'un immense brasier. Les flammes sont si près qu'elles viennent toucher les habits de François. Monseigneur sort pour éteindre le feu qui va dévorer son cadavre. Une balle siffle au-dessus de sa tête. Tous supplient Monseigneur de se mettre à l'abri. Il rentre au magasin, donne l'absolution aux missionnaires et aux chrétiens et baptise les femmes et les enfants encore païens. Pas un cri, pas une larme. Les Baganda savent mourir ! Deux jeunes gens se dévouent pour aller au fort, implorer aide et protection. Après deux mortelles heures d'attente, le capitaine Williams arrive, suivi plus tard du capitaine Lugard. Au coucher du soleil, tous partent au fort avec les deux capitaines. Mais quel spectacle présente la mission ! Tout est brûlé ; seul le magasin reste debout.

Le 26, Monseigneur et le groupe qui l'accompagne est autorisé à se rendre à l'île de Bulingugwe, au milieu des chrétiens rassemblés en cet endroit. Rien ne faisait présager alors le massacre, qui devait y avoir lieu le 30 suivant. Williams avec ses soldats se présente devant l'île, à 10 heures, et commence à faire marcher sa mitrailleuse. Il débarque sur l'île. Les catholiques dépourvus de munitions sont bientôt repoussés. Et pendant que les soldats canardent sans merci la foule, composée en grande partie de femmes et d'enfants, massée sur le bord du lac, les missionnaires sont entourés, insultés, dépouillés et frappés, puis entassés sur une barque, qui les conduit à la terre ferme. Le capitaine Williams est là, debout derrière sa mitrailleuse, comme un invincible guerrier. Il déclare aux Pères qu'ils sont ses prisonniers et les fait conduire au fort de Kampala, où ils resteront presque dénués de tout, insultés et bafoués par les musulmans, dans une misérable situation. Durant ce temps, le Roi voyant la tournure que prenaient les événements, saisit l'évêque séparé de ses missionnaires, par la main et l'entraîne dans sa barque, qui fut bientôt au large. Durant trois semaines Mgr Hirth erra de port en port, de village en village, jusqu'à ce qu'il parvint au Buddu. C'est là, au village de Kaggya, que les prisonniers de Kampala eurent le bonheur de retrouver Monseigneur (18 mars 1892). Le 2 mars, le capitaine Lugard les avait relâchés, avec mission de porter une lettre au Roi, l'engageant à revenir dans son royaume. « Comment se terminera pour nous » cette terrible épreuve ? se demandait l'évêque. » Humainement parlant toutes nos espérances » semblent détruites : nos gens sont dispersés, » beaucoup de chefs tués, nos stations détruites, » nos églises brûlées, les femmes et les enfants » enlevés par milliers, tous les baptêmes suspendus. Mais je n'en suis pas moins sûr que » Dieu ressuscitera la foi au Nyanza ». C'est

bien là le langage d'un homme de foi, d'une âme bien trempée, du pasteur des âmes puisant sa confiance et sa force en Dieu. Comment d'ailleurs eût-il pu en être autrement à la vue de la constance des chrétiens, de l'élan admirable des foules vers la religion, même au milieu des pires calamités ? C'en était une en effet. Les six missions du Buganda étaient détruites, une trentaine de chapelles réduites en cendre, la cathédrale de Rubaga brûlée.

Le capitaine Lugard avait promis un partage équitable du pays. Or, le traité de paix du 5 avril 1892, signé à Kampala, concédait aux catholiques seul le pays du Buddu, soit environ la septième partie du Buganda. Défense était faite aux missionnaires de faire de la propagande et d'établir des missions en dehors du Buddu, sans autorisation préalable. Ce ne fut que plus tard au mois de juin que les missionnaires obtinrent la permission de relever leur résidence à Rubaga, mais en même temps défense leur fut faite de construire de nouvelles maisons en briques. D'ailleurs, les persécutions, les incendies, les razzias contre les catholiques continuèrent et il faudra encore des mois avant que le pays ne retrouve la paix et la tranquillité.

Mgr Hirth s'était retiré au Kiziba (en territoire allemand), où un peu plus tard se fonda le poste de Kashozi, dans le district de Bukoba. Après les événements sanglants à Rubaga et à Bulingugwe, des centaines de Baganda catholiques s'étaient exilés au Buddu. C'est ainsi que dans une pauvreté extrême fut fondée la mission de Villa-Maria (15 mai 1892) et celle de Bikira-Maria (15 juillet 1892), toutes deux au Buddu.

En ce même mois de juillet, Mgr Hirth regagna Kamoga, au sud du lac. Il ne reparut à Rubaga que le 20 décembre, avec Kimbugwe et une dizaine de chefs catholiques, tous appelés à témoigner devant une commission d'enquête et à discuter avec elle la question des réparations dues à la mission. Mgr Hirth fut le principal témoin dans cette affaire et eut à répondre à de nombreuses questions qui lui furent posées. Finalement, l'innocence des missionnaires catholiques fut reconnue et une indemnité accordée par le gouvernement anglais. La commission n'était pas compétente pour changer le traité du 5 avril 1892. Il faudra attendre l'arrivée au Buganda de Sir G. Portal, la suppression de la Compagnie de l'Est-Africain Britannique et la proclamation du protectorat britannique pour voir se réaliser, le 7 avril 1893, un nouvel accord entre les deux partis, qui mit un terme à la convention tyranique imposée au parti catholique. Il ne réparait le mal qu'en partie, mais prouvait que l'enquête avait été en somme favorable aux catholiques. Mgr Hirth se contenta de cette

réparation partielle, comptant sur la Providence pour voir améliorer encore le sort des catholiques, prévision qui de fait s'est réalisée dans la suite. Monseigneur pouvait se rendre le témoignage qu'il avait « combattu le bon combat ».

Cependant, Marie, patronne du Buganda, veillait et des cendres d'une église matérielle en ruines, sortit belle et forte l'église vivante des âmes. Parmi les jeunes gens qui avaient suivi les Pères dans leur retraite, quelques-uns firent à Kashozi leurs premières classes, sous la direction de Mgr Hirth. Allongés sur le ventre, des bouts d'enveloppes posées à plat sur la terre battue, leur servant de cahier, ils apprirent à écrire comme d'eux-mêmes. Le futur petit séminaire du vicariat du Nyanza était né. Des 6 ou 7 enfants qui s'appliquèrent ainsi, trois devaient un jour devenir prêtres. D'ailleurs, au mois de novembre 1893, Mgr Hirth prit des mesures définitives pour l'organisation d'un véritable petit séminaire, dont le P. Marcou avait posé les bases dès le mois de janvier à Villa-Maria, le centre des réfugiés catholiques.

Tout était à recommencer. On se remit au travail, on rebâtit, on agrandit. De nouveaux renforts de missionnaires permirent de fonder la mission de Sese, dans l'île du même nom (21 novembre 1893) et celle de Bukumi, le 1 mai 1894, si bien qu'en 1894, le Buganda comptait 20.000 chrétiens, un petit séminaire avec une vingtaine d'enfants. Des écoles s'élevaient auprès des missions, grâce à l'initiative du vicaire apostolique.

Le 4 juin 1894, Mgr Hirth quitta Rubaga pour visiter une fois de plus les stations de Sese, du Buddu du Kiziba et du Bukumbi, où il arriva le 10 août. C'était son adieu à la mission si aimée du Buganda. Dans l'intervalle de ce voyage, le 13 juillet 1894, un Décret de la Propagande avait divisé en trois le vicariat du Nyanza : le vicariat du Nyanza Septentrional (Buganda), confié à Mgr Guillermain ; le vicariat du Haut-Nil, cédé pour des raisons politiques à la Congrégation anglaise de Mill-Hill et le vicariat du Nyanza méridional, dont Mgr Hirth gardait la direction et qui était situé entièrement en territoire allemand. Mgr Hirth abandonnait ainsi le soin de recueillir dans la joie les fruits qu'il avait semés dans les larmes. Aux bons ouvriers ne donne-t-on pas la tâche la plus rude ? Comme diversion à tant de soucis et de fatigues, Mgr Hirth reçut une invitation à prendre quelques mois de repos en Europe. Il quitta Kamoga le 6 novembre, arriva à Zanzibar le 23 janvier 1895 et à Maison-Carrée, le 27 février. Il avait eu la tristesse de laisser au cimetière de Bagamoyo le Frère Amans, un des premiers pionniers du Buganda. Le 16 mai il repartait pour le pays natal. Le 12 août

il se rembarquait de nouveau pour Zanzibar et le Nyanza. Le 14 novembre, il était à Kamoga ⁽¹⁾.

A cette époque, son vicariat ne comptait que deux missions : Bukumbi et Kashozi. S'étendant sur 7 degrés de longitude, depuis le mont Kenia jusqu'au lac Kivu, le vicariat du Nyanza méridional faisait partie de la zone d'influence allemande et ne comprenait pas moins de trente royaumes indigènes. Pour convertir cet immense pays, Mgr Hirth avait à peine 6 prêtres. La chrétienté comptait quelque 400 baptisés et un millier de catéchumènes. De nouveau, tout était à recommencer. A son retour à Bukumbi, Monseigneur trouva les bâtisses en un piteux état. Il s'agissait de rebâtir l'église, la maison des missionnaires et celle des enfants rachetés. Monseigneur dut mettre lui-même la main à l'ouvrage. Car le personnel de Bukumbi ne put guère l'aider, les pères et le frère étant malades la plupart du temps. Soit dit en passant, Mgr Hirth était un travailleur infatigable, veillant souvent jusqu'à minuit et au delà ; le matin il se trouvait le premier à l'église. A Bukumbi, il se fit maçon et charpentier. A Kashozi, il se fit procureur, car le personnel manquait. Économe du vicariat, il trouvait encore le moyen d'aider ses confrères surchargés.

Grâce à des efforts surhumains, Mgr Hirth réussit à achever les bâtisses de sa résidence, sans négliger pour autant les catéchismes et les écoles. En l'année 1897, la mission de Kamoga était dotée d'une belle église, d'une résidence pour les missionnaires, d'une maison pour les enfants rachetés et orphelins et de locaux scolaires, le tout en matériaux durables. C'est de cette année aussi que datent les premiers baptêmes de Basukuma (habitants du Bukumbi), jusque là si revêches à la conversion. C'est vers ce temps-là également que Mgr Hirth fit éditer divers ouvrages en langue Kigwe, comme le catéchisme, les prières de la messe, le chemin de croix, le tout à l'usage de ses fidèles. A Kashozi, l'hostilité des chefs retardait la christianisation des Baziba, mais ne pouvait en empêcher les progrès. La présence de troupes musulmanes, cantonnées en cet endroit, n'était guère favorable à l'œuvre de l'apostolat. Les rachats se continuaient en ce temps dans toutes les missions. Car, malgré les conventions faites en Europe, les chefs indigènes et les islamisés surtout ne cessaient de se livrer à ce commerce lucratif. Monseigneur avait profondément été affligé de la défaite au Buganda ; mais il dépla-

(1) En 1897, Mgr Hirth eut à faire dans cette station deux consécration épiscopales : celle de son second successeur au Buganda, Mgr Streicher, le 15 août, et celle de Mgr Gerboin, premier vicaire apostolique de l'Unyanyembe (Tabora), le 21 novembre.

rait comme un malheur plus irréparable et une faute plus grave le fait que les officiers anglais avaient rappelé les musulmans, esclavagistes nés, peut-on dire, dans ce pays.

Le mois de novembre 1895 fut marqué par la fondation d'une mission dans l'île d'Ukerewe. Cette île était habitée par une population fort bien disposée. Avec un zèle admirable, Cyrille, le catéchiste volontaire, avait groupé autour de lui des centaines de catéchumènes et les avait préparés au baptême. Il tomba victime de son dévouement. Il fut massacré, lui, sa femme et son enfant avec 28 catéchumènes. Mais l'œuvre reprit aussitôt et dès leur arrivée, les missionnaires purent baptiser 160 Noirs. Un grand nombre d'autres se préparaient avec beaucoup d'ardeur à recevoir la même grâce. Dans la suite, la mission d'Ukerewe, se vit dotée d'une belle église, d'écoles entre autres de celle des catéchistes. La mission rayonnait dans l'île, grâce à ses 30 succursales. Une quatrième mission fut fondée dans le Bururi, sur la terre ferme, en face d'Ukerewe ; mais faute de personnel elle fut fermée, après la mort du P. Thuét, son supérieur. A mesure que des missionnaires lui étaient envoyés, Mgr Hirth réalisait de nouvelles fondations. Un voyage qu'il entreprit dans l'Uswi, décida de l'établissement de la mission de Katoke (N.-D. de Lourdes, 12 novembre 1897). Au mois d'avril 1900, c'était le tour de Msigo, dans l'île de Kome ; en février 1902, se fondait une seconde mission au Kiziba, à Bwanja ; en mai 1903, Kagondo eut ses missionnaires à demeure et le mois de novembre 1904 donna naissance à la mission de Rubya. Ce furent encore les fondations de Mugana (1902), de Bukoba (1907), de Nyegina (1911) et Sumve (1912), dans les districts de Bukoba et de Mwanza. Il sera question plus loin des fondations au Rwanda.

Inutile de détailler le cours de ses visites à ses missions. Ce qu'il est nécessaire de signaler, c'est le soin qu'il apporta, ici comme au Buganda, à la création d'un petit séminaire. L'œuvre avait commencé petitement à Bukumbi, en 1903, puis avait été transférée à Rubya (novembre 1904). Dès cette époque, Mgr Hirth demandait aux supérieurs des différents postes d'envoyer à Rubya les meilleurs sujets. Tout aussitôt il mit les élèves au latin, sous la direction du P. Riollier. A partir de 1907, l'œuvre du séminaire fut définitivement assurée et les missions averties dirigèrent sur Rubya chaque année quelques enfants mieux doués, pour en faire des prêtres. Lorsqu'il eut transféré sa résidence à Rubya, Monseigneur s'occupa lui-même de leur formation.

Les premières Sœurs Blanches s'établirent à Kashozi en 1902 pour s'occuper de l'éducation chrétienne des femmes et des filles. Déjà

à cette époque aussi Mgr Hirth songeait au recrutement d'une congrégation de sœurs indigènes, qu'il pourrait employer partout comme maitresses d'école et en vue de l'enseignement de la doctrine chrétienne. En 1903 déjà, il fit venir une quinzaine de filles du Rwanda et les confia aux Sœurs Blanches pour les former à la vie religieuse. Pour agir, Mgr Hirth n'avait pas besoin de réussir : il prenait des initiatives, essayait, entreprenait, comptant sur l'aide divine.

Ce fut la lecture du livre du comte von Götzen : *Durch Afrika von Ost nach West*, qui révéla à Mgr Hirth les possibilités énormes pour l'apostolat du Rwanda et du Burundi, contrées montagneuses, saines, à population dense, pays qui contrastaient si fort avec les plaines et les tribus autour du Nyanza. Les habitants que von Götzen y avait trouvés, semblaient bien disposés à l'égard des Blancs. Dès lors, les regards de Mgr Hirth se tournèrent vers le Rwanda, situé à vingt jours de marche de sa résidence de Kamoga : il fallait prendre possession de ce pays sans retard. Prenant avec lui les pères Brard, Paul Barthélemy et le frère Anselme, Monseigneur quitta Kamoga le 14 novembre 1899 et arriva à la mission d'Uswi. Il eût été imprudent de pénétrer dans le Rwanda par l'Est, une légende répandue dans ce pays présentant comme conquérants de ce pays des hommes blancs venant de l'Est. En conséquence, Monseigneur fit faire à sa caravane un immense détour par le Burundi et atteignit le lac Kivu en passant par les missions de Muyaga et de Mugera. Il visita Usumbura où résidaient les autorités allemandes. La caravane se replia ensuite vers le Nord et atteignit Nyanza, où résidait le jeune roi Musinga et sa cour. Prévenu de l'arrivée des visiteurs par le capitaine Bethé, le Roi fit une réception très généreuse aux nouveaux venus. Hardiment, Mgr Hirth demanda au Roi un terrain à Nyanza même pour s'y fixer, espérant de cette façon pouvoir agir directement sur le Roi et les grands. Cette permission est refusée, mais autorisation est accordée d'occuper le plateau de Save au sud du pays. A Nyanza, les pères pourront ouvrir une école pour l'instruction des jeunes nobles et même du Roi, mais l'enseignement de la religion en sera banni. C'était le 2 février 1900. Dès le 8 février, le P. Brard s'installa sur la colline de Save, à l'endroit même où les sorciers présentaient leurs offrandes au grand esprit Lyangombe. La mission de Save devint ainsi l'église-mère du Rwanda. Le 8 mars, Mgr Hirth était de retour à Kamoga.

Mais Mgr Hirth ne se reposa pas sur ses lauriers. Dans les derniers mois de l'année, il se remit encore en route pour le Rwanda, avec une nouvelle équipe de missionnaires. Il passa

par Save et eut la joie de constater que la mission avait fait une foule de catéchumènes. Il fonda Zaza, le 1 novembre 1900. La famine régnait dans ce pays ; les missionnaires furent les bienvenus, car ils aidèrent grandement à soulager la misère de la population. Ce fut à son retour sur les bords du lac Nyanza (avril 1901) que l'évêque prit le parti de fixer sa résidence à l'Ouest, c.-à-d. à Kashozi d'abord et plus tard à Rubya ; il était là au centre de son vaste vicariat.

Le 25 avril, une troisième mission se fondait à Nyundo, dans les laves du volcan Nyaragongo. Le supérieur en est le P. Paul Barthélemy, aidé par les pères Classe et Weckerlé. Au mois de décembre suivant, c'est à Mibirizi que s'établit une nouvelle mission. Le commencement de Ruaza date du 21 novembre 1904. Et enfin en l'an 1906 se réalise le projet que Monseigneur nourrissait depuis six ans : une fondation au Marangara, en plein pays mututsi. Les cinq stations existantes se trouvaient à la périphérie du pays ; les instructions et les baptêmes s'y faisaient aux Bahutu et aux Batwa, les deux races soumises aux Batutsi. C'est en plein milieu des Batutsi mêmes que Monseigneur avait résolu d'établir ses missionnaires. En décembre 1904, Mgr Hirth se présenta personnellement à la cour du roi Musinga, accompagné du P. Lecoindre et du Frère Pancrace. En vain sollicita-t-il l'autorisation tant désirée, elle lui fut refusée. D'autres essais n'eurent pas un meilleur résultat. De guerre lasse, Mgr Hirth s'adressa au résident von Grawert. Celui-ci répondit par retour du courrier : « Je donne à Votre Grandeur » l'autorisation de fonder une mission partout » où elle le voudra dans le Nduga ou le Marangara. Afin de vous rendre cette fondation plus » facile, j'envoie gracieusement mon premier » lieutenant von Nordeck, qui se rencontrera » avec vous dans le Nduga et à qui vous montrerez l'endroit que vous aurez choisi : il a » pour mission de vous appuyer de toute son » autorité ».

Le lieutenant von Nordeck accomplit parfaitement sa mission : le Roi n'osa pas lui refuser l'autorisation royale. Dès le 13 février 1905, le lieutenant von Nordeck, accompagné de Monseigneur, des Pères Classe et Lecoindre, descendit examiner la colline choisie par le P. Lecoindre. Au nom du gouvernement, l'officier concéda à la mission en propriété entière et totale tout le terrain de la colline. Les papiers sont signés et les pères vont prendre possession de leur nouvelle propriété et y plantent leurs tentes « chez eux, au pays mututsi » ! Kabgayi est fondé, Kabgayi qui devait devenir le centre du vicariat (1). A l'endroit même où Mgr Hirth

plantait sa tente une cathédrale surgirait de terre, où lui-même et son successeur, Mgr Classe, dormiraient un jour leur dernier sommeil.

Les fondations reprirent avec Rulindo (26 avril 1909), Kansi (13 décembre 1910) et Kigali (21 novembre 1913). En cette même année, le Dr Kandt, résident, adressa une lettre à Mgr Hirth, qui dut étonner le vicaire apostolique, vu les dispositions antérieures sourdement hostiles de son auteur :

« Monseigneur, les missions que vous avez » fondées au nord du Rwanda contribuent, » pour une grande part, à la pacification du district. Elles facilitent grandement la tâche du » Gouvernement. L'influence de vos missionnaires nous a épargné la nécessité d'y entreprendre des expéditions militaires. Le district » du Bushiru est resté insoumis jusqu'à ce jour. » Le chef n'est pas en mesure d'y faire valoir son autorité. Le Gouvernement voudrait » éviter une expédition punitive. En son nom, » je prie la mission catholique d'y établir un » poste. Sans aucun doute et en fort peu de » temps, les missionnaires auront gagné la » confiance de cette population énergique et » rendu ainsi à la civilisation un service très » appréciable ».

Malgré la pénurie de missionnaires, Mgr Hirth ne crut pas devoir décliner l'offre : Ram-bura, au pays de Bushiru, fut fondé le 2 juillet 1914, sous le vocable de N.-D. de la Paix. Cette mission réalisa tous les espoirs que M. Kandt avait fondés sur elle. Même durant la guerre 1914-1918, les pères français, gardiens de l'ordre dans cette partie du Rwanda, purent y rester sans être internés ou inquiétés autrement par les Allemands.

Dès le mois d'octobre 1907, Mgr Hirth avait conféré au Père Classe le titre de vicaire délégué pour le Rwanda. Le second séjour de 13 ans sous l'Équateur et les travaux qu'il s'était imposés conseillaient à Mgr Hirth de s'accorder un temps de repos. Il arriva à Marseille, le 15 janvier 1909 et à Maison-Carrée, le 18. Le 14 avril il partait pour Rome et ensuite l'Alsace. Le 10 octobre fut son troisième départ pour le Nyanza, où il arriva au milieu de novembre. Les communications étaient décidément plus rapides qu'en 1887.

Dans son passage à Rome, Mgr Hirth avait sans doute entretenu la Propagande du besoin qu'il avait d'un auxiliaire. Le 17 décembre, le R. P. Sweens, supérieur régional de l'Est africain allemand, était promu évêque titulaire de Gafsa (Capsa) et nommé coadjuteur. Sacré le 20 janvier 1910 à Bois-le-Duc, Mgr Sweens arriva le 6 avril suivant à Kashozi. Il se mit aussitôt à suppléer pour la visite des stations le vénéré vicaire apostolique, qui, lui, continuait à s'occuper activement de son séminaire.

(1) Toutefois, la fondation définitive ne devait avoir lieu que le 9 mai 1906.

Il n'avait pas cependant renoncé à voyager. Le 9 juin 1910, il partait pour le Rwanda, où les stations se multipliaient et il y était encore quand fut donné le 12 décembre 1912, le décret créant un nouveau vicariat, qui lui était confié, le vicariat du Kivu, formé du Rwanda pris sur le Nyanza méridional et le Burundi, détaché du vicariat de l'Unyanyembe. M^{sr} Hirth quitta sa résidence de Rubia et vint au Rwanda, où il se fixa provisoirement à Nyundo.

Après ce que nous avons dit du soin qu'avait eu M^{sr} Hirth de doter le Buganda et le Nyanza méridional d'une pépinière de prêtres indigènes, on ne sera pas étonné de lire que, dès l'année 1913, il voulut procéder de même dans son nouveau vicariat du Kivu. Les enfants originaires du Burundi, qui étaient élevés à Ushirombo, au séminaire fondé par M^{sr} Gerboin, et ceux du Rwanda, qu'il avait lui-même appelés à Rubya, lui fournirent les premiers éléments de cette institution. C'est avec une joie bien compréhensible que les 35 séminaristes du Rwanda quittèrent Rubya, pour s'installer à Kansi dans des bâtisses provisoires, qu'on avait baptisés du nom de séminaire Saint-Léon. Rubya était si loin du Rwanda, les gens et les habitudes si différentes de celles de la patrie ! Les 18 grands séminaristes avaient passé par les humanités et certains d'entre eux avaient été initiés aux arcanes de la philosophie et de la théologie. De l'avis de tous les professeurs qui les avaient eus sous la main, ces jeunes étudiants noirs joignaient à une grande docilité et application un admirable sens d'adaptation, s'assimilant ces matières neuves avec une facilité inattendue. Le séminaire ne resta qu'une année à Kansi ; l'année suivante il se transporta à Kabgayi. En 1915, en pleine guerre, M^{sr} Hirth fit bâtir son petit séminaire à l'emplacement qu'il occupe de nos jours. Le grand séminaire lui aussi s'était établi à Kabgayi. Le 7 octobre 1917, Monseigneur Hirth ordonnait les deux premiers prêtres indigènes du Rwanda : les abbés Balthasar Gafuku et Donat Leberaho.

La guerre qui éclata en Europe en août 1914 et qui ne tarda pas à s'étendre au centre africain, l'occupation du Kivu allemand (Rwanda et Burundi) par les troupes congolaises en avril-mai 1916, entravèrent beaucoup la marche des missions, sans toutefois les paralyser complètement. Dans la soirée du 20 mai, un bataillon belge fit son entrée triomphale à Kabgayi, ayant à sa tête le lieutenant Ermens. Le 6 juin 1916 fut le « jour de la victoire ». Le général Tombeur — « le grand silencieux », comme on l'appelait — fut reçu à Kabgayi avec tout son État-Major par M^{sr} Hirth, le R. P. Classe son vicaire délégué et tous les pères. Le sort de la grande guerre faisait passer le Rwanda aux

maines des Belges. Il leur était donné de lui imprimer son cachet spirituel.

La paix enfin rétablie, le Prélat estima que l'heure de la retraite avait sonné pour lui : sa vue surtout laissait à désirer. En 1921, il fit agréer à Rome sa démission, demandant néanmoins de finir ses jours au Rwanda. On acquiesça à ses désirs. D'ailleurs, la mission avait pris alors un tel développement qu'une division devenait opportune. On n'avait pas fondé de nouveaux postes depuis 1914 ; mais le nombre des fidèles était passé de 14.217, en juin 1913, à 30.302, en juin 1922. Donc le 5 avril 1922, le vicariat du Kivu, passé tout entier sous le mandat belge, disparut de la nomenclature ecclésiastique et fit place à deux nouvelles missions : le Ruanda au Nord, auquel était préposé le R. P. Classe et le Burundi au Sud, qui aurait à sa tête le R. P. Gorju, missionnaire du Buganda. Le R. P. Classe reçut l'onction épiscopale à Anvers, des mains du cardinal Mercier. Le 20 juillet 1922, il s'embarquait à Marseille et arriva à Kabgayi, le 6 septembre. Le fils reçut les embrassements du père avec les derniers signes d'un pouvoir abdié : la charge de 21.000 chrétiens répartis en 12 stations, avec 35 Pères Blancs et 4 prêtres indigènes. Avec le nouveau vicariat du Ruanda, les Banyarwanda avaient désormais leur patrie spirituelle bien à eux coïncidant avec leur patrie temporelle.

Le 8 avril 1923 fut un grand jour pour Kabgayi. En ce dimanche, la cathédrale fut solennellement bénite ! Malgré son âge et la fatigue — 37 ans de labeur, dont 34 d'épiscopat en Afrique — le vénéré M^{sr} Hirth a bien voulu accepter de bénir l'église. Cet honneur revenait au père bien-aimé, contemporain de Stanley, au vaillant pionnier du Christ dans les dures luttes du début. Cette église, à Kabgayi surtout, au cœur de la province sacrée des Batutsi, n'était-elle pas comme le couronnement de son œuvre de foi et d'énergie ? Le vénérable Pontife, à la longue barbe blanche, voûté plus encore sous le poids des travaux que sous celui des années, s'avance, bénissant l'édifice d'un geste large et majestueux, puis pénètre dans l'église suivi du Résident et des Européens. L'église est maintenant dédiée à la Vierge Immaculée. Précédé de ses deux fils aînés, resplendissant de broderies d'or fin, le mwami Musinga monte à sa place derrière le Résident, M^{sr} Hirth en chape et en mitre prend place au fauteuil disposé en face du trône. M^{sr} Classe officie pontificalement. Un vibrant *Te Deum*, comme on n'en entendit jamais au Ruanda, termine l'office.

Depuis le retour de M^{sr} Classe comme vicaire apostolique du Rwanda, le défricheur de la brousse païenne, l'animateur de la conquête catholique, s'était retiré au grand sémi-

naire de Kabgayi, sa création préférée. Il vivait là simplement le soir d'une longue journée de labeur fécond. Il priaît surtout ; il lisait un peu, si peu, car ses pauvres yeux s'affaiblissaient. Il consacrait ses dernières forces à la formation spirituelle des jeunes lévites, qui dans sa cellule monastique, se succédaient sans trêve, venant s'instruire à son expérience et s'édifier de ses vertus. Si l'âge avait mis dans ses yeux bleus une tendresse inexprimable, partage de ceux qui ont longtemps contemplé le Christ, il était demeuré énergique et fort. Comme Saint-Jean, dont il portait le nom, il devait dire souvent à ces jeunes gens : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres ». Et il pouvait ajouter : « Aimer, c'est se donner », ce qu'il fit toute sa vie pour la gloire du Christ-Roi.

Le 2 octobre 1925, le prince Léopold de Belgique vint faire visite à Kabgayi. Nyabitare devait être la pointe extrême de l'excursion projetée au Rwanda. Le Prince toutefois décida de prélever 24 heures sur l'horaire prévu pour rendre visite au chef du vicariat apostolique. A son arrivée, les grands et petits séminaristes entonnèrent la Brabançonne. Puis leurs Excellences Nos Seigneurs Classe et Hirth, qu'entourait une couronne de Pères Blancs et de prêtres indigènes, s'avancèrent pour souhaiter la bienvenue au Prince. Dès son arrivée, il s'entretint avec Mgr Hirth, vétéran des temps héroïques, puis il visita les œuvres de la mission, s'attardant seul pendant deux heures dans les classes du séminaire, interrogeant les élèves sur toutes les matières. Son exquise simplicité lui gagna d'emblée la confiance des séminaristes et leur arracha cette exclamation : « C'est tout à fait un prince du sang ».

En mai 1915, on n'avait pu célébrer, comme on l'eût désiré le jubilé épiscopal de Mgr Hirth. On se dédommagea, le 16 septembre 1928, au cinquantième anniversaire de sa première messe. Mgr Streicher était venu du Buganda rappeler les cruelles épreuves d'un passé lointain et témoigner sa reconnaissance à celui qui l'avait revêtu lui-même, en 1897, de la dignité épiscopale. Le mwami Musinga et ses deux fils assistaient à la fête. Au dîner de famille qui suivit la messe solennelle, Mgr Classe lut une lettre de félicitation envoyée par le Préfet de la Propagande, le cardinal van Rossum, et le Résident du Burundi, au nom du Gouverneur de la Province Orientale de l'État du Congo, empêché par la maladie, annonça au vénéré jubilaire qu'il était nommé officier de l'Étoile africaine. Le décret avait été signé par le roi Albert, le 6 août à Coquilhatville, où sa Majesté se trouvait de passage.

1931. Fête de l'Épiphanie... La chapelle du grand séminaire est transformée en chapelle ardente... Dans les ténèbres, qui ont envahi le

sanctuaire, six cierges jettent une pâle lueur autour d'une bière, où Mgr Hirth dort son dernier sommeil. Le matin même, tandis qu'il vaquait à ses occupations ordinaires, le grand vieillard à barbe de patriarche qui faisait figure de Mage d'Orient parmi sa famille noire, était tombé sur la brèche, foudroyé par l'apoplexie, à l'âge de 77 ans.

Mgr Hirth fut enterré dans le chœur de la cathédrale de Kabgayi. Des obsèques très solennelles lui furent faites avec les honneurs militaires, en présence du Résident du Rwanda, du Mwami Musinga avec ses deux fils, des autorités de la capitale, des missionnaires et d'une foule innombrable d'indigènes. Une pierre tombale apposée au mur, au dessus du caveau, reproduit les armoiries expressives du grand pionnier : un cerf, se désaltérant à une source jaillie de la prairie au pied d'une croix, avec la devise : *Sitio, j'ai soif*.

Par une lettre du 23 janvier 1931, le Gouvernement belge tint « à rendre hommage à l'esprit » de sacrifice de ce noble vieillard, qui pendant « plus de quarante années de sa vie se consacra » au relèvement des populations indigènes ».

Bibliographie : *Missions d'Afrique des Pères blancs*, Paris, Mgr Hirth, *Notes biographiques*, 1889, p. 658. — *Les événements de l'Uganda*, 1891, p. 56, 195. — *La situation à l'Uganda*, 1892, p. 19, 358. — *Lettres de Rubaga*, 1892, p. 409, 413. — *L'enquête du capitaine Macdonald*, 1893, p. 129, 145. — *État de la Mission au Nyanza*, 1894, p. 315, 369. — *La guerre de l'Unyoro*, 1894, p. 341. — *Rapports sur la Mission du Nyanza*, 1898, p. 466. — *Voyage au Ruanda*, 1900, p. 771. — *Le Vicariat du Kivu, Mission et séminaire*, 1914, p. 314.

10 décembre 1955.

[A. E.]

P. M. Vanneste.

P. Stintizi, *Mgr Hirth, ein Elsässischer Missionsbischof*, Ed. Alsatia, Mulhouse, 1913. — Fr. Reinheimer, *Elsässische Bischöfe, Gesammelte Biographien*, Obergünig (Lothr.), 1914. — Bischof Hirth, *Ein Gedenkbild zu seinem silbernen Bischofs-jubiläum*, Afrika-Bote, Weisse Vater, Trier, 1928, S. 145 seq. — *Goldenes Priesterjubiläum des Bischofs Johann Josef Hirth, Afrika-Bote*, 1928, S. 334 ; 1929, S. 3. — *Quarante ans en Afrique équatoriale, Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Anvers, 1928, p. 289.

Afrika-Bote, Weisse Vater, Trier, U. L. Frau von Kamoga, 1897, S. 69 ; 1898, S. 23, 54. — *Bau unserer Kirche in Kamoga*, 1899, S. 123. — *Apostolische Reise in Ruanda*, 1900, S. 218, 279. — *Erfreuliches und Interessantes*, 1903, S. 200. — *Apostolische Rundreise*, 1906, S. 256.

HOCHSTETTER (von) (Ferdinand), Conseiller de la Cour, Président de la Société géographique de Vienne (Esslingen, 30.4.1829 — Oberdöbling, 18.7.1884). Fils de Christian Ferdinand, pasteur évangélique ; époux de Bengough, Georgina.

Fils d'un pasteur protestant, Ferdinand von Hochstetter se destina à suivre l'exemple de son père et s'inscrivit au séminaire évangélique de Maulbronn. En 1847, il suivit les cours de théologie à l'Université de Tübingue. A l'instar de son père, il se spécialisa dans la physique, la minéralogie, la géologie et la paléontologie, si bien que sa vocation religieuse passa bientôt au second plan. En 1852, il obtint son doctorat en philosophie avec une thèse sur la cristallographie. Une bourse d'étude qui lui fut accordée à cette occasion lui permit de fréquenter les universités de Bonn, Heidelberg et Berlin. Il étudia pendant quelques mois le sol volcanique de l'Eifel et poursuivit ses recherches en Silésie et en Bohême. Ses travaux géologiques lui valurent en 1856 d'être nommé maître de conférences à l'Université de Vienne, où il enseigna la pétrographie.

Quelques mois plus tard, il fut désigné pour accompagner l'expédition Novara en Extrême Orient. Auparavant, il fut envoyé à Londres pour y acheter des instruments nautiques et physiques. Le 3 avril 1857, il s'embarqua à Trieste sur la frégate *Novara*, qui visita successivement Madère, Rio de Janeiro et Le Cap pour cingler ensuite vers Ceylan. Ferdinand von Hochstetter quitta le navire autrichien pour explorer l'intérieur des Indes, mais il rejoignit l'expédition pour visiter Singapore, le Bengale, Java, les Philippines, la Chine, Hongkong, les Iles Mariannes, Carolines, Salomon, et l'Australie. En Nouvelle-Zélande, le jeune géologue se sépara définitivement de l'expédition pour se consacrer neuf mois durant à des recherches géologiques et topographiques. Ses travaux ne se limitèrent pas à l'étude des volcans et des geysers, car il s'appliqua également à l'étude des mines de charbon et d'or. Il s'intéressa même aux coutumes des Maori. En 1859, il entreprit le voyage de retour via l'Ile Maurice et Suez et débarqua en janvier 1860 à Trieste. Ses publications scientifiques lui avaient déjà valu le 22 novembre 1859 l'Ordre de la Couronne de fer, 3^{ème} classe, qui constituait à cette époque un titre de noblesse. Dès son arrivée, on lui attribua la chaire de minéralogie et de géologie à l'Institut polytechnique de Vienne. Cette même année, Ferdinand von Hochstetter épousa une jeune anglaise, fille du directeur des usines de gaz de Vienne, Georgina Bengough.

Il effectuera encore plusieurs voyages d'étude dans les Alpes, les Apennins et l'Oural, et fut bientôt nommé président de l'*Alpenverein*. En 1870, il fut élu membre de l'Académie des Sciences de Vienne et deux ans plus tard, il fut nommé professeur d'histoire naturelle de l'archiduc Rodolphe qu'il accompagna l'année suivante au cours d'un voyage dans le Steiermark et la Carinthie. Son préceptorat lui valut le titre de Conseiller de la Cour.

Il nous faut renoncer à décrire par le menu l'activité scientifique de ce savant. Il importe toutefois de signaler qu'il assumait de 1867 à 1882 la présidence de la Société géographique de Vienne, et qu'il prit part au Congrès international de géographie de Paris en 1875. C'est alors qu'il entra en rapport avec Léopold II, qui l'invita à la Conférence géographique de Bruxelles. Si von Hochstetter n'y joua qu'un rôle plutôt effacé, il publia cependant un compte rendu de cette réunion internationale qui contribua à lancer l'œuvre du roi en Autriche.

Lors de la création, le 29 décembre 1876, du comité national autrichien de l'A. I. A. sous la présidence d'honneur de l'archiduc Rodolphe, Ferdinand von Hochstetter en accepta la vice-présidence.

A partir de l'année 1879, sa santé est minée par le diabète et bientôt il est contraint d'abandonner ses charges professorales. En 1882, il doit renoncer à la présidence de la Société géographique. Il mourut le 18 juillet 1884 à Oberdöbling, près de Vienne.

Publications : Entre 1852 et 1884, F. von Hochstetter publia 154 études. Ces travaux n'ayant aucun rapport avec notre histoire coloniale, nous renvoyons le lecteur à la liste dressée par son disciple : Franz Héger, *Ferdinand von Hochstetter*, pp. 383-392 in : *Mittheilungen der K. K. geographische Gesellschaft in Wien*, 1884. Nous nous contentons de signaler son compte rendu de la Conférence géographique de Bruxelles : *Bericht über die internationale Konferenz zur Berathung der Mittel für die Erforschung und Erschliessung von Central-Afrika. Abgehalten zu Brüssel vom 12 bis 14 September 1876*, pp. 497-509 in : *Mitth. der K. K. geogr. Gesellsch. Wien*, 1876, vol. XIX ; et du Congrès international de géographie de Paris : *Bericht über den internationalen geographischen Congress und die damit verbundene Ausstellung zu Paris 1875*, pp. 401-476, in : *Mitth. der K. K. geogr. Gesellsch. Wien*, 1875, vol. XVIII (ce dernier travail en collaboration avec Fr. von Hellwald et Dr. Chavanne).

Distinctions honorifiques : outre de nombreuses distinctions étrangères, il fut nommé commandeur de l'Ordre de Léopold, le 18 septembre 1876.

30 août 1956.

A. Vandeplas.

[J. S.]

Conférence géogr. de Brux., 1876, p. 22. — Boulger, D. C., *The Congo State*, p. 11. — Heger, F., F. von Hochstetter, pp. 183-196 in *Neue Oesterreichische Biographie*, vol. IV. — Wegener, G., F. von Richthofen, p. 479 in *Die grossen Deutschen*, vol. V. — von Wurzbach, C., *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, vol. IX, pp. 74-78. — Heger, F., F. von Hochstetter, pp. 345-392 in *Mitth. der K. K. geogr. Gesellsch. Wien*, 1884. — von Hauer Fr., *Zur Erinnerung an Ferdinand von Hochstetter*, pp. 601-608 in : *Jahrbuch der Kais. Kön. geologischen Reichsanstalt*, 1884, Band 34, Heft 4. — Mowu, géogr., 1884, pp. 36c, 73a, 88b. — *Petermann's Mittheilungen*, 1876, p. 28.

HOCK (Octave-Paul-François), Ingénieur et administrateur de sociétés (Belgrade-Namur, 31.1.1858 — Bruxelles, 22.3.1929). Fils d'Au-

guste-Hubert-Ghislain et de Dumoulin, Joséphine-Alexandrine.

Octave Hock n'avait que 20 ans lorsqu'il obtint à l'Université de Liège, en 1878, le diplôme d'ingénieur des Arts et Manufactures avec la grande distinction.

Au sortir de l'École, il fut séduit par la sidérurgie qui, à la même époque, voyait ses horizons s'élargir par l'adoption de nouvelles méthodes et notamment du procédé Thomas et Gilchrist permettant l'utilisation du minerai de fer phosphoreux abondamment répandu en Lorraine. C'est dans cette province qu'il fit ses premières armes aux Hauts Fourneaux de Jarville (Meurthe-et-Moselle). De là il passa aux Aciéries de France à Isbergues et ensuite aux Usines à tubes d'Anzin de la Société Escaut et Meuse.

Désormais, il allait se spécialiser dans la fabrication des tubes métalliques et c'est à ce titre qu'il se rendit en Russie pour y fonder, pour le compte de la Société Escaut et Meuse, la Fabrique de tubes d'Ekaterinoslaw dont il assumait ensuite la direction pendant deux ans.

Rentré en Belgique en 1906, il exerce d'abord les fonctions d'ingénieur-conseil de la Société Escaut et Meuse, spécialement chargé de l'installation de la Division du Val-Benoît pour la fabrication des tubes à souder par rapprochement. Lorsque se fonde, en 1911, l'importante Société des tubes de la Meuse, il en devient successivement ingénieur-conseil, administrateur et, plus tard, président du Conseil d'administration. C'est sous son influence que s'y développe la fabrication des tubes destinés aux sondages pétrolifères, particulièrement de ceux, à grand diamètre, soudés au gaz à l'eau.

Dans les affaires où il était intéressé, Octave Hock avait son attention particulièrement fixée sur le bien-être du personnel et il accordait une vigilance toute particulière aux œuvres sociales.

Mais un esprit aussi ouvert ne pouvait manquer de suivre avec attention l'essor que devait prendre notre industrie coloniale à la suite de la reprise du Congo par la Belgique. En 1910, avec un groupe d'ingénieurs liégeois, il participait à la fondation de la Compagnie géologique et minière (Géomines); d'abord comme commissaire, puis, quand cette société devint plus puissante, comme administrateur et finalement vice-président du Conseil, il prit une part très active au développement de ses exploitations d'Afrique. On peut même dire que son influence fut déterminante lorsque, en 1928, la Géomines dut faire appel à des moyens nouveaux pour la mise en valeur de l'important gisement stannifère qu'elle venait de découvrir à Manono.

Enfin, il importe de souligner le rôle de premier

plan que cet homme aux larges vues et à l'activité inlassable, devait jouer à l'Association des Ingénieurs de Liège. Il en devint le président général de 1925 à 1928 et le président général honoraire après 1928. Tous ses collègues l'y avaient en particulière estime.

A sa mort, survenue en 1929, Octave Hock occupait, outre les charges que nous avons citées, celles d'ingénieur-conseil de la Société des tubes de Bessèges, président du Conseil de la Société Travaux hydrauliques et Entreprises générales, président du Conseil de la Compagnie générale d'Hygiène.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold.

Il a publié plusieurs articles consacrés à la métallurgie dans la *Revue universelle des Mines et de la Métallurgie* et traduit de l'anglais deux traités classiques: *La Métallurgie de l'Acier* et *La métallographie de l'Acier et de la Fonte*, tous deux de H. H. Howe.

25 septembre 1955.
R. Cambier.

HOEF (VAN) (*Willem-Hubertus*), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Neeritter, Holland, 17.7.1882 — Heverlee, 7.3.1946). Zoon van Jan en Gielen, Anna.

Enige tijd na de geboorte van de kleine Willem, verhuisden zijn ouders naar Kinrooi (Limburg). Hij studeerde aan de apostolische school van de Witte Paters te Mechelen, deed zijn twee laatste collegejaren bij Sint-Jan Berchmanscollege te Antwerpen. Na zijn noviciaat te Maison-Carrée (1905-1906) gaat hij naar Karthago voor zijn theologische studies en wordt er priester gewijd op 29 juni 1909.

Op 8 augustus gaat de jonge missionaris schep te Marseille. Over Mombasa-Port Florence-Mwanza-Tabora-Karema bereikt zijn karavaan Boudewijnstad, haar bestemmingsoord in het apostolisch vicariaat Opper-Congo (Mgr Roelens). Na aldaar de taal aangeleerd te hebben, vertrekt hij in de juni maand van het volgende jaar naar het verre Kivu. Een eerste missie (te Nyagezi) was in Kivu gesticht geweest ten jare 1906. Thans richten de missionarissen (P. Weymeersch, P. Van Hoef en Broeder Marcellinus) hun schreden naar het hart van de streek en vestigen zich op de oevers van het meer, bij de hoofdman Katana. De missionarissen beleefden er pijnlijke dagen en ontsnapten ter nauwer nood aan de dood: Katana met zijn mannen had beslist de missionarissen van kant te maken. Deze barikadeerden zich in hun lemen woning en zonden hulp vragen bij de militaire post te Nyalukemba. De aankomst van enige zwarte soldaten overtuigde Katana voor goed dat het voor

zijn eigen behoud geraadzaam was van zijn opzet af te zien.

De missie onder de leiding van Pater J. Watteyne was goed op dreef, toen nieuwe onweerswolken kwamen aandrijven. In 1914 maakten de Duitsers zich meester van het eiland Ijwi en bestookten van daaruit de westelijke oever van het meer. De Belgische troepen waren op de missie gelogeed en gedurende maanden leefden de missionarissen onder de bedreiging van een aanval.

Na zes jaar ijverig werken te Katana wordt P. Van Hoef aangesteld als overste van de missiepost Rugari (Lulenga). Pater Van Hoef had het Swahili geleerd als omgangstaal te Boudewijnstad, de Mashi-taal te Katana. Na enige weken is hij ook het Kinyaruanda machtig en geeft zich met hart en ziel aan de bekering der bewoners van de vulkanenstreek, ten Noorden van het Kivu-meer. Met voorzichtigheid en wilskracht werkt hij door, sticht overal schoolkappen en verwekt in weinige jaren een mooie christenheid van 7.000 gedoopten. Zijn gezag bij de bevolking is groot. Over heel de streek wordt hij geacht en bemind.

Zijn onverschrokkenheid als jager en bergbeklimmer hebben zijn naam overal bekend gemaakt. Met het geweer beschermt hij de akkers en de kudden der inboorlingen tegen olifanten en leeuwen. Hij is de eerste met zijn Zwartan om de top van de Mikeno-berg (4437 m) te bereiken. Dit schone sportieve feit verschaftte hem in 1932 de eer door koning Albert uitgenodigd te worden om Zijne Majesteit te vergezellen bij zijn uitstappen in de streek der vulkanen. De koning beproefde het zelfs om ook de Mikeno te bestijgen; doch de overvloedige regens zetten de beklimming stop op enige honderden meters van de top.

In 1928 werd Pater Van Hoef naar Nyagezi overgeplaatst; van daar naar Sola (Brugge-Sint-Donaas). Enige maanden later is hij terug in Kivu, te Ngweshe. In 1929 wordt hij professor aan het klein seminarie te Mugeru-Katana. Bobandana dankt hem de bouw van een mooi kerkgebouw. In 1936 heeft hij het geluk een nieuwe stichting te mogen aanvangen op het eiland Ijwi. Twee jaren noeste bedrijvigheid hebben zijn krachten gesloopt. Een jaar rust en goede zorgen in het vaderland herstellen hem in zoverre dat hij einde 1939 het werk kan hervatten te Mungombe. 't Is daar ook dat hij zijn laatste krachten zal ten beste geven.

In februari 1946 werd hij, zeer ziek, naar België teruggestuurd. Hij stierf in het scholastikaat der Witte Paters, te Heverlee, bij Leuven.

Publicaties: *Maandschrift der Witte Paters*, Antwerpen, 1910, *Stichting van Sint-Lambertus-Luik*, blz. 378. — 1911, *Een bezoek bij Kalibanya*, blz. 855.

Iets over de Geesten in Kivu, blz. 216. *Het missiewerk te Sint-Lambertus Luik*, blz. 230. *De oorsprong van het menselijk geslacht*, blz. 321. — 1912, *Land, volk en missie te Sint-Lambertus Luik*, blz. 193.

Missions d'Afrique des Pères Blancs, Anvers, 1911, *Une visite chez le sous-chef Kalibanya*, p. 43. *Une promenade des Esprits*, p. 193. *L'origine de la race humaine*, p. 365. — 1913, *La pêche au lax K*, p. 224. — 1914, *Au pays de Ngweshe*, 0. 155. — 1922, *Joies et espérances apostoliques*, p. 249. *Joies du missionnaire*, p. 264. — *Grands Lacs*, Namur. *A l'assaut du Mikeno*, 1934-1935, p. 325.

24 augustus 1955.

P. M. Vanneste.

[J. S.]

HOESEN (VAN) (*Maurice-Philippe-Jules-Léopold*), Substitut du Procureur d'État (Bruges, 19.11.1869 — Bruxelles, 30.12.1938). Fils de Léopold et de Docq, Jeanne.

Bien qu'ayant obtenu le diplôme de docteur en droit à l'Université Libre de Bruxelles, ce n'est pas en qualité de magistrat que M. Van Hoesen s'embarqua en avril 1896 pour le Congo, mais en qualité de sous-intendant de 2^{me} classe. Il fut désigné pour le service des transports à Léopoldville. Il y acquit une expérience qui lui fut précieuse lorsque, plus tard, il fut appelé à faire partie du conseil de la société congolaise Citas. Il ne devait cependant pas achever son terme comme fonctionnaire de l'ordre administratif. Le 1^{er} juin 1897, il fut nommé substitut du Procureur d'État et fut transféré au district des Bangala où il eut notamment à procéder à des instructions concernant des révoltes qui avaient éclaté dans ce district particulièrement troublé.

Sa santé ayant laissé à désirer, il ne contracta pas un second engagement et s'orienta vers le barreau de Bruxelles. Il continua néanmoins à s'intéresser beaucoup à la cause coloniale et devint le secrétaire de la Fédération des Intérêts belges à l'étranger. Les services rendus en cette qualité lui valurent la Croix de chevalier de l'Ordre de la Couronne en 1910. Après la guerre de 1914, il fut nommé contrôleur administratif à l'armée belge d'occupation en Allemagne. Il remplit ces fonctions pendant sept années et se vit octroyer la chevalerie puis la Croix d'officier de l'Ordre de Léopold. Il revint ensuite se fixer à Bruxelles et y acheva une vie bien remplie en décembre 1939.

16 mai 1956.

F. Dellicour.

HOLLEBEKE (*Leon-Henri*), Docteur en médecine (Roncq, département du Nord, 7.11. 1874 — Elisabethville, 22.4.1913). Fils de François-Joseph et de Berghe, Palmyre-Joséphine.

Titulaire de deux diplômes de docteur décernés par les universités de Bruxelles et de Gand,

il fut un des vétérans de notre œuvre coloniale au Congo.

Parti pour la première fois à destination de l'État Indépendant en qualité de sous-intendant de 3^e classe, le 26 décembre 1898, Hollebeke fit un premier séjour de trois ans d'abord dans la Province Orientale, à Niangara, puis au Lac Léopold II où, comme élève-médecin (car il n'avait pas terminé ses études), il assura en grande partie la direction du service médical avec une compétence et une conscience remarquables.

A son retour en Europe en décembre 1901, il subit l'examen final de docteur en médecine et repartit le 14 octobre 1903 avec le grade de sous-intendant de 2^e classe. Désigné pour le district du Kwango, puis pour celui du lac Léopold II, il fut très rapidement nommé médecin de 2^e classe, puis peu après de 1^{re} classe. Il s'attacha surtout au cours de ce terme à l'étude de la maladie du sommeil et fit les premiers essais de l'action de l'atoxyl, mélange d'arsenic et d'aniline, sur huit malades dont la guérison était assurée au moment où, fin de terme, le Dr Hollebeke rentrait en Belgique : (octobre 1906).

Vivement sollicité par la Société Internationale Forestière et Minière du Congo, le Dr Hollebeke quitta le service de l'État pour un engagement de deux ans souscrit à cette société, comme médecin attaché à une mission scientifique envoyée au Congo pour effectuer des recherches minières dans la partie de la concession de la Société comprise entre Luebo et Dilolo. La mission comprenait entre autres membres le consul des États-Unis Mohun, l'ingénieur américain Ball, MM. Shaler, Oliver et Smith, géologues, M. Reid, prospecteur australien. La mission ayant pris fin, le Dr Hollebeke rentra en Belgique en mai 1909, son expérience des maladies tropicales singulièrement enrichie. Passant alors à la Compagnie foncière, agricole et pastorale du Congo, il repartit le 6 février 1911 et rentra le 31 mars 1912. Le 31 mars 1913, il rembarquait à Southampton à destination du Katanga, en qualité de médecin de la colonie. Il devait y succomber subitement peu après son arrivée, des suites d'une hémorragie pulmonaire.

6 août 1953.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 2672. — *Bull. Ass. cong. afr. Croix-Rouge*, Brux., juin 1905. — *Mouv. géogr.*, 1907, pp. 58, 253. — *Trib. cong.*, 10 mai 1913, p. 2 ; 31 mai 1913, p. 7 ; 7 févr. 1907, p. 2.

HOLM (*Christen-Simonsen*), Commandant, chef de zone à l'É. I. C. (Skanderborg, Danemark, 9.8.1876 — Djabir, 14.5.1905). (Note com-

plémentaire au Tome III, col. 445-446). Fils de Rasmus et de Nielsen, Anne-Kathrine.

[E. D.]

15 mars 1956.

M. Walraet.

H. Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, 1902-1905, pp. 303, 546, 550, 558-59, 566, 568-570, 572-73, 587, 625, portraits. — *Verdens Spejlet*, 13.8.1905. — J. Jurgensen, *Kongen af Congo* (*Gads Danske Magazin*, janvier 1910).

HOMMELEN (*Joseph-Pierre-Louis*), Lieutenant (Diest, 31.1.1878 — Schaerbeek, 26.11.1927). Fils de Jean-Baptiste et de Macquoi, Marie-Louise.

Incorporé le 31 janvier 1894 au 1^{er} régiment de chasseurs à pied et promu sergent le 2 novembre 1896, Hommelen avait été licencié et admis à un congé illimité quand le 6 mars 1899 il s'embarqua à Anvers, engagé comme sous-officier par l'État Indépendant du Congo. Fin mars, il était à Boma, assigné à la Province Orientale ; il monta vers Stanleyville, fut promu premier sergent le 1^{er} janvier 1900 et se distingua au cours de la campagne dans l'Urua (1900-1901) sous le commandement de l'inspecteur d'État Malfeyt. Son attitude lui valut les galons de sous-lieutenant, le 17 avril 1902. Rentré en congé le 20 juillet, il entama un 2^e terme le 15 janvier 1903 et fut attaché à la zone de la Ruzizi-Kivu (9 février 1903) ; il y passa trois années, redescendit en mai 1905 vers Boma qu'il atteignit le 11 février 1906 pour s'y embarquer à destination de l'Europe. Il passa son 3^e terme, du 11 octobre 1906 au 21 décembre 1909, attaché encore à la Ruzizi-Kivu. Mais sa santé eut beaucoup à souffrir du climat et c'est très anémié qu'il revint en Europe.

Cependant, colonial opiniâtre, il repartit le 12 novembre 1910, désigné pour le district de Stanleyville. Quand il arriva aux Falls, il se vit confier la compagnie de la Force Publique à Irumu (1^{er} mars 1911). C'est là que le 21 novembre, il obtenait les galons de lieutenant. En décembre 1913, il revenait en congé, fin de terme.

Le 23 juillet 1917, il repart en Afrique. Arrivé au Congo en août, Hommelen fut chargé de la direction de la police à Matadi. Le 22 août, des bruits alarmants concernant les horreurs des premiers jours d'occupation allemande en Belgique se répandirent au Congo ; à Matadi, un grand nombre de résidents, surexcités, demandèrent au lieutenant Hommelen de faire retirer le panonceau consulaire ennemi. Hommelen crut bien faire, pour éviter des incidents fâcheux, de se rendre chez le vice-consul allemand afin de l'inviter à retirer son panonceau. Hommelen fut blâmé en haut lieu

de ce geste exécuté sans mandat. Il fut envoyé au Kivu où il prit rang dans les cadres des troupes belges se battant contre les Allemands à la frontière orientale du Congo. Il y eut une conduite brillante.

La guerre finie, il retourna en Belgique et ne retourna plus en Afrique. Il avait obtenu l'Étoile de service en or à une raie, et la croix de chevalier de l'Ordre du Lion et de l'Ordre de Léopold II.

20 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

[W. R.]

G. Moolaert, *Campagne du Tanganika*, Brux., 1934, p. 16. — Reg. matr. n° 2767.

HOORNAERT (*Mathilde-Valentine*, en religion Sœur *Tatienne*), Sœur missionnaire des Sœurs de la Charité de J. et M., à Gand (Ixelles, 14.2.1873 — Lemberge, 9.9.1936). Fille d'Auguste et de De Wilde, Paula.

Le 4 juillet 1897, Sœur Tatienne quitta sa patrie, et tous ceux qui lui étaient chers, pour le Bas-Congo, où les Sœurs de la Charité avaient commencé une mission en 1892.

C'était au temps héroïque où l'on ne connaissait pas encore les précautions à prendre contre les dangers du climat, où l'on n'avait pas les médicaments nécessaires, où l'on n'avait pas une alimentation adaptée. On se donnait sans tenir compte des limites des forces physiques. Beaucoup de pionniers tombèrent en ces difficiles débuts : Sœur Tatienne fut une de ces victimes. A Kinkanda, elle se dépensa à l'hôpital du chemin de fer. Elle dut rentrer au pays natal : le 19 mai 1899 elle débarqua à Anvers.

Toute sa vie elle garda la nostalgie de la terre noire. Elle travailla au pays, elle se dévoua à Velm, puis à Anvers, Malines, Alost, mais toujours elle resta la missionnaire, encourageant, soutenant les vocations missionnaires et travaillant pour les Congolais, auxquels elle resta fidèlement attachée.

15 mars 1956.
[F. D.] Marie-Godelieve Billiau.

HOUTTEKIER (*Maria-Magdalena*, en religion Sœur *Maria-Xaveria*), Religieuse franciscaine (Bruges, 29.9.1902 — Businga, 19.5.1943). Fille d'Alphonse et de Taeckens, Emma.

Elle prit l'habit à Herenthals le 15 août 1927, prononça les vœux simples de religion le 21 avril 1929 et les vœux perpétuels le 11 septembre 1932. Après avoir acquis le diplôme d'institutrice gardienne à l'École normale des Dames Ursulines de Wavre-N.-D. et le diplôme d'assistante médicale que délivraient en ce temps les cours bruxellois de médecine tropicale, elle s'embarqua pour le Congo en 1933.

Elle est aussitôt chargée de la fondation d'un poste missionnaire à Businga, poste dont elle sera la cheville ouvrière pendant dix ans.

Un mal implacable devait l'arracher en deux jours aux enfants noirs à qui elle avait consacré ses connaissances et son dévouement.

[J. J.] 13 janvier 1955.
Marthe Coosemans.

Het Klokje van St. Josefsdal, Herenthals, 15 décembre 1954, p. 9.

HOVE (VAN) (*Raymond-François-Victor*), Agent d'administration du Comité Spécial du Katanga (Mont-St-Amand, 9.4.1878 — Laeken, 7.1.1946). Fils de Joseph-Victor et de Grégoire, Alice-Charlotte.

Après avoir terminé ses études moyennes du degré supérieur à Gand, où sa famille s'était installée peu après sa naissance, Van Hove fut engagé en 1901 par le Comité Spécial du Katanga en qualité d'adjoint civil. Il quitta Anvers le 18 juillet à bord du *Stanleyville* et fit un stage au fort de Shinkakasa pour y apprendre le maniement des pièces d'artillerie. C'était là une mesure d'ordre général prise par le C. S. K. en vue d'initier le plus grand nombre possible d'agents à des tâches militaires et, notamment, à la défense des postes qui allaient être créés au Katanga.

Du Bas-Congo, Van Hove se rendit à Pweto via Lusambo et Buli, à une époque où aucune communication régulière n'avait été établie dans les régions sud-orientales du Congo. Arrivé au lac Moero, il se mit à la disposition du major Weyns, représentant du Comité Spécial du Katanga, qui lui confia les fonctions de secrétaire.

Van Hove fut un agent d'élite, auquel le président du C. S. K., Hubert Droogmans, adressa des félicitations personnelles pour le succès total d'une mission délicate. Il avait, en effet, réussi à conduire de Buli à Lukonzolwa un détachement de 59 volontaires indigènes pour le Corps de Police du C. S. K. La petite troupe était arrivée au cantonnement dans un excellent état physique, en dépit d'un voyage de plus de 400 km à travers un pays désert et hostile. Aussi, lorsque l'expédition géologique de Robert Williams, dirigée par l'ingénieur George Grey, pénétra au Katanga venant de Rhodésie, c'est Van Hove que le major Weyns désigna en qualité d'agent contrôleur des opérations de recherches minières. Dès lors, jusqu'à la fin de son séjour au Katanga, c'est à Kambove, centre d'activité de la mission Grey, qu'il fut détaché. Mais son état de santé l'obligea, en mai 1903, à solliciter son rapatriement. Il retourna en Belgique le 4 août 1903 et s'installa à Laeken

où, jusqu'à sa mort, le 7 janvier 1946, il dirigea un négoce de charbons en gros. Il avait participé à la campagne 1914-1918, dont il portait la Médaille commémorative. Il avait en outre été honoré de la Médaille de la Victoire et de la Médaille commémorative du Congo.

31 octobre 1956.
Marcel Walraet.

Bull. Ass. Vét. col., Brux., 1946, n° 1, p. 27. — Archives du C. S. K. — Registres de l'État-civil de Mont-Saint-Amand et de Bruxelles II.

HOWELL (John), Missionnaire (Welford-on-Avon, 28.4.1861 — Birmingham, 12.7.1928). Fils de John et de Howels, Mary-Ann.

Il avait appris le métier de forgeron et de fabricant de machines agricoles, mais devint prédicateur laïque, et s'intéressa aux activités de l'Y. M. C. A.

Il fut baptisé en 1885 à Christ Church, Aston, Birmingham et partit pour la première fois en Afrique en 1889, sous les auspices de la Mission de Congo Balolo.

En 1896, il rejoignit la B. M. S. et fut nommé à Bolobo où il s'associa avec Georges Grenfell (Voir *Biogr. Col. belge*, tome I, col. 442). Il devint plus tard capitaine des vapeurs de la Mission *Goodwill* et *Endeavour*.

En 1904, il fut transféré au nouveau quartier général des vapeurs à Kinshasa, où il resta jusqu'en 1921, date à laquelle il fut obligé de prendre sa retraite pour raison de santé. Il devint alors directeur de la Maison à Kettering. En 1924, il rentra à son ancien domicile de Birmingham, où il mourut le 12 juillet 1928.

[L. H.]

15 février 1954.
H. Wakelin Coxill.

HUBRECHSEN (*Alphonse - François*), Hoofdontvanger van post en telegraaf (Oostende, 16.12.1881 — Sint-Joost-ten-Noode, 19.7.1946). Zoon van Alfons-Désiré en van Van Gelder, Maria-Theresia. Gehuwd met Claeys, Adolphine.

Hubrechsen voleindigde zijn middelbare studies aan het Koninklijk Atheneum te Oostende niet, en trad in dienst bij het telegraafbestuur, waar hij zijn loopbaan aanving als telegrambesteller, om later klerk te worden.

Op 21 mei 1903, trad hij in dienst van de Onafhankelijke Congostaat als klerk 2^{de} klasse, waar hij voor het Bestuur der Financiën van het district Stanley-Pool aangeduid werd.

Op 1 januari 1904, werd hij, op voorstel van de Vice-Gouverneur-Generaal, naar Kwamouth gezonden, om te beletten dat er tussen beide oevers van de stroom handel zou gedreven

worden, zonder dat daarbij invoerrechten werden betaald. Te dier gelegenheid werd Hubrechsen bevorderd tot klerk 1^{ste} klasse.

Op 2 februari 1906, wordt hij tot verificateur 2^{de} klasse der belastingen benoemd. Zijn eerste term in Afrika eindigt op 8 mei 1906. In België neemt Hubrechsen terug dienst bij het bestuur van de telegraaf, tot hij, op 31 januari 1910 weer naar de kolonie vertrekt als plaatsvervangend ontvanger bij de telegraafdiensten te Boma. Op 31 oktober 1910, wordt hij aangeduid om het telegraafkantoor van Leopoldstad te besturen.

Op 1 januari 1917, wordt Hubrechsen tot hoofdontvanger van post en telegraaf benoemd.

In zijn omgang met het publiek was Hubrechsen steeds een voorbeeld voor zijn ondergeschikten. Zijn werklust en zijn initiatieven bezorgden hem de genegenheid vanwege zijn oversten.

Hij was drager van de Gouden Dienstster, van de Gouden Medaille van de Orde van de Leeuw, en van de Herinneringsmedaille van Congo. Tevens was hij ridder in de Leopoldsoorde.

[W. R.]

27 september 1955.
R. Bonnaerens.

Bull. Ass. Vét. col., september 1946, blz. 31. — Reg. matr. n° 29.

HULSE (VAN) (*Henri-Marcel*), Chef de zone (Saint-Jean-in-Eremo, Fl. Or., 9.11.1868 — Ledeberg, 20.10.1939). Fils de Charles et de De Becker, Rosalie.

Il comptait faire des études de médecine et entra dans ce but en 1888 à l'Université de Louvain où il subit l'examen de candidat en sciences naturelles; puis ceux de 1^{re} et de 2^e candidature en médecine; il passa avec succès la 1^{re} épreuve du doctorat devant le jury central de Bruxelles et satisfait à l'examen du 2^e doctorat à l'Université de Gand. A cette époque, le courant d'intérêt vers le Congo le touche et sans attendre la fin de ses études, il s'engagea à l'É. I. C. où il fut admis en qualité de sous-intendant de 3^e classe. Embarqué à Anvers sur le *Leopoldville* le 6 avril 1898, il reçut à Boma, le 30 avril, sa désignation pour les Stanley-Falls, où il arriva le 21 juin. Là, il fut commissionné pour la zone du Haut-Ituri, le 28 juin. Il partit pour Avakubi qu'il atteignit le 28 juillet. Il y accomplit un terme entier au cours duquel (27 août 1900) il accéda au grade de sous-intendant de 2^e classe. Son engagement prenant fin, il partit le 21 janvier 1901 pour Stanleyville où il s'arrêta du 10 mars au 14 avril. Enfin, le 1^{er} mai, il s'embarqua à Boma pour l'Europe. Nommé pendant son congé agent d'administration de 2^e classe, il repartit

d'Anvers le 7 janvier 1904, commissionné pour la Province Orientale. Dès son arrivée à Stanleyville, le 2 mars, il apprit qu'il était désigné à nouveau pour le Haut-Ituri. Ayant regagné Avakubi le 24 mars, il fut investi en avril du commandement de Mawambi où il reçut sa nomination (30 janvier 1905) d'agent d'administration de 1^{re} classe. Huit mois plus tard (10 septembre), il était attaché au poste d'Avakubi et chargé à partir du 1^{er} janvier 1906 du service des transports. Passant le 29 juin à la zone des Falls, il y fut assigné au service du secrétariat dès le 3 juillet. Il y acheva ses derniers mois d'engagement et quitta Boma le 2 juillet 1907, pour revenir en congé. Il repartait le 6 février 1908 avec désignation pour la Province Orientale où il prenait le 25 juin le commandement du poste de Shabunda pour une durée de trois ans. Il quitta le Congo le 20 avril 1911 et après quelques mois passés en Belgique, entamait un 4^e terme en qualité de chef de zone le 16 décembre 1911. Après la guerre de 1914-1918, il ne reprit plus de service en Afrique.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Ordre Royal du Lion et porteur de l'Étoile de service en or.

[A. E.]

27 septembre 1953.
Marthe Coosemans.

Reg. matr n° 2350.

HUNSTADT (*Einar-Johannes-Andersen*), Major des troupes coloniales (Bodin, Norv., 9.12.1883 — Uccle, 12.7.1935). Fils de Nicolas-Andersen et de Johansdatter, Jensine.

Il était lieutenant de réserve de l'artillerie norvégienne quand il signa un engagement à la colonie où il fut admis en qualité de sous-lieutenant le 1^{er} avril 1909. Arrivé à Boma le 20 avril, il fut le 13 mai attaché à la compagnie d'artillerie et du génie. Après une année passée dans le Bas-Congo, à Shinkakasa, il fut assigné à la zone du Maniéma et partit pour Kasongo le 24 juin 1910. Le 29 septembre suivant, il passait au poste de Lowa. Revenu à Kasongo le 23 janvier 1911, il apprenait sa mutation pour le camp de Lokandu, le 5 avril. Redescendu fin de terme à Boma, il y prit place sur le *Brunellesville* le 26 octobre 1911 à destination d'Anvers.

Réadmis en qualité de lieutenant, il repartait le 6 avril 1912. Il séjourna à Boma du 22 avril au 16 décembre, puis fut envoyé en mission spéciale dans le district de l'Uele. En avril 1914, nous le trouvons en service à Lisala au moment où il est désigné pour commander temporairement la compagnie des Bangala. La guerre mondiale s'étant déchainée en Belgique

et en Afrique, Hunstadt est commissionné en septembre 1914 pour le front Est de la colonie. Il prend part à la défense de la frontière orientale et y conquiert le grade de capitaine le 15 novembre 1915. En congé du 19 février 1916 à fin décembre, il regagne Boma le 5 janvier 1917 avec les galons de capitaine-commandant, arrive à Lusambo le 27 janvier et prend, le 20 mars, le commandement de la C^{ie} du Sankuru. La guerre terminée, il redescend à Boma où il reprend le commandement de la C^{ie} d'artillerie et du génie à Shinkakasa et de la défense du Bas-fleuve (18 avril 1919).

Il y achève son 3^e terme le 30 mars 1921. Il commence un 4^e terme le 26 septembre suivant. Pendant un an et demi, il exerce ses fonctions au fort de Shinkakasa ; en février 1923, il est envoyé à Stanleyville où il termine sa carrière coloniale le 5 octobre 1924. Le grade de major à titre honorifique lui est accordé le 3 juillet 1926 lors de sa mise à la retraite. Ce vaillant soldat norvégien qui avait mis toute son activité au service de notre pays et de notre colonie, se fixa dans sa patrie d'élection et y mourut en 1935, porteur de nombreuses distinctions honorifiques : chevalier de l'Ordre Royal du Lion et de l'Ordre de la Couronne, Étoile de service en or à une raie, médaille commémorative des Campagnes d'Afrique, Médaille de la Victoire, Médaille de la guerre 1914-1918.

[A. E.] 15 septembre 1953.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 17 juillet 1935, p. 2. — *Note du Ministère des Colonies*, 6^e Direction gén. Serv. ad., 2^e Direct. du Personnel d'Afrique, en date du 10 septembre 1953.

HUPIN (*Raphaël*), Capitaine de la Force Publique (Binche, 1.3.1884 — Bruxelles, 7.12.1938).

Ayant terminé ses études gréco-latines, Hupin entreprit de suivre des cours de mécanique industrielle à l'Université de Bonn. On le vit également inscrit comme élève au cours colonial et consulaire de La Louvière. Songeait-il dès lors à partir pour le Congo ? Plus prosaïquement, il dirigea jusqu'en 1914 l'usine de ses parents à Binche.

Survint la guerre. Hupin s'engagea et fut envoyé à l'École d'officiers de Bayeux (France), d'où il gagna Le Havre où il fut attaché durant trois mois au Ministère des Colonies. En 1916, il fut envoyé au Congo, où l'on se battait tout comme en Europe. Hupin était sous-lieutenant depuis le 13 juillet. Le 27, il s'embarqua à La Palice. Arrivé à Boma (18 août 1916) il fut mis à la disposition du général-major commandant supérieur des troupes en opération à la frontière

orientale. Désigné pour le 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment (3 novembre 1916) il passa à la C^{ie} cycliste en avril 1917, pour finir par être affecté au 1^{er} bataillon du 1^{er} cercle le 1^{er} mai 1919. Il était resté présent au front depuis le 3 novembre 1916 jusqu'au 31 décembre 1918. Deux fois, il avait été cité à l'Ordre du jour : la première fois, pour sa conduite à la tête de la compagnie cycliste au cours de divers combats et reconnaissances à Mahenge (12 novembre 1917) — la deuxième fois, le 4 juin 1918, pour son courage, son zèle et son dévouement. « Est considéré par » tous comme un officier de la plus grande bravoure et du dernier mérite ». La guerre étant terminée, Hupin rentra en Belgique où il se trouva devant le désastre le plus complet ; tous ses biens avaient été anéantis. C'est sans doute ce qui le poussa à partir pour l'Amérique du Sud en 1920, en qualité de Directeur secrétaire de la S^{té} d'Exploitation des Grandes Forêts et Mise en Culture des Terrains. En 1922 déjà, on le vit revenir et s'installer aux environs de Mons comme éleveur industriel.

Mais sa santé se trouva bientôt sérieusement compromise : il dut subir l'ablation du larynx et, malgré cela, à peine remis, chercher une situation. De nombreux amis s'entremirent pour l'y aider et il entra à la Caisse d'Épargne le 6 janvier 1926.

15 mai 1953.
Marie-Louise Comeliau.

[F. D.]

Trib. cong., 15 déc. 1938, p. 2.

HURLBURT (née **MORSE**, *Élisabeth*), Docteur en médecine (New York, 26.11.1884 — Aba, Congo belge, 26.2.1923).

Fille de médecin et toujours inspirée de l'œuvre missionnaire en Afrique centrale, elle fit ses études en vue d'être médecin-missionnaire. Après avoir obtenu son diplôme du Mt. Holyoke College, elle poursuivit ses études médicales à Philadelphie et à Londres.

Elle partit en Afrique pour la première fois, en 1913 et établit un hôpital à Kijabe en Afrique anglaise de l'Est où elle travailla jusqu'en 1916. Durant son premier congé en Amérique, elle passa ses examens finaux de médecine.

Retournant en Afrique pour la seconde fois, elle fut placée au nouveau poste de la *Africa Inland Mission* à Aba. Femme extrêmement brillante et dévouée, elle se dépensa de tout cœur pour ce travail fatigant et parfois ingrat. Elle dessina elle-même les plans du futur hôpital d'Aba et son plus ardent désir était de

voir s'ériger des bâtiments dignes d'une œuvre médicale.

C'est pendant ce terme qu'elle épousa Paul Hurlburt, fils de Charles Hurlburt, un des fondateurs de la Mission. Ils eurent deux enfants : Rebekah, née en 1920 et Charles, né en 1921.

Son œuvre fut hautement appréciée par le Gouvernement belge qui la nomma directrice de la léproserie d'Aba. Elle prit un deuxième congé en 1921. En 1922, elle retourna vers son œuvre bien aimée au Congo, mais malheureusement son second terme ne fut pas de longue durée ; frappée par une hématurie, elle succomba après quelques jours de maladie. Quoique sa carrière fut brève, ce fut elle qui posa les jalons de l'œuvre médicale toujours croissante et florissante d'Aba. Sa mort causa un grand vide dans toute la région, mais l'hôpital créé par elle reste un témoignage vivant de son travail.

16 mars 1955.
H.-W. Coxill.

[A. E.]

HURT (*James-H.*), Lieutenant de marine (R. I. — près de Kilwa, ...-1923).

Il fut engagé par l'Association internationale du Congo au début de juin 1883, en même temps que Jean Husson et Sigmond Israël, pour aller seconder au Niadi-Kwilu le capitaine anglais Grant-Elliott. Hurt quitta Anvers le 1^{er} juin 1883, fut accueilli à Vivi par le chef de poste Callewaert qu'il quitta le 13 décembre pour se rendre au Niadi-Kwilu. Après un an de travail aux côtés de Grant-Elliott, il fut attaché au poste de Stanley-Niadi. Le 14 septembre 1885, malade, il dut rentrer en Europe.

Dans la suite, Hurt se rendit en Afrique australe et prit part, dans les rangs de l'armée anglaise, à la guerre contre les Boers.

Pendant la première guerre mondiale, il participa aux opérations des forces alliées en D. O. A.

En 1923, il était depuis plusieurs mois au Congo belge et s'y livrait à la chasse à la fois et à la cinématographie, quand, un jour qu'il s'en était pris à un éléphant, près de Kilwa, il manqua l'animal visé, mais excita la bête au point qu'elle se jeta sur lui, le renversa, le piétina. Hurt, grièvement blessé, mourut des suites de ses blessures. Il avait vécu 40 ans en Afrique.

20 juin 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 162. — *Trib. cong.*, 30 sept. 1923, p. 3.

I

IHRO (*Oscar-Huri*), Ingénieur des Arts et Manufactures (Ixelles, 10.8.1874 — Bruxelles, 5.5.1935). Fils d'Édouard Joseph-Jean et de Siegel, Antoinette.

Ingénieur des arts et manufactures, il a été en service dans différentes usines d'Allemagne et de Belgique.

Engagé le 26 mai 1910 au service de la Colonie comme sous-chef de section, il arrive au Congo le 15 juin 1910 et est désigné pour le district du Moyen-Congo. Chef de service des Travaux Publics à Léopoldville, il dirige les nombreuses constructions de cette localité.

En 1911, le commissaire général du Moyen-Congo le charge de l'étude du projet du mur de quai de Kinshasa (actuellement Léopoldville-Est). Ce projet est transmis au gouvernement et donne lieu à une adjudication en 1913.

Ihro quitte la Colonie le 13 juin 1912 et est engagé à la Société du Syndicat du port de Kinshasa (Synkin) qui étudie le projet et fait une offre d'entreprise.

L'adjudication est malheureusement retirée, les travaux ne furent engagés qu'en 1925.

Ihro resta au service de la Société Synkin jusqu'à son décès en 1935.

Distinction honorifique : Étoile de service.

5 septembre 1955.
G. Moulart.

IRGENS-BERGH(von) (*Thorvald-Mathias*), Officier de la Force Publique (Hörsholm, Danemark, 3.3.1864 — Nyangwe, 21.8.1899). Fils de Thorvald-Vilhelm-Christian et de la comtesse Petersdorff, Bolette-Isidore-Adelaïde. (Note complémentaire au Tome III, col. 466).

Le Gouverneur général, qui connaissait ses talents artistiques, lui avait confié l'exécution des plans d'embellissement de Boma ainsi que l'esquisse du premier monument qui serait érigé à Léopoldville en hommage au Roi-Souverain et à la Civilisation.

15 mars 1956.
M. Walraet.

Militär Tidende, 10 janvier 1900. — H. Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, 1902-05, pp. 45, 50, 208, 266, 334, 337, 508, 576, 604, 638, 640, 673, portraits.

ISEGHEM (VAN) (*André-Charles-Napoléon*), Avocat honoraire à la Cour d'appel de Bruxelles, commissaire de District au Congo belge, écrivain (Gand, 6.10.1865 — Bruxelles, 16.11.1944). Fils d'André-Jean-Louis et de De Pauw, Berthe-Wilhelmine ; époux de Janssens, Marie-Thérèse.

Docteur en droit de l'Université de Gand, Van Iseghem, serment prêté et stage achevé, fut inscrit au Tableau de l'Ordre des Avocats au Barreau de Bruxelles. Il s'intéressa sans tarder aux entreprises civilisatrices et expansionnistes de Léopold II dans le Centre africain, mit son éloquence et sa connaissance du flamand au service du *Comité d'action pour l'œuvre nationale africaine* fondé par le baron Prosper de Haulleville et, après l'ajournement du projet d'annexion de Burlet par la Chambre des Représentants, collabora à la rédaction du journal bimensuel, d'abord, mais bientôt hebdomadaire et illustré, *Le Congo belge*, publication qui ne cesserait de paraître qu'en 1902 et aurait, durant trois ans de son existence, une édition flamande à laquelle Van Iseghem s'intéresserait tout particulièrement. Il s'intéressa de même à la Société belge d'Études coloniales fondée en 1894 par Victor Pourbaix sous la présidence de Couvreur et en sera le dernier secrétaire général toujours en fonctions quand la société, en 1930, passera la main à l'Institut royal colonial belge et au Musée du Congo belge de Tervuren.

Le 6 juin 1896, Van Iseghem, plus ou moins engagé en qualité de secrétaire par Thys et en quelque mesure aidé par celui-ci, se rend au Congo. Ayant pris bord le jour dit sur l'*Edouard Bohlen*, il arrive à Boma le 28 juin suivant. Rejoint à Boma par Thys le 14 juillet, il gagne Matadi le lendemain pour aller de là, le 22 juillet, assister à l'inauguration du tronçon Matadi-Tumba de la voie ferrée en construction à travers la région des Cataractes, quitte Tumba le 7 août à destination de Léopoldville par Luvituku, Kimuenza, arrive au chef-lieu du Moyen-Congo le 20, visite Kinshasa et Brazzaville, quitte le Pool le 1^{er} septembre, gagne ainsi le futur Thysville par Kisantu où il se trouve le 8 septembre, puis Tumba où l'amène un train du service de la construction et où il rencontre le sénateur socialiste Edmond Picard avec qui, quelques jours plus tard, il regagne Boma.

A Boma, les deux pionniers du tourisme colonial belge se séparent et, laissant Picard rentrer sans plus de retard en Belgique, Van Iseghem se rend à Kabinda, y prend passage sur le *Cazenge* qui le ramènera à Lisbonne le 23 octobre après d'intéressantes escales à Sao-Thomé, à Sao Iago de Capo Verde, à S. Vincente, en vue de Palma et à Funchal. Le voyageur nous laissera de son voyage une très intéressante relation sous le titre : *Au Congo belge en 1896* non sans avoir préalablement fait part de ses observations aux membres de la Société belge d'Études coloniales au cours de l'une ou l'autre causerie.

En 1905, Van Iseghem prend bord sur le navire-école belge *Comte de Smet de Naeyer*, de tragique mémoire, en qualité de professeur et prend part, en cette qualité, à la première croisière de cette unité, qu'il doit cependant quitter pour raisons de santé. Son séjour à bord du *Comte de Smet de Naeyer* et le naufrage de cette malheureuse unité lui inspireront, en 1908, une étude abondamment illustrée sur les caractères que devrait présenter une unité de l'espèce et sur les conditions nécessaires à leur obtention.

Ce n'est qu'après la reprise de l'État Indépendant du Congo par la Belgique, reprise dont il avait étudié les modalités souhaitables dans une plaquette de 1891 et dans une étude de 1897 et dont il écrivait l'histoire en 1932, que ce colonial fervent, abandonnant le barreau bruxellois, entra au service actif et hors chambre de notre Colonie. Engagé le 2.8.1910 en qualité de secrétaire par le Représentant du Comité Spécial du Katanga, il passa le 1^{er} septembre suivant au service de la Colonie et remplit successivement, à Élisabethville, les fonctions de secrétaire général intérimaire du vice-gouvernement général et de directeur du service vice-gouvernemental de la justice. Ayant quitté le chef-lieu du Katanga le 5 juin 1912, il s'embarque à Capetown une semaine plus tard et rentre au pays le dernier jour du mois.

Son premier congé statuaire expiré, Van Iseghem rembarque à Rotterdam à destination du Katanga, *via* Beira. Il avait été nommé commissaire de district de 1^{re} classe le 30 décembre 1912. Arrivé à Élisabethville le 20 février 1913, le commandement du District du Haut-Luapula lui fut aussitôt confié, en même temps que lui était confiée une charge de juge suppléant au Tribunal de 1^{re} instance du chef-lieu. Mis en congé anticipatif le 18 janvier 1915, il alla passer ce congé à Funchal.

Rentré au Congo le 28 février 1916, il fut de nouveau chargé du District du Haut-Luapula qu'il administra jusqu'au 9 mars 1919, date à laquelle il quitta la Colonie pour rentrer une troisième fois en congé.

Ce congé passé, Van Iseghem s'embarque

encore une fois, mais à Lisbonne cette fois, pour arriver au Katanga le 19 décembre 1919, s'y faire mettre en disponibilité sans solde dès le 19 janvier suivant, rentrer en Belgique le 13 mars et obtenir, le 29 avril 1921, démission honorable de son grade et de ses fonctions.

Il se consacra désormais principalement, et ce jusqu'au début de 1931, à son secrétariat général de la Société belge d'Études coloniales et, en administrateur, à l'une ou l'autre société coloniale d'exploitation ferroviaire ou minière. Il publie aussi assez régulièrement des études d'intérêt colonial, toujours marquées au coin d'un solide bon sens, d'une originalité courageuse et d'une sage modération. De ces études, publiées le plus souvent dans divers périodiques tels que la *Revue bibliographique*, le *Bulletin de la Société belge d'Études coloniales*, *Congo*, *l'Essorial*, la *Ligue maritime belge*, le *Bulletin du Touring Club congolais*, mais souvent aussi tirées à part par l'un ou l'autre éditeur et parfois éditées en volumes sans publication préalable sous autre forme, nous donnerons ci-après une énumération aussi complète qu'il nous a été donné de l'établir.

Van Iseghem était encore un des membres les plus assidus de la Conférence de droit maritime et colonial du barreau bruxellois, de l'Association des écrivains et artistes coloniaux de Belgique et de plusieurs autres groupements culturels animés du même esprit. A l'association des écrivains et artistes coloniaux, il prit part, en 1929, à une conférence sur Léopold II confiée à dix orateurs.

Il s'éteignit à Bruxelles le 16 novembre 1944, officier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre royal du Lion et de l'Ordre italien de la Couronne, chevalier de l'Ordre belge de la Couronne et porteur de l'Étoile de service en argent à trois raies.

Publications : 1. *Les Iles portugaises de l'Afrique*, conférence, 18 p. in-8°, Brux., 1897. — 2. *L'annexion du Congo*, quelques notes (*Le Congo belge*, mars, avril et mai 1901 ; plaquette de 48 p. gr. in-32°, Falk fils, Brux., 1901). — 3. *Un projet de Charte coloniale*, 24 p. sans nom d'éditeur, mais datant certainement de 1907. — 4. *La Monnaie belge au Congo*, 8 p., Albert Bouchery, Ostende, 1908. — 5. *Le Navire-école, que doit-il être ?*, (*Bull. S^{te} belge d'Études coloniales*, n°s 2 et 3, 1908 ; tiré à part de 56 p., Hayez, Brux., 1908). — 6. *Politique des Chemins de fer au Congo : une erreur à ne pas commettre* (*Bull. S^{te} belge d'Études coloniales*, mai-juin 1919 ; tiré à part de 16 p. avec carte, Hayez, Brux., 1919). — 7. *Le Statut des fonctionnaires et agents de la Colonie* (*Bull. S^{te} belge d'Études coloniales*, mai-juin, 1921 ; tiré à part de 48 p., A. Dewit, Brux., 1921). — 8. *A propos d'un projet de réorganisation administrative du gouvernement du Congo belge* (*Bull. S^{te} belge d'Études coloniales*, septembre-octobre 1920 ; tiré à part en 10 p. in-8°, Hayez, Brux., 1920). — 9. *Malaria*, conférence faite à l'Ass. pour le perfectionnement du matériel colonial le 20 mars 1920 (*Congo*, 1920, I 595 et suiv.). — 10. *Au Congo. Centralisation et décentralisation* (*Bull. de la S^{te} belge d'Études colo-*

niales, septembre-octobre 1921 ; tiré à part, A. Dewit, Brux., 1921). — 11. *Le transport d'une flottille à travers la brousse africaine en temps de guerre* (Bul S^o belge d'Études coloniales, 1923, I, 25). — 12. *Au Congo belge en 1896* (138 p. in-16^e, avec portrait de l'auteur, A. Dewit, Brux., 1924). — 13. *Avis sur l'art congolais* (Renaissance d'Occident, juin 1925, 885 et 886). — 14. *Magistrature belge et magistrature coloniale* (Congo, 1926, II, 695 et suiv.). — 15. *Malaria et tanks à eau* (Congo, 1929, I, 861-886). — 16. *La S^o belge d'Études coloniales* (Congo, 1930, II, 629-636). — 17. *La réorganisation administrative coloniale*, 15 p. in-12 (Essorial, Brux., 1931). — 18. *Les étapes de l'Annexion du Congo*, un vol. de 106 p. in-16 (Off. de Publicité, Brux., 1932). — 19. *La genèse du navire-école belge* (La Ligue maritime belge, décembre 1937, 257-259, janvier 1938, pp. 6-9). — 20. *Les débuts du tourisme au Congo belge* (Bull.

du Touring-club congolais, 15 mai 1939, 65-75). — 21. *Interpénétration des carrières coloniales et métropolitaines* (Congo, 1939, I, 433-439). — L'auteur de cette notice tient de bonne source que Van Iseghem a laissé des *Mémoires* dont les légataires n'ont pas encore amorcé la publication.

10 novembre 1956.

J.-M. Jadot.

1. *Mouv. géogr.*, Brux., 1896, 272-2. — 2. *La Trib. cong.*, Brux., 28 décembre 1912, 1, 30 avril 1940, 1. — 3. *Le Journal du Congo*, Brux.; 21 décembre 1912. — 4. *La Rev. col. belge*, Brux., 1949, 79. — 5. Coppens, P., *La perfection* (réponse à M. A. Van Iseghem) (*Ess. col. et mar.*, Brux., 28 février 1932).

J

JACOBS (*Philippe-Marie-Victor*), Membre de la Chambre des Représentants, ministre d'État (Anvers, 18.1.1838 — St-Gilles, Bruxelles 20.12.1891). Fils de Louis, bâtonnier de l'Ordre des Avocats et ancien membre du Congrès national, et de Van Merlen, Marie-Anne.

Il fit ses humanités en France, au collège des Oratoriens de Juilly, d'abord, puis, au collège de Vaugirard. Rentré en Belgique, il fit son droit à l'Université de Bruxelles et son stage d'avocat chez M^e Cuylits, à Anvers.

Il n'avait que vingt-cinq ans quand il fut porté par le parti conservateur anversois sur la liste de ses candidats aux élections législatives de juin 1863. Ses amis politiques avaient deviné en lui un interprète hors pair. Élu membre de la chambre des représentants le 9 juin 1863, il fut constamment réélu par la suite, le 11 août 1864, le 9 juin 1868, le 2 août 1870, le 11 juin 1872, le 13 juin 1876, le 10 juin 1884 et le 12 juin 1888.

Il exerça les fonctions de ministre des Travaux publics dès le 2 juillet 1870 et celles de ministre des Finances dès le 3 août suivant dans le ministère d'Anethan. Il exerça celles de ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique dans le ministère Malou de 1884, mais en présence de l'agitation qui se manifestait dans le pays, le Chef de l'État soucieux d'apaisement déchargea Malou du soin de la chose publique et la confia à Beernaert. Jacobs se

retira en même temps que Woeste, et avec la même abnégation que lui.

A vrai dire Jacobs, fidèle aux idées du Meeting anversois dont il était l'élu, ne pouvait s'accorder en matière militaire avec le Souverain, mais cela ne l'empêchait aucunement d'admirer sans réserves ses accomplissements africains. C'est ainsi qu'il fut proposé par le Roi aux fonctions d'administrateur du Fonds de garantie de l'Emprunt à lots de l'État Indépendant.

Orateur inégalable aussi bien par la sincérité, le bon sens et le dynamisme de ce qu'il avançait que par la forme que revêtait l'expression de sa pensée et le charme pénétrant de sa voix et de sa diction, Jacobs fut de surcroît un essayiste des plus distingués. C'est ainsi qu'on lui doit une étude sur le *Panthéisme* (in : *Revue de Belgique*, Brux., 1860), une étude sur le *Surmaturel* (ib. 1861) d'autres sur les *Servitudes légales* (ib., 1862), sur la *Revision du Code pénal dans ses rapports avec la liberté de la chaire* (Brux., Goemaere, 1863), sur l'*Escaut, son passé, son présent et son avenir* (in : *Revue générale*, Brux. Devaux, 1866), sur la *Propriété en commun d'après le Code civil* (ib., 1868), sur les *Lois confessionnelles de la Prusse* (ib., 1875, et Braine-le-Comte, Lelong, 1875), indépendamment de nombreux textes donnés à la *Belgique*, la *Revue belge et étrangère*, la *Revue générale*, le *Journal d'Anvers* et de ses interventions conservées dans les *Annales et Documents parlementaires*.

Le Roi l'avait nommé ministre d'État le 23 mai 1888.

[J. J.] 8 mars 1954.
Marthe Coosemans.

C^{te} L. de Lichtervelde, *Léopold II*, Brux., Dewit, 1926, pp. 124, 125, 127, 129, 132, 191, 199. — P. Daye, *Léopold II*, Paris, Fayard, 1934, pp. 144, 145, 222, 244, 245, 248, 390. — Ed. van des Smisen, *Léopold II et Beernaert*, Brux., Goemaere, 1942, I, pp. 11, 26, 267. — Comte H. Carton de Wiart, *Beernaert et son temps*, Brux., La Renaissance du Livre, s. d., pp. 66, 67, 69, 70. — F. Van Kalken, *Histoire de Belgique des origines à nos jours*, 5^e éd. Brux., Off. de Publicité, 1946, p. 486.

JACQUES (*Auguste-Joseph*), Planteur (Heinstert, Nobressart, 11.5.1872 — Bruxelles, 11.1.1928). Fils de Vinant et de Kneip, Marie.

N'ayant comme bagage que ses études primaires, Jacques contracta un engagement au 1^{er} régiment de lanciers le 9 juillet 1889. Il était maréchal des logis (5 juillet 1891) quand, le 6 décembre 1893, il partit comme sergent de la Force Publique et cet événement devait marquer le tournant décisif dans sa carrière.

Son premier terme s'écoula dans le Bas-Congo. Désigné pour les Cataractes (3 février 1894), il passa ensuite à la Lemba (8 mars 1894), fut nommé 1^{er} sergent le 1^{er} juillet 1895, adjudant le 1^{er} janvier 1896, sous-lieutenant le 18 janvier 1897. Il avait, en effet, eu l'occasion de montrer ce qu'il valait lors des expéditions militaires du Loango, aussi bien que comme administrateur de territoire. Il fonda le poste de Buku-Dungu et ouvrit la route du haut Luango vers Boma (avril 1897). Ce premier terme devait trouver son couronnement dans l'expédition de l'Uele pour laquelle il fut désigné le 3 janvier 1898. Mais le *curriculum vitae* de Jacques est à ce moment coupé de repous pour maladie, et quand, il quitte le Congo au printemps 1898, c'est encore après être descendu malade à Boma (25 mars 1898).

Quelque repos pris en Belgique le remit sur pied et son deuxième terme prit cours le 6 octobre 1898. Il allait se passer au Mayumbe et dans l'une de ces situations curieuses dont fourmille l'histoire du jeune Congo. Nommé lieutenant le 1^{er} janvier 1899, Jacques fut en effet « prêt » par l'É. I. C. à la famille d'Ursel qui créait alors au Mayumbe d'importantes plantations. Son activité fut à cette époque mi-agricole et mi-militaire. Plantant et guerroyant à l'occasion, il prit surtout goût à la terre. Après avoir travaillé durant trois ans à « l'Urselia », il démissionna comme militaire et s'établit à son compte, devenant ainsi le premier colon agricole du Congo. Il prenait hardiment le départ avec ses maigres économies et l'appoint d'une caution ; celui aussi de

la connaissance d'une région où il avait eu tout le loisir d'asseoir son autorité sur les indigènes. Pas toujours facile d'humeur bien sûr, mais grand honnête homme et travailleur infatigable, chef exigeant mais paternel pour sa main-d'œuvre dont il obtenait tout, il mit en valeur 1638 ha, principalement plantés d'élaïs et de cacaoyers. De là le nom de « Roi du Mayumbe » sous lequel il était connu dans le monde blanc. Peut-être préférerait-il celui de « Chikwangue » que lui donnaient les indigènes ?

Sa vie de planteur privé qu'il avait inaugurée par un voyage d'étude au Sénégal et au Dahomey (1904), il la coupa de séjours en Europe, ayant sa résidence congolaise à Makai-M'Voibi au Mayumbe. Il mourut en Belgique à l'heure où il s'appêtait à partir une fois de plus pour « son royaume ».

Étoile de service à 2 raies, chevalier de l'Ordre Royal du Lion.

[F. D.] 10 octobre 1953.
Marie-Louise Comelinau.

Bull. de l'Ass. des Vét. col., mai 1931, p. 5. — Concessions, dans *Revue Congo*, 1927, II, p. 501. — 1928, I, pp. 130, 134, 136, 279-286, 290-291. — *Ess. col. et mar.* 12/1/1928, p. 3. — Chalux, *Un an au Congo*, pp. 56, 685. — *Trib. cong.*, 7 oct. 1909, p. 2.

JACQUES (*Victor-Alphonse-Florent*) Directeur de la C^{te} du Congo belge (Spa, 1.12.1885 — Schaerbeek, 17.5.1939). Fils de Jean-Ferdinand-Alphonse et de Delloite, Flore-Hyacinthe.

Jacques ne semble pas avoir pensé d'abord à faire des études universitaires. Très jeune, il travailla manuellement et s'orienta vers la branche ajustage et machines outils. Après un an de stage, il s'intéressa particulièrement à l'électricité et fut notamment occupé durant une nouvelle année par les A. C. E. C. entre autres. Trois fois encore, il changea d'employeur avant de finir par s'inscrire à l'Institut Francquen à Liège, où il prépara son entrée à l'Université. Il en sortit en 1913, avec le diplôme d'ingénieur électricien. Lorsque survint la guerre, il contracta un engagement volontaire (7 août 1914) et fut versé au service T. S. F. à Namur. Le 27 il était à Anvers. Puis ce fut l'Yser où il fut nommé sous lieutenant de réserve pour la durée des hostilités (14 février 1915). Le 1^{er} octobre, il fut désigné pour commander la deuxième section de T. S. F., et passa successivement à la 2 DA puis à la 6 DA (21 janvier 1916). A ce moment, le gouvernement du Havre cherchait à recruter à l'Yser des volontaires pour le Congo. Jacques partit, via Marseille et Mombassa (25 mai 1916). Maintenu dans sa spécialisation, il fut affecté au service de la T. S. F. au Tanganika. A la

fin des hostilités, il était lieutenant de réserve (1^{er} janvier 1917) et attaché depuis le 25 août 1918 au service de la T. S. F. à Boma. Il quitta la colonie par l'Alberville du 3 novembre 1918, mis en congé anticipé dans l'intérêt du service.

Jusqu'en août de l'année suivante, Victor Jacques connut à l'armée métropolitaine différentes affectations et fut enfin mis à cette date en congé sans solde. Rendu à la vie civile, il fut d'abord ingénieur à la Compagnie générale des Chemins de fer catalans à Barcelone. Il trouva là des conditions d'existence qu'il jugea inacceptables. Au bout d'un an, on le revit en Belgique où il offrit ses services à la Sté belge d'outillage pneumatique de Haren. Il y travailla durant 2 ans et demi, et quitta ce poste pour fonder une affaire de découpage à Vilvorde, mais celle-ci ne put se maintenir. Alors Jacques regarda une nouvelle fois vers l'Afrique. Il partit le 23 juin 1926 pour compte de la Compagnie sucrière congolaise, qui l'engagea comme directeur. Le 17 janvier 1927, il était rentré au pays et, jusqu'en 1928, travailla à Gand pour une firme de chauffage central. Le 28 février 1928, il fut engagé par la Compagnie des Huileries de la Maringa comme chef d'exploitation, et resta attaché à cette société jusqu'au moment où elle-même fut absorbée par la *Compagnie du Congo belge* en 1937. Jacques était alors directeur, et il le resta jusqu'au 19 mai 1938, date de son dernier retour en Europe. L'année suivante, il mourut au pays, des suites d'un mal contracté au Congo.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold et de la Couronne, décoré de la Croix de guerre avec palme, des Médailles commémoratives de la Campagne d'Afrique, de la Guerre 1914/18, de la Victoire et du Centenaire de l'Indépendance Belge. 7 chevrons de front et capitaine commandant honoraire.

23 septembre 1953.

Marie-Louise Comeliau.

[F. D.]

Trib. cong., 30 mai 1939, p. 2.

JACQUES (*Victor-Charles-Joseph*), Docteur en médecine (Bruxelles, 23.3.1858 — Bruxelles, 10.3.1925).

Issu de l'Université Libre de Bruxelles où il obtint son diplôme de docteur en médecine, le docteur Jacques professa à la dite université les cours d'anthropologie (1882-1883), de pharmacologie et de thérapeutique générale. Il devint professeur ordinaire le 3 juillet 1897. De 1891 à 1901, il fut chef de service à l'orphelinat de la Ville et jusqu'en 1908 dirigea le service de la médecine infantile à l'hôpital St-Pierre à Bruxelles.

En 1911, il était nommé président de la

Société d'anthropologie de Bruxelles dont il avait été, en 1882, un des fondateurs. En effet, son activité scientifique s'était exercée surtout dans le domaine de l'anthropologie et, dès 1887, l'attention du monde savant était attirée vers les mémoires importants qu'il publia sur *Les crânes du cimetière du Sablon* (t. III des Annales de la faculté de médecine de l'Université Libre de Bruxelles). Ce sont ses recherches dans le domaine de l'anthropologie qui l'amènèrent à s'intéresser tout particulièrement aux découvertes faites au point de vue ethnographique au Congo lors des premières explorations. Une série d'articles signés de sa plume nous renseignent sur la portée de ces premières études ethnographiques congolaises qui parurent dans le Bulletin de la Société d'archéologie de Bruxelles, articles qui eurent pour point de départ les documents réunis en vue de la création d'un musée du Congo à Tervueren. Citons parmi ces articles :

VIII, 1889-1890, 18, 19, *Exposition des collections ethnographiques du Dr Gallet* ;

XI, 1892-1893, 174-181, *Sur l'origine d'un musée* ;

XI, 1892-1893, 237, *Mensuration de 39 nègres* ;

XIII, 1894, 284-331, *Exposition universelle d'Anvers* ;

XV, 186-193, *Crânes du Haut-Congo* ;

XVI, 183, 244, *Exposition universelle de Bruxelles* ;

XVI, 282, 302, *Les Nains* ;

XIX, 1900-01, 187-199, *Instruments de pierre du Congo, Collection Kaas* ;

XXII, 46, *Objets de bois sculpté* ;

XXII, 91, *Hachettes en hématite* ;

XXIII, 221-224, *Pierres taillées, Collection Fromont*.

A sa mort survenue en 1925, le Dr Jacques était titulaire des distinctions honorifiques suivantes :

Commanderie de l'Ordre de Léopold, Croix civique de 1^{re} classe, Médaille du roi Albert avec rayure d'or, officier de l'Instruction publique.

19 mars 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Dupont, *Lettres sur le Congo*, Paris 1889, p. 655. — A. J. Wauters, *L'E. I. C.*, Brux., 1899, p. 260. — Goblet d'Alviella, *L'Univ. de Brux. pendant son 3^e quart de siècle* (1884-1909), Brux., Weissenbruch, 255. — Dr Zunz, *Rapport de l'Université de Bruxelles*, 1934-1925, pp. 52-54. — De Seyn, *Dict. biog. des Sc., des Lettres et des Arts en Belg.*, Brux., 1835, t. II, p. 593.

JADOT (*Jean*), Gouverneur de la Société générale de Belgique (On-lez-Jemelle, 2.8.1862 — Bruxelles, 1.3.1932). Fils de Jean-Baptiste et de Cousin, Élise.

Jean Jadot appartenait à une famille d'ingénieurs. Son oncle maternel, Louis Cousin, fut professeur à l'Université de Louvain et titulaire de la chaire de Génie civil qu'il fonda à l'Université de Santiago, au Chili.

Lui-même obtient, à l'âge de 20 ans, le grade d'ingénieur des Arts et Manufactures, du Génie civil et des Mines de l'Université de Louvain. Il entre aussitôt au service de la S^{té} des Chemins de Fer vicinaux de la Province de Liège, où il prend part aux travaux de construction de la ligne de l'Amblève, que dirigeaient certains de ses oncles. A 23 ans, il est nommé ingénieur en chef des Chemins de Fer vicinaux de la Province du Luxembourg, société filiale de la S^{té} des Chemins de Fer économiques, que présidait le baron Empain. Il y procède à l'étude et à l'établissement de nombreuses lignes au profil particulièrement accidenté. En 1894, à l'âge de 33 ans, Jadot est appelé à se rendre d'urgence en Égypte pour y diriger les travaux de construction d'une centrale électrique et les installations des « Tramways du Caire », que le Gouvernement égyptien avait confiés à la S^{té} des Chemins de Fer économiques. En l'espace d'un an, il mène à bien ce travail en dépit des difficultés rencontrées par suite de la nature du sol. Jadot prend ensuite la direction des travaux des « Chemins de Fer de la Basse-Égypte ».

A la demande de Léopold II, il part pour la Chine en 1898, pour y entreprendre la construction de la voie ferrée Hankow-Pékin, dont la concession venait d'être accordée à la S^{té} d'Études des Chemins de Fer en Chine, créée à l'initiative du Roi par un groupe de banquiers et d'entrepreneurs belges et français. En huit années, troublées par des incidents souvent tragiques, telle la révolte des Boxers qui coûta la vie à plusieurs de ses collaborateurs, Jadot construit les 1.200 km de voies qui relient Hankow à Pékin et jette sur le fleuve Jaune un pont de 4 km. Au moment de quitter la Chine, il est l'objet de manifestations de reconnaissance de la part du Gouvernement impérial, qui lui avait déjà donné de nombreux témoignages de confiance, notamment en le chargeant de ramener à Pékin l'impératrice réfugiée à Haï-Foung.

Le jour même de son retour en Belgique, en juillet 1906, Jadot est convoqué par télégramme au Palais, où Léopold II lui expose ses plans de mise en valeur du Katanga et les premières dispositions qu'il a prises pour en assurer l'exécution. Dans la pensée du Souverain, il s'agissait d'exploiter méthodiquement et rapidement les richesses minières de cette région, d'y créer un important réseau ferré et — question essentielle — de réunir les capitaux nécessaires à cette immense entreprise.

Quelques mois après cette audience, Jadot

est appelé à siéger au Conseil de Direction de la Société Générale. Placé à la tête du département de l'Industrie, il s'y impose d'emblée par sa forte personnalité. Sous son impulsion, la Société Générale, marquant un tournant dans son histoire, oriente résolument son action vers les réalisations coloniales.

Jadot déploie, en cette année 1906, une activité remarquablement féconde. Membre du Conseil de la S^{té} métallurgique russo-belge, il conçoit un plan de réorganisation méthodique pour remédier à la crise que subissait l'industrie russe, et, simultanément, prend une part prédominante à la création des trois grandes sociétés congolaises, dites de 1906, qui seront appelées à jouer un rôle de premier plan dans le développement économique du Congo.

Mais il faut réunir les fonds indispensables, soit quelque 15 millions à l'origine. La Société générale intervient pour 7 millions, le Roi et des groupes étrangers couvrent le solde. Et ce fut le point de départ d'une entreprise audacieuse, pleine d'aléas mais aussi de promesses, qu'avec une volonté de fer Jadot parvint à mener à bien. L'Union Minière, la C^{ie} du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga (B. C. K.) et la S^{té} internationale forestière et minière (Forminière) sont constituées à quelques jours d'intervalle. Toutes trois connaissent des débuts très difficiles. Les prospections de la Forminière ne donnent aucun résultat tangible, et il fallut plus de huit années de travaux et de recherches avant d'ouvrir à l'exploitation le bassin diamantifère du Kasai. Le premier siège de l'Union Minière se trouve isolé à 2.000 km de la mer, à près de 700 km du chemin de fer le plus proche (Broken-Hill), alors que la nature particulière des roches nécessitait pour leur traitement d'importantes quantités de charbon à importer d'Europe. La construction d'usines, la création de routes, de voies ferrées absorbent des capitaux importants, que Jadot parvient à réunir sous forme d'emprunts, malgré les risques que comportaient ces opérations. En 1911, les premières coulées de cuivre sortent des fours de Lubumbashi, au moment même où est réalisée la liaison avec les chemins de fer rhodésiens. Prise en 1907, la décision de réaliser cette liaison avec la Rhodésie impliquait la construction de quelque 250 km de voies, de Sakania-frontière à Elisabethville. La C^{ie} des Chemins de Fer du Bas-Congo au Katanga commence les travaux en 1909 et, en moins de deux ans, les mène à bonne fin. Mais il fallait atteindre sans retard les riches gisements de Panda et de Kambove. En 1913, la Compagnie met en exploitation le tronçon Elisabethville-Kambove, qu'elle prolonge jusqu'à Bukama et que le rail atteint en 1918. En dépit des difficultés d'approvisionnement et des années de guerre, le B. C. K. a

construit, en 10 ans, les 710 km qui séparent Sakania de Bukama. Après la guerre 1914-1918, dans le cadre du programme d'industrialisation et de mise en valeur élaboré par le ministre Franck et en vue de relier le Katanga au reste de la Colonie et au port de Matadi, la C^{ie} du B. C. K. entame en 1923 les travaux de la liaison Bukama - Port-Francqui. Cette ligne est inaugurée en 1928, en présence du roi Albert et de la reine Élisabeth. En cette circonstance, le roi Albert, rendant hommage à l'énergie et à l'audace de Jadot, confirme les appréciations que Léopold II en avait faites : « Le grand Jadot est un homme de toute première valeur ». En moins de cinq années, 1.122 km de rails avaient été posés, 33 ouvrages d'art construits, dont un pont de 250 m sur le Lualaba. Désormais Élisabethville et la région minière du Katanga se trouvaient reliées au port de Matadi par une voie mixte entièrement nationale.

Ces premières créations seront bientôt suivies d'une floraison magnifique de réalisations. Les Charbonnages de la Luena mettent en valeur le gisement houiller du Katanga, la Sogefor capte les chutes Cornet, la Sogechim introduit au Congo l'industrie chimique, la S^{té} d'Élevage et de Culture établit au Kasai les premiers centres d'élevage du gros bétail, la S^{té} métallurgique de Hoboken effectue en Belgique le traitement du cuivre et des minerais associés.

En 20 années, troublées par la guerre et les difficultés d'après-guerre, Jean Jadot avait présidé à la construction de 2.500 km de chemin de fer dans la Colonie, et à un développement remarquable de sa structure économique.

Toute l'œuvre congolaise de Jadot est dominée par des préoccupations humanitaires devant lesquelles les réalisations économiques doivent céder le pas. Partout où il fonde et dirige, naissent des cités, des hôpitaux, des services médicaux et des écoles, destinés à améliorer les conditions d'existence des populations autochtones.

En 1912, Jadot est nommé vice-gouverneur puis, un an après, gouverneur de la Société générale de Belgique.

Resté au pays pendant la guerre 1914-1918, il défend avec fermeté les immenses intérêts dont il a la garde, et se montre le conseiller sûr et toujours accueillant de ceux qui sollicitent ses avis.

Lorsque l'autorité occupante décide arbitrairement de priver la Banque nationale de son privilège d'émission, Jadot prend des mesures audacieuses qui témoignent de sa clairvoyance et de son souci de sauvegarder les intérêts supérieurs du pays. A son initiative, la Société Générale assume les fonctions d'Institut national d'Émission, empêchant ainsi

l'ennemi d'inonder la Belgique de papier-monnaie dépourvu de couverture.

Il faut souligner aussi le vif intérêt que prend Jadot au développement du haut enseignement technique, en faveur duquel il réussit à réunir, après-guerre, la somme — énorme pour l'époque — de 12 millions, qui s'ajoutèrent opportunément aux subventions allouées par des organismes belges ou étrangers. En témoignage de reconnaissance, les Universités de Bruxelles et de Louvain lui décernent simultanément le titre de docteur *honoris causa*.

En 1931, les éminents services rendus au Congo belge par Jean Jadot sont heureusement soulignés par le gouvernement, qui donne le nom de Jadotville à l'agglomération de Likasi-Panda, principal centre industriel et ferroviaire du Katanga.

Jean Jadot est décédé à Bruxelles, le 1^{er} mars 1932. Il avait fait rayonner aux quatre coins du monde les qualités essentielles de notre race : intelligence, labeur, volonté, droiture.

Distinctions honorifiques : Grand Officier de l'Ordre de Léopold et de l'Étoile africaine ; Grand-croix de l'Ordre royal du Lion et de l'Ordre de la Couronne ; Grand Officier de la Légion d'Honneur ; Grand Cordon de l'Ordre du Dragon de Chine ; Grand Cordon de première classe de l'Ordre de l'Épi étincelant ; Grand-croix de l'Ordre d'Isabelle la Catholique.

24 février 1956.
E. Van der Straeten.

G. Stinglhamber et P. Dresse, *Léopold II au travail*, éd. du Sablon, Bruxelles. — *Le Centenaire de la Société Générale de Belgique : 1822-1922. — Mémoires J. Jadot*, Impr. Bénard, Liège, 1938. — R. J. Cornet, *Jean Jadot, un grand artisan du Katanga*, Brux. L. Cuyppers, 1950. — Archives de la C^{ie} du Congo pour le Commerce et l'Industrie. — Archives « Fondation Universitaire ».

JANSSENS (Aloïs), Prêtre-missionnaire de la Congrégation de Scheut (Zelee, Fl. or., 26.1.1887 — Louvain, 6.7.1941).

Aloïs Janssens naquit à Zelee en 1887. Ses humanités brillamment poursuivies et terminées au petit séminaire de Saint-Nicolas (Waes), il entra au noviciat de Scheut le 7 septembre 1904. Ayant terminé ses études théologiques (*schola major* des RR. PP. Jésuites à Louvain), il fit encore deux années d'études complémentaires à l'Université de cette même ville. Il fut ensuite nommé professeur de théologie au scholasticat des missionnaires de Scheut. De 1913 à 1941, il y fut le formateur très compétent de nombreuses générations de missionnaires. La solidité de sa doctrine allait de pair avec sa clarté et,

ce qui ne gâte rien, une éloquence naturelle, une érudition exceptionnelle enthousiasmaient son auditoire.

Outre les langues mortes, il possédait une connaissance exceptionnelle du flamand, du français, de l'allemand et de l'anglais. Il fut un ami personnel de Lord Halifax, homme très renommé dans le Mouvement d'Oxford.

Les publications du R. P. Janssens furent nombreuses ; c'était un homme d'études, assidu au travail, sans repos et d'une persévérance sans égale. Parmi ses livres, citons 17 traités de questions théologiques, dans la série bien connue *Leerboeken der dogmatica en der apologetica*, 12 autres livres et plusieurs brochures. Les différentes éditions de ses traités de théologie dogmatique furent continuellement revues et augmentées par lui : dans ce secteur il fut un vrai pionnier qui contribua grandement à une connaissance plus approfondie de la doctrine sûre de l'Église. Il collabora régulièrement à des revues et des encyclopédies et rédigea encore des articles divers pour les réfugiés belges pendant la guerre 1914-1918. Malheureusement, une surdité s'accroissant avec les années avait été un obstacle à son départ en mission, mais en revanche, il avait mis ses talents nombreux au service des aspirants-missionnaires de Scheut et du clergé de Belgique. En novembre 1937, il avait été promu chevalier de l'Ordre de la Couronne. Il décéda à Louvain, dans l'après-midi du 6 juillet 1941.

Publications du P. Janssens : cf. *Proeve ener bibliographie*, Grootaers-Van Coillie, pp. 51-55.

Scheut, 16 novembre 1955.
Eug. Wolters.

[F. D.]

JANSSENS (*Augustin*) (R. P.), Missionnaire de la Congrégation du C. I. M., Scheut (St-Nicolas-Waes, 26.7.1871 — Masuika-St-Jean, Kasai, 14.9.1942).

Après ses humanités au petit séminaire de St-Nicolas, il entra le 6 avril 1890 au noviciat des missionnaires de Scheut et fut ordonné prêtre le 19 juillet 1896. Il s'embarqua le 6 septembre suivant pour le Congo. Nous le trouvons en 1900 en pleine activité dans la région de Luluabourg où la tâche est ardue, hérissée de difficultés depuis la fameuse révolte des Batetela en 1895. Infatigable, le P. Janssens participait en 1904 à la fondation et à la construction de la mission de Bena-Makima baptisée St-Victorien et entreprenait l'établissement du poste de Mushenge, en territoire du chef bakuba Le Lukengo réunit 70 de ses fusiliers et s'offrit à nément, le P. Janssens commençait l'érection d'un poste à Mpangu et d'un autre à Bokila. Malgré l'appui du Lukengo, la vie n'était pas

sûre pour les missionnaires dans cette contrée si souvent troublée par des éléments hostiles. Le 18 avril 1907, le P. Janssens apprenait la mort tragique de son confrère le P. Polet, assassiné par un sujet du Lukengo, à Bambuya-Lukengo réunit 70 de ses fusiliers et s'offrit à accompagner le P. Janssens dans une tournée d'enquête sur le drame. Le corps du P. Polet fut retrouvé à 500 m de Bambuya. Après l'avoir fait inhumer à Mushenge, le P. Janssens put réussir à mettre la main sur le meurtrier, un certain Mianda réfugié à Koshi ; livré au Lukengo, il fut mis à la chaîne par ce dernier.

Rentré en Europe pour se reposer le 13 décembre 1910, le P. Janssens repartit le 16 décembre 1911 pour un séjour qui allait durer jusqu'en mars 1925 et au cours duquel il travailla successivement à Moanda, à Mushenge, à Luluabourg, à Mpangu et à Mérode Salvador. Pour la 3^e fois, il regagna le Congo en novembre 1926, vétéran du Haut-Kasai où il exerça le rectorat dans plusieurs postes de mission. En 1938, il fut adjoint du poste de Kamponde, occupé par la *Cadulac*. Il avait soixante-dix ans quand il se retira à Masuika St-Jean où il allait succomber au milieu des populations auxquelles il avait consacré une longue vie de missionnaire. Il avait vécu les deux guerres en Afrique.

Plusieurs de ses lettres ont paru dans des périodiques :

Mouvement géog. 1899, p. 38 ; *Missions en Chine et au Congo* des P. de Scheut, 1900, p. 438 ; *Mouvement des missions cath.*, 1907, p. 116 ; *Mouv. antiesclavagiste*, 1899, pp. 38, 170 ; 1901, p. 146 ; 1902, p. 271 ; 1903, p. 141 ; 1907, pp. 114-117. Il était chevalier de l'Ordre du Lion.

10 sept. 1953.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. III p. 1066.

JANSSENS (*Jean-Fidèle-Mari*), Supérieur général des Sœurs de la Charité de Gand (Saint-Nicolas, 1.3.1834 — Gand, 13.5.1889).

Le chanoine Janssens, vicaire à Vrasene (9 juillet 1859) et directeur adjoint des Sœurs de la Charité de Gand (25 août 1863) fut nommé supérieur général des mêmes Sœurs le 7 novembre 1874.

Grâce à son zèle, les missions du Congo virent très tôt (1891) arriver les premières sœurs missionnaires belges. Voici comment les pourparlers entre le comité protecteur du Congo et le supérieur général des sœurs aboutirent.

Déjà, lors de l'érection du Séminaire africain de Louvain en 1886, il s'était constitué un comité protecteur du Congo sous la prési-

dence d'honneur du cardinal archevêque de Malines. Ce Comité poursuit son œuvre après la suppression du Séminaire.

Dans la session du 27 juin, le comité, réuni sous la présidence du Comte Joseph de Hemp-tinne, examina la situation qui lui était faite par le bref pontifical du 11 mai 1888, date de l'érection du vicariat apostolique du Congo Indépendant confié aux missionnaires de Scheut. Comme auxiliaires en mission on recommanda des Sœurs et des Frères. Déjà avant le premier départ des missionnaires de Scheut pour le Congo, le 25 août 1888, le chanoine Janssens avait promis au T. R. P. Van Aertselaer, supérieur général des missions de Scheut, d'envoyer des religieuses pour coopérer à l'éducation des femmes congolaises. Mgr Lambrecht, évêque de Gand, avait approuvé ce projet. Dans la session du 1^{er} août 1888, les membres du comité furent informés que les pourparlers entamés afin d'obtenir des Sœurs avaient abouti. Le *Bien Public* annonça que grâce au zèle du chanoine Janssens, un noviciat de Sœurs belges pour les missions belges s'ouvrirait prochainement à Quatrecht. Et le 17 octobre suivant, l'évêque de Gand procéda à l'érection solennelle du noviciat des Sœurs destinées aux missions du Congo.

Dans la séance du 7 novembre, le Comité protecteur du Congo décida d'admettre le chanoine Janssens parmi ses membres et de lui envoyer une invitation à cet effet, à cause « de la vive sympathie pour les missions qu'il a manifestée par la création du noviciat pour Sœurs missionnaires ».

Cette œuvre ne fut cependant pas la première en date quoiqu'elle ait été la première qui ait abouti à des résultats.

En effet, déjà au mois de janvier 1888 — probablement à l'insu du Comité protecteur — avant l'érection du vicariat apostolique du Congo, l'abbé Temmerman (1850-1920), prêtre de l'archidiocèse et précepteur dans la famille Roberti, de Winghe-lez-Louvain, avait fait un voyage à Rome. Lors de son séjour à Rome, il avait entretenu le cardinal Simeoni, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande du projet de fonder une congrégation de Sœurs missionnaires pour le service spécial du Congo Indépendant (ou belge). « Votre Éminence » a bien voulu me conseiller alors d'étudier mûrement la question d'après quelques idées fondamentales qu'Elle m'indiqua. Ce que j'ai fait. Aujourd'hui, — il écrit le 8 juillet 1889 —, plus que jamais je me suis résolu, si l'autorité l'approuve, à entreprendre cette œuvre. Dans cette même lettre, l'abbé Temmerman explique comment il voudrait aboutir à l'établissement dans un bref délai des reli-

gieuses belges dans quelques stations salubres et plus sûres du Congo »... Il parle encore de l'organisation, des moyens matériels et il soumet tout le plan à la pleine disposition du St.-Siège.

Cette lettre fut l'objet d'un examen attentif de la S. C. P. F. A la date du 3 septembre 1889, le cardinal préfet demanda l'avis du supérieur général des missions de Scheut. Le T. R. P. Van Aertselaer écrivit que le but de l'abbé Temmerman était de former des Sœurs qui se rendraient ensuite au Congo pour y établir des écoles ménagères. Il fut répondu à la S. C. P. F. que l'Institut des Sœurs de la Charité de Gand avait déjà promis son concours.

En effet, déjà le 17 octobre 1888 existait un noviciat à Quatrecht et le 21 mars 1889 avait lieu la cérémonie de la prise de voile de quatre jeunes filles dans le nouveau noviciat à Quatrecht. L'évêque avait voulu procéder lui-même à la vêtue des sœurs missionnaires qui étaient les prémices de son diocèse. *Les Missions en Chine et au Congo* (Scheut, 1891, p. 47) reproduisent l'article du *Bien Public* qui dit que « déjà de nouvelles postulantes se préparent à recevoir le saint habit dans quelques mois. L'œuvre est lancée, elle prospère sous le regard de Dieu. Avant peu d'années, elle portera des fruits délicieux »... grâce au zèle clairvoyant du chanoine Janssens.

Le zélé promoteur de cette phalange, de sœurs missionnaires qui se rendraient dans la suite au Congo n'a pas eu le bonheur d'assister au premier départ des sœurs missionnaires. Ce départ n'eut lieu que le 7 décembre 1891. Le chanoine Janssens mourut à Gand le 13 mai 1889.

Les Sœurs de la Charité de Gand envoyèrent 30 Sœurs dans les années 1891-1897. Huit étaient déjà mortes avant la fin du siècle. Dans les années subséquentes, elle ont été suivies par les Sœurs de N.-D. de Namur (1894), par les Franciscaines missionnaires de Marie (1896), par les Sœurs Blanches du Card. Lavigerie (1895). Le projet de l'abbé Temmerman n'a pas abouti dans le siècle passé. Il est à l'origine de l'Institut des Annonciades de Héverlé, dont il a été directeur depuis 1887 jusqu'en 1906. Les Sœurs Annonciades commencent leur activité missionnaire au Congo en 1931.

Le Chanoine Janssens on le voit, mérite une place d'honneur parmi les pionniers qui ont bien mérité du Congo Belge.

[W. R.]

30 novembre 1952.
V. Rondelez.

Rev. Col. belge, 15 août 1948, n° 69, pp. 536-539.

JANSSENS (*Jean-Marie-Hubert*), Aumônier de la C^{le} du chemin de fer du Congo (Saint-Nicolas, 23.1.1862 — Newhall, Angleterre, 4.5.1919). Fils de Benoît-Louis et de Smits, Jeanne.

Il reçut l'ordination sacerdotale à Gand le 19 juin 1886 et fut nommé vicaire à Zeveneken, le 30 octobre de la même année; en 1891 il devint vicaire de la paroisse Saint-Macaire à Gand.

Quand en 1891 Mgr Stillemans fit appel à ses prêtres pour se charger du service religieux du personnel de la ligne du chemin de fer Matadi-Léopoldville, l'abbé Janssens fut le premier à s'offrir en même temps que son ami l'abbé Octave D'Hooghe, comme lui vicaire à Gand. Ils furent avant leur départ reçus en audience par Léopold II, qui pris hautement leur dévouement. Ils partirent le 6 novembre 1891 à Anvers sur l'*Akassa* qui eut une traversée extraordinairement angoissante. Dans le golfe de Biscaye le navire faillit sombrer et le commandant devint fou furieux. On parvint néanmoins sain et sauf à Banane, le 7 décembre 1891. Le 17 décembre les deux prêtres arrivèrent à Matadi où ils s'établirent pour s'occuper de l'hôpital des noirs. Par intervalles plus de cent ouvriers malades y étaient en traitement. Ils circulèrent aussi le long de la ligne du chemin de fer, se déplaçant au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Plus de 1.300 blancs et 15.000 ouvriers noirs étaient engagés dans cette importante entreprise. De nombreux travailleurs étaient Sénégalais catholiques qui appréciaient hautement la présence des prêtres parmi eux. Ce ministère était cependant particulièrement épuisant en raison des maladies : dysenterie, variole, fièvres paludéennes, qui ravageaient le personnel. L'abbé Janssens se donna sans compter et trouva encore le temps de dessiner les plans de la première église de Matadi. En octobre 1893 il était complètement épuisé. Mgr Stillemans, mis au courant de son état, le rappela au pays par télégramme. Après deux ans de repos, il fut nommé vicaire à Aalre, mais ne parvint pas à rétablir sa santé. En octobre 1897 il prit sa retraite. Il essaya de reprendre le travail en 1898 comme directeur de l'hôpital de Tamise, où il resta en fonctions jusqu'au début de la grande guerre de 1914.

Avec une partie de la population, qui se sentait fort menacée pendant le siège d'Anvers, il alla chercher un asile en Angleterre. Il y mourut au mois de mai 1919.

Le roi Léopold II nomma l'abbé Jean Janssens chevalier de l'Ordre royal du Lion.

Publications : *Zendingen* (Lettres à sa mère) in *Godsdienstige Week van Vlaanderen*, 1891-

1892, pp. 284-285, 301, 302, 324-325, 340-341, 349-350.

[G. M.]

19 mai 1953.

Maur. De Meulemeester.

Rapport sur la Mission au Congo des Prêtres du Diocèse de Gand, Gand, 1912, pp. 15-19, 22, 60. — *La « Mission de Gand » à Matadi*, in *Revue Coloniale Belge*, 1948, p. 538. — *De Godsdienstige Week van Vlaanderen*, 1891-1892, pp. 188-218, 276; 1892-1893, pp. 53, 102, 318. — R. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, pp. 1139-1140. — *Les Belges et le mouvement religieux en Afrique* in *Le Patriote illustré*, 1891, p. 581. — *Rev. col. belge*, n° 69, 15 août 1948, p. 538. — D. Rinchon, *Missionnaires belges au Congo*, Bruxelles, 1921, p. 29. — A. Chapaux, *Le Congo*, Bruxelles, 1894, pp. 8, 36. *Mouv. géogr.*, 1894, p. 13b.

JAVAUX (*Albert-Philippe-Laurent-Joseph*), Magistrat (Chéoux, Lux., 17.11.1863 — Boma, 22.10.1902). Fils d'Adolphe et de Noëson, Catherine.

Docteur en droit, Javaux pratiqua d'abord à Marche comme avocat-avoué. Il fut engagé en qualité de magistrat au service de l'État Indépendant du Congo le 18 juillet 1901, et entra en fonctions à Léopoldville le 23 juillet. L'année suivante (8 avril 1902) il fut désigné pour Nouvelle-Anvers, comme substitut suppléant près le tribunal territorial et le Conseil de Guerre.

Sa carrière, malheureusement, s'arrêta là. Il succomba à Boma le 22 octobre, des suites d'une dysenterie chronique, laissant en Belgique une veuve et trois enfants.

7 août 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comeliau.

Bull. de l'Ass. des Vét. col., nov. 1939, p. 7.

JEANROY (*Edmond-Marie-Louis*, en religion R. P. Vincent), Prêtre du Sacré-Cœur (Mangiennes, France, 1.9.1851 — Ixelles, 1.2.1925).

D'origine française, il fut envoyé en 1895, à Bruxelles, par ses supérieurs, pour établir en Belgique une communauté des Prêtres du Sacré-Cœur. Le Père Jeanroy se montra en tout ce qu'il entreprit un organisateur-né. Aussi, dès la fondation de la mission des Falls au Congo par le M^{sr} Grison, le Père Jeanroy fut-il désigné comme procureur des missions; grâce à lui le poste religieux des Falls si difficile à occuper put être ravitaillé régulièrement en produits de première nécessité; jusqu'en 1922, le P. Jeanroy fut pour M^{sr} Grison un collaborateur précieux et dévoué dont le zèle inlassable conditionnait toute la vie dans la mission des Falls.

En 1907, à la réunion de la Commission du

Congo chargée de l'organisation du Conseil Colonial, le P. Jeanroy fut un des signataires de la note insistant sur la nécessité de créer une commission pour l'étude de la protection des indigènes et de l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence. Il fut aussi un des signataires de la lettre protestataire des missionnaires catholiques du Congo contre le rapport de la Commission d'enquête.

Homme de bien dans toute la valeur du terme, le P. Jeanroy fonda à Bruxelles la société *Les Amis des Pauvres*, sur le modèle de celle qui existait déjà à Paris. Cette société exerce toujours ses actions bienfaisantes dans les classes laborieuses ou déshéritées.

Malgré ses activités absorbantes, le P. Jeanroy trouvait encore le temps d'écrire de nombreux opuscules pieux dans des revues et périodiques de sa congrégation ; nous ne mentionnerons ici que ce qui intéresse le Congo : *Vingt-cinq ans de mission au Congo, Histoire de la mission des Falls* (Action cath., Brux., 1923, et Giraudon, Paris, 1925), et la Revue missionnaire *L'Almanach du Congo*, publiée de 1903 à 1914 par les Prêtres du Sacré-Cœur.

A l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation de la mission des Falls en 1920, le P. Jeanroy fut fait chevalier de l'Ordre de la Couronne par le roi Albert.

30 mai 1953.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., 1905, p. 615 ; 1907, p. 569. — *Ann. des miss. cath. au C. B.*, 1924, p. 1041. — *Trib. cong.*, 15.2.1925, p. 4. — *Règne du Sacré-Cœur*, Louvain, 1925, pp. 65, 66. — *Almanach du Congo*, 1912, p. 73. — G. D. Périer, *Pet. hist. des lettr. col. de Belg.*, Brux., 1942, p. 91.

JENSEN (Emile), Capitaine de steamer (Asker, 12.10.1870 — Léopoldville, 18.11.1900).

Il fit un premier terme de trois ans à la S. A. B., (Sté Ame belge pour le Commerce du Haut-Congo), reparti en qualité de capitaine de steamer au service de l'État en 1897, fut affecté à la marine du Haut-Congo comme capitaine en second d'abord sur le *Princesse Clémentine*, puis sur le *Brabant*, enfin sur le *Ville de Bruges*. Après une forte crise d'hématurie, il dut redescendre à Boma. En 1898, nommé commissaire maritime de Banana, il dressa le plan de la presqu'île de ce nom. Il rentra en Europe le 10 août 1899.

Reparti le 16 février 1900, il fut envoyé au Kasai d'où il devait ramener un important chargement de cuivre ; il rentra de ce voyage sérieusement malade et mourut à Léopoldville le 18 novembre 1900.

9 juillet 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

E. Devroey et R. Vanderlinden, *Le Bas-Congo, artère vitale de notre Colonie*, Brux., 1938, p. 114. — Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, pp. 389, 398, 719.

JENSSEN-TUSCH (Ejgil-Thorvald) (Note rectificative au Tome II, col. 511).

Fils de Harald-Christian-Ludvig et de Morville, Emma-Élisabeth-Henriette, Jenssen-Tusch fut affecté au 8^e bataillon danois le 25 avril 1871. Entré à l'École des Officiers en 1872, il fut nommé sous-lieutenant le 30 juillet 1873, lieutenant le 16 juin 1875 et capitaine le 26 juillet 1884. Il servit dans de nombreuses unités et, de 1887 à 1894, il perfectionna ses connaissances militaires en suivant des cours d'artillerie.

Déçu dans son espoir d'être nommé lieutenant-colonel, il décida, au début de 1898, d'entrer au service de l'É. I. C. Le 6 mars, il fut nommé capitaine-commandant de 2^e classe et, après avoir été reçu en audience par Léopold II, il partit pour l'Afrique le 23 mars 1898. Désigné pour Redjaf, il y arriva après un voyage de cinq mois. De là, il fut immédiatement envoyé à Lado, où il fut placé à la tête d'une force de 450 hommes. Mais la fièvre ne tarda pas à l'abattre et, le 26 octobre 1898, il succomba à Lado. Il était le frère du lieutenant-colonel Harald Jenssen-Tusch, auteur de l'ouvrage *Skandinaver i Congo*, publié en 1902-05 à Copenhague.

Il avait été nommé chevalier du Danebrog le 6 février 1895.

28 janvier 1956.

[E. D.]

M. Walraet.

Militær Tidende, 1^{er} février et 1^{er} avril 1899. — *La Belg. Milit.*, 5 mars 1899. — H. Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, 1902-05, pp. 183, 208, 267, 277, 291, 298, 304, 306, 312-13, 315, 334, 358, 360, 376, 378, 402, 408, 448, 456, 457, 492, 508, 511, 519-20, 522-23, 536, 540-41, 547-48, 550, 553, 559-60, 563, 570-74, 575, portraits.

JEPHSON (Arthur - Jermy - Mounteney), Officier anglais, membre de l'Expédition de secours à Emin Pacha (Tonbridge, Angleterre, vers 1863 — ..., 22.10.1908). Fils du Rd. John Monteny et d'Ellen, fille d'Isaac Jermy ; époux de Haed, Anna.

Ses études commencées à l'école préparatoire de Tonbridge se poursuivirent à Eton. Lieutenant aux Royal Irish Rifles, il fut engagé par Stanley, en 1887, pour prendre part à l'expédition envoyée au secours d'Emin Pacha.

« Jephson était encore tout neuf en fait de » lointains voyages, nous en dit Stanley (*Dans les Ténèbres de l'Afrique*, Paris, Hachette, 1890, p. 42), et peu accoutumé à la rude vie du » désert. Quelques membres du Comité pensaient

« qu'il ne vaudrait rien pour une expédition de ce genre : il leur semblait trop « première classe ». Mais, honorable et l'âme haute, poursuit l'explorateur, grande intelligence et grand cœur... Jephson se révéla bientôt tout entier en se mettant au dur travail du pionnier avec l'imperturbabilité d'un vétéran... Dans les premiers temps, j'avais craint, nous dit encore Stanley, qu'il ne fût porté à traiter un peu rudement son entourage. Lorsqu'un jeune anglais débordant de vigueur animale est entraîné par un travail sérieux à conduire une centaine d'indigènes encore frustes qui ne comprennent pas un mot de ce qu'il dit, il faut s'attendre à pas mal de bousculades ; mais, dès qu'il est capable de s'exprimer en dialecte... le bâton n'est plus dans sa main qu'un emblème d'autorité. La plaisanterie ou une légère malice épicée d'humour produit souvent plus d'effet que la trique sur les Africains. Lorsque nous sortîmes de la forêt, Jephson était déjà un officier précieux, vigoureux, brave, résolu, et à la hauteur de n'importe quelle tâche ».

Jephson et deux autres membres de l'expédition, Nelson et Stairs, arrivèrent les premiers à Suez. Stanley et Parke les y rejoignirent en février 1887. L'équipe entière gagna bientôt Zanzibar (22 février), puis le Cap (début de mars) pour arriver à Boma le 19 mars et, de là, par la route des caravanes, le Haut Fleuve et l'Aruwimi, gagner Yambuya le 15 juin. Barttelot et Jameson laissés à Yambuya où Ward et Bonny les rejoindraient bientôt, Stanley et ses autres compagnons se dirigèrent, à travers la forêt, vers le lac Albert dans les environs duquel ils espéraient entrer en contact avec Emin. Après des semaines d'un voyage pénible, le gros de l'expédition arriva à Ipoto le 18 octobre. Il y fut décidé que Parke et Nelson s'y établiraient pour y servir de liaison entre l'arrière-pays et leurs compagnons qui iraient s'installer à Fort Bodo. Ils y arrivèrent en effet en janvier 1888 et tentèrent de là d'entrer en rapports avec Emin. N'y parvenant cependant pas, ils se rendirent chez le chef Manzamboni avec qui, le 15 avril, Jephson fit l'échange du sang. Au camp de Nsabe, une lettre d'Emin leur apprit l'arrivée du Pacha à la rive du lac. Stanley lui envoya aussitôt (26 avril) Jephson qui se joindrait à lui pour inspecter ses forces et se rendre compte par là de l'esprit qui régnait, à l'époque, en Equatoria.

A vrai dire, la plupart des garnisons de l'Equatoria s'étaient rendues coupables de rébellion envers le Gouverneur. Fallait-il les punir ou se les réconcilier ? A en croire Casati qui était depuis plusieurs mois aux côtés du Pacha et qui penchait vers la modération, c'est

Jephson qui poussa Emin à la rigueur. Le Pacha destitua donc la plupart des rebelles. La mesure lui valut l'accueil le plus glacial dans toutes ses garnisons.

Fin 1888, Stanley recevait de Jephson une lettre datée de Dufile le 7 novembre, mais augmentée de post-scriptums datés de Wadelai, le 24 novembre, et de Toun gourou, le 18 décembre. Jephson, Emin et le médecin du pacha, Vita Hassan, avaient été faits prisonniers le 18 août et enfermés à Redjaf. Mais ils s'étaient évadés à la faveur d'une attaque madhiste sur la place et se préparaient à rejoindre Stanley. Celui-ci vit en effet arriver à son camp, le 18 février 1889, Emin, Vita Hassan, le grec Marco, un groupe d'officiers égyptiens demeurés fidèles au Pacha et Jephson.

On sait quelle peine eut Stanley à décider celui qu'il venait de « délivrer » à le suivre. Quand il y parvint, Jephson fit naturellement partie de la caravane qui quitterait Mazamboni le 8 mai 1889 pour arriver le 4 décembre à Bagamoyo par le lac Albert-Edouard, l'Usongora, l'Unyampaka, l'Uganda, la Ruzizi, l'Unyamwezi et le Karagwe.

A Bagamoyo, le Pacha renonça à suivre ses « sauveurs » qui rentrèrent en Europe, Jephson et Stairs, en premier lieu, dès avril 1890 par Brindisi.

Rentré en Angleterre, Jephson y devint vedette de la géographie, membre de la Royal geographical Society et, d'ailleurs, aussi, de la Société royale de géographie de Belgique. Il resta l'ami de Stanley et fut invité avec lui, le 2 octobre 1891, à une audience du Roi-Souverain Léopold II. Il se vit, par après, octroyer la charge de Queen's messenger qu'il exerçait de 1895 à 1901.

On doit à Jephson ses souvenirs de l'expédition au secours d'Emin pacha, révisés par Stanley lui-même : *Emin and the rebellion at the Equatoria*, London, Sampson, Low et Martson and Cy, traduit en français (Paris, Hachette, 1891), et *Stories told us in African forest*.

11 avril 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Stanley, H. M., *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, Hachette, 1890, t. II, chap. XXV — Casati, G., *Dix années en Equatoria*, Paris, Didot, 1892, pp. 366, 373, 375, 376, 408. — Parke, H. T., *My personal experience in equatorial Africa as medical officer of the Emin Pasha relief Expedition*, 3^e ed. London, Sampson, Low et Marston and Cy, s. d. ; Stanley, Dorothy, *Autobiographie de H. M. Stanley*, trad. Paris, Plon, s. d. (1911), pp. 222, 277. — Jadot, J. M., *A propos d'un texte du baron Charles Liebrechts in Bull. des Séances de l'I. R. C. B.*, t. XIX, 1948, pp. 320, 322.

JESPERSEN (*Knud*), Eerstaanwezend gewestbeheerder (Roenne-Bornholm, Denemar-

ken, 7.1.1873 — Roenne, 17.5.1941). Zoon van Kristian en van Ericksen, Thora.

Bijna de helft van zijn leven heeft hij doorgebracht in Belgisch-Congo; zijn koloniale loopbaan strekt zich inderdaad uit over een tijdruimte van meer dan drie en dertig jaren (1898-1931), die hij volbracht heeft in het gebied dat nu de Evenaarsprovincie vormt, tot 1919 in overheidsdienst, daarna in dienst van private ondernemingen.

Onder-luitenant in het Deens leger, wordt hij op 5 januari 1898 door de Onafhankelijke Congostaat aangeworven in de hoedanigheid van onder-luitenant van de Weermacht, doch van de aanvang af en gedurende zijn zes termijnen zal hij onafgebroken een gewestelijk commando uitoefenen in het Evenaardistrict. Achtereenvolgens bevordert tot luitenant (17 augustus 1900), tot kapitein en sectorhoofd 1^{ste} klasse (9 oktober 1901), tot zonehoofd 2^e klasse (1^{ste} juli 1905), 1^{ste} klasse (3 december 1908), wordt hem bij de afschaffing van de graad van zonehoofd, die van eerstaanwezend gewestbeheerder toegekend (1st januari 1915).

Gedurende zijn eerste termijn (januari 1898-april 1901) wordt hij belast met het toezicht over de streek van de Momboyo, bijrivier van de Tshuapa, waar hij onder andere standplaatsen, de post van Waka sticht.

Na zijn eerste verlof wordt hij terug aangewezen voor het Evenaarsdistrict, belast met het beheer van de sector van Opper-Tshuapa, het latere gewest Mondombe; hier brengt hij zijn tweede termijn (oktober 1901-december 1904) door op zijn verzoek ook zijn derde termijn (juni 1905-juli 1908), zijn vierde (januari 1909-mei 1911) en eveneens zijn vijfde (oktober 1911-maart 1914), tot grote voldoening van de inboorlingen die hij voortdurend te beschermen heeft tegen de invallen uit het Noorden van de Topoke van het Aruwimidistrict ena uit het Zuiden van de Batetela van het San-kurudistrict.

Terug in de Evenaar na zijn vijfde verlof, wordt hij aangewezen als waarnemend districts-commissaris van het Evenaarsdistrict, ambt dat hij uitoefent gedurende zijn zesde termijn (oktober 1914-april 1919).

Aangetast door de slaapziekte, ziet hij zich genoodzaakt ontslag te nemen in 1919. Na twee jaren verblijf in Europa, komt hij, onder de drang van het heimwee, terug naar Congo en nogmaals naar de Evenaar, zijn streek bij voorkeur, waar hij nog tien jaren zal doorbrengen, eerst als directeur van de « Compagnie du Congo belge », met verblijf te Basankusu, daarna als inspecteur van de Unatra, voor de loop van de Congostroom en zijrivieren tussen Kwa-

mouth en Bumba, en met verblijfplaats te Coquilhatstad.

In 1931 verlaat hij voor goed, doch niet zonder spijt, Coquilhatstad, waar hij niets dan vrienden telt en zegt definitief vaarwel aan Congo. Hij trekt zich terug in zijn geboortestad op het eiland Bornholm in Denemarken, waar hij op 17 mei 1941 overleden is.

Jespersen was de vriend der Zwarten, als dusdanig gekend door schier al de inboorlingen van het huidige Tshuapadistrict en oeverbewoners van de Congostroom tussen Kwamouth en Bumba. Wat hij, gedurende zijn lang verblijf in Congo, bijzonder ter harte nam en daadwerkelijk verwezenlijkte, doorgaans op eigen kosten, was de verspreiding en vermenigvuldiging bij de inboorlingen van kleinvee en pluimgedierte en de cultuur van allerlei fruitsoorten. Wanneer hij, als inspecteur van de Unatra, aan boord van zijn kleine boot, van uit Coquilhatstad zijn inspectiereizen ondernam, zorgde hij er steeds voor een hele voorraad planten en zaden van alle fruitsoorten op te laden in de plantentuin van Eala, om onderweg uit de delen aan de inlanders en dikwijls zelf te planten of te zaaien in de houtposten en dorpen die hij bezocht.

Hij was ook een plantenliefhebber en een plantenkenner in standvastige betrekkingen met de Rijksplantentuin van Brussel aan wien hij een herbarium zond van Congolese planten waarvan verschillende nieuwe soorten te recht zijn naam dragen.

Eretkens: officier in de Koninklijke Orde van de Leeuw, officier in de Orde van Leopold II, ridder in de Kroonorde, Gouden Dienstster met vier strepen, Herinneringsmedaille van Congo.

In 1930 publiceerde hij zijn herinneringen in zijn *Livre de Souvenirs au Congo*, waarvan uittreksels verschenen in de revue *l'Expansion coloniale*.

5 februari 1952.
J. Jorissen.

Bull. de l'Ass. des Vét. col., déc. 1938. — K. Larsen, *En dansk officers kongofærd*, København; C. A. Reitzels forlag, 1930.

JOHNSON (Martin), Cinéaste et littérateur (Rockfurd, Illinois — Los Angeles, 12.1.1937).

Très jeune, Martin Johnson eut la passion des voyages. Celle-ci trouva un stimulant dans le tour du monde au cours duquel l'adolescent accompagna Jack London à bord du « Snarck ». C'était pour lui, à quatorze ans, le début d'une existence qui fut extrêmement mouvementée.

En 1910, Johnson épousa Osa Helen Leighty

et poursuivit avec elle sa vie vagabonde : tandis qu'elle chantait dans les théâtres, il présentait au public américain le film « Snarck ». Mais, dès 1912, il décida de devenir lui-même producteur et promena sa caméra à travers les Mers du Sud, l'Australie, Bornéo, Malacca, Ceylan et l'Égypte. Ayant dès lors abordé le continent africain, il en poursuivit la découverte, découverte qui l'enchantait au point de lui faire acquiescer à Nairobi (Kenya) une propriété dans laquelle il comptait finir ses jours, en compagnie de sa femme, et tout en transcrivant ses notes de grand touriste.

En 1932, il fit paraître à Londres *Congorilla, Adventures with pygmies and gorillas in Africa*. En 1934, ce fut le tour de *Safari*, récit de la brousse africaine édité à Paris. On lut également sa signature dans la revue *Congo* (1934, 1, 91-92). Mais ni lui, ni son public de spectateurs ou lecteurs, ne jouirent de l'épanouissement de ses talents : se rendant de Salt Lake City à Los Angeles, Johnson fut victime d'un accident. L'avion dans lequel il avait pris place fut retrouvé détruit sur une montagne à dix milles de sa destination. Ainsi périt tragiquement, au cours d'un voyage, un grand voyageur du XX^{me} siècle. Eût-il été proposé à son choix, sans doute Johnson aurait-il trouvé que ce scénario traitait parfaitement dans la ligne de l'œuvre qu'il tournait avec tant de passion depuis des années.

3 août 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comelieu.

G. D. Périer, *Petite histoire des lettres coloniales de Belgique*, Bruxelles, 1942, pp. 62-95. — *Archives contemporaines*. — Système Keesing, Bruxelles, 2394 E.

JOHNSTON (*Keith*), Explorateur anglais (Edimburgh, 24.11.1844 — ..., 28.6.1879). Fils d'Alexander Keith.

Fils d'un géographe et auteur réputé, dont il portait du reste le prénom, Johnston se fit spécialement connaître par le voyage de prospection qu'il fit au Paraguay, de 1873 à 1875, avec la commission déléguée à cet effet.

Il partit ensuite pour l'Afrique, comme directeur de l'expédition envoyée par la Société Royale Géographique de Londres dans l'Est africain. Celle-ci quitta Dar-es-Salam le 18 mai 1879, en direction du lac Nyassa, Mais Johnston devait mourir sans avoir pu terminer sa mission qui fut reprise par C. Ledoux, géographe.

17 juillet 1952.

Marie-Louise Comelieu.

Encyclopédie britannique. — Lettre de C. Ledoux, publiée par *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1880, pp. 560-61.

JONGHE d'Ardoye (de) (*Ferdinand-Louis-Ghislain-Marie-Joseph*) (Vicomte), Membre de la Chambre des représentants (Bruxelles, 18.2.1850 — Bruxelles, 30.4.1925).

Il était issu d'une des plus anciennes familles des Flandres. Petit-fils d'Auguste de Jonghe d'Ardoye qui fut membre du Congrès National et sénateur pour l'arrondissement de Thielt, le vicomte Ferdinand-Louis fut élu à la Chambre pour l'arrondissement de Roulers, le 6 août 1878 et réélu à diverses reprises. Le 7 février 1887, il fut nommé questeur de la Chambre.

En 1889, il fit partie, avec MM. Tack, de Favereau, de Moreau, Dirckx, d'Andrimont et Nothomb, de la section centrale de la Chambre, chargée d'étudier le projet de loi sur une participation de l'État, à concurrence de 10 millions, à la constitution de la Compagnie du Chemin de fer du Congo.

de Jonghe d'Ardoye était officier de l'Ordre de Léopold et chevalier de l'Ordre de l'Étoile polaire de Suède.

23 janvier 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Mouv. géog., 1889, p. 53a. — Livrauw et Henry, *La Chambre belge en 1894-95*, Collection Nationale, Schepens, Brux., 1896, p. 288.

JOOLE (*Cyrille-Camille-Gustave*), Capitaine-commandant (Woumen, Dixmude, 29.6.1873 — Middelkerke, 28.7.1831). Fils d'Auguste et de Vandamme, Sophie; époux de Crahay, Joséphine.

Entré dans la carrière militaire comme soldat au 4^e régiment de ligne, le 1^{er} août 1892, et nommé sergent-major le 23 avril 1898, Joole partait dès l'année suivante, admis au service de l'É. I. C. en qualité de sous-officier; il s'embarqua le 2 mars 1899 et fut le 18 mars mis à la disposition du commandant de la Force Publique. Il eut très vite l'occasion de faire preuve de courage et de doigté : en 1900, il participait à la répression de la révolte des soldats du fort de Shinkakasa et peu après à celle des travailleurs sénégalais du Mayumbe. Le 1^{er} mars 1900 il était promu sous-lieutenant; il rentra en janvier 1902, repartit en août en compagnie de sa femme et reprit ses fonctions à l'État-major. En avril 1906, il commanda *ad interim* le camp de la Luki; il revint en Belgique en avril 1909. Troisième départ en novembre. Attaché au camp d'Irebu, le 18 décembre 1909, il souffrit de plusieurs accès de dysenterie et dut cette fois limiter son séjour à deux ans; il rentra en août 1911. Il partit pour la 4^e fois en septembre 1913; il était à Lisala quand éclata la guerre de 1914. Joole rejoignit immédiatement avec sa compagnie les

troupes belges à la frontière orientale de notre colonie et participa à la tête de la 1^{re} Compagnie du V^e Bataillon du 2^e régiment des troupes coloniales aux opérations du Tanganika. En décembre 1914, les Compagnies Joole et Dequanter furent, par ordre du gouverneur général Malfeyt, envoyées d'abord en réserve à la Niamba (d'après le colonel Muller, *Les Campagnes d'Afrique*, p. 54).

Joole prit part à la défense de Mtoa ; il fut cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite devant Usumbura. Durant la deuxième campagne d'Afrique, Joole est avec le IV^e Bataillon au Sud de Sikonge où commencent en 1917 les opérations contre la colonne Wintgens échappée à l'étreinte des troupes anglaises au S. E. de la colonie. Son chef de bataillon étant tombé malade, Joole en prend le commandement et pourchasse l'ennemi jusqu'aux portes de Tabora, déjà occupée par des forces anglaises renforcées de deux compagnies belges. Joole est désigné pour commander une des colonnes belges, le IV^e bataillon et deux compagnies, lancées à la poursuite des Allemands jusqu'à une étape au sud du lac Victoria.

Ayant tenu jusque là, Joole, épuisé, doit remettre son commandement. Cependant, quelques semaines plus tard, il reprenait son service et participait à la prise de Mahenge. En mai 1918, il rentrait en Europe, mais il n'attendit pas la fin de la guerre pour retourner en Afrique. Il eut à réprimer un soulèvement chez les Basongo-Menos, dans le Sankuru. Nouveau départ en 1922 ; il commanda jusqu'en 1925 la place de Kinshasa (Léopoldville-Est). Rentré en Belgique, à l'armée métropolitaine, il fut pensionné en 1926.

Distinctions honorifiques : officier de l'Ordre de la Couronne avec palmes ; chevalier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre du Lion ; Croix de guerre avec palmes ; Croix de feu ; Croix militaire de 2^e classe ; Étoile de service en or à cinq raies.

12 septembre 1952.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vétér. col., août 1939, pp. 14-16 ; août 1931, p. 19. — *Les Camp. col. belges*, 1914-19, Brux., 1927-1932, t. II, pp. 165, 541, 542 ; t. III, pp. 55, 56, 61 à 63, 65, 67, 72, 83 à 91, 93 à 95, 130. — *Reg. matr.* n° 2723.

JOSSET (*Jean-Marie*), Missionnaire (Père Blanc) (Renac, France, 6.12.1855 — Karema, 4.7.1891). Fils de Jean-Marie et de Debray, Mathurine.

Ses études d'humanités achevées, le P. Josset entra au grand séminaire de Rennes et y reçut le sous-diaconat le 7 juin 1879. Au mois d'octobre de la même année, il entra au noviciat des Pères

Blancs à Maison-Carrée, où M^{re} Lavigerie l'ordonna prêtre le 23 septembre 1880. Après une année au noviciat des Frères à St-Martial du Chelif (Algérie), il fut nommé à l'Institut Nègre de Malte. Cet Institut, fondé à Carthage par M^{re} Lavigerie et transporté à Malte en 1881, s'occupait de l'éducation des petits nègres rachetés par les Pères Blancs au Sahara. Le dessein de M^{re} Lavigerie était de faire de ces enfants des catéchistes et des médecins pouvant plus tard travailler utilement à la conversion de leurs congénères. Le P. Josset quitta Malte le 4 mars 1885, ayant été désigné avec le P. Guillemé pour accompagner M^{re} Charbonnier au Tanganika. Il s'embarqua à Marseille, le 10 mai 1885, avec la cinquième caravane de l'Équateur. Le 18 juin, les voyageurs arrivaient à Zanzibar ; le 12 décembre, ils étaient à Kipapala (Tabora). Ils arrivèrent à Ujiji le 13 mars 1886 et débarquèrent à Kibanga (Congo), le 19 mars.

Sous la direction intelligente et énergique du P. Coulbois, Kibanga était en passe de devenir une belle mission. Sortant de l'Institut de Malte, le P. Josset était tout désigné pour devenir le directeur des petits Noirs rachetés, qui formaient l'orphelinat de Kibanga. Le P. Josset, que ses confrères appelaient aimablement « le professeur de lettres et arts », s'appliqua de tout cœur à instruire et diriger son petit monde.

Le P. Josset, « qui faisait ses classes avec tant de zèle » fut appelé par M^{re} Charbonnier à exercer les fonctions de supérieur à Karema (23 février 1887). Comme les autres missions du Tanganika en ce temps, Karema se développera sans cesse par la conversion des indigènes demeurant autour de la mission, par le rachat d'esclaves et l'établissement de villages chrétiens aux alentours. Il nous est impossible de donner une description complète de l'activité du P. Josset comme supérieur de la mission de Karema. En y arrivant, le P. Josset trouva un noyau de chrétienté, un *pusillus grex*. Le 4 août 1891, un mois après le décès du P. Josset, précédé de peu de la mort du P. Van der Straeten à Mpala, le R. P. Lechaptos pouvait écrire : « L'œuvre » de Dieu progresse au milieu de ces épreuves, » d'une manière admirable. Je savais par les » Anglais, qui m'en avaient parlé avec éloge, que » la mission de Karema était belle et grande ; » je ne m'attendais pas cependant à trouver » douze ou treize cents personnes groupées » autour de la maison des missionnaires. A la » vue de ces 400 orphelins, de ces 170 ménages » chrétiens et de ces nombreux petits hameaux » de *suivants*, épars dans la plaine, je ne pouvais » m'empêcher d'admirer la bonté de Dieu ».

Parmi les événements qui marquèrent le ministère du P. Josset à Karema, il en est quelques-uns dignes de retenir notre attention.

Ce fut le sacre épiscopal de Mgr Charbonnier, à Kipalapala (24 août 1887) et son décès à Karema (16 mars 1888) ; ce fut peu après l'inauguration d'une nouvelle chapelle ; ce fut, le 11 juillet 1889, l'arrivée à Karema de Mgr Bridoux successeur de Mgr Charbonnier ; ce fut, le 5 septembre suivant, le mariage d'Adrien Atiman avec Wansahira, fille d'un petit chef des environs de Karema ⁽¹⁾ ; ce fut encore, du 27 février au 26 mars 1890, un voyage en compagnie du P. Randabel, dans l'Urungu, au sud du lac, dans le but de choisir l'emplacement d'une future station.

Après la mort de Mgr Bridoux, à Kibanga, le 21 octobre 1890, le P. Josset prit en main, *ad interim*, l'administration du vicariat du Tanganika. La douleur causée par cette perte et par le décès prématuré de tant de confrères au Tanganika, fut quelque peu adoucie par l'espoir que faisait naître la nouvelle de la constitution des Comités antiesclavagistes belge, allemand, etc.

Hélas ! la rapacité des esclavagistes existait toujours. « Ce ne sont là, écrivait le P. Josset, que des espérances pour l'avenir et l'horrible réalité, telle qu'elle s'étale encore sous nos yeux à l'heure actuelle est un redoublement de fureur pour l'extermination des races indigènes. On a dit que l'Afrique perd son sang par tous les pores. Cette parole qui fait frémir, est rigoureusement exacte ».

Le P. Josset en donne la preuve dans la description des horreurs auxquelles se livraient les bandes de Makutubu en ce temps. Nous nous permettons de citer un extrait d'une lettre de sa main datée de Karema du 9 janvier 1891 et adressée au cardinal Lavigerie : « C'est à Kirando, à deux journées de marche au sud de Karema, que l'expédition de Makutubu s'était organisée, il y a bientôt un an ; c'est à Kirando qu'elle vient de ramener le butin, fruit de ses rapines. Il y a quelque peu d'ivoire et environ deux mille esclaves de tout âge et de tout sexe. C'est grande pitié de voir ces malheureux fixés à la chaîne par groupes de vingt ou de vingt-cinq ou mis à la cangue quand les chaînes font défaut. Presque tous sont réduits par la faim et la fatigue, ou par la maladie, à l'état de squelettes ambulants et portent aux bras et

» aux jambes des brûlures, infligées probablement en punition de quelque léger manquement. A Kirando, où ils sont actuellement, les vivres sont rares et partant fort chers ; aussi leurs maîtres se dispensent-ils cyniquement de leur en distribuer. Pour conserver un reste de vie qui s'éteint, quelques-uns parcourent les villages, s'efforçant par leurs chants et par leurs danses d'exciter la compassion des habitants ; les autres, en plus grand nombre, se contentent, pour assouvir leur faim, d'aller extraire dans la jungle quelques racines sauvages, que les animaux eux-mêmes dédaigneraient. Le soir, consumés comme ils sont par la faim, la fièvre et la dysenterie, on les entasse pêle-mêle dans des huttes improvisées, qui ne les protègent en rien contre les intempéries de l'air et pourtant nous sommes en pleine saison des pluies. Le P. Dromaux me dit en avoir vu parqués dans une hutte sans toit, tandis qu'à côté les chèvres de leur maître avaient un abri. Le résultat de pareils traitements est facile à deviner : chaque matin on sort de chaque hutte un ou plusieurs cadavres, qui sont ensuite abandonnés en pâture aux hyènes de la forêt. Comment tous ces agonisants parviendront-ils à l'Unyanyembe et à la côte, car on veut absolument les y conduire ? Sans être prophète, il est facile de prédire que les ossements d'un très grand nombre d'entre eux, blanchiront le long des sentiers qui y conduisent.

» Ce ne sera du reste que la continuation des scènes atroces, qu'ils ont vues chaque jour se dérouler sous leurs yeux durant leur marche de près d'un mois à travers le Marungu. « A chaque étape, disait un Mungwana de l'expédition au P. Dromaux, nous en jetons dix, vingt, trente et même jusqu'à cinquante ». Or le mot *jeter* est ici un euphémisme pour *massacre*. Quand un malheureux est trop exténué pour suivre la caravane, au lieu de l'abandonner purement et simplement, ce qui serait encore passablement cruel, on prend l'atroce précaution de l'assommer à coups de bâtons, de peur que, venant à se traîner jusqu'à quelque hameau, il ne réussisse à recouvrer la santé et à reconquérir sa liberté. Le reste du troupeau humain, si exténué soit-il, comprend ainsi qu'il n'a plus qu'à choisir entre la marche en avant ou la mort. C'est vous dire, Éminence et très Vénéré Père, que la plaie de l'esclavage même après les exploits des Allemands à la côte et à l'intérieur, règne encore avec toutes ses horreurs sur les rives du Tanganika ».

Avant de mourir, Mgr Bridoux avait recommandé au P. Josset de reprendre au plus tôt, la mission de l'Uzige (Urundi), chez le chef Rusavia, toujours aussi désireux de recevoir des missionnaires. Ce désir fut un ordre pour le

(1) Atiman, né au Soudan français vers 1865, fut acheté sur le marché de Metlili (Sahara) par les Pères Blancs et amené à Alger. En 1881, il fut envoyé à l'Institut de Malte. Il y suivit les cours de médecine à l'Université des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean. Ayant achevé ses études, le cardinal Lavigerie l'envoya au Tanganika, en qualité de médecin-catéchiste. Il s'embarqua avec Mgr Bridoux et, passant par Kibanga et Mpala, arriva à Karema. Il s'est éteint à Karema, le 25 avril 1956, après une vie d'un rare dévouement, entièrement consacrée au soin des corps et des âmes.

P. Josset. Dès qu'il le put, il prit avec lui les Pères Randabel (*Biogr. Col. belge*, T. IV, col. 737) et Pruvot et s'embarquant le mardi de Pâques, 30 mars 1891, il fit voile pour Mpala et de là pour Kibanga, où le R. P. Coulbois, provicaire du Haut-Congo, lui conseilla d'aller à Ujiji, pour y voir Rumaliza et obtenir son consentement. Rumaliza, « un grand Arabe, » aux manières et au langage parfaitement » corrects, un vrai gentleman, nous fit un accueil gracieux et nous offrit l'hospitalité dans » sa propre demeure. Hélas ! nous ne devions » pas tarder à apprendre à nos propres dépens, » que chez lui la bouche ne parle pas de l'abondance du cœur ». Le P. Josset lui demanda des lettres pour le protéger contre des tracasseries éventuelles de ses gens : « Rien de mieux, » répondit-il, et il écrivit sur le champ deux » lettres qu'il me remit ».

Les Pères se remirent en route en longeant la côte est du Tanganika et en visitant les tribus qui y demeurent. « Nous ne tardâmes pas à nous » apercevoir que ce Rumaliza, si correct dans » ses relations avec les Européens, est un tyran » pour les indigènes que la terreur seule maintient » sous sa dépendance. Tous sans exception » soupirent après la venue des Blancs, qu'ils » considèrent comme des libérateurs ».

Les voyageurs arrivèrent chez Rusavia et furent reçus au milieu d'une allégresse générale. Mais bientôt les ennuis commencèrent, suscités par les Wangwana. Finalement, les Pères furent

forcés de se retirer de l'Urundi et de retourner à Karema. Ils apprirent plus tard par M. Swann, chef de la mission protestante à Ujiji, que Rumaliza lui-même avait donné ordre à Bwana Mzee, son remplaçant à Uvira, de faire partir les Pères de l'Uzige : « Je vois avec le plus grand » déplaisir les Français (c.-à-d. les missionnaires) » s'établir en Uzige, avait dit Rumaliza. Si mes » gens les inquiètent — et ils les inquièteront » sûrement, car je ne puis être partout pour les » maintenir dans le devoir — ils iront se plaindre » de moi aux Allemands ». La vraie raison était autre : c'est que Rumaliza ne tenait pas à avoir les missionnaires pour témoins des honorables opérations qu'il continuait à faire en ce pays. Le lendemain de l'Ascension, les Pères reprirent, le cœur bien gros, le chemin de Karema, où ils rentrèrent le 23 mai.

Le 2 juin, le P. Josset fut pris de la fièvre bilieuse. Le 3 juillet, le P. Dromaux lui administra les derniers Sacrements et le lendemain, à 7 h 30' du soir, le P. Josset rendit son âme à Dieu, à l'âge de 36 ans.

19 septembre 1956.

P. M. Vanneste.

[W. R.]

Missions des Pères Blancs d'Afrique, Paris. — *La Mission de Kibanga*, 1887, p. 144. — *Lettre sur Kibanga*, id., p. 224. — *La Mission de Mpala*, 1889, p. 479. — *Croyances religieuses à Karema*, id., p. 549. — *Essai sur les mœurs et coutumes des Wafipa*, 1890, v 787. — *Nouvelles de Karema*, 1891, p. 15. — *L'esclavage*, id., p. 114. — *Makutubu et ses forêts*, id., p. 170.

K

KAIBA (*François*), Sergent-major (Moyunga, chefferie Babua — Matadi, 9.11.1945). Fils d'Engina et de Tumenileke.

Kaiba fut incorporé à la Force Publique le 1^{er} octobre 1903. Cinq ans plus tard, soit le 1^{er} septembre 1908, on le nomma caporal. Ses loyaux services lui valurent d'obtenir le 1^{er} février 1909 le grade de sergent et, enfin, en août 1917, il reçut les galons de sergent-major. Après 17 ans de service à la Force Publique, il postula une situation à la Compagnie maritime belge qui l'engagea en 1926. Sa popularité lui valut d'être nommé en 1930 président de l'Asso-

ciation des Anciens Combattants indigènes de Matadi. Il décéda à Matadi le 9 novembre 1945.

24 janvier 1957.

M. Van den Abeele.

Archives Force Publique.

KALHAUGE (*Sophus-Viggo*) (Note complémentaire au Tome IV, col. 453).

Comme capitaine de steamer, il fut d'abord affecté au service d'inspection, après quoi il commanda successivement la *Ville de Charleroi*

et l'A. I. A. Durant un an et demi, sa base principale fut Basoko, d'où il naviguait vers les Falls, l'Aruwimi et le Lomami.

Au cours de la campagne arabe, il fut assailli par une troupe ennemie et faillit perdre son navire.

Il fit de nombreuses observations hydrographiques entre Manyanga et Isangila.

Après sa démission, le 1^{er} mai 1893, il fut affecté comme second sur les bâtiments de la Red Star Line, puis de l'American Line. Il termina sa carrière, comme commandant de navire, le 29 décembre 1922.

Pendant la guerre 1914-18, il s'engagea comme volontaire dans la marine américaine. Le 1^{er} février 1918, il fut nommé lieutenant dans l'U. S. Naval Reserve Force. Après avoir été affecté à la construction de navires, il commanda des transports et navigua souvent dans des zones dangereuses.

Il passa ses dernières années à Newark (New Jersey) et mourut à Brooklyn au mois de juin 1931.

13 mai 1956.
M. Walraet.

Jenssen-Tusch, E., *Skandinaver i Congo*, Copenhague, 1902-05, pp. 308, 356, 380, 382, 586, 590, 602. — *Nordlyset*, 16 octobre 1919 et 15 juin 1922. — *Danmarksposten*, juin 1931.

KELLER (*Ludwig*), Mécanicien (Kovno, Russie, 10.3.1863 — Irebu, 14.7.1894). Fils de Johan et de Kumpat, Éva.

Engagé par l'État Indépendant comme mécanicien de 2^e classe, il quitta Anvers le 6 août 1892 et fut désigné dès son arrivée à Boma, le 1^{er} septembre, pour le Stanley Pool ; il travailla courageusement à Léopoldville pendant deux ans aux chantiers de l'État et fut promu au rang de 1^{re} classe le 1^{er} juillet 1894. Quelques jours plus tard, il succombait à une fièvre hématurique à hauteur d'Irebu.

[A. E.] 9 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 959.

KÉNIS (*Auguste*), Missionnaire (Oostmalle, 25.8.1870 — Zandhoven, 7.5.1921).

Un trait particulièrement saillant marque le caractère d'Auguste Kénis : ce fut un travailleur infatigable, et c'est le souvenir qu'il a laissé partout où il passa. Après avoir terminé ses humanités au collège d'Hérentals, il s'engagea dans les rangs du clergé séculier de l'archidiocèse de Malines où il fut ordonné prêtre le 5 avril 1896. Vicaire successivement à Koekelberg, Keerbergen et Castre, il déploya

dans son ministère une très grande activité. Au cours de ces années, l'abbé Kénis eut à faire face à un groupe de chrétiens schismatiques : la secte des Stévenistes, contre laquelle il écrivit un ouvrage qui suscita un vif intérêt. Édité chez Jules De Meester à Roulers, le livre portait pour titre un simple mot : *Stevenismus*.

Mais le moment vint où son ardeur se trouva à l'étroit, il lui fallait un champ d'activité plus étendu. L'abbé Kénis s'en fut demander son admission au noviciat de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Missionnaires de Scheut). Il y prononça ses vœux de religion le 11 octobre 1905 et partit en septembre 1906 pour le Vicariat Apostolique du Congo Indépendant où il fut affecté à la mission de Kangu. Sa capacité de travail faisait espérer les plus beaux fruits mais, hélas, ses forces le trahirent. Après avoir parcouru pendant deux ans le territoire confié à ses soins, la maladie le contraignit à rentrer en Europe dès septembre 1908. Il ne devait plus revoir le Congo. De 1908 à 1914 il rendit dans les diverses maisons de la Congrégation les services que lui permettait encore sa santé ébranlée.

En août 1914, ce fut la guerre ! La nature bouillante du P. Kénis ne pouvait demeurer passive. Malgré son état de santé, il s'engagea comme aumônier et est affecté au bataillon colonial, auquel il prodiguera ses soins jusqu'à la victoire. Le détail de ces années est resté son secret mais une citation à l'ordre du jour et diverses décorations témoignent assez de son zèle et de sa bravoure. Il fut décoré de l'Ordre de la Couronne, de la Croix de guerre et de la médaille de l'Yser.

La tourmente passée, il reprit en toute simplicité sa vie ordinaire dans l'Institut jusqu'à sa mort en 1921.

[L. H.] 22 décembre 1952.
F. Scalais.

KERCKHOVE (de) (Messire *Frédéric*), Sous-officier volontaire de la guerre 1914-1918 au Katanga (Guyoven, 16.2.1884 — Jessarem, 9.10.1937).

Il fut un des premiers volontaires engagés au 2^e bataillon des Troupes du Katanga, sous les ordres du commandant Muller.

Les Allemands avaient attaqué le 4 octobre 1914 l'*Alexandre Delcommune*, vapeur de 70 tonnes amarré à M'Toa (Albertville) sur le Tanganika, en vue de tenter un débarquement en territoire de notre colonie. Cette première tentative ayant échoué, ils en préparèrent une deuxième. En prévision de ce coup de force, Muller se hâta de procéder, entre le 11 et le 15 octobre, au renforcement de la position de M'Toa que commandait Svihus, et il envoya

à ce dernier l'ingénieur Duhaut et le sous-officier de Kerckhove, chargés de faire creuser des tranchées tout autour de la place, de manière à en faire une véritable forteresse. Ainsi, toute nouvelle tentative de débarquement des Allemands était rendue impossible.

de Kerckhove fut blessé au cours de la campagne d'Afrique et rentra en Europe, grand invalide de guerre. Plusieurs distinctions honorifiques témoignèrent de la bravoure avec laquelle il s'était conduit : il était chevalier de l'Ordre de Léopold II et de l'Ordre royal du Lion, porteur de la Médaille commémorative de la Campagne d'Afrique, de la Croix de guerre et de la Croix du Feu.

10 avril 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Trib. cong., 30.10.1937, p. 3. — Muller, *Les Troupes du Katanga*, et les *Camp. belges d'Afr.*, Brux., E. G. I., 1935, p. 50.

KERVYN (*Édouard-Alexis-Camille-Marie*) (Baron), Directeur général honoraire au Ministère des Colonies (Gand, 2.4.1858 — Bruxelles-15.6.1930).

Docteur en droit, ainsi qu'en sciences politiques et administratives, Édouard Kervyn entra à l'administration le 15 septembre 1891.

En 1898, il passa à l'Administration de l'État Indépendant du Congo et occupa de 1900 à 1908 les fonctions de directeur du département des Affaires étrangères. A ce titre, il fut mêlé à toutes les difficultés et négociations qui entourèrent les débuts et le développement du jeune état.

Lors de la reprise de l'État Indépendant du Congo par la Belgique, Édouard Kervyn fut nommé le 12 novembre 1908, directeur général à titre personnel de la Justice et de l'Instruction publique. Il demeura dans ces fonctions jusqu'à la fin de sa carrière. Démission honorable lui fut accordée le 31 janvier 1925. Le Roi lui avait conféré le titre de baron le 1^{er} juin 1921.

Rendu à la vie privée, le baron Kervyn s'occupa très activement de l'œuvre nationale des Écoles congolaises, dont il présida le conseil d'administration.

En 1917, il fut déporté par les Allemands au camp d'Holzwinden, en qualité d'otage colonial. La rude vie qu'il y subit eut sur sa santé un contre-coup dont il ne se remit jamais entièrement. Il mourut à Bruxelles le 15 juin 1930.

Le baron Kervyn était grand officier de l'Ordre de Léopold II, commandeur des Ordres de Léopold, de la Couronne et de St Grégoire le Grand, et décoré de la Médaille civique de 1^{re} classe.

16 juillet 1952.

[A. E.]

Marie-Louise Comeliau.

Trib. cong., 30 juin 1930, p. 2.

KESTELEYN (*Auguste*), Agent commercial et directeur de plantations (Habay-la-Neuve, 30.9.1865 — Ixelles, 15.11.1936).

Il fit un premier séjour au Congo en qualité d'agent des transports de la Compagnie des Magasins généraux, de 1892 à 1895 ; un second, d'octobre 1895 à juillet 1898, en qualité d'agent principal de la même société.

Il fut ensuite, de décembre 1898 à avril 1900, concessionnaire des Comptoirs commerciaux du Bas-Congo et, de 1900 à 1902, directeur de la Société des Plantations de la Lukula, poste qu'il occupa encore de septembre 1902 à juillet 1904.

On lui doit l'initiative d'essais de plantations de coton qui s'affirmèrent encourageants et la fondation de divers postes, notamment celle du poste de Kenge.

Sa présence dans le Bas-Congo au moment de la révolte des soldats et travailleurs Batetela du fort de Shinkakasa lui donna l'occasion d'aider à la répression.

Il mourut chevalier des Ordres de Léopold, de la Couronne et de Léopold II et porteur de la Médaille commémorative du Congo réservée aux vétérans de l'É. I. C.

15 janvier 1952.

Edm. Menzel.

KEYSER (*Alphonse-Jean-Baptiste-Marie*), Agent d'administration (Bruxelles, 11.8.1874 — Bruxelles, 19.1.1914). Fils de François-Napoléon et de Schneider, Pauline-Marie-Jeanne.

Il avait commencé par occuper un emploi dans les affaires de ses parents, fabricants à Bruxelles, de 1891 à 1895. En 1895, il s'établit à son compte comme commerçant en papier. En 1901, il offrait ses services à l'État Indépendant du Congo en qualité de commis ; il s'embarqua à Anvers le 13 décembre 1901 ; désigné pour la Province Orientale, il monta à Stanleyville qu'il atteignit le 20 mai 1903, fut commissionné comme adjoint à Yambuya le 11 juillet et y devint chef de station le 30 juin 1904. Son terme échu, il rentra à Stanleyville, poursuivit dès le 11 mai 1905 son voyage vers Boma où il s'embarqua le 6 juin. Il avait fait un séjour de près de quatre ans au Congo, Il repartit avec le grade de commis de 1^{re} classe le 21 décembre 1905. Attaché à la Province Orientale, il fut désigné pour le Maniéma et chargé de commander le poste de Kibombo. Il rentra en Europe en décembre 1908. Troisième départ le 5 août 1909. Keyser reprenant ses fonctions dans la Province Orientale, regagna Stanleyville le 23 septembre, y fut nommé agent d'administration de 3^e classe et chargé de prendre la direction

du poste de Kondolole, le 24 septembre. De là, il passa au poste de Yambuya le 2 mai 1910. Il y resta en service jusqu'à la fin de son engagement (juillet 1911).

Il revint alors neuf mois en Belgique, repartit le 22 juin 1912 et fut nommé adjoint au directeur des transports à Stanleyville. Promu au grade d'administrateur territorial de 2^e classe le 13 décembre 1912, il dut écourter son séjour pour raison de santé, descendre à Boma et s'y embarquer le 8 août 1913. Il ne devait plus revoir l'Afrique et mourut peu après son retour en Belgique, le 19 janvier 1914. Il était titulaire de l'Étoile de service à trois raies et de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

21 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

KEYZER (DE) (*Henri-Joseph*), Officier de la Force Publique (Lippelloo, 3.6.1861 — Uccle, 25.5.1941).

Engagé volontaire au 1^{er} régiment des Guides, De Keyzer passa au 1^{er} régiment des Chasseurs à cheval le 19 novembre 1889, avec le grade de sous-lieutenant. Admis au service de l'État Indépendant du Congo le 6 mai 1892, et désigné pour l'Ubangi-Uele, il arriva à Bumba le 14 août. L'importance de ce poste lui venait du fait qu'il était la base de ravitaillement de l'expédition Van Kerckhoven vers le Haut-Nil.

Avec Lothaire, sous les ordres duquel il servait, De Keyzer participa à de nombreuses reconnaissances dans la région, encore fort peu connue et non soumise. Son intervention opportune sauva Declercq, cerné par les Budja à Monveda.

Fondant le poste de Gali, il noua des relations commerciales et amicales avec les indigènes, installa une force protectrice à Monveda et établit un camp important à Muangi.

Il dut interrompre son action pour se rendre à Nouvelle-Anvers, sur certificat médical, le 18 octobre 1894. Lieutenant depuis le 1^{er} juillet 1893, il fut nommé capitaine le 30 mai 1895, quelques jours après l'expiration de son premier terme de service (14 mai).

Une seconde fois, De Keyzer repartit pour le Congo le 1^{er} novembre 1895. Arrivant à Basoko, il prit la direction du district de l'Aruwimi que lui confia Lothaire, appelé à Boma. Il avait en même temps la haute direction de la zone du Haut-Ituri. Son nom reste attaché à la pacification du pays et à l'organisation de cultures, ainsi qu'à l'établissement ou à la consolidation de différents postes : Yahuma, Bomangi, Mongandjo, Mapalma.

Le 14 mars 1896, sa nomination provisoire devint définitive à la tête du district de l'Aru-

wimi et de la zone de l'Ituri. Il termina ce second séjour en Afrique avec le grade de capitaine commandant de 1^{re} classe (1^{er} février 1897) et comme juge de Conseil de guerre à Basoko. Il réorganisa également à ce moment les transports vers le Haut-Nil et entreprit enfin une laborieuse expédition sur le Lomami pour y assurer l'établissement des Comptoirs de la C^{ie} du Lomami. Le 9 novembre 1898, il rentra en Belgique, fin de terme, mais atteint d'une grave entérite.

Hanté par ses souvenirs d'africain, De Keyzer prit une fois encore la mer, mais en direction de Madagascar, où pendant un an il s'occupa de plantations, d'élevage de bétail et de recherches minières.

Étoile de service à 2 raies ; chevalier de l'Ordre Royal du Lion ; chevalier de l'Ordre de la Couronne.

[F. D.]

10 juin 1953.
Marie-Louise Comeliau.

KEYZER (DE) (*Maria*, en religion *Sœur Vincentia*), Sœur de la Charité (Eccloo, 23.11.1856 — Mons, 19.10.1935). Fille d'Édouard et de Goethals, Clémentine.

Sœur Vincentia partit pour le Congo alerte et joyeuse avec la première caravane, le 7 décembre 1891. Son désir était d'y travailler et d'y mourir. Mais il en fut autrement. La vie si dure des pionniers l'obligea déjà en 1896 de revenir pour réparer ses forces. Elle dut attendre jusqu'au 9 juillet 1910 pour pouvoir repartir ; hélas, elle avait présumé de ses forces : une rechute l'obligea à rentrer au pays et il ne fut plus question pour elle de retourner au Congo.

Cependant, jusqu'à son dernier souffle les Missions du Congo restèrent l'objet de son active sollicitude.

Elle assumait alors la nouvelle fonction de surveillante des aliénés paisibles à Mons.

Sœur Vincentia décéda le 19 octobre 1935 et reçut sur son lit de mort les « Palmes d'Or de l'Ordre de la Couronne ».

24 janvier 1957.
M. Van den Abeele.

Archives des Sœurs de la Charité.

KIMPE (*Arthur-François*), Adjudant de la Force Publique (Adinkerke, 13.9.1873 — Saint-Gilles, 29.2.1904).

Ayant terminé ses études moyennes, Kimpe s'engagea à l'âge de 16 ans au 3^e lanciers (17 août 1889). Il reçut ses galons de brigadier le 1^{er} octobre 1889, fut nommé maréchal des logis le 19 juillet 1891 et 1^{er} maréchal des logis le 22 juillet 1895.

C'était l'époque des grands succès de la campagne arabe au Congo. Le Roi faisait appel aux plus généreux de ses officiers et sous-officiers pour aller en Afrique poursuivre la lutte. Kimpe s'engagea.

Parti d'Anvers sur l'*Albertville* le 6 octobre 1896, et arriva à Boma le 29. Le 4 novembre, ayant reçu sa désignation pour les Stanley Falls, il rejoignit aussitôt son poste, s'approchant d'une région où la poudre allait parler.

1897 : l'avant-garde des troupes de Dhanis se révolte, et c'est le massacre de la majorité des officiers. Kimpe est à ce moment sous les ordres d'Henry et il fera partie, avec son chef, du petit groupe à qui Dhanis confie la couverture des Falls : « Je vous abandonne au sacrifice... Tout notre espoir repose sur vous ! »

400 soldats entourent 7 blancs, mais la moitié à peine est armée et ceux qui le sont n'ont que quelques cartouches. Le moral de la troupe est moins que brillant et c'est l'heure qu'Henry choisit pour jouer quitte ou double : « Vous avez peur, allez-vous en et que seuls ceux qui ont du cœur et qui sont braves sortent des rangs ! »

Ces paroles sont le coup de fouet qui cingle et un à un les forts font un pas en avant. Ils sont une grosse centaine, que le chef répartit entre les blancs présents et chacun de ceux-ci, commandant sa petite patrouille, s'enfonce en forêt à la recherche de l'ennemi. Kimpe est de ceux-là.

Durant la bataille de la Haute-Lindi (15 juillet 1897), il se distingue particulièrement. Trois mois après (16 octobre 1897), il est fait adjudant.

En 1898, il est sous les ordres directs de Donckier de Donceel, à Mawambi. Pendant ce temps, le commandant Henry explore le Nepoko. Recevant l'ordre de se rendre à Redjaf pour renforcer l'expédition Hanolet, il appelle à lui ses adjoints : Donckier de Donceel et Kimpe, sous-lieutenant depuis le 1^{er} février, doivent rejoindre le gros de l'expédition à Tamara. Mais la mort de Donckier de Donceel arrête la marche de la colonne et Kimpe retourne à Mawambi.

Un an plus tard, il rentre fin de terme en Europe par l'*Anversville* quittant Boma le 21 septembre 1899. Le 1^{er} octobre, il touche Anvers.

Médaille d'argent de l'Ordre royal du Lion.

16 juillet 1952.

Marie-Louise Comelliau.

[A. E.]

Diplômé de l'École d'Horticulture de Gand (1890), Kinds avait 21 ans lorsqu'il s'embarqua à Anvers pour le Congo le 6 octobre 1893. A l'heure où tant de jeunes officiers fourbissaient leurs armes et rêvaient de victoires, il nourrissait pour sa part des projets infiniment plus pacifiques. Ses états de services portent, en effet, « engagé pour trois ans en qualité de » jardinier ».

Dès son arrivée en Afrique (30 octobre 1893), il se trouva presque rendu à pied d'œuvre puisqu'il passa son premier terme soit à Boma, soit au Mayumbe où il fut mis à la disposition du Commandant de la Force Publique pour le service des plantations. Sous les ordres de l'ingénieur Diderich, il multiplia les essais agricoles. A cette époque où l'on ignorait à peu près tout en ce domaine quant aux possibilités de réalisations au Congo, le nouveau venu se montra rapidement à la hauteur de sa tâche. C'est lui qui planta notamment les premiers cacaoyers à Temvo et la réussite de ce travail fixa sur lui l'attention de ses chefs. Il était bien là l'homme qu'il fallait.

Parti de Belgique comme agent subalterne assimilé au commis de 2^{me} classe, il y revint le 1^{er} janvier 1896 avec un traitement qui l'assimilait au grade de sous-intendant de 3^e classe.

C'était le moment où se préparait à Tervueren l'exposition coloniale. Kinds ne songea plus au *farniente* d'un congé bien mérité, mais se passionna pour cette expérience. Elle lui dut le caractère si exactement local du village noir, grâce au cadre qu'il lui créa ; palmiers, dragonniers, bambous, euphorbes frémissaient sous le vent de Belgique, y dessinant un coin typiquement africain.

L'heure de la fermeture de l'Exposition sonna, tandis que l'État Indépendant du Congo songeait à une nouvelle expérience agronomique en Afrique. Pourquoi la culture du tabac ne pourrait-elle s'y développer ? Kinds fut chargé d'étudier pratiquement sur place cette question.

Il partit en mission spéciale le 6 novembre 1897, plein d'ardeur et d'enthousiasme. Sa connaissance des conditions requises à la réussite et sa volonté d'aboutir l'amènèrent à la découverte des riches alluvions de Kitobola. Le tabac y poussa dru, faisant de la nouvelle station l'une des plus belles du Congo. L'une des plus modernes dans ses conceptions aussi, puisque Kinds y avait introduit les instruments aratoires d'Europe qui firent là leur première apparition en Afrique. Le succès agronomique fut complet. Mais l'affaire fut un échec au point de vue financier, la liquidation de l'importante récolte s'étant faite de façon fort malencontreuse en vente publique.

KINDS (*René-Aimé-Marie-Charles*), Directeur du Jardin colonial de Laeken (Oycke-lez-Audenaerde, 10.1.1872 — Laeken, 13.8.1934).

Kinds rentra en Belgique le 7 août 1899 et l'Administration métropolitaine s'attacha ses services. Dès ce moment, l'esprit génial de Léopold II entrevoyait, en effet, la part toujours croissante que le Congo pourrait prendre dans l'économie du pays. L'agriculture si pauvre du Centre africain était susceptible d'égaler celle de toutes les autres régions équatoriales si les plantes qui avaient fait la richesse de ces dernières pouvaient prospérer au Congo. Mais encore fallait-il les y introduire et les expériences précédentes avaient prouvé que l'envoi direct de plantes et semences en provenance du Brésil ou des Indes aboutissait à un coûteux échec dans la plupart des cas. Il était tout indiqué de disposer en Belgique d'un centre où les végétaux ou graines si péniblement amenés de l'étranger pussent être préparés avant l'expédition au Congo. C'est de cette idée que naquit le premier jardin colonial qui fut créé dès 1900, aux frais du Roi, dans les serres fruitières du Stuyvenberg.

Hélas, la blatte orientale avait accompagné les végétaux importés et se développa si bien en son nouveau domaine qu'en 1902, le transfert des plantations du Stuyvenberg fut décidé. Six serres construites au lieu dit « Campagne van der Borcht » les accueillirent.

Kinds vivait dans ses serres et pour ses serres où il rassemblait avec un soin jaloux toutes les plantes susceptibles d'adaptation aux conditions climatiques du Congo. Quand l'heure était venue de les transplanter, on voyait le Directeur du Jardin colonial accompagner les précieuses caisses jusqu'à Anvers pour s'assurer personnellement de leur conditionnement et que leur convoyeur avait bien saisi les instructions qui lui avaient été données.

C'est ainsi qu'indirectement Kinds intervint dans toutes les expériences agricoles tentées au Congo. La moitié des espèces cultivées à Eala proviennent des serres de Laeken, comme aussi certaine plante à huile de chaulmoogra (spécifique de la lèpre) qui se développa à la léproserie de Pawa, ainsi que les quinquinas du Kivu. Ses pépinières avaient pris dès 1906 une telle importance qu'un nouveau transfert était devenu indispensable. Ainsi prit naissance le troisième jardin colonial de Laeken, aujourd'hui incorporé au jardin botanique de l'État, dont les serres, admirablement conçues pour leur destination, occupent un domaine de 3 hectares tracé à la française.

Convaincu que le Congo se développerait dans la mesure où se développerait son agriculture, il ne suffisait pas à Kinds d'œuvrer de ses mains parfois et de diriger, il lui fallait encore enseigner, conquérir à son idéal une jeunesse indécise. Il professa l'agriculture coloniale à l'École d'horticulture de Vilvorde, préparant

avec enthousiasme ses élèves à une carrière en laquelle il avait foi.

Franç jusqu'à la brusquerie à l'occasion, mais ami fidèle, travailleur consciencieux et opiniâtre, dévoué à sa tâche comme à ceux, blancs ou noirs qui en étaient les instruments, Kinds a beaucoup contribué au développement agricole et horticole du Congo. Ses obsèques se déroulèrent le 16 août 1934 dans la plus grande et émouvante simplicité. Il emportait dans la tombe la profonde estime de tous ceux qui l'avaient connu.

Étoile de Service (2 raies) — officier de l'Ordre de Léopold — chevalier de l'Étoile Noire de Benin, etc...

Correspondant assidu du Bulletin agricole du Congo belge et du Journal *Agriculture et Élevage*. Collaborateur du Bulletin de l'Association des Planteurs de caoutchouc, de la *Tribune horticole* et de divers autres périodiques.

24 juin 1952.

[A. E.]

Marie-Louise Comeliau.

Trib. cong., 30 août 34, p. 1. — *Bull. de l'Ass. des Vét. col.*, sept. 1934, p. 15. — *Id.*, mai 1933, pp. 16-17. — *L'Horizon*, 16 janvier 26. — *Expans. col.*, 25 août 34.

KINGSLEY (Mary), Voyageuse anglaise (Islington, Londres, 13.10.1862 — Simon's Town Transvaal, 30.10.1900). Nièce de Charles Kingsley, fille de Georges-Henry.

Après ses études de sociologie à Cambridge, elle mena jusqu'à 30 ans, une vie obscure et retirée, consacrée aux soins à donner à ses parents et à l'étude des sciences naturelles, et spécialement à celle de l'anthropologie. A trente-et-un ans, elle résolut de poursuivre ses études scientifiques en faisant des recherches ethnologiques et anthropologiques dans des pays peu explorés, surtout en Afrique qui l'attirait particulièrement. Elle se mit en route en 1893, avec un minimum de bagages, sans souci de confort, visita d'abord le Congo belge, puis se dirigea vers les colonies britanniques de la côte occidentale d'Afrique : Côte de l'Or, Sierra-Leone, etc. Seule, avec un courage et une audace surprenants pour une femme, elle allait à l'aventure, se mêlant à la population indigène pour l'étudier de près, se nourrissant des produits des régions qu'elle traversait. Elle avait le grand désir d'améliorer le sort des populations avec lesquelles elle entrait en contact, mais était partisan d'une évolution lente et non brusquée des coutumes indigènes, tant au point de vue religieux que social et matériel. Après sept ans de pérégrinations dans l'Ouest de l'Afrique, elle se rendit au Transvaal où sévissait la guerre des Boers. Elle se dévoua aux

soins des prisonniers blessés et des malades et mourut d'une fièvre maligne contractée à leur chevet.

En souvenir de Mary Kingsley et de son œuvre, fut créée en Angleterre, peu après sa mort, la Royal African Society, avec l'appui de Joseph Chamberlain et de Lord Asquith. Parmi les premiers membres du comité, figurent Lord Cromer, Sir Harry Johnston, John Holt, etc. Le premier journal de la Société parut en 1901.

Publications : *Travels in West Africa. — West African Studies. — The Story of West Africa.*

15 juin 1953.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

London Calling, 4 octobre 1951, p. 6. — *Encycl. Brit.*, London, 1946, vol. 13, p. 400.

KINT DE ROODENBEKE ('t) (*Arnold-François-Marie*) (Baron), Représentant catholique (Gand, 1.5.1853 — Bachte-Maria-Leerne, 10.8.1928).

Fils du ministre d'État Henry-Marie 't Kint de Roodenbeke, président du Sénat en 1892, Arnold 't Kint de Roodenbeke fut avocat à la cour d'appel de Gand, bourgmestre de la commune de Bachte-Maria-Leerne, en Flandre Orientale, vice-président du conseil provincial de la Flandre Orientale, membre du Conseil supérieur du travail, président de la Société belge d'économie sociale. Il fut délégué de la Belgique à la Conférence internationale du travail, en 1890, au Congrès de Berlin.

Élu à la Chambre comme représentant catholique pour l'arrondissement d'Eecloo, le 3 mai 1890 en remplacement du Baron Kervyn de Lettenhove, il prit une part active aux travaux parlementaires et siégea au sein de cette assemblée à la commission permanente des finances.

Il passa au Sénat le 27 mai 1900. En avril 1908, était constituée par la haute assemblée la Commission dite des XVII, chargée d'examiner les projets de loi relatifs à l'annexion du Congo par la Belgique et au régime d'une future colonie belge éventuelle; le président en fut Simonis, premier vice-président du Sénat; les autres membres étaient les sénateurs catholiques comte 't Kint de Roodenbeke, Braun, Claeys-Boulaert, le comte d'Ursel, le baron d'Huart, le comte Werner de Mérode, le comte de Renesse, M. Leclef; les sénateurs libéraux: Delannoy, le baron de Sélys-Longchamps, Hanrez, le comte Goblet d'Alviella, Verspreuwen, Wiener; et le sénateur socialiste Lafontaine. Le 10 avril 1908, 't Kint de Roodenbeke fut rapporteur des travaux de cette commission.

A sa mort, survenue en 1928, il était cheva-

lier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre du Lion néerlandais.

5 mars 1953.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Henry et Livrauw, *La Chambre belge*, Schepens, Brux., 1898, p. 403. — *Mouv. géog.*, 1908, p. 240. — Ed. Van der Smissen, *Léopold II et Beernaert*, Brux., 1942, t. 1, p. 119. — A. Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, Brux., 1933, p. 100. — *Almanach ill. du Soir*, 1929.

KISSELEFF (*Constantin*), Docteur en médecine (Marioupol, Russie, 14.9.1893 — Kigali, 4.3.1935). Fils d'Ivan et de Swiridenko, Pédagogue; époux de Gromova, Antonia.

Diplômé comme docteur en médecine de l'Université de Karkoff, il s'expatria et alla suivre les cours de médecine tropicale à l'Université de Paris. De décembre 1917 à juin 1922, il servit dans l'armée russe en qualité de médecin aux 5^e et 7^e corps d'armée; puis pratiqua dans une clinique à Berlin; de juillet 1922 à mars 1926, il vécut à Paris, attaché comme assistant à une clinique française, voyagea en Serbie et en Turquie. Enfin, d'avril 1926 à novembre 1931, il fut attaché comme médecin à la Compagnie belge de chemins de fer et d'entreprises au Congo belge. En 1934, il s'engageait comme médecin de 2^e classe au service du gouvernement de la Colonie et s'embarquait à Anvers sur le *Thysville* le 29 juin. Désigné pour la région de Kigali, il était depuis quelque temps au travail quand il fut atteint d'une infection au pied droit; le mal dégénéra en gangrène au moment où il était à la mission de Gahini d'où le Docteur Church le transporta à Kigali. Il y fut hospitalisé mais ne put être sauvé malgré une intervention chirurgicale rapide et les soins assidus du Dr Mathieu.

26 février 1954.

[J. J.]

M. Coosemans.

Reg. matr. n° 8717. — *Trib. cong.* 15 mai 1935, p. 3. — Note du Dr Duren à l'auteur (26 février 1954).

KOCK (*Jacob-Frithiof*), Capitaine de steamer (Stockholm, 9.8.1876 — sur le *Léopoldville*, devant Las Palmas, 25.10.1897). Fils de Jacob Axel et de Danielson, Augusta-Mathilda.

Il commença sa carrière de marin sur l'*Abram Rydberg*, steamer suédois; il était officier de marine en 1896 et s'engageait comme capitaine de steamer adjoint à l'É. I. C. en juillet de cette année. Il s'embarqua le 6 juillet, en même temps que le Suédois Halling, le Danois Nielsen et le Norvégien Heiberg. Attaché au service du Haut-Congo, il navigua sur le fleuve pour le compte de l'État plus d'un an. En

septembre 1897, la dysenterie lui rendant tout travail impossible, il dut quitter Boma le 6 octobre à bord du *Léopoldville* afin de rentrer en Europe. Il était à toute extrémité, aussi ne supporta-t-il pas le voyage ; à hauteur de Las Palmas, il succombait.

16 août 1952.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 1779. — Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, pp. 281, 282, 369, 379.

KOENIG (Henri), (R. I., 1892 — Denver, 1934).

Fut un des collaborateurs de Madame Curie. Il se rendit au Congo belge, où il découvrit une nouvelle méthode pour l'extraction du radium. Atteint du cancer des radiologues, et connaissant son état, il se fixa néanmoins durant quelque temps à Oolen, au retour de son voyage pour y poursuivre ses travaux. Le savant paya de sa vie son ardeur pour les recherches radiologiques.

5 août 1953.
Marie-Louise Comelieu.

[F. D.]

Trib. cong., 30 mai 1934, p. 2.

KOETTLITZ (Eugène), Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles (Stettin, 30.1.1870 — Bruxelles, 26.4.1946).

Koetlitz fait ses études à l'Université libre de Bruxelles où il entre en 1888 à l'École polytechnique, aujourd'hui Faculté des Sciences appliquées, et en sort en 1893 muni du diplôme d'ingénieur des constructions civiles avec la plus grande distinction.

Il est d'abord attaché à la firme Solvay. En septembre 1894, il s'engage en qualité d'ingénieur, dans une compagnie chargée de la construction d'une voie ferrée au Transvaal. Il participe à l'établissement de la ligne de chemin de fer du Bechouanaland et rentre malade après une année de séjour en Afrique du Sud.

Rétabli, il part à Palerme, puis à Barcelone pour y diriger des compagnies de tramways, après quoi il rentre à Bruxelles et reste au service de la Direction des Tramways de Barcelone.

En 1914, dès la déclaration de la guerre, il s'engage à l'armée belge, participe à toute la campagne et revient avec le grade de capitaine du Génie. Il est ensuite attaché à la Commission d'armistice siégeant en Allemagne.

En 1919, reprenant la vie civile, il entre à la Société d'Électricité et de Mécanique.

Koetlitz, sur qui le séjour en Afrique avait laissé une forte empreinte, s'occupe alors activement des questions coloniales. On le voit

secrétaire et principal animateur du Comité universitaire de Propagande coloniale, puis secrétaire général de la Commission coloniale de l'Université.

C'est en grande partie à lui que l'on doit la création à l'U. L. B. des divers cours préparatoires aux carrières coloniales.

Il ne cesse d'ailleurs de pousser les jeunes dans cette voie, les conseille, les guide et les encourage.

Il est, pendant quelque temps, professeur à l'Université nouvelle et est également membre du Comité permanent du Congrès colonial. Combatif, exubérant, d'une grande indépendance de caractère, poursuivant un haut idéal d'humanité et servi par un cœur d'or, il aime rester en contact avec les étudiants, assiste à leurs réunions, et prend part aux discussions.

En 1938, les anciens étudiants de la Faculté des Sciences fêtent ses cinquante années d'activité universitaire.

La guerre de 1940 et la fermeture de l'Université de Bruxelles mettent fin à son activité débordante. Miné par une maladie incurable, il s'éteint le 26 avril 1946.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre de Léopold. — Croix de Guerre. — Médaille du Volontaire de Guerre 1914-18. — Médaille commémorative 1914-18 et de la Victoire.

Publications : *Le rôle de l'Ingénieur du Congo*, Revue Congo 1928, I, pp. 750-757 ; II, pp. 83-87. — *Les médecins et la Colonie*. Résultats de l'enquête de la Commission coloniale de l'U. L. B., Bruxelles. — *Le Matériel colonial*, août 1931. — *Le Personnel administratif. Le Personnel territorial et le Personnel judiciaire de la Colonie*, Enquête de l'U. L. B., *Le Matériel colonial*, Brux., 1933, 34, p. 241.

Bruxelles, 23 février 1956.

[E. D.]

J. Ghilain.

KOHT (Ragnvald), Magistrat (Tromsø, Norge, 7.12.1877 — Niangara, 9.4.1906).

Bachelier en 1896, licencié en droit en 1901, Koht entra au service de l'État Indépendant du Congo, le 15 novembre 1904, en qualité de magistrat à titre provisoire (catégorie C de la hiérarchie alors en vigueur).

C'était le temps où était apparue aux dirigeants de la future colonie belge, une urgente nécessité de rendre partout présente la surveillance exercée par le Parquet sur la conduite des fonctionnaires et agents de l'État et des employés des grandes sociétés concessionnaires envers les indigènes. En attendant la décentralisation judiciaire qui résulterait de la création de six tribunaux de première instance en remplacement de l'unique Tribunal de 1^{re}

instance du Bas-Congo, on recourut, aux fins que l'on vient de préciser, à une itinérance redoublée des jeunes magistrats attachés aux parquets. On ne s'étonnera donc pas de la multiplicité des désignations reçues par Koht au cours d'une carrière qui serait cependant bien vite interrompue. Un arrêté du Gouverneur général en date du 19 novembre 1904 l'attache en qualité du substitut suppléant aux diverses juridictions ayant leur siège à Stanleyville, Ponthierville, dans le Haut-Ituri et au Manyema. Dès le 12 janvier 1905, un nouvel arrêté le nomme substitut suppléant près le tribunal territorial et le conseil de guerre de Basoko. Un arrêté du 18 avril suivant, enfin, l'attache en la même qualité aux tribunaux territoriaux de Niangara et du Lado et aux divers conseils de guerre du Rubi, de l'Uele-Bili, du Bomokandi, de la Gurba-Dungu et de l'enclave du Lado. C'est à Niangara que le jeune magistrat s'éteignit le 9 avril 1906.

23 janvier 1956.
J.-M. Jadot.

Rec. mens. de l'É. I. C., années 1904-1905, v° magistrature (nominations).

KOLLER (*Henri-François-Paul*), Colonel et agent général des Colonies à l'administration centrale (Bruxelles, 16.4.1866—Schaerbeek, 1.3.1944). Fils d'Henri et de Nazet, Annette-Antoinette.

Le 26 juillet 1882, il s'engageait comme soldat au 8^e régiment de ligne; son avancement fut rapide car nous le trouvons adjudant sous-officier le 15 juin 1885. Il passe brillamment ses examens de sous-lieutenant le 27 décembre 1886, est désigné d'abord pour le 14^e de ligne, puis pour les carabiniers le 10 avril 1889. La carrière coloniale qu'ont choisie certains de ses condisciples à l'armée l'attire lui aussi et il obtient son admission à la Force Publique de l'É. I. C. fin 1891. Il s'embarque à Anvers sur l'*Édouard Bohlen* le 6 décembre et est commissionné à Boma le 30 pour rejoindre l'expédition Van Kerckhoven dans le Haut-Uele. Tandis qu'il attend son ordre de départ à l'État major de la Force Publique à Boma, on apprend que les indigènes du Mayumbe se sont révoltés et ont assassiné un agent des finances, M. Rousseau. Une opération répressive est décidée et confiée à Koller qui se met aussitôt en route pour la Lukula où s'est déroulée la tragédie. Jusqu'en juin 1892, Koller avec son escorte patrouille dans la région qu'il apaise avec adresse et doigté. Mais sa santé est atteinte; une profonde anémie et des troubles gastriques l'obligent à descendre vers la mission de Landana où on l'hospitalise. Il rentre, encore

mal en point, le 9 juillet, à Boma où il s'embarque le 13 à bord du *Lulu Bohlen* pour être rapatrié.

Sa convalescence terminée, mais le retour en Afrique lui étant interdit, il veut servir le Congo quand même et demande à être attaché à l'administration centrale de l'É. I. C. à Bruxelles. Nommé lieutenant le 26 mars 1893, il est capitaine en second le 26 mars 1901. Avec le grade de capitaine-commandant, il quitte le service militaire afin de se consacrer plus complètement au service administratif. Le 27 février 1911, il atteint le grade de directeur au ministère des Colonies. Envoyé à Paris par Charles Liebrechts, il en revient avec un ingénieux plan d'organisation d'une industrie des emballages à destination du Congo. Avec la collaboration du colonel Mols, Koller met ainsi sur pied une entreprise qui prendra le nom de Compagnie auxiliaire des Transports ernationalaux.

Pendant la guerre 1914-1918, Koller, quoique non astreint à une quelconque obligation militaire, reprend du service à l'armée; il commande un bataillon du premier régiment des carabiniers et pendant la campagne de l'Yser prend la direction du centre d'instruction n° 3 de Coutances.

Après l'armistice, reprenant son activité à l'administration centrale de la colonie, Koller est nommé inspecteur général le 31 décembre 1924, puis agent général du département.

L'intérêt qu'il portait à tout ce qui concernait le Congo l'amena à s'intéresser particulièrement à l'Association pour le perfectionnement du matériel colonial dont il devint secrétaire général.

Il fonda en 1924 avec le major Dhaenen l'Entr'Aide Coloniale et à la mort de celui-ci en assura la présidence.

L'activité des dernières années de sa vie fut consacrée à cette œuvre philanthropique qui s'était assigné la tâche d'assister les anciens coloniaux. Son action à l'Entr'Aide coloniale fut le digne couronnement d'une vie vouée tout entière à l'œuvre coloniale.

La personnalité très appréciée de Koller justifie les nombreuses distinctions honorifiques dont il fut gratifié et parmi lesquelles nous citerons :

Commandeur de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre de la Couronne et de l'Ordre de Léopold II; chevalier de l'Ordre royal du Lion; Croix de guerre avec palmes; Croix militaire de 1^{re} classe; Croix civique de 1^{re} classe; Médailles commémoratives du Congo, de Léopold II, du roi Albert, de la Campagne 1914-18, de la Victoire, des Volontaires combattants; commandeur du Dragon d'Annam; officier de l'Étoile noire du Beuin; chevalier de l'Ordre de la Couronne d'Italie; chevalier de l'Ordre

du Christ de Portugal; officier de la Rédemption africaine du Libéria; officier de l'Instruction publique de France, etc.

[A. E.]

26 mars 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 826. — *Expans. colon.* 5 mai 1931. — *Bull. Ass. Vét. col.*, janvier 1931, pp. 3, 4; mai 1931, p. 7. — Liebrechts, *Léopold II, fond. d'empire*, Brux., 1938, p. 355. — *Belgique active*, Brux., Vromant, 1934, p. 221.

KONINGS (*Joannes-Mattheus-Lambertus*), (Mgr), Kruisheer-missionaris, apostolisch prefect (Maaseik, 17.4.1870 — Bondo, 9.6.1929). Zoon van Jan Mathys en Paumen, Maria-Elisabeth.

Hij volgde de Grieks-Latijnse humaniora aan 't College van het H.-Kruis te Maaseik en aan 't klein seminarie te S.-Truiden.

Na 't beëindigen der retorika verzette zich zijn vader gedurende enkele maanden hardnekkig tegen het besluit van z'n zoon om priesterkloosterling te worden. Van zijn kant hield de zoon echter koppig vast aan zijn eens genomen voornemen. Zodoende kon hij pas op 10 november 1887 binnentreden in 't novitiaat der Kruisheren te S.-Agatha (Cuyk, Ned.). Op 18 november 1888, legde hij er zijn geloften af en begon onmiddellijk zijn filosofische studies te Diest en later de theologie te S.-Agatha. Zodoende werd hij op 17 december 1892, met dispensatie voor z'n leeftijd, door Mgr Doutreloux, bisschop van Luik, priester gewijd.

Hij werd aanstonds leraar benoemd aan 't College te Maaseik, waar hij bleef tot 1898. De latere bisschop van Luik, Mgr Rutten, verklaarde eens: « De plotse heropbloei van het Maaseikse College is het meesterwerk van de leraren Konings en Van Hasselt ».

Van zijn in 't Latijn geschreven boek over de genade getuigde men herhaaldelijk, dat het in een gemakkelijk verstaanbare en sierlijk vloeiende taal geschreven was.

In 1898 werd Konings teruggeroepen naar S.-Agatha als professor in de dogmatiek. Ook hier verbleef hij slechts zes jaren, maar deze tijd zou zijn sporen nalaten in zijn verdere levensloop.

In 1904 vestigden zich de Kruisheren in Hannut. Konings werd er heen gezonden als rector van het in wording zijnde klooster en kollege en men koos hem een jaar later prior, ambt dat hij bleef bekleden tot aan zijn vertrek naar Belgisch-Congo in 1920. Begonnen met drie klassen, groeide het College van Hannut in enkele jaren uit tot een belangrijke onderwijsinrichting, die in 1912 een lagere school, een middelbare school met landbouwafdeling

waartbij een kleine « model »-hoeve en een Grieks-Latijnse humaniora telde. In de oorlogsjaren 1914-18 moest hij vaak zijn man staan tegenover de bezettende macht. Gaarne stelde hij klooster en kollege ter beschikking van het terugtrekkend Belgisch leger en later van ontelbare Franse vluchtelingen.

In 1920 aanvaardde de Orde een missie in Belgisch-Congo. Daarmee ging een van Konings vurigste wensen in vervulling. Bij gelegenheid van het zevenhonderdjarig bestaan der Kruisheren schreef hij in 1911 hierover een artikel in de *Semaine Illustrée*, dat hij als volgt besloot: « Tot zijn grootste spijt moet de » schrijver dezer regelen zien dat de enigste » religieuze Orde, die op Belgische bodem » ontkiemd is, nog niet haar aandeel heeft in de » evangelisatie van Kongo. Zijn jaren gaan » voorbij, en toch... blijft hij hopen ».

Na een oproep van de magister-generaal Mgr Hollmann om vrijwilligers aan te werven voor dit geheel nieuw en zwaar apostolaat bood Konings zich bij de eersten aan. De tropen-dokter raadde hem het vertrek af vanwege zijn leeftijd, maar hij stoorde er zich niet aan en vertrok op 1 oktober 1920 van uit Antwerpen met de *Anversville* aan 't hoofd van een eerste groep van zes missionarissen naar het gebied van Noord-Uele, dat aan de Kruisheren was toegewezen. Volgens de werkmethode van de Norbertijnen van Tongerlo, die dit stuk hadden afgestaan, werd het missiewerk met veel vuur en doorzettingsvermogen aangepakt. Maar er bestonden op dat ogenblik nog geen wegen in heel deze streek en de plannen die hieromtrent in 't vooruitzicht waren gesteld, ondergingen bij de uitvoering merkelijke veranderingen. Vandaar dat de twee eerste missieposten kort na de bouw van kerk, woonhuis en scholen — en talrijke boskapellen — 'n twintigtal kilometers verplaatst moesten worden. Hoewel deze tegenslagen Konings pijnlijke en kostelijke teleurstellingen bezorgden, verminderden ze toch in niets zijn werkkraft en ijver.

In 1926 waren er drie missieposten in volle werking: Bondo (begonnen te Moyongo, 1921), Monga (begonnen te Denge en Basi, 1922), Bili (1923) en werd de missie geheel zelfstandig ingericht als apostolische prefectuur van Bondo, met Konings als eerste apost. prefect. In een overzicht, dat hij op dat ogenblik aan de eerste jaren missiearbeid weidde, schreef hij zelf: « Vijf jaren Kongolese zon heeft er bij ons noch de blijmoedigheid noch de moed « uitgebraden »... ». Spoedig zocht hij ook hulp voor de opvoeding der vrouwelijke jeugd en voor de ziekenzorg, ofschoon hij hiervoor reeds enkele missionarissen zelf een opleiding had laten volgen te Brussel. In januari 1924, kon hij de eerste Zusters van Berlaar te Bondo verwel-

komen. Ook keek hij onverpoosd uit naar Broeders-onderwijzers om de steeds groeiende scholen van Bondo te besturen en om een normaalschool te openen voor onderwijzers der dorpscholen. Tijdens zijn verlof in Europa (1927-28) lukte het hem de Broeders van S.-Gabriël aan te werven, die sindsdien onschatbare diensten aan de missie bewezen hebben. Intussen stuurde Konings reeds sinds 1926 seminaristen naar Lemfu, waaruit later de eerste inlandse priester is voortgekomen. Een eigen klein seminarie kon pas geopend worden onder zijn opvolger.

Vóór zijn dood breidde hij nog de bezetting van het gebied uit door ver in 't Oosten de vierde missiepost te stichten te Ango (1928). Op het einde van het jaar 1928 werd hij ernstig ziek. Rond Pasen d.a.v. scheen de kwaal voor goed geweken, maar op 1 juni greep ze hem opnieuw aan. Desondanks bleef hij zijn werkzaamheden op volle kracht voortzetten totdat hij op 6 juni tot driemaal toe probeerde de heilige mis op te dragen, maar onverbiddelijk naar bed moest. Inderhaast werd van op 120 km afstand een dokter bijgeroepen, maar hij kon geen hulp meer bieden. Op 9 juni stierf Konings heel zacht 's nachts te 2 uur en werd 's anderendaags te Bondo begraven. Als wapenspreuk had hij gekozen: *Pii Regis praeco*.

Ondanks dit zeer actieve leven op velerlei gebied bleef Konings steeds veel belangstelling tonen voor de theologie. Hij had weliswaar nooit de gelegenheid gekregen universitaire studies te doen, zodat men mag zeggen dat hij een autodidakt geweest is, die op sommige punten der godgeleerdheid meningen huldigde, die van de meest gangbare inzichten afweken. De juiste waarde en de volle betekenis van het thomisme heeft hij niet altijd gevoeld en ingezien. Hij was wat men noemt een goede kop, hij had plezier in de studie en had deze zeer gemakkelijk. Zijn lessen werden geroemd en gewaardeerd; er ging vorming van hem uit en zijn uiteenzettingen kenmerkten zich door diepte en klaarheid. In mei 1907, drie jaren na 't beëindigen van zijn professoraat liet hij de neerslag zijner voorlezingen verschijnen over de stof, die in de theologie de meeste moeilijkheden oplevert: de genade. Van deze *Tractatus de gratia divina* (Leuven, 1907, 136 blz.) verscheen slechts het eerste deel, dat handelt over de dadelijke genade en de voorbeschikking. Het tweede, dat moest handelen over de heiligmakende genade, bleef in de pen. In de kritieken, die er over verschenen, werd gezegd, dat de auteur eerlijk zijn mening weergaf, — een eigen mening weliswaar, — maar niet zonder deze te staven met een goede bewijsvoering.

Scherp aangevallen hierover door pater

Rijken o. p. (in *De Katholiek*, jan. 1909, bl. 93-96) liet Konings onmiddellijk een kort antwoord verschijnen in 't Nederlands (5 blz.).

Intussen had hij als theoloog enige naam gekregen en werd hij in 1912 uitgenodigd om op 't tweede Nederlands Mariakongres te Maastricht te komen spreken over: *De Verhouding van Maria als Moeder Gods tot God den Vader en God den H. Geest* (verschenen in *Tweede Nederlandsch Maria-congres, Verslagboek*, Maastricht, 1913, bl. 124-127).

Als prior te Hannut woonde Konings veelal de theologische conferenties bij van de geestelijkheid van 't dekenaat en gaarne liet men hem dan secretaris spelen van de vergadering.

Tenslotte publiceerde hij in 1920 kort voor zijn vertrek naar de missie nog een studie over de zekerheid en de vrijheid van de geloofsakt, hetgeen hij reeds in zijn boek over de genade in 1907 beloofd had: *Certitude et Liberté dans l'acte de Foi* (Brussel, 1920, 46 blz.). Ook hieruit bleek, dat hij goed op de hoogte was van al wat vroeger hierover geschreven werd en dat hij weer onverschrokken zijn eigen weg ging.

Zijn drukke werkzaamheden als missionaris en zijn vroegtijdige dood, hebben hem belet zich verder in de theologie te verdiepen. Oud-missionarissen vertelden, dat hij de leer over de genade zelfs in 't Lingala goed wist te vertolken.

Publicaties: behalve de reeds hierboven geciteerde studies liet Konings een twintigtal artikels verschijnen over zijn werkzaamheden als missionaris in de acht eerste jaargangen van *De Zegepraal des Kruises*, Diest (sinds 1921), waarvan de meeste ook verschenen in *Kruisstriomf*, Cuyk (sinds 1921).

14 juli 1955.

M. Colson, o. s. c.

[W. R.]

Brouns, M., *In memoriam Mgr J. M. Konings*, o. s. cr., in *Ons Volk Ontwaakt*, Brus., Jg. 15, n^o 30, 28 juli 1929, blz. 465-467. — Van Lieshout, H., *Mgr J. M. Konings*, o. s. cr., eerste Apostolische Prefekt van Bondo, 1870-1929, in *Kruisstriomf*, Jg. 9, 1929-30, blz. 3-9. — Van Bommel, G., *In Memoriam Mgr J. M. Konings*, in *De Zegepraal des Kruises*, Jg. 8 (1928-29), blz. 241-24. — Kijzers, M., *In memoriam*, in *id.*, blz. 245-247. — Silkens, P., *In memoriam*, in *id.*, blz. 247-250. — Colson, M., *Al tien jaar*, in *id.*, Jg. 18 (1938-39), blz. 1 93-196, 219-224, 241-244. — *De Nieuwe Dag*, het missiewerk der Kruisheeren in Noord-West Uele, Congo 1920-1930, Cuyk, 1930, *passim*.

KURTZHALS (*Hans-Lindholm*), Capitaine de steamer (Kirkehelsinger, 30.7.1865 — Copenhague, 30.11.1914). Fils de Rodolphe-Valdemar et de Kurtzhals, Ellen-Marie; époux de Schmidt, Cécile.

Fils d'un maître d'école, il choisit la carrière de marin, navigua comme novice à bord du steamer *Saint-Thomas*, entra à l'École de

navigation de Bogo, parcourut les mers pendant deux ans comme second officier, pendant un an comme premier officier à bord de voiliers, pendant un an comme lieutenant dans la marine royale danoise (du 1^{er} janvier 1889 au 20 octobre 1890) et poursuivit sa carrière dans la marine marchande avec le grade de capitaine. Il s'engagea enfin à l'État Indépendant du Congo (1892), quitta Anvers sur l'*Akassa*, le 6 mai, et fut désigné pour la marine du Haut-Congo. Dès le 18 juin 1892, il prenait le commandement du s/s *Ville de Gand* à bord duquel il eut à conduire jusqu'aux Falls le commandant Lothaire qui allait jouer un rôle de premier plan dans la campagne arabe. Kurtzhals prit part à cette campagne dans la Mongala et l'Itimbiri. Il fut promu capitaine de 3^e classe le 1^{er} février 1893 et de 2^e classe le 1^{er} février 1895. Fin de terme, il quittait Boma le 14 avril suivant pour rentrer en congé. Reparti d'Anvers sur le *Léopoldville* le 6 novembre de la même année, il était à nouveau affecté à la marine du Haut-Congo. Il passa au grade de capitaine de steamer de 1^{re} classe le 1^{er} juillet 1897.

Commandant le *Ville de Bruges*, il conduisit à bord de son vapeur le gouverneur général

Wahis en tournée d'inspection dans l'Ubangi. L'expédition française Marchand eut recours à son steamer pour monter de Brazzaville vers l'Ubangi. Au cours de l'année 1898, Kurtzhals explora les abords du lac Tumba. Son deuxième terme accompli jusqu'au bout, il rentra par le *Maranhao* qui quittait Boma le 21 novembre 1898. Troisième départ d'Anvers le 27 avril 1899. D'abord attaché au service de pilotage du Bas-Congo avec le rang de commissaire maritime et capitaine du port de Banana dès le 20 mai 1899, il retourna au département du Haut-Congo et remonta le 18 novembre à Léopoldville.

Il avait trente-cinq ans (1900) quand il quitta définitivement le service de l'É. I. C.

[J. J.]

10 septembre 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 926. — Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Gyldenalske Boghandel, Copenhague, 1902-1905, 196, 197, 291, 385 à 389, 392, 464, 472, 474, 475, 490, 506, 513, 602. — *Ligue du souvenir, A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., 1931, 179. — Note adressée à l'I. R. C. B. par le fils de Kurtzhals, de Copenhague, en date du 2 juillet 1954.

L

LACERDA E ALMEIDA (de) (*Francisco-José-Maria*) (Note complémentaire au Tome III, col. 485).

Un ouvrage récemment consacré à cet explorateur portugais par M. Felipe Gastão de Almeida de Eça (Lisbonne, 1951) nous permet de donner quelques précisions sur la date de sa naissance, sur celle de sa mort ainsi que sur certains points touchant son voyage au lac Moero.

Les registres de la cathédrale de São Paulo au Brésil, qui à l'époque tenaient lieu d'état-civil, indiquent qu'il fut baptisé le 22 août 1753 et qu'il était le fils de Jose-Antonio et de D. Francisca de Almeida Pais. Il est donc certainement né à São Paulo en août 1753. C'est en 1770 qu'il partit pour le Portugal. Ayant terminé ses études à Coïmbre, il entre en 1778 au Service cartographique de l'État et retourne au Brésil le 8 janvier 1780 pour y accomplir diverses missions officielles qui consistent surtout dans la délimitation des frontières avec les colonies

espagnoles voisines. C'était là une tâche épuisante qui, dans des régions très écartées et particulièrement insalubres, finirent par compromettre gravement sa santé. Y ayant consacré dix ans, il s'embarque à Santos le 10 juin 1790 pour le Portugal où il écrit une relation de ses voyages qui lui vaut une juste réputation à la fois comme voyageur et comme savant, car ses observations géodésiques surtout ont apporté des précisions sur des régions jusqu'alors peu connues. Attaché au Ministère de la Marine, il reçoit l'Ordre du Christ et est nommé professeur de mathématiques à l'Académie des Gardes de la Marine à Lisbonne, avec le rang de capitaine de frégate. Entre-temps, il s'est marié et deux filles lui sont nées.

C'est à ce moment qu'on commence à parler dans les milieux officiels de l'intérêt que présenterait une liaison par voie de terre entre les possessions portugaises des côtes orientale et occidentale de l'Afrique. La faveur dont jouit Lacerda, la connaissance qu'on lui prête des voyages en pays tropical et surtout un rapport

qu'il écrit sur la question, le font désigner par le Gouvernement pour prendre la tête d'une expédition chargée de pénétrer dans la partie inconnue de l'Afrique qui sépare les zones d'influence portugaises. Pour lui permettre d'organiser cette expédition avec l'autorité et les ressources matérielles nécessaires, il est nommé gouverneur du territoire des Rios de Sena comprenant la ville de Tete sur le Zambèze, avec juridiction sur les territoires de Zumbo, Sena, Quelimane et le presidio de Manica. Mais Lacerda n'était pas dans les bonnes grâces de son supérieur immédiat D. Meneses da Costa, gouverneur général du Mozambique, qui avait intrigué contre sa nomination à Lisbonne et protégé ouvertement un autre candidat. Il en résulta que la préparation de son expédition prit assez longtemps et qu'il eut beaucoup de mal à recruter le personnel qui devait l'accompagner.

Quand Lacerda put finalement se mettre en route le 3 juillet 1798, il ne disposait que d'un état-major indiscipliné et de soldats et de porteurs qu'il ne s'était procurés que par le moyen que nous indiquons plus loin. Dès le départ, des désertions se produisirent en masse. Le chef lui-même était loin de se trouver en bonne condition physique et morale. Profondément infecté de malaria et obligé de se faire transporter presque continuellement en palanquin, il était à court d'argent et n'était soutenu que par son courage et son dévouement entier à sa mission. Il avait perdu le 1^{er} avril 1798 sa jeune femme, âgée de 20 ans, qui avait voulu l'accompagner. Mais, chose surprenante, il s'était remarié presque aussitôt avec une jeune métisse, D. Léonarda, parce qu'elle était la nièce d'une dame influente, propriétaire de mines, qui seule pouvait lui procurer les 400 porteurs qui lui étaient indispensables en les prélevant sur sa main-d'œuvre. Mariage qui était un marché et qui fut tenu secret jusqu'au moment de la mort de Lacerda, où ses dispositions testamentaires le révélèrent.

Les péripéties du voyage de Lacerda sont bien connues par le journal de route qu'il tenait scrupuleusement à jour malgré sa santé déclinante. Nous rappellerons qu'il traversa un pays très accidenté et presque entièrement désert, à l'exception de la région marécageuse voisine du lac Bangweolo. Le 2 octobre, arrivé non loin de Cazembe, il rencontre trois envoyés du Roi qui lui apportent des présents, mais lui conseillent de faire un détour pour visiter avant toute réception officielle les tombes royales. Il ne peut remplir lui-même cette formalité et en fait mention sur son journal. C'est la dernière inscription que l'on possède de sa main propre, mais on sait que, mourant, il essaya cependant

de reprendre sa marche. On ne connaît exactement jusqu'où il parvint, certainement pas au Cazembe de l'époque, situé sur le lac Moero, mais bien près cependant. Quelques indications données par Livingstone près de 70 ans plus tard, ont été rapportées dans la notice Lacerda, à la page 488 du Tome 3 de notre *Biographie Coloniale Belge*. Quant au jour de la mort, il faudrait le situer au 17 octobre et non au 18, comme le dit le P. Pinto, successeur de Lacerda, dans le journal qu'il reprit après la mort de son chef et comme, sans doute d'après lui, l'affirme aussi Livingstone.

L'erreur vient de ce qu'on aurait confondu le jour de la mort avec celui des funérailles.

Le P. Francisco Joao Pinto, chapelain désigné par Lacerda pour prendre après lui le commandement de l'expédition, parvint à la ramener à Tete, mais, contrairement à ce que nous avons affirmé dans la notice du Tome III, il ne mourut pas lui-même immédiatement après, puisque c'est lui qui fut chargé par le Gouvernement portugais, un an plus tard, d'aller avec une escorte rechercher à Cazembe les restes de Lacerda et de les ramener à Tete, mission qu'il ne remplit pas sans périls car il fut attaqué en cours de route.

Ainsi qu'il a été indiqué dans la notice du Tome III, le *Journal* de Lacerda ne fut envoyé au Portugal qu'en 1905. Mais ses rapports officiels étaient parvenus aux autorités portugaises au fur et à mesure de leur rédaction pendant la marche de l'expédition. Ce sont eux qui ont fait l'objet d'une première publication en 1930. Du *Journal* il n'avait été publié que des extraits, notamment par Sir Richard Burton, jusqu'au moment de sa publication intégrale par le Gouvernement portugais en 1889, puis par l'« *Agencia Geral das Colonias* » en 1936 (Édition critique). Le manuscrit original se trouve actuellement à la Bibliothèque nationale de Rio de Janeiro, malheureusement sans les cartes. On ignore quand et dans quelles conditions il a quitté le Portugal. Ci-dessous nous reproduisons une liste bibliographique, du reste incomplète, annexée à l'ouvrage de M. Felipe Gastão de Almeida e Eça.

25 août 1954.
R. Cambier.

Travessia da Africa, pelo Dr Lacerda e Almeida, com uma nota explicativa do Almirante Gago Coutinho. Separata do « *Boletim da Agencia Geral das Colonias* », 1926. — *Travessia da Africa, pelo Dr Lacerda e Almeida*. Edição acrescida do Diário da Viagem de Moçambique para os Rios de Sena e do Diário do regresso a Tete pelo P. Francisco Joao Pinto, com uma introdução critica do Dr Manuel Murias. *Agencia Geral das Colonias*, 1936. — *Um drama no Sertao*, por Quirino da Fonseca, 1936. — *O Muata Cazembe*, pelo major A. C. Pedroso Gamito, 1854. — *O Viagem do Dr Lacerda e Almeida*. —

Reconstituição do itinerário. — Tese apresentada ao Congresso da História da Expansão Portuguesa no Mundo, pelo Dr. José de Oliveira Boleo, 1938. — *Exame das Viagens do Doutor Livingstone*, por Dr. José de Lacerda, 1867. — *A expedição ao país do Ciro Branco*, por Castro Soromenho, 1944. — *Distrito de Tete*, pelo Tenente-coronel Sousa e Silva, 1927. — *Gamito*, por Filipe Gastão de Almeida de Eça, 1950.

LAGNEAUX (*Oswald*), Lieutenant-colonel (Écaussines d'Enghien, 10.4.1879 — Forest, 4.1.1947). Fils de Grégoire-Augustin et de Stradiot, Florence.

Entré au 3^e régiment de ligne comme volontaire de carrière le 22 octobre 1895, il est promu lieutenant au 13^e de ligne le 1^{er} juillet 1912. Il offre ses services au gouvernement de la Colonie, en est admis le 9 mars 1914 et s'embarque à Anvers le 12 mars. Dès le début des hostilités, il prend part à la campagne défensive de nos troupes à la frontière orientale. Chargé du commandement de la 4^e compagnie du V^e bataillon sous les ordres du commandant Beernaert dans le secteur de Baudouinville, il est promu capitaine à titre provisoire le 1^{er} juillet 1915. En mars 1916 il prend le commandement de la 3^e C^o du VI^e bataillon qui occupait les postes de Baudouinville et de Mpala. Au début du mois d'août le VI^e bataillon sous les ordres du commandant Borgerhoff reçoit l'ordre de se préparer à l'occupation de la rive orientale du lac dans la région de Karema. Le 5 août, la 1^{re} expédition part d'Albertville à bord du s/s *Vengeur* avec le commandant Borgerhoff le capitaine Lagneaux, 2 pelotons, une section de mitrailleuses, 1 canon pompon. Karema fut occupé le 7 août. Le lendemain le capitaine Lagneaux part à bord du *Vengeur* avec une section d'infanterie pour occuper Utinta et pousser jusque Kirando en contact avec les Rhodésiens qui avaient pris Bismarckburg. Le commandant des troupes du Tanganika décide le transport du restant des troupes du VI^e Bataillon sur la rive orientale du lac afin de coopérer à la marche sur Tabora et de couvrir l'aile droite de la Brigade Sud. Cette opération s'achève fin août et la marche sur Tabora se fait sur deux colonnes : une partant de Kibwesi sous les ordres des commandant Borgerhoff et une partant de Karema sous les ordres du capitaine Lagneaux. Celle-ci entre en liaison avec le colonel Thomas commandant du groupement de droite de la Brigade Sud. Lagneaux arrive à Igarulu et, trouvant le poste évacué, s'y installe. Mais le jour même Lagneaux y est attaqué par une reconnaissance allemande qui est repoussée avec pertes. Tabora occupé, la poursuite de l'ennemi est décidée, le VI^e Bataillon formant l'avant-garde de la

colonne du lieutenant colonel Olsen. La poursuite est arrêtée à Sikonge.

Capitaine-commandant depuis le 1^{er} septembre 1916, Lagneaux rentre en congé le 21 juillet 1918 pour motif de santé et est mis en disponibilité le 17 mars 1919.

Il reprend du service à la Force publique, et s'embarque le 28 mai 1919, à La Palice. Après un séjour de deux ans et demi, il part en congé le 13 septembre 1922. Le 2 mars 1923, il repart comme capitaine-commandant et est nommé major le 3 janvier 1924. Le 12 novembre 1926, il rentre au pays, malade. Rétabli, il s'embarque le 28 janvier 1927 à Londres à destination du Katanga *via* Cape-Town. Cependant sa santé lui donne de sérieux avertissements. Le 1^{er} juillet 1929, il demande à être relevé de son service et revient définitivement en Belgique.

Officier de l'Ordre de Léopold, commandeur de l'Ordre de la Couronne, chevalier de l'Ordre Royal du Lion, Croix de guerre avec palmes, Croix du feu, titulaire de la Médaille commémorative de la guerre 1914-1918, de la médaille commémorative des Campagnes d'Afrique et de la décoration militaire de 2^e classe.

5 octobre 1955.

Marthe Coosemans.

[G. M.]

Les Camp. col. belges, 1914-1918, Brux., 1927-1932, I, ann. 383 ; II, pp. 458, 542 ; III, p. 65, 66, 75 à 79, 83, 84, 86, 89, 91, 95, 130. — Moulart, G., *Campagne du Tanganika*. — Note du Min. des col. à M. Coosemans en date du 20 septembre 1955. — *Reg. matr.* n° 7451.

LAHURE (*Auguste-Léopold-Félix*) (Baron), Colonel d'État-Major (St-Josse-ten-Noode, 8.12.1835 — Etterbeek, 14.9.1891). Fils du lieutenant général Corneille-Alexis (baron) et de Duvivier, Aimée-Victoire-Jeanette.

Admis à l'École militaire en 1852, Lahure élève sous-lieutenant en 1854 est désigné pour le Corps d'État-Major dans lequel il fera toute sa carrière.

Aide-de-camp du général baron Lahure, son père, il fut successivement détaché de 1866 à 1874 auprès de l'Adjudant général chef de la Maison militaire du Roi ; aide-de-camp du général De Jaegher, pendant un an, sous-chef et chef d'État-major de grandes unités jusqu'à sa mort.

Cependant, en 1888, le Roi l'avait chargé d'une mission au Cap Jubjy ; en 1889 il assumait les fonctions de secrétaire général de l'Association africaine de la Croix-Rouge ; enfin d'octobre 1890 à juin 1891, il fut mis à la disposition du Roi.

Le colonel Lahure fit partie de ce groupe d'officiers que la politique coloniale du Roi enthousiasma et qui, directement ou indirectement

tement, en Afrique ou en Belgique, travaillèrent à sa réalisation.

Le colonel Lahure était officier de l'Ordre de Léopold et porteur de nombreuses décorations étrangères.

Il avait publié dans le *Mouvement Géographique*, 1889, pp. 73-74 : *Le Pays du Tekna* ; le *Mouvement antiesclavagiste*, 1895, p. 163, a publié de lui : *La Belgique et la colonisation*.

10 octobre 1955.
A. Engels.

Mouv. géogr., 1889, 6c ; 1891, 9a.

LAMBIN (*Florimond-Justin-Louis-Marie*), Procureur d'État, directeur général (Ypres, 21.9.1868 — Woluwé-St-Lambert, 25.2.1941). Fils de Justin et de De Boo, Emma ; époux de Bourdeaux, Marguerite.

Quand il entra au service de l'É. I. C. le 23 septembre 1903, Florimond Lambin, docteur en droit de l'Université de Gand, avait déjà pratiqué au Barreau gantois de 1892 à 1895, été attaché à l'Administration de l'Enseignement supérieur des Sciences et des Lettres du Ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique de 1895 à 1899 et professé le droit commercial à l'École supérieure commerciale et consulaire de Mons.

Parti d'Anvers à destination de Boma le 15 octobre 1903, il fut à son arrivée attaché à la direction administrative de la Justice, et conjointement, le 13 juin 1904, au Tribunal de 1^{re} instance du Bas-Congo en qualité de juge suppléant, d'abord, puis, à partir du 3 avril 1905, en qualité de substitut suppléant. Mais, nommé magistrat, à titre définitif, par un décret du 20 octobre suivant, il venait, à cette date, d'être chargé de la direction intérimaire de la Justice pendant un voyage dans le Haut du directeur titulaire, Robert de Meulemeester. Cet interim l'obligea à prolonger son premier terme statutaire de service et il ne rentra en congé que le 13 février 1906.

Il repartit d'Anvers le 11 octobre suivant et, à son arrivée à Boma, fut de nouveau désigné pour remplir intérimairement les fonctions de directeur de la Justice, service du Gouvernement général auquel il fut nommé directeur adjoint le 5 septembre 1907. Il quitta le Congo le 22 août suivant pour s'embarquer à Saint-Paul de Loanda et arriver à Bruxelles un mois avant l'annexion du Congo à la Belgique.

Il repartit pour un troisième terme de deux ans le 18 février 1909, nommé par arrêté royal daté de la veille, procureur d'État près le Tribunal de 1^{re} instance de Boma, pour se voir commissionné en outre, le 11 juin suivant, en qua-

lité d'officier du M. P. près le Tribunal d'appel de Boma, le 11 septembre suivant, comme juge suppléant à ce Tribunal et se voir confier, le 11 août 1910 l'interim de procureur général. Il quitta, cette fois sans esprit de retour le Congo, le 11 août 1910, arriva à Anvers le 30 et, son congé statutaire achevé, donna sa démission le 17 février 1911.

Sa démission de la magistrature coloniale n'entraînerait, pour Lambin, aucun renoncement à servir son Pays dans son avenir d'outre-mer. Le jour même de cette démission, il était nommé, à titre personnel, chef de division dans les services de l'administration métropolitaine du Congo belge, et attaché à la deuxième direction générale du Département (Affaires indigènes). Le 15 février 1912, il était nommé chef de division dans le cadre. Le 28 juillet 1914, il passait à la première direction (Personnel), y était nommé sous-directeur le même jour et y serait nommé directeur, à la libération du territoire, le 31 décembre 1918. Il serait encore, dans la suite, l'objet d'importantes promotions : celle d'inspecteur général (31 décembre 1924) de directeur général (30 juin 1928) et celle d'agent général de la Colonie (24 juin 1931). Cette dernière nomination ne lui enlevait pas le titre de directeur général qu'il fut d'ailleurs autorisé à porter à titre honorifique, lors de sa démission honorable du 21 janvier 1933.

Au cours de cette carrière administrative ininterrompue, Florimond Lambin avait fait partie de nombreuses commissions consultatives et notamment de celle qui avait été chargée d'examiner les titres des ayants droit à la pension de retraite prévue au décret du 2 mars 1921 ; du jury chargé, par arrêté royal du 3 avril 1935, de procéder à l'examen des épreuves du concours scolaire colonial ; de la commission supérieure de patronage de l'Exposition coloniale internationale de Paris en 1931 ; de la Commission supérieure de patronage chargée d'encourager et de favoriser la participation des producteurs belges à l'Exposition internationale, coloniale, maritime et d'art flamand d'Anvers et à l'exposition internationale de la grande industrie, des sciences et de leurs applications et de l'art wallon de Liège, l'une et l'autre en 1930. Il avait également été le délégué du Gouvernement de la Colonie auprès de la Société des Chemins de fer du Mayumbe, membre du Conseil de discipline institué par arrêté ministériel de 11 décembre 1912 et du Conseil de la Caisse coloniale d'assurances instituée par arrêté royal du 8 octobre 1931, président de la Commission chargée par arrêté ministériel du 11 février 1931 de faire subir certaine épreuve linguistique et président de groupe à l'Exposition internationale coloniale de Paris 1931.

Lambin était, à sa mort, commandeur de l'Ordre de Léopold, et de l'Ordre de la Couronne, officier de l'Ordre de l'Étoile africaine et chevalier de l'Ordre royal du Lion; porteur de l'Étoile de Service en argent à trois raies, de la Médaille civique de 1^{re} classe, de la Médaille commémorative du Centenaire, de la Médaille commémorative du Congo et de la Médaille commémorative de 1^{re} classe du Comité national de 1914-1918.

Il était, en outre, grand officier de l'Ordre du Nichan el Anouar, et de l'Ordre du Ouissam Alaouite chérifien, commandeur de l'Ordre de la Couronne d'Italie et de l'Ordre de l'Étoile noire du Bénin et porteur de la Médaille d'honneur française pour acte de courage et de dévouement.

21 mars 1957.
J.-M. Jadot.

Arch. Min. Col. — Trib. cong., 30 avril 1926, 2. — *La Belgique active*, Brux., 1931, 223. — *Bull. Vét. col.*, Brux., novembre 1939, 6-7.

LAMBIOTTE (A.-L.-Z.), Membre de la Chambre des représentants (Marche, 15.2.1862 — Fontainebleau, 10.5.1920).

Élu à la Chambre en 1892, il fut à la fin du siècle dernier parmi les adversaires les plus acharnés de notre colonisation au Congo. Le 13 juillet 1893, lors de la discussion à la Chambre de la revision de l'article premier de la Constitution, dont le texte allait être modifié par l'addition suivante: « Les colonies, possessions d'outre-mer ou protectorats que la Belgique peut acquérir, sont régis par des lois particulières. Les troupes destinées à la défense de ces territoires ne peuvent être recrutées que par des engagements volontaires », Lambiotte fut un des premiers à y faire opposition, et un des six députés à répondre négativement au moment du vote.

Lorsque s'ouvrirent dès 1893 les débats sur l'aide financière à prêter par le gouvernement à la Compagnie du chemin de fer du Congo, Lambiotte interpella le ministre des finances M. de Smet de Naeyer, pour lui demander si, avant de souscrire pour dix millions de francs au capital de la Compagnie, le gouvernement avait eu entre les mains un devis complet et détaillé du coût des travaux, signé par des personnes présentant des garanties de compétence. Le ministre put lui répondre affirmativement, le député Hanrez ayant en effet entre les mains à ce moment une étude approfondie des travaux du rail, signée par des hommes de valeur, qui tous s'étaient rendus sur place avant de faire leur rapport.

L'année suivante, quand la Chambre eut à

voter le prêt du gouvernement à la Compagnie du chemin de fer du Congo, Lambiotte, en séance du 24 avril 1894, représenta sous des couleurs peu favorables la construction du rail, invoquant d'ailleurs des arguments d'une puérilité ridicule, tel le sort futur des malheureux noirs jadis employés au portage: autant valait demander ce que deviendraient les chevaux quand les autos auraient remplacé la traction chevaline! Lambiotte ne se borna pas à critiquer la construction du chemin de fer, mais aussi toute notre politique coloniale, appuyé en cela par certains de ses collègues anticolonialistes, Lorand, De Fuisseaux, et d'autres. Nous savons qu'à la Chambre comme au Sénat ces détracteurs de l'œuvre léopoldienne furent contredits, et éloquentement, par des hommes politiques et des techniciens de premier plan qui emportèrent en fin de compte la décision.

[A. E.]

4 octobre 1952.
Marthe Coosemans.

Mouv. géog., 1893, p. 68a; 1894, pp. 35b, 85b; 1896, p. 241. — E. Van der Smissen, *Léopold II et Beernaert*, Brux., 1942, t. 11, pp. 396, 399, 406. — Fr. Masoin, *Hist. de l'E.I.C.*, Namur, 1913, t. 1, p. 193. — R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Brux., 1947, p. 267.

LAMBOTTE (Henri-Joseph), Ingénieur, missionnaire de la *Baptist Missionary Society* (Flémalle-Grande, 23.10.1884 — Yakusu, 31.7.1918).

L'ingénieur Lambotte devint membre de l'Église protestante missionnaire. Il prit un intérêt actif à la société locale des Jeunes Gens et en devint le président. Il était ingénieur aux grandes usines Cockerill.

Quand M. et M^{me} G. R. R. Cameron de la Mission B. M. S. à Mabaya, dans le district de Mbanbe dans le Bas-Congo, vinrent en Belgique pendant leur congé en 1908, il les entendit parler à un meeting et décida de s'offrir au service missionnaire.

A cette époque, les dirigeants de l'Église protestante missionnaire en Belgique espéraient entreprendre une œuvre au Congo. Lambotte cependant devint missionnaire associé à la B. M. S. dans l'attente de servir plus tard sa propre église.

Pendant son premier terme, il conduisit avec le docteur Anet de la Mission protestante belge un voyage de reconnaissance à travers tout le Congo belge. Quand le bateau *Grenfell* fut mis en service sur le fleuve, il put mettre à profit ses qualités d'ingénieur en devenant responsable du navire. Cependant, sa tâche principale était faite à Yakusu.

En 1914, il épousa l'infirmière, Edith Whitmore, de ce poste, et trois ans plus tard une fille, Yvonne, leur naquit. Pendant son dernier congé en Angleterre il devint membre de l'église Baptiste. Il fut alors désigné comme missionnaire B. M. S. effectif. Il mourut à Yakusu le 31 juillet 1918 d'hématurie.

[F. D.]

29 janvier 1954.
Ruth Slade.

LAMOLINE (*Mélanie*, en religion Sœur *Rose-Joséphine*), Sœur missionnaire de Notre-Dame de Namur (Vaux-lez-Rosières, 2.11.1862 — Kisantu, 17.1.1908).

Elle partit pour le Congo le 6 juin 1894 avec la première caravane des religieuses de sa congrégation, et fut d'abord désignée pour Kimuenza, puis pour Ndembo et enfin pour Kisantu.

Très vaillante, elle se prêtait à toutes les besognes les plus dures et bravait les plus grandes chaleurs pour s'acquitter de la surveillance des défrichements de forêt confiés aux travailleurs indigènes engagés par la mission. Après onze ans de séjour en Afrique, elle rentra en Europe se reposer (1905). Repartie en mars 1906, elle regagna Kisantu où elle se consacra surtout à la visite des villages proches de la mission où elle était connue pour tout le bien qu'elle y avait fait. C'est à Kisantu que la mort vint la surprendre. On a d'elle des lettres, l'une de Kimuenza, parue dans le *Précis historique*, 1896, p. 322 ; l'autre de Dembo, même recueil, p. 113.

[F. D.]

12 mars 1952.
Marthe Coosemans.

A nos Hér. col. morts pour la Civ., p. 245. — D. Rinchon, *Missionn. belges au Congo*, p. 18. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. III.

LANCASTER (*Albert*), Directeur scientifique des services météorologiques de l'Observatoire royal de Bruxelles (Mons, 24.5.1849 — Uccle, 4.2.1908).

Lancaster entra fort jeune à l'observatoire d'Uccle, où il collabora avec Houzeau à la réorganisation des services météorologiques et à la création d'un réseau climatologique belge. Avec lui il dressa une *Bibliographie générale de l'astronomie* et ce catalogue qui reprenait tous les titres de ce qui avait paru sur le sujet depuis l'invention de l'imprimerie, fut considéré comme une œuvre magistrale destinée à faire époque non seulement dans l'histoire de l'astronomie, mais encore dans l'histoire culturelle de l'humanité. Fondateur en 1880 d'une revue intitulée *Ciel et Terre*, Lancaster collabora encore à de nombreux périodiques.

C'était un travailleur consciencieux et le fait que Houzeau l'avait admis dans son intimité prouve en quelle estime il le tenait.

Lors du Congrès d'hygiène et de climatologie de la Belgique et du Congo organisé à Bruxelles en août 1897 par la Société royale de Médecine publique, Lancaster écrivit en collaboration avec Meuleman le chapitre consacré au climat congolais.

Esprit ouvert et curieux, Lancaster était membre de l'Académie des Sciences de Belgique. C'était un homme bon et simple, ami sincère et sûr.

Ses ouvrages : *Bibliographie générale de l'astronomie*. — Lancaster et Meuleman, *Conditions physiques, climatologiques et hygiéniques des principales stations, missions, etc.* — *Le climat de Belgique*. — *Traité élémentaire de météorologie, etc.*

[F. D.]

19 juillet 1953.
Marie-Louise Comelliau.

A. J. Wauters, *L'É. I. C.* (Brux., 1899, pp. 186-222-446. — *Le Mouv. géogr.*, 1895, p. 133. — *Id.*, 1908, 0. 76. — E. De Seyn, *Dict. biogr. des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique*, Brux., 1935, t. II, p. 640.

LANDEAU (*Pierre*), Missionnaire d'Afrique (Pères Blancs) (Guérande, Fr., 11.7.1857 — Tréffieux, Fr., 26.1.1940). Fils de René et de Perréon, Suzanne.

Entré au noviciat des Pères Blancs, à Maison-Carrée (Alger) le 26 septembre 1878, il fut ordonné prêtre par Mgr Lavigerie, le 25 septembre 1881. Il devint ensuite professeur au collège St-Louis de Carthage et St-Charles à Tunis.

Le 22 avril 1883, il s'embarque à Alger avec la 4^{me} caravane des Pères Blancs, pour la mission du Tanganika et arrive à Ujiji le 6 décembre 1883. Il reste dans cette mission jusqu'en mai 1884. Il est alors nommé à Kibanga (rive occidentale du Tanganika), où il s'occupe de l'instruction des enfants rachetés.

Le 9 janvier 1885, le P. Landeau quitte Kibanga et se rend à Mkapakwe (Marungu), pour renforcer le personnel de cette mission. Il fut adjoint au P. Randabel lorsqu'il faut prendre possession de Karema le 30 juillet 1885.

En juillet 1886, nous retrouvons le P. Landeau à Mpala. Il y séjourne une année et y fait une maladie que M^{re} Charbonnier qualifie de terrible, sans ajouter d'autres précisions (décembre 1886).

Il fut ensuite rappelé à Karema. Lorsqu'au début de juillet 1887, M^{re} Charbonnier se mit en route, pour recevoir à Kipalapala (Tabora) l'onction épiscopale, il prit avec lui les PP. Dromaux et Landeau. Ce dernier rentra en

Europe et quitta la société des Pères Blancs, en décembre de la même année, Réintégré dans son diocèse d'origine, le P. Landeau se consacra au ministère paroissial à Tréffieux. C'est là qu'il s'éteignit le 26 janvier 1940.

[W. R.]

Avril 1952.
P. M. Vanneste.

LANDEGHEM (*André-Jacques*), Commissaire général au Congo belge (Bruxelles, 6.8.1876 — Etterbeek, 14.7.1943). Nom indigène : *Modombela*.

Engagé le 20 mars 1893, sous-lieutenant de réserve le 22 juillet 1897, part au Congo le 6 septembre 1897, est désigné pour commander le poste de Buta en décembre 1897. Il agit durant trois ans avec une diplomatie extrême pour ramener au calme les turbulentes populations des Ababua. Il prend part aux opérations dirigées contre le sultan Enguetttra et prolonge son terme pour prendre une part active à la campagne contre les Ababua révoltés. Au cours de ce premier terme, il est nommé lieutenant de la Force Publique, le 1^{er} septembre 1899.

Rentré en Belgique le 3 janvier 1902, le roi Léopold II le convoque pour lui confier le commandement en second de la mission du Bahr El Gazal. Il repart au Congo le 31 juillet. En avant-garde de Royaux il se dirige vers le Haut-Nil, se rend chez le puissant chef azande Doruma, allié des Derviches, responsable de l'assassinat en 1894 du capitaine Bonvalet et du sergent Devos. Il fait l'échange du sang et obtient du Sultan le libre accès de ses territoires. Le récit qu'il fit de cette entrevue se trouve dans le *Mouvement Géographique* du 24 mai 1903. Il commande le fort de Dufilé, ancienne forteresse d'Emin Pacha sur le Nil, puis le secteur de Dufilé.

Au cours d'un troisième séjour (15 mars 1906-4 juillet 1909), il prend le commandement du secteur de Buta puis de la zone du Rubi.

Sa carrière se poursuivra dans l'Uele comme chef de zone de 1909 à 1911, comme commissaire de district de 1912 à 1922. Buta lui doit sa création et son développement. Il est nommé commissaire général le 1^{er} janvier 1922.

De 1919 à 1922, il fut le collaborateur efficace du gouverneur de Meulemeester dans l'exécution du programme que celui-ci avait conçu pour l'introduction dans la Province orientale de la culture du coton, qui devait donner aux populations de l'Uele les ressources qu'elles ne pouvaient trouver dans d'autres activités, ainsi que pour la création d'un réseau routier dans ces régions dépourvues de tout moyen de communication et désolées par le fléau du portage. Grâce notamment à l'impulsion de Landeghem, ce double programme fut bientôt réalisation heu-

reuse, les routes assurant l'évacuation du coton et celui-ci assurant aux routes le frêt qui devait justifier leur construction.

Rentré au pays en juillet 1923, après une carrière administrative de 26 ans, Landeghem fut nommé directeur général, puis administrateur délégué de la Compagnie Cotonnière Congolaise, et en cette qualité il fit encore au Congo plusieurs séjours qui lui permirent de faire preuve de son dynamisme et d'exercer ses qualités d'organisateur. En 1929, il fut le fondateur et prit la présidence du Comité Cotonnier Congolais, qui devait coordonner les activités des diverses entreprises intéressées à la culture du coton et assurer aux services gouvernementaux une collaboration qui ne s'est pas démentie depuis.

Le Comité Cotonnier a tenu à perpétuer son souvenir par la création d'une *Fondation Landeghem*, pour l'attribution de bourses d'études destinées à aider des étudiants de condition modeste, enfants de coloniaux ou d'anciens coloniaux, à faire des études supérieures. Cette fondation a réparti jusqu'à présent 450.000 F de prêts d'honneur.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre royal du Lion, officier de l'Étoile africaine, officier de l'Ordre de Léopold, chevalier de l'Ordre de la Couronne, Croix militaire de 1^{re} classe, Médaille commémorative 1914-1918, Étoile de Service en or avec six raies, chevalier de la Légion d'Honneur, commandeur de l'Ordre de l'Étoile noire.

Publication : *La question du coton au Congo belge*. Bull. S^{te} belge d'Études et d'Expansion, 1927, p. 255.

8 janvier 1955.
A. J. Moeller de Laddersous.

Mouv. géogr., 1903, pp. 255, 418. — *Le Congo*, Monit. col., 1906, p. 86. — Masoin, *Histoire de l'É. I. C.*, 1913, II, 286. — Chalux, *Un an au Congo*, 1926, p. 655. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, pp. 201-209. — Weber, *Campagne Arabe*, p. 18. — *L'Horizon*, 2 janvier 1926, Bull. Ass. Vél. col., juillet 1932, p. 13 ; novembre 1936, pp. 13-17 ; janvier 1946, p. 26.

LAURENT (*Oscar*), Mécanicien-conducteur (Cuesmes, 5.7.1860 — Cuesmes, 31.1.1899). Fils de Désiré-Joseph et de Pichuèque, Adèle.

Mécanicien très qualifié, Laurent fit trois termes en Afrique, au service de la C^{ie} du Chemin de fer du Congo, au temps héroïque de la construction ; du 30 août 1891 au 23 mars 1893, comme machiniste ; du 2 octobre 1893 au 6 juillet 1895, avec la même affectation et du 4 décembre 1895 au 26 juillet 1898, comme chef de chantier. Rentré en Belgique pour raisons

de santé, il ne survécut que quelques mois à sa rentrée.

[J. J.] 12 juillet 1954.
Marthe Coosemans.

Archives de l'Otraco.

LAZARD (*Zénon*), Charpentier (Jodoigne, 10.7.1860 — R. I.). Fils d'Albert et de Favart, Octavie.

Il fit ses études primaires à l'école communale de Jodoigne où ses parents étaient cultivateurs, puis entra en apprentissage du métier de charpentier aux ateliers Maréchal de sa commune natale (1^{er} octobre 1874). Il passa de là comme ouvrier dans d'autres grands ateliers de construction mécanique et travailla en 1885 au montage des bâtiments de l'Exposition d'Anvers. En 1887, admis comme charpentier à l'État Indépendant du Congo, il s'embarqua à Anvers à bord du *Vlaanderen*, le 8 mai, et fut mis le 13 juin à la disposition du directeur des transports à Boma. Il fit un terme complet dans le Bas-Congo, mérita plusieurs promotions et retourna en Europe par le *Benguela* le 22 avril 1890.

[A. E.] 4 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 404.

LEBON (*Joseph - Marie - Gustave - Désiré*), Propriétaire du Grand Hôtel de Boma (Château, 24.8.1885 — Boma, 26.6.1913).

Sergent-major au 12^e de ligne, il partit pour la première fois au Congo en 1896, comme agent commercial; d'abord comptable à la Compagnie des Produits, à Boma, il en prit ensuite la direction. A son second terme, il séjourna à Matadi en qualité de directeur du Crédit Commercial Congolais. Travailleur infatigable, honnête, généreux, bienveillant envers les malheureux, il était partout entouré de sympathie et connu comme « un homme de bien ».

Engagé avec succès dans le monde des affaires, il se risqua à prendre à Boma la direction du Grand Hôtel auquel il donna un essor considérable. Sa clientèle, tant étrangère que belge, louait ses qualités hospitalières et son honnêteté comme factorien; il était aussi bien vu du personnel de sa maison dont les boys, disait-on, formaient une véritable élite du genre.

De nombreuses œuvres de mutualité, de prévoyance et d'épargne furent patronnées par lui. Il mourut à Boma en 1913.

[A. E.] 8 août 1953.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 19 juillet, 1913, p. 1.

LEBRUN (*Albert-Emmanuel-Pierre-Paul*), Colonel, directeur général au Ministère des Colonies (Gand, 8.1.1854 — Bruxelles 3.8.1922).

Officier de l'armée belge au 1^{er} régiment des grenadiers et grand admirateur de l'œuvre entreprise par Léopold II au Congo, il fut admis dans les bureaux de l'État Indépendant du Congo, au département de l'Intérieur, le 18 décembre 1887. Il gravit en quelques années les échelons de la hiérarchie administrative. Tandis que les premières grandes expéditions de découvertes et d'occupation au centre de l'Afrique faisaient parvenir en Europe l'écho de leurs prodigieuses aventures, Lebrun associé par son travail à ces expéditions passait le 21 novembre au grade de chef de bureau; le 24 juin 1892 à celui de chef de division à titre personnel; de chef de division le 23 décembre 1893, de directeur à titre personnel le 18 février 1901, de directeur le 12 novembre 1908. A cette dernière date, alors qu'il était attaché en qualité de major à l'adjutant général, chef de la Maison militaire du Roi, il fut, à sa demande, admis à la retraite à l'armée, avec le grade de lieutenant-colonel. Directeur général à titre personnel depuis le 1^{er} février 1910, il resta en fonction au Ministère des Colonies jusqu'au 28 juillet 1914, date à laquelle il fut mis en disponibilité pour suppression d'emploi.

Après la guerre, il obtint sa mise à la retraite (2 février 1922) et mourut cette même année à Bruxelles, laissant le souvenir d'un fonctionnaire au zèle infatigable envers l'œuvre léopoldienne.

Il était titulaire de plusieurs distinctions honorifiques belges et étrangères : commandeur de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre de la Couronne, Croix civique de 1^{re} classe, commandeur de l'Ordre d'Alphonse XIII d'Espagne et de l'Ordre d'Orange-Nassau, commandeur de 2^e classe de l'Ordre du Danebrog.

Depuis 1907, il était secrétaire-trésorier du Cercle Africain.

[A. E.] 10 août 1953.
Marthe Coosemans.

Ann. de l'É. I. C., 1906, p. 27. — *Trib. cong.*, 10 août 1922, p. 2. — Note du Ministère des Colonies à l'auteur (Direction générale des serv. adm., personn. métropolitain, 1^{er} août 1953).

LEBRUN (*Alfred-Émile-Ernest-Alexandre*), Lieutenant-colonel d'infanterie (Laeken, 2.1.1894 — Anvers; 30.11.1947). Fils de Charles-Simon et de Wabrand, Aline; époux de Noé, Norah.

Le 1^{er} octobre 1905, Lebrun entra à l'École des Pupilles de l'armée, passait aux Carabiniers en qualité de caporal le 1^{er} avril 1910, était promu sergent le 27 mars 1912 et versé le 15 novembre 1913 au régiment des Chasseurs à pied où il obtenait la sous-lieutenance le 31 juillet 1914, à la veille de la déclaration de guerre. Dès le 6 octobre 1915 il était promu lieutenant pour sa belle conduite devant l'ennemi. La guerre s'étendant à l'Afrique, Lebrun se fit engager par la Colonie le 6 novembre 1915, comme lieutenant de la Force Publique pour la durée des hostilités. Dès le lendemain il s'embarquait à La Pallice et arrivait à Boma le 24 novembre. Désigné pour être mis à la disposition du colonel-commandant supérieur des Troupes en opérations à la frontière orientale, Lebrun quitta Boma le 27 novembre et arriva au front le 22 mars 1916. Il fut nommé porte-drapeau du 3^e Régiment.

Au cours de la première campagne offensive dans l'Est Africain allemand, placé sous le commandement du lieutenant-colonel Thomas, Lebrun se distingua le 26 octobre 1915, par un fait d'armes qui lui valut une citation à l'ordre du jour de l'armée conçue en ces termes : « A fait preuve de grand courage en se portant » en plein jour, accompagné d'un sous-officier, » à l'attaque d'un poste d'écoute allemand qui » fut surpris et dont tous les occupants furent » tués à bout portant. »

Adjoint au lieutenant-colonel Thomas de la Brigade Sud, Lebrun se vit confier le commandement de la 1^{re} compagnie du VIII^e bataillon.

Passant à la ligne des étapes le 5 janvier 1916, il quitta le VIII^e Bataillon pour rejoindre à Udjiji le 16 août, le Grand Quartier général.

Adjoint au commandant de la brigade Nord pendant la 2^e campagne offensive dans l'Est Africain allemand, il fut chargé du 2^e Bureau, désigné pour être attaché au commandant Delattre pour la vérification des comptes à la 1^{re} Compagnie.

La guerre finie, Lebrun, avec le grade de capitaine à titre honorifique (1^{er} octobre 1920) gagna Dar-es-Salam le 18 février 1921 d'où il rentra en congé en Belgique.

Il éprouva bientôt la nostalgie de l'Afrique et dès le 9 août 1921 quittait Anvers pour le Congo, désigné pour les troupes campées du G. P./F. E. (Groupement provincial de l'Équateur) qu'il rejoignait le 30 août.

Affecté d'abord au Centre d'instruction d'Irebu le 10 septembre 1921, il passa à la Moamba fin 1921. Déjà à ce moment titulaire de huit chevrons de front, il prit le commande-

ment de la compagnie du Service territorial au Kwango le 14 avril 1922.

Promu capitaine-commandant de la Force Publique le 1^{er} juillet 1923, il campa à Charlesville jusqu'au 15 septembre 1924.

Désigné enfin pour exercer le commandement de la place de Léopoldville accessoirement à ses fonctions à l'État major du groupement C. K. depuis le 3 juin 1925, il acheva son deuxième terme le 20 juillet 1925, date de sa descente vers Boma où il s'embarqua le 15 août.

Il repartit le 29 décembre, désigné pour l'infanterie du Congo-Kasai. Il prit le commandement du centre d'instruction à Kunzulu le 25 janvier 1926 et simultanément celui du camp militaire de Léopoldville jusqu'au 10 juillet 1927.

Promu major le 1^{er} janvier 1928, il fut chargé dès le 1^{er} mars de diriger la défense du Bas-fleuve. Il quitta Léopoldville le 9 mars 1928 et resta à Boma jusqu'au 16 janvier 1929. Rentré en Europe pour un court repos, il repartit le 16 juillet 1929, désigné pour commander le bataillon des transports en service territorial du groupe Congo-Kasai le 21 septembre 1929. Comme tel, de multiples missions lui furent confiées entre autres à Thysville le 12 mai 1930, puis le 23 juillet 1930. En 1930-31, il fut investi du commandement des troupes en opérations militaires dans le district du Kwango et des régions limitrophes. Ces opérations ayant pris fin, le 16 octobre 1931, Lebrun quitta Kikwit pour Léopoldville où il arriva le 21 octobre, et alla s'embarquer à Boma le 5 novembre pour regagner l'Europe.

L'Afrique le rappela à nouveau le 29 avril 1932. Désigné pour commander le IV^e bataillon et le camp du prince Charles le 31 mai, il arriva à Stanleyville le 3 juin, puis gagna Léopoldville où il resta en fonction jusqu'au 7 mars 1934 ; de là, des inspections le conduisirent dans différents centres militaires, tels Boma et Shinka, en mars 1934, Banningville en mai, Elisabethville en août, Jadotville en novembre, le district du Lualaba tout entier en juin 1935. Son 5^e terme prenait fin. Très fatigué par une longue carrière dans laquelle sa personnalité, sa compétence et son courage s'étaient manifestés de façon incontestée, Lebrun quitta le territoire de la Colonie à Dilolo le 5 décembre 1935. Il prit sa retraite avec le rang de lieutenant-colonel de la Force Publique, s'installa à Anvers où sa débordante activité militaire trouva encore moyen de s'exercer. Il remplissait les fonctions de commandant de province quand il mourut, en décembre 1947, âgé de 53 ans.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre de Léopold II avec glaives ; commandeur de

l'Ordre de la Couronne ; commandeur de l'Ordre de Léopold.

[A. E.]

29 novembre 1955.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 13 avril 1922, p. 2. — *Les Camp.* p. 372 ; t. III, ann. 404. — *Courr. d'Afr.*, 24-25 décembre 1947. — Reg. matr. n° 4057.

LEDENT (*Adrien-Louis-Laurent*), Préfet des études de l'Athénée royal d'Élisabethville (Anderlecht, 14.7.1910 — Élisabethville, 8.2.1947). Fils de Servais-Hubert-Gérard et de Lekeu, Jeanne.

Après de bonnes études primaires et secondaires à l'École moyenne de Vilvorde et à l'Athénée communal de Schaerbeek, de 1916 à 1929, Adrien Ledent s'inscrit aux cours de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Libre de Bruxelles. Il y fut proclamé docteur en Philosophie et Lettres, groupe « Philosophie », le 25 juillet 1933, avec une thèse intitulée *Recherches sur la formation philosophique de Stendhal* et une leçon publique sur *Épictète et la morale de l'honneur*.

Milicien de 1933, il accomplit 14 mois de service au 1^{er} régiment de carabiniers cyclistes. Lauréat du Concours universitaire de 1932-1934, il fut nommé professeur à l'Athénée royal d'Ixelles le 15 septembre 1935. Il y enseigna, jusqu'en juillet 1946, les cours de français et de morale. Les débuts de sa carrière furent entravés par la mobilisation de 1939, la campagne de mai 1940, à laquelle il participa comme sous-lieutenant de réserve, et plusieurs mois de captivité en Allemagne.

Ledent était un excellent pédagogue, qui, tout en se consacrant avec dévouement à ses jeunes élèves, n'en négligeait pas pour autant le travail scientifique. Disciple d'Eugène Dupréel, il avait orienté ses recherches vers la sociologie pluraliste, école selon laquelle le fait social est bien plus complexe que ne l'imaginaient J.-J. Rousseau, A. Comte et leurs successeurs, qui s'obstinaient à le considérer comme un rapport entre un individu et un groupe unique. Bien au contraire, le sociologue pluraliste estime que les groupes sont multiples et divers, qu'ils s'interpénètrent et que les rapports sociaux sont complexes. Ledent défendit cette position sociologique et ses applications morales dans un petit ouvrage au texte dense et à la pensée claire, qu'il publia en 1945 sous le titre *Histoire des doctrines morales*. Auparavant, il avait déjà publié de courtes mais substantielles notes dans des revues philosophiques. Il avait également collaboré à la *Collection nouvelle des Classiques*, à laquelle reste attaché le souvenir de son

directeur, le R. P. L. Leloir, qui connut l'effroyable univers concentrationnaire de Buchenwald.

Au lendemain de la guerre, Ledent fut l'un des premiers à répondre à l'appel du ministre des Colonies, feu Robert Godding, dont le nom restera indissolublement lié à l'institution, au Congo belge, d'écoles officielles pour enfants européens. Il fut désigné, le 6 septembre 1946, pour organiser, avec une équipe de jeunes et enthousiastes collègues, l'Athénée royal d'Élisabethville.

L'intention première du ministre avait été de créer, dans les trois athénées de Léopoldville, Élisabethville et Costermansville (Bukavu), une section gardienne et primaire avec la sixième des humanités anciennes et modernes. Mais les demandes d'inscription dépassèrent les prévisions, si bien qu'il fallut créer de nouvelles classes. Dans les fonctions à la fois si absorbantes et si délicates de chef d'établissement, Ledent allait pouvoir donner libre cours à ses hautes qualités intellectuelles et morales. Pédagogue et organisateur né, il se trouvait devant une tâche difficile et pleine d'embûches. Mais son énergie naturelle, alliée à un sens très aigu de la mesure et de la tolérance, vint à bout des obstacles. Il dut bientôt doubler la première année primaire et la section froebélienne puis il dut créer les classes de cinquième et de quatrième des humanités anciennes et modernes. A la fin de 1946, trois mois à peine après l'ouverture des cours, les trois sections de l'Athénée, d'Élisabethville comptaient 224 élèves. Ce remarquable essor était le fruit de l'enthousiasme et de la conscience professionnelle qu'Adrien Ledent n'avait cessé de manifester et qu'il avait réussi à communiquer aux 17 membres du personnel de l'établissement.

Hélas, le samedi 8 février 1947, il fut terrassé par une foudroyante crise de péritonite. Il avait à peine 37 ans et laissait une veuve et deux enfants. Ses funérailles eurent lieu le 9 février 1947 en présence des autorités provinciales et urbaines, du corps professoral, des élèves de l'Athénée royal et d'une foule d'amis. D'émouvants discours furent prononcés par le gouverneur Keyser, le professeur Verhelst, le Dr Daco, le Dr Rouvroy et le rabbin Lévy, respectivement au nom du Gouvernement, du corps professoral et des élèves de l'Athénée des Amis de l'École laïque, des Anciens Étudiants de l'Université libre de Bruxelles et de la communauté israélite d'Élisabethville.

Le Ministère de l'Instruction publique nous a fait savoir que le dossier d'A. Ledent avait été vraisemblablement détruit dans l'incendie qui ravagea les bâtiments du Département en 1947. Nous n'avons donc pu consulter que les Archives du Ministère des Colonies (Service

du Personnel d'Afrique, dossier n° 10.419) et celles de l'Athénée royal d'Ixelles. L'Athénée royal d'Élisabethville n'a pu nous fournir que des extraits de presse. — Voir notamment *L'Essor du Congo* et *L'Écho du Katanga*, Élisabethville, 10 février 1947 et le *Bulletin mensuel de l'Union des Anciens de l'U. L. B.*, avril 1947, pp. 22-23.

Publications : *La sociologie et l'esprit scientifique*, Sophia, Napoli, oct.-déc. 1938, pp. 562-564. — *La philosophie des valeurs. Note sur le livre de M. Dupréel*, *Revue intern. de Phil.*, Brux., 1939, pp. 133-138. — *Notions morales, notions confuses ?*, *Theoria*, Gothenburg-Copenhagen, 1939, pp. 97-100. — *La distinction entre la pensée claire et confuse chez A. Hägerström et E. Dupréel*, *Theoria*, Gothenburg-Copenhagen, 1939, pp. 329-332. — *Cicéron. Œuvres philosophiques. Extraits choisis*, éd. Labor, Brux., s. d., 62 p. — Coll. nouvelle des Classiques, n° 18. — *Sénèque. Extraits choisis. Traduction revue et expliquée*, éd. Labor, Brux., s. d., 64 p. — Coll. nouvelle des Classiques, n° 49. — *Stendhal. Le Rouge et le Noir. Extraits choisis*, éd. Labor, Brux., s. d., 138 p. — Coll. nouvelle des Classiques, n° 65-66. — *Histoire des doctrines morales*, 2^e éd., Off. de Publicité, Brux., 1949, 84 p. — Coll. Lebègue, 6^e série, n° 67.

26 décembre 1955.

M. Walraet.

LEDOUX (*Maximilien-Joseph*), Ingénieur agricole (Jemelle, Namur, 26.11.1881 — à la bataille de l'Yser en 1914). Fils de Jean-Baptiste et de Bellefroid, Octavie.

Après avoir terminé ses études à l'Institut agricole de l'État de Gembloux en 1905, il s'engage le 24 juillet 1906 au service de l'État Indépendant du Congo en qualité de chef de culture de 3^e classe. Il est désigné pour être attaché au jardin botanique d'Eala, où il fait preuve de rares qualités, obtenant des résultats là où d'autres échouent grâce aux connaissances, à l'activité et aux soins qu'il apporte à ses travaux. Le Directeur du jardin botanique, Monsieur Pynaert, le signale comme un agent de très grande valeur, compétent dans toutes les questions agricoles et, notamment, dans celles concernant l'élevage du bétail.

Le 29 décembre 1907, il quitte Eala pour aller diriger l'usine centrale pour la préparation du café à Léopoldville. L'année suivante, M. Ledoux est nommé chef de culture de 2^e classe, mais son état de santé l'oblige à démissionner et il rentre en Europe le 22 juin 1908. Il travaille pendant quelque temps au laboratoire de chimie de l'État de Louvain, mais le Congo l'attire irrésistiblement.

Le 1^{er} mars 1909, il signe un contrat avec la Forminière pour être engagé en qualité d'agent de plantation. Il s'embarque à Anvers le 22 avril 1909, à bord du steamer *Bruxellesville* pour se rendre à Nioki, dans le district du lac

Léopold II. Fin mai 1911, il rentre en Belgique.

Le 15 septembre 1911, il renouvelle son contrat, cette fois-ci en qualité d'agent-contrôleur et s'embarque à Anvers le 23 septembre 1911. En 1914, il quitte l'Afrique pour se rendre à Londres, d'où il rejoint le front. La même année, il tombe au Champ d'Honneur.

24 janvier 1957.

M. Van den Abeele.

Reg. matr. n° 5468. — Archives Forminière.

LEEUEW (Van) (*Louis-Corneille-Marie-Joseph*), Ingénieur (Malines, 11.3.1886 — Woluwé-St-Pierre, 20.5.1947). Fils de Lodewijk-Corneel et de Van Hammée, Maria-Élisabeth.

Ingénieur civil des mines et ingénieur-électricien sorti en 1908 de l'Université de Louvain, il postula un emploi au Ministère des Colonies qui l'admit en qualité d'attaché en juin 1911. Il s'y montra bientôt un agent d'élite et accéda rapidement au grade de chef de bureau, puis d'ingénieur principal. Envoyé en mission au Congo en décembre 1913, la guerre de 1914 le surprit en Afrique Orientale Allemande rentrant *via* Dar-es-Salam. Fait prisonnier il fut interné à Tabora et libéré en septembre 1916 par l'offensive victorieuse du général Tombeur. Revenu en Europe, il reprit ses fonctions au Ministère belge des Colonies, à Londres, puis en 1918, à la Direction des Travaux Publics du Ministère des Colonies à Bruxelles. En 1920 il est désigné comme délégué du Département à la Régie industrielle des Mines d'or de Kilo-Moto.

Chargé en 1924 d'une nouvelle tournée au Congo en qualité d'ingénieur en chef, il fut à son retour en 1928 nommé directeur général de son département (1^{er} juillet).

Van Leeuw déploya dans le domaine administratif une grande activité assise sur une solide compétence. Il se distingua surtout dans la préparation et la mise au point des conventions pour l'exécution de grands travaux projetés dans la Colonie en matière de transport par rail et par eau, et de construction de ports (Léopoldville, Matadi, Boma, Port-Francqui) ainsi que pour l'équipement de distribution d'eau et d'énergie électrique de plusieurs centres urbains.

Démissionnaire le 21 mars 1931, à l'Administration Coloniale, il est nommé administrateur délégué de l'Unatra (Union des Transports fluviaux du Congo). Le 7 janvier 1937, à la refonte de l'Unatra, il reçut les attributions de directeur de la Société des Mines d'or de Kilo-Moto dont il devint administrateur-délégué le 14 mars 1940. Au début de 1947, il abandonnait ce dernier poste, mais restait adminis-

trateur de la dite société. Il était aussi administrateur de la Compagnie du Katanga et du Chantier naval et industriel du Congo ; délégué du C. S. K. à la Société générale africaine d'électricité (Sogelec), liquidateur du Chemin de fer du Congo, etc.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre royal du Lion et de l'Ordre de Léopold II ; officier de l'Ordre de Léopold ; chevalier de l'Ordre de la Couronne avec liseré d'or ; Étoile de service en argent ; officier de l'Étoile noire du Benin ; commandeur de l'Ordre du Nichan Iftichar, etc.

7 octobre 1955.
Marthe Coosemans.

[G. M.]
Journal du Congo, 4 juin 1914. — *Trib. cong.*, 11 juin 1914, p. 3. — *Bull. Ass. Vét. col.*, mars 1932, p. 3. — *Belgique active*, Brux., 1934, p. 306. — *Rev. col. belge*, juin 1947, p. 342.

LEFÈVRE (Ferdinand), Membre du Comité de l'Association africaine de la Croix-Rouge (Ohey, Namur, 21.3.1821 — Louvain, 24.7.1902).

Lefèbre conquiert son diplôme de docteur en médecine à l'Université catholique de Louvain en 1846 et s'établit ensuite à Namur. Nommé, en 1854, professeur à l'Alma Mater où il avait reçu sa formation médicale, il y inaugura le cours de médecine opératoire et devint, au même moment, directeur de la maison d'aliénés de la ville de Louvain, fonctions qu'il exerça jusqu'en 1870. A partir de cette époque, il se consacra entièrement à l'enseignement universitaire.

Lefèbre fut un grand médecin. La conception qu'il se faisait de l'exercice de son art était très élevée. Aussi, son autorité morale avait-elle acquis une force de rayonnement peu commune.

Il avait étudié le problème, brûlant à l'époque, de l'acclimatation des Blancs au Congo et fut désigné, en 1889, pour faire partie du Comité de l'Association africaine de la Croix-Rouge.

A côté des ouvrages proprement médicaux qu'il a écrits, il a également traité de nombreux sujets : questions sociales, politiques, linguistiques, etc

23 juin 1954.
A. Lacroix.

[R. C.]

Mouv. géogr., 1889, 6c. — A. Chapaux, *Le Congo*, éd. Ch. Rozez, Brux., 1894, p. 680. — E. De Seyn, *Dict. des Sciences, des Lettres et des Arts en Bel.*, Brux., 1935, II, p. 658.

LEFÈVRE (Georges-François-Eugène), Ingénieur agronome, directeur de l'Agriculture (Yuévy-le-Grand, Hainaut, 22.11.1873 — Mons, 18.5.1943). Fils d'Omer-Joseph et de Durieu, Aline-Marie-Honorine ; époux de Bruno, Juliette.

Ingénieur agronome issu de l'Institut agronomique de Gembloux, il fut quelque temps attaché comme chimiste à une sucrerie et partit pour la première fois en Afrique, engagé par l'É. I. C. en qualité de sous-contrôleur forestier, le 31 juillet 1902.

Arrivé à Boma, il dut, suivant la règle établie, aller faire un stage de deux mois au Jardin botanique d'Eala. Il fut ensuite désigné pour l'Uele. Il arriva à Niangara le 3 novembre 1903. Rentré en Europe en septembre 1905, il réembarqua à bord du s/s *Zungaru*, le 25 mars 1906. Contrôleur forestier affecté aux districts de l'Équateur et du lac Léopold II, il parcourut ces régions jusqu'à expiration de son 2^e terme, le 22 mars 1908.

A son 3^e séjour débutant le 7 octobre 1909, il eut la chance de se voir affecté à une nouvelle région, celle de l'Ubangi, où il fut appelé à diriger le poste agricole de Libenge le 5 mars 1910. Il y accéda au grade de chef de culture de 2^e classe le 1^{er} juillet 1910 et fut désigné pour diriger provisoirement le jardin botanique d'Eala le 17 février 1911. Nommé agronome de zone le 17 avril suivant dans le district de l'Équateur, il devint directeur titulaire du jardin botanique d'Eala le 20 juillet 1911. C'est de là qu'il descendit vers Boma, fin de terme, pour regagner Anvers le 6 décembre. Pour la 4^e fois, il repartait le 2 avril 1912, comme agronome de district. Dès le 28 août 1913, il était chargé de la surveillance du jardin d'Eala, ainsi que des stations agricoles de l'Équateur et de la Lulonga (27 février 1914). Quittant Boma le 29 décembre 1914 à la fin de son 4^e terme, il regagna l'Europe pour en repartir cette fois de Liverpool, le 13 juillet 1915. Affecté au district de l'Équateur, il fut cependant envoyé au district des Bangala afin d'y surveiller l'exécution des mesures de nettoyage des plantations d'hévéas prescrites par le Gouvernement (juillet 1915), et ensuite choisi pour remplir intérimairement, pendant l'absence du titulaire, les fonctions de directeur de l'Agriculture (16 octobre 1915). Il quitta Boma le 12 juin 1916 pour congé anticipé mais reprit du service actif six mois plus tard comme agronome provincial de la Province équatoriale qui venait d'être créée.

Nommé enfin directeur de l'Agriculture à Boma, le 28 mai 1918, il y resta en fonctions jusqu'au 10 août 1919 et fut pensionné à fin de carrière le 20 février 1920. D'origine wallonne et toujours attaché à sa terre natale, il alla s'installer à Mons d'où il ne cessa de s'intéresser à la vie de la Colonie par son adhésion active à diverses associations coloniales et ce jusqu'à sa mort.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et de l'Ordre de la Couronne, porteur de l'Étoile de service en or à deux raies, de la Médaille commé-

morative du Congo et de la Médaille coloniale 1914-1918.

[J. J.] 1^{er} octobre 1956.
Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vét. col., 15 juin 1943, p. 3. — Reg. matr. n° 4152.

LEFÈVRE (Jules-Joseph), Sous-lieutenant (Jumet, 7.2.1860 — Camp de l'Aruwimi, 25.1.1897). Fils de François et de Catrin, Marie-Amélie.

Entré au régiment des carabiniers le 23 avril 1880, il était sergent-major depuis le 6 septembre 1885 quand il passa le 18 septembre 1886 au corps de gendarmerie où il fut promu adjudant le 1^{er} avril 1894. Le 1^{er} avril 1895, il se fit licencier afin de pouvoir s'engager comme sous-lieutenant de la Force Publique au service de l'É. I. C. Il s'embarqua à Anvers le 6 mai 1895 et fut désigné pour l'Aruwimi. Il arriva à Basoko le 18 août, mais le climat ne tarda pas à compromettre sa santé et il dut descendre à Bangala le 28 novembre 1895 pour s'y faire hospitaliser. Très courageux, il reprit son service un mois plus tard et prit le commandement du poste de Yambuya le 24 décembre. Il allait mourir, victime de la dysenterie, au camp de l'Aruwimi, le 25 janvier 1897.

[J. J.] 2 octobre 1956.
Marthe Coosemans.

Arch. Min. Col., Fonds Pers. d'Afrique, nécrologie n° 280, 2°. — Reg. matr. n° 145.

LEJEAN (Guillaume), (Plouegat Guerrand, 1.2.1824 — Plouegat Guerrand, 1.2.1871). Fils de René et de Le Breton, Marguerite.

Il était voyageur de vocation, ce breton trapu, athlétique, doux et bon comme les êtres forts, énergique et brave comme un fils de la vieille Armorique. Après de bonnes études au collège de Saint-Pol-de-Léon, il fut nommé secrétaire du conseil de préfecture à Morlaix, une bonne place d'« homme de bureau ». En 1848, il a l'honneur et la rare fortune de devenir collaborateur de Lamartine au « Pays ». Un avenir brillant, favorisé par les circonstances allait peut-être s'ouvrir pour lui dans les lettres ou la politique. Guillaume Lejean, alors dans sa trentième année, abandonne tout cela sans la moindre hésitation, et peut-être même avec bonheur pour se livrer à son irrésistible passion pour les voyages et les expéditions lointaines.

D'abord, l'Institut le charge d'une mission scientifique au Monténégro et en Turquie d'Europe où il séjourne plusieurs années. Nommé consul hors cadre, à la suite de publications très remarquables sur ces deux pays, il décide

de remonter le Nil jusqu'à sa source. Mais la maladie l'empêche de dépasser Gondokoro. Néanmoins, il a l'occasion de voir et d'étudier des spécimens de types niam-niam qu'il rencontre. Il nous donne en 1860 des renseignements ethnographiques intéressants sur ces habitants du Soudan oriental et du Darfour et est le premier voyageur du Haut-Nil à mettre au point la légende lancée par Brun-Rollet, des hommes à queue. En 1860, Lejean décrit à Malte-Brun qui se charge de publier la relation de ses voyages, des types niam niam qu'il a rencontrés sur le Haut-Nil et qu'il rapproche des Peulhs de la Nigritie, tant au point de vue de la taille et des traits du visage que de la couleur de la peau, rattachant ainsi leur groupe aux Soudanais et non aux Bantous. Leur « queue » n'est qu'une ceinture de cuir ouvragé à appendice développé en éventail.

En 1862, Lejean demande à être chargé d'une mission diplomatique auprès du négus d'Abysinie Théodoros, monarque fantasque, de mauvaise réputation. Il se met en route pour Karthoum afin d'atteindre par le Sennaar le village de Debra Taber où il doit rencontrer Théodoros le 25 janvier 1863. Cette entrevue, Lejean la raconte de façon plaisante ; le roi décadent et sanguinaire le reçoit courtoisement ; le portrait qu'en fait le voyageur est vraiment typique. Le lendemain, Lejean lui remet ses lettres l'accréditant comme consul. Mais bientôt Théodoros l'oblige à le suivre dans une expédition contre des sujets révoltés ; le négus, battu par ses ennemis, humilié de sa défaite, tourne sa colère contre le français, qui, précisément, demande à quitter momentanément la région pour Massaua, son poste consulaire. Lejean est arrêté, mis aux fers pendant vingt-quatre heures. Alors, le négus, revenu de sa folie momentanée, libère Lejean de ses entraves, mais le retient prisonnier sur parole. Ayant obtenu la permission d'explorer le pays, Lejean visite Gondar, si intéressante et dont il fait une description colorée. Mais toujours prisonnier sur parole, Lejean commence à s'ennuyer, quand le 30 septembre 1863, il reçoit brusquement l'ordre de quitter le pays à bref délai. Il fait hâtivement ses préparatifs de départ et rejoint son poste consulaire de Massaua. Détestant la vie sédentaire, Lejean repart, visite la Turquie d'Asie, le Kashmir, l'Asie occidentale.

Sa santé finit par souffrir de ces voyages fatigants.

Atteint de fièvres en 1870, il regagne son village de Plouegat Guerrand qu'il veut revoir avant sa mort.

Publications : Voyage en Abyssinie (*Tour du Monde* 1865, 11, p. 221 et suiv. 1867, 11, p. 355 et suiv.).

Voyage au Kordofan (*Tour du Monde*, 1863, t. I, p. 23).

Voyage au Nil Blanc (*Tour du Monde*, 1862, t. I, p. 397).

L'Afrique inconnue (*Tour du Monde*, 1862, t. I, p. 173).

La queue des Niam Niam (*Tour du Monde*, 1861, t. I, p. 187).

Voyages de Guill. Lejean en Afrique Orientale (Le Haut Nil et le Soudan, paru dans la *Revue des deux mondes* (Paris, 1862) et Une Mission dans la région du haut Nil, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* en 1862.

5 juin 1945.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

P. L. Lotar, O. P., *Souvenirs de l'Uele*, Revue Congo, juill. 1930, t. 1, p. 773. — Bousenard, *Voyages en Afrique* (Paris, Tallandier), p. 212. — *Tour du Monde* (Paris), 1860-1861-1862-1863-1864-1865. — *Bulletin de la Soc. de Géogr. de Paris*, 1862. — *Revue des deux Mondes* (Paris), 1862.

LEKENS (*Marie-Charles*), Officier de la Force Publique (Graesen en Brabant, 12.9.1871 — St-Trond, 4.5.1941).

Sergent au 6^e de ligne et y exerçant la fonction d'armurier, il entra au service de l'É.I.C. en 1893 et s'embarqua le 6 mai à Anvers. Envoyé au Nil à son arrivée à Boma, il fut, en cours de route, retenu à Niangara pour y assurer l'instruction des recrues, le développement du poste et le bon entretien de l'armement. Dès le 1^{er} juillet 1894, il y était nommé premier sergent.

En décembre 1894, Francqui, ayant à réduire les madhistes retranchés sur la Nageru pour se frayer libre passage vers le Nil par le Bahr-el-Ghazal, confiait à Lekens un des pelotons du bataillon envoyé à l'attaque du chef madhiste Ter. Il prit ainsi part à la bataille de la Nageru (23 décembre) où le chef madhiste fut écrasé. En récompense de sa courageuse attitude au combat, Lekens reçut de Francqui un des drapeaux pris à l'ennemi.

Mais, pour avancer en toute sécurité vers le Nil, Francqui avait encore à réduire les chefs avongura Bafuka, Renzi, Tombo et Kana, fils du célèbre Wando, restés en bons termes avec l'ennemi. Il se porta donc à l'attaque de Bafuka à la tête d'une colonne de 700 réguliers, la plupart volontaires originaires de la Côte, et d'un contingent auxiliaire de sujets de Sémio. Douze européens encadraient cette colonne et, parmi eux, se trouvait Lekens, sergent major depuis le 1^{er} janvier 1895. La colonne quitta Niangara le 1^{er} février et arriva par l'entre-Duru-Kapili, au village de Kana, sur la rive droite de la Dungu, sans rencontrer Bafuka. Mais le 11 février, elle tomba dans une embuscade tendue par l'ennemi, dans une galerie de

rivière, à son avant-garde. Frennet qui commandait cette avant-garde, y trouvait la mort ainsi qu'un grand nombre de ses hommes. Une offensive en masse des Azande sur le gros de la colonne allait dégénérer en catastrophe, si Niclot n'avait permis, par une audacieuse contre-attaque, le repli qui s'imposait.

Rentré à Dungu le 24 février, Lekens fut renvoyé à Niangara où le poste demeurerait inachevé. Il l'achevait et y recevait les galons de sous-lieutenant le 1^{er} juillet suivant.

Le 27 janvier 1896, Chaltin qui se préparait à châtier les chefs azande Mbili et Ndoruma, arrivait à Niangara. Il nous a laissé la description suivante du chef-lieu créé par Lekens : « Quatorze maisons en briques ; le poste avec » murs crénelés était flanqué au sud de deux » batteries ; à l'Est, des étables, avec 20 bovidés, 3 taureaux, 2 baudets, 50 chèvres et » moutons, au Nord, d'un parapet et d'un fossé » inondable. Tout autour de petits villages » d'auxiliaires azande de la Force Publique, » formant un rideau d'éclaireurs appelés à signaler éventuellement le danger. Ces auxiliaires » res faisaient l'exercice une fois par semaine » sous les ordres de leurs gradés Bandu et » Belali qui étaient de bons indicateurs ».

A Niangara, Chaltin apprit que Mbélia, le chef mangbetu établi au N. du Bomokandi, demandait l'établissement d'un poste de l'État au cœur de sa chefferie, pour être défendu contre les incursions de Kilonga-Longa, arabe établi dans l'Ituri qui, tout auxiliaire de l'État qu'il fût, n'avait pas renoncé à razzier ivoire et esclaves. Lekens fut envoyé en reconnaissance dans la région afin d'y étudier une voie de pénétration dans le Haut-Ituri pour ravitailler nos stations éloignées du N.-E.

Chef de poste de Suronga, il se rendit avec cinquante hommes de Mbélia chez le manchot Alimasi, jadis au service des Arabes, pour s'assurer de son entière soumission. En mars, il s'établissait chez Mbélia et y prenait le commandement du nouveau poste. Ayant alors, à la demande de Chaltin, prolongé d'un an son terme de service, il ne rentra en Europe que le 2 juin 1897.

Le 6 janvier 1898, lieutenant depuis le 1^{er} juillet précédent, il était, à sa demande, attaché à nouveau à l'expédition du Nil et chargé d'y conduire un détachement de 150 hommes à partir de Boma. Arrivé à Dungu, il reçut l'ordre d'aller occuper le village du chef Kabasidu pour contraindre ce chef à fournir des porteurs. Mais il fut assailli à l'entrée du village par les pistonniers du village, dont une balle lui fracassa l'épaule. Il dut battre en retraite et gagner Niangara pour y recevoir les soins d'un médecin.

Rétabli, Lekens reprit la direction du poste

de Niangara, mais deux mois plus tard, les Momvu des environs de Vankerchovenville se montrant remuants et insoumis, il fut chargé de défendre la station menacée. Il réussit à pacifier la région et le commandement supérieur lui en exprima toute sa satisfaction.

Mais, comme sa blessure le tourmentait encore et le mettait en état de profonde anémie, l'officier dut écourter son second terme de trois mois et rentrer en Belgique.

A peine rétabli, il en repartait, le 10 juillet 1901. Attaché à la zone des Makrakra, il y fut chargé du commandement de la compagnie de Force Publique y affectée, exerçant de surcroît des fonctions de chef de zone intérimaire, de juge suppléant et substitut suppléant au Conseil de guerre de Vankerchovenville et commandant des postes de Gombari et d'Arebi. C'est alors qu'eut lieu une nouvelle délimitation des zones du district de l'Uele, à raison de laquelle Lekens passa à la zone de la Gurba-Dungu en qualité de commandant de la Compagnie de Force Publique de la zone et d'agent politique de la région Ndoruma-Bafuka. Il quitta le Congo le 16 août 1904 et, le 24 septembre, reentra définitivement en Belgique.

Il mourut chevalier de l'Ordre royal du Lion et porteur de l'Étoile de service à trois raies.

12 novembre 1950.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Janssens E. et Cateaux, A. *Les Belges au Congo*, 3 vol., Anvers, 1912, I, p. 254; *Bull. de l'Ass. des Vét. col.*, Brux., déc., 1945, pp. 4, 5. — Lotar, L. (R. P.), *Grande Chronique de l'Uele*, Brux., Van Campenhout, 1946, pp. 207, 209, 233, 234, 236, 315; *La Force publique de sa naissance à 1914*, Brux., I. R. C. B., 1952, p. 314.

LEMAIRE (*Bertrand-Joseph-Émile*), Chef de culture de 2^e classe (Verviers, 1.12.1875 — Andrimont, 11.9.1943). Fils de François-Joseph et de Geyer, Madeleine.

Il pratiqua jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, dans l'exploitation agricole dirigée par ses parents à Polleur, près de Spa, le commerce de bois, la culture et l'élevage du bétail. En 1903, il postulait son admission à l'É. I. C. comme éleveur de bétail et s'embarqua à Anvers le 26 novembre. Il commença par faire un stage à Kitobola; dès le 30 juillet 1906, il était envoyé à Boma, ensuite à Zambi, où il assumait la direction du poste de culture et d'élevage. Dans ses notes de séjour, il dit avoir été le premier à dresser les bœufs au labour pendant cette période 1903 à 1906. Atteint d'hépatite, par suite de malaria, il dut regagner la Belgique pour quelques mois (31 juillet 1906). Il repartit le 24 janvier 1907, attaché au district de Matadi, poste de Kongolo (14 février 1907). Sa profonde connais-

sance du métier le fit choisir dès le mois de mai pour diriger un poste agricole dans l'Yéo; à partir du 15 juillet 1907, il était attaché à la zone Gurba-Dungu, Uele; à Dungu où il arriva le 2 août, il mit sur pied un plan d'élevage qui donna d'excellents résultats. Le 9 novembre 1909, son terme achevé, il reprenait le chemin du Bas-Congo et s'embarquait pour l'Europe le 11 janvier 1910. Promu au grade d'éleveur en chef, le 25 août 1910, il repartait d'Anvers, attaché à la station agricole et d'élevage de Dolo. Un an plus tard, il était commissionné pour Bandako N'Kole (10 juillet 1911) où ses méthodes expérimentales furent marquées de succès. Le 5 octobre 1912, il redescendit vers Boma et rentra en congé. Accédant à l'échelon de chef de culture de 2^e classe, il rembarqua le 12 avril 1913, désigné pour la circonscription agricole des Bangala; un mois plus tard, il prenait la direction de la Likimi (20 mai). A partir du 1^{er} janvier 1914, nous le trouvons attaché provisoirement au service territorial à Kinshasa. Le 25 avril, il était chargé des fonctions d'administrateur territorial de Budjala et le 16 octobre, adjoint à l'administrateur territorial de la Mongala. Le 13 avril 1915, on lui confiait *ad interim* le territoire de la moyenne Mongala. Il atteignit ainsi la fin de son 4^e terme le 29 août 1915 et reentra en Europe. Après la guerre, il regagna sa terre wallonne, à Andrimont-Dison, où il vécut encore de longues années. Il était chevalier de l'Ordre du Lion, était porteur de l'Étoile de service en or, de la Médaille des Vétérans coloniaux, de la Médaille commémorative 1914-18, etc.

16 septembre 1953.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 4742 et n° 1215.

LEMOINE (*Fernand-Eugène-Joseph-Lambert*), Dessinateur à la Compagnie du chemin de fer du Congo (Liège, 12.8.1866 — en mer, 7.12.1896).

F. Lemoine, qui était employé aux Chemins de fer de l'État belge, s'engagea à l'É. I. C. en 1896. Admis en qualité de dessinateur au service de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, il s'embarqua au début d'octobre et arriva à Boma le 31. Il fut désigné pour Matadi. Mais à peine avait-il quitté Boma qu'il fut pris de fièvres terribles qui l'immobilisèrent pendant près de deux semaines et le laissèrent dans un tel état d'épuisement qu'il fut contraint d'abandonner définitivement la partie et de prendre au plus tôt le chemin du retour. Le jour de son embarquement, le 25 novembre 1896, sa situation sanitaire était toujours bien précaire. Il

ne revit d'ailleurs plus sa patrie et succomba à bord de l'*Albertville*.

[R. C.]

26 août 1953.
A. Lacroix.

LENTZ (*Léonie*, Zuster *Marie-Hygine*), Missionaris (Zottegem, 23.3.1863. — Luluaburg, 29.12.1908). Dochter van Augustin en van Eerens, Rosalie.

Zuster Hygine deed, in 1891, kloosterproffessie. Op 6 juni 1892, maakte zij deel uit van de 2^e karavaan Zusters van Liefde die naar Congo vertrok. Op 10 juli, kwam zij te Matadi aan, waar zij verbleef in het hospitaal te Kinshasa en er hielp aan de verzorging van gekwetste en zieke arbeiders van de in aanbouw zijnde spoorweg Matadi — Leopoldstad. Na enkele maanden vertrok zij naar Nemlo, een meer afgelegen post waar inlandse weeskinderen opgenomen waren.

Op 19 september 1893, vertrok uit Matadi een groep van 5 Zusters van Liefde om, onder leiding van E. P. De Deken, Scheutist, in de Kasai een Missiepost te gaan stichten — 4 maanden duurde de reis door het ondoordringbare oerwoud en over rivieren waar telkens stroomversnellingen dwongen te landen; de zusters legden de reis af in prauwen, op de rug van negers, in een hangmat, maar vooral kilometers en kilometers te voet. Het epos der eerste tijden! Nooit hadden blanke vrouwen de voet gezet in het zwarte land; waar ze ook kwamen, stonden ze bloot aan de grootste gevaren: zowel van de kant van wilde inboorlingen als van gevaarlijke dieren, ook van natuurverschijnselen: verschrikkelijke onweers en verraderlijke stroomversnellingen; voeg daarbij het moordend klimaat en het absoluut gebrek aan alles wat de gevaren van het klimaat kon ondervangen en de vermoenissen van de reis wat verzachten.

Op 20 januari 1894, bereikten zij de St-Jozef-Missie waar Z. E. Pater Cambier hen opwachtede. De Zusters gingen aan het werk. Zuster Hygine was belast met het ontginnen van het bos, het aanleggen van velden, het bijslepen van water; de zorg voor het huishouden rustte op haar en het vergde in de begintijd een wonderbare vindingrijkheid, een grenzeloze toewijding om allen te spijzen die op de Missie verbleven: op reis hadden de Zusters een 50 weeskinderen gekocht of gekregen, het aantal groeide steeds aan. Spoedig werd het rustig leven op de Missie gestoord: reeds op 6 januari 1895, moesten de Zusters vluchten voor de Batetela, woeste menseneters. Als zorgzame keukenzuster wilde Zuster Hygine nog, vóór het huis te verlaten, wat brood en koffie uit de keuken gaan halen, maar er werd haar gezegd dat het « geen tijd

was om aan eten te denken, doch om zich voor te bereiden op de dood ». Goddank, zij werden gered en het leven ging verder.

Zuster Hygine werd in de keuken vervangen en tot haar dood gaf ze zich gans om de vrouwen veldarbeid te leren; ze hielp ook bij het verzorgen der zieken. Ze was slechts 45 jaar toen ze stierf aan hematurie, zoals zovelen in de begintijd aan die ziekte gestorven zijn.

De St-Jozef-Missie te Mikalayi (Luluaburg) is uitgegroeid tot een der schoonste missies van Congo. De pioniers hebben in zweet en tranen gezaaid, nu mogen anderen oogsten.

[W. R.] 16 november 1956.
Z^r Marie-Godelieve Billiau.

Archieven Zusters van Liefde, Gent.

LÉONARD (*Henri-Joseph-Ghilain*), Directeur-chef de service au Ministère des Colonies (Annevoie, 13.3.1884 — Bruxelles, 5.4.1945). Fils d'Alexandre et de de Froimont, Elise.

Il fut un de ces fonctionnaires de valeur, mais modestes qui, de leur bureau de la Place Royale, sont de grands artisans du progrès de la Colonie. Dès l'Université, il était connu pour son caractère d'une droiture intransigeante et son sens social qui le porta à militer dans les rangs de la démocratie chrétienne naissante. Ses intimes savaient de plus qu'un cœur charitable se cachait sous des dehors un peu brusques. Ayant acquis le diplôme de docteur en droit à l'Université de Liège, il entra au Ministère des Colonies en qualité de commis de 2^{ème} classe le 21 janvier 1910 et fut attaché à la Direction générale des Finances.

Il gravit tous les échelons pour devenir, en juin 1928, directeur et, en 1933, directeur-chef du service des Mines et de la Prévoyance sociale dépendant de la 4^e Direction générale (Affaires économiques).

Peu après son admission au Ministère des Colonies, son collègue Joseph Olyff, secrétaire du Comité Spécial du Katanga (C. S. K.), fit appel à sa collaboration, spécialement pour l'étude des problèmes juridiques soulevés par la législation minière applicable dans cette région. Il resta conseiller du C. S. K. jusqu'à la fin de sa carrière et prit à ce titre une part active à l'élaboration de la législation minière du 16 avril 1919; puis, à titre de fonctionnaire, à celle du décret du 24 septembre 1937 applicable à la recherche et à l'exploitation des mines de toute la Colonie.

Sa compétence lui valut d'être nommé membre du Comité Spécial du Katanga, comme représentant du Ministère des Colonies, de 1940 à 1944. Il était également membre du Comité Minier des Grands Lacs, constitué en 1925 en

exécution de la convention du 9 novembre 1921 pour contrôler la prospection publique dans le domaine de la Compagnie des Chemins de Fer du Congo Supérieur aux Grands Lacs Africains, situé dans la partie orientale du Congo. Il le fut jusqu'à son décès survenu en 1945.

Les nouvelles attributions, qui lui furent confiées en 1928, l'initièrent rapidement aux questions sociales, intimement liées à l'exploitation minière et industrielle ; il ne tarda pas à devenir un commentateur autorisé de la législation sur le contrat de travail et la protection de la main-d'œuvre indigène. Son nom restera attaché, avant tout, au développement du service minier du Ministère des Colonies et de celui de l'Administration d'Afrique qu'il voulait baser sur de solides données scientifiquement établies.

C'est à son intervention que, par arrêté royal du 1 avril 1930, fut constituée la Commission de Géologie, spécialement chargée de l'établissement d'une carte géologique du Congo (*B. O.* 1930, I, p. 367). Il en fut le premier secrétaire et contribua à l'organisation de la section minière de l'Exposition internationale coloniale, maritime et d'art flamand d'Anvers, en 1930. Le Ministère des Colonies y exposa une carte géologique et minière en relief qui obtint un vif succès. A cette occasion, le gouvernement français lui décerna la commanderie de l'Ordre du Nicham Iftikhar en janvier 1931.

H. Léonard était également membre de la Commission des Carburants, créée par arrêté royal du 1 avril 1935 (*B. O.* 1935, I, pp. 405 et 589).

Il faisait partie du Jury international des récompenses de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles en 1935, en qualité de membre titulaire du groupe XXV, classe 150 (Ministère des Affaires économiques, arrêté royal du 12 juin 1935).

* * *

En 1939, il signala à ses chefs hiérarchiques l'importance que présentait la création d'un service géologique au Congo même ; ce service fut installé et a certainement fait progresser la connaissance des ressources du sous-sol ; H. Léonard fut nommé membre de la commission administrative siégeant à Bruxelles et chargée de la haute surveillance de l'activité du service d'Afrique et de l'exécution du programme des travaux à entreprendre.

H. Léonard nous a laissé de nombreuses publications traitant du droit minier, de la législation sociale, du développement industriel et même de l'histoire.

En plus d'un grand sens juridique, ses études et collaborations étaient surtout marquées par le souci des intérêts de l'État et de celui de la

protection des indigènes. Lorsque les *Novelles, Corpus Juris Belgici*, entreprirent leur collection de traités de droit colonial, elles firent appel à lui. Léonard publia dans leurs deux premiers tomes, des commentaires de la législation minière (1932) et des décrets sur le contrat de travail (1936) ; ceux-ci très complets rédigés d'une langue claire et concise, devinrent, édités en volumes, la grande autorité en ces matières.

Ajoutons que les études juridiques de Léonard furent retenues par la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles qui lui octroya en 1935 le Prix Bodson.

Il fut à deux reprises, d'abord en juin 1938, puis en juin 1939 délégué colonial à la Conférence internationale du Travail à Genève. Élu, en 1937, membre associé de l'Institut Royal Colonial belge, il y fit plusieurs communications publiées dans le *Bulletin des Séances*, notamment en 1938 sur les mines et les problèmes que l'exploitation pose aujourd'hui ; en 1939 sur le droit à l'utilisation des cours d'eau. En 1938, paraissait dans ledit *Bulletin* une courageuse mise au point sur les découvertes des mines d'or de Kilo (pp. 78-79, 843-844).

Cette dernière communication fut suivie de deux articles sur la même question controversée, insérés dans la revue *Congo*, n° de février et de décembre 1939. H. Léonard collabora également à la *Revue Belge des Livres, Documents et Archives de la Guerre 1914-1918* ; les recensions qu'il y publia font preuve d'un esprit critique avisé et d'une grande érudition.

Son étude sur « Le droit à l'utilisation des cours d'eau du Congo belge » a permis d'introduire dans la législation civile les premières dispositions pratiques d'une organisation rationnelle de l'emploi des eaux et des servitudes légales prévues initialement par le décret du 24 février 1943 (*B. O.* Londres, 1943, p. 140). On en trouve la trace dans la revue *Anglo-Belgian Trade Journal*, organe de la Chambre belge de Commerce de Londres, n° de novembre 1943 (pp. 94 à 100).

Au cours des années de guerre 1940-1944, H. Léonard rédigeait, à Bruxelles, quatre projets de décrets ayant trait à la réparation des dommages résultant des accidents de travail survenus aux non-indigènes et aux indigènes, ainsi qu'à la réparation du dommage résultant des maladies professionnelles survenues aux mêmes personnes. Il fut un précurseur du système de sécurité sociale, déjà très avancé, en vigueur actuellement au Congo belge et au Ruanda-Urundi. Très généreux, il s'intéressa à diverses œuvres notamment à l'œuvre des mulâtres et de la protection de la femme indigène.

H. Léonard était membre de la section belge de l'Institut international des Sciences adminis-

tratives, officier de l'Ordre de Léopold (1935) et décoré des Médailles civiques de 1^{ère} classe (1935) et commémorative du centenaire (1930).

Il fut un fonctionnaire probe et très compétent, ayant une haute idée de sa mission administrative. Son nom mérite d'être conservé dans l'histoire du progrès social de la colonie; ses ouvrages sont encore consultés avec fruit et gardent toute leur utilité.

Bibliographie : Voyez la bibliographie des travaux de H. Léonard dans le *Bull. des Séances* de l'I. R. C. B., 1946, pp. 219-220.

11 mars 1957.

Th. Heyse et A. Sohler.

Exposition internationale coloniale, maritime et d'art flamand, Anvers, 1930. — Commissariat Général. Rapport Général (Rapport de Mûelenaere, pp. 172-174). — I. R. C. B., Table alphabétique générale (1930-1939) du *Bull. des Séances*, Brux., 1940, p. 47. — *Bull. Ass. Int. col. belges*, Brux., 10 avril 1945, p. 64. — Heyse, T., In *Mémorial* : Henri Léonard (1884-1945), Brux., I. R. C. B., *Bull. des Séances*, 1946, pp. 217-220, portrait. — Devroey, E.-J., Table alphabétique Générale de la revue *Congo*, 1926 à 1940, Brux., Éditions Universitaires, 1947, pp. 77-78. — Waleffe, F. (junior), La répartition des Accidents du Travail et des Maladies professionnelles au Congo belge et au Ruanda-Urundi, Brux., *Cahier Belge et Congolais* n° 8, 1948, p. 7. — *Revue belge des Livres, Documents et Archives de la Guerre* 1914-1918, Brux., 14^e série, n° 4, décembre 1953, p. 524. — *Belgique coloniale et Commerce international*, Brux., juin 1946, pp. 97 à 100. — *Congo belge*, Brux., (Hebdomadaire, direction Ph. Dutron), n° des 15 et 22 septembre 1938. — *Zaire*, Brux., 1947, p. 214.

LÉON L'AFRICAIN (Note complémentaire au Tome II, col. 614).

De son vrai nom Alhassan ibn Mohammed Alwassan, appelé Leo africanus, né à Grenade en 1492, sa famille fut expulsée lors de la prise de Grenade. Le jeune homme vint avec sa famille habiter l'Afrique du Nord, où il fit de brillantes études à Fez. Envoyé par le sultan du Maroc en mission officielle auprès des roitelets indigènes de l'Afrique centrale, il visita deux fois Tombouctou et Bornou. En 1517, le jeune savant fut fait prisonnier près de l'île de Dscherbi par les Européens. Vendu comme esclave, il fut emmené à Rome où le Pape Léon X, reconnaissant en lui un homme d'une rare intelligence, lui donna la liberté. Le jeune homme fut baptisé et reçut le nom de Léon en souvenir de son bienfaiteur. Il travailla à une œuvre sur l'Afrique, qui fut prête en 1526.

Bibliogr : *Raccolta delle navigazioni e viaggi*, T. I, *Delle descriptioni dell'Africa e delle cose notabili che quivi sono* (Benise, 1550).

Trad. latine à Anvers, 1556, allemande en 1805.

Lorsbach, *De J. Leonis descriptione Africae* (Herborn, 1801).

22 juillet 1954.
A. Vandeplas.

LESTAEGHE (Joseph), Missionnaire de Scheut (Locre, Flandre occid., 28.9.1885 — Léopoldville, 16.11.1945).

Né à Locre le 28 septembre 1885, il fit ses humanités anciennes à Thielt, entra à Scheut le 7 septembre 1906. Ayant prononcé ses vœux de religion le 8 septembre 1908, il était ordonné prêtre le 21 juillet 1912 et s'embarquait à Anvers la même année, le 14 septembre.

Il ne devait revoir la Belgique qu'en août 1925 et sa santé rétablie, repartait pour la Colonie le 27 décembre 1926. Il commençait son deuxième terme, au Congo, un terme qu'il achèverait le 16 novembre 1945, mourant, comme il l'avait toujours souhaité, dans ses missions tant aimées.

Après une année complémentaire de formation à Kangu au Mayombe, le Père Lestaeghe fut envoyé comme coadjuteur aux missions du lac Léopold II, missions qu'on venait à peine d'ouvrir; il passa ainsi quatre années à Ibeke, trois années à Bokoro, puis retourna à Ibeke avant d'être nommé supérieur de cette mission. Il y revint après son congé en Europe et depuis lors il fut toujours un apôtre ardent aussi bien à Belonge (1935) qu'à Ireko à partir de 1938. Toujours chez ses Nkundus, dont il connaissait les mœurs et la langue et dont il avait gagné les cœurs. Et comment cette population si déshéritée de la « cuvette tropicale » n'aurait-elle pas aimé cet homme qui dans tous les domaines multipliait ses bienfaits ? N'était-ce pas lui qui avait fait d'Ireko, où rien n'existait, en peu d'années une mission florissante, dotée d'une église, de locaux scolaires, d'un internat avec 278 lits, et nombre d'autres bâtiments en briques. On n'insistera jamais assez sur l'abnégation de ces missionnaires-constructeurs érigeant au plus profond des pays perdus ces centres de christianisation, de paix et de civilisation. Les populations Nkundus n'étaient certes pas toujours faciles à manier. Fiers, ombrageux, guerriers de nature, il fallait les connaître et les aimer beaucoup pour se les attacher. Mais on ne travaillait pas en vain. Les résultats récompensaient les efforts.

L'affection et le dévouement du Père Joseph Lestaeghe n'avaient d'égaux que son inépuisable patience et sa bonté.

Arrivé à l'hôpital de Léopoldville atteint d'un cancer avancé, il eut le bonheur d'être assisté à ses derniers moments par son évêque, Monseigneur Six, qui put écrire en toute vérité : « Tous ceux qui l'ont connu seront d'accord

» pour dire qu'il fut un missionnaire profondément pieux, totalement dévoué ». Le deuil fut général à Ireko ; on résumait toute sa vie en disant : « Cet homme était essentiellement bon ».

11 septembre 1956.
Eug. Wolters.

[F. D.]

Archives de la Congrégation de Scheut.

LEYS (*Edward*) (Mgr), Missionaris van Afrika (Witte Pater), titelbisschop van Uzale, eerste apostolische vikaris van Kivu-Bukavu (Brugge, 5.7.1889 — Muger-Katana, 10.8.1945). Zoon van Edward en van Simoens, Maria.

Na voltooide humaniora-studies op het Sint-Lodewijkscollege te Brugge, doet Edward Leys zijn intrede bij de Witte Paters, te Antwerpen, als student in de wijsbegeerte. Het noviciaat wordt doorgemaakt te Maison-Carrée (september 1910-1911). Na zijn theologische studies te Karthago, wordt hij aldaar op 27 juni 1914 priester gewijd. Verstandelijk zeer begaafd, werd hij door zijn oversten naar Rome gezonden om er de doctorstitel te behalen. Doch de oorlog brak uit en Pater Leys werd onder de wapens geroepen en tot aalmoezenier benoemd (31 juli 1914). Zijn eenheid ging de strijd in en verdedigde een der forten rond Namen, doch moest weldra voor de overmacht zwichten en de aftocht naar Frankrijk aanvangen. Uit Le Havre kwam Pater Leys met zijn mannen naar België terug en ontscheepte te Oostende. Hij maakte gans de oorlog 1914-1918 mede in de loopgraven aan het front ⁽¹⁾. Hij bekommerde zich vooral gedurende al die tijd om de geestelijke leiding van de brankardiers (seminaristen en kloosterstudenten) te verzekeren en hun roeping aldus te beveiligen tegen ontmoediging. Na de oorlog vinden wij Pater Leys terug in het seminarie der Witte Paters te Boechout, eerst als professor (mei 1919) en later als overste (juli 1922). In 1925 werd hij benoemd tot vice-provinciaal der Witte Paters in België en in 1926 gekozen tot afgevaardigde bij het algemeen kapittel. Enige maanden later mag hij vertrekken naar het missieveld in Afrika. Op 29 september 1927 gaat P. Leys scheep te Marseille, te samen met Broeder Gustaaf Neyens,

uit Gerdingen en Broeder Polykarp. De karavaan staat onder de leiding van Pater Bonneau, een veteraan. 't Is te Kiheta, in Burundi, dat P. Leys zijn ijver en zijn talenten ten dienste van de zielen zal stellen. Twee jaar later echter ontvangt hij aldaar zijn aanstelling tot herder van het pas opgerichte vikariaat Kivu (thans Bukavu geheten) en zijn verheffing tot de waardigheid van titelbisschop van Uzale (19 december 1930). Zijn zalving tot bisschop greep plaats in de kathedraal te Brugge, door Zijne Excellentie Mgr Waffelaert. Na enige maanden verblijf in België, vertrekt de nieuwe bisschop naar het werkterrein hem door God aangewezen, de schitterend mooie Kivu-streek (19 september 1930). Twee paters (A. Van Hoof en R. Camerlynck) en twee Broeders (Wulfram De Wilde en Rumoldus Asaert) vergezellen hun bisschop en zullen het personeel van het nieuwe vikariaat gaan versterken. Want onzeggenlijk veel was er nog te doen in dit vikariaat, tweemaal zo groot als België. Er leven daar meerdere volksgroepen, die 'n twaalfstal talen spreken en er zijn talrijke mijnkampen die moeten bediend worden.

Bij de aankomst van Mgr Leys in zijn residentie op de Mugerihuvel (Katana) telde Kivu 7 missieposten met 12.000 gedoopten en 8 à 9.000 katechumenen. Achtien Paters, geholpen door 6 Broeders en 13 Witte Zusters stonden in voor de bekering van bij benadering een miljoen zielen. Het vikariaat had ook een klein seminarie en een katechistenschool.

Met moed slaat Mgr Leys de hand aan het werk en geeft zich met volle kracht aan het apostolaat. Met woord en schrift, maar vooral door zijn voorbeeld, gaat hij zijn missionarissen voor. Hij geniet een sterke gezondheid en heeft een kloeke ziel. Vermoeienis telt niet voor hem. Onder zijn wijs beleid worden nieuwe missies gesticht, nieuwe werken ondernomen, georganiseerd en tot bloei gebracht. Van 1930 tot 1940 stichtte Mgr Leys niet minder dan 6 nieuwe missieposten, nl. Jomba (1932), Bukavu en Uvira (1933), Mutongo (1935), Kashofu (1936) en Kamituga. Talrijke schoolkapellen omringden deze missies. Toen Monseigneur einde 1943 door ziekte verplicht werd zijn ambt vaarwel te zeggen, telde het Kivu-vikariaat reeds 50.000 christenen en 14.000 katechumenen, met een complex van 192 lagere scholen, bezocht door 18.000 kinderen. Daarbij een klein seminarie, met 60 leerlingen en een normaalschool voor zwarte onderwijzers, met 150 leerlingen. Beide inrichtingen bevonden zich in de nabijheid van de bisschoppelijke residentie : 't was op Muger dat Monseigneur de aangepaste gebouwen liet optrekken, met klassen, eet- en slaapzalen en kapel.

Het landsbestuur, de maatschappijen en de partikulieren zagen verlangend uit naar ge-

⁽¹⁾ Aalmoezenier Leys werd vermeld op de dagorder van zijn regiment op 28 oktober 1918. Hij ontving een tweede vermelding op de legerorder, met het Oorlogskruis, op 30 januari 1919 : « Leys » Edward, in dienst als aalmoezenier bij het loopgravengeschut sinds 28 december 1916, heeft in alle omstandigheden, en vooral bij het offensief der Vlaanderen, bewijs gegeven van de schoonste toewijding en de grootste doodsverachting. Heeft zich onderscheiden op 28 september bij de ontruiming der gewonden, tijdens de voorbereiding van de aanval ».

schoolde elementen voor hun bureelwerk. In 1939 stichtte Monseigneur te Nyangezi een school voor zwarte klerken, die in 1944 niet minder dan 82 leerlingen telde. De dokters zochten naar bekwaame helpers bij 't behandelen van hun zieken. De Fomulac (Fondation médicale de l'Université de Louvain au Congo) heeft twee ziekenhuizen te Katana. Monseigneur gaf nieuw leven aan de school voor inlandse ziekenverzorgeren. Alle werkzaamheid voor het stoffelijk en geestelijk welzijn van zijn talrijke kudde wordt door de nimmer rustende herder goedgekeurd en aangemoedigd. *Hodi*, het maandelijks weekblad in de Swahili-taal, is een andere van zijn initiatieven. De Zwarten zijn verzot op nieuwsjes en anderzijds welk voortreffelijk middel tot onderrichting en stichting is een nieuwsblad niet? Het eerste nummer verscheen in november 1941. Het telde aanvankelijk zes bladzijden; het heeft er thans acht, met een oplage van 20.000 nummers. *Hodi* kent heden een brede verspreiding: het wordt gretig gelezen door duizenden Zwarten, zelfs tot in Stanleyestad, Katanga en Ruanda-Urundi.

De Katholieke actie kiemt en bloeit onder het impuls van Mgr Leys in verschillende missies, voor Zwarten en Blanken. Want ook deze laatsten delen in de herdelijke bekommernissen van de ijverige bisschop. Te Bukavu werd het Albert I Pensionaat voor blanke meisjes gebouwd en toevertrouwd aan de zorgen van de Dames der H. Familie. Voor de jongens werd een begin gemaakt met een eigen middelbaar onderwijs (1938), dat uitgegroeid is tot een volledig kollege met oudere en nieuwere humaniora-studies en dat thans onder de leiding staat van de Paters Jezuiteten. We mogen ook de stage groei niet vergeten aan te stippen van de twee instituten voor inlandse Broeders en Zusters en vooral niet dat Mgr Leys het geluk had de vier eerste inlandse priesters uit de Kivu-streek de H. Wijding toe te dienen.

't Was daar een der troostvolle, hoopvolle lichtpunten op de loopbaan van de onvermoeibare werker, te midden tegenkantingen van alle aard. Want laten we ons herinneren dat de bloei van al die werken valt in een periode van economische crisis en van de tweede wereldoorlog, in een streek met een achterlijke bevolking, in Kivu, met zijn overheerlijk natuurschoon, maar met zijn koortsachtige loop naar stoffelijke ontwikkeling.

Monseigneur Leys was een stoere werker, hard voor zichzelf, veel verwachtend van zijn medewerkers. Een heldere, praktische geest, organisatorisch aangelegd liet hem toe aan zijn werk vaste leiding te geven. Met kalm bewustzijn wist hij alle krachten naar het gemeenschappelijk doel te ordenen. Door zijn wijze raadgevingen

genoot hij het vertrouwen van al wie met hem in betrekking kwam.

Zijn overmatig werken ondermijnde vóór de tijd zijn nochtans sterk gestel. Monseigneur weert tegen, wil zich niet ziek geven. Doch ten laatste moet hij zich overwonnen voelen. Op 23 april wordt hij overgebracht naar een ziekenzaal in de Fomulac. Lichamelijk gebroken vraagt hij einde 1943 ontslag van zijn hoge bediening. Rome willigt zijn aanvraag in op 20 februari 1944. In januari 1945 volgt Monseigneur Cleire hem op.

Eenieder bewonderde het heldhaftige geduld van de lijder te midden van voortdurende, hevige pijnen in zijn laatste levensmaanden en zijn sereniteit tegenover de dood. Hij stierf op 10 augustus 1945. Zijn stoffelijk overschot rust op de Muger-heuvel, tegen de gevel van het hoogaltaar.

Publicaties: *Maandschrift der Witte Paters*. Antwerpen. Een ramp te Bobandana, 1934, blz. 12. — *Nieuw Afrika*, Antwerpen, Koningin Astrid te Katana, 1935-36, blz. 93.

30 september 1955.

P. M. Vanneste.

[J. S.]

LIEBAERT (Julien), Ministre d'État (Courtrai, 22.6.1848 — Ternath, 17.9.1930).

Docteur en droit, Liebaert fut élu membre du Conseil provincial de la Flandre où il siégea de 1877 à 1890, date à laquelle il fit son entrée à la Chambre, Ministre des Finances, puis des Chemins de fer, Postes et Télégraphes dans le Cabinet de Smet de Naeyer (1899-1907). Liebaert reprit le portefeuille des Finances dans le Cabinet De Trooz qui succéda au précédent. En mars 1914, il fut nommé président du Comité financier institué au Ministère des Colonies pour étudier la situation financière générale du Congo.

Depuis 1912, Julien Liebaert était ministre d'État.

25 janvier 1955.

Marie-Louise Comeliau.

[F. D.]

Mouv. géogr., 1914, p. 140, 200. — *Larousse mensuel*, 1907, p. 121. — Van Iseghem, A., *Les Étapes de l'Annexion du Congo*, Brux., 1932, p. 84.

LIMBURG-STIRUM (de) (Adolphe) (comte), Homme politique (Zetrud-Lumay, 16.3.1865 — Bruxelles, 26.2.1926). Fils du comte de Limburg-Stirum, Philippe-Marie-Joseph et de Cerfontaine, Ferdinand.

Ses humanités faites au Collège Saint-Michel, à Bruxelles, et le diplôme de docteur en droit obtenu à l'Université catholique de Louvain, Limburg-Stirum entra aussitôt dans la vie

politique de son pays. Il représenta d'abord le canton d'Houffalize au Conseil provincial du Luxembourg, fut ensuite envoyé à la Chambre des Représentants par le corps électoral de l'arrondissement d'Arlon-Marche-Bastogne, le 3 juillet 1900, en remplacement du baron de Favereau. Il fut, le 19 juillet 1900, nommé questeur de la Chambre, qu'il ne quitta qu'en novembre 1921, pour être élu sénateur provincial du Luxembourg, le 26 octobre 1922.

Limburg-Stirum prit part, en juillet 1908, à la chambre des représentants, à la discussion du projet d'annexion du Congo à la Belgique. Se plaçant principalement au point de vue des intérêts indigènes, il se montra nettement partisan de l'annexion, la Belgique, riche en capitaux et en hommes soucieux d'utiliser leurs aptitudes et leurs énergies au Congo, étant seule à même de prendre à charge la promotion des populations du Bassin du Congo dans les cadres de la civilisation. Le sénateur luxembourgeois sous-entendait de la sorte que l'amélioration de la condition des indigènes devait, en l'occurrence, primer tout autre souci. Traitant plus spécialement du problème des concessions de terres, Limburg-Stirum se réjouissait de la sauvegarde des droits indigènes organisée par la législation coloniale belge, législation dont le Pays se devait d'assurer avec fermeté et persévérance la plus loyale et la plus rigoureuse application.

La science n'intéressait pas moins Limburg-Stirum que la politique. Président de la Fédération archéologique et historique de Belgique (1899). Il était membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Arts, il donna des études remarquées aux *Annales de la Société scientifique de Belgique*, de la *Société royale de malacologie*, de la *Société de géologie*, etc, collabora au *XX^e Siècle* et au *Luxembourg*. Il mourut grand officier de l'Ordre de Léopold, grand cordon de l'Ordre de l'Étoile de Roumanie, officier de l'Ordre de Saint-Georges de Russie et de l'Ordre du Saint Sauveur, titulaire de la Croix civique de 1^{re} classe et de la décoration spéciale de coopération de 1^{re} classe.

19 mars 1953.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Livrauw, Fr., *Le Parlement belge*, Brux., Schepens, 1901-1908, p. 376. — *Mouv. géogr.*, Brux., 1908, p. 391. — *Almanach royal*, 1900-1922, *passim*.

LINDEGAARD (*Arthur-Edward-Alexander*), Lieutenant de la Force Publique (Rastrup, 4.11.1872 — Copenhague, 1933). Fils de Peter-Salomon et de Crone, Annette.

Il s'était engagé comme recrue dans son pays d'origine au 25^e bataillon d'infanterie, en

1893 ; admis à l'École militaire le 3 mars 1894 il était passé au 16^e bataillon en qualité de sous-lieutenant le 8 novembre 1894. Admis au service de l'État Indépendant du Congo comme officier de la Force Publique et recommandé par le Consul de Suède à Boma, baron von Schwerin, il quitta Anvers le 6 juin 1897, à bord de l'*Édouard Bohlen*. Il était à Boma aux premiers jours de juillet, désigné pour le Kwango oriental, poste de Popokabaka. Le 1^{er} novembre, il prenait la direction de la station de Muene-Dinga.

Rentré à Popokabaka, il fut désigné pour assurer les transports entre Tumba-Mani et Muene-Kindu (20 mai 1898). Peu de temps après (17 août), avec le grade de lieutenant, il recevait sa destination pour les Falls où l'État était en difficulté à cause des agissements des révoltés batetela qui continuaient leurs sornioises attaques dans tout l'Est du pays. Dhanis y avait repris le commandement des opérations au départ de Vangèle et la situation semblait vouloir se redresser pour les Européens. Il s'agissait de reprendre Kabambare aux mutins, poste stratégique de grande importance. Lindegaard avait gagné Stanleyville le 8 octobre avec le commandant Sundt et le lieutenant Holms. Le 29 il était à Riba-Riba et le 8 novembre à Nyangwe. Le 14 novembre, les troupes de l'État étaient en face de Kabambare. L'attaque du poste projetée, Lindegaard avec ses compatriotes Myhre et Petersen fut placé sous les ordres du commandant Sundt dès la fin de novembre 1898. Tandis que le détachement des troupes de l'État commandé par Lemaire et Delhaize allait défendre le passage de la Luama, à Piani-Lusangi, le détachement Sundt-Lindegaard avec 160 soldats, passant la Lulindi, allait s'établir à l'Est de Piani-Lusangi, à Lusuna. Dhanis et le Dr Meyers s'installaient avec leurs hommes à Mwana-Katomba. Fin décembre, l'attaque de Kabambare était décidée quand on apprit le 31 que le poste était incendié et abandonné par les mutins qui se dirigèrent vers le Tanganika. La poursuite allait commencer. La colonne Meyers en tête, suivie des colonnes Aldersträhle, Delhaize et enfin de la colonne Sundt-Lindegaard, celle-ci formant réserve, attaquèrent les mutins à Bwana-Dibwa. Ce fut pour nos troupes une grande victoire ; les deux principaux chefs batetela, Piani Kandolo et Munie Pore, furent tués ainsi qu'un grand nombre de leurs partisans. Dans son rapport au gouverneur-général, en date du 5 janvier 1899, Dhanis écrivait au sujet du détachement Sundt-Lindegaard : « Le commandant Sundt, » les lieutenants Myhre, Petersen, Tandrup et » Lindegaard et le sergent Bernard ont été » brillants au cours de cette campagne et ont » droit à la reconnaissance du gouvernement ».

Après ces événements, Lindegaard est désigné

pour le poste de Mtoa ; il se mit en route avec son camarade Myhre et 150 volontaires en février 1899. Il séjourna donc un certain temps au Tanganika, à Toa dont il était chef de poste. Dans ses moments de loisir, il s'occupait de plantations de café, de prospections botaniques et zoologiques et même d'ethnographie. Il quitta Toa le 11 mars 1900.

Le 1^{er} mai 1900, il redescendit vers Kasongo pour rejoindre la côte (juin 1900) et de là l'Europe. Il retourna dans sa patrie et c'est là qu'il finit ses jours. Il a écrit : *La vie militaire au Congo, mémoires (Soldaterliv i Congo, Copenhagen, 1928)*.

Il était porteur de l'Étoile de service et de la médaille d'argent de l'Ordre royal du Lion.

8 août 1952.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Registre matricule n° 2049. — Janssen-Tusch, *Scandinaver i Congo*, pp. 90, 95, 138, 142, 414 à 417, 495, 498, 548, 549, 605, 625, 666 à 668, 669, 670, 691. Portrait, p. 668. — Meyers, *Le Prix d'un empire*, Dessart, Bruxelles, pp. 255, 266, 280. — *Tribune cong.*, 30 décembre 1933, p. Lejeune, *Vie P. etux. Congo*, p. 162. — G. D. Périer, *Hist. Litt. col. de Belg.*, p. 93.

LINDSTEDT (*Karl-Walter*), Administrateur territorial (Stockholm, 24.8.1880 — Lindköping, 9.9.1921).

Engagé au régiment royal de Skaraborg à Stockholm le 26 juillet 1899, il passe le 8 novembre 1900 à la garde royale de Göta, est promu sergent le 28 février 1903 et licencié le 2 septembre 1907. La liste de ses compatriotes partis pour l'État Indépendant du Congo était déjà longue en 1907. Lindstedt se sentait fasciné lui aussi par l'essor que prenait le nouvel État en passe de devenir colonie belge. Il s'engagea comme sous-officier à la Force Publique et quitta Anvers le 2 juillet 1908. Il fut dès son arrivée à Boma, le 22 juillet, placé en stage d'un mois à la compagnie du Bas-Congo. Le 23 août, il était assigné au district de l'Uele, zone du Rubi. Son point d'attache fut Buta à partir de fin août 1908. Adjoint en mai 1909 au chef de poste de Bima, il fit preuve de si réelles qualités administratives qu'on lui confiait en juillet les fonctions de chef de poste de Libokwa. Nommé premier sous-officier le 1^{er} janvier 1910, il était adjoint en mars au commandant de l'importante station d'Ibembo. Fin de terme, il s'embarqua à Boma pour l'Europe le 15 septembre 1911.

Deuxième départ d'Anvers le 17 février 1912 ; on le désigna pour le camp de Lisala où il arriva le 13 avril ; de là, il passa au camp de la Tota dans l'Uele où il entra en fonctions le 9 mars 1913. En août 1914, la guerre s'allumait

à la frontière orientale de notre colonie. Lindstedt fut mis à la disposition du commandant en chef des troupes belges dans la région des Lacs. Il arriva au front le 24 août 1914 et fut nommé chef de peloton dans la compagnie de la Tota, d'abord au 3/III, le 5 novembre 1914, puis au 3/XI le 31 octobre 1916. Il venait de conquérir le grade de sous-lieutenant (1^{er} avril 1916). Son terme était expiré depuis longtemps. Lindstedt descendit à Boma le 1^{er} mai 1917, s'embarqua le 19 mai et rentra en Europe. Lindstedt dut s'embarquer à La Palice le 18 novembre 1917. A Boma, le 12 décembre, il fut désigné pour la Province Orientale ; le 3 janvier, il était à Stanleyville et partait pour le Nord-Est prendre le commandement du peloton d'occupation du territoire de Kilo (20 février 1919). L'année suivante, il était chargé d'administrer provisoirement le territoire de Gety (4 mars 1920). Il accédait bientôt aux fonctions d'administrateur territorial à Irumu (3 juin 1920). Il n'avait que quarante ans, il aimait sa profession et il demanda à prolonger son engagement de six mois. Cependant, sa santé se trouvant altérée en 1921, il quitta l'Ituri pour Kasenyi (1^{er} juin 1921), gagna Mombasa et rentra dans son pays pour se soigner. Une crise cardiaque l'emportait trois mois plus tard. Il était porteur de l'Étoile de service.

21 août 1952.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 2580. — *Trib. cong.*, 10 nov. 1921, p. 3.

LIPPENS (*Hippolyte*), Beheerder van verschillende maatschappijen, senator, volksvertegenwoordiger (Gent, 16.10.1857 — Gent, 31.12.1906).

Gedurende verscheidene jaren nam hij het ambt waar van burgemeester van de Artevelde-stad. Op 19 december 1892, werd hij tot beheerder aangesteld van de Congolese Vereniging voor Handel en Nijverheid (C. C. C. I.). Op 11 juni 1898 scheepte hij te Antwerpen in, aan boord van de ss. *Albertville*, met bestemming naar de Onafhankelijke Congostaat. Aldaar nam hij deel aan de plechtigheden die opgericht werden ter gelegenheid van de inhuldiging van de spoorlijn van Matadi naar de Stanley-Pool. Op 1 augustus 1901 hield hij in de Senaat een rede over de koloniale aangelegenheden, waarin hij protesteerde voornamelijk tegen de anti-koloniale houding van sommige senatoren.

Vervolgens tot volksvertegenwoordiger verkozen werd hij spoedig een van de vooraanstaande politieke personaliteiten.

Verder was hij commissaris van de Vereniging van Katanga (1891), beheerder van de Bank voor de Overzeese Gebieden (1899) en van de « Sud Kamerum » (1899).

Hij overleed te Gent op 31 december 1906, in de ouderdom van 59 jaar.

[W. R.] 22 juin 1953.
A. Verlinden.

Mouv. géogr., van 1898, blz. 284; van 1901, blz. 400 en 1907, blz. 12. — *Rec. fin.*, Bruylant, Brux., 1894-95.

LIWENTHAL (*Charles*), Sous-lieutenant (Genève, 2.11.1866 — Bokatola, 9.1.1902). Fils de Jean et de Matthey, Caroline.

D'origine suisse, ébéniste et ancien sous-officier de l'armée suisse, il s'engage pour trois ans en qualité de sergent et s'embarque à Anvers le 6.10.1897. Arrivé à Boma le 30.10.1897, il est désigné pour l'Équateur le 2.11.1897. Il obtient le grade de 1^{er} sergent le 1.7.1899, de sergent-major le 1.1.1900, d'adjudant le 1.3.1900, et de sous-lieutenant le 18.6.1900.

Les registres de décès de Coquilhatville nous apprennent que Aerts, Arthur, sergent de la Force Publique, et domicilié à Bokatola, est mort à Coquilhatville le 2 janvier 1898. C'est probablement en remplacement de cet agent que Liwenthal est envoyé à Bokatola où il rejoint Is'ey'Iwanga, que je suppose être Remont, et qui avait fondé le poste en 1897.

C'est donc sous Remont que Liwenthal fait son apprentissage. Malheureusement, ce chef est fin de terme et descend vers Boma le 30 juin 1898. Il est remplacé par un Blanc, non encore identifié et nommé Bajuno par les indigènes, avec surnom Nsok'etoko.

Des difficultés surgissent dans le pays et Liwenthal est blessé à Bokala (chefferie Iyonda), mais Bajuno réussit à rétablir l'ordre. Il continuera sa marche jusqu'à Belondo où il ira fonder un nouveau poste, vers la fin de 1899.

Liwenthal reste seul à Bokatola. Je suppose que c'est par erreur que le *Bulletin Officiel* signale au 1 janvier 1900 cinq Blancs à Bokatola. Celui de 1901 n'en signale d'ailleurs qu'un seul de nationalité suisse. Les indigènes le surnomment Ekuma ou Ekumankunja, l'épileur. A deux reprises, il prolonge son terme d'un an et reçoit l'Étoile de service le 10 octobre 1900 (*La Belgique coloniale*, 1900, p. 332. — *Bull. Off.* 1900, p. 180 et *La Belgique coloniale*, 1901, p. 391).

Entre-temps, le commissaire de district Sarrazyn a été remplacé par Dubreucq, chargé d'une mission de pacification. Liwenthal suit ses directives avec un réel soulagement. Il rappelle les sentinelles des villages et institue les

premiers chefs. Il déplace aussi le poste de Bokatola vers le centre du village.

Mais le commissaire Dubreucq part à son tour et est remplacé par De Bauw. Liwenthal reçoit un aide, probablement Dorsinfang, vers le milieu de 1901.

Il meurt à la suite d'un accident survenu à Bokatola, le 9 janvier 1902.

28 février 1957.
E. Boelaert, m. s. c.

LOMBARTS (*Charles*), Prêtre-missionnaire de la Congrégation de Scheut (Hérenthals, 7.6.1878 — Coquilhatville, 17.7.1946):

Ses humanités anciennes terminées, Lombarts entra à Scheut le 7 septembre 1897 et ses études de philosophie et de théologie achevées, part pour les missions du Congo le 12 juillet 1903.

Ce premier terme du Père Lombarts allait se prolonger pendant 30 ans, car il ne revint en Belgique qu'en 1933.

Il fit ses premières armes comme missionnaire au Mayombe, passa de là aux Missions du Haut, comme on disait à l'époque, et fut supérieur pendant de longues années à la mission de Bosu-Modanda.

A son retour au Congo, en 1934, le père Charles qui n'était plus jeune fut affecté « aux voyages » de la mission. Il reprend en main son bâton de pèlerin. Sa bonté, la connaissance approfondie qu'il avait des choses, de la langue et des gens, lui gagnèrent la sympathie de la population dans la région de Boyange, où il est resté missionnaire jusqu'au jour où ses supérieurs l'envoyèrent sérieusement malade en Europe.

L'Europe... il ne la revit jamais. Il mourut le 17 juillet 1946 à l'hôpital de Coquilhatville.

Les distinctions honorifiques suivantes lui furent attribuées: Chevalier de l'Ordre de la Couronne. — Officier de l'Ordre de Léopold II (1939). — Chevalier de l'Ordre du Lion. — Médaille des Vétérans.

Au cours de sa carrière, il découvrit un remède soulageant les malades souffrant de la maladie du sommeil. Il publia quelques lettres dans les *Missions en Chine, au Congo et aux Philippines* (Scheut) et un Ancien Testament en dialecte Ngombe *Buku a Nzambe* (imprim. des Franciscaines-Missionnaires de Marie, 1925, Nouv. Anvers).

[F. D.] Scheut, 8 novembre 1955.
Eug. Wolters.

LONGOBARDO (*Eduardo-Giovanni*), Capitaine-commandant de 1^{re} classe de la F. P. (Naples, 2.1.1867 — Naples, 21.4.1930). Fils de Joseph et de Amato Angela.

Entré au 1^{er} régiment italien du génie le 6 février 1880, il avait été promu sergent-fourrier le 31 janvier 1884, pour être attaché à la C^{ie} de Chemin de fer de son régiment. Après y avoir passé deux ans, il s'inscrivit aux cours de l'École militaire de Modène où il obtint, le 2 août 1886, le brevet de sous-lieutenant, attaché désormais au 3^e régiment du génie de l'armée italienne. Lieutenant le 4 novembre 1889, il passa successivement au 24^e régiment du génie, au troisième, service du télégraphe, et, enfin, au premier, service des sapeurs. Avec le grade de capitaine, reçu le 2 juin 1902, il prit part aux campagnes d'Afrique de 1903 et 1904 et s'y conduisit vaillamment.

Fin 1904, Longobardo entre au service de l'É. I. C. où il est admis au grade de capitaine-commandant de deuxième classe. Il quitte donc Anvers le 15 septembre 1904, fait un stage dans le Bas-Congo, à la Compagnie d'Artillerie et du Génie et se voit bientôt envoyé dans l'Est de l'É. I. C. (Uele et Lado), pour y construire des fortifications à Yakululu, Yakoma, sur l'Uele et sur le Yei. En mars 1907, son terme de service expirant, il est promu capitaine-commandant de 1^{re} classe et s'embarque, le 22 septembre suivant, à Boma, pour l'Europe.

Le 5 novembre 1908, il regagne le Congo et est de nouveau attaché au District de l'Uele, et spécialement, le 3 mars 1909, à la zone du Bomokandi. Mais, bientôt, la maladie l'oblige à démissionner le 4 avril 1910, et il rentre en Europe où il s'éteindra en 1930, chevalier de l'Étoile noire du Bénin, porteur de la Médaille des Campagnes italiennes d'Afrique et de l'Étoile de Service en argent.

30 septembre 1954.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. 4892. — *Ann. de l'É. I. C.*, 1906, p. 156.

LOUPIAS (Paulin), Missionnaire d'Afrique (Père Blanc) (Rodez, France, 31.12.1872 — Ruaza, Ruanda, 1.4.1910). Fils de Jean-Louis et Moly, Ephrasine.

Paulin Loupias était diacre du diocèse de Rodez, lorsque, le 2 octobre 1897, il entra au noviciat des Pères Blancs, à Maison-Carrée. Il avait fait ses études secondaires au collège de Graves, sa philosophie et sa théologie au séminaire de Rodez. A la fin de son noviciat, il reçut l'ordination sacerdotale (14 août 1898) et passa deux ans dans diverses maisons de la Société en France et en Algérie. Il partit le 10 novembre 1900 de Marseille pour le vicariat du Nyanza Méridional (Mgr Hirth). Arrivé à destination en février 1901, le P. Loupias fut nommé à l'île d'Ukerewe (lac Victoria-Nyanza).

Il y passa trois ans, s'occupant des écoles et faisant régulièrement le dimanche, la visite des chrétiens, qui vivaient loin de la mission, soit sur l'île même, soit sur le continent tout proche.

Au mois de mai 1902, le P. Loupias fit une hématurie. Malgré sa robuste constitution, il eut beaucoup à souffrir des fièvres, qui minèrent sa santé. Mgr Hirth le nomma à Nyundo, au Ruanda, pays qu'il ne devait plus quitter. Nyundo, actuellement résidence de Mgr Bigirumwami, était en 1904 une chrétienté de 300 néophytes et comptait 1600 catéchumènes, tous de race hutu. Le P. Loupias s'y livra avec zèle aux travaux du ministère apostolique, aimé de ses confrères et des indigènes. C'était du temps des travaux de la délimitation de la frontière belgo-allemande. Le diacre de Nyundo exprime l'espoir que « leurs majestés Guillaume et Léopold s'entendent bien vite », afin que les travaux matériels et apostoliques puissent progresser rapidement. Sous son apparente bonhomie, il cachait un esprit vif. Au rapport de 1904-1905, ayant mentionné brièvement les principaux événements, il conclut : « ...il ne reste rien à dire. Nous ne sommes pas, nous missionnaires, du tempérament des explorateurs-phénomènes, dont chaque pas est illustré par d'intéressantes découvertes. Ils ont du flair, et nous n'en avons pas ! Qu'ils ont du flair, ceux qui ont senti dans les nombreuses grottes du Bugoyi et du Mulera un peuple de troglodytes. Nous pensions que les indigènes d'ici habitaient comme tous les nègres à la face de la terre, dans des huttes, qui ne sont pas trop mal construites. Ils en ont du flair ceux qui font de nos paroissiens de cruels anthropophages. Ils ne sont certes pas civilisés outre mesure ; au contraire, ils gagneraient à être un peu moins ivrognes et beaucoup moins irascibles et vindicatifs. Mais nous n'avons pas à craindre d'être un jour mis à la broche ou cuits à la sauce blanche. »

Le P. Loupias quitta Nyundo pour aller prendre la direction de la mission de Save (décembre 1905). Save comptait alors 650 chrétiens et 500 catéchumènes. La construction d'une nouvelle église s'imposait, le nombre des chrétiens augmentant sans cesse. « La grande difficulté, ce sont les matériaux, écrit le P. Loupias. En nos pays déboisés, la construction d'une église demande un travail de Romains. Les bois de charpente viennent de la grande forêt, située à 20 lieues de la mission. L'argile pour briques et tuiles ne se trouve pas non plus sur notre colline et le bois pour le four est on ne peut plus rare. » Ce que le Père Loupias n'écrit pas, c'est que malade et souffrant beaucoup du foie, il se mettait en route pour chercher dans la montagne les bois

nécessaires à la construction de son église. Celle-ci s'éleva vaste et solide. En février 1907, elle fut bénite par le R. P. Classe et livrée au culte. Save comptait à cette époque un millier de chrétiens.

Mais le P. Loupias, qui avait été à la peine, ne fut pas de la fête. Le 2 décembre 1906, il arriva à Ruaza, comme supérieur, permutant avec le P. Classe. Il se donna tout entier à ses chrétiens et ses catéchumènes. Très vif par nature, il était d'une bonté bourrue, qui d'abord inspirait la crainte. La crainte faisait vite place à la confiance. Il était aimé de tous et connaissait les petits secrets de chacun. « Nos chrétiens » sont dociles, écrit le P. Loupias. Pour qui « connaît le caractère indépendant de nos Balera, » l'éloge n'est pas banal. » Il avoue que les Balera ne sont pas studieux. « En revanche ils » sont braves et même batailleurs... Il y a en » moyenne quatre ou cinq combats par mois » aux environs de la mission... Je ne connais » pas de pays plus barbare. Avoir tué quelqu'un, » fût-ce son frère ou son père, n'est pas un déshonneur ; au contraire, on s'en vante. Parmi les » hommes respectés, celui-ci a tué son père, » celui-là quatre ou cinq de ses femmes, cet » autre s'est rendu fils unique. Notre prestige à » nous n'est pas grand : nous n'avons tué » personne ».

Le rapport 1907-1908 fait entendre la même note satisfaisante quant à la chrétienté, qui s'est accrue de 232 nouveaux baptisés. Les catéchumènes sont restés fidèles et leur nombre s'est augmenté. La mission de Ruaza est devenue station météorologique de 2^e classe. Trois fois par jour le P. Loupias examine le vent et sa force, estime la surface des nuages, prend la température et mesure la quantité d'eau tombée.

Il semblait devoir continuer de longues années encore son fécond apostolat ; mais un événement tragique a mis fin à ses jours. Voici comment le R. P. Classe raconte le fait : « A » trois heures et demie au nord de la mission » de Ruaza, un chef, Lukara rwa Bishingwe, » était en révolte contre le roi Musinga. Plusieurs fois, dans un but de conciliation, la » mission avait intercédé en faveur de ce chef, » espérant toujours le ramener. Récemment, » le roi ayant enlevé à Lukara l'administration » d'une partie de son pays, un Mututsi fut » envoyé de la capitale pour faire connaître » cette décision au révolté. Ce Mututsi, craignant » pour sa vie, avait demandé au P. Loupias » de venir assister à l'entrevue. Le Père hésitait. » Finalement, craignant que s'il s'abstenait, » les démarches antérieures ne donnassent prétexte à accuser la mission d'hostilité et d'opposition à l'autorité du roi, il accepta. On prit » jour.

« Le vendredi 1^{er} avril, le Père partit de bonne » heure, suivi seulement de quatre jeunes gens. » A l'un d'eux qui lui disait : « Père, prenons des » armes, on ne peut se fier à Lukara », il répondit : « Non ! Nous allons seulement écouter » ce que dira l'envoyé du Roi. D'ailleurs, nous » resterons en dehors des villages ». Comme » c'était à prévoir, Lukara fut arrogant et » dédaigneux et ne voulut rien entendre. Déjà » tous se levaient, mettant ainsi fin à la discussion. Le P. Loupias qui était resté assis, se leva » à son tour et prit Lukara par la main pour le » faire rester encore. Alors du groupe de celui-ci » plusieurs lances partirent. L'une d'elles frappa » le Père en plein front. Le chef opposé à Lukara, » l'envoyé du Roi et leurs gens n'avaient chacun » qu'une lance. Leurs arcs, à la demande du » Père, ils les avaient déposés plus loin. Parmi » eux ce fut d'abord une vraie panique. Les ennemis » mis en profitèrent pour frapper le Père d'un » second coup dans la région du foie. Heureusement, des jeunes gens venus avec lui, trois » rallièrent les fuyards et chassèrent les assaillants. ».

« Moins de vingt minutes après le malheur, » on était prévenu à la mission. Le P. Soubielle » part de suite, suivi par les Frères Alfred et » Pancrace. Ils sont devancés par le sous-officier » du camp de Ruhengeri, averti immédiatement. Le Père respire encore, mais il est sans » connaissance. Il reçoit la sainte absolution. » Les chrétiens accourus transportent le blessé » à la mission. Le soir à 8 h 35 le bon Père Loupias » rendait son âme à Dieu.

« Daigne Dieu agréer ce sacrifice douloureux » et accorder en échange à la fière mission de » Ruaza le calme et la paix nécessaires à sa » prospérité ».

Missions d'Afrique des Pères Blancs, Paris. 1903, *Uhewe : la mission, les écoles*, p. 142. — 1910, *Une épidémie au Mulera*, p. 372.

13 octobre 1955.

P. M. Vanneste.

[J. S.]

Chroniques des Pères Blancs d'Afrique.

LUTKEN (*Otto-Wilhelm*), Capitaine de steamer (Rønne, Danemark, 11.8.1880 — Rønne, 6.4.1934). Fils de Sylvestre et de von Buchwald, Frederika-Lovisa.

Officier de la marine marchande scandinave il s'engagea à l'État Indépendant du Congo en qualité de capitaine de steamer de 3^e classe et s'embarqua à Anvers le 28 mars 1907. Il fut attaché à la marine du Haut-Congo et se vit confier le service de pilotage de l'île Bertha (Stanleyville). Il entama un deuxième terme le 1^{er} juillet 1911 au cours duquel il participa aux travaux de reconnaissance et de carto-

graphie de l'hydrographe en chef Willemoës d'Obry; Lutken prit le commandement de l'important vapeur *Général Strauch* équipé par ordre du roi Albert pour servir de base au service hydrographique. En deux années (1913-1915) l'équipe de Willemoës d'Obry balisa plus de 500 km des passes navigables du fleuve Congo. Les services de Lutken furent particulièrement précieux au début de la campagne dans l'Est africain (1915-1916). Rentré en Europe, Lutken partit pour un long voyage en Extrême-Orient et en Russie. Il retourna en 1927 et se mit à écrire ses souvenirs de voyages et ses réflexions sur les pays où il

avait séjourné. On a de lui entre autres des nouvelles comme *Le dieu de Mozuri* (souvenirs de Chine) et le *Mariage de Fataki* (croquis congolais).

Il était officier de l'Ordre de la Couronne avec palmes, officier de l'Ordre de Léopold, Croix de guerre avec palmes, titulaire de la Médaille commémorative du Congo et de la Médaille des Campagnes d'Afrique, officier de la Légion d'Honneur.

17 novembre 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 30 avril 1934, 2. — Reg. matr. n° 5700.

M

MABILLE (*Valère-Alfred-Charles*), Maître de forges (Hon. Hergies France, 14.8.1840 — Morlanwelz, 17.3.1909).

Mabille fut en Belgique parmi les pionniers de l'idée coloniale. On notait sa frappante ressemblance avec le roi Léopold II. Comme le roi aussi, il pressentait la richesse que recelait l'Afrique centrale offert au pays par l'action et la volonté de son souverain.

Administrateur-fondateur de la C. C. C. I. (9 février 1887), administrateur de la C^e du Chemin de fer (19 janvier 1897) et la S. A. B. (5 mars 1896), Mabille se rangea parmi les capitaines d'affaires qui commencèrent en cette fin de siècle à réaliser des fortunes considérables, peut-être. Mais Mabille fut classé aussi, ce qui vaut mieux, parmi les philanthropes éclairés ne comptant que des amis, spécialement dans les milieux ouvriers du Centre.

En 1899, Mabille fit avec Thys, ses deux fils, et Delcommune, un voyage d'étude dans la région du Stanley-Pool. Au retour, le groupe acquit à San Thomé — la paradisiaque île portugaise de l'Atlantique — une grande propriété comprenant des plantations de cacaoyers, destinée à servir de station expérimentale en vue de l'établissement au Congo de semblables exploitations.

18 juin 1953.

[L. H.]

Marie-Louise Comeliau.

Mouv. géogr., 1886, p. 100a; 1909, p. 144. — A. Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, 2 vol. Larcier, Bruxelles, 1922, t. II, p. 594. — Pierre Daye, *Léopold II*, Paris, 1934, p. 404. — *Rec.*

fin., Bruylant, Bruxelles, 1894-95. — R. J. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuypers, Bruxelles, 1947, p. 337.

MACAU (*Edmond-Philippe-Alexandre*), Sénateur de Belgique (Tournai, 6.10.1833 — Tournai, 24.4.1895). Fils de Philippe et de Macau, Thérèse.

Macau était docteur en droit de l'Université de Gand, exerçait le notariat dans sa ville natale et y avait siégé durant de longues années au Conseil communal, quand il fut envoyé au Sénat. Il y était encore quand la Haute Assemblée eut à voter le projet de loi ratifiant la convention du 3 juillet 1890 intervenue entre l'État Belge et l'État indépendant du Congo. au sujet d'un prêt de vingt cinq millions consenti par le premier au second. La loi en cause fut votée à la chambre des représentants par quatre-vingt-quinze voix contre une, au Sénat par 55 voix contre trois abstentions, dont celle de Macau.

Macau mourut chevalier de l'Ordre de Léopold.

25 avril 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Mouv. géogr., Brux., 1890, p. 75a. — Note du Greffe de la Chambre à l'auteur. — Note de M. Gand, gendre de Macau à M. J. M. Jadot. Masoin, F., *Histoire de l'É. I. C.*, Namur, Picard-Belu, 1912, I, 191.

MACBEY (*Patrick-John*), Mécanicien (R. I.).

Macbey était un mécanicien de marine, d'origine irlandaise, qui avait été recruté par

l'Association Internationale du Congo pour le service de l'*En avant*, naviguant sur le Pool. Il était arrivé au Congo en décembre 1882 et, à Banana, il fut présenté à Braconnier, le chef de la station de Léopoldville qui était descendu à la côte pour y refaire sa santé. Ce dernier, qui venait d'obtenir de Stanley, rentrant d'Europe, l'autorisation de regagner son poste, se mit en route avec une petite caravane qu'il conduisait à Léopoldville et à laquelle se joignirent Macbey ainsi que Bennie et Brunfaut. Tombés malades tous les trois entre Manyanga et Léopoldville, ceux-ci furent laissés en arrière par Braconnier qui, porteur d'un message de Stanley à l'adresse de Hanssens, devait se hâter vers le Pool. Une partie de la caravane resta avec eux. Ce n'est que le 16 janvier 1883 qu'ils rejoignirent Braconnier à Léopoldville. Macbey, faible et très nerveux, y fut soigné par l'agent d'administration Callewaert. Il parut même, un moment, se rétablir mais une rechute l'obligea bientôt à renoncer définitivement à l'Afrique. Il rentra en Europe au mois de mai 1883.

[J. J.]

23 mai 1952.
A. Lacroix.

Reg. matr. n° 103.

MADSEN (*Hans-Sigfred-Lavritz*), Officier de marine (Nykjobing, Danemark, 6.4.1859 — R. I.). Fils de Petersen Mads et de Petersen, Christine.

Son père était officier de Marine. Après avoir navigué comme matelot sur différents steamers et voiliers, il était entré à l'École navale de Copenhague et avait été nommé lieutenant auxiliaire de la marine royale danoise le 1^{er} avril 1885. Il effectua ensuite, comme second, plusieurs voyages vers les côtes de l'Amérique du Sud et visita spécialement le Brésil. En octobre 1888, il s'engagea pour un terme de trois ans au service de l'É. I. C. et vint s'embarquer à Anvers le 27. Un mois plus tard, il débarquait à Boma. Désigné pour la marine du Haut-Congo en qualité de capitaine de steamer de 2^e classe, il se rendit à Léopoldville où il arriva au début de janvier 1889 et fut affecté, comme second, au service du *Stanley*, sternwheeler de trente-cinq tonnes que Valcke était parvenu à mettre à flot sur le Pool trois ans auparavant après l'avoir acheminé non sans difficultés par la voie des caravanes. Il servit à bord de ce vapeur jusqu'au mois de juillet 1891 et descendit alors à Boma, d'où le s/s *Alex Woerman*, qui leva l'ancre le 13 août, le ramena en Europe le 17 septembre.

[J. J.]

9 mai 1952.
A. Lacroix.

Reg. matr. n° 474. — Jønsen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, 1905, p. 724.

MAERTENS (*Charles-Alphonse*), Dienstchef bij de « Société des Mines d'Or de Kilo-Moto » (Breedene, 2.8.1875 — Watsa, 18.5.1942). Zoon van Joseph-François en van Vandromme, Hortense.

Van 1898 tot 1902 was Maertens werkzaam bij zijn vader, als aannemer van openbare werken te Oostende. Van 1902 tot 1906 werkte hij voor eigen rekening.

Op 20 november 1906, werd Charles Maertens als werkopzichter 2^{de} klasse aangeworven voor rekening van de Onafhankelijke Congostaat. Hij scheepste in te Rotterdam op kerstdag 1906. Hij werd aangeduid voor de dienst der mijnen te Kilo. Zijn eerste term eindigde op 11 december 1910. Op 1 mei 1911, werd hij benoemd tot werkbaas bij de dienst der mijnen. Van 10 juni 1911 tot 2 juni 1915, volbracht hij zijn tweede term in dienst van de kolonie. Bij zijn derde vertrek naar Afrika werd hij weer aangeduid voor de mijnen van Kilo-Moto.

Tot in 1919 stond het beheer van het mijnwezen onder directe controle van de Staat. Op het ogenblik dat dit beheer door de « Régie des Mines d'Or de Kilo-Moto » werd overgenomen, trad Charles Maertens in dienst van bedoelde Régie. Hij zou dan nog drie termen voor de « Société des Mines d'Or de Kilo-Moto » werken en het brengen tot dienstchef van de afdeling van Kibali.

Charles Maertens werd in Congo belast met de uitvoering van grote werken. Onder deze vermelden we slechts de voornaamste: het aanleggen van de weg van Mahage en het bouwen van diverse bruggen, ondermeer de grote brug van Chari; het aanleggen van de nieuwe baan van het Albert-meer; de inrichting van het kamp van Agola alsmede het graven van het « canal de l'hydraulique » met afdammingen, leidingskanalen, enz.

Gedurende vier jaar leefde Maertens in een hut of in een tent, midden in de brousse, steeds zonder klagen zijn werk verrichtend. Hij was graag gezien door de inlanders.

In zijn signalement dat hem jaarlijks door de « Société des Mines d'Or de Kilo-Moto » werd toegekend, vinden we de volgende vermelding: « Rendons hommage à la mémoire de cet excellent agent, le plus ancien conducteur de travaux de la Société. Il s'est consacré à sa tâche et aux intérêts des mines jusqu'au dernier jour de sa vie ».

Bij de begrafenis van Maertens zei de H. Gomrée, directeur-generaal van de « Société des Mines d'Or de Kilo-Moto » in zijn lijkrede: « Je m'associe bien sincèrement à l'hommage

» de Monsieur Felsenhart. Maertens a servi la
» Société sans interruption depuis 1906. Il doit
» être cité en exemple pour son dévouement
» aux intérêts de la Société ».

Maertens was ridder in de Koninklijke Orde van de Leeuw, alsmede drager van de Gouden Dienstster.

19 december 1956.
R. Bonnaerens.

[F. D.]

Reg. matr. feuillet n° 5622. — *Les Vét. col.*, Brux., bulletin n° 25, 10 octobre 1943. — Mines d'Or de Kilo-Moto, Publication éditée à l'occasion du 25^e anniversaire de la Société des Mines d'Or de Kilo-Moto, Brux., Place du Luxembourg, s. d. (1951), 34 p. — Inlichtingen verstrekt door het Archief van de « Société des Mines d'Or de Kilo-Moto ».

MAEYAERT (*Clotilde* en religion sœur *Théophanie*), Missionnaire (Wyngene, 9.8.1870 — Kisantu, 20.8.1946). Fille de Louis et de Vanner Vennet, Mathilde.

Lorsqu'en 1893, les premiers Pères Jésuites partirent pour le Congo sous la direction du Révérend Père Van Henckxthoven, ils ne tardèrent pas à sentir la nécessité de faire venir des religieuses missionnaires pour s'occuper des femmes et des enfants indigènes. La demande adressée à la Révérende Mère Supérieure Générale des Sœurs de Notre-Dame fut écoutée et le 6 juin 1894 partit le premier groupe de Sœurs, dont Sœur Théophanie fit partie. Née à Wyngene dans une famille profondément chrétienne au mois d'août 1870, elle entra dans la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame en 1892 et y fit ses vœux à l'âge de 24 ans. Au premier appel fait par ses Supérieures elle répondit, et, quelques mois après sa profession, elle partit avec les premières religieuses missionnaires pour le Congo. Plutôt délicate de santé, personne ne crut qu'elle y travaillerait longtemps, mais le Bon Dieu avait d'autres vues sur elle et lui donna suffisamment de forces pour se dévouer pendant 52 ans, avec un zèle infatigable à l'éducation des enfants noirs. Après une traversée inoubliable, les religieuses arrivèrent vers la mi-juillet à Kimuenza, premier poste où Sœur Théophanie se dévoua. Les enfants accoururent dès l'arrivée des Sœurs. C'étaient des enfants prises par les Arabes et libérées par l'État, qui, à cette époque, mit tout en œuvre pour exterminer la traite des nègres. La grande difficulté fut la langue congolaise — il y avait presque autant de dialectes qu'il y avait d'enfants — puisqu'elles venaient de différentes régions. Bon nombre de ces enfants succombèrent par suite des privations et des mauvais traitements subis mais, heureusement, les Sœurs purent les préparer à recevoir le baptême. Kimuenza était peu propre à la culture, les missionnaires ne purent y rester et aidées par un

nouveau groupe de Religieuses venues de Belgique, elles commencèrent, Sœur Théophanie en tête, un nouveau poste à Ndembo. Une grande épreuve les attendait là : la maladie du sommeil. Les habitants des villages environnants furent fauchés par ce terrible fléau et on se fixa définitivement à Kisantu. C'est ici que la chère Sœur Théophanie se dévoua corps et âme en donnant l'instruction aux enfants et en soignant les malades dans les lazarets ; elle s'appliqua surtout à l'étude de la langue et en peu de temps elle parla couramment le kikongo. Elle traduisit des livres pour les enfants : Don Bosco, Notre-Dame de Lourdes et tout un recueil d'histoires éducatives. Après un séjour de 20 ans au Congo, Sœur Théophanie revint tout épuisée dans la Mère-Patrie. Elle espérait bien ne devoir rester que quelques mois en Belgique pour refaire ses forces, mais en août 1914, la guerre mondiale éclata et la généreuse missionnaire dut attendre l'armistice pour retourner en Afrique.

A son retour, un nouveau poste fut érigé à Wombali (Haut-Congo) et c'est encore Sœur Théophanie qui fut désignée pour le commencer. Pendant 10 ans (de 1920 à 1930) elle y a littéralement trimé, mais un nouveau fléau, les moustiques, transmetteurs de la malaria, se répandit sur la mission et les missionnaires furent de nouveau obligées de quitter ce poste. Rien n'arrêta l'infatigable missionnaire qui partit pour Beno. Avec un dévouement imperturbable, elle recommença tous les travaux : plantations, installation des classes et visites aux villages environnants. Hélas ; ce ne fut pas de longue durée. Après trois années de séjour ici, il fut décidé de réunir toutes les missions des Sœurs de Notre-Dame dans un même vicariat, celui de Kisantu, et Beno dut passer à d'autres missionnaires.

De là, elle partit, comme Supérieure, à la nouvelle mission de Mpese. Avec toute l'expérience acquise, elle put y rendre de très grands services. Le travail était dur, mais son zèle et son abnégation ne reculèrent devant aucun sacrifice. Les enfants affluèrent et aujourd'hui Mpese est un poste de mission florissant, ayant ses internat et externat scolaires, sa section des fiancées, ses normaliennes à Lemfu et ses vocations religieuses au Kiseur. Son dispensaire y est fort bien achalandé, de tous côtés on y vient chercher du soulagement.

En 1936, elle quitta ce poste pour continuer son travail missionnaire à Ngidinga, mais son absence fut de courte durée ; bientôt, elle revint à Mpese. Une école normale fut ouverte à Lemfu en 1937, où les petites congolaises, après avoir terminé leurs études primaires, peuvent se préparer à obtenir, après trois années d'études un diplôme de « Monitrice » — et en 1940,

on y commença un Noviciat pour jeunes-filles indigènes. Ce fut l'occasion pour Sœur Théophanie de mettre à profit sa connaissance de la langue indigène. Entre ses heures de catéchisme, ses instructions aux mères de famille, elle traduisait en bon kikongo : Rodriguez et la Perfection chrétienne — le missel quotidien et vespéral — des méditations journalières à l'usage des religieuses noires, etc...

Sœur Théophanie avait refusé de rentrer encore en Belgique voulant mourir et reposer en terre congolaise auprès de ses enfants noirs. En 1944, on fêta son jubilé de 50 ans de vie religieuse et de son arrivée au Congo. Dans tous les postes du vicariat, on fit fête. Partout où elle apparut, l'enthousiasme était grand et un magnifique Calvaire fut érigé à Mpese à cette occasion. Souriante et rajeunie, elle était là au milieu de ses enfants devenues grand-mères. De quel cœur elles acclamaient leur bienfaitrice ! Elle ne dut pas survivre longtemps à ce jubilé. Au mois de novembre 1945, un léger accroc alarma la communauté, vu son grand âge. A sa demande, elle reçut les derniers sacrements, mais c'était une fausse alerte. Elle se remit encore assez pour être conduite à Kisantu où les secours spirituels et les soins médicaux purent lui être prodigués en plus grande abondance. Après quelques semaines de faiblesse, elle se remit en route pour plusieurs mois encore donnant le catéchisme aux plus arriérés, aux païennes, aux petites qui se préparaient à la première Communion. Le 15 août, elle voulut encore suivre la procession, mais la veille au soir, elle se trouva un peu fiévreuse et ce lui fut déconseillé. Le 20 août 1946, après avoir assisté à la Sainte Messe elle s'affaissa en s'asseyant pour le déjeuner. On la transporta à l'infirmerie où le prêtre demandé en toute hâte lui administra l'Extrême-Onction. Le docteur arriva aussitôt après, mais ce fut déjà pour constater le décès. Ses funérailles furent une apothéose. Tous louaient son dévouement inlassable, sa grande abnégation, son zèle ardent pour le salut des âmes et son inépuisable bonté. Elle s'était dévouée pendant 52 ans à l'apostolat des enfants noirs en terre d'Afrique.

Publications : *Lettres de Kimuenza — Précis historiques*, 1895, pp. 401, 503, 553 ; 1896, p. 165. — *Lettres de Kisantu — Missions belges de la Compagnie de Jésus*, 1901, p. 460 ; 1903, pp. 56 et 323 ; 1904, pp. 36 et 356 ; 1905, p. 298. — *Lettres de Kimuenza*, 1906, p. 67.

4 septembre 1956.
Sœur François d'Assise.

[A. E.]

MAGIS (*Henri-Victor-Joseph*), Directeur de sociétés (Liège, 2.9.1867 — Coquilhatville, 11.2.1922). Fils d'Édouard-François et de Fassin, Marie-Flore.

Très jeune, il se sentit porté vers les pays neufs. L'État Indépendant du Congo l'attira particulièrement. Il partit pour la première fois comme agent commercial en mai 1891 et servit à Luvituku, à Isanghi, à Basoko, et aux Stanley-Falls.

Rentré en Europe, il accepta en 1901 de se rendre au Brésil, membre d'une expédition dans le Tocantin.

Après son retour en Belgique, il entra au service de la *Compagnie du Lomami* qui l'envoya en qualité d'agent principal dans ses comptoirs d'Afrique où il séjourna jusqu'en 1907.

Le Brésil le rappela ensuite pour quelques années dans la région du Matto Grosso où sa déjà longue expérience fut mise à profit par plusieurs sociétés agricoles.

En 1911, après un congé en Belgique, il s'embarqua à Southampton à destination du Congo, envoyé à Élisabethville par la *Société Belgo-Katanga* en qualité de fondé de pouvoirs et de directeur de ses importantes exploitations commerciales ; en 1912, le poste de commande qu'il occupait justifiait sa nomination de président de la Chambre de commerce d'Élisabethville.

Il rentra se reposer en Belgique en 1913, et repartit la même année pour le Katanga où il reprit la direction de la société.

Partout, il avait conquis la sympathie de son entourage.

La mort le ravit à ses amis en 1922 à Coquilhatville où il était descendu pour affaires.

19 avril 1954.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Le Journal du Congo, 14 juin 1913. — *Trib. cong.*, 13 avril 1922, p. 1.

MAGIS (*Léopold-Ernest-Léon*), Capitaine-commandant (Seraing, 23.9.1879 — La Louvière, 15.4.1930). Fils de Jules-Alphonse-Joseph et de Renard, Julienne-Jeannette ; époux de Dardenne, Flora.

Engagé au 1^{er} chasseurs à pied le 3 juin 1896, Magis, promu premier sergent le 1^{er} avril 1898, postula en 1900 son admission en qualité de sous-officier à la Force Publique de l'É. I. C. Il s'embarqua le 16 juin et fut désigné le 9 juillet pour la Province Orientale. Arrivé à Stanleyville, le 4 septembre, il fut commissionné pour la zone de Ponthierville. Ses aptitudes militaires et sa conscience au travail le firent accéder au grade de premier sous-officier le 30 juin 1901 et à celui de sous-lieutenant le 6 juin 1903. Descendu fin de terme à Boma le 14 juin 1904, il rentra en congé. Il s'embarqua à nouveau à Anvers le 17 novembre et fut affecté le 9 décembre à la mission Lemaire qui

opérait dans le Haut-Uele. En route, le 14 mai 1905, Magis apprenait qu'il était attaché à la zone Gurba-Dungu où il arriva le 22 juin. Le 15 juillet, il prenait la direction du poste de Nduruma et y résida une année. Il passa ensuite à la zone de la Méridi (1^{er} octobre 1906) ; il y resta jusqu'à l'expiration de son temps de service (avril 1908), puis descendit à Boma et s'y embarqua le 31 mai.

Son troisième départ se fit d'Anvers sur l'*Albertville* le 15 juillet 1909. On lui confia le commandement de la compagnie de l'Aruwimi (31 août 1909). A l'expiration de son engagement il entra en Europe (4 août 1911).

Quatrième départ le 22 mars 1913. Il fut attaché au district du Kasai et désigné l'année suivante (le 10 mars) pour exercer des fonctions territoriales au district du Sankuru. Résidant à Lusambo et promu lieutenant le 1^{er} janvier 1916, il y fut appelé à siéger en qualité de juge près le conseil de guerre le 31 décembre 1916. Il ne rentra en congé que le 22 avril 1917 s'empressant d'ailleurs de repartir à la mi-novembre pour aller reprendre ses fonctions territoriales à Lusambo le 12 décembre. Il y reçut les galons de capitaine le 1^{er} janvier 1918 et fut désigné pour administrer provisoirement le territoire de Lodja, le 27 février 1918. Il revint en Belgique en octobre 1919 et repartit pour la 6^e fois en mars 1920. Dès le 2 avril, il prenait le commandement des troupes en service territorial de la province du Congo-Kasai ; il était promu au grade de capitaine-commandant le 6 février 1922. Son 7^e départ date de février 1923. Il séjourna cette fois dans le Bas-Congo où il exerça le commandement à la compagnie en service territorial de la Force Publique jusqu'au 10 octobre 1924. A cette date, il prenait définitivement sa retraite. (Amateur de botanique, il réunit de beaux herbiers et vit son nom attaché à celui de quelques plantes qu'il découvrit).

Sa carrière coloniale et militaire fut consacrée par des distinctions honorifiques multiples : chevalier des Ordres du Lion et de la Couronne ; Étoile de service en or à quatre raies ; décoration militaire de 2^e classe, Médaille de la Victoire, Méd. commémorative de la guerre 1914-18, etc.

[A. E.]

11 octobre 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 3397. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*. — *Rev. Congo*, 1928, 11, pp. 49, 67.

MAGNETTE (Charles), Avocat, membre de la chambre des représentants et du sénat, président du Sénat (Virton, 3.2.1863 — Liège, 18.10.1937). Fils d'un conseiller à la Cour d'appel de Liège.

Après ses études moyennes à l'Athénée de Liège, il obtint en 1885 à l'Université de cette ville le diplôme de docteur en droit. Il fréquenta ensuite les universités de Paris, Berlin, et Lausanne. Avocat à la cour d'appel, écrivain et journaliste, il fut un des collaborateurs de Max Waller dans la fondation de la *Jeune Belgique*.

Il fut élu comme représentant radical pour l'arrondissement de Liège à la Chambre le 21 octobre 1894, y siégea jusqu'en mai 1900 et devint dans la suite sénateur et président de la Haute Assemblée (13 novembre 1928).

En matière coloniale, il était parmi les sceptiques sur l'opportunité pour l'État belge de s'intéresser financièrement aux travaux du chemin de fer du Congo. En séance de la Chambre le 21 mai 1897, il posait au gouvernement cette question :

« Les journaux coloniaux annoncent que les » travaux du chemin de fer du Congo sont pous- » sés avec la plus grande vigueur à coups de » primes ; le gouvernement a-t-il tous ses apai- » sements quant à la bonne et normale exécution » de ces travaux ? Quels rapports a fournis à » ce sujet le commissaire technique que le gou- » vernement en 1896, a promis d'envoyer au » Congo pour suivre la construction de la ligne » et fournir régulièrement des renseignements » sur l'état d'avancement des travaux ? Ces » rapports présentent-ils toute garantie ? »

A la séance du 25 mai, le ministre des Finances, M. de Smet de Naeyer, répondit que le gouvernement avait toutes garanties, deux hautes personnalités qualifiées envoyées sur place, le commandant Cabra et le colonel français Klobb, ayant fourni des rapports tout à fait rassurants, appuyés par les conclusions favorables de M. Eug. Fichet, particulièrement compétent en la matière.

En séance du 4 avril 1906, au Sénat, Magnette interpellait le gouvernement au sujet des officiers détachés à l'Institut cartographique militaire, dont un grand nombre passaient au service de l'É. I. C. Le ministre de la Guerre, le général Cousebant d'Alkemade, lui répondit en expliquant cette mesure qui n'avait rien d'illégal.

En 1908, dans la discussion de la reprise au Sénat, Magnette se montra encore adversaire de toute politique congolaise (voir *Le Congo*, discours au Sénat, Gordinne, Liège, 1908, 48 p.).

[J. J.] 6 février 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géog., 1897, p. 255 ; 1906, p. 179. — Livrauw et Henry, *La Chambre Belge*, Collection nationale, Schepens, Brux., 1898, p. 366. — Van Ermengen et Pulings, *Le Parlement belge en 1930*, Krijn, Brux., 1930, p. 182. — A. Van Iseghem, *Les Étapes de l'annexion du Congo*, Brux., 1932, p. 100. — Fr.

Masoin, *Hist. de l'É. I. C.*, Namur, 1913, t. 1, p. 377.
— R. Cornet, *La Bataille du Rail*, Cuyppers, Brux., 1947, p. 333. — *Arch. contemp. Syst. Keesing*, Brux., 2684 A.

MAHIEU (*Louis-Jean*), Directeur de la Banque nationale. (Bruxelles, 10.12.1899 — Bruxelles, 3.4.1940). Fils de Philippe-Joseph et de De Meulemeester, Rose-Marie.

Docteur en Droit de l'Université de Bruxelles (avec la plus grande distinction) Louis Mahieu s'inscrivait au Barreau de la capitale et pratiqua durant quelques mois. Mais, dès 1924, il entra à la Banque Nationale comme adjoint aux études économiques. Sans doute les articles qu'étudiant il avait publiés sur le franc et la clause or dans la *Belgique judiciaire* n'étaient-ils pas tout à fait étrangers à cette orientation de sa carrière. Successivement, il fut nommé secrétaire de la Banque (24 mars 1926) puis directeur (assemblée générale du 26 février 1934).

En 1935, Louis Mahieu entreprit avec le comte de Looz Corswarem et le capitaine d'Hoore un voyage vers le Congo. Il pilotait son avion personnel, et ne prétendait battre aucun record, mais voulait étudier les possibilités du tourisme aérien vers la colonie. L'aller fut effectué en trois jours et 11 heures, *via* le désert de Libye. Le retour se fit sans hâte, par Stanleyville, Lisala, Kano, Madrid. Les trois voyageurs avaient retenu de leur équipée, dont ils revenaient enchantés, que des avions à grands moyens d'action, grand plafond et grande vitesse avaient seuls la chance de pouvoir triompher régulièrement de la force des vents de sable au-dessus du désert. A l'occasion de ce voyage, Louis Mahieu avait fait la carte photogramétrique de la région de Coquilhatville.

Rappelé en 1939, comme officier aviateur de réserve, pour une période d'instruction, Louis Mahieu souffrant d'un phlegmon fut transporté en clinique pour y être opéré.

La convalescence avait suivi un cours normal et l'officier se disposait à reprendre ses activités, quand la mort le frappa inopinément.

Outre ses fonctions à la Banque Nationale, il avait également été administrateur de la Banque du Congo belge, membre du Comité de surveillance de la Caisse de dépôts et consignation, membre de la Commission bancaire, membre du Comité de l'Office central des changes.

Diverses études dans *Belgique judiciaire* et *Revue économique*. — Un voyage au Congo dans *Bulletin Soc. Roy. Géogr.*, Anvers, 1936, p. 92.

2 juillet 1953.

[L. H.]

Marie-Louise Comeliau.

Trib. cong., 15 nov. 35, p. 2; 30 avr. 36, p. 1
15 avr. 40, p. 3.

MAILIER (*Victor*), Missionnaire des Prêtres du Sacré-Cœur (Neuvillers, Luxembourg, 7.1.1878 — Beni, 11.2.1921).

Il fit ses humanités à l'École St. Clément à Fayet, près de St. Quentin, son noviciat à Sittard, sa philosophie à Louvain, sa théologie à Rome. Nommé ensuite professeur à l'école apostolique de Clairefontaine il y enseigna de 1904 à 1907; il fut ensuite attaché au corps professoral du juvénat de Tervueren de 1907 à 1911. Il partit pour le Congo le 1^{er} juillet 1911 et exerça son apostolat missionnaire pendant dix ans. Il a ouvert à Beni le *premier petit séminaire* de la mission des Prêtres du Sacré-Cœur ou Frères de St-Gabriel des Falls. C'est à Beni qu'il mourut peu après.

19 octobre 1951.

[A. E.]

M. Coosemans.

Règne du Sacré-Cœur, 1911, pp. 274-8, 311, 310, 312, 341-344, 372 à 376; 1912, pp. 20, 24, 53-56, 87, 119, 148, 1923, p. 145. — *Documentation du R. P. Pauly* communiquée à l'auteur.

MALIS (*Hippolyte*), Vérificateur des Finances (Aulnois, 9.12.1873 — Wasmes, 16.11.1938). Fils de François-Florimont-Joseph et de Delbrayère, Adèle-Jeannette-Amélie.

Porteur du certificat d'études moyennes, Hippolyte Malis s'engagea comme commis de 1^{re} classe au Département des Finances le 3 août 1901. Le 29, il quittait la Belgique, à destination du Congo. Atteint de fièvre rémittente grave, il rentra prématurément le 10 octobre 1903.

Six mois plus tard, en apparence bien remis, Malis tenta une nouvelle expérience. Il quitta Anvers le 12 mai 1904 et fut affecté au poste de Dilolo. Mais le 29 novembre 1905, il dut interrompre son terme, atteint cette fois de rhumatisme d'origine cardiaque.

Sa vie s'écoula dès lors en Belgique, dans le souvenir de sa brève carrière africaine et toujours prêt à servir la cause qu'il avait aimée. Co-fondateur du Cercle Royal congolais de Mons, dont il fut secrétaire durant vingt-six ans, membre des Journées coloniales de Mons, ainsi que de la section des Vétérans Coloniaux montois, fondateur du Cercle africain borain, il se passionna également pour l'ouverture à Quaregnon d'une école coloniale et d'un musée dignement représentatif de toutes les activités coloniales et largement ouvert à tous.

Surveillant temporaire au Pavillon du Congo à l'Exposition de 1935, Malis y fut victime d'un accident en apparence fort bénin : blessure de

l'arcade sourcilière. Mais le choc avait eu des répercussions profondes, dont il ne se remit jamais. Trois ans plus tard, il succomba inopinément.

25 janvier 1955.

[F. D.] Marie-Louise Comeliau.

Bull. Ass. Vét. col., décembre 1938, p. 16, *id.*, mars 1939, p. 3, *id.*, déc. 1939, p. 1. — *Trib. cong.*, 30 nov. 1938, p. 1.

MALMSTRÖM (*Axel-Léonard*), Agronome (Stockholm, 19.4.1865 — Alea, Suède, 31.3.1944). Fils d'Auguste-Pierre et de Lomardo, Christine.

Après de sérieuses études moyennes, suivies d'une fréquentation fructueuse des cours à l'Institut agricole de Johannesburg, en Suède, de 1880 à 1885, il obtint le diplôme d'agronome et s'engagea à l'État Indépendant du Congo comme jardinier en 1886. Il fut donc un des pionniers de la première heure. Il passa une année au Congo, mais ne put supporter le climat et fut obligé de rentrer fin décembre à bord du *Cabo Verde* à destination de l'Europe.

15 mars 1956.

[A. E.] Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vét. col., 15 juin 1944, p. 2. — Reg. matr. n° 255.

MARCKE (VAN) (*Joseph-Gustave-Jules*), Adjunct Provinciaal Inspecteur der belastingen (Kortrijk, 4.7.1876 — Brussel, 3.11.1941). Zoon van Leopold-Ferdinand en van Verbeke, Elvina-Marie.

Vooraleer naar Congo te vertrekken was Van Marcke, na het voleindigen van zijn middelbare studies van de lagere graad, werkzaam bij zijn vader. Deze was wisselagent en had een kantoor te Brussel en te Kortrijk. Het is dit kantoor te Kortrijk dat Joseph Van Marcke, samen met zijn broeder, bestuurd.

De dood van zijn broeder en de crisis welke destijds heerste waren de oorzaken dat het kantoor te Kortrijk gesloten werd. Van Marcke beproefde dan zijn geluk als vertegenwoordiger in wijnen.

Op 29 januari 1904, werd hij voor Congo aangeworven in de hoedanigheid van klerk 1^{ste} klas, en geattacheerd aan het bureau der belastingen te Boma. Op 2 april 1904, werd hij benoemd tot adjunct van de ontvanger der posterijen te Leopoldstad. Hij beëindigde zijn eerste term in de Onafhankelijke Congostaat als verificateur 2^{de} klas der belastingen; in deze graad werd hij op 2 februari 1906 benoemd.

De tweede term van Joseph Van Marcke

ving aan op 23 september 1907. Hij werd voorlopig gedetacheerd bij het kantoor der belastingen te Boma. Op 11 december 1907, werd hij aangesteld om de functie van belastingontvanger te Kwesi uit te oefenen; daarbij werd hij belast met het toezicht op de grens tussen Beni en de parallel van Irumu.

Op 15 oktober 1908, werd hij tot verificateur 1^{ste} klas, en op 31 december 1909, tot belastingontvanger benoemd.

Het ministerieel besluit van 23 maart 1912 benoemde Van Marcke tot plaatsvervangend controleur der belastingen.

Na een verlofperiode, doorgebracht in Europa, keerde Joseph Van Marcke voor de derde maal naar Belgisch-Congo terug om er zijn ambt uit te oefenen in de zones van de Opper-Ituri en Kivu.

Bij ministerieel besluit van 1 april 1914 werd hij tot controleur der belastingen benoemd, en op 1 juli 1917 tot adjunct provinciaal inspecteur. In deze hoedanigheid eindigde Van Marcke's koloniale loopbaan, op 17 augustus 1917.

Hij was drager van de Dienstster met drie strepen, alsmede van de Gouden Medaille in de Koninklijke Orde van de Leeuw.

9 mei 1956.

R. Bonnaerens.

[F. D.]

Feuillet matr. n° 185. — *Arch. Min. col.*, Fonds S. P. A., n° 187. — *Vét. col.*, circ. n° 11 du 30 décembre 1941.

MARÉCHAL (*Édouard - Pierre - Joseph*), Capitaine-commandant (La Roche, 6.4.1866 — Redu, Lux., 5.1939). Fils de Pierre et de Suleau, Modeste.

Soldat au 11^e de ligne le 31 juillet 1885, puis sous-lieutenant au 10^e de ligne le 25 mars 1894, il s'engageait l'année suivante à l'État Indépendant et s'embarquait à bord du *Coomassie* à Anvers, le 6 juillet 1895. Désigné pour la zone arabe le 1^{er} août, il quitta Boma pour aller rejoindre au Tanganika Descamps et sa colonne qui portaient de Lusambo pour aller créer un poste à Mpweto, en territoire menacé par les gens de Rumliza, le redoutable esclavagiste. L'aventure n'était pas sans risque: un allié de Rumliza, Kafindo, s'opposa au passage de Descamps et de Maréchal et se retrancha dans un *boma* bien défendu. Maréchal collabora à l'attaque que Descamps déclencha contre Kafindo qui fut tué, tandis que son *boma* était pris, libérant de nombreux enfants noirs détenus en esclavage. Maréchal fut ensuite commissionné pour la zone du Maniéma. Déjà lieutenant depuis le 25 mai 1896, il fut promu capitaine le 1^{er} août 1898; il descendit peu après vers

Boma, fin de terme (22 septembre). Il fit un 2^e terme comme capitaine-commandant de 2^e classe à partir du 16 mai 1899. Désigné pour la Province Orientale, le 8 juin, puis appelé dans la zone du Kivu, il y dirigea l'érection d'un fortin avec les matériaux d'un ancien *boma* de Rumaliza. Alors déjà, il était très souffrant ; il dut, le 11 mars 1900, descendre vers Boma en vue de son retour au pays. Il regagna son Ardenne natale, y refit en partie sa santé et y vécut jusqu'en 1939. Maréchal était chevalier de l'Ordre du Lion et porteur de l'Étoile de service.

19 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 1476. — Janssens et Cateaux,
Les Belges au Congo.

MARIN (*Arthur-Charles*), Major de la Force Publique (Montignies-sur-Sambre, 29.10.1883 — Watermael, 3.12.1927). Fils de Prosper-Joseph et de Maréchal, Églantine-Désirée.

Engagé au 12^e de ligne le 2 novembre 1898, Marin fut nommé caporal le 7 du même mois et sergent le 30 avril 1901. Il prorogea son engagement jusqu'à servir sans interruption et mourut sous l'uniforme en 1927.

C'est le 30 avril 1908 qu'il fut détaché provisoirement à l'Institut Cartographique. Il venait du 3^e de ligne auquel il avait été affecté avec le grade de sous-lieutenant le 27 décembre 1907. Faux départ, car Marin reprit sa place au régiment à dater du 25 novembre 1911. Quelques mois plus tard, le 1^{er} juillet 1912, il était nommé lieutenant et deux jours après, détaché au service de la Colonie. Cette fois, il mettait le cap vers l'Afrique et allait y servir durant 16 ans. Davantage encore, pensait-il, mais la mort le surprit au cours d'un congé en Belgique.

La guerre lui avait donné l'occasion de manifester particulièrement sa valeur militaire et sa grande endurance. Il avait fait partie du contingent belge mis par le Gouvernement à la disposition du général Aymerich, officier français ayant le commandement des opérations dirigées contre le Cameroun. On se rappelle que l'intention première de la Belgique avait été de laisser le Congo en dehors du conflit. Vain espoir. Les attaques allemandes à la frontière orientale modifièrent les plans primitifs. Seules ou secondant les alliés, les troupes de la Force Publique entrèrent en action. Et c'est ainsi que Marin fut jeté à la conquête de Molundu, position située sur la N'goko, d'où les Allemands menaçaient la Basse-Sangha. Aymerich, chargé de ce secteur, avait demandé au Gouvernement belge le concours de 150 hommes, « bien pourvus en munitions et artillerie ». Le lieutenant Bal fut

envoyé d'abord et arriva devant Molundu le 2 décembre 1914, après une marche exténuante. Le 14, Marin, qui était depuis le 30 avril commandant en second lui amenait un renfort de 225 hommes. La part qu'il prit à l'affaire est soulignée par son élévation au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Ces mêmes circonstances lui valurent du reste d'être fait chevalier de l'Ordre de la Couronne le 26 mars 1915.

A cette époque, Marin était toujours en pleine action, marchant vers Lomie, le long d'une piste si mauvaise que l'ennemi la jugeait impraticable. Il se rendit compte qu'elle ne l'était pas en voyant paraître nos hommes qui le refoulèrent sur Monzo, position qui capitula le 1^{er} juin. Marin dirigea ensuite la poursuite, ralentie par les postes de résistance ennemis établis en forêt. Il la mena jusqu'à l'extrême limite du possible. Une halte fut nécessaire pour permettre aux hommes de se reprendre et d'attendre leurs approvisionnements. Elle dura de juillet à octobre 1915 dans des conditions matérielles qui touchaient à la disette. La santé des Blancs souffrit à tel point de la situation que la compagnie de Marin par exemple fut signalée comme n'ayant plus qu'un sous-officier ! Les munitions elles aussi patissaient sous l'action du climat et devenaient inutilisables.

A cette troupe exténuée, Aymerich demanda pourtant un suprême effort. Fin octobre, l'offensive reprit sur Yaunde. Le capitaine Marin assurait la défense de la ligne d'étapes de Dumu-Station vers l'avant. Par deux fois, il dut reconquérir le poste de Gele-Oundi, que les Allemands ne voulaient pas abandonner.

Yaunde tomba le 1^{er} janvier 1916, et la chute de cette position mit fin aux opérations militaires. Les compagnies belges de Marin et Bal rentrèrent au Congo après une campagne qui fut dite « essentiellement de fatigues et de privations ». Aymerich, dans un ordre du jour, félicita du reste les troupes pour leur tenue et leur succès. Parlant du contingent belge, il s'exprime en ces termes : « J'adresse aux hommes » le tribut des éloges qu'ils ont mérité par leur » bravoure au feu, par la patience et l'abnégation » dont ils ont fait preuve toute la durée de cette » longue et pénible campagne... C'est pour moi » un grand honneur d'avoir eu sous mes ordres » pendant quelques mois de si vaillantes trou- » pes ». Quant à Marin personnellement, on put dire de lui qu'il fut « une des plus belles figures coloniales », d'un loyalisme et d'un dévouement absolus, « principalement dans les moments » critiques ».

Nommé capitaine commandant le 18 décembre 1916, il resta détaché au service de la colonie (hors cadre). Le 26 septembre 1925, il fut nommé major. Son étoile continuait à monter. D'autant plus qu'à ses qualités d'ordre pro-

fessionnel, il joignait tant de générosité, de bonté simple et cordiale envers tous, qu'il était aimé tant de ses subordonnés que de ses collaborateurs, qu'ils fussent blancs ou noirs.

Sa mort consterna tous ceux qui l'avaient connu. Ses obsèques eurent lieu au milieu d'une foule d'amis ou de compagnons d'armes, bouleversés par la disparition d'un homme qu'ils estimaient et qui avait su conquérir leur cœur.

Marin était chevalier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Ordre de la Couronne, chevalier de l'Ordre de Léopold, Croix de guerre avec palme, Croix militaire, chevalier de la Légion d'honneur et Croix de guerre française, porteur de l'Étoile de service en or, de la Médaille commémorative 1914-18, de la Médaille de la Victoire, ainsi que de la Médaille des Campagnes d'Afrique.

9 juillet 1953.

Marie-Louise Comeliau.

[F. D.]

Trib. cong., 15 décembre 1927, p. 1. — *Ess. col. et marit.*, 19 janv. 1928, p. 11. — *Les Camp. col. belges*, 1914-18 (Brux., 1927-1932).

MARLE (*Hector-Florimont*), Agent commercial (Braine-le-Comte, 28.5.1861 — Bruxelles, 1.1.1906).

Son concitoyen, Gillis, venait d'installer au Congo les premiers comptoirs commerciaux belges. Marle qui occupait à ce moment une place d'employé à Braine-le-Comte, entendit parler du succès que rencontrait Gillis et lui offrit ses services en qualité d'agent. Il fut accepté et partit le 1^{er} mai 1883, souscrivant un engagement de trois ans. Adroit et perspicace, Marle vit très vite sa situation devenir plus brillante. Malheureusement, dès novembre 1884, il était obligé de rentrer au pays, sa santé se refusant à tout acclimatement. Fin 1895, il quittait Braine-le-Comte et venait se fixer à Bruxelles ; il suivit de plus près les progrès du commerce dans le nouvel État africain et décida de repartir le 30 mai 1896.

Les comptoirs commerciaux Gillis étaient devenus importants. Marle rentra dans l'organisation et parut mieux s'adapter au climat. Il ne put cependant dépasser une année de séjour. Rentré le 30 avril 1897, il dut renoncer à la vie coloniale.

4 septembre 1952.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 141.

MARMITTE (*Jules-Jean-Baptiste*), Sous-intendant (St-Josse-ten-Noode, 29.9.1868 — Schaerbeek, 29.2.1942). Fils de Jean-Baptiste et de Leemans, Anne-Marie ; époux de Corbusier, Hubertine.

Après avoir fait de bonnes études professionnelles, Marmitte servit en qualité de typographe dans une imprimerie, puis, âgé de vingt-trois ans, entra au service de l'É. I. C.

Embarqué à Anvers, le 18 mai 1891, en qualité de sous-intendant de 2^e classe, il fut mis à la disposition de la Direction de la Justice et nommé commis greffier au Tribunal de 1^{re} instance du Bas-Congo. Son esprit d'initiative et sa formation antérieure à son entrée au service de l'administration congolaise, l'amènèrent à établir à Boma la première imprimerie de l'État. Il en assura la direction.

Rentrant en congé, le 12 mai 1894, il fut attaché au contingent noir qui devait figurer à l'Exposition universelle et internationale d'Anvers de 1894.

Rembarquant le 9 septembre suivant, il poursuivit à Boma sa carrière d'intendant et s'y vit confier le commissariat de police et la prison.

Il rentra en Belgique, en octobre 1896, la santé compromise par une forte anémie. Les services qu'il avait rendus en Afrique, lui valurent un emploi à l'Exposition de l'É. I. C., en 1897 à Tervuren.

Pendant la guerre de 1914 à 1918, il fut attaché au Service des approvisionnements à Anvers.

Il mourut porteur de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion et de l'Étoile de Service.

15 février 1955.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 722.

MARMO (*Ernst*), Explorateur et naturaliste (Vienne, 13.1.1844 — Karthoum, 31.8.1883).

Major de l'armée autrichienne, Marmo s'était passionné pour la recherche scientifique et, spécialement, pour la géographie et la zoologie. Aussi avait-il entrepris, dès sa vingt-deuxième année, l'étude des régions peu connues de l'Afrique. En 1866, il s'était rendu en Abyssinie, y avait visité Fadassi dont il était, nous dit Gessi Pacha, le premier visiteur européen, tout en s'acheminant vers le pays Galla ; mais l'hostilité des indigènes l'avait empêché de poursuivre son dessein. Ses voyages cependant et, notamment, ses découvertes dans le Haut Sennaar l'avaient assez distingué déjà pour qu'en 1874 la Société géographique de Vienne lui confiât de nouvelles recherches.

A bord du *Khédive*, Marmo remonta le Nil en vue de rejoindre Gordon. Le 30 novembre 1874, à hauteur de Jebilim, il rencontra le *Talahouin*. Gessi, de l'état-major de Gordon se trouvait à bord. Les deux hommes s'entretin-

rent longuement de ce qu'ils avaient à cœur et nouèrent aussitôt une indéfectible amitié bien qu'ils ne dussent plus se revoir avant 1881.

Ayant rejoint Gordon à Lado, Marno aperçut très vite que son chef prisait peu les voyages d'études et qu'il ne ferait rien pour lui donner l'occasion d'en faire. A diverses reprises, le gouverneur de l'Équatoria avait même enjoint par circulaire aux consuls établis dans les divers postes de sa Province, d'interdire le port des armes aux membres d'expéditions scientifiques qui se présenteraient, ce qui équivalait à leur interdire le parcours d'un territoire à tous points de vue hostile. Ne se sentant pas soutenu par Gordon, Marno se tourna vers l'Association internationale africaine et lui offrit ses services.

En 1877, Marno fut invité par l'A. I. A. à se joindre à la première expédition organisée par elle au départ de la côte orientale en continent africain. Il rejoignit donc à Ostende les membres belges de cette expédition : Crespel, Cambier et Maes, gagna avec eux, le 15 octobre, le port de Southampton, le quitta pour le Cap et la baie de Delagoa.

Aussitôt débarqués, tandis que Crespel et Maes s'activaient à recruter le personnel indigène de l'expédition, Cambier et Marno se rendirent à Sadani, sur la côte orientale du continent, et s'engagèrent même sur la route de Mpwapwa par où l'on comptait rejoindre la région des grands lacs du centre africain, en usant, pour le transport du matériel, de chariots et de bœufs de trait. Malheureusement, dès les premiers jours de janvier 1878, Maes et Crespel succombaient au climat en quelques jours et, tandis que Cambier réclamait à Bruxelles de nouveaux collaborateurs, Marno découragé reprit le chemin de Karthoum. Il s'y mit au service des autorités attachées à la conquête et à la première organisation du Soudan et fut, dans la suite, nommé vice-gouverneur de la province de Glabat.

En décembre 1878, il s'occupe de l'ouverture du fleuve Bahr el Abiad.

En 1880, il est chargé d'une mission contre les esclavagistes à Fachoda.

En 1881, apprenant que son ami Gessi Pacha, revenant d'une invraisemblable randonnée à travers le Bahr-el-Ghazal, visait à rentrer en Égypte, Marno se porta, sur le *Bordeen*, à sa rencontre. Il le rejoignit en plein fleuve à bord d'une barque de fortune, le *Safia*. La rencontre des deux hommes également épuisés fut des plus émouvantes. Marno d'ailleurs qui était le moins mal en point, soigna Gessi comme eût fait une mère.

Deux ans après, Marno s'éteignait à Karthoum le 31 août 1883, cependant que le général

Hicks, devenu le grand chef militaire du Soudan, était aux prises avec les forces de plus en plus menaçantes du Madhi.

11 novembre 1952.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

A. Maes, *Reis naar Midden-Afrika*, Leuven, Peeters-Reulens, 1879, pp. 26, 27, 46, 147. — Ch. de Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, Brux., P. Maes, 1887, I, pp. 10, 15. — J. Becker, *La Vie en Afrique*, Brux., Lebegue, 1887, I, p. 403. — Romolo Gessi-Pacha, *Seven Years in Soudan*, London, Sampson Low, Marston et Cy, 1892, pp. 93, 94, 148, 156-157, 163-165, 176, 406, 407. — A. Chapaux, *Le Congo*, Brux., Rosez, 1894, pp. 18-20. — *Le Congo illustré*, Brux., 1894, p. 99. — D. Boulger, *The Congo State*, London, Thacker, 1898, pp. 20-21. — Fr. Masoin, *Histoire de l'E. I. C.*, Namur, Picard, 1913, I, p. 223; II, p. 227. — H. Depester, *Les Pionniers belges au Congo*, Tamines, Duculot, 1927, p. 40. — Ligue du Souvenir Congolais, *A nos Héros morts pour la Civ.*, 1876-1898, Brux., 1931, p. 46. — *Dépêche col. et marit.*, 8.1.1938, p. 3. Cf. aussi les notices Crespel, Cambier et Maes, in *Biogr. col. Belge*, I. R. C. B., III, col. 171, III, col. 116 et III, col. 578. — *Petermann's Mitteilungen*, 1871-1876, 1877, pp. 396 et 377, 1878, 1879. — E. Banning, *L'Afrique et la Conférence géographique*, 1878, p. 29. — H. Schiffers, *Wilder Erdeil Afrika*, p. 70. — E. de Laveleye, *L'Afrique centrale*, 1878, pp. 182-183. — H. de Bizemont, *Les grandes entreprises géographiques*, vol. I, Afrique, p. 59 et suiv. — R. Hill, *A biographical dictionary of the anglo-egyptian sudan*, Oxford, 1951, p. 232 (Biblioth. royale Bruxelles). — R. Gessi, *Sette anni nel Sudan egiziano*, Milan, 1891, pp. 108, 183 et 438 (Biblioth. Univ. Louvain). — L. Messedaglia, *Uomini d'Africa*, Bologna, 1935, p. 104 (Biblioth. Univ. Louvain).

MARTENS (Charles-Louis en religion Frère Marcel-Charles), Directeur d'école (Bellem, 27.4.1866 — Tumba, 16.7.1933).

Après la conflagration mondiale 1914-18, le Frère Marchel-Charles, provincial de sa Congrégation pour le nord de la Belgique, vint faire une visite extraordinaire au Congo, comme délégué du Supérieur général, pour étudier la situation scolaire.

Il se rendit compte de la nécessité de donner une impulsion nouvelle à l'enseignement de la jeunesse congolaise. Aussi, en 1921, il se rembarqua à titre définitif en qualité de visiteur provincial.

A son initiative, le Gouvernement fit ouvrir à Boma une école de « candidats-commis », afin de préparer à l'administration des auxiliaires de couleur qualifiés. Bientôt la Colonie scolaire prit un nouvel essor.

De même il s'attacha à créer et à développer l'enseignement professionnel à Léopoldville.

Là ne se borna pas son activité. Il fallait doter, au plus tôt, de moniteurs, les écoles primaires officielles et les écoles centrales et rurales des missions. Ainsi se créa dès 1921, sur la demande de M^{gr} Heintz, préfet apostolique, une école normale, où les élèves moniteurs reçurent une formation pédagogique suffisante

pour s'adonner avec fruit à l'enseignement primaire, fort déficient à cette époque.

Il encouragea un groupe de Frères à s'adonner à la composition de manuels scolaires, méthodiques et adaptés aux différents degrés de l'enseignement, aussi bien en langue indigène qu'en français.

Bientôt, l'école normale de Tumba devint un centre pédagogique renommé qui attira nombre de visiteurs de marque : ministres, gouverneurs et autres personnalités.

Pour donner plus de poids à la fonction de moniteur, il demanda au Gouvernement général, dès 1924, de déléguer un représentant officiel aux examens de sortie et de reconnaître le diplôme d'école normale. Ce fut la première de ce genre à délivrer des diplômes officiels.

Bientôt on élargit le programme et les années normales sont portées de 3 à 4 ans.

En 1926, le Frère Marcel-Charles dut revenir dans la mère-patrie pour restaurer sa santé. Il nous revint en 1927, comme directeur d'un juvénat congolais, afin de préparer de jeunes aspirants et religieux scolastiques indigènes à la noble tâche de civilisation chrétienne de la colonie.

Le 1^{er} novembre, le Pape l'honora de la médaille *Bene merenti*, pour son zèle et son infatigable dévouement.

Les durs labeurs auxquels il s'était astreint avaient usé son tempérament vigoureux. En 1933 il eut une faiblesse du cœur, accompagnée de symptômes inquiétants. Des instances lui sont faites pour lui faire accepter de rentrer en Belgique. Mais son vif désir était de mourir à Tumba, son dernier champ d'action.

Aussi s'éteignit-il paisiblement le 16 juillet de la même année.

Belle et grande figure de pionnier de l'enseignement au Congo belge.

[A. E.] 28 juin 1954.
J. Tondeur.

MARTIN (*Paul-Joseph-Alphonse*), Pharmacien provincial (Ixelles, 3.10.1883 — Élisabethville, 25.8.1931). Fils de Victor-Joseph et de Verstraete, Marie-Laure.

Sorti de l'Université de Bruxelles avec le diplôme de pharmacien et de docteur en sciences, il s'établit comme pharmacien à Bruxelles de 1908 à 1914. Participant comme volontaire à la guerre de 1914, il fut engagé au service de santé le 6 janvier 1915 et obtint en juillet de cette année le grade d'officier auxiliaire. Après l'armistice, il reprit son officine, de 1920 à 1923. Il offrit alors ses services à la Colonie qui l'admit comme pharmacien de 1^{re} classe. Il s'embarqua à Anvers le 10 juillet 1923 et fut affecté à la province du Congo-Kasai. Il fut

nommé, le 6 février 1924, capitaine de la Force Publique. Il eut à diriger le poste pharmaceutique provincial de Léopoldville, et à exercer les fonctions de pharmacien du district urbain. Son contrat achevé, il alla s'embarquer à Boma le 4 août à destination d'Anvers.

Il repartit le 25 janvier 1927, et fut désigné à nouveau pour la province du Congo-Kasai, au service provincial de l'Hygiène à Léopoldville. Il rentra en Belgique le 28 février 1930 et repartit pour la troisième fois le 10 septembre suivant. Il ne fit cette fois qu'un séjour d'un an et mourut à Élisabethville le 25 août 1931.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre de la Couronne, de l'Ordre royal du Lion, avait la Croix de guerre, la Médaille de la Victoire, etc.

[A. E.] 14 janvier 1952.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 30 sept. 1931 ; 30 oct. 1931.

MARTINI (*Jens-Anders-Christian-Jørgensen*), Capitaine de steamer (Frederiksvaern, Norv., 25.7.1848 — Copenhague, R. I.). Fils de Søren et de Ronacher, Élisabeth.

Après de bonnes études au collège de Christiania (Oslo), il s'engagea comme mousse le 2 janvier 1861 dans la marine marchande norvégienne, gravit avec patience et ténacité tous les échelons de la hiérarchie, subit avec succès l'examen de capitaine au long cours, le 4 mars 1868, partit pour le Danemark où il subit un nouvel examen de capitaine le 23 février 1875 et fut dès lors attaché à la C^{ie} *Det Forende Dampskibs Selskab*, jusqu'à son engagement à l'État Indépendant du Congo, en qualité de capitaine de steamer de 3^e classe, en septembre 1886. Il s'embarqua à Anvers sur le *Baltimore*, le 29 septembre, à destination de Lisbonne où il monta sur l'*Angola*, le 6 octobre, pour gagner Banana le 28. Il fut commissionné pour la marine du Haut-Congo et partit pour Léopoldville le 4 novembre. Mis en rapport avec Vangèle, il l'accompagna sur l'*Henry Reed* dans l'exploration de la Lopori. En 1887, avec le capitaine Shagerström, il aida au transport des membres de l'expédition Stanley au secours d'Emin Pacha et conduisit aux Falls Tippo-Tip et ses gens que Stanley avait emmenés avec lui depuis la côte orientale d'Afrique.

Revenu à Léopoldville, Martini fut désigné le 1^{er} janvier 1888 pour le transport du *Stanley*, sous les ordres de Valcke. Il accompagna Delcommune au lac Léopold II et à la Mfimi. A son retour, nommé capitaine de steamer de 2^e classe le 27 octobre 1888, il fut commissionné le 5 mars 1889, comme capitaine du *Roi des Belges* de la Société anonyme pour le Commerce et

l'Industrie du Haut-Congo et attaché à l'expédition de reconnaissance de l'Itimbiri, de la Lulonga et du Ruki entreprise par Delcommune qu'il accompagna ensuite aux Falls.

Son terme achevé, il quitta Léopoldville à destination de Boma le 13 août pour aller s'y embarquer sur l'*Alexandre Woerman* le 18 août.

Reparti de Liverpool à bord du *Matadi* le 16 avril 1890, Martini débarqua à Boma le 5 juin, fut commissionné pour le Haut-Congo le 10, arriva à Léopoldville le 4 juillet et fut détaché au poste de Kinshasa, le 1^{er} octobre. Les déficiences de sa santé le forcèrent à suspendre son activité en août 1891, à descendre à Boma le 20 octobre et à s'embarquer à bord du *Lulu Bohlen* le 15 janvier 1892 pour venir se soigner en Europe. Il s'installa à Copenhague. Un de ses amis et compatriotes, Schönberg, qui prit part, lui aussi, à plusieurs grandes expéditions au Congo, fut son collaborateur dans l'ouvrage intitulé *To danske Kongo farere (Deux Danois au Congo)* publié à Copenhague en 1891.

Martini était porteur de l'Étoile de service.

8 avril 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 353. — Janssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, Gyldenalske Boghandel, 1902-1905, pp. 20, 188, 189, 191, 199, 380 à 382, 422, 497, 602. — G. D. Périer, *Petite histoire des Lettres col. de Belg.*, Brux., 1942, p. 86.

MASSMANN (*Leontius*), Missionnaire des Prêtres du Sacré-Cœur (Liesenich, Allemagne, 1874 — Leichlingen, Allemagne, 11.11.1918).

Ses humanités achevées à l'École apostolique de Sittard, en Hollande, il entreprit ses études de philosophie et de théologie à Luxembourg. Quand il fut prêtre, il fut autorisé à se vouer aux missions congolaises, le 15 octobre 1903, et chargé, l'année suivante, de fonder avec le R. P. Wulfers, le poste d'Avakubi, puis, cette fondation assurée, les missions de Panga et de La Romée. Mais, après six années d'actif apostolat, le religieux, malade, se vit obligé de rentrer définitivement en Allemagne où il consacrerait les neuf dernières années de sa vie à écrire des récits missionnaires destinés à la jeunesse. Il obtint, dans ce genre littéraire spécial, la même réputation qu'avait atteinte le R. P. Spielmann de la C^{ie} de Jésus.

Voici les titres de quelques-unes de ses publications signées : en allemand : *Blumen der Wildnis*, Aachen, Xaverius Verlag, 1920 ; *Dunkle Schatten in Zentralafrika*, Aachen, Xaverius Verlag, 1920 et *An der Ufer des Ituri*, Aachen, Xaverius Verlag, 1920, les trois ouvrages parus dans la collection *Bereitet den Weg*,

des Prêtres du S. C. de Krefeld ; en langue indigène : *Kitabu cha Wakristu*, en coll. avec Goffiné, Averbode, 1913, et *Matendo ya Rosari*, Gladbach, B. Kühlen 1911 ; en français : *Un voyage d'Avakubi à Nepoko*, in : *Bull. Miss. Falls*, 1905. I. 6-13 ; etc).

8 novembre 1952.

Marthe Coosemans.

Almanach du Congo, 1904, p. 22 ; 1905, p. 17. — *Règne du Sacré-Cœur* (Central Afrika), 1905, n° 1, pp. 6, 12 ; n° 2, p. 13. — *Règne du S.-C. Louvain*, 1908, pp. 133, 135 ; 1909, p. 51 ; 1914, pp. 25, 147. — *Bull. des Falls*, 1925, p. 51. — *Reich Herzes Jesus*, 1903, p. 351 ; 1904, p. 347 ; 1905, pp. 118, 274, 279 ; 1907, pp. 505, 513 ; 1909, pp. 36, 80, 130, 171, 192, 216, 223, 268, 312, 336 ; 1910, pp. 231, 421, 468, 583 ; 1911, pp. 33, 177, 277 ; 1913, pp. 318, 371, 516, 1914, p. 129 ; 1915, pp. 40, 77, 133, 178, 265 ; 1919 ; pp. 53, 186 ; 1920, p. 92 ; 1921, p. 40 ; 1922, p. 153. Note du R. P. Pauly, procureur des missions, à l'auteur, en septembre 1952.

MASSON (*Fulgence-Paul-Benoît*), Avocat, homme politique et ministre d'État (Dour, 16.2. 1854 — Mons, 24.1.1942).

Avocat, professeur à l'École normale de l'État à Mons, il entra dans la vie politique dès le 24 mai 1882, en se faisant élire conseiller provincial par le corps électoral du canton où il avait vu le jour. Mais, dès 1885, le chef-lieu du Hainaut, où il pratiquait le barreau et sera honoré du bâtonnat, fit appel à son dévouement : il deviendra conseiller communal le 3 janvier 1885, échevin de l'instruction publique le 24 janvier 1888, échevin des finances en 1912. — Le 29 mai 1904, le corps électoral de l'arrondissement de Mons l'envoie siéger à la chambre des représentants sur les bancs de la gauche libérale et il ne renoncera à son siège qu'en 1925, après avoir été ministre de la guerre en 1918 (21 novembre) et ministre de la justice en 1921 (16 décembre). Il fut alors nommé ministre d'État.

Comme parlementaire, Fulgence Masson fut mêlé aux tractations qui amenèrent la reprise du Congo par la Belgique et en déterminèrent les conditions. Il prit notamment la parole aux séances de la Chambre des 18 juillet et 20 août 1908, au nom de ses amis politiques Boël, Mechelynck, Mullendorf, Persoons et Vande Walle, qui étaient tous partisans de l'annexion, la sachant inéluctable et même souhaitable, mais repoussaient la plupart des conditions auxquelles le traité sous examen la soumettait. Ainsi répudiait-il notamment la constitution d'un fonds de 50 millions de francs à allouer au Roi prévue à l'acte additionnel du Traité. Masson et ses amis votèrent l'ensemble du projet de loi mais s'abstinrent d'en voter l'acte additionnel.

Retiré de la vie politique en mai 1925, Masson

continua son concours à nombre d'œuvres sociales et patriotiques dont il présidait le comité.

Il avait écrit en collaboration avec Williquet, greffier provincial du Hainaut, un Précis de droit constitutionnel belge.

Il était à sa mort porteur de nombreux Ordres belges et étrangers, et, en outre, de la Médaille des prisonniers politiques, ayant fait l'objet de mesures d'immobilisation et de contrainte à l'inaction de la part de l'occupant en 1914-1918.

24 avril 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., Brux., 1908, pp. 417, 481. — Van Iseghem, A., *Les étapes de l'annexion du Congo*, Brux., Off. de Publ., 1932, p. 84. — De Seyn, E., *Dict. Biogr. des Sc. Lettres et Arts de Belgique*, Brux., L'avenir, 1935-37, II, p. 726. Note du greffe de la Chambre des représentants à l'auteur, avril 1953.

MASSY (Fernand), Commandant (Ath, 23.4.1890 — Ormeignies, 19.1.1936). Fils de Gaston-Désiré et de Delaunoy, Philippine-Marie.

Massy était volontaire de carrière, engagé au 2^e régiment de chasseurs à pied (26 septembre 1906). Le 1^{er} avril 1913, il fut mis en congé illimité, avec le grade de sergent fourrier (8 janvier 1912). L'année suivante, c'était la guerre ! Massy reprit sa place sous les armes le 1^{er} août 1914. Nommé adjudant le 1^{er} mars 1915, il fut commissionné en qualité d'officier auxiliaire d'infanterie pour la durée de la guerre le 18 avril 1915 et désigné pour le 2^e régiment de chasseurs à pied.

En 1916, l'appel du Roi pour le service d'Afrique fut connu dans les tranchées : Massy s'inscrivit et partit pour le Congo le 22 juin 1916. Il participa notamment à l'occupation du Ruanda-Urundi et, lieutenant de la Force Publique depuis le 1^{er} janvier 1917, commanda la compagnie d'infanterie de l'Urundi. Il rentra en Europe le 6 août 1920.

Son deuxième départ date du 28 janvier 1921. Embarquement à Southampton avec le grade de capitaine (1^{er} octobre 1920). Durant ce nouveau terme, il fut affecté au bataillon en service territorial du groupement provincial du Katanga. Il quitta le territoire de la colonie le 29 mars 1924.

Durant son troisième terme (13 octobre 1924-26 octobre 1927) il fut attaché au IX^e bataillon, puis commanda successivement le D. I. du centre d'instruction d'Irebu, la compagnie en service territorial de la Lulonga, puis du Bangala, et enfin la 1^{re} compagnie du IX^e bataillon.

Il demanda à être remis à la disposition du ministère de la Défense nationale à dater du 21

novembre 1927 et fut autorisé à bénéficier à partir du 1^{er} janvier 1929 du congé de deux ans et demi prévu par A. R. du 18 décembre 1925. Pensionné le 1^{er} janvier 1931, il passa sur sa demande dans le cadre de réserve et fut nommé capitaine-commandant le 31 mars 1933.

Le commandant Massy était porteur de huit chevrons de front et invalide de guerre. Titulaire de la Croix de guerre avec palme, il était officier de l'Ordre de la Couronne, chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre royal du Lion, et porteur de la Médaille commémorative d'argent des campagnes d'Afrique, de la Médaille de l'Yser, de l'Étoile de service, Médaille de la Victoire, commémorative de la guerre 1914/18 et du Centenaire.

24 juillet 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comeliau.

Trib. cong., 30 janv. 1936, p. 2.

MELDERT (VAN) (*Albert-Jules-Théodore*), Commissaire de district (Gand, 16.9.1872 — Namur, 5.1.1939). Fils de Liévin-François et de Colens, Léonie.

Engagé au 2^e régiment des guides, à l'âge de dix-neuf ans, il réussit l'examen d'accession au grade de sous-lieutenant en septembre 1900 et passe au 4^e régiment de lanciers. Peu avant la reprise du Congo par la Belgique, il entre au service de l'État Indépendant et s'embarque pour l'Afrique en qualité de chef de secteur de 2^e classe. Le 4 février 1908, il arrive à Boma et se voit désigné pour la Province Orientale. Affecté à la zone de Ponthierville, il est élevé, deux mois plus tard, à la première classe de son grade et rentre en Belgique à l'expiration de son premier terme de trois ans, en février 1911. Au mois d'août suivant, il repart pour un deuxième séjour, qu'il passe encore dans la Province Orientale. Le 17 mai 1912, il est nommé administrateur territorial de 1^{re} classe et administrateur territorial principal le 19 février 1914. Il revient en Europe au mois de mai, un peu avant le déclenchement de la première guerre mondiale. Commandant d'unité en août 1914, il suit le repli de l'armée sur l'Yser et le gouvernement du Havre l'envoie au Congo en septembre 1915, pour y remplir les fonctions de commissaire de district. Après une carrière de douze années, il quitte l'Afrique en août 1920 et rentre en Belgique où il reprend du service dans l'armée métropolitaine et accède au grade de major. Retraité avec le grade de lieutenant-colonel, il s'éteint à Namur le 5 janvier 1939.

Les éminents services qu'il a rendus à la Colonie lui ont valu l'Étoile de service en or et la rosette d'officier de l'Ordre royal du Lion. Il est également officier de l'Ordre de la Cou-

ronne, chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme et titulaire de la Croix de guerre avec palme et de la Médaille militaire.

[R. C.]

30 novembre 1951.
A. Lacroix.

Reg. matr. n° 5886. — *Bull. de l'ass. des Vét. col.*, février 1939, p. 13. — *Trib. cong.*, 15 janvier 1939, p. 1.

MÉLIS (*Léopold-Pierre-Antoine-Martin*), Général-médecin (Westcapelle, 3.4.1853 — Schaerbeek, 27.1.1932). Fils de Pierre-Martin et de Vanhoorenbeke, Sophie.

Élève-médecin à l'Hôpital de Gand (23 septembre 1871), Mélis s'engagea au service de l'armée pour une durée de huit ans le 19 octobre 1874. Il fut successivement attaché à l'hôpital de Bruxelles comme médecin de bataillon de 2^e classe au 12^e de ligne, puis au 11^e et enfin au 1^{er} régiment des guides. Tout en continuant son service au régiment, il fut attaché à la Maison de S. A. R. le comte de Flandre le 4 juin 1891, puis mis à la disposition de S. A. R. le prince Albert de Belgique le 14 février 1898.

Il fut, du 6 février 1902 au 30 juin 1903, attaché à l'hôpital militaire de Bruxelles auquel on a depuis donné son nom. En 1903, il fut détaché à l'Inspection du service de santé, avant de passer à l'Inspection générale de ce service (26 juin 1904).

Dès 1906, il fut le conseiller du roi Léopold II pour les questions intéressant le service médical de l'É. I. C.

Ultérieurement, il fut chargé en même temps que les docteurs Hennaux et Van Campenhout de la visite médicale des agents, partant au Congo pour le ministère des Colonies.

Lors de l'accession au trône du prince Albert, succédant au roi Léopold II, il fut attaché à la maison militaire du nouveau souverain (25 janvier 1910) et poursuivit sa carrière comme inspecteur général du service de santé, assimilé aux lieutenants généraux (26 juin 1914). Durant la guerre, il dirigea les services de santé de l'armée avec grande distinction, ce qui lui valut sa promotion au grade de commandeur de l'Ordre de Léopold, avec la citation suivante: « Pour l'activité, le dévouement et la compétence » dont il a fait preuve dans l'exercice de ses hautes fonctions. A, dans les circonstances. » les plus difficiles, dirigé les services de santé de l'armée avec la plus grande autorité et l'a animé d'un remarquable esprit d'initiative » et de progrès ». Une citation en termes équivalents, soulignait sa nomination comme grand-croix de l'Ordre de la Couronne.

Depuis le 16 décembre 1909, le docteur Mélis était membre du comité de la Villa coloniale de Watermael.

En sa qualité d'attaché à la Maison du Comte de Flandre, il eut aussi à donner ses soins au prince Baudouin durant la brève maladie qui devait l'emporter le 23 janvier 1891. En 1902, il fut conseiller du Cercle africain.

Porteur de huit chevrons de front et de la Croix de Guerre, il était également commandeur de la Légion d'Honneur, Croix civique de 2^e classe (épidémies), officier de l'Ordre de la Couronne d'Italie, Croix d'honneur de l'Ordre princier de Hohenzollern, chevalier de 1^{re} classe du Mérite de Bavière et de l'Ordre d'Albert le Valeureux, etc...

[L. H.]

25 juin 1953.
Marie-Louise Comelieu.

Ann. de l'É. I. C., 1906, p. 39. — *Arch. contemp.*, syst. Keesing, Bruxelles, 1951. — Pierre Daye, *Léopold II*, Paris, 1934, pp. 354, 356.

MELSEN (*Albert*), Ancien directeur de l'Abir (Eprave, 8.6.1868 — Uccle, 20.11.1935).

Admis après examen en qualité de commis de l'État Indépendant du Congo en 1892, Melsen accepta la proposition qui lui fut faite d'entrer comme agent réceptionnaire à l'Abir (Anglo Belgian India Rubber), société nouvellement constituée et qui se trouvait en pleine période de recrutement. Il s'embarqua avec les fondateurs, le 6 décembre. A l'arrivée (15 janvier 1893), sa première désignation fut Basankusu. Mais le poste était alors en pleine effervescence: Peters et Termolle, les deux résidents, venaient d'être assassinés par les indigènes. Le moment semblait mal choisi pour y ouvrir une factorerie, ceci sous-entendant des travaux préalables de construction.

Melsen demeura un an à Léopoldville, en qualité d'agent réceptionnaire, Placé sous les ordres de Costermans, commissaire de district, il s'occupa également du service des transports du Gouvernement.

Cette période d'adaptation révolue, Melsen regagna Basankusu où il eut à remplir toutes les fonctions incombant pour lors aux pionniers. Il était à la fois gérant de la factorerie et secrétaire de la direction, s'occupant aussi bien du défrichement que de la police, de la récolte du caoutchouc que des constructions et de la plantation de caféiers.

Après un congé en Europe qui se situe entre le 25 janvier et le 7 juillet 1896, Melsen reprit au même poste les mêmes fonctions. Sa gestion fut marquée par une grande extension des cultures, ainsi que par le développement de l'élevage petit et grand. La disparition progressive du pisé remplacé dans les constructions par des briques cuites trahissait une réussite lente et sûre.

C'est encore à Basankusu que Melsen revint

à l'issue d'un deuxième congé en Belgique (17 juin 1899-15 avril 1900). Il était cette fois directeur de l'Abir et semble s'être surtout attaché à cette époque à l'implantation d'une nouvelle essence caoutchoutière, dont les graines provenaient de la Mongala et qui fournirent rapidement un produit de qualité supérieure.

Le 20 avril 1902, Melsen rentra définitivement au pays. Dix années passées au Congo des temps héroïques n'avaient en rien diminué son activité. Fuyant l'inaction, il reprit en Belgique une exploitation industrielle à laquelle il se consacra avec l'ardeur qu'il mettait en toute chose.

Son passé colonial n'avait pas davantage épuisé les ressources de son cœur et de sa grande bonté. Sa générosité inlassable et discrète était connue de tous ses camarades et spécialement des orphelins en détresse qui trouvaient un père en lui. Il n'avait qu'une crainte : c'est que l'on fit autour de gestes qu'il estimait naturels la moindre publicité.

Chevalier de l'Ordre de Léopold II, Médaille des Vétérans coloniaux.

11 mai 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comeliau.

Bull. de l'Ass. des Vét. col., juin 1932. — *Id.*, déc. 1935, p. 11. — *Trib. cong.*, 23 oct. 1902, p. 5. — *Id.*, 30 nov. 1935, p. 2.

MENTE (*François-Emile*), Chef de poste et agent d'administration (Bruxelles, 29.11.1879 — Gand, 7.6.1938). Fils de Charles et de Barbé, Anne.

Élève de l'École des Pupilles du 5 octobre 1891 au 12 août 1895, Mente servit comme volontaire au régiment des Carabiniers jusqu'au 28 mars 1903. Envoyé en congé illimité avec le grade de sergent-major, il fut engagé peu après par le Comité Spécial du Katanga. Parti d'Anvers le 13 août à bord du *Philippeville*, il arriva à Boma le 9 septembre 1903. Désigné pour le camp militaire de Lukonzolwa, il fut chargé de l'instruction des recrues du Corps de Police du C. S. K.

En 1904, Mente participa aux essais de domestication de zèbres, puis, à la fin de l'année, fut attaché au secteur du Haut-Luapula. Chef de poste à Lukafu (avril 1905) puis au poste-frontière de Kalonga, il fut très bien noté par ses chefs, Verhulst et Gheur, qui louaient son activité, son zèle et l'autorité morale qu'il avait acquise sur les indigènes.

Satisfait de ses services, le commandant Tonneau, représentant du C. S. K., lui délivra, le 13 juillet 1906, une commission provisoire de sous-lieutenant du Corps de Police. Malheureusement, un mois plus tard, alors qu'il conduisait à Lukafu les hommes de la garnison de

Kalonga, il dut intervenir pour réprimer des troubles graves au sein de sa troupe. Beaucoup de soldats, au départ de Kalonga, avaient voulu emmener leurs concubines. Mente s'y opposa formellement. Le clairon Tiapoti, qui refusait d'obtempérer aux ordres de son officier, dut être maîtrisé et emmené de force. En cours de route, il excita tant et si bien ses compagnons que Mente, craignant une sédition, tira sur le perturbateur et le tua.

Cette grave affaire fut soumise au Procureur d'État. Mente, dont le terme s'achevait le 17 octobre 1906, dut se rendre à Boma pour y être entendu. Il ne fut cependant décerné contre lui ni mandat d'arrêt ni ordonnance de mise en détention préventive. Le 26 juin 1907, le Conseil de Guerre de Boma le déclara irresponsable des actes mis à sa charge, en raison de l'état physique et mental où il se trouvait à l'époque des faits, et le renvoya des fins des poursuites judiciaires.

Après avoir vainement tenté de se faire réengager par le C. S. K., il fit encore deux termes au Katanga comme agent d'administration à la Compagnie du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga : du 24 août 1910 au 30 juin 1913 et du 18 février au 8 septembre 1914.

Il dut quitter l'Afrique pour raison de santé et, dès juin 1915, s'établit comme commerçant à Ixelles. Il mourut à Gand le 7 juin 1938. Le 13 octobre 1930, il avait reçu la Médaille commémorative du Congo.

25 juillet 1956.

M. Walraet.

Les Vét. col., juillet 1938, p. 15. — Arch. C. S. K. et de la Compagnie du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga.

MIDDELFART (*Gustave-Adolphe*), Ingénieur agricole et docteur en droit (Oslo, 12.10.1873 — Kasamba, Lomami, territoire Mutombo-Mukulu, 9.7.1944). Fils de Peter-Albert et de Solberg, Madeleine.

Inscrit à la Faculté de droit de l'Université royale frédéricienne de Christiania (Oslo), il y obtint le diplôme de docteur avec distinction. Il se consacra cependant par prédilection aux études agricoles et obtint un diplôme d'ingénieur agricole. Muni d'excellentes références, il se présenta à l'Union Minière du Haut-Katanga qui l'admit en 1914 comme agent d'administration. Après la guerre 1914-1918, il entra au service de la Forminière, partit le 28 avril 1923 pour le Katanga, chargé d'achat de bétail en Rhodésie et de l'acheminement des bêtes jusqu'au Haut-Katanga où la Forminière installait une vaste station d'élevage. S'adjoignant un autre Européen, le belge Carlier, vétérinaire, Middelfart s'aboucha avec un certain M. Smith,

Sud-Africain, résidant à Élisabethville, promoteur de l'élevage sur le plateau des Bianos et fournisseur de viande de boucherie à la capitale du Katanga. Middelfart et ses deux compagnons se rendirent en Rhodésie du Nord-Ouest où ils achetèrent pour la Forminière 1883 vaches, 333 veaux, 50 taureaux dans la région de la Kafue, un affluent du Zambèze. Ils acheminèrent le troupeau par rail jusqu'au plateau des Bianos, à 160 km au sud de Bukama. Le 3 août 1923, après un court repos, la caravane, Middelfart en tête, Smith, ses trois fils et Carlier flanquant la colonne des 200 Noirs préposés à la surveillance du troupeau, traversa le plateau, descendit vers le Lualaba, passa le fleuve à gué et, à la moyenne de 10 km par jour, à travers savanes boisées, plaines brûlées et desséchées, marais à sec, avec des arrêts pour dresser de ci-de-là un kraal d'étape, l'entreprise arriva à destination avec un effectif à peu près complet, une vache ayant été emportée par un lion et un bœuf s'étant noyé en route.

Middelfart allait pouvoir se consacrer au plein développement de la belle entreprise pour le succès de laquelle il avait déjà surmonté de si grandes difficultés, lorsque, le 9 juillet 1924, au cours d'une partie de chasse, il fut tué par un éléphant.

[J. J.]

8 mars 1955.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 15 sept. 1924, 1 ; 30 oct. 1924, 1. — Chalux, *Un an au Congo belge*, Brux., 1925, 298-300. — *Note de l'Union Minière du Haut-Katanga*, 5 février et 3 mars 1955. — *Note de la Forminière*, 7 février 1955.

MINNE (*Camille*), Colon (Mouscron, 1.8.1873 — Élisabethville, 27.2.1936). Fils de François et de Herman, Sophie.

Minne arriva au Congo en 1911 et se fixa au Katanga, dont la capitale n'était encore à cette époque que la plus modeste des agglomérations. Il fut du reste le premier mayor de la commune libre d'Élisabethville, transplantant ainsi joyeusement en Afrique les traditions du pays.

Minne fut également l'un des membres fondateurs de l'Association des Colons belges du Katanga, dont en 1921, il assumait même la présidence à titre intérimaire.

Il mourut le 27 février 1936 à Élisabethville où il comptait une vingtaine d'années de séjour effectif.

1^{er} août 1952.
[A. E.] Marie-Louise Comelieu.

Trib. cong., 15 avr. 36, p. 2 ; 30 avr. 36, p. 2.

MINNE (*Léopold-Joseph*), Chef de contrôle de la C. C. F. C. (Keumie, Namur, 19.6.1861 —

Schaerbeek, 23.8.1915). Fils de Jean-Joseph-Louis et de Servais, Lucine-Joseph ; époux de Muller, Françoise.

Chef de gare aux chemins de fer belges, il fut engagé par la Compagnie du chemin de fer du Congo en qualité de chef de bureau. Parti d'Anvers le 6 octobre 1894, il fut assigné à Matadi et y resta en fonction jusqu'au 2 janvier 1897. Il entra en Belgique *via* Bordeaux le 25 janvier 1897 et repartit d'Anvers le 6 juin suivant, en qualité de chef de contrôle. Ce second terme s'acheva le 22 septembre 1898. Il mourut en Belgique.

6 mai 1954.
[A. E.] Marthe Coosemans.

Note adressée à l'auteur par l'Otraco, en date du 4 mai 1954.

MIOMANDRE (de) (*Charles-Louis-Joseph*), Ingénieur-directeur au Comité Spécial du Katanga (Ixelles, 19.1.1882 — Bruxelles, 31.1.1940). Fils de Charles et de Docteur, Anne-Josèphe.

Charles de Miomandre, après des études à l'Athénée de Liège, entre à l'Université de cette ville et en sort, le 7 décembre 1912, avec le diplôme d'ingénieur civil des mines. La nécessité d'assurer son existence l'avait obligé à interrompre ses études à différentes reprises et à donner des leçons particulières.

Le 27 mai 1913, il est engagé dans les services d'Afrique du Comité Spécial du Katanga. A partir de ce moment, il devait accomplir pour cet important organisme administratif six termes successifs, totalisant près de 14 années de présence en Afrique. Dans le Service des Mines, auquel il était attaché, il accomplit de nombreuses missions d'inspection et de contrôle. Le 2 février 1923, il parvint au grade de chef de service et, le 1^{er} juillet 1928, à celui de directeur. A partir du 25 mai 1929, il est mis à la disposition des services centraux à Bruxelles puis, le 14 août suivant, admis à faire valoir ses droits à la retraite dans les conditions les plus honorables, le climat du Katanga, qu'il avait toujours supporté difficilement, se trouvant être la principale cause de cette brusque terminaison de sa carrière coloniale.

Au cours des années suivantes, il fit cependant encore deux courts voyages en Afrique pour des groupes étrangers au Comité Spécial, le premier pour étudier les possibilités d'emploi des calcaires de la région d'Albertville, le second pour une prospection aurifère au Kenya.

En Europe, il était, pour le compte du Comité Spécial, délégué au Conseil de la Compagnie pastorale du Lomami et, à la veille de sa mort,

il venait d'être nommé administrateur des Charbonnages de la Luena.

En juin 1920, il avait reçu du Gouvernement l'Etoile de Service à 3 raies.

3 septembre 1955.
R. Cambier.

MIOT (*Fernand-Louis*), Membre de la 4^e expédition antiesclavagiste (Lessines, 9.6.1854 — Uccle, 13.12.1941). Fils de Denis-J. et de Vandicq, Adeline; époux de Andrieu.

Il était sous-chef de bureau au ministère des chemins de fer quand, s'intéressant vivement au mouvement antiesclavagiste, il s'offrit à partir avec la 4^e expédition commandée par le capitaine Descamps et son adjoint Chargois, afin de porter secours à Jacques et Joubert, en butte dans la zone du Tanganika, aux menées du chef arabe Rumaliza et de ses partisans arabisés. L'expédition devait amener à Jacques deux canons, des fusils et des munitions. Ses membres quittèrent Bruxelles aux premiers jours d'avril 1893 et se rendirent à Londres pour s'y embarquer le 13 avril à destination de la côte orientale d'Afrique, d'où ils comptaient arriver au Tanganika par la voie du Zambèze et du Shiré. Ecrivain de talent, Miot nous a laissé une volumineuse correspondance dans laquelle il nous relate les péripéties du voyage. Cette correspondance a été publiée par le *Mouvement antiesclavagiste* des années 1893, 1894, 1895, 1896.

Après la traversée de la Mer Rouge, les voyageurs firent escale à Natal le 18 mai; le 22 mai, ils s'arrêtaient à Inhambane et atteignaient Chindé le 25 mai. A bord du *James Stevenson*, ils s'engagèrent dès juin dans le Zambèze, entrèrent dans le Shiré le 14 juin, furent reçus le 15 à Pindar par le Révérend M. Swann, de la mission protestante du Tanganika, qui leur fit part de la mort d'Emin Pacha, poursuivirent leur voyage par Chiromo, atteignirent Blantyre et sa mission protestante le 27 juin, continuèrent par Fort Johnston et arrivèrent le 3 août à Karonga où ils s'arrêtaient assez longtemps (jusqu'au 20 août) et où ils virent passer Moriamé qui rentrait en Europe. De Karonga, ils passèrent à Muenzo, dont le chef de poste Mac Callengh, un Écossais très désintéressé, leur accorda une hospitalité généreuse, d'autant plus appréciée que Miot, malade de fièvre, dut s'aliter pendant deux jours. Le 18 septembre, l'expédition était accueillie à Mambwe par le Père Blanc Van Oost, qui l'accompagna jusqu'à Kalena. Le 20 septembre Descamps, Miot et Chargois étaient à Abercorn, le 20 octobre à Kituta. On était bien près du but. Cette longue randonnée à travers un pays acci-

denté où seules les missions formaient des oasis de repos, fut accomplie par les membres de l'expédition dans des conditions d'autant plus difficiles que deux d'entre eux, Chargois et Miot, étaient chargés d'acheminer les deux canons, pièces indispensables à la défense de leurs compatriotes déjà à pied d'œuvre et en sérieuse difficulté avec les Arabes. Le succès de leur entreprise témoigne de leur volonté de réussir à la fois et de leur dévouement à une cause qu'ils considéraient comme sacrée.

On arriva à St.-Louis de Mrumbi où l'accueil du R. P. Roelens fut réconfortant. Le 4 novembre, on atteignit enfin Albertville où on rejoignit Jacques et De Tiège, celui-ci immobilisé à ce moment par une crise d'hématurie. Grâce aux renforts amenés par l'expédition, les Blancs d'Albertville purent reprendre Mtoa aux esclavagistes. Le 15 novembre 1893, nous dit Miot dans ses lettres, ils fêtèrent joyeusement la S.-Léopold. Fin 1893, Descamps, Miot et Chargois étaient toujours à Albertville. Cependant, Rumaliza, dépité de la défaite des siens à Mtoa, avait, par diversion, quitté sa base d'Ujiji, pour se porter à la rencontre de Dhanis et l'attendait à Kabambare. Jacques, laissant à Chargois, Moray et Miot la garde d'Albertville, quitta le poste le 18 décembre, avec Descamps, Long et Docquier, en direction des établissements de Muhina, allié de Rumaliza. Pendant l'absence de Jacques, Miot se rendit à Mpala d'où le supérieur du poste de mission, un Français, le R. P. Guillemé, le conduisit à Mtoa, où il resterait seul Européen à partir d'octobre 1894. Au début de novembre, le 11, un incendie s'y déclarait détruisant la résidence du poste administratif, les cuisines, les magasins, construits avec tant de patience par Moray et Joubert. Le Supérieur de Mpala, le R. P. Guillemé, prévenu, partit immédiatement au secours de Mtoa, rejoint bientôt par le R. P. Roelens. Le 25 mars 1895. Miot, toujours à Mtoa, se prépara à faire une reconnaissance vers l'emplacement de l'ancien boma de Fundi Baruti, distant de 36 heures, sur la route du Maniéma, afin d'y créer un poste de noirs. Au cours de cette expédition, Miot retrouva l'ancien boma de Muhina, emporté par Jacques et Descamps le 7 janvier 1894. Enfin, le 7^e jour de son voyage, il atteignit l'emplacement du boma de Fundi Baruti, chef allié à Rumaliza qui avait fui en direction du Maniéma après la défaite de son allié. Miot explora ensuite le bassin de la Lukuga. Guidé par le R. P. Guillemé, il se mit à la recherche de la tombe de Popelin. D'après lui, cet emplacement serait exactement situé à pic sur le Tanganika, à mi-chemin entre Mtoa et le cap Kahangwa. De Mtoa, Miot se rendit à Kibanga (nommé aussi Lavigerieville)

où il arriva le 29 avril 1895 et séjourna durant l'absence de Long parti pour Kabambare.

Miot resta dans la région du Tanganika jusqu'au début de 1896. Il se proposa de rentrer en Europe en traversant le Congo d'Est en Ouest, puis de prendre la voie de l'Atlantique.

Il passa par Kabambare que son chef de poste Hambursin venait de quitter pour rentrer en congé, y trouva les commandants Long et Bastien et de là, se rendit par Kasongo, Nyangwe, Riba-Riba et Ponthierville, aux Stanley-Falls où il rencontra Lothaire qui allait rentrer en Europe pour comparaître dans l'affaire Stokes. Des Falls, le 12 février 1896, à bord du *Ville de Bruxelles*, Miot poursuivait son voyage en compagnie de Lothaire, Rom, Henry, Midagah; passant par le poste d'Isangi dirigé par Arendts; par Basoko, Bumba (15 février), Upoto (17 fév.), par la Mongala (le 18), Bangala (le 19). Le 16 mars, il dépassait le confluent de l'Ubangi. Le 2 avril, il était à hauteur de Berghe-Ste-Marie et arrivait au Pool où il était reçu par Costermans. Léopoldville-Matadi-Boma fut la dernière phase de ce voyage par lequel Miot terminait la traversée complète du continent africain d'est en ouest, deuxième Belge à accomplir cet exploit. Il s'embarqua à Boma le 14 avril 1896 sur l'*Edouard Bohlen* pour regagner la Belgique, le 14 mai. Il avait à ce moment le grade de sous-intendant de 3^e classe. Peu après son retour au pays, il fut le héros d'une manifestation de la part de la Société antiesclavagiste de Belgique qui se réunit en son honneur à l'Hôtel Ravenstein, le 26 mai 1896, et au cours de laquelle le président, comte de Liedekerke, prononça un vibrant discours où le bel exploit de Miot fut mis en relief ainsi que les qualités éminentes dont il avait fait preuve.

Miot avait obtenu l'Étoile de service et la Médaille commémorative de la Campagne arabe.

Son sobriquet indigène était « *Kitombo* » (le ventru).

Publications. — Dans le *Mouvement antiesclavagiste*: *Impressions de voyage*, 1893, pp. 331, 358, 430; 1894, pp. 12, 156, 215, 340, 406; 1895, pp. 3, 66, 161, 225, 261, 289; 1896, p. 49. — *La traversée du continent noir*, 1896, pp. 242, 329, 357, 387. — *Lettres inédites* (cfr. Col. Bertrand).

[J. J.]

15 janvier 1953.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1580. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rozer, Brux., 1894, p. 830. — F. Masoin, *Hist. de l'É. I. C.*, Namur, 1913, t. 11, pp. 32, 42, 94, 96. — H. Depester, *Les pionniers belges au Congo*, Duculot, Taminés, 1927, p. 74. — J. Ch. M. Verhoeven, *Jacques de Dixmude*, Brux., 1929, pp. 132-142. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., 1931, p. 129. — *La Force publique, de sa naissance à 1914*, Brux., I. R. C. B., 1952, pp. 76, 266.

MIROULT (*Michel-Laurent-Auguste*), Sous-officier de la Force Publique (Liège, 18.9.1858 —

R. I.). Fils de Laurent et d'Uyttersprot, Marie-Denise.

Engagé au 3^e régiment de chasseurs à pied le 26 août 1874, il est nommé sergent-major en janvier 1879 et s'engage, peu après, au service de l'État Indépendant du Congo. Il s'embarque le 2 juillet 1879 à destination de Boma avec le grade de sergent. A son arrivée le 31 juillet, il est mis à la disposition du commandant de la Force Publique, à Boma même. En février 1890, il est atteint de fièvre bilieuse. Profondément anémié après quelques semaines de fièvres violentes et continuelles, il est contraint de démissionner et rentre en Europe le 20 mars 1890.

[W. R.]

Reg. matr. n° 536.

13 mars 1952.

A. Lacroix.

MIZON (*L.*), (Note complémentaire au Tome III, col. 635).

Mizon est mort le 22 mars 1899. Il s'est suicidé dans un accès de fièvre jaune.

22 juillet 1954.

M. Vandeplass.

MOBERG (*Wilhelm-Lwudig*), Médecin (Norrköping, Suède, 14.10.1866 — Stockholm, 15.10.1935). Fils de Carl-Wilhelm et de Ringborg Sara.

Médecin diplômé de l'Université d'Upsala et de l'École supérieure de Médecine de Stockholm.

Il est successivement attaché à l'hôpital de l'Académie à Upsala, à l'hôpital des Serapkins à Stockholm et à l'hôpital militaire de cette ville.

Moberg s'embarque pour le Congo en qualité de médecin pour la Compagnie des Chemins de Fer du Congo.

Il y séjourne de décembre 1893 à janvier 1896.

[R. C.]

20 octobre 1955.

F. Berlemont.

MOESIEKE (VAN) (*Désiré-Antoine*), Landbouwkundig ingenieur (Moorsel, 24.2.1899 — Moorsel, 6.5.1943).

Na het beëindigen zijner volledige middelbare studiën van de hogere graad, volgde hij verscheidene jaren universitaire studiën. Hij behaalde met grote onderscheiding het diploma van landbouwkundig ingenieur.

Nadat hij op 13 januari 1927 inscheepte met bestemming naar de kolonie, werd hij op 30 januari 1927 als assistent aangeworven bij de « Régie des Plantations de la Colonie ». Wegens zijn grote ijver en werklust werd hij als bestuurder dezer regie te Stanleydast aangesteld.

Hij overleed te Moorsel op 6 mei 1943, ge-

durende de periode van de bombardementen op de Scheldestad.

[W. R.]

29 jnni 1953.
A. Verlinden.

MONET (*Henri-Eugène*), Commissaire de district (Mons, 6.12.1851 — Ixelles, 5.7.1925).

Ses études terminées à l'Athénée royal de Bruxelles, il entre comme volontaire au régiment des carabiniers en novembre 1867. Nommé adjudant le 7 novembre 1872, il quitte l'armée en mars 1874 pour entrer comme comptable au service d'une importante entreprise de travaux publics. Intelligent et travailleur autant qu'éveillé et attentif, il ne se contente pas d'aligner des chiffres mais s'intéresse bientôt aux questions techniques et devient directeur de travaux en 1881.

Après avoir suivi avec un intérêt passionné les débuts de l'entreprise du Roi dans le centre de l'Afrique, il se décide, en 1883, à y apporter sa modeste collaboration. Il est engagé par l'Association Internationale du Congo le 1^{er} mai 1883 et arrive à Vivi le 26 juin comme agent d'administration au service de l'État. Avec tout le personnel de la station, il est présenté, le 4 juillet, à Stanley qui vient y prendre un peu de repos après une longue et harassante randonnée dans la région du lac Léopold II. Le grand explorateur, qui est aussi un fin psychologue, a tôt fait de déceler chez Monet les brillantes qualités qui font un homme d'action ; il le propose comme chef de la comptabilité de l'Association. Conjointement à ces absorbantes fonctions, Monet dirige en réalité la station de Vivi-Beach et, grâce à la précieuse collaboration de son fidèle adjoint Cranshoff, il parvient à assurer avec brio l'important service de la manutention des marchandises et de l'expédition des caravanes. Après avoir ainsi rempli pendant deux ans, avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge, des fonctions ingrates et souvent monotones, il a la joie d'assister à la proclamation de l'État Indépendant du Congo par sir Francis de Winton.

En octobre 1885, Monet souffre de fièvre bilieuse et reçoit les soins du docteur Allard qui lui conseille de rentrer en Europe pour y refaire sa santé chancelante. Il quitte l'Afrique le 15 novembre.

Bientôt rétabli, il repart en avril 1886 et va s'embarquer à Lisbonne le 6 mai sur le *San Thomé* qui arrive à Banana le 27. D'abord désigné pour remplir provisoirement à Banana les fonctions de commandant, il est nommé commissaire de district à Boma en décembre. Le 20 janvier 1887, il rejoint son nouveau poste, qu'il occupe pendant plus d'un an et

demie. Le 26 septembre 1888, il est déchargé, à sa demande, de ses fonctions de commissaire de district et s'embarque le 10 octobre, à bord de l'*Africa* pour rentrer en Europe.

Engagé ensuite par la Compagnie des Magasins généraux, il repart le 10 mai 1889, à destination du Congo où il effectue jusqu'en mai 1891 un nouveau séjour de deux ans. En août suivant, il y retourne encore, chargé, cette fois, d'assurer la direction de la Compagnie au Congo. Rentré de ce quatrième séjour en Afrique en septembre 1894, il passe au service de la Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo et repart en juillet 1895 pour un nouveau terme de deux ans en qualité d'agent commercial. Chargé, en 1900, d'une mission de courte durée pour le compte de la même société, il effectue un sixième voyage au Congo.

Au cours de son premier séjour en Afrique, il avait rassemblé quelques notes relatives au commerce congolais. Elles ont été publiées, en 1886, dans le *Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers*, pp. 263 et 265.

Monet était titulaire de l'Étoile de service et de la Croix de chevalier de l'Ordre royal du Lion.

29 novembre 1951.
A. Lacroix.

[R. C.]

Reg. matr. n° 147. — *Mouv. géogr.*, 1885, p. 3b ; 1890, p. 21c. — *Trib. cong.*, 15 juillet 1925, p. 5. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, pp. 67, 69, 75, 79 et 90. — H. M. Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 542 et 627.

MÖNKEMEYER (*August-Adolf-Wilhelm*), Agronome allemand (Stastoldendorf, Brunswick, 24.12.1862 — R. I.).

A vingt-deux ans, il signait un engagement à l'Association Internationale du Congo en qualité d'agronome et s'embarquait à Liverpool sur le *Kinsembo*, le 3 septembre 1884, en même temps que ses compatriotes Lédien et Wichmann, agronomes comme lui. Le continent africain était à ce moment, pour ces hommes épris de science, une terre nouvelle pleine de promesses et de choses inconnues, intéressantes au plus haut point pour des chercheurs. Mönkemeyer resta neuf mois dans le Bas-Congo qu'il explora et dont il étudia la flore avec passion ; mais le climat eut assez vite sur lui un effet débilant et c'est ce qui explique probablement que ses conclusions en matière d'émigration et de colonisation sont teintées d'un pessimisme amer. Rentré malade en Allemagne, il donna à Berlin une conférence qu'il publia dans le *Sammlung naturwissenschaftliche Vorträge* et dans laquelle, après avoir donné un aperçu intéressant sur la flore du Bas-Congo, il prétendait que le climat tropical africain ne convenait pas à l'émigration massive des Européens et

que les conditions climatiques et écologiques y étaient défavorables aux grandes cultures.

[A. E.]

9 juin 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 279. — *Betrachtungen über die Tropische West-Afrika, special über das Unterkongo-Gebiet, Sammlung Naturwissenschaftliche Vorträge herausgegeben von Dr Ernst Hirth*, VI, Berlin, 1886.

MONT (DU) (*Oscar-Gustave-Louis*), Directeur d'administration au gouvernement local (Molenbeek-St-Jean, 23.1.1870 — Boma, 5.9.1916). Fils de Joseph-Louis et de Schouteten, Adèle-Léontine.

Après ses classes moyennes complètes, il entama des études universitaires et obtint les diplômes de candidat en philosophie et lettres et de candidat en droit.

De 1892 à 1898, il fut attaché à l'administration communale d'Anvers en qualité de commis de 2^e classe. Il abandonna ces fonctions pour s'engager en qualité de commis de 1^{re} classe à l'É. I. C. et s'embarqua à Anvers le 6 janvier 1899. Le 26 janvier, il fut désigné pour les Bangala. Après cette année de services dévoués et intelligents, il fut nommé sous-intendant de 3^e classe, le 1^{er} mars 1900. A cette date, cependant, assez sérieusement malade, il dut descendre vers Boma où, en raison de son état de santé, on l'attacha au secrétariat général, le 5 avril (1900), où il acheva son terme et s'embarqua à bord de l'*Anversville*, le 14 décembre 1901.

Il repartit d'Anvers le 10 juillet 1902 et reprit ses fonctions au secrétariat général le 1^{er} août. Nommé agent d'administration de 2^e classe le 30 juin 1904, il acheva de nouveau son terme sans incidents et quitta Boma le 30 janvier 1905. Il ne repartit d'Europe que le 21 décembre 1905. Toujours attaché au secrétariat général et de plus en plus au courant du service, il fut nommé sous-directeur le 1^{er} février 1908.

Rentré en Belgique en août 1909, il retournait à Boma, y reprenait sa place au secrétariat général dès le 3 mars 1910 et y était désigné le 24 avril pour exercer temporairement les fonctions de commissaire de district dans les limites de l'ancien district de Boma. Nommé directeur dès le 6 novembre 1911, il acheva ce 4^e terme le 4 avril 1913 et revint au pays, la santé assez chancelante. Il eut cependant le courage de repartir pour un 5^e terme le 29 novembre 1913. Mais ce terme acheva de ruiner sa santé. La guerre l'empêchant de rentrer en Belgique, il mourut à Boma le 5 septembre 1916.

Il était chevalier des Ordres de Léopold et

de la Couronne et titulaire de l'Étoile de service en or à une raie.

[J. J.]

17 janvier 1953.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 2704.

MONTEBLANC (de) (*Albéric-Marie-Ghislain Descantons*) (Baron), Sénateur de Belgique (Ingelmunster, 2.9.1834 — Ingelmunster, 3.10.1914).

D'origine française par son père, le Comte Charles-Albéric-Clément Descantons de Montblanc, qui laissa en Flandre le souvenir d'un homme généreux, à l'endroit de la population ouvrière des vieilles industries linières éprouvées par l'introduction du machinisme, et qui, par son initiative, fit revivre dans nos communes flamandes l'art de la tapisserie, Albéric de Montblanc fit ses études de droit à Paris, puis se fixa à Ingelmunster où il apprit à fond le flamand afin d'entrer en contact étroit avec la population.

Le 9 juin 1868, il fut appelé à la Chambre pour y défendre les intérêts de l'arrondissement de Roulers. Il passa au Sénat en 1892. Dans les deux assemblées, il se montra mandataire dévoué, compétent en matière industrielle et sociale, et y acquit une grande popularité.

Il fit partie en 1890 de la section centrale de la Chambre, chargée d'étudier la ratification de la convention passée le 1^{er} juillet 1890 entre l'État belge et l'É. I. C.

de Montblanc mourut commandeur de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre du Nichan Iftikhar.

[J. J.]

5 mars 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géog., 1890, p. 68b. — Derie et Marchal, *Le Sénat belge*, Schepens, Brux., 1898, p. 282.

MONTEFIORE-LÉVI (*Georges*), Sénateur de Belgique (Streatham, Angleterre, 8.2.1832 — Bruxelles, 24.4.1906).

Né en Angleterre, il obtint en 1882 la grande naturalisation. Élève de l'École centrale de Bruxelles et de l'École des Mines de Liège, il conquiert avec grande distinction en 1872 le diplôme d'ingénieur des Arts et Manufactures. Il occupa bientôt dans le monde de la grande industrie et de la haute finance une place importante (Président de la Société des chemins de fer, censeur de la Banque Nationale, membre du Conseil général de la Caisse d'Épargne et de Retraite, propriétaire de fonderies et de tréfileries à Anderlecht et à St-Denis près de Paris, président de la commission permanente monétaire et de la Conférence internationale de 1892, délégué belge à la Conférence de l'Union latine

à Paris en 1893, membre de la commission de surveillance de la faculté technique de l'Université de Liège et du Comité d'administration du Jardin botanique de l'État à Bruxelles, fondateur de l'Institut électro-technique Montefiore annexé à l'Université de Liège, etc).

En 1884, Montefiore-Lévi fut élu sénateur par les électeurs libéraux de l'arrondissement de Liège ; aux réunions de la Haute Assemblée, il s'intéressa spécialement aux questions industrielles et financières (conseils de l'industrie et du travail, conseils de prud'homme, etc). Rien d'étonnant donc à ce que le développement économique du Congo l'intéressât particulièrement. En séance du Sénat le 27 juillet 1889, il appuya, par un discours éloquent, le projet de loi autorisant l'État belge à souscrire pour dix millions de francs à la constitution de la Compagnie du Chemin de fer du Congo.

Distinctions honorifiques :

Commandeur de l'Ordre de Léopold ; commandeur de l'Ordre de François-Joseph, de l'Ordre du Christ du Portugal, de l'Ordre d'Isabelle la Catholique ; grand commandeur de l'Ordre du Medjidié et de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare ; grand officier de l'Ordre de la Couronne d'Italie ; officier de la Légion d'honneur, et de la Rose du Brésil ; décoration de 3^e classe de l'Ordre de la Couronne de Prusse.

5 février 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Mouv. géog., 1889, p. 57b. — Derie et Marchal, *Le Sénat belge*, Collection Nationale, Schepens, Brux., 1898, pp. 381-383. — F. Livraux, *Le parlement belge*, 1900-1902, Schepens, Brux., 1901, p. 544. — P. Daye, *Léopold II*, Paris, 1934, p. 255. — Ed. Van der Smissen, *Léopold II et Beernaert*, Brux., 1942, t. 1, p. 261.

MONTPELLIER d'ANNEVOIE (de)

(Anatole en religion Dom Marc), Bénédictin de l'Abbaye de Maredsous (Arbre, 21.10.1873 — Jadotville, 5.8.1931).

Élève de l'École abbatiale de Maredsous, le jeune de Montpellier y prit l'habit le 29 septembre 1891. Il demeura dans ce cadre de sa jeunesse jusqu'en 1910, sauf les trois années pendant lesquelles il étudia la théologie au Collège St-Anselme à Rome.

Après son ordination, il fut un surveillant très organisateur et inventif à l'École abbatiale, où ses talents littéraires furent requis pour la rédaction des Annales de l'Abbaye. Il remplit en plus la charge de second bibliothécaire.

Dom Gérard van Caloen, de l'abbaye de St-André, ayant accepté la proposition du ministre Renkin de fonder un monastère bénédictin au Katanga, le Congo ouvrit ses portes au zèle missionnaire de l'Ordre. Trois bénédictins furent

du premier départ : dom Marc, dom Jean de Hemptinne et dom Idesbald De Decker. Ils quittèrent la Belgique le 18 août 1910.

Dom Marc fut d'abord curé à Élisabethville, de 1910 à 1911, conjointement avec dom Idesbald. De 1911 à 1912, il se consacra à la fondation du premier établissement bénédictin au Katanga, la « celle » de N'Guba. C'était en pleine brousse. Dom Marc s'y révéla défricheur et bâtisseur émérite, mais gravement atteint de malaria, il dut regagner Maredsous au bout de quelques mois. Son rétablissement fut fort lent et sa santé resta délicate jusqu'en 1915.

Le 27 mai 1915, dom Marc franchit les fils de la frontière hollandaise et alla s'offrir comme aumônier de l'armée belge, alors cramponnée à l'Yser. Son ignorance du flamand lui interdit l'accès de ce poste et il dut se contenter d'exercer son ministère, d'abord dans les trains sanitaires (1915-1916), puis de 1916 à 1918, à la base anglaise et australienne de Calais.

Après la guerre, il regagna Maredsous, mais demanda dès 1921 à retourner au Congo, ce qui lui fut accordé. Nommé supérieur de la mission de Kansenia, il lui assura, dans tous les ordres d'idées, un extraordinaire développement. Vingt écoles rurales furent ouvertes dans le rayon de la mission, tandis que l'agriculture et l'élevage y progressaient jusqu'à permettre l'organisation d'envois de fruits et légumes vers Élisabethville, située à 300 km de là.

Hôte incomparable des blancs de passage, véritable père et ami des noirs, dom Marc « régna » à Kansenia durant dix ans, y assurant une grande continuité dans l'effort entrepris.

Brusquement, en juillet 1931, l'ardent missionnaire fut pris de violentes douleurs à l'estomac. Transporté à l'hôpital pour noirs de Panda (Jadotville), il y subit deux opérations ; à quelques jours d'intervalle. Mais rien ne put arrêter la marche du mal. Le 5 août, le religieux rendit son âme à Dieu, littéralement terrassé par un ulcère à l'estomac. Il fut enterré au cimetière du monastère bénédictin de Kaplowe (Katanga).

7 août 1952.

[A. E.]

Marie-Louise Comeliau.

Deux ans au Katanga, Desclée de Brouwer, 1922. — *Ann. Miss. cath. Congo belge*, 1935, p. 412. — H. Depester, *Les pionniers belges au Congo*, Éd. Duculot, Taminés, 1927, p. 148. — *Trib. cong.*, 15 août 1931, p. 2.

MONVILLE (Alfred-Herman-Hubert), Avocat, membre de la Chambre des représentants (Namur, 23.8.1857 — Bruxelles, 2.5.1914).

Après avoir obtenu, le 9 août 1878, le diplôme de docteur en droit, il entra à l'armée avec le

grade de sous-lieutenant en 1879, accéda en 1882 au grade de major et lorsqu'il démissionna en 1897, était porteur des galons de lieutenant-colonel. Il venait à ce moment d'entrer dans la vie politique comme conseiller provincial, mandat qu'il exerça jusqu'en 1906. Aux élections législatives de 1900, il avait été élu comme suppléant pour l'arrondissement de Bruxelles à la Chambre des représentants (27 mai). Mais il ne devint membre effectif que le 27 mai 1906. Avocat à la Cour de cassation à partir de juillet 1911, Monville fut en outre délégué de la Province du Brabant à la Commission de surveillance du Conservatoire de Musique de Bruxelles et vice-président du Comité de patronage des habitations ouvrières de la capitale.

Partisan de l'entreprise congolaise, Monville ne cessa de lui manifester sa sympathie dans les débats parlementaires.

En séance du 17 juillet 1908 à la Chambre, au moment de la reprise du Congo par la Belgique et de la discussion des articles de la loi sur le gouvernement de la Colonie, Monville signala au gouvernement belge l'utilité d'une déclaration au sujet de l'interprétation de la lettre de M. de Cuvelier à M. de Trooz, concernant l'immovibilité des fonctionnaires de l'É. I. C. L'orateur était d'avis qu'il fallait maintenir la hiérarchie établie, tout en reconnaissant qu'il ne pouvait être question d'en stabiliser les occupations du moment. Il s'empressait d'ajouter qu'il n'apportait dans cette question aucune animosité personnelle contre certaines personnalités éminentes en cause.

En séance du 25 juillet, au sujet de la convention de 1895 qui stipulait qu'en cas de reprise la Belgique prenait à sa charge le passif autant que l'actif de l'É. I. C., clause que le projet de 1901 reprenait pour l'affirmer, Monville fit remarquer que la Belgique était garante de la dette congolaise, s'appuyant sur la thèse de Rivier qui dit que si un État s'éteint, ses obligations survivent et passent à ses successeurs. S'il y a autonomie financière des deux nations, il est certain, disait-il, que la Belgique a la tutelle de l'État congolais et ne peut renier les engagements pris par lui.

En séance du 13 août à la Chambre, lors de la discussion de l'article 20 relatif à la composition du Conseil colonial, Monville, Masson et Mechelynck proposèrent de la fixer non pas à 14 membres comme le voulait le gouvernement, mais à 12 dont 4 nommés par le Roi, 4 par le Sénat et 4 par la Chambre. Cet amendement fut repoussé.

Monville était à sa mort officier de l'Ordre de Léopold et porteur de la Médaille commémorative du règne de Léopold II.

24 avril 1953.

Marthe Coosemans.

Mouv. géog. Brux., 1908, pp. 393, 404, 416, 418, 421, 433, 444, 448, 463, 464; 1914, p. 278. — *Trib. cong.*, 28 mai 1914, p. 3. — A. Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, Brux., Off. de Publication, 1932, p. 97. — Note communiquée à l'auteur par le Greffe de la Chambre, avril 1953.

MOOR (de) (*Eugène-François-Alphonse-Marie*) (Baron), Avocat (Malines, 22.8.1857 — Bruxelles, 31.8.1921).

Le baron de Moor fut une personnalité très connue du barreau de la capitale. Ancien membre du Conseil de l'Ordre des Avocats près la Cour d'appel de Bruxelles, il fut aussi juge suppléant au Tribunal de 1^{re} Instance. Le 21 août 1889, il fut nommé auditeur du Conseil supérieur du Congo. Un arrêté royal du 11 février 1903 anonça sa nomination comme conseiller de cet organisme, titre qu'il conserva jusqu'au 27 mai 1910. Il obtint à cette date la démission honorable de ses fonctions. Le baron de Moor était le frère du général baron de Moor, aide de camp du Roi.

Publication. — *Congo (Études)*, Anvers, Legros, 1892, p. 107.

6 février 1953.

[W. R.]

Marie-Louise Comeliau.

Bull. off., 1889, p. 164. — *Id.*, 1903, p. 33. — *Id.*, 1910, p. 536. — *Trib. cong.*, 29 oct. 1921, p. 3.

MOORE (M.-A.-K.), Adjoint d'administration à l'Association Internationale Africaine (Angleterre, vers 1850 — R. I.).

Il fut engagé sur la recommandation de Stanley par le Comité d'Études du Haut-Congo le 15 février 1879, s'embarqua en mai et arriva en juin à Banana avec son compatriote Kirkbright, à bord du steamer *Barga* affrété par le Comité d'Études pour transporter à l'embouchure du fleuve le personnel et le matériel de l'expédition que Stanley allait organiser sur le Bas-fleuve pour y établir des stations et des comptoirs en vue de l'occupation progressive du pays. La fondation de Vivi ayant été décidée, Stanley nous dit que lors de la création de ce poste en octobre 1879, « M. A. H. Moore, aidé d'Auguste Sparhawk » arrivé de Boston, fut chargé de surveiller le » chargement du steamer *Belgique* qui devait » faire la navette entre Moussoko et l'emplacement de Vivi pour le transport des matériaux » de construction et des pièces des habitations de » bois et des magasins qui allaient servir de noyau » à Vivi-station. Stanley le considérait comme » un agent travailleur et capable, sur lequel il » pouvait compter ». M. A. H. Moore devint dès 1880 (d'après Stanley) magasinier et chef des approvisionnements à Vivi. Il formait avec

Sparhawk et Kirkbright, l'équipe des surveillants et agents civils des stations du Bas-Congo. Pendant un court séjour de Stanley en Europe, Moore devint malade, mais il attendit le retour de son chef pour demander son rapatriement. Il quitta l'Afrique le 13 mai 1880. Ce qui nous intéresse ici c'est qu'il fut un des premiers collaborateurs de Stanley.

Nous ne savons ce qu'il devint dans la suite.

10 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 10. — Stanley, *Cinq années au Congo*, Brux., pp. 96, 102, 125, 136. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, pp. 57, 59.

MOORTELE (VAN DE) (*Alfons*), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Pittem, 22.9.1878 — Mungombe, 15.7.1931). Zoon van Pieter en van Vanhecke, Julia.

Zijn humaniorastudies deed A. Van de Moortele op het klein seminarie te Roeselare en de twee laatste jaren (1897-1899) bij de Witte Paters, te Mechelen. Zijn proefjaar bracht hij door te Maison-Carrée (1901-1902). Hij werd priester gewijd te Karthago, op 29 juni 1905 en vertrok uit Marseille naar het vikariaat Opper-Congo (5 augustus).

Hij werd benoemd aan de school voor katechisten te Lusaka (10 november) en verbleef aldaar slechts een jaar. Hij had er veel te lijden van een oogkwaal en koorts. In december 1906 gaat hij over naar Mpala en vervangt er als overste P. Verstraete, die naar Nyangazi (Kivu) vertrekt. Bij zijn aankomst te Mpala was deze eens zo bloeiende missie verschrikkelijk geteisterd door 'de slaapziekte en met uitsterven bedreigd. In 1907 is het heel het dorp Kapyapya, op de boord van de Lufukorivier, op 10 minuten afstand van de missie, dat leegloopt en uitsterft. 's Zondags in de hoogmis, schijnt de kerk ledig tegen vroeger. Vele kristenen weken uit naar verdere dorpen, wat de missionarissen verplichtte meer tijd te besteden aan het bezoek van de schoolkapellen. Doch de zorg voor de slaapzieken neemt het grootste deel van hun tijd in beslag. In 't begin dat de slaapziekte opkwam, werden de zieken in de nabijheid der dorpen geplaatst, om door hun verwanten geholpen te worden. Doch deze kenden de manier niet om de zieken te verzorgen. De missie zelf zou zich hiermee gelasten. Dank zij de medewerking van de kristenen van Mpala werden de materialen samengebracht om een hospitaal in baksteen op te trekken, dat 30 m lang op 8 m breed was. De Witte Zusters verzorgden er de slapers met veel toewijding. Zij waakten erover dat het voedsel 's morgens en 's avonds bereid en uitgedeeld werd en dat

orde en netheid heersten. Begin 1908 liet P. Van de Moortele een kapel uit baksteen bij het hospitaal bouwen. Dit telt begin 1908 niet minder dan 76 patienten, komende uit Mpala, Boudewijnstad en Sint-Lodewijk Mrumbi. Aan al die ongelukkigen verschaft de missie voedsel en onderdak en bereidde ze voor op een goede dood. Geen enkel heiden weigerde het doopsel en de kristenen vertoonden de meest stichtende gevoelens. In het jaar 1908 werden te Mpala 228 kristenen begraven, waaronder 195 slaapzieken. Het dagboek klaagt over het feit dat de paters zo moeilijk helpers vonden voor het verzorgen der zieken.

P. Van de Moortele verliet Mpala en nam de leiding van de missie te Kasongo op zich (april 1908 tot juni 1910). De behuizing in die missie was in erbarmelijke toestand. De nieuwe overste beijvert zich om een nieuw huis in gebakken stenen en andere gebouwen op te trekken. In oktober kunnen de paters hun nieuw huis betrekken. Kristenheid en katechumenaat, scholen en lazaretten voor slaaplijders, wezenhuizen, alles schijnt nieuw leven te krijgen onder de leiding van de nieuwe overste. De kristenheid bestaat ten groten dele uit families van afgezwaaide soldaten, die zich rond het missiehuis komen vestigen. In het tweede jaar van zijn verblijf te Kasongo kan P. Van de Moortele de eerste groep mensen dopen, afkomstig uit de streek zelf en die hun vier jaar instructie door-gemaakt hebben. In 1909 volgen 220 katechumenen regelmatig de onderrichtingen in de godsdienst. 205 jongens komen dagelijks naar school. Het weeshuis telt meer dan 100 jongens en evenveel meisjes bij de Zusters, die te Kasongo zijn sinds 28 april 1907 en die zich ook bezighouden met het verzorgen van de slaapzieken en de oude vrouwen voor wie zij een tevluchthuis geopend hebben. In 1909 mag P. Van de Moortele de kapel en het woonhuis voor de missionarissen inhuldigen, die hij laten bouwen heeft in de staatspost. Dit gebeurt met veel plechtigheid op 15 november, ter gelegenheid van het nationaal feest, in tegenwoordigheid van de autoriteiten en van andere Blanken. De Staatsbedienden zelf hadden de kapel prachtig versierd. Elke zondag voortaan zal daar de H. Mis gecelebreerd worden en twee katechisten zullen er verblijven om katechismusonderricht te geven en school te houden. In diezelfde kapel werd op 22 januari 1910 een plechtige ziele-dienst gecelebreerd voor wijlen koning Leopold II en op 30 januari de troonbestijging van koning Albert met een luisterrijk *Te Deum* gevierd.

Koning Albert was geen onbekende te Kasongo. Op 21 juni 1909, was Zijne Koninklijke Hoogheid prins Albert, tijdens zijn bezoek in Congo, in de staatspost Kasongo aangekomen en daar onthaald met militaire eer, bij 't bulderen van

33 kanonschoten. PP. Van de Moortele en Van Acker waren tegenwoordig op die plechtigheid en boden de hoge bezoeker hun eerbiedige hulde met een hartelijk welkom aan. 's Anderendaags had Kasongo-missie op haar beurt de eer de edele Prins feestelijk te mogen onthalen. Belgische en Congolese vlaggen versierden de weg en een triomfboog was opgericht op de dorpsplaats. In de kerk wachtte een troon op de Koninklijke Prins.

Omstreeks 8 uur kwam Zijne Hoogheid in de missie aan, tussen een dubbele haag gevormd door de wees- en schoolkinderen, de oud-soldaten, de arbeiders en de inboorlingen. Onder het zingen van het Belgisch volkslied in de Swahili-taal, werd de Prins verwelkomd en naar het kerkhof geleid, waar hij een eresaluut bracht bij de graven van Lippens, De Bruyn, Pater Simons en andere medeburgers. Daarna begaf hij zich naar de kerk en nam plaats op zijn troon. Pater Van de Moortele hief plechtig het *Te Deum* aan en bad het gebed voor de Prins, waarna Zijne Hoogheid al de missiegebouwen (keuken, slaappleats voor de weeskinderen inbegrepen) ging bezichtigen en over alles wilde ingelicht worden.

« 's Middags wierden wij allen aan de prinse-lijke tafel uitgenoodigd. Zendelingen, Zusters » en heel het gevolg van den vromen reiziger, » allen samen waren wij ten getalle van zestien. » Na het eetmaal gingen wij in de lommer der » mango-boomen een luchtje scheppen. »

Na de huldiging van de Prins door Mwana Kalenga, de chef van de streek, en zijn onderdanen beschreven te hebben, besluit P. Van de Moortele zijn verhaal met deze woorden:

« Wij, Zendelingen, zullen diep in den geest » de geheugenis bewaren van dit bezoek, lang » nog het genoegen smaken van den indruk dien » de Prins op ons allen teweegbracht door zijn » eenvoud in voorkomen, door zijn vriendelijk- » heid in woord en daad en door zijn minzaam » onthaal ».

Wanneer P. Van de Moortele uit Kasongo te Mpala terugkomt, in 1910, is de toestand op gebied van gezondheid daar veel verbeterd. De rietbossen en het kreupelhout, schuiloord van de verschrikkelijke palpalistsetse, op de boorden van de Lufuko, werden uitgehakt. De Zwarten waren opnieuw aan het bouwen gegaan en hadden nieuwe velden aangelegd. De Rubandavlake zag in weinig tijd haar bevolking aangroeien van 800 tot 1400 inwoners. De oorlog 1914-1918 bracht wel veel bezwaren en onrust, maar ook meer voorspoed mee voor de Zwarten. De ijver van de overste en zijn helpers droeg schone vruchten. Korte tijd voordat hij naar Albertstad vertrok kon P. Van de Moortele schrijven: « Dees jaar hebben wij 12 jongens » naar de katechistenschool kunnen zenden.

» Meerdere zijn deze laatste jaren aangenomen » geweest op het klein seminarie, te Lusaka. » Enkele hebben hun geloften afgelegd bij de » Inlandse Broeders ».

Op 11 juni 1921 kwam P. Van de Moortele te Albertstad aan, als overste van die belangrijke missie. Twee jaar later echter vertrekt hij naar België, om er een jaar uit te rusten en de grote retret mee te maken. Daarna is hij een jaar lang bestuurder van het postulaat voor missiebroeders, te Gits. Doch op 3 september 1925 gaat hij andermaal scheep en op 24 oktober is hij te Albertstad terug.

Albertstad, een negerdorp, dat voor 1920 bewoond was door 4 of 5 Blanken, heeft in 1922 reeds 3.500 inwoners, ongetrekt een honderdtal Blanken. De missionarissen, die eertijds aalmoezeniers voor de spoorweg waren, vinden nu meer dan genoeg werk te Albertstad zelf en in de verre schoolkapellen, tot Kabalo toe. P. Van de Moortele, geholpen door Br. Nikasius, bouwt er een kapel van 40 op 10 m, die later zal kunnen gebruikt worden als schoollokaal en legt er zonder dralen de fundering voor een woonhuis. De kristenen te Albertstad komen van alle windstreken, voor 't grootste deel echter uit Boudewijnstad, Lusaka en Mpala, verder uit Kindu, Kongolo, Stanleystad en zelfs Neder-Congo. Geen gemakkelijke taak om al dat volkje rond de missie te scharen en zijn kristen plichten te doen onderhouden. Kristenen en katechumenen zijn al even onbestendig als verscheiden. Nauwelijks kent men zijn kristenen en hebben de katechumenen zich laten inschrijven of ze zijn weer naar een ander oord vertrokken.

In 1928 werd P. Van de Moortele als overste gezonden naar Mpweto, in het zuiden van het vikariaat. Hij kwam daar aan op 14 februari, doch op 25 juni reeds wordt die missiepost opgegeven en vertrekt P. Van de Moortele, vergezeld van P. Watteyne, R. en Broeder Bernardinus om een nieuwe missie te stichten te Mungombe, bij de Warega. Ze komen daar aan op 28 augustus. Mungombe is gelegen op de hoogvlakte Mlambula (1125 m). Rondom zijn goud- en safiërmijnen. De Warega zijn stevig gebouwde mannen, met ruwe, wilde gelaats-trekken, die aan de tijd doen terugdenken toen ze nog veel smaak vonden in mensenvlees. 't Zijn stoere werkers, die niet terugdeinzen voor een zware taak, fiere kerels, die hun zwarte geburen van andere stammen verachten, maar graag en openhartig omgaan met de Blanken. Hun wilskrachtige natuur zal er eensdaags goede kristenen van maken. Reeds in 1913 had Mgr Huys, vergezeld van P. Gallenkamp een verkenningsreis ondernomen bij de Warega. Dan reeds hadden dezen de bisschop gesmeekt hun missionarissen te sturen.

Aanstands vatte P. Van de Moortele de bouw aan van de nodige lokalen uit hout en gras. De school heeft al aanstands veel bijval, zelfs bij de volwassenen. De inboorlingen komen graag luisteren naar de godsdienstige onder-richtingen. Zonder dralen zullen schoolkapellen gesticht worden in de mijnkampen. De grond wordt bewerkt en ondermeer 800 koffieboomen geplant; eerlang wordt die eerste beplanting tot twee hektaren vergroot. In het jaarverslag over het jaar 1930 meldt P. Van de Moortele de vooruitgang van het missiewerk. Al de neger-hoofden vragen om een school met een katechist. Longangi zendt zijn twee zonen voor onderricht naar de missieschool. Mologi weigert een terrein af te staan aan de protestanten om het aan de katholieke missie te geven. Mupipi, te Shabunda, wordt sinds acht jaar door de dwaalleer bewerkt om zich te laten dopen. Vruchteloos echter. Doch op zijn sterfbed laat hij de katholieke katechist ontbieden en door hem dopen. Het verslag ten slotte is zeer hoopvol, doch betreurt het dat er geen groter aantal katechisten beschikbaar zijn, om in de kleine Rega-dorpen onderricht te gaan geven.

P. Van de Moortele had het geluk niet de vruchten van zijn arbeid te mogen plukken, hij stierf op 15 juli 1931, uitgeput door kanker aan de maag.

Publicaties: *Maandschrift der Witte Paters*, Antwerpen, 1906, *Op reis naar Opper-Kongo*, blz. 177; 1909, *De voorlopige kerk te Kasongo*, blz. 371; 1910, Z. K. H. Prins Albert te Kasongo, blz. 40; 1911, *De schoolkapel Kakurue*, blz. 208; 1912, *Een heugelijke dag te Mpala*, blz. 225; 1913, *Op bezoek te Namen St Antonius*, blz. 246; 1931, *Op missiereis bij de Warega*, blz. 44, seq. — *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Anvers, 1912, *La chapelle-école de M'aya*, p. 107; *La maladie du sommeil disparaît*, p. 225; 1913, *Défrichement et mise en culture de la brousse (Mpala)*, p. 148; 1914, *Un noyé (Mpala)*, p. 121. — *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Paris 1921, *La Chrétienté à Mpala*, p. 155.

[A. E.]

5 oktober 1955.
P. M. Vanneste.

MOORTGAT (*Maria*, en religion *Mère Helena*), Religieuse missionnaire des religieuses franciscaines d'Opbraekel, Fl. Or. (Lebbeke, 19.9.1889 — Tshumbe, Sankuru, 23.8.1941).

Entrée au couvent d'Opbrackel, le 20 mai 1912, pour y faire son noviciat, elle y fit profession religieuse le 18 août 1913. Elle fut une des premières religieuses de sa congrégation à partir pour les missions du Kasai. Elle arriva à Tshumbe-Ste-Marie le 28 août 1928 et y fut nommée supérieure. Elle y fut pendant treize ans un modèle de dévouement et d'abnégation. Pour sa bonté agissante, elle était aimée des enfants noirs comme une vraie maman et elle fut

pour les femmes indigènes une conseillère et une éducatrice de choix. Elle fut assistée à ses derniers moments par le vicaire apostolique lui-même qui la considérait comme une âme prédestinée.

[A. E.]

19 septembre 1953.
Marthe Coosemans.

MOPPE (VAN) (*Régina*), Femme d'œuvres (Anvers, 9.4.1889 — Etterbeek, 6.8.1936). Fille de Jacques et de Van Bever, Élisabeth; épouse de Barman, Daniel.

Anglaise par son mariage avec un commerçant indépendant qui avait réussi au Congo, et fondé plusieurs sociétés congolaises, elle obtint son retour à la nationalité belge le 30 avril 1925.

Elle s'attacha surtout aux œuvres d'assistance aux populations noires de la Province Orientale, où M. Barman avait principalement travaillé: c'est ainsi qu'elle contribua à l'organisation et à l'extension de l'Aide aux dispensaires ruraux de la Province Orientale (A. D. I. P. O.) auxquels S. M. la Reine accorda son haut patronage. Elle créa aussi la Fondation Régina Barman en faveur des mères indigènes.

A la mort de M. Barman, elle prit la direction de ses affaires et assumait la présidence et les fonctions d'administrateur-délégué du Credelbelco et de la Sexci.

Elle était chevalier de l'Ordre de Léopold II.

[J. J.]

7 novembre 1953.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 30 avril 1925. — *Conseiller cong.*, 1929, p. 149. — *Bull. Union des Femmes colon.*, fév., 1933, p. 4.

MOREAU (de) (*Alphonse-Marie-Joseph-Ghislain*) (Chevalier), Membre de la Chambre des représentants, (Andoy 8.3.1840 — Ottignies, 3.8.1911). Fils de Louis et de Cersen, Mathilde.

Propriétaire foncier à Andoy (Namur), il fut envoyé à la Chambre le 13 juin 1876 par le corps électoral de l'arrondissement de Namur en remplacement de M. Royer-de Behr, démissionnaire. Réélu en 1880 et en 1884, il fut chargé du portefeuille des Affaires étrangères le 16 juin 1884, puis de celui de l'Agriculture, de l'Industrie et des Travaux publics, le 26 octobre suivant. En 1889, il faisait partie de la Section centrale de la Chambre des représentants, chargée des travaux préparatoires à la discussion du projet de construction du rail dans le Bas-Congo. Cette section était présidée par M. Tack et comprenait, outre le chevalier de Moreau, MM. de Favereau, Dierckx, d'Andri-

mont, de Jonghe d'Ardoye et Nothomb; ce dernier était rapporteur des travaux.

En 1894, le chevalier de Moreau ne fut plus réélu à la Chambre. Il fut l'un des directeurs de la Banque Nationale. Il avait été créé baron par lettres patentes du 5 août 1893.

Il était commandeur de l'Ordre de Léopold.

[J. J.]

25 avril 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géog., Brux., 1889, p. 53a. — Ed. Vander Missen, *Léopold II et Beernaert*, Brux., Gœmaere, 1942, I, p. 20. — Note communiquée à l'auteur par le greffe de la Chambre, en avril 1953.

MORIAMÉ (*Jean-Marie*). Sous-intendant de 2^e classe (Aubange, 14.8.1863 — Watermael — Boitsfort, 10.7.1907). Fils de Nicolas et de Fohl, Marie-Thérèse.

Après ses humanités complètes au petit séminaire de Bastogne, il se fit inscrire à l'Université de Louvain pour y suivre les cours de sciences naturelles. A l'âge du service militaire, il s'engagea le 14 juin 1883 au 11^e de ligne, y fut nommé sergent-fourrier le 1^{er} novembre 1884 et détaché à l'École des enfants de troupe en qualité de moniteur. Un an après il passait au ministère de la guerre. Très apprécié par ses chefs, il resta à l'armée jusqu'au 30 décembre 1887 et postula ensuite une place de comptable aux Messageries Van Gendt; mais il n'attendit pas la fin de l'année 1888 pour résilier ses fonctions et signer un engagement à l'État Indépendant du Congo comme sergent de la Force Publique (15 novembre 1888). Le 22, il s'embarquait à Anvers et était attaché à Boma le 26 décembre. Il fut désigné le 4 mars 1890 pour remplir les fonctions de greffier-adjoint au conseil de guerre de Boma; adjoint ensuite à l'expédition du Kwango, le 18 août 1890, il occupa dès le 7 mai 1891, la place de chef de poste à Kingushi; nommé sous-lieutenant le 26 novembre, il rentre à Boma, fin de terme, le 19 décembre 1891, et le 23 s'embarque sur le *Lualaba* pour rentrer en congé.

En 1892, il faisait partie de la 2^e expédition antiesclavagiste envoyée en Afrique pour secourir Jacques. En compagnie de Duvivier, Moray, Delhay, Moriamé repartit le 18 avril afin de s'embarquer à Naples le 22 et gagner le Congo *via* Zanzibar où ils arrivèrent le 14 mai. Il y restèrent un mois pour y recruter des porteurs (jusqu'au 17 juin) puis en 69 jours de marche gagnèrent Tabora (30 août). De là, ils partirent le 7 septembre pour le Tanganika (23 décembre) afin de participer avec les troupes de l'État aux opérations qui tentaient de réduire à merci les bandes du sultan Rumaliza. Moriamé proposé à la garde d'Albertville s'y conduisit

en brave jusqu'au 19 juillet 1893; malade, il dut alors gagner Chinde d'où sur le steamer *Emin* il se dirigea le 11 novembre vers Zanzibar. De ce port, à bord du *Kaiser*, il fit voile vers Naples le 26 octobre et regagna la Belgique le 16 novembre 1893. Mais déjà le 6 février 1894, il repartait d'Anvers sur l'*Akassa*. Le 7 mars, il était désigné pour commander le poste d'Isangila dont il prit la direction le 7 avril. C'est là que la maladie le surprit et avec une telle gravité qu'il fut forcé de démissionner à la fin du mois. Peu après, le 12 mai, le *Lulu Bohlen* l'emportait de Boma vers la Belgique. Vu ses états de service, il fut attaché provisoirement au bureau de l'Intérieur du gouvernement central. Le Congo cependant l'attirait à nouveau. Pour la 4^e fois, le 6 octobre 1896, il s'embarqua avec le grade de sous-intendant de 2^e classe. A Boma, le 29 octobre, il fut désigné pour le Kwango oriental et le 2 décembre il était à Popokabaka où on le chargea de fonder un poste sur la Wamba. Il rentra à Popokabaka le 29 mai 1897, désigné pour Tumba-Mani. Les accrocs à sa santé de plus en plus fréquents le forcèrent à descendre à Boma d'où le steamer *Albertville* le ramena en Belgique le 24 mai 1898. Il passa à Watermael-Boitsfort les dernières années de sa vie.

Il était porteur de l'Étoile de service à deux raies et de la Médaille de la campagne arabe.

[A. E.]

9 juin 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 481. — Masoin, *Hist. de l'É. I. C.*, Namur, 1913, t. 2, p. 94. — A. Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larciér, Brux., 1922, t. 2, pp. 492, 495.

MORISSEAUX (*Charles-Nicolas-François*), Ingénieur des mines, directeur général au Ministère de l'Industrie et du Travail, conseiller colonial (Liège, 7.10.1854 — Bruxelles, 13.1.1945). Fils de François-Charles et de Lemoine, Marie-Barbe; époux d'Élisabeth Morisseaux, décédée avant lui.

Ingénieur des mines A. I. Lg., Charles Morisseaux avait été attaché très jeune au Ministère de l'Industrie et du Travail, où il parviendrait au grade de directeur général, qui, à sa retraite, lui serait conservé à titre honorifique. Il avait également été directeur de l'Office du Travail.

Dans le secteur privé, il avait été inspecteur général à Beira, puis directeur général, à Lisbonne, de la Compagnie du Mozambique et serait, dans la suite, administrateur de diverses sociétés industrielles à activités coloniales en Belgique.

Il fut des trois premiers conseillers coloniaux élus par la Chambre des Représentants à la constitution initiale du Conseil colonial institué,

lors de l'annexion du Congo par la Belgique, par la loi coloniale fondamentale du 18 octobre 1908, comme conseil de législation du législateur spécial pour la Colonie prévu par la Constitution de 1893 pour le cas d'acquisition de possessions coloniales par le pays.

Morisseaux fut un des plus assidus et des plus actifs des membres du Conseil et ce jusqu'à son remplacement, en décembre 1936, par M. Natalis De Cleene. Jusqu'à cette date, en effet, la Chambre des Représentants avait périodiquement et sans interruption, renouvelé le mandat de son élu de 1908.

Et si l'on peut observer que l'ingénieur particulièrement expérimenté s'attacha principalement à l'étude des projets de décret à rapporter en matière minière, qu'ils fussent relatifs à la réglementation générale au Congo belge et plus spécialement au Katanga des recherches, des concessions et des exploitations minières ou à des octrois ou renouvellements occasionnels de permis de recherches, on aurait tort d'imaginer que le conseiller colonial dont nous analysons l'action, se désintéressait des travaux du Conseil en toute autre matière. Il intervint au contraire dans les discussions les plus diverses et, notamment, et c'est tout à son honneur qu'on le relève ici, à celles de projets de décret en matière de recrutement par contrainte de travailleurs d'utilité publique, en matière d'occupation illégale des terres, en matière de contrats d'engagement dans la marine fluviale, en matière de pension des fonctionnaires et agents civils et militaires de la Colonie et de certaines pensions de veuves, toutes discussions propices à la défense de conceptions généreusement humaines. Dans le domaine minier même, on a pu remarquer que Morisseaux avait cherché, durant toute sa longue carrière au sein du Conseil, à obtenir une amélioration importante de la législation fondamentale en la matière. Il venait à la veille de sa retraite, d'être chargé de rapporter un projet de décret conforme à ses espoirs.

A la séance du 18 décembre 1936 au cours de laquelle le Conseil colonial installa le successeur de Morisseaux, le ministre des Colonies Rubbens, président de droit du Conseil, rendit au conseiller sortant un hommage émouvant, tout en se défendant d'en faire comme un éloge funèbre, l'octogénaire qui en était l'objet faisant à tous envie par sa verdeur et son activité. Le vice-président du Conseil, le professeur Léon Dupriez s'associa aux paroles du chef du Département en termes non moins bien choisis, soulignant combien avait été précieux au Conseil les connaissances étendues de Charles Morisseaux, sa longue expérience et le zèle constant dont il avait fait preuve dans l'exécution de son mandat.

En décembre 1910, Morisseaux avait présidé une Commission d'études sur le Katanga instituée par la Société belge des ingénieurs et des industriels.

Dans un tout autre domaine, il avait été membre et trésorier du Conseil de Fabrique de l'Église collégiale bruxelloise des Saints-Michel-et-Gudule.

Morisseaux était, à sa mort, grand-officier de l'Ordre de la Couronne, commandeur de l'Ordre de Léopold et de l'Étoile africaine, grand cordon de l'Ordre du Dragon de Chine, commandeur de la Légion d'Honneur, de l'Ordre d'Isabelle-la-Catholique, de l'Ordre d'Orange-Nassau, etc.

Principales publications : *La Compagnie à charte de Mozambique*, in : *Revue économique internationale*, avril 1906 (en tiré à part, 53 p. in-8°, Brux., Off. de la Revue, 1906) ; *Le budget du Congo belge pour 1911* (même périodique, 1910, n° IV, 587-604) ; *Le Congo. A quoi il doit nous servir. Ce que nous devons en faire*, Brux., A. Lesigne, 1911, 23 p. in-8° ; *Les voies secondaires aux Colonies et la Société des chemins de fer vicinaux du Congo*, in : *Revue économique internationale*, Brux., 1924, I, 367-380 ; *Politique congolaise*, dans le même périodique, 1930, III, 41-62 (1).

27 mars 1957.
J.-M. Jadot.

On a consulté pour établir cette notice la collection des Comptes rendus analytiques des Séances du Conseil colonial de 1908 à 1936. On trouvera, aux tables annuelles de cette publication officielle du Ministère des Colonies, le sujet des nombreux rapports présentés par Morisseaux au Conseil et dont la nomenclature, en cours de notice, eût allongé inutilement la liste de ses écrits.

MORSE (Élisabeth), Docteur en médecine (New York, 26.11.1884 — Aba, Congo belge, 26.2.1923).

Voir : **HURLBURT**.

MOUCHON (Antoine-Charles), Sous-lieutenant (Tournai, 8.3.1876 — Kiri, 16.9.1912). Fils de François et de Duez, Albertine-Claire.

Soldat au 2^e chasseurs à pied depuis le 14 janvier 1895, il était licencié avec le grade de sergent lorsqu'il s'engagea à l'É. I. C. Embarqué à Anvers le 27 avril 1899, il fut commissionné le 19 mai pour le camp d'Umangi ; il y conquist les galons de premier sergent le 1^{er} mars 1900, mais ne put achever son contrat de trois ans pour raison de santé ; il s'embarqua à Boma le 19 juillet. Il repartit comme premier sous-officier le 4 avril 1901 et reprit son poste à Umangi, le 30 mai ; il y obtint, le 3 décembre de l'année suivante, le grade de sous-lieutenant. Inapte à supporter le climat, il dut, le 14 juillet 1903, descendre vers Léopoldville pour s'y faire soigner, mais put remonter à peu près guéri vers Umangi le 3 août. Malgré tout son courage, il

ne put vaincre la maladie et descendit à nouveau à Léopoldville le 1^{er} septembre 1903. On crut bien faire en l'attachant au district du Stanley-Pool le 12 septembre. Il y passa six mois puis s'embarqua à Boma le 1^{er} mars 1904 pour l'Europe.

Malgré ses accrocs répétés, il aimait l'Afrique et repartait le 25 août 1904 ; à Boma, on l'assigna au territoire de la Ruzizi-Kivu, le 19 septembre. Le climat y était évidemment plus salubre et il parut s'adapter beaucoup mieux ; mais rappelé à Boma pour figurer comme témoin dans une affaire judiciaire, le 22 décembre 1904, il y fut désigné le 19 juin 1905 pour le Stanley-Pool ; de là, il passa au district du lac Léopold II, le 9 juillet, et y fut chargé de commander un détachement de 75 soldats affectés à la police de la région Bolia-Kiri (3 août 1905). A partir du 9 novembre 1905, il se vit confier la direction du poste de Kiri. Fin de terme, il rentra à Inongo le 1^{er} juillet 1907 afin d'aller s'embarquer à Boma à destination de l'Europe le 23 juillet.

Puis, le voilà reparti encore le 11 mars 1909 pour la même destination (lac Léopold II) ; il fut affecté au secteur de Lokoro (1^{er} avril 1909) où il resta jusqu'en septembre 1911.

L'accoutumance semblait complètement faite ; Mouchon, enthousiaste, repartait pour un 5^e séjour le 17 février 1912 comme adjoint au commandant de la Compagnie du lac Léopold II. Kiri lui fut à nouveau confié le 13 mai 1912. Mais il avait trop présumé de ses forces ; le foie gravement atteint depuis ses premières années au Congo, lui occasionna une crise mortelle le 16 septembre 1912 ; il mourait, titulaire de l'Étoile de service à trois raies et de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

[A. E.]

19 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 2833.

MOUSEL (*Léopold-Marie-Victor*), Commissaire de district adjoint (Rio-de-Janeiro, Brésil, 4.10.1891 — Luxembourg, Grand-Duché, 18.4.1931). Fils de Nicolas-Victor et de Clasen, Rosalie-Léonie.

D'origine luxembourgeoise, Mousel, très jeune, alla suivre les cours de l'Université de Zurich où il obtint le diplôme de docteur en sciences politiques et économiques. Il rentra alors dans son pays où, d'août 1915 à janvier 1917, il fut au service d'une société métallurgique à Luxembourg ; de janvier 1917 à janvier 1920, il fut engagé par les Acieries de Biesbach-Esch-Dudelange. De janvier 1920 à mars 1923, il est secrétaire et fondé de pouvoirs, à Luxembourg,

de la Banque belgo-luxembourgeoise. Il avait trente-deux ans lorsque, encouragé peut-être par les brillantes carrières que nombre de ses compatriotes avaient faites au Congo, il songea, lui aussi, à tenter sa chance en Afrique. Après avoir suivi avec profit les cours coloniaux à Bruxelles, il fut admis comme administrateur territorial de 1^{re} classe et s'embarqua à Anvers le 11 septembre 1923. Désigné pour la Province orientale, il quitta Boma le 1^{er} octobre pour se mettre à la disposition du commissaire de district de Stanleyville où il arriva le 20 octobre. Il fit un terme de trois ans à l'issue duquel il reçut sa nomination d'administrateur territorial principal, dès son retour en Belgique, le 1^{er} janvier 1927.

Il repartit d'Anvers le 25 juin suivant pour reprendre ses fonctions à Stanleyville. Sa parfaite conscience et le zèle qu'il apportait à son travail lui valurent le grade de commissaire de district adjoint dès le 11 janvier 1930.

Le 15 août 1930, son terme accompli, il s'embarqua à Boma pour l'Europe, d'ailleurs très fatigué et profondément anémié. Il regagna la ville de Luxembourg où il s'éteignit peu de temps après.

Il était détenteur de l'Étoile de Service.

[L. H.]

26 novembre 1955.
Marthe Coosemans

Trib. cong., 30 mai 1931, p. 2. — Reg. matr. n° 4887.

MOYNIER (*Gustave*), Juriste et philanthrope suisse (Genève, 21.9.1826 — Genève, Petit-Saconnex, 21.8.1910).

En tant que philanthrope, Moynier prit une grande part en 1863 à la constitution de la Croix-Rouge Internationale dont le siège fut fixé à Genève et dont il devint Président. En 1873, il provoqua la fondation de l'Institut de Droit international qui, dès 1878, tenta de donner une solution internationale aux difficultés pendantes en Afrique centrale. Moynier et Bouthellier de Beaumont, président de la Société de Géographie de Genève, furent les deux premiers nationaux suisses dont les noms figurent dans nos annales congolaises.

Déjà, en septembre 1876, Moynier était membre du Comité national suisse de l'Association Internationale Africaine. En 1877, il fut délégué de ce Comité central de Bruxelles. En 1883, à la Commission Internationale, sorte de parlement de l'Association, Moynier mettait en garde le comité exécutif, par le truchement d'un article qu'il fit paraître dans *l'Afrique explorée et civilisée*, contre la tendance à laisser refroidir l'enthousiasme mondial en rendant

trop rares les informations officielles sur son activité.

Lors de la préparation de la session de l'Institut de droit International de septembre 1883, Moynier adressa à tous les membres le 1^{er} juillet une circulaire les exhortant à s'unir pour amener leurs gouvernements respectifs à résoudre la question congolaise et exprimait le vœu que l'Institut ne se bornât pas à faire connaître ses desiderata, mais qu'il entamât avec les gouvernements des pourparlers plus positifs jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un souverain qui consentît à inviter les autres États à une conférence *ad hoc* (*La question du Congo et le droit international*, p. 6). Thomson dans : *Fondation de l'État Indépendant du Congo*, nous dit que le 4 septembre 1883, à la session de l'Institut de droit international, Moynier lut un mémoire dans lequel il ne se contentait pas d'exposer de vagues solutions proposées, mais faisait part de ses propres suggestions dont : la liberté de commerce non seulement sur le Congo, mais dans son bassin entier ; l'établissement d'une commission internationale pour le contrôle de la navigation sur le fleuve ; l'abolition de l'esclavage et de son trafic, etc. On voit que les directives de Moynier ne furent pas lettre morte lors de la Conférence de Berlin en 1884-1885.

Ses vues étaient assez nettes sur la portée internationale de la fondation de l'État Indépendant du Congo, que toutes les puissances, au nom de la civilisation, avaient intérêt à soutenir. Dans une étude intitulée : *La fondation de l'É. I. C. au point de vue juridique*, lue à l'Académie des Sciences morales et politiques de Paris (XXVIII, 1887, p. 479), Moynier disait :

« L'Afrique équatoriale est en train de se »
 « métamorphoser ; elle est appelée à participer »
 « prochainement au mouvement de la civilisation »
 « européenne. Les conséquences d'une »
 « semblable nouveauté peuvent être considé- »
 « rables et aller jusqu'à un déplacement du »
 « centre de gravité des intérêts généraux de »
 « l'humanité. Il n'y aurait rien de surprenant »
 « à ce que cette partie du monde jouât un rôle »
 « important dans la politique de l'avenir. J'ai »
 « le sentiment que nous assistons aux petits »
 « commencements d'une évolution remarqua- »
 « ble, qui amènera tôt au tard de grands change- »
 « ments dans les relations des hommes entre eux. »
 « Aussi, les observateurs sages en suivront-ils »
 « dès aujourd'hui les phases avec sollicitude ». (cité par Banning, *Partage de l'Afrique*, p. 153).

Le nom de Moynier mérite donc bien d'être retenu dans l'histoire de notre Congo.

30 septembre 1952.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

R. S. Thomson, *Fondation de l'É. I. C.*, Brux., 1933, pp. 57, 136-137. — Banning, *Partage de*

l'Afrique, p. 153. — *Bull. Ass. Vét. col.*, déc. 1939, p. 6. — L. Lotar, *Les Suisses et l'É. I. C.* (Revue Congo, 1939, p. 2). — *Mouv. géogr.*, 1888, p. 3c ; 1880, p. 47a ; 1910, p. 642.

MSERERA (*Mohammed ben Hamis*), Chef arabe de Riba-Riba (actuel Lokandu) (né vers 1855 — exécuté en 1894).

Mserera est une des vedettes du monde arabe engagé dans la campagne que les antiesclavagistes menèrent pendant les vingt dernières années du XIX^e siècle contre les trafiquants d'esclaves dans le Maniéma.

Lui et son fils Bwana Amici, exerçaient leur autorité sur une vaste bande de terrain entre le Lomami et le Lualaba et soumettaient à la chasse à l'esclave les vallées de l'Ulindi et de l'Elila.

Le capitaine Trivier, correspondant du journal français *La Gironde*, qui, en 1889, fit une randonnée à travers l'Afrique centrale dans le but d'apporter à son journal un reportage sensationnel, nous dit avoir reçu chez Mserera à Riba-Riba, le 13 mars 1889, et chez les autres chefs arabes de la région un excellent accueil. Ébloui par les apparences ou naïvement dupe de ses hôtes, il trouvait tout parfait dans ce monde musulman où régnait cependant la plus affreuse plaie de l'Afrique, l'esclavage.

A leur tour, Hinck et Ectors, envoyés en mission au Maniéma par la Société antiesclavagiste de Belgique, nous racontent que le 23 novembre 1890, ils firent visite à Riba-Riba, à Mserera, « homme de petite taille au regard » fuyant et plein d'astuce ». Ils reçurent de lui et des autres compères arabes un accueil empressé destiné à masquer les vrais sentiments du monde islamique envers les antiesclavagistes.

Grand seigneur, Mserera envoyait des vivres aux deux Européens, les invitait à visiter sa cité, précédés par sa musique particulière composée de tambours, fifres et trompes. Les maisons étaient soigneusement alignées, formant une rue principale qui longeait le fleuve ; les habitations étaient coquettes et la population pouvait être évaluée à un millier d'habitants. Mserera poussa l'amabilité jusqu'à procurer aux deux antiesclavagistes 140 porteurs en échange d'une somme rondelette, pour la continuation du voyage.

Cependant, deux ans plus tard, en 1892, au moment où s'organisait l'expédition Hodister, le jeune sous-lieutenant Michiels, adjoint de Tobback aux Falls, envoyé en mission à Riba-Riba, en revenait très pessimiste ; il conseillait la plus grande prudence aux membres de l'expédition Hodister, prête à partir pour le Haut-Lualaba et le Lomami. Mserera, disait-il, furieux de voir contrarier son commerce d'escla-

ves en amont des Falls, avait interdit à Michiels la construction à Riba-Riba d'un poste de l'État. Les quatre agents du Syndicat commercial du Katanga, Jouret, Doré, Noblesse et Page, jugèrent exagéré le pessimisme de Michiels et poursuivirent leur voyage. Le 24 avril 1892, ils étaient à Riba-Riba, entraient en contact avec Mserera qui, malade, réclamait un médecin. On lui annonça l'arrivée prochaine du Dr Magery, qui accompagnait Hodister. Cette fois, Mserera ne cacha pas son antipathie envers Hinck et Michiels et tous les antiesclavagistes en général. Quoique tout parût calme à Riba-Riba, une certaine angoisse pesait sur la cité arabe.

Quelques jours plus tard, Mserera recevait la visite du résident des Falls, Tobback, et de son adjoint Michiels, accompagnés de 5 hommes d'escorte. La palabre qui s'engagea n'amena aucun changement d'attitude chez le chef arabe. Le 5 mai, Jouret, Doré et Page montaient en pirogue pour continuer leur voyage vers le Haut Lualaba. Ils n'allèrent pas loin, contraints par Mohara à Nyangwe, de rebrousser chemin vers les Falls. Pendant ce temps, les événements se précipitaient à Riba-Riba. Le 9 mai, Tobback quittait Noblesse et Michiels pour rentrer aux Falls. Qu'arriva-t-il alors ? Noblesse passa-t-il outre à l'interdiction de Mserera de construire un poste ? Toujours est-il que le malheureux fut torturé, abattu et mangé par les esclaves de Mserera. Michiels parvint à fuir, en pleine nuit, erra pendant quinze jours dans la forêt, fut capturé par l'ennemi et subit le même supplice que son compagnon. Un sort identique attendait Hodister et ses trois camarades, Desmedt, Goedseels et le Dr Magery. Mserera envoya à leur rencontre un chef de bande à sa solde, Kimputi, qui surprit les quatre Européens le 15 mai à Ikamba ; ils furent abattus à coups de flèches, décapités et jetés en pâture aux esclaves. Les quatre têtes furent envoyées au chef arabe en guise de trophée. Enfin, au poste de Lhomo, le 17 mai, sur ordre de Mserera, l'agent Pierret était assassiné et le poste détruit. Lorsque l'année suivante, le 5 mars 1893, Chaltin fut chargé par l'inspecteur d'État Fivé de s'emparer de Bena-Kamba et Riba-Riba, ces deux repaires arabes, il passa par Lhomo le 29 mars et y fit exhumer le corps de Pierret pour lui donner une sépulture convenable.

La campagne arabe ne toucha à sa fin qu'en 1894. La plupart des chasseurs d'esclaves furent tués au combat ou capturés et jugés. Mserera et Bwana Amici furent faits prisonniers par Lothaire, à Kirundu, jugés, condamnés à la pendaison et exécutés en mai 1894.

27 octobre 1952.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Histoire de la Force publique dans l'État Indépendant du Congo, 1952, pp. 206, 212, 213, 243, 294. — R. Cornet, *Maniéma*, Cuypers, Brux., 1952, pp. 114, 131, 136, 144, 145, 146, 147. — *A nos Héros col. morts pour la Civ.*, p. 131. — Hinde, *La Fin de la domination arabe*, Falk, Brux., 1897, p. 137.

MUSINGA YUHI, Roi du Ruanda-Urundi (Dans le Budaha vers 1883 — Kitendwe, 25.12.1944). Fils de Lwabugiri et de Kanzogera,

Le roi du Ruanda-Urundi Lwabugiri, père de Musinga, meurt en décembre 1894 à Kiranga, sur la Ruzizi, au cours d'une expédition guerrière. Il avait désigné, selon la coutume, son fils Mibambwe comme son successeur. Celui-ci ayant perdu sa mère et comme aucun roi ne peut régner sans mère, Kanzogera, la future Nyara-Yuhi, appartenant au clan des Bega et mère de Musinga est proclamée reine-mère.

Celle-ci et son frère Kabare voient l'occasion favorable pour éliminer du pouvoir le clan rival des Biru auquel appartenait Mibambwe et assurer le trône à Musinga. Une véritable révolution éclate. Après le massacre de plusieurs membres de la famille Biru, Mibambwe est attaqué et blessé à son tour à Runchuchu près de Kabgaye en novembre 1895. Profitant du désarroi général, Kabare proclame Musinga roi et lui adjoint le nom de Yuhi, c'est-à-dire le Pacifique. Mibambwe se voyant perdu se retire dans sa hutte, brise les tambours royaux et se livre aux flammes avec toute sa famille.

La régence est exercée par Nyara-Yuhi et les membres de sa famille. Vers 1900, la cour se fixe définitivement à Nyanza et le roi Musinga ne quittera plus cette résidence. En effet, la coutume force celui qui porte le nom de Yuhi à demeurer à l'intérieur du cercle formé par les rivières Nyabarongo et Akanya. Il n'y fera exception qu'en 1920, pour visiter les missions de Kabgaye et de Save et en 1929 pour parcourir son pays, lors de la grande famine.

Musinga ayant, en fait, usurpé le pouvoir, ne fut pas reconnu par tous et à plus d'une reprise il vit son trône menacé. En 1898, les Bayayi et les Bassigi, habitant les montagnes au Nord-Est et au Nord-Ouest refusent de se soumettre aux corvées et aux impôts exigés par les hommes de Musinga. Les guerriers du Roi réussissent à les soumettre et mettent la région rebelle à feu et à sang.

Une nouvelle révolte éclate en 1912, conduite cette fois par un certain Dungutse-Bilegeya qui se fait passer pour l'héritier légitime de la Couronne. Le mouvement insurrectionnel s'étend un peu partout et Musinga aurait certainement succombé si le résident allemand Godovius

ne lui était venu en aide. Ce même Dugutse réapparaîtra en 1928, venant de l'Uganda et l'autorité belge réussit à réprimer l'insurrection dans ses débuts.

Le premier contact du Ruanda avec les Blancs a lieu en 1894 lors du voyage du comte von Götzen dans ce pays, mais l'occupation effective ne commence qu'en 1899 par la création du poste militaire d'Usumbura dont ressortissaient les deux sultanats indigènes du Ruanda et de l'Urundi. Le Dr Kandt en est le premier résident. L'année suivante, sous la conduite de Mgr Hirth arrivent les premiers missionnaires. Ils peuvent s'établir à Isavi, localité dont les habitants étaient réputés voleurs et peu commodes. En 1906, la mission centrale de Kabgaye est fondée.

Comme le gouvernement allemand adopte une politique de « laisser faire », ce sont les Pères Blancs qui, les premiers, établissent un véritable contact avec les indigènes. Musinga évite cependant soigneusement tout rapport avec eux.

En 1908, l'Allemagne renforce son autorité en érigeant le Ruanda en un territoire distinct de l'Urundi et en choisissant Kigali près de Nyanza comme capitale.

Cette nouvelle politique déplaît aux Batutsi, les uns veulent se défaire des Blancs, les autres, dont Kabare, jugent préférable d'accepter cette occupation pour éviter au pays les plus grands malheurs. Le Résident allemand ne s'occupe cependant jamais, de façon directe, des affaires indigènes mais les traite par lettres officielles adressées à Musinga auquel ce système plaît beaucoup, car il sauvegarde son prestige et flatte son amour-propre. Cette situation reste inchangée jusqu'en 1916.

Pour réagir contre l'agression du Congo belge par l'Allemagne au mois d'août 1914, l'offensive contre l'Afrique Orientale allemande est décidée. Nos troupes d'Afrique, placées sous les ordres du général Tombeur envahissent les territoires allemands en avril 1916. La brigade du Nord, sous le commandement du colonel Molitor se rend maître du Ruanda en juin 1916. Le prestige de Musinga qui avait pris le parti de l'Allemagne, est gravement atteint par les victoires belges et les réquisitions militaires. La plupart des chefs réclament leur indépendance et l'anarchie menace le pays. Le vice-gouverneur général Malfeyt, investi de l'administration du Ruanda en janvier 1917 réussit à maintenir la paix et le trône royal. Aussi, lorsque la 1^{re} guerre mondiale est terminée et que la question du partage des anciennes possessions allemandes vient à l'ordre du jour, Musinga proteste de son loyalisme envers la Belgique.

La convention Milner-Orts sur le partage des mandats internationaux entre la Belgique et

l'Angleterre attribuée à la Belgique le Ruanda et l'Urundi. Seulement, le Ruanda est amputé du Kisaka, réclamé par les Anglais pour l'établissement de leur chemin de fer du Cap au Caire. Or, cette province est vitale pour le Ruanda. Afin d'éviter un mouvement de haine contre le Blanc et des révoltes sanglantes, le Kisaka lui est rétrocédé en 1923. Ce n'est que le 20 octobre 1924 que la Belgique accepte officiellement le mandat sur le Ruanda-Urundi.

L'administration belge qui avait adopté jusqu'à ce moment le système allemand d'administration indirecte passe progressivement à une intervention plus directe dans les affaires indigènes tout en respectant les institutions existantes pour autant qu'elles n'entravent pas l'exécution de la mission confiée par la S. D. N.

Musinga, en tant que chef suprême du pays, attribue le gouvernement de ses provinces à ses fils, ses proches et ses favoris. Mais l'arbitraire des nominations, des révocations et des taxations en nature et en corvées amènent le gouvernement belge à suivre une politique tendant à regrouper progressivement les provinces indigènes, à destituer les chefs incapables, à réduire les prestations coutumières et à étendre les cultures vivrières. Dès 1922, il exerce également un contrôle sur l'exercice du pouvoir royal.

A partir de ce moment, Musinga se désintéresse de l'administration et de l'évolution de son pays. Il s'oppose systématiquement à toute amélioration des conditions de vie de ses sujets. Il méprise les grands chefs et s'entoure d'une cour d'indésirables et d'incapables qui le flattent et vivent à ses dépens et cela au détriment de ses propres enfants. Même lors de la grande famine qui sévit de 1928-1929, Musinga reste indifférent à la misère de son peuple.

Graduellement, l'élite du Ruanda se tourne de plus en plus vers l'administration belge, surtout celle qui a été en contact avec les missions et qui a suivi les cours de l'école pour fils de chefs créée à Nyanza en 1932. Les deux fils du roi, Rudahigwa, l'actuel mwami et Lwigemera ayant suivi les cours de l'école de Nyanza, deviennent pour Musinga un sujet de crainte et il les prive de tous moyens d'existence en leur refusant, sous tous les prétextes possibles, le commandement d'une région.

C'est pour ces diverses raisons que le gouvernement belge, en accord avec un grand nombre de chefs indigènes déclare, le 12 novembre 1931, Musinga déchu de ses fonctions. Il est relégué le 14 novembre à Kamembe où l'accompagnent sa mère, sa femme, ses enfants en bas âge et de nombreux serviteurs.

Deux jours plus tard, Rudahigwa-Mutara est proclamé roi.

Jusqu'à la 2^{ème} guerre mondiale, Musinga mène

une vie calme et retirée. Pendant le conflit, il parle ouvertement de son retour comme mwami du Ruanda. Aussi, bien des notables jugeant prudents de se ménager les faveurs de Musinga, lui envoient des cadeaux en argent, en bétail et en vivres.

Devant ces faits, le gouvernement juge prudent de l'éloigner du Ruanda et lui assigne Kitendwe dans le territoire de Baudouinville comme résidence. Il y meurt le 25 décembre 1944.

4 février 1957.
M. Van den Abeele.

Arch. Min. Col., dossiers Musinga. — Rapport annuel sur l'administration du Ruanda-Urundi, 1920-1931, 1939, 1944. — Classe (Mgr), *Le Ruanda et ses habitants*, revue Congo, 1922, pp. 677-693. — Dresse, P., *Le Ruanda d'aujourd'hui*, Ch. Dessart, Brux., 1940. — Dessaint, M., *Histoire et chronologie du Ruanda*, Bibliothèque du Min. des Col. — Daye, P., *L'Empire colonial belge*, Éditions du Soir 1923. — Jaspar, Henri, *Le Ruanda-Urundi, pays à disettes périodiques*, revue Congo, 1922, pp. 1-22. — Pagès, (R. P.), *Un royaume Hamite au centre de l'Afrique*, 1933. — Ryckmans, P., *Le problème politique au Ruanda-Urundi*, Bull. S^t belge d'études et d'expansion, février 1925, pp. 55-66.

MUYLLE (Joseph), Magistrat au Congo belge (Bruges, 22.7.1886 — Camp de Mauthausen, Autriche, 19.3.1945). Fils d'Edgar-Adolphe-Eugène-Joseph et de Dewulf, Mathilde-Louise-Marie.

J. Muylle arriva au Katanga en 1910. De suite apparurent les qualités qui devaient caractériser toute sa vie : la loyauté la plus absolue, le sens de la mesure, la bonté et surtout le sens le plus élevé du devoir. C'était vraiment une recrue de choix pour la magistrature congolaise.

En 1914, il obtint cependant l'autorisation de rejoindre l'armée belge. D'un courage à toute épreuve, rompu à tous les exercices du corps, il fut un soldat d'élite. Il fit la campagne de l'Yser et ne tarde pas à devenir officier.

Lorsque le front se stabilise, il vient reprendre son service au Congo et remplit les fonctions d'auditeur militaire près les troupes en opération dans l'Est Africain allemand. Mais en 1917, il apprend la mort de son plus jeune frère tué à 20 ans devant Dixmude. Il n'a qu'une pensée : remplacer le soldat tombé. Il va rejoindre le front belge. Il y reste jusqu'à la victoire.

Un brillant officier qui l'a connu à cette époque appréciait ses services de la façon suivante : ... «Muylle était titulaire de la » Médaille militaire et de la Croix de guerre » française en raison de sa calme bravoure à » l'attaque de Lizerne. Il fit deux fois la liaison » entre les zouaves et les troupes belges... En

» 1918 il était un des meilleurs commandants » de mitrailleurs de la 4^e division. »

Après la guerre, J. Muylle revint achever sa carrière au Congo, puis se fixa à Bruges où il se créa une place enviable au barreau.

Son bon sens et sa droiture lui valent d'autres postes honorables. Il entre au conseil communal de sa ville natale et au conseil d'administration de la société des Installations maritimes de Bruges. Plus tard, sa désignation dans le Collège des commissaires du Crédit Général du Congo (Crégéco) lui donna l'occasion de revoir le Congo où il accomplit une mission d'inspection.

En 1940, les heures tragiques sonnent à nouveau. Muylle n'a plus 20 ans ; il en a 54. Néanmoins, dès la mobilisation, il dit : présent ! et il revêt son uniforme de capitaine-commandant. Le 10 mai 1940, il est au canal Albert devant Hasselt. Le 25 mai, il est fait prisonnier de guerre à Heule, près de Courtrai, au dénouement de la campagne de la Lys ; mais le 1^{er} juin, par un coup d'audace, il s'évade de la caserne de Saint-Trond à la veille du départ vers Leipzig.

Il revient à Bruges. On ne le conçoit pas cependant supportant patiemment la présence des envahisseurs sur le sol sacré de sa vieille ville flamande. Il s'engage dans une entreprise d'espionnage extrêmement dangereuse et s'y jette corps et âme. Il dit à sa femme : « C'est si important et nous n'avons pas d'enfant ».

Hélas ! la trahison rôde. Le 14 octobre 1942, il est arrêté en pleine audience au Palais de Justice de Gand. Il est transféré à la prison de St-Léonard à Liège où il est maintenu au secret pendant 13 mois puis il est dirigé sur le camp de Sachsenhausen-Oranienburg (Berlin) en Allemagne. Le 8 janvier 1945, c'est la dernière étape de son calvaire : il est transféré au camp d'extermination de Mauthausen, en Autriche, où il meurt le 19 mars 1945, victime de la barbarie.

Avant de mourir il avait fait parvenir à Madame Muylle une dernière lettre dans laquelle il disait : « Tu diras à mes amis et camarades de guerre que je suis heureux puisque mon sacrifice n'a pas été vain : la Belgique est libre... »

Toute parole est vaine devant tant de grandeur.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre du Lion. — Chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre de la Couronne avec palme. — Porteur de l'Étoile de Service à 2 raies et de la Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique et de la Croix de guerre avec palme, à titre posthume.

26 avril 1956.
F. Dellicour.

N

NACHTEGAEL (DE) (*Clémentine*, Sœur *Marie-Gaudentia*) Sœur Franciscaine Missionnaire de Marie (Sinay, 23.6.1870 — Berghe-Sainte-Marie, 15.7.1896).

Sœur Marie-Gaudentia fit partie de la première équipe des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie qui partit pour le Congo. Elle quitta la Belgique le 6 juillet 1896 et le 15 septembre déjà, elle n'était plus. Sa jeunesse même ne lui avait pas permis de triompher d'un climat dont seules les morts rapides, parfois foudroyantes, des pionniers nous permirent d'acquérir l'expérience. Sœur Marie-Gaudentia fut la première victime de l'apostolat des Franciscaines de Marie au Congo.

[A. E.] 1^{er} août 1952.
Marie-Louise Comeliau.

Hér. col. morts pour la Civ., p. 250. — Rinchon, *Mission. belg. Congo*, p. 36.

NACHTERGAELE (*Achille-Remi*), Sous-officier et commissaire de police (Waereghem, 18.6.1867 — Boma, 4.3.1898). Fils de Denis et de Van der Bauwede, Coiette.

Il s'engage au régiment des grenadiers le 17 avril 1885 et accède au grade de sergent-major le 15 novembre 1889. En juillet 1891, il quitte l'armée pour entrer comme agent spécial à la police de la ville de Bruxelles, à laquelle il reste attaché jusqu'en juillet 1894. Il demande alors à partir au Congo. Admis au service de l'É. I. C. en qualité de sergent-major de la Force Publique, il s'embarque le 6 août sur le vapeur *Akassa* qui arrive à Boma le 1^{er} septembre. Il est investi presque immédiatement des fonctions de chef de la station de Boma-rive, fonctions qu'il exercera pendant près de trois années consécutives. Nommé adjudant le 1^{er} juillet 1895, il est, en janvier 1896, assimilé aux sous-intendants de 3^e classe. Au mois de juin 1897, son terme touchant à sa fin, il est désigné pour accompagner un contingent de la Force Publique qui doit figurer au village congolais de l'exposition de Bruxelles et rentre à Anvers. Après deux mois seulement de congé passé en Belgique, il reprend le chemin de l'Afrique et débarque à Boma le 30 octobre. Il est alors désigné pour y remplir les fonctions de commissaire de police. Terrassé

par la fièvre hématurique, il succombe le 4 mars 1898.

[J. J.] 10 janvier 1952.
A. Lacroix.

Mouv. géogr., 1898, p. 186. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 264.

NAEMEN (VAN) (*Louis*), Missionnaire de la Compagnie de Jésus (St. Nicolas-Waes, 14.10.1878 — Kisantu, 17.5.1943).

Entré dans la Compagnie de Jésus le 24 septembre 1897, il se prépara aussitôt à la vie missionnaire. Parti pour l'État Indépendant du Congo en juillet 1902, il fut d'abord affecté à la Mission de Kisantu où lui fut confiée en ordre principal la classe élémentaire des jeunes indigènes. Il partageait son temps entre l'école, les terrains de cultures de la mission auxquels il apportait un soin jaloux, la visite des postes secondaires et les travaux de construction auxquels il conviait les indigènes de bonne volonté. Un certain nombre d'entre eux l'aiderent spontanément à l'érection d'une grotte artificielle consacrée à la Vierge de Lourdes. Une vingtaine de maisons pour l'hébergement des enfants furent également érigées par ses soins. Pendant ses moments de loisir, il s'adonnait à la peinture et orna de dessins polychromés la chapelle de Kisantu. De 1904 à 1906, il accompagna le Père De Meulemeester au Congo portugais. En mars 1907, il était appelé à Lemfu par le P. Allard qui se reposa sur lui pour la visite des postes avoisinant sa mission et pour la construction des écoles, des hangars et des enclos destinés au bétail.

Rentré en Belgique en septembre 1909, le Père Van Naemen y poursuivit ses études de philosophie et de théologie et reprit le chemin de l'Afrique le 29 avril 1911.

Il regagna Kisantu et s'y consacra spécialement à des recherches botaniques et ethnographiques. Au point de vue botanique il récolta plusieurs plantes qui furent intercalées dans l'herbier du Frère J. Gillet. Il se livra d'autre part à des recherches minutieuses sur les migrations des Bayanzi (Bayeye), étude qui fut publiée dans la *Revue Congo*, en 1934 (I, pp. 189-197).

[W. R.] 11 novembre 1953.
Marthe Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, III, p. 121

NEEF-ORBAN (*Octave-Nicolas*), Membre de la Chambre des Représentants, industriel (Tilff, 17.4.1836 — Tilff, 24.9.1910).

Élu par l'arrondissement de Liège, le 13 juin 1882, Neef-Orban siégea à la Chambre jusqu'aux élections de 1894 où son mandat ne fut pas renouvelé. Il était président de la Société des Acéries d'Angleur et fut administrateur de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie lors de la constitution de la société le 9 février 1887. Il le demeura jusqu'à sa mort.

Lors de la manifestation nationale en l'honneur des explorateurs du Katanga en 1893, Neef-Orban fit partie du Comité organisateur.

17 octobre 1953.

[F. D.] Marie-Louise Comeliau

Mouv. géogr., 1893, p. 36c. — *Rec. fin. Bruylant*, Bruxelles, 1894/95.

NEELEMANS (*Anaïs*, en religion Sœur *Alphonsine*), Religieuse missionnaire de Notre-Dame de Namur (Eecloo, 28.12.1864 — Anvers, 7.6.1913).

Elle était maîtresse de classe à Pecq (Hainaut), quand fut décidé le départ de la première caravane des religieuses de sa congrégation, vouées à seconder, dans le Bas-Congo, les Pères Jésuites. Elle demanda à se joindre aux partantes et s'embarqua le 6 juin 1894. Arrivée au Congo, elle entreprit avec ses consœurs le voyage de Matadi à Kimuenza, utilisa jusqu'à Kenge le chemin de fer nouvellement construit, passa devant la cascade du Kwilu, s'arrêta à Kimpese et à Luvituku, atteignit Madimba et Tampa et arriva enfin au poste qui lui était assigné, Dembo, où s'échafaudait la mission de Moretus St-Louis. Ce voyage était, à l'époque, une véritable aventure pour des femmes européennes qui n'avaient jamais quitté leur paisible coin de province en Belgique. Après Dembo, Sœur Alphonsine fut assignée à Kisantu, puis à Kimuenza dont elle devint supérieure en 1898. Elle sut donner à la mission un essor magnifique et alla même au-delà de ses forces pour la faire prospérer rapidement; aussi, dut-elle, malade, rentrer en Belgique, fin novembre 1905. Elle devait mourir à Anvers en 1913, sans revoir ce Congo auquel elle s'était si profondément attachée.

Plusieurs de ses lettres ont été publiées :

Première caravane, Précis historique, 1894, p. 545. — *Bull. mensuel des Miss. des P. Jésuites*, Vromant, Brux., — *Lettres de Kimuenza*, *ib.*, 1895, pp. 37, 191, 400, 518, 573; 1896, pp. 67, 131, 161, 206, 463, 470,

520; 1897, pp. 63, 157, 201, 245, 297, 345, 488, 536. — *Lettres de Dembo*, *ib.*, 1898, pp. 229, 473.

18 juillet 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1471. — *Ann. Miss. cath. au Congo*, 1935, p. 404.

NEELEMANS (*Emma*, en religion Sœur *Mélanie des Anges*), Religieuse missionnaire de Notre-Dame de Namur (Eecloo, 15.9.1863 — Namur, 16.11.1923).

Sa sœur cadette Anaïs était partie pour le Congo avec la première caravane de leur congrégation; les lettres enthousiastes qu'elle écrivait à sa famille et à son couvent conféraient à l'œuvre missionnaire un prestige auquel ne pouvait rester insensible la sœur Mélanie, avide elle aussi d'une vie généreuse et active, si dure et si exposée fût-elle. Elle obtint de rejoindre sa sœur et partit le 6 juin 1896; le 25 juillet, elle arrivait à Kimuenza où elle séjourna jusqu'en 1901. En 1902, elle passa à Kisantu dont elle devint supérieure et, tout de suite, son activité s'étendit à un large rayon autour de la mission, dans les villages de Ki-Dama, Ki-Muingu, Ki-Nkoka. Désignée enfin pour diriger la mission de Nlemfu, elle y eut la joie et l'honneur de recevoir en 1909, en visite officielle le prince Albert, futur Roi des Belges, et le ministre des Colonies, M. Renkin, qui tous deux furent émerveillés des résultats atteints en quelques années par une direction aussi éclairée que dévouée.

Sœur Mélanie ne rentra en Belgique que lorsque ses forces la trahirent; elle passa ses dernières années à la maison-mère de Namur.

On a gardé d'elle une volumineuse correspondance qui nous fait vivre les différents progrès des missions auxquelles elle fut attachée.

Lettres de Kimuenza, Précis historique (*Bull. mens. des P. Jésuites*). Vromant, Brux., 1896, pp. 465, 522; 1897, pp. 20, 203, 249, 399; 1898, pp. 42, 110, 177, 275, 466. — *Lettres, dans Les Missions belges de la Cie de Jésus*, Vromant, Bruxelles, 1899, p. 24; 1900, pp. 142, 416; 1901, pp. 72, 262; 1902, pp. 192, 488; 1903, p. 203; 1911, pp. 171, 299. — *Lettres de Kisantu, Mouvement des Missions catholiques au Congo*, Buelens, 1905, p. 115. — *Lettres de Nlemfu*, *ib.*, 1905, p. 403; 1906, pp. 123, 26, 29. — *Lettres, Missions belges de la Cie de Jésus*, Brux., Vromant, 1909, p. 345; 1910, p. 267.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, 3 vol., Anvers, 1952, III, pp. 1455 et 1468. — *Ann. des Miss. cath. au Congo*, 1935, p. 408.

18 juillet 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

NENQUIN (*Alfred-Joseph*), Commissaire de district (Tournai, 1.5.1852 — Ixelles, 18.7.1920).

Fils d'Alexis-Joseph et de Clauwenshoff, Pauline.

Nenquin s'engage au 11^e régiment de ligne à l'âge de seize ans. Nommé sergent le 11 novembre 1869, il se présente à l'examen d'accès à la sous-lieutenance par le cadre. Il réussit l'épreuve et est désigné pour le 3^e régiment de ligne le 15 décembre 1873. Promu lieutenant le 25 décembre 1879, il passe au 13^e de ligne. Il obtient alors le brevet d'adjoint d'État-major et est versé, en cette qualité, au régiment des Grenadiers le 1^{er} janvier 1884.

Au début de l'année 1888, lorsque Ledeganck, ancien consul général de Belgique à Cologne, est appelé par le Roi-Souverain pour remplacer Camille Janssen à la tête du Gouvernement de l'É. I. C., il propose à Nenquin de l'accompagner en qualité de secrétaire. Nenquin accepte, souscrit un engagement de trois ans au service de l'État et va s'embarquer à Lisbonne avec son chef, à bord du s/s *Angola* qui lève l'ancre le 6 février. Ils arrivent à Boma le 1^{er} mars.

Tout en étant attaché au cabinet du Gouvernement général, Nenquin est nommé officier suppléant du Ministère public près le tribunal d'Appel de Boma et désigné pour remplacer le secrétaire général en cas d'absence ou d'empêchement de celui-ci.

Mais en avril 1889, Ledeganck abandonne ses hautes charges ; Nenquin est alors nommé commissaire de district et chargé du commandement de la Force Publique du Stanley-Pool, à Léopoldville. L'année suivante, il entreprend un voyage d'exploration vers le Sud. Empruntant l'itinéraire suivi par les ingénieurs chargés de l'établissement de la ligne de chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool, il fonde des postes à Tampa et à Kisantu. En janvier 1891, son terme de service expiré, il quitte l'Afrique pour regagner la Belgique où il rentre le 5 février.

Il était officier de l'Ordre de Léopold, titulaire de l'Étoile de Service et de la Croix militaire de 1^{re} classe.

25 juin 1954.
A. Lacroix.

[R. C.]

Reg. matr. n° 433. — *Mouv. géogr.*, 1890, p. 11.

NENZIMA, Femme Medje-Mangbetu (... 1850 — ..., 5.1923). Fille de Madjabe, épouse de Mbunza, de Niangara, de Mabanda et d'Okondo.

Fille de Madjabe, le quatorzième fils du chef medje-mangbetu Nabiembwali, de la famille des Eru, et cousine germaine de Mbunza, fils du Tuba, autre fils de Nabiembwali, Nenzima se vit appelée à jouer un rôle des plus considérables dans l'histoire de l'Uele.

Mbunza en fit son épouse alors qu'il résidait à

Nangazizi, sur la Ne-Dito, près de Tangasi, l'actuel Dingba. Aux Européens qui l'interrogeaient aux environs de 1920, elle racontait qu'elle avait été le témoin oculaire du passage dans la région de Schweinfurth (1870), de Miani (qui mourut chez elle en 1872), de Casati (1881), de Junker (février 1882), d'Emin Pacha (juin 1883). Elle avait aussi vu s'introduire dans le sultanat de son époux des agents du gouvernement soudano-égyptien : Sirimani (Soliman) un sous-ordre d'Abd-el-Min, qui établit le petit poste d'Ali, au confluent de la Gada et de l'Uele ; Hawash ou Awasi, résident et major égyptien de Tangasi (1874-1881) ; El Majo alias Massaballa (1874) ; Ibrahim-le-Gourougourou (1881) ; Abd el Min où Abdelamine, résident de Tangasi de 1881 à 1884 ; et des Arabes de l'Ituri battus en 1889 à la Ne-Kanda de la Gada.

A la mort de Mbunza tué en 1872 dans un combat contre les Arabes, Nenzima devint la proie des Danagla qui la baptisèrent du nom de Tan Zeina et passa au sérail de Nessogo, neveu de Mbunza, qui s'était rallié aux vainqueurs de son oncle. Mais, Nessogo tué à son tour au cours d'un conflit armé avec Niangara, Tan Zeina fut encore une fois cédée au vainqueur qui en fit son épouse d'autant plus volontiers qu'elle apportait à la famille de Ndula dont il descendait le prestige avéré de celle des Eru.

Une fois chez Niangara, Nenzima, femme très intelligente et non moins énergique, allait devenir le vrai sultan des Madjaga. Traitée par Niangara comme aucune femme jamais n'avait été traitée à la cour du Sultan, en possession d'esclaves, nantie du privilège de la pousse de ses ongles, accompagnant le chef, dans ses déplacements, parée comme une chasse, sur la chaise à porteurs réservée aux sultans, suivant le *décorum* des Medje adopté par le chef madjaga, elle dirigea bientôt toute la politique à la Cour du Sultan, tout en passant encore, au temps de Casati, pour une anthropophage !

En 1895, Niangara sentant venir une fin prochaine, se fit conduire par la sultane dans une forêt proche et y fit appeler Laplume, le blanc du poste. Laplume arrivé, Niangara lui fit ses dernières recommandations et lui confia son fils Mabanga, légitime héritier de son trône. Laplume a raconté cette ultime entrevue avec le vieux sultan dans ses carnets de route demeurés inédits, mais où l'émotion perce. La nuit suivante, Niangara s'éteignait et Laplume investissait de l'autorité, au début de janvier 1896, le jeune Mabanga. Nenzima, suivant la coutume, en pays Mangbetu, devenait la femme du nouveau chef. Plus tard, elle épouserait Okondo, sixième fils de Niangara.

Nenzima garda jusqu'à sa mort son allure de grande dame et mourut, nous dit le R. P. Lotar,

quelques jours avant l'arrivée de ce missionnaire dominicain à Niangara en 1923. Il put ainsi recueillir les dernières confidences faites par la Sultane aux Européens en charge à Niangara.

[J. J.] 6 décembre 1952.
Marthe Coosemans.

Casati, G., *Dix années en Equatoria*, Paris, 1892
— Hutereau, J. A. O., *Histoire des peuplades de l'Uele et de l'Ubangi*, Bruxelles, 1922, pp. 303 et 305. — R. P. Lotar, L., *Miani*, in: *Congo*, 1925, II, pp. 374 et 376. — Laplume, Ct., *Carnets de route inédits*, 1895-1896.

NERINCX (*Edmond-Charles*), Membre de la Chambre des représentants (Hal, 11.5.1846 — Hal, 29.1.1917).

Il fit ses études au collège N.-D. de la Paix à Namur et obtint en 1869 le diplôme de docteur en droit à l'Université de Liège.

Avocat à la Cour d'appel de Bruxelles et membre du Conseil de l'ordre, il fut élu conseiller provincial pour le canton de Hal en 1872. Le 19 juin 1888, il abandonna ce siège pour entrer à la Chambre, élu par les catholiques de l'arrondissement de Bruxelles. A sa participation aux discussions des budgets de l'armée, de la justice et de l'instruction publique, il faut ajouter, au point de vue colonial, la part qu'il prit aux travaux de la Commission des XXI, désignée en février 1895 pour procéder à l'examen du projet de loi relatif à la cession du Congo à la Belgique. Nerincx y siégeait à côté des catholiques Visart de Bocarmé, Woeste, Eeman, De Winter, Helleputte, Colfs, Heyman, Nyssens, Ancion, de Landsheere et Liebaert.

Il était officier de l'Ordre de Léopold, commandeur de l'Ordre de la Légion d'honneur et porteur de la Médaille civique de 1^{re} classe.

[J. J.] 4 février 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géog., 1895, p. 49. — F. Livrauw et A. Henry, *La Chambre belge*, Collection Nationale, Schepens, Brux., 1898, p. 378. — F. Livrauw, *Le Parlement belge en 1900-1902*, Schepens, Brux., p. 194.

NEST (VAN DEN) (*Arthur-Constant-Pieter-Armand*), Senator (Antwerpen, 25.2.1843 — Brussel, 2.10.1913). Zoon van Constantin-Joseph en van Degheest, Justine.

Arthur Van den Nest studeerde respectievelijk aan het koninklijk atheneum en het hoger handelsinstituut te Antwerpen.

In 1872 werd hij tot gemeenteraadslid van zijn geboortestad verkozen. Van 1874 tot 1882 was

hij schepen van de burgerlijke stand en van schone kunsten, en van 1885 tot 1900 schepen van financiën.

Hij was de stichter van de volksbank van Antwerpen, waarvan hij van 1884 tot 1900 het presidentschap voerde. Van den Nest was eveneens lid van het organisatiecomité van de wereldtentoonstelling te Antwerpen in 1885; lid van het comité van toezicht op de weldadigheidskolonies; lid van de Raad van beheer van de Koninklijke Academie voor Schone Kunsten; lid van de commissie der Antwerpse musea; voorzitter van de vennootschap ter bevordering van de schone kunsten, enz.

Arthur Van den Nest was een vurig bewonderaar van de koloniale zaak. Zulks bewijzen ondermeer zijn talrijke tussenkomsten in de Senaat en de Gemeenteraad van Antwerpen.

Tijdens de gemeenteraadszitting van 5 april 1898 stelde hij, te Antwerpen, de oprichting voor van een monument, ter huldiging van de aankomst van de eerste lokomotief te Stanley-Pool. Hoezeer hij met de Belgische expansie begaan was, blijkt uit zijn redevoering, die hij te dier gelegenheid in de gemeenteraad hield, en waarin hij o. a. verklaarde: « Ce monument » rappellera aux générations futures que les » Anversois furent profondément reconnais- » sants envers leur Souverain d'avoir ouvert » au commerce et à l'industrie belges un champ » d'action presque illimité ».

Als senator stelde hij zich op het voorplan door zijn tussenkomsten inzake de aanhechting van de Onafhankelijke Congostaat en het wetsvoorstel betreffende de koloniale keure.

Hij was de stichter van de Antwerpse Afrikaanse club waarvan hij voorzitter en erevoorzitter was. Tevens was hij president van de *Anglo-Belgian Indian Rubber and Exploration Company*. Arthur Van den Nest was een geestdriftige aanhanger van de ideeën van Leopold II en een vurig verdediger van onze kolonie. Telkens de gelegenheid zich voordeed liet hij niet na hulde te brengen aan het beschavingswerk der Belgen in Afrika.

Van den Nest was houder van de volgende eretekens: officier in de Leopoldsorde en in de Kroonorde; officier in de Italiaanse Kroonorde; ridder in de Koninklijke Orde van de Leeuw.

[W. R.] 25 mei 1956.
R. Bonnaerens.

Livrauw, Fr., *Le Parlement belge en 1900-1902*, Brux., Oscar Schepens et C^{ie}, 1901, p. 410. — *Le Mouv. géogr.*, Brux., 12^e année, n^o 3, 3 février 1895, col. 41; 15^e année, n^o 15, 10 avril 1898, col. 192; 30^e année, n^o 40, 5 octobre 1913, col. 496. — *La Trib. cong.*, Brux., 12^e année, n^o 33, 4 octobre 1913, p. 2. — Van Iseghem, André, *Les étapes de l'annexion du Congo*, Brux., Off. de Publicité, 1932, p. 100.

NEUHAUSEN (*Viggo*), Lieutenant de la Force Publique (Copenhague, 11.1.1876 — Faradje, 14.10.1901). Fils d'Andreas et de Carstensen, Othonia.

Engagé comme recrue au 21^e bataillon le 10 avril 1896, il obtint le 10 juin 1897 les galons, de sous-lieutenant et il fut désigné pour le 4^e bataillon. Nommé lieutenant il servit au 4^e bataillon du 14 avril 1899 au 30 avril 1900. Quittant alors l'armée danoise pour s'engager dans la Force Publique de l'État Indépendant du Congo, il s'embarqua, avec le grade de sous-lieutenant, à Anvers le 16 juin 1900, en compagnie de ses compatriotes Blom, Quale, Brandt et Paulin. Le 6 juillet, il était à Boma et passa deux mois au fort de Shinkakasa. Le 20 août 1900, il était désigné pour le Haut-Uele et l'Enclave du Nil où il devait conduire un contingent de 200 soldats. Le 9 décembre il atteignit Lado. Le 1^{er} avril 1901, il était désigné comme chef de la station d'Orikoko. Nommé lieutenant le 26 mars 1901, la maladie vint le surprendre en plein travail. Obligé de descendre vers Djabir pour faire soigner une hématurie, il reprit la route de l'Uele. Arrivé à Faradje, complètement épuisé, il dut s'arrêter. C'est là qu'il succomba après quinze mois de séjour au Congo.

20 août 1952.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 3382, Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, pp. 160, 209 (portrait), pp. 313, 315, 455, 472, 503, 546, 550, 568, 570, 577, 643.

NEUJEAN (*Léonard - Nicolas - François - Xavier*), Ministre d'État (Theux, 23.1.1840 — Liège, 27.1.1914).

Xavier Neujean était avocat au Barreau de Liège quand l'Association libérale lui confia en 1878 un mandat de conseiller provincial. La même année, il était élu député (4 février 1878) et le demeura sans interruption jusqu'en 1894, puis à nouveau au cours de trois législatures du 27 mai 1900 à 1912, date à laquelle il ne se représenta plus, et fut nommé ministre d'État.

Si Xavier Neujean ne joua pas un rôle de premier plan dans la question coloniale au Parlement, il prit du moins en différentes circonstances une attitude nettement indépendante dans les débats. Ainsi, le 28 avril 1885, il fut le seul à voter contre la résolution autorisant le Roi à être le chef de l'État Indépendant du Congo. Il fut également parmi les opposants quand, en 1887, le Gouvernement demanda que le Souverain de l'É. I. C. pût émettre en Belgique un emprunt à primes de 150 millions. « Le projet » est conçu dans des termes qui confient au Gouvernement une mission impossible et qui

» accentuent encore la responsabilité résultant » déjà du seul fait de l'intervention exception- » nelle du législateur ». Ainsi s'exprima Neujean pour justifier son attitude. En juillet 1889, lorsque Beernaert demanda au Parlement de participer pour 10 millions à la formation du capital de la Compagnie du Chemin de Fer du Bas-Congo, Neujean s'abstint, « en raison de » l'insuffisance des renseignements relatifs au » Congo ». Le 23 juillet 1890, il vota pourtant le prêt de 25 millions de francs à l'État Indépendant. « L'aide sollicitée est une somme d'argent, » considérable sans doute, mais ce n'est qu'une » somme d'argent. Le sacrifice est limité et n'est » pas hors de proportion avec les ressources » du pays ». En 1901, Neujean s'abstint lors du vote de la loi de Smet de Naeyer par laquelle le pays renonçait à tout contrôle sur le gouvernement de l'État Indépendant. Mais en même temps, il se déclarait annexionniste. Ce qui ne l'empêcha pas, en 1908, de s'abstenir lors du vote de l'annexion, parce qu'il estimait que l'œuvre avait été mal dirigée et qu'il prévoyait un déficit grandissant dans le budget. « Il ne » me reste qu'un vœu à exprimer, c'est que nos » tristes pronostics reçoivent des événements » un éclatant démenti. C'est que, si la reprise » se fait actuellement ce soit, comme vous le » désirez assurément, la Belgique qui annexe » le Congo et non pas, comme je le crains, le » Congo qui annexe la Belgique ».

L'avenir ne devait pas justifier le pessimisme de Neujean. Il n'en reste pas moins qu'il avait eu le courage de l'exprimer, même quand il ne se sentait pas soutenu,

Neujean était d'ailleurs un esprit fin et lettré. Ses vues indépendantes, il les exprimait avec mesure et élégance, en homme charmant que ses collègues voyaient en lui. Il fut l'un des dirigeants les plus autorisés du libéralisme belge à l'époque.

23 février 1953.

[W. R.]

Marie-Louise Comelliau.

Rob. Stanley Thomson, *Fondation de l'É. I. C.*, pp. 293-4. — *Ann. parl. Chambre*, 1884-5, p. 1027. — Van Iseghem, *Les Étapes de l'Annex. du Congo*, p. 79. — A. J. Wauters, *Hist. polit. du C. B.* — P. Daye, *Léopold II*, pp. 290-91. — *Mouv. géogr.*, 1914, pp. 55-58.

NOTEBAERT (*Alphonse*), Chanoine (Menin, 1858 — Rochester, É. U., 29.3.1928). Fils du docteur Notebaert, de Menin, et frère du colonel Notebaert, du 7^e régiment de ligne.

Dans sa jeunesse, il suivit avec intérêt la naissance, puis le développement de l'Association Internationale du Congo et la fondation de l'État Indépendant. Alors que les partisans de l'action coloniale étaient encore peu nombreux en Belgique, Notebaert, par la parole et

par la plume, entreprit avec audace une propagande énergique en faveur du jeune État ; il passa pour avoir contribué puissamment à amener les États-Unis, après la Conférence de Berlin, à appuyer auprès des puissances européennes, la reconnaissance de l'État Indépendant du Congo et la souveraineté de Léopold II.

Vers l'âge de 40 ans, Notebaert se fixa en Amérique et devint recteur de l'église francobelge de Rochester, dans l'État de New-York. De là, il continua à défendre l'œuvre léopoldienne avec toute la fougue de son cœur de patriote. Les Américains lui vouaient une grande sympathie, ses ouailles le vénéraient. Il mourut à septante ans, après trente années de dévouement à sa paroisse de Rochester. Avec lui disparaissait une noble figure belge et un des premiers ardents défenseurs de notre cause coloniale.

Il était officier de l'Ordre de Léopold et décoré de la Croix du Congo.

12 septembre 1952.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Trib. cong., 15 avril 1928, p. 2.

NOTTET (*Jean-Henri-Michel*), Armurier (Herstal, 20.4.1865 — Herstal, 29.11.1922). Fils de Michel et de Mekers, Louise.

Après avoir fréquenté l'école primaire communale d'Herstal, il suivit des cours établis pour futurs armuriers et en passa avec succès les examens. Il fut alors apprenti, le 1^{er} octobre 1879, chez un armurier de sa commune natale, passa ensuite comme ouvrier par divers ateliers de patrons-armuriers de 1882 à 1885 soit jusqu'au moment de son engagement volontaire dans l'armée (le 1^{er} octobre 1885). Son apprentissage soigné ayant fait de lui un ouvrier qualifié, il fut admis à la manufacture d'armes de Herstal, mais il crut avoir plus de chances d'avancement en postulant son admission à l'État Indépendant du Congo. Accepté comme armurier assimilé au grade de sergent de la Force Publique, il s'embarqua à Anvers le 19 avril 1889, arriva à Boma le 15 mai et fut dirigé sur Léopoldville le 20 juin. Il y travailla sur les chantiers de l'État pendant trois ans. Son terme achevé, il prit bord à Boma sur l'*Akassa* le 22 mars 1892 pour rentrer au pays. Il regagna sa ville natale et continua à y exercer le métier de son adolescence jusqu'en 1922.

Il était titulaire de l'Étoile de service.

27 mars 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 514.

NUCCI (di) (*Vittorio-Umberto*), Capitaine-commandant de la F. P. (Francavilla, Prov. de Chieto, Italie, 31.3.1878 — Rome, 10.6.1933). Fils de Pamfilo et de di Matteo, Enrichetta.

Enrôlé comme soldat au 3^e régiment d'infanterie le 10 août 1898, Vittorio di Nucci fut promu caporal le 16 septembre 1899, passa, le 4 décembre suivant au 8^e régiment de Bersaglieri, y obtint les galons de sergent le 29 novembre 1900 et, après un congé d'un an, y fut nommé sous-lieutenant de complément le 13 juin 1901. Il resta à la disposition de son Roi jusqu'au 10 janvier 1903, date à laquelle il sollicita un congé illimité pour pouvoir s'engager, en qualité de sous-officier, à la Force Publique de l'É. I. C.

Il quitta Anvers le 26 novembre 1903 et, après un stage de quelques semaines, de règle en ce temps-là, dans le Bas-Congo, fut mis à la disposition du commissaire de district de l'Ubangi et atteignit Libenge le 12 mars 1904. Le 28 mars, il fut adjoint au chef de poste de Yakoma qu'il remplaça, le 1^{er} décembre suivant à sa rentrée en congé. Le 16 octobre 1905, il fut nommé agent militaire. Le 12 novembre 1906, il descendit à Boma et, à son tour, rentra en congé.

Reparti d'Anvers le 11 juillet 1907, il fut à nouveau attaché au district de l'Ubangi, où il servit trois ans durant, pour rentrer en congé le 28 juin 1910.

Reparti d'Anvers le 4 février 1911, il fut encore une fois renvoyé dans l'Ubangi et mis en service à Yakoma. Mais, dès le 20 mars, il se vit chargé du secteur d'Imese, où il conquist le grade militaire de lieutenant et se vit désigné pour passer dans le personnel supérieur des districts en qualité de chef de secteur de 2^e classe. Le 14 mars 1913, toujours lieutenant, le Gouverneur général, le statut des fonctionnaires et agents ayant été modifié, le maintenait dans l'exercice provisoire de fonctions territoriales dans le district de l'Ubangi jusqu'à la fin de son terme, le 27 juin suivant.

Reparti le 8 janvier 1914, il resta attaché au District de l'Ubangi jusqu'au 18 septembre 1915. L'Italie étant entrée en guerre à côté de nos Alliés et à nos côtés, il demanda, le 16 mai 1916, une mise en disponibilité qui lui permettait de reprendre du service dans l'armée italienne, l'obtint et fut au front, deux ans durant, en qualité d'officier.

La guerre ayant pris fin, di Nucci reprit le chemin de la Colonie belge et y arriva le 17 septembre 1919. Il fut alors promu capitaine de la F. P., le 1^{er} octobre 1920, capitaine commandant le 18 novembre 1921, et y resta en service jusqu'au 3 avril 1923.

Retré alors en congé, il retournera encore au Congo, pour y accomplir trois termes de service,

du 11 novembre 1923 au 19 décembre 1925, du 22 juillet 1926 au 5 décembre 1928 et du 12 septembre 1929 au 18 septembre 1931.

Rentré définitivement en Italie fin 1931, le vétéran ne survécut que deux ans à une carrière exceptionnellement longue pour l'époque et entièrement accomplie, à la satisfaction de ses chefs, au service de la Belgique civilisatrice du Congo.

Di Nucci était, à sa mort, officier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Ordre de la Couronne, porteur de la Croix de guerre italienne, de la Médaille des Vétérans coloniaux et titulaire de l'Étoile de Service en or avec raies.

18 août 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 4726. — *Trib. cong.*, 15 juin 1933, 2. — *Bull. Ass. Vét. col.*, juin 1933, 19.

NUYENS (*Henri*, en religion *Père Louis*), Missionnaire dominicain (Anvers, 5.7.1883 — Schilde, 17.5.1946). Fils de Frans, médecin à Anvers, et de Van Hoochten, Clémentine.

Entré dans l'Ordre des Frères Prêcheurs à Anvers en 1905, il dut, au cours de ses études, suivre un traitement médical en Allemagne. Il poursuivit ses études à Bonn et fut ordonné prêtre en 1909. Engagé dans le mouvement social chrétien, il passa ses premières années de sacerdoce à Gand où il s'occupa spécialement d'œuvres sociales. Au cours de la guerre 1914-1918, le jeune religieux, affilié à la résistance contre les Allemands, fut trahi par un de ses subordonnés, arrêté et envoyé en détention en Allemagne. Le P. Nuyens ne se laissa pas décourager ; aux dires d'un de ses compagnons de geôle, le baron Verhaeghen, de Gand, qui a écrit l'histoire de cette captivité, le P. Louis contribua par sa connaissance de l'allemand, à rendre le régime pénitentiaire moins dur à ses co-détenus, en obtenant pour eux des faveurs ou un allègement de peine.

Rentré en Belgique en 1919, il reprit son poste à Gand, puis, en 1921, fut nommé prier du couvent de Bruxelles où il resta en fonctions jusqu'en 1925. De 1925 à 1928, il fut attaché au couvent d'Anvers. Comme il avait manifesté, dès son ordination, le désir d'être envoyé comme missionnaire au Congo, il obtint enfin cette faveur et le 1^{er} mai 1928 il s'embarquait à Anvers, désigné pour assister le vicaire apostolique M^{gr} Lagae, dans le poste dominicain de Niangara. Il avait quarante-cinq ans et une santé précaire.

M^{gr} Lagae lui assigna comme tâche la construction d'une nouvelle mission à un endroit plus propice, et l'érection d'une cathédrale. Travaillant désormais comme un terrassier

et un maçon, lui qui n'avait jamais eu en main ni pelle ni truelle, il se mit à l'ouvrage résolument, avec un entrain juvénile. A Pâques 1929, la nouvelle église était inaugurée. Le Père Nuyens devenait recteur de la jeune mission et curé de Niangara et de toutes les chapelles en dépendant. M^{gr} Lagae, d'habitude peu prodigue d'éloges, se montra très satisfait de son collaborateur, mais ce que celui-ci avait réussi à Niangara, pourquoi ne le ferait-il pas ailleurs encore ? Au lieu de prendre un repos bien nécessaire, le vaillant missionnaire accepta en septembre 1929, d'entreprendre l'organisation de la mission de Faradje, en territoire Logo, à 70 km d'Aba, où se trouvait seul le R. P. Van den Bogaert. Nouveau travail de pionnier, fatigues écrasantes, maladies, crises de dysenterie. Le médecin le plus proche est à Aba, mais en novembre 1930 il rentre en Europe sans avoir été remplacé. Le P. Van den Bogaert souffrant est envoyé chez les Sœurs Dominicaines à Watsa pour y être soigné, et le P. Nuyens reste seul à Faradje pour assumer le travail matériel et la charge religieuse, comportant des tournées en brousse très fatigantes.

En avril 1930, il a perdu quinze kg depuis son arrivée en Afrique : il est squelettique ; mais déjà il aime ses Logos, arriérés sans doute, mais de si bonne volonté ; il ne songe pas un instant à les abandonner. En octobre 1930, une école est ouverte et le P. De Vriendt arrive en renfort.

Au départ pour l'Europe du P. Van den Bogaert, le P. Nuyens est nommé recteur de la mission de Faradje, avec ordre d'y bâtir immédiatement une résidence en pierres et en briques ! En août 1931, on entreprend l'érection de six chapelles dans la région de Matafa, à 150 km de Faradje, où s'installera un jeune collaborateur venu d'Europe, le P. Merckx. Alors qu'il inaugure sa 50^e chapelle dans le cercle de Faradje, le P. Nuyens voit une grande partie de son labeur détruite par un typhon.

Lorsqu'en août 1932, 22 chapelles sont disséminées autour de Matafa, le Père rêve d'y établir un grand poste de mission. Le projet reçoit exécution immédiate.

Mais il est à bout... On lui accorde un congé, le premier depuis mai 1928 : une retraite de quelques semaines pendant lesquelles il met à exécution un projet depuis longtemps caressé : dresser quelques bœufs pour les transports et un mulet pour les voyages en brousse (décembre 1932).

En mai 1933, la 75^e chapelle est inaugurée et le vicariat compte 15.000 catéchumènes logos. M^{gr} Lagae considère Faradje comme la plus belle de ses missions. La visite officielle du délégué apostolique, M^{gr} Dellepiane, en juin 1933, vint consacrer le plus beau succès de l'infatigable missionnaire.

Mais il faut aller plus loin. En 1936, installation électrique pour l'éclairage et l'inauguration de la 200^e chapelle. Cette fois, le missionnaire demande grâce : exténué, il vient passer quelques mois en Belgique. Il repart fin décembre 1937. En février 1938, la nécessité apparaît de fonder une mission à Makoro, en territoire des Dongos, où l'emprise protestante gagne du terrain. Dès octobre 1938, Makoro est debout. Les Pères Blancs du lac Albert cèdent à proximité une partie de leur territoire, étendue inculte, sans route, où tout est à faire. Pendant un an encore, le P. Nuyens restera debout à son poste, mais son organisme est miné. Son tardif départ pour l'Afrique à 45 ans, son dur labeur pendant deux longs termes de six ans, divers accidents en brousse, ont achevé de saper cette santé fragile dès la jeunesse. Il rentre en Belgique en 1940 et reprend l'exercice de son sacerdoce à Anvers. On lui confie la petite paroisse de Schilde où son zèle religieux trouve immédiatement un terrain à la mesure de son dévouement. Entre autres tâches, il enseigne dans une école de jeunes filles à Anvers ; c'est un professeur dynamique qui captive son auditoire. Mais la guerre dure ; un jour, avec astuce, une élève lui pose une question scabreuse au sujet de l'occupation allemande ; avec bonhomie, il répond par une plaisanterie. Suspect, les Allemands l'arrêtent et pour la deuxième fois, le voilà prisonnier. Interné à Bochum, dans la Ruhr, il y passe des mois affreux, exposé aux terribles bombardements. La mort l'épargne et, la guerre finie, il rentre en Belgique, plus malade que jamais. Il reprend son poste à Schilde. Un jour de mai 1946, il tombe, foudroyé par une crise cardiaque.

21 janvier 1956.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Correspondance inédite du missionnaire à l'auteur, durant les douze années de séjour en Afrique (1928-1940). — *Ann. Miss. cath. du Congo belge*, 1935, p. 335.

NYS (*Ferdinand-Auguste*), Officier de la Force Publique (Tournai, 26.8.1865 — Calais, 13.9.1915). Fils d'Auguste-Philippe et de Huybrechts, Marie-Anne ; époux de Huybrechts, Jeanne-Louise-Alice.

Engagé au 1^{er} régiment de ligne le 1^{er} octobre 1882, il était promu au grade de sous-lieutenant, désigné pour le 8^e de ligne, le 26 juin 1891. Deux ans après, il était admis à

l'É. I. C., s'embarquait à Anvers le 6 juin 1893 et était affecté à l'expédition Van Kerckhoven dans le Haut-Uele (3 juillet 1893). Par Nian-gara, il gagnait les Amadis dont il était nommé chef de poste, ayant su mater avec doigté et énergie la révolte des Makrakra de sa station, qui faisait suite à celle des Makrakra de Mundu soulevés à l'instigation des derviches en mars 1894, révolte au cours de laquelle Ligot avait été tué. Nys ne put malheureusement rester en fonction jusqu'au bout de son terme. Le 11 mai 1895, il avait regagné Boma, atteint d'anémie paludéenne. Il s'embarqua le 14 mai et rentra au pays le 15 juin 1895. En 1899, il accomplissait une mission en Amérique du Sud. Rentré en Belgique, la nostalgie de l'Afrique lui fit saisir la première occasion favorable pour reprendre contact avec le sol africain. Il réussit à faire partie d'une mission de domestication des zèbres au Katanga, du 14 novembre 1902 à mars 1905. Revenu en Belgique, il reprit sa place dans les cadres de l'armée, fut promu capitaine au régiment des grenadiers, puis capitaine-commandant au 12^e régiment de ligne. En 1913, il repartait au Congo comme directeur f. f. de la C^{ie} du Lomami. Revenu en Belgique en 1914, il rentrait à l'armée, prenait part à la première guerre mondiale et mourait à Calais le 13 septembre 1915.

Il était porteur de l'Étoile de service, de la Croix militaire de 2^e classe et des Palmes d'argent de la Couronne. Notons qu'il fut l'un des promoteurs de l'œuvre des bibliothèques congolaises.

Publications. — *Chez les Abarambo. Ce que devient l'Afrique mystérieuse*, Huybrechts et Cie, Anvers, 1896. — *Combat livré entre deux clans de nègres d'une même tribu*, *Bull. du Mouv. des Missions cath. au Congo*, 1903, p. 173. — *Code télégraphique colonial*, *Gazette coloniale*. — *Voyage au Matto-Grosso*, *Bull. de la Société d'Études coloniales*, 1901, p. 528. — *Buenos-Ayres et l'Argentine*, *id.*, 1903, p. 541. — Articles divers dans le *Matin* d'Anvers : 17 mars 1898, 28 mars 1898, 14 avril 1898, 10 février 1904, 3 août 1904, 27 août 1904. — *La Belgique coloniale*, 7 août, 24 août, 23 octobre 1898 ; 1^{er} mai 1904. — *Le Congo belge*, 15 mai 1898, 15 juin 1898, 15 juillet 1898, 15 août 1898, 15 octobre 1898, 8 octobre 1899.

26 janvier 1952.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

P. L. Lotar, *Chronique de l'Uele*, Mém. I. R. C. B., 1946, p. 322. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. II, p. 333. — *Mouv. géog.*, 1905, pp. 157, 355. — *Congo Tolk der Belgische Kol. Belangen*, Mechelen, 1^{ste} maart 1903. — *Bull. Ass. Vét. col.*, mars 1930, p. 10. — *Trib. cong.*, 23 septembre 1915, p. 2. — Archives C^{ie} du Lomami.

O

OGG (*John-Séraphin-Joseph*), Lieutenant de la Force Publique (Anvers, 5.9.1879 — Kivu, 6.11.1908). Fils de Pierre et de Schoiers, Francoise-Marie-Mathilde.

Engagé au 6^e de ligne le 19 octobre 1895, il était promu sous-lieutenant désigné pour le 10^e de ligne le 26 juin 1906. Immédiatement après cette promotion, il se mit au service de l'É. I. C. et quitta Anvers sur le *Léopoldville* le 30 août 1906. Commissionné pour la Ruzizi-Kivu (20 septembre), il fut désigné d'abord pour le poste de Luvungi ; mais après quelques mois, la santé compromise, on l'envoya à Ngoma, dont le climat lui convenait mieux. C'est là qu'il reçut, le 2 août 1907, l'expédition allemande du duc de Mecklembourg, qui apprécia hautement l'accueil qui lui était fait. Ogg explora ensuite toute la région de Ngoma jusqu'à une distance de 100 km du poste. Un jour qu'il naviguait sur le lac Kivu, il fit, par un faux mouvement, chavirer sa pirogue, tomba à l'eau et se noya (6 novembre 1908).

Il avait reçu le 21 mars précédant le titre de chevalier de l'Ordre du Griffon de Mecklembourg-Schwerin et était porteur de l'Étoile de service.

9 juillet 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 5522. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*. — *Trib. cong.*, 14 janvier 1909, p. 1.

O'GRADY (*Martin*) (R. P.), Supérieur de Mission (Manchester, 31.1.1876 — Bokakata, 25.4.1905).

Après ses humanités au collège de Freshfield, près de Liverpool, il se rendit en Hollande afin d'y poursuivre ses études de philosophie au séminaire des Pères de St-Joseph ou de Mill-Hill à Rosendaal. En 1897, il regagna l'Angleterre pour y faire sa théologie au collège de Mill-Hill, près de Londres, où il fut ordonné en 1900. Jeune prêtre, il fut nommé professeur au collège de Freshfield. En 1905, après des pourparlers d'une année entre le St-Siège et

Léopold II, engagés à l'initiative du Roi, les prêtres de Mill-Hill obtinrent l'autorisation de s'établir au Congo. Le R. P. O'Grady fut choisi par ses supérieurs pour diriger la première caravane qui allait gagner le Congo et qui comprenait le P. Lehane de Londres et cinq Pères Hollandais. Avant leur départ, une cérémonie d'adieu fut organisée en leur honneur à Ste-Gudule, en présence du nonce apostolique Mgr Vico et de hautes personnalités belges telles que le baron Van Eetvelde, le chevalier de Cuvelier, le baron Liebrechts. L'après-midi, les partants furent reçus en audience par Léopold II qui prononça en anglais un discours d'encouragement aux jeunes missionnaires, leur disant pour conclure : « Vous » devrez avoir au Congo beaucoup de patience, » car vous y rencontrerez d'énormes difficultés. » Souvenez-vous de moi de temps en temps » dans vos prières ». Et le P. O'Grady de répondre : « Non pas de temps en temps, mais tous les jours ».

Le 19 janvier 1905, les missionnaires s'embarquaient à Anvers à bord du *Philippeville*. Arrivés au Congo, ils s'installèrent au poste de Yumbi, en amont de Kwamouth, sur décision de Mgr Van Ronslé, vicaire apostolique. Peu après, le P. O'Grady faisait choix comme résidence définitive du poste de Bokakata, sur la Maringa, en aval de Basankusu (8 avril), d'où l'action missionnaire de la congrégation allait s'exercer sur le bassin de la Lulonga, domaine de la Compagnie commerciale Abir, déjà évangélisé partiellement par les missionnaires protestants anglais. Le travail des Pères de Mill-Hill y rencontra dès le début de grandes difficultés, dues au climat et à l'hostilité des indigènes. Le P. O'Grady s'y éteignit dès le 25 avril 1905.

8 juillet 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Note personnelle du R. P. Dockx, des PP. de Mill-Hill, adressée à l'auteur en date du 30 juin 1952. — *Mouv. géog.*, 1904, pp. 560, 607 ; 1905, pp. 40, 241. — *Trib. cong.*, 15 juin 1906, p. 1. — R. Rinchon, *Missionn. belg. au Congo*, Brux., 1931, p. 34. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 248. — *Le Congo, Moniteur col.*, Brux., 21 mai 1905, p. 247. —

Ann. des Miss. cath. au Congo belg., 1935, pp. 400, 271. — *Belg. colon.*, 1905, p. 31.

OLIVIER (Albert), Sous-officier de la Force Publique, directeur de société (Verviers, 7.4.1877 — Ekwangatana, 6.6.1918).

Il s'engagea à l'É. I. C. et fut désigné pour l'Uele-Makua au moment où l'occupation du territoire s'y consolidait au lendemain de la victoire de Chaltin sur les Madhistes (17 février 1897). Quelques chefs indigènes nous résistaient encore, tel le chef avungura Bokoyo, fils du Zande Ukwa, qui s'allia aux Mangbetu afin de tenir tête aux agents de l'État.

En novembre 1898, le commandant Gérard, chef de zone des Makrakra, répartit en quatre pelotons sa colonne de 380 soldats réguliers afin de marcher contre le chef insoumis. Olivier qui venait d'arriver fit partie du peloton commandé par le lieutenant De Brabant. Le 17 décembre, la colonne Gérard franchissait le Kibali, entraînait en territoire de Bokoyo et le 22 décembre arrivait devant la zériba du chef perchée au sommet d'un rocher de 60 m de hauteur et entourée de solides palissades en rondins très durs. La forteresse résista longtemps à l'attaque et c'est à grand, peine qu'on parvint à y ouvrir une brèche par laquelle les hommes de Gérard se lancèrent à l'intérieur. Olivier avait participé à ce beau fait d'armes au cours duquel Gérard avait été blessé et dix de ses soldats avaient trouvé la mort.

Après un 2^e terme en Afrique, Olivier rentra en Europe en 1913. Il en repartit, le 14 mai 1914, en qualité de directeur de la Société commerciale et minière du Congo dont le champ d'action comprenait l'Uele. Il revint en congé en 1917 et repartit encore pour le compte de la Société. Mais, ce 4^e terme lui fut funeste : il succomba à Ekwangatana le 6 juin 1918.

8 août 1953.
Marthe Coosemans.

[J.J.]

Trib. cong., 21 mai 1914, pp. 5, 9 ; 1918, p. 1. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, 3 vol., Brux., 1912, I, p. 255. — *Histoire de la Force publique de sa naissance à 1914*, *Mém. I. R. C. B.*, 1951, pp. 486-489.

OLIVIER (Lambert-Noël-Joseph), Médecin (Liège, 5.9.1885 — Stanleyville, 30.9.1926). Fils de Noël-Joseph et de Bonanom, Marie-Joséphine ; époux de Philippart, Éva.

Il obtint à l'Université de Liège le diplôme de docteur en médecine et chirurgie le 15 octobre 1910 et paracheva sa formation professionnelle en suivant les cours de médecine tropicale. Il s'établit comme médecin à Charleroi, mais avec l'intention d'aller exercer sa

profession au Congo dès que l'occasion s'en présenterait. Elle s'offrit à lui en 1912 ; il fut admis à la Colonie comme médecin de 2^e classe le 18 mai et quitta Anvers le 1^{er} juin. A Boma, il fut désigné pour diriger le lazaret pour trypanosés d'Ibembo. Sur ces entrefaites éclata la première guerre mondiale. La Belgique étant occupée par l'ennemi, Olivier prolongea son séjour en Afrique. Le 1^{er} juillet 1916, il était nommé médecin de 1^{re} classe. Il attendit la fin des hostilités pour rentrer au pays (15 mai 1919). Il repartit le 8 novembre de la même année. Mis à la disposition du vice-gouverneur de la province du Congo-Kasai, il fut assigné au district du Bas-Congo. Nommé médecin de district l'année suivante, il fut désigné à Usumbura où il résida jusqu'au 30 avril 1923. Il y avait atteint le grade de médecin principal de 1^{re} classe, le 1^{er} janvier 1923. Après un congé de 6 mois en Belgique, il repartit le 23 octobre 1923, accompagné cette fois de sa femme et de son enfant. Commissionné pour le Ruanda-Urundi, il y exerça les fonctions de médecin-inspecteur dès le 1^{er} juillet 1924. Il remplit ensuite à Stanleyville les fonctions de médecin provincial à partir du 10 juillet 1926. C'est à Stanleyville qu'il mourut peu de temps après. Il était porteur de l'Étoile de service en or à quatre raies et des titres d'officier de l'Ordre royal du Lion et de chevalier de l'Ordre de la Couronne.

Dans les *Annales de la Société belge de Médecine tropicale* parut, signé de son nom : *Le service médical du Ruanda-Urundi*, 1926, p. 145.

9 février 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 7186. — *Trib. cong.*, 15 déc. 1926, p. 4.

OLYFF (Joseph-Jean-Hubert), Directeur général au Ministère des Colonies, secrétaire général du Comité Spécial du Katanga (Roc-lange-sur-Geer, 3.3.1873 — Uccle, 27.5.1944). Fils d'Hubert-Égide et de Frenay, Marie-Catherine ; époux de Maisier, Virginie.

Né dans la petite partie wallonne du Limbourg, J. Olyff conserva l'humeur joviale et affable des habitants de la vallée du Geer ; tous ceux qui l'ont connu ont apprécié, outre sa brillante intelligence, les remarquables qualités du cœur dont il a fait preuve au cours de sa carrière.

Docteur en droit de l'Université de Liège en 1897, il fut admis à l'Administration centrale de l'État Indépendant du Congo, à titre de commis, le 1 juillet 1898 au traitement de 1.200 F l'an. Le 21 décembre 1904, il fut promu chef de bureau au Département des Finances dont H. Droogmans était le secrétaire général ;

celui-ci, également président du Comité Spécial du Katanga, créé en 1900, se l'était adjoint en qualité de secrétaire de cet organisme dès le mois d'octobre 1900. Il s'initia rapidement aux importantes questions fiscales ou autres relatives à l'exploitation du domaine. Il fut intimement mêlé à l'évolution de la politique des cessions et concessions de terres et des concessions minières et, en tant que secrétaire du C. S. K., à tous les graves problèmes soulevés par le rapide développement industriel et agricole de la région confiée à la gestion de ce comité. Maurice Robert a décrit, dans sa biographie d'Hubert Droogmans, la tâche énorme, d'une importance considérable, qu'avaient à réaliser le C. S. K. et en particulier son premier président. Il ajoute : « H. Droogmans ne man- » querait pas de nous dire que pour accomplir » cette lourde tâche il fut admirablement » secondé par son secrétaire général, Joseph » Olyff » ⁽¹⁾. A la reprise du Congo par la Belgique, en 1908, après avoir été confirmé dans son grade de chef de bureau par arrêté du 12 novembre de cette année, J. Olyff était placé à la tête de la 1^{re} division de la 1^{re} direction de la 3^{me} direction générale (Finances). Il était décoré des palmes d'or de l'Ordre de la Couronne, fut promu chef de division le 27 février 1911 et nommé chevalier de l'Ordre de Léopold par arrêté du 18 juillet 1911. Il conservait les mêmes attributions comprenant les impôts, le domaine et les concessions de Chemins de Fer, la législation minière et le contentieux de la direction générale des Finances sous l'autorité de N. Arnold ⁽²⁾.

Par arrêté royal du 31 mars 1909, il fut maintenu dans sa fonction de secrétaire de la Commission des Terres, créée par décret du 2 février 1898 (*B. O.*, 1898, p. 30). Mais après l'annexion, cette commission, qui avait à examiner les demandes de terrains et notamment leur vacance au point de vue des droits des tiers, n'exerça plus guère d'activité par suite de la compétence accrue des autorités locales dans ce domaine et de l'intervention du Conseil colonial dans les cas des cessions et concessions importantes.

D'après J. Olyff, le développement économique du Congo n'était possible qu'avec le concours d'importants capitaux privés qu'il fallait attirer : « Plus les affaires seront prospères, » écrit-il en 1913, plus seront nombreux les » concours qui s'offriront ». Il estimait que l'État trouverait toujours une compensation

dans la prospérité générale qui dépendrait, dans plusieurs parties du Congo, de la prospérité des affaires minières.

Il resta fidèle à la doctrine de l'économie libérale, l'État devant, toutefois, créer une structure favorable au développement des affaires, notamment en améliorant les conditions de transports, d'habitat et de toute autre manière adéquate. Ces principes se retrouvent dans notre législation minière ⁽¹⁾.

A la déclaration de guerre de 1914, J. Olyff, étant en vacances à La Panne, se replia avec sa famille en France ; après s'être présenté au gouvernement belge au Havre, il regagna en février 1915, la Belgique où l'attendaient d'importantes fonctions. Le Département des Colonies, fermé pendant la guerre 1914-1918, fournit, dès l'origine du Comité national de Secours et d'Alimentation, des éléments à l'administration centrale de celui-ci ; parmi les premiers et ceux qui occupèrent dans cet organisme des fonctions de premier plan, se distingue J. Olyff, nommé secrétaire du Comité national dont E. Francqui ⁽²⁾ présidait le Comité exécutif et dont l'activité s'étendait au nord de la France.

J. Olyff fut forcé d'interrompre son travail méritoire au Comité national du 1 juillet au 18 décembre 1917, période pendant laquelle il fut déporté comme otage colonial au camp de Holzminden. Fin juin 1917, le Gouvernement allemand fit arrêter à Bruxelles une vingtaine de personnalités du monde colonial belge à titre de représailles. Après la prise de Tabora, des femmes, des enfants et des civils allemands auraient subi de mauvais traitements et été ramenés de l'Est Africain en France dans des conditions fâcheuses pour leur santé ⁽³⁾.

Cette activité de guerre et sa détention valurent à J. Olyff la Médaille des prisonniers politiques (arrêté royal du 10 mai 1932), après avoir été autorisé, par arrêté royal du 3 septembre 1919, a orné de la rayure d'or le ruban de l'Ordre de Léopold dont il était titulaire, promu officier de l'Ordre de la Couronne au titre de secrétaire du Comité national de Secours et d'Alimentation par arrêté royal du 20 novembre 1919,

⁽¹⁾ Olyff, J., *La participation de la Colonie dans les bénéfices des exploitations minières*, III^e Congrès International Colonial, Gand 1913. Compte Rendu, Tome II, pp. 306 à 317.

⁽²⁾ *Biogr. Col. Belge*, Brux., A. R. S. C., 1956, Tome IV, col. 311-319.

⁽³⁾ Voyez à ce sujet *L'Événement Illustré*, Brux., n° 137 du 6 octobre 1917 (Au camp de Holzminden). Plusieurs noms sont mal orthographiés dans ce journal. — *Le Traitement des civils allemands ramenés de l'Est Africain par les Belges*, réponse aux accusations allemandes, Le Havre, Bureau documentaire belge, n° 198 (série critique n° 80), 22 juillet 1917, 12 p. (*Revue belge des Livres, Documents et Archives de la Guerre 1914-1918*, 1^{ère} série 1924-1925, pp. 209-210 et 295).

⁽¹⁾ *Biogr. Col. Belge*, Brux., A. R. S. C., Tome IV, 1956, col. 242 à 247 ; voyez col. 244.

⁽²⁾ *Ann. officiel du Min. des Col.*, 1910, p. 48. — *Biogr. Col. Belge*, Brux., A. R. S. C., Tome IV, 1956, col. 5-8.

décoré en 1920 de la Médaille commémorative de 1^{re} classe du Comité national et nommé par décret français du 22 juillet 1920 commandeur de l'Ordre de l'Étoile noire du Bénin pour sa collaboration au ravitaillement du nord de la France.

* * *

Survint alors la réorganisation du Ministère des Colonies de 1914, mise en application après l'armistice. J. Olyff fut nommé directeur-chef de service à la date du 31 décembre 1917 par arrêté du 31 décembre 1918 et, ensuite, directeur général par arrêté royal du 31 décembre 1920. Il était promu officier de l'Ordre de Léopold par arrêté royal du 9 janvier 1920. Louis Franck, ministre des Colonies depuis 1918, l'attacha d'abord à son Cabinet, puis en fit le chef, charge qu'il cumulait avec celle de directeur général de l'Industrie et du Commerce, du Service des concessions et du domaine et de l'Office colonial. Il exerça cette double activité jusqu'en juin 1921. On connaît l'œuvre accomplie par L. Franck qui travaillait de 10 à 12 heures par jour, notamment de 1918 à 1921, pour réorganiser les services, faire face aux difficultés financières, favoriser les transports et développer les initiatives privées comme le préconisait J. Olyff ⁽¹⁾. Au cours de l'année 1920, celui-ci assista à plusieurs séances du Conseil colonial, y fit une déclaration au sujet de la législation minière et prit part aux délibérations sur l'avant-projet de convention-type comportant concession de terres à palmiers, soumis à l'examen d'une commission spéciale du Conseil en 1920 ⁽¹⁾.

J. Olyff estimait le moment venu d'établir les règles directrices en matière de cessions et de concessions de terres, tenant compte de la diversité de l'objet des demandes.

Déjà, l'uniformité du régime juridique des concessions de mines du Katanga avait été réalisée par un décret du 16 décembre 1910, suivi de celui du 16 avril 1919 applicables aux mines concédées par le C. S. K.

J. Olyff défendait un système qui n'impliquait pas d'obligations trop lourdes ni trop d'entraves pendant une première période d'occupation provisoire des terres domaniales sous réserve du respect des droits des indigènes; mais, après un délai normal, la superficie des terres définitivement cédées à long terme se trouverait réduite proportionnellement à la mise en valeur effectivement obtenue et tenant compte des

besoins futurs des entreprises, notamment par la création de zones de protection industrielle.

* * *

Lorsque M. Lippens fut nommé gouverneur général du Congo, la carrière de J. Olyff prit une orientation nouvelle. Il accompagna le nouveau chef de la Colonie, en qualité de chargé de mission en Afrique, du 4 juin 1921 au 8 mars 1922, puis, après un bref séjour en Belgique, du 10 août 1922 au 6 mai 1923. Conseiller sûr et expérimenté, il rendit de précieux services dans la sphère la plus élevée de l'Administration locale. Sa démission de chef du cabinet de Louis Franck avait été acceptée par un arrêté ministériel du 30 avril 1922. Un décret du président de la République française du 17 mars 1922 l'avait élevé à la dignité d'officier de la Légion d'Honneur et le 19 février 1923 un décret portugais le nommait grand officier de l'Ordre militaire du Christ.

Il revint de la Colonie, en 1923, enthousiaste de l'œuvre accomplie par les Belges au Congo et sincèrement attaché au personnel d'Afrique dont il admirait la loyauté et les mérites.

En toutes matières il voyait large; Chalux rapporte qu'en ce qui concerne les transports, J. Olyff estimait que le gouvernement devait prendre à sa charge le déficit résultant du transport à bas tarifs pour les produits pauvres; ainsi, les colons pourraient faire usage de camions automobiles sur le réseau routier moyennant un sacrifice budgétaire relativement léger et temporaire. Malgré tout, on développerait les affaires et, surtout, on supprimerait le portage ⁽¹⁾.

Depuis 1900, J. Olyff exerçait de front ses fonctions au Ministère des Colonies et celle de secrétaire du C. S. K. Après 1919, la besogne administrative courante y augmentait dans des proportions sans cesse plus grandes par suite du développement économique progressif de la région, tant dans le domaine agricole et de la Colonisation, que dans celui de l'exploitation minière.

En 1923, la tâche était devenue écrasante et le secrétaire estima que, pour le profit de l'une et de l'autre administration, il y avait lieu de choisir celle à laquelle il conserverait son activité. Il opta pour le C. S. K. dans lequel les intérêts de l'État sont prépondérants. La démission brusquée du gouverneur général Lippens, qui survint également en 1923, y fut peut être pour quelque chose. ⁽²⁾

⁽¹⁾ *Biogr. Col. Belge*, Brux., I. R. S. C., Tome III, 1952 (biographie de L. Franck, par M. Walraet), col. 325-343; voyez col. 331 à 334.

⁽²⁾ *C. R. An. du Conseil Colonial*, 1920, pp. 286-300, 385-393; voyez aussi pp. 166, 197, 261, 301, 366, 431, 460.

⁽¹⁾ Chalux, *Un an au Congo belge*, Brux., De Wit, 1925, 8^e, p. 636.

⁽²⁾ *Biogr. Col. Belge*, (Louis Franck, par M. Walraet); Tome III, col. 338-339.

Placé d'abord dans la position de disponibilité, sans traitement, à partir du 1 juillet 1923, J. Olyff fut mis à la disposition du C. S. K. par arrêté royal du 9 juillet de cette année. Le 3 août 1923, il fut nommé secrétaire général de ce Comité à Bruxelles. Cette nomination, impliquant une modification aux statuts de l'organisme, fut entérinée par un arrêté royal du 26 avril 1924 (*B. O.*, 1924, p. 503).

J. Olyff obtint la démission de ses fonctions au Ministère des Colonies par un arrêté du 25 novembre 1925, qui l'autorisait à conserver le titre honorifique de son grade de directeur général. Ses bons et loyaux services avaient été reconnus par l'octroi de la Médaille civique de 1^{re} classe par arrêté du 21 juillet 1923.

En juin 1924, il écrivait au sujet du C. S. K. : « Nous ne sommes qu'aux débuts d'une vaste » entreprise qui englobe presque toute la pro- » vince du Katanga et déjà en matière de mines » les résultats dépassent les prévisions les plus » optimistes. Ce succès aura sans aucun doute » pour effet d'accélérer le développement écono- » mique de cette région, non seulement dans le » domaine où il se trouve acquis, mais dans tous » les autres domaines où jusqu'ici la réussite » s'est montrée plus lente à couronner des » efforts non moins dignes d'encouragement et » de brillants résultats. C'est notre conviction » profonde. Le succès répand la confiance et la » confiance crée l'enthousiasme réalisateur, sans » lequel toute œuvre reste stérile » (1). J. Olyff fit un nouveau séjour au Katanga en 1925 ; il constata les progrès réalisés depuis son passage de 1922 dans une interview accordée à la revue *Chez nous. Illustration de la Belgique, du Grand-Duché de Luxembourg et de la Colonie*, intitulé : « La grande prospérité du Katanga ». Il insistait sur le développement de l'industrie minière et de l'élevage.

En 1926, il eut l'occasion de défendre ses vues en matière de grandes concessions d'élevage. Il rédigea, à cet effet, des notes, datées du 5 juillet 1926, adressées au Conseil colonial (*C. R. analytique*, 1926, pp. 657-665 ; 1927, pp. 134, 174, 145-177). Aujourd'hui, plus personne ne conteste l'opportunité de ces concessions qui ont doté le Katanga d'un cheptel bovin s'élevant fin 1948 à 80.000 bêtes environ et fin 1955 à 129.339 bêtes de bétail de ranching peuplant une brousse antérieurement inculte (2).

J. Olyff renonça à ses fonctions de secrétaire général du C. S. K. en juillet 1929, à la suite de

certaines divergences de vues ; mais il resta attentif aux affaires minières, spécialement aux réformes apportées à la législation qui les concernait.

Il écrivit un article intitulé : « Les indigènes et les mines » dans la *Revue de Doctrine et de Jurisprudence coloniales* (Brux., mars 1929, pp. 1 à 4) ; il y décrit et précise le droit d'exploitation reconnu aux autochtones.

Il continua à exercer les mandats de délégué du C. S. K. près la Géomines, la Société des Forces hydro-électriques du Katanga (Sogefor) et de la Compagnie Foncière du Katanga ; il conserva ces mandats jusqu'à son décès qui survint en mai 1944, ainsi que celui de commissaire de l'Union Minière ayant été nommé à cette fonction en 1929 ; il fut le délégué du C. S. K. près de cette importante société de 1925 à 1929.

Depuis sa constitution en 1932, J. Olyff consacra son activité à la Société de Recherche minière du Sud-Katanga, filiale de l'Union Minière, constituée en 1933 à la suite d'une convention du 30 avril 1932, approuvée par décret du 8 septembre 1932 et intervenue entre la Colonie, le C. S. K. et la Compagnie du Katanga. Il en fut l'administrateur délégué jusqu'à sa mort.

La Convention Sudkat n'était pas sans contrepartie pour la Colonie, car elle impliquait une renonciation de la part de la Compagnie du Katanga à toute revendication des cours d'eau non navigables ni flottables et à toute extension dans le choix des terres de la région du Lomani. Ces questions juridiques, assez ardues et contestées, sont exposées par J. Olyff dans son traité sur « Le Comité Spécial du Katanga » inséré dans le Tome I (Droit Colonial) des *Novelles* (1).

Ce traité, édité en tirés à part avec annexes non comprises dans *Les Novelles*, est certes l'étude la plus fouillée qui ait été écrite sur cet important organisme économique (2).

La législation minière fut modifiée en 1937, mais cette réforme fut d'abord longuement étudiée et discutée par la Commission spéciale du Conseil colonial (3).

J. Olyff facilita ces travaux préparatoires en élaborant un mémoire encore souvent consulté et dont la lecture confirme sa remarquable compétence dans le domaine spécial de la réglementation des mines (4).

(1) Brux., Larcier, 1932, pp. 553-657, in-4°.

(2) Brux., Puvrez, in-12°, 486 p., carte.

(3) *C. R. Analytique du Conseil colonial*, 1935, pp. 577-578.

(4) Olyff, J., *Le régime minier du Congo belge*. Contribution à l'étude du projet de décret revisant le décret du 16 avril 1919 sur la recherche et l'exploitation des mines au Katanga, pour en étendre

(1) Olyff, J., *Le Comité Spécial du Katanga*, Paris, *La Vie Technique, industrielle, agricole et coloniale*, n° hors série, *Le Congo belge*, juin 1924, 4°, pp. 83-84.

(2) Comité Spécial du Katanga, *Rapports et bilans de l'exercice 1955*, p. 12.

Dans toute cette activité variée, se révèle encore une œuvre d'historien. En 1934, J. Olyff tint à rectifier « *Un point sur l'Histoire du Katanga* » dans un article publié, sous ce titre, dans l'*Essor colonial et maritime* (Bruxelles, 8 juillet 1934). Les Belges auraient frustré les Anglais du Katanga à la suite de manœuvres imputables à la mission Stairs-Bodson que la Compagnie du Katanga avait envoyée en 1891. L'officier belge Bodson se serait emparé des messagers de M'Siri et du document adressé au consul britannique Sharpe; ce document impliquait la soumission du potentat indigène aux Anglais sur les instances des représentants de la mission écossaise.

Olyff rappelle que les droits de l'État Indépendant du Congo ne dépendaient pas d'une décision de M'Siri; mais ils dataient de 1885, les frontières officielles étant définies par la déclaration de neutralité du 1^{er} août de cette année et elle n'avait soulevée aucune protestation. La prise de possession effective du Katanga ne tarda pas et il faut la rattacher à la lutte contre les chefs esclavagistes dont M'Siri était le suppôt. (*)

J. Olyff écrit également l'avant-propos aux souvenirs d'Edgard Verdict, publiés par le C. S. K. en 1952 sous le titre « Les premiers jours au Katanga (1890-1903) ». Il y passe en revue la documentation assez sommaire dont il disposait alors sur la première occupation du Haut-Katanga.

Joseph Olyff a certainement contribué à créer ce courant d'idées, d'affaires et de sympathie qui unit aujourd'hui le Congo et la mère patrie. Il fut toujours un homme bienveillant, traitant ses collaborateurs avec simplicité et une confiance cordiale. Le gouvernement avait reconnu une nouvelle fois ses grands mérites en lui octroyant en 1935 la Croix de chevalier de l'Ordre de l'Étoile africaine, rare distinction réservée aux meilleurs serviteurs de l'œuvre coloniale.

31 janvier 1957.
Th. Heyse.

OMVAL (*René-Joseph-David*), Lieutenant (Wetteren, 3.3.1889 — Kertsbergen, 4.12.1918). Fils d'André et de De Deken, Romanie-Émilie.

l'application à toute la colonie, Brux., document photocopié, 1935, 116 p., Bibliothèque Min. des Col., n° 22.057.

(*) La réponse de A. Sharpe est publiée dans l'*Ess. col. et mar.* du 22 juillet 1934, ainsi que la réplique de J. Olyff. Tous ces articles sont reproduits dans le *Bull. Ass. des Diplômés de l'École spéciale des Conducteurs Géologues du Borinage à Pâturages* (Wasmes, septembre 1934, 8^e, pp. 176-187). — A propos de Stairs voyez la *Biogr. Col. Belge*, Tome II, col. 877-830.

Omval fut incorporé au régiment des carabiniers en juillet 1908. Des promotions successives dans les grades subalternes l'amènèrent à sa nomination de sergent-major le 16 décembre 1913.

Survient l'invasion de 1914 et, pour Omval, l'occasion de montrer ce dont il était capable. Il ne s'en fit pas faute. Blessé une première fois devant Walhem Ste-Catherine, il rejoint le front avant même que d'être guéri. Touché une deuxième fois — et gravement — à Tervaeete (22 octobre 1914) il reprend sa place au combat en janvier 1915. En mars, il est nommé sous-lieutenant auxiliaire (1^{er} mars 1915). En avril, il est cité à l'ordre de la division pour avoir enlevé un blockhaus ennemi. Le 29 août, il se signale encore en dirigeant l'évacuation de plusieurs blessés, et ce en dépit du bombardement. Voilà ce qui lui vaut la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold, avec une citation où il est peint comme « chef de peloton modèle » faisant l'admiration de tous par son courage, » son dévouement, ses belles qualités militaires... »

Mais le Gouvernement fait appel aux volontaires pour la guerre d'Afrique. On ne s'étonne pas de voir Omval se mettre sur les rangs. Il part de Londres le 8 mars 1916 et, par Mombassa (14 avril 1916) il arrive à la colonie le 26 mai. Il est désigné pour la brigade Nord 3/VIII le 8 juin et entre en action avec le même élan qu'il le fit deux ans plus tôt en Belgique. Il est fait chevalier de l'Ordre royal du Lion le 25 juin 1917 pour « l'entrain, le courage et le » sang-froid dont il a fait preuve au combat » d'Itaga les 13 et 14 septembre 1916 ». Il poursuit la lutte et ne quitte le front qu'à Tabora, le 31 janvier 1917 pour regagner la Belgique, par Boma cette fois, où il s'embarque le 30 mars. Sa santé n'est pas brillante et il est mis en congé anticipatif, mais il n'en profite pas longtemps. Il reparait au front et se bat une fois de plus à sa manière. Blessé de nouveau, au cours de l'attaque du 28 septembre 1918, il garde néanmoins le commandement de l'unité dont l'officier vient d'être mortellement frappé. Il est nommé officier de l'Ordre de la Couronne. Il sera encore fait chevalier de l'Ordre du Lion et avec palme, pour avoir une quatrième fois étant blessé, refusé de se laisser évacuer par les guetteurs, jusqu'à ce que le secours vint de l'arrière.

Un tel homme eut dû trouver sur le champ de bataille une mort de héros, mais les documents portent laconiquement « mort accidentellement » à Kertsbergen le 4 décembre 1918 ».

Sa fiche de signalement porte aussi : « Activité : très grande — Habileté professionnelle : très grande ». On le croit sans peine.

Chevalier de l'Ordre de Léopold — Croix de Guerre — chevalier de l'Ordre du Lion avec

palme — officier de l'Ordre de la Couronne — 7 chevrons de front — 5 citations.

[W. R.]

21 février 1953.
Marie-Louise Comeliau.

Bull. Ass. Vét. col., mars 1930, p. 10.

ORBAN de XIVRY (*Alfred-François-Antoine-Marie*), Sénateur (Louvain, 7.12.1857 — Laroche, 16.7.1922).

Avocat au tribunal de 1^{re} instance de Marche, attaché au Cabinet du Ministre de l'Intérieur en 1884, conseiller provincial du Brabant de 1888 à 1898, Alfred Orban de Xivry représenta l'arrondissement de Arlon-Virton au Sénat, et ceci sans interruption, depuis 1898 jusqu'à sa mort (1922). Il était également membre du Conseil des Mines, ainsi que du Conseil général de la Caisse d'Épargne et de Retraite, et du Comité de Patronage pour les condamnés détenus et libérés. Il collaborait occasionnellement à la rédaction de divers périodiques.

Le 1^{er} septembre 1908, il intervint dans le débat relatif aux concessions au Congo : « J'es-time qu'en conservant à l'État la majeure partie des terres vacantes, le Roi a agi avec patriotisme. A mon sens, ce serait commettre une faute que de ne pas se servir des revenus, temporaires peut-être, de la cueillette du caoutchouc pour attirer les capitaux dans la colonie, et pour cela, il n'y a pas d'autre moyen que la concession. ... Grâce aux concessions, l'État a assuré un service de replan-tation fiscale et se trouve en présence d'orga-nismes responsables à qui il peut demander des comptes, tandis qu'auparavant il était sans recours sous le régime de l'initiative privée... Si l'on venait à supprimer de but en blanc toutes les concessions, l'État se trou-verait sans contrôle efficace vis-à-vis des particuliers qui iraient au Congo dans l'uni-que but de s'enrichir rapidement ».

Alfred Orban de Xivry était chevalier de l'Ordre de Léopold et de la Couronne roumaine, commandeur d'Isabelle la Catholique, ainsi que de l'Ordre du Lion et Soleil, officier de l'Ordre de la Couronne de Chêne, décoré de la Croix *Pro Ecclesia et Pontifice*, porteur de la décoration spéciale des Mutualités de 1^{re} classe.

[L. H.]

27 juin 1953.
Marie-Louise Comeliau.

Mouv. géogr., 1908, p. 520.

ORTH (*Herman*), Ingénieur prospecteur (Chaudfontaine, 24.4.1860 — Mawambi, Ituri, 19.12.1904).

Son père était professeur de langues à l'Uni-versité de Liège. Ingénieur des mines sorti de cette Université, il avait été chargé de missions diverses, pour le compte de la Société de la Vieille Montagne, en Allemagne, en Nor-vège, en Suède, en Transylvanie, aux Indes an-glaises et au Portugal, quand, en 1902, lui fut confiée une mission de prospection minière dans les territoires congolais concédés à la Compa-gnie des Chemins de fer des Grands Lacs afri-cains. Avec un autre ingénieur, le prospecteur David, revenu du Soudan et de la Haute-Égypte, un minéralogiste et un chimiste, Orth, s'em-barqua à Anvers le 15 janvier 1903. La Mission devait, en principe, durer trois ans, mais son chef n'en put voir l'achèvement, s'étant éteint à Mawambi après moins de deux ans de séjour.

[J. J.]

21 décembre 1953.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 1^{er} janvier 1903, p. 3 ; 19 janvier 1905, p. 1. — *Le Congo, moniteur colonial*, Brux., 22 janvier 1905, p. 44. — Ligue du Souvenir congolais, *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, 1876-1908, Brux., 1931, p. 264.

OTTO (*Karl-Frederick*), Capitaine de stea-mer (Vanse, Sognefjord, 11.4.1860 — Léopold-ville, 16.2.1923). Fils de Peter-Nicolai et de Friedlander, Henriette.

Il navigua pendant huit ans comme 2^e, puis comme 1^{er} officier de marine, à bord de steamers norvégiens : *Evening Star*, *Tell*, *Sola*, jusqu'à son admission à l'État Indépendant en 1896. Embarqué à Anvers le 6 novembre, il fut désigné pour la marine du Haut-Congo ; le 21 décembre, il atteignait Léopoldville et y commanda les steamers *Baron Lambertmont* et *Capitaine Shagerström* jusqu'en mars 1897. Ses bons services lui valurent la promotion de capitaine de steamer de 3^e classe le 1^{er} juillet 1897. Il rentra, en congé, le 12 octobre 1899.

Il commença un nouveau terme comme capi-taine de steamer de 2^e classe, le 16 mai 1900, et s'embarqua à Anvers avec quatre de ses compatriotes : Lindström, Norregaard, Sonder-gaard et Engström. Toujours affecté à la marine du Haut-Congo, il conduisit dans le Kasai le *Roi des Belges* et l'*Archiduchesse Stéphanie*, puis le *Brabant* sur le Haut-fleuve. Nommé capitaine de steamer de 1^{re} classe le 8 octobre 1902, il revint en Europe en juin 1903 pour repartir le 28 janvier 1904.

Toujours attaché à la marine du Haut-Congo, il fut chargé le 20 mars 1904, du balisage du fleuve entre La Romée et Stanleyville. Sa mission terminée, il redescendit à Léopoldville le 12 février 1906 et y acheva son terme pour quitter Boma le 14 janvier 1907.

Il fit encore plusieurs séjours au Congo, au service de la Compagnie du Kasai, de décembre 1907 à février 1923. Mais, les 27 années qu'il avait passées au Congo et qui avaient fait de lui un marin d'expérience consommée avaient également miné sa santé. Il était sur le point de regagner l'Europe quand la maladie le cloua sur un lit d'hôpital de la Croix Rouge à Léopoldville, où il succomba le 16 février 1923. Il était titulaire de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion, de l'Étoile de service à trois raies, et de la Décoration industrielle de 1^{re} classe.

6 mai 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 1858. — *Trib. cong.*, 15 mars 1923, p. 2. — Jenessens-Tusch, *Skandinavr i Congo*, Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1901-1905, pp. 389-390, 428, 447, 603.

OULTREMONT (d') (Adrien) (Comte), Officier de l'armée belge, général-major de la Garde civique, membre de la Chambre des Représentants, administrateur de Sociétés (Bliqy, 22.9.1843 — Bruxelles, 29.1.1907).

Le comte Adrien d'Oultremont est né au Château de la Cattoire. A l'âge de 19 ans, il entra à l'École militaire et, en 1866, était promu sous-lieutenant, pour être attaché successivement au 6^e régiment de ligne et au 4^e lanciers et passer, le 11 juillet 1868, au régiment des guides. Nommé lieutenant le 19 octobre 1871, il offrit et vit accepter sa démission le 26 juin 1874. Il sollicita bientôt et obtint son admission parmi les gardes de l'escadron Marie-Henriette et, le 3 novembre 1888, prêta serment en qualité de commandant de ce corps d'élite.

Sa carrière militaire n'avait pas empêché une spécialisation d'ordre économique, industriel et commercial qui le fit nommer commissaire aux expositions universelles de Philadelphie en 1876 et de Paris en 1878. Lors du cinquanteaire de l'indépendance belge, il organisa avec Charles Buls et A. de Vergnies l'exposition jubilaire de Bruxelles, où il mit sur pied les deux sections de l'art rétrospectif et de l'industrie. En 1885, il fut chargé du Commissariat général à l'Exposition universelle d'Anvers, et, en février 1888, il représenta la Belgique en qualité de commissaire général à l'Exposition internationale d'électricité de Paris. En 1897, il organisa l'Exposition universelle de Bruxelles, et, en 1900, fit partie de la commission organisatrice de la section belge à l'Exposition universelle de Paris.

Le 25 janvier 1889, Léopold II avait fait entrer le comte Adrien au Comité directeur de l'Association congolaise et africaine de la Croix

Rouge qu'il venait de fonder par décret, le 31 décembre 1888. En avril 1893, le comte fit partie de la Commission organisatrice de la réception des agents de l'État indépendant et des compagnies commerciales belges qui ont exploré et occupé le Katanga.

Adrien d'Oultremont avait épousé la fille de Jules Malou et cette alliance déterminait probablement son entrée dans la vie politique. Il se présenta, en effet, au corps électoral, aux élections législatives du 10 juin 1884, et fut élu à Bruxelles sur une liste d'indépendants.

A la Chambre des représentants, le comte Adrien fit notamment un remarquable exposé sur l'organisation de l'enseignement professionnel. En 1885 il vota avec la quasi unanimité de ses honorables collègues (seul Neujean s'était abstenu) l'autorisation donnée au Roi des Belges d'accepter, à titre personnel, la souveraineté de l'État indépendant du Congo. En 1887, il vota l'autorisation du premier emprunt de l'État Indépendant émis en Belgique et en 1889, celle du second emprunt de l'espèce. En 1890, il vota encore la ratification de la Convention de prêt à l'É. I. C. passée à l'occasion de la publication du testament du Roi.

Durant la session parlementaire de 1886-1887, le comte intervint à plusieurs reprises dans les discussions relatives au service militaire personnel. Il déposa même une proposition de loi qui l'établissait et dont Beernaert, aussi bien que Léopold II, souhaitait que la Chambre la votât. Mais une majorité à la suite de Woeste et de la Vieille Droite la rejeta par 69 voix contre 62. Le comte quitta la Chambre, par démission, en 1892.

Un arrêté royal du 6 mars 1893 nomma le comte Adrien d'Oultremont général-major et commandant suprême de la garde civique de Bruxelles. Il devint, dans la suite, commandant en chef de la garde civique des provinces d'Anvers et de Brabant.

Vers la fin de sa vie, le comte s'occupa surtout des sociétés financières qui lui avaient confié leur administration : le Crédit général de Belgique, les Tramways bruxellois, le Chemin de fer catalan, la Société belge de comptoirs en Chine, la C^{ie} générale des Nitrates, la C^{ie} du Gaz de Rio, la C^{ie} des Mines de Dobra, la C^{ie} minière tunisienne, etc. etc.

Le comte, qui souffrait depuis plusieurs années d'une affection du foie, s'éteignit à Bruxelles, dans son hôtel de l'Avenue Marnix, le 29 janvier 1907.

Il était grand officier de l'Ordre de Léopold, grand cordon de l'Ordre de la Couronne royale d'Italie, grand officier de la Légion d'Honneur, grand officier de l'Ordre royal du Cambodge,

commandeur de l'Ordre d'Isabelle-la-Catholique, chevalier de l'Ordre de Sainte-Anne.

Il était le frère du comte John, grand maréchal de la Cour, du général comte Théodore, ancien aide de camp du Comte de Flandre et du comte Eugène, président des Concours hippiques de Bruxelles.

3 juillet 1954.
A. Vandeplas.

[J. J.]

Mouv. géogr., Brux., 1889, 6; 1893, 36. — *Rec. usuel de l'É. I. C.*, 287. — *B. O. de l'É. I. C.*, 1889.

66, 128, 135. — P. Masuy, *L'Exposition de Bruxelles-Tervueren*, 1897, Brux., V^e Monnom, 1897, 234. — C^{te} L. de Lichtervelde, *Léopold II*, Brux., Dewit, 1929, 295, 298. — P. Daye, *Léopold II*, Paris, A. Fayard, 1934, 265 et suiv. — C^{te} H. Carton de Wiart, *Beernaert et son temps*, Brux., la Renaissance du Livre, 1948, 77. — F. Van Kalken, *Histoire de Belgique*, Brux., Off. de Publicité, 2^e éd., 1946, 473. — Baron de Haulleville, *Un gentilhomme de lettres*, *Prosper de Haulleville*, Louvain, Rex, 1932, 140-142. — Burggraeve, *L'Afrique centrale et le Congo indépendant belge*, Bruxelles, Dechenne, 1889, 97-99.

P

PAEPE (DE) (*Polydore*), Magistrat, civiliste et professeur d'Université (Gand, 2.8.1824 — Bruxelles, 16.1.1907).

Ses études de droit brillamment achevées, Polydore De Paepe, après quelque fréquentation du Barreau, allait passer, en quelque vingt-huit années, par tous les degrés de la magistrature debout auprès des juridictions de première instance et d'appel de sa ville natale, avant d'être appelé, le 30 septembre 1880, à occuper, avec non moins d'éclat, un siège de conseiller à la Cour de Cassation. Il y atteindrait la limite d'âge légale et y recevrait l'honorariat le 1^{er} décembre 1901, sans pour autant renoncer à servir le Pays par l'écrit. Il venait encore de publier une excellente étude sur l'exécution en Belgique des jugements étrangers et préparait, pour la *Pasinomie*, le commentaire courant de quelques lois récentes, quand la mort, sans doute enhardie par celle de sa mère, vénérable centenaire qui vivait avec lui, l'emporta.

Jurisconsulte de race, les principes du droit, pour suivre une expression de l'illustre chancelier d'Aguesseau, naissaient en lui comme en leur source. Et l'on a observé qu'il était assez sûr de soi pour éclairer tout en restant concis. Il ne se contenta d'ailleurs point de donner ses avis quand ils étaient de règle, de requérir quand il le fallait, de prononcer aux jours fastes de l'Ordre judiciaire les mercuriales d'usage, de préparer des arrêts qui seraient exemplaires en forme aussi bien qu'en doctrine. Il écrivit aussi. Il écrivit beaucoup. Et ses ouvrages qui devinrent et restèrent longtemps des classiques

en leur genre, lui valurent de brillantes distinctions et d'importantes collaborations. Professeur à l'Université Libre de Bruxelles, vice-président du Conseil de perfectionnement de l'Enseignement supérieur, il fut membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique. Il intervint dans l'élaboration de plusieurs conventions internationales et fut associé aux travaux de la Cour permanente d'arbitrage de La Haye.

On lui doit, entre autres publications, deux volumes d'*Études sur la Compétence civile* qui lui valurent le prix quinquennal 1892-1896 des Sciences sociales, des *Études sur la Compétence civile à l'égard des États étrangers* (1894) et deux volumes d'*Études sur la Compétence civile à l'égard des Étrangers* (1900-1902). On lui doit aussi, publiée en 1894 sous le pseudonyme de Paul Le Moyne, une étude sur l'*Idée de Dieu, sa transformation et ses conséquences morales et sociales*, à propos de laquelle le Procureur général Raymond Janssens observait que De Paepe, ardent spiritualiste, voyait en Dieu la cause première, infinie, et l'idéal de toute perfection et en trouvait la preuve dans l'intelligence de l'Homme, ce rayon divin qui éclaire la créature et la fait s'avancer dans la voie du progrès, lui assurant ainsi un avenir meilleur et toujours plus parfait.

De Paepe mourut grand officier de l'Ordre de Léopold.

De Paepe — et c'est ce qui nous fit nous attacher ici à retracer sa carrière — figure parmi les jurisconsultes consultés par Léopold II au moment de déterminer législativement sa politique domaniale dans l'État Indépendant

du Congo. Il est cité avec les Van Berchem, les Sir Horace David, les Westlake, les de Martens et les Van Maldeghem, auxquels on pourrait ajouter les Barbox, les Nys, les Edmond Picard et les Cattier, et s'est vu, par là-même, exposé aux critiques qui furent adressées, en termes parfois acerbes, aux « consultants » du Roi.

Sa *Consultation* (20 pages, in-4°, Brux., Meyer, 20 septembre 1892), Polydore De Paepe l'a donnée en collaboration avec Auguste van Maldeghem à qui nous avons consacré une notice assez détaillée dans le Tome IV de cet ouvrage, col. 556-561, sans cependant y analyser l'avis des deux jurisconsultes de formation gantoise. Nous croyons bien faire en l'analysant ici, comme nous avons analysé celle de F. de Martens (*Biographie coloniale belge*, IV, col. 574-579) et celle d'Edmond Picard et de Félicien Cattier (*Biographie coloniale belge*, III, col. 689-697).

De Paepe et Van Maldeghem, à la différence de Picard et de Cattier à qui l'É. I. C., à la diligence de Van Eetvelde n'avait pas posé moins de dix questions, quelques-unes d'entre-elles visant des cas d'application locale au premier chef, comme celui du caoutchouc des forêts domaniales et celui de l'ivoire des éléphants sauvages, ne s'étaient vu demander qu'un avis d'admission ou de rejet de trois propositions. Dans la zone de liberté commerciale déterminée par l'Acte de Berlin, les terres sans maître appartiennent aux États ou aux grandes Compagnies à charte, qui peuvent en vendre, en concéder, en affermer, en exploiter ; l'Acte de Berlin s'oppose à toute concession de monopole commercial, mais n'a en rien limité le droit de propriété et son libre exercice ; par conséquent, tout propriétaire, tout locataire, dans la zone de liberté commerciale, peut faire tous les actes de propriétaire ou de locataire qui seraient légitimes en Europe, et il en est de même de l'État ; l'Acte de Berlin, enfin, en dehors de la proclamation de la liberté commerciale, n'a en rien affaibli les droits souverains des États qui se trouvent dans la zone commerciale.

Après une étude attentive de ces propositions et se plaçant, soulignent-ils avec insistance, à un point de vue exclusivement juridique, le seul, ajoutent-ils, qui soit de leur compétence, les deux consultants déclarent qu'ils n'hésitent pas à affirmer la complète exactitude, en droit, de chacune d'entre elles.

Cette assurance qu'ils donnent à l'É. I. C., De Paepe et Van Maldeghem vont la justifier. Après avoir rappelé l'article 2 de l'Ordonnance du 1^{er} juillet 1885, suivant lequel nul n'a le droit d'occuper sans titre des terres vacantes

au Congo ni de déposséder les indigènes des terres qu'ils occupent, les terres vacantes devant être considérées comme appartenant à l'État, et observé que ces règles ont présidé à l'organisation du régime foncier du Congo, ils les déclarent conformes au Droit des Gens par une série d'arguments empruntés à Hugo Grotius, à Puffendorf, à Bluntschli, auteurs qui rattachent la domanialité en cause à la notion du domaine éminent de l'État, à Portalis, à Pradier-Fodéré, à Salomon, qui la rattachent à un droit de propriété générale s'exerçant dès qu'il ne rencontre aucune appropriation individuelle et que l'État souverain peut s'attribuer par voie législative. Quant à la seconde des propositions soumises à leur approbation ou à leur condamnation, nos jurisconsultes la justifient par une analyse pénétrante de la notion même du monopole et des dispositions de l'Acte de Berlin sur le monopole et le privilège interprétées à l'aide des déclarations faites à la Conférence même par les représentants des Puissances intéressées. La troisième proposition leur apparaît comme la conclusion normale et logiquement correcte de la majeure et de la mineure syllogistiques que constituent les deux propositions examinées par eux précédemment.

On voit assez par le résumé qui précède, que la consultation donnée par De Paepe et Van Maldeghem à l'É. I. C., autant au moins que celles de Frédéric de Martens et d'Edmond Picard et F. Cattier, revêt ce caractère de réponses théoriques à des questions théoriquement posées dont Cattier saura prendre argument pour défendre les juristes consultés en 1892 des reproches qui leur étaient assez généralement adressés aux environs de 1906.

Dans la consultation qu'il signa le 15 novembre 1892 (80 pages gr. in-16, Bruxelles, Hayez, novembre 1892), Edmond Picard, lui, après un examen critique de la doctrine des Maîtres Grotius, Wolff et Vattel, Sir Travers Twiss, Klüber, Phillimore, Pasquale-Fiore, Pradier-Fodéré, Heffter, de Martens, Wheaton, Bynckershoek, Portalis, Bluntschli, Rivier et Frantz de Holtzendorff, proclame que de par cela seul qu'il existe, l'É. I. C. est souverain, mais que cette souveraineté n'entraîne point la propriété des terres vacantes de son territoire. Il proclame, par contre et aussi nettement, que l'ordonnance du 1^{er} juillet 1885 a pu légalement attribuer à l'État la propriété des terres vacantes. Quant à la notion même des terres vacantes, notre Oncle le Jurisconsulte y voit une notion de droit interne congolais où il n'entrera point. Il consacre par contre une vingtaine de pages à préciser comment, dans les autres pays neufs, la question de propriété

des biens sans maître, a été résolue dans ses rapports avec le domaine public.

L'auteur du *Droit pur* s'accorde entièrement avec De Paepe et Van Maldeghem sur la question des monopoles et privilèges visés dans l'Acte de Berlin, mais en entrant plus avant qu'eux dans l'application des principes au cas concret de grandes concessions possibles.

Entrant tout de même dans l'examen de cas d'application concrets qui n'avaient pas été soumis aux juristes gantois, E. Picard décide que le caoutchouc étant un fruit naturel des forêts qui le produisent, le propriétaire de celles-ci, État ou particulier, peut en disposer librement. Quant à la nature du droit de chasse, elle est pour lui ce que la font les diverses législations des États. Ce droit est, suivant le temps et les cas, un droit régalien ou un attribut du droit de propriété. La législation de l'É. I. C. n'a encore rien décidé à cet égard, mais peut le faire à son gré en vertu de la souveraineté de l'État. Le propriétaire d'une forêt ne sera donc maître des éléphants tués sur sa propriété et ne pourra revendiquer leurs défenses que si la loi congolaise le lui permet.

Peut-être De Paepe et Van Maldeghem étaient-ils d'un avis moins compromettant quand ils écrivaient que l'article 2 de l'Ordonnance du 1^{er} juillet 1885 défend seulement de déposséder les indigènes des terres qu'ils occupent, aucune réserve n'étant faite pour leurs simples droits de jouissance et d'usage comprenant, sans doute, pour nos juristes, les droits de cueillette, de chasse, de pêche et autres, dits *sui generis*, qu'ils pouvaient soupçonner, mais ajoutent aussitôt que s'il appartient au Souverain du Congo de régler législativement l'exercice de ces droits, thèse qui est pour eux d'évidence, ce Souverain ne le peut faire que pour en empêcher une extension abusive, nuisible au domaine de l'État, et d'un règlement qui assure aux indigènes le même produit économique de l'exercice de ces droits qu'ils en tiraient auparavant.

Il apparut plus tard qu'il ne suffisait pas au législateur, pour légiférer en toute sagesse et en toute équité, dans le domaine sauvage ou réputé sauvage qu'il entendait ouvrir à notre civilisation, de se faire éclairer sur des principes de droit écrit européen, sans faire déterminer, sur place, par des chercheurs aussi désintéressés que subtils, les notions de droit coutumier qu'il devait respecter par esprit de justice, autant que par habileté politique, d'ailleurs. C'est par des citations de missionnaires mêlés plus intimement que quiconque à la vie des natis ou d'ethnologues de classe comme Delhaize, Gilmont, Schmitz, de Calonne-Beaufaict, qu'Émile Vandervelde, en 1911,

justifia sa thèse sur la prédominance en terre congolaise de l'appropriation collective des terres par les communautés de village, de parenté ou de clan. Observons à ce propos, qu'en 1889 encore, et donc avant les consultations de 1892, un décret du 17 octobre sur l'exploitation du caoutchouc et des autres produits végétaux, affirmait les droits de l'État sur ces produits, en restreignait l'exercice aux terres où ces substances n'étaient pas encore exploitées par les populations indigènes. C'est sans aucun doute et principalement pour n'avoir pas tenu compte des vues de certains de ses collaborateurs sur la nature des appropriations coutumières des populations indigènes et des droits paresseux qui n'en étaient que des démembrements, bien plus que pour avoir écouté des jurisconsultes de tout partout qu'il avait consultés, que l'É. I. C. s'est attiré, dans le domaine qui nous occupe, les critiques auxquelles nous faisons ici allusion.

15 novembre 1955.
J.-M. Jadot.

Lycops et Touchard, *Rec. usuel de la Législation de l'É. I. C.*, Brux., Weissenbruch, II, p. 567. — Vermeersch, s. j., *La Question congolaise*, Brux., Bulens, 1906, p. 101. — Dém. Boulger, *The Congo State*, London, 1898, I, p. 270. — *Pasicrisie de Royaume de Belgique*, Brux., Bruylant, 1907, I, pp. 1 et 2. — Louwers, *Codes et Lois du Congo belge*, Brux., Weissenbruch, 1910, p. 645, note. — 1911. — Fr. Masoin, *Histoire de l'É. I. C.*, Namur, Picard, 1913, I, p. 87. — J. Stengers, *Textes inédits de Banning*, Brux., Académie roy. des Sciences col., *Mémoires*, nouvelle série, II, 1955, 3, pp. 83, 93 et 94.

PANDURO-HANSEN (*Aage-Rudolf*) (Note complémentaire au Tome IV, col. 674).

Au cours de son 2^e terme, du 13 août 1908 au 23 août 1911, il prit part à l'expédition contre les Turumbu et commanda ensuite le secteur de Lokandu, district des Stanley-Falls.

Outre les distinctions honorifiques énumérées dans la première notice, il était porteur de la Médaille commémorative de la Campagne belge d'Afrique 1914-1918 et de la Médaille commémorative interalliée de la Victoire.

13 mai 1956.
M. Walraet.

Politiken, 20. avril 1912 et 14 avril 1925. — *Berlingske Tidende*, 3 août 1922. — *Modersmaalet*, 16 avril 1925. — *Danmarksposten*, avril 1925.

PARDOEN (*Armand-Jules - Louis - Marie*), Klerk 1^{ste} klasse (Gent, 22.7.1872 — Matadi, 27.11.1895). Zoon van Ludovicus-Henricus en van De Cnijf, Maria-Elisabeth.

Armand Pardoën werd op 6 augustus 1895 aangeworven door de Onafhankelijke Congostaat in hoedanigheid van klerk 2^{de} klasse. Hij kwam te Boma aan op 24 augustus 1895 en werd er aangewezen voor het district der Bangala. Op 6 oktober 1895 was hij te Nieuw-Antwerpen, en werd aangeduid voor Umangi op 2 november van hetzelfde jaar. Op 23 mei 1896 keerde hij naar Nieuw-Antwerpen terug, om dan overgeplaatst te worden naar het gebied van de Mangala. Op 18 januari 1897 werd Pardoën bevorderd tot klerk 1^{ste} klasse. Ten gevolge van tropische koorts overleed hij te Matadi, op 27 november 1895.

[F. D.]

18 december 1956.
R. Bonnaerens.

Arch. Min. van Kol., Fonds Personeel in Afrika, necrologie n° 280, 2^o. — Inlichtingen verstrekt door de Directie van het Personeel in Afrika, van het Ministerie van Koloniën.

PEETROONS (*François-Joseph*), Adjunct-directeur bij de Cotonco (Ruysbroeck, 23.10.1889—Buta, 8.8.1930). Zoon van Jean-Baptiste en van De Jonghe, Rosalie. Gehuwd met Van Caneghem, Claire.

Na het beëindigen van zijn middelbare studies nam Peetroons, op 14 augustus 1905, dienst bij het leger als beroepsvrijwilliger. Op 1 april 1908 werd hij tot sergeant bevorderd en op 22 oktober 1910 met onbepaald verlof gezonden. Hij werd dan bediende bij de *Deutsche Bank*, tot wanneer hij, op 1 augustus 1914, terug onder de wapens geroepen werd. Hij bracht het tot adjudant-secretaris bij de Generale Staf, en werd op de dagorde van het leger vermeld wegens zijn grote verdiensten, zijn werkzaamheid en zijn voorbeeldig gedrag. Tijdens het gevecht op Den Dries (Eppegem), op 13 september 1914, nam hij het bevel van een peloton, waarvan de overste gesneuveld was. Gedurende deze operatie werd hij door een mitrailleurkogel aan de arm gekwetst.

Op 15 november 1922 vertrok Peetroons naar de kolonie als territoriaal agent 3^{de} klasse, waar hij ter beschikking werd gesteld van de districtskommissaris van Beneden-Uele. Na gedurende een korte tijd het ambt waargenomen te hebben van griffier aan de rechtbank van het district van Beneden-Uele, werd hij op 5 december 1925 bevorderd tot territoriaal agent 2^{de} klasse. Op 1 januari 1926 werd hij benoemd tot hoofdklerk bij de dienst der secretariaten. Deze post zou hij niet lang bekleden, want op 20 januari 1926 nam hij ontslag.

Peetroons zou dan zijn loopbaan trachten voort te zetten in dienst van de « Compagnie Cotonnière Congolaise ».

Op 7 maart 1927, werd hij voor deze vennoot-

schap aangeworven als hoofdboekhouder. In januari 1930 werd hij tot adjunct-directeur van de Cotonco benoemd.

Zijn carrière belooft schitterend te worden, indien de dood hem op 8 augustus 1930 niet plots had overvallen te Buta.

Peetroons was drager van de volgende eretekens: Oorlogskruis met twee palmen; Overwinningsmedaille; Herinneringsmedaille 1914-1918; Militair ereteken 1^{ste} klasse.

[W. R.]

14 oktober 1955.
R. Bonnaerens.

Feuillet matr. n° 4641. — Inlichtingen verstrekt door de Dienst van het Personeel van de « Compagnie Cotonnière Congolaise ».

PÉRIER (*Gaston-Frédéric*), Avocat honoraire près la Cour d'Appel (La Haye, 30 juillet 1875 — Bruxelles, 12 mars 1946). Fils d'Odilon et de Boots Wilhelmine.

Tout semblait destiner G. Périer à une brillante carrière d'avocat: le milieu familial, une tournure d'esprit vive et primesautière, d'excellentes études, une élocution particulièrement aisée. Son père, qui avait longtemps dirigé le compte rendu analytique néerlandais à la Chambre des Représentants, était également bâtonnier du barreau de Termonde; son grand-père maternel avait été pendant de nombreuses années ministre de la Justice du Gouvernement des Pays-Bas.

Après ses études juridiques à l'Université Libre de Bruxelles, G. Périer choisit la profession d'avocat où les maîtres réputés Beernaert et Bara dirigent ses premiers pas.

Cependant, sur les conseils du colonel Albert Thys, il donne bientôt à sa carrière une orientation nouvelle. Thys, qui recherche des collaborateurs, a décelé sous les dehors brillants du jeune avocat les qualités d'initiative et de volonté qu'il requiert de tous ceux qu'il veut associer à l'entreprise africaine de Léopold II. A l'âge de 25 ans, Périer assume les fonctions de secrétaire du colonel Thys dont il épouse une des filles quelques mois plus tard.

Nommé administrateur de la Compagnie des Produits du Congo en 1901, il entre successivement dans les conseils de la Compagnie du Lomami, de la Citas, de la Compagnie du Katanga et de la Société Anonyme Belge pour le Commerce du Haut-Congo. C'est en raison de ces fonctions qu'il entreprend, en 1909, un premier voyage d'études et d'inspection au Congo. Lorsqu'en 1911 Thys repart pour la dixième fois en Afrique il se fait accompagner par son jeune collaborateur.

D'emblée, Périer assume avec autorité les

charges que Thys lui confie et apporte à la conduite des affaires financières, industrielles et agricoles, les ressources d'un esprit fertile. Il devient administrateur de la Société des Pétrôles au Congo, de la Société Belge Industrielle et Minière du Katanga, de la Banque d'Outremer, et encore d'autres sociétés coloniales. En 1925, la charge d'administrateur délégué de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie (C. C. C. I.) lui est confiée. Sous l'impulsion de M. Lippens, qui venait d'être appelé à la présidence de cette société, les entreprises appartenant au groupe de celle-ci allaient prendre une orientation nouvelle et connaître une ère de grande expansion. La même année, Périer se rend au Congo en vue d'étudier les mesures à prendre dans ce but.

Sous sa direction, la C. C. C. I. participe à la constitution de plusieurs nouvelles affaires telles que la C^{ie} Sucrière Congolaise, les Exploitations Agricoles et Industrielles de la Biaro, la C^{ie} Immobilière du Congo, la C^{ie} Générale des Produits Chimiques et Pharmaceutiques du Congo, le Chantier Naval et Industriel du Congo et la S^{te} des Frigorifères du Congo.

En 1924, Périer avait été appelé à la présidence de l'Association des Intérêts coloniaux belges (A. I. C. B.). Il y joua un rôle éminent, surtout pendant la grande crise économique de 1930-1934. Sous sa haute direction, l'A. I. C. B. conduisit des négociations et préconisa une série de mesures judicieuses destinées à en atténuer les effets.

En 1928, Périer fut appelé aux fonctions de conseiller de la Société Générale de Belgique. Il devint également administrateur de la Tanganyika Concessions, des Papeteries de Belgique et de la C^{ie} Maritime Belge. D'autres entreprises belges et étrangères firent appel à sa compétence.

L'activité de Périer ne s'était pas limitée au seul domaine colonial. Déjà, en 1899, dès les premières expériences de Marconi, il avait eu l'intuition de l'essor extraordinaire que devait prendre la T. S. F. et avait fondé aussitôt la S^{te} Internationale de Télégraphie sans Fil. Il collabora également très activement à l'organisation des Expositions internationales de Liège (1905), Milan (1906), Bruxelles (1910), Gand (1913) et Anvers (1930). Il présida la section belge aux Expositions de Poznań et d'Élisabethville (1931) et prit part dans le courant de cette même année, en qualité de commissaire général adjoint du Gouvernement belge, aux grandes manifestations organisées à Paris par le maréchal Lyautey dans le cadre de l'Exposition coloniale internationale. A l'Exposition de Bruxelles de 1935, il assumait les fonctions de commissaire général du Gouvernement égyptien. A toutes ces

occasions, se révéla à côté de l'homme d'affaires le diplomate avisé se jouant des difficultés, conciliant les points de vue, présidant les réunions et les cérémonies avec une haute distinction.

L'esprit d'altruisme de Périer s'exerça avec une jovialité agissante au sein d'associations philanthropiques, culturelles et sportives, telles que la Croix-Rouge de Belgique, le Dispensaire des Artistes, l'Aide aux Coloniaux, la Commission administrative du Patrimoine des Musées des Beaux-Arts de Belgique, le Royal Golf-Club. Pour le Cercle Royal Africain, Périer fut pendant deux ans un président brillant qu'entouraient les sympathies unanimes. On y garde le souvenir de ses « petits pains du mercredi », allocutions pleines de verve, comme de grands discours prononcés à l'occasion des cérémonies commémoratives.

En 1942, à la suite d'un attentat perpétré à Bruxelles par un groupe de résistants, Périer est arrêté comme otage et incarcéré à la prison de Saint-Gilles. Transféré successivement à la prison centrale de Louvain et à la forteresse de Huy, il y sera détenu pendant plusieurs mois. Il y soutint le moral de ses codétenus par sa foi dans l'avenir et un esprit de résistance dont il ne se départit pas durant l'occupation.

Gaston Périer est décédé à Bruxelles en 1946 des suites d'une intervention chirurgicale consécutive à un accident.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre de Léopold. — Commandeur du Lion d'Afrique. — Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Belgique. — Officier de l'Étoile africaine, Croix civique belge. — Grand officier de l'Ordre de Léopold II. — Commandeur de la Légion d'Honneur. — Grand officier d'Ismail. — Grand officier des Trois-Étoiles de Lettonie. — Grand officier de l'Étoile coloniale d'Italie. — Grand-croix de l'Ordre du Dragon Impérial d'Annam. — Grand-croix de l'Ordre royal du Cambodge. — Commandeur du Christ du Portugal. — Chevalier : Orange Nassau, Vasa de Suède, Couronne d'Italie, St-Alexandre de Bulgarie, Étoile noire du Bénin, Lion et Soleil de Perse.

26 avril 1956.
E. Van der Straeten.

Rapports annuels de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie, années 1923 à 1946. — Serruys, M., *Un demi-siècle d'activité coloniale, 1887-1937*, pp. 55 et 61. — *Archives de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie*. — *The Wireless World*, vol. I, n° 2, 1913 publié par The Marconi Press Agency, Londres. — *Rev. col. belge*, 1946, n° 12, p. 5.

PÉRIER (Robert), Major de réserve (Bruxelles, 26.6.1886 — Bruxelles, 24.3.1938).

Il était depuis quelques années avocat à la Cour d'appel de Bruxelles quand éclata la guerre de 1914. Il n'hésita pas à s'engager comme volontaire et participa à la campagne de l'Yser. En 1915, il s'offrit à partir pour la Colonie afin d'y prendre part à la défense des frontières de l'Est et fut admis en qualité de sous-lieutenant pour un terme limité à la durée des hostilités. Embarqué à Falmouth le 8 octobre 1915, il fut à Boma désigné, le 28 octobre, pour être mis à la disposition du Colonel commandant supérieur des Troupes en opération à la frontière orientale. Il rejoignit les troupes de l'Est le 15 janvier 1916 et fut attaché à l'État-major de la Brigade Nord. Le 26 mars, il était nommé porte-drapeau du 4^e régiment. Il participa le 3 juillet 1916 au combat de Kato et fut cité à l'ordre du jour « pour avoir fait » preuve des plus grandes qualités de bravoure, « de courage et d'énergie ». Il se signala également aux combats de Djobaika les 14 et 15 juillet.

En raison de son appartenance au monde du droit, Périer fut désigné pour exercer les fonctions d'auditeur militaire depuis le 14 septembre 1916. Malheureusement, la maladie lui fit quitter le front le 22 novembre et rentrer en Europe.

Reparti en août 1917, il regagna Boma le 24 septembre et rejoignit les troupes de l'Est. Il y fut promu lieutenant et désigné pour remplir les fonctions de substitut de l'auditeur militaire près la Brigade Nord, le 30 novembre 1917.

Le 8 janvier 1918, Périer était mis à la disposition du Gouverneur général comme officier d'ordonnance. Le 8 mai, il passait à l'État-major de Boma. Le mauvais état de sa santé vint à nouveau entraver son activité et le 14 juin 1919, il dut être relevé de ses fonctions. Il prit sa retraite avec le grade de major. Il rentra définitivement en Belgique et mourut à Bruxelles en 1938, porteur de l'Étoile de service, de la Médaille de l'Yser et de la Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique avec citation.

18 novembre 1954.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 15 avril 1938, 2. — Note du Ministère des Colonies, 6^e Direction générale, 2^e Direction, Personnel d'Afrique.

PÉRIER (*Victor-Adolphe-Marie-Joseph-Ghislain*), Directeur général honoraire des Finances (Tournai, 9.5.1879 — Auderghem, 7.9.1935). Fils d'Adolphe-Benjamin-Joseph et de Dubus, Marie-Flore-Joséphine-Ghislaine.

Ses humanités complètes achevées et de telle sorte que la culture qu'elles confèrent, marquaient

raient à jamais ses vues et ses propos, Victor Périer entra au service de l'É. I. C. le 21 avril 1903 en qualité de commis de 1^{re} classe. Vérificateur des impôts de 3^e classe dès le 23 juillet 1904, promu en février 1906 à la première classe de son grade, il se voit nommé peu après receveur des impôts de 2^e classe, puis (20 juillet 1907), receveur de 1^{re} classe et contrôleur suppléant. En 1912, il est sous-directeur à la Direction locale des Finances. Vers la fin de la première guerre mondiale, il est chargé de réorganiser l'administration à laquelle il appartient, est nommé, le 10 mai 1918, directeur d'administration et le 1^{er} janvier 1923, directeur général des Finances du Congo belge. C'est dans ces hautes fonctions qu'il acheva sa carrière.

Ajoutons ce détail caractéristique d'une époque de notre histoire coloniale que du 6 août 1914 au 22 septembre suivant, Périer avait cumulé avec ses fonctions d'ordre fiscal, des fonctions d'administrateur territorial dans le Moyen-Congo. Fonctionnaire excellemment éveillé, cultivé et courttois, malgré certaine causticité éminemment tournaisienne, Périer ne comptait cependant que des amis. De santé quelque peu fragile, il n'en arriva pas moins à servir durant plusieurs lustres de toute sa finesse et de toute son application, l'administration au service de laquelle sa jeunesse l'avait voué.

Il était, à sa mort, officier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Ordre de Léopold, porteur de l'Étoile de service en or à deux raies d'or et de la Médaille commémorative du Congo.

5 juin 1956.
J.-M. Jadot.

Bull. Ass. Vét. de l'É. I. C., septembre 1935, 14. — *Le Conseiller congolais*, Brux., septembre 1935, *ad tabulam*; Souvenirs personnels de l'auteur de la notice.

PERPÈTE (*Georges-Victor-Lambert*), Ingénieur (Landen, 19.6.1881 — Bruxelles, 21.1.1944). Fils de Désiré et de Labay, Henriette.

En 1907, il obtient son diplôme de géomètre-arpenteur et en 1908 à l'Université de Bruxelles, celui d'ingénieur civil des mines.

De 1908 à 1911, il collabore à la *Revue de l'Ingénieur* et est ingénieur aux Entreprises de Travaux Publics A. Fichet et à Bruxelles.

En 1911, il part au Congo comme ingénieur-directeur au service de la C^{ie} des Pétroles au Congo et participe à la construction du pipeline longue de 400 km qui relie Matadi au Stanley-Pool.

Il cumule durant la guerre les fonctions susdites avec celles de chef de service à la C^{ie} des Chemins de Fer du Congo, où il réorganise les services d'exploitation et de traction, en

les adaptant aux circonstances issues de la guerre.

Rentré en Europe, il devient directeur des services techniques de la C^{ie} générale du Congo, fonctions qu'il occupe de 1920 à 1922.

De 1922 à 1924, il est ingénieur-conseil au bureau d'études d'une société d'entreprises de Jambes-Namur et procède notamment au remontage d'un pont tournant à Mansourah sur un bras du Nil, pour compte de la C^{ie} du Chemin de Fer de la Basse-Égypte.

De 1924 à 1934, Perpète s'occupe de travaux de montage pour différentes firmes et est directeur du service technique et des études nouvelles pour l'exploitation au Congo belge des sociétés du groupe de la C^{ie} du Congo à Anvers. Il est encore ingénieur-conseil à Anvers et Bruxelles pour différentes Sociétés coloniales.

Il crée après son retour d'Afrique un bureau d'études qui rend de grands services aux organismes coloniaux en facilitant leurs recherches grâce à l'établissement d'une documentation très poussée.

20 octobre 1955.
F. Berlemont.

[R. C.]

PERRIER (*Georges-François*), Général (Montpellier, 28.10.1872 — Paris, 16.2.1946).

Le 16 février 1946 est mort, à Paris, le général Georges-François Perrier, qui occupait dans la géodésie internationale une place en vue. Officier de grand mérite, il s'était adonné, tout au début de sa carrière militaire, à la pratique de la géodésie, qui resta la passion de toute sa vie. Ce penchant pour une science qui, par son aridité, attire peu d'adeptes, était comme inné en lui. Il le tenait de son père, le général François Perrier, qui, entre 1860 et 1880, fut le rénovateur de la géodésie française. Il le perdit prématurément, en 1888, alors qu'il n'avait que 16 ans.

Pour comprendre la vie et juger l'œuvre scientifique de Georges Perrier, il est nécessaire de rappeler succinctement la rénovation accomplie par son père, pour qui il professait une admiration profonde et dont il s'était promis, jeune encore, de suivre les traces. On peut, en effet, affirmer que son amour filial fut comme le ferment de son inlassable et extraordinaire activité.

Pendant deux siècles (XVII^e et XVIII^e), la géodésie théorique et pratique fut une science presque exclusivement française. La révolution qui avait bouleversé l'Europe lui donna une impulsion nouvelle due au besoin de cartes précises pour les opérations militaires.

Pendant un demi-siècle, le Corps des Ingé-

nieurs géographes, créé en 1776, brilla d'un vif éclat. Il prit part à l'expédition d'Égypte et parcourut l'Europe entière à la suite des armées, réalisant d'admirables productions cartographiques. Sa suppression, en 1831, eut pour effet de mettre la géodésie française en veilleuse pendant près d'un demi-siècle. Toutefois une opération géodésique difficile, la jonction des triangulations française et anglaise, fut exécutée par les deux nations, en 1861-1862. Du côté français, le colonel Levret, un des derniers survivants des Ingénieurs géographes, assura les opérations.

Après la guerre de 1870, il apparut urgent, devant les progrès réalisés à l'étranger, de reprendre les traditions d'autrefois : ce fut l'œuvre du général François Perrier. Elle aboutit finalement à la création du Service géographique de l'Armée, en 1887, dont il fut le premier directeur. Mais, dès 1870, un vaste programme avait été précisé qui devait rendre à la science géodésique française le rang qu'elle avait perdu.

Ce programme comprenait essentiellement la revision de la méridienne de Delambre, la jonction de l'Espagne à l'Algérie et le prolongement vers le Sud de la méridienne de Paris.

La méridienne de Delambre avait été mesurée en pleine révolution entre Dunkerque et Barcelone, de 1792 à 1798, en vue de la détermination du mètre. Cet arc, combiné avec celui de Bouguer au Pérou (1735-1744), servit au calcul de l'ellipsoïde terrestre, d'où l'on déduisit le quart du méridien terrestre, et de là la longueur du mètre, qui en est la quarante millionième partie.

C'est sur la méridienne de Delambre que les ingénieurs géographes greffèrent leurs triangulations en vue de la confection de la carte de France au 80.000^e.

Les progrès réalisés dans les méthodes et la construction des instruments réclamaient une revision complète de l'arc de Delambre. Commencée en 1870, elle fut achevée en 1892.

En Espagne, l'Institut géographique et statistique de Madrid avait rattaché, en 1868, sa triangulation du littoral est au côté extrême-sud de la méridienne de France. Il s'agissait de relier par-dessus la Méditerranée la triangulation des côtes de l'Andalousie à celle du parallèle nord de l'Algérie, que François Perrier avait achevée en 1868. Cette jonction fut faite à l'aide d'un quadrilatère géant dont une des diagonales atteint 270 km. Cette magnifique opération, sans précédent, fut dirigée par François Perrier pour la France et Ibanez pour l'Espagne.

Enfin, partant du parallèle nord-algérien, une chaîne triangulée fut poussée par Bassot,

en 1890, jusqu'à Laghouat et prolongée de 1899 à 1901 jusqu'à l'Ouargla.

Ainsi se trouva réalisée une chaîne continue de triangles de $27^{\circ}2'$ d'amplitude entre les deux points extrêmes de Saxaford, au nord des îles Shetland, et Laghouat, dans le Sud algérien.

Si François Perrier n'eut pas le bonheur de voir réaliser entièrement ce programme, du moins, grâce à lui et à ses adjoints, les généraux Bassot (1841-1917) et Defforges (1852-1915), le but qu'il s'était assigné fut atteint.

En 1898, dix ans après sa mort, le général Bassot, qui lui avait succédé à la tête du Service géographique, recevait le lieutenant Georges Perrier, qui venait s'initier sous sa direction à la pratique de la cartographie et de la géodésie.

Né à Montpellier, le 28 août 1872, Georges Perrier fut admis à l'École polytechnique en 1892. A sa sortie, il choisit par goût et par tradition de famille l'arme de l'Artillerie, qui lui permettait d'être admis rapidement au Service géographique de l'Armée. Son vœu se réalisa après qu'il eut suivi les cours de l'École d'Application de Fontainebleau et servi au 13^e Régiment d'Artillerie de Vincennes. A partir de ce jour, jusqu'à la fin de sa carrière, son activité se partagea entre ses travaux géodésiques et ses obligations militaires.

Dans l'une comme dans l'autre de ces fonctions, il fera preuve de brillantes qualités intellectuelles, de droiture, d'endurance et d'une énergie peu commune.

Dès 1898, sous la savante direction du commandant Bourgeois, chef de la Section de Géodésie, il participe aux travaux astronomiques d'Algérie, puis aux levés topographiques sur la frontière algéro-tunisienne.

A ce moment même se préparait un événement qui allait mettre sa vocation scientifique à la plus rude des épreuves.

On sait que pour vérifier l'aplatissement de la Terre aux pôles, prévu par la théorie de Newton, l'Académie des Sciences de Paris, au début du XVIII^e siècle, décida de confier à deux missions composées de membres pris dans son sein, le soin de mesurer deux arcs de méridien, l'un équatorial, sur le territoire de la colonie espagnole du Pérou, et l'autre en Laponie. Ces deux mesures consacrèrent définitivement l'hypothèse de l'aplatissement terrestre.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'arc du Pérou, combiné avec la méridienne de France (1792-1798), servit à la détermination du mètre et au calcul des éléments de l'ellipsoïde terrestre. Mais à un siècle de distance, on reconnut la nécessité de reprendre ces mesures avec tous les perfectionnements apportés aux arcs mesu-

rés de nos jours. En 1897, la Russie et la Suède décidèrent de procéder à la mesure d'un arc de méridien au Spitzberg, opération qui fut commencée en 1898 et terminée en 1902. Sur ces entrefaites, l'Association géodésique, présidée à cette époque par l'illustre astronome français Faye, émit le vœu, au cours de sa Conférence générale à Stuttgart, en 1898, d'une révision de l'arc du Pérou. Les délégués français revendiquèrent les droits de priorité de leur pays. Les pouvoirs publics et l'Académie des Sciences s'accordèrent pour que l'opération fût confiée au Service géographique de l'Armée, sous le contrôle scientifique de l'Académie.

Une première mission de reconnaissance, composée des capitaines Maurain et Lacombe, fut envoyée à l'Équateur (mai-décembre 1899). Logés à l'Observatoire de Quito, ils purent en constater l'état de complet abandon. Les instruments de bonne qualité pouvaient encore être utilisés après leur remise en état. Il fallait donc prévoir l'engagement d'un astronome pour assurer la marche de cet observatoire, appelé à rendre de grands services. Ce fut l'origine des négociations entre les deux Gouvernements qui devaient aboutir, un an plus tard, à l'envoi à Quito de M. Gonnesciat, astronome à l'Observatoire de Lyon, qui fut appelé dans la suite à la direction de l'Observatoire d'Alger.

Les deux officiers commencèrent leurs travaux de reconnaissance vers le Nord en partant de l'extrémité septentrionale de l'arc des anciens académiciens. Ils explorèrent séparément les deux Cordillères orientale et occidentale, au prix d'énormes difficultés, pour se rencontrer à San Gabriel, où les deux Cordillères sont réunies par un nœud, formant un plateau tourmenté où les nuages, plus que partout ailleurs, s'accrochent avec ténacité. C'est dans cette région inhospitalière et d'accès difficile que fut mesurée la base nord. Le lieutenant G. Perrier y opéra pendant près de deux années pour réaliser une prolongation de l'arc des anciens académiciens de $23^{\circ}35''$, 2 seulement.

Les deux officiers poussèrent ensuite leur reconnaissance vers le Sud et se rendirent compte rapidement des modifications principales à apporter aux triangles des anciens académiciens pour les rendre irréprochables. Ils rencontrèrent sur le plateau de Riobamba un emplacement convenant à la mesure de la base centrale. Opérant séparément, ils poussèrent leur reconnaissance jusqu'à la frontière du Pérou, mais ne trouvèrent aucun terrain favorable pour la mesure de la base sud. Ils se rendirent compte que pour rencontrer ce terrain, il faudrait infléchir fortement le réseau

vers l'Ouest, comme il l'avait été au Nord vers l'Est. Mais la situation politique fort troublée au Pérou, en ce moment, ne leur permit pas de poursuivre leur reconnaissance de ce côté. Dès lors les deux officiers remontèrent vers le Nord, reconnaissant cette fois en détail, l'un la Cordillère orientale, l'autre la Cordillère occidentale. En quatre mois ces deux vaillants officiers avaient parcouru 3.500 km environ et fait une trentaine d'ascensions dans une des régions les plus élevées du globe, établi un programme d'opérations précis et rectifié déjà bien des renseignements passablement erronés sur l'Équateur.

En France, toute l'année 1900 et les quatre premiers mois de 1901 furent consacrés à l'organisation de la mission définitive.

En janvier 1901, une mission d'avant-garde composée des capitaines Maurain et Lallemand, se rend sur place pour fixer l'emplacement de la base sud et s'occuper de réunir les animaux nécessaires à la Mission.

En juin 1901 débarque le gros de la Mission, qui se compose du commandant Bourgeois, chef de la Mission, des capitaines Maurain, Lacombe et Lallemand, du lieutenant G. Perrier, du médecin-major D^r Rivet et d'un personnel auxiliaire comprenant une vingtaine de sous-officiers et hommes de troupe.

Avant d'aborder les travaux de la Mission, il n'est pas sans intérêt de faire ressortir les difficultés de tout genre qu'allaient rencontrer les observateurs et dont certaines déjà avaient fortement contrarié ou entravé les travaux de reconnaissance.

C'est tout d'abord la configuration géographique du pays. Les Andes le parcourent du Nord au Sud sur une longueur d'environ 600 km. Elles sont constituées par deux chaînes à peu près parallèles, les Cordillères, dont les crêtes atteignent en général une altitude moyenne de 4.000 m, tandis que, dominant ces crêtes, des sommets isolés, volcans éteints ou en activité, dressent leurs cimes neigeuses et leurs cratères béants jusqu'à 6.000 m et plus.

La côte est sillonnée de fleuves puissants, alimentés par les torrents des Cordillères. La végétation y est luxuriante. Les cultures s'étendent jusqu'à 3.500 m d'altitude moyenne ; à 4.000 m, toute végétation disparaît, le roc émerge, et à 4.800 m seulement commencent les neiges éternelles.

Dans un pays aussi accidenté, quelques tronçons de routes carrossables, le chemin de fer de Guayaquil à Quito et une autre voie ferrée de 25 km environ entre Puerto-Bolivar et Pasaje constituaient les seules voies de transport facilement utilisables. L'accès des Cordillères s'effectue par des pistes, et pour le transport du matériel nécessaire aux observateurs, on

dut recourir aux Indiens porteurs et aux animaux de bât. Le matériel mis en place, il faut observer, et pour cela il faut voir les signaux et les étoiles. Déjà les anciens académiciens avaient signalé les conditions exceptionnellement défavorables dans lesquelles ils avaient opéré. Ils n'avaient pas exagéré : les Andes équatoriales sont restées aujourd'hui, comme au XVIII^e siècle, le pays des nuages. Ils s'accrochent aux hautes cimes et il faut attendre patiemment qu'un vent violent les disperse au-dessus du Pacifique. Heureux si à travers l'éclaircie ainsi produite on constate que le signal est resté debout. Car malgré tout l'appui que le Gouvernement équatorien était résolu à donner à la Mission, il ne put empêcher la destruction de signaux. Superstitieux et méfiant, les Indiens voyaient dans les signaux géodésiques un maléfice ou un signe destiné à un recensement des terres en vue de nouveaux impôts. Ces destructions, au nombre de seize, entravèrent sérieusement l'avancement des opérations. C'est ainsi que le terme nord de la base de San Gabriel ayant été déplacé, il fallut reprendre une nouvelle mesure de la base.

Au point de vue de l'exécution, la mesure de l'arc fut répartie en trois sections :

1^o La section centrale, allant de Riobamba (lat. — 1°40') à Quito (lat. — 0°40') et comprenant la base fondamentale de Riobamba ;

2^o La section nord, s'étendant de Quito à Tulcan (lat. + 0°48'25'',7) et comprenant la base de San Gabriel, située à l'extrémité nord de l'arc ;

3^o La section sud, partant de Riobamba jusqu'à Payta (lat. — 5°58'8'',5) et comprenant la base de Viviate, à l'extrémité sud de l'arc.

La base centrale de Riobamba fut mesurée par toute la Mission sous les ordres du commandant Bourgeois, opération qui dura deux mois et demi. Les travaux des diverses sections furent ensuite répartis entre les différents membres de la Mission. Le lieutenant G. Perrier fut chargé des opérations géodésiques et astronomiques dans la partie la plus septentrionale de l'arc. En collaboration avec le capitaine Lallemand et le D^r Rivet, il mesura la base de San Gabriel.

Les conditions atmosphériques entravèrent considérablement les opérations. Elles le retinrent deux ans et demi dans ce secteur. Pour se rendre compte des difficultés qu'il y rencontra, il suffit de signaler que la durée d'occupation des stations géodésiques en haute montagne varia de 12 à 142 jours. Ces travaux terminés, le lieutenant G. Perrier, promu capitaine le 8 juillet 1904, reconnaît le secteur sud de l'arc (juin-novembre 1904), puis part en congé pour la France.

A ce moment la situation financière de la

Mission est critique et l'on peut craindre, faute de crédits supplémentaires, de devoir raccourcir l'arc ou renoncer à certaines observations importantes. Le capitaine G. Perrier est chargé par le commandant Bourgeois d'étudier le moyen d'éviter ces suppressions regrettables ; il arrive à cette conclusion que l'on peut finir au milieu de juin 1906, à l'aide d'un crédit supplémentaire de 145.000 francs. M. le prince Roland Bonaparte met généreusement 100.000 francs à la disposition du Ministère de l'Instruction publique, qui porte 45.000 francs à son budget pour 1906. Les prévisions du capitaine G. Perrier se réalisèrent complètement.

Son congé terminé, il rejoint son poste et est chargé d'une opération délicate où sa maîtrise a l'occasion de s'affirmer une fois encore.

Pour obtenir l'altitude de la base de Riobamba, un nivellement de précision avait été organisé entre Riobamba et Salinas, port sur l'océan Pacifique, où se trouvait installé un médimarémètre (décembre 1903-novembre 1904).

Ce nivellement comprenait deux tronçons de 226 et 152 km, respectivement séparés par le Rio Guyas, large de plus de 2 km. Il s'agissait de réunir ces deux tronçons. Le capitaine G. Perrier eut recours au nivellement géodésique : 154 distances zénithales réciproques et simultanées, réparties sur huit journées, à des heures différentes, furent observées en deux points situés sur les deux rives et reliés entre eux par une triangulation. L'erreur probable de la différence d'altitude ainsi obtenue fut trouvée égale à $\pm 0,6$ cm, résultat tout à fait remarquable. Enfin le capitaine G. Perrier fut chargé des observations géodésiques et astronomiques aux deux dernières stations situées en Équateur. Les observations d'angles y durèrent 51 et 93 jours respectivement, les nuages s'interposant sans cesse, empêchant les visées.

Enfin la Mission est terminée et le personnel s'embarque pour la France le 16 juin 1906.

Dans ce bref aperçu des travaux de la Mission, nous nous sommes borné à rapporter succinctement la part dévolue au capitaine G. Perrier. La tâche des autres officiers ne fut pas moindre. Le personnel de la Mission tout entier dut déployer des prodiges d'énergie pour arriver à bout des difficultés rencontrées. Il paya d'ailleurs un lourd tribut à la fatigue et à la maladie. La Mission eut à déplorer la perte d'un officier, le capitaine Massenet, qui succomba, le 1^{er} octobre 1905, aux suites de la typhoïde, ainsi que celle de deux hommes de troupe.

Pendant les cinq années que dura l'expédition, la direction des travaux sur le terrain changea à cinq reprises et le personnel dut être fréquemment renouvelé.

Au total, dix officiers géodésiens en ont fait partie, cinq ne sont restés en Équateur ou au Pérou que pendant des périodes variant de cinq mois à un an. Le médecin de la Mission excepté, le capitaine G. Perrier fut le seul qui ait participé aux travaux sur le terrain du commencement à la fin des opérations. Cela seul suffirait à montrer combien son concours fut précieux. Si sa résistance physique exceptionnelle eut raison de tous les obstacles que la nature et le climat dressaient devant lui, sa volonté de servir, à l'exemple de son père y contribua pour une large part. Cette Mission fut pour lui l'occasion de montrer sa maîtrise, et son esprit de méthode, qui lui permirent d'introduire d'heureux perfectionnements dans la pratique des méthodes géodésiques et astronomiques dont il eut à faire usage.

D'ailleurs les travaux de la Mission ne se bornèrent pas aux seules observations géodésiques et astronomiques en vue de la mesure de l'arc de méridien. Des mesures pendulaires furent faites à l'aide d'un pendule relatif de Defforges, en six stations choisies spécialement pour mettre en évidence l'effet des Cordillères sur la forme du géoïde. On profita également du réseau de la triangulation géodésique pour appuyer sur elle un réseau de triangles secondaires susceptibles de servir à la cartographie du pays. Le lieutenant G. Perrier, aidé du D^r Rivet, exécuta la carte au 100.000^e de toute la région comprise entre la Colombie et l'Équateur (Moganda).

La connaissance de la densité des roches intéresse le géodésien, notamment pour l'étude des déviations de la verticale. Neuf cent six échantillons de roches ont pu être recueillis, en notant exactement les points-origines de chaque échantillon, de façon à pouvoir les placer sur la carte.

Des observations magnétiques (déclinaison, composante horizontale et inclinaison) furent effectuées en 48 stations. A tous les points où le séjour s'est prolongé, le lieutenant G. Perrier organisa avec ses aides des observations météorologiques régulières. Neuf cent dix journées d'observations de pression, de température, du vent, de la pluie, de la nébulosité et des nuages ont pu être ainsi obtenues qui constituent une contribution intéressante à la climatologie du pays.

Enfin, il faut mentionner les études spéciales du médecin-major, D^r Rivet, chargé, en plus de ses attributions médicales, de recueillir des collections destinées au Museum d'Histoire naturelle de Paris. Nous n'insisterons pas sur les travaux d'un ordre plus spécial effectués également par le D^r Rivet, et nous soulignons, en passant, les travaux importants accomplis par l'Observatoire de Quito.

Représenté en France en juin 1906, le capitaine G. Perrier est fait chevalier de la Légion d'Honneur, le 27 juillet de la même année. Sa tâche est loin d'être achevée : bientôt il est chargé de la mise au net des calculs, de la rédaction et de la discussion de toutes les observations géodésiques et astronomiques de la Mission et de la publication des résultats. Travail ingrat et écrasant pour un seul homme, qui l'occupera pendant de nombreuses années, car il ne peut compter que sur lui-même, ses compagnons s'étant dispersés, les uns ayant quitté le Service géographique ou même délaissé la carrière militaire, avant d'avoir procédé à la rédaction définitive de leurs observations.

Le premier volume (t. III, fasc. 1 : *Angles azimutaux*) paraît en 1910 ; il est suivi, en 1911, du tome III, fascicule 7 (*Latitudes astronomiques observées aux théodolites à microscopes*) ; en 1912, du tome III, fascicule 2 (*Compensation des angles. Calcul des triangles*), et en 1913, du tome II, fascicule 1 (*Notices sur les stations Allas*).

La guerre vint interrompre cette publication, que l'auteur reprendra dès 1918 et qui se continuera les années suivantes au gré des crédits qui lui seront alloués pour les frais d'impression. Les volumes parus forment un admirable ensemble des méthodes d'observations appliquées aux opérations de la haute géodésie.

Tout en poursuivant cet ingrat labeur qui aurait fait reculer les mieux trempés, G. Perrier fit paraître l'historique de la Mission de l'Équateur dans plusieurs périodiques français. Cet historique, auquel nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent, a paru au complet dans un mémoire magistral, intitulé : *La Figure de la Terre (Revue annuelle de Géographie, 1908)*, où l'auteur décrit les grandes opérations géodésiques, l'ancienne et la nouvelle mesure de l'arc méridien de Quito. Cet ouvrage lui valut la médaille d'or du prix Barbier du Bocage. La même année, il fait paraître une étude originale sur le déplacement du sommet de la Tour Eiffel, dont il met en évidence les déplacements qu'elle subit sous l'influence du mouvement diurne du Soleil et en déduit la stabilité.

Il est chargé, en 1909, d'effectuer, en collaboration avec le commandant Lallemand, des observations astronomiques et géodésiques à Vaudemont (Meurthe-et-Moselle), à l'intersection du parallèle de Paris et de la méridienne de Lyon, et, en 1912, de la triangulation de deuxième et troisième ordres dans la Haute-Saône et le Doubs, en vue de la nouvelle carte de la France au 50.000^e. En 1913, il prend part à la délimitation franco-espagnole au Maroc et est désigné, en 1913-1914, comme délégué adjoint du Gouvernement français à la Com-

mission internationale de l'Albanie, et secrétaire de la dite Commission.

Survient la guerre de 1914-1918 ; dès la fin d'octobre 1914 apparut la nécessité pour l'artillerie d'un canevas de points précis. G. Perrier, promu chef d'Escadron, est désigné comme chef d'un des trois premiers groupes (groupe de la V^e Armée).

En 1915, il prend, sur le front des Vosges, le commandement du groupe de canevas de tir de la VII^e Armée, nouvellement créée. En mai 1916, il prend le commandement d'un groupe du 37^e régiment d'Artillerie et est cité, sur la Somme, à l'ordre de la 48^e division. En octobre de la même année, il revient au Service Géographique de l'Armée et prend le commandement du groupe de canevas de tir de la IV^e Année, sur le front de Champagne. Il est appelé, en février 1917, au commandement du groupement d'artillerie de campagne de la 120^e D. I., devenue peu après le 53^e régiment d'Artillerie. Il conserve ce commandement jusqu'à la fin de la campagne, comme chef d'Escadron, puis comme lieutenant-colonel à titre temporaire. Sa brillante conduite lui vaut la rosette d'officier de la Légion d'Honneur (juillet 1917) et quatre nouvelles citations, dont trois à l'ordre de l'Armée. Dans toutes ces situations, G. Perrier fit preuve, à côté de brillantes qualités militaires, d'un esprit d'organisation et d'initiative qui rendit les plus grands services.

Promu, le 25 mars 1919, lieutenant-colonel à titre définitif, il est rappelé en mai au Service géographique, où le colonel Bellot vient d'y remplacer le général Bourgeois en qualité de directeur. Nommé chef de la section de géodésie, en juillet 1919, il s'applique, avec l'ardeur et l'abnégation qui lui sont propres, à réorganiser ce service durement éprouvé par la guerre. La question de l'enseignement géodésique revêt pour lui une importance extrême au point de vue du rôle scientifique de la France dans le domaine géodésique. Il se montre ainsi le digne continuateur de l'œuvre de son père. Il entend donner aux officiers détachés à son service une forte instruction théorique et pratique en astronomie et géodésie, poussée pour un certain nombre d'entre eux jusqu'aux questions de l'ordre le plus élevé. Il est ainsi amené à réorganiser et à développer l'enseignement anciennement prévu, en faisant une large place aux exercices sur le terrain.

Entre-temps, il met en train la triangulation régulière du Levant, qui fit l'objet de deux campagnes d'août 1920 à janvier 1922. Il dirigea la première sur le terrain même jusqu'en novembre 1920, exécutant personnellement une partie des observations primordiales (mesure de la base et azimut). De même pour la triangulation du Maroc : commencée en 1920, les

travaux en sont exécutés sous sa direction technique ; il les inspecte et y prend part personnellement sur le terrain en 1922.

Dans le même temps, un travail important s'impose à son attention : c'est la réfection de la triangulation des régions libérées, où aucun signal géodésique, ni clocher n'existent plus. Dès 1921, il met en train les opérations dans tout le nord-est de la France et les premières reconnaissances pour la liaison des triangulations franco-belges. Bref, en moins de cinq ans, la section de géodésie du Service géographique de l'Armée a été reconstituée, des travaux considérables ont été exécutés en France, en Algérie, en Syrie et au Maroc.

Promu commandeur de la Légion d'Honneur, en juin 1920, colonel, le 25 juin 1923, il ne put malheureusement achever sa carrière au Service géographique. Pour des raisons d'avancement, il quitte définitivement ce service auquel il avait consacré le meilleur de son temps, pour rentrer dans l'arme de l'Artillerie comme directeur du cours pratique de D.C.A. et commandant du 403^e régiment de D.C.A. En décembre 1925, il est adjoint au Général, Inspecteur général de l'Aéronautique et Inspecteur de la D.C.A., poste dans lequel il fut promu général de Brigade, le 17 septembre 1927, et général de Division, le 16 septembre 1931. Dans l'exercice de ces diverses fonctions, il apporta le même souci de rigueur scientifique, de probité et de labeur. Atteint par la limite d'âge en 1934, il fut élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'Honneur.

Notons encore qu'il avait succédé en 1929 au général Bourgeois comme professeur de géodésie et d'astronomie à l'École polytechnique, où il professa jusqu'en 1942.

Nous avons jusqu'à présent montré l'homme d'action et l'admirable organisateur que fut le général G. Perrier dans les diverses fonctions qu'il occupa, soit au Service géographique, soit dans l'Armée active ; il nous reste à retracer l'œuvre scientifique du savant.

En dehors de la publication des résultats de la Mission de l'Équateur, qui suffirait à lui assurer une place honorable parmi les géodésiens de cette époque, nombreux sont ses écrits, mais son œuvre scientifique essentielle reste le secrétariat de la Section géodésique de l'Union Géodésique et Géophysique Internationale. On sait que celle-ci avait remplacé, notamment à la suite d'une Conférence internationale alliée, tenue à Bruxelles en juillet 1919, l'Association Géodésique Internationale. La nouvelle organisation comprend : au sommet, un *Conseil international de Recherches* puis des *Unions* relatives aux différentes Sciences ; enfin, dans les pays contractants, des *Comités nationaux* correspondant aux diverses Unions et nommant

les délégués de ces pays aux Unions. Certaines Unions se divisent en *Sections*.

Dès l'origine, G. Perrier fut choisi comme secrétaire de la Section de Géodésie de l'Union géodésique et géophysique internationale et de la Section de Géodésie du Comité national français, dont il devint secrétaire général en 1926.

Cet hommage rendu à sa valeur scientifique constituait une lourde charge : préparation des Assemblées générales, qui se tiennent tous les trois ans dans les diverses capitales des pays faisant partie de l'Union ; travaux de la Section française, présentés à chaque Assemblée générale ; le *Bulletin géodésique*, organe trimestriel qui parut sans interruption depuis 1922 jusqu'à la guerre et qui publie non seulement les informations de nature à intéresser les géodésiens, mais des mémoires scientifiques en français, anglais, italien ou espagnol.

Mais là ne s'est pas bornée son activité ; il fut en effet choisi comme rapporteur permanent pour les deux questions *Bases et Triangulations*, fonctions qu'avaient remplies dans l'ancienne Association des géodésiens de très haute réputation. Grâce à l'étendue de son érudition, il prit une part importante dans les discussions et les décisions des Assemblées générales.

Correspondant en 1922 du Bureau des Longitudes, il en fut nommé membre titulaire en 1935. Il publia, en 1926, dans l'*Annuaire* de cette savante institution, un mémoire remarquable : *Les raisons géodésiques de l'isostasie terrestre*, qui est en quelque sorte le complément à son mémoire : *La Figure de la Terre*, que nous avons déjà cité.

En 1926, l'Académie des Sciences lui avait ouvert ses portes. Il présidait cette illustre Compagnie en 1940. L'Institut Royal Colonial Belge s'honorait de le compter au nombre de ses membres associés depuis le 3 avril 1930.

Publications : *La treizième Conférence générale de l'Association géodésique internationale, Revue générale des Sciences pures et appliquées*, 15 et 30 novembre 1900, 19 pp., 8 fig. — *Les grands philosophes : Pascal*, par Ad. Hatzfeld et G. Perrier, Alcan, éd., 1901. — La troisième partie, pp. 113 à 191, *Travaux scientifiques*, est due à M. Perrier. — *Pascal, créateur du Calcul des probabilités et précurseur du Calcul intégral*, *Revue générale des Sciences pures et appliquées*, 30 mai 1901, 9 pp. — *La Mission géodésique française de l'Équateur, La Nature*, 10 janvier 1903, 6 pp., 7 fig. — *La Mission de l'Équateur, Armée et Marine*, 20 septembre, 5 octobre 1905, 7 pp., 32 illustrations. — *La Mission française de l'Équateur, Bull. mens. de la Sté de Géogr. commerciale de Paris*, juillet et août 1907, 39 pp., 1 carte. — *La figure de la Terre, les grandes opérations géodésiques, l'ancienne et la nouvelle mesure de l'arc méridien de Quito, Revue annuelle de Géographie*, 1908, vi+308 pp., 5 tabl., 49 fig., 15 pl. — *La Mission géodésique française de l'Équateur, Bull. du Groupe parisien des anciens élèves de l'École Polytechnique*, mars 1908, 11 pp., 1 carte. — *La Mission géodésique française de l'Équateur, Revue scientifique*, 4 juillet

9108, 12 pp. — *La figure de la Terre, Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. V, n° 2, séance du 4 mai 1909, 4 pp. — *Établissement des cartes, organisation et travaux du Service géographique de l'Armée*, conférence faite le 23 janvier 1910 à l'École d'instruction de la 19^e brigade d'artillerie. — *Le Pérou actuel*, France-Amérique, septem, bre 1910, 12 pp. — *Les Académiciens au Pérou, 1735-1744*, *L'Astronomie*, mars-avril 1911, 34 pp. 14 fig. — *Conférence de Géodésie faite le 6 mar-1912 à l'École supérieure de Guerre* (autographiée). — Deux conférences de Géodésie au Service géographique de l'Armée : *La Géodésie militaire française, historique et travaux actuels*; *La Géodésie moderne à l'étranger*, Impr. du Service géographique, mai 1912, 27 pp., 7 fig. — *Cinq ans en Équateur*, *Bull. trimestriel de la S^e de Topographie de France*, mai-juin 1912, 2 pp. — *Les chemins de fer en Équateur*, France-Amérique, octobre 1912, 28 pp., 2 pl. — *Recueil de Constantes physiques*, publié par la Société française de Physique, Gauthier-Villars, éd., 1913 (en collaboration avec le général Bourgeois, tabl. : 16. Ellipsoïde terrestre ; 17 et 18. Intensité de la pesanteur, heure légale ; 19. Densité moyenne de la Terre et coefficient de l'attraction universelle. — *Le monument des Missions géodésiques françaises à Quito*, *L'Astronomie*, décembre 1913. 4 pp. — *Une page de l'histoire de l'Équateur : la crise de 1911-1912*, France-Amérique, décembre 1913, janvier-février-mars 1917, 30 pp. — Nombreuses analyses bibliographiques dans la *Revue générale des Sciences*. — *Note sommaire sur les travaux astronomiques, géodésiques, topographiques, magnétiques et météorologiques de la Mission française de l'Angola-Zambèze*, *La Géographie*, *Bull. S^e roy. Géogr.*, t. XXXII, 1918-1919, n° 7. — *Une mission géodésique en Syrie*, conférence faite le 17 mars 1921, au Comité de l'Asie française, sous la présidence du général Gouraud, *L'Asie française*, avril 1921, 20 pp., 1 pl. — *Description géométrique de la Tunisie* : fasc. 2 8. Douirat (Foum Tatouine), ouest, 30 pp., 1 pl. ; fasc. 29. Douirat (Foum Tatouine), est, 28 pp., 1 pl. ; fasc. 30. El Kenboub (Dehibat), ouest, 19 pp., 1 pl. ; fasc. 31. El Kenboub (Dehibat), est, 29 pp., 1 pl. ; fasc. 32. El Mokta (Sidi Touil), 28 pp., 1 pl. ; fasc. 33. Zorzi, 16 pp., 1 pl. ; fasc. 34. Redjem Maatoug, 29 pp., 1 pl. (publication 1921-1923, sous la direction du colonel Perrier, impr. du Service géographique de l'Armée). — Partie « Section de Géodésie » (pp. 1-28, pl. I-VIII), du *Rapport sur les travaux exécutés en 1914 (1^{er} janvier au 31 juillet) par le Service géographique de l'Armée*, impr. du Service géographique, 1922. — *Paroles prononcées aux obsèques du commandant Levesque à Senlis, le 25 février 1922*, impr. du Service géographique de l'Armée, 5 pp., 1 pl. — *Sur les différences d'altitude des stations de l'arc méridien de l'Équateur*, Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences, t. CLXXIV, 20 février 1922, 3 pp. — *Compensation des différences d'altitude d'une chaîne de triangles de premier ordre. Application à la triangulation de l'arc méridien de l'Équateur*, id., t. CLXXIV, 27 février 1922, 3 pp. — *Union géodésique et géophysique internationale : Première Assemblée générale, Rome 1922*, *Section de Géodésie*, fasc. publié par le secrétaire G. Perrier, en exécution de la circulaire du Bureau n° 2, du 28 septembre 1921, Toulouse, Privat, 9 avril 1922, 242 pp. — *Rapport sur les travaux de la Commission des Latitudes, de l'Heure, des Longitudes et de la Gravité* (rapports établis par le Comité national d'Astronomie à l'occasion de la première Assemblée générale de l'Union astronomique internationale à Rome, mai 1922), Paris, Gauthier-Villars, 1922 (en collaboration avec M. Baillaud). — *Bibliographie scientifique française*, rec. mens. publié par la Commission du répertoire de Bibliographie scientifique du Ministère de l'Ins-

truction publique, t. XIX, année 1922, II^e section, n° 1 : *Bibliographie des œuvres de Géographie mathématique publiées en France de 1910 à 1920 inclus, précédée d'un projet de classification et d'indexation pour la Géographie mathématique* (Paris, Gauthier-Villars, 1922, 40 pp.). — *L'Assemblée générale de l'Union géodésique et géophysique internationale à Rome, mai 1922*, *Journal des Géomètres-Experts français*, octobre 1922, 7 pp. — *Historique du 53^e régiment d'artillerie pendant la Grande Guerre*, Clermont-Ferrand, impr. générale de Bussar, 1923, 120 pp., 2 pl. — *Triangulations exécutées dans les départements du Pas-de-Calais et de l'Aisne en 1921*, impr. du Service géographique de l'Armée, 1923, 40 pp., 2 pl. (travail exécuté sous la direction du lieutenant-colonel Perrier). — *Comptes rendus de la première Assemblée générale de la Section de Géodésie de l'Union géodésique et géophysique internationale, réunie à Rome en mai 1922, rédigés et publiés avec 18 annexes par le secrétaire Georges Perrier*, Toulouse, Privat, 1923, 173 pp., 9 pl. — En annexe : une note sur la jonction des triangulations française et italienne ; une autre, rédigée en collaboration avec le général Ferrié, sur l'enregistrement électrique des oscillations du pendule. — *Rapport sur les travaux géodésiques exécutés par le Service géographique de l'Armée de 1912 à 1922*, impr. du Service géographique de l'Armée, 1922, 8 pp., 5 pl. (Les n° 36 et 37 ont été publiés à l'occasion de la première Assemblée générale de l'Union géodésique et géophysique internationale à Rome en mai 1922 et se trouvent aussi insérés dans le n° 39). — *Rapport sur la publication des travaux de la Mission de l'Équateur*, Toulouse, Privat, 1922, 9 pp., 1 pl. — *Travaux de la Section de Géodésie de l'Union géodésique et géophysique internationale de la XLVI^e session de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, Congrès de Montpellier, 1922*. — *Travaux de la Section de Géodésie de l'Union géodésique et géophysique internationale*, t. I, publié par le secrétaire Georges Perrier, Rapports nationaux sur les travaux exécutés dans les différents pays et Mémoires originaux, présentés à la première Assemblée générale de Rome en mai 1922, Secrétariat de la Section, 1923, 37 mémoires, 60 pl. — *La nouvelle Méridienne de France ; compensation définitive de la chaîne Perpignan-Paris*, Comptes rendus de la XLVII^e session de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, Congrès de Bordeaux, 1923, pp. 222-232, 1 carte. — *Description géométrique de la région andine centrale de la République de l'Équateur*, id., 1923, pp. 1041-1050, 1 carte. — *La Méridienne de France*, *Revue scientifique*, 61^e année, n° 17, 8 septembre 1923, pp. 541-552 et n° 18, 22 septembre 1928, pp. 575-584, 23 fig. — *Où en est la Géodésie ? Les problèmes et les travaux actuels*, *L'Astronomie*, 37^e année, 1923 : novembre, pp. 433-457 ; décembre, pp. 505-526, 36 fig. — *Un nouveau théodolite à microscopes*, *Revue d'optique théorique et instrumentale*, 3^e année, n° 4, avril 1924, pp. 187-190. — *La triangulation du Niari*, *La Géographie*, *Bull. S^e Géogr.*, t. XLI, n° 5, mai 1924, pp. 543-567. — *La nouvelle carte de France*, Comptes rendus de la XLVII^e session de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, Congrès de Liège, 1924, pp. 199-204. — *Les triangulations de 1921 dans le Pas-de-Calais et l'Aisne*, *Journal des Géomètres-Experts français*, n° 46, août 1924, pp. 337-341. — *Jean Govin, 1884-1924*, *Bulletin géodésique*, n° 3, juillet-août-septembre 1924, pp. 227-233. — *La deuxième Assemblée générale de l'Union géodésique et géophysique internationale, Section de Géodésie, Madrid, 24 septembre-8 octobre 1924*, *Bulletin géodésique*, n° 4, octobre-novembre-décembre 1924, pp. 241-278. — *Le Congrès international de Géographie du Caire, 1^{er}-9 avril 1925*, *Bulletin géodésique*, n° 6, avril-mai-juin 1925, pp. 193-211. — *Le Congrès mixte des Associations espa-*

gnole et portugaise pour l'Avancement des Sciences à Coimbra, 14-19 juin, id., n° 6, avril-mai-juin 1925, pp. 212-216. — La troisième Assemblée générale du Conseil international de Recherches à Bruxelles, 6-9 juillet 1925, id., n° 6, avril-mai-juin 1925, pp. 217-235. — Rapport sur les travaux de la Commission des Latitudes, de l'Heure, des Longitudes et de la Gravité depuis l'Assemblée générale de l'Union astronomique internationale à Rome, en mai 1922, jusqu'au 1er mars 1925, rapports établis par le Comité national d'Astronomie à l'occasion de la deuxième Assemblée générale de l'Union astronomique internationale à Londres-Cambridge, juillet 1925, Paris, Gauthier-Villars, 1925, pp. 48-55. — Le Congrès mixte des Associations espagnole et portugaise pour l'Avancement des Sciences, Coimbra (Portugal), 14-19 juin 1925, Bull. de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, n° 63, juillet 1925, pp. 31-33. — Les raisons géodésiques de l'isostasie terrestre, Annuaire du Bureau des Longitudes pour l'an 1926, Paris, Gauthier-Villars, 131 pp., 8 fig. — Rapport sur les travaux géodésiques exécutés par la Section de Géodésie du Service géographique de l'Armée, Toulouse, Privat, 1925 (inséré dans le t. III des Travaux de la Section de Géodésie de l'Union géodésique et géophysique internationale, Rapports nationaux sur les travaux exécutés dans les différents pays, présentés à l'Assemblée générale de Madrid, 1924, 20 pp., 7 pl. — Triangulation de détail des régions andines centrale et septentrionale et carte au 100.000^e de la région interandine septentrionale de la République de l'Équateur, Comptes rendus du Congrès international de Géographie, Le Caire, 1925. — La nouvelle mesure de l'arc méridien de Quito. État actuel des travaux de rédaction et de publication, Comptes rendus du Congrès mixte des Associations espagnole et portugaise pour l'Avancement des Sciences, Coimbra, 1925. — Les latitudes astronomiques observées aux théodolites à microscopes par la Mission géodésique française de l'Équateur, Comptes rendus de la LI^e session de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, Congrès de Grenoble, 1925. — La carte au 100.000^e du Carchi et de l'Imbabura (provinces nord de la République de l'Équateur), id., 1925. — Triangulations de détail des régions andines centrale et septentrionale de la République de l'Équateur, La Géographie, Bull. St. roy. Géogr. — Comptes rendus de la deuxième Assemblée générale de l'Union géodésique et géophysique internationale, réunie à Madrid du 24 septembre au 8 octobre 1924 rédigés et publiés avec annexes par le secrétaire Georges Perrier, Bulletin géodésique, n° 7 et 8, juillet-décembre 1925. — Ministère de l'Instruction publique : Mission du Service géographique de l'Armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud, sous le contrôle scientifique de l'Académie des Sciences (1899-1906) ; vol. in-4^o, Paris, Gauthier-Villars ; partie B : Géodésie et Astronomie.

Aucun résultat définitif n'a encore été publié concernant cette mission historique.

Des résultats partiels intéressant soit la Géodésie soit l'Histoire Naturelle ont été publiés de 1910 à 1945 ou par le Général Georges Perrier (7 vol.) ou par le Professeur Paul Rivet (8 vol.). Cette publication a été interrompue par le décès du Général Perrier (1946).

Des calculs définitifs concernant aussi bien la partie géodésique que la partie astronomique ont été exécutés sous la direction de M. Pierre Tardi en sa référant aux archives de la Mission et en remontant le plus fréquemment aux observations elles-mêmes.

M. P. Tardi a publié, dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences du 30 janvier 1956, les résultats concernant la longueur de l'arc de méridien proprement dit entre les deux stations extrêmes comprenant les éléments géodésiques et astronomiques.

La comparaison entre ces résultats et ceux obtenus par la Mission des Académiciens du XVIII^e siècle, qui a prêté d'ailleurs à quelques controverses, a donné pour un arc de 1^{er} équatorial 110613,7 m 67, soit 8,75 m de moins que la valeur actuelle. Ce résultat fait le plus grand honneur aux Académiciens du XVIII^e siècle. Les autres résultats obtenus par la Mission française de l'arc équatorial ne conservent toute leur valeur scientifique que du fait que 49 observations de latitude astronomique ont été faites sur 71 stations géodésiques que comporte l'arc mesuré (autre cinq différences de longitude et cinq déterminations d'azimut).

M. P. Tardi n'a donné dans son article, que les résultats des sept stations de latitudes les plus précises. Ceux relatifs aux quarante autres stations de latitude ainsi que ceux relatifs aux stations de longitude et d'azimut seront publiés en détail dans le Bulletin Géodésique de l'Association Internationale de Géodésie, ainsi qu'un schéma complet de l'arc équatorial et quelques éléments complémentaires. Ainsi 10 ans après la mort du Général G.-F. Perrier, son œuvre personnelle a été achevée grâce au dévouement et à la valeur scientifique de M. P. Tardi, président actuel de l'Association Internationale de Géodésie.

août 1946-février 1956.
M. Dehalu.

PHILIPPART (Joseph), Missionnaire rédemptoriste (Wanfercée-Baulet, 25.12.1881 — Anvers, 15-10-1945). Fils de Louis Philippart et de Carpent, Florence.

Il entra chez les Rédemptoristes en 1901 et émit les vœux de religion à Saint-Trond le 29 décembre 1902. Il étudia la philosophie et la théologie au scolasticat de Beauplateau (Tillet) où il reçut l'ordination sacerdotale le 29 septembre 1906. Le 12 septembre de l'année suivante, il partit pour le Congo. Après s'être initié pendant trois mois à la langue dans la résidence de Tumba, il fut attaché à la Mission de Kimpese. Celle-ci s'étendait sur toute la région comprise entre la ligne du chemin de fer et la frontière portugaise. Le P. Philippart réussit à y établir plusieurs chapelles-écoles et à étendre ainsi considérablement le rayon d'influence de Kimpese. Après un séjour de quelques mois en Belgique, il retourna au Congo en 1912, comme supérieur de Kimpese. De 1924 à 1930, et de 1939 à 1946, il eut à diriger comme vice-provincial toutes les maisons de la congrégation établies dans le Vicariat-Apostolique de Matadi. Revenu en Belgique en 1945, il devint après quelques mois, gravement malade et dût être transporté à la clinique coloniale d'Anvers où il mourut le 15 octobre 1946. Il s'était dévoué pendant près de quarante ans à la mission congolaise. Ses dernières pensées furent pour elle. Il disait avant de mourir : « J'espérais tant revoir le Congo, mais le Bon Dieu fera ce qu'il voudra, d'avance je l'accepte ».

Publication : *Un nouveau fétiche*, in : *Mouv. Miss. cath. au Congo*, Brux., 1912, t. 24, pp. 136-142

[F. D.] Bruxelles, 6 octobre 1955.
Maur. De Meulemeester.

F. Janssens et A. Cateaux, *Les Belges au Congo*, 1912, t. III, p. 1325. — A. Corman, *Ann. Miss. cath. au Congo belge*, Brux., 1935, p. 261. — *Les Rédemptoristes belges aux Missions Étrangères*, Brasschaet, 1924, p. 33.

PHOLIEN (*Julien - Lambert - Jean - Louis*), Procureur du Roi (Etterbeek, 26.2.1892 — Genval, 10.6.1933). Fils de Nicolas-Louis-Alphonse et de Declercq, Julienne-Mathilde ; époux de Bellini, Giuseppina.

Pholien avait commencé ses études de droit à l'Université libre de Bruxelles et les poursuivait à Bologne, quand l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes en août 1914 le firent s'engager, en qualité de volontaire de guerre, et incorporer, dès le 4 août, au 14^e régiment de ligne. Blessé, il fut, le 22 octobre suivant, envoyé en Angleterre, où il serait réformé le 13 février 1915. Il s'en alla poursuivre ses études à l'Université de Bologne où lui fut délivré, le 8 juin 1915, un diplôme de docteur en droit qui serait reconnu en Belgique par un arrêté royal du 25 novembre 1920.

De juillet 1915 à juillet 1916, Pholien enseigne au Lycée du Havre. De juillet 1916 à octobre 1917, il est directeur aux Établissements Ginot à Paris. Il se livre ensuite à des activités commerciales indépendantes.

Le 8 mai 1920, il épouse Giuseppina Bellini, fait bientôt reconnaître la validité par équivalence de son diplôme bolognaise et entre au service de la Colonie belge du Congo, à titre de magistrat à titre provisoire, le 5 septembre 1922. Parti de Southampton le 29 septembre, il arrive au Congo le 24 octobre et est aussitôt désigné pour remplir les fonctions de chef des services de la Justice et de l'Enseignement du Katanga. Mais, le 15 août 1923, il est remis à la disposition du Procureur général près la Cour d'Appel d'Elisabethville qui, peu après (2 mars 1924) l'affectera au Parquet de Kabinda. Il en descendra, fin de terme, à Boma, pour s'y embarquer, le 25 octobre 1924, sur le *Thysville* et arriver à Anvers à la mi-novembre. A l'expiration de son congé normal, il est nommé, par décret du 19 mars 1925, substitut du Procureur du Roi à titre définitif près le Tribunal de 1^{ère} instance de Léopoldville.

Reparti d'Anvers le 16 mai 1925, Pholien arrive à Boma le 1^{er} juin suivant. Le 18 juillet, il se voit désigné, par mesure provisoire et pour besoins urgents, pour remplir les fonctions de juge du tribunal de 1^{ère} instance de Léopoldville. En mai 1927, il est désigné pour remplir les fonctions de procureur du Roi près la même juridiction et, peu après, pour remplir celles de

juge-président du Tribunal de 1^{ère} instance de Boma et, accessoirement, celles de conseiller suppléant à la Cour d'Appel. Autorisé sur certificat médical à rentrer en congé anticipatif pour raisons de santé, il se rembarque le 26 octobre 1927.

Il reprend bord, à Anvers, le 9 octobre 1928, arrive à Banane le 25 et est désigné par ordonnance du même jour, par mesure provisoire et pour besoins urgents, comme substitut du Procureur du Roi près le Tribunal de 1^{ère} Instance de Coquilhatville. Mais un arrêté royal du 21 janvier 1929 le nomme Procureur du Roi près le Tribunal de 1^{ère} instance de Boma. C'est à Boma qu'il se rembarque le 13 août 1931, mis en congé anticipé, une fois encore, pour raisons de santé. A l'expiration de son congé normal, il sera mis en congé prolongé pour raisons de santé, toujours, et, le 1^{er} juin 1932, relevé à sa demande, et pour les mêmes raisons, de son grade et de ses fonctions.

Il s'éteint à Genval le 11 juin 1933, chevalier de l'Ordre royal du Lion, porteur de l'Étoile de service en argent à trois raies, de la Médaille de l'Yser, de la Médaille commémorative de 1914-1918 et de la Médaille de la Victoire, ainsi que de deux chevrons de front.

18 juin 1956.
J.-M. Jadot.

Trib. cong., 15.6.1933, p. 2. — *Rev. Col. Belge*, 15.9.1946, p. 185.

PIGEOLET (*Alphonse-Joseph Ghislain*), Sous-Officier de la Force Publique (Havines, Hainaut, 18.11.1862 — R. I.). Fils de Constant et de Stiquelmens, Agnès.

Ses études moyennes achevées à Soignies, Pigeolet s'engagea au 2^e régiment de ligne le 1^{er} décembre 1879. Il quitta l'armée le 31 décembre 1886 avec le grade de sergent-major, pour entrer au service de l'É.I.C. au début de 1887. Le 10 juin, il prenait bord sur le s/s *La Lys*, pour arriver à Boma le 22 juillet. Le 18 septembre, il était envoyé à Bangala. Il y resta en service, à la Force Publique, jusqu'au moment où on dut l'autoriser à descendre à Léopoldville pour s'y faire soigner. Il y entra en traitement le 28 janvier 1888, mais, son état s'aggravant, il fallut le rapatrier. Embarqué à Banana, sur le *Coanza*, il arriva le 17 juin à Anvers.

[J. J.] 15 février 1955.
Marthe Coosemans.

Rg. matr. n° 411.

PIRSOUL (*Léon-Victor*), Fonctionnaire des Finances au Congo (Haltinnes, 24.5.1873 — Bruxelles, 5 mai 1947). Fils de Pierre-Désiré et de Anslot, Marie-Thérèse.

Né dans une petite localité de la province de Namur, Léon Pirsoul avait été successivement typographe, directeur technique d'imprimerie, représentant d'une fonderie de caractères typographiques et comptable dans une maison de commerce bruxelloise, quand il entra, le 13 décembre 1906, en qualité de commis de 2^e classe au service de l'État indépendant du Congo, quittant Anvers, le même jour, à bord de l'*Albertville*. Contraint à démissionner pour raisons de santé le 21 avril 1908, il rentre à Anvers le 12 mai suivant. Mais il prend un nouvel engagement de trois ans dès le 15 octobre, retourne à Boma et y est attaché à la Direction du Service administratif. Rentré en congé, par s/s *Léopoldville*, le 25 octobre 1911, il est nommé vérificateur des impôts de 2^e classe et se embarque à Anvers le 9 mars 1912. Arrivé à Boma, il y est attaché à la Direction des Finances. Rentré en Europe vers la fin de 1914, il quitte Bordeaux, à bord de l'*Asie*, le 27 mai 1915, arrive à Boma le 22 juin et reprend ses fonctions à la Direction des Finances. Le 1^{er} juillet suivant, il y est nommé chef de bureau de 2^e classe et bientôt y assure provisoirement la direction. Le 1^{er} juillet 1917, il est nommé chef de bureau de 1^{re} classe et est peu après autorisé à prolonger ses services au delà des dix ans statutairement prévus. Le 20 juillet 1918, il rentre en Congé pour rentrer à Boma le 22 janvier 1919, être attaché encore une fois à la Direction des Finances et être nommé contrôleur de 1^{re} classe. Il rentre définitivement au Pays, par s/s *Élisabethville*, le 8 mars 1922.

Ce fonctionnaire d'élite était à la fois un écrivain patoisant des plus méritant. Membre de la Société liégeoise de Littérature wallonne et de nombreuses autres sociétés patoisantes liégeoises, namuroises, brabançonnaises ou carolorégiennes, il était l'auteur d'une vingtaine de comédies, de chansons, de monologues, de contes, de nouvelles, d'un traité de versification wallonne, d'un dictionnaire, de « fauves », etc. dont une bibliographie très complète a été publiée par J. Hennuy dans les *Cahiers wallons* de juillet 1947.

Cet œuvre comprend *Rivmu do Congo*, comédie en un acte et des *Chansons congolaises*.

Dès 1910, Pirsoul avait été rejoint en Afrique par sa première compagne qui l'accompagna d'ailleurs encore par la suite. Devenu veuf, il s'était remarié.

Il s'éteignit à Bruxelles, le 5 mai 1947, où il exerçait les fonctions de Conservateur du Timbre. Il était titulaire, entre autres distinctions honorifiques, de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion et de l'Étoile de Service en or.

Un ouvrage posthume de Pirsoul, écrit en collaboration avec Paul Coppe, fut édité en

1951 par Duculot de Gembloux. Il s'agit d'un *Dictionnaire bio-bibliographique des Littérateurs d'expression wallonne, de 1622 à 1950*, comprenant 1325 notices en 411 pages et où sont cités environ 25.000 ouvrages.

8 novembre 1951.

L. Guébels.

POTTERS (Eugène), Prêtre-missionnaire de la Congrégation de Scheut (Lampernisse, 23-12-1877, — Torhout, 27-1-1947).

Lampernisse, village des Polders, de Furnes-Ambacht, vit naître Eugène Potters le 23 décembre 1877. Son naturel ardent le porta vers la vie missionnaire. Le 8 sept. 1900, il prononçait ses vœux et à peine ordonné prêtre, il partait le 7 septembre 1905 pour les Missions du Congo belge (prov. Kasai). Peu d'entre les missionnaires possédaient sans doute au même degré l'ardent enthousiasme qui l'animait, et cependant on le retrouve en janvier 1908 malade en Belgique. Il semblait définitivement condamné à ne plus revoir ses chères missions. Bien soigné, il put repartir le 5 août 1909, mais de nouveau, il dut, et cette fois définitivement, renoncer (décembre 1910). A partir de cette époque, il mit ses ressources et son dévouement au service des missions : de 1911 à 1914, économe à Sparrendaal (scholasticat de Scheut), il s'occupa ensuite très activement des réfugiés belges en Angleterre (1914-1915) pour reprendre le poste très lourd d'économe à Scheut, jusqu'après la fin de la guerre.

Il fut ensuite le premier procureur des Missions de Scheut à Anvers, toujours sur la brèche, toujours prêt à aider le clergé de la cathédrale. En 1933, on le nomma à la maison de Torhout. C'est après un intérim de ministère paroissial à Knokke qu'il revint épuisé à Torhout, pour y mourir le 27 janvier 1947, laissant à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme simplement et totalement au service de son prochain.

Publication : *Les impressions de voyage d'un nouveau missionnaire dans Missions en Chine et au Congo*, 1906, p. 50.

Scheut, 8 novembre 1955.

Eug. Wolters.

POUGET (Justin), Missionnaire d'Afrique (Père Blanc) (Campolibat-France, 19.9.1858 — Astrida, 6.5.1937). Fils d'Antoine et Molinier Julie.

L'abbé Pouget fut ordonné prêtre au diocèse de Rodez, le 19 mai 1883. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de vicaire dans une paroisse de Villefranche-en-Rouergue.

Le 25 janvier 1891, l'abbé Pouget arrivait au

noviciat des Pères Blancs à Maison-Carrée. Il fit une année de probation au séminaire Sainte-Anne à Jérusalem. C'est là aussi qu'il prononça le serment qui l'engageait pour toujours dans la Société des Pères Blancs (2 avril 1893). Il fut ensuite professeur au séminaire de Binson et chapelain à l'orphelinat Saint-Charles à Alger. Le 10 juin 1900, il eut la joie de s'embarquer à Marseille pour se rendre dans le vicariat du Nyanza-Méridional (M^{re} Hirth). Le Ruanda en faisait partie et c'est à Save qu'il fit ses premières armes, avec le P. Brard (1 novembre 1900). Envoyé à Zaza comme supérieur, il y resta à peine 4 années. Peu fait pour le supérieurat, il retourna avec joie à Save (1 décembre 1906).

Au printemps de 1914, il revint en France pour quelques mois de repos. La guerre se chargea de prolonger son séjour en Algérie et ce n'est qu'en mars 1917 qu'il fut de retour à Save, qu'il ne quitta plus que par nécessité pour Astrida, où il passa les deux dernières années de sa vie : il lui fallait alors le secours fréquent du médecin. Astrida pour lui était encore Save : c'était une partie de son territoire, détachée seulement » avait baptisé, absous et communiqué une multitude de chrétiens, dont il connaissait le nom, la femme, les enfants, les parents. Doué d'une prodigieuse mémoire des noms, il eut pu, je crois, suppléer à la perte du *Liber Status Anima rum* de Save ! », écrivait M^{re} Classe, auquel du reste nous empruntons la plus grande partie de cette notice.

» Pouget ; mais combien remplie et méritoire » devant Dieu et devant les hommes ! Pour nous, » c'était le « bon Père Pouget », toujours affable, » souriant, secourable. Pour les indigènes, c'était » vraiment le « père » aimant et aimé, que sans » crainte aucune, souvent avec une importunité » qui ravissait son cœur de « grand-père », grands » et petits, hommes et femmes, assiégeaient sans » trêve ni merci, dès qu'ils l'apercevaient. C'est » qu'il était bon d'une bonté inlassable et rayonnante, que nous taxions parfois de trop ondul- » gente. Et lui alors avec un malicieux sourire, » de répondre : « Et donc dites-le à Saint Fran- » çois de Sales. Vous savez : on prend plus de » mouches avec une cuillerée de miel qu'avec » un baril de vinaigre ».

« Il avait bien compris notre P. Pouget, ce journaliste (Chalux) qui n'était pas des nôtres, qui après son passage à Save, il y a presque dix ans, écrivait : « Le vénérable Père Pouget, une barbe neigeuse, des yeux d'enfant et un immense bonheur de vivre et de se dévouer ». Disons mieux : un immense bonheur de vivre pour pouvoir toujours se dévouer.

« Jamais il n'était plus rayonnant que quand » fatigué, épuisé, il avait pu passer la journée » entière dans son confessionnal... Son confes- » sionnal ! Dans sa bouche ce mot avait une sa-

» veur spéciale : la joie et la consolation qu'il en » éprouvait transparaissent dans ses yeux bril- » lants de malice : « Il faut confesser beaucoup ! » Voyez-vous, ces pauvres chrétiens ont besoin » qu'on les aide et ça ne fait pas l'affaire du » diable. »

» Aux confessions innombrables — bon an, » mal an, il en entendait près de 25.000 ! — il » faut ajouter les baptêmes et la distribution » interminable de la Sainte Communion qui ne le » lassait jamais. Pour baptiser enfants ou adultes » il était toujours prêt et chacun savait lui procu- » rer un plaisir sans pareil en lui demandant pour » le moindre prétexte de bien vouloir le rempla- » cer.

» En 1933, à Save, nous avions fêté le cinquante- » tième anniversaire de son ordination sacer- » dotale. Nous lui avions souhaité de continuer de » vivre et de se dévouer jusqu'aux noces de dia- » mant au moins... Mais le temps de la récompense » se était arrivé. Après une longue maladie, le » Père Pouget décédait à Astrida le 6 mai 1937.

» Son corps fut ramené à Save et inhumé à la » place que depuis longtemps il s'était réservée » dans le cimetière. Et M^{re} Classe de conclure sa » belle lettre, dont nous n'avons pu donner que » des extraits épars : « Et nous, nous garderons » par le souvenir et la prière la mémoire de ce » vrai missionnaire, si bon, dont seules la souffrance et la mort ont pu à plus de 78 ans arrêter » le travail et la charité. Comme lui nous aime- » rons à redire et à pratiquer sa chère devise, la » parole de Saint Martin : *Non recuso laborem*. De » lui aussi, efforçons-nous de retenir la leçon cons- » tante de toute sa vie : l'amour et le zèle pour le » ministère de la confession qui nous incombe de » plus en plus, pensant davantage aux roses » répandues qu'aux épines inévitables ».

Publications : *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Paris, 1902. *La conquête morale du Ruanda*, p. 354. — 1914. *La mort de Laurenti*, p. 351. — 1917, *Retour au Ruanda*, p. 143. — *Missions d'Afrique des Pères Blancs*. Anvers, 1907, *Comment s'amuser avec les hippopotames*, p. 63. — 1923, *La chrétienté de Save*, p. 24.

24 août 1955.

P. M. Vanneste.

[F. D.]

POULSEN (*Magnus*), Ingénieur (Läsö, Danemark, 13.10.1880 — Bloemfontein, Union Sud-Africaine, 30.9.1947). Fils de Mogens-Georg et de Kudicke, Anna-Ottilie.

Après de solides études moyennes faites à Copenhague, Magnus Poulsen quitte le Danemark et se rend en Angleterre pour y suivre, de 1889 à 1902, des cours de formation technique. En 1902, il s'embarque à destination de la Chine où, jusqu'en 1907, il occupe successivement diverses fonctions relevant de l'art de l'ingénieur, notamment celle d'adjoint à

l'ingénieur en chef du bureau d'études des Chemins de Fer du Gouvernement chinois de la province de Kiang-Si.

Se rendant compte du handicap que constituait pour l'avenir le fait qu'il n'avait pas achevé ses études universitaires, Poulsen rentre en Europe pour suivre, à l'âge de 27 ans, les cours de l'École des Mines de Freybergh, en Saxe. Il y conquiert si brillamment le grade d'ingénieur qu'un de ses jeunes professeurs, chargé d'effectuer pour compte de la Belgo-Katanga une mission de prospection au Congo, le choisit comme principal collaborateur. Ainsi commence, en 1910, la carrière africaine de Magnus Poulsen qui, toute entière, sera consacrée à la prospection et à la mise en valeur des régions minières du Katanga. Passé, en 1914, au service de la Société industrielle et minière du Katanga (Simkat), il est nommé chef de mission de cette entreprise, au moment où cette dernière venait d'absorber trois autres sociétés de recherches. Géologue et prospecteur, Poulsen explore méthodiquement les zones minéralisées concédées à la Simkat. Dans les Monts Kundelungu, il découvre des cheminées de kimberlite diamantifère et, par la suite, les gîtes stannifères de Mitwaba et de Bukena.

En 1917, il propose la création d'une cimenterie à Lubudi, exploitée depuis par les Ciments du Katanga. Il est appelé, en 1921, à la direction générale d'Afrique de la Simkat dont il devient successivement administrateur puis, en 1937, administrateur délégué, après avoir obtenu la grande naturalisation belge. Il assume, en cette même qualité, la direction de la Sermikat, filiale de la Simkat, créée en vue d'exploiter les gisements miniers découverts par la société mère.

C'est particulièrement au cours de la seconde guerre mondiale que Magnus Poulsen eut l'occasion de donner toute la mesure de ses qualités d'organisateur et de son esprit d'initiative. Sous son impulsion, la Sermikat contribua brillamment à l'effort de guerre du Congo tendant à procurer aux Alliés les fournitures d'étain qui leur étaient indispensables depuis l'occupation par les Japonais des sources d'approvisionnement de l'Extrême-Orient. En vue de stimuler et de coordonner les moyens de production, Poulsen reconstitua au Katanga le « Comité des Producteurs d'Étain du Congo » qui siégeait précédemment à Bruxelles.

A la fin des hostilités, fatigué par cinq années de labeur incessant, Poulsen se résoud à prendre quelque repos en Afrique du Sud. En route pour Johannesburg, il meurt à Bloemfontein d'une crise cardiaque.

Poulsen témoignait de grandes qualités de cœur. Son sens de la justice et l'intérêt tout particulier qu'il portait aux populations indi-

gènes l'avaient fait appeler à siéger à la Commission de Protection des Indigènes.

24 février 1956.
E. Van der Straeten.

Note historique sur la prospection minière et l'activité en Afrique de la Société Industrielle et Minière du Katanga (Simkat), Lovania, 1947, n° 11, p. 37. — Lovania, 1947, n° 12, p. 163. — Rev. col. belge, 1948, n° 1, p. 15. — Archives de l'Ambassade du Danemark.

PRAAG (VAN) (Jacques), Agent d'affaires (Anvers, 6.6.1876 — Élisabethville, 22.6.1945). Fils de Moses et de Judels, Élisabeth.

Le nom de J. Van Praag est lié aux origines d'Élisabethville, la capitale du cuivre. Il y apparut dès le début de 1911. Il déploya de suite une grande activité dans différents domaines. Spécialisé comme beaucoup de ses concitoyens anversois dans les affaires commerciales, il s'établit comme expert-comptable et trouva facilement des appuis parmi les nombreux juifs, émigrés de l'Afrique du Sud, ses coreligionnaires. Il se décida aussi à s'associer avec le Dr Liebaert (1), un autre colon belge, pour reprendre la direction du premier journal créé au Katanga, *L'Étoile du Congo*. Cette entreprise ne fut pas heureuse. Profitant du fait qu'à cette époque le nombre des avocats résidant au Katanga était très réduit, Van Praag trouva d'autres ressources comme conseiller commercial et comme représentant de ses clients devant les tribunaux d'Élisabethville.

Après la guerre de 1914-1918, Van Praag sentit le besoin de rentrer au pays. Il y resta jusqu'en 1926 puis revint de nouveau tenter sa chance au Katanga. Il rouvrit son cabinet d'affaires à Élisabethville. En même temps, il s'associa avec un autre vétéran du Katanga, B. Granat, pour créer une imprimerie et éditer un journal, *Le Journal du Katanga*. Ayant toujours eu une activité trop dispersée et n'étant pas favorisé par la chance, J. Van Praag n'acquiesça pas la fortune. Jusqu'à son dernier jour il demeura cependant fidèle à la cité de sa jeunesse. Il décéda à Élisabethville le 22 juin 1945.

29 novembre 1956.
F. Dellicour.

L'Essor du Congo, 23.6.1945 ; 25.6.1945, p. 4.

PROTIN (Albert-Eugène-Joseph), Magistrat de l'É. I. C. (Verviers, 24.6.1864 — Boma, 13.12.1900). Fils de Victor et de Tesch, Eugénie.

Protin, docteur en droit, était avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles quand il entra au service de l'É. I. C., le 24 octobre 1895. Parti

(1) Voir *Biogr. Col. Belge*, T. IV, col. 525.

d'Anvers le 6 novembre suivant, il se vit commissionner successivement comme officier de l'État Civil, notaire à la résidence de Matadi et juge suppléant de 1^{ère} instance juge territorial, mais, atteint d'anémie profonde, dut se rembarquer le 30 septembre 1896, sur le *Léopoldville*, pour rentrer en Belgique le 25 octobre suivant.

Repris en service le 14 mai 1897, rembarqué à Anvers le 6 juin suivant, arrivé à Boma le 27 du même mois, il fut nommé substitut du Procureur d'État et exerça provisoirement ses fonctions à Tumba. Le 8 août suivant, il était désigné comme officier du Ministère public près le Tribunal territorial de Stanleyville. Déchargé de ces fonctions par arrêté du 31 janvier 1898, il descendit, malade, à Boma, le 2 février suivant, mais revenu à la santé, il fut nommé par arrêtés successifs du Gouverneur général, juge suppléant du Tribunal de 1^{ère} instance du Bas-Congo, substitut

suppléant près le Tribunal territorial de Matadi et juge territorial de Matadi. Nommé magistrat par décret le 8 août 1899, il s'embarqua, fin de terme, le 1^{er} janvier 1900 sur l'*Anversville*.

Il repartirait d'Anvers, par la même malle le 16 mai suivant, serait désigné le 12 juin suivant pour exercer les fonctions de juge territorial de Matadi et de juge suppléant du Tribunal d'Appel unique de l'État. Il décède le 13 décembre suivant, à Boma, des suites d'une pleurésie purulente.

Il était porteur de l'Étoile de Service en argent depuis le 1^{er} janvier 1899.

18 juin 1956.

J.-M. Jadot.

Van Iseghem, A., *Les étapes de l'Annex. du Congo*, Brux., 1932, 24. — *Bull. Ass. Vét. col.*, nov. 1939, p. 7. — Archives Min. Col., Reg. matr. n° 33.

Q

QUESTIAUX (Louis-Gustave), Prospecteur et directeur commercial (Anvers, 7.1.1869 — Schaerbeek, 31.12.1945). Fils d'Alexandre Johannes et de Jourdain, Henrica-Ludovica.

Questiaux fait ses études à l'Institut supérieur de commerce d'Anvers et sort diplômé. Son père s'occupe du commerce des matières précieuses, ce qui oriente Questiaux vers les mines d'or du Transvaal. Le 12 mai 1893 il part pour le Transvaal où il s'applique au métier de prospecteur. En 1898 le C^t Lemaire est chargé d'une mission cartographique au sud du Katanga. Vu la découverte de gisements aurifères en Rhodésie, le Roi attache deux prospecteurs étrangers à la mission. Malheureusement en cours de route vers le Katanga les deux prospecteurs se noient dans le lac Tanganika près de Moliro. Le C^t Lemaire demande au Consul de Belgique à Johannesburg de rechercher d'autres prospecteurs. Questiaux se présente et est engagé le 28 octobre 1898. Il débarque à Chindé le 3 novembre 1898 et rejoint la mission *via* le lac Nyassa. Ses prospections ne furent malheureusement pas couronnées de succès. Il rejoint Boma fin d'engagement et rentre en Belgique le 9 septembre 1899.

Déjà le 15 décembre il repart comme prospecteur à l'expédition du C^t Adrien de Gerlache à bord du « Selika » pour les îles Kerguelen et le Golfe Persique. Retour de mission en mai 1900.

Engagé comme chef de secteur par la compagnie du Kasai qui vient d'être fondée, il

part le 23 janvier 1902 avec le directeur Dryepont. Questiaux fera trois termes de service au Kasai comme chef de secteur et inspecteur, il ouvre au commerce le sud du district de Kanda-Kanda au Dilolo après que les débris des révoltés de 1895 avaient été battus et refoulés. La région n'était guère pacifiée car il eut à subir des attaques des indigènes Babindji et fut même assez sérieusement blessé.

Questiaux s'intéressait à tous les aspects du pays : cartographie de la Lulua et du haut Kasai, flore locale où il découvrit des espèces nouvelles dont plusieurs lui furent dédiées.

Il quitte la C^{ie} du Kasai en août 1911 et rentre en Belgique. Il repart en mai 1912 en qualité de Directeur du Comptoir Commercial Congolais à Fayala s/Wamba. Il dirige cette société pendant trois termes et rentre en Belgique en mai 1919.

Le 1^{er} mai 1920 il fonde avec son ami Vekemans une firme commerciale traitant les importations et les exportations pour le Congo, dont après le décès de M. Vekemans en 1931 il assure la gestion jusqu'à sa mort. En 1920, Questiaux organisa à Anvers avec le colonel Léon Osterieth une exposition coloniale qui eut du succès.

4 octobre 1955.

G. Moulaert et Marthe Coosemans.

Mouv. antiescl., 1901, p. 30. — Lemaire, *Journal de route*, Buelens, Brux., 1902. — *Bull. Ass. Vét. col.*, juillet 1938, p. 13. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 205. — *Rev. col. belge*, 15 janvier 1946, p. 19. — Reg. matr. n° 2655.

R

RAHBEK (*Alfred*), Sous-lieutenant de la Force Publique (Aarhus, Danemark, 14.7.1874 — Kabambare, 14.11.1898). (Note complémentaire au Tome II, col. 796-797).

Col. 796 lignes 1 à 3 : Fils de Mathias et de Jensen, Johanne-Cordelia. Fut admis comme soldat au 5^e régiment de dragons le 6 mars 1895.

Col. 797, lignes 1 et 2 : Nommé sous-lieutenant à la Force Publique le 6 décembre 1897, il s'embarqua le même jour pour l'Afrique.

Col. 797, dernier alinéa, in fine : Le corps de Rahbek fut brûlé par les rebelles, mais ses cendres furent inhumées plus tard au cimetière de Kabambare. Une partie des lettres de Rahbek fut publiée par son père dans les périodiques *Viborg Stiftstidende* et *Jagt Tidende* en 1898.

28 janvier 1956.

M. Walraet.

[E. D.]

Militær Tidende, 1 février 1899 et 1 avril 1899. — *La Belgique militaire* 5 mars 1899. — H. Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo, 1902-1905*, pp. 124, 208, 216, 334, 368, 519, 596-97, 604, 636, 637, 646, 664-65, 673, 692, portraits. — J. Jurgensen, *Kongen af Congo (Gads Danske Magasin, janvier 1910)*. — *Fædrelandet*, n° 17, 1912. — C. C. Danielsen, *Stambog over den Rahbekske Slaegt*, 1916. — A. E. A. Lindgaard, *Soldaterliv i Congo, 1897-1900, 1928*, pp. 106-190. — Th. Hauch-Faustbøll, *Berlingske Tidende*, 17 décembre 1935.

REIS (*Jacques ou Jayme-Batalha*), Géographe portugais, délégué à la Conférence antiesclavagiste de 1889-1892 (Lisbonne, ... 1847 — ..., 1935).

Chercheur averti, doué d'un esprit scientifique très éclairé et pondéré, il se livra dès sa jeunesse à des études historiques et géographiques, consacrées surtout aux problèmes africains. Chargé par son gouvernement de diverses missions diplomatiques, il fut choisi comme délégué de son pays à la conférence antiesclavagiste de 1889-1892, réunie à Bruxelles. En 1900, il remplit les fonctions de plénipotentiaire portugais à la Conférence internationale réunie à Londres pour la protection de la faune africaine.

Vice-président de l'Association scientifique internationale d'agronomie coloniale, il fut un des rapporteurs de l'enquête sur la main d'œuvre coloniale. C'est sur sa proposition que l'Association choisit la question du travail dans les colonies comme sujet de ses recherches.

Reis est l'auteur du premier livre de géographie historique sur le Congo où il souligne la part importante que prirent dans sa découverte des explorateurs, des navigateurs et des missionnaires portugais.

En août 1933, lors de la découverte, à la Bibliothèque du Ministère des Colonies à Bruxelles, de l'ouvrage de Pigafetta sur le *Royaume du Congo* paru à Rome en 1591, Reis écrivit à ce sujet dans le *Diario de Noticias* un long article insistant sur la rareté de ce document original dont il n'existe, disait-il, que quatre ou cinq exemplaires.

5 février 1954.

Marthe Coosemans.

[R. C.]

Trib. cong., 30 mars 1936, 2.

RICHOUX (*Octave*), Président de l'Association des Colons du Katanga (Froidchapelle, 26.10.1878 — Élisabethville, 6.4.1928).

En 1915, au cours de la première guerre mondiale, Richoux partit s'installer comme colon à Élisabethville, au Katanga. Travailleur infatigable et optimiste, ne craignant ni le climat ni l'effort, toujours charitable de surcroît, il s'attira bientôt la sympathie de tous, en défendant avec énergie et clairvoyance la cause du colonat au Congo belge. Il était président de l'Association des Colons du Katanga. Dans la pleine force de l'âge, à quarante-six ans, au moment où il voyait mûrir les fruits de son travail, il était soudain frappé par la maladie et succombait à Élisabethville avant d'avoir pu revoir sa femme, en route pour le rejoindre, en avril 1928.

20 août 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 15 mai 1928, 2.

ROBERTSON (*John-Edouard-Birch*), Di-

recteur d'area aux H.C.B. du Congo belge (Angleterre, 28.10.1893 — Brabanta, 9.1.1923).

Entré au service de la Société des Huileries du Congo belge, Robertson quitta Anvers le 24 mai 1913. Il débuta dans la gestion des postes compris dans l'area de Tango.

Au cours d'un deuxième terme, il devint inspecteur agricole de cette area.

Au cours d'un troisième terme, il se vit confier les fonctions de directeur de l'area de Brabanta (Kasai).

C'est là qu'il fut tué, d'un coup de couteau au cœur, par un capitaine noir du bateau *Inzia* qu'il venait de déferer au Parquet de Luebo du chef de coups et blessures à un Européen. Ayant échappé à ses gardes, le délinquant avait réussi à s'introduire chez le directeur, seul à son travail.

12 janvier 1955.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 15 mars 1933, p. 1. — Note de la Direction des H. C. B. de Bruxelles, en date du 14 décembre 1954.

ROEST d'ALKEMADE (de) (*Marcel-Marie-Victor-Paul-Antoine-Ghislain*), (Baron) (Bruxelles, 22.7.1861 — Mexique vers 1924). Fils du baron Antoine et de la baronne Noémie de Molenbaix.

Au mois de mai 1890, Léopold II, averti que la Grande-Bretagne projetait une exploration du Katanga, décide de devancer les Anglais. A son intervention, la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie organise une expédition composée de sept européens pour « résoudre les problèmes géographiques du Moero, Benguelo et du Tanganyika ».

Alexandre Delcommune, était le chef du petit groupe d'explorateurs auquel fut adjoint le baron Marcel de Roest d'Alkemade.

Le 3 juin 1890, un premier détachement quitta Anvers. Bientôt Diderrich et Delcommune le rejoignirent. Avec une escorte de 150 soldats indigènes, l'expédition remonta le fleuve Congo et vers la mi-septembre ils arrivèrent dans le Haut-Congo. Pour atteindre le terminus du Lomami, ils mirent encore plusieurs semaines, car ce n'est que vers la fin de décembre qu'ils atteignirent la pointe extrême où la navigation n'était plus permise.

Le rôle du baron Marcel de Roest ne fut pas très important, car sa santé ne résistait pas au climat tropical. Il sut se rendre utile par l'acheminement des marchandises et par l'achat de trois tonnes de riz, ce qui permit aux autres membres de l'expédition d'avancer plus vite vers la région du Katanga. Mais vers le début de l'année suivante son état de santé s'aggrava

de telle sorte que A. Delcommune décida de le renvoyer en Europe. Avec Protsche, il quitta l'expédition à Gongo Lutete. Ils accompagnèrent la caravane du sultan Rachid Ben Mohammed Ben Said jusqu'aux Stanley-Falls et rentrèrent en décembre 1891 en Belgique.

Plus tard, il partit pour le Mexique où il mourut vers les années 1924.

1 janvier 1955.
[A. E.] A. Vandeplas.

A. Delcommune, *Vingt années de vie africaine*. — *Mouv. géogr.*, 1890, 54b ; 1891, 26b ; 1893, 33a. — *Annuaire de la Noblesse belge*, 1893.

ROEY (VAN) (*Edmond*), Missionnaire de Scheut (Beerse, Anvers, 16.11.1874 — Schilde, 22.6.1946). Fils d'Adriaan et de Hermans, Maria-Theresia.

Edmond Van Roey est né à Beerse le 16 novembre 1874 et est décédé dans la maison de repos des missionnaires de Scheut le 22 juin 1946. Il avait donc 72 ans.

Il avait fait deux termes à la Colonie : le premier du 20 septembre 1906 au 4 mai 1915 (retour en Angleterre), le deuxième de décembre 1919 à octobre 1923.

Il avait achevé ses humanités, puis ses études philosophiques et théologiques à Malines. Il fut quelques années vicaire à Wuustwezel et en fort peu de temps, il se révéla un prêtre profondément pieux, sage, et s'acquit l'estime de toute la population de la paroisse où il se dévouait.

Il entra au noviciat de Scheut en 1904, prononça ses vœux, mais fut retenu deux ans en Belgique par ses supérieurs.

Ce n'est qu'au mois de septembre 1906, qu'il vit se réaliser son rêve ! Il fut affecté aux missions du Kasai. Sa personnalité ne pouvait manquer d'être rapidement distinguée. Aussi le voyons-nous dès 1910 chargé de la formation complémentaire que l'on donne aux nouveaux missionnaires dans les missions. Cette confiance que les supérieurs avaient en lui devint plus manifeste encore, lorsque en qualité de vice-provincial, il remplaça en 1911 le célèbre P. Seghers, retourné en Europe.

Une nature aussi ardente que celle du R. P. Van Roey, ne le portait guère à des ménagements. Si une chose étonna, ce fut qu'il réussit à prolonger son séjour à la Colonie jusqu'en 1915. C'était la guerre, et c'est à Londres qu'il alla rétablir ses forces, dans la maison où Scheut avait trouvé refuge. Il se dévoua à Londres aux réfugiés belges, dont beaucoup sans doute lui conserveront un réconfortant souvenir.

En 1920, il repart pour le Congo, où il devient conseiller du Rév. Père Em. De Cock, provincial, et consultant de S. Exc. Mgr Aug. De Clercq.

Une deuxième fois cependant la maladie allait le contraindre à regagner l'Europe, définitivement cette fois en 1923.

A partir de cette date, le P. Edm. Van Roey remplit successivement des charges de confiance à Scheut même. Il fut directeur des Frères convers puis supérieur de la maison de Schilde. Son activité fut ensuite de plus en plus centrée sur la formation spirituelle des jeunes confrères qui lui fut confiée. Innombrables sont les retraites qu'il prêcha, dans les maisons de Scheut, dans d'autres maisons religieuses, car sa piété, sa sagesse étaient connues de plus en plus. On y faisait fréquemment appel et malgré une santé de plus en plus déficiente, il ne refusait jamais. Et c'est ainsi que le R. P. Van Roey acheva, le 22 juin 1946, une vie de missionnaire, qui, si elle ne s'était pas déroulée entièrement à la Colonie, avait été entièrement et supérieurement consacrée tout entière aux missions du Congo.

Publications : *La mission de Hemptinne*, dans *Les Mis. cath.*, XLV, 2289, 1913, 184-185. — *Over den trouw der Baluba's* in : *Onze Kongo*, 1913-1914, 438-444. — *Het leven van P. K. Seghers* in : *Missiën van Scheut*, 1939, 303-311. — *Monseigneur Aug. De Clercq*, in : *Missiën van Scheut*, 1940, 46-55.

[F. D.]

29 novembre 1956.
E. Wolters.

Notice nécrologique, in : *Missiën van Scheut*, 1946, p. 132.

RONNING (*Johan-Adolf*), Officier de l'armée norvégienne, chef de secteur à l'E.I.C. (Bjugn, Norvège, 6.3.1884 — Umangi, territoire de Lisala, 15.4.1908). Fils de Johan-Schlieman et de Schröder, Margrete-Sophie.

Admis à la section d'infanterie de l'École militaire de Christiania (Oslo), le 16 septembre 1901, il passa avec succès son examen de sous-lieutenant le 31 août 1902. Le grade de lieutenant lui fut attribué le 1^{er} octobre 1904. Six mois plus tard, il passait au service de l'État Indépendant du Congo en qualité de sous-lieutenant de la Force Publique et s'embarquait à Anvers le 4 mai 1905. Après le stage réglementaire au camp du Bas-Congo, Ronning fut désigné pour l'Enclave de Lado le 6 juillet. Parti immédiatement vers le haut, il apprit à son arrivée dans l'Enclave qu'il serait attaché à la station de Lado (7 novembre 1905). L'année suivante, il était nommé chef de poste à Kéro (1^{er} mars 1906). Il y conquit le grade de lieutenant le 31 août en même temps que le titre de chef de secteur de 2^e classe. Son terme étant près d'expirer, il descendait vers la côte occidentale à bord du *Ville de Bruges* quand une tornade surprit le steamer à hauteur d'Umangi.

dans le territoire de Lisala, le 15 avril 1908, Ronning périt dans le naufrage du vapeur.

[J. J.]

15 novembre 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 5138. — *Mouv. géogr.*, 1908, 309, 322. — *Trib. cong.*, 28 mai 1908, 1 ; 11 mai 1908, 2 : 13 août 1908, 2.

ROSAZZA (*Savino*), Chef de service à la Compagnie du Chemin de fer du Congo (Piedicavallo, Italie, 9.9.1866 — Rosazza, 18.2.1937). Fils d'Eusebio et de Rosazza, Emilia.

Mis en rapport avec la direction de la Compagnie des Chemins de fer économiques de Bruxelles, concessionnaire en Italie de compagnies de chemins de fer, il entra au service de cette société et travailla pendant dix ans à l'étude et à la construction de 40 km de rail dans son pays. Ensuite, envoyé en Sardaigne par la Société Mersaglia de Milan, qui y avait entrepris la création de chemins de fer secondaires, Rosazza se perfectionna dans sa partie, si bien que, désormais spécialiste de la question du rail, il lui fut suggéré à Turin par l'ingénieur Gruslin, consul de Belgique, d'entrer au service de la Compagnie du Chemin de fer du Congo qui lui confierait les fonctions de conducteur de travaux. Rosazza accepta. Embarqué à Anvers à bord de l'*Édouard Bohlen* le 6 septembre 1894, il arriva à Matadi en octobre. Il se signala bientôt comme un élément de choix dans la tâche difficile de conduire un personnel inexpérimenté, formé de travailleurs de races, de langues et de coutumes différentes, absolument ignorants du métier et pourvus de matériel élémentaire.

Rentré en Europe en octobre 1896, Rosazza repartit en mars 1897 et accomplit encore cinq termes au cours desquels il fut chef de station, chef de division, chef de service.

Lorsqu'en juillet 1910, il rentra définitivement dans son pays, après seize ans d'Afrique, il était fatigué et très anémié. Le repos lui était grandement nécessaire. Il mourut dans sa ville natale, chevalier de l'Ordre du Lion et porteur de la Médaille des Vétérans coloniaux.

[J. J.]

17 novembre 1954.
Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vét. col., octobre 1933, 19. — Archives Otraco.

ROSSEEL (*Jozef*), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Oost-Rozebeke, 19.7.1875 — Lukulu, 8.1.1906). Zoon van Julien en Coene, Sophia.

Op 1 oktober 1897, ontving P. Rosseel het witte missionarishabit in het noviciaat der Witte Paters, te Maison-Carrée. Na zijn theologische studies te Karthago, werd hij, op 9 juni 1901, aldaar priester gewijd. Op 28 augustus daaropvolgende scheepte hij te Napels in met Paters De Vulder G., Boel A. en Broeder Franciscus (Delhay), deze laatste een oudgediende reeds van de missies der Witte Paters op de boorden van het Tanganika-meer. Hun bestemming was Boudewijnstad. Over Chinde en het Nyassa-meer kwamen ze, op 19 november, aldaar aan. Waardevolle wetenswaardigheden tekende P. Rosseel tijdens de reis op. Onder meer hebben wij van zijn hand de beschrijving van de stad Mombasa en een schets van de Indiërs in Afrika, wiens muzelmanse gevoelens hij vergelijkt met die van de strenge muzelmanse Arabier.

Pater Rosseel werd benoemd te Mpala, een missie die 1.500 kristenen telde, waar de katechistenschol (60 leerlingen) gevestigd was, alsook het klein-seminarie, met een tiental latinisten. In 1904, werd P. Rosseel overgebracht naar de missie Lukulu — H. Hart, bij de fiere Baluba. Hij kwam daar aan op 31 mei. Op 5 juli van hetzelfde jaar, stierf P. Ter Maat. P. Rosseel volgde hem op als overste van de missie. P. Ter Maat had zich waarlijk dood gewroet om de missie op te bouwen. Zou nu eindelijk het eigenlijk missiewerk een aanvang nemen? Het wantrouwen der bevolking en hun bijgeloof stelden voorts nog onoverkomelijke hinderpalen voor het apostolaat, dat zich voorlopig moest beperken tot het dorp, dat zich allengskens rond de missie gevormd had, en tot de 70 à 80 vrijgekochte slaafjes.

Het jaar 1905 wordt gekenmerkt door een onverwachte ommekeer in de gesteltenissen der Baluba. Mede uit vrees voor de soldaten van de Staat die een strafexpeditie uitvoerden tegen sommige hoofden, plichtig bevonden aan doodslag en andere lieve daden meer, worden de missionarissen in tientallen van dorpen uitgenodigd om er de godsdienst te gaan onderwijzen: een bewijs, zo rekenen de Baluba, dat ze onschuldig zijn aan opstand en aan bloedvergieten. Daartoe door de bevolking zelf uitgenodigd, heeft P. Rosseel het geluk de tempeltes der geesten uit te rukken en op de brandstapel te gooien. Elke week mag hij onderricht in de godsdienst geven aan 1.300 personen.

In oktober 1905, meldt P. Rosseel in het dagboek de tegenwoordigheid in de streek der Baluba van de Wagoma: aldus noemde men de zwarte handelaars, die in groot getal de streek afliepen op zoek naar ivoor, rubber en vooral slaven. Hun naam duidt vermoedelijk hun afkomst aan van de streek rondom Kigoma, op de Oostelijke oever van het Tanganika-meer. Die

handel werd ook gedreven in de vallei van de Lukuga en in het Oostelijk deel van Manyema. De ronselaars verfienden hun waar aan voor bazen zoals Sefu, en zuiden van Mtoa, die dan zijn koopwaar vanuit de monding van de Lugumbarrivier naar de overkant van het meer stuurde. Het dagboek van de Lwizi-missie meldt ingeslijks dat de zogeheten Bamundu of Bahuni slaven opkochten in de omgeving van die missie en ze vervolgens over de grens smokkelden naar de Portugese gebieden. De onmetelijk lange landsgrenzen konden maar moeilijk overal bewaakt worden en de Congolese politiemacht zette er weinig ijver achter. Op 30 januari 1906, schrijft het dagboek van Lukulu: « De Wagoma-slavenhandelaars nemen meer en meer de omstreken in bezit. Reeds vele maanden duurt het, zonder dat lenige ernstige maatregel genomen wordt. ». Eindelijk toch wordt er komaf mee gemaakt. In oktober 1906, komt de heer Fontana, luitenant van het garnizoen te Kiambi, op de missie legeren en er de laatste inlichtingen inwinnen voor een expeditie tegen de Wagoma. De hem medegegeven onderrichtingen luiden: de luitenant zal op zoek gaan naar de Wagoma. Zijn onderneming moet ernstig opgenomen worden. De posthoofden van Moliro en Mtoa zullen medehelpen aan de uitroeiing van de handel en de streek gadeslaan die aan hun bewaking is toevertrouwd. De steamers *Emiel Wangermée* en *Alexander Delcommune* moeten nauwgezet de beide oevers van het meer bewaken. Luitenant Fontana begaf zich op stap met zijn 40 mannen; doch de vogel was gaan vliegen. Sinds 10 dagen hadden de Wagoma de streek verlaten. Te Rutuku, naar het Noorden toe, zal er nog kans zijn ze te vatten. Want 't is van die streek uit dat de Wagoma plegen het meer over te steken.

P. Rosseel zal het geluk niet hebben de uitroeiing van die verfoeilijke handel te beleven. De ijverige missionaris, die zoveel moed en toewijding aan de dag legde te midden allerlei tegenkantingen, stierf op 8 januari 1906, neergeveld door de bloedwaterkoorts. Zijn stoffelijk overschot rust in het graf naast dit van P. Ter Maat, stichter van de missie, en dit van Broeder Oktaaf (Benoit). 't Is op dezelfde dodenakker dat de lichamen van PP. Claeys, Butaye en Dubuisson, gestorven te Lwizi Sint-Lambertus, zullen overgebracht worden (6 oktober 1906). Van de negen Witte Paters, in 1899 en volgende jaren naar Urua, het land der Baluba, gezonden, waren er in 1906 maar drie meer in leven.

Publicaties: *Maandschrift der Witte Paters*, Antwerpen. — *Mombasa en Dar es Salam*, 1902 blz. 28. — *Van het Nyassa-naar het Tanganika-meer* blz. 70. — *De Indianen (Indiërs) in Afrika*, blz. 116. — *Aankomst te Boudewijnstad*, blz. 126. —

Goede Week en Paschen in Kongoland, 1903, blz. 65. — *Brief uit Mpala*, blz. 379.

15 oktober 1956.
P. M. Vanneste.

[W. R.]

Kroniek der Witte Paters.

ROSSI (*Louis-François-Antoine*), Procureur du Roi (Turin, 29.1.1872 — Niangara 6.3.1916).

Docteur en Droit de l'Université de Gênes et avocat à Turin, Rossi entra le 12 mars 1900 au service de l'E.I.C., en qualité de magistrat à titre provisoire. Des arrêtés du Gouverneur général lui confièrent successivement divers postes dans les juridictions alors établies. C'est ainsi qu'on le trouve officier du M. P. près le Tribunal de 1^{re} instance unique siégeant normalement à Boma (7 avril 1900), juge suppléant du Tribunal territorial de Léopoldville (9 mai 1900) et juge du même tribunal, le 2 juillet suivant; officier du M. P. près le Tribunal territorial et près le Conseil de guerre de Coquilhatville (14 septembre 1900), puis officier du M.P. près le Tribunal territorial de Matadi (8 avril 1902) et près le Conseil de guerre de Tumba (15 avril 1902). Il rentre en congé le 15 octobre suivant, déjà riche d'une connaissance approfondie de l'âme des primitifs et décidé à poursuivre sa carrière tutélaire, aussi près d'eux que possible.

Nommé par un décret du 4 mai 1903, magistrat au sens de l'article 6 du décret du 21 avril 1896, Rossi se rembarque le 11 juin suivant, à Anvers, et se voit confier le Parquet de Basoko. Il n'y restera guère. Les développements militaires et politique de l'occupation à bail de l'Enclave de Lado amènent en effet, dans le courant de 1904, le législateur congolais à remplacer le Conseil de Guerre de Redjaf-Lado, établi au début de 1898, par deux Tribunaux territoriaux, dont l'un siégera à Lado, l'autre, bientôt, à Niangara. Rossi se voit attacher, toujours en qualité d'officier du Ministère public, à ces deux nouvelles juridictions. Il ne quittera plus les Uele, sauf au temps de ses congés statutaires et y acquerra une popularité quasi patriarcale.

En congé du 8 août 1905 au 25 mars 1906, il se rembarque le 5 avril 1906, pour reprendre ses fonctions dans son cher Uele, maintenant divisé en deux zones, celle du Bomokandi et celle du Rubi, où il s'occupera successivement, non sans jouer son rôle auprès de la colonne de renfort de l'Uele. A l'établissement, par le décret décentralisateur d'organisation judiciaire de 1906, du Tribunal de 1^{re} Instance de Niangara, il y sera attaché comme Procureur d'État, par décret du 24 octobre. Deux congés l'en éloigneront temporairement au cours de l'hiver

1908-1909 et durant l'été de 1911. Reparti d'Anvers le 4 novembre 1911, toujours en service à la déclaration de guerre d'août 1914, par là même amené à prolonger son terme, il tombera, foudroyé, le 6 mars 1918, alors que pour rentrer du Parquet au logis, au cours d'un gros orage qui semble s'éloigner, il se sera couvert, en guise de parapluie, d'un bouclier zande que supporte une lance.

Rossi était l'un des meilleurs des nombreux magistrats italiens qui ont servi jadis l'État Indépendant.

18 mars 1955.
J.-M. Jadot.

Rec. mens. de l'É. I. C., 1900, p. 58; 1903, p. 93. — Lycops et Touchard, *Recueil usuel de la Législation de l'É. I. C.*, Brux., Weissenbruch, 1906, V, pp. 249 et 326. — Note du Ministère des Colonies à l'auteur, en date du 16 mars 1955.

ROSSI (de) (*Amédée-Filiberto-Giovanni*), Capitaine-commandant de la Force Publique (Anagni, Rome, 1.3.1870 — Bruxelles, 14.2.1941). Fils d'Alexandre et de Ballanti, Julie.

Le 21 novembre 1890, il s'engageait au 12^e régiment des bersaglieri. Sous-lieutenant de réserve depuis le 26 mai 1892, il prit part à la campagne gréco-turque de 1897-98 en qualité de lieutenant. Il offrait ensuite ses services à l'État Indépendant du Congo qui l'admit en qualité de premier sergent à la Force Publique. Il s'embarqua à Anvers le 16 novembre 1899 et fut désigné à Boma le 14 décembre pour faire un stage au camp d'Umangi; il y prit service le 3 janvier 1900 avec le grade d'adjudant. Après trois mois passés au camp d'Umangi, il fut commissionné pour les Bangala (28 mars 1900), et adjoint le 17 juin suivant au chef de poste de Moenge. Excellent instructeur, il fut adjoint, le 21 septembre, au commandant du camp d'Irebu où il arriva le 3 octobre. Six mois plus tard, il se voyait octroyer les galons de sous-lieutenant (26 mars 1901) et passait en cette qualité au district de l'Équateur. Il y resta en fonction jusqu'au 29 mai 1903, date à laquelle atteint d'un abcès au foie, il dut descendre vers Boma pour rentrer en congé. Peu après son débarquement en Belgique, il était nommé lieutenant.

Reparti d'Anvers le 31 mars 1904, il fut chargé de retourner dans le district de l'Équateur où on lui confia le 6 janvier 1905 le commandement de la compagnie de la Force Publique jusqu'en 1906. Il y accédait au rang de capitaine le 28 janvier 1907, peu avant la fin de son terme. Il s'embarqua le 19 mars à Boma et rentra en Europe. Reparti le 3 octobre, il apprit le 25 à Boma qu'il était affecté au district de l'Ubangi. Il arriva à Libenge le 24 novembre

1907 et fut désigné pour le poste de Yakoma. Au départ du commissaire de district Sauber, en 1909, de Rossi fut chargé de lui succéder; il reprit le district de l'Ubangi le 21 mars 1909, jusqu'au mois d'août. Il eut à traiter de questions de politique internationale avec les Français de Brazzaville. Il le fit avec tact et à l'entière satisfaction des autorités françaises qui lui témoignaient d'ailleurs la plus grande estime et la plus vive sympathie. Rentré en Europe le 26 janvier 1911, de Rossi en repartit le 25 novembre suivant.

Avec le grade de capitaine-commandant qui lui fut octroyé le 1^{er} janvier 1912, il fut chargé, au camp de Lisala, du 23 décembre 1914 au 16 décembre 1915, de la formation et de l'instruction des recrues pour le front de l'Est.

Après un congé passé en Europe de janvier à août 1916, il regagna le Congo, désigné pour la Province orientale. Il gagna Stanleyville et resta en service jusqu'en août 1920.

Un 5^e départ, en août 1920, le ramena à la Colonie où il acheva sa carrière le 8 mars 1926.

De Rossi qui s'était montré pendant de si longues années un fidèle serviteur de notre pays passa ses dernières années en Belgique et décéda à Bruxelles au début de la 2^e guerre mondiale. Il était chevalier de l'Ordre du Lion et porteur de l'Étoile de service en or.

18 août 1954.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Trib. cong., 11 nov. 1911. — Reg. matr. n° 3098.

ROUSSILHE (*Henri-Charles-Clément*), Ingénieur et hydrographe français (Versailles, 4.1.1879 — Carennac, Lot, France, 11.5.1945).

Entré en 1898 à l'École Polytechnique à Paris, il en sortit en 1900, classé dans le corps des ingénieurs hydrographes de la Marine. Ingénieur en chef depuis 1920, il se fit bientôt connaître dans le monde savant par ses travaux géodésiques, hydrographiques et cartographiques. Il fut chargé de diriger, en 1910-1911, la mission hydrographique que le gouvernement de l'Afrique équatoriale française organisait dans le but de procéder à l'étude hydrographique des voies navigables Congo-Ubangi-Sangha. La mission qui comptait sept officiers, 18 sous-officiers et marins et un dessinateur cartographe, quitta Bordeaux en septembre 1910. A Brazzaville l'État-major s'installe à bord du vapeur *Albert Dolisie* accompagné par une flottille de neuf embarcations pour le transport du matériel et pour les sondages de reconnaissances.

Cette mission fut féconde au point de vue scientifique: étude du régime hydraulique

du Congo et de ses affluents français, opérations astronomiques, géodésiques, topographiques dans l'Ubangi, la Sangha et la N'Goko, élaboration de 70 cartes à échelles diverses.

Les meilleurs rapports existaient entre la mission Roussilhe et le service hydrographique du Haut-Congo dirigé à ce moment par l'hydrographe en chef W. Willemoës d'Obry.

Les travaux se poursuivirent jusqu'au début de 1914. Roussilhe contribua par ses travaux de détermination des positions géographiques, de topographie et de sondages, par son étude du régime des crues et des courants de l'Ubangi, à établir un programme complet d'aménagement de cette importante voie fluviale de transport.

Roussilhe procéda à la reconnaissance du port atlantique terminus du chemin de fer projeté de Brazzaville à l'Océan, ensuite aux levés hydrographiques du port de Pointe Noire.

Survint la guerre de 1914 qui rappela Roussilhe en France au service de l'État-major général de la Marine (1^{er} août 1914). Affecté dès le 9 août au service géographique de l'Armée, puis au camp retranché de Paris (31 août), à l'État-major de la 2^e armée (20 octobre), au groupe de canaux de tir de la 1^{re} armée (9 février 1915), sous la direction des généraux Roques, Fayolle et Bourgeois, Roussilhe fit profiter son pays de sa grande érudition et des résultats de ses travaux en matière de géodésie, d'acoustique, de photographie aérienne, de réglage des télémètres en mer, d'outillage des ports (Auray destiné à l'armée américaine, 1917), de l'organisation d'ateliers pour la reproduction des cartes marines (1918, Clermont-Ferrand). La guerre finie il assuma le commandement de la flottille militaire du Rhin (1918).

Roussilhe fut nommé ingénieur hors cadres au Ministère des Régions libérées (1919 à 1922) et y occupa le poste de directeur des services de la reconstitution foncière et du cadastre. Il passa en 1923 au Ministère des Finances comme directeur du service d'études du cadastre.

Détaché en juin 1930 au Ministère de l'Air en qualité de chef du service de photographie et de cartographie aériennes, il fut nommé simultanément professeur d'astronomie appliquée et de géodésie à l'École spéciale des Travaux publics à Paris ainsi que répétiteur et examinateur d'astronomie et de géodésie au Conservatoire National des Arts et Métiers.

Roussilhe fut quatre fois lauréat de l'Académie des Sciences de Paris. Membre associé de la Section des sciences techniques de l'Institut Royal Colonial Belge, actuellement Académie Royale des Sciences coloniales, il participa par plusieurs de ses travaux à l'activité de sa section, (*Mém. in-8°*, Bull. I.R.C.B. 3^e section T. III, fasc. 3, p. 24).

Il était officier de la Légion d'honneur et Croix de guerre (1917).

Il s'était retiré dans sa propriété de Carennac dans le Lot, et c'est là qu'il succomba à une hémorragie cérébrale en 1945.

Pour publications, consulter la liste de ses travaux, éditeur L. Eyrolles, Bd StGermain, 61, 1944.

10 décembre 1955.
Marthe Coosemans.

[G. M.]

Journal du Congo, 7 juin 1913. — *Bull. I. R. C. B.*, 1932, p. 233; 1937, p. 263, 883. — *Table gén. I. R. C. B.*, 1940, p. 71. — *Bull. I. R. C. B.*, 1945, p. 492; 1946, p. 744, 747, 752; 1947, p. 101. — *Table gén.*, 1950, p. 110.

RUCQUOY (*Henry-Théodore-Eugène*), Ge-rechtelijk raadsheer (Gent, 15.2.1894 — Leopoldstad, 21.5.1927). Zoon van Celestin en van Lecocq, Jeanne.

Na zijn middelbare studies aan het St-Michiels-college te Brussel beëindigd te hebben, bezocht Rucquoy, van oktober 1910 tot augustus 1912, het St-Lodewijkinstituut, waar hij zijn kandidatuur in de filosofie verwierf. Daarna studeerde hij aan de Universiteit te Brussel. De onderbreking, door de oorlog 1914-1918 veroorzaakt, konden hem niet beletten in 1919 zijn studies voort te zetten, om in datzelfde jaar zijn diploma van doctor in de rechten te behalen.

Tijdens de 1^{ste} wereldoorlog nam Rucquoy dienst als vrijwilliger. Op 4 april 1918, wordt hij tot adjudant benoemd. Tijdens het tegenoffensief van zijn compagnie wordt hij, op 17 april 1918, te Merckem gekwetst. Het is eerst na het welslagen van dit offensief dat hij zich naar het hospitaal liet wegvoeren. Op 20 oktober 1918, wordt hij op de dagorde vermeld.

Vooraleer naar de kolonie te vertrekken was Rucquoy werkzaam bij notaris Lecocq, alsmede in verschillende kredietmaatschappijen. Zo was hij onder meer van 31 december 1919 tot 30 september 1923, secretaris van de *Credit National Foncier*, en van 1 oktober 1923 tot 1 oktober 1925, verbonden aan de *Société Générale d'Assurances et de Crédit Foncier*, waar hij het ambt van directeur bij de afdeling *Crédit Foncier* waarnam.

In 1926 was hij gemeenteraadslid van St-Lambrechts-Woluwe. Rucquoy wil dan zijn loopbaan voortzetten in de kolonie. Hij legt met goed gevolg zijn examen af aan de juridische afdeling van de koloniale school en wordt op 7 februari 1927, benoemd tot gerechtelijk raadsheer 2^{de} klasse in de provincie Beneden-Congo-Kasai.

Zijn koloniale loopbaan, die schitterend had kunnen worden werd echter zeer spoedig door

zijn vroegtijdige dood afgebroken. Sinds einde april 1927, kloeg hij over zijn gezondheidstoestand. Ondanks de raadgevingen van zijn oversten weigerde hij rust te nemen. Op 9 mei, moest hij echter het bed houden en op de 18^{de} van dezelfde maand werd hij naar het hospitaal voor Europeanen te Leopoldstad gevoerd, waar hij op 21 mei aan de gevolgen van een leverziekte bezweek.

In zijn lijkrede bracht de Gouverneur van de provincie Congo-Kasai hulde aan de activiteit van Henry Rucquoy, terwijl hij tevens herinnerde aan zijn schitterende gedraging tijdens de oorlog.

Rucquoy was drager van het Oorlogskruis, de Overwinningsmedaille en de Herinneringsmedaille 1914-18.

27. september 1955.
R. Bonnaerens.

[W. R.]

Reg. matr. n° 518. — *Trib. cong.*, 31 juillet 1927, blz. 2.

RUMBEKE (VAN) (*Louise, Caroline, Elise*, en religion Sœur Marie-Jeanne), Sœur missionnaire des Sœurs de la Charité à Gand (Courtrai, 15.6.1865 — Courtrai, 15.4.1945). Fille d'Émile et de Lowie Anne.

Missionnaire de cœur et d'âme, Sœur Marie-Jeanne, après avoir passé brillamment l'examen d'infirmière et l'examen colonial, partit de Southampton pour le Katanga, le 7 octobre 1911. Elle aida à la fondation de la maison d'Élisabethville mais fut obligée de quitter la colonie après un séjour de deux ans, par suite de maladie, le 3 novembre 1913.

Après s'être remise, elle s'embarqua à Anvers pour le Bas-Congo le 21 juin 1919 et fut attachée à Kinkanda à l'hôpital de la Compagnie du Chemin de fer.

Le 2 juin 1932 elle débarquait à Anvers, disant un adieu à tout jamais au Congo. Au pays elle se donna à Bruges, Louvain, Courtrai, où elle mourut le 15 avril 1945.

Gand, le 10 septembre 1955.
Zuster Marie-Godelieve Billiau.

[F. D.]

RUTTEN (*Martin-Jean-Marie-René*), Gouverneur général du Congo, procureur général du Katanga (Clermont s/Berwinne, 12.6.1876 — Bruxelles, 31.12.1944). Fils de René et de Joseph, Élisabeth.

L'année 1923 fut pour M. Rutten le couronnement d'une brillante carrière: il venait d'être appelé aux fonctions de gouverneur général du Congo. Cette nomination inaugurait une ère nouvelle. Jusqu'alors les fonctions de gouverneur général avaient été confiées presque exclu-

sivement à des militaires de haut rang issus de l'armée belge. Cette qualité leur conférait un grand prestige vis-à-vis d'une administration composée surtout de militaires. Au surplus, la plupart des problèmes qui se posaient en ces temps étaient des problèmes d'autorité. Pendant de longues années le Congo fut redevable à l'armée belge de chefs distingués.

Petit à petit cependant le nombre des fonctionnaires territoriaux augmenta beaucoup et le recrutement s'opéra de plus en plus dans l'élément civil. Les problèmes prirent aussi une ampleur et une variété qu'ils n'avaient pas connues jadis.

M. le ministre Franck estima qu'un coup de barre devenait nécessaire. La première expérience ne réalisa pas les espoirs conçus. Le nouveau gouverneur général, M. Lippens, fort de la situation exceptionnelle qu'il occupait en Belgique, entendait appliquer ses vues personnelles au Congo. Il ne tarda pas à entrer en conflit avec le Ministre des Colonies et bientôt résigna ses fonctions.

M. Franck songea alors à une autre formule : réserver encore la haute direction à un civil, mais s'adresser à un fonctionnaire qui avait longuement vécu au Congo et qui pouvait dès lors se prévaloir d'une connaissance approfondie des problèmes coloniaux. A la grande satisfaction de ceux qui l'avaient vu à l'œuvre M. Rutten fut désigné. Pendant cinq années, il fut à la hauteur de sa tâche aussi bien par son intelligence que par sa sagesse. Comme nous allons le voir, nul — il est vrai — n'était mieux préparé à pareille mission.

* * *

Par son ascendance paternelle M. Rutten appartenait à une vieille famille limbourgeoise, mais son père, aussitôt après son mariage avec une wallonne, décida de se fixer au pays de Liège et y acquit une telle autorité qu'il devint bourgmestre du joli village de Clermont sur Berwinne et jusqu'à sa mort représenta le canton au conseil provincial de Liège. Rien d'étonnant si son fils Martin allia les qualités des deux races.

De suite il se distingua par son aptitude aux études et conquist son diplôme de docteur en droit avec les plus hauts grades. On le vit ensuite défendre la veuve et l'orphelin au barreau de Verviers, à l'école d'un des bons avocats d'alors, M^e Borboux, mais il ne put se résigner longtemps à la vie paisible d'un jeune avocat de province. Il partit pour le Congo en juillet 1901 en qualité de magistrat. Presque immédiatement il fut dirigé sur le Katanga. La majeure partie de sa vie coloniale va désormais s'identifier avec cette région lointaine.

Le Katanga de cette époque n'avait rien de commun avec le Katanga d'aujourd'hui. Enfoncé au plus profond de l'Est congolais, situé à des milliers de kilomètres de la côte, à l'écart des grandes voies de communication, le Katanga intéressait bien peu de personnes. Son régime politique contribuait encore à l'isoler. Il ne dépendait pas en effet du gouverneur général de Boma, mais du représentant du Comité Spécial du Katanga, organisme mi-officiel mi-privé qui, de Bruxelles, administrait directement le territoire.

Le service de la justice était cependant resté indépendant du représentant local. Dès lors, par la force des choses, M. Rutten fut en quelque sorte abandonné à lui-même car il ne lui était pas toujours possible d'attendre pendant des mois l'avis de Boma. Heureusement, au bout de peu de temps, il révéla une maturité et une largeur d'esprit exemplaires. Il acquit une grande autorité qu'il devait non seulement à sa fonction et à sa conscience professionnelle, mais à sa large compréhension des nécessités et à son affabilité naturelle. Pour beaucoup d'Européens la maison du Parquet était la maison du bon conseil.

C'est aussi de cette période que date cette connaissance des affaires indigènes qui lui fut si précieuse plus tard et que ne possèdent pas toujours les fonctionnaires promus trop vite aux premiers rangs de la hiérarchie. Toute sa vie il s'intéressa profondément à la vie des indigènes. Pendant de longues années ses voyages et ses enquêtes l'avaient admirablement renseigné sur leur mentalité, sur leurs besoins et sur leurs aptitudes.

* * *

Sa réputation ne tarda pas à déborder les frontières du Katanga. Pendant un terme il fut retenu dans le Bas-Congo. La façon dont il assumait la direction intérimaire du parquet général de Boma et la suppléance de la Cour d'appel le mirent définitivement en vedette auprès de ses collègues et auprès du Gouvernement.

Mais son cœur était resté au Katanga. Aussi lorsque la Cour d'appel d'Élisabethville fut créée et qu'il en devint le premier Procureur général, c'est avec une joie intense qu'il reprit le chemin du pays de ses premières armes.

* * *

Un coup de baguette magique avait changé son Katanga. C'était fini de l'isolement et de la tranquillité d'autrefois. Avec l'arrivée du rail commençait l'exploitation industrielle du cuivre. Des cités sortaient de terre. En quelques

mois la population européenne décuplait et parmi les résidents apparaissaient de nombreux étrangers émigrés de l'Afrique du sud. A tout instant des problèmes insoupçonnés auparavant se posaient.

La haute intelligence du nouveau procureur général s'adapta immédiatement à la situation.

Il convenait évidemment de renforcer l'organisation judiciaire. Déjà un tribunal de première instance avait été créé à Élisabethville, mais à l'initiative du Procureur général chaque district fut pourvu d'un tribunal : dans le Tanganika-Moero, au Lomami et, plus tard, à la Lulua.

Ainsi, dans toute l'étendue du Katanga, il put faire respecter la loi congolaise par les étrangers dont beaucoup, au début, avaient tendance à se considérer en pays conquis. A cet égard il seconda de toutes ses forces les efforts de l'administration.

La naissance de la grande industrie posait le problème de la main-d'œuvre indigène. Le Haut-Katanga, pays de population clairsemée, était incapable de fournir la main-d'œuvre requise. La plupart des travailleurs venaient de loin. Finalement des abus suivirent dans le recrutement. Comment, d'autre part, les travailleurs étaient-ils traités sur les chantiers, dans leurs camps ? En toutes ces matières le Procureur général exerça fermement sa tutelle.

Devant la Cour d'appel, présidée par un autre magistrat éminent, le Baron Nisco, il fut un grand Procureur général, dont les avis inspirèrent des arrêts importants.

Il dirigea ses parquets avec une autorité basée sur la parfaite connaissance des situations locales. Ses instructions constituaient d'ailleurs des modèles de clarté et de précision. Il fut toujours un maître dans l'art de la correspondance dite administrative. Sa sagesse s'affirmait dans le conseil qu'il donnait volontiers à ses substituts : « Si vous êtes en conflit avec quelqu'un, évitez l'ironie dans vos correspondances. Eussiez-vous mille fois raison, vous êtes certains de blesser au vif votre adversaire et le conflit s'aggravera ».

Du Gouvernement il fut aussi souvent le bon conseiller. M. le ministre Renkin écrivait : « Quand M. Rutten a étudié la question, on peut dire qu'elle est entendue ». Nous pourrions citer le nom d'un Gouverneur qui, ayant consulté M. Rutten dans un cas difficile, vit sa carrière brisée parce qu'il avait eu la malencontreuse idée de passer outre au conseil de prudence que lui avait donné le Procureur général.

L'homme n'était pas moins attachant. Au fin fond de l'Afrique il avait trouvé le moyen d'alimenter sa vaste culture. Dans sa bibliothèque, les dernières productions littéraires voisinaient avec les classiques. Loin de se draper

dans sa haute dignité, il conservait sa gaieté et son allant des débuts.

Mais le temps est venu où son activité va se déployer sur un terrain plus vaste. Le 8 octobre 1918 il est désigné comme vice-gouverneur général assistant du Gouverneur général. Comme il fallait s'y attendre, il fut pour M. le gouverneur général Henry le plus loyal et le plus utile des collaborateurs. Des relations amicales et confiantes se nouèrent tout de suite entre les deux hauts fonctionnaires. Le remplacement de M. Henry par M. Lippens le ramènera cependant au Katanga. Pendant près de deux ans il y assume le vice-gouvernement de la province. Et enfin ce fut le couronnement : le 23 décembre 1923 il est nommé gouverneur général du Congo.

Comment M. Rutten va-t-il se comporter dans ces éminentes fonctions ?

Un bon magistrat n'est pas nécessairement un bon gouverneur. Les points de vue sont différents. En règle générale les magistrats statuent sur des cas particuliers. Des textes précis limitent leur intervention. Le métier administratif est plus constructif que le métier judiciaire.

Mais son office de procureur général avait préparé M. Rutten aussi bien à la pratique des affaires administratives que des affaires judiciaires et, pour sa souple intelligence, il n'existait pas de problème incompréhensible.

Il suffisait de laisser parler ses chefs de service pour se rendre compte de la satisfaction qu'ils éprouvaient de travailler avec un homme qui avait une si haute conception de l'intérêt général et qui était en même temps pour eux un guide sûr et expérimenté.

Déjà au temps où il administrait le Katanga, M. Rutten avait donné la preuve de son esprit politique. A cette époque les instructions de M. le gouverneur général Lippens sur les rapports de l'administration avec les missions religieuses provoquèrent des frictions dans certaines provinces. Au Katanga, se conformant sans aucun doute aux intentions de leur auteur, M. Rutten les appliqua avec tant de bon sens et de mesure qu'elles ne suscitèrent aucun incident.

En 1924 une agitation se fit sentir parmi le personnel administratif de la Colonie. M. Rutten assura fermement le respect de l'autorité supérieure, mais sut faire prévaloir ses vues conciliantes auprès du Gouvernement. Sa sagesse évita une crise grave.

Aujourd'hui encore le ministère des colonies aurait intérêt à relire les dépêches que le gouverneur général Rutten eut l'occasion de lui adresser sur des questions de principe : rapports des fonctionnaires avec l'administration, le droit syndical, les rapports avec les missions religieuses, la question si débattue de la main-

d'œuvre indigène, le kibanguisme, la politique coloniale étrangère et beaucoup d'autres. Ces dépêches constituaient de véritables exposés doctrinaux dont on peut encore faire son profit aujourd'hui.

Dans la mesure des moyens dont il disposait M. Rutten fut à la hauteur des circonstances exceptionnelles qui se présentèrent durant sa prise de charge : crise de la main-d'œuvre indigène, crise du chemin de fer Matadi-Léopoldville, crise du personnel administratif, visite de M. le ministre Carton de Tournai, visite du prince Léopold, séjour à Saint-Paul de Loanda à l'invitation du gouverneur général de la grande colonie de l'Angola, etc.

On peut peut-être lui reprocher un défaut : sa trop grande modestie. Il détestait la réclame. Il ne sacrifia jamais au panache que dans la mesure indispensable au prestige de ses fonctions. Son désintéressement faisait l'admiration de tous. Le résultat fut que le grand public ne s'est jamais bien rendu compte de sa valeur. Il est vrai qu'alors les affaires congolaises intéressaient la métropole beaucoup moins qu'aujourd'hui. Encore maintenant parmi les coloniaux les jeunes générations ne connaissent pas assez son nom.

Aussi n'hésitons-nous pas à retenir le croquis vivant que traça un bon observateur, Chalux, dans son ouvrage *Un an au Congo belge* (p. 20). Le croquis est intitulé : *Chez M. le Gouverneur général Rutten* :

« Mince, taille moyenne, la tête haute. De la race. Un visage fin, étroit. Front de penseur et de logicien.

« L'œil très subtil et perspicace derrière le lorgnon qui chevauche un nez long, aussi volontaire que le menton. Petite moustache drue et qui commence à grisonner. Peu ou pas de gestes, mais une voix souple, expressive et toute la gamme des demi-sourires, le sourire doucement ironique surtout, mais nullement agressif.

« Subtilité, énergie, méthode et calme olympien, presque gênant.

« Extrême simplicité. Accueil ouvert et très courtois. Des vues à la fois larges et méticuleuses. Le goût de l'unité et des précisions. Le sens de l'action. Pas de nerfs... ou c'est qu'ils se cachent.

« M. Rutten, Gouverneur général du Congo, inspire d'emblée l'estime et la confiance, et j'envie ses collaborateurs. On doit travailler très dur mais très agréablement avec cet homme imperturbable, toujours maître de lui et qui sait parfaitement et invariablement ce qu'il veut et où il va. M. Rutten ne gaspille jamais ses paroles, travaille avec acharnement

et méthode, s'intéresse à tout, lit tout...

« ... Il m'a été donné, à bien des reprises, de constater ce qu'il y avait de profondément humain et bienveillant dans le caractère de celui qui, de Boma, préside aux destinées de l'immense empire colonial belge, un empire noir où il faut que les noirs vivent et se multiplient et collaborent de plus en plus avec les blancs, si l'on veut que cet empire demeure et se développe ».

« J'ai eu le privilège de connaître bien des gouverneurs de colonies, des vice-rois, des résidents. Aucun ne m'a donné davantage l'impression de faire sans cesse intervenir le facteur « cœur » ou humain, à côté du facteur purement cérébral et administratif. La population noire, sa santé physique et morale, son avenir, sont la préoccupation constante de M^r Rutten.

« On me comprendra mieux encore si j'ajoute que ses trois auteurs préférés sont Molière, Rabelais et Montaigne. »

* * *

En décembre 1927, M. Rutten rentra définitivement en Europe. De grandes institutions furent heureuses de faire appel à son concours en Belgique : le Conseil colonial, l'Académie royale des Sciences coloniales, le Comité national du Kivu.

En 1934 ce fut le repos. S'il ne l'avait pas demandé, il l'avait bien mérité. Ajoutons tout de suite que sa tour d'ivoire ne fut jamais inaccessible. L'appartement du Rond-Point de la Rue de la Loi continua à s'ouvrir aux coloniaux, à tous ceux qui avaient besoin d'un conseil, d'un avis, d'un témoignage d'amitié.

Comme à tant d'autres la guerre lui fut pénible. Jamais cependant son courage et sa confiance ne fléchirent. Bien avant 1944, aux heures les plus sombres, il affirmait sa foi dans un renversement total de la situation. Quelle flamme jaillissait de son ardent optimisme ! M. Rutten fut toujours un ardent patriote.

Souhaitons à la Belgique et au Congo beaucoup de serviteurs comme le gouverneur général Rutten.

Distinctions honorifiques : Grand officier de l'Ordre royal du Lion ; commandeur de l'Ordre de l'Étoile africaine, Ordre de Léopold et Ordre de la Couronne, Étoile de Service en or à cinq raies ; Grand Croix de l'Ordre du Christ du Portugal ; commandeur de la Légion d'Honneur, de l'Étoile noire du Bénin, de l'Étoile polaire et de la Couronne d'Italie.

26 avril 1956.
F. Dellicour.

Daye, P., *L'empire col. belge*, Brux., 1923, 558-560, 569, 618, 619, 649. — Chalux, *Un an au Congo*, Brux., 1925 (voir table). — *Expansion belge*, janv. 1928. — *Belg. active*, 1931, p. 276. — *Zaire*, févr. 1947, p. 213. — *Essor du Congo*, 25.4.1953. — Arch. Min. Col., Reg. matr. n° 119. — Depester, H., *Les pionniers belges au Congo*, 1927, 139-140. — Carton de Wiart, H. (comte), *Mes vacances au Congo*, Bruges, 85. — *Trib. cong.*, 13.10.1925, p. 1.

RUYSSER (DE) (*Antoinette*), Religieuse (Schaerbeek, 7.1.1862 — Namur, 6.3.1930). Fille de Adrien et de Pourveur, Marie.

A l'âge de 20 ans, elle entra dans la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame de Namur et reçut à sa prise d'habit le nom de Sœur Philomène de Saint-Joseph. Après s'être dévouée pendant 14 ans à Anvers, où elle se fit remarquer par son esprit d'apostolat, elle partit avec le 3^{me} groupe de missionnaires pour le Congo, à destination de Ndembo, au mois de juin 1896. En 1900, les missionnaires quittèrent Ndembo pour s'établir à Kisantu.

Sœur Philomène y fit un bien immense par la

formation solide qu'elle donna aux enfants noirs qui travaillèrent sous sa direction à l'atelier de couture, où sont confectionnés les soutanes des Pères, les robes des Sœurs et des vêtements pour indigènes. Tous les jours, elle se rendait à Kokoka, village païen aux environs de Kisantu, pour y donner des leçons de catéchisme et visiter les malades dans les lazarets. Elle y fit preuve d'un dévouement inlassable : le nombre d'enfants qu'elle a baptisés est incalculable et son nom restera attaché à l'œuvre civilisatrice de l'enfance noire.

Pendant 24 ans, elle resta à son poste sans revoir la Belgique, aussi lorsqu'elle revint à Namur en 1920, sa santé était trop ébranlée pour lui permettre de retourner encore à sa chère mission. Elle dut se résigner à rester à Namur, où elle mourut le 6 mars 1930.

[A. E.]

4 septembre 1956.
Sœur François d'Assise.

Annuaire Miss. cath. Congo belge, 1935, 411. — Archives Sœurs de Notre-Dame, Namur.

S

SADELEER (DE) (*Judith en religion Sœur Marie-Pancrace*), Sœur de la Charité de Gand (Meire-lez-Alost, 21.11.1869 — Kikanda, 17.3.1899).

Issue d'une famille profondément chrétienne, Judith De Sadeleer entra au noviciat des Sœurs de la Charité de Gand, aussitôt qu'elle apprit que ces religieuses allaient envoyer des missionnaires au Congo pour assister les Pères de Scheut dans l'évangélisation du pays.

Son rêve ne fut cependant pas dès l'abord réalisé : de 1892 à 1897, elle remplit en effet en Belgique les délicates et laborieuses fonctions de maîtresse de classe à l'Institut royal des sourdes-muettes de Bruxelles. Si peut-être, cette désignation la découragea, du moins n'en laissa-t-elle rien paraître. Elle se donna même à sa tâche avec une si totale abnégation que son souvenir survécut bien longtemps dans la maison après son départ et même après sa mort.

C'est le 4 juillet 1897 que Sœur Marie-Pancrace s'embarqua pour le Congo. Le 30, elle débarquait à Moanda et fut aussitôt dirigée

sur l'hôpital de Kinkanda qui devait être son champ d'action.

Elle y mourut, victime du climat et des circonstances dans lesquelles œuvraient alors tous les pionniers. Le 17 mars 1899, sa brève vie missionnaire s'achevait aux portes de l'Éternité.

[W. R.]

3 janvier 1953.
Marie-Louise Corneliau.

Rinchon, D., *Missionn. belges Congo*, Brux., 1931, 23. — *A nos héros. col. morts pour la Civ.*, 243. — *Mouv. anti-escl.*, avril 1899. — *Caritas*, nov. 1908. — *Rev. col. belge*, 15.10.1948, p. 539.

SADIN (*Jacques-Fernand*), Religieux de la Compagnie de Jésus (Lodelinsart, 11.5.1879 — Leffe, 17.10.1933).

Entré dans la Compagnie de Jésus le 24 septembre 1897, il s'embarqua pour le Congo le 25 août 1904 et fut désigné par ses supérieurs pour la mission de Kisantu, où lui fut confiée la direction de la publication de *Nte-tembo*, journal indigène, ainsi que l'impression de catéchismes, de livres de prières, de lectures pour

les missionnaires. Le R. P. Sadin avait également à faire la classe aux externes. De 1907 à 1909, il prit la direction des catéchistes, tandis qu'il consacrait une partie de son temps à instruire les chœurs de la tribune de l'église. S'il n'était pas à la tâche à Kisantu même, il était en tournée pour visiter les postes secondaires voisins de Kisantu. Il fonda la mission de Djuma. Au cours de ses déplacements, l'esprit toujours en éveil, il recueillait des renseignements ethnographiques ou scientifiques, sur les populations, sur les plantes, sur la faune. On lui doit de nombreux articles parus dans les publications de la Société de Jésus et autres :

Un régal congolais : les fourmis comestibles, Mouv. Miss. cath., 1905, et Mouv. géogr., XXII, 1905. — *Un vignoble au Congo. Bénédiction d'une chapelle*, Miss. belges de la Cie de Jésus, 1905, p. 268. — *Geeraertsdorp Kimpako*, id., n° 10. — *Excursions à Lemfu, Kimpako, Ndembo*, id., 1907. — *La classe à Kisantu*, id., 1907. — *Le manuel de politesse des noirs*, id., 1907. — *Maladie du sommeil*, id., 1907. — *Un petit prodige*, Tse Mindele, id., 1908, p. 75. — *Essai d'étude sur la religion des Bakongo*, id., 1910. — *Luzingu lu Santu Ignasi (Vie de saint Ignace)*, id., 1908-10. — *Luzingu lu P. Klaver*, id., 1909-1910. — *Mambu Ma Debundu (Histoire ecclésiastique)*, id., 1909-10. — *Silhouettes noires*. — *La messe à Kisantu. Un devoir d'élève. Le vêtement. Cœurs de noirs*, Miss. belges de la Cie de Jésus, 1911, p. 134.

9 mars 1952.

[F. D.]

Marthe Coosemans.

Trib. cong., 30 août 1933, p. 2. — *Ann. Miss. cath.*, 1935, p. 413. — *Bibliographie pers. De Jonghe*. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. III.

SAIBENE (*Agostini-Giovanni-Alfredo*), Po-seur de télégraphes (Milan, 7.9.1875 — Boma, 28.1.1899). Fils de Luigi et de Maderna, Adelaïde.

Il s'était spécialisé comme électricien et avait été employé dans différentes maisons de commerce italiennes au placement de sonneries, du téléphone et du télégraphe. C'est donc comme ouvrier électricien qualifié qu'il s'engagea à l'E. I. C. qui le prit à son service pour la pose des télégraphes en Afrique. Il s'embarqua à Anvers, à bord du *Léopoldville* le 6 janvier 1899, gagnait Boma le 2 janvier et s'y vit désigné pour la direction des Travaux publics. A la suite d'une imprudence, il fut frappé d'insolation et mourut subitement.

15 décembre 1951.

[F. D.]

Marthe Coosemans.

SAINCTELETTE (*Charles-Xavier*), Avocat, homme politique (Bruxelles, 7.1.1825 — Bruxelles, 17.4.1898). Fils de Charles-François et de Priez, Marie-Catherine; époux de Corbusier, Caroline-Agnès-Joséphine-Ernestine.

Issu d'une très ancienne famille installée à Verdun depuis le milieu du 16^e siècle, Charles-Xavier, d'une intelligence supérieure, fit de fortes études au Collège de Mons, puis à l'Université de Louvain d'où il sortit docteur en droit *magna cum laude* en 1847.

Entré au Palais de Justice de Mons, il s'y fit tout de suite une réputation de premier ordre.

Il dirigea d'abord toute son activité vers la question des travaux importants à effectuer dans le pays de Mons, envoyant des adresses au Parlement et faisant insérer de nombreux et vigoureux articles dans les journaux. Sous le pseudonyme de « Un Houilleur », il publia le 15 juin 1852 une lettre sur l'organisation des chemins de fer de l'époque. Cela lui valut d'être élu au Conseil provincial du Hainaut, puis nommé en 1854, secrétaire de la Chambre de Commerce et des Fabriques de Mons. Il y eut l'occasion d'écrire des pages remarquables sur l'importance de la colonisation pour la Belgique.

Élu député libéral de Mons en décembre 1869, il déploya au Parlement une activité inlassable de 1869 à 1894. Il fut à diverses reprises rapporteur du budget. Mais c'est surtout dans le domaine des Travaux Publics qu'il œuvra d'une manière féconde. Son argumentation, sa sûreté d'information, sa méthode claire et son habileté autant que son extraordinaire capacité de travail le firent remarquer en haut lieu. Le Roi l'avait fait entrer dans le petit et vaillant état-major qu'il avait formé pour soutenir et propager ses projets d'expansion coloniale.

D'autre part, les esprits étant de plus en plus convaincus de la nécessité pour la Belgique de diriger son commerce et son activité vers les pays d'outre-mer, de nombreuses sociétés se formaient à cet effet. Comme les connaissances géographiques étaient très élémentaires, on sentit la nécessité de combler cette lacune dans les études et l'avocat Saintelette chercha en 1869 à fonder une Société de Géographie. Elle n'eut qu'une durée éphémère en raison de l'apathie du public et la guerre de 1870 lui porta un coup fatal. Ce n'est qu'en 1876 que put être créée à Bruxelles la Société belge de Géographie qui devait aider à l'exploration du Congo. Saintelette en fut un des membres les plus compétents. Lorsque Léopold II réunit à son Palais de Bruxelles, le 12 septembre 1876 sa Conférence géographique, Saintelette y siégea. Il représentera, de même, la Belgique, à la Conférence géographique de Paris du 6 au 12 août 1889.

En 1878, Saintelette avait été appelé à prendre le portefeuille des travaux publics qui avaient été la préoccupation de toute sa vie. Il y travailla avec acharnement dans tous les

domaines : travail, droit, économie politique, sociologie, séduisant ses adversaires ou ses partenaires par sa netteté d'esprit, sa sagacité et sa haute compétence ainsi que sa grande cordialité.

Distinctions honorifiques : Grand officier de l'Ordre de Léopold ; Grand'croix de l'Ordre du Lion néerlandais ; Grand'croix de l'Ordre de Charles III d'Espagne ; Grand'croix de l'Ordre du Nichan Iftikhar ; commandeur de l'Ordre d'Isabelle la Catholique.

[F. D.]

3 octobre 1954.
Rose Dewaehens.

Biogr. nat., XXI, p. 75. — *B. O.*, 1889, p. 164. — Boulger, C., *The Congo State*, London, 1888. — Kermans, H. et Monheim, Chr., *La conquête d'un empire*, Brux., 1932, p. 89. — Masoin, Fr., *Hist. de l'É. I. C.*, 2 vol., Namur, 1913, I, 19. — *Mouv. géogr.*, 1889, 52a.

SAINT PAUL de SINGAY (*Louis-Alexandre-Calley*), Administrateur-directeur de la « Vieille Montagne » (Paris, 3.7.1815 — Angleur, 28.7.1890). Fils de Paul et de Normandie, Alexandrine ; époux de de Beaucaire, Louise-Marie.

Ingénieur sorti de l'Université de Liège, intelligent et volontaire, d'une grande pénétration scientifique et d'un esprit d'entreprise des plus constructif, il se vit confier dès 1846 la direction de la société de la Vieille Montagne à Bruxelles en 1837 pour le traitement des minerais de zinc et dont les débuts avaient été plutôt malaisés. Saint Paul de Singay reprit l'entreprise en mains fermes et, secondé par un personnel d'élite qu'il avait recruté lui-même, en fit bientôt l'une des sociétés les plus importantes de l'Europe dans le domaine où elle s'était insérée. Par une étude approfondie du traitement des blendes, la recherche des utilisations les plus variées du zinc et de leurs débouchés, la création de filiales en France, en Suède en Algérie et en Sardaigne, Saint-Paul de Singay rendit les plus grands services à la société dont il assumait la direction. Il s'était attaché à la fois son personnel par l'esprit profondément social qui l'animait, et ses commettants par la constance de ses réussites.

Il fut ainsi, pendant treize ans, membre du Conseil général de la Société Cockerill à Seraing et administrateur à dater du 26 octobre 1887.

Il fit partie — et ceci intéresse particulièrement nos lecteurs — de la Commission organisatrice de la manifestation nationale organisée en 1893 à l'honneur des pionniers officiels ou privés du Katanga.

Saint-Paul de Singay mourut commandeur de l'Ordre de Léopold et des Ordres de l'Étoile polaire (Suède) et des Saints Maurice et Lazare (Espagne) et chevalier de la Légion d'Honneur.

[J. J.]

15 octobre 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., Brux., 1893, 36. — *Biogr. nat.*, XXI, 120. — Cornet, R.-J., *Katanga*, Brux., L. Cuyppers, 1946, 297.

SAK (*Joseph*) (*Mgr*), Vicaire apostolique (Exel, 16.1.1875 — Élisabethville, 13.1.1945). Fils de Jacques et de van Mallet, Christine.

J. Sak trouva dans son milieu familial les meilleurs exemples et les meilleures traditions. Son père avait un sens profond de l'organisation et du dévouement. Simple instituteur, il fonda le collège de Peer dans le Limbourg. L'enseignement libre lui fut redevable d'autres initiatives et notamment d'une caisse de retraite pour les instituteurs. Il termina sa carrière comme inspecteur de l'enseignement en 1921.

Son ascendance maternelle familiarisa J. Sak avec l'idéal missionnaire. Parmi les Mallet figurait, en effet, un Père de Scheut qui partit pour la Chine où, en 1900, il tomba victime des « Boxers ».

Aux bonnes gens de son terroir, il emprunta sa robustesse et, en grande partie aussi, la jovialité qui caractérisa toute sa vie.

Il est intéressant de noter que J. Sak fit ses humanités au Collège de St-Roch situé en pleine terre wallonne et que si, voué à la prêtrise, il passa ses deux années de philosophie au Petit Séminaire de Saint-Trond, il entra immédiatement après, en 1895, dans l'Ordre des Salésiens installé à Liège depuis 1891. Il y prononça ses vœux le 8 novembre 1896 puis, trois ans après, le 23 septembre 1899, il reçut l'ordination sacerdotale à Liège.

De par la volonté de son fondateur, l'Ordre des Salésiens se consacre avant tout à l'éducation des enfants et particulièrement des enfants d'humble origine. Dans ce milieu, l'âme d'apôtre du R. P. Sak se révéla entièrement. Il ne tarda pas à devenir préfet de l'Institut Saint-Jean Berchmans à Liège.

Plus tard, il fut appelé à diriger un Cercle ouvrier à Verviers. Ici encore il apporta tout son dévouement.

* * *

Mais voici l'année 1910 et c'est le grand tournant dans l'existence du R. P. Sak. Il prend la tête de la première expédition salésienne destinée au Katanga, dans le Congo belge.

Quelle était, au point de vue missionnaire, la situation dans ce Katanga où le R. P. Sak va passer trente cinq ans de sa vie ?

Jusqu'alors le Katanga, éloigné de la côte, situé en dehors des grandes voies de communication, était resté dans l'ombre à tous les points de vue. Seuls les Missionnaires du Saint-Esprit attachés à la Province Orientale et les Pères

Blancs installés sur les rives du lac Tanganika apparaissaient dans l'extrême Nord du Katanga. Le Sud, très peu peuplé d'ailleurs, ne comptait que l'une ou l'autre mission protestante étrangère dont l'établissement avait été facilité par le voisinage de l'Afrique du Sud.

L'année 1910 met fin à l'isolement du Katanga. L'arrivée du chemin de fer du Cap rend possible l'exploitation des riches gisements miniers du Sud. Il faut s'attendre dès lors à voir naître des agglomérations composées à la fois d'Européens — parmi lesquels une majorité de Belges — et d'indigènes.

Et ainsi se pose au Gouvernement de la Colonie le problème des besoins spirituels de la région et de l'éducation. Il agit en conséquence. Il se met d'accord avec deux ordres religieux qui ne possèdent pas encore de missions au Congo. Les Bénédictins assureront les secours religieux et l'évangélisation des indigènes. Quant aux Salésiens leur rôle sera, au début, plus restreint.

La proximité de l'Afrique du Sud soulevait en effet une question délicate. Dans les centres industriels convenait-il de réserver, comme dans l'Afrique du Sud, les métiers qualifiés aux Européens ou bien fallait-il faire confiance aux autochtones et les amener progressivement vers les tâches artisanales ?

D'accord avec la grande industrie naissante, le Gouvernement adopta la seconde solution. Son exécution impliquait l'envoi au Katanga d'éducateurs patentés. Dans ce but, les dirigeants s'adressèrent à l'Ordre des Salésiens qui depuis longtemps travaillait à la formation professionnelle des futurs ouvriers...

L'équipe salésienne arriva à Elisabethville fin 1910 sous la direction du R. P. Sak qui était accompagné de deux autres Pères de Dom Bosco et de trois frères-coadjuteurs. Même les fonctionnaires de rang élevé s'abritaient alors, le long des avenues nouvellement tracées, dans de simples paillotes. Les Salésiens firent comme eux car tout était à faire, mais ils se mirent immédiatement à l'œuvre. Le sens pratique et l'autorité du R. P. Sak réalisèrent des miracles. Rapidement, l'emplacement réservé à la future école et qui encore aujourd'hui est occupé par les Salésiens fut aménagé et bientôt les constructions sortirent de terre. La première école professionnelle ouvrit ses portes aux indigènes.

Le rôle des Salésiens ne tarda pas à s'élargir. Petit à petit, la population européenne s'était beaucoup augmentée à Elisabethville ; le climat du Katanga permettait le rassemblement des familles. Il importait en conséquence d'organiser pour les enfants européens un enseignement primaire qui devait se compléter plus tard par un enseignement secondaire. Le Gouvernement fit un nouvel appel aux Salésiens qui s'étaient déjà spécialisés au Katanga en matière d'éduca-

tion et qui, d'une manière générale, jouissaient des sympathies de la population d'Elisabethville. Les Salésiens hésitèrent quelque peu car leur domaine était avant tout l'enseignement professionnel, mais, devant l'insistance des autorités, ils répondirent à l'invitation.

Une école pour Européens vint donc se joindre à l'école pour indigènes. Le premier terrain occupé se révéla bientôt cependant trop étroit. D'autres mesures s'imposaient. L'école pour enfants européens demeura à Elisabethville tandis que, en 1921, l'école professionnelle émigra sur les bords de la rivière Kafubu, à quelques kilomètres de la capitale katangaise, où s'éleva un complexe qui, au bout de peu d'années, compta six ateliers, deux cents élèves, une grande église et une ferme-modèle.

Ce vaste travail d'organisation accompli depuis 1910 fut réalisé tout entier sous la direction du R. P. Sak, dont la forte personnalité s'affirma dès son arrivée en Afrique. A son intelligence et à son esprit d'entreprises se joignaient heureusement une largeur d'idées et une bonne humeur qui lui avaient conquis toutes les fractions de la population.

Son champ d'action ne se limita pas d'ailleurs à la région d'Elisabethville. Vivant dans un pays de missions, le R. P. Sak se résignait difficilement à son rôle d'éducateur dans une cité européenne. La brousse du Katanga le tentait et il prenait volontiers son bâton de pèlerin pour entrer en contact avec les populations indigènes de l'intérieur. C'est d'un voyage de ce genre que naquit en 1915 à Kiniama la première mission des RR. PP. Salésiens. Depuis lors, d'autres missions furent fondées et en 1925 Rome taillait dans la botte de Sakanika une nouvelle préfecture apostolique dont le R. P. Sak devint le titulaire. Vu le développement pris par les missions salésiennes, cette préfecture fut transformée plus tard en Vicariat apostolique et Mgr Sak reçut le 7 avril 1940 la consécration épiscopale.

La guerre ne l'empêcha pas de poursuivre son œuvre. En 1943, il créait encore une nouvelle mission à Mokambo. Il fonda aussi la congrégation des Frères de Saint-Jean Bosco destinée à accueillir les indigènes.

La guerre terminée il s'apprêtait à rentrer en Europe pour revoir sa famille et prendre un repos bien mérité. Il était déjà en possession de son passeport quand la maladie abattit soudain cet homme indomptable ; il décéda le 13 mars 1946.

Il a laissé le souvenir d'un grand pionnier, à la fois grand Belge et grand missionnaire.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de Léopold ; officier de l'Ordre royal du Lion ; officier de l'Ordre de la Couronne ; porteur de l'Étoile de service en argent avec 3 raies.

31 janvier 1947.
F. Dellicour.

Rev. col. belge, Brux., n° 12, 1 avril 1946, p. 16 — *Trib. cong.*, Brux., n° 23, 15 février 1940 p. 2. — *Essor du Congo*, Elisabethville, 15, 16 et 18 mars 1946. — Janssens, E. et Cateaux, A. *Les Belges au Congo*, Anvers, impr. J. Van Hille-De Backer, T. III, 1912, p. 1391. — *Congo*, Brux. novembre 1939, p. 454. — *Ann. Miss. cath. au Congo belge*, Brux., Éditions Universitaires, 1935, p. 321. — *La Croisière bleue et les Missions d'Afrique*, Brux., Éditions Universitaires, pp. 14 et 54. — Carton de Wiart, E., *Mes vacances au Congo*, Bruges, De Brouwer et C^{ie}, p. 95.

SALCHER (*Antoine-Joseph*), Mécanicien (Molenbeek-St-Jean, 17.9.1855 — Anderlecht, 13.1.1908). Fils de Renier et de Schumacher, Barbe.

Il commença à l'Institut St-Louis à Bruxelles des études professionnelles qu'il poursuivit au collège de Leuze. Le 1^{er} octobre 1871, il fut attaché à l'usine à gaz d'Enghien. Le 1^{er} novembre de l'année suivante il entra comme ouvrier-ajusteur à l'établissement Cail Hallot et C^{ie} à Bruxelles. Peu après, le 1^{er} mai 1874, il s'installait à son compte à Molenbeek-St-Jean, sa commune natale. Désireux d'offrir ses services à l'État Indépendant du Congo, peu après la Conférence de Berlin, il céda son établissement industriel le 15 novembre 1885 et allait faire en manière d'apprentissage un stage de machiniste à bord des steamers du chantier d'Ostende. Ce stage lui valut, de la part de l'ingénieur en chef de la marine belge, un certificat élogieux grâce auquel il fut admis le 15 juillet 1888 comme mécanicien à l'É. I. C. Il s'embarqua à Anvers le 16 juillet, arriva à Boma le 21 août et fut attaché à la marine du Bas-Congo. Cependant, il ne fit pas un long séjour en Afrique. Le 24 novembre il rentrait en Belgique et se réinstallait à Molenbeek-St-Jean puis à Anderlecht.

[F. D.] 15 décembre 1951.
Marthe Coosemans.

Min. Col., Reg. matr. n° 465.

SALLIN (*Louis*), Commerçant (Torny-le-grand, Suisse, 10.10.1877 — Kinshasa-Léopoldville, 22.2.1929).

D'origine suisse et doué d'un esprit très entreprenant. Sallin s'intégra dès 1910, date de son départ pour le Congo, dans l'équipe de factoriens et de commerçants du Bas-Fleuve. Travailleur infatigable, il acquit bientôt la réputation d'un agent commercial de premier ordre.

En 1924, il devint directeur de la firme Van Camp de Léopoldville, puis gérant des magasins du Bon Marché.

En 1925, après quinze ans d'expérience commerciale fructueuse, il s'installa à Kinshasa, reprit la représentation des Établissements Barman et celle de plusieurs firmes du Haut-fleuve. Il comptait ajouter à son entreprise un bureau de renseignements commerciaux et projetait, comme représentant de maisons d'Europe, devenir un agent transitaire pour les firmes qui n'avaient pas de représentants à Kinshasa.

Un aussi long séjour sous l'Équateur, sans le moindre congé pour venir se retremper dans son pays, finit par miner sa robuste constitution et son moral énergique. Quelques difficultés dans son entreprise le conduisirent à une neurasthénie profonde. Un jour, de crise, il disparut; après bien des recherches, on découvrit qu'il s'était noyé dans le fleuve devant Kinshasa, et on retrouva de lui une lettre émouvante d'adieu aux siens.

[A. E.] 30 avril 1954.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 15 avril 1929, 1; 31 mai 1929, 3.

SAMUEL (*Gerald-Izédro-Marie*), Agent d'administration de 3^e classe (Palma, colonie de Lagos, 5.12.1858 — Wilryck, 5.6.1913). Mulâtre, fils de José Izédro et d'Aleixo, Justina.

Pourvu d'une instruction moyenne du premier degré, il occupa une place d'instituteur à l'école primaire catholique à Lagos, du 1^{er} octobre 1880 au 10 juillet 1884. Il parlait et écrivait l'anglais, le portugais, le yomba, le français; la connaissance des langues l'incita à postuler une place de clerc à la compagnie française du commerce en région équatoriale du Niger; il l'obtint et l'occupa du 10 juillet 1884 au 10 avril 1885. Quand l'É. I. C. fut reconnu par les puissances en 1885, Samuel ambitionna de se faire admettre comme agent d'administration dans le nouvel État. Il y fut reçu le 1^{er} février 1886 en qualité de clerc et désigné pour Boma. Le 29 avril 1890, il passait au rang de commis de 2^e classe. Après un congé en Belgique, il s'embarqua à Anvers sur le *Léopoldville* pour retourner au Congo. Le 22 octobre 1900, il était promu agent d'administration de 3^e classe. Le 11 novembre 1910, il était attaché au secrétariat général à Boma où il rendait de grands services. En 1912, il demanda à prolonger son engagement de six mois et ne s'embarqua à Boma que le 16 mai 1913 pour venir en congé en Belgique. Il avait l'intention de demander sa mise à la retraite quand deux jours après son débarquement à Anvers, il mourut à Wilryck.

Marié, il avait à diverses reprises visité Bruxelles avec sa femme. Il avait été pour nos

fonctionnaires congolais un auxiliaire de couleur des plus appréciés.

Il avait obtenu l'Étoile de Service à 4 raies la Médaille de l'Ordre royal du Lion, les Palmes d'or de l'Ordre de la Couronne.

20 décembre 1951.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 7 juin 1913, p. 2 ; 14 juin 1913, p. 2 ; 31 août 1905, p. 2. — *Le Congo, moniteur colonial*, 1905, p. 473.

SAPIN (*Albert-Louis*) Pharmacien (Charleroi, 26.11.1869 — ...août 1914). Fils de Louis-Constant et de Bernage, Hortense-Élise-Adeline ; époux de Van Moer, Léonie.

Sorti de l'Université de Gand avec le diplôme de pharmacien, il y fut admis comme préparateur de chimie et de pharmacie pendant les années 1891 à 1894. Entré à cette dernière date en qualité de chef de laboratoire à la pharmacie Delacre à Bruxelles, il quitta ce poste en 1897 pour s'établir à son compte dans la capitale. En 1902, il offrait ses services à l'État Indépendant du Congo. Admis en qualité de pharmacien, il s'embarqua à Anvers au début d'octobre, arriva au Congo le 22 et, dès le 24, fut attaché au service médical de Boma. Durant son séjour dans le Bas-Congo, il réunit une importante collection de documents botaniques et une ample moisson de données culturelles et économiques qui furent utilisées par M. E. De Wilde-man, dans un ouvrage publié à l'occasion de l'Exposition de 1910, et intitulé : *Mission permanente d'études scientifiques*, Brux., A. Lerique, 1910, qui donne un aperçu des recherches de Sapin et de quelques-uns de ses collègues.

Le 1^{er} janvier 1905, les services rendus par Sapin lui valurent une promotion importante et le 6 juin suivant, le Gouvernement l'envoyait en mission scientifique à Tumba, Thysville, Léopoldville, Dolo et Kinshasa. Le 29 août, son contrat expirait et il rentrait en Belgique le 20 septembre, porteur de l'Étoile de Service. Revenu au Congo, il fit partie d'une mission d'exploration économique dans l'Ubangi d'où il rapporta quelques documents botaniques et de nombreuses photos. Il s'engagea peu après à la Compagnie du Kasai, mais venait de rentrer en Belgique après quelques mois, cette fois pour préparer un voyage en Amérique, quand éclata la guerre de 1914. Tout au début des hostilités, il fut victime d'un accident ; renversé par un cycliste et grièvement blessé, il mourut au cours même du mois d'août.

12 janvier 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 4204.

SAUAL (*Édouard-Jules-Elie-Clément*), Sous-intendant de 1^{re} classe (Namur 11.11.1867 — Saint-Gilles, Bruxelles, 12.7.1918). Fils de Jules-Joseph-Hubert et de Decorte, Clémence.

Fit ses études à l'école des enfants de troupe puis à l'école régimentaire au 5^e de ligne d'où il sort sergent fourrier en 1884.

Après avoir été employé comme comptable dans une maison d'Anvers, il s'engage à l'État Indépendant du Congo pour un terme de 3 ans.

Nommé commis de 2^e classe, il s'embarque le 22 novembre 1888 pour Boma et se voit attaché à la Direction des Transports de la Marine et des T.P.

Mis à la disposition du chef de Boma-Rive, il est désigné pour Matadi. Le 28 juin 1891 il passe commis de 1^{re} classe et rentre en Europe par Zanzibar.

Nommé sous-intendant de 3^e classe le 27 novembre 1891, il repart le 5 juin 1892 et est désigné pour Léopoldville et chargé de la direction des transports et de la comptabilité.

Il fera un troisième terme, comme sous-intendant de 1^{re} classe. Désigné pour le Stanley Pool, il passe ensuite à nouveau à la Direction des Transports le 5 janvier 1896 puis au commandement de la station de Kongolo.

Il rentre le 23 octobre 1898.

Il fera encore deux séjours au Congo du 30 avril 1903 au 5 juin 1905 comme sous-directeur de l'Urselia et du 11 janvier 1906 au 23 juin 1907 comme inspecteur de l'Urselia.

Saual était titulaire de la Médaille d'Or de l'Ordre du Lion et portait l'Étoile de Service à 3 raies.

13 décembre 1954.
Rose Dewaelhens.

[F. D.]

Reg. matr. n° 482.

SAUT (*Jules-Jean-Nicolas*), Officier de la Force Publique (Heure-le-Romain, Liège, 14.12.1862 — Ixelles, 13.9.1931). Fils de Jean-Louis-Célestin et de Demollein, Catherine-Joséphine.

Engagé le 8 juin 1881 à l'École des volontaires d'infanterie, il obtenait le brevet de sous-lieutenant et était désigné pour le 3^e régiment de ligne, le 27 mars 1886. Avec les galons de capitaine-commandant obtenus au 8^e de ligne, il quitta l'armée en 1905 pour s'engager dans la Force Publique de l'État Indépendant du Congo. Il s'embarqua le 9 novembre et fut appelé le 2 décembre, à son arrivée à Boma, à remplir les fonctions d'adjoint supérieur au district du Lualaba-Kasai. Il se rendit à Lusambo.

Il collabora à l'organisation de l'expédition

dirigée contre le chef Kalamba. Le 6 octobre 1906, il était nommé adjoint supérieur de 1^{re} classe et accomplissait un voyage de reconnaissance chez les Basongo-Meno. Il eut aussi à s'occuper de l'organisation et de la direction de l'expédition entreprise dans le secteur du Haut-Kasai contre des révoltés batetela et leurs alliés. Le 3 mai 1909, il atteignait la fin de son terme et rentrait en congé.

Il repartait le 18 novembre suivant, à destination du Kasai. Le 14 juillet 1911, on le désignait pour administrer provisoirement le district du Kasai. Le 1^{er} juillet 1912, il quittait définitivement le service de la Colonie et prenait sa retraite à l'armée avec le grade de major.

A sa mort, survenue à Ixelles le 13 septembre 1931, il était chevalier de l'Ordre de Léopold, titulaire de l'Étoile de Service et de la Croix militaire de 2^e classe.

21 décembre 1951.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

SCALONI (*Don François*), Missionnaire salésien (Italie, ... 1861 — Élisabethville, 5.4.1926)

D'origine italienne, il reçut l'habit salésien des mains de Don Bosco lui-même. Il poursuivit ses études théologiques à Paris, puis résida en Belgique, à Liège, où il fonda l'orphelinat de la rue des Wallons. Élu provincial de sa Congrégation en 1902, il fut le créateur de plusieurs maisons salésiennes en Belgique.

Quand les Salésiens établirent des postes missionnaires au Katanga, le R. P. Scaloni, nommé en 1914 visiteur extraordinaire des missions, se rendit sur place et fonda en collaboration avec M^{gr} Sak, un nouveau poste salésien à 150 km d'Élisabethville, ainsi que l'école professionnelle de cette dernière ville. Il rentra à Liège en juillet (1914), accompagné de M^{gr} Sak et de ses deux coadjuteurs. Après trente ans de travail fécond dans notre pays, le R. P. Scaloni devint provincial des Salésiens d'Angleterre. Il retourna dans la suite au Katanga et c'est là qu'il mourut à soixante ans.

11 mars 1952.
Marthe Coosemans.

[F. D.]

Trib. cong., 2 juillet 1914, p. 3 ; 15 avril 1926, p. 2.

SCHACK (*Hans-Mortensen*), Sous-lieutenant et sous-commissaire de district (Nørresundby, Danemark, 4.6.1861 — Rønne, 22.5.1942). Fils d'Adolphe et de Martensen, Marie.

Ses études professionnelles achevées, Schack entra à l'École militaire de Copenhague le 3

mars 1883 et y reçut le brevet de sous-lieutenant, désigné pour le 1^{er} régiment d'infanterie, le 30 décembre 1884. Le 1^{er} octobre 1888, l'État Indépendant du Congo l'engageait en qualité de sous-commissaire de district ; embarqué à Anvers le 27 octobre, il arriva à Boma le 27 novembre et fut commissionné pour Lukungu, qu'il atteignit le 23 décembre. Plein d'entrain, il crut avoir trouvé sa voie ; malheureusement, ce Nordique ne put supporter le genre de vie qu'on menait sous les tropiques. Malade, il dut, dès le 6 mars 1889, descendre à Boma pour se faire soigner : son rapatriement y fut jugé indispensable. Il s'embarqua donc à Banana en avril, à bord du *Kinsembo*. Revenu dans son pays, il reprit rang dans l'armée danoise. Les distinctions honorifiques qu'il obtint témoignent de l'excellence des services qu'il rendit tant à la cause congolaise qu'à son pays d'origine : Chevalier de l'Ordre de Dannebrog (Christian X) ; Médaille commémorative de l'École militaire ; Médaille commémorative du Congo ; Médaille du 50^e anniversaire de son départ pour l'Afrique.

5 mai 1953.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Expans. belge, 1932, p. 509. — Reg. matr. n° 472.

SCHARFF (*Jean*), Major (Mons, 30.10.1882 — Watermael, 11.3.1940). Fils de Jean-François-Otto et de Bertin, Palmyre-Emma-Gertrude-Louise ; époux de Valcke, Julia.

Engagé le 9 décembre 1900 au régiment du génie et promu sergent le 7 décembre 1902, il entra à l'École militaire, à la section des armes simples, 53^e promotion, y obtint le brevet de sous-lieutenant le 29 avril 1905 et fut affecté au 3^e régiment de ligne. Il y fit carrière jusqu'à son départ en 1910 pour le Congo, au service duquel il fut engagé en qualité de lieutenant de la Force Publique. Embarqué à Anvers à bord du *Léopoldville*, le 18 juin 1910, il fut commissionné à Boma le 10 juillet pour le district de l'Ubangi. On lui confia le commandement d'Yakoma, le 9 août. Mais la maladie le força à redescendre à Boma et à s'y embarquer le 8 décembre 1911, pour rentrer en Belgique.

Dès qu'il se sentit en meilleure santé, il rembarqua à Anvers le 18 juillet 1912, à bord du *Rhenania* et regagna l'Afrique via Mombasa, pour reprendre son poste dans l'Ubangi. La guerre de 1914-1918 l'y surprit et il se mit immédiatement à la disposition du Gouvernement pour prendre part à la campagne de l'Est africain. Avec le grade de capitaine-commandant, il fut adjoint à l'État-Major du général Tombeur, avec ses collègues le commandant A. E. Glorie, le

capitaine Stroobant, les lieutenants Styczynski et Grasset. A ce titre, il participa, pendant la période défensive de la campagne, au combat de Ruakadigi (21 décembre 1915) où il fut blessé. Il fut affecté ensuite à la ligne d'étapes Mombasa-Kisumu-Fort-Portal, service dont il prit la direction.

Après l'armistice, il revint définitivement en Belgique. Il était invalide de guerre, porteur de la Croix du feu avec huit chevrons de front, de l'Étoile de Service à deux raies, etc.

[J. J.]

17 avril 1954.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 6499. — *Les camp. col. belges*, 1914-1918, Brux., 1927-1932, t. 1, 355, ann. IX; t. 2, 227. — *Trib. cong.*, 13 mars 1940, 2.

SCHEERS (Maurice-Raoul), Capitaine-commandant (Anvers, 5.12.1895 — Spa, 19.9.1930). Fils de Georges et de Ramboux, Hortense-Louise.

Muni d'un diplôme d'humanités modernes, il croyait déjà opter pour la carrière militaire quand éclata la guerre de 1914; il avait dix-neuf ans. Sans hésiter, il s'engagea le 22 octobre 1914. Il participa à toute la campagne en Belgique, fut promu sergent en novembre 1914, sergent-major en mars 1915, adjudant en septembre suivant. En août 1916, commissionné comme officier-auxiliaire d'infanterie pour la durée de la guerre, il partit pour l'Afrique, s'embarquant à Marseille le 15 août, pour atteindre *via* Mombasa (9 septembre) la zone des opérations dans l'Est africain (17 septembre). Il rejoignit les troupes du premier bataillon le 1^{er} novembre, fut versé à la 3/I du 1^{er} régiment le 25 novembre, et le 1^{er} août 1917 à la 1/I avec les galons de sous-lieutenant obtenus le 30 avril précédent.

Le 27 mai 1918, il fut désigné pour convoyer dans le Bas-Congo deux canons de 47. Il atteignit Boma le 6 juillet et apprenait le lendemain, qu'il était commissionné pour le fort de Shinkakasa. Le 29 septembre 1919, la guerre terminée, il était détaché provisoirement au service de la marine, peu avant la fin de son terme et son embarquement, le 6 novembre à destination de la Belgique. Il avait pris goût à la vie en Afrique et repartait d'Anvers le 9 mars 1920, désigné pour rejoindre les troupes campées au Congo-Kasai. Le 21 avril, il était appelé à commander le camp d'instruction de la Moamba. De là, il serait envoyé le 10 octobre 1921 à Léopoldville, affecté à la Compagnie du génie.

Il quitta Boma pour l'Europe le 30 juin 1923 et obtenait à Bruxelles pendant son congé le grade de capitaine de la Force Publique.

Il repartit pour la 3^e fois le 15 janvier 1924, affecté aux troupes campées du groupe de l'Équateur. Il arriva à Coquilhatville le 7 mars 1924 et y prit le commandement de la compagnie du génie. Le 9 mars 1925, il était envoyé en mission dans la Likimi (Bangala), rentra à Coquilhatville le 28 avril, puis repartait le 30 avril, pour une nouvelle mission à Irebu-Bikoro.

Le 1^{er} janvier 1927, il était promu capitaine-commandant de la Force Publique, et chargé d'une mission à Basankusu. Son terme s'acheva le 29 mai 1927, date de son embarquement à Boma pour l'Europe.

4^e départ le 10 décembre 1927. On lui confiait le commandement des troupes d'infanterie de l'Équateur en qualité de capitaine-commandant. Arrivé à Coquilhatville le 14 janvier 1928, il en repartait le 6 février, assigné au centre d'instruction d'Irebu où il resta en activité jusqu'au 9 septembre 1929 pour revenir à Coquilhatville le 25 décembre 1929, désigné pour le IX^e bataillon. Il y tomba malade et fut dirigé le 1^{er} mars 1930 sur la Croix-Rouge de Léopoldville pour y être hospitalisé. Son état étant jugé très grave, on lui permit de descendre à Boma pour s'y embarquer le 14 mars à destination de l'Europe. C'est en Belgique, à Spa, qu'il allait mourir quelques mois plus tard.

Il était chevalier de l'Ordre de la Couronne et de l'Ordre royal du Lion; porteur de l'Étoile de Service en or, de la Croix de guerre avec palmes et six chevrons de front, de la Médaille des campagnes d'Afrique et de la Médaille de la Victoire.

17 avril 1954.
[J. J.] Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 3904. — *Trib. cong.*, 30 sept. 1930.

SCHELDEN (VAN DER) (*Marie-Elisabeth-Rosalie*, in het klooster Zuster *Marie du Calvaire*), Missiezuster van de Zusters van Liefde van J. en M., te Gent (Antwerpen, 5.4.1874 — Elisabethstad, 27.9.1946). Dochter van Victor en van Geerts, Marie-Elisabeth.

De eerste jaren van haar kloosterleven bracht zij door te Melsele, waar zij muzikles gaf.

In 1921 vertrok Z^r Marie du Calvaire naar Elisabethstad. De muziekunst nam haar geheel in beslag. Het grootste gedeelte van haar tijd bracht zij door met jonge vingers tedeo glijden op het klavier. Zij bezat de kunst haar leerlingen beleefdheid en voornaamheid in te prenten, ook tijdens het aanleren van muziek en dans.

Daarnaast vond zij gelegenheid dienst te bewijzen in velerlei verborgen werkzaamheden:

de school, het hospitaal, het gastenkwartier, zagen om de beurt de kleine silhouet met de innemende glimlach voorbijtrekken.

Ze smaakte de vreugde haar school te zien uitgroeien tot het bekende en gewaardeerde Instituut Marie-José. Toen zij in Elisabethstad kwam, was de school voor blanke kinderen in het beginstadium, toen zij er in 1946 stierf waren er een 900 leerlingen.

Het is het werk van dergelijke Zusters dat het Instituut Marie-José heeft helpen uitgroeien tot wat het nu is.

Gent, 10 september 1955.

[W. R.]

Z^r Marie-Godelieve Billiau.

SCHENDEL (VAN) (*Théodore-Marie*), Ingénieur au service du Comité d'Études du Haut-Congo (Bruxelles; 8.3.1852 — Etterbeek, 10.3.1942). Fils de Petrus et d'Eyrand, Antonetta.

Sorti en 1876 de l'Université de Louvain avec le diplôme d'ingénieur, il trouva presque aussitôt un emploi aux Usines Cockerill. Un jour, Stanley se présenta dans ces établissements en visiteur désireux de se mettre au courant de la technique des constructions navales, mais aussi d'y trouver occasionnellement des collaborateurs pour son œuvre congolaise. Un entretien avec Van Schendel le fixa : il avait trouvé un homme intelligent et énergique qui lui convenait à merveille ; l'engagement fut conclu. Le Comité d'Études du Haut-Congo était en train de recruter toute une équipe que devait emporter au Congo le steamer *Barga* qu'on affrétait en Belgique et qui allait bientôt partir. Van Schendel entra dans cette équipe, son contrat signé par le colonel Strauch et Albert Thys qui confirmèrent ainsi le choix de Stanley. Tandis que ce dernier partait pour la côte orientale à l'effet d'y recruter des porteurs, le *Barga* quittait Anvers au début de mai 1879, ayant à bord l'ingénieur-mécanicien Van Schendel, les Belges Loesewitz, Gérard, Petit, le charpentier Janssens, les Anglais Kirkbright et Moore, l'Américain Sparhawk, les Danois Martinson et Christophersen. Un mois plus tard, le steamer ancrant à Banana et y était rejoint le 14 août par Stanley qui se mit aussitôt à répartir les tâches. Van Schendel fut chargé principalement de la mise en chantier et du montage des bateaux à vapeur qui auraient à participer à l'expédition de reconnaissance du fleuve vers le haut pays. Son rôle n'était pas facile : la difficulté de recruter des travailleurs, celle de les ravitailler, celle encore d'acheminer les matériaux à pied d'œuvre, rendaient la tâche ardue, voire épuisante pour un débutant dans la carrière. Néanmoins, plein de bonne volonté,

Van Schendel acceptait des responsabilités supplémentaires ; comme de participer à la construction de la route Vivi-Isanghila. Après six mois de fatigues et d'accès de fièvres difficilement enrayés, il dut se résoudre à abandonner la partie et à demander son rapatriement en mars 1880.

Cependant, le Congo l'avait vivement intéressé et, s'il ne put y retourner, pour raisons de santé, il continua, en Belgique, à se tenir en contact étroit avec ceux qui servaient sa future colonie. Ses amis l'avaient en grande estime et, en 1939, fêtèrent, à l'Université de Louvain les soixante-cinq années qu'il venait de vivre ingénieur.

Il venait d'entrer dans sa 91^e année quand la mort vint le prendre. Il était chevalier de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre royal du Lion, décoré de la Médaille civique de 1^{re} classe et de la Médaille commémorative du Congo. Il avait écrit ses souvenirs d'Afrique sous le titre : *Au Congo, avec Stanley, en 1879*. (De Wit, Brux., 1932).

10 octobre 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 27. — De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, Brux., P. Maes, 1886, pp. 64 et suiv. — Wauters, A. J., *La première expédition du Comité d'Études. — A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, 1876-1908, Brux., *Ligue du Souvenir congolais*, 1931, 57. — *Bull. Ass. Vét. col.*, janv. 1930, 11 ; oct. 1931, 13 ; av. 1932, 1 ; déc. 1939, 1.

SCHILLEBEECKX (*Florent-Laurent-Marie* en religion Père Yves), Chanoine prémontré de Tongerlo (Geel, 12.1.1897 — Zobia, Uele, 6.7.1930).

Ses études théologiques et philosophiques terminées, il suivit les cours de médecine tropicale à Bruxelles en vue de partir pour les missions de sa congrégation au Congo. Il quitta Anvers le 8 septembre 1921, assigné à la mission de Zobia sur la Bima, en territoire Makere et Balele, qui commençait à étendre son action au Nord jusqu'aux Ababua et aux Azande. La mission de Zobia-St^e-Agnès avait prospéré rapidement sous l'impulsion du P. De Meyer et du Frère Van Rompaey ; l'arrivée du Père Schillebeecx allait permettre de commencer l'érection d'une chapelle en pierre avec la collaboration dévouée du Frère Célestin Bruneel, expert en la matière. Le Père Schillebeecx, au cours de tournées missionnaires qui alternaient avec les travaux manuels, se livrait volontiers à des études ethnographiques et linguistiques qui lui permirent de publier en 1925 une grammaire et un vocabulaire lingala-budja (Lierre, Van In). Il resta au Congo neuf années

consécutives, il allait mourir à la tâche au milieu de ses chères ouailles, à l'âge de 33 ans.

7 mai 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Trib. cong., 15 septembre 1930, p. 3. — *Ann. Miss. cath.*, 1935, p. 411.

SCHIÖTZ (*Guilbrand-Overgaard*), Capitaine-commandant (Halmar, Norvège, 17.7.1871 — Oslo, 27.11.1941).

Engagé à la brigade royale norvégienne, le 1^{er} mai 1890, il fut admis à l'École militaire le 1^{er} septembre suivant. Il avait le grade de sous-lieutenant quand, fin janvier 1894, il quitta l'armée pour signer un engagement à l'État Indépendant du Congo où plusieurs de ses camarades venaient de prendre du service. Le 6 février il s'embarquait à Anvers à bord de l'*Akassa* ; à Boma, on lui assigna pour destination Léopoldville où il reçut le commandement de la compagnie de la Force Publique ; il y vécut deux ans avec le secret espoir de faire plus amplement connaissance avec le centre africain et cette vie en brousse qui lui paraissait plus aventureuse à la fois et plus exaltante. Aussi, un jour que le commandant Jacques (le futur baron Jacques de Dixmude) passait la revue des troupes à Léopoldville, Schiötz s'offrit à l'accompagner comme second au district du lac Léopold II, région encore peu connue et où tout était à organiser. Jacques lui marqua son accord et lui confia l'exploration des territoires entourant le lac ; ce fut pour l'officier norvégien une période d'activité sans pareille ; il créa plusieurs postes dont celui d'Ibali et fut le premier Blanc à prendre contact avec une tribu de pygmées à l'est du lac. Au retour de Jacques en Europe, Schiötz passa sous les ordres d'Arthur Solle, commissaire général, qui apprécia beaucoup ses qualités.

Rentré en congé avec le grade de capitaine, Schiötz repartit le 6 octobre 1897 et reprit son service au lac Léopold II où il conquist les galons de capitaine-commandant le 1^{er} juin 1899.

Rentré en août 1900, il reprenait le départ la même année et, sur le conseil de Bolle, acceptait la direction des Établissements Gratry au Congo français. Il y résida de 1900 à 1907 et y fut nommé consul de Norvège et de Suède avec juridiction sur le Congo belge. Dans l'une et l'autre de ces fonctions, il fit preuve de grandes qualités d'administrateur et de diplomate.

Rentré en Norvège en 1907, il se retira à Ljan, près d'Oslo, dans une villa qu'il baptisa du nom d'Ibali en souvenir de ses années passées au Congo belge et qu'il considérait comme les plus belles de sa vie. Il écrivit ses mémoires

parus dans *Norsk Militært Tidsskrift*, n° 7, Oslo 1936, sous le titre *Nordmenn i Congostatens fjeneste*, et collabora à la rédaction du livre de son compatriote Jenssen Tusch : *Skandinaver i Congo*. Il fut en Norvège le fondateur de l'Association des Vétérans coloniaux norvégiens.

[J. J.]

18 septembre 1953.

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1253. — *Trib. cong.*, 13 avril 1905, 1 ; 30 janvier 1940, 2. — *Bull. Ass. Vét. col.*, octobre 1938, 13-14 ; circ. *id.*, 30 décembre 1941. — *Congo wekel. Belg. col. belang.* (Mechelen), 26 août 1900, 268 ; 25 novembre 1900.

SCHMIT (*Adolphe-Gustave-Jules*), officier de la Force Publique (Anvers, 24.4.1882 — Anvers, 4.3.1935). Fils de Jules-Joseph-Nicolas et de Faignart, Eugénie-Marie.

Entré à l'École des Pupilles de l'armée le 24 septembre 1894, il était versé comme caporal au 7^e de ligne le 12 août 1898, y était promu sergent le 25 juillet 1900, sergent-fourrier le 1^{er} février 1903 et passait au 3^e de ligne en qualité de sous-lieutenant le 26 juin 1906. C'est à ce moment qu'il décida de poursuivre sa carrière militaire au Congo. Il s'embarqua à Anvers le 26 novembre et fut attaché, à son arrivée à Boma, le 18 décembre, au district de l'Ubangi où il fut mis, dès le 12 janvier suivant, à la disposition du Commandant de la Force Publique. Il y resta un an, puis fut muté au district du lac Léopold II (17 février 1905) et désigné le 9 avril pour être attaché à l'État-major de la compagnie de la Force Publique. Il s'y distingua par son esprit d'initiative et son ascendant sur les soldats indigènes. Le 29 avril 1905, il est préposé au commandement du poste de Kutu, puis, le 29 juillet, à celui de Nioki. Son engagement terminé, il s'embarqua à Boma le 23 janvier 1906, pour rentrer en Belgique. Il quitta à nouveau Anvers le 22 novembre 1906 avec le grade de lieutenant obtenu le 9 novembre et fut attaché à la zone Maringa-Lopori le 17 décembre 1906. De février 1907 à juillet 1908, il contribua à la pacification de cette zone où l'agitation avait été inquiétante pendant plusieurs années. De la Maringa-Lopori, il passa le 28 juillet 1908 au district des Bangala et fut désigné pour donner l'instruction militaire aux jeunes gens de la Colonie scolaire de Nouvelle-Anvers. Il y mérita les galons de capitaine le 3 décembre 1908 et acheva son engagement comme commandant de la Compagnie de l'Aruwimi. Le 9 novembre 1909, fin de terme, il s'embarquait à Boma et rentrait en Belgique où il reprit du service à l'armée métropolitaine le 1^{er} mai 1910, incorporé au

3^e régiment de ligne. La guerre de 1914 le trouva prêt à servir son pays avec le même dévouement qu'il avait montré en Afrique. Il se distingua au cours des hostilités comme aviateur militaire et fut l'objet, le 27 novembre 1914, de la citation suivante: « Pour le sang-froid, l'initiative et le courage dont il a fait preuve au cours de nombreuses reconnaissances difficiles et périlleuses au-dessus des lignes ennemies ». Il fut blessé à Houthem le 28 avril 1915, à la suite d'un atterrissage malheureux au retour d'une reconnaissance de nuit. Grand invalide de guerre, il était officier de l'Ordre de Léopold avec palmes et officier de l'Ordre de la Couronne avec palmes.

3 mai 1952.

Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 4725. — *Bull. Ass. Vét. col.*, mars 1935, p. 17, 18. — *Trib. cong.*, 30 mars 1935, p. 2.

SCHMITZ (Bruno), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Antwerpen, 12.6.1872 — Boudewijnstad, 28.10.1905). Zoon van Hubert en van Klausener, Maria.

Na voltooiide humaniorastudies begaf Bruno Schmitz zich naar Maison-Carrée (Algiers), om er zijn proefjaar te beginnen (5 oktober 1890). Te Karthago (Tunisië) ontving hij de priesterwijding uit de handen van Mgr Combes, aartsbisschop van Kartago, te samen met Pater Van Hoestenbergh, Eug. en Van Acker, Aug. (19 mei 1895). Nog geen maand later (12 juni) gaan dezelfde schep te Marseille, om onder de leiding van P. Moinet (*Belg. Kolon. Biografie*, IV, 606) de lange reis naar Boudewijnstad aan te vangen. Ook vier Zusters van O. L. Vrouw van Afrika maken deel uit van de karavaan. Ze zijn de eerste religieuzen die zich in het apostolisch vikariaat Boudewijnstad gaan vestigen. Een maand later zetten onze reizigers voet aan wal te Chinde en ondernemen van daaruit over het Nyassa-meer de tocht naar Karema. Te Kala gekomen, moest P. Schmitz, vermoed en koortsachtig, enige dagen uitrusten in de missie. Over Kirando en het eiland Nsamba kwam hij te Karema aan en stak van daaruit het Tanganika-meer over naar Boudewijnstad, alwaar hij op 1 november aanlandde. « Mgr Roelens, schrijft P. Schmitz, heeft mij hier onder het bevel van P. Herrebaut geplaatst met den titel van *Rector Magnificus* der hoogeschool van Boudewijnstad. Met twee professors onderwijs ik hier meer dan 200 zwartjes. Ik moet ze tot den graad van doctor in de letteren van het A.B.C. doen vorderen... ». Dezelfde brief vermeldt ook hoe de Witte Zusters, op 27 december, te Sint-Lodewijk-Mrumbi aankwamen en 's anderdaags onder gejubel door de bevolking onthaald, hun pasgebouwde woning te Boudewijnstad betrokken.

Drie maanden na zijn aankomst te Boudewijnstad wordt P. Schmitz naar Mpala gezonden en in de maand mei gelast met de school der katechisten en het bestuur der lagere school, verdeeld in drie klassen. « Gebrek aan personeel heeft Mgr Roelens gedwongen voorloopig de hoogste klas der lagere school met die der katechisten te verenigen. Dit is mijn deel. Ik onderwijs aan mijn leerlingen (40 in getal) de gewijde en de kerkelijke geschiedenis, de kiswahilische spraak » leer » — « Onze catechisten, schreef Mgr Roelens in januari 1897, gaan flink vooruit onder de leiding van den E. P. Schmitz (Antwerpen), die zich waarlijk met hart en ziel toelegt op de verstandelijke en zedelijke vorming onzer toekomstige helpers in het apostolaat ». In januari 1897, telde de school op de missie 170 leerlingen. Terecht mocht P. Schmitz klagen dat leraar en bestuurder al te zeer overlast waren. Die last zal nog zwaarder worden, want, op 25 november, verlaat E. P. Guillemé de missie van Mpala, die hij als overste tot grote bloei had gebracht. Nu zal P. Schmitz, door Mgr Roelens tot overste aangesteld, beneven zijn katechistenschool, ook de leiding op zich nemen van de bouwwerken: de kerk moet afgewerkt worden, verschillende gebouwen hersteld, de binnenplaats van de missie verfraaid, enz. Voeg daarbij het bestuur der kristenheid, het stichten en bezoeken der schoolkapellen, het opstellen van het dagboek, enz. « Ik vatte kloek het werk aan en trachtte me zoveel mogelijk uit de slag de trekken. Weldra bleek het dat Monseigneur al te veel op mijn krachten gebouwd had. Rond Paschen (1898) viel ik onder den last en maar weinig scheelde het of men stopte mij eenige voeten onder den grond ».

Op verzoek van kommandant Hecq en met verlof van Mgr Roelens, vertrekt P. Schmitz, op 12 juni 1898, uit Mpala en begeeft zich op rustkuur naar Mtoa, vergezeld van P. De Muelenaere. Ze werden er « als oude vrienden » onthaald door kommandant Hecq en de Belgische officieren. Gans hersteld, vangt P. Schmitz met P. De Muelenaere de terugweg naar Mpala aan (2 juli), waar hij, ondanks een geweldige storm op het meer doorgemaakt, behouden aan wal stapt. Doch P. Schmitz is niet genezen; hij vertelt voort: « Ik werd zwakker en zwakker » en welhaast was mijn lichaam maar een wonde » meer. Er was spraak mij naar mijn vaderland terug te sturen, maar ik had gelukkig de kracht niet om de reis aan te vangen ». In die toestand liet Mgr Roelens de zieke naar Boudewijnstad overbrengen (1 oktober 1898). Rond Nieuwjaar 1899, was P. Schmitz genoegzaam hersteld om terug aan 't werk te gaan. « Naar Mpala werd ik niet teruggezonden — en dat was een bittere teleurstelling; tot overste werd ik niet opnieuw benoemd — en dat was een zoete troost!...

» Ik behoor thans tot de zending van Boudewijnstad, gelast met de kristenheten op verre afstand ». De schoolkapellen zullen voortaan regelmatig door P. Schmitz bezocht worden. Zoals hij te noorden van Mpala, Sint-Viktor-Tombwe gesticht heeft (1897), zo zal hij ten zuiden van Boudewijnstad Sint-Leo-Mlunguzi beginnen (1899). In latere jaren zorgt hij voor het oprichten van schoolkapellen te Kala, Mlonde en Lisobola.

In de loop van het jaar 1900, werd P. Schmitz tot overste van Boudewijnstad benoemd. Hij zal die missie blijven besturen tot aan zijn dood. Voor een korte tijd zal hij zich, in 1905, naar Lusaka begeven om er hulp te bieden bij het bouwen van een voorlopig onderdak voor de katechistenschool van Mpala, die wegens de slaapziekte uit Mpala naar Lusaka werd overgebracht. Tot op zijn laatste dag heeft het werk der katechistenschool hem nauw aan het hart gelegen. « Doch 't is in Boudewijnstad vooral, » schreef P. Spee, dat wij de uitslagen van zijn ijver, zijn verstand en zijn handigheid hebben kunnen bewonderen. Hij wist zich zo zeer door » de Zwarten te laten beminnen en eerbiedigen » dat hij er alles van verkreeg wat hij wenste. » De Zwarten hadden volle vertrouwen in hem » en legden hem hun moeilijkheden voor. Hij » aanhoorde ze met geduld en liet ze voldaan over » zijn uitspraak heengaan. Hij was ook zeer geacht » door de Blanken, die met hem vriendschappelijke betrekkingen onderhielden ».

Onder de Blanken die in die tijd Mpala en Boudewijnstad bezochten en zich P. Schmitz tot vriend maakten, noemen wij vooral kommandant Hecq (*Belg. Kol. Biogr.*, II, 459) en M^r Lemaire (*Belg. Kol. Biogr.*, II, 603). Verder president Fuchs (*Belg. Kol. Biogr.*, I, 389), Weyns, vertegenwoordiger van het Comité voor Katanga (*Belg. Kol. Biogr.*, IV, 943), vice-gouverneur Malfeyt (*Belg. Kol. Biogr.* III, 588) en anderen.

Op 10 december 1899, zette kommandant Hecq, de overwinnaar der opstandige Batetela, voet aan wal te Mpala, verwelkomd door de missionarissen. P. Schmitz, speciaal daartoe door M^r Roelens afgevaardigd, was hem tegemoet gegaan tot Tembwe. Vooral eer naar Europa af te reizen wilde de kloeke krijgsman de boorden van het meer niet verlaten, zonder de missionarissen van Mpala en Boudewijnstad te groeten. Daags na zijn aankomst woonde hij in groot tenue de hoogmis bij, gezeten op de ereplaats, tot grote stichting van de Zwarten. De plechtigheid werd besloten met een *Te Deum* van dankbaarheid, voor de overwinningen behaald ten noorden van het meer. De hoofden van Mpala boden de kommandant hun hulde aan, terwijl de schoolkinderen de Brabançonne zongen. De kommandant vol ontroering beloofde de kinderen en bewonderde het werk in Mpala tot stand gebracht.

De reis werd daarna voortgezet naar Boudewijnstad. M^r Hecq werd er ontvangen door M^r Roelens, die hem gelukwensde om zijn roemrijke overwinning. Als antwoord dankte de kommandant om de hulp in mondvoorraad, die de missies te Mpala en te Boudewijnstad hem zo overvloedig hadden toegestuurd voor zijn garnizoen te Mtoa. P. Schmitz deed de kommandant uitgeleide tot Kirando.

Op 6 april 1900, kwam de wetenschappelijke zending van luitenant Ch. Lemaire te Kalonja, op de boorden van de Mlobozi logeren. 's Anderdaags ging P. Schmitz de expeditie tegemoet. Buiten M. Lemaire, was ze samengesteld uit de heren Michel, Dardenne, Questiaux en Harring, met 500 dragers. De geleerden logeerden op de missie en brachten er twaalf dagen door, gans gevuld door wetenschappelijke aantekeningen. De heer Questiaux, vergezeld van P. Van Acker en Colle beklom de Mrumbi-berg en bereikte de hoogste top ervan (1.820 m). Een paar malen nog trok P. Schmitz op wetenschappelijke uitstap met M. Questiaux, aan wie het ook toegelaten werd de mineralogische verzameling van P. Schmitz aan te spreken. Onder meer gaf P. Schmitz hem een kwartzkristaal, zo zwaar dat een drager er zijn vracht aan had en een twaalfstal zeer mooie Goliath-schildkevers. Uit Mtoa zal M. Lemaire naar M^r Roelens een brief schrijven vol lof en dank voor de missionarissen te Boudewijnstad, die hem en zijn medewerkers op zo'n hartelijke wijze onthaald en gedurende bijna twee weken vertroeteld hadden.

Te Mpala, onder de leiding van P. Guillemé, had P. Schmitz zich ontpopt als een wetenschapsman en had hij zijn overste flink bijgestaan bij het bijeenbrengen van een gevarieerd museum. In januari 1897, gaat hij de katechist-geneesheer K. Faraghit te Bondo verzorgen. Bij zijn terugreis naar Mpala, gaat hij de Nsambi-berg en de Kasokwe-vallei navorsen en bezoekt er de grafsteden van de oude hoofden van die streek. Bij zijn bezoek aan de schoolkapellen van San Antonio en Kapakwe, neemt hij de kaart op van de streek geheten Marungu ya Kwale. Uit Tumpa, op de weg naar Lusaka, brengt hij schone stalen mee van agriet en malachiet, van magneetijzer uit Kalole en wondere stenen uit Narungu en de grotten van Kintya. Te Boudewijnstad, herbegon P. Schmitz voor eigen rekening met wetenschappelijke navorsingen en verzamelingen. Deze werden verrijkt met een mooie reeks mineralen (malachiet, azuriet, chalcosine) uit de koperlagen te Mlunguzi; verder de magnetiet van de Kalole-berg, het oligietijzer van de berg Kabwe-Marwi, de rode hematiet van Kabundi, de limoniet, de bruine hematiet, enz. P. Schmitz had ook een heel stel Goliath-kevers verzameld, waarvan verschillende exemplaren met de Lemaire-expeditie naar de musea in België verhuisden.

P. Schmitz was niet enkel bekommerd om de geestelijke belangen van zijn kristenen. Hij zorgde ook voor de stoffelijke vooruitgang. Het zou ons te ver voeren hier alles op te sommen. Laten wij als bewijs twee voorbeelden aanhalen. Het eerste is de bouw van de brug over de Mlobozi. De drie bogen van die brug hadden een lengte van 25 m, een hoogte van 7 m en een breedte van 1,70 m. De bouw vereiste het vervoer door dragers van 72.000 kg bouwstoffen, op een afstand van anderhalf uur en slopte onder meer 12.000 bakstenen en 4 kubiek meters kalk op. Dank zij het voorbeeld en de aanmoedigingen van de missionarissen, hadden de Zwarten grote velden aangelegd. Met verbazing leest men over de massa's veldvruchten en andere produkten die nodig waren om de twee wezenhuizen van Boudewijnstad te bevoorraden of die uitgevoerd werden naar de staatsposten Mtoa en Moliro. Naar Karema alleen wordt 480 centenaren eetwaren en 800 liters tafelolie uitgevoerd. Uit aardnootjes worden 2.000 liters tafelolie getrokken; uit 80 centenaren gierst wordt bier voor de tafel gebrouwd en alcohol voor de apotheek gedistilleerd. Het avondmaal van de wezenjongens vraagt honderden centenaren maïs, bonen, maniok en zout. Evenveel is er nodig voor de meisjes. De geestelijke bloei van de missie ging gepaard met de stoffelijke. De Paters hadden hun beschermelingen geleerd zich te ontdoen van hun aangeboren luiheid en zich toe te leggen op een arbeid, die hun welstand verschafte en tevens een faktor was van zedelijke vooruitgang.

Nog een feit uit het leven van P. Schmitz wil ik hier aanhalen. De bloedige jacht op slaven was, sinds 1895, gans beteugeld. Maar hier en daar vermeldt het dagboek van de missies nog het verkopen in den duik van slaven, die meestal naar de Portugese of de Duitse bezittingen uitgevoerd worden. In de maand maart 1905, schreef P. Schmitz twee « vertrouwelijke » brieven aan een vriend, om er de gegevens uit te trekken die aan deze laatste dienstig konden zijn voor de rechtvaardiging van zijn beleid voor de rechtbank. Die vriend, een staatsagent, leverde deze brieven aan de *Congo Reform Association* (M. Morel), die er een dankbaar gebruik van maakte in haar campagne tegen het Congolees bestuur. Die brieven werden opgenomen in de *Patriote* (Brussel), op 10 januari 1906. P. Schmitz was in oktober 1905 overleden. Wij kunnen er ons alleszins in verheugen dat die brieven medegeholpen hebben tot het uitvaardigen vanwege het hoger Congolees bestuur van strenge verordeningen tot het beteugelen van die mensonwaardige praktijken.

P. Schmitz bevond zich met P. Huys en de leerlingen der katechistenschool te Mlonde; toen hij door een hevige bloedwaterkoorts overvallen werd. In een draagmat werd hij naar Boudewijn-

stad teruggedragen, waar hij op zaterdag 28 oktober 1905 na een pijnlijke doodstrijd overleed, diep betreurd door zijn medebroeders en gans de bevolking van Boudewijnstad.

Publicaties: *Maandschrift der Witte Paters*, Antwerpen, *Reisverhaal*, 1896, blz. 187. — *Brief uit Mpala*, blz. 142. — *Brief uit Ufipa*, blz. 261. — *Brief uit Kirungu*, blz. 265. — *Doopsel te Mpala*, 1897, blz. 75. — *Reis naar Kirungu*, blz. 367. — *Dagboek*, 1898, blz. 165. — *Een negerpredikant*, 1900, blz. 41. — *Verblijf te Mtoa*, blz. 201. — *Vertrek van P. Herrebaut*, blz. 224. — *Een aanval van de mieren*, blz. 231. — *Bezoek van M. Lemaire*, 1901, blz. 65. — *Wespreekendheid van Kabima*, blz. 268. — *Palmenzondag te Boudewijnstad*, 1904, blz. 313. *Missions des Pères Blancs*, Anvers, *Transfert à Mpala des corps des missionnaires ensevelis à Kibanga*, 1898, p. 244. — *Journal de Mpala*, p. 167. — *Visite à la succursale San Vitori*, 1899, p. 12. — *Un prédicateur noir*, p. 271. — *Le commandant Hecq à Baudouinville*, 1900, p. 233. — *Journal de Baudouinville*, 1902, p. 352. — *Nous civilisons aussi au point de vue matériel*, 1903, p. 84. — *Chapelles-écoles namuroises*, 327. — *Mouv. antiescl.*, *Le Mont Rumbi*, 1901, p. 30. — *L'éloquence du catéchiste René Kabima*, 1901, p. 136.

[W. R.] 16 oktober 1956.
P. M. Vanneste.

Mouv. géogr., 1899-1900, p. 174.

SCHMITZ (*Léonard-Henri-Joseph*), Directeur-chef de service au Ministère des Colonies (Membach, 14.4.1883 — Forest, 21.9.1939). Fils de Léonard-Joseph et de Taeter, Anne-Catherine.

Le jeune Schmitz, qui a terminé ses études à l'École moyenne de l'État à Dolhain-Limbourg, entre au service de l'administration centrale de l'É. I. C. à Bruxelles, le 1^{er} août 1902, en qualité de commis.

Doué d'une force de caractère peu ordinaire et animé d'une volonté ferme de s'élever, il s'applique à compléter, seul, son instruction.

C'est dans ces conditions qu'il passe successivement devant le jury central, toutes les épreuves qui lui permettent d'obtenir finalement le diplôme de docteur en droit en 1919, avec un retard de 5 ans en raison de la guerre.

Entre-temps, à la demande de ses chefs, il franchit, en 1915, à ses risques et périls la frontière hollando-belge pour aller reprendre ses fonctions en Angleterre. Là-bas, l'occasion lui est fournie de donner sa mesure. A lui seul, il assume la marche du service de l'enseignement et des cultes auquel il est attaché depuis son entrée au département. Non seulement les affaires courantes sont réglées, mais il entreprend en outre l'étude de questions générales et parvient à mettre sur pied un projet de réorganisation de l'enseignement au Congo.

La guerre finie, il rentre à Bruxelles avec le grade de chef de bureau. Reçu docteur en droit, il songe un moment à solliciter son passage à

l'Ordre judiciaire. Connaissant parfaitement le français et l'allemand, au courant également de l'anglais qu'il a appris pendant la guerre, il se met à l'étude du néerlandais et, en octobre 1921, il subit, avec succès, l'épreuve imposée aux candidats à des fonctions judiciaires dans la partie flamande du pays.

Néanmoins, il abandonne son projet et continue sa carrière administrative au Ministère des Colonies, où il est promu sous-directeur en décembre 1924. Trois ans plus tard, il est nommé chargé de cours à l'École coloniale où il enseigne le droit à la section inférieure.

Déjà spécialisé dans les questions relatives à l'enseignement au Congo belge, il est chargé, en 1928, de la direction du service des Cultes et de l'Enseignement et devient ainsi le principal et combien apprécié collaborateur de feu Édouard De Jonghe.

Promu directeur en novembre 1930, il se consacre à l'étude des questions concernant les fondations et les associations sans but lucratif. C'est alors qu'il collabore aux *Nouvelles*, répertoire d'études juridiques publiées sous la direction de L. Hennebique, ancien bâtonnier du Barreau de Bruxelles. Dans la partie consacrée au droit colonial, il publie divers travaux sur les organismes sans but lucratif, sur les cultes et missions ainsi que sur l'enseignement. Ces études qui témoignaient d'une solide compétence furent très remarquées dans les milieux juridiques et valurent à leur auteur d'élogieuses appréciations.

En 1932, L. Schmitz, qui a mené de front avec son activité administrative, des études notariales, se présente de nouveau devant le jury central et se fait recevoir candidat notaire. Il envisage de retourner dans sa région natale, pour laquelle il a toujours conservé un pieux attachement, et d'y reprendre une étude. Mais ce nouveau projet avorte encore et le parfait self made man continue à exercer ses fonctions au Ministère des Colonies avec une compétence et une autorité encore accrues. Devenu directeur-chef de service en 1933, il est en réalité la cheville ouvrière du service des cultes, de l'enseignement et des établissements scientifiques dépendant du Ministère des Colonies.

C'est en pleine force, alors que son activité débordante est loin de laisser prévoir une fin aussi soudaine, que la mort le frappe inopinément.

Outre les études citées plus haut, L. Schmitz avait publié dans la revue *Congo*, une analyse critique d'un ouvrage anglais sur l'ouvrier africain.

Il était commandeur de l'Ordre de Léopold II, officier de l'Ordre de Léopold, titulaire de la Croix civique de 1^{re} classe et de la Médaille commémorative du Centenaire de l'indé-

pendance nationale. Sa participation en tant que délégué du Ministère des Colonies à l'exposition de Paris en 1931 lui avait valu la rosette d'officier de l'Ordre de l'Étoile noire et il détenait également à un titre analogue, le diplôme de l'exposition de Bruxelles 1935.

[R. C.]

22 septembre 1952.
A. Lacroix.

Trib. cong., 30 septembre 1939, p. 1. — *Congo, Revue générale de la colonie belge*, 1939, II, pp. 355-356.

SCHOUTEN (*Henri-Charles-Auguste*), Agent commercial (Malines, 24.6.1865 — Woluwé-Saint-Pierre, 18.1.1942). Fils de Frédéric et de Poirson, Louise.

Après une année d'études à l'École des Arts et Manufactures de Liège, Schouten se lance dans le commerce. En 1891, il est engagé par le Syndicat commercial du Katanga pour être adjoint à l'expédition dont a été chargé Hodister en vue de tenter une conciliation avec les marchands arabes de la région des Falls. Arrivés au Congo le 6 novembre 1891, les membres de l'expédition gagnent le Lomami, où ils arrivent au début de mars 1892. A Isangi, un détachement commandé par Noblesse et composé de Jouret, Page et Doré, reçoit comme mission de se rendre à Niangwe sur le Lualaba. Hodister, lui, remontera le Lomami avec le restant du personnel, sauf Schouten qui restera à Isangi pour y attendre le steamer *Auguste Beernaert*, à bord duquel se trouvent les marchandises et les armes de l'expédition et qui devra rejoindre Hodister à Bena-Kamba.

L'*Auguste Beernaert* arrive avec beaucoup de retard et ce n'est que vers le 10 mai que Schouten peut se mettre en route. Il a soin de faire part au capitaine du steamer des consignes formelles données par Hodister : pas un coup de fusil ne peut être tiré dans le Lomami, l'accueil des indigènes fut-il même hostile.

A Yanga, premier poste fondé par Hodister, à mi-chemin de Bena-Kamba, Schouten rencontre Dewèvre qui lui apprend la mort de son adjoint Musch, terrassé par la dysenterie et lui signale que ses relations avec les Arabes sont normales et même amicales. Continuant sa route, Schouten éprouve cependant certaines difficultés avec les chefs des villages où le steamer doit s'arrêter pour faire provision de bois. Le 21 mai, il rencontre un canot monté par Hensenne, Pauwels et Blindenbergh, adjoints de Hodister, qui lui signalent l'hostilité manifestée par les Arabes dans la région de Bena-Kamba. Ils lui font part également des appréhensions qu'ils ont au sujet de leur chef, parti pour Riba-Riba, et dont ils sont sans nouvelles.

N'ayant aucune arme pour se défendre, ils ont décidé de transporter à Yanga l'ivoire acheté aux Arabes ainsi qu'une somme importante en livres sterling dont ils sont dépositaires.

Schouten décide de les accompagner à Yanga, où tout est toujours normal, et ils remontent ensuite, ensemble, à toute vapeur vers Bena-Kamba qu'ils trouvent pillé et incendié. Ce spectacle ne leur laisse plus de doute : les hostilités avec les Arabes sont ouvertes. Ils se rendent néanmoins à Lhomo, poste fondé par Hodister en amont de Bena-Kamba. Là, ils trouvent le cadavre décapité de Pierret. Présenter la fin tragique de leur chef et l'échec de l'expédition, Schouten et ses compagnons rentrent alors à Bena-Kamba. Ils se rendent au village de l'arabisé Massonkusu dont ils espèrent obtenir certaines explications mais trouvent le village désert et jonché d'objets provenant du pillage de Bena-Kamba. Après quelques jours d'attente, ils descendent le Lomami le 16 juin et gagnent les Stanley-Falls où ils apprennent la mort atroce des membres de l'expédition dont ils restent, avec Dewèvre, Doré et Page, les seuls survivants.

Revenu au Stanley-Pool le 17 juillet, Schouten souffre d'anémie générale et d'eczéma. Le 16 octobre, il quitte l'Afrique pour rentrer en Europe.

Après ce court mais combien tragique séjour au Congo, il fait encore deux séjours dans le Mozambique en qualité de sous-directeur de la Compagnie des Caoutchoucs du Luabo et d'inspecteur de la Compagnie d'Inhambane et s'occupe, par la suite, d'affaires industrielles.

Il était porteur de la Médaille des Vétérans et fut le dernier des survivants de la fameuse expédition Hodister.

4 décembre 1952.

[W. R.]

A. Lacroix.

Archives du Syndicat commercial du Katanga. — *Bull. Ass. Vét. col.*, septembre 1931, p. 17-18 ; décembre 1931, pp. 12-15. — Chapaux, A., *Le Congo*, éd. Ch. Rozez, Brux., 1894, p. 253 et 260. — *A nos Hér. col. mort pour la Civ.*, p. 130.

SCHULTZ (*Jacques*), Missionnaire d'Afrique-Père Blanc (Brunstatt, Alsace, 8.12.1871 — Kitega, 14.1.1947). Fils de Jacques et de Pflieger, Catherine.

Le P. Schultz commença ses études secondaires en Alsace, les continua en France et les acheva à l'école apostolique des Pères Blancs à St-Eugène (Alger). Il fit sa philosophie à N. D. d'Afrique (1893) et fut ordonné prêtre à Carthage (18 mars 1899). Il fut aussitôt désigné pour le vicariat de l'Unyanyembe, où il arriva le 6 septembre. Il passa deux années à Ndala. Mais en 1901 il se rendit dans le Burundi,

qui en ce temps faisait partie du vicariat de l'Unyanyembe.

Il s'installa à Mugera, d'où il partit avec le P. Sweens et le Frère Mathieu (Brichaux, de Halle) fonder Buhonga (1902). En 1904, on le choisit pour installer une nouvelle mission dans la région très peuplée de Kitara. A cause de certains troubles politiques, les autorités allemandes, alors maîtres du pays, n'accordèrent pas leur autorisation. Sur leurs conseils les missionnaires se fixèrent à Kanyinya, dans le nord-est du Burundi. En 1906, nous trouvons le P. Schultz à Muyaga, où il travaille pendant 4 ans. Enfin, en 1910, il arriva à Rugari, mission à laquelle il s'attacha passionnément. Les gens du pays se distinguaient par leur mauvais caractère et leur cruauté : faire couler le sang ne les effrayait pas, d'où leur nom de Bashahuzi. Mais par son zèle et sa patiente ténacité, le P. Schultz sut créer dans cette population une chrétienté qui ne manquait pas d'édifier les étrangers de passage. Il voulait que ses premiers chrétiens fussent peu nombreux, mais suivis attentivement.

La guerre 1914-1918 vint arracher le P. Schultz à sa chère mission. Les Allemands refoulèrent à l'intérieur les missionnaires qui n'étaient pas de leur nation. Le P. Schultz s'établit à Rulindo et plus tard à Murunda, dans le Ruanda. Lorsque les troupes belges eurent refoulé vers Tabora les compagnies allemandes, l'exilé put reprendre la route du Burundi. En 1918, le Père reprit son travail dans les postes de Buhonga et de Mugera. En 1923, il reparut à Rugari. Il se dépensa près de 20 ans dans cette dernière mission ; mais en 1942 une menace de plus en plus accusée de cécité le força à laisser en d'autres mains les œuvres au développement desquelles il avait travaillé avec tant d'ardeur.

Le P. Schultz fut un colosse de santé et le resta jusque peu avant sa mort. Le 9 janvier 1947, après avoir donné son catéchisme comme de coutume, le Père fut pris subitement de très violentes douleurs. Transporté à l'hôpital de Kitega il y décéda le 14 janvier.

Avec le P. Schultz disparaissait, à 76 ans, le doyen du vicariat du Burundi. Il fut un travailleur infatigable, un zélé missionnaire. Partout où il passa, il construisit et du durable. Buhonga et Kanyinya n'ont fait que transformer et embellir ses bâtisses, qui datent du début du siècle. Mugera lui doit en bonne partie sa cathédrale et toutes les constructions de Rugari sont son œuvre, y compris sa belle église. Il ne craignait pas — loin de là — de prendre lui-même la truelle, des heures et des heures durant.

Il fut très zélé au service des âmes. Dès son arrivée, il se mit à l'étude des langues et malgré

les difficultés du début, il devint expert. A cette époque en effet il n'y avait ni grammaire, ni dictionnaire et les indigènes n'aimaient guère à aider les missionnaires. Malgré cela ce fut lui qui composa le premier livre en kirundi, une petite bible *Amaragano*. Il composa aussi nombre de cantiques, encore chantés à l'heure actuelle par les Barundi.

19 septembre 1955.

[J. S.]

P. M. Vanneste.

Archives des Pères Blancs d'Afrique.

SCHWEINFURTH (*Georges - Auguste*),
(Note complémentaire au Tome I, col. 837-841).

Pour la bibliographie, ajouter :

Günther, K., *Georg Schweinfurth. Lebensbild eines Afrikaforschers*, Stuttgart, 1954, 340 pp.

10 janvier 1956.

M. Walraet.

SCHWEISTHAL (*Édouard - François - Martin*), Avocat (Ixelles, 16.8.1894 — Stanleyville, 27.1.1936). Fils de Martin et de De Thibault, Marguerite-Félicité-Louise.

Il venait de terminer ses études à la faculté de philosophie de l'Institut St-Louis à Bruxelles quand éclata la guerre. Sans hésiter, il s'engagea comme volontaire au 6^e régiment d'artillerie et fit toute la campagne, de Liège à l'Yser, avec un comportement héroïque. Les hostilités terminées, il reprit ses études et entra à la faculté de droit de l'Université libre de Bruxelles, où il suivit les cours de février 1920 à juillet 1922. Après avoir obtenu son diplôme de docteur en droit devant le jury central de Bruxelles, il orienta sa carrière vers la Colonie, s'inscrivit aux cours supérieurs de l'École coloniale, y réussit l'examen de législation juridique et s'initia à l'étude du tshiluba afin de parfaire sa préparation coloniale. Il s'embarqua à Anvers le 4 août 1925, avec le grade de chef de division des secrétariats à titre provisoire.

Il résida d'abord à Boma et après deux années pendant lesquelles il exerça ses fonctions avec distinction, il fut nommé conseiller juridique de 2^e classe à Stanleyville. Il démissionna le 20 avril 1927 pour s'installer immédiatement comme avocat dans cette localité où il resta sans interruption jusqu'à sa mort.

Il était porteur de la Croix de guerre, des Médailles de l'Yser, de la Victoire, commémorative 1914-1918 et de la Décoration militaire de 2^e classe.

28 avril 1954.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Lettre de Philippe Schweisthal, son frère, adressée à l'auteur, le 25 avril 1954. — Reg. matr. n° 5778.

SCHWEITZER (*Dominique*), Commis de 2^e classe (Toernich, Luxembourg, 17.4.1859 — Léopoldville, 3.2.1894). Fils de Pierre et de Wagner, Marie.

Il comptait, par tradition familiale, continuer l'exploitation agricole de ses parents et s'en occupa effectivement jusqu'en 1892. A cette époque, il postula son admission comme agronome à l'É. I. C. Engagé et assimilé au grade de commis de 2^e classe, il s'embarqua le 6 octobre 1892 sur le *Lualaba*. A Boma, le 31 octobre, il fut désigné pour le district du Stanley-Pool. Il partit pour Léopoldville le 2 novembre, y travailla avec persévérance et dévouement pendant deux ans. Très bien noté par ses chefs, il aurait pu faire une belle carrière. L'hématurie ne lui en laissa pas la possibilité.

2 août 1952.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 984.

SCOTT (*Charles-Gibson*), Commis de 1^{re} classe (Édimbourg, 3.5.1868. — La Romée, 7.8.1897). Fils de James-Gibson et de Hill, Isabelle.

Ancien sous-officier au régiment du génie de l'armée britannique, Scott, en quittant les drapeaux, avait occupé une place de comptable-correspondant dans une firme commerciale écossaise. Le 6 mars 1896, il s'engageait à l'État Indépendant du Congo en qualité de commis de 2^e classe. A son débarquement en Afrique, le 30 mars, il fut désigné pour les Stanley-Falls, passa au rang de commis de 1^{re} classe le 1^{er} juillet 1897 alors qu'il était en fonction à La Romée. Peu après, une hématurie le terrassait et l'emportait.

[A. E.]

4 octobre 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 1672.

SELYS-LONGCHAMPS (de) (*Michel-Edmond*) (Baron), Sénateur de Belgique, naturaliste (Paris, 25.5.1813 — Liège, 11.12.1900).

Son père fut maire de Liège sous la République française, député du département de l'Ourthe et membre du Congrès national en 1830.

En 1841, peu après son mariage avec Sophie-Caroline d'Omalus d'Hallo, fille du géologue, Michel-Edmond entra dans la carrière politique comme conseiller communal de Wareme. En 1846, il était nommé au conseil provincial de Liège ; étant, en 1848, élu à la Chambre des Représentants et, en 1855, passait au Sénat qu'il présiderait de 1880 à 1884 et qu'il ne quitterait qu'en 1898. Dans les deux assemblées, il se montra partisan du suffrage universel et

déposa plusieurs projets de lois relatifs au droit électoral. Sénateur d'un arrondissement essentiellement agricole (Waremmé), il préconisa divers moyens d'améliorer le sort des populations rurales du pays.

Au point de vue colonial, il se prononça au Sénat, le 1^{er} août 1901, contre le projet de loi relatif à l'annexion et proposa le recours au *referendum*. S'appuyant sur les théories de J. B. Say, de Frédéric Passy et d'Émile de Laveleye, il repoussait d'une manière générale toute politique coloniale : 1^o au point de vue moral, car il la croyait synonyme de dépossession des indigènes ; 2^o au point de vue politique et social, parce qu'elle développait, disait-il, dans la métropole, l'inégalité, parce que les habitudes de violence généralement contractées dans les colonies font courir des dangers aux libertés publiques, et enfin parce que les possessions éloignées sont souvent des causes de conflits avec les peuples étrangers ; 3^o au point de vue économique, parce que les bénéfices tirés des colonies sont généralement le lot de quelques-uns et les charges, celui de la majorité des autres citoyens. Il prétendait que la colonie coûterait à la Belgique plus qu'elle ne rapporterait et que, tôt ou tard, après avoir fait pour elle d'énormes sacrifices, la Belgique la perdrait, une fois devenue florissante.

Sélys rééditait ainsi au Sénat les arguments défendus par Lorand, Denis et Vandervelde, à la Chambre.

Savant autant qu'homme politique, le baron de Sélys-Longchamps s'occupait de zoologie, de botanique, d'archéologie ; il était membre de l'Académie royale de Belgique, de diverses commissions savantes, président du conseil de surveillance du Musée d'Histoire naturelle de l'État, membre correspondant de plusieurs académies et sociétés savantes étrangères.

Il mourut grand-officier de l'Ordre de Léopold ; grand' croix de l'Ordre des S. S. Maurice et Lazare d'Italie ; commandeur de la Légion d'honneur et titulaire de la Croix civique de 1^{re} classe.

[J. J.]

19 mars 1953.
Marthe Coosemans.

Derie et Marchal, *Le Sénat belge*, Schepens, Brux., 1898, 423. — *Mouv. géogr.*, 1901, 398. — *Ann. de l'Académie Royale de Belgique*, 1902, 45, biogr. par F. Plateau. — Van Iseghem, R., *Les étapes de l'annexion du Congo*, Brux., 1932, 100. — De Seyn, E., *Dict. bibliographique des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique*, Brux., 1935, I, 349.

SEMENOV (de) (*Pierre-Petrovitch*), Voyageur et géographe (Dans le gouvernement de Riazan, ... 1827 — St-Petersbourg, ... 1914).

Dès l'âge de dix-neuf ans, il se mit à voyager ; de 1846 à 1856, il fit d'importantes reconnaissances géographiques en Asie Centrale : en Dzoungarie et dans les Monts Tian Chan.

Directeur du Bureau de statistique de Russie, il commença en 1863 la publication d'un important dictionnaire géographique et statistique de l'empire, travail qu'il poursuivit jusqu'en 1885.

Vice-président de la Société russe de géographie depuis 1873, il fut le promoteur de nombreuses explorations scientifiques. En collaboration avec Gregoriev et Khamtov, il réalisa une magistrale traduction de l'*Asien* de Ritter (1856-1860).

A l'occasion du 50^e anniversaire de son voyage d'exploration aux Tian Chan, le tsar Alexandre III l'autorisa à joindre à son nom celui de Tianschanski.

C'est en sa qualité de vice-président de la Société russe de géographie que de Semenov fut délégué par son pays à la Conférence de Bruxelles en 1876. Lors de la discussion sur les points à choisir pour installer en Afrique centrale des postes européens, de Semenov proposa dans un but scientifique de donner à des explorateurs individuels, dont le travail serait soutenu par des postes hospitaliers, la tâche d'explorer les parties inconnues de l'Afrique centrale. Selon lui, ces stations devaient être installées à la côte, à Bagamoyo, à Loanda, et dans l'intérieur approximativement sur la route suivie par Cameron (exemples : Udjiji, Nyangwe). Le projet de de Semenov fut adopté en partie, complété par celui de Sir Henry Rawlinson (voir *Biogr. Col. Belge*, Tome III, col. 724).

Le fils de de Semenov, André, naturaliste, a étudié en 1889 au point de vue géographique la partie du territoire transcaspien comprise entre Merv et l'Amou-Daria.

[J. J.]

30 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

Jentgen, P., *La Terre belge du Congo*, Brux., 1937, p. 4. — Boulger, D., *The Congo State*, London, 1896, p. 11. — Thomson, R. *Fond. de l'E. I. C.*, Brux., 1933, p. 45.

SENDEN (*Alexis*), Missionnaire de Scheut (Kozen, Limbourg, 30.5.1857 — St-Trudon, Kasai, 27.1.1906). Fils de Jan et de Budon, Élisabeth.

Ses humanités achevées à l'école apostolique de Turnhout, il entra au noviciat de Scheut le 7 septembre 1889 et fut ordonné prêtre le 22 juillet 1894. Il quitta Anvers le 6 septembre suivant. Envoyé dans la préfecture apostolique du Haut-Kasai, il séjourna à Luluabourg où

il fut nommé curé et supérieur de la mission en 1896 ; en 1897, il fondait le poste de S^t-Trudon, appelé bientôt à une grande importance. Directeur de ce poste, le R. P. Senden s'y montra extrêmement dévoué aux indigènes parmi lesquels régnait la maladie du sommeil.

Le 19 mars 1902, la santé chancelante, le R. P. Senden rentra en Belgique ; mais le 11 septembre suivant, il repartait pour le Haut-Kasai, chargé par ses supérieurs de la direction de l'ensemble des missions de Scheut et à la préfecture apostolique du Haut-Kasai. Il allait y mourir prématurément, le 27 janvier 1906.

Il collabora par l'envoi de lettres et d'articles aux périodiques des missions de Scheut et à d'autres revues missionnaires : *Lettre, Missions de Chine et du Congo*, 1899, p. 340 ; *Lettres de Luluabourg, Mouv. antiesclavag.*, 1900, p. 210 ; *La mission de Thielen S^t-Jacques*, id. 1901, p. 185. *Lettre de S^t-Trudon, Mouv. des miss. cath. au Congo*, 1903, p. 114.

[G. M.]

3 juin 1953.
Marthe Coosemans.

Miss. Scheut, Brux., 1906, 96. — Masoin, *Histoire de l'É. I. C.*, Namur, Picard, 1913, II, 352. — Rinchon, D., *Miss. belges au Congo*, Brux., 1931, 21. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, 1876-1906, Brux., 1931, 212. — *Note du R. P. Rondelez*, procureur des missions, à l'auteur. — *Ann. Miss. cath.*, 1935, 401.

SERET (*Félix-Antoine-Joseph-Émile*), Directeur du Jardin botanique d'Eala (Andrimont, 20.11.1875 — Eala, 15.12.1910). Fils de Jean-Joseph et de Melin, Angeline-Joséphine-Olympe ; époux de Lorand, Adèle.

Tandis qu'il s'acquittait de son service militaire comme milicien au 10^e de ligne depuis 1895, il suivait les cours de l'École supérieure d'agriculture de l'Université de Louvain, où il obtint le diplôme d'ingénieur agronome le 27 juillet 1896. Licencié à l'armée en octobre 1898, il travailla pendant quelque temps en Belgique dans différentes exploitations agricoles et s'occupa spécialement d'aviculture.

En 1905, il postula son admission à l'É. I. C. au service de l'agriculture et fut engagé en qualité de sous-contrôleur forestier. Après un stage au Jardin botanique d'Eala, il fut attaché à la Province Orientale. Il s'y livra à la prospection végétale dans les bassins de l'Uele et du Bomokandi, dont il rapporta une collection d'échantillons d'herbier d'un haut intérêt. L'étude de ces matériaux déposés au Jardin botanique de l'État à Bruxelles, fit découvrir plusieurs espèces nouvelles, dont certaines lui furent dédiées. Il fut promu contrôleur forestier le 11 janvier 1908.

Rentré en congé en août 1909, il repartit en février 1910 et fut nommé directeur du Jardin botanique d'Eala. Avant la fin de l'année, Seret était atteint d'une affection cardiaque grave au point qu'il n'eut même pas le temps de rentrer en Belgique pour se faire soigner. Il mourut à Eala le 5 décembre 1910.

Il était titulaire de l'Étoile de service.

[W. R.]

16 juin 1956.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 5191. — *Trib. cong.* 24 décembre 1910, p. 3.

SIEWERS (*Axel*), Mécanicien (Molde, 24.1.1873 — Kinshasa, 8.1.1895).

Engagé par la S.A.B., le norvégien Siewers partit pour le Congo le 6 avril 1894. Désigné pour Kinshasa, il y arriva en mai ; ses premiers mois de séjour furent très durs ; alors qu'il faisait le service des caravanes vers l'intérieur, il eut presque continuellement à souffrir de malaises générateurs de fièvre. Très courageux pourtant, il entreprit à bord du *Roi des Belges* la montée vers l'Ubangi. A nouveau malade, il fut forcé de redescendre à Kinshasa et y succomba le 8 janvier 1895.

[J. J.]

20 juin 1952.
Marthe Coosemans.

Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, p. 388, 398.

SIMAR (*Théophile-Guillaume-Joseph*), Directeur au Ministère des Colonies (Petit-Rechain, 15.2.1883 — Etterbeek, 7.7.1930). Fils de Gilles et de Conradt, Anne-Marie.

C'est à l'Université Catholique de Louvain que Th. Simar conquiert brillamment son diplôme de docteur en philologie classique. Sa thèse sur l'humaniste Erycius Puteanus lui valut une bourse de voyage en 1906. Il devint membre de l'Institut historique belge de Rome, et en 1910 M. Renkin, premier ministre des Colonies, lui offrit la place de bibliothécaire au Ministère des Colonies. Il accepta.

Formé aux méthodes précises de la philologie classique, il compléta sa formation par de nombreux travaux d'histoire. Aussi, Th. Simar a-t-il rendu de grands services dans le domaine de la bibliographie coloniale et de l'histoire de la colonisation. Tous ses travaux dénotent une grande érudition, un jugement pondéré des hommes, des choses et des faits.

Il s'attacha spécialement à l'étude comparée

des civilisations, et publia un ouvrage important sur la formation de la doctrine des races au XVIII^e siècle, qui fut couronné par l'Académie royale de Belgique. Si ce livre n'a pas eu plus de publicité, c'est en grande partie à la modestie de son auteur qu'il faut l'attribuer. En effet, cet ouvrage « témoigne d'une vaste érudition, d'un souci scrupuleux d'exactitude, d'un esprit clair » et synthétique et d'une critique objective et « sûre d'elle-même » (E. De Jonghe).

Les *Archives congolaises*, dépouillement systématique des documents conservés à Rome, sur l'ancien Congo, et que Simar publia en collaboration avec M. De Jonghe, avaient été interrompues par la première guerre mondiale. L'œuvre resta en suspens jusqu'au moment où elle fut reprise par l'I. R. C. B., après la mort de Th. Simar.

Par arrêté royal du 30 juin 1928, il fut désigné pour exercer les fonctions de directeur à la direction générale de l'Enseignement. Il fut nommé également professeur à l'Université coloniale d'Anvers et plus tard à l'École coloniale du Ministère des Colonies.

Il se consacra avec enthousiasme à son cours, l'histoire des civilisations européennes. Il eut l'ambition de se tenir au courant de la littérature historique et de donner à son enseignement, très solide et très documenté, un caractère vraiment universitaire.

Le 5 mars 1929, il devint membre titulaire de la Section des Sciences morales et politiques de l'I. R. C. B. Ouvrier de la première heure, il avait pris part, avant la création de l'Institut, aux travaux préparatoires à l'établissement de son statut. Nommé secrétaire général le 17 juin 1929, il coopéra activement à l'élaboration du règlement de l'Institut, aux négociations qui aboutirent à la mise en train de ses rouages administratifs, à l'organisation de ses services et à l'établissement de son budget. Il avait fait siens les intérêts de l'Institut et s'était imposé comme première tâche de faire réussir ses travaux.

Subitement, en plein travail, lorsque rien ne faisait prévoir un danger quelconque, Simar était enlevé par la mort, laissant une veuve et deux enfants. Il avait 47 ans. Il était membre de la Société d'Histoire moderne de Paris, et chevalier de l'Ordre de Léopold (8 avril 1924).

Publications : *Bibliographie congolaise* de 1895-1900 (Rev. cong., Brux., n^o de janvier et d'avril 1912). — Min. des Col. : *Bibliographie*, Brux., Vromant, 1^{re} année 1912 ; 2^e année, 1913-14 (dernier n^o, n^o 3, mars 1914). — Min. des Col. : *Catalogue de la Bibliothèque*, 1914-21 (Brux. 1922) ; id., 1922-24 (Brux., 1925). — Victor Denyn (1867-1924), (Rev. Congo, novembre 1924). — *Bibliographie sommaire du Congo belge* (Les meilleurs livres dans la plupart des domaines du savoir humain, Brux., Le Service social, n^o 11 et 12 de novembre-décembre, 1929). — *Bibliographie du Congo belge*, (L. Franck, Le Congo belge, Brux., 1930, t. II, pp. 441-458). —

Erycius Puteanus et Gérard Vossius, Louvain, 1906. — *Notice sur les livres de Juste Lipse conservés à la Bibliothèque de l'Université de Leyde*, Paris, 1907. — *Lettres inédites d'humanistes belges au XVII^e siècle*, Louvain, 1908. — *Étude sur Erycius Puteanus* (1574-1646), considéré spécialement dans l'histoire de la philologie belge et dans son enseignement à l'Université de Louvain, Louvain, 1909. — *Les Manuscrits de Properce au Vatican*, Louvain, 1909. — *Les manuscrits de Martial au Vatican*, Louvain, 1910. — *Christophe de Longueil, humaniste* (1488-1522), Louvain, 1911. — *Géographie et Histoire universelle*, Anvers, E. Secelles, 1920. — *Une relation inédite sur le Congo (XVI^e siècle)* (Extrait des « Mélanges Charles Moeller », Recueil de Travaux, Université de Louvain). — *Étude critique sur la formation de la doctrine des races au XVIII^e siècle*, Brux., 1922. — *L'Expansion de l'Europe et de la Civilisation du XIX^e siècle*, Brux., 1926. — *Le Congo au XVI^e siècle, d'après la relation de Lopez Pigafetta*, Brux., Vromant, 1929. — De Jonghe et Simar, *Archives congolaises*, Brux., Vromant, 1919. — *Les sources de l'histoire du Congo antérieurement à l'époque des grandes découvertes* (Extrait de la Revue belge de Philologie et d'Histoire, n^o 4, octobre-décembre 1922). — *L'unité de l'histoire coloniale* (Revue Congo, juin 1921). — *A propos d'ouvrages d'Histoire coloniale* (id., novembre 1928). — *Léopold II et l'Érythrée*, id., octobre 1924. — *Léopold II et le Soudan* (id., novembre 1914). — *L'expansion de l'Europe et la civilisation du XIX^e siècle* (id.). — *L'impérialisme allemand et l'Expansion européenne dans la seconde moitié du XIX^e siècle* (id., 1927-1928). — *L'Alerte de 1911* (id., novembre 1930).

24 janvier 1957.

M. Van den Abeele.

Bull. I. R. C. B., 1930, id., 1931, II, id., 1938. — *Revue Congo*, 1929, II, id., 1930, II. — De Seyn, E., *Dict. Biogr. des Sc. des Lettres et des Arts de Belgique*, Brux., 1935.

SIMON (Victor-Joseph), Capitaine-commandant (Bouillon, 20.3.1885 — Waremmé, 8.8.1923). Fils de Nicolas et de Poncet, Florentine.

Engagé au 10^e de ligne le 7 mars 1881, il obtenait le brevet de sous-lieutenant, le 27 décembre 1886. Le 5 décembre 1890, il partait au service de l'État Indépendant du Congo. Désigné pour Lukungu, il y arriva le 23 janvier 1891 et y fit montre de grandes qualités administratives. Le 10 août 1891 il est désigné pour le poste de Bulu. Il est promu au grade de lieutenant le 11 février 1892, mais peu après, souffrant, il fut autorisé à descendre à Boma où on lui attribua le commandement de la Compagnie de la Force Publique le 15 avril 1892. Il fut ensuite désigné pour Lemba (17 décembre) où il y resta près d'une année. Le 31 octobre 1893, il quitte Lemba, fin de terme, et s'embarque à Boma le 19 novembre.

Repasant comme capitaine-commandant de 2^e classe le 6 août 1894, Simon fut attaché à la zone de la Makua le 3 septembre ; il l'atteignait en octobre et était commissionné pour l'Utangi-Uele le 12 de ce mois. Le 29 octobre

il était rappelé à Nouvelle-Anvers pour prendre le commandement de la Force Publique. Blessé dans une rencontre avec les indigènes dans la Mongala en janvier 1896, Simon, très anémié par sa blessure, demanda à rentrer en Belgique et quitta Boma le 17 mars 1896. Il ne retourna plus en Afrique.

Il était porteur de l'Étoile de service, de la commanderie de l'Osmanie ainsi que de la Médaille de Liakat.

20 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

[G. M.]

Reg. matr. n° 664.

SIMONS (*Alfons-Jozef*), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Oorderen, 20.3.1875 — Kasongo, 9.8.1905). Zoon van Franz en van Hennen, Maria.

Alfons Simons studeerde aan het O. L. Vrouw-college der paters Jezuïeten, te Antwerpen. Hij trad in het noviciaat der Witte Paters te Maison-Carrée op 2 oktober 1896 en werd aldaar ook priester gewijd op 9 juni 1900. Een paar jaar verblijft hij te Rijsel en scheept op 3 mei 1902 te Marseille in naar het apostolisch vikariaat Opper-Congo, alwaar hij op 10 september aankomt.

Te Boudewijnstad, zijn eerste missiepost, wordt hij gelast met het ekonomaat, geeft er school, onderwijst de catechismus, enz. De missie te Boudewijnstad, zo schrijft hij, heeft een grondgebied zo groot als de provincie Antwerpen. Dank zij de schoolkapellen en de catechisten, die deze besturen, wordt het godsdienstig onderwijs overal verspreid. De bouwwerken van de kerk te Boudewijnstad waren afgelopen. Bleef echter nog de meubelering. Als zoon van een bouwondernemer sloeg Pater Simons de hand aan het werk. Van hem ging het initiatief uit om de kerk te versieren met terra cotta-werk. Het hoogaltaar werd aldus vervaardigd. Daarna durfde P. Simons het aan om beelden te modeleren, in de oven te bakken en te schilderen. Zijn O. L. Vrouw van Lourdes werd door eenieder bewonderd. Daarna was het de beurt aan beelden van Sint-Jozef en van de H. Baldwijn.

M^r Roelens had beslist een tweede missiepost in Manyema te stichten en wel bepaald in de omstreken van Kabambare. Op 1 mei 1904 wordt het personeel hiervoor aangeduid, nl. P. Michaux die Kasongo, waar hij werkzaam is, zal verlaten en Paters Simons en Schoonheydt als overste in de nieuwe missiepost Sint-Donaas-Brugge, zal gaan vervoege. Op 7 juni 1904 vertrok M^r Roelens uit Boudewijnstad. Hij was vergezeld van Paters Simons, Schoonheydt en Motte, deze laatste bestemd voor Kasongo. Te Mtoa vernemen de reizigers dat de bevolking te Kabambare door de slaapziekte verschrikkelijk gedund is. Maar te Ingiri, meer naar het Noorden toe, was er

veel volk, zo althans vertelde men. Monseigneur bleef te Mtoa om de heer De Meulemeester, die ziek was, bij te staan. Te Mtoa is gebrek aan dragers. Monseigneur stuurt Paters Simons en Schoonheydt voorop maar Baraka, wat hun de gelegenheid geeft Ujiji, op de Oostkust van het Tanganika-meer, te bezoeken. Met 90 dragers uit Baraka vatten de twee paters de reis aan tot Kalembelembe, krijgen daar nieuwe dragers en zetten hun reis voort tot Kabambare. Daar wederom nieuwe dragers aangeworven en op weg gegaan naar Ingiri, door streken vreselijk door slaapziekte en hongersnood geteisterd. Te Ingiri wachtte hen een grote ontgoocheling: de bevolking is er bijna nul, proviand zeer schaars, dragers hoop en al 'n twintigtal. Luitenant Sacerdoti stelt gidsen, soldaten, kaarten ter beschikking van P. Simons. Deze dringt door tot in de streek der Walega: weinig volk. De Wazimba zijn niet onderworpen: geen middel dus om zich daar neder te zetten. Dan maar naar de Wabuyu: bij Pyana Lunanga is er kans de grootste mensengroep te vinden, verzekert luitenant Sacerdoti. Van uit Ingiri gaat de tocht nu naar het Zuid-Oosten en wordt de tent opgericht bij Lunanga, op vier uren gaans ten Oosten van de grote bocht der Luama-rivier (5 augustus). Pyana Lunanga heerst er over twee dorpen, die samen hoogstens 1.000 zielen tellen.

Aanstands wordt aan het werk gegaan. In drie weken tijd bouwt Pater Simons een onderdak in negerstijl van 15 m op 4 m, met zijn bijhorigheden. 't Was klein, maar 't volstond, ten minste voorlopig, zo besluit P. Simons het eerste deel van zijn verhaal. Bijna heel die tijd, onderweg en bij Lunanga, was P. Schoonheydt ziek geweest en had P. Simons alleen, doch moedig en onvermoeibaar, de hele last moeten dragen.

In de maand september kwam M^r Roelens, vergezeld van P. Michaux, de nieuwe missiepost, Sint-Donaas-Brugge geheten, bezoeken. Monseigneur was verre van opgetogen over de keus van die plaats voor een missie. Op het bevel van Monseigneur werd in de omstreken op zoek gegaan naar wat beters. Doch nergens werd een groepering van mensen gevonden, die deze van Lunanga overtrof. Stilaan kwam men tot de bevinding dat de missie in die arme ontvolkte streek geen toekomst had en naar elders moest overgebracht worden. Daar de regentijd nakende was, liet Monseigneur de missionarissen een woning in plak en stak bouwen. « Wij riepen al de » bewoners samen om ons bouw materiaal aan te » brengen, schrijft pater Simons. Het werk, dat » 4 à 5 weken vroeg om af te zijn, duurde vier » maanden. Veel gepraat vanwege de Zwarten » en veel werk met eigen handen verricht. » Daarna wilden de paters beginnen met de school en het catechismusonderricht. 't Was voldoende

dit kenbaar te maken, om jongens en meisjes op de vlucht te jagen, vier, vijf uren, ja tien uren ver.

De missionarissen hadden meer succes met het verzorgen van zieken. « Men begint ons de ongelukkigen aan te brengen, die door slaapziekte » aangetast zijn. Deze ziekte schijnt hier in deze » laatste tijden meer slachtoffers te maken. 't Is » hartverscheurend om zien hoe die zieken ver- » jaagd worden. Met stokken en steenen verjoeg » men eenige dagen geleden eene vrouw uit het » dorp. Het bloed liep haar langs de rug. Al wat » wij voor haar konden doen, was haar beulen » terugjagen. En zeggen dat al de mannen van 't » dorp voor die vrouw zouden gevochten hebben, » toen zij gezond was, en nu zij ziek is, wordt » zij erger dan een hond behandeld. Wij beginnen » met strooien hutjes te bouwen, met eigen han- » den, om deze ongelukkigen te herbergen. Wij » hebben er vier voor 't oog. Een begin van » een hospitaal, zoals gij ziet ».

Dit bekrompen, armmoedig bestaan duurde voort tot in de maand mei 1905. Toen kreeg Brugge-Sint-Donaas nogmaals bezoek van Mgr Roelens, vergezeld ditmaal van pater Weghsteen en Broeder Petrus Claver, alle drie ziek en op weg naar Europa. « Helaas, het nieuws is bedroevend: nooit heeft Opper-Congo zulke beproevingen moeten doorstaan. » Wonderdaad, ziekte en sterfgevallen hadden het personeel ten zeerste gedund. Pater Michaux werd als overste naar Lusenda gezonden om daar Pater Weghsteen te vervangen. Meteen werd P. Simons overste te Lunanga benoemd (maart 1905), doch met vooruitzicht op een spoedige verhuizing.

Die nieuwe post was Kasongo. Omstreeks 20 juli wordt Lunanga verlaten. Met hun gedrieën, Paters Simons, Kindt en Schoonheydt, wordt de reis naar Kasongo aangevat. Pater Simons moet zich, gedurende de reis van twee weken laten dragen in een hangmat, wat hem echter niet belet onderweg met veel liefde de zieke inboorlingen te verzorgen. « Onderweg, schrijft » pater Kindt, hoe krank hij ook was, was hij » vol moed en wellust, altijd voort met liefde en » een heilig genoegen de zieken, die wij met ons » hadden en andere nog bezorgend en aanmoed » digend ».

Te Kasongo op 4 augustus aangekomen, vermoeid, ziek, afgetobd, stierf pater Simons aldaar op 9 augustus. Hij werd begraven op dezelfde dodenakker, waar Lippens en De Bruyne rusten. Tijdens zijn Congo-reis, ging Prins Albert een eresaluut brengen aan de graven van die moedige medeburgers.

15 november 1955.

P. M. Vanneste.

[J. S.]

Archief Witte Paters van Afrika.

SJOCRONA (*Carl-André*), Agent d'administration à l'Association Internationale du

Congo (Helsingborg, 15.4.1859 — Stockholm, 28.10.1947), Fils de Cornelius-Alexandre et de Follin, Marie.

Après ses humanités, il fit son service militaire au régiment des hussards, puis entra à l'Université de Malmö et y obtint le 1^{er} juin 1879 le diplôme d'ingénieur civil; il se rendit ensuite en Allemagne et suivit les cours de l'École polytechnique de l'Université d'Aix-la-Chapelle qui lui décerna le 1^{er} avril 1881 un autre diplôme d'ingénieur. Rentré dans son pays, Sjocrona fut dès le 4 décembre nommé ingénieur-adjoint aux chemins de fer de l'État en Suède; ce n'était que le premier palier d'une carrière qui promettait d'être brillante. Déjà, le 22 janvier 1882, il occupait une place de premier plan aux ateliers de constructions navales d'Oscarshamer et le 1^{er} mai 1883, il était dessinateur dans un établissement similaire à Gateshead-on-Tyne, puis à Sunderland, en Angleterre. Très entreprenant et curieux de tout ce qui était neuf et intéressant, il abandonna son emploi pour postuler son admission comme agent à l'Association Internationale du Congo. Admis par elle, il s'embarqua à Liverpool à bord du *Volta* le 19 mars 1884 et fut désigné pour être attaché à la station de Vivi où il arriva le 3 mai. Après un mois d'acclimatement dans cette atmosphère toute nouvelle pour lui, il fut nommé second à Mpozo, le 1^{er} juin 1884; grâce à ses connaissances techniques, il s'y vit confier la construction de maisons et de ponts pour le service de l'Association. Ayant fait ses preuves, il fut, le 24 août 1885, nommé adjoint au chef de poste de Matadi. Mais, outre ses fonctions administratives, il avait à s'occuper de l'aménagement des stations à peine ébauchées. En 1885, sa science d'ingénieur lui permettait de jeter sur la rivière Lufu, en face d'Isanghila, le premier pont suspendu en câbles métalliques. Le 6 août 1886, on l'appela à Boma pour y diriger les constructions. Le 1^{er} novembre 1886, il était nommé sous-commissaire de district à Matadi. Sir Francis de Winton lui confia, en même temps qu'à deux de ses compatriotes, Moller et Vannerus, l'édification du Pier de Matadi.

Peu après, son engagement prenant fin, Sjocrona s'embarqua à Banana le 17 décembre, pour rentrer dans son pays. En passant par la Belgique, il fut reçu en audience par le Roi en même temps que les officiers suédois Hakanson et Anderson qui s'étaient montrés, eux aussi, de dévoués serviteurs de l'É.I.C.

De 1887 à 1890, Sjocrona reprit du service en Suède et fut promu lieutenant. Mais le Congo l'avait conquis et quand commencèrent les premières études pour la construction du rail Matadi-Léopoldville, il s'offrit à la Compa-

gnie du chemin de fer du Congo en qualité d'ingénieur. Il s'embarqua le 21 août 1890 et resta au service de la Compagnie jusqu'au 21 août 1894.

Rentré dans son pays, il y poursuivit sa carrière, de 1894 à 1902, en d'innombrables travaux d'ingénieur et de cartographe. La nostalgie des déplacements lointains l'ayant repris, il s'engagea de 1902 à 1907, au service d'une firme industrielle à Capetown, puis à Johannesburg. Il avait 48 ans quand il rentra définitivement en Suède. Il s'établit alors à Djurs-holm, près de Stockholm, où il exerça la profession plus sédentaire d'ingénieur-conseil.

Sjocrona était titulaire de l'Étoile de Service depuis 1889.

10 septembre 1952.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 238. — *Bull. Ass. Vét. col.*, août 1937, 14, 15. — *Mouv. géogr.*, 1885, 92a; 1886, 35a; 1890, 896.

SLUYSMANS (Jean), Ingénieur (Grivegnée, 30.8.1851 — Schaerbeek, 24.7.1932).

Ayant coopéré à la construction du chemin de fer du Bas-Congo, Sluysmans se rendait compte des difficultés de se procurer rapidement sur place des attraits et habitations convenables. Ses études l'amènèrent à mettre au point un type de maisons démontables auquel son nom resta attaché et pour lequel il obtint un brevet trois jours avant sa mort.

Officier de l'Ordre de Léopold II.

11 janvier 1953.

[W. R.]

Marie-Louise Comeliau.

Les constructions démontables, système Sluysmans, Congo, 1921, I, p. 462-467. — *Trib. cong.*, 15 août 1932, p. 2.

SMETH (DE) (Alphonse), en religion Père Ignace, Missionnaire cistercien (Thielrode, 11.7.1865 — Westmalle, 25.1.1904).

Parti le 8 janvier 1894, il fut chargé le 28, à son arrivée en Afrique, de la fondation de la station missionnaire de Mpaku; résolument, il se mit à défricher le terrain, à amorcer les premières constructions avec la collaboration des indigènes qu'il initia à ce genre de travail. Durant les neuf années consécutives qu'il passa en Afrique, le P. De Smeth fut supérieur de la mission de Mpaku.

Rentré en Belgique le 9 décembre 1903, extrêmement fatigué et anémié, il fut soigné à la maison cistercienne de Westmalle en Campine, où il succomba un mois plus tard. Il était resté à son poste de combat jusqu'à la dernière limite de ses forces.

Des lettres adressées par lui à ses supérieurs et à sa famille et relatives à la vie dans sa mission ont paru dans le *Mouvement antiesclavagiste*, 1900, p. 221.

18 février 1952.
Marthe Coosemans.

Ann. Miss. cath., 1935, p. 399. — Rinchon, D., *Mission. belges au Congo*, p. 32. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 248. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

SMETS (Charles-Eugène-Alois-Marie), Magistrat (Malines, 2.2.1881 — Bruxelles, 1.1.1941). Fils d'Emil-Karel et de Pansius, Maria-Élisa.

C'est au moment où la Commission d'enquête, dont les travaux amèneraient, en juin 1906, la publication de 25 décrets de rajeunissement de la législation congolaise, allait se rendre au Congo que Charles Smets, jeune docteur en droit, entra au service de l'État indépendant en qualité de magistrat à titre provisoire (catégorie C de la hiérarchie judiciaire de l'époque). Il allait, comme la plupart de ses collègues, passer un premier terme de services dans une itinérance constante. Attaché à son arrivée à Boma, par un arrêté du Gouverneur général du 27 août 1904 — il avait été nommé le 4 août — en qualité de substitut suppléant au Parquet de Tribunal de 1^{re} instance unique de l'État, il serait, dès le 12 janvier 1905, attaché comme substitut suppléant au Tribunal territorial et au Conseil de guerre de Coquilhatville, rappelé au Parquet du Tribunal de 1^{re} instance par arrêté du 13 novembre suivant, puis, par un arrêté du 19 janvier 1906, attaché comme substitut suppléant, toujours, au Tribunal territorial et au Conseil de guerre établis à Basankusu, chef-lieu de la zone de la Maringa-Lopori, région dont l'exploitation concédée à l'Abir avait retenu de la part de la Commission d'Enquête une attention toute particulière.

Rentré en congé vers la fin de 1906, Charles Smets fut nommé, le 3 avril 1906, par Décret, magistrat de statut précisé à l'article 6 du Décret d'organisation judiciaire du 21 avril 1896. De retour au Congo, il fut successivement attaché au Tribunal territorial de Matadi, en qualité de substitut titulaire (A. G. G. du 13 mai 1907) et au Tribunal de 1^{re} instance de Léopoldville, créé l'année précédente (A. G. G. du 15 juillet 1907).

Le 10 novembre 1909, il fut nommé par décret juge titulaire du Tribunal de 1^{re} instance de Niangara où s'acheva sa carrière.

Rentré en Europe, et définitivement, il fut attaché, à Genève, à la Section économique de la Société des Nations.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et

titulaire de l'Étoile de Service en argent avec raies.

15 janvier 1956.
J.-M. Jadot.

Rec. mens. de l'É. I. C., années 1904, 1905, 1906, 1907, *verbis* Magistrature, nominations. — *B. O. de l'É. I. C.*, 1907, v^o Nominations. — *B. O. du Congo belge*, 1909, v^o Nominations. — *Bull. Ass. Vét. col.*, n^o spécial 1947. —

SMETS (Victor-Louis), Capitaine de la Force Publique (Jodoigne, 10.1.1873 — Tikiwemba, près de Bokoliwango, 28.3.1905). Fils d'Antoine-Joseph et de Defalque, Adolphine-Josephe.

Engagé aux carabiniers le 15 octobre 1887, sergent depuis le 1^{er} juillet 1890, il fut admis par les services de recrutement de l'É.I.C. en 1896 et quitta Anvers le 6 mars. Désigné le 1^{er} avril pour le camp d'Irebu, où ses qualités militaires et son caractère ferme et bon furent vivement appréciés de ses chefs, il obtint successivement les galons de premier sergent, de sergent-major et de sous-lieutenant. Son terme prenant fin le 22 février 1899, il rentra en congé, mais pour repartir dès le 10 août. Désigné pour la Province Orientale, il apprit à Stanleyville qu'il était affecté à la zone de Ponthierville.

Le 28 janvier 1900, il était versé dans l'effectif de l'expédition Dhanis contre les trafiquants arabes. Il fut attaché au commandant supérieur en qualité de secrétaire, puis chargé de commander le poste de Kabambare et plus tard celui de Mifusho. Il obtint bientôt les galons de lieutenant (1^{er} avril 1900) et fut appelé le 21 mai 1901 à commander la compagnie du Maniema; il exerça ces fonctions jusqu'au 26 mai 1902, puis descendit à Boma pour s'y embarquer le 26 juillet.

Son 3^e départ se fit le 21 mai 1903 avec le rang de capitaine, à la date du 6 juin 1903. Il fut alors chargé de commander la compagnie du Bas-Congo. Dès le 12 juin, on lui confiait à sa demande, la tâche d'aller fonder le nouveau secteur de Longo-Lokolama, dans le district du lac Léopold II (7 février 1904). Il arriva à Kutu le 11 mars 1904 et s'acquitta de sa mission périlleuse et difficile à la satisfaction de ses chefs. Trois mois plus tard, il commandait le secteur de la Lokoro.

Il mourut accidentellement à Tikiwemba (Bokoliwango), le 28 mars 1905. Il était titulaire de l'Étoile de service à deux raies et de la Médaille d'Or de l'Ordre royal du Lion.

[J. J.]

7 janvier 1952.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., n^o 12. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

SNICKT (VAN DER) (*Georges-François-Adrien-Marie*), Sous-officier de la Force Publique (Anvers, 15.7.1869 — Boyulu, 19.1.1899). Fils d'Isidore et de Bauduin, Raphaële.

A peine âgé de seize ans, il s'engageait au 12^e régiment de ligne et à vingt ans passait au rang de sergent-major (5 octobre 1889). Il fut alors admis dans les bureaux de l'armée et commis aux écritures. Souhaitant une vie plus active, il résolut de solliciter son engagement à l'É.I.C. Il s'embarqua le 27 septembre 1897 en qualité de sergent. A Boma, il fut désigné pour le district des Stanley-Falls où il arrivait le 30 novembre 1897, au moment où Dhanis poursuivait les Batetela révoltés. Van der Snickt fut commissionné le 18 avril 1898 pour commander provisoirement le poste de Boyulu. Il s'y rendit aussitôt et se montra dès le début très résolu et très dévoué. La situation était difficile et délicate partout. Le 1^{er} juillet, Van der Snickt était promu premier sergent et, le 1^{er} janvier 1899, sergent-major. Des révoltes circulaient dans le pays et le 19 janvier 1899, Van der Snickt était assassiné dans son poste par des auxiliaires.

[G. M.]

3 octobre 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n^o 2148.

SÖDERHÄLL (*Anders-Wilhelm*), Mécanicien de 1^{re} classe (Gêfle, Suède, 11.4.1857 — Gêfle, 17.12.1895). Fils d'Anders-Reinhold et de Rydebergh, Emma-Frederika.

Il fit ses études primaires complètes à l'école communale de Grêfle et entra le 1^{er} octobre 1873 aux ateliers de construction de cette ville pour y apprendre le métier de mécanicien. Une fois formé, il navigua comme mécanicien de marine à bord de divers bateaux à chacun desquels il assura ses services pendant quatre ou cinq années consécutives. Le 15 janvier 1887, il obtenait son admission dans les services de l'É.I.C. et s'embarquait le 2 février sur le s/s *La Lys*. A Boma, on lui assigna le steamer *Belgique*, dès le 23 mars; il y fut favorisé de promotions successives, puis passa au *Prince Baudouin* pour les derniers mois de son engagement. Parti de Banana sur l'*Afrikaans*, le 26 novembre 1889, il rentra en Europe, repartit le 25 mars 1890 à bord du *Lualaba* et fut mis, le 26 avril, à la disposition du directeur de la marine du Bas-Congo. Ce deuxième terme lui valut un sérieux avancement et se termina le 22 février 1893. Son 3^e terme, à dater du 6 août

1893, le ramena au service fluvial du Bas-Congo et le fit passer au rang de mécanicien de 1^{re} classe. Le 22 décembre 1893, il était envoyé à Isangila pour la réparation des baleinières, puis le 1^{er} février 1894 était attaché à la marine du Haut-Congo.

Quoique malade, il tâcha de parfaire un engagement dans l'accomplissement duquel il était si estimé, mais il dut démissionner pour raison de santé et rentra en Europe par l'*Edouard Bohlen* le 11 août 1895. Il avait l'Étoile de service à deux raies.

10 septembre 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 374.

SOHIER (*Octave - Jean - Baptiste - Léopold*), Officier de la F. P. (Lessines 16.12.1891 — Renal, Ouffet, 5.9.1942). Fils d'Émile-Adrien-Joseph et de Deneubourg, Justine-Léopoldine; époux de Simone-Maria Brunard.

Sohier fut admis à l'École militaire le 29 octobre 1909, passa avec succès ses examens et fut nommé sous-lieutenant au 8^e régiment de ligne le 23 novembre 1911.

En 1913, il fut détaché au service de la Colonie. Embarqué à Southampton le 24 juin 1913 il fut mis, à son arrivée dans la Colonie, à la disposition du Commandant des Troupes du Katanga et attaché à la Compagnie du Haut-Luapula.

Il passa la plus grande partie de sa carrière coloniale dans les États-Majors, d'abord comme substitut suppléant du Conseil de Guerre près l'État-Major des Troupes mobilisées du Vice-Gouvernement général du Katanga. Il participa comme lieutenant à la campagne de l'Est Africain. Le 11 août 1915, il fut attaché aux Troupes opérant à la frontière orientale. Il s'y distingua par son initiative et son sang-froid, comme commandant des Mitrailleuses du 3^e Bataillon du 1^{er} régiment des Troupes coloniales de la Brigade sud, en particulier lors d'une reconnaissance sur la rivière Akandjaru, amenant la capture de deux ennemis, ce qui lui valut une citation.

Le 1^{er} juillet 1916, il est nommé capitaine et rentre en Europe *via* Le Cap. Il repart comme capitaine-commandant, par Dar es Salam en 1917 et est mis à la disposition du Commandant des Troupes de l'Est et rejoint le 1^{er} régiment à Bangola et passe à l'État-Major en qualité d'adjudant-major le 16 juillet 1918, puis comme adjoint à l'État-Major du 1^{er} Cercle militaire. Partid'Élisabethville le 19 août 1919 pour Boma, il est attaché au Gouverneur général comme officier d'ordonnance.

En 1924 il est nommé major de la Force

Publique et à la fin de son quatrième terme rentre définitivement le 7 décembre 1926 en Europe laissant à la Colonie le souvenir d'un excellent officier ayant rendu de très bons services. Il reçut le 25 juillet 1929 le grade de lieutenant-colonel à titre honorifique.

Il continua à servir, mais cette fois avec la plume. Licencié de l'Université de Bruxelles en sciences économiques et en économie financière, il se spécialisa dans les questions de sociologie et écrivit en particulier dans la *Revue de l'Institut de Sociologie* de Bruxelles, en 1938, *Conflits du Travail et Main-d'œuvre coloniale*, *Opinion publique et Banques en Belgique, en Angleterre*.

Membre du Comité du Cercle Royal Africain il était administrateur de l'Immobilier du Kivu.

Sohier était : chevalier de la Couronne avec palmes ; chevalier de l'Ordre du Lion ; officier de l'Étoile noire du Bénin ; officier de l'Ordre militaire d'Avez (Portugal) ; chevalier de l'Ordre de Léopold. Il était titulaire de l'Étoile de service en or, de la Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique, de la Médaille commémorative de la Guerre 1914-1918, de la Médaille de la Victoire, de la Croix de Guerre avec 8 chevrons, de la Croix de Guerre française avec palmes.

17 novembre 1954.
Rose Dewaelhens.

[F. D]

Reg. matr. — *Les Campagnes coloniales belges*, 1914-1918, Brux., 1917-1932, I, ann. 378, II, 240. — *Rec. fin.*, Bruylant, Brux., 1939, 111.

SOLVAY (*Ernest*), Industriel (Rebecq, 16.4. 1838 — Bruxelles, 22.5.1922).

Solvay n'avait que 21 ans lorsqu'il fut appelé en 1859 à la sous-direction de l'Usine à gaz de St-Josse-ten-Noode. Ce début, déjà prometteur, présageait une carrière extrêmement brillante : le jeune homme était appelé en effet à être classé parmi les plus grands industriels du monde.

Ses premiers pas vers le succès ? Ce fut la découverte de son procédé de fabrication de la soude à l'ammoniaque. Son premier brevet date de 1861 ; la fondation de sa première usine se situe en 1863. Elle était établie à Couillet et annonçait modestement les futures installations de France, d'Angleterre, d'Autriche, d'Allemagne, de Russie et des États-Unis.

La place qu'il occupe dans le monde industriel, pas plus que son immense fortune, ne grise Solvay. Il se sert de l'une et de l'autre pour aider par des fondations au développement scientifique du pays et pour créer et soutenir des œuvres sociales. C'est d'abord l'Institut international de physique et chimie, puis, en 1893, l'Institut de physiologie de Bruxelles,

en 1901 l'Institut de Sociologie de Bruxelles encore, en 1903, l'Université commerciale, en 1906 le Laboratoire d'énergétique de Paris.

En 1918, il donne un million au Parti ouvrier belge pour fonder et doter une centrale d'éducation ouvrière.

Élu deux fois sénateur, en 1893 et 1897, il prononça plusieurs discours très remarquables. Depuis 1889, il était membre du Comité de l'Association africaine de la Croix-Rouge. Président de la Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger, il prit la parole en 1905 pour envisager les problèmes coloniaux avec une remarquable hauteur de vue. De 1904 à 1906, il présida également aux destinées de la Société belge des Ingénieurs et Industriels.

Le grand prestige moral dont jouissait Solvay le signala à l'attention du roi Léopold et c'est ainsi que cet homme, retiré pour lors de la vie politique, fut choisi comme l'un des plénipotentiaires chargés d'élaborer le traité de cession de l'État Indépendant du Congo à la Belgique.

Le 9 janvier 1913, il participa à la fondation de la Société de Colonisation agricole au Mayumbe, en même temps que les princesses Louise et Stéphanie et le comte Adrien d'Ursel. Déjà en 1911, il avait subsidié plusieurs professeurs de l'Université de Bruxelles accomplissant des missions d'étude au Katanga, et parmi eux Henri Rolin. Depuis 1917, il était membre correspondant de l'Académie des Sciences.

En 1918, le roi Albert reconnut les services rendus au pays par ce grand citoyen en le nommant Ministre d'État. C'était une distinction particulièrement méritée par celui qui, durant toute la guerre, avait présidé le Comité national avec un dévouement égalé seulement par sa générosité.

Publications : *Science et religion au point de vue social*, 1879. — *Le comptabilisme*, 1894. — *Le productivisme social*, 1893. — *Du rôle de l'électricité dans les phénomènes de la vie animale*, 1894. — *Note sur les formules d'introduction à l'énergétique physio- et psychosociologique*, 1902. — *L'énergétique considéré comme principe d'orientation rationnelle pour la sociologie*, 1904.

10 juin 1953.
Marie-Louise Comeliau.

Mouv. géogr., 1889, 6c; *id.*, 1905 p. 32; 1911, p. 66; 1922, p. 293. — *Bull. Sté belge des Ingénieurs et Industriels*, Mémorial, 1885-1910, pp. 51-53. — De Leeners, *Ern. Solvay*, Collection nat., n° 27, Off. de Publicité, Brux., 1946. — Daye, P., *Léopold II*, 404. — Van Iseghem, A., *Les Étapes de l'annexion du Congo*, Brux., 1932, p. 87. — De Seyn, E., *Dict. biogr. des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique*, Brux., 935, p. 926, t. II.

SOLVYNS (Henri-Ignace-Stanislas) (Baron),

Ministre plénipotentiaire (Anvers, 6.5.1817 — Londres, 2.1.1894). Fils de François-Balthazard et de Greenwood, Mary-Ann.

François-Balthazard Solvyns, le père de notre diplomate, célèbre peintre de marines, aquafortiste et ethnologue, réussit à cultiver son art tout en se distinguant dans la carrière militaire. Très jeune encore — il avait à peine 16 ans — il fut remarqué par la Cour de Bruxelles qui le nomma capitaine du fort de Lillo. Peu après, l'archiduchesse Marie-Christine l'appela au poste de capitaine du château de Laeken, fonction plutôt honorifique qui lui permettait de se consacrer à la peinture. En 1793, il est à Vienne où il a suivi la gouvernante, lors de la Révolution brabançonne.

Après le décès de l'archiduchesse, il accompagne l'amiral Sir Home Riggs Popham (1762-1820) dans un voyage au long cours, qui lui permet de parcourir l'Hindoustan où il s'établit pour le compte de l'*East India Company*. Durant son séjour aux Indes, François-Balthazard se familiarisa avec les langues et les mœurs indigènes. Il écrivit et illustra un remarquable ouvrage sur les Hindous, édité à Paris entre 1808 et 1812, sous le titre *Les Hindous, ou description de leurs mœurs, coutumes, cérémonies, etc.* Cette publication ayant absorbé toutes ses ressources, le roi des Pays-Bas le sauva de la ruine en le nommant, en 1815, commandant du port d'Anvers, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, le 10 octobre 1824.

F. B. Solvyns avait épousé Mary-Ann Greenwood, descendante d'une vieille famille catholique anglaise, qui s'était réfugiée en Hollande à l'époque où les persécutions religieuses sévissaient en Grande-Bretagne. De cette union naquirent trois enfants : Charles, officier du génie, qui mourut en 1833 à l'âge de 22 ans, victime de son devoir en sauvant la population anversoise de l'inondation, une fille qui épousa un officier polonais du nom de Röhlich, et Henri qui devait se distinguer dans la carrière diplomatique. Mary-Ann Greenwood épousa, après la mort de son mari, Pierre de Ryckere (1793-1863), professeur à l'Université de Gand et ancien gouverneur de la Flandre orientale.

Après avoir fait ses candidatures en philosophie et lettres et en droit romain et moderne à l'Université de Gand, Henri Solvyns fut adjoint au cabinet du Roi. Au mois d'octobre 1838, il introduisit sa demande pour le service diplomatique. Une lettre de recommandation de Jules Van Praet, ami intime de la famille, le signalait alors comme un élément « assidu et laborieux ». Le 15 octobre 1838, il obtint le grade d'attaché de légation et fut adjoint en cette qualité à la légation de Belgique à Stockholm, où il resta en fonction jusqu'à sa promotion

au grade de secrétaire de seconde classe par arrêté royal du 25 août 1841. Nommé à Constantinople, où il fut promu le 25 février 1845 secrétaire de première classe, il reçut la même année, les insignes de chevalier de l'Ordre de Léopold. Son ascension se poursuit, le 16 mars 1846, par sa nomination de secrétaire de première classe, avec un traitement de 5.000 F, à Vienne, où il fut chargé d'« une mission personnelle et secrète ». Cette mission avait-elle trait à la candidature de Léopold I^{er} au trône d'Allemagne ? L'hypothèse n'est pas sans vraisemblance, car le 25 juillet 1848, il est nommé à Berlin où il fut promu conseiller de légation, le 3 janvier 1852. Son séjour à Berlin fut de courte durée. Le Gouvernement décida, le 30 novembre 1853, de lui confier, avec le grade de chargé d'affaires *ad interim*, une mission aux États-Unis d'Amérique, où il épousa l'année suivante à Newport (N. Y) une américaine, Miss Henriette Livingston-Brown.

Le 30 mai 1855, nous retrouvons Henri Solvyns comme conseiller de légation à Londres, mais le 18 mars 1858, il est déjà nommé à Copenhague en qualité de chargé d'affaires. Cette promotion devait être suivie de près d'autres, car le 17 octobre 1858, il reçoit sa nomination de ministre résident à Constantinople, où il est promu officier de l'Ordre de Léopold, le 16 décembre de la même année. Sa nomination de ministre résident à Lisbonne, le 1^{er} février 1860, mit fin à sa mission en Turquie. La confiance du Roi l'appela le 5 novembre 1861 au poste de Turin, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, avec un traitement de 30.000 F, qui fut plus tard porté à 38.000 F. Solvyns suivit la Cour royale à Florence (1865) et à Rome (1870), au cours de l'unification progressive de l'Italie. On lui avait offert, en juillet 1867, la succession de Sylvain Van de Weyer à Londres, mais préférant rester à Rome, il déclina cette nouvelle promotion, alors que le Roi avait déjà signé sa nomination.

Lorsque le baron Napoléon-Alcindor Beaulieu (Namur, 20.5.1805-Londres, 11.10.1872), ministre de Belgique à Londres, vint à mourir, le ministre des Affaires étrangères, appréciant les qualités dont Solvyns avait fait preuve dans les différents postes qu'il avait occupés, le proposa une fois de plus au Roi pour représenter la Belgique à la Cour de Sa Majesté britannique. Ratifiant ce choix, Léopold II le nomma par arrêté royal du 18 octobre 1872, avec un traitement de 58.000 F. Solvyns, qui avait été nommé commandeur de l'Ordre de Léopold au 1^{er} août 1865, fut promu grand officier le 29 octobre 1871. Il reçut, le 19 août 1874, du Roi et du Gouvernement une nouvelle marque d'estime par la collation du titre de baron (les lettres patentes portent la date du 6 février 1875).

Henri Solvyns appartenait au libéralisme historique. Cousin d'Ernest Solvyns (1824-1885), sénateur catholique de Roulers, et membre fondateur du Comité belge de l'A. I. A., et de M^{rs} Théodore Solvyns (Anvers. 27.12.1838-Berchem, Anvers, 22.8.1910), chapelain d'honneur de Sa Sainteté, il fut un esprit modéré et tolérant, aux idées très larges. Tout au long de sa brillante carrière, il fut chargé par le Roi de missions spéciales et secrètes. Son ascendance, sa connaissance des langues et ses relations le désignèrent tout naturellement comme l'homme le plus compétent pour seconder Léopold II dans son œuvre coloniale. De Londres, le baron H. Solvyns transmettait au Roi des renseignements confidentiels sur les activités de la *Royal geographical Society*. Si nous sommes encore loin d'apprécier toute l'importance du rôle joué par Solvyns à Londres, nous savons qu'il était l'homme de confiance de Léopold II pour lequel il recueillait des informations concernant la politique coloniale anglaise. C'est chez les Solvyns que Léopold II rencontra les géographes anglais, peu avant la Conférence géographique de Bruxelles. C'est Solvyns qui, au début de l'année 1878, entra en contact à Londres avec H. M. Stanley, au sujet duquel il avait fourni des renseignements à Greindl en novembre 1877, et dont il suivit plus tard les conférences en Grande-Bretagne afin de renseigner Léopold II sur les imprudences et les indiscrétions que sa profession de journaliste le porterait à commettre.

Au baron H. Solvyns fut également confiée la délicate mission d'apaiser les appréhensions qu'inspirèrent aux Anglais les sensationnels progrès des Belges dans leur pénétration à l'intérieur de l'Afrique. Enfin, ce n'est pas son moindre mérite que d'avoir attiré l'attention de Léopold II sur les visées britanniques concernant le Katanga, et d'avoir contribué de la sorte au succès de la mission belge. Aussi sa collaboration discrète se révéla-t-elle particulièrement efficace.

Henri Solvyns dirigeait toujours la légation de Londres lorsque l'influenza vint le frapper vers les derniers jours de l'année 1893. Le 1^{er} janvier, il assista encore aux réceptions d'usage, mais il dut s'aliter le lendemain soir. Le 3 janvier au matin, lorsque son valet de chambre pénétra dans son appartement vers 9 h 30, le baron Solvyns ne donnait plus signe de vie.

Il fut enterré le 8 janvier 1894 au cimetière de Kensal Green. Il ne laissait pas de descendants.

Distinctions honorifiques : L'Ordre impérial de Nichan Iftikhar de 3^e classe ; chevalier de l'Ordre d'Albert le Valeureux ; chevalier de 3^e classe de l'Ordre de l'Aigle rouge ; commandeur de l'Ordre de Danebrog ; grand-commandeur de l'Ordre du Sauveur (1860) ; Décoration de 2^e

classe du Medjidie (1861) ; Grand-Croix de l'Ordre du Christ du Portugal (1862) ; Grand-Croix de l'Ordre des S.S. Maurice et Lazare (1863) ; Grand-cordon de l'Ordre de la Couronne d'Italie (1872) ; Grand-cordon de l'Ordre du Sauveur de Grèce (1878) ; Grand-Croix de l'Ordre de l'Étoile polaire de Suède (1879).

[J. S.]

2 juillet 1956.
A. Vandeplass.

Le Bien public, 5 et 6 janvier 1894. — *L'Indépendance belge*, 4, 5 et 6 janvier 1894. — *The Times*, 4 janvier 1894. — *Dossier création de l'A. I. A.*, Min. col. — Baron de Borchgrave, F. B. Solvyns, col. 134-138, in : *Biographie nationale*, vol. XXIII. — *Allgemeines Lexikon der Bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart*, 1937, vol. XXI, p. 260. — Benezit, E., *Dict. critique et document. des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs, etc.*, 1955, vol. 8, p. 16. — de Paepe, P., B. Solvyns, pp. 83-92, in : *Revue Belge*, 1837, vol. VII. — *Messenger de Gand*, 3 mars 1833. Communications du chanoine Tambuyzer, archiviste du diocèse de Malines, de M. Temmerman, archiviste du Sénat, d'A. Duchesne, conservateur au Musée de l'Armée, et du Conseil héraldique. Nous remercions toutes ces personnes qui nous ont aidé dans nos recherches.

SÖRENSEN (Sören) (Note complémentaire au Tome III, col. 814-15).

Entré, le 10 avril 1896, au 26^e bataillon de l'armée danoise, il suivit les cours de sous-lieutenant d'infanterie et fut nommé à ce grade le 12 septembre 1897. Du 1^{er} novembre 1897 au 1^{er} mai 1898, il fut employé de commerce à Helsingo. Ayant souscrit un engagement à l'É. I. C., il fut nommé, le 6 août 1898, sous-lieutenant de la Force Publique et partit le jour même pour l'Afrique.

Sörensen fut envoyé au quartier général de Kabambare, d'où il gagna, avec une colonne de munitions, le poste de Toa sur le lac Tanganika. Après y avoir séjourné un mois, il fut chargé du commandement du poste de Moliro, près de la frontière rhodésienne. Il tomba malade peu après et dut regagner l'Europe. Rentré au Danemark en mai 1900, il s'installa à Fillerup. Mais le désir de revoir le Congo fut plus fort et, en octobre 1900, Sörensen repartit pour l'Afrique.

Il y commença son deuxième terme comme chef de compagnie à Kutu, chef-lieu du district du lac Léopold II. Dans la suite, en qualité de chef de secteur d'Ibali, il entreprit un voyage de reconnaissance pour établir le contact avec le district de l'Équateur. En 1902, il reçut mission de pacifier la région méridionale du district du lac Léopold II, limitée par la rive nord du Kasai, et de dresser la carte de cette zone encore inconnue. La même année, parti de Dekese, il mena une nouvelle expédition pacificatrice dans la partie nord-est du district. Nommé capitaine le 6 juin 1903, il rentra en Europe le 22 mars 1904.

Lors de son 3^e terme, Sörensen séjourna à Basoko dans le district de l'Aruwimi. Il y fit une expédition punitive, en compagnie du juge danois Moth Börglum, contre des populations anthropophages. Puis il soumit la tribu des Budja-Mobange. Le 9 décembre 1905, il fut nommé adjoint supérieur de 2^e classe, spécialement attaché au commissaire de district.

A son 4^e terme, commencé le 6 février 1908, il retourna dans le district de l'Aruwimi comme adjoint supérieur de 1^{re} classe. Il soumit la tribu guerrière des Topoke, puis se vit confier le commandement de la zone du Haut-Ituri. Avant son départ, il avait reçu l'ordre d'attendre l'arrivée, à Basoko, du prince Albert de Belgique. Dans le Haut-Ituri, il pacifia les populations de la frontière, organisa l'installation des travailleurs des mines de Kilo et s'occupa de tous les problèmes frontaliers intéressant le Congo belge, l'Uganda britannique et le Soudan. Il se rendit également en Uganda pour y organiser les communications postales entre la partie orientale du Congo et l'Europe.

En reconnaissance des éminents services qu'il avait rendus à l'État, le Gouvernement de la Colonie donna son nom à l'un des sommets montagneux qui prolongent les monts de Cristal dans le Kwango méridional. En février 1914, Sörensen rentra en Europe en passant par le Portugal.

Durant son 6^e terme, il commanda d'abord le district des Bangala, où il s'occupa du recrutement de soldats pour les forces belges qui combattaient en Afrique orientale allemande. En août 1915, il fut nommé commissaire de district du Sankuru. Il participa à l'instruction des troupes du camp de Lusambo et au recrutement d'un grand nombre de porteurs pour les opérations militaires. Il bénéficia d'un congé en Europe, en 1918, qu'il passa au Danemark.

Son 7^e terme (1919-1922) le ramena au district du Kwango, avec station principale à Bandundu. Il s'y adonna aux absorbants travaux de réorganisation nécessités par la fin de la guerre et y exécuta de nombreuses missions en territoire insoumis. Il s'efforça, comme il l'avait déjà fait dans le district des Bangala, de rétablir l'ancienne hiérarchie des chefferies et dressa la carte de régions qui étaient encore fort mal connues. Il tenta aussi d'enrayer les progrès de la maladie du sommeil, très répandue dans le district.

Au cours de son 8^e terme (1923-1924), il réussit, sans faire tirer un coup de feu, à briser un début de révolte dans le Kwango. A la fin de 1923, il dressa la carte de la partie du nord du district et réussit à entrer en contact avec des peuplades qui pratiquaient encore l'anthropophagie.

Sörensen fut également le co-fondateur, puis

le président de *Skandinavia*, association pour officiers scandinaves au service de pays étrangers. Il était aussi membre du comité de patronage de la Société belge d'Études et d'Expansion de Liège.

Il était porteur de nombreuses distinctions honorifiques, dont l'Ordre de Léopold.

8 mai 1956.
M. Walraet.

H. Jenssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, 1902-05, pp. 438-39, 441-42, 469, 604, 607, 691-92, portraits. — J. Jürgensen, *Kongen af Congo (Gads Danske Magasin, janvier 1910)*. — *Illustreret Tidende*, 4 mai 1913. — *Verden og Vi*, n° 31, 1913. — *Vort Land*, 11 mars 1913. — *L'Avenir colonial belge*, juin 1922. — *Skandinavia*, 1922-23. — *Danmarksposten*, septembre 1923, janvier, avril et octobre 1924, avril 1933. — *Berlingske Tidende*, 5 janvier 1926, 28-29 avril 1930 et 16 mars 1933. — *Aarhus Amtstidende*, 6 janvier 1926. — A. E. A. Lindegaard, *Soldaterliv i Congo (1897-1900)*, 1928. — *Dagens Nyheder*, 16 mars 1933. — *Berlingske Aftenavis*, 16 mars 1933. — *Politiken*, 16 mars 1933.

SPUHLER (Charles), Colon (La Chaux-de-Fonds, Suisse, 22.10.1870 — Boma, 7.3.1938). Fils d'Adolphe et de Jeanneret, Amanda.

De nationalité suisse, il partit pour la première fois au Congo en janvier 1906 pour compte de la Société Urselia. Il exerça successivement les fonctions de gérant, d'agent principal et de directeur adjoint, jusqu'en mai 1924. Reparti en novembre de cette même année, il passa en qualité de directeur aux Établissements Egger Frères, et resta attaché à cette société jusqu'en janvier 1927. En juin suivant, les Plantations Jacques au Mayumbe lui confiaient à leur tour le poste de directeur. Spuhler s'établit alors définitivement comme colon-plantier à Ganda-Sundi; il ne rentra plus en Europe que pour de très brefs séjours. Il mourut dans son pays d'élection.

19 septembre 1953.
[J. J.] Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vét. col., mars 1938, 17. — *Trib. cong.*, 30 mars 1938, 2.

STASSIN (François, Joseph), Lieutenant général (Auvclais, 16.6.1859 — Bruxelles, 8.6.1927). Fils d'Augustin, Joseph et de François, Octavie-Florentine.

Lieutenant d'infanterie (31 mars 87), Stassin fut admis à l'École de guerre le 23 août 1889 et nommé adjoint d'État-Major le 23 décembre 1892.

Il fut ensuite détaché au Ministère de la Guerre (16 mars 1894), puis au 3^e d'artillerie (15 septembre 1894).

Capitaine-commandant (25 septembre 1899), il

fut désigné le 17 octobre 1899 pour diriger les bureaux de la 1^{re} direction générale. Il passa le 8 novembre 1904 à l'Institut cartographique militaire et fut attaché au département de l'Intérieur de l'État Indépendant du Congo à Bruxelles, service de la Force Publique, qu'il dirigea durant plusieurs années.

Nommé major (26 juin 1907), il fut désigné le 3 avril 1912 comme sous-chef d'État-Major de la 1^{re} division d'armée, puis, le 31 décembre de la même année, comme chef d'État-Major de la 3^e division d'armée. Il fut déchargé de ces fonctions et désigné pour commander la 3^e brigade montée de la 3^e DA le 13 août 1915.

Le 22 février 1917, il fut désigné pour être placé à la direction de l'Office de contrôle au Havre, en remplacement de l'inspecteur général des services de l'Intendance et remplit ces fonctions jusqu'au 29 février 1920. Depuis le 25 décembre 1917, il était pensionné et maintenu en service en qualité d'officier de complément, commissionné au grade de général major de réserve pour la durée de la guerre.

Nommé lieutenant général à titre honoraire (10 juillet 1920), Stassin passa le 14 juin 1921 en son rang et ancienneté dans les cadres de réserve.

Distinctions honorifiques : Médaille commémorative de Léopold II; commandeur de l'Ordre de la Couronne du Congo; Ordre du Nicham; officier de la Légion d'Honneur; officier de l'Ordre de Léopold; grand-la Victoire; Médaille commémorative 1914-18.

10 juin 1953.
[L. H.] Marie-Louise Comeliau.

Ann. de l'É. I. C., 1906, p. 29.

STANLEY (Note complémentaire au Tome I, col. 864-892).

Col. 864 : La date de naissance de Stanley doit être fixée au 28 janvier 1841, depuis que Ian Anstruther a pu consulter le registre de baptêmes à Denbigh. La date du décès est le 10 mai 1904. Sa mère s'appelait Élisabeth Parry. Après la mort de son grand-père maternel qui l'éleva, il fut confié par ses oncles à la famille Price qui, le 20 février 1847, s'en débarrassa en l'envoyant au workhouse de Saint-Asaph.

Col. 869 : C'est le 14 mars 1872 qu'à Tabora, Stanley prit congé de Livingstone.

Col. 871 : Le 21 septembre 1874, Stanley arrive à Zanzibar pour y recruter les éléments de son expédition. Edward Pocock meurt du typhus à Ituru, le 17 janvier 1875.

Col. 872 : L'arrivée de Stanley à la cour du roi Mtesa eut lieu au début d'avril 1875. C'est le 27 mai 1876 que Stanley revit le lac Tanganika à Ujiji.

Col. 875 : C'est entre le 6 et le 28 janvier 1877 que l'expédition franchit la série de rapides qui portent depuis lors le nom de Stanley Falls.

Col. 878 : Stanley quitta Zanzibar, pour rentrer en Europe, le 13 décembre 1877.

Col. 880 : Stanley fut officiellement nommé chef de l'expédition du Comité d'Études du Haut-Congo le 2 janvier 1879. Il quitta l'Europe pour Zanzibar le 23 janvier.

15 janvier 1957.
M. Walraet.

Heyse, Th., *Centenary Bibliography concerning Henry Morton Stanley* (*Journ. of the Royal Afr. Society*, London, avril 1943, pp. 91-98). Cette importante contribution donne la liste de 123 ouvrages et articles consacrés à Stanley; elle comporte aussi la liste des ouvrages de Stanley. — Un complément à cette bibliographie a été donné, par Th. Heyse encore, dans la *Bibliographie du Congo belge et du Ruanda-Urundi* (1939-1949), *Cahiers belges et congolais* n° 12 (Brux., 1950, pp. 60-63). — Voir aussi la bibliographie *in fine* du petit mais substantiel volume de M. Luwel, *Stanley* (Brus.-Amsterdam, 1956, pp. 121-123). A ces trois bibliographies, on peut encore ajouter : Cornet, R. J., *Stanley, vice-roi du Maniema, du Katanga et de l'Aruwimi* (*La Rev. col. belge*, 10 octobre 1952, p. 755). — 50^e anniversaire de la mort de Henry-Morton Stanley (*La Rev. col. belge*, 1^{er} mai 1954, pp. 309-319). — Cambier, R., *Le cinquantième anniversaire de la mort de Stanley, Stanley l'Explorateur* (*Bull. St. roy. Géogr.*, Brux., 1954, pp. 3-8). — Comélieu, J., *Stanley et Léopold II* (*Bibliothèque de l'Étoile*, Leveville, 1954, 29 p.). — Cornet, R. J., *Melle Jeanne Orianne et Henri-Morton Stanley* (*La Rev. col. belge*, 15 janvier 1954, pp. 43-45). — Lhermite, L., *L'exposition Stanley à Léopoldville* (*La Rev. nat.*, Brux., septembre 1954, pp. 269-271). — Luwel, M., *Catalogue des manuscrits exposés lors de la commémoration de H. M. Stanley, (Teruren 10 mai-30 juin 1954)* (*Bull. des Séances de l'A. R. S. C.*, 1954, pp. 1410-1427). — Whymys, *Le cœur de Stanley* (*La Rev. col. belge*, 1^{er} mai 1954, pp. 309-316). — Elsing, J. M., *Stanley's grosses Wagnis*. Trad. allem. du manuscrit néerlandais par Lee Van Dowski (Zurich, 1955, 204 p.). — Maurice, A., *L'épopée de Stanley. Le « découvreur » du Congo* (*Panorama du Monde*, Paris, juillet 1955, pp. 65-68). — Stanley, *Sur le Bas-Congo*, Avant-propos de L. Guébels. Introd. et notes historiques de L. Lejeune (Namur, 1955, 296 p.). Stanley, *Sur le Haut-Congo*, Avant-Propos de F. Van der Linden. Introd. et notes historiques de L. Lejeune (Namur, 1955, 255 p.). — Stengers, J., *Quelques observations sur la correspondance de Stanley (Zaire, novembre 1955, pp. 899-926)*. — Luwel, M., *Compte rendu de deux publications des Éditions Grands Lacs, consacrées aux voyages de Stanley (Zaire, juillet 1956, pp. 762-763)*. — Maurice, A., *Stanley au service de Léopold II* (*Synthèses*, juin 1956, pp. 319-338).

STEENWINCKEL (VAN) (Louis), Chef de chantier (Elewytt, 24.1.1876 — Elewytt, 6.2.1941). Fils de Jean-Louis et de Verbiest, Pétronille.

Il s'engage à la Compagnie du Chemin de fer du Congo comme chef de chantier et s'embarque le 24 août 1904 pour Matadi.

Van Steenwinckel effectue neuf termes soit

plus de vingt années de séjour. En juillet 1929, il quitte la Compagnie nanti d'une bonne pension.

Durant cette longue carrière en Afrique, cet agent n'a cessé de rendre d'appréciables services.

[A. E.] 23 novembre 1956.
F. Berlemont.

STENFELT (*Gustave-Johan-Thure*), (Note complémentaire au Tome II, col. 884).

Auteur de la première carte hydrographique du Bas-Congo. Il pilota le *Brabo*, premier navire de gros tonnage de Banana à Boma, où il accosta le 17 septembre 1886.

[J. S.] 4 janvier 1957.
A. Vandeplas.

de Cannart d'Hamale, A., *Quelques pages sur le Congo*, Brux., 1908, supplément, p. 2.

STEYAERT (*César-Léonard-Marie*), Chef d'atelier (St-Nicolas-Waes, 27.6.1878 — Melsele-Waes, 2.1.1941). Fils de Léon et de Verschaffel, Philomène.

Forgeron de son métier, il fut au service, de 1895 à 1904, de plusieurs établissements métallurgiques; il fit même un stage aux usines Cockerill, dans la province d'Anvers.

Engagé par l'État Indépendant du Congo le 17 novembre 1904, en qualité de chef d'atelier, il travailla surtout aux chantiers de la marine de l'État à Léopoldville. Son premier terme s'acheva le 26 janvier 1908. Il en fit un deuxième, du 7 janvier 1909 au 7 février 1912. Le 16 juillet 1912, il quittait le service de l'État pour les chemins de fer des Grands Lacs où il travailla sous les ordres de l'ingénieur Adam, qui le fit débiter aux ateliers principaux du 2^e tronçon (Kindu). Il allait au cours de la guerre 1914-1918, y rendre les plus grands services. Son chef raconte qu'après le bombardement de Mtoa en 1914, le vapeur *Alexandre Delcommune*, percé de 400 trous d'obus, fut ramené au port de la Lukuga pour y être réparé. Steyaert, avec un outillage rudimentaire, mena à bien cette difficile entreprise. Il fut aussi chargé de démonter, de conduire et de remonter deux allèges de quinze tonnes et une baleinière, de Ponthierville à Kindu.

Il fut ensuite affecté à la direction de l'atelier du chemin de fer de Kigoma à Tabora dans l'Est africain allemand occupé. Grâce à son aptitude à s'adapter rapidement aux circonstances, il fut même par la suite appelé aux fonctions de capitaine de steamer dans la province de l'Équateur où il assura les transports sur les rivières Lulonga et Ruki. Il quitta le service de la Colonie en 1920; il avait quatorze ans de séjour en Afrique.

Steyaert était officier de l'Ordre du Lion, titulaire de l'Étoile de Service en or à une raie, de la Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique dans l'Est Africain 1914-1918, de la Médaille de la Victoire, de la Médaille civique pour dévouement lors de l'épidémie de grippe infectieuse de 1918.

2 décembre 1953.
Marthe Coosémans.

[J. J.]

Bull. Ass. Vét. col., février 1946, 28.

STRATEN-PONTHOZ (VAN DER) (*Gabriel-Auguste*) (Comte), Ministre plénipotentiaire (Ponthoz, 13.9.1812 — Ponthoz, 23.2.1900). Fils de Louis-Marie-Hyacinthe-Joseph et de de Laittres, Gabrielle-Eustache-Françoise.

Entré dans la carrière diplomatique en 1838, le comte van der Straten-Ponthoz fut d'abord attaché à la légation de Belgique à Stockholm, dont il devint 2^e secrétaire en 1839. Transféré à Washington en 1840, il fut promu premier secrétaire (1842). Il fut ensuite chargé d'affaires à Lisbonne (1848), avant d'y devenir ministre-résident (1852). Désigné pour occuper les mêmes fonctions à Madrid (1853), il y fut élevé en 1858 au rang d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire.

En cette dernière qualité, il a occupé successivement les postes de Munich (1867), La Haye (1869) et Berlin (1881).

Au cours de sa mission dans la capitale de l'empire allemand, il fut désigné comme plénipotentiaire de la Belgique à la Conférence africaine qui fut ouverte à Berlin le 15 novembre 1884 et clôturée par l'acte de Berlin du 26 février 1885.

Outre le comte van der Straten, les représentants de la Belgique à cette conférence étaient le baron Lambermont, qui en fut l'âme, assisté de Banning, ainsi que le comte de Lalaing et le baron Goffinet. Officiellement ou dans les coulisses, nos délégués déploierent à ce moment une incessante activité pour obtenir la reconnaissance par tous du nouvel État Indépendant du Congo. Ils eurent gain de cause et la conférence où quatorze pays étaient représentés, se termina par un discours du prince de Bismarck, président, disant : « Le nouvel État du Congo » est appelé à devenir un des principaux gardiens de l'œuvre que nous avons en vue et je fais des vœux pour son développement prospère et pour l'accomplissement des nobles aspirations de son illustre fondateur ».

Mis en disponibilité sur sa demande et admis à la pension en 1888, le comte van der Straten s'est retiré au château de Ponthoz, où il consacrait ses loisirs à la rédaction des souvenirs recueillis au cours de sa longue carrière diplo-

matique embrassant un demi-siècle d'histoire. Il était déjà l'auteur de deux ouvrages écrits en pleine activité : *Recherches sur la situation des émigrants aux États-Unis* (Brux., 1846) et *Le budget du Brésil* (3 vol., Brux., 1854).

Le comte van der Straten était grand-cordon de l'Ordre de Léopold ; chevalier de l'Ordre de Malte et titulaire de plusieurs grands-cordons et grands-croix dans des Ordres étrangers.

20 juillet 1953.

Marie-Louise Comeliau.

[F. D]

Chapaux, Alb., *Le Congo*, Brux., 1894, p. 329. — Stanley Thomson, Rob., *Fond. de l'É. I. C.*, Brux., 1933. — Stanley, H. M., *Cinq années au Congo*, Brux., pp. 652, 668, 672. — Boulger, Dem. C., *The Congo State*, London, 1898, pp. 47, 51, 52. — De Seyn, E., *Dict. biogr. des Lettres et des Arts en Belgique*, Brux., 1935, t. II, p. 1034.

STROO (R. P. *Camille*), Missionnaire de la Congrégation de Scheut (Moerkerke, 3.1.1871 — Londres, 29.8.1916).

Il venait de terminer ses études philosophiques et théologiques quand il partit pour la première fois à destination du Congo le 6 septembre 1897. Dès 1898, il prenait part à la fondation de la mission de Thielen-St-Jacques, au sud de Kanda-Kanda, en territoire des Bena-Kanioka. Séjournant dans cette mission proche du territoire angolais, le P. Stroo éprouva plus d'une fois des difficultés à atteindre ses ouailles et à entrer en rapport avec la remuante peuplade des Kiokos. En 1903, des querelles entre deux groupes ethniques indigènes, les Kanioka et les Baluba, menacèrent sérieusement la sécurité du missionnaire et de son poste. Cependant, le P. Stroo n'en restreignit pas pour autant son activité apostolique et, en 1908, il commençait la bâtisse de l'église de Hemptinne-St-Benoît. Ses tournées en brousse le mettaient en contact avec de nombreux malades de trypanosomiase ; il mit tout en œuvre pour lutter contre l'introduction de la maladie dans les postes qui lui étaient confiés.

Rentré au pays le 9 février 1909, il repartait le 10 février 1910. Au poste militaire de Kanda-Kanda occupé par 50 hommes, anciens élèves des colonies scolaires de Boma et de Nouvelle-Anvers, le Père Stroo créa un catéchuménat qui prospéra rapidement.

Pendant les années 1911 à 1914, le religieux séjournait à Luluabourg d'où il rentra en Europe en 1916. C'est à Londres qu'il allait mourir, le 29 août de cette année.

Une partie de sa correspondance a paru dans divers périodiques : Dans *Missions en Chine et au Congo*, IV, 1899, 222-224 : *Lettre de Kanda-*

kanda, XIII, 1901, 173-175; *Lettre de Thielen-St-Jacques*, XV (1903), 112-113; *Lettre de Thielen-St-Jacques*. — Dans le *Mouv. antiesclavagiste*, KV, 314.315, *Extrait d'une lettre*. — Dans *Mouvement des Missions cath.*, 1907, 111, *Lettre de Hemptinne-St-Benoît*.

30 septembre 1955.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Ann. Miss. cath., 1935, p. 405. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. III, p. 1085.

STUDD (*Charles-Thomas*), Missionnaire protestant, fondateur de la *Heart of Africa Mission* (Spratton Stall, 2.12.1860 — Ilambi, Wamba, 16.7.1931).

Après avoir résidé dix ans en Chine (de 1885 à 1895) comme membre de la *China Inland Mission*, Studd rentra en Angleterre pour quelques mois, puis se rendit aux Indes. A son retour en Europe, son zèle missionnaire stimulé par l'essor que prenait l'État Indépendant du Congo, il se sentit enclin à y porter la parole de l'Évangile. Il commença par y faire un voyage d'études. Il en revint enthousiasmé. Avec un autre ministre protestant, M. Alfred Bruxton qui allait devenir son gendre, Studd alla s'installer au Congo dans la région de Wamba, en 1913. Sa femme restée en Angleterre seconda ses travaux et fut de 1916 à 1927, la secrétaire honoraire de la mission de son mari. Au début de 1927, elle fit même un court voyage au Congo et revint en Angleterre pour y mourir en 1930. Les quatre filles de M. et M^{me} Studd, dont trois sont mariées, s'occupèrent désormais elles-aussi d'évangélisation.

Charles-Thomas Studd mourut à Ilambi à l'âge de 71 ans.

8 août 1953.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 15 août 1931, 2; 30 septembre 1931, 2.

STUHLMANN (*Franz*), Explorateur allemand (Hambourg, 29.10.1863 — Hambourg, 19.11.1928).

Il avait vingt-cinq ans quand, passionné de recherches scientifiques et d'études géographiques, il se mit à voyager en pays inexploré. En 1888, il entreprit une grande randonnée dans l'Usga, le Nguru et l'Usambara (Afrique Orientale allemande). Revenu dans son pays, il s'enrôla dans l'armée; mais dès le printemps de 1890, il se mit en rapport avec Emin Pacha, qui, après la révolte de l'Équatoria, avait été ramené à Zanzibar par l'expédition de secours de Stanley. Regrettant d'avoir quitté sa province

équatoriale, Emin songea à regagner le lac Albert et il y fut encouragé par von Wissmann qui désirait utiliser son influence supposée dans cette région pour le compte des intérêts allemands. Stuhlmann, alors à Bagamoyo, fut chargé de l'escorter avec 5 autres Européens, 150 Askaris et 400 porteurs. L'expédition partit au début du mois sous une étiquette antiesclavagiste et, arrivée au lac Victoria, elle eut en effet un engagement avec un parti d'esclavagistes dont elle libéra les captifs. Les Arabes gardèrent de cette action un ressentiment qui, combiné avec celui de la saisie par Stanley à Zanzibar de fonds appartenant à Tippu-Tip, eut pour Emin dans la suite des conséquences tragiques.

Le 22 mars 1891, Emin quittait Kafuro entre le lac Windermere et un affluent de la Kagera; Stuhlmann le suivit dès le 1^{er} avril avec le reste de la caravane et le rejoignit à Kavingo, à 1° 3' lat. Sud, sur la Kagera, large à cet endroit d'une trentaine de mètres. A proximité, Stuhlmann aperçut les cimes neigeuses du Ruwenzori. L'expédition arriva le 30 avril dans le Butumbi; le 2 mai, les deux explorateurs contemplaient l'Albert-Édouard, du haut d'un plateau dominant le lac. Ils se reposèrent à Vitshumbi, à la pointe S.-O. du lac, par 0° 44' lat. Sud. Vers le 15 mai, l'expédition se dirigea vers la partie septentrionale de la rive occidentale; le 3 juin, elle obliqua au N.-E. à travers la vallée de l'Is-sango ou Semliki. Stuhlmann tenta l'ascension d'un des pics neigeux du Ruwenzori au N.-E. du lac, mais ne put atteindre la limite des neiges; il rapporta cependant de cette ascension des observations barométriques intéressantes.

L'expédition traversa la Semliki à la mi-juin et, à Boga, eut maille à partir avec les gens de Kabarega, roi de l'Unyoro. Stuhlmann constata que la rivière Lulu se jette dans la Semliki et non dans l'Ituri comme l'avait prétendu Stanley. Le 20 juillet, on campa dans l'Undusuma et on entra en rapport avec les Soudanais, derniers débris des anciennes troupes d'Emin, qui étaient campés entre Kavalli et l'île de Pingua et on apprit par eux que Fatel Moulah, ancien lieutenant d'Emin, était retourné à Wadelai et s'était joint aux mahdistes, tandis que d'autres officiers tels que Farag Allah et Selim Bey demeuraient à proximité du lac avec un groupe de soldats restés fidèles.

Faute de pouvoir se diriger vers l'Est où elle risquait de se heurter aux Anglais du capitaine Lugard, l'expédition traversa la Duki, au début d'août, prit ensuite la direction du N.-W. et aborda la forêt de l'Ituri par un plateau d'une altitude de 900 m habité par des populations Babira et des Pygmées. Les voyageurs suivirent l'Ituri jusqu'à 1° 50' lat. N., puis, empêchés par les Wahoko d'aller plus loin, ils rebroussèrent

chemin, repassèrent l'Ituri, marchèrent trois jours à travers un pays ravagé par les esclavagistes de Said ben Abedi (de Nyangwe) et arrivèrent à la steppe herbeuse du Lendu, par 1° 54' lat. N., peuplée d'une colonie de Lours. En poussant vers le Nord (Ouest du Lendu), ils virent les sources de l'Ituri vers 2° 13' où ils abordèrent le pays des Momvu. Mais à ce point il fallut rétrograder, les vivres faisant défaut.

Le 30 septembre, la retraite commençait, au grand regret des voyageurs qui prévoyaient qu'en trois jours ils auraient pu atteindre la rivière Libi au-delà de laquelle se trouvait le Mota, province Momvu, riche en bétail et en gibier. Stuhlmann nous dit qu'au-delà de cette rivière, ils auraient atteint un autre cours d'eau très important (le Bomokandi ?) et il ajoute : « Je pense en conséquence que les sources de l'Ituri doivent être situées à 2° 40' lat. N. et 30° 20' lg. Est, tandis que les sources du Bomokandi seraient beaucoup plus au Nord ». Le Bomokandi, comme on le sait, est un affluent de l'Uele.

D'après lui, l'échec de l'expédition serait dû à la mauvaise saison (des pluies) qui rendait le terrain impraticable et les maladies plus fréquentes. Le retour fut pénible : grêle, pluies, famine, variole, attaques des indigènes, rendaient la marche d'autant plus difficile qu'on trainait derrière soi un cortège de femmes et d'enfants accompagnant les Soudanais fugitifs qui s'étaient joints à la colonne. La traversée du plateau du Lendu fut particulièrement harassante, les tribus indigènes harcelant la colonne à tout instant. Heureusement, les Babira se montrèrent accueillants et firent construire sur la Duki un pont près de Bilippi, à 1° 32' lat. N.

Le 12 novembre, l'expédition arrivait à Undusuma. Emin était dans un état pitoyable ; à moitié aveugle, il fut soigné avec dévouement par Stuhlmann ; la variole régnait parmi les gens de l'escorte. Malgré tous ces déboires, Stuhlmann, courageux, continuait ses recherches et ses observations scientifiques ; il avait relevé toute l'hydrographie de la région parcourue (Ituri, Semliki, Duki, etc.) et, en ethnographe patient, avait étudié de près les pygmées. L'itinéraire de Stuhlmann est toutefois difficile à reporter sur les cartes actuelles, les noms de lieux et de rivières ayant subi de profondes modifications comme cela arrive fréquemment en Afrique noire. Le 10 décembre 1891, à Undusuma, se fit la séparation des deux explorateurs. Les raisons réelles de cette séparation ne sont pas très bien connues. Stuhlmann partit le premier par la rive ouest de la Semliki, puis s'arrêta pour établir un camp sur les rives où il attendit Emin jusqu'au 15 janvier 1892.

Sans nouvelles de son compagnon, il se remit en route à marches forcées en direction de Bukoba (lac Victoria). Le 19 janvier, il était à la pointe N.-O. du lac Albert-Édouard, le 26 à Vitshumbi sur la pointe S.-O. Malgré les brumes intenses, il aperçut le Mfumbiro ou Monts Virunga ; il fut le premier voyageur à indiquer l'existence de cette chaîne volcanique qui devait être explorée 3 ans plus tard (mai 1894) par le comte von Goetzen. Retraversant le Pororo, Stuhlmann atteignit la Kagera le 5 février 1892 ; le 15 février, il était à Bukoba, au lac Victoria.

Au mois d'août, le *Berliner Tageblatt* annonçait que Stuhlmann était arrivé malade à Bagamoyo et qu'il avait été transporté à l'hôpital des Pères français à Zanzibar. Quant à Emin, il s'était acheminé vers Stanleyville en compagnie d'une caravane de traitants conduite par Said ben Abedi, avait atteint Ipoto, près de Kilonga-Longa (Mawambi) sur l'Ituri, le 28 juin ; puis, le 14 octobre, il arrivait au village de Kinena où le 23 octobre il était assassiné par ordre de Kibonge, l'associé de Said ben Abedi.

Stuhlmann rentra en Europe en compagnie de deux pygmées au début de 1893 ; le 19 mars, il donnait à Anvers, à la Société coloniale allemande, une conférence sur son voyage et était reçu quelques jours plus tard par Léopold II.

Rentré dans son pays, il se fit dès 1893 une réputation comme cartographe ; ses cartes, du territoire compris entre Kafuro et les pays momvu, furent publiées par la *Deutsche Kolonialblatt* et comprennent 146 feuilles in-8° ; ses 70.000 observations météorologiques, ses levés topographiques, ses collections d'histoire naturelle, ses notes ethnographiques, ses vocabulaires concernant 20 langues indigènes constituent des documents de la plus haute valeur scientifique.

Stuhlmann écrivit la relation de ses voyages, dont le plus important est celui qu'il fit en compagnie d'Emin : *Mit Emin ins Herz von Afrika*, Ed. Dietrich Reimer, Berlin, 1894.

— Des extraits ont paru dans le *Mouv. géog.*, IX, 1892, p. 51.52, et 80 c. ; 1893, p. 4, 12, 25a ; 1894, p. 36, 37 ; — dans le *Koloniale Zeitschrift*, VI, 1893, p. 52, *Die Akkazwerginnen* ; — dans *Verhandlungen der Geogr.*, X, 1893, 1, 28, *Über die Zwergvölker am Ituri*.

En 1903, Stuhlmann devint directeur de l'Institut de biologie. En 1908, il était nommé secrétaire-général à l'Institut International (Wirtschaft) de Hambourg. De 1916 à 1927, il publia les *Tagebücher d'Emin Pacha*.

22 avril 1953.
Marthe Coosemans.

[R. C.]

Chapaux, A., *Le Congo*, Rozez, Brux., 1894, p. 400. — Wauters, A. J., *L'É. I. C.*, Brux., 1899, p. 72, 112, 260. — *Der Grosse Blockhaus*, Leipzig, t. 18 p. 289. — Lotar, (R. P.), *Souvenirs de l'Uele, Emin Pacha*, Revue Congo, 1937. — Cambier, R., *Article Schnitzer, Emin Pacha, Biogr. Col. Belge*, t. I, col. 826-834.

STYCZINSKI (*Michel-Thadée-Joseph-Alexandre*), Lieutenant (Schaerbeek, 5.1.1886 — Trappes, France, 3.12.1916). Fils d'Émile-Michel et de Houtain, Élodie-Ferdinand-Césaire-Joséphine; époux de Meert, Anne-Christine.

Entré comme volontaire au régiment des grenadiers le 27 juin 1904, il gravissait chaque année un échelon de la hiérarchie et quittait l'armée le 6 décembre 1911 avec le grade de sous-lieutenant de réserve; il avait en effet postulé un engagement à la Colonie et l'obtenait le 6 avril 1911. Embarqué à Anvers le 8 avril, il atteignait Boma le 27 et se voyait attaché le lendemain au corps de réserve. Le corps de réserve, créé par décret du 18 janvier 1898, était formé en partie de miliciens ayant fini leur terme de sept ans, et en partie de volontaires s'engageant pour une durée de douze ans; le quartier principal, d'abord à Lisala, était passé à Lukula (*Hist. de la F. P. au Congo*, p. 90). Le 19 février de l'année suivante, il était désigné pour la compagnie d'artillerie et du génie et le 22 avril pour la Compagnie du Bas-Congo. Il retournait le 14 janvier 1914 à la Compagnie d'artillerie et du génie et y restait en service jusqu'à son départ pour l'Europe le 12 février 1914.

La guerre déclarée, Styczinski repartit pour le Congo en 1915 et alla prendre rang parmi les troupes désignées pour la défense de la frontière orientale de la Colonie. Il fut attaché à l'État-Major et placé sous les ordres de l'inspecteur d'État Tombeur et du colonel Molitor, aux côtés du lieutenant Stroobant et de l'adjudant Hoffmann en compagnie desquels il prit part à la défense de la région du Kivu. Le 18 juin 1915, nous dit le colonel Molitor, l'inspecteur d'État Tombeur, le colonel Molitor, les lieutenants Stroobant et Styczinski et l'adjudant Hofman arrivaient au Tanganika.

Rentré en France en 1916, Styczinski mourut accidentellement au passage à niveau de Trappes (Seine et Oise, arrondissement de Versailles). Ses restes furent transférés en Belgique après la guerre, le 19 janvier 1923.

Il était porteur de l'Étoile de Service.

[J. J.] 15 juin 1953.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 6826. — *Trib. cong.*, 15 février 1923, p. 1. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., 1937, 1. — Muller, E., *Les Troupes du Katanga et*

les Campagnes d'Afrique 1914-1918, Brux., 1935, p. 65.

SUMBU (*Pierre*), Indigène mukongo, combattant de la guerre 1914-1918 (Matadi, Ngoyo, ..., Bruxelles, 12.3.1927).

Résidant en Belgique au moment où éclata la guerre 1914-1918, Sumbu s'engagea à l'armée belge au premier régiment des carabiniers pour passer ensuite aux lanciers. Il prit part aux combats livrés aux environs de Brasschaet, lors du siège d'Anvers, puis dans les tranchées de l'Yser. Invalide de guerre, il mourut à Bruxelles en 1927. Ses funérailles furent célébrées à l'église de Laeken et sa dépouille fut conduite au cimetière par des camarades noirs également invalides de guerre. Sumbu avait épousé une femme blanche.

[J. J.] 15 juin 1953.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 31 mars 1927, p. 2.

SURMONT DE VOLSBERGHE (*Arthur-Henri-Marie-Ghislain*) (Baron), Sénateur (Gand 5.10.1837 — St-Denis-Westrem, 30.10.1906).

Après ses humanités au Collège St-Barbe à Gand, il continua ses études à l'Université catholique de Louvain. Fixé à Ypres dès 1865, membre du Conseil provincial de la Flandre occidentale et de la députation permanente depuis 1872, il fut élu sénateur catholique d'Ypres le 11 juin 1878. Nommé bourgmestre d'Ypres en 1891, il procéda dans cette ville à des réalisations hardies dans le domaine de l'urbanisation. Travailleur persévérant, d'une grande tolérance en matière politique, il prit part au sénat à tous les débats institués sur le terrain scolaire, participa à l'organisation de l'enseignement primaire (1879-1884-1895), à celle de l'enseignement moyen (1887) et à celle de l'enseignement supérieur et eut son mot à dire dans les questions d'ordre judiciaire (code rural et procédure pénale) et dans l'élaboration des lois fiscales, financières, ouvrières, électorales (1879, 1883, 1884, 1895). Quoique flamand dans l'âme et défenseur en toute occasion des revendications du peuple flamand, il refusa de voter une loi qui, par l'adoption de l'unilinguisme et l'emploi exclusif du flamand en Flandre, risquait à ses yeux de léser les intérêts du pays et des Flamands eux-mêmes.

Le 27 août 1895, lors de l'interpellation Janson dans l'affaire Stokes, Surmont de Volsberghe refusa son vote à l'ordre du jour, estimant que les faits en question ne relevaient pas du Gouvernement belge.

En dehors du domaine parlementaire, le baron

Surmont de Volsberghe présidait la commission administrative de l'Institution royale de Messines et était membre effectif de la Société royale de Numismatique de Belgique.

Distinctions honorifiques : commandeur de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre de St-Olaf (Norvège), chevalier de l'Ordre du Lion néerlandais, commandeur avec plaque de l'Ordre de Notre-Dame de la Conception de Villa Viçosa.

10 janvier 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Mouv. géogr., 1895, p. 233. — Van Iseghem, *Les étapes de l'annexion du Congo*, p. 44. — *Le Sénat belge*, Schepens, Brux., 1897, p. 439.

SURY (*Louis-René-Joseph-Alphonse*), Ingénieur agricole (Spa, 25.7.1873 — Bruxelles, 15.3.1925). Fils de Pierre-Toussaint et de Henrard, Marie-Louise.

Il fit ses études d'ingénieur agricole à l'Université de Louvain et en obtint le diplôme le 28 juillet 1896. Deux ans plus tard, il s'engageait à l'État Indépendant du Congo comme agronome et quittait Anvers au début de mars. A Boma, le 28, il se vit désigné pour Bangala et assimilé à un sous-intendant de 3^e classe. Il gagna Nouvelle-Anvers le 27 avril. L'année suivante, il était promu contrôleur forestier (22 mars 1899) et chargé, en octobre, d'une mission dans l'Ubangi. Le 9 mai 1900 une autre expédition le conduisait dans la Ngiri et, le 26 juillet, une troisième, dans l'Itimbiri. Les deux derniers voyages l'anémièrent fortement et il dut démissionner pour raison de santé le 14 octobre 1900. Il ne renonça cependant pas au Congo et repartit, cette fois à destination du Katanga, où il s'établit comme colon et d'où il ne rentra qu'en 1925. Peu après, il mourait à Bruxelles.

2 janvier 1952.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Note de l'administration communale de Spa, en date du 20 août 1847.

SVIHUS (*Olaf*), Major de la Force Publique (Hoiland, Norvège, 24.1.1885 — Uccle, 29.9.1943). Fils d'Ole-Andreas et de Tvedt, Karen-Gurine.

Il suivit à Oslo les cours de la 1^{re} division de l'École de Guerre (artillerie de campagne) du 15 septembre 1904 au 31 août 1905 et fut nommé sous-lieutenant le 5 octobre 1905. En cette qualité, il resta au service de son pays jusqu'en avril 1907, date à laquelle il partait à Bruxelles pour suivre les cours coloniaux à l'ancien Observatoire. Il fut engagé à l'État Indépen-

dant du Congo comme sous-lieutenant le 1^{er} août 1907 et partit d'Anvers 4 jours après.

Il commença par faire un stage à la Compagnie du Bas-Congo sous les ordres du capitaine Jobé, puis fut attaché le 12 septembre au district de l'Uele (zone Uere-Bili). Désigné comme adjoint au camp de l'Uere, il y passa un an et demi et fut appelé au commandement du poste de Bambili le 27 février 1909, puis à celui d'Aba, le 18 octobre 1909. Ainsi s'achevait son terme qui le ramenait à Boma le 11 août 1910 pour le retour vers l'Europe.

Le 25 février 1911 il repartit d'Anvers pour un 2^e terme de 3 ans et fut de nouveau désigné pour la zone d'Uere-Bili.

Commandant le poste de l'Uere depuis le 18 mai 1911, il y gagna ses galons de lieutenant le 21 novembre et prit le commandement de Semio le 29 mai 1912. Le mois suivant, il passa à la Compagnie de réserve de l'Uele (29 juin 1912). Redescendu à Boma le 27 juin 1913, il demanda à être mis en disponibilité pour convenances personnelles et rentra en Europe.

Son 3^e départ date du 19 février 1914. Arrivé à Boma, il fut commissionné pour le district du Lomami (Katanga) où il prit le commandement de la Compagnie. La guerre de 1914 le surprit donc en Afrique, précisément à proximité du lac Tanganika, où allaient se dérouler les opérations militaires. Il fut mis sous les ordres du commandant Emmanuel Muller, qui le 31 août l'envoya dans le nord de la Lukuga, infestée d'Arabes émissaires des Allemands, avec mission d'arrêter ceux qui étaient soupçonnés d'espionnage.

Le 1^{er} septembre, Svihus opérait à Tengo avec une escouade de police et s'acquittait avec succès de sa mission. Après quoi, il fut chargé de la défense de Mtoa, renforcé par l'ingénieur Duhaut et le sous-officier de Kerckhove. Ils signalèrent le 4 octobre l'apparition d'un bateau allemand sur le Tanganika à proximité de Mtoa : Les Allemands préparaient une tentative de débarquement qui échoua grâce à l'héroïque défense des nôtres. A cette occasion, Svihus fut cité à l'ordre du jour, une première fois.

Avec le 2^e Régiment, sous les ordres du major Weber, Svihus monta vers le Nord jusqu'au lac Kivu, où, au début de la première offensive dans l'Est Africain allemand, il commandât la 1^{re} Compagnie du V^e Bataillon. Il se fit remarquer par ses marches forcées et ses mouvements tourmentés en tête de sa compagnie, lors de la prise d'Udjidi et de Kigoma. Ensuite, il fut adjoint au commandant Beernaert, chef du bataillon.

Pendant la marche sur Tabora, Svihus était le 31 août 1916 à proximité d'Usoke, où les Allemands occupaient la gare et un dépôt important. Au début de septembre, avec le sous-

officier Hansenne et 50 soldats noirs, il tomba à l'improviste sur cette fameuse gare, qui était un grand dépôt de vivres et de munitions derrière les lignes des allemands. En hâte, il fortifiait la place en entourant le dépôt d'un parapet, construit au moyen de sacs de farine, de riz, de haricots, etc... et derrière lequel ses hommes étaient très bien protégés.

Le major allemand Zimmer venant d'Urambo avec 80 Européens, 300 askaris et 2 canons de campagne se porta sur Usoke, qu'il attaqua avec violence. Svihus avec Hansenne et son peloton tinrent tête aux Allemands pendant une semaine, malgré le feu de l'artillerie, des mitrailleuses et des askaris, terrés derrière les parapets de sacs de vivres.

A la fin il réussit à aviser de sa situation le 1^{er} Régiment, qui se trouvait aux environs de la gare d'Urambo, à 30 km de là. En hâte du renfort fut envoyé par le major Muller. Le capitaine Deroover et l'officier cartographe Wuidart partirent à marches forcées jusqu'à Usoke. L'attaque fut brisée, mais Wuidart avait été blessé au bras.

Une nouvelle offensive ennemie se déclenchait le lendemain, lorsque le gros du 1^{er} régiment atteignit Usoke et venait sauver la situation qui était extrêmement critique.

L'héroïque attitude de Svihus à Usoke lui valut sa 2^e citation à l'ordre du jour et une distinction honorifique bien méritée. Le général Tombeur, commandant en chef des Troupes de l'Est écrivait plus tard dans un rapport, que l'action d'éclat d'Usoke avait raccourci la campagne d'au moins 3 mois.

Après la guerre, Svihus continua encore à servir pendant 3 termes au Congo. Il fut commandant de N'Gule au Katanga et ensuite du camp de la Niamba jusqu'au 23 mars 1928. Il avait été nommé major déjà le 1 août 1919.

Comme pensionné il habitait Bruxelles où il était bien connu et très apprécié dans les milieux coloniaux et scandinaves, et où il décéda le 29 septembre 1943 à Uccle.

Les Allemands défendant de l'enterrer au cimetière spécial des anciens combattants, il fut inhumé provisoirement au cimetière de Saint-Gilles. Après la guerre, ses anciens frères d'armes du Cercle des Anciens Officiers des Campagnes d'Afrique 1914-1918 (le C.A.O.C.A.) lui firent de belles funérailles et transférèrent son corps au cimetière militaire d'Uccle, où une plaque rappelant ses glorieux faits d'armes à Usoke fut placée.

Svihus s'intéressait aussi aux Lettres. Il consacrait sa plume à écrire d'intéressantes petites anecdotes, romans et épisodes vécus au Congo. La plupart de ses œuvres ont paru comme feuilletons dans différents journaux à Bruxelles et en traduction dans des revues norvégiennes. Les originaux, écrits de sa main,

ont été déposés aux archives de la Bibliothèque Universitaire d'Oslo, et parmi lesquels les plus connus sont : La Bataille d'Usoke — Les Porteuses de Briques (au Camp de la Niamba) — Flux et Reflux du Nord (de l'Uele) — Exercice et Manœuvres (à Niamba) — etc...

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme ; porteur de la Croix de guerre 1914-1918 avec palme et de la Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique ; officier de l'Ordre royal du Lion ; porteur de l'Étoile de Service en or avec 2 raies ; officier de l'Ordre de la Couronne.

23 juillet 1956.

F. Budde.

[F. D.]

SWALUE (Édouard-Bernard), Magistrat (Liège, 29.6.1857 — Élisabethville, 14-8-1926). Fils d'Eylardus et de Bertholet, Francoise.

Après avoir conquis son diplôme de docteur en droit à l'Université Libre de Bruxelles, E. Swalue pratiqua le barreau pendant quelques années dans la capitale. Il atteignit ainsi l'heure où la Belgique commençait à tourner ses regards vers les contrées lointaines. A l'aide de capitaux belges, différentes entreprises et notamment des exploitations de tramways se créèrent en pays d'Orient. E. Swalue se laissa tenter ; il abandonna le barreau et en 1903 alla s'installer avec sa famille en Asie centrale comme sous-directeur des Tramways de Taschkend. Il n'y resta pas très longtemps, mais il avait pris goût à la vie exotique. A son retour en Belgique il sollicita son admission dans la magistrature congolaise.

Il débarqua à Élisabethville le 2 janvier 1912. Il comptait alors 54 ans ; il amenait avec lui sa femme et deux enfants d'âge adulte. Dans cette Élisabethville naissante, les hommes d'âge constituaient l'exception ; l'apparition d'une famille complète dénotait l'intention de s'établir définitivement au Katanga : autre motif d'étonnement. L'arrivée de la famille Swalue fit presque sensation.

Son chef fut de suite à son aise dans ce milieu hétéroclite. Sa nomination comme juge auprès du tribunal de première instance le mit en contact avec la population. Il acquit rapidement la réputation d'un bon serviteur de la justice et d'un ami des indigènes. Dans ses relations sociales il se fit remarquer par un souci d'élégance et des allures dix huitième siècle qui tranchaient sur le laisser-aller démocratique de l'époque.

L'âge n'empêcha pas E. Swalue de figurer pendant longtemps dans la magistrature congolaise. Jusqu'à la fin de sa vie il demeura citoyen d'Élisabethville. Du Tribunal de première instance il passa à la Cour d'Appel. Il était âgé de 69 ans quand il s'éteignit le 14 août 1926 à

Élisabethville. Puissent les jeunes qui lisent son nom sur une tombe du cimetière d'Élisabethville accorder une pensée pieuse à ce patriarche mort sur la brèche !

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de Léopold ; chevalier de l'Ordre royal du Lion ; chevalier de l'Ordre de la Couronne ; Croix civique.

29 novembre 1956.

F. Dellicour.

SWAN (*Charles-Albert*), Missionnaire protestant (Sunderland, Angleterre, 21.11.1861 — Bristol, Angleterre, 30.11.1934). Fils d'Alderman, décédé le 22 avril 1897 et de Mrs. Swan.

Fils d'un architecte aisé, C. A. Swan se destinait, dans sa prime jeunesse, à la carrière des armes. Excellent tireur, il était membre de la Sunderland Volunteer Life Brigade et pratiquait assidûment les sports du cricket et du football. Une autre passion cependant l'agitait : la lecture des récits de voyages et, en particulier, les livres sur l'Afrique.

Avec son ami G. Fowles, il fréquenta, à 19 ans, la Bethesda Chapel de Sunderland, où les sermons du Rd. A. A. Rees lui firent une profonde impression. Il fit bientôt partie de la Congrégation. Ainsi s'ouvrit pour lui un champ d'action nouveau. Tout en assurant ses fonctions d'employé d'administration, Swan prêcha l'Évangile jusqu'au jour où, à Whitehaven, il rencontra trois missionnaires qui revenaient d'Afrique : J. B. Thompson, Peter Scott et A. Munnoch. Sa passion pour le continent noir reçut alors l'élan décisif. Il résolut de porter la parole de Dieu en terre africaine. L'occasion tant souhaitée s'offrit à lui en 1885. A cette époque, l'inquiétude grandissait au sein du monde des missions protestantes anglaises, au sujet du Rd. F. S. Arnot, qui s'était signalé par son zèle évangélique en Afrique centrale. En octobre 1884, il avait notamment contribué au rétablissement du poste missionnaire de Bailundu, en Angola, qui avait dû être abandonné par l'American Board of Foreign Missions. A la même époque, Arnot avait rencontré des messagers du potentat Msiri, qui régnait sur le Garenganze, l'actuel Katanga. Ces émissaires étaient porteurs d'une lettre que le chef adressait à son beau-frère Coimbra, un métis qui habitait à Chivula. Cette missive, rédigée en mauvais portugais, exprimait le désir de Msiri de voir des Blancs s'installer au Garenganze, dans le but non avoué de s'en servir pour réaliser de nouvelles conquêtes territoriales. Arnot décida de se rendre à la cour de Msiri et quitta le Bihé en juillet 1885. C'est depuis cette époque que les nouvelles du missionnaire se firent de plus en plus rares et cessèrent même complètement.

Swan s'offrit à ses coreligionnaires pour aller

à la recherche d'Arnot. Il quitta Liverpool en février 1886. Après une halte de 8 à 9 semaines à Lisbonne, où il s'initia à la langue portugaise, Swan s'embarqua pour l'Angola en compagnie du Rd. Peter Scott. De Benguela, où ils purent recruter des porteurs grâce au Rd. Sanders, de la Mission américaine, ils atteignirent, à l'issue d'une marche de quinze jours, la station de Bailundu. L'étape suivante les mena sur le plateau du Bihé, à Camundongo. De cette localité au Garenganze, il restait plus de 1.200 km à parcourir. Mais Scott était tombé malade et Swan dut le reconduire à la côte. A son retour à Bailundu, en janvier 1887, il trouva des lettres d'Arnot, écrites cinq mois auparavant. Le missionnaire y réclamait de l'aide et du ravitaillement. Swan put se procurer des vivres et des marchandises et se mit en route. Au Bihé, il retrouva le Rd. Sanders et rendit visite à Silva Porto, l'ancien compagnon de route d'Arnot. Après de multiples difficultés avec le chef Chiponge, qui exigeait que Swan lui payât tribut avant de quitter son territoire, le missionnaire dut derechef revenir sur ses pas, cette fois pour se porter à la rencontre du Rd. canadien W. L. Faulknor, qu'il rencontra entre Bailundu et la côte.

Enfin, le 8 septembre 1887, les deux missionnaires purent quitter le Bihé en direction de l'Est. En chemin, ils reçurent de nouvelles lettres d'Arnot, qui annonçait qu'il était en bonne santé et que Msiri était satisfait de la prochaine arrivée de nouveaux Blancs à sa cour. Le 28 octobre, Swan et Faulknor atteignirent Katema, non loin du lac Dilolo et, le 4 novembre, le village de Nana Candundu où ils séjournèrent quelque temps pour s'approvisionner. Arnot, de son côté, prévenu par des messagers, était parti à la rencontre des deux missionnaires. Il les rejoignit, le 16 décembre, sur le territoire de Msiri et les conduisit vers Bunkeya, résidence habituelle du potentat. Celui-ci témoigna de sentiments amicaux envers Swan et Faulknor, qui révélèrent bientôt au chef le but de leur voyage : apprendre à son peuple la lecture, l'écriture et la parole de Dieu. Msiri leur répondit qu'il se réjouissait de leur venue et qu'il espérait qu'ils se plairaient dans son pays.

Arnot, malade, reprit le chemin du Bihé le 27 février 1888. Swan et Faulknor allaient rester seuls à Bunkeya pendant plus de trois ans. Les deux missionnaires occupaient le site qu'avait choisi Arnot et où il avait construit une modeste habitation. La cordialité que manifesta Msiri aux nouveaux venus était peut-être due à l'estime dans laquelle il tenait Arnot, qui avait réussi à effacer la mauvaise impression qu'avait laissée le passage à Bunkeya de l'expédition allemande de Böhm et Reichard. Un des

grands soucis de Msiri, au début du séjour à sa cour de Swan et de Faulknor, fut de leur procurer des compagnes. Il désirait vivement que Swan épousât une de ses filles ! Mais en dépit de ces manifestations de sympathie, Swan se méfiait du chef dont il avait déjà pu apprécier la cruauté dans plus d'une circonstance.

Une des premières réalisations des missionnaires fut l'ouverture d'une école, où Msiri envoya plusieurs orphelins. Mais après quelques mois, Faulknor tomba malade et fut incapable d'aider efficacement son confrère. Aussi Swan dut-il pourvoir seul aux tâches quotidiennes de l'évangélisation, de la construction d'une nouvelle habitation, sans compter les multiples services exigés par Msiri, qui en usait à la fois comme d'un barbier et d'un médecin !

Enfin, le 22 octobre 1889, Swan fut averti de la prochaine arrivée d'Arnot et d'autres missionnaires. Msiri ne l'autorisa pas à se porter à la rencontre de ses amis. Un an s'écoula encore avant que ne parvint à Swan, la nouvelle de l'arrivée, au Lualaba, des Révérends Lane, Thompson et Crawford. Sans tarder, Swan se mit en route et les rencontra le 11 novembre 1890. A la même époque, l'Anglais Alfred Sharpe, de la British South Africa Cy — la Chartered — arriva à Bunkeya pour y conclure un traité avec Msiri. Il aurait demandé à Swan de persuader Msiri d'apposer sa marque sur le document, alors que le chef ignorait son contenu. Swan aurait catégoriquement refusé de se prêter à cette manœuvre et aurait traduit le texte à Msiri, qui fit savoir à Sharpe qu'il n'accorderait jamais à des Blancs l'autorisation de creuser sa terre pour en extraire son or et son cuivre. Dans l'état actuel de la documentation, il n'est guère possible de savoir ce qui s'est réellement passé à Bunkeya lors du passage de Sharpe. Toujours est-il que l'envoyé de la Chartered dut repartir bredouille, laissant à Swan un acte de soumission que Msiri était invité à signer le jour où il changerait d'avis.

De décembre 1890 à avril 1891, la mission fut réorganisée. Le but de Swan, qui s'en ouvrit à ses confrères, était d'instruire et de convertir les indigènes par les moyens les plus rapides, de manière à s'assurer le plus grand nombre possible de propagateurs de la Foi. Il estimait que la langue anglaise devait être choisie de préférence aux idiomes locaux. Cette méthode ferait gagner du temps en permettant la distribution de Bibles aux indigènes dès qu'ils auraient acquis une connaissance suffisante de l'anglais. Elle réaliserait aussi une économie d'efforts de la part des missionnaires, qui pourraient ainsi se livrer à d'autres travaux que de fastidieuses traductions des Évangiles. De plus, l'indigène retirerait un grand avantage de la connaissance de l'anglais, car il pourrait ainsi entrer plus

facilement en relation avec les Blancs qu'il rencontrerait. Il fut décidé, d'une part, que Lane organiserait immédiatement des cours de langue anglaise et, d'autre part, que seraient tenus des prêches réguliers, annoncés par des coups de fusil.

Le 17 février 1891, Thompson, malade, dut quitter Bunkeya. Faulknor l'accompagna pour rentrer en Angleterre. Dès cette époque, les bonnes relations que les missionnaires avaient réussi à maintenir avec Msiri se délabrèrent progressivement. Le chef s'apercevait que son autorité, indiscutée jusque-là, s'affaiblissait d'une manière inquiétante. Un sourd mouvement de révolte se propageait parmi les populations qu'il avait soumises à son joug. Msiri alla jusqu'à demander à Swan d'instruire ses guerriers dans l'art militaire des Blancs et lui manifesta un vif mécontentement lorsqu'il crut que le missionnaire détenait de grandes quantités de poudre qu'il ne voulait pas lui céder.

Swan, Lane et Crawford décidèrent alors de s'éloigner des parages immédiats de Msiri et de construire un nouveau poste. A peine avaient-ils entamé leurs travaux qu'ils virent arriver, à la mi-avril 1891, un groupe d'indigènes porteurs d'un drapeau bleu. C'était l'avant-garde de l'expédition Le Marinel, dont la mission était d'occuper le Katanga au nom de l'État Indépendant du Congo. Dans ses notes, Swan écrit que la situation des missionnaires, dans cette affaire, était très délicate. Le 17 avril — la chose est confirmée par le chef de l'expédition — il écrivit à Le Marinel pour lui demander le but de son voyage au Garenganze et lui faire savoir que, si des troubles éclataient, les missionnaires adopteraient une position strictement neutre. Le Marinel fut très étonné de cette missive. « Les missionnaires anglais, note-il dans son carnet, paraissent ignorer qu'ils sont dans l'État du Congo ». Il répondit à Swan en lui demandant d'expliquer à Msiri que l'expédition avait un caractère amical et qu'elle allait ouvrir au potentat une nouvelle voie pour son commerce. Le 18 avril, Swan se porta à la rencontre de Le Marinel et lui annonça que Msiri avait été satisfait de sa réponse et qu'il était très heureux de le voir arriver. En dépit de ces bonnes dispositions, Swan était fort inquiet. Il se mit néanmoins à la disposition de Le Marinel pour lui servir d'interprète et de cicerone. Le même jour, c'est d'extrême justesse qu'il échappa à la mort lorsque se produisit l'explosion accidentelle, suivie d'incendie, qui détruisit presque complètement les réserves de poudre, les marchandises et une bonne partie des cartouches de l'expédition Le Marinel.

Le 19 avril 1891, au lendemain de cette catastrophe, Swan se rendit chez Msiri pour y ménager une entrevue avec les nouveaux venus. Le chef

répondit qu'il ne fixerait pas de jour pour cet entretien, mais qu'il priaït les Blancs de lui faire savoir quand ils seraient prêts à se rendre à sa cour. Le 20, il fit savoir à Le Marinel qu'il ne désirait pas que Swan fût leur intermédiaire. Il n'avait pas confiance en lui, ajoutait-il, car il avait cherché à présenter les membres de l'expédition comme des gens hostiles. Bien plus : Swan lui aurait conseillé de ne pas autoriser Le Marinel à s'installer à Bunkeya et de lui manifester une opposition ouverte. Le message du chef contenait encore une violente diatribe contre les missionnaires, qui ne font rien, vivent sur le pays et se livrent même au commerce de l'ivoire ! En somme, Msiri semblait traiter Swan et ses amis comme de vulgaires trafiquants. Swan aurait même dit à Msiri que Le Marinel et les autres membres de l'expédition n'étaient pas « des Blancs comme eux (les missionnaires) et qu'ils étaient toujours en guerre ensemble en Europe ».

C'est dire que Le Marinel se méfia, dès l'abord, de Swan. Il semble d'ailleurs, si l'on en croit le témoignage de Crawford, que Msiri n'aimait guère Swan, dont il disait souvent « *the most unkind things* ». Le Marinel a pu se rendre compte, en outre, que Swan ne suscitait qu'une sympathie médiocre chez ses confrères Lane et Crawford. Quoi qu'il en soit, ce fut Swan, dont E. Verdict — autre son de cloche — loue la complaisance et la serviabilité, qui conseilla à Le Marinel d'établir le poste de l'État au bord de la rivière Lofoi, où le gros gibier abondait.

Le 9 mai 1891, Swan confia au chef de l'expédition son vif désir de retourner en Angleterre et lui demanda de pouvoir l'accompagner jusqu'à Lusambo. Le Marinel acquiesça, à la grande joie de Swan, mais au vif dépit de Msiri, qui aurait déclaré au missionnaire : « Si tu me quittes maintenant, les hommes blancs me tueront ». Msiri finit toutefois par se résigner et, le 1^{er} juin, il dicta à Swan une lettre que Le Marinel devait remettre au gouverneur général. Ce document constituait en somme un acte de soumission de Msiri à l'État Indépendant du Congo.

Le Marinel et Swan quittèrent Bunkeya le 5 juin 1891. Par Mutombo-Mukulu, ils gagnèrent Lusambo le 9 août. De là Swan, à la demande de Le Marinel, accompagna Michaux à Luluabourg. Revenu à Lusambo le 28 septembre, il rencontra les Belges Bia et Cornet qui préparaient leur expédition du Katanga. Dans l'attente du bateau qui devait le ramener dans le Bas-Congo, Swan fit un voyage de treize jours chez les Bashilenge. Il revint à Lusambo le 12 octobre, puis se rendit, avec Bia, à Inkongo et, quelques jours après, à Pania-Mutombo. Le 5 novembre, il s'embarqua enfin sur le *Ville de Bruxelles* avec Sandrart et Pillet. Après une entrevue, à

Boma, avec le gouverneur général Wahis, il quitta le Congo le 31 décembre 1891.

Le 3 février 1892, Swan revit l'Angleterre après six ans d'absence. Quelques semaines plus tard, il fut mandé au Palais de Bruxelles, où le roi Léopold II l'interrogea longuement sur son séjour au Katanga, territoire dont il désirait vivement connaître l'état et les ressources. Le missionnaire vit également le directeur du *Mouvement Géographique*, A.-J. Wauters, auquel il fournit des informations sur le climat, la faune, les richesses et la population du Katanga. Il décrivit la région comme très salubre et habitable par les Blancs. Il croyait notamment à la possibilité d'établir des colons agricoles le long de la rive droite du Lualaba, mais il estimait que l'élevage du gros bétail n'était pas réalisable vu la présence de glossines. Par contre, le Katanga lui parut être un pays fertile, où la main-d'œuvre, assez abondante, lui paraissait bien disposée au travail. Mais il déplorait les cruautés de Msiri et dépeignait les ravages que causaient les trop nombreuses chasses à l'homme. Swan, par ses déclarations, ne donnait qu'une idée assez approximative de la situation réelle. En fait, il décrivait la région de Bunkeya, pays fertile, il est vrai, et à cette époque relativement bien peuplé. Mais le reste du Katanga — les récits des explorateurs le confirment — était loin de ressembler, exception faite cependant des richesses minières, à l'image qu'en avait donnée Swan dans ses entretiens avec le Roi et Wauters. La fertilité du sol est minime, sauf dans quelques rares vallées privilégiées et la population fort clairsemée.

Revenu en Angleterre, Swan se remit au travail, conférenciant beaucoup et préparant un manuel de kiluba. Il épousa à Bristol, le 14 septembre 1892, Mary H. Davies, qui avait, quelques années auparavant, fait partie du groupe de missionnaires recrutés par Arnot pour l'Afrique centrale, mais qui avait dû ramener en Europe la veuve et les enfants du Rd. Th. Morris, décédé au cours du voyage.

De 1893 à 1897, le jeune ménage séjourna dans l'Angola. Swan pensait qu'il était important de disposer, au Bihé, d'un poste-relais sur la longue route menant vers les stations missionnaires de l'intérieur. Il installa une mission à Chilonda, où, grâce à ses efforts, à la ténacité de Mrs. Swan et au dévouement d'un autochtone converti, l'œuvre évangélique porta ses fruits. Mais la santé de Swan se détériora et, au printemps de 1897, le jeune ménage, éprouvé par la mort de son premier né, entra en Angleterre.

En 1894, à l'issue d'une rencontre avec le Rd. H. Maxwell Wright, Swan décida d'exercer son ministère au Portugal. Il s'établit à Lisbonne avec Mrs. Swan. Sa santé s'améliora rapidement. Mais l'Afrique l'attirait invinciblement. De

1900 à 1903, il fit un second séjour en Angola, où l'œuvre d'évangélisation lui parut plus nécessaire que jamais. Il dut même intervenir pour apaiser une menace de révolte des indigènes. Revenu en Angleterre en 1903, il quitta à nouveau l'île pour une seconde mission au Portugal. Il parcourut le pays et s'y rendit compte de l'ampleur de la tâche qui l'attendait. Aussi décida-t-il de s'installer à Bemfica, dans les environs de Lisbonne. Il allait y rester jusqu'en 1927, sauf pour de courts séjours en Europe, en Afrique et en Amérique du Nord.

Il va sans dire que dans un pays aussi profondément catholique que le Portugal, l'action protestante était une œuvre difficile et de longue haleine. C'est le 25 août 1907 que Swan tint son premier prêche public, sur la colline Santa Catarina qui dominait le Tage. Il vécut à Lisbonne les événements tragiques de 1908 et 1910 qui mirent fin à la monarchie. Dans l'entretemps, il s'était rendu aux îles S. Thomé et du Prince pour y étudier le mode de recrutement des travailleurs des plantations. Son enquête, poursuivie en Angola, lui permit de dénoncer, dans son livre « *The slavery of to-day* » une forme déguisée d'esclavagisme.

L'explosion de républicanisme de 1910 au Portugal donna naissance à un fort mouvement anti-catholique, ce qui facilita l'œuvre de Swan. Aussi redoubla-t-il d'activité. En 1913, il se vit confier, en plus de sa mission au Portugal, la direction de l'évangélisation des Açores. Selon son biographe, A. G. Ingleby, Swan n'était pas un profond penseur, pas plus qu'un prédicateur du type sentimental. Mais il était doué d'un sens très affiné de la psychologie, qui lui faisait comprendre, dès l'abord, la mentalité des individus ou des groupes auxquels il adressait des messages à la fois simples et clairs.

Lorsqu'en 1916 le Portugal entra en guerre aux côtés des Alliés, Swan offrit ses services au ministère de la Guerre. Mais sa demande ne put être agréée, car il n'avait pas la nationalité portugaise. Grâce cependant à ses relations avec l'Association chrétienne des Soldats, le missionnaire put rejoindre les troupes portugaises à la base d'Étapes. Il séjourna ainsi en France de mai à octobre 1917, puis se rendit en Angleterre où il prêcha dans des camps de forestiers portugais.

La guerre finie, il retourna à Lisbonne, voyagea beaucoup, aux Açores, au Canada — où la plupart de ses fils s'étaient établis —, aux États-Unis et en Afrique. Il fit aussi de fréquents séjours en Angleterre. Mais ces voyages ne l'empêchèrent point de poursuivre son œuvre d'évangélisation au Portugal. En septembre 1927, menacé d'une double cataracte, il dut renoncer à sa mission. Il revint une dernière fois en Afrique, en 1931, pour assister à la

Conférence protestante de Mutshatsha, qui commémora le jubilé de l'œuvre à laquelle Arnot avait, cinquante ans auparavant, donné le premier élan. Il mourut à 73 ans, le 30 novembre 1934, à Bristol, des suites d'une opération.

Publications : on trouvera des lettres et extraits du journal de C. A. Swan dans de nombreux numéros de la revue missionnaire *Echoes of Service* (Bath 1891, pp. 10-13, 19-26, 39-44, 53-55, 126, 137-142, 148-150, 265-270, 278-79, 287-292 ; 1892, pp. 7-13, 26-32, 54, 62-66, 77-80). Des extraits de ses carnets ont été publiés par F. S. Arnot dans *Garenganze* (3^e édition, 1889, pp. 227-230). D'autres ont été repris dans l'ouvrage d'A. G. Ingleby, *Pioneer days in darkest Africa* (London, s. d.). C. A. Swan est l'auteur de trois communications présentées à la Conférence de Mutshatsha (Katanga) en 1931. On les trouvera dans l'ouvrage intitulé : *A Central African Jubilee 1881-1931* sous les titres : « *Jesus Himself drew near* » (pp. 13-16), « *Difficulties and dangers in early days* » (pp. 97-122) et « *Optimism and Pessimism* » (pp. 132-138).

22 juin 1956.
Marcel Walraet.

Arnot, F. S., *Garenganze or seven years' pioneer mission work in Central Africa*, 3rd Édition (James E. Hawkins, London, 1889, pp. 226-230, 251, 255). — Wauters, A.-J., *Le Katanga* (Mouv. géogr., Brux., 1892, n° 7, pp. 27-28). — Stairs, W. E., *De Zanzibar au Katanga* (Le Congo illustré, Brux., 1893, pp. 190, 191, 197). — Moloney, J. A., *With Captain Stairs to Katanga* (London, 1893, pp. 10 et 180). — Masoin, F., *Histoire de l'E. I. C.*, T. I (Brux., 1911, pp. 196 et 198). — Crawford, D., *Thinking black* (London, s. d., pp. 44 et 209). — Arnot, F. S., *Missionary travels in Central Africa* (Bath-London, 1914, pp. 102 et 128). — Tilsley, G. E., *Dan Crawford, missionary and pioneer in Central Africa* (London-Edinburgh, 1929, pp. 119, 162, 164, 173, 174, 176, 178). — Lejeune, L., *Le vieux Congo* (Brux., 1930, pp. 82, 84-85, 87-89). — *Pioneers in African Wilds. Robert Moffat. Dan Crawford* (London-Glasgow-Edinburgh, s. d., 2^e partie, pp. 42, 45, 46, 48, 52, 53, 55). — Ingleby, A. G., *Pioneer days in darkest Africa* (London-Glasgow-Manchester-Edinburgh, s. d.). — Clarke, J. A., *Short survey of the beginning and development of missionary enterprise in Lubaland (Katanga)* (Congo Mission News, Léopoldville, n° 111, juillet 1940, p. 15). — Clarke, J. A., *Souvenirs d'un pionnier au Katanga (Garenganze)* (Comptes rendus du Congrès scientifique d'Elisabethville 1950, vol. VII, Brux., pp. 78-80 et 87). — Verdick, E., *Les premiers jours au Katanga* (1890-1903) (Brux., 1952, pp. 47-49). — Carpenter, G. W., *Les chemins du Seigneur au Congo* (Léopoldville, 1953, p. 24).

Les carnets inédits de P. Le Marinel contiennent plusieurs notations relatives au rôle que joua Swan lors des négociations avec Msiri et à son retour, de Bunkeya à Lusambo, en compagnie du chef de l'expédition (cf. notamment les notes datées du 17 avril au 9 août 1891).

SWEERTS (Albert-Victor-François), Magistrat (Bruxelles, 19.4.1868 — Anvers, 12.11.1926).

Docteur en droit sorti de l'Université de Liège, Sweerts prit d'abord son inscription au Barreau de Huy (1894). Son premier départ

pour le Congo date du 10 octobre 1901. Il y avait mis comme condition de pouvoir se faire accompagner par sa femme, ce qui lui fut accordé. Juge suppléant au tribunal d'appel de Boma, il fut attaché à la direction de la Justice et termina son terme comme directeur de la justice *ad interim*, fonction qu'il remplit à partir du 29 janvier 1902. Il rentra à Anvers le 5 juillet 1904.

Au cours de son second terme (2 mars 1905-6 avril 1907 il fut successivement juge au tribunal territorial de Matadi (23 mars 1905), puis au tribunal de 1^{re} instance du Bas-Congo (1^{er} janvier 1907).

Il devait s'embarquer une troisième fois en octobre 1907, mais il démissionna à la suite du vote de la commission parlementaire coloniale concernant l'organisation judiciaire au Congo.

Reprenant sa place dans la magistrature en Belgique, il fut nommé juge au tribunal de 1^{re} instance d'Anvers.

Il mourut subitement dans la nuit du 12 au 13 novembre 1926.

21 octobre 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comeliau.

Bull. Ass. Vét. col., novembre 1939, p. 7. — *Trib. cong.*, 30 novembre 1926, p. 3.

T

TAELEN (VAN DER) (John), Beheerder-afgevaardigde van de « Société Coloniale Anversoise » (Antwerpen, 12.6.1871 — Oud-Turnhout, 25.10.1930). Zoon van Johannes-Baptiste en van Sterckx, Sophie-Maria.

Van der Taelen trad in 1898 in dienst bij de « Société Coloniale Anversoise », waarvan hij in 1903 het ambt van secretaris waarnam. Hij werd in 1907 tot directeur van de vennootschap benoemd.

Tijdens de eerste wereldoorlog beheerde hij de zaken van de « Société Coloniale Anversoise » te Londen. Op 19 mei 1919 werd hij tot beheerder-afgevaardigde benoemd, en zou deze functie tot bij zijn dood waarnemen.

De handelsbezigheden van John Van der Taelen waren vooral gericht op de valorisatie van de rubber en het kopal. Van der Taelen publiceerde een studie over « Le marché colonial d'Anvers » in de *Mouvement géographique* van 7 januari 1912. Van der Taelen was eveneens beheerder van de « Société du Haut-Congo ».

4 juni 1956.

[W. R.]

R. Bonnaerens.

La Trib. cong., Brux., 29^e année, n° 16, 30 octobre 1930, p. 2. — *Le Mouv. géogr.*, Brux., 29^e année, n° 1, 7 janvier 1912, col. 25-26. — Inlichtingen verstrekt door de « Société Coloniale Anversoise » te Antwerpen.

TAMBOISE (Émile-Joseph-Marie), Major d'infanterie (Nismes, 31.8.1862 — Bruxelles,

1.9.1941). Fils d'Eugène-Richard et de Guillaume, Mélanie.

Très intelligent, il fit d'excellentes études. Issu d'une famille comptant, tant du côté maternel que paternel, des officiers d'élite qui avaient pris part aux campagnes napoléoniennes, Émile Tamboise, comme aussi son frère Paulin, avait choisi la carrière des armes. Il s'engagea au 4^e régiment de ligne le 20 septembre 1880, fut admis le 1^{er} mai 1882 à l'École militaire où il fut le condisciple et l'ami de Francis Dhanis, et en sortait le 10 mai 1884 avec le brevet de sous-lieutenant désigné pour le 6^e de ligne. Promu lieutenant le 21 juillet 1889, il fut détaché à l'Institut cartographique militaire qui le chargea en Belgique de multiples missions entre 1894 et 1899. Capitaine-commandant depuis le 26 septembre 1901, il postula son admission à l'État Indépendant du Congo.

Embarqué à Anvers le 4 août 1904 à bord de l'*Anversville*, il fut désigné, le 29 août, pour l'État-Major de la Force Publique et spécialement chargé de missions d'inspection. Cette fonction importante exigeait de lui des déplacements continuels et lointains qui l'anémièrent fortement. Sur ordre médical, il dut abréger son séjour et rentrer en Belgique, au début de janvier 1906. Dès sa convalescence, il demandait à reprendre sa place à l'armée et, en août 1914, il se trouvait à l'État-Major de la place fortifiée de Namur. Il prit part à la retraite sur Anvers. Évacué en France, il fut exempté du service en

1915 pour motif de santé, mais reprit ses fonctions en 1916. Au moment de l'armistice en novembre 1918, il était avec les troupes belges à Boulogne-sur-mer. Il participa à l'occupation en Allemagne, et quitta définitivement l'armée en 1924 avec le grade de major honoraire.

Émile Tamboise était chevalier de l'Ordre de Léopold ; Croix militaire de 2^e classe ; porteur de la Médaille commémorative du règne de Léopold II.

12 mai 1953.
Marthe Coosemans.

[A. E.]

Reg. matr. n° 4868.

TARDIEU (*Charles*), Président de l'Association générale de la Presse belge (Bruxelles, 9.2.1838, — Ixelles, 17.1.1909).

Fut rédacteur, puis rédacteur en chef de *l'Indépendance belge* et à ce titre convié à l'inauguration du Chemin de fer du Bas-Congo en juin 1898. Avait déjà auparavant beaucoup voyagé de par le monde et fait à la classe des Beaux-Arts de l'Académie, dont il était membre, une communication sur *Le paysage du Congo* ; modèle de « relation fidèle et alerte, vision du monde neuve, mais aucun sentiment » notèrent à l'époque les critiques.

[F. D.]

12 octobre 1953.
Marie-Louise Comelieu.

Mouv. géogr., 1898, 284 ; *id.*, 1899, 510. — *Périer*, G. D., *Petite histoire des lettres coloniales de Belgique*, Brux., 1942, p. 39. — *Ann. de l'Académie royale de Belgique*, 1928, p. 1. — *Biogr. nat.*, t. XXIV, p. 578. — Cornet, R. L., *La Bataille du Rail*, p. 364.

TERLINDEN (*Robert-Georges-Jules-Marie*), Sous-lieutenant (St-Gilles, 25.11.1886 — Kisenyi, A.O.A., 4.10.1914). Fils de Paul-François-Marie-Joseph et de Bosquet, Valentine-Julie-Joséphine-Marie.

Il entra comme volontaire de carrière au 1^{er} régiment des Lanciers le 24 septembre 1906 ; maréchal des logis le 1^{er} juillet 1907, il était promu sous-lieutenant de cavalerie le 15 février 1912 au moment où il venait de s'engager à la Colonie comme officier de la Force Publique. Il s'embarqua le 17 février sur l'*Élisabethville*. Il était au Congo quand éclata la guerre de 1914 et prit part à la campagne de l'Est Africain dès le début des hostilités. Pendant la période défensive de cette campagne, les Allemands s'étaient emparés de l'île de Kwidji le 24 septembre 1914 ; enhardis par ce succès et soutenus par des bandes de Watuzi, ils faisaient des razzias chez les indigènes qu'ils terrorisaient. Le commissaire général Henry décida de châtier ces pillards. Le 4 octobre, les forces

de Rutshuru et de Sake furent concentrées à Kibati en vue d'une reconnaissance vers Kisenyi. Les Belges formaient une série de petites colonnes volantes sous les ordres des officiers Berns, Terlinden, Vande Ghinste, Arrhenius, de l'Épine. Elles essayèrent d'envelopper l'aile droite (Est) allemande ; une menace d'encerclement de la part de l'ennemi sur la gauche belge put être écartée ; mais bientôt, une nouvelle menace se dessinait à l'aile droite belge, ce qui amena le commissaire général Henry à retirer du front les pelotons de l'Épine et Terlinden pour prolonger sa droite et c'est là que se livra un dur combat au cours duquel Terlinden et de l'Épine tombèrent, mortellement frappés d'une balle à la tête, tandis qu'Arrhenius était atteint à la poitrine ; 30 % des hommes étaient hors de combat. Néanmoins, la victoire resta aux Belges après une action qui dura une heure et demie.

[A. E.]

14 mai 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 7108. — Stiénon, Ch., *La Campagne anglo-belge*, Paris, Berger-Levrault, 1918, p. 51, 52. — *Campagnes coloniales belges*, 1914-1918, 1927-1932, t. I, p. 168, 169.

THÉATE (*Supplien-Joseph*), Adjoint au Comité Spécial du Katanga (Bertrix, 17.5.1886 — Grivegnée, 9.8.1933). Fils de Pierre et de Bouvy, Nathalie.

Après avoir achevé ses études moyennes, il s'engagea, le 30 mai 1902, au 10^e régiment de ligne. Comme de nombreux soldats, sous-officiers et officiers belges de cette époque, il désira servir en Afrique. Envoyé en congé illimité, le 28 mai 1907, avec le grade de sergent, il fut engagé, le 5 décembre, par le Comité Spécial du Katanga en qualité d'adjoint. C'est à bord du *Bruxellesville* qu'il gagna Boma, où il arriva le 28 décembre 1907.

Son départ coïncida avec l'introduction du numéraire au Katanga. C'est ainsi qu'il fut chargé, avec son collègue Elsen, de transporter en Afrique une somme de 800 francs en monnaies congolaises d'argent et de nickel. Le Gouvernement venait, en effet, d'autoriser l'introduction de la monnaie au Katanga.

Dès son arrivée au Congo, Théate séjourna quelque temps au fort de Shinkakasa, afin de s'initier au matériel d'artillerie *Nordenfjelt*. Puis il rejoignit Kabinda et Tshofa. Du 8 mars 1908 au 15 janvier 1909, il exerça les fonctions d'adjoint du chef de la zone du Lomami. Commissionné en qualité de chef de poste de Tshofa, il séjourna dans cette localité jusqu'au 2 janvier 1910, puis fut successivement chargé de l'administration des postes de Kikondja et Kiambi. Le 1^{er} février 1910, il quitta ce dernier

poste pour gagner Lukafu, où il prit le commandement d'un peloton du Corps de Police.

En vertu du décret du 22 mars 1910, la délégation du pouvoir exécutif fut retirée au C. S. K. à partir du 1^{er} septembre 1910. Aussi Théate demanda-t-il, avec de nombreux autres agents du Comité, à passer au service du Gouvernement de la Colonie pour y accomplir la fin de son terme. Le 11 décembre 1910, il quitta Lukafu pour rentrer en Europe *via* Capetown.

Après un court séjour à Arlon, il repartit pour un nouveau terme au Katanga en qualité de gérant d'une factorerie de l'*Intertropical Anglo-Belgian Trading Co.*

Mobilisé à la déclaration de guerre, en août 1914, il fit son devoir jusqu'à la fin des hostilités, puis, en 1919, se fixa à Grivegnée, dans la province de Liège, où il mourut, le 9 août 1933, âgé de 47 ans, après une très longue et douloureuse maladie. Il était porteur de l'Étoile de Service depuis le 27 septembre 1912.

14 octobre 1956.
M. Walraet.

Bull. Ass. Vét. col., août 1933, p. 22. — Archives du C. S. K., du Min. des Col., de la Ville d'Arlon et de la Commune de Grivegnée.

THEYS (André), Missionnaire Rédemptoriste (Etterbeek, 12.4.1886 — Nkolo, 31.12.1934). Fils de Ferdinand et de Jacob, Marie.

Entra en septembre 1904 dans la congrégation des Rédemptoristes et y émit les vœux de religion le 25 septembre 1905. Il fit ses études de philosophie et théologie au scolasticat de Beauplateau (Tillet) et reçut l'ordination sacerdotale à Essen (frontière) le 11 octobre 1914. Il fut attaché à la mission congolaise en 1920 et arriva à Matadi le 23 octobre.

Après avoir séjourné quelques mois à Nkolo il fut désigné pour établir, en août 1922, la nouvelle mission de Kimpangu dont il fut supérieur. Il rentra en Belgique en 1924, reprit la route de la colonie en août 1925 et séjourna ensuite à Kasi et au séminaire de Nkolo.

L'apostolat souvent très pénible, dans le Vicariat apostolique de Matadi eut raison de ses forces après quatorze ans ; il mourut inopinément, en pleine récréation au milieu de ses confrères, à Nkolo, le 31 décembre 1934.

20 juin 1956.
[A. E.] Maur. De Meulemeester.

Le R. P. André Theys in : *Voix du Rédempteur*, 1935, p. 90. — Minjauw, L., *Les Rédemptoristes Belges, cinquante ans au Bas-Congo*, Louvain 1949, p. 49-50. — *Trib. cong.*, 15 février 1935.

THIBAUT (Xavier-Victor), Membre de

la Chambre des Représentants (Dinant, 27.10.1817 — Namur, 29.2.1892).

Après ses premières études au petit séminaire de Floreffe, il fréquenta l'Université de Louvain où il obtint le grade de docteur en droit. Après un stage chez deux grands juristes de Liège, Lesoinne et Forgeur, Thibaut abandonna le droit pour se retirer dans sa terre familiale de Dorinne où il s'occupa pendant quelque temps d'agriculture. Cependant, dès 1848, il entra dans la vie politique. Élu à la Chambre des représentants par les catholiques de l'arrondissement de Dinant, le 13 juin 1848, il occupa son siège jusqu'en 1858, fut réélu le 14 juin 1870, devint vice-président puis président de cette assemblée le 15 novembre 1871, remplacé dans cette charge en 1876 par Charles Rogier. Les élections du 10 juin 1884 le ramenèrent à la présidence de la Chambre le 23 juillet 1884 jusqu'au 2 septembre suivant, date à laquelle il se désista en faveur de Théophile de Lantsheere.

Il participa, en mars 1885, aux débats sur la ratification de l'Acte général de Berlin, et c'est lui qui proposa de nommer une commission chargée de rédiger, à l'occasion de cette ratification, une adresse de félicitations au Roi.

Thibaut était grand-officier de l'Ordre de Léopold.

24 mars 1953.
[J. J.] Marthe Coosemans.

Biogr. Nat., t. XXIV, 803. — Livrauw, Fr., *Le Parlement belge de 1900-1902*, Brux., 1901. — *Ann. parlem. de la Chambre*, 1884-1885. — Van Iseghem, A., *Les étapes de l'annexion du Congo*, Brux. 1932, 94. — Thomson, T. S., *Fonds de l'É.I.C.*, Brux., 1933, 285. — Van der Smissen, E., *Léopold II et Beernaert*, Brux., 1942, 125.

THOMAS (Désiré), Général-major (Fontaine-l'Évêque, 5.3.1870 — Gand, 1.4.1936). Fils d'Auguste-Renelde et de Bernard, Claire-Désiré ; époux de Fosselart, Marie-Élise-Clémentine.

Admis à l'École royale militaire à la section des armes simples (42^e promotion), il passa par l'École de guerre et en sortit lieutenant breveté d'État-Major. Sa carrière se poursuivit en Belgique jusqu'en 1915 ; après avoir fait campagne en Belgique en 1914-1915, et avoir atteint le grade de major, il s'engagea à la Colonie pour un terme limité à la durée des hostilités en Afrique (le 10 mars 1916). Embarqué à Londres, il atteignit Mombassa le 13 avril 1916 et arriva en territoire congolais le 10 mai pour participer à la formation des cadres belges préposés à la préparation de l'offensive en *Deutsch Ost Afrika*. Nommé lieutenant-colonel, il est appelé au commandement de l'aile droite de la brigade Sud (2^e régiment renforcé). Le 16 juillet, il occupait Nyansa au

Tanganika. En collaboration avec le lieutenant-colonel Moulaert, commandant les troupes du Tanganika, il arrêta un plan de coopération contre Kigoma. A Nyanza le 1^{er}-colonel Thomas reçut en renfort une compagnie du VI^e Bataillon (la 2^e/VI, lieutenant Tilot) envoyé d'Albertville par le 1^{er}-col. Moulaert. Kigoma fut occupé sans résistance de la part de l'ennemi, le 29 juillet ; dès le 19 juillet, la place avait été évacuée par le commandant von Zimmer suite aux bombardements de l'aviation du lac Tanganika.

Dans la progression vers Tabora, Thomas devait avancer au sud de la voie ferrée en liaison avec le VI^e bataillon débarqué à Karema, tandis que le 1^{er} régiment suivait la voie ferrée et subissait le dur combat de Lulanguru.

Le 19 septembre, Tabora tombait et la poursuite des vaincus commençait. Mais on sait qu'elle fut arrêtée par ordre du Gouvernement belge du Havre. Les troupes furent ensuite repliées à l'ouest de la Malagarasi et vers Udjiji et Kigoma.

Le 12 août 1918, Thomas sollicitait un congé du Gouvernement de la Colonie ; le 14 mai 1919, sa démission était acceptée.

Cité à l'Ordre du jour de l'armée pour sa belle conduite pendant la guerre, Thomas était titulaire de nombreuses distinctions honorifiques.

5 octobre 1955.
Marthe Coosemans.

[G. M.]

Les campagnes coloniales belges, 1914-1918, Brux. 1927-1932, II, p. 264, 268, 281, 283, 284, 368, 367, 370-373, 405, 435, 436, 445, 446, 451, 459-463, 480, 533, 542, 550, 556, 557, 562-564, 566-569, 571 ; III, p. 24, 26, 42, 51, 56, 59, 65, 56, 67, 73, 75, 76, 81, 83, 84, 86-91, 93-95, 105, 107-109, 111, 112, 130, 153, 222, 226. — Moulaert, G., *Campagne du Tanganika*, Brux., 1934, p. 115, 116, 118, 122, 125, 133, 134, 135, 136, 137. — Depester, H., *Les pionniers belges au Congo*, Duculot, Taminés, 1927, p. 172. — *Essor colonial et maritime*, 14 avri 1936, p. 5. — *Trib. cong.*, 15 avril 1936, p. 2. — Note du Ministère des Colonies, à M. Coosemans, 20 septembre 1955.

THORNTON (*Frederick*), Ingénieur en chef (Melbourne Australie, 8.11.1845 — près de Kasongo, 4.3.1901). Fils de John-Charles et de De Le Maye, Sara ; époux de Rooke, Nellie.

Très compétent en technique d'électricité, il dirigea, en qualité d'ingénieur en chef, la construction de lignes télégraphiques aux Indes, en Australie, en Afrique du Sud.

Depuis 1892, l'État Indépendant du Congo projetait la création d'une liaison télégraphique entre Boma et le lac Tanganika. En 1897, le projet prenait corps et on attaqua la ligne d'abord par l'Ouest. Fin 1897, on décida de la commencer par l'autre extrémité, par l'Est.

La direction de l'entreprise fut confiée à Mohun, officier de l'armée américaine, ancien consul des États-Unis au Congo, qui s'était déjà signalé par son dévouement dans la campagne arabe. L'expédition fut prête à partir en 1898. Neuf agents avaient été choisis comme collaborateurs de Mohun ; parmi eux le principal était Thornton qui signa un engagement à l'É.I.C. le 15 juillet 1898 ; les autres étaient le D^r Castelotte, médecin ; le capitaine Verellen, qui devait commander une centaine d'hommes d'escorte ; un secrétaire ; un comptable ; quatre ouvriers poseurs de voies. Le départ fixé au 20 août se fit d'Anvers sur le s/s *Général*, de la *Deutsche Ost Afrika Linie*. L'expédition s'arrêta à Zanzibar et à Dar-es-Salam pour y recruter du personnel indigène et y acheter des montures. En une quarantaine de jours, elle atteignit Chinde à l'embouchure du Zambèze, remonta ce fleuve, s'engagea dans le Shire et sur le lac Nyassa. Au delà, elle prit ce qu'on appelait la route Stephenson et atteignit le Tanganika et Toa. Le transport du matériel et des charges était confié aux bateaux de la Compagnie anglaise des Lacs. De Toa, il fallut joindre Kasongo en établissant la ligne télégraphique, ce qui représentait déjà une distance de 300 km. Thornton, habile ingénieur, accomplit magnifiquement jusqu'à Kasongo la tâche difficile qui lui était confiée. Il ne put, hélas ! la mener jusqu'à complet achèvement. Gravement malade près de Kasongo, il devait y succomber, après deux ans et demi de fécond et dur labeur.

21 mars 1952.
Marthe Coosemans.

[F. D.]

Reg. matr. n° 2508. — *Mouv. géogr.*, 1898, p. 387. — Chapaux, A., *Le Congo*, éd. Ch. Rozez, Brux., 1894.

THORNTON (*Wynes-Edwin*), Sous-intendant de 2^e classe (Washington, É. U., 25.8.1872 — Bendolet, en Aruwimi-Nepoko, 8.4.1903). Fils d'Isaac et de Rodier, Pauline.

Employé au département des Contritutions à Washington, il signa en Amérique un contrat d'engagement à l'État Indépendant du Congo en qualité de commis de 2^e classe, le 6 mars 1896. Il s'embarqua immédiatement après, arriva à Boma le 30 mars et fut désigné pour l'Aruwimi le 1^{er} avril. Le 8 juin, il arrivait à Basoko ; il y resta trois mois, partit pour Yambuya le 16 septembre et passa au district des Stanley-Falls le 7 mars 1897. C'est là qu'il fut promu commis de 1^{re} classe le 1^{er} juillet 1897. Le 1^{er} janvier de l'année suivante, il passait à nouveau au district de l'Aruwimi et était désigné le 12 février pour commander le poste de Banalia. Il retourna pourtant au district des

Stanley-Falls le 1^{er} juillet 1898 et y fut nommé sous-intendant de 3^e classe le 14 septembre. Le 17 août 1900, il était appelé à commander le poste de Bomili et y obtenait le grade de sous-intendant de 2^e classe, le 7 mars 1901. Son engagement terminé, il descendit aux Stanley-Falls le 26 avril 1902, gagna Boma le 4 juin et rentra en Europe le 20 juillet 1902.

Il reprit le chemin de l'Afrique cinq mois plus tard ; embarqué à Anvers le 25 décembre, il était commissionné pour la Province Orientale dès son arrivée à Boma le 20 janvier 1903. Il gagna les Falls le 21 février et reprit son travail avec un nouveau courage. Il allait malheureusement être victime peu après à Bendolet, dans l'Aruwimi-Nepoko, d'une attaque d'un groupe d'indigènes peu habitués au contact des Blancs et envers lesquels Thornton manqua de prudence.

Il était porteur de l'Étoile de Service à deux raies.

21 mars 1952.
Marthe Coosemans.

[F. D.]

Reg. matr. n° 1669. — *Trib. cong.*, 2 juillet 1903, p. 3.

TIBBAUT (Émile) (Baron), Ministre d'État (Calken, 12.6.1862 — Paris, 19.12.1935). Fils d'Hyacinthe et de Devoyst, Antoinette-Renilde.

Après de brillantes études de droit à l'Université de Louvain, É. Tibbaut s'inscrit au Barreau de Gand. Il manifeste un vif intérêt pour les questions sociales et se préoccupe surtout du sort des agriculteurs. Il est élu successivement conseiller communal de Gand et, en 1893, député de l'arrondissement de Termonde. Au Parlement, É. Tibbaut s'attache à faire aboutir un programme d'œuvres sociales, de prévoyance et d'assistance, associant la propagande active à l'action administrative et législative. C'est ainsi qu'il met notamment sur pied à Gand une organisation mutuelle contre le chômage qui, à l'époque, fut imitée par d'autres pays européens.

Soucieux de voir apporter aux grands problèmes nationaux des solutions constructives et durables, É. Tibbaut prend une part active aux débats parlementaires qui, en 1908, devaient décider de l'annexion du Congo. Chargé de présenter un rapport sur les avantages économiques de l'annexion, il défend le projet de reprise du Gouvernement Schollaert. Un an plus tard, il fait au Congo un voyage prolongé dont il revient enthousiaste. Il fut ainsi parmi les premiers parlementaires à visiter la Colonie. Aussi fut-il chargé de présenter à la Chambre le budget des colonies pour l'exercice 1910.

Au Parlement il propose de créer une Commission coloniale dont il est nommé président. Confiant dans l'avenir du Congo, il s'efforce de faire partager sa foi, saisissant l'opinion publique des grands problèmes de la colonisation et, particulièrement, de l'importance du développement de l'agriculture en milieu indigène. Cependant, il ne se borne pas à exposer des idées. Préoccupé de la santé physique et morale des autochtones et des problèmes de nutrition qu'elle implique, il participe, en 1912, à la constitution de la Société de Colonisation agricole au Mayumbe dont il assumera la présidence depuis l'origine jusqu'en 1930. D'autre part, il fonde la Société d'Assistance sociale et l'Association d'Agronomie tropicale. Les services rendus à la cause coloniale, comme aussi sa compétence en matière de colonisation l'appellent à la présidence du Comité permanent du Congrès colonial, dès sa constitution, en 1921, ainsi que de l'Association d'Agronomie tropicale et subtropicale, créée par M. Franck, ministre des Colonies.

Pendant la guerre 1914-1918, É. Tibbaut porte son attention sur les problèmes de l'agriculture belge qu'il s'efforce de préserver de la destruction. Délégué par le Comité national de Secours et d'Alimentation près de la Commission centrale allemande des Récoltes, il y défend courageusement les intérêts de la population civile. Nommé par le Gouvernement président du Comité des Techniciens agricoles, il fait introduire, dans le Traité de Versailles, la clause relative aux récupérations agricoles.

Vice-président de la Chambre en 1918, il prend part quelques années plus tard, en qualité de président de la délégation belge, à la Conférence économique internationale de Genève, où il défend la thèse du libre échange dans un milieu dominé par l'idée protectionniste.

En 1921, le roi Albert confère à E. Tibbaut le titre de baron. Sept ans plus tard, celui-ci reçoit l'hommage unanime de ses pairs qui l'élisent à la présidence de la Chambre où il succède à M. Brunet. Bientôt, les lourdes charges qu'il assume achèvent de miner sa santé déjà déficiente. En 1930, le baron Tibbaut résigne ses fonctions ; le Roi le nomme ministre d'État.

É. Tibbaut est décédé inopinément à Paris, en 1935. Homme sincère et désintéressé, d'une grande modestie et d'une délicate bonté, É. Tibbaut a rendu d'éminents services à la Belgique et au Congo.

Distinctions honorifiques : grand-officier de l'Ordre de Léopold, avec Étoile d'argent ; grand-croix de l'Ordre de la Couronne ; grand-croix de la Légion d'Honneur ; grand-croix de l'Ordre de SS. Maurice et Lazare ; grand-croix de l'Ordre de l'Éléphant blanc de Siam ; commandeur de l'Étoile polaire de Suède ; Croix

civique de première classe ; Décoration spéciale de mutualité ; décoration spéciale agricole.

24 février 1956.
E. Van der Straeten.

Mouv. géogr., années 1908 et 1910. — *Annales parlementaires*, Chambre des Représentants, séance du 22 janvier 1936. — Archives familiales.

TIELEMANS (*Alfons-Maria*), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Antwerpen, 5.11.1885 — Antwerpen, 12.4.1938). Zoon van Julius Joannes-Baptist en van Wuyts, Rosalia.

Na voltooide collegestudies, trad de jeugdige Tieleman in het seminarie van de Witte Paters te Antwerpen (1905-1907), begaf zich daarna naar het noviciaat te Maison-Carrée (Algerië) en werd priester gewijd te Karthago (Tunis, 29 juni 1911). Enige maanden studie op de tropikale geneeskundige school te Brussel verschaft hem het diploma voor ziekenverzorging (januari 1912). Enige dagen later gaat hij schep te Antwerpen. Na een stage te Leopoldstad, komt hij op 11 mei te Boudewijnstad aan en wordt benoemd tot professor op de normaalschool te Lusaka. Wegens ziekte wordt hij naar Boudewijnstad teruggebracht en wordt er gelast met allerlei bezigheden : ziekenverzorging, drukkerij, wezenhuis, schoolkapellen en zo meer.

In september 1914 wordt hij aalmoezenier (zonder officiële aanstelling vanwege de militaire overheid, noch solde) van het militair kamp te Boudewijnstad. Het kamp wordt weldra een hospitaal. Hij neemt er het ambt waar van dokter. Met de hulp van een Witte Zuster verzorgt hij er de zieken, die meestal lijden aan bloedloop, soms 60 in eens. Zijn helpster, de Witte Zuster, aangetast door de kwaal, sterft, doch wordt vervangen door een andere Witte Zuster. Met hun beiden houden ze vol en wordt het hospitaal in stand gehouden zolang er zieken zijn.

Toen de troepen naar een andere plaats overgebracht werden, toog P. Tieleman naar Lusaka en oefende er zijn priesterlijke bediening uit in de schoolkapellen.

Op 23 september 1917 wordt hij benoemd tot aalmoezenier der troepen. Met zijn soldaten trekt hij op naar Mahenge-Tabora. In de lazaretten van Kilosa heeft hij de handen vol met de geestelijke zorg voor zieken en gekwetsten. Einde 1918 keert hij voor een korte poos naar Boudewijnstad terug. Doch op 7 maart 1919 vertrekt hij naar Kigoma als overste van de missie en aalmoezenier van de bezetting.

Met hart en ziel wijdde hij zich daar aan zijn taak. Toen hij einde 1919 Kigoma verliet, viel hem vanwege de heer Marzorati, koninklijke

kommissaris van het bezette gebied het volgende lofvolle getuigenis te beurt : « C'est » bien à regret que je vous vois quitter les territoires occupés, où vous avez rendu au Gouverneur » ment de si précieux services. Soyez persuadé » que ces regrets sont partagés par tous mes » collègues et aussi par nos braves soldats, » à qui vous avez, avec tant de charité, dispensé » un dévouement inlassable ».

De missie te Mpala verwelkomt hem bij zijn terugkomst, op 20 maart 1920. Enige maanden later wordt hij tot overste benoemd van die missie (augustus 1920). Niet voor lang, want hij wordt overgeplaatst naar Kasongo, waar hij op 2 januari 1924 aankomt. Hij sticht er een schoolkapel te Lumuna, bij de Warega. Doch in oktober 1924 verlaat hij Kasongo, om via Boma op 4 december te Antwerpen aan te komen.

Gedurende vier jaren is hij professor van de Swahili-taal aan de Koloniale Hogeschool, te Antwerpen en interesseert zich voor koloniale aangelegenheden en oud-kolonialen van de stad, voor dewelke hij zijn tijd en zijn beurs edelmoedig gebruikt.

Op 7 oktober 1950 vertrekt hij naar Géryville in Noord-Afrika. Van daaruit bedient hij het centrum Bouktoub, op de spoorweg van Perrégaux naar Colomb-Béchar. Hij slaagt erin, dank zij zijn toegewijde werking, dit verlaten hoekje van Zuid-Oranië met een kapel te begiftigen.

Op 20 februari 1933 verlaat hij Géryville en komt naar Antwerpen terug. Zijn gezondheid is geknakt. Dikwijls overvallen hem hartcrisissen die hem voortaan alle aktiviteit ontfeggen. Hij stierf op 12 april 1938, zonder doodstrijd, zonder lijden. Gedurende zijn laatste maanden had hij dikwijls zijn leven aan God opgeofferd voor de missies en warme tranen geschreid over zijn onmacht om voor het heil der zielen te werken.

Publicaties : *Maandschrift der Witte Paters*, Antwerpen, 1912, *Van Lukulu naar Boudewijnstad*, blz. 363 ; 1913, *Mijn bezigheden te Lusaka*, blz. 42. *Feest te Lusaka*, blz. 280 ; 1920, *Uit den Afrikaanschen Oorlog*, blz. 239. — *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Anvers, 1923, *Intronisation du Sacré-Cœur à Mpala*, p. 161. — *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Paris, 1926, *Un bon larron noir*, p. 55.

[A. E.]

19 augustus 1955.
P. M. Vanneste.

TILMAN (*Henri-Auguste-Joseph-Frédéric-Christian*), Docteur en sciences naturelles (Vieux-Waleffe, 21.12.1862 — Usumbura, 30.3.1901). Fils d'Auguste-Henri-Joseph et de Lisein, Victorine.

Il obtint le diplôme de candidat en Sciences naturelles à l'Université de Bruxelles, puis

celui de chimiste et docteur en sciences naturelles à l'Université de Leipzig. De 1893 à 1897, il voyagea en Amérique du Sud et, à son retour, apprit qu'une mission scientifique conduite par le major Cabra se préparait à partir pour l'É.I.C. où elle devait s'occuper de la délimitation des frontières dans la région du Shiloango. Tilman s'offrit à l'accompagner comme naturaliste. Au cours de cette mission, il recueillit de nombreux spécimens végétaux qui enrichirent dans la suite le Jardin botanique de l'État à Bruxelles. Il rentra avec les autres membres de l'expédition à Boma, le 11 avril 1897, après sept mois d'absence.

De retour en Belgique, il fut à nouveau choisi par le major Cabra pour une nouvelle mission : celle de la délimitation de la frontière portugaise du côté de Cabinda. Partie le 6 novembre 1897, la mission commençait officiellement ses travaux le 1^{er} décembre et les poursuivit jusqu'en 1900.

Enfin à partir de 1900, Tilman participa à la mission Bastien chargée de la détermination de la frontière au nord du lac Kivu ; la partie botanique lui était confiée. Mais la maladie le surprit à Usumbura où il décéda le 30 mars 1901. Ses compagnons de voyage regagnèrent la Belgique en 1902, avec les documents botaniques recueillis par Tilman l'année précédente.

[G. M.]

8 octobre 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 2203. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

TILS (*Jean* en religion chanoine *Théodore*), Missionnaire de l'Ordre des Prémontrés (Lüftelberg, Allemagne, 2.12.1874 — Nouvelle-Anvers, 11.5.1904).

Entré à Tongerlo le 17 octobre 1892, ordonné prêtre le 27 mars 1898, il s'embarqua à destination de la mission congolaise de son Ordre le 1^{er} octobre 1900. Il fut attaché successivement à Ibembo, où il se rendit utile à l'occasion d'une épidémie de variole, et aux Amadis, où le préfet apostolique Mgr Van Hoof était souffrant. Le chanoine Théodore se distingua très spécialement aux Amadis par la part qu'il prit, à la construction de villages chrétiens. Épuisé par tant de travaux il dut quitter l'Uele, en mars 1904 en vue d'une rentrée en Europe, mais il ne put réaliser son dessein et succomba, le 5 mai, à Nouvelle-Anvers, à l'âge de trente ans.

Le chanoine Théodore avait convoyé, en janvier 1903, d'Amadis à Ibembo, les restes de l'explorateur français, vicomte du Bourg de Bozas, décédé aux Amadis, alors qu'il venait de pénétrer dans l'Uele congolais venant de Djibou-

ti, à la tête d'une mission scientifique vouée à l'exploration de l'Ubangi français méridional.

[J. J.]

14 janvier 1955.
Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., Brux., 1^{er} mars 1903, pp. 103-108. — *Biogr. Col. Belge*, t. I, Brux., I. R. C. B., 1948, p. 152. — *Ann. Miss. cath.*, 1935, p. 399. — *Tussen Uele en Itimbiri*, Tongerlo, Impr. Saint Norbert, s. d., pp. 186 et 187.

TINANT (*André*), Secrétaire général des Huileries du Congo belge (Bruxelles, 28.6.1901 — Bruxelles, 21.7.1940).

Docteur en droit de l'Université de Louvain, il offrit ses services aux Huileries du Congo belge dès 1926. Admis en qualité de secrétaire, il s'embarqua pour le Congo le 2 décembre 1926 et exerça ses fonctions dans différents districts où la société avait des comptoirs et des usines. Rentré en Belgique le 8 avril 1928, il repartit le 6 novembre suivant et reprit les fonctions de secrétaire général de la société à Léopoldville, le 16 mai 1930. En congé du 23 décembre 1930 au 15 octobre 1932, il fit un troisième terme qui se termina réglementairement le 16 juillet 1935, puis un quatrième, du 17 janvier 1936 au 20 février 1938, occupant toujours avec compétence et dévouement le poste important qu'on lui avait confié. Fort anémié par ces douze années d'Afrique, il devait mourir à Bruxelles peu après son retour.

[A. E.]

12 mai 1954.
Marthe Coosemans.

Cercle africain, archives. — Note adressée à l'auteur par les Huileries du Congo belge, en date du 7 mai 1954.

TONGLET (*Ernest-Fernand*), Capitaine-commandant de l'armée belge et de la Force Publique (Namur, 21.1.1865 — Liège, 2.7.1944). Fils de Charles Félix-Joseph et de Chandoir, Lambertine-Dieudonnée-Mathilde-Emma.

Engagé au 2^e Lanciers le 15 mars 1881, adjudant le 15 juillet 1889, il est nommé sous-lieutenant le 26 décembre 1889. Engagé en qualité de lieutenant de la Force Publique du Congo, il s'embarque à Anvers en mai 1896 et est désigné pour le District des Cataractes. Le 18 septembre 1897, il reçoit le commandement de la compagnie auxiliaire du chemin de fer en construction de Tumba à Léopoldville. Le 14 janvier 1898 il est désigné pour la Force Publique de Boma et est nommé capitaine le 1^{er} août 1898. Tonglet installe le camp de Luki au Mayumbe et rentre en Belgique le 30 mars 1899.

Nommé capitaine-commandant de 2^e classe, il retourne au Congo et arrive à Boma le 7 janvier

1900 pour prendre le commandement du camp de Luki. En mars il coopère avec les troupes de Luki à la répression de la révolte de Shinkakasa. Après cette répression, le gouverneur général Wahis lui confie le commandement de la Force Publique à Boma en vue d'étudier la réorganisation des troupes congolaises. Nommé capitaine-commandant de 1^{re} classe le 9 octobre 1901, il achève son terme de service à Boma et rentre en Belgique le 10 octobre 1902, où il reprend du service à l'armée comme capitaine-commandant au 2^e Lanciers.

Aux manœuvres de juillet 1914, il est victime d'un accident de cheval. Incomplètement guéri, il reprend le commandement de son escadron à la veille du combat de Haelen où il fut blessé. Il prit part ensuite aux combats d'Aerschot et de Louvain, mais ses blessures l'obligèrent à quitter le front et à prendre sa retraite.

Distinctions honorifiques : officier de l'Ordre de Léopold ; officier de l'Ordre de la Couronne ; chevalier de l'Ordre royal de Lion ; Étoile de service à deux raies ; Croix militaire de 1^{ère} classe.

Publications : *La Force Publique au Congo*, in : *La Belgique Coloniale*, 16 mars 1902.

4 octobre 1955.

G. Moulaert et Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vét. col., janvier 1935, p. 11. — *Histoire de la F. P. dans l'É. I. C. de sa fondation à 1914*, I. R. C. B., 1952, pp. 44, 463, 518. — Reg. matr. n° 1714.

TOUCHARD (Georges), Avocat près la Cour d'Appel de Bruxelles (Namur, 9.12.1874 — Bruxelles, 15.5.1948). Fils de Charles-Stanislas et de Gysbrechts, Marie-Cathérine.

D'origine française, G. Touchard opte à 18 ans pour la nationalité belge. Après de brillantes études de droit à l'Université Libre de Bruxelles, il s'inscrit au barreau à l'âge de 24 ans, et s'y révèle d'emblée plaideur averti et convaincant. Doué d'un esprit juridique d'une pénétration remarquable, il oriente bientôt ses travaux vers les branches encore inexplorées du droit. C'est ainsi qu'il prend une part active à la lente élaboration doctrinale du droit colonial belge. En 1903, il publie, en collaboration, le *Recueil usuel de la Législation de l'Etat Indépendant du Congo, des Conventions internationales et des Documents administratifs avec Notes de Concordeance*, recueil de base qui fait encore autorité. Deux ans plus tard paraît, sous la signature de O. Louwers et Touchard, un ouvrage en deux volumes intitulé *Jurisprudence de l'Etat Indépendant du Congo*, dans lequel sont repris et commentés les jugements prononcés

par les tribunaux congolais. En 1912, il participe à la création de la première revue périodique de droit congolais : *Jurisprudence et Droit du Congo*, devenue en 1925 la *Revue de Doctrine et de Jurisprudence*, à laquelle il apportera une collaboration régulière.

Après la guerre 1914-1918, il fut nommé auditeur du Conseil supérieur du Congo belge et, trois ans plus tard, avocat à la Cour de Cassation.

L'étendue de ses connaissances juridiques comme la perspicacité de son esprit signalèrent bien vite Touchard à l'attention des sociétés coloniales qui trouvèrent en lui un conseiller avisé et compétent, ainsi qu'un arbitre très écouté dont les sentences jouissaient d'une grande autorité.

C'est à ces divers titres que Touchard fut amené à jouer un rôle important dans la vie des sociétés coloniales et qu'il fut notamment attaché, dès 1902, au secrétariat général de la C^{ie} du Congo pour le Commerce et l'Industrie (C.C.C.I.). En 1922, Touchard fut nommé commissaire de la C.C.C.I. Il assumait également cette fonction dans plusieurs autres sociétés coloniales : C^{ie} Commerciale et Agricole d'Alimentation du Bas-Congo (A.B.C.), Intertropical-Comfina, Ciments du Katanga, C^{ie} du Chemin de Fer du Congo et Sté d'Entreprises de Travaux en Béton au Katanga. Il fut membre du conseil d'administration de la Citas, dès la création de cette société.

A ses talents de juriste, Touchard joignait celui d'un écrivain à la plume alerte et subtile. Déjà, à l'Université, il s'était signalé par des poèmes pleins de grâce et d'esprit. C'est à la rédaction du *Mouvement Géographique* fondé en 1884, à l'initiative de la C^{ie} du Congo pour le Commerce et l'Industrie (C.C.C.I.), qu'il apporta le meilleur de ses dons littéraires et les découvertes d'une curiosité toujours en éveil. En 1902, il avait été appelé à collaborer à cette revue par A. J. Wauters, qu'il avait déjà secondé dans l'élaboration de l'ouvrage. *L'Etat Indépendant du Congo*, paru en 1899. Au *Mouvement Géographique*, Touchard assumait d'abord les fonctions de secrétaire, puis celles de directeur de 1919 à 1922, date à laquelle la revue cessa de paraître. Vers la fin de sa vie, il composa, à l'intention d'un groupe d'amis, trois volumes de contes persans, dont la verve et la couleur font penser à Montesquieu.

On a dit de G. Touchard qu'il n'était plus de son temps. — De fait, son ambition était de réaliser le type parfait de l'« honnête homme » du XVII^e siècle, sachant apprécier les belles toiles, les beaux livres, les vieux meubles « polis par les ans » et les nobles crûs. Esthète au goût sûr, il cultivait le luxe discret de l'amitié et témoignait à l'égard de tous d'une exquise bienveillance.

Georges Touchard est décédé à Bruxelles, le 15 mai 1948, à l'âge de 74 ans.

24 février 1956.
E. Van der Straeten.

Mouv. géogr., années 1902, 1919 et 1922. — *Rev. col. belge*, 1948, n° 60, p. 210. — *Archives de la Cie du Congo pour le Commerce et l'Industrie*.

TOURNAY-DUTILIEUX (*Julien-Louis-Félix-Ghislain*), Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles, sénateur (Bruxelles, 7.1.1851 — Bruxelles, 29.6.1911).

Il fit ses humanités à l'athénée royal de Bruxelles et obtint à l'Université libre le diplôme de docteur en droit en 1873. Inscrit au Barreau de la capitale, il se lança dans la mêlée politique et fut élu président de l'Union libérale et de l'Association libérale du canton de Namur-Sud. Élu conseiller provincial le 16 mai 1880 et le 18 juin suivant envoyé à la Chambre, il y siégea jusqu'en 1884 et remplit dans cette assemblée les fonctions de secrétaire durant la session 1882-83. Lors du renouvellement intégral des Chambres le 14 octobre 1894, Tournay fut élu sénateur pour l'arrondissement de Philippeville. A la haute assemblée, il prit notamment la parole lors de la discussion des tarifs des douanes et de la réforme de l'enseignement primaire, et surtout, en 1896, lors du projet de loi relatif à la convention passée le 27 mars 1896 entre le gouvernement belge et la Compagnie du chemin de fer du Congo.

Le 27 novembre 1908, le Sénat le nommait membre du Conseil colonial. Il y resta en fonctions pendant trois ans et fut remplacé, à l'expiration de son mandat, par M. Edmond Janssens, le 28 juillet 1911.

En 1909, parut son ouvrage intitulé : *La Loi sur le gouvernement du Congo belge*, Brux., Bulens. Dans cette étude, Tournay expose les différentes phases par lesquelles passa l'élaboration de cette loi, depuis le projet déposé le 7 août 1901. Ce travail alimenté par des sources authentiques, permet d'envisager la question dans toute son ampleur et sous tous ses aspects.

Tournay était officier de l'Ordre de Léopold et officier de l'Ordre de la Rose du Brésil.

[J. J.]

6 mars 1954.
Marthe Coosemans.

Drie et Marchal, *Le Sénat belge*, Schepens, Brux. 1898, 452. — *Mouv. géogr.*, 1908, 674 ; 1909, 501, 1911, 341. — *C. R. du Conseil colonial*, 1911, 441.

TRÉFOIS (*Henri-Georges-Albert*), Ingénieur (Namur, 10.6.1864 — Luxembourg, 10.12.1939). Fils d'Achille et de Hansenne Charlotte ; époux de Jénicot, Joséphine-Léonie-Reine-Françoise.

Ingénieur très distingué parlant plusieurs langues, doué d'une vaste culture scientifique artistique et littéraire, Henri Tréfois dispersa son activité dans divers domaines et fit plusieurs missions à l'étranger avant de se consacrer plus particulièrement à la prospection.

Avant même qu'elle fut constituée à Bruxelles, le 29 juin 1910, la Société Anonyme des Recherches minières du Bas-Katanga avait organisé au Congo des missions dirigées par des géologues, des ingénieurs des mines, des praticiens-prospecteurs, acheminées en deux équipes par la voie de Boma-Stanleyville vers le Bas-Katanga, la première partant de Belgique le 24 mars 1910 sous la direction de M. G. Williams, la seconde le 9 juillet suivant, dirigée par M. Tréfois, dans le but de prospecter des gisements de métaux utiles dans le territoire Bas-Katanga. L'ingénieur Tréfois compte donc parmi les savants et techniciens géologues qui jetèrent les premiers jalons d'une prospection systématique du sous-sol katanga. Parmi ses collaborateurs citons F. Mathieu, géologue et ingénieur des mines ; Maurice Robert, docteur en géographie et ingénieur-géologue ; E. Deladrier et E. Grosset, docteurs en sciences minéralogiques et le D^r P. Gérard.

En 1913, une nouvelle mission d'étude fut envoyée sur place sous la direction de M. Tréfois. Celui-ci quitta définitivement l'Afrique en 1923 et se rendit peu après au Brésil où il séjourna plusieurs années pour le compte d'une importante société métallurgique belge. Il se fixa ensuite à Luxembourg en qualité de secrétaire général de l'Arbed. C'est dans cette ville qu'il est mort en 1939. Il est regrettable qu'il n'ait pas fixé ses souvenirs dans un volume, car sa conversation était émaillée de nombreuses anecdotes se rapportant notamment aux premières prospections minières du Katanga.

On n'a de lui que deux brèves études où il a mis cependant beaucoup de son expérience personnelle : *Contribution à l'étude des méthodes de recherches minières applicables en Afrique centrale*, *Revue universelle des Mines*, Liège, 1^{er} avril 1922 et *Traits généraux des gisements miniers du Katanga*, *id.*, 15 août 1923.

[R. C.]

8 mars 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., 1913, 530.

TREMMERY (*Léon*), Missionnaire de la Congrégation de Scheut (Menin, 20.1.1906 — Bakwanga, 27-8-1948).

Ayant terminé ses humanités au collège de sa ville natale, L. Tremmery entra au noviciat de Scheut en septembre 1923, prononça ses vœux l'année suivante, fut ordonné prêtre le

18 août 1929 et partit pour le vicariat du Kasai le 19 août 1930.

Son premier terme se prolongea jusqu'en avril 1946. Dans l'entre-temps, il avait été professeur d'abord, puis directeur du petit séminaire de Kabwe. Il s'y était révélé un formateur d'élite pour la jeunesse congolaise destinée à fournir plus tard le clergé autochtone, dont l'influence sera capitale dans la colonie.

Profondément pieux et intensément laborieux, il savait unir prière et travail. Son dévouement total le rendait prisonnier de son œuvre et de ses élèves. Sa vie ne lui appartenait plus, elle était aux autres : le prêtre n'est-il pas, par définition « un homme pour les autres ».

Il avait su par dessus tout conquérir la confiance totale de ses disciples.

Il séjourna en Belgique d'avril 1946 à janvier 1947, puis il retourna au Congo : cette fois, il était chargé de fonder la nouvelle mission de Bakwanga. Il devait y mourir bientôt accidentellement le 27 août 1948 et fut inhumé à Mérode, unanimement regretté des chrétiens et de ses confrères qui mettaient en ce missionnaire encore jeune, le meilleur de leurs espérances.

Scheut, 8 novembre 1955.
Eug. Wolters.

[F. D.]

TRIMPONT (VAN) (R. P. *Julien*), Missionnaire de la Congrégation de Scheut (Grammont, 26.4.1869 — Boma, 28.9.1903).

Sa vie missionnaire ne compta que deux années qu'il sut cependant rendre fécondes en travaux importants. Il s'embarqua le 30 avril 1901 et fut désigné pour le Mayumbe. Il y fonda le poste de St-Pierre-Jette, séjourna à Moll-S^{te}-Marie et à Grammont-Notre-Dame au Kasai. Enfin il fut nommé directeur de la colonie scolaire de Boma où il mourut prématurément, sans avoir pu utiliser toutes ses possibilités de réalisation dans le domaine missionnaire.

On a de lui des lettres parues : dans *Le Mouvement antiesclavagiste*, 1902, 345 : *Lettre de Lukamba-Kumbi* — dans *Missions en Chine et au Congo* ; 1903, 523 ; 1902, 190.

30 septembre 1953.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 8 octobre 1903, p. 4. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers 1912, t. III, p. 1112. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., 1932, 242.

TROOZ (de) (*Jules-H.-Gh.-M.*), Député catholique et ministre (Louvain, 21.2.1857 — Bruxelles, 31.12.1907).

J. de Trooz fit partie en 1895 de la Commission des XXI, succédant à Nyssens, nommé

ministre des Transports. Lui-même fut en 1899 ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique. Le 2 mai 1907, il succéda à de Smet de Naeyer comme chef de cabinet. C'était l'époque des grandes discussions autour de la reprise du Congo par la Belgique. de Trooz affirma nettement dans sa déclaration ministérielle : « Le Gouvernement a l'intention de proposer la reprise » par la Belgique de la colonie africaine ». Le 29 juin, il annonça par lettre au Gouvernement de l'État Indépendant qu'il allait proposer aux Chambres de voter la reprise immédiate.

En réalité, la mise au point du texte de loi fut laborieuse et ne put être terminée avant le 3 décembre 1907. Il stipulait que les « fondations existantes » seraient reconnues, ce qui englobait évidemment — selon les vœux du Roi — le Domaine de la Couronne.

Des discussions passionnées s'élevèrent, à ce sujet tout spécialement. L'opposition de la gauche et l'unanimité des libéraux ne laissèrent rapidement aucun doute sur la condamnation du projet du Gouvernement tel qu'il était conçu.

Trois semaines plus tard environ, de Trooz mourait subitement. La reprise du Congo par la Belgique ne devait être chose réalisée que le 15 novembre de l'année suivante, après que le texte initial soumis aux Chambres eut été remanié. Pour les journaux de l'opposition cependant, de Trooz fut considéré comme un « colonialiste » notoire qui portait « une grande responsabilité » dans la reprise de la colonie par la Nation.

6 février 1953.
Marie-Louise Comelias.

[W. R.]

Mouv. géogr., 1895, p. 173 ; *id.*, 1907, p. 229. — Van Iseghem, A., *Les Étapes de l'Annexion du Congo*, p. 44, 55, 86, 90. — Daye, P., *Léopold II*, pp. 472, 516, 519, 520, 522, 541. — Leclère, Const., *Histoire de la Belgique contemporaine*, p. 219. — Masoin, Fr., *Histoire de l'É. I. C.*, t. I, p. 210. — Bauer, Ludwig, *Léopold le Mal-Aimé*, pp. 346-347.

TROUP (*John-Rose*), Agent de l'A.I.C. et de l'É. I. C. (Cawpore, Bengale, 17.11.1849 — R. I.). Fils de Collin et de Brown, Catherine.

Né aux Indes, il vint faire ses études en Europe, au collège d'Aberdeen (Écosse). Épris de l'évasion, il pensa que la meilleure façon de répondre à ses aspirations était d'embrasser la carrière militaire. Il s'engagea dans l'armée anglaise, subit avec succès l'examen de sous-lieutenant le 1^{er} novembre 1869 et n'attendit pas son accession au grade de lieutenant pour partir visiter l'Australie, l'Amérique et terminer son tour du monde par les Indes anglaises où il était né et où il avait encore des parents.

Il rentra en Angleterre le 1^{er} décembre 1875 et y chercha un emploi. Le propriétaire du journal *L'Illustrate London News*, M. Ingram, se

l'attacha comme secrétaire. La fréquentation du monde journalistique le conduisit à écrire lui-même comptes rendus et reportages.

Mis en rapport avec le voyageur anglais Johnson qui avait parcouru le Congo, Troup saisit une nouvelle occasion d'évasion en signant un engagement à l'Association Internationale du Congo en qualité d'agent. L'Afrique était le seul continent qu'il n'eût pas encore visité. Sur la recommandation de M. Ingram et de Johnson, il fut admis par l'A.I.C. le 1^{er} octobre 1883 et s'embarqua à Liverpool à bord du *Benguella* le 17 octobre, pour arriver à Vivi le 28 novembre. Le major Vetch était sur le point de partir en voyage d'exploration sur la rive Sud du fleuve ; il choisit Troup comme adjoint et, ensemble, les deux hommes se mirent en route, le 10 décembre. En 1884, Troup était appelé à commander la station de Rubytown, sur la route des Caravanes, entre Mpozo et Ngombi. Sa mission terminée et rentré à Vivi, Troup fut affecté à Léopoldville le 10 avril 1885, au commandement d'un contingent de Haoussas qu'il sut diriger avec adresse ; il nous parlera plus tard de l'un d'entre eux, Danganna, qui lui resta fidèlement attaché. Le 12 décembre, Troup était nommé commissaire de district à Boma et entra effectivement en fonction au début de 1886. Son adjoint fut à cette époque le lieutenant Legat. Les trois années de service fournies par Troup à l'A.I.C. et à l'É. I.C. laisseront dans la mémoire de ceux qui le connurent, un excellent souvenir. Tel fut le témoignage entre autres de Sir Francis de Winton, de Liebrechts, de Vangèle, etc. Son terme prenant fin vers le milieu de 1886, il alla s'embarquer à Boma sur le *Cabo Verde* le 17 août, s'arrêta à Madère le 6 septembre, y monta à bord de l'*Athenian* et regagna l'Angleterre le 28 septembre.

Alors qu'il se reposait en Grande-Bretagne, il apprit par les journaux en novembre-décembre 1886, qu'un Comité s'était formé en Angleterre en vue d'envoyer en Afrique une colonne de secours à Emin Pacha, en difficulté prétendue dans la province d'Équatoria. Stanley, après une entrevue à Bruxelles avec Léopold II, était arrivé à Londres le 23 décembre et avait été proposé pour prendre le commandement de cette colonne ; il cherchait des collaborateurs ; Troup s'offrit à Stanley qui l'admit sur le champ, le considérant comme particulièrement apte à aider au recrutement de l'escorte indigène dans le Bas-Congo où il était très connu. Tandis que Stanley et ses compagnons Parke, Stairs, Jephson, Jameson et Nelson partaient pour Zanzibar par l'Égypte, Troup se rendit à Liverpool le 25 janvier 1887 en compagnie de M. et M^{me} Ingham de l'*American Baptist Mission*, qui retournaient au Congo. Ingham,

vieil ami de Troup, s'était précédemment occupé des transports dans la région des Cataractes entre Lukungu et Matadi, y avait acquis une grande influence sur les indigènes et pouvait donc être pour Troup un collaborateur précieux, dans la tâche que lui avait confiée Stanley. Embarqué à Liverpool sur le *Sorata*, avec ses amis et muni d'une provision de marchandises de traite, Troup arrivait à Lisbonne le 1^{er} février, prenait place le 2 sur l'*Angola* et débarquait à Banana le 28. Déjà, des difficultés se présentaient ; le commissaire de district ne pouvait mettre à la disposition de Troup les steamers de l'État, trop requis à ce moment. Un Anglais, Donald Fraser, directeur de la *British Congo Trading Cy*, lui offrit son steamer, l'*Albuquerque*, jusqu'à Boma, tandis que les Ingham empruntaient un vapeur hollandais. A Boma, Troup reçut de Valcke l'assurance d'une aide efficace dans toute la mesure du possible. A bord du *Héron*, Troup partit le 11 mars pour Matadi qu'il quitta le 14 pour le Palaballa en compagnie du baron von Rothkirch, de la *Sanford Exploring Association*. A Lukungu il fut secondé par les Ingham, par le commissaire de district Francqui et par Casement, de la *Sanford*. Francqui l'accompagna le 26 en direction de Manyanga, en passant par Ndunga où le directeur de la Maison hollandaise, M. Greshoff, leur accorda une généreuse hospitalité. A Manyanga, il fut l'hôte du commissaire de district Dannfelt. Dès ce moment, Troup prévint Stanley, déjà arrivé près de Matadi, qu'il serait en mesure de fournir à l'expédition au cours de ce mois, 500 porteurs qui l'accompagneraient jusque Léopoldville. A la traversée de la Mpioka, Troup rencontra une partie de la caravane de Stanley commandée par Walker et Jephson qui lui apprirent que leur chef, qu'ils avaient quitté à Banza-Manteka, faisait route vers le Pool avec 600 Zanzibarites et 100 Soudanais. Cependant, les charges destinées à Troup n'arrivaient pas et les porteurs engagés, inactifs, menaçaient de rompre leur contrat et de retourner chez eux. Craignant le pire, Troup se mit en rapport avec le chef Makito de la rive Nord, en face de Manyanga, qui lui fournit des porteurs de réserve. Le 23 avril, les premières charges arrivèrent, et le départ à destination de Léopoldville fut décidé. En route, Troup apprit par M. Billington, de l'*American Baptist Mission*, que Stanley, qui avait obtenu des steamers, était arrivé à Kinshasa. En conséquence, Troup et son compagnon Ward, hâtèrent la marche et en dépit du mauvais temps, car c'était la saison des pluies, atteignirent Léopoldville le 30 avril, ayant couvert la distance de Manyanga au Pool en six jours de marche. Troup y retrouvait ses anciens camarades : Sir Francis de Winton, le colonel Pollok,

le major Vetch, les docteurs Leslie et Allart; Massey, Shaw, Valcke, Deane, le comte Posse, Shagerström, capitaine du *Stanley*, Swinburne, Spencer Burns, Monet, M. et M^{me} Bentley et combien d'autres! L'entrevue avec Stanley fut brève, la flottille: le *Stanley* de l'État, le *Peace* et l'*Henry Reed* des Missions protestantes, les barges *A.I.A.* et *Florida*, devant se mettre en marche dès le lendemain. Troup reçut pour mission de rester à Kinshasa pour y attendre le retour du *Stanley* qui reviendrait quelques semaines plus tard pour aller chercher les charges restantes. Quoique très déçu de ne pouvoir accompagner le gros de la colonne, Troup se résigna à son sort. Le *Stanley* fut ramené le 3 juillet par son capitaine Shagerström et reparti avec les dernières charges, ayant à bord Troup et Walker. Le 10 juillet, ils étaient à Bolobo où ils rejoignirent Bonny et Ward. Le 21 juillet, à la station de l'Équateur, Troup allait saluer Glave; le 27 juillet, à Bangala, Vangèle, Van Kerckhoven, Baert, Dhanis, Liénart. Le 11 août le *Stanley* atteignait Basoko à l'embouchure de l'Aruwimi; le 14, il était au fameux camp de Yambuya, où les attendaient Jameson, Barttelot, Bonny. Stanley étant parti vers le lac Albert, dès le 28 juin avec Stairs, Parke, Jephson, Nelson. Troup se mit donc aux ordres de Barttelot que Stanley avait désigné comme commandant du camp, pendant son absence.

Tandis que le *Stanley* repartait vers le Haut le 17 août avec Shagerström et l'Écossais Walker, les quatre autres Blancs restaient à Yambuya avec 44 Soudanais, 2 Somalis, 200 Zanzibarites dont deux interprètes: John Henry, autrefois serviteur de l'État, et Bartholomé et l'interprète syrien Agsad Farran, le futur accusateur de Jameson. Stanley avait prévu une absence de cinq mois. Très vite, la situation devint pénible; les provisions étaient notablement insuffisantes; Bonny, chargé du ravitaillement, devait recourir fréquemment aux natifs pour l'achat de volailles et de poisson; des palabres éclataient entre les gens de Tippo-Tip et le village de Ndungu où ils enlevaient fréquemment des femmes; des vols se commettaient journellement au camp, sévèrement réprimés par Barttelot, ce qui provoquait le mécontentement; les médicaments faisaient défaut; les décès dus à l'affaiblissement et à la dysenterie se succédaient; il y avait bien là des colis, mais auxquels on ne pouvait toucher, car ils appartenaient à l'expédition. De plus, les 600 hommes promis par Tippo-Tip n'arrivaient pas. Ward et Jameson furent envoyés aux Falls pour relancer Tippo-Tip, mais revinrent bredouille. Une nouvelle tentative fut entreprise le 6 octobre par Barttelot et Troup; ils rencontrèrent Tippo-Tip qui soi-disant se rendait à Kasongo pour quérir des porteurs, mais revint

le 24 sans avoir réussi. Au retour des deux Européens à Yambuya, les nouvelles étaient mauvaises; le total des décès atteignait 38 le 19 décembre. On était depuis 7 mois et demi sans nouvelles de Stanley. Troup était à nouveau envoyé aux Falls en avril et recevait des promesses fallacieuses de Rachid. Démarche négative aussi au point de vue des nouvelles du voyage de Stanley au lac Albert. A Yambuya, on décida d'envoyer Ward dans le Bas-Congo pour y recevoir des instructions quant à la conduite à tenir. De son côté, Jameson partit pour Kasongo; Barttelot et Troup rencontrèrent à Yangambi, le 10 mai, Van Kerckhoven qui avoua les avoir crus en compagnie de Stanley au lac Albert. Le 14 mai, Barttelot partit pour les Falls et laissa au camp Troup et Bonny, tous deux très malades. Troup qui était incapable de se mouvoir, ne se sachant plus d'aucune utilité, aspirait à rentrer en Europe et envoya à Barttelot aux Falls un message pour le prévenir. Ce dernier revint au camp le 3 mai suivi d'un jour par Jameson venant de Kasongo. Le 5 juin, des steamers étaient en vue: le *Stanley* et l'*A.I.A.* ayant à bord Vangèle Baert, Bodson et Hincke; Troup, décidément trop malade, demanda à prendre passage sur le *Stanley* afin de rentrer dans son pays. Le 9 juin, le *Stanley* l'emportait ainsi que les autres passagers à destination des Falls où l'on arriva le 15. Après avoir débarqué Bodson et Hincke, le steamer repartit le 18, croisa en route le *Holland* d'où un passager, qui n'était autre que Tippo-Tip, demanda à monter sur le *Stanley* pour protester auprès de Troup contre l'accusation proférée contre lui par Barttelot d'avoir forfait à ses engagements. Le *Stanley*, reprenant sa route, atteignit le 29 septembre Bangala, croisa l'*En Avant* qui l'aborda ayant comme passager Ward qui remontait pour rejoindre l'expédition; Troup lui remit une lettre de Barttelot qui le congédiait assez sèchement; Ward en conçut un grand chagrin.

Arrivé à Léopoldville le 11 juillet, Troup gagna Lutete le 24, puis Matadi où il fut rejoint par Van Kerckhoven, et Boma où il se joignit à Vangèle et à Assad Farran pour aller s'embarquer à Banana le 17 août à destination de Lisbonne où ils arrivèrent le 12 septembre.

Tandis qu'Assad Farran continuait le voyage jusqu'à Hull, en Angleterre, Vangèle et Troup gagnèrent Paris le 14, puis Bruxelles d'où Troup partit pour Calais et Douvres. C'est à Douvres qu'il apprit par les journaux l'assassinat de Barttelot, la mort de Jameson entre les bras de Ward à Bangala, et l'arrivée de Stanley à l'emplacement du camp tragique de Yambuya où il ne retrouvait que quelques rescapés.

Rentré en Angleterre, Troup ouït les rumeurs selon lesquelles Stanley l'accusait d'avoir rompu

son engagement en repartant pour l'Europe sans son consentement. C'est pour protester contre cette accusation que Troup entreprit aussitôt d'écrire son livre: *With Stanley's Rear Column* (London, Shapman, 1890, 361 p.) qui retrace les péripéties auxquelles il fut mêlé et reproduit les correspondances échangées au cours de ces mois tragiques entre Stanley, Barttelot et lui-même. Le livre parut en 1890. C'est en suivant sa trame que nous avons rédigé la présente notice.

Troup était porteur de l'Étoile de Service pour services rendus à l'A.I.C. et à l'É. I. C.

11 mars 1953.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Stanley, *Cinq années au Congo*, Brux., Lefebvre, 1885, 541, 627. — Stanley, *Dans les Ténèbres de l'Afrique*, 2 vol., Paris, 1890, *passim*. — Masoin, *Histoire de l'É. I. C.*, Namur, Picard, 1912, 11, 234, 242. — Jadot, J. M., *A propos d'un texte du baron Ch. Liebrechts*, in: *Bull. des Séances*, Brux., I. R. C.B., XIX, 1948-2, 309, 311, 319, 329, 332, 333, 335, 336.

TUMMERS (*Joseph-Marie-Ferdinand*), Lieutenant-colonel de l'Armée belge, commissaire de district de 1^{re} classe au Congo belge (Liège, 18.8.1866 — Ixelles, 3.2.1943). Fils de Ferdinand et de Rousseau, Marie-Joséphine; époux de Ruyters, Marie.

Entré par engagement volontaire au 11^e régiment de Ligne à l'âge de seize ans, Tummers était nommé caporal le 18 février 1882, sergent le 6 août 1883, sergent-fourrier le 1^{er} août 1884, et sergent-major le 6 avril 1885, bientôt sergent-major et moniteur général, passait au 12^e régiment de son arme en qualité de sous-lieutenant, le 19 novembre 1889, était promu lieutenant le 26 mars 1896, capitaine en second le 26 juin 1904. Il serait, par la suite et tout en poursuivant simultanément sa carrière à l'armée et une carrière territoriale au Congo belge, nommé capitaine-commandant le 25 décembre 1913, major le 18 décembre 1916 et lieutenant-colonel honoraire le 13 juillet 1922.

C'est en mai 1907 que cet officier entra au service de l'É. I. C. en qualité d'adjoint-supérieur. Nommé à ce grade le 21 mai, il entra en service par son arrivée à Boma le 20 juin et fut attaché, par décision du 9 juillet suivant, au District du lac Léopold II. Il y passa un terme statutaire de services pour s'embarquer à Boma le 7 juin 1910 et rentrer à Anvers le 26 du même mois. Il repartit le 25 février 1911, confirmé dans son grade à la date du 11, arriva à Boma le 17 mars, d'où, à nouveau désigné pour exercer ses fonctions au lac Léopold II, il s'éloigna le 19 pour arriver à Inongo le 1^{er} avril. Il demeura en fonctions à Inongo jusqu'au 9 juin 1913 et,

s'étant embarqué, à Boma, le 27, prit un congé statutaire qui serait quelque peu prolongé dans l'intérêt du service, mesure qui, à l'époque, couvrirait le plus souvent une faveur accordée au fonctionnaire mis de la sorte en congé prolongé. Effectivement, Tummers repartit d'Anvers dès le 29 janvier 1914. Arrivé à Boma le 18 février suivant, il fut désigné pour administrer provisoirement le District du Sankuru, mais se trouvait à la tête du District de l'Ubangi à la déclaration de guerre d'août 1914. C'est à une initiative qu'il aurait prise qu'une erreur de l'Administrateur français d'Imfondo avait attribué une occupation militaire de Zinga, l'un des deux postes allemands du fameux « Bec de canard » camerounais sur le fleuve Congo, occupation qui fournit à nos ennemis prétexte à nous accuser d'avoir, les premiers, violé la neutralité du Bassin conventionnel du Congo. Tummers se réjouissait assez, quand il racontait l'incident par la suite, d'avoir été, le même jour, félicité et blâmé d'un même fait de caractère sans doute légendaire.

Nommé commissaire de district de 1^{re} classe le 1^{er} juillet 1915, Il dut rentrer peu après en congé anticipé pour raisons de santé et fut même relevé de ses fonctions par une décision de mai 1916. Mais cela ne devait pas l'empêcher de repartir le 11 février 1917 pour administrer le District du lac Léopold II qu'il représenterait au premier conseil du Gouvernement de la Province de l'Équateur en 1919.

Rentré en congé régulier le 25 juillet 1920, il fut mis en congé prolongé pour raisons de service le 24 janvier 1921 et fit mettre fin honorable à sa carrière coloniale, à la date du 1^{er} mai 1921, par un A. R. du 20 mars précédent.

Il reprit alors sa carrière dans l'armée métropolitaine où il fut retraits au grade de lieutenant-colonel.

Il ne s'éteignit qu'au cours de la seconde guerre mondiale, âgé de 76 ans, et laissant un fils officier et déjà ancien colonial qui vient lui-même de s'éteindre.

Tummers était, à sa mort, officier de l'Ordre de la Couronne, officier de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme et attribution de la Croix de Guerre, chevalier de la Légion d'Honneur, porteur de l'Étoile de service en or, de la Croix militaire de 1^{re} classe, de la Médaille commémorative du règne de S. M. Léopold II et de la Médaille commémorative des Campagnes d'Afrique 1914-1918.

12 juin 1956.
J.-M. Jadot.

1. Moulaert, G., *La Campagne du Tanganika*, Brux., Édition universelle, s. d. 14.

TYTECA (*Gustave-Hilaire*), Conservateur des titres fonciers (Keyem, Flandre or., 3.2. 1870 — Bruxelles, 1897).

Lorsqu'il eut terminé sa quatrième année d'études à l'athénée royal de Bruges, Tyteca abandonna les humanités pour suivre des cours conduisant au diplôme de géomètre. Il entra ensuite à l'administration du Cadastre à Bruges, où il devint surnuméraire. En 1891, il s'engagea au service de l'É.I.C. Parti d'Anvers le 29 juin, il débarqua à Boma le 16 juillet et y fut désigné pour remplir les fonctions de géomètre du cadastre. Intelligent et actif, il fut promu géomètre principal le 19 septembre 1893 et exerça, à partir de février 1894, les fonctions

de conservateur des titres fonciers. Après un terme de trois ans au cours duquel il eut à souffrir de fièvres fréquentes et fut atteint de furonculose, il quitta l'Afrique le 15 juin 1894. Rentré en Belgique, les médecins le déclarèrent inapte à supporter davantage le climat tropical et il dut renoncer, à regret, à repartir pour le Congo. Il reprit du service à l'administration des contributions et mourut peu de temps après. Il était titulaire de l'Étoile de Service.

12 septembre 1952.
A. Lacroix.

[R. C.]

Reg. matr. n° 41. — *Bull. Sté roy. Géogr.*, Anvers, 1907-1908, p. 493.

V

VALCKE (*Louis-Pierre-Alphonse*), Capitaine du génie, agent du Comité d'Études du Haut-Congo (Bruges, 22.12.1857 — Gand, 16.3.1940). Fils de Liévin-Pierre et d'Ongena, Clémence; époux d'Erebout, A.

Après de brillantes études à l'athénée de Bruges, il entra à l'École militaire le 1^{er} décembre 1874 et fut promu lieutenant le 1^{er} janvier 1877. Le 27 février 1878, il passait au régiment du génie qu'il rejoignit à Anvers. Intelligence lucide, volonté tenace, Valcke ne tarda pas à être distingué par ses supérieurs. Le 24 juillet 1880, il se voyait détaché à l'Institut cartographique militaire et engagé au Comité d'Études du Haut-Congo. Chargé par le Roi d'étudier à fond certaines questions coloniales brûlantes, notamment la pénétration vers le centre africain que certains prétendaient plus aisée par la côte orientale que par l'Atlantique, Valcke osa affronter l'opinion de hautes personnalités et conseilla au Roi l'abandon complet du plan de pénétration par l'Océan Indien.

Fin juillet 1880, le Roi autorisa Valcke à partir par l'Atlantique. Il le reçut en audience avant son départ et lui fit des recommandations expresses sur la circonspection dont il aurait à user dans sa correspondance, en même temps qu'il exigeait de lui le plus grand secret sur l'entreprise tentée. Il lui conseilla la patience et la souplesse devant les ordres de Stanley, « explorateur génial, organisateur énergique,

mais caractère difficile et ambitieux ». Le Roi terminait par cet impératif : « Il faut que vous réussissiez à tout prix ».

Valcke se conforma aux ordres du Roi toute sa vie. Le 4 août 1880, il s'embarqua à Ostende pour Liverpool où il rejoignit deux autres membres du Comité d'Études : Paul Nève et Victor Harou, avec lesquels il quitta l'Angleterre à bord du *Gaboon* à destination de Banana où il débarqua le 2 octobre, après un total de cinquante neuf jours de voyage avec escales à Ténériffe, à l'embouchure du Niger, à Fernando-Po, à Landana et à Cabinda. Le 6 octobre, à bord du steamer *La Belgique*, avec ses deux compagnons, il remonta le fleuve jusqu'à Vivi, afin d'y prendre contact avec Stanley. Ce dernier, parti vers l'intérieur avec Swinburne, Flamini et Christophersen, envoya le 15 novembre, au nouvel arrivé, l'ordre de le rejoindre à Ngoma, au pied de la grande falaise qui surplombe de 15 m le niveau du fleuve. Valcke y arriva le 25 novembre. Stanley le mit au courant de la tâche qui l'attendait : livrer assaut aux Monts de Cristal afin de construire une route contournant le pied de la plate-forme rocheuse que formait le plateau de Ngoma et la rendre praticable aux transports de matériel, de provisions, voire de personnel pour l'établissement de stations et l'occupation effective du territoire congolais.

« Bien que notre jeune ami souffrit de dysenterie, écrit Stanley, il se mit à l'œuvre sans

tarder ». Le chef se rendit compte immédiatement de la valeur exceptionnelle du collaborateur que lui envoyait le Roi et lui témoigna aussitôt une complète confiance.

Valcke fit sauter à la dynamite des blocs entiers de rochers qui, avec des troncs d'arbres arrachés à la montagne, permirent de dresser un mur sur lequel on commença la construction de la route. Il acquit très vite un grand ascendant sur les travailleurs indigènes qui eurent l'impression d'obéir à un chef hors ligne et le baptisèrent du nom de *Tembo*, l'éléphant, symbole de la force, de la puissance majestueuse qui surmonte les obstacles. C'est cet exploit de L. Valcke qui valut à Stanley son titre immortel de Boula Matari, car il est acquis actuellement que l'explorateur anglais ne connaissait pas le maniement des explosifs ⁽¹⁾.

La route ainsi ébauchée fut dénommée *Valckes's Causeway* ; elle reliait Ngoma à N'Konzo, sur une longueur de 1500 m.

Le 14 décembre 1880, le camp fut établi au point d'arrivée, à N'Konzo. Enthousiaste, actif, conducteur d'hommes incomparable, Valcke entraîna son équipe de travailleurs jusqu'à Isanghila atteint le 30 décembre. A cette date, sûr désormais de son collaborateur, Stanley lui confia la direction de l'entreprise, tandis que lui-même allait à Vivi chercher des fourgons. Lorsqu'en février 1881, il vint rejoindre Valcke à Isanghila, il lui fit part des bruits selon lesquels des missionnaires anglais s'agitaient dans les environs pour y commencer l'édification d'un poste. Aussi s'en remit-il à son homme de confiance pour la fondation immédiate d'une station de l'A.I.A. à Isanghila de manière à devancer les Anglais dans l'occupation du territoire. Deux mois plus tard, le poste d'Isanghila était en état de fonctionner.

D'Isanghila à Manianga, le passage était possible par le bief navigable du fleuve. Tandis que Valcke et son ami Paul Nève continuaient l'aménagement du poste d'Isanghila, Stanley, Flamini, Christophersen, Braconnier, Harou, à bord des steamers *En Avant* et *Royal* et d'une allège, montèrent par le bief bavigable jusqu'à Manianga. Stanley y jeta les bases d'une station qu'il confia à Harou et chargea Braconnier de la construction d'une route, de Manyanga à l'embouchure de la Lufu, en contournant la chute de Ntombo-Mataka. Sur ces entrefaites, à Isanghila, un douloureux événement venait attrister Valcke : son fidèle compagnon de travail Paul Nève, pour qui il avait une vive affection, mourait le 26 juin 1881. Il lui fit faire des funérailles très dignes, recueillit ses

dernières lettres pour les envoyer à la famille Nève en même temps qu'un portrait qu'il avait fait du disparu peu avant sa mort et un croquis de sa tombe (voir *Biographie de Paul Nève*, par L. Guébels, *Biogr. Col. Belge*, Inst. Royal Colonial Belge, t. I, col 731). Ayant confié Isanghila à Eugène Janssens et à Orban, Valcke se mit en route avec Lindner et Hertwig pour aller rejoindre Stanley à Manianga, le 14 juillet. Dès le lendemain, il continuait vers l'embouchure de la Lufu, par la voie tracée par Braconnier, et y amenait le matériel flottant destiné au Pool : l'*En Avant* et les baleinières qu'accompagnait un contingent d'auxiliaires indigènes. Tandis que Lindner continuait ce transport par le fleuve jusqu'à la pointe de Mpaka Mbendi, Stanley, Valcke, Braconnier et Frank Moloney, (ancien pilote du s/s *Belgique*) poursuivaient la reconnaissance jusqu'au Pool. Ce voyage se fit normalement et sans grande difficulté jusqu'à la Djoué ou rivière Gordon Bennett. Ici l'affaire se compliqua. Au village du chef Bouaboua Djali, rive gauche de la Djoué, un émissaire de de Brazza, le Sénégalais Malamine, se présenta aux agents du Comité d'Études pour leur signifier qu'au nom de la France, Brazza avait signé un traité avec le chef Makoko et s'était attribué la possession de toute la rive Nord du Pool. Malgré cette démarche insolite, Stanley et Valcke s'installèrent à la rive droite du fleuve, mais ils échouèrent à Mfwa et à Malima. Valcke assista ensuite aux pourparlers de Stanley avec le chef Ngaliéma, sur la rive gauche. Après avoir installé chez ce dernier dix Zanzibarites, Stanley, Valcke et leurs compagnons établirent leur camp sur la rive droite de la Djoué. C'est là que Stanley confia à Valcke, le 3 août, la mission de se rendre en hâte, par la malle qui passerait à Banana le 20 du même mois, à St-Paul de Loanda, d'où il devait ensuite rapporter des marchandises d'échange, étoffes, etc., propres à gagner Ngaliéma à la cause de l'Association Internationale.

Sans égard pour sa santé, Valcke quoique très fatigué, partit tout de suite pour Banana. Les 500 km qui l'en séparaient furent couverts en 7 jours. Le sort de l'Association internationale africaine était en cause, car il fallait devancer les Français au Pool. Arrivé à St-Paul de Loanda, exténué, brisé par la fièvre et l'hématurie, Valcke dut s'aliter ; les médecins lui prescrivirent un retour immédiat en Belgique. Mais il tenait d'abord à terminer sa mission ; il repassa donc par Banana d'où il expédia à son chef les marchandises requises. S'embarquant ensuite, il était à Liverpool le 22 décembre 1881, et à Ostende le 23 au matin. A Bruxelles il fut immédiatement reçu par le Roi à qui il exposa ses vues sur l'occupation du centre africain. Tous deux convinrent qu'il fallait agir vite.

⁽¹⁾ Voir à ce sujet *Bull. I. R. C. B.*, 1938, pp. 847-851.

Aussi, dès le 8 février 1882, Valcke repartait et cette fois à destination de Zanzibar où ils devaient recruter environ 850 Zanzibarites pour les conduire ensuite à Banana *via* Le Cap. Au Cap, il fut rejoint par Vangèle. Ensemble, ils gagnèrent l'embouchure du Congo. Or, pendant l'absence de Valcke, Stanley avait été très fatigué par une expédition d'exploration à la Mfini et au lac Léopold II. Fortement accablé par des fièvres et une gastralgie, on venait de lui ordonner le retour en Europe. Il était à Vivi quand Valcke le rejoignit venant de Zanzibar, en avril 1882. Stanley confirma son ancien adjoint dans le commandement exclusif des 256 Zanzibarites qu'il venait d'amener, et cela en complète indépendance du nouvel administrateur en fonction, Peschuel-Loesche. Notons que Stanley écrivait à ce moment : « L'arrivée de Louis Valcke avec de nouvelles recrues destinées à l'expédition vient fortifier mon espoir dans l'avenir » (*Cinq années au Congo*, p. 312).

Après le départ de Stanley on reçut à Banana, au début d'octobre, l'*A.I.A.*, chaloupe à vapeur à hélice, construite par les Chantiers et les Forges de la Méditerranée. Orban et Callewaert furent chargés d'en transporter les pièces détachées jusqu'à Isanghila, puis jusqu'à Manyanga.

Quand le transport arriva à Manyanga, fin octobre 1882, Orban, malade, se sentit incapable de continuer jusqu'au Pool. Valcke, toujours prêt à rendre service, s'offrit à le remplacer. Grâce à son intelligente intervention, l'*A.I.A.* fut amené au Pool et remonté pour le prochain voyage de Stanley en mai 1883. Cette tâche accomplie, Valcke se consacra à la mission dont l'avait chargé Stanley. Parti de Vivi où il laissait Van de Velde avec les malades du contingent de Zanzibarites, il se mit en route avec Vangèle, transportant une nouvelle chaudière pour le *Royal* et 600 charges de marchandises. A hauteur de la Loa, Vangèle devint malade et dut redescendre vers Vivi. Valcke, toujours optimiste et courageux, continua seul à assurer le transport. Le 1^{er} août, Vande Velde et les Zanzibarites restés en arrière le rejoignirent. Jusqu'à Isanghila, la route ne répondant pas aux exigences du transport, il fallut d'abord la rendre utilisable. Le 30 août, Valcke et sa colonne atteignaient Isanghila, puis continuaient vers Manyanga. Ici, à la demande du chef de poste Nilis, Valcke intervint pour pacifier la région de Mowa dont la situation était à ce moment troublée par des éléments remuants. Reprenant ensuite l'étude des communications avec le Pool, Valcke entreprit d'ouvrir une route par la rive gauche pour transporter par cette voie l'*A.I.A.* et les charges de marchandises à entreposer au Pool. La route fut construite sans difficulté jusqu'aux territoires de Lutete

et de Makito. Mais ces deux chefs s'opposèrent au passage des Blancs. Avec son doigté habituel, Valcke parvint à les convaincre de l'utilité des travaux prévus. Un poste de l'État fut établi à Lutete et confié à Vangèle. Poursuivant sa mission, Valcke devait se rendre chez le Makoko de Mbe (territoire dépendant de Brazza) afin de tâcher d'obtenir l'annulation ou tout au moins l'atténuation du traité passé avec les Français. Il devait, pour exécuter ce programme, commencer par se rendre à Msuata en compagnie de Coquilhat qui allait y rejoindre Hanssens. Après bien des difficultés, Valcke obtint de Ngaliéma des embarcations; le 7 décembre, ils arrivèrent à Léopoldville, le 13 décembre à Msuata avec une escorte de 50 Zanzibarites et les marchandises nécessaires aux négociations avec les indigènes. Valcke ne tarda pas à apprendre du chef Ngantchu qu'après le passage de de Brazza, le chef Makoko s'était attribué la grosse part des cadeaux du Français et avait mécontenté de la sorte les grands chefs voisins Mfumu Ntaba, Ngaliéma et Gantschu lui-même. Makoko avait été déposé par eux et remplacé par Mfumu Ntaba. Le triumvirat reconnaissait l'autorité de l'Association et consentait à l'établissement en territoire bateke de postes européens à l'intérieur et sur le fleuve entre le confluent de la Lawson (Lefini) et la rivière Gordon Bennett (Djoué). Valcke se réjouit de cette bonne nouvelle, puis retourna à Msuata où il en fit part à Hanssens et Coquilhat.

Le 12 janvier 1883, Valcke se rendit à Mfoa; le 13 janvier, il y recevait un message de Bracconnier l'informant que la Chambre française avait ratifié le traité Makoko-de Brazza, qu'il fallait donc abandonner toute action sur la rive droite et rejoindre à Manyanga Stanley, rentré d'Europe à Vivi le 20 décembre précédent. Descendant donc à Léopoldville le 14 janvier 1883, Valcke alla rejoindre à Manyanga, le 16, Stanley et Hanssens, ce dernier prêt à partir pour le Niadi-Kwihu (23 février 1883).

Une nouvelle mission attendait Valcke; Stanley avait décidé d'enlever du bief Isanghila-Manyanga le *Royal* pour le remplacer par des baleinières et de transporter le *Royal* jusqu'à Léopoldville. Lui-même se chargea de cette tâche avec Grang, Anderson et deux mécaniciens (7 février). Le 27 février, le transport était à l'Inkissi, où il devait passer le fleuve et continuer par la rive gauche. En même temps, Valcke devait transporter par la rive gauche les deux chaudières de l'*A.I.A.*, laissées en route à Lutete parce que les chariots étaient démolis. Le 12 février, il était à Lutete. Les chariots n'étant pas réparés, Valcke les remplaça par deux civières confiées chacune à huit porteurs. Malgré le mauvais temps, les pluies continuelles, les rivières grossies, la caravane arriva le 27 en

chantant à Léopoldville à la grande satisfaction de Stanley, abasourdi par un tel succès ; Valcke avait vraiment électrisé les énergies de ses hommes. Avec 36 serviteurs fidèles, il repartit aussitôt pour Nsangu, conduisant un chariot en acier que Stanley devait employer au transport de l'*En Avant*. Jamais à bout de ressources d'imagination ni de dévouement, sachant Léopoldville exposé à la famine, il repart le 5 mars, avec ses 36 fidèles, pour Sabuka, grand marché de vivres des Wambudu, entre l'Inkissi et Kimpoko. De là, il organise le ravitaillement des territoires bateke et de Léopoldville. En huit jours, il les approvisionne en manioc, vivres frais, etc. Il est lui-même à bout de forces et demande à être dévoué à Sabuka. Le 3 avril, Vangèle prend sa succession et Valcke rentre à Léopoldville où Stanley le charge du commandement du district du Stanley-Pool et de la station, ainsi que de la direction générale de la région des Cataractes et du Bas-Congo. « Léopoldville, dirigée par un homme de la trempe de Valcke, fut bientôt dans un état florissant, nous dit Stanley. (*Cinq années au Congo*, p. 492). Hormis les dimanches, on y travaillait depuis matines jusqu'à vêpres, comme coule un flot, sans trêve ni relâche. Les jardins se montraient dans toute leur opulence, les maisons formaient une ligne imposante. Tous les chefs du voisinage vivaient dans les meilleurs termes avec les Européens ; le marché était bien approvisionné et pouvait nourrir tout le Haut-Congo ».

Mais des catastrophes vinrent endeuiller Manyanga parmi lesquelles la mort tragique de Luksick et de Parfonry. Stanley envoya Valcke enquêter sur les événements. En juillet, des nouvelles alarmantes parvenaient encore de Manyanga : la discorde y régnait et le ravitaillement en souffrait. Stanley y envoya derechef Valcke muni de pleins pouvoirs avec une escorte de 45 Zanzibarites, rétablir l'ordre, tandis que le D^r Vanden Heuvel le remplaçait à Léopoldville.

Rentré dans son poste, Valcke devait le quitter à nouveau pour une mission de la plus haute importance. Il s'agissait d'obtenir de tous les chefs indigènes dont les territoires s'étendaient entre la côte et le Pool, la signature d'un même et unique traité par lequel ils formaient désormais entre eux une fédération et se plaçaient sous le protectorat de l'A.I.A. dont ils reconnaissaient la souveraineté. Personnellement, Valcke commença les négociations à partir de Nkongulu. Il venait de gagner Vivi quand le général anglais Sir Frederic Goldsmidt, récemment arrivé, lui déclara qu'il avait été spécialement choisi par le Roi pour conclure ce même traité, sans cacher combien

il se trouvait embarrassé pour le faire, ignorant tout du pays. Valcke ne laissa rien paraître de la blessure d'amour-propre occasionnée par cette mesure, et s'entendit avec le général pour réaliser ensemble et en compagnie de Morgan et du major Parminter, la tâche qu'on attendait d'eux. Ils poussèrent jusqu'à Isanghila. Sir Goldsmidt, malade, dut alors rentrer en Europe. Valcke continua sa mission et arriva à Léopoldville après avoir recueilli plus de 300 signatures. Léopold II à cette occasion lui envoya une lettre autographe pour le remercier des loyaux services rendus depuis le début de l'œuvre et en particulier de sa participation à la fondation de la nouvelle confédération.

Lorsque Valcke reprit sa place à Léopoldville, Stanley le chargea le 20 janvier 1884 de transporter de Banana au Pool le steamer *Stanley*, destiné au service du Haut-Congo et qui devait arriver bientôt d'Europe en pièces détachées. En conséquence, Valcke descendit à Banana pour y recevoir le matériel annoncé qui arriva le 9 mars avec le personnel destiné au transport : le capitaine de steamer Anderson, les mécaniciens Farmer, Wall, Olsen, auxquels s'ajoutèrent Wisc et Barkowski. Le *Stanley* était un énorme *sternwheeler* de 24 m de long sur 6 de large et jaugeant 35 tonnes. Le montage commencé à Banana fut continué à Boma. Le 20 avril, chargé de tout le matériel, le steamer remonta le fleuve par ses propres moyens et arriva à Vivi le 31 avril. On commença aussitôt le démontage en vue du transport par terre. Il fallait ajouter au transport du matériel, 15.000 charges de vivres et de marchandises de 65 livres chacune. Valcke organisa sa caravane composée de 250 Zanzibarites. Mais au début de mai, une crise d'hématurie l'immobilisait et, sur ordre du D^r Allart, il était descendu au sanatorium de Boma où il resta en traitement jusqu'au 16 mai. Plus ou moins rétabli, il retourna alors à Vivi et y apprit avec une navrante déception, qu'une grande partie de son personnel était employé par ordre de Stanley à l'élargissement de la route Vivi-Isanghila. De plus, l'encombrement du beach à Vivi par les matériaux destinés à la construction du nouveau Vivi rendait impossible le montage des chariots de transport. Sir Francis de Winton dut intervenir amicalement auprès de Stanley pour décider celui-ci à remettre à Valcke ses Zanzibarites. Le 3 juin, on put reprendre la montée avec un personnel d'environ 300 travailleurs des environs. Mais à partir de la Loa, les défections se multiplièrent parmi les indigènes qui refusaient de quitter leur territoire. Seuls restaient valides et fidèles la plupart des Zanzibarites engagés. Le 4 septembre, la caravane atteignit Isanghila, après avoir triomphé des pires difficultés. Des mutations dans le person-

nel blanc faisaient aussi des vides regrettables. On repartit le 14 et par voie d'eau on atteignit Tchumbu. Après diverses autres péripéties et retours en arrière pour compléter le chargement, le transport put reprendre le 3 décembre la route Tshumbu-Lukungu. Arrivé le 23 à Lukungu, Valcke y subit le 28 une nouvelle crise d'hématurie. Quoiqu'il fût convalescent dès le 6 janvier 1885, Sir Francis de Winton offrit de le remplacer par le major Parminter, mais Valcke refusa, se sachant seul capable de réussir auprès de Makito et de Lutete. Le 23 janvier, Valcke reprenait la direction du transport et traversait la Mpioka le 30. Le 14 février, les sept sections et les chaudières arrivaient chez Lutete. Le 2 mars, on campa à Nzungi, le 7 on passa la Lunzadi; le 10, Valcke installait le camp à l'Inkissi. Tout le monde était fatigué, anémié. Makito qui, depuis son village avait accompagné avec 800 de ses gens, disparaissait soudain avec son monde. Les Zanzibarites, restés seuls, quoique à bout de forces eux aussi, travaillèrent sans relâche et construisirent sur la rivière un pont sur lequel tout le matériel fut transporté sur l'autre rive, le soir du 13 mars. Mais le 14 au matin, il ne restait que 82 hommes. Les autres avaient fui pendant la nuit pour regagner Vivi. Ce dernier coup du sort acheva d'épuiser le courageux Valcke. Tandis que Wall et Olsen restaient au camp de l'Inkissi, avec 15 porteurs, Valcke se mit en route pour Vivi le 15 mars avec 22 Zanzibarites restés fidèles. C'est que vraiment, il n'en pouvait plus. Le 25 mars, l'hématurie ruinait ses dernières énergies. Il dut se résoudre à rentrer au pays. Sur la *Belgique*, il descendit vers Boma et prit place sur l'*Afrikaans*, de la Compagnie Hollandaise. Il arriva au milieu d'avril à Rotterdam où il dut s'aliter six semaines. Le 19 mai, il regagnait la Belgique. Si le *Stanley* put être mis à flot sur le Pool en décembre 1885, il est certain que l'énergie montrée par Valcke y avait contribué pour la plus grande part.

Repartant le 27 juin 1886 au service de l'État Indépendant du Congo, en compagnie de sa jeune femme âgée de dix-huit ans et qui allait devenir au Congo sa dévouée collaboratrice, Valcke fut chargé des hautes fonctions de directeur de la marine et des transports. Pendant l'absence de Camille Janssen, il assumait même *ad interim* le poste de gouverneur général (il avait 29 ans). A Matadi, en 1887, il fit commencer l'édification d'un pier ou débarcadère en maçonnerie de 6 m de long, relié à la rive par deux murs de 15 m. Vauthier devait continuer ce travail en novembre 1889.

Le 2 juin 1887, Valcke accueillait chez lui dans sa riante maison de Boma, Thys et les membres des missions de la C.C.C.I. ainsi que les ingénieurs arrivés par le *s/s Vlaanderen* pour com-

mencer l'étude des travaux du premier rail congolais. Le 8 août 1887, Valcke et Thys dirigeaient le transport de cinq chariots de 1500 à 3500 kg chacun vers le Stanley-Pool par la route créée jadis par Stanley et Valcke lui-même. Le transport des pièces lourdes du *Roi des Belges* et du *Ville de Bruxelles* dura un mois entier; des centaines de travailleurs indigènes y furent employés et triomphèrent de difficultés inouïes grâce à l'encouragement presque magnétique de leurs chefs et à leur optimisme inébranlable. En 1888, Valcke et l'ingénieur Fabry reportaient le tracé général de la voie sur un croquis de la région des Cataractes dressé par Thys.

Pendant son troisième terme, Valcke gouverna la division du Stanley-Pool avec le tact et l'intelligence qu'on lui connaissait depuis longtemps. Après une crise d'hématurie suivie de dysenterie et d'un abcès du foie, il dut rentrer en Europe en février 1888. En Belgique, il coopéra avec Thys à la création de la Compagnie du chemin de fer du Congo, de celle des Produits du Congo et de la S.A.B.

Il partit pour la 4^e fois en juillet 1889 et ce pour le compte de la S.A.B. (Société anonyme belge du commerce du Haut-Congo) où il remplaça le directeur, le major Parminter, jusqu'en mars 1890. Il établit des comptoirs de cette société jusqu'aux Falls.

Il rentra définitivement en Belgique pour raison de santé. Après un différend avec Jérôme Becker, il sollicita sa mise à la retraite de l'armée.

En 1892, il partit pour l'Afrique du Sud, chargé de la direction, en Colombie, d'importantes affaires industrielles franco-belges, principalement de mines d'or. M^{me} Valcke l'y rejoignit avec ses deux enfants.

En 1891, après un magnifique succès dans son œuvre entreprise en Colombie, il fut à la demande du gouvernement britannique, autorisé par le gouvernement belge à siéger à Bogota comme représentant des intérêts anglais dans un tribunal international d'arbitrage chargé du jugement d'un litige, survenu à propos de la construction d'un chemin de fer, entre une Compagnie anglaise et le gouvernement du pays. Valcke résida en Colombie jusqu'en 1910, puis revint définitivement en Belgique. Sur les instances de Francqui et du ministre des Colonies, M. Jaspar, et à l'initiative d'Henry, Vangèle et d'autres, l'Association des Vétérans coloniaux le fêta à Bruxelles le 10 mai 1936.

Il continuait à s'occuper d'affaires coloniales auxquelles il apportait les fruits de son expérience.

Président de la Section gantoise des Vétérans coloniaux, il donna des conférences à Bruxelles, à Gand, à Bruges. A Gand, il prit avec le comte Henri de Hemptinne et M. Van Reysschoot

l'initiative de l'érection d'un monument aux héros coloniaux gantois.

Par son désintéressement, son dévouement, son esprit de sacrifice, par la force morale avec laquelle il accepta les souffrances inhérentes à la difficulté de son œuvre, Valcke force l'admiration et appelle la reconnaissance de tous les Belges. Les sentiments élevés de ce héros apparaissent nettement dans un article qu'il écrivit à la fin de sa carrière sur les causes de l'oubli et de l'indifférence manifestés envers les anciens coloniaux, article reproduit par L. Lejeune dans *Vieux Congo* (p. 31) :

« Nous avons tort d'oublier les collaborateurs
 » des grands pionniers qui créèrent notre Congo,
 » ceux qui accomplirent des exploits extraordinaires
 » naires comme ceux qui, humblement, patiemment,
 » ment, tenacement, firent leur tâche, à coup
 » sûr constructive et de grande importance pour
 » l'ensemble de l'œuvre : obscurs chefs de stations,
 » humbles travailleurs de la route et du
 » rail, modestes sous-officiers de la Force Publique.
 » Ce sont tous ces dévouements anonymes
 » qui créèrent le Congo ; aujourd'hui, leurs
 » noms sont oubliés ; mais ils ont déposé dans
 » le sol d'Afrique la semence qui a germé, et
 » d'autres sont venus faire la moisson. Ceux-ci
 » pousseront-ils l'insouciance égoïste jusqu'à
 » l'engranger sans se demander qui a procédé
 » aux semailles ? »

Valcke était administrateur de l'Union Nationale des transports fluviaux (Unatra) ; des Mines d'or de Kilo-Moto ; de la Société minière de Luebo ; commissaire des Ciments du Congo ; de la Société minière de l'Aruwimi-Ituri ; de la Société minière du Kasai ; de la C^{te} du Lomami-Lualaba ; des Ciments du Katanga ; de la C^{te} du Kasai.

Parmi ses publications, citons :

Des produits commerciables du Congo, Bull. de la Sté belge des Ingénieurs et industriels, 1886. — *Cinq années sur le Congo*, Bull. de la Sté de géographie commerciale de Paris, 1886, VIII, n° 3, p. 203. — *Description de la région des Cataractes, de Vivi au Stanley-Pool*, Bull. Sté belge des ing. et des industriels, 1886. — *Conférence sur le Congo*, Bull. Sté royale de géog. d'Anvers, 1885, X, n° 1, p. 42. — *Matadi, port de mer*, Mouv. géog. 1889, p. 65. — *D'Anvers au Congo*, Mouv. géog. 1891, p. 73. — *Une promenade autour d'un village du Bas-Congo*, conférence, Bull. de la Société belge de Géog., X, p. 60. — *Pourquoi les vétérans coloniaux sont oubliés*, *Expansion belge*, mai 1930 et *Vieux Congo* par L. Lejeune, p. 23-31.

Valcke était chevalier de l'Ordre de Léopold et décoré de l'Étoile de Service.

Ajoutons que Madame Valcke mérite certes aussi l'admiration de tous les Belges pour le courage dont elle fit preuve en accompagnant

son mari au Congo alors qu'elle n'avait que dix-huit ans. Avant elle jamais une femme belge n'avait encore osé affronter le climat africain.

20 janvier 1953.

Marthe Coosemans.

[R. C.]

De Martrin-Donos, *Les Belges en Afrique centrale*, t. II, p. 182-189. — Chapaux, *Le Congo*, Rozex, Brux., 1894, p. 71, 73, 84, 85, 90, 523, 691, 740. — Bull. S^{te} roy. Géogr., 1884. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 54, 60, 61, 63, 64, 66-68, 70-72, 74, 77-80, 83, 88, 89, 95-100. — Bull. S^{te} roy. Géogr. d'Anvers, 1885-86, p. 47, 168. — *Expansion coloniale*, 25 février 1931. — *Expansion belge*, 1930, p. 462. — Masoin, Fr., *Histoire de l'É. I. C.*, Namur, 1913. — Delcommune, A., *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Brux., 1922, t. I, p. 139, 140, 144, 149, 163, 184, 188, 195, 196. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, 1930, p. 23-31, 34, 48, 65, 214. — Devroey, E., *Boula Matari*, Bull. I. R. C. B., 1938, pp. 847-851. — *id.*, *Comment Stanley devint Boula Matari*, *Le Courrier d'Afrique*, Léopoldville, 14 janvier 1939. — Thomson, R., *Fond. de l'É. I. C.*, Brux., 1933, p. 102. — Stanley, *Cinq années au Congo*, Brux., p. 155, 156, 157, 190, 191, 208, 261, 312, 332, 336, 339, 350, 396, 397, 492, 535, 536, 620, 625. — *Trib. cong.*, 30 mars 1939, p. 1 ; 29 février 1940, p. 1. — *Illustration congolaise*, juin 1936, p. 5900. — *Congo belge*, 8 mars 1940. — Cornet, R., *La Bataille du Rail*, Cuypers, Brux., 1947, p. 68, 100, 108, 112, 113, 139, 169, 337. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. I, p. 583-587.

VALLENTIN (*Seier-Malling*), Officier de marine (Randers, Danemark, 2.11.1846 — R. I.). Fils de Jacques et de Harder, Frederika.

Valentin a obtenu son brevet au long cours à Flensburg en 1857.

Il s'embarqua très jeune comme novice à bord d'un brick danois et servit ensuite comme matelot sur différents steamers. En 1865, il entra à l'École navale de Randers et obtint, en 1868, le brevet de capitaine au long cours. Il partit alors pour la Chine, où, pendant douze ans, il commanda une barque à voiles qui effectuait le trafic côtier. En 1880, il rentra dans son pays et servit dans la marine marchande, comme commandant de navire jusqu'au moment où il s'engagea à l'É. I. C. Admis en qualité de capitaine de steamer de 3^e classe pour un terme de trois ans, il vint s'embarquer à Anvers qu'il quitta à bord de l'*Akassa*, le 11 avril 1889. Arrivé au Congo le 18 mai, il fut nommé capitaine du s/s *Belgique* qui assurait la navigation sur le Bas-fleuve. Au mois de novembre, il fut désigné comme second à bord du *Héron* qui avait servi à Valcke quelques années auparavant pour le transport mémorable du Stanley vers le Pool. Malheureusement, pris de fièvre, il dut descendre en février 1890, à Banana où il crut pouvoir refaire sa santé. Mais il resta profondément anémié et fut contraint de regagner l'Europe. Il quitta l'Afrique définitivement le 10 mars 1890.

18 juin 1950

A. Lacroix.

[R. C.]

Reg. matr. n° 517. — Janssen-Tusch, *Skandinaver i Congo*, Copenhague, pp. 192-193 et 307.

VANDENBULCKE (*Georges*), Père du Saint-Esprit, supérieur de mission (Mouscron, 22.5.1890 — Louvain, 26.1.1940). Fils d'Alfred et de Robbe, Eugénie.

Le Père Vandenbulcke entre en 1908 dans la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie et est ordonné prêtre au scolasticat de Chevilly (France) en 1914, après y avoir achevé ses études philosophiques et théologiques.

Nous le voyons d'abord, de 1915 à 1917, aumônier des Colonies scolaires de l'Yser en France, puis aumônier militaire jusqu'en 1919. Ce n'est qu'en 1920 qu'il partira comme missionnaire au Congo belge.

Immédiatement nommé supérieur de la Mission de Lubunda, il dresse un vaste plan de création d'écoles-chapelles. Il contacte ainsi les Wakus, les Wasonge et les Wagenia. Ses randonnées dans les régions voisines du Lualaba et du Lomami sont de véritables voyages d'exploration, en particulier dans le territoire de Tshofa.

Une autre action importante de ses débuts en Afrique, est la mise en marche, bien difficile, de l'œuvre des mulâtres et des mulâtresses qui venait d'être déplacée de Kindu à Lubunda. Le jeune supérieur, considéré comme tuteur officiel de cette enfance abandonnée, dut faire appel, pour mener à bien cette œuvre, à toutes ses ressources d'organisateur et surtout à la charité des chrétiens de Belgique.

En 1924, la Compagnie des Chemins de fer des Grands Lacs ayant supprimé les deux hôpitaux pour Européens et autochtones dont elle s'était chargée jusqu'alors, le Père Vandenbulcke, qui avait suivi avec fruit des cours de médecine tropicale à Bruxelles, décida de reprendre le service médical.

Son rôle en ce domaine fut des plus importants et lui mérita le surnom de « roi non couronné de Lubunda ». En effet, les soins qu'il prodigua aux malades qui affluaient en masse au centre médical, permirent d'enrayer complètement, dans la région, le pian qui régnait en maître, surtout dans la partie nord et sud de Lubunda.

Entre-temps, toujours en 1924, il venait de recevoir en plus de son supérieurat, la charge, bien ingrate à l'époque, de procureur des Missions du Katanga-Nord. Puis en 1931, celle de pro-préfet.

En 1934, une nouvelle nomination mettra fin à son activité en Afrique. Le supérieur général le rappelait en Belgique pour y remplir les fonctions de provincial, qu'il gardera jusqu'à sa mort à Louvain, le 26 janvier 1940.

[L. H.]

3 juillet 1956.
F. Lambert c. s. sp.

Archives Procure des Pères du Saint-Esprit, Louvain.

VANDERKAM (*Victor-Louis-Alexandre-Joseph*), Ingénieur agricole (Ixelles, 15.2.1866 — Bruxelles, 20.4.1932).

Diplômé comme ingénieur agricole, il fut appelé à la direction de l'École d'horticulture de l'État à Vilvorde où des cours coloniaux avaient été institués pour les candidats aux postes relevant de la direction de l'agriculture au Congo. Vanderkam fut spécialement chargé des cours de géographie botanique et d'élevage sous les tropiques. Dans ce domaine, il travailla en étroite collaboration avec M. René Kindts, directeur des Serres coloniales de Laeken, et avec le Dr Van Campenhout, qui, tous deux, contribuèrent par des conseils provenant de leur longue expérience du Congo, à rendre les cours de M. Vanderkam d'une actualité et d'un intérêt très appréciés par les spécialistes des questions agricoles congolaises.

Vanderkam était rédacteur en chef de la *Revue horticole*. Il mourut inopinément à Bruxelles.

21 octobre 1953.

Marthe Coosemans.

[W. R.]

Trib. cong., 30 avril 1932, p. 3.

VANDERMEERSCH (*Égide-Marie-Corneille*), Commandant de la Force Publique (Furnes, 17.3.1889 — Jadotville, 23.4.1934). Fils de Théophile et de Naert, Louise; époux de De Pourquoy, Lisette-Marie.

Volontaire de carrière, il s'engagea le 7 juillet 1906 au 2^e régiment de ligne; il quitta cependant l'armée avec le grade de sergent en mai 1911 dans l'intention de s'engager à la Colonie où il fut admis comme sous-officier de la Force Publique. Il quitta Anvers le 10 mai 1911 et fut désigné pour le camp de la Lukula qu'il atteignit le 3 juillet. Il y acheva son premier terme en août 1913 et revint en Europe avec le grade de premier sous-officier. Au lieu de poursuivre sa carrière en Afrique, il reprit du service dans l'armée métropolitaine et entra comme maréchal des logis au Corps des Transports, le 24 janvier 1914. Il allait se trouver en pleine action en août. Le 8 août, la guerre à peine déclarée, nommé maréchal des logis chef, il prit part à la campagne de Belgique et à celle de l'Yser. Il s'y comporta en brave et mérita huit chevrons de front. Commissionné en qualité d'officier auxiliaire du Corps des Transports, le 28 janvier 1915, il obtenait les galons de sous-lieutenant le 28 juillet 1915 et ceux de lieutenant le 1^{er} septembre 1916. Après l'armistice, il resta en service jusqu'en 1925.

A cette date, le Congo l'attira de nouveau ; et c'est en qualité de lieutenant de la Force Publique qu'il repartit le 19 janvier 1926. Il fut affecté au service des Transports automobiles de l'armée, attaché au groupement de la Province Congo-Kasai le 1^{er} juillet 1926. C'est ainsi que nous le trouvons à Léopoldville le 26 décembre 1926 ; à Luebo le 11 janvier 1927 ; à Lusambo le 21 janvier suivant ; il quitte Luebo le 5 février 1927 pour Léopoldville, est à Stanleyville le 19 mars 1927, gagne Boma à la fin de l'année, en repart le 20 février 1928 et arrive à Élisabethville le 27 mars, désigné pour la 1^{re} Compagnie des Transports automobiles du Katanga ; il quittera Élisabethville en avion fin de terme le 23 mars 1929, pour rejoindre Boma où il s'embarquera le 27 mars à destination de l'Europe.

Pendant son congé, il est promu capitaine-commandant de la Force Publique (1^{er} juillet 1929) et repart d'Anvers le 20 novembre, désigné pour le groupe C. K. (S. T. A., Service des Transports automobiles) et chargé d'inspecter les détachements des transports automobiles de Boma, de Matadi et de Luebo. Le 12 mars 1930, Vandermeersch est attaché provisoirement à la 2^e Compagnie T. A. à Léopoldville et désigné pour la commander ad interim le 11 juin 1930. Un sérieux accroc à sa santé le force le 10 février 1932 à se faire soigner à la Croix-Rouge à Léopoldville pendant quelques mois ; dès sa guérison, il quitte Léopoldville pour une mission d'inspection à la 3^e Compagnie du S. T. A. à Stanleyville d'où il rentre à Léopoldville le 25 septembre. Son engagement prenant fin, il s'embarque le 16 décembre à Boma à destination de la Belgique.

4^e départ le 30 juin 1933. Il arrive à Banana le 18 juillet.

Neuf mois plus tard, il succombe à Jadotville.

Il était porteur de l'Étoile de Service, de la Croix de guerre avec palmes et huit chevrons de front, de la Médaille de l'Yser, de la Médaille de la Victoire, était officier de l'Ordre du Lion à titre posthume, officier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre de la Couronne.

17 mars 1954.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 30 mai 1934, 2. — Reg. matr. n° 596.

VANDERVELDE (Émile), Avocat, membre de la Chambre des Représentants, ministre d'État (Ixelles, 25.1.1866 — Ixelles, 27.12.1938).

Ses humanités achevées aux athénées d'Ixelles et de Bruxelles, Émile Vandervelde fit ses études universitaires à l'Université libre de Bruxelles où il obtint, en 1885, le diplôme de

docteur en droit, en 1888, celui de docteur en sciences sociales et, en 1892, celui de docteur spécial en économie politique. Ainsi outillé, malgré sa naissance bourgeoise, cet homme de cœur était tout désigné pour prendre place marquante parmi les jeunes intellectuels belges qui abandonneraient le libéralisme avancé pour fournir au parti ouvrier fondé en 1885 par César de Paepe, Jean Volders, Édouard Anseele et Louis Bertrand [1] (*), l'état-major qui lui manquait. Il y fut amené, sans doute, par la lecture de Proudhon suivie de celle de Karl Marx, et par l'influence de son professeur à l'U. L. B., Hector Denis. A peine inscrit au P. O. B., il y fonda, en 1891, à la Maison du Peuple de Bruxelles, une section de l'art et de l'enseignement. Dès l'année suivante, il prit part active à la propagande du parti, et fut envoyé à la Chambre des représentants par le corps électoral de l'arrondissement de Charleroi (21 octobre 1894) pour se voir dans la suite et jusqu'à sa mort constamment réélu par les électeurs bruxellois. Aussitôt à la Chambre, il y fit figure de chef, par sa culture, son éloquence, son habileté, sa ténacité, sa perspicacité et la qualité de ses écrits [2]. Ce chef du P. O. B., en accord en maintes occasions avec ceux d'un parti libéral aux opinions encore nuancées, devait normalement se voir confiné dans l'opposition tant que le parti catholique des Woeste et des Beernaert, fort d'une majorité absolue dont il disposait aux deux Chambres, resterait au pouvoir. Cependant, à la déclaration de guerre de l'Allemagne impériale à la neutre Belgique, le Gouvernement de Broqueville ferait accorder par le roi Albert, aux chefs des deux oppositions Hymans et Vandervelde, le titre et les privilèges du ministre d'État. Et les deux nouveaux ministres d'État feraient effectivement partie du Conseil, à Sainte-Adresse, à partir du 18 janvier 1916. Vandervelde, notamment, se verrait confier le département de l'Intendance civile et militaire du 4 août 1917 au 21 novembre 1918.

Dans l'entre-deux-guerres, comme on dit aujourd'hui, Vandervelde sera ministre de la Justice, du 21 novembre 1918 au 24 octobre 1921 dans le Gouvernement d'union nationale formé à Lophem, à la rentrée du Roi, sous la présidence de Léon Delacroix, et qui tint jusqu'au 19 novembre 1920, puis dans le ministère du même caractère formé par Henry Carton de Wiart qui se maintint au pouvoir jusqu'au 24 octobre 1921. Il sera ministre des Affaires étrangères du 17 juin 1925 au 22 novembre 1927, dans le Cabinet mixte que présidera Prosper Poullet, et dans le premier Cabinet

(*) Les chiffres entre [] renvoient à la bibliographie, col. 855.

Jaspar, dont Émile Francqui sera la cheville ouvrière. Après être rentré dans l'opposition sous les ministères suivants (le second ministère H. Jaspar, deux ministères de Broqueville et le ministère Theunis), Vandervelde sera encore ministre sans portefeuille, comme P. Poulet et P. Hymans, dans le ministère Van Zeeland du 25 mars 1935. A vrai dire, il aura déjà fait partie, à partir du 9 février précédent, et Theunis encore au pouvoir, avec Cyrille Van Ooverbergh, d'une commission nationale du Travail présidée par E. Francqui et que d'aucuns qualifieront de sous-gouvernement « tripartite » officieux.

A la démission de Theunis, il entre, on vient de le dire, comme ministre sans portefeuille, dans ce Gouvernement van Zeeland, dont H. de Man, chef en titre, en ce moment, du P. O. B., attend une réalisation aux trois-quarts de son *Plan du Travail* dont le titre a servi de slogan à succès au cours d'agitations récentes. Le nouveau gouvernement crée aussitôt un Office du redressement économique, mais, aux élections du 24 mai 1936, ce gouvernement déjà, depuis quelque temps, *regnum in se divisum*, voit se dessiner, non sans inquiétude, un succès du Rexisme assez inattendu. Il démissionne et, du fait de cette démission, le Pays va voir toute une suite de consultations royales et d'essais de formations d'union nationale. Un de ces essais sera confié à E. Vandervelde qui devra l'abandonner. Après une longue crise, un nouveau gouvernement Van Zeeland, nombreux et « tripartite », pourra se constituer. Vandervelde s'y contentera du ministère de la Santé publique.

A la démission de Van Zeeland, en octobre 1937, c'est à Vandervelde que le Roi s'adresse en vue de former un nouveau cabinet d'union nationale. Mais Vandervelde décline l'offre royale. En vain, le Souverain recourt-il alors et successivement à Henri de Man, à Cyr. Van Ooverbergh, à MM. Hubert Pierlot, Paul-Henri Spaak, Paul Tschoffen et L. Brunet, Paul-Émile Janson finit par former un gouvernement assez peu différent du précédent et qui doit, lui aussi, se retirer dès le 12 mai 1938. C'est alors que M. Spaak arrivera à former un gouvernement apparemment plus solide, mais qu'il lui faudra remanier par deux fois avant qu'il s'effondre le 9 février 1939. Vandervelde n'interviendra plus dans les formations gouvernementales qui suivront et dont, seule, la formation réussie après dissolution des Chambres, le 17 avril 1939 par M. Hubert Pierlot, tiendra jusqu'à la libération du territoire en septembre 1944, moyennant certain élargissement réalisé en septembre 1939, un rajeunissement après démission acceptée sous condition par le Souverain en janvier 1940 et une démission refusée par le Roi quinze jours avant l'invasion du territoire par les forces armées du III^e Reich allemand.

Toutes ces années qui vont du premier ministère Spaak au jour de l'invasion furent celles où se dessina et se maintint la politique d'indépendance de la Belgique. Il n'est sans doute pas sans intérêt d'observer ici que Vandervelde, plus homme de gouvernement que jamais, loin de désapprouver cette politique, en revendiqua sa part de responsabilité dans un discours prononcé le 16 décembre 1936 à la Chambre des représentants [3]. Mais notre homme d'État ne devait pas survivre, hélas ! jusqu'à la seconde invasion allemande de la Patrie.

Il était, à sa mort, chargé d'œuvres et de mérite. Il avait été pour beaucoup dans l'institution, en Belgique, de l'égalité politique, de l'instruction obligatoire, du service militaire personnel, de la protection de l'Enfance, de la défense sociale contre les délinquants d'habitude ou mentalement anormaux, de l'accès des femmes aux barreaux, etc. Ministre de la Justice, il avait entrepris et mené à bonne fin, contre l'alcoolisme dont souffrait incontestablement la classe ouvrière de son pays, une lutte qui demandait quelque intrépidité ; réalisé les prisons-écoles, les prisons pour tuberculeux, le reclassement des prisonniers libérés ; donné une impulsion définitive aux écoles de bienfaisance et aux écoles du service social et, à tout prendre, réformé notre régime pénitentiaire au point qu'il fut cité en exemple dans le monde entier [4].

Indépendamment de ces activités parlementaires et gouvernementales, Vandervelde prit bonne part, avec nos autres délégués et notamment avec Paul Hymans et Jules Van den Heuvel, aux conférences de la Paix qui se tinrent à Paris et où nos intérêts nationaux furent défendus avec intelligence et ténacité [5]. Il fut des signataires du Traité de Versailles.

Nous avons dit que le leader socialiste avait débuté dans l'action politique par la création, à la Maison du Peuple de Bruxelles, d'une section de l'art et de l'enseignement. C'est qu'il était à la fois extrêmement cultivé et extrêmement sensible et, par là même, aussi bien préparé et aussi bien disposé que possible à faire bénéficier autrui et, singulièrement, les « damnés de la terre » à la libération et au relèvement de qui se vouerait sa carrière, de ses connaissances et de ses réflexions, de ses émotivités et des ténacités de son tempérament. C'est ainsi qu'il servit sans aucune relâche, par la parole et par le livre, le peuple dont il s'était promis la rédemption. Un bon historien de nos Lettres belges d'expression française, tout en s'étonnant un peu naïvement, peut-être, de ce que le chef du parti socialiste belge n'eût rien de populaire ou de vulgaire en ses œuvres, observe que sa langue est celle d'un lettré et même d'un puriste, mais qu'il sut en tirer l'éloquence qui convainc [6]. Quant à ses livres dont on trouvera un essai de bibliographie

coloniale en fin de cette notice, ne lui valurent-ils pas d'entrer, dès 1919, à l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique et, dès sa fondation, en mars 1929, dans la Classe des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge, dont il devait devenir, peu après, directeur. L'enseignement l'avait aussi tenté. Il avait professé à l'École des Hautes Études et occupé, à l'Université nouvelle, la chaire d'Histoire des Doctrines sociales. Il fut de surcroît membre de nombreuses commissions permanentes ou temporaires d'intérêt culturel et notamment des commissions qui furent chargées d'élaborer en 1930 le programme des fêtes du Centenaire de l'Indépendance, et d'organiser les expositions de Liège et d'Anvers qui s'ouvrirent à cette occasion. Aussi artiste que lettré — on a dit que nul mieux que lui n'avait parlé de Teniers et de Breughel [7] — il fut également membre des plus agissant de la Commission royale des Monuments et des Sites.

On ne s'étonnera pas, en présence d'un ensemble aussi dense d'activités diverses que le président du Bureau de l'Internationale ouvrière, si érudit, lucide et éloquent fût-il, soit resté pratiquement étranger aux activités du Barreau bruxellois auquel il appartenait cependant. On a remarqué qu'il n'avait jamais plaidé que deux fois en sa longue vie active et, les deux fois, à l'Étranger [8]. Il plaida, en effet, une première fois, devant le Tribunal de 1^{re} Instance de Léopoldville, en 1909, pour les révérends Morrison et Scheppard, attrait devant cette juridiction par la C^{ie} du Kasai, et, la seconde fois, en juin 1922, devant la Cour suprême des Soviets, pour les socialistes révolutionnaires poursuivis par leurs adversaires du marxisme léninien.

Mais il est temps, pour nous, de passer à l'étude de la vie et des œuvres coloniales de cet homme d'État dont il nous fallait bien évoquer toute la vie avant de détailler la part qu'il en donna à l'élaboration parlementaire de l'annexion du Congo léopoldien par la Belgique et, à partir d'octobre 1908, au contrôle le plus attentif de l'administration coloniale de ce Congo devenu juridiquement belge.

* * *

Dès avant les élections de 1894, les premières qui appliqueraient les dispositions de la Constitution révisée l'année précédente, et qui amenèrent un bloc de 28 mandataires socialistes à la Chambre, Émile Vandervelde étant l'un d'eux, le Roi et son Gouvernement avaient déjà dû recourir à plusieurs reprises au Parlement, à raison de problèmes d'ordre juridique ou financier posés par les initiatives africaines du Souverain. Avant tout, celui-ci avait-il dû, pour se conformer à une règle inscrite dans la Consti-

tution, se faire autoriser par les Chambres à porter le titre de Souverain de l'État Indépendant du Congo, fondé par l'A. I. C., et reconnu par la Belgique dès le 23 février 1885. L'autorisation demandée avait été accordée à l'unanimité des votants, à deux ou trois voix près, mais en termes précisant que l'union entre la Belgique et le nouvel État serait purement personnelle dans le chef du Roi. Par la suite, l'État Indépendant du Congo avait sollicité et obtenu à deux reprises l'autorisation de recourir en Belgique à un emprunt à lots. D'autre part, le Gouvernement belge avait demandé et obtenu de participer à concurrence de dix millions de francs à la constitution de la C^{ie} du Chemin de fer du Congo et aussi de consentir à l'É. I. C. même, un prêt de 25 millions. Mais, ni les emprunts émis ni les prêts obtenus n'avaient suffi à équilibrer le budget de l'entreprise africaine du Roi, budget particulièrement lourd en dépenses d'exploitation et d'occupation et encore alourdi par la préparation de la campagne prévue par l'Acte de Berlin contre l'esclavagisme conquérant des Arabes. Le Souverain du Congo avait dû recourir après consultation de plusieurs éminents juristes, à une politique domaniale qui lui aliénerait, dans le monde colonial même, une partie de l'opinion. C'est à ce moment-là qu'Émile Vandervelde entra au Parlement.

Il semble bien qu'il ait très vite compris la raison principale des attitudes récentes du législateur congolais dans le domaine foncier. Il a, en effet, daté de la Campagne arabe la transformation de l'état libéral et humanitaire (les deux adjectifs sont de lui) de 1885 en ce qu'il appela : « une colonie d'ancien régime » [9]. C'est à cette prétendue colonie d'ancien régime qu'il n'épargnera jamais les traits d'une éloquence qui était déjà de l'action, et c'est encore dans l'espoir d'en voir abolir les institutions qu'il adoptera une attitude autrement nuancée que celle de la plupart de ses amis, de Jules Destrée, entre autres, quand, en 1906, la question de l'annexion du Congo par la Belgique se posera devant le Parlement dans toute sa gravité et toute son urgence.

A vrai dire, à peine était-il à la Chambre, que cette question allait se poser déjà, un peu prématurément, par le dépôt d'un premier projet de loi approuvant un premier traité de cession, dépôt effectué par le ministre des Affaires étrangères comte de Mérode-Westerloo. Une commission spéciale de la Chambre, dite des XXI, avait été chargée de l'examen du projet et Vandervelde en faisait partie.

Cet examen ayant été ajourné à la suite d'une avalanche de questions déchaînée par Georges Lorand, le successeur du comte de Mérode, M. de Burlet dépose alors deux projets relatifs à des mesures provisoires, les unes réclamées

par un prêt obtenu d'un banquier anversois par l'É. I. C., les autres par l'état d'avancement des travaux du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool et les besoins d'argent frais que cet avancement impliquait. En commission, Vandervelde vota contre ces deux projets. En séance, il s'abstint en sortant de l'hémicycle avec tous ses amis, non sans quelque désordre, observe ingénument un témoin dont l'écrit est bien de son époque. Il s'abstint de même au vote, le 27 août 1895, d'un ordre du jour mis aux voix à la suite d'une interpellation du député bruxellois Colfs à propos de l'Enclave de Lado.

L'année 1896 voit le retrait du projet Mérode et le dépôt d'un nouveau projet d'annexion par le baron de Favereau. Mais une sorte d'accalmie se produit dans les rapports, à propos du Congo, des Chambres avec le Gouvernement. On redeviendra nerveux au dépôt par le comte de Smet de Naeyer, en mars 1901, d'un nouveau projet relatif à l'annexion à venir du Congo. Cette fois-ci, Vandervelde va prendre part au débat, tant en section, où il est rapporteur, qu'en commission centrale, soit avant le dépôt par Beernaert, le 29 mai, d'un projet d'annexion immédiate, soit, en commission spéciale, après ce dépôt et jusqu'au retrait du projet déposé, le 14 juin, ou qu'à la Chambre même, où il vote, fin juin contre le projet de Smet de Nayer même.

Mais, ces attitudes négatives sont déjà nuancées de quelques perspectives d'un rôle d'avenir plus constructif. A une assemblée de la Fédération bruxelloise de son parti, certes, combat-il vivement les vues — moins antiannexionnistes que les siennes — d'Hennebicq, de Fischer et d'autres, mais il reconnaît déjà, pourtant, qu'à certaines conditions, une annexion, si contraire fût-elle aux principes du parti, pourrait, à un moment donné, constituer un moindre mal.

En 1903, certains agissements d'agents d'Afrique de l'É. I. C., dénoncés par des témoins plus ou moins bien informés, plus ou moins pondérés et plus ou moins désintéressés, vont émouvoir de nombreux milieux européens. Le Gouvernement de Sa Majesté britannique va même songer à provoquer une enquête sur place sous le contrôle des Puissances signataires de l'Acte de Berlin. Lorand et Vandervelde, qui a pris part, à Londres, à un meeting du *Labour party*, interpellent aussitôt le Gouvernement belge à ce sujet. Un peu plus tard, on parle de démarches qu'auraient faites les Puissances signataires de l'Acte de Berlin auprès de l'É. I. C. Les deux porte-parole, en matière coloniale, du P. O. B. interpellent à nouveau le ministre belge des Affaires étrangères. Entre les deux interpellations, Vandervelde a pris la parole dans la discussion d'un projet de loi approuvant

une convention du 13 novembre 1901 avec le Chemin de fer du Congo.

L'année suivante voit la fondation, à Liverpool, de la *Congo Reform Association*, la publication d'un Rapport consulaire de l'Irlandais Casement, ancien agent de l'A. I. A. sous Stanley, celle d'un *Blue book* anglais, une prise de position sévère du Parlement britannique à l'endroit de l'Administration congolaise. Mais le Roi-Souverain a décrété, dès le 27 juillet, l'envoi au Congo d'une Commission d'enquête formée de magistrats aussi éclairés que consciencieux et l'on pourrait croire que le Parlement belge attendra le retour des enquêteurs royaux avant de s'inquiéter à nouveau de problèmes congolais. Cependant, dès octobre 1904, Vandervelde et Bertrand annoncent une interpellation sur les responsabilités qui peuvent incomber à la Belgique par suite de la situation financière de l'É. I. C. Cette interpellation se développe en mars 1905. La Commission d'enquête est sur la voie du retour et son rapport va être confié par le Roi à une nouvelle Commission, dite Commission des réformes, dont les travaux aboutiront en juin 1906 à tout un « train », comme on dit aujourd'hui, de décrets d'un esprit sincèrement réformateur. Mais, dès le 29 novembre 1905, Vandervelde et Lorand ont été les voix les plus écoutées du public lors d'un meeting organisé à Bruxelles, sous la présidence d'un professeur de l'Université libre, par la Ligue des Droits de l'Homme. Et l'on peut dire que désormais et jusqu'après la « reprise » de 1908 même, Vandervelde sera constamment sur la brèche en adversaire tenace de toute formule de « reprise » qui n'assurerait pas la plus entière humanisation de la colonisation du Congo par les Belges, non sans garder, pourtant, assez de sens du réel pour prévoir dès ce moment cette annexion qu'il n'empêchera point, et dont il espère faire, sinon un bien, du moins un moindre mal. Assidu comme il est aux séances de la Chambre, il sera le meilleur serviteur de son propre propos.

En 1906, il questionne le ministre des Affaires étrangères sur un prêt de fonctionnaires qu'il aurait consenti au bureau de presse de l'É. I. C. En février, il l'interpelle sur les devoirs de la Belgique en tant que puissance signataire de l'Acte de Berlin, sur les inconvénients de l'union personnelle de deux souverainetés dans le chef du Roi des Belges, sur la mise à la disposition de l'É. I. C. d'officiers et de fonctionnaires payés par la Belgique. Mais, dans le développement de cette interpellation, il insiste tout particulièrement sur le mépris des droits réels indigènes dont fait preuve, à son sens, la politique domaniale de l'É. I. C., sur les agissements de certaines sociétés commerciales devenues fermières du fisc et de leurs forestiers, recruteurs bien armés de travailleurs forcés. Et cette inter-

pellation, si elle aboutit au vote d'un ordre du jour déposé par Auguste Beernaert, rendant hommage aux intentions du Roi et exprimant la confiance de la Chambre quant aux réformes en voie d'édiction, aboutit également, en vertu du même ordre du jour, à une décision de l'assemblée d'examiner sans retard le projet de loi sur le gouvernement des possessions coloniales de la Belgique dont elle est saisie depuis le 7 août 1901. Peu après, cependant, l'infatigable leader du P. O. B. interpelle encore, avec Paul Hymans, sur une déclaration faite par le Roi-Souverain dans une lettre du 3 juin à ses secrétaires généraux et sur la situation faite au Pays par cette lettre et par le codicille royal y annexé. Le débat, après une déclaration du comte de Smet de Naeyer attribuant aux termes de la lettre et du codicille le caractère de simples recommandations solennelles du Prince, aboutira, le 14 décembre, à un ordre du jour de compromis entre les partis, ordre du jour accepté par le Gouvernement et voté par 128 voix contre 2 et 29 abstentions. Dans ce débat, Vandervelde intervint à nombreuses reprises, mais des interventions des plus nuancées, souvent émuës même, a-t-on dit, en présence d'un problème qu'il déclare « des plus graves, des plus difficiles et des plus passionnants » [10]. En ce même mois de décembre, la section centrale de la Chambre, saisie depuis 1901 du projet de loi sur le gouvernement des possessions coloniales de la Belgique et que préside Franz Schollaert, est transformée sur motion de Charles Woeste, en commission spéciale qui sera dite « des XVII ». Vandervelde en fait naturellement partie.

L'année qui va suivre va rendre le parti ouvrier belge plus attentif au problème que pose à des consciences idéologiquement et affectivement socialistes le fait de la colonisation, par des États de civilisation européenne, de pays occupés par des autochtones ou anciens occupants moins ou autrement développés que nous. Dès le mois de janvier 1907, le magnifique tribun carolorégien Jules Destrée s'est déclaré, dans une réunion de la Fédération socialiste de son arrondissement, adversaire irréductible des colonies et a fait observer que, si Vandervelde s'était exprimé dans un autre sens au Parlement, il l'avait fait en son nom personnel et sans engager aucunement le Parti. La Fédération ainsi alertée a demandé que la question des Colonies soit portée à l'ordre du jour d'un Congrès extraordinaire du Parti. Ce Congrès va se tenir le 28 juin sous la présidence de Louis de Brouckère. Vandervelde y exposera qu'une rupture des négociations en cours entre la Belgique et l'É. I. C. n'a aucune chance de se produire, que le *statu quo* est la pire des solutions imaginables et que, par rapport à la reprise en voie de

réalisation, une attitude purement négative serait comme une abdication. Il proposera, en conséquence, une discussion pied à pied de la future charte coloniale, charte qui devra assurer au Parlement belge le contrôle le plus effectif possible de l'administration coloniale que réclamera la reprise. Son exposé sera vivement critiqué par de Brouckère, Bertrand et Anseele, mais appuyé par Furnémont, le sénateur La Fontaine et, somme toute, par Hector Denis qui proposera de laisser disposer librement de leur voix tous les mandataires du Parti. Vandervelde ayant alors déclaré qu'il ne voterait jamais à l'encontre d'une décision disciplinaire du parti, mais qu'il ne saurait se résigner à voter une disposition contraire à ses vues propres et préférerait laisser le vote à un suppléant, le Congrès décida qu'à voter la reprise, un mandataire socialiste irait à l'encontre des principes du Parti, mais que, néanmoins, la lutte pied à pied prônée par Vandervelde s'imposerait au cas où la reprise se ferait. On en était là quand, en août suivant, se tint à Stuttgart, un congrès socialiste international. Terwagne y représentait le socialisme belge. Le congrès repoussa un ordre du jour déclarant que, tout en constatant qu'en général on exagère fortement, notamment pour la classe ouvrière, l'utilité ou la nécessité des colonies, il ne condamnait pas en principe ni pour tous les temps toute politique coloniale, celle-ci pouvant être, en régime socialiste, œuvre de civilisation. Mais il ne le repoussa que par 118 voix contre 107 et 10 abstentions. Et Vandervelde put écrire, à ce propos, dans le *Peuple* que, pour qui connaissait la violence des préventions socialistes contre la colonisation, c'était un signe des temps qu'à Stuttgart les forces se fussent à peu près balancées, ajoutant que si tout le monde eût été là, le socialisme eût sans doute abandonné l'attitude négative qu'il avait eue jusqu'alors.

En juillet 1907, Vandervelde n'intervint guère que par l'une ou l'autre interruption dans un débat ouvert sur une question de P. Hymans à laquelle le premier ministre de Trooz avait accepté de répondre immédiatement, mais le 7 octobre, dans la discussion d'un amendement Beernaert proposé à la Commission des XVII, le 12 octobre, il présente lui-même certains amendements relatifs à la nomination des magistrats coloniaux et à la composition du conseil colonial, et pose une question sur les propriétés belges du Domaine de la Couronne. Il intervient encore, à la Commission, le 15 octobre, en faveur de l'indépendance des magistrats coloniaux, le 26, à propos de la séparation des pouvoirs et de la composition du conseil colonial, le 10 novembre, le 17 novembre sur la nécessité de rendre incompatibles la charge de conseiller colonial et certains mandats d'administrateur de sociétés congolaises, et

encore les 20 et 26 novembre et les 22 et 24 décembre.

En 1908, toujours à la Commission des XVII, il intervient une dizaine de fois et, chaque fois, dans l'espoir de renforcer, dans le texte de la Charte coloniale de l'avenir, le contrôle de l'opinion publique belge sur l'administration de la future colonie belge. A la Chambre, il n'interviendra pas moins fréquemment dans la discussion de la loi sur le gouvernement des futures possessions coloniales et dans celle de la Loi approuvant le traité de cession, discussions désormais connexes. Il déclare notamment, le 2 mai, qu'il votera contre le traité d'annexion; mais souhaite la reprise, sans doute au titre du moindre mal, et compte sur ses amis pour exiger avec lui, le moment venu, les réformes indispensables. Le 22 juillet, sur le point de quitter la Belgique pour se rendre au Congo, il est autorisé à développer en bloc les divers amendements qu'il souhaite voir admettre, après son départ, lors de la discussion par articles des deux projets sous examen.

Le lendemain, il s'embarque à Anvers pour cette terre dont les masses l'ont tant apitoyé qu'il a fait siennes, un jour, en pleine Chambre, à leur propos, les paroles du Christ : *Misereor super turbam*. Il en reviendra le 25 octobre, après avoir appris là-bas les votes par les deux Chambres belges et la promulgation par le Roi des deux lois qui assurent la reprise du Congo par une Belgique consciente de tous les devoirs qu'implique la colonisation, et qui s'en acquittera avec autant de bonheur que de bonne volonté.

De son premier voyage au Congo, Vandervelde a laissé des lettres adressées d'escalas ou de gîtes d'étape à l'organe du P. O. B., le *Peuple*. Il nous en a également laissé, sous le titre : *Les derniers jours de l'État du Congo*, un journal de voyage qu'est venu confirmer le journal de voyage d'un journaliste belge, notre confrère de l'Académie royale des Sciences coloniales de Belgique, M. F. Van der Linden qui l'avait accompagné durant tout son voyage et dont le récit présente un intérêt incontesté [11]. L'un et l'autre de ces ouvrages sont trop accessibles au public pour que nous ne nous bornions pas ici, à rappeler que sur les deux bons mois qu'il lui fut donné de passer au Congo, Vandervelde, arrivé à Boma le 12 août 1908, put visiter le Mayumbe et, notamment, les plantations de l'*Urselia*, gagner Matadi, Léopoldville, Bolobo, Irebu, Coquilhatville, où il visita le jardin botanique d'Eala, puis, Nouvelle-Anvers et Lisala. De Lisala, il se rendit chez les Budja de la Mongala où il passa une dizaine de jours avant de redescendre au Stanley-Pool, d'y visiter Kinshasa, Ndolo et Brazzaville, puis de regagner Boma pour y prendre bord sur l'*Albertville*, à destination du Pays.

Au cours de son séjour en terre des Budja, Vandervelde avait appris les sévices graves reprochés par les indigènes à un officier de la F. P., momentanément délégué, après le passage de la Commission d'enquête de 1904, à la gestion de la concession de la Société anversoise. Dès sa rentrée en Belgique, en novembre 1908, le leader socialiste posa au ministre des Colonies Renkin la question que les faits appris lui imposaient de poser. Le ministre n'avait aucune intention de soustraire le prévenu à l'action du Parquet saisi de la prévention. Mais, certaines difficultés nées de l'ancienneté des faits, de certaines hésitations de la jurisprudence en matière de compétence et de la difficulté de réunir au lieu du jugement des témoins peu soucieux de quitter leur habitat en pleine forêt équatoriale, amèneraient par la suite d'autres interventions d'Émile Vandervelde auprès de Jules Renkin. Qu'il nous soit permis, à ce propos, de renvoyer le lecteur à la notice que nous avons consacrée à Rodolphe Arnold dans le Tome III (col. 19) de cette *Biographie* et ce, d'autant plus volontiers, qu'après sa condamnation l'officier égaré par un amour propre mal compris et libéré à titre provisoire de l'accord même de Vandervelde, se réhabilita héroïquement, durant la première guerre mondiale [12].

Un peu plus tard, Vandervelde fera voter, avec Destrée, par la Fédération bruxelloise du P. O. B., un ordre du jour maintenant, théoriquement, la condamnation de principe de la colonisation capitaliste, et, pratiquement, après avoir constaté que tous les mandataires du Parti repousseraient les budgets du Congo, encourageant ses mandataires à la vigilance et leur faisant confiance. Cette vigilance, Vandervelde en sera le principal agent, du moins à la Chambre des représentants. Le 2 mars 1909, il y prône la publicité des séances du Conseil colonial. Le 16 mars suivant, il interpelle le Gouvernement sur le recrutement pour cause d'utilité publique de travailleurs de couleur destinés notamment au Chemin de fer des Grands Lacs, recrutement auquel le Ministre des Colonies déclare qu'il se propose de mettre fin le plus tôt possible. En août, le leader du P. O. B. retourne au Congo, en avocat cette fois, et pour y défendre les révérends Morrison et Scheppard [13]. A son retour, Vandervelde confiera au journal *Le Peuple* que la condition des indigènes s'améliore déjà au Congo. Sa vigilance ne se relâche pourtant point. Et, dès le 22 octobre, il pose au Ministre des Colonies une question relative à certains abus commis aux environs de 1907 par les agents d'une société commerciale installée de longue date à l'Équateur et dénoncés au Parquet de Coquilhatville par un ancien agent de cette société. En novembre, au cours du débat annuel sur les budgets congolais, il reconnaît

sans ambages que les réformes amorcées par le Ministre des Colonies ont fait bonne impression partout, mais s'élève à nouveau contre le régime foncier en vigueur au Congo et contre l'importance qu'y prend la Force Publique. Il intervient aussi dans la discussion d'une interpellation sur le recrutement des agents subalternes de la Colonie introduite par un autre parlementaire du parti ouvrier. Le 2 février 1910, il insiste sur l'importance qui s'attache au rétablissement d'une liberté commerciale entière et à l'institution d'un régime foncier qui tienne compte sans lésiner des droits réels du coutumier. Le 11 février suivant, il pose encore un ensemble de questions intéressantes. En mars, il interpelle le Gouvernement sur les conséquences financières du Traité de reprise pour la Belgique et sur les mesures à prendre pour la sauvegarde de ses intérêts. En avril, il pose une question relative aux accords intervenus au sujet du Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga.

Le 27 janvier 1911, Vandervelde se déclare disposé à examiner favorablement une formule de décentralisation à introduire dans l'administration congolaise, avouant que ses méfiances antérieures ne tenaient qu'à la présence de Léopold II à la tête de cette administration. Mais, encore une fois, la vigilance en matière coloniale qu'il a promise à ses mandants, ne se relâche pas pour autant. En février, au cours de la discussion des budgets, il revient sur la question des concessions de terres prétendument vacantes et sur celle des droits fonciers coutumiers indigènes et demande, d'autre part, des explications sur l'interruption des travaux de l'École mondiale. En avril, à propos d'une convention qui va se conclure entre la Colonie et Lord Leverhulme, tout en avouant la confiance que lui inspire ce nouveau concessionnaire, il critique à nouveau le principe même de toute concession de terres grevées de droits indigènes coutumiers. En novembre, il pose au Ministre des Colonies de nombreuses questions témoignant les unes et les autres du souci d'équité qui l'anime toujours, et propose une enquête parlementaire sur l'application faite des mesures de réforme destinées à améliorer la condition des indigènes, et sur des incidents qui auraient porté atteinte à l'indépendance de certain magistrat [14]. Il intervient encore, en cette fin d'année, dans une interpellation de Royer sur une avance de 30 millions que l'É. I. C. aurait faite à la Fondation de la Couronne.

En 1912, Vandervelde fait partie d'une commission de la Chambre chargée d'examiner un projet de modifications aux articles 6, 10, 12 et 15 de la Charte coloniale. Le 15 février, il intervient dans la discussion des budgets au sujet d'une mission accomplie dans le Haut-Congo par un inspecteur d'État. Le 22, il demande

que l'itinérance des magistrats à vrai dire déjà réalisée en fait, soit inscrite dans un texte explicite de la Charte. En décembre, il attire l'attention du Ministre sur le recrutement forcé de certains travailleurs miniers et intervient dans la discussion d'une interpellation Royer à propos de conventions passées avec la Forminière.

En 1913, ce n'est plus guère qu'un conflit né au Kasai entre le préfet apostolique Cambier, l'un des pionniers de l'apostolat catholique belge au Congo et certains magistrats du Parquet de Lusambo, qui sollicitera l'attention du Parlement belge. Cet incident a été étudié dans les notices que consacre cet ouvrage au magistrat qui fut chargé par le ministre Renkin de tirer l'incident au clair et au missionnaire flobecquois Cambier lui-même [15]. Vandervelde d'ailleurs, bien qu'il eût reproché, en novembre 1911, certaines complaisances que l'administration eût, en ce temps, montrées à l'endroit du préfet apostolique plaignant que beaucoup de coloniaux estimaient et aimaient comme un ancien frère d'armes, n'intervint pas dans la discussion d'une interpellation du catholique Verhaegen en faveur du préfet et d'autres missionnaires qui se plaignaient comme lui de brimades d'inspiration sectaire.

En 1914, Vandervelde intervint, par contre, dans la discussion des budgets du Congo, par un remarquable discours sur l'administration générale de la Colonie. La même année, il sera vice-président de la Royale Union coloniale belge et assistera à l'inauguration de ses locaux.

En 1920, assurant l'intérim de Louis Franck, ministre libéral des Colonies en voyage au Congo, il interviendra dans un débat relatif à des grèves qui viennent d'y éclater. Il appellera le personnel colonial, en grève, à la conciliation, lui promettant toutes les satisfactions légitimes et ajoutant que, certes, dans une colonie où quelques Européens sont perdus au milieu d'une population noire beaucoup plus nombreuse, il faut être ferme, mais qu'il faut surtout être juste et humain. Le Gouvernement examinera, dit-il, dans cet esprit, le conflit actuel et fera tout ce qui est en son pouvoir pour éviter le retour de conflits de l'espèce.

En 1921, le vieil hebdomadaire d'A. J. Wauters *Le Mouvement géographique* comptera Vandervelde parmi les « coloniaux » qui seront candidats à de prochaines élections. Mais, sans doute, l'homme d'État n'a-t-il plus à l'encontre de notre œuvre africaine aucune prévention, aucune méfiance. Il ne prendra plus part à aucune discussion relative au Congo à la Chambre des représentants [16].

Distinctions honorifiques : Grand-Croix de la Légion d'Honneur ; Grand cordon de l'Ordre de Wasa (Suède) ; Grand-Croix de l'Ordre du Lion blanc (Tchécoslovaquie) ; Grand cordon de l'Ordre de

Mohammed-Ali (Égypte) ; Grand-Croix de l'Ordre de l'Éléphant blanc (Siam) ; Grand cordon de l'Ordre de l'Aigle blanc (Serbie) ; Grand-Croix de l'Ordre des Trois Étoiles (Lettonie) ; Grand cordon en brillant de l'Ordre de l'Épi d'or (Chine) ; Grand cordon de l'Ordre du Nil (Égypte) ; Grand-Croix de l'Ordre du Sauveur de Grèce.

Publications : Si Émile Vandervelde a mis à peu près continuellement son éloquence au service de ses convictions, il a également beaucoup écrit. Et il ne saurait être ici question d'inventorier les innombrables articles qu'il a, sa vie durant, confiés à des journaux quotidiens. Mais il n'est pas inutile de rappeler, dans l'ordre de leur publication, ses études relatives à la colonisation belge du Congo éditées en volumes ou confiées à des périodiques plus graves que ne peut l'être, généralement, du moins, un quotidien. En voici la liste aussi complète qu'il nous a été possible de l'établir :

Socialisme et Colonisation (*Revue socialiste*, T. XLIX, janvier-juin 1909) ; *Les derniers jours de l'État du Congo*, journal de voyage, juillet-octobre 1908, un vol. in-16° de 198 p. illustrées, Paris-Mons, Édition de la Société nouvelle, 1909 ; *Belgium and the Reforms on the Congo* (*The Contemporary Review*, n° 528, Londres, décembre 1909, 652-659) ; *Les dernières années du règne de Léopold II*, 1900-1910, Gand, Volksdrukkerij, 1910, 54 p. ; *Le Socialisme et la question des terres au Congo* (*Revue économique internationale*, 1910, LI, 3, 407-431) ; *La Belgique et le Congo*, 272 p. in-16°, Paris, Félix Alcan, 1911 ; *Belgian and British interests in Africa* (*Journal of African Society*, 1914-1915, 266-270) ; *Ce qui s'est passé en Chine depuis mon voyage en Extrême-Orient* (*Bull. I. R. C. B.*, Brux., 1931, 420-440) [17].

29 janvier 1957.

J.-M. Jadot.

1. Van Kalken, F., *Histoire de Belgique des origines à nos jours*, 5^e édition (Off. de Publicité, Brux., 1946), 488 — 2. Carton de Wiart (Comte H.), *Beernaert et son temps* (La Renaissance du Livre, Brux., 1945), 108 — 3. Ann. Parl. Ch. Brux., 1936-37, 487. — 4. Wauters, A., *Émile Vandervelde* (25 janvier 1866-27 décembre 1938) (*Bull. I. R. C. B.*, Brux., 1946, 81-94), 85. — 5. Van Kalken, F., *op. cit.*, 576. — 6. Doutrepont, G., *Histoire illustrée de la Littérature française en Belgique* (M. Dider, Brux., 1939), 371. — 7. Wauters, A., *op. cit.*, 82. — 8. Wauters, A., *op. cit.*, 83. — 9. Daye, P., *Léopold II* (A. Fayard et C^{ie}, Paris, 1934), 406. — 10. Ann. Parl. Ch., 7 décembre 1906. — 11. Van der Linden, F., *Le Congo, les Noirs et Nous* (A. Chalamel, Paris, 1910). — 12. Jadot, J.-M., Arnold, Rodolphe (*Biogr. Col. Belge*, III, 19-22, Brux., 1952. — 13. Jadot, J.-M., Morrison, W. M. (*Biogr. Col. Belge*, IV, 631-636, Brux., 1955 ; Gianpietri, Ch. (*Biogr. Col. Belge*, II, Brux., 1951, 407-409). — 14. Jadot, J.-M., *Detry, A.* (*Biogr. Col. Belge*, III, Brux., 1952, 230-232) ; cf. aussi, à propos de la même interpellation : Vermeersch, A., *Surnègres ou chrétiens. Les missionnaires au Congo belge. L'anticléricalisme colonial*. Réponse à M. Vandervelde, Brux., 1911. — 15. Jadot, J.-M., Duchesne, C. (*Biogr. Col. Belge*, V, 1958, *Cambier, E. id.*). — 16. Il faut se souvenir, à propos de cette communication faite par Émile Vandervelde à l'I. R. C. B., que son auteur a consacré à son voyage en Chine un ouvrage intitulé : *A travers la révolution chinoise*, Brux., l'Églantine, 1931. — 17. C'est à la Collection du *Mouv. géogr.*, du début de 1894 à 1921, cette publication ayant constamment reproduit dans ses colonnes les passages des *Ann. parlem.* relatifs au Congo, que nous avons recouru pour rétablir dans ses détails toute la vie parlementaire de Vandervelde dans ses rapports

avec notre sujet. Le lecteur pourra compléter notre travail en consultant cette collection à quelque cent septante cinq endroits indiqués aux tables annuelles sous les rubriques : le Congo au Parlement, le Congo à la Chambre des représentants, le Congo au Sénat, et autres rubriques équivalentes.

VANTOL (*Jean*), Directeur régional de la Forescom (Boskoop, Hollande, 21.2.1893 — Léopoldville, 12.8.1937).

Ayant terminé ses études moyennes, Vantol suivit les cours de l'École d'Horticulture de Boskoop. Son premier départ pour le Congo date du 1^{er} juin 1916. Il y demeura jusque septembre 1918 au service de divers employeurs (Lever 1.6.16-23.6.17 — Valès 25.6.17-28.12.17 — Jacques et Ciselet 1.1.18-15.6.18. — Bokala plantations 16.6.18-16.9.18). Sa vie, jusqu'alors assez changeante, se fixa dès lors au service de la Forescom par qui il fut engagé en qualité d'agent de plantation le 19 septembre 1918. Il accomplit deux termes dans ces conditions (19.9.18-20.5.21 et 1.4.12-18.4.26). Le 25 juin 1927, Vantol repartit pour le Congo, toujours pour le compte de la Forescom, mais comme directeur régional. Toute sa carrière au service de cet employeur se déroula dans la zone du lac Léopold II. Ses trois derniers termes tiennent entre les dates suivantes : 25 juin 1927/20 août 1930 — 29 décembre 1930/16 février 1934 — 19 octobre 1934/12 août 1937.

Une crise d'urémie le terrassa et il mourut le 12 août 1937 à Léopoldville, alors qu'il allait s'embarquer sur l'*Albertville* pour regagner la Belgique. Son enterrement eut lieu au milieu d'une grande affluence de monde.

Chevalier de l'Ordre royal du Lion.

11 janvier 1953.

Marie-Louise Comeliau.

[W.R.]

Trib. cong., 15 septembre 1937 ; 15 octobre 1937, p. 2. — Archives Forescom.

VAUCAMPS (*Marie-Charles*), Sénateur (Huysingen, 7.4.1837 — Toulouse, 25.12.1900).

Vaucamps fut représentant de Bruxelles au Sénat du 30 juillet 1883 à octobre 1894. Il intervint à diverses reprises dans les débats au sujet du Congo. Le 24 mars 1885, il fut le seul sénateur qui refusa de voter l'adresse au Roi, le félicitant de l'heureuse issue de la Conférence de Berlin : « Je ne puis féliciter aujourd'hui et être exposé à combattre demain » déclara-t-il pour expliquer son attitude.

Le 30 avril suivant, il insinua qu'il ne s'opposerait pas à une annexion complète. Il ne croyait cependant pas en l'avenir du Congo sous l'union personnelle, car on abandonnait, disait-il, le nouvel État à ses propres ressources dans des

conditions défavorables à son développement futur. « Tout le monde est appelé à danser, dit-il, mais c'est l'État du Congo qui paie la salle et l'orchestre! ».

Vaucamps fut aussi de ceux qui votèrent contre le nouvel article 1^{er} de la Constitution le 2 août 1893, article prévoyant sous sa nouvelle forme que la Colonie devait être régie par des lois particulières et que les troupes européennes destinées à sa défense ne pouvaient être recrutées que par volontariat.

[F. D.]

19 juillet 1953.

Marie-Louise Comeliau.

Annales parlementaires, Sénat, 1884-85, pp. 81, 160. — Thomson, R.-S., *Fond. de l'É. I. C.*, Bruges, 1935, pp. 287, 294. — *Mouv. géogr.*, 1885, 33c; 1893, 72a.

VAUGHAN (Herbert) (Mgr), Cardinal-archevêque de Westminster (Glocester, 15.4.1832 — Westminster, 19.6.1903).

Issu d'une ancienne famille catholique, les Vaughan de Courtfield, Herefordshire, Herbert était l'aîné des enfants du lieutenant-colonel John-Francis Vaughan, dont plusieurs filles se firent religieuses et dont les fils entrèrent tous dans les ordres, trois d'entre eux accédant même à l'épiscopat.

Herbert fit ses premières études à Stonyhurst, les poursuivit à Downside, près de Bath, puis fréquenta les cours du Collège des Jésuites à Bruges, en Belgique. En 1851, il partit pour Rome et y fit deux ans d'études à l'académie *dei nobili ecclesiastici*, où il devint l'ami du futur cardinal Manning. Il reçut la prêtrise à Lucques en 1854. A son retour en Angleterre, il fut nommé vice-président du Collège St-Edmond à Ware, principal séminaire de l'époque pour le sud de l'Angleterre.

Depuis son enfance, Herbert Vaughan avait senti s'éveiller en lui le désir de travailler à l'œuvre des missions étrangères. Il conçut l'idée de fonder un grand collège anglais destiné spécialement à préparer à l'œuvre d'évangélisation les jeunes missionnaires. Dans ce but, il entreprit une grande tournée de propagande en Amérique en 1863 et en revint avec 11.000 £ pour la construction de l'établissement. Le 19 mars 1866, il fonda la Congrégation des Prêtres séculiers de St-Joseph, dite de Mill Hill Park, Londres. Le collège, construit à Mill Hill, fut inauguré en 1869.

En 1862, Herbert Vaughan était sacré évêque de Salford et en 1892 succédait au cardinal Manning à l'archiépiscopat de Westminster; il reçut le chapeau de cardinal en 1893. Il ambitionnait de voir, avant sa mort, s'ériger à Westminster une cathédrale catholique romaine; il travailla inlassablement à recueillir dans

ce but des souscriptions et la première pierre en fut posée en 1895. Quand il mourut, le 19 juin 1903, la construction en était assez avancée pour qu'une messe de requiem pût y être chantée pour lui avant son inhumation qui se fit à Mill Hill.

Ce ne fut qu'en 1905 que les Prêtres de Mill Hill furent appelés au Congo et se virent confié l'évangélisation du bassin de la Lulonga. Ils s'établirent à Basankusu et à Bokakata et en quelques années y obtinrent des résultats excellents.

[A. E.]

14 mai 1952.

Marthe Coosemans.

Ann. Miss. cath., 1935, p. 268, 271. — *Who was who ?* 1897-1916. — *Encycl. Brit.*, 1946, t. 23, p. 15.

VELDE (VANDE) (*Marie*, en religion Mère *Marie-Georgie*), Sœur franciscaine missionnaire de Marie (Bellem, Flandre or., 14.11.1877 — Nouvelle-Anvers, 23.8.1908).

Douée d'une vocation missionnaire ardente, elle entra en noviciat à l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie à Gooreind, près d'Anvers, en septembre 1898, avec l'intention de se vouer le plus tôt possible aux œuvres d'évangélisation congolaises. Autorisée à partir en mars 1906, elle fut assignée à Nouvelle-Anvers où pendant deux ans, elle se consacra avec une abnégation totale au service des malades, des femmes et des enfants indigènes. Nommée supérieure de l'institution, elle y devint la Providence des Noirs. Atteinte de fièvre typhoïde, elle succomba à son poste à l'âge de 31 ans.

[A. E.]

25 mai 1953.

Marthe Coosemans.

Note de la procure des Missions des Franciscaines, de Marie, en date du 25 avril 1953.

VERBEKE (Cyriel), Missionaris van Afrika (Witte Pater) (Ingelmunster, 19.2.1883 — Albertstad, 9.10.1928). Zoon van Hendrik en van Van Parys, Leonia.

Daar zijn ouders in Frankrijk waren gaan wonen, deed de jeugdige Verbeke zijn middelbare studies in dat land. Hij begaf zich naar het noviciaat der Witte Paters te Maison-Carrée (oktober 1903) en werd priester gewijd te Karthago (Tunis), op 29 juni 1906. Op 3 augustus daaropvolgende ging hij schep te Marseille, met als bestemming het apostolisch vikariaat Opper-Congo.

Zoals vele van zijn confraters bracht hij zijn eerste jaar door in de missie te Mpala. Op 23 april gaat hij als leraar over naar het klein seminarie te Lusaka en van daar naar Boudewijnstad (23 oktober 1911). Einde september 1912 komt

hij te Bobandana aan en helpt er Pater Gillès de Pélichy de missie Sint-Jozef stichten. De schoolkapellen te Kitalaga en te Kilima Mungo vonden in Pater Verbeke een bekwaam bestuurder. De compagnie zwarte soldaten van luitenant Henry had in hem een ijverig aalmoezenier. Zijn vrije tijd besteedde hij aan het opstellen van een Hunde-spraakunst. Een jaar later vinden we Pater Verbeke te Katana (Luik-Sint-Lambertus), als bestuurder van de scholen. Gedurende zijn verblijf aldaar werden de boorden van het meer in de nabijheid van de missie dikwijls verontrust door de gewapende aanvallen van de Duitsers.

In de maand maart 1915 wordt P. Verbeke benoemd tot overste van de schone missie te Rugari (Tongeren O. L. Vrouw) en hoofdal-moezenier van de troepen in de noordelijke sector Ngoma-Kabare. In de lente 1916 dringen de Belgische troepen Ruanda-Urundi binnen en zetten vervolgens hun marsch voort door Unyanyembe. Pater Verbeke is bij zijn mannen en trekt met hen Tabora binnen (september 1915). In juni 1918 werd hij gedemobiliseerd en in november is hij terug op het klein seminarie te Lusaka.

In 1921 wordt beslist dat de leerlingen afkomstig uit Kivu naar hun geboortestreek zullen overgebracht worden. Te Katana zal een tweede seminarie gesticht worden, dat zal samengaan met een school voor katechisten. P. Verbeke zal de jongens geleiden en de nieuwe school inrichten. De katechistenschool telde 87 leerlingen; op het klein-seminarie legden 26 jongens zich toe op de studie van het Latijn. Gans die jeugd was afkomstig uit de Kivu-streek.

In januari 1928 werd P. Verbeke naar Albertstad overgeplaatst. Zijn verblijf aldaar was van korte duur. Op 9 oktober stierf hij aan bulbus-verlamming, na luttele dagen ziekte.

Pater Verbeke was een ijverig, vooruitstrevend missionaris; alsook een zeeraangenaam confrater, zeer dienstwillig voor eenieder, vol goedhartigheid en inschikkelijkheid voor de Zwarten, wier achtung en genegenheid hij van meetaf gewonnen had.

Dans *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Anvers, 1908, *Sire Lion, histoires vraies et contes nègres*, p. 230. *Nos bons nègres*, p. 283. *Kaniki*, p. 318; 1910, *Jubilé de Mgr Roelens à Baudouinville*, p. 38; *Au pays de Kasanga*, p. 65; 1911, *Jubilé de la mission de Mpala*, p. 66. *Le sacre de Mgr Guillemé*, p. 260; 1913, *La première église chez les Bahunde et les Bahavu*, p. 67, suiv.; 1912, *D'un tout petit harmonium...*, p. 197; 1925, *Les oiseaux ont leur nid*, p. 129; 1926, *De la lumière*, s. v. pl., p. 97. — Dans *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, Paris, 1908 *La maladie du sommeil à Mpala*, p. 317; 1911, *Sacre de Mgr Guillemé*, p. 189; 1921, *Mes pinsons*, p. 372.

20 augustus 1955.

P. M. Vanneste.

[J. S.]

Kronijken van de Witte Paters.

VERD'HURT (*Stéphane-Adolphe-Marie*), Sous-directeur au Ministère des Colonies (Paris; 3.12.1871 — Forest, 21.5.1940). Fils de Corneille-Henri-Joseph et de Fétis, Caroline-Marie.

Né à Paris de parents belges, Verd'hurt fit en Belgique des études professionnelles, puis s'engagea le 13 août 1887 au régiment des grenadiers où il obtint les galons de sergent-major le 1^{er} juillet 1892. Deux ans plus tard, il était admis à l'État Indépendant du Congo où il comptait poursuivre sa carrière militaire. Il s'embarqua à Anvers à bord du *Coomassie* le 6 juillet 1894 et fut désigné à Boma pour le district des Cataractes. Parti de Boma le 3 août, il s'engagea sur la route des Caravanes; arrivé à Lukungu, il fut chargé par le commissaire de district Vereycken d'aller à Kivundu prendre la succession du chef de poste Piron qui venait d'être assassiné par des indigènes révoltés. Verd'hurt se tira bien d'affaire dans ce poste et fut promu premier-sergent le 15 septembre 1895. De Kivundu il passa au poste de Luvituku où il se trouva au travail aux côtés de son camarade Georges Peters. Cependant, atteint d'anémie grave compliquée d'hématurie, touché aussi dans ses sentiments familiaux par la mort de son frère, Raymond, homme de lettres, décédé à Léopoldville le 12 avril 1895, Verd'hurt dut se résoudre à descendre à Boma le 29 novembre 1895 et à s'embarquer le 15 décembre pour l'Europe. Admis dans les bureaux de l'É.I.C. à Bruxelles, le 6 octobre 1896, il fut nommé sous-chef de bureau le 30 juin 1908. Lié d'amitié avec Robert Goldschmidt, à cette époque déjà connu par ses travaux de sciences physiques, aérostation, télégraphie sans fil et télévision, Verd'hurt s'intéressa vivement aux expériences de son camarade et lorsqu'en 1911, Goldschmidt fut chargé par le roi Albert de faire au Congo des essais de télégraphie sans fil, Verd'hurt fit partie de la mission et s'embarqua le 11 février 1911 avec un matériel bien mis au point et un personnel d'élite. La Belgique allait, la première de toutes les puissances coloniales, établir au centre de l'Afrique des communications radiotélégraphiques qui avaient échoué partout ailleurs. Au même moment, l'administration commençait à mettre à exécution le projet de la prolongation jusqu'à Stanleyville de la ligne télégraphique que l'inspecteur d'État Mahieu avait amenée à Coquilhatville. Une grave difficulté préoccupait les constructeurs, c'était la destruction fréquente des fils par les éléphants. C'est pourquoi on envisagea de relier les grands centres par le télégraphe Marconi. Un premier essai avait été tenté en 1902, mais sans résultat, entre Bana-

na et Ambrissette (colonie portugaise). L'entreprise de Goldschmidt et Verd'hurt poursuivie avec ténacité aboutit, en avril 1911, à l'établissement de deux postes radiotélégraphiques, l'un à Banana, l'autre à Boma; ces deux stations réussirent à entrer en rapport avec des navires au large de la côte.

Le Roi envoya une deuxième mission à Léopoldville sous la direction de Goldschmidt et de son collaborateur, le lieutenant Wibier. Cette mission commença l'établissement de postes télégraphiques sur le Haut-Congo, à Léopoldville, Coquilhatville, Lisala, Basoko, Stanleyville, tandis que Verd'hurt s'occupait des postes vers le Katanga, la Lova et Kindu. La collaboration de Verd'hurt aux travaux de Goldschmidt se poursuivit jusqu'au 26 juin 1913. Sa mission terminée, l'ancien fonctionnaire du Ministère des Colonies reprit sa place dans l'administration où il accéda au rang de sous-directeur. Pendant la guerre de 1914-18, il fit partie avec beaucoup de dévouement du Comité National de Secours et d'Alimentation.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold, porteur de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion et des Palmes de l'Ordre de la Couronne avec liseré d'or, de la Médaille commémorative du Comité national de secours et d'alimentation, de la Médaille et de la Croix civiques de 1^{re} classe, de la Médaille des Vétérans coloniaux et du Centenaire.

1^{er} mai 1953.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Bull. Ass. Vét. col., octobre 1933, p. 17, 18. — *circ.*, *id.*, du 5 novembre 1940. — Reg. matr. n° 1356.

VERHULST (*Louis-Robert-Pierre-Charles*), Officier de la Force Publique (Leffinghe, 8.4.1869—Lukafu, 11.10.1905). Fils de Louis-Charles-Antoine et de Carpentier, Jeanne-Thérèse.

Engagé à l'École des Enfants de troupe, le 11 septembre 1882, il était caporal au 1^{er} régiment de ligne le 13 août 1885 et sergent le 4 septembre 1886. Détaché au Ministère de la Guerre comme sous-officier en septembre 1887, il était promu sous-lieutenant et affecté au 4^e de ligne le 25 juin 1891. Nommé lieutenant le 26 mars 1898, il était attaché au Ministère de la Guerre en 1889. Cinq ans plus tard, il était engagé comme capitaine de la Force Publique et s'embarquait à Anvers le 21 avril 1904. Il fut affecté au commandement du secteur du Haut-Luapula. Atteint de fièvre hématurique, il succomba à Lukafu, au Katanga.

3 mai 1952.

[A. E.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 138 du Comité Spécial du Katanga. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*.

VERMAESEN (*Jozef-Frans-Maria*, kloosternaam: *Antonius*), Pater-Trappist (Antwerpen, 6.6.1869 — Westmalle, 2.4.1940). Zoon van Frans-Louis en van Keersmakers, Emilie-Maria.

Na zijn jeugddroom naar het Congolese avontuur bleef de jonge Vermaesen in eigen familie tot hij op 20 april 1898 het Trappistenkleed aantrok en op 2 februari 1904 te Westmalle priester gewijd werd door Mgr Van der Stappen.

Reeds op 12 mei van datzelfde jaar vertrok hij naar de missie der Trappisten aan de Evenaar. Zijn talloze Antwerpse vrienden hadden hem opgedragen en de middelen aan de hand gedaan om ginds een hoefkapel te stichten.

Hij komt natuurlijk eerst op de hoofdpst te Bamanya terecht, waar hij zich inwerkt in taal, zeden en gebruiken van het gebied. De gruwelen der eerste bezetting en rubberinvoering zijn voor het land rond Coquilhatstad en Bamanya voorbij, maar nu woedt er de slaapziekte zo hevig, dat vele grote dorpen praktisch uitsterven. De missie heeft een eilandje ingericht als hospitaal voor de ergste zieken die zij kan bewegen om zich onder haar hoede te stellen. Hier kan Pater Antonius zijn eerste apostolaatswerk uitoefenen.

Nog voor hij goed ingeburgerd is krijgt hij de kans om met de districtscommissaris De Bauw — de Polo der inlanders — een reis te maken naar een gebied dat nog door geen enkel missionaris bezocht werd, namelijk het gebied van de Ikelemba-rivier. Sinds tien jaar is daar een post van de Staat, te Bombimba, en een handelspost van de S. A. B., te Boyenge, maar sinds het begin der eeuw zijn daar nu ook twee nieuwe maatschappijen gevestigd, de « Société Équatoriale Congolaise » te Mondjo, en de Ikelemba te Monjambi, zodat heel die rivier haast één groot werklidencamp geworden is. Er zijn nog talrijke grote dorpen, van duizende inwoners. De slaapziekte bedreigt ze wel, maar is er nog niet aan het woeden; de rubber brengt nog veel op; en dadelijk denkt Pater Antonius aan de hoefkapel die hij stichten wil.

Een tweede bezoek, in november, en ditmaal in gezelschap van Pater Van Dun, doet de keus vallen op Bombimba zelf, een der schoonst gelegen staatsposten die men maar kan aantreffen, met 3.500 inwoners, grote dorpen in de nabijheid en een postoverste die de missie zeer genegen is. De hoefkapel wordt gesticht, maar reeds droomt Pater Antonius van een echte missiepost.

Kort na zijn terugkomst in Bamanya krijgt de missie het bezoek van de onderzoekscommissie, die ogenschijnlijk vol lof is voor het geleerde werk, vooral bij de opvoeding.

In april 1905 wordt districtscommissaris De Bauw opgevolgd door Bruneel, die er heel wat

humaner gevoelens tegenover de inlanders schijnt op na te houden en spoedig aan de Trappisten voorstelt zich in Coquilhatstad ook met het onderwijs te willen belasten.

Voorlopig beschikt de missie echter over veel te weinig personeel om daaraan te kunnen denken. En de weinige missionarissen moeten dan nog al te dikwijls, wegens overwerk en tropenkwalen, vroegtijdig naar Europa terug.

Daarom moet Pater Antonius ook, einde 1905, de post van Mpaku gaan overnemen. De verplaatsing doet hem geen deugd, spoedig wordt hij zo ziek, dat hij naar Bamanya terug moet. Waar hij, na zijn herstel, benoemd wordt tot rector van de missie van Boloko wa Simba, een half uur bezuiden Coquilhatstad, alweer omdat zijn voorganger, P. Remigius, door de dokters naar België gestuurd wordt.

Hier zijn elke morgen een 500 vrouwen, elke avond, na hun werk, evenveel mannen in het onderricht, elke zondag 1.500 kristenen in de mis en tientallen dopen.

Maar het verlof, door de missieoverste, P. Theodoor, na zijn bezoek aan Bombimba, in maart 1905, gevraagd om daar een missie te beginnen, is eindelijk aangekomen, en reeds op 22 december wordt P. Antonius uitgezonden om die nieuwe post te beginnen.

Met welke blijde vooruitzichten, met welke moed hij het werk aanvatte, getuigen zijn brieven in het *Handelsblad* en het *Missiewerk*, maar na 15 augustus laat de koorts hem niet meer los en op 5 september sturen de dokters hem naar het vaderland terug.

Reeds op 1 augustus 1907 is hij echter terug in Boloko wa Simba en dus in de volle drukte van het apostolaat. De missiepost moet absoluut overgebracht worden naar het centrum van Coquilhatstad, maar het geschrijf en gewrijf houdt niet op. En op 13 juli 1908 is Pater Antoon al weer terug in Westmalle, zagezegd wegens vermoeienis en ziekte, waarvoor D^rs Broden en Rodhain hem dan ook verzorgen, maar voornamelijk voor « zaken ». En als Broeder Benedictus, die bestemd is als bouwmeester van de nieuwe post, op 5 november 1908 ook afkomt, worden de plannen voor het hele missiecomplex gewikt en geregeld.

En terwijl Broeder Benedictus ze verder zal uitwerken, keert Pater Antonius op 1 april 1909 naar Boloko wa Simba terug.

De plaats van missie en kerk is in Coquilhatstad nog altijd niet bepaald. Districtscommissaris Borms zou ze wel naast zich willen hebben, op het huidige marktterrein, waar toen nog Boyela woonde, maar Pater Antonius zag verder, omdat hij de uitbreiding van de stad voorzag. Tenslotte werd akkoord bereikt voor de huidige plaatsing, op de hoogste punt van de ontworpen « corniche » langs de stroom.

Begin juli kwam minister Renkin in Coquilhatstad, en keurde de plaats goed. Eindelijk kon men dus aan het werk, en Broeder Bruno begon dadelijk met 40 man stenen te bakken en de veroordeelde koffieplantingen, die heel het terrein bedekten, om te kappen voor stookhout.

Op 15 april 1910 komt Broeder Benedictus toe, met de plannen. Met Pasen 1911 is de voorlopige kerk, de residentie en alle bijgebouwen klaar en in gebruik!

En reeds is Pater Antonius weer voor « zaken » naar Westmalle, nog voor de post van Boloko wa Simba verhuisd is naar hier. De definitieve kerk moet nu immers begonnen worden. En de plannen van P. Antonius en Broeder Benedictus lijken, zowel voor M^rs Van Ronslé als voor de districtscommissaris, een waanzinnige groothedsdroom! Maar in november 1911 is Pater Antonius terug, op 2 januari 1912 wordt het terrein voor de kerk klaar gemaakt, op 20 januari wordt met het metselwerk begonnen en op 15 augustus staat de kerk onder dak.

Maar voor het binnenwerk gans klaar is, zijn de krachten van Pater Antonius gesloopt. Op 23 maart 1913 is hij terug in Westmalle. Hij, die altijd, door zijn eenvoudige opgewektheid, door zijn vrijmoedigheid en rond optreden bij Blanken en Zwart en enkel sympathie en meewerken had gevonden, zocht nu nog enkel stille ingekeerdheid en rust.

En het Missiewerk verwelkomde hem met de volgende woorden: « Samen met Broeder Benedictus voltrok hij het reuzenwerk, de prachtige kerk van Coquilhatstad. Na tien jaar ijvervol missieleven verlangt hij in stilte uit te rusten van de moeilijke arbeid. Van harte is die rust u gegund. Uw naam zal voor altijd verbonden blijven aan de nieuwe kerk van Coquilhatstad ».

27 februari 1957.

E. Boelaert, m. s. c.

Missiearchief, Coquilhatstad, *Het Missiewerk*, Westmalle, Archief Westmalle.

VERMEULEN (*Ida*, en religion Sœur Hugoline), Sœur de la Charité de Gand (Hever, 16.12.1873 — Luluabourg, 3.7.1899).

Dès sa profession religieuse, qu'elle fit en 1895, elle exprima le désir de partir pour le Congo, afin de répondre à l'appel adressé aux religieuses par le R. P. Cambier, de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Scheut), qui venait de fonder des postes de mission dans la région de Luluabourg. Sur ses instances répétées pendant deux ans, Sœur Hugoline obtint l'autorisation de partir et s'embarqua le 4 juillet 1897. Elle se fixa à la mission St-Joseph de Luluabourg et y fit preuve d'un dévouement sans limite. Le 3 juillet 1899, atteinte d'une

méningite, elle expirait, résignée, satisfaite d'avoir réalisé son rêve de sacrifice à la cause des enfants noirs.

[J. J.]

2 janvier 1952.
Marthe Coosemans.

Miss. Scheut Chine-Congo, 1898-1900, p. 336. — A nos Hér. col. morts pour la Civ., p. 243. — Rinchon, D., Missionn. belges au Congo, 1931, Brux., p. 24. — Janssens et Cateaux, Les Belges au Congo, t. III.

VERNEY (Sir Harry) (Baron), Membre du Parlement britannique (Londres, 8.9.1801 — Claydon, 12.2.1894). Fils du général Sir Harry Calvert et de Hammersley, Caroline.

Éduqué à Harrow, Sir Harry s'inscrivit à l'âge de 15 ans à l'école militaire de Sandhurst, qui venait d'être créée. Il ne tarda pas à être attaché à la mission de Sir Brook Taylor à Stuttgart, pour être affecté ensuite, durant quelque temps, au service diplomatique au Wurtemberg et à Baden-Baden. Il profita de cette charge pour étudier l'allemand, le français et l'italien.

Il revint en Grande-Bretagne comme secrétaire privé de Sir Herbert Taylor, aux *Horse Guards*. En 1827, à la mort de sa cousine, il hérita du domaine familial du Buckinghamshire et prit, avec une autorisation royale du 23 mars 1827, le titre de Verney. Cette même année, il accompagna, en qualité de secrétaire, un vieil ami de son père, Lord William Cavendish Bentinck, qui venait d'être nommé gouverneur général des Indes. C'est au cours du voyage qu'une maladie le contraignit à rester à Rio de Janeiro. Pendant sa convalescence, il chassa avec les Indiens, monta les chevaux sauvages de la Pampa et s'aventura dans les Andes. Il rassembla une belle collection d'oiseaux et d'insectes, apprit l'espagnol et s'occupa même de la politique sud-américaine. Mal lui en prit, car il faillit être tué dans une révolution à Santiago. Défenseur des idées libérales, Sir Harry Verney s'opposa aux objectifs d'une mission papale conduite par M^{re} Giovanni Muzi, vicaire apostolique du Chili. Lorsque Pie IX, qui avait été attaché à cette mission durant les années 1824 et 1825, le reçut plus tard en audience, il ne toléra pas qu'il fût fait allusion à ces pénibles circonstances.

Après d'innombrables aventures, Sir Harry revint en Grande-Bretagne en 1829. Le domaine de Buckinghamshire était très négligé, et il s'occupa de la mise en valeur en construisant des maisons et en érigeant des écoles. Ses œuvres philanthropiques le rendirent bientôt célèbre. Ami de George Stephenson il s'intéressait aux chemins de fer et proposa d'en construire sur son domaine.

Élu membre du Parlement, il consacra son *maiden-speech* à l'abolition de l'esclavage, qu'il

combattait avec son ami Wilberforce. Lorsqu'en 1832, se déclara une épidémie de choléra, Sir Harry Verney organisa des collectes pour les hôpitaux et se dépensa pour les œuvres de bienfaisance.

Ses opinions libérales le firent voter contre les *corn laws*. Mais si ses discours parlementaires mécontentèrent ses électeurs, il n'oublia pas les intérêts des paysans, qu'il sut promouvoir en contribuant à la création de la *Royal Agricultural Society*, le 9 mai 1838. L'attrait qu'il avait toujours éprouvé pour les sciences l'amena à suivre des cours à l'Université de Cambridge. Lié d'amitié avec Lord Shaftesbury, son condisciple à Harrow, il appuya ses réformes sociales. Protestant fervent, membre de la *Bible Society* et de la *Church Missionary Society*, il se dévoua pour la propagation de ses convictions religieuses.

Sir Harry Verney avait épousé en premières noces, en 1835, Eliza Johnstone-Hope, qui mourut en 1857. Il se remaria l'année suivante avec Frances Parthenope Nightingale, sœur de Florence Nightingale. C'est sous l'influence de sa belle-sœur qu'il patronna la Croix-Rouge britannique et les œuvres de bienfaisance en faveur des blessés de la guerre franco-allemande.

Il fut également un des premiers membres de la *Royal geographical Society*, et en cette qualité, il participa aux travaux de la Conférence géographique de Bruxelles en 1876. Dans ses interventions, il apporta des précisions sur le commerce de l'ivoire qu'il considérait comme une des causes de l'extension de la traite, qu'à l'instar de Livingstone, il voulait combattre à l'aide de bateaux armés sur les grands lacs. Il insista, par ailleurs, sur la nécessité de créer des routes, sans lesquelles l'établissement de stations hospitalières n'aurait guère d'utilité. Léopold II lui remit à cette occasion une photographie dédiée et entretenit avec lui une correspondance suivie. Lorsqu'il quitta la scène politique, en 1885, Sir Harry Verney fut nommé conseiller privé de la reine.

Il mourut le 12 février 1894, à l'âge de 93 ans, dans son domaine de Claydon (Buckinghamshire).

Publications : *The journals and Correspondance of General Sir H. Calvert* (Londres, 1853). — *Denmark and the Duchies. A letter from one of his constituents* (Londres, 1848). — *A letter from Sir Harry to one of his constituents on Mr. Hume's Motion* (Londres, 1848). — *A letter to the farmers of Buckinghamshire* (Londres, 1844). — *Some observations on the affairs of Germany in a Letter to Viscount Palmerston* (Londres, 1849)

[J. S.]

12 juillet 1956.
A. Vandeplas.

Verney, Margaret Maria, *Sir H. Verney*, pp. 263-264 in : *Dictionary of National Biography*, vol. X. — *Yhe Times*, 13 février 1894, *Obituary*. — Leturia, P., *El viaje a América del futuro Pontifice Pio IX, 1823-1825* (Rome, 1943). — Thom-

son, R. S., *Fondation de l'É. I. C.*, p. 42. — Chaux, A., *Le Congo*, p. 13. — Leder, C., *La convention de Genève au point de vue historique, critique et dogmatique*, p. 57. — von Richthofen, F., *Bericht über die unter dem Vorsitz Sr Majestät des Königs der Belgien von 12 bis 14 September in Brüssel abgehaltene internationale Konferenz*, p. 171 in: *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1876, Band III.

VERTENTEN (*Petrus*), Missionaris van het Heilig Hart (Hamme, 3.10.1884 — Wilrijk, 24.2.1946). Zoon van Hendrik en van Van den Brande, Clemence.

Zoon uit een gezin met elf kinderen, waarvan twee priester werden en drie kloosterzuster. De vader was wever op de fabriek.

Zoals blijkt uit *Peerke*, waarin hij op zeer gemoedelijke en diep aandoenlijke wijze zijn jeugdherinneringen opgetekend heeft, voelde de jonge Petrus zich reeds van kindsbeen af geroepen om later missionaris te worden. Hij studeerde aan het missieseminarie van de missionarissen van het Heilig Hart te Borgerhout en werd priester gewijd in 1909.

In 1910 scheept hij in naar het verre missiegebied van zijn Congregatie in Nederlands Nieuw-Guinea, waar hij zich, gedurende vijftien jaar, met onverpoosde ijver toewijdt aan de bekeering en de beschaving van de nog zeer achterlijke inboorlingen, de Kaja-Kaja's. In 1918, dank zij zijn krachtig optreden in de pers van Indonesië weet hij de openbare opinie wakker te schudden en de regering over te halen om zich eindelijk meer te bekommeren over het droevig lot van dit armzalig, door de Spaanse griep geteisterd en stervend volk. Over hem werden geschreven deze hoogstloflijke woorden: « Door zijn liefde en geduld redde hij een volk van de ondergang en won het voor het kristendom en de beschaving ». Als blijk van hoogachting en erkentelijkheid voor de door hem bewezen uitzonderlijke diensten verleende de Nederlandse regering aan de missionaris Petrus Vertenten het ridderkruis van de Oranje-Nassau-Orde (25 augustus 1923).

In 1926, gedurende zijn verblijf in België, wordt hij door zijn overheden aangewezen voor Congo om als kloosteroverste de missie in de Evenaarsprovincie te leiden. Op 22 maart 1927 komt hij toe te Coquilhatstad en zal schier uitsluitend verblijven in de missie van het nabijgelegen Banania tot in het jaar 1939, wanneer hij genoopt wordt wegens ziekte terug te keren naar België. De oorlog en zijn gezondheids-toestand verhinderen hem zijn missiearbeid te hervatten. Hij sterft te Wilrijk op 24 februari 1946.

Op 9 september 1951 werd in zijn geboortedorp Hamme, een publieke hulde gebracht aan deze buitengewoon verdienstelijke missionaris.

Het ere-comité bestond uit de kardinaal Mr Van Roey, de gezant van Nederland, de voorzitters van Kamer en Senaat, de ministers Van Zeeland en Coppe. Luisterrijke feesten hadden plaats in aanwezigheid van de bisschop van Gent, verscheidene ministers, senators en volksvertegenwoordigers, de geestelijke en burgerlijke overheden, geheel de bevolking van Hamme en een massa volk uit de naburige gemeenten en steden. Het programma omvatte: uitvoering van de Congolese Mis van E. P. Dé Knop, onthulling van het standbeeld met het kenschetsend opschrift: « De Redder van de Kaja-Kaja's », stoet met massaspel « De Kaja-Kaja's » van de aanwezige Nederlandse schrijver Hoffmann, tentoonstelling gewijd aan het heldhaftig leven van Pater Vertenten onder de koppensnellers van Nieuw-Guinea, aan zijn missiewerk in Congo, aan zijn arbeid op missiologisch en taalkundig gebied, zijn gedichten, bootseerwerk, schilderijen en tekeningen, want niet enkel was hij een krantig missionaris maar ook een begaafd kunstenaar.

Een jongere broeder, Lodewijk Vertenten, was eveneens missionaris van dezelfde orde (Heilig Hart) en verbleef in Coquilhatstad van 1924 tot aan zijn dood in 1935.

Onder handtekening van Pater Pieter Vertenten zijn verschenen:

Peerke, jeugdherinneringen (uitverkocht). — *De Koppensnellers van Nieuw-Guinea* (Davidsfonds). — *Kongolese vertelsels der n'Kundunegers* (Revue Congo, 1929). — *Lonkundu spreekwoorden* (Revue Congo, 1930). — *n'Kundu vertelsels* (Kongo-Overzee, 1934).

24 december 1951.
J. Jorissen.

[W. R.]

Vlamynck, J., *De Redder der Kajakaja's* (Lannootielt). — *De Standaard* van 2, 4, 10 en 11 september 1951.

VIDICK (*Jean-Antoine-Joseph*), Lieutenant-colonel, directeur au département de la Force Publique au Ministère des Colonies (La Roche en Ardenne, 27.9.1890 — Schaerbeek, 19.10.1945). Fils de Nicolas et de Sonnet, Élise; époux de Everaert, Flore-Jeanne.

Engagé comme volontaire de carrière au 5^e régiment de ligne le 7 septembre 1908, il subissait avec succès le 23 septembre 1913 l'épreuve de sous-lieutenance et passait au régiment des carabiniers. Quelques mois plus tard, la guerre le conduisait de combat en combat jusqu'à l'Yser où il fut blessé. Rétabli, il s'engagea à la Colonie dans la Force Publique afin de participer à la défense de notre frontière orientale africaine. Il s'embarqua à Marseille le 20 août 1915, débarqua à Mombasa le 12 septembre et fut mis à la dispo-

sition du Général commandant supérieur des Troupes en opérations le 18 novembre 1915.

Désigné comme commandant de Compagnie de la I/XII du 4^e régiment colonial au Mitako le 28 janvier 1916, il y conquiert le grade de lieutenant le 31 octobre 1916. Au 4^e régiment, il prit ensuite le commandement de la Compagnie d'occupation de l'Urundi (25 mai 1918). Il avait eu une conduite valeureuse aux combats de Kalimoto et de Djobaika et avait été cité à l'ordre du jour de l'armée. Fin de terme, il quitta Kigoma le 4 mars 1919 et alla s'embarquer à Boma le 15 juillet 1919 pour rentrer au Pays.

Il reprit son service à l'armée métropolitaine où il reçut sa nomination de capitaine-commandant le 26 décembre 1920.

Quelques années plus tard, il était mis à la disposition du Ministère des Colonies (28 décembre 1926) et nommé directeur faisant fonction au service de la Force Publique, mais il gardait au fond de lui l'espoir d'un nouveau départ au Congo. Il quittait, en effet, Anvers le 17 janvier 1927 avec le grade de capitaine commandant de la Force Publique. Nommé major le 1^{er} janvier 1928, il fut désigné le 12 mai pour le 3^e Bataillon à Niembe, puis à N'Gule. Fin 1929, il y apprenait qu'il allait être affecté au Groupe du Katanga à Elisabethville en qualité de commandant du bataillon de troupes en Service territorial le 19 février 1930. Rentré en congé à Anvers le 10 avril 1930, il repartit le 2 octobre suivant pour rejoindre le groupe d'infanterie du Katanga (groupements 3 et 1). Il y resta en service trois ans, et quitta Dilolo le 13 octobre 1933 à destination d'Anvers. Nouveau départ le 29 juin 1934 en qualité de major commandant intérimairement le 2^e groupe d'infanterie. Il allait être attaché au Gouverneur général quand sa santé défaillante le força à se faire hospitaliser à Léopoldville le 31 août 1934. Par ordre médical, il dut rentrer en Belgique en septembre. De 1939 à 1945, il fit fonction de directeur au Ministère des Colonies, département de la Force Publique. Victime d'un accident d'auto le 18 octobre 1945, Vidick mourut à Schaerbeek. Il avait été dans toute la force du terme un vaillant soldat ; sa magnifique conduite au cours de la guerre 1914-1918, tant en Belgique qu'au Congo, lui avait valu de nombreuses distinctions honorifiques : commandeur de l'Ordre de la Couronne, officier de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre royal du Lion, chevalier de l'Ordre de l'Épée de Suède, Étoile de service en or, Croix militaire de 1^e classe, Croix de guerre française avec palmes, Médaille de l'Yser, Médaille commémorative du Congo et des Campagnes d'Afrique, huit chevrons de front.

[A. E.] 1^{er} octobre 1956.
Marthe Coosemans.

Les Camp. col. belges, 1914-1918, Brux., 1927-

32, T. I, p. 329, 330, 331, T. II, p. 199, 389, 529 ; T. III, p. 156. — *Rev. col. belge, 1945, n° 2, p. 21.* — *Reg. matr., n° 3015.*

VIN (VAN de) (*Lucien-Auguste-Marie-Ghislain*), Directeur de la Banque nationale, membre du Conseil colonial (Bruxelles, 5.10.1848 — Bruxelles, 10.5.14).

Docteur en droit, Lucien Van de Vin fit carrière dans la finance, et fut nommé directeur de la Banque nationale de Belgique le 1^{er} juillet 1903. Il devait garder ce poste jusqu'à sa mort.

Lorsqu'en 1908 le Conseil colonial fut fondé, le nom de Lucien Van de Vin figura sur la liste dressée par le ministre Renkin et fut proposé au choix du Roi. Il fut ainsi parmi les premiers membres du nouvel organisme, à dater du 4 décembre 1908. Un an après, son mandat fut renouvelé par arrêté royal.

Van de Vin fit également partie du Comité financier du Congo. Son dévouement total aux intérêts de la Colonie fut officiellement reconnu lorsque le 23 mai 1914, le Ministre des Colonies prononça au Conseil colonial un éloge funèbre particulièrement ému.

Lucien Van de Vin était officier de l'Ordre de Léopold.

25 janvier 1955.
[F. D.] Marie-Louise Comeliau.

Louwers, O., *Bull. I. R. C. B.*, 1943, p. 331. — *Trib. cong.*, 28 mai 1914, p. 2. — *B. O.*, 1908, p. 137 ; *Id.*, 1909, p. 214. — *C. R. Conseil colonial*, 1913-14, p. 568.

VISART DE BOCARMÉ (de) (*Amédée-Charles-Louis*) (Comte), Membre de la Chambre, des représentants (St^e-Croix, 4.11.1835 — Bruges, 29.5.1924).

Il fit ses études à l'Université de Louvain et y obtint en 1861 le diplôme de docteur en droit.

Envoyé à la Chambre par les électeurs catholiques de l'arrondissement de Bruges le 12 janvier 1864, il vit son mandat souvent renouvelé. Il fut conseiller communal de Bruges en 1875 et bourgmestre l'année suivante.

Parmi les travaux parlementaires auxquels il s'associa de façon particulièrement active, citons les discussions des lois sur l'assistance publique, sur la réforme électorale et sur la cession du Congo à la Belgique. A la séance du 13 février 1895, à la Chambre, Visart de Bocarmé figura parmi les vingt-et-un députés choisis pour faire partie de la Commission dite des XXI, chargée d'examiner le projet de loi approuvant la cession du Congo à la Belgique.

Visart de Bocarmé fut le principal promoteur de Bruges port de mer.

Il était commandeur des Ordres de Léopold,

du Lion et du Soleil, et officier de l'Ordre de la Couronne de chêne.

[J. J.]

6 février 1953.
Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., 1895, p. 49. — Henry, A. et Livrauw, F., *La Chambre belge*, Collection Nat., Schepens, Brux., 1898, p. 425. — Livrauw, F., *Le Parlement belge en 1900-1902*, Schepens, Brux., 1901, p. 224. — Van Iseghem, A., *Les étapes de l'annexion du Congo*, Brux., 1932, p. 86.

VITRY (*Eugène-Charles-Joseph*), Agent de la Force Publique (Marcinelle-lez-Charleroi, 11.8.1875 — Charleroi, 11.2.1943). Fils de Paul et de Rassart, Aline.

Vitry partit pour le Congo en qualité d'agent de la Force Publique le 7 juillet 1897. C'est à ce titre qu'il participa à l'expédition du Haut-Uele et à la campagne contre les Madhistes.

Rentré fin de terme en Belgique le 30 juin 1900, il repartit une seconde fois pour le Congo le 30 avril 1903, mais comme agent de l'A.B.I.R. Il termina sa carrière coloniale le 25 janvier 1905.

Chevalier de l'Ordre de la Couronne ; chevalier de l'Ordre de Léopold II ; Étoile de Service ; Médaille commémorative du Congo (dite des Vétérans) ; Croix civique de 1^{re} classe 1914-18 avec rayures d'or ; Médaille des Prisonniers politiques 1914-18 ; Médaille du Comité national de Secours 1914-18.

23 mars 1953.
[W. R.] Marie-Louise Comeliau.

Bull. Ass. Vét. col., juillet 1932 ; mars 1936.

VOISIN (*Charles-Henri-Joseph*), Procureur général au Congo belge, vice-gouverneur général, gouverneur du Ruanda et de l'Urundi, conseiller colonial (Flobecq, 29.10.1887 — Tournai, 20.11.1942). Fils de Charles et de Venquier, Valérie-Palmyre-Joseph ; époux de Cornil, Elisabeth.

Né à Flobecq où avaient déjà vu le jour deux de nos grands « coloniaux » : le major René Dubreucq et le préfet apostolique Emeri Cambier, dans une famille qui avait donné au diocèse de Tournai, en la personne d'un prélat distingué, un de ses bons historiens, le jeune Voisin, ses études de droit achevées à l'Université catholique de Louvain, entra aussitôt au service de la Colonie belge du Congo. Nommé, en effet, magistrat à titre provisoire par un arrêté ministériel du 31 janvier 1910, il s'embarqua le 3 mars suivant à Anvers pour arriver vingt jours plus tard à Boma. Désigné le 26 mars, par ordonnance du Procureur général près la Cour d'Appel de Boma, en qualité de substitut suppléant du Procureur du Roi près le Tribunal de 1^{re} instance de Niangara, il gagna

aussitôt le chef-lieu de cette juridiction. Il passera d'ailleurs dans les Uele trois périodes statutaires de service, d'avril 1910 à la fin de septembre 1912, à titre de substitut suppléant, puis, nommé substitut titulaire par décret du 25 juin 1913, de l'été de 1913 au début de 1916 et de l'été de 1916 à juillet 1918, une brève mission remplie au Kivu au début de son troisième terme ayant seule interrompu sa longue fidélité aux lieux qui avaient été les témoins de sa première initiation africaine et où il avait affronté la girafe et le lion, entre autres animaux qu'on appelle sauvages.

Rentré en congé régulier par vapeur s'éloignant de Boma le 4 août 1918, vapeur que la crainte des sous-marins allemands embossés à Ténérife obligerait à prendre à travers l'Atlantique des voies quelque peu détournées et qu'une épidémie meurtrière de grippe dite espagnole condamnerait à une assez maussade quarantaine à l'entrée de la Gironde, Voisin, l'un des rares passagers à avoir échappé à la contagion, se distingua magnifiquement, durant la traversée, par les soins prodigués à des malades au nombre desquels se comptaient le médecin du bord et son infirmière. Après un bref séjour à Bordeaux, Voisin gagne le Havre où se passera son congé et où, parmi de nombreux coloniaux belges en exil, il pourra fêter l'armistice.

Reparti de La Rochelle-Pallice en février 1919, il arrive à Boma le 8 mars et y reçoit l'arrêté royal qui le nomme procureur du Roi près le Tribunal de 1^{re} instance de Boma. Il y passera deux termes, en cette qualité. Voisin ne s'y déplaiera point. Il y séjournera du 8 mars 1919 au 29 mai 1921, puis, après un congé régulier, du 30 novembre 1921 au 26 janvier 1924, non sans avoir été confirmé, quand il fallut qu'il le fût, suivant le statut de l'époque, le 26 février 1923, dans son grade et dans ses fonctions.

C'est encore à destination de Boma et pour y reprendre la direction du Parquet de 1^{re} instance, que Voisin s'embarque à Anvers le 22 juillet 1924. Mais, après quelques mois de séjour et d'action, il se verra nommer, par un arrêté royal du 11 mars 1925, substitut du procureur général près la Cour d'Appel d'Élisabethville. En janvier suivant, M. le procureur général Sohier prenant son congé statutaire, Voisin le remplace à la tête du Parquet du Katanga, intérim qu'il assure jusqu'au 11 décembre suivant. C'est à cette date qu'en audience solennisée, à l'occasion de sa nomination par arrêté royal du 9 novembre en qualité de procureur général près la Cour d'Appel de Boma, la Cour d'Élisabethville lui rendra hommage par l'organe du président Dericks, de M. le procureur général Sohier et de M^e Lens, doyen des avocats établis à Élisabethville.

Après un bref séjour à Boma, le jeune procureur général rentre en congé régulier, le 21 avril 1927, se marie et se rembarque, en compagnie de Madame Voisin, le 15 octobre suivant, à Anvers.

Arrivé au Congo le 6 novembre suivant, il y exercera les hautes fonctions qui lui ont été confiées jusqu'au 7 novembre 1929, ayant notamment durant ce septième terme de service à assurer le transfèrement du Parquet général de Boma à Léopoldville, la nouvelle capitale de notre Colonie, où il présidera, du 1^{er} au 19 octobre 1928, la V^e Session de la Commission permanente de protection des indigènes [1] (*).

Après un congé quelque peu prolongé pour raison de service — mais Voisin est le plus régulier et le plus exact de tous les coloniaux, ne prolongeant jamais ni « termes » ni congés que de deux ou trois semaines — il se rembarque, toujours accompagné de M^{me} Voisin, à Anvers, le 21 mai 1930, pour recevoir à bord sa nomination par arrêté royal du 28 mai en qualité de vice-gouverneur général, gouverneur des territoires sous mandat du Ruanda et de l'Urundi. Rendu à Usumbura, il y verra expirer la période de 18 ans de services alors statutaire pour tout le personnel en cadre de notre Colonie et un arrêté ministériel devra l'autoriser à prolonger sa carrière au delà de son terme statutaire. Il la prolongera effectivement jusqu'au 16 juin 1932, date à laquelle il y sera mis fin à sa demande et où il sera autorisé à porter les titres honorifiques des deux hauts grades qui en furent le couronnement : celui de procureur général et celui de vice-gouverneur général.

C'est sous le consulat en Urundi-Ruanda de Charles Voisin que fut destitué le mwami du Ruanda Yuhi Musinga, prince épris d'orchestrique, mais d'une moralité politique exagérément traditionnelle et insuffisamment corrigée, en sa jeunesse, par les occupants d'avant 1914 de cette *Deutsch Ost Afrika* où s'intégrait son territoire.

Dès 1925, un journaliste qui avait eu l'occasion de recueillir et de vérifier sur place les données de l'opinion publique au sujet du mwami, avait conclu son enquête en termes ambigus, peut-être, mais en tout cas désabusés : « Musinga est Musinga ». Il avait, par ailleurs, aperçu que tout développement d'avenir des petits royaumes hamitico-bantous du N.-E. de Tanganika était subordonné à une réforme préalable du protocole dynastique, du régime des terres et de celui de la propriété, réforme que l'on ne pouvait attendre d'un souverain aussi entièrement imbu de traditions superstitieuses

et aussi définitivement résigné à certaine inertie que proclamait son nom, que Yuhi Musinga. Sans doute Voisin avait-il lu, jadis, l'ouvrage de Chalux [2].

A peine arrivé à Usumbura, poste déjà ancien et dont l'auteur que nous venons de citer avait déjà dit qu'il ne devrait pas être la capitale des Territoires occupés, Voisin va recevoir une autre journaliste. Le gouverneur, si sommaire pourtant que fut encore sa récente installation, fit tellement bon accueil à la Presse incarnée en cette visiteuse, lui accorda tant de facilités dans l'accomplissement de sa mission et lui permit ainsi un si bon « reportage » qu'à son départ d'Usumbura, elle écrit un adieu reconnaissant à la ville, assurant qu'elle garde vraiment sa vieille suprématie, nichée, comme elle l'est, parmi ses grands eucalyptus ondulant aux caprices du vent de la montagne. Au cours de son voyage en terre ruandaise, dans l'auto mise par Voisin à sa disposition, Madame Lucifer — c'était le pseudonyme de notre journaliste — avait bien aperçu que le roi Musinga à qui ses maîtres allemands avaient laissé toute sa puissance, n'avait rien d'exemplaire, mais elle n'avait pas poussé plus avant l'analyse de ses défauts [3].

Aussi bien, le nouveau gouverneur des Territoires sous mandat était-il informé et, singulièrement, par son prédécesseur immédiat, H. Postiaux, remplaçant intérimaire de M. Marzorati, de la nécessité où il allait se voir d'assainir moralement et politiquement le Pays des Collines confié à ses soins.

Précisément, dans le cours des années qui avaient immédiatement précédé sa nomination, la famine, une famine à laquelle, peut-être, on aurait dû s'attendre, avait rendu plus évidente la nécessité des réformes envisagées dès 1925 par le journaliste dont nous avons évoqué le reportage approfondi. Au temps où il assura, entre le départ du gouverneur Marzorati et l'arrivée du gouverneur Voisin, l'administration des territoires sous mandat, le gouverneur intérimaire Postiaux, ancien secrétaire général du Gouvernement général de la Colonie, avait mis le mwami Musinga et sa mère en demeure de sortir de la sorte de tour d'ivoire d'interdits où ils se confinaient. Il avait obtenu deux déplacements à fins réformatrices des deux princes ainsi mis en demeure d'agir. Mais ces déplacements mêmes avaient principalement mis en évidence l'incapacité du Souverain et de sa conseillère à se réformer et à réformer les institutions génératrices des pires stagnations de leurs immémoriaux. Après avoir pris possession de son Gouvernement et en avoir étudié les problèmes avec le triple souci de précision, de droiture et de prudence qui l'avait toujours animé dans sa carrière de magistrat, Voisin se rendit

(*) Les chiffres entre [] renvoient à la bibliographie, col. 875.

compte qu'il fallait en finir. Un beau jour de novembre 1931 — c'était le quatorzième jour du mois, — ayant quitté Usumbura dans la matinée il arriva dans l'après-midi à Nyanza où l'avait précédé la compagnie cycliste des forces gouvernementales. Il fit appeler Musinga au poste européen et lui signifia sa destitution et son remplacement par son fils aîné Rudahigwa préparé à régner par l'enseignement reçu dans une école spéciale ouverte aux fils de chefs. Le Mwami essaya d'obtenir un dernier délai pour s'amender. Le Gouverneur tint bon et le Mwami se résigna bientôt à lui remettre les tambours qui sont, en pays hamitique, les emblèmes de la Royauté. Il fut aussitôt emmené à Shanguu où il resterait relégué. Le surlendemain, le jeune Rudahigwa était proclamé mwami, passait la compagnie cycliste en revue et se voyait remettre le « kalinga » et les autres tambours insignes du pouvoir [4].

Rentré en Belgique, Voisin s'établit à Tournai. Nommé membre du Conseil colonial, il y avait été appelé par le Roi à remplacer l'ancien président de la Cour d'appel de Boma, Ivan Grenade. Il s'y montrerait d'ailleurs d'une assiduité, d'une exactitude et d'une activité exemplaires, s'intéressant plus spécialement à la préparation des dispositions législatives relatives à l'organisation judiciaire ou la promotion des intérêts des indigènes et, notamment, au développement économique des deux territoires qu'il avait gouvernés dans les dernières années de sa belle carrière proprement africaine.

Il s'éteignit à Tournai, où l'occupation allemande l'avait réduit à l'inaction après une cruelle maladie et deux interventions chirurgicales, le 20 novembre 1942.

A la première séance du Conseil colonial qui suivit la libération du territoire (8 février 1946), le ministre Godding, présidant le Conseil, rendit hommage à sa mémoire en termes excellents, mais non sans lui attribuer, à la date du 11 mars 1925, une nomination de procureur général à la Cour d'Élisabethville qui n'était en réalité qu'une nomination de substitut du procureur général près cette juridiction.

25 avril 1956.
J.-M. Jadot.

1. Jadot, J.-M., *La Commission permanente de protection des indigènes du Congo belge*, in: *Bull. de l'Afrique française*, Paris, 1936, 533-557 et 598-601. — 2. Chalux, *Un an au Congo belge*, A. Dewit, Brux., 1925, 480-497. — 3. Migeon, Madeleine (M^{me} Lucifer), *La Faute du Soleil. Ève en Afrique*, éd. de l'Expansion belge, Brux., 1931, 195-204. — 4. Dresse, P., *Le Ruanda d'aujourd'hui*, Ch. Dessart, Brux., 1940-50, *passim*. Ce texte comprend deux lettres adressées à l'auteur, l'une par le gouverneur Postiaux, l'autre par le gouverneur Voisin. — 5. *Comptes rendus du Conseil colonial*, Brux., 1946, 12-14.

VOLCKAERT (Vincent), Président de la Commission des Colonies du Sénat (Ixelles, 25.2.1872 — Bruxelles, 12.2.1939).

Volckaert fit ses débuts dans la vie politique du pays comme conseiller communal de St-Gilles. Élu sénateur socialiste par l'arrondissement de Mons-Soignies le 29 avril 1920, il siégea à la Haute Assemblée jusqu'au 12 février 1939, date de sa mort, et y prit souvent la parole.

Pendant longtemps il présida la commission des Colonies du Sénat et s'y fit remarquer par son bon sens et son attitude compréhensive.

19 juillet 1953.
[F. D.] Marie-Louise Comeliau.

Courrier d'Afrique, 28 février 1939. — *Belgique active*, Brux., 1934, p. 316. — *Le Parlement belge*, *Le Sénat*, Brux., *Notre Temps*, 1938, p. 261.

VOLDERS (Joseph-François), Ingénieur agronome (Saive-Wandre, 9.3.1904 — Moerbeke Kwilu, 25.9.1929).

Ingénieur agronome diplômé de l'Institut agronomique de l'État à Gembloux, Joseph Volders partit pour le Congo le 21 avril 1926, pour compte de la Compagnie Sucrière Congolaise.

Sa carrière s'annonçait sous les meilleurs auspices et la société faisait grand cas d'un agent qu'elle considérait comme « d'élite, dévoué, courageux et intelligent ». Il était appelé, dans sa pensée, à diriger ses cultures. Un jour, une très lourde machine agricole devant franchir un pont de bois, Volders se chargea volontairement de diriger la délicate manœuvre : il devait le payer de sa vie. En effet, le pont s'écroula et Volders périt noyé dans les eaux du Kwilu.

13 juillet 1953.
[F. D.] Marie-Louise Comeliau.

Archives C^{te} Sucrière Congolaise.

VOORT (VAN DER) (Josine), en religion *Marie-Aline*, Sœur franciscaine missionnaire de Marie (Malines, 16.1.1863 — Gooreind, 17.9.1939).

Le rêve de son enfance avait été de partir au loin comme missionnaire. Après son noviciat chez les Franciscaines Missionnaires de Marie à Anvers, où elle était entrée le 23 octobre 1894, elle demanda à être désignée pour l'Afrique et fut envoyée au Mozambique, colonie portugaise ; nommée supérieure du poste religieux de Beira, elle y fonda un hôpital et elle fut pour tous un modèle de dévouement et d'abnégation. Rentrée à Lisbonne en 1900, elle prit la direction de la maison de Braga, et eut à souffrir de

la persécution religieuse dans ce pays, arrivé à un tournant de son histoire; elle regagna la Belgique et obtint de ses supérieures, en 1909, de reprendre son activité missionnaire, cette fois au Congo; elle fut autorisée à partir le 18 octobre (1909). Sa grande expérience la conduisit à assumer la direction d'abord de la mission de Boma, puis de celle de la Lulua. Partout où il fallait une autorité agissante, compréhensive et dévouée, la Mère Marie-Aline était jugée indispensable et partout elle réussit dans des circonstances souvent difficiles. C'est ainsi qu'on la vit supérieure à Banana, Basoko, Léopoldville et Stanleyville.

La santé épuisée par une vie aussi généreusement dépensée, elle dut être rapatriée en avril 1922. C'est au couvent de Gooreind qu'elle passa les dernières années de sa vie.

5 mai 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, t. III, p. 1505.

VOS (DE) (*Adolphe*), Sénateur (Gand, 8.5.1836 — Gand, 9.3.1922).

Adolphe De Vos, sénateur socialiste pour l'arrondissement de Gand-Eecloo, entra à la Haute Assemblée le 27 mai 1900 et y siégea jusqu'au 8 mai 1911. En 1896, il publia une étude sur le projet de charte coloniale.

Distinctions honorifiques: officier de l'Ordre de Léopold; Médaille civique de 1^{re} classe; commandeur de l'Ordre de l'Ofrmanie.

10 juin 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comeliau.

Mouv. géogr., 1906, p. 451-454.

VRANCKX (*Raoul-Joseph-Louis*), Agent du Comptoir commercial congolais (St-Gilles, Bruxelles, 17.9.1881 — Popokabaka, 1.1.1907). Fils d'Émile-Victor-Michel et de Dietens, Marie-Rose-Joséphine.

Engagé par le Comptoir Commercial Congolais, il partit en 1905, pour la factorerie établie à Popokabaka, poste de l'É.I.C. placé sous les ordres du lieutenant Daneels auquel étaient adjoints l'agent militaire Perpète et le premier sous-officier Rombaut. Ce poste de police de l'État subsistait seul dans le territoire compris entre les rivières Kwango, Wamba, Inzia et Tungula, les autres postes ayant été repris par le Comptoir commercial congolais, dont les agents assumaient les transports et le ravitaillement. Or, les routes étaient mauvaises, les rivières barrées de rapides, les habitants, des

Bayaka, difficiles à conduire. Des troubles avaient éclaté récemment (1906) à Wamba, à Bao, à Kenghe.

Le 1^{er} janvier 1907, un incendie se déclarait dans les magasins de la factorerie de Popokabaka. Perpète, Vranckx et Rombaut organisèrent aussitôt les secours, mais ne réussirent pas à circonscrire le feu, qui atteignit de vieilles touques de poudre remises à proximité du magasin. Une formidable explosion fit sauter le bâtiment. Perpète parvint à se sauver, mais Vranckx et Rombaut, horriblement brûlés, succombèrent presque aussitôt. Les deux tombes sont juxtaposées dans le petit cimetière de Popokabaka.

1 juin 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Trib. cong., 7 mars 1907, p. 1. — *Bull. Ass. Vét. col.*, avril 1934, p. 13-14.

VRECKOM (VAN) (*Léon-Ernest*), Directeur au Ministère des Colonies (Quaregnon, 23.4.1872 — St-Gilles, Bruxelles, 15.5.1931). Fils d'Hubert-Guillaume-Urbain et de Dupuis, Eugénie.

Après avoir passé par le 13^e régiment de ligne, Van Vreckom partit pour le Congo le 6 juillet 1894. Quand il rentra au pays en 1897, il était sous-intendant de 3^e classe et attaché au Secrétariat général à Boma. Il fut alors appelé à l'administration centrale de l'État Indépendant le 27 juin de la même année et c'est là qu'il fit carrière. Chef de division au moment de l'annexion, il devint directeur au Ministère le 31 décembre 1919.

Entre-temps, il y avait eu la guerre et les déportations. Van Vreckom fut envoyé en Allemagne en qualité d'otage colonial et y resta du 1^{er} juillet au 29 décembre 1917.

Sans attendre l'heure de la pension, il demanda sa mise en disponibilité pour raisons de santé. La mort l'enleva prématurément, puisqu'il n'avait pas atteint la soixantaine.

Officier de l'ordre du Léopold; officier de l'Ordre de la Couronne avec rayure d'or; décoré de la Croix civique de 1^{re} classe, de l'Étoile de Service, Médaille commémorative du Congo et Médaille du Centenaire.

11 mai 1953.

[F. D.]

Marie-Louise Comeliau.

Trib. cong., 30 mai 1931, p. 2. — *Bull. Ass. Vét. col.*, juin 1931, p. 18.

VRIEZE (DE) (*Pierre-Hermès*), Chef de chantier (Aspelaere, 28.8.1881 — Termonde, 10.5.1940). Fils de Léon et de De Vrieze, Maria-Libia.

Après avoir travaillé comme poseur de voies à l'Administration des Chemins de fer de l'État belge, de 1905 à 1907, De Vrieze s'engage à la C^{ie} du Chemin de fer du Congo. Il arrive à Matadi le 28 mai 1907 et effectue six termes en Afrique comme chef de chantier, soit plus de 14 années. Rentré en Belgique en mai 1914, pour y passer un congé, il est bloqué par la guerre et ne peut retourner au Congo qu'en janvier 1920.

En 1929, il quitte définitivement la Compagnie et reprend alors du service aux chemins de fer belges.

Le 10 mai 1940, un violent bombardement de l'aviation allemande s'abat sur la petite ville de Termonde où il résidait. Parmi les nombreuses victimes se trouve De Vrieze.

23 novembre 1956.
F. Berlemont.

[A. E.]

Min. Col., Reg. matr. n° 2920 de la C. C. F. C.

VUYLSTEKE (Pierre), Missionnaire Rédemptoriste (Loo, 28.12.1878 — En mer, à bord du *Copacabana*, 17.1.1947). Fils d'Henri et de Brijmsael, Virginie.

Une des figures les plus marquantes de la mission des Rédemptoristes belges au Congo. Il fit ses humanités au Collège épiscopal d'Ypres, étudia la philosophie au Petit-Séminaire de Roulers et la théologie au Séminaire de Bruges où il devint prêtre le 28 mai 1902. Après avoir été professeur au collège de Menin et coadjuteur à Rollegem et Kortemark, il entra en 1904 au noviciat des Rédemptoristes à Saint-Trond et y émit les vœux de religion, le 29 septembre 1905. Le 6 avril 1906, il arriva au Congo et fut attaché à la résidence de Kionzo. Le territoire de cette mission était si étendu qu'il fallait trois semaines pour visiter les chapelles-écoles qui en dépendaient en ne consacrant qu'une journée à chacune de ces visites. Déjà on y comptait deux-mille catéchumènes. Le Père Vuylsteke commença dès lors ce ministère sans répit, qu'il poursuivra pendant quarante ans dans les cinq centres d'apostolat auxquels il fut successivement attaché. En 1921, il établit le nouveau poste de Magembo, un des plus importants du vicariat-apostolique. Après peu de temps, il y eut là une moyenne de 1.000 baptêmes par an et des écoles très florissantes. De 1928 à 1934, le P. Vuylsteke eut comme vice-provincial, la direction générale de toute la mission. A l'expiration de son mandat, après avoir séjourné quelque temps à Magembo, il s'occupa activement de l'organisation de deux congrégations indigènes de frères coadjuteurs et de religieuses. Travailleur infatigable, le P. Vuylsteke trou-

vera le temps de composer une douzaine de livres en langue bantoue. Parmi ces ouvrages il y a lieu de citer une *Histoire de l'Ancien Testament* qui remplit 336 pages. Même pendant ses courts séjours en Belgique il ne restait pas inactif. Ils étaient consacrés en bonne partie à l'impression de ses livres ; en 1910, la majeure partie de son congé fut employée à suivre les leçons de l'école de médecine tropicale. Doué d'un tempérament optimiste, il devint très populaire. Même les chefs les plus redoutés de la région, auxquels il disait sans ambage de dures vérités pour les rappeler au devoir, finissaient par se laisser gagner par sa bonhomie et son incontestable dévouement. Après quelque temps ceux qui avaient essayé d'entraver son apostolat devenaient ses amis.

Pendant son dernier séjour à Tumba, en 1946, il se trouva si épuisé que les médecins jugèrent son retour en Europe indispensable. Il fallut un ordre de ses supérieurs pour le faire se rallier à cette décision. Le 6 janvier 1947, atteint de cécité depuis quelques jours, il s'embarqua sur le *Copacabana* ; le 17, pris par les premiers froids à l'approche de l'Europe, en face de Casablanca, il fut pris d'une congestion cérébrale qui l'emporta et sa dépouille mortelle fut immergée aux approches de la nuit, en présence de nombreux missionnaires, de l'équipage et des passagers.

Publications : *Un baptême important*, in : *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo*, 1906, p. 344-346. — *Mission de Kionzo*, id., 1907, p. 117-119. — *Congo-Kionzo*, in : *Voix du Rédempteur*, 1907, p. 471-473. — *Brief van Eerw. Pater Paul aan zijn familie*, in : *Gerardusbode*, 1906, p. 119-123. — *Een schoone plechtigheid*, id., 1907, p. 26-28. — *Uit onze zendingen van Congo*, in : *Gerardusbode*, 1906, p. 119-123 ; 1907, p. 26-28 ; 1926, p. 221-223. — *Manuels en langue bantu* : — 1. *Malongi mantete*, (Abécédaire), Jette, 1910. — *Malongi Ma Nzambi*, (Catéchisme préparatoire au baptême, avec J. Cuvelier), Roulers, 1912. — *Nsangu zambote*, (Histoire sainte ; Nouv. Testament), Turnhout, 1912. — 2^e éd., id., 1927. — *Malongi ma Nzaya* (Géographie), Tumba 1913. — *Sakramento a longo* (Le mariage), id., 1917. — *Nkanda a nkunga* (Cantiques, avec J. Cuvelier, C. S. S. R.), id., 1919. — *Nkenda mia Nzambi mia Kangu diankulu* (Histoire de l'Ancien Testament), id., 1920. — *Evangelia ziya. Nsangu Za Yezo-Kristo ye za Ntumba zandi*, (Évangiles et Actes des Apôtres), id., 1923. — *Nzila ya Lusingu*, (Explication des vérités fondamentales d'après le *Eucharistisch Catechistenboek* de E. Poppe), Brux., 1924. — *Malongi mavila-Nkanda wazole*, (Abécédaires), Tumba, 1927. — *Mambu ma nzambi matendoka mu ifwaniswa*, (Tableaux au sujet des principaux mystères de la foi), id., 1934.

Bruxelles, 6 octobre 1955.

[F. D.]

Maur. De Meulemeester.

Janssens, E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, t. III, p. 1348-1349. — *In Me-*

moriam-Eerw. Pater Petrus Vuylsteke, C. SS. R., in *Sint-Gerardusbode*, 1947, p. 18. — De Meulemeester, M., *Z. E. P. Pieter Vuylsteke uit Loo*, in : *De Poperingenaar*, 1941, 1^{er} février, n° 5. — *Id.*, *Bibliographie Générale des Écrivains Rédemptoristes*, Louvain, 1936, t. II, p. 461-462. — Minjauw, L., *Les Rédemptoristes belges, cinquante ans au Bas-Congo*, Louvain, 1949, p. 51-52. — *Tata Paul* in *Signum Fidei*,

1949, p. 37-39. — *Na 44 jaar missiezending in : Het Nieuws van den Dag*, 1947, 29 janvier, n° 28. — *Essor du Congo*, 13 février 1947. — *Rev. col. belge*, 1947, 15 février, 1747, p. 122. — Allossery, P., *Onze West-Vlaamse Zendelingen*, Bruges, 1925, t. I, p. 274-275. — *In Memoriam. Le R. P. P. Vuylsteke* in : *Eglise N. D. Médiatrice de Matadi*, *Bull. Paroissial*, 1947, 2 février.

W

WAGENAAR (*Jean-Clément-Frédéric*), Lieutenant de la Force Publique, directeur de Sociétés coloniales (Schaerbeek, 27.5.1869 — St-Josse-ten-Noode, 2.3.1941). Fils de Louis et de Hugues, Joséphine ; époux de Nadrin, Thérèse-N.-E.-L.

Engagé volontaire au 6^e régiment de ligne en 1886, il quitta l'armée avec le grade de sergent, afin de s'engager au service de l'État Indépendant du Congo en qualité de sous-officier de la Force Publique. Embarqué à Anvers le 6 août 1892, il fut désigné le 3 septembre pour le camp d'instruction de Kinshasa. Parti de Boma le 10 septembre pour rejoindre sa destination, il était arrivé à Lukungu sur la route des caravanes, quand il fut mis à la disposition du commissaire de district Vereycken qui le chargea de la construction de ponts sur les rivières de son district ; ce travail le retint six mois, de telle sorte qu'il n'arriva au Pool que le 1^{er} février 1893. La façon exemplaire dont il exerça ses fonctions au camp d'instruction de Kinshasa lui valut sa promotion au grade de 1^{er} sergent le 1^{er} juillet 1893, de sergent-major le 1^{er} janvier 1894, d'adjudant le 1^{er} juillet 1894 et de sous-lieutenant le 2 mars 1895. Son terme expiré, il quitta Boma le 9 juillet 1895 pour rentrer en Europe.

Il repartait le 6 février 1896, attaché au camp d'instruction d'Umangi (district des Bangala). Nommé lieutenant le 1^{er} juillet 1897, il prit le commandement, *ad interim*, du camp au départ du commandant Wilwerth rentrant en Europe.

En 1898, Wagenaar quittait le service de l'État pour entrer à la Société Anversoise du Commerce au Congo, en qualité de chef de zone de l'eau Blanche, sous les ordres du commandant Lothaire (6 février 1899). Rentré en congé en mars 1901, après un séjour de cinq années consécutives sous les tropiques, il passa quelque temps en Belgique avec la secrète intention de

saisir, aussitôt que possible, une nouvelle occasion de repartir. Elle se présenta en 1909 : Wagenaar fut sollicité par la Compagnie du Kasai pour aller occuper en Afrique une place de gérant de factorerie ; il passa ainsi trois années au Kasai, reentra en 1912, reprit le départ le 8 février 1913 pour la Société d'Étude des Pêcheries au Congo en qualité de directeur résidant à Banana. La guerre de 1914 le ramena définitivement en Belgique en novembre 1914. Il était porteur de l'Étoile de Service à deux raies et de la Médaille des Vétérans coloniaux.

[A. E.] 4 mai 1953.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 8 février 1913, p. 1. — *Bull. Ass. Vét. col.*, avril 1932, p. 17, 18 ; *circ. id.*, 12 avril 1941. — *Reg. matr.* n° 955.

WALKER (*John-Maxwell*), Mécanicien (Kilmarnoch, Écosse, 8.9.1854 — R. I.). Fils de Maxwell et de Wadell, Isabelle.

Après ses études primaires à l'école de sa ville natale, il entra en apprentissage, le 2 mars 1873, aux établissements de constructions mécaniques à Kilmarnoch. Parfaitement au courant de la technique de son métier, il obtint une place de 4^e mécanicien de la marine et s'embarqua le 2 février 1882 à bord du s/s *Ario* de l'*India British East Company* dont le directeur, M. Mac-kinnon, s'intéressait beaucoup aux découvertes des Européens en Afrique centrale. Peut-être est-ce sous son influence que Walker, fort bien noté par son chef, postula en 1884 une place de mécanicien à l'Association Internationale du Congo. Engagé le 12 novembre, il s'embarquait le 3 décembre à bord du *Lualaba*. Arrivé à Banana le 18 janvier 1885, il fut désigné pour la marine du Pool, gagna Vivi le 20 janvier,

Léopoldville le 28 avril et y fut nommé chef des ateliers de l'État. Sa compétence fut très appréciée et lui valut la nomination de mécanicien à bord du s/s *Stanley* en service sur le fleuve, le 17 décembre 1885. Walker resta en fonction jusqu'au 10 octobre 1886. Son terme de deux ans étant achevé, il s'embarqua le 17 octobre à Banana sur le *San Thomé* et rentra en Europe le 15 novembre.

En 1887, il était à Capetown, lorsque en mars Stanley, organisant son expédition de secours à la recherche d'Emin Pacha, faisait route à bord du *Madura*, de Zanzibar vers Le Cap. A l'escale dans ce port, Stanley engagea Walker, mécanicien expérimenté qui allait lui rendre de grands services.

On sait que Stanley à la tête d'une caravane de 700 soldats et accompagné de Stairs, Parker, Barttelot, Montaney, Jephson, Jameson, Ward, Bonny et Walker arriva à Banana le 18 mars et au Pool le 3 avril. Trois steamers : le *Stanley*, l'*Henry Reed* et le *Peace*, conduisirent l'expédition aux Falls. Walker commandait le *Stanley* ; fortement avarié à hauteur de Tshumbiri, le steamer fut habilement réparé par les soins de Walker au mois de mai. Le 18 juin, les trois vapeurs s'arrêtaient à Yambuya. Walter ne semble pas avoir accompagné l'expédition jusqu'au bout. On perd ses traces après ce voyage.

[A. E.]

16 juin 1952.
Marthe Coosemans.

Wauters, A. J., *L'É. I. C.*, Brux., 1899, p. 43. — Stanley, H. M., *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, t. I, 75, 88, 95. — Reg. matr. n° 294.

WALRANT (*Louis-Joseph*), Vérificateur des impôts (Lierneux, 8.8.1867 — Léopoldville, 15.6.1893). Fils d'Eugène et de Petit, Catherine.

Il poursuit ses études jusqu'à la troisième des humanités classiques et s'engage en 1886 au 11^e régiment de ligne où il devient sergent-fourrier.

En juillet 1891, il est admis, à sa demande, comme commis de première classe, au service de l'É.I.C. et quitte Anvers le 27 à destination de Boma où il débarque le 16 août. Attaché d'abord au Secrétariat général à Boma, il passe au Service des finances le 17 octobre 1891 et reste à Boma en qualité de vérificateur suppléant des impôts. Le 24 janvier 1892, il est désigné pour aller remplir les mêmes fonctions à Léopoldville et, au mois d'avril, il est envoyé dans l'Équateur pour assurer la perception de l'impôt à Coquilhatville. Le 23 mai suivant, il est nommé vérificateur. Souffrant de dysenterie, il est dirigé sur l'hôpital de Boma en juin 1893, mais son état

empire en cours de route et il succombe à Léopoldville le 15 de ce mois.

[R. C.]

24 septembre 1952,
A. Lacroix.

Reg. matr. n° 42. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, p. 269.

WARNANT (*Érasme-Joseph*), Inspecteur d'État (Pessoux, 9.1.1855 — Ixelles, 24.8.1926). Fils de Joseph et de De Garcia, Joseph ; époux de Housiau, Élise.

Warnant avait débuté dans la carrière militaire comme élève clairon au 11^e régiment de ligne le 8 novembre 1869. A vingt ans, il réussit l'examen de sous-lieutenant et passe au 3^e régiment de chasseurs à pied. Promu lieutenant en 1882, il entre à l'École de guerre quatre ans plus tard. En 1889, il est capitaine en second. La même année, il rentre au 11^e régiment de ligne, en qualité, cette fois, d'adjudant-major de régiment. Il est nommé capitaine-commandant en 1893 et passe au 10^e régiment de ligne, le 26 septembre 1900, avec le grade de major.

En 1904, le roi Léopold II fait appel à lui pour une mission importante à remplir en Afrique. Warnant accepte et s'embarque le 19 mars. Il est chargé d'aller procéder, au Congo, à la réorganisation de la Force Publique. A cette fin, le Souverain de l'État Indépendant lui confère le grade d'inspecteur d'État. Il arrive à Boma le 10 mai et se met à la tâche sans désespérer. Il visite successivement les principaux centres militaires du Congo et parvient, au bout de deux ans, à mener à bien la délicate mission dont l'a investi la confiance royale. Embarqué, fin de terme, le 27 mars 1906, il rentre au pays le 16 avril. Il reprend alors du service dans l'armée métropolitaine où il devient colonel et est admis à la retraite en 1920, avec le grade de général-major.

Il était titulaire de l'Étoile de Service, de la Croix d'officier de l'Ordre de Léopold, de la Croix militaire de 1^{re} classe et de la Médaille commémorative du règne de Léopold II.

[A. E.]

13 février 1952.
A. Lacroix.

Trib. cong., 31 août 1936, p. 2. — *Ann. de l'É. I. C.*, 1906, p. 157. — *Bull. Sté roy. Géogr.*, 1907-1908, p. 224.

WAYENBERGHE (VAN) (*Rosalie*, en religion Sœur *Marie-Eléonore*), Religieuse franciscaine de Marie (Neerysche, 17.7.1871 — Nouvelle-Anvers, 22.1.1900).

Entrée en religion chez les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie avec le désir de

se consacrer aux missions, elle obtint de partir pour le Congo en février 1897. Elle séjourna d'abord à Boma où elle se consacra pendant deux ans à l'instruction des enfants et aux soins des malades. Elle fut ensuite désignée pour assurer la direction de l'hôpital de Nouvelle-Anvers. C'est là qu'elle devait mourir le 22 janvier 1900, laissant le souvenir d'une belle âme toute dévouée aux œuvres missionnaires.

14 février 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Janssens E. et Cateaux, A., *Les Belges au Congo*, Anvers 1912, t. III, 1507. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., 1931, 250. — Rinchon, D., *Missionn. belges au Congo*, Brux., 1931, 37.

WEBER (*Arthur-Jules-César*), Receveur des droits de sortie et directeur à l'administration centrale (Ostende, 25.8.1853 — Bruxelles, 22.2.1929). Fils de Jean-Théophile-Ferdinand et de Minne, Dorothee-Thérèse.

A. Weber fait des études moyennes à Ostende et suit des cours de comptabilité dans une institution de la ville. A dix-sept ans, il s'engage au 3^e régiment de ligne, où il est bientôt nommé sergent. Après huit années de service militaire, il quitte l'armée avec le grade d'adjudant et entre, en qualité de comptable, au service d'une firme privée. Au début de 1884, chaudement recommandé par son ancien chef de corps, le major Lacroix, il est admis comme adjoint par l'Association Internationale du Congo et va s'embarquer à Liverpool le 20 février. Un mois plus tard, il débarque au Congo. Désigné pour la province du Kwilu-Niadi placée sous le commandement suprême de Grant Elliott, il va seconder Waterinckx à Rudolfstad. Après quelques semaines d'apprentissage de la vie coloniale, il est envoyé comme chef de poste à Baudouinville. Au mois de juin, il passe à Grantville et le 1^{er} août, il est désigné pour commander la station de Mayumba. En juin 1885, à la veille de la proclamation de l'indépendance de l'État congolais par sir Francis de Winton, il arrive à Vivi, où lui est confiée la direction des magasins d'approvisionnement. Quelque temps après, il assure, à titre intérimaire, celle du sanatorium de Boma et le 20 novembre de la même année, il est désigné comme second à la station de Boma-rive. Il passe ensuite au département des Finances de l'État et remplit, à Boma même, les fonctions de chef du bureau des postes tout en assumant, conjointement, celles d'officier de l'état-civil. A partir de février 1886, s'ajoutent encore à ses activités, celles de greffier adjoint auprès du tribunal d'appel. Le 4 juin suivant, toujours à Boma, il est nommé receveur des droits de

sortie, tout en continuant, d'autre part, à collaborer avec Dekeyser et Massart, à l'organisation de l'administration des Postes de l'État Indépendant qui avait adhéré, dès le 17 septembre 1885, à la convention postale universelle.

Weber rentre en Belgique le 27 janvier 1887, après avoir effectué en Afrique un terme de près de trois ans au cours duquel il a exercé les fonctions les plus diverses. L'occasion lui a ainsi été donnée de fournir la preuve qu'il possédait les multiples aptitudes que l'on exigeait des « partants » d'alors. Néanmoins, il fut retenu à Bruxelles pour collaborer à l'organisation de l'administration naissante de l'État Indépendant. Entré comme chef de bureau, il y poursuivit sa carrière et fut nommé, en 1909, directeur à titre personnel du Service de la Trésorerie et de la Dette publique. Placé en disponibilité pour cause de suppression d'emploi en 1914, il reprit du service à l'armée mobilisé en qualité de volontaire pour la durée des hostilités et fut admis à la retraite en octobre 1921.

Outre l'Étoile de service qui lui avait été décernée en raison des services rendus au Congo, Arthur Weber était titulaire de plusieurs distinctions honorifiques, tant belges qu'étrangères : commandeur de l'Ordre royal du Lion, commandeur de l'Ordre de Léopold II, officier de l'Ordre de Léopold ; Croix civique de 1^{re} classe ; Médaille commémorative de la campagne 1914-1918 et Médaille de la Victoire ; Médaille commémorative 1870-1871 ; Médaille commémorative du règne de S. M. Léopold II ; chevalier de la Légion d'honneur ; officier de l'Ordre de l'Étoile Noire du Bénin ; chevalier de l'Ordre de la Couronne d'Italie ; Ordre du Lion et du Soleil de 4^e classe.

23 août 1952.

A. Lacroix.

[R. C.]

Reg. matr. n° 230. — *Le Journal du Congo*, 5 octobre 1912, p. 2. — *Trib. cong.*, 28 février 1929, p. 3. — Chapaux, A., *Le Congo*, éd. Ch. Rozex, Brux., 1894, pp. 103, 104, 650 et 655. — Delcommune, A., *Vingt années de vie africaine*, 2 vol, Larcier, Brux., 1922, I, 183.

WEBER (*Charles*), Ingénieur (Menzicken, Argovie, 16.1.1885 — Likasi, Katanga, 25.1.1927).

Ingénieur civil sorti de l'École polytechnique fédérale de Zurich, il entra, en février 1924, en qualité d'ingénieur, au service de l'Union Minière du Haut-Katanga. Il y fut chargé de la direction du service du béton armé. Bientôt, il occupa le poste de représentant en Afrique de la Société générale des Forces hydro-électriques du Katanga. Son terme d'engagement

allait prendre fin quand il succomba à Likasi le 25 janvier 1927, à la suite d'un accident.

26 septembre 1953.
Marthe Coosemans.

[J. J.]

Trib. cong., 31 mars 1927, p. 2.

WEENS (*Jean-Paul-Marie-Ghislain*), Ingénieur civil, chef de section de 1^{re} classe (Namur, 29.4.1884 — Lisala, 26.6.1913). Fils de Jules-Joseph, administrateur honoraire des chemins de fer de l'État belge, et de Capelle, Aline-Mathilde-Ghislaine.

Sorti de l'Université de Liège avec les diplômes d'ingénieur civil des mines le 26 octobre 1907 et d'ingénieur-électricien le 26 avril 1909, passionné par les recherches naturelles, minéralogie, géologie, entomologie, il entra dans la vie active plein de promesses pour un avenir brillant. C'est d'enthousiasme qu'il s'oriente vers une carrière coloniale, après avoir été attaché à divers services scientifiques universitaires, puis à un court service d'entraînement pratique à partir de janvier 1910 à la société des chemins de fer vicinaux namurois.

Engagé au service de la Colonie du Congo belge en qualité d'ingénieur sous-chef de section, il s'embarqua à Anvers le 24 mars 1910 pour recevoir à Boma, le 13 avril suivant, affectation au service télégraphique et téléphonique gouvernemental, avec mission d'établir la ligne de Kwamouth à Lusambo. Séjourant d'abord à Léopoldville, il étudie avec M. Willemoës d'Obry, hydrographe en chef, la documentation cartographique y existant, mais assez éparse, sur la région Léopoldville-Dima, ainsi que celle relative à la ligne télégraphique de Coquilhatville. Il s'embarque le 3 mai pour procéder à l'examen et contrôle du tronçon télégraphique riverain jusque Kwamouth, et spécialement à celui des pylônes de la traversée du Kasai. Il fait en même temps une étude géologique du terrain et élabore le projet de la mise à double fil de la jonction.

Le 25 mai, chargé de l'étude du projet de liaison télégraphique Kwamouth-Lusambo, il part pour Bandundu entreprenant la reconnaissance des rives du Kasai et du Sankuru pour rechercher la possibilité d'implantation de la ligne envisagée. Opération pénible en baleinière et pirogue et, quand faire se pouvait, par rares petits vapeurs.

Le gouvernement décide en septembre d'abandonner le projet Kwamouth-Lusambo et envoie instructions à Weens d'établir la ligne télégraphique prévue de Ponthierville-Kindu-Kasongo-Uvira. En octobre Weens se rend à Stanleyville, où il précède au levé de la station et à l'étude du projet de l'éclairage électrique.

Le 9 novembre, Weens commence depuis Ponthierville par la forêt équatoriale les reconnais-

sances du tracé, préliminaires, puis définitives, en vue de l'implantation des poteaux et la pose des fils. La direction du service lui est confiée le 15 février 1911. Durant une année entière, les opérations sont poursuivies, mais au prix de la santé des techniciens égaillés dans la forêt équatoriale le long du fleuve et, particulièrement de celle de Weens. Celui-ci est obligé de redescendre vers le Bas et de s'arrêter successivement à Stanleyville, à Léopoldville et à Boma où les docteurs lui imposent rentrée immédiate en Europe. C'était le 29 février 1912.

Des soins diligents et attentifs permettent cependant à Weens de poursuivre sa carrière congolaise à laquelle il s'était donné de toute son âme et qu'il reprit le 5 octobre comme chef de section de 2^{me} classe attaché au service hydrographique du Haut-Congo.

À Léopoldville, sur instructions du commissaire général Moulaert, il eut tout d'abord à prendre connaissance de la documentation hydrographique existant à Léopoldville sur le réseau fluvial, puis à établir le plan de la rade de Léopoldville, en faire la triangulation, et placer, dans le cadre des travaux de l'hydrographe en chef Willemoës d'Obry, les bouées nécessaires.

À bord successivement des *Pierre Ponthier*, « *Delivrance IV* » et « *A. I. A.* », Weens eut à disposer des repères riverains autour du Stanley-Pool en commençant à Kimpoko. Bien que sa santé recommençât à faiblir, Weens poursuivait le travail de disposition de bouées et repères du Pool ainsi que le long du chenal en exécutant une série importante de sondages.

Le 15 février 1913, Weens reçoit mission de reconnaître, à bord de l'*Archiduchesse Stéphanie* les rives et le cours du fleuve jusque Coquilhatville en plaçant ou repérant les échelles d'étiage indispensables à la surveillance du régime du fleuve, puis reçoit charge dans la région de Lisala de levés géodésiques et topographiques indispensables à la reconnaissance définitive des diverses routes saisonnières de navigation.

Ces travaux dans la zone centrale du fleuve s'exécutaient à bord d'un bateau mère ou de baleinières de service d'un confort quasi inexistant. L'état de santé de Weens devint rapidement précaire.

Promu chef de section de 1^{re} classe le 16 avril 1913, Weens néanmoins se raidissait galvanisant comme il le pouvait son détachement, mais en juin il fut obligé de gagner Lisala où il fut hospitalisé pour mourir le 26, entouré de l'estime profonde de tous ceux qui le connaissaient. Au cours de trois années de service particulièrement dur, le jeune ingénieur Weens a déployé une remarquable activité au Congo.

26 octobre 1956.
P. Fontainas.

Trib. cong., 19.7.1913, p. 2; 30.8.1913, p. 1. — *Bull. Soc. Ét. intér. col.*, Namur, juillet 1913, p. 88. — *Min. Col.*, Reg. matr. n° 6410.

WEISSENBRUCH (Paul), Imprimeur (Anvers, 2.6.1851 — Bruxelles, 9.4.1908).

Imprimeur des mieux outillés établi à Bruxelles, il se vit confier l'impression de nombreuses publications officielles ou autres de l'État Indépendant du Congo et, notamment, le *Recueil usuel de la Législation* de l'É.I.C., établi avec des notes de concordance et la *Jurisprudence des Tribunaux de l'État* par A. Lycops et G. Touchard, et publié par l'État même, et les *Codes et Lois de l'É.I.C.* de M. Octave Louwers, parmi les premières, le *Mouvement géographique*, à partir de 1884, et le *Congo illustré*, à partir de 1892, parmi les autres.

Il avait reçu le titre d'imprimeur du Roi et avait été fait officier de l'Ordre de Léopold.

31 août 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Mouv. géogr., Brux., 1906, 196. — Charlier et Mortier, *Le Journal encycl.*, Brux., La Renaissance du Livre, 1952, 135.

WESTLAKE (John), Juriste (Lostwithill, 4.2.1828 — Chelsea, 14.4.1913).

J. Westlake est l'un des juristes anglais qui, en 1892, au moment où se posait la question de la propriété des terres vacantes au Congo, opina dans un sens favorable à l'É.I.C.

De même que son collègue, sir Horace Davey et rejoignant ainsi la thèse des juristes belges Van Berchem, Van Maldegheem et De Paepe, il défendit, en ce qui concernait l'État du Congo, les principes de Bluntschli, qui faisaient autorité en droit international et selon lesquels la propriété de toutes les terres non occupées revenait à l'État. C'était d'ailleurs le système qui avait généralement été d'application dans les colonies britanniques et aux États-Unis d'Amérique.

12 février 1954.

[L. H.]

A. Lacroix.

Dem. C. Boulger, *The Congo State*, Londres, 1898, p. 270.

WÈVRE (DE) (Charles-Ernest), Agent commercial (Ixelles 11.10.1869 — Knocke, 20.7.1901).

Volontaire au régiment des carabiniers en 1888, De Wèvre en sortit 1^{er} sergent en 1890 et remplit jusqu'en 1891 diverses fonctions à Bruxelles. A cette époque, il fut engagé par le Syndicat Commercial du Katanga. Cette société venait d'être fondée par la S.A.B. à l'instigation, semble-t-il, de Hodister qui voyait dans le commerce la meilleure façon d'apporter la paix dans la région névralgique constituée en

cette fin du XIX^e siècle par le Lomami-Lualaba. Aux Arabes, qui multipliaient les razzias d'esclaves sous prétexte de transporter à la côte leurs produits, on offrirait d'intéressants prix d'achat. Aux indigènes, on proposerait des étoffes et des verroteries.

Le Syndicat Commercial du Katanga approuva les plans proposés et le 6 novembre 1891 Hodister, promu directeur, s'embarquait à Anvers avec vingt agents, dont De Wèvre. Le 10 février, la petite expédition quittait Kinshasa à bord du *Roi des Belges*, en route vers le Haut fleuve. Le 11 mars, elle touchait Isangi, où elle se scinda, les uns allant vers le Lualaba, les autres — Hodister et neuf Blancs parmi lesquels De Wèvre — remontant le Lomami. Passant à Yanga, elle y fit halte pour reprendre en main une factorerie fondée par Hinck et Ectors : De Wèvre allait en être chargé, ayant Mussche comme adjoint.

Le nouveau chef de poste n'avait que 23 ans, mais Hodister l'estimait doué de toutes les qualités requises pour mener sa tâche à bien et, de fait, on le vit faire preuve dès le début d'une remarquable activité.

Mais le drame bientôt se déclencha : en mai, l'expédition Hodister était massacrée.

A Yanga, on apprit peu de chose au sujet des événements. Des rumeurs incontrôlables, si elles inquiétèrent les résidents, leur laissèrent cependant leur sang-froid. Pour eux, rien n'était changé. Le pays restait calme et leurs relations avec les Arabes demeuraient excellentes. Était-il possible qu'à quelque cent kilomètres de là il en fût autrement ? Ils étaient prêts à continuer leur tâche. Mais à Bruxelles, où l'on apprit l'étendue du désastre, on en jugea autrement et les deux jeunes gens furent rappelés. De Wèvre rentra au pays le 22 novembre 1892.

Il quitta à nouveau la Belgique le 6 juin 1894, pour compte de la S.A.B. et dut revivre bien des souvenirs en gagnant son premier poste : Isangi. Successivement, il fut ensuite transféré à Bokakata, Boyenge et Irengi. Puis, sans désespérer, il passa en 1898 au service de la C¹e du Lomami qui venait d'être constituée au sein de la S.A.B. Simple formalité administrative. Sa carrière se poursuit et les appréciations de ses chefs sont élogieuses. Cet agent intelligent, travailleur et dévoué donne toute satisfaction. Ses engagements successifs par des sociétés sœurs n'en sont-ils pas la preuve ?

Mais vers 1899, sa santé commence à décliner. Des attaques de fièvre se succèdent pendant un mois. On craint d'abord le pire, mais De Wèvre se remet apparemment. Le 1^{er} janvier 1900, il est nommé agent principal.

Il ne connaîtra plus d'autre promotion. Pendant toute l'année, sa santé passe par des alternatives de haut et de bas. Finalement

arrive l'inévitable échéance : le retour en Belgique, et dans des conditions fort pénibles (5/2/01).

Nouvelle apparente amélioration sur laquelle le malade veut peut-être s'illusionner : en avril, il se marie, à l'étonnement général. Mais sa femme ne connaîtra qu'une vie d'infirmière. Au début de juillet, l'état du malheureux s'aggrave au point que deux trépanations sont jugées nécessaires. En vain. Il meurt le 20 juillet 1901 donnant à la Faculté la preuve formelle que les Européens pouvaient être atteints, au même titre que les indigènes, par la terrible maladie du sommeil. Le cas de De Wèvre fut l'un des trois premiers constatés chez les Blancs au Congo, et même en Afrique.

[A. E.] 26 juin 1952.
Marie-Louise Cornéliau.

Archives Syndicat Commercial du Katanga et S. A. B. — Chapaux, *Le Congo*, 252, 259, 260. — Yanssens et Cateaux, t. II, p. 97. — *Mouv. géogr.*, 1901, p. 363. — *Bull. I. R. C. B.*, 1943, pp. 614-615. — Dr Willems, Ed., dans *Ann. S^{te} roy. des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, *La maladie du sommeil chez le Blanc*.

WICHMANN (*Karl-Heinrich-Ludwig*), Agronome (Saint-Petersberg, Saxe, 19.7.1854 — R. I.). Fils de Karl-Robert et de Schmieder, Sophie.

Ses études moyennes achevées, Wichmann entre, le 1^{er} avril 1874, à l'École d'Horticulture de Potsdam, y réussit brillamment l'examen de sortie du 1^{er} mai 1876 et complète sa formation agronomique par des voyages en France, en Angleterre et en Allemagne.

Le 1^{er} septembre 1884, il entre au service de l'Association internationale du Congo en même temps que les Bohndorff, les Fr. Ledien et d'autres à qui l'Association confie la prospection scientifique des territoires qu'elle se propose d'équiper et de civiliser. Parti de Liverpool, le 3 septembre 1884, à bord du *Kinsembo*, il arrive le 23 octobre à Banana, se voit dirigé sur Vivi le 1^{er} novembre, et sur Léopoldville, le 7 décembre.

Au cours d'un séjour de deux années dans le Moyen-Congo, Wichmann fait une ample moisson de documents botaniques d'un intérêt apprécié.

Malade, il quitte Léopoldville le 16 juin 1886, à destination de Banana où, le 16 juillet, il prend bord sur l'*Angola* pour rentrer en Europe.

A partir de cette date, on perd sa trace.

[W. R.] 23 octobre 1952.
Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 280. — *Journal du Congo*, 5 avril 1913.

WIJNSBERGHE (VAN) (*Julienne*, en religion sœur *Étienne*), Sœur de la Charité (Blankenberghe, 31.7.1864 — Moanda, 18.8.1893). Fille de François et de Pincket, Euphrasie.

Sœur Étienne fit partie d'un groupe de 10 sœurs qui partirent de Terneuzen, le 8 décembre 1891, à destination de Boma, où elles débarquèrent le 10 janvier 1892. Elles étaient les premières femmes blanches à fouler le sol congolais. Arrivées à Moanda le 13 janvier, elles y trouvèrent pour tout abri une petite bâtisse dont la construction était loin d'être terminée. Comme c'était la mauvaise saison, les Sœurs furent bientôt assaillies par de violentes fièvres, mais aucune de ces épreuves ne parvint à les abattre.

Cette période initiale exigea énormément des forces physiques de Sœur Étienne, mais la joie de pouvoir apporter un peu de soutien aux malheureux qui lui furent confiés, l'aida à surmonter toutes les inconvénients. Elle assumait d'abord les fonctions de boulangère et de bonne-à-tout-faire dans la communauté, mais son intelligence et son dévouement, sa force de caractère permettaient de fonder sur elle les plus grands espoirs et la signalèrent bientôt comme étant apte à remplir de plus hautes fonctions. Elle fut alors nommée supérieure et se consacra, à partir de ce jour, entièrement à l'avenir de la fondation. Hélas, deux ans ne s'étaient pas écoulés que déjà l'ardeur du climat et les nombreuses privations avaient épuisé ses forces. La maladie l'emporta à l'âge de 29 ans.

24 janvier 1957.
M. Van den Abeele.

Archives des Sœurs de la Charité.

WILLEMSSENS (*Eugène*), Conducteur des Travaux publics (Duffel, 1.9.1855 — Duffel, 11.9.1925).

Rien ne semblait destiner Willemsens à la vie coloniale. Fils d'un entrepreneur en construction à Duffel, le jeune homme fit son école professionnelle et commença à 17 ans l'apprentissage du métier sous les ordres de son père. Les affaires marchaient bien et, en 1879, Eugène Willemsens s'associa avec ses frères pour continuer ensemble l'entreprise paternelle.

Ce n'est qu'à l'âge de 35 ans qu'il commença sa carrière d'agent de l'État Indépendant du Congo. Nous le voyons, en effet, s'embarquer à Anvers sur le *Lualaba* le 18 avril 1890. Il partait avec le grade de sous-commissaire de district et fut, à l'arrivée à Boma, détaché au Service des transports, de la Marine et des travaux publics.

Nommé sous-intendant de 2^e classe le 1^{er} juillet 1892, il rentra au pays le 15 novembre 1893.

Son congé terminé, Willemsens reprit la mer sur l'*Akassa*, quittant Anvers le 6 mai 1894. Il était engagé pour un nouveau terme de trois ans en qualité de conducteur des travaux publics, assimilé au grade de sous-intendant de 1^{re} classe.

Désigné pour remplir ces fonctions à Boma, il eut également pour mission, à partir du 5 août 1895, l'exploitation des bois du Mayumbe, qu'il poursuivit durant cinq mois. Puis, il reprit à Boma sa vie de conducteur des travaux publics, jusqu'au moment de son retour en Belgique, le 30 avril 1897.

Il avait ainsi vécu dans le Bas-Congo six années d'un labeur parfois difficile. Déjà la crise des logements s'y faisait sentir et l'on y remédiait, comme aujourd'hui, par l'importation de maisons démontables.

Willemsens prit une part importante à ces travaux et on le vit arpenter de nombreux chantiers. L'association avec ses frères, architectes, prit, du fait des événements, une autre forme : ceux de Duffel préparaient en Belgique des maisons de bois, dont le montage était exécuté au Congo par des ouvriers venus spécialement du pays, et qui travaillaient en Afrique sous la surveillance d'Eugène Willemsens. Il construisit entre autres le premier baraquement qui abrita la poste de Boma et on lui attribua également la première résidence en Afrique du Gouverneur général de l'État Indépendant du Congo. Ceci sans préjudice des nombreuses factoreries dont il surveilla le montage dans un vaste rayon.

Accueillant et bon, plein de droiture et de jugement, Willemsens attirait les sympathies. Sa haute taille en imposait, comme aussi son parler un peu bref. Cet énergique flamand — Belge d'une pièce — n'admettait pas les compromissions. Ces qualités, que chacun se plaisait à lui reconnaître en Afrique, il les garda en Europe où il fut, de 1914 à 1918, avec les autorités communales, l'âme de la résistance à Duffel.

Après les hostilités, il fut nommé commissaire près le Tribunal des Dommages de Guerre de l'arrondissement de Lierre.

Étoile de service à deux raies.

3 juillet 1952.

[A. E.]

Marie-Louise Comeliau.

Trib. cong., 30 septembre 1925, p. 2.

WINNERSTRAND (*Johan-Eliz*), Mécanicien de 2^e classe (Stockholm, 10.3.1871 — Léopoldville, 30.4.1895). Fils de Johan-August et de von Tanson, Ida-Mathilda.

Après avoir travaillé, de 1884 à 1887, comme

ajusteur et monteur dans les chantiers Carlson à Stockholm, il fut engagé comme premier mécanicien et navigua sur divers steamers suédois jusqu'en 1894. Engagé alors à l'É. I. C., il quitta Anvers le 6 juillet 1894 et fut affecté à la marine du Haut-Congo, le 1^{er} août. Attaché au steamer *Ville de Verviers*, il périt le 30 avril 1895 dans le naufrage de ce vapeur entraîné dans les rapides du Stanley-Pool.

3 octobre 1956.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Références : *Mouv. géogr.*, 1895, p. 178; — *Arch. Min. Col., Pers. d'Afr.*, nécrologie n° 280, 1^o. — *Reg. matr.* n° 1369.

WINTER (DE) (*J.-B.*), Volksvertegenwoordiger (Antwerpen, 27.12.1831 — Antwerpen, 3.5.1913). Zoon van Joannes-Baptista en van Van der Stappen, Maria-Theresia.

De Winter werd in 1884 bij de wetgevende verkiezingen tot katholiek volksvertegenwoordiger verkozen. Gedurende zijn parlementaire loopbaan hield hij zich voornamelijk onledig met het bestuderen van de koloniale aangelegenheden. In februari 1895, maakte hij deel uit van de Commissie die tot taak had een wetsontwerp op te maken met betrekking op de afstand van de Onafhankelijke Congostaat aan België. Deze commissie was samengesteld uit : veertien katholieken, vier socialist en drie liberalen.

Hij overleed te Antwerpen op 3 mei 1913, in de hogere ouderdom van 81 jaar.

25 april 1953.

[W. R.]

A. Verlinden.

Mouv. géogr. van 1895, blz. 49.

WOERMANN (*Adolphe*), Armateur et conseiller technique à la Conférence de Berlin (Hambourg, 10.12.1847 — Hambourg, 4.5.1911).

Grand armateur de Hambourg, fondateur de la *Woermann Linie*, intéressée au commerce en Afrique occidentale, Woermann jouissait dans son pays d'un certain ascendant politique, était membre du *Reichstag* et fut choisi par son gouvernement comme délégué technique de l'Allemagne à la Conférence de Berlin, inaugurée le 15 novembre 1884. Thomson (*Fondation de l'É. I. C.*, p. 223) nous dit qu'au début des travaux de la Conférence, Bismarck invita à dîner chez lui Stanley et Woermann qui furent ce jour-là ses seuls hôtes. Il désirait mettre en présence deux hommes énergiques et déterminés, engagés tous deux dans une entreprise hardie d'où ils excluaient même l'idée du risque. Lorsque, en séance de la Conférence, s'ouvrit le

débat sur la liberté du commerce sur le fleuve Congo, une grave divergence de vues surgit dans la Commission au sujet des droits d'importation et d'exportation. Après la lecture du rapport du baron Lambermont, Woermann prétendit que « nul régime ne devait être établi à perpétuité ».

« En ce moment, disait-il, la prohibition des droits d'entrée répond exactement aux besoins actuels du commerce dans un pays où l'organisation est encore rudimentaire. Mais il est possible qu'à la suite du développement de la région, les conditions changent si bien que les marchands eux-mêmes préféreront que les taxes d'exportation ne constituent pas seules les recettes fiscales. Dans ce cas, il semblerait préférable de changer le régime que la Conférence est sur le point d'établir ».

La Commission fut convaincue par l'argument de Woermann et finalement on s'arrêta à un compromis. La France cédait sur l'application immédiate des droits d'entrée et Lambermont consentait librement à la révision possible du plan dans l'avenir. Le principe fondamental de la liberté du commerce fut reconnu et les droits à l'exportation furent acceptés. « La Commission proposa à la Conférence que les droits d'importation fussent prohibés, mais au bout de vingt ans, les puissances pouvaient soulever à nouveau la question, et alors des droits pourraient être permis si le consentement général était obtenu ». La Conférence accepta cette proposition.

En 1891, la *Woermann Linie* et plusieurs lignes anglaises apportèrent leur concours à la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie (C.C.C.I.), dans l'ébauche d'une Compagnie maritime belge du Congo qui s'engageait à expédier un steamer direct d'Anvers à Matadi le 6 de chaque mois. A partir de 1895, la Compagnie Maritime Belge du Congo définitivement constituée, les steamers naviguèrent sous pavillon belge.

En outre, la Compagnie Woermann assurait le départ de Hambourg, à la fin de chaque mois, en destination du Congo, en un voyage d'environ cinq semaines.

La plupart des grandes expéditions de découvertes entreprises par des Allemands dans l'État Indépendant du Congo empruntèrent la *Woermann Linie* pour se rendre en Afrique.

[G. M.] 5 octobre 1952.
Marthe Coosemans.

Trib. cong., 15 mai 1911, p. 2. — Daye, P., *Léopold II*, Paris, 1934, p. 193. — Banning, E., *Mém. politique et diplomatique*, Brux., 1927, p. 10. — Cornet, R., *Bataille du Rail*, Cuypers, Brux., 1947, p. 259, 261, 278. — Wauters, *L'E. I. C.* (voir table).

WOLTERS (Maximilien), Missionnaire de Scheut (Gand, 15.7.1867 — Moanda, 25.4.1903). Fils de Gustave-Ludovic-Nicolas, ancien recteur et administrateur-inspecteur de l'Université de Gand, et de la Kethulle de Ryhove, Louise-Marie-Colette.

Après ses humanités au Collège St^e-Barbe à Gand, il entra au noviciat des Pères de Scheut en octobre 1887 et fut ordonné prêtre le 3 avril 1892. Dès le 6 juin suivant, il partait pour le Congo, en compagnie du Supérieur Général, le T. R. P. Van Aertselaer, du P. Constant De Deken et de la deuxième caravane de religieuses. Désigné pour le Bas-Congo, il passa bientôt à Berghe-St^e-Marie. Dès 1897, il était nommé conseiller du supérieur provincial des missions de Scheut au Congo.

Le 3 novembre 1900, il rentrait en Belgique et repartait le 30 avril 1901. Missionnaire intrépide malgré une santé chancelante, il devait connaître, au cours de ce second terme, de grandes difficultés dans son activité sacerdotale. Devenu malade à Moanda dont il était à ce moment supérieur, atteint d'hématurie, il y succomba le 25 avril 1903.

Des articles et des lettres ont paru sous sa signature dans les *Missions de Scheut* de 1893 à 1901, entre autres : 1894, p. 462 ; 1900, p. 524.

2 juin 1953.
[J. J.] Marthe Coosemans.

Mouv. antiescl., 1903, 177. — *Miss. de Scheut, Chine et Congo*, 1903, 142. — *Mouv. Miss. cath.*, 1903, 177. — Chapaux, A., *Le Congo, Rozez*, Brux., 1894, 836. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, Brux., 1931, 242. — Rinchon, D., *Missionn. belges au Congo*, Brux., 1934, 21. — Note du R. P. Rondelez, procureur des missions, à l'auteur, le 1^{er} juin 1953.

WOUTERS D'OPLINTER (de) (Antoine-Alphonse-Marie-Ludovic-Joseph-Ghislain), (Ridder), Hoofdklerk, postoverste (Rotselaar, 19.9.1877 — Rotselaar, 5.7.1914). Zoon van Lambert en van Goethals, Marie-Louise.

Antoine de Wouters d'Oplinter studeerde van 1890 tot 1897 te Namen, respectievelijk aan het « Collège de la Paix » en het « Collège St-Berthin ». Van 1 oktober 1897 tot 20 september 1899 was hij werkzaam bij de directie der belastingen van Brabant.

Vooraleer in staatsdienst naar Afrika te vertrekken had hij reeds met het zwarte kontinent kennis gemaakt voor rekening van de « Comptoir Commercial Congolais », waarvoor hij van 16 januari 1901 tot 6 juni 1903 in Congo werkte. Van 29 december 1904 tot 8 december 1906 was hij in dienst van de « Anglo Belgian India Rubber and Exploration Company ».

(A. B. I. R.). Hij verliet deze vennootschap om, in dienst van de Staat, zijn koloniale loopbaan voort te zetten. Op 24 september 1908 werd hij benoemd tot hoofdclerk. Later kreeg hij de leiding van de posten Samba (23.11.1908), Ingende (10.6.1909) en Monkero (24.9.1909). Bij het verstrijken van zijn term, op 15 september 1911, keert hij naar Eurpoa terug, waar hij op 5 juli 1914 op het kasteel Hey-Kant te Rotselaar overleed.

Antoine de Wouters d'Oplinter was drager van de Dienstster.

[W. R.]

2 augustus 1956.

R. Bonnaerens.

La Trib. cong., Brux., 13^e année n° 21, 16 juillet 1914, p. 1. — Reg. matr. n° 5756.

WRIGHT (*Viggo*), Capitaine de steamer (Helsingør, 3.2.1856 — Banana, 19.8.1907). Fils de Majoi et de Beck, Vigoline; époux de Christensen, Thora.

Ses études professionnelles commencées à l'école d'Helsingør furent poursuivies à l'école de navigation de Copenhague. Il prit la mer comme novice le 1^{er} juillet 1872, fut nommé second officier le 2 août 1875, navigua comme tel depuis le 2 juin 1880, obtint le 16 novembre 1886 à South Shields (Angleterre) le brevet de capitaine au long cours, puis parcourut les mers du globe jusqu'en 1889. Admis à l'État Indépendant du Congo, il s'embarqua à Liverpool sur l'*Ambroz* le 7 février 1889; il fut nommé à Boma, le 23 mars, premier officier à bord du *Héron*: un mois plus tard, il prenait le commandement du *Prince Baudouin*. Il s'affirma bientôt comme un agent de premier ordre et le 19 août 1889 il fut chargé des fonctions de commissaire maritime-suppléant à Boma pour en occuper les fonctions comme titulaire le 14 mai 1891, en même temps que celles de chef du pilotage. Rentré fin de terme le 19 février 1892, il repartait le 6 septembre comme capitaine de steamer de 2^e classe. Dès octobre 1892, il exerçait les fonctions de commissaire maritime à Banana. Promu capitaine de steamer de 1^{re} classe le 1^{er} avril 1893, il rentra en congé par le *Léopoldville* le 5 octobre 1895 pour reprendre la direction de l'*Afrique* le 6 mai 1896; commissaire maritime à Banana et chef du pilotage, il y fit un terme complet. Quatrième départ: le 1^{er} décembre 1899 avec la désignation pour la marine du Bas-Congo jusqu'en novembre 1903. Cinquième départ: le 21 juin 1904 avec les mêmes attributions. Sur le point d'achever ce 5^e terme, Wright fut assailli par les fièvres; il dut s'aliter à Banana et y succomba. Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion et porteur de l'Étoile de service à cinq raies.

[G. M.]

11 septembre 1952.

Marthe Coosemans.

Trib. cong., 30 mai 1907, p. 1. — Chapaux, *Le Congo*, p. 660. — E. Picard, *En congolite*.

WULFERS (R. P. Laurent), Missionnaire des Prêtres du Sacré-Cœur (Essen, All., 12.7.1871 — Noyé dans la Ngayu, à une quinzaine de km au nord d'Avakubi, 10.11.1908).

Il partit pour la première fois le 1^{er} octobre 1900. Intrépide et énergique, il fit son apprentissage de la vie missionnaire à St-Gabriel aux Falls, puis fonda le poste de Romée. Choisi en 1902 par le R. P. Grison pour aller établir une mission à Yanonge, il y travailla avec un zèle admirable; puis gravement malade, il dut rentrer en Europe (3 avril 1903). Revenu à St-Gabriel le 13 déc. 1903, il rejoignit Yanonge, puis jugeant ce poste solidement établi, il passa la main à un de ses confrères pour aller le 18 janvier 1904 créer une nouvelle station à Avakubi, dans l'Ituri, secondé par le R. P. Massmann. C'était une tâche difficile, car on y affrontait une population peu habituée aux Européens. Une maison et une chapelle y étaient déjà construites quand l'inspecteur d'État Henry, au cours d'une tournée dans le pays, mit à la disposition du missionnaire une petite île de l'Aruwimi en face d'Acakubi, à l'effet d'y installer des plantations pour le ravitaillement du poste religieux. Là où il n'y avait que la forêt-vierge, le religieux obtint bientôt de belles récoltes de riz, de bananes et autres fruits et réussit également à élever des moutons, des chèvres, des poules, des canards. Avakubi, avec son poste de l'État et sa mission, promettait de devenir un centre important des transports, du commerce et de l'agriculture de la région. Le Père Wulfers étendait chaque jour le rayon de son activité et de son influence sur les populations voisines, dont celle des Waburu était restée la plus difficile à atteindre. Le 4 novembre 1908, il s'était mis en route avec une petite escorte pour parcourir la région waburu; il prévoyait une absence de trois semaines. Il suivit la route du Nepoko, passa par le poste de Mandandi, en face du gué de la rivière Ngayu, affluent de l'Ituri, obliqua vers l'Est, aborda le pays waburu, s'arrêta à un premier village où on l'accueillit bien, puis à un second, nommé Bafwanze, où la réception fut plus froide. Les indigènes semblaient le fuir, ne laissant au village que le chef et deux ou trois hommes. Le P. Wulfers résolut de rebrousser chemin. On était en saison des pluies et les routes étaient détrempées. La Ngayu roulait des eaux furieuses et il était téméraire de la traverser. Craignant cependant une surprise, le missionnaire en entreprit le passage à l'aide d'une mauvaise pirogue qui ne put résister à la force du courant et chavira, jetant à l'eau ses occupants. Le P.

Wulfers espérait avoir la vie sauve quand le nyampara de ses gens qui ne savait pas nager s'accrocha désespérément à ses vêtements et l'entraîna dans un tourbillon où ils périrent ensemble. La mort de l'intrépide missionnaire fut une grande perte pour l'œuvre d'évangélisation dans l'Aruwimi-Ituri. Dans le *Bull. des Missions des Falls*, nous avons de lui des lettres intéressantes concernant la région où s'exerça son apostolat (II, 1902-03, n° 3, *Lettre de Yanongé*; III, 1903-04, n° 1, *Une tournée aux missions*; IV, 1904-05, *Des Falls à Avakubi*; et n° 4, *Lettre d'Avakubi*).

7 avril 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Masoin, Fr., *Histoire de l'É. I. C.*, Namur, Picard-Balon, 1913, II, 286. — *A nos Hér. col. morts pour la Civ.*, 1876-1908, Brux., 1931, 249. — Rinchon, D., *Missionn. belges au Congo*, Brux., 1931, 36. — *Ann. Miss. cath.*, 1935, 402. — *Règne du Sacré-Cœur*, Louvain, années 1902, 1903, 1905, 1906, 1908, 1910, 1913, *passim*. — Note de Mgr Verfaillie, vicaire apost., 1953).

WYNSBERGHE (VAN) (R. P. Adolphe), Missionnaire de la Congrégation de Scheut (Blankenberghe, 8.1.1879 — Thourout, 12.1.1937).

Ses études philosophiques et théologiques terminées, il partit pour l'État Indépendant du Congo le 7 septembre 1905 et fut affecté au

vicariat apostolique de Nouvelle-Anvers. De 1905 à 1911, il fut adjoint au supérieur de Nouvelle-Anvers. En 1910, il installait un catéchuménat à Musa.

En congé du 18 avril 1911 au 22 juin 1912, il repartit pour Nouvelle-Anvers et y poursuivit son œuvre pendant une année entière. Familiarisé avec la mentalité des indigènes et habile à les conduire, il était bien qualifié pour prendre à son tour la direction d'un poste de mission; on lui confia le rectorat de Bosu-Modanda, où il travailla avec zèle et succès, de 1918 à 1921. C'est en raison de ce succès qu'il fut désigné en 1921 comme recteur de la mission d'Ebona. Très entreprenant, il commença en 1922 la fondation d'une nouvelle mission à Jefule. Rentré en 1925, après un long séjour de treize ans, il ne s'attarda pas en Belgique et repartit en 1926, entamant un 3^e séjour au cours duquel il devint supérieur du poste de Bolongo (entre Umangi et Lisala). Il y resta jusqu'en mars 1936 et rentra au pays, épuisé. Moins d'un an plus tard, il y mourait.

1^{er} octobre 1953.

[J. J.]

Marthe Coosemans.

Ann. Miss. cath., 1935, 127. — *Miss. Scheut, Chine et Congo*, février 1937, 60. — *Trib. cong.*, 30 janvier 1937, 2. — Janssens et Cateaux, *Les Belges au Congo*, Anvers, 1912, III, 1112.

Z

ZERBINI (*Umberto*), Docteur en médecine (Rome, 19.1.1872 — Forest, 4.6.1945). Fils d'Alexandre et de Selzegondi, Leopolda.

Issu le 22 juillet 1897 de l'Université de Rome avec le diplôme de docteur en médecine, Zerbin fut nommé médecin adjoint à l'hôpital du St-Esprit à Rome le 15 mars 1898 et passa à l'hôpital St-Jean de Latran comme assistant du professeur Mazzoni le 22 mars 1899. Cette même année, il s'engageait en qualité de médecin de 2^e classe à l'É. I. C. et s'embarquait à Anvers le 16 décembre 1899.

A son arrivée à Boma, il est attaché au district de l'Aruwimi (9 janvier 1900). Il atteignit Basoko le 28 mars et y exerça sa profession pendant un terme complet au cours duquel il fut promu médecin de 1^{re} classe (3 décembre 1902). Descendu fin d'engagement à Boma le 13 février 1903, il s'y embarqua pour l'Europe le 19. Il repart d'Anvers le 24 septembre 1903 et est attaché provisoirement au service médical de Boma, puis est désigné pour la Province orientale le 2 février 1904. Il est rappelé au service médical de Boma le 21 avril 1904.

Après un congé régulier, il quittait pour la troisième fois Anvers le 7 mars 1907 et prenait à Boma le 30 mars la direction de l'hôpital des Noirs pour la durée de son terme. Son 4^e départ date du 12 novembre 1910. Désigné pour remplir les fonctions de chef du service médical de Boma, il est promu médecin inspecteur le 28 janvier 1911. Il prolongea son engagement jusqu'au 16 mai 1913. Le 8 novembre 1913, il s'embarquait à Anvers pour la 5^e fois et reprenait d'abord ses fonctions au service médical de Boma puis entreprenait, fin novembre 1913, un voyage d'inspection au Mayumbe. Le 30 avril 1914, il était appelé à Coquilhatville peu avant son départ définitif pour l'Europe.

Il vécut dorénavant en Belgique où son actif-puis au Katanga, où il passa plusieurs années et termina sa carrière.

Distinctions honorifiques : chevalier des Ordres de la Couronne et du Lion et porteur de l'Étoile de Service en or.

18 août 1955.

[G. M.]

Marthe Coosemans.

Reg. matr. n° 3147. — *Mouv. géogr.*, 1903, p. 125 ; 1905, p. 299. — *Bull. Assoc. congol. africaine Croix-Rouge*, mai 1906, p. 11. — *Bull. Ass. Vét. col.*, août 1945, p. 14.

ZICKWOLFF (*Ernest-Henri-Auguste*), Directeur en Afrique de l'Interfina (Liège, 9.4.1872 — Forest, 22.7.1926). Fils de Julien-Charles-Albert et de Doneux, Marie-Augustine.

Engagé au 3^e régiment des chasseurs à pied le 4 janvier 1888, il était porteur des galons de sergent-major le 1^{er} décembre 1892 quand le projet de partir pour l'État Indépendant du Congo commença à le travailler. Admis en 1895 comme sergent de la Force Publique, il alla s'embarquer à Anvers le 6 décembre et fut désigné à Boma, le 2 janvier 1896, pour le district du Stanley-Pool. A la fin de mars, il était à Léopoldville où il se voyait attaché au service des transports. Son travail accompli à l'entière satisfaction de ses chefs lui valut des promotions rapides : le 18 janvier 1897, il était nommé commis de 1^{re} classe ; le 12 juillet 1897 sous-intendant de 3^e classe et le 1^{er} juillet 1898 sous-intendant de 2^e classe. Son terme achevé, il descendit du Pool vers Boma le 16 novembre 1898 et s'embarquait pour l'Europe le 23 novembre. Dans la suite, il retourna au Congo, au service de sociétés commerciales et devint directeur en Afrique de l'Inter-tropical Comfina.

Il se distingua au Stanley-Pool, durant la guerre 1914-18, par son dévouement aux œuvres de guerre.

30 septembre 1953.

Marthe Coosemans.

[J. J.]

Reg. matr. n° 1586. — *Trib. cong.*, 15 juin 1926, p. 2 ; 8 décembre 1921, p. 2. — Souvenirs personnels de J.-M. Jadot, communiqués à l'auteur de la notice.

ZIMMER (*Émile-Joseph*), Sous-lieutenant (La Roche, 17.2.1889 — Uvira, 14.6.1917). Fils de Joseph-Mathias et de Bock, Joséphine.

Engagé au 2^e régiment de ligne le 11 mars 1905, il quittait l'armée avec le grade de sergent obtenu le 27 mars 1908 pour passer à la gendarmerie en qualité de maréchal des logis le 22 février 1911. L'année suivante, il signait un engagement à la Colonie et s'embarquait à Anvers comme agent militaire le 27 janvier 1912.

A Boma, le 14 février, il apprit qu'il serait attaché au district du Kwango ; dès le 15 mars, il prenait le commandement du poste de Ka-

panga et, le 15 septembre 1913, celui du détachement de la Force Publique stationné dans ce poste. Son engagement expirant le 26 février 1915, il rentra en congé en Europe et repartit déjà le 8 août suivant, à bord du *Nigeria* en qualité de sous-lieutenant auxiliaire, pour rejoindre la zone des opérations en Afrique orientale allemande où il prit part au combat livré à Ngikoa, au Nord de Kigoma (1916). Il s'y comporta avec bravoure, ce qui lui vaudra une citation à l'ordre du jour de l'armée conçue en ces termes : « Cité à l'ordre du jour pour l'élan » et le sang-froid qu'il a déployés à la tête de » son détachement au combat de Ngikoa, au » Nord de Kigoma, alors que sa troupe engagée

» de front était inopinément soumise à des » feux de revers ».

Zimmer devait finir de façon tragique, tué le 14 juin 1917 à Uvira, par le soldat noir Makambo auquel il avait fait une observation à la suite d'un malentendu dans une question de service.

Il était chevalier de l'Ordre de la Couronne et décoré de la Croix de guerre avec palmes et une citation à l'ordre du jour.

Reg. matr. n° 236. — *Bull. Ass. Vét. col.*, mars 1930, 11.

[J. J.]

18 novembre 1954.
Marthe Coosemans.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DES TOMES I, II, III, IV, V.

A			Tome	Col.		Tome	Col.
Abbadie (d') A.	II 1;	IV	1	Alençon (Édouard d'), voir Édouard			
Abbeville (d'), S.	II	2		d'Alençon.			
Abd Er Raman Abougouroun ...	I	1		Alenstein (de Stein d'), voir Stein			
Abd Es Samate	I	3		d'Alenstein (de).			
Abrassart, Th.-H.-M.	I	5		Alexanderson, N.	I	17	
Abreu de Brito (d'), voir Brito				Alexandre, A.-L.	I	18	
Accarain, A.-J.-T.	I	6		Alexandre VI	II	6	
Acerbi, L.	V	1		Alexandre VII	II	6	
Achte (R. P.), Aug.	I	7		Algoet, C....	V	5	
Achten, M.-L.	III	1		Algrain, F.	V	6	
Achten, V.	III	3		Alhenius, J.-E.	I	18	
Achter (Van), V.	II	3		Alikobbo	III	9	
Acker (Van), A.	III	4		Allan (Mac), A.	V	7	
Acker (Van), E.	IV	1		Allard, Ch.	I	19	
Acker (Van), G.	III	5		Allard, F.-J.	III	10	
Adam, A.-J.	III	5		Allard L.-B.	I	19	
Adam, J.-J.	I	8		Allart, J.-B.	I 20;	V	7
Adam, J.-J.-Fr.	I	9		Allemans, F.	V	7	
Adam, L.-C.-G.	I	10		Almado de Silva (d'), voir Silva.			
Adamson, J.-A.	I	11		Alvare I	II	6	
Adant, O....	I	11		Alvare II	II	7	
Addor, S.	I	11		Alvare III	II	8	
Adehm, F.	I	12		Alvare IV	II	9	
Admirallic, A.	I	12		Alvare V	II	10	
Aelgoet, J.	V	3		Alvare VI Affonso	II	10	
Aelst (Van), A.	V	3		Alvare	II	10	
Aerdc (Van), L.	V	4		Alvare VII	II	10	
Aernouts, M.-Th.	I	13		Alvare VIII	II	11	
Aerts, A.	V	4		Alvare IX	II	11	
Aerts, A.-J.	V	5		Alvare Affonso	II	11	
Aertselaer (Van), J.-J.	I	13		Alvare X (Agua Rosada)	II	12	
Affonso I	II	3		Alvare Affonso	II	12	
Affonso	II	4		Alvare	II	12	
Affonso	II	4		Alvare (Ndongo Kiambu)	II	13	
Affonso II Affonso	II	4		Alvare Affonso	II	13	
Affonso III Affonso	II	5		Alvarez, G.	II	13	
Affonso V... ..	II	5		Alves, João	II	13	
Affonso (Dom)	II	5		Alvres, G.	II	14	
Africain (Léon I'), voir Léon				Amador	II	14	
I'Africain.				Ambroise, C.	V	8	
Aguiar (d'), R.	II	5		Ambroise, F.	V	9	
Aguzzi, P.	III	7		Ambroise I	II	14	
Ahearn, P.	III	8		Amelot, L.-G.	I	22	
Ahmed (Faki), voir Faki Ahmed.				Amerlinck, J.-M.	II	15	
Aioldi, Ch.	II	5		Amphill, O.	V	9	
Aiuti, G.	III	8		Anciaux, M.-J.	I	24	
Akeley, C.	I	15		Anckers, voir Andersson.			
Albert I ^{er}	III	IX		Andersen, U.	V	10	
Alcock (Sir), R.	I	16		Andersen, W.	I	25	

				Tome	Col.					Tome	Col.
Anderson, A.	...	...	...	II	15	Aupiais, F.	...	...	...	V	15
Anderson, B.	...	...	...	V	11	Ausloos (Van), R.-J.	...	...	...	I	47
Anderson, C.	...	...	...	V	11	Autrique, A.	...	...	...	I	47
Andersson, A.-J.	...	...	...	I	25	Autrique, E.	...	...	...	V	17
Andersson, A.-G.	...	...	...	I	26	Auwermeulen (Van der), A.	...	...	...	V	19
Andersson, J.-G.	...	...	...	I	26	Avaert, H.	...	...	...	V	20
Andersson, N.	...	...	...	V	12	Avelot, R.	...	...	...	II	30
Andrale (de), J.-B.	...	...	...	II	18	Avezza, C.-L.	...	...	...	I	48
André, G.-J.	...	...	...	II	18	Azanga	...	...	...	I	49
André I	...	...	...	II	19	Azurare (de), Gomes	...	...	...	II	30
André II (Ndondele Beya)	...	...	...	II	19						
André, N.	...	...	...	IV	3						
Andrianne, A.	...	...	...	II	19						
Andrieux, A.	...	...	...	III	13						
Andrimont (d'), V.	...	...	...	IV	3	Backer (De) (R. P.), A.	...	...	...	I	51
Anelli, L.	...	...	...	III	13	Backer (De), F.	...	...	...	I	52
Anes, P.	...	...	...	II	20	Backer (De), H.	...	...	...	II	31
Anet, K.	...	...	...	IV	3	Backman, H.-A.	...	...	...	I	53
Anethan (d'), J.-J.	...	...	...	III	13	Badart, J.	...	...	...	II	32
Anselme de Castel Vetrano	...	...	...	II	21	Badrihayé (de), L.	...	...	...	V	25
Ansiau, J.-B.	...	...	...	I	26	Baekelmans, S.-L.	...	...	...	II	33
Ansiaux, A.	...	...	...	IV	5	Baert, A.	...	...	...	II	34
Anspach-Puissant, A.	...	...	...	III	14	Baert, E.	...	...	...	I	54
Antam, Antão	...	...	...	II	21	Baerts, A.	...	...	...	IV	9
Anten, P.-J.	...	...	...	I	27	Baerts, R.	...	...	...	IV	11
Antoine, J.-M.	...	...	...	I	27	Baetens, M.-V.-J.	...	...	...	I	57
Antoine Affonso	...	...	...	II	21	Baeyens, F.	...	...	...	IV	11
Antoine I Affonso	...	...	...	II	22	Baeyens, L.	...	...	...	V	25
Antoine de Gaete (Laudati)	...	...	...	II	22	Bafuka	...	...	...	I	58
Antoine de Gradisca (Zuchelli)	...	...	...	II	23	Bailleux, C.	...	...	...	V	27
Antoine de St-Étienne	...	...	...	II	25	Baillien, P.	...	...	...	V	27
Antoine du St-Esprit (Tarraca)	...	...	...	II	24	Bailliu, A.-J.	...	...	...	I	59
Antoine Marie de Florence (Turchi)	...	...	...	II	25	Bailly, M.	...	...	...	V	28
Antonetti, R.	...	...	...	III	15	Baker (Sir), S.-W.	...	...	...	I	59
Anvers (Égide d'), voir Égide d'Anvers.						Balat, G.-A.	...	...	...	I	65
Anville (d'), J. B. B.	...	...	II 25; IV	5		Balberghe (Van), L.	...	...	...	III	25
Ara, A.	...	...	V	12		Ball, Ch.-G.	...	...	...	I	66
Ardevel, A.-F.	...	...	I	28		Ballay (D'), N.	...	...	II 35;	V	28
Arens, A.	...	...	III	15		Balot, M.	...	...	...	III	25
Arents, J.	...	...	I	29		Balser, Ch.	...	...	...	V	29
Arickx, E.-L.	...	...	I	30		Baltus (R. P.), N.	...	...	...	II	38
Arickx, J.-C.	...	...	I	30		Baltus, P.	...	...	...	V	29
Arietti, G.-L.	...	...	I	32		Bamps, J.	...	...	...	V	30
Armandville (Le Cocq d'), R.	...	...	III	17		Banckaert (Mgr), J.	...	...	...	III	26
Armani, L.	...	...	V	13		Bangasso	...	...	...	I	67
Armor, S.-G.	...	...	I	32		Banks, Ch.	...	...	...	IV	12
Armstrong, J.	...	...	V	14		Banning, E.-Th.-J.-H.	...	...	I 68;	V	30
Arnold (Sir), E.	...	...	III	18		Bara, J.	...	...	...	IV	12
Arnold, N.	...	...	IV	5		Baras, E.-A.-J.	...	...	...	I	86
Arnold, R.	...	...	III	19		Barberini, Ant.	...	...	...	II	39
Arnot, Fr.	...	...	II	25		Barbier, L.	...	...	...	V	31
Arnould, V.	...	...	III	22		Barbot, J.	...	...	...	II	39
Arntz, E.-R.-N.	...	...	I	33		Barclay, Th.	...	...	...	V	32
Arrhenius, K.-J.	...	...	II	28		Barfoth, M.	...	...	...	V	34
Arthur, Ch.-A.	...	...	I	37		Bargash (Saïd)	...	...	I 87;	V	34
Asselbergh, M.	...	...	I	38		Barker, Fr.	...	...	...	III	30
Astrand, J.	...	...	I	38		Barman, S.	...	...	...	IV	14
Astrid (reine)	...	...	IV	IX		Barns, A.	...	...	...	III	31
Attard, N.-A.-M.	...	...	I	40		Barrat, A.	...	...	...	V	34
Aubert, V.-M.	...	...	I	41		Barros (de), J.	...	...	...	II	40
Aubinet, Th.	...	...	III	23		Barroso (de Sousa), A.	...	...	...	II	40
Augier, J. (R. P.)	...	...	I	41		Bartels, J.	...	...	...	V	36
Augouard (Mgr), P.-P.	...	...	I 42;	V	14	Barthélemy, A.-A.	...	...	...	III	32
Augustin, G.	...	...	I	45		Barthélemy, F.-P.	...	...	...	III	33
Augustin de Bologne	...	...	II	30		Barthels, J.	...	...	...	V	36

	Tome	Col.		Tome	Col.
Bartholi, L.-M.	II	40	Benedetti, E.	IV	39
Barttelot, E.	V	37	Benett, Ph.	III	44
Basseghem (van Caloen de), voir Caloen.			Benevides (S. C. de Save)	II	50
Bastelica, J.	V	42	Bengtsson, J.	III	45
Bastian, A.	V	43	Bennet, J.-G.	I 114; IV	40
Bastien, J.-E.	III	33	Bennie, A.	II	50
Bastin, A.	V	44	Bentley (Rd.), W.-H.	I	115
Bastin, E.-Ch.	III	35	Béraud, M.	IV	40
Bastin, J.-E.	III	36	Béraud, P.	IV	41
Bastin, P.-F.-J.	I	91	Berckmans, C.	V	57
Bataille, L.	II	41	Berg (Van den), J.-B.	III	45
Bateman, Ch.	V	44	Berge, O.	V	57
Baten, H.	V	45	Berger, A.	V	58
Baten, L.	V	46	Berger, Z.	II	53
Battell, A.	II	41	Bergh W.	V	58
Batz, J.	V	47	Bergh (De), H.	II	54
Baudelet, O.	V	47	Bergh (Van den), M.-Th.	III	46
Baudenance (De), V.	II	42	Bergh (Van den), R.	III	46
Baudot, A.	V	48	Berghe (Van den), O.	V	59
Baudouin, L.	V	48	Bergh (von Irgens), voir Irgens Berg (von).		
Bauduin, V.	II	43	Bergier, Ch.-M.	I	120
Baumann, O.	II	44	Bergius, C.	II	54
Baumeister, K.	IV	16	Berleux, E.	III	46
Baur, E.	IV	25	Berlo (Van), M.	V	59
Bauw (De), G.	II	46	Bernaerts, E.	V	60
Bauw (De), J.-G.	III	37	Bernard, G.	V	60
Bauw (De), L.	II	47	Bernard, J.	II	55
Bauw (De), O.	I	91	Bernard, L.	IV	41
Bauwens, J.	V	49	Bernard, Th.-H.	IV	42
Bauwerlinck, M.	V	50	Bernard, Th.-L.	I	122
Bavicchi, F.	III	37	Bernard de Burgio, voir Burgio (de).		
Bayer, G. J.	III	38	Bernard de Cutigliano, voir Cuti- gliano (de)		
Bayot, C.	V	50	Bernard de Gallo, voir Gallo (Ber- nard de).		
Beaumont, J.	III	39	Bernard Marie de Canicatti, voir Canicatti (de).		
Beaune (De), A.	III	40	Bernardo I	II	55
Beck (R. P.), H.	I	92	Bernardo II	II	55
Becker, J.	I	93	Bert (Chailley), voir Chailley- Bert.		
Becker (De), F.	II	48	Berten, H.	IV	42
Becker Remy (De), A.	IV	27	Berthelius, C.	IV	43
Beckers, E.	IV	28	Berton (R. P.), J.	II	56
Becquet, J.	V	50	Bertram, O.	III	47
Beeckman, Th.	V	52	Bertrand, E.	IV	43
Beels, J.	V	52	Bertrand, E.	V	61
Beernaert, A.	I	98	Bertrand, L.	V	62
Beers (Van), M.	II	49	Besche-Jurgens (De), L.	II	56
Beerst (De), G.	IV	29	Besso, G.	V	63
Behaim, M.	II	49	Best, J.	III	48
Behiels, E.	III	40	Bethune (de), P.	V	64
Beirlaen, E.	V	53	Bethune (de), L.	III	48
Beirnaert, A.	IV	33	Betou (In De), J.	II	57
Beissel, Fr.	III	41	Beuckers, J.	V	65
Belvaux (de), A.	V	54	Beughem de Houtem (de), Ch.-H.	I	123
Beka, J.	IV	36	Bève (de), F.	V	65
Belchior de S. Anna	II	49	Bey (Fatel Moulah), voir Fatel Moulah Bey.		
Bélière, L.	III	42	Beyaert, J.	V	67
Bell, M.	III	43	Beynen, Ch.	III	50
Bellefroid, F.	IV	36	Bia, L.	II	58
Bellevaux, J.	IV	37	Bialkowski, S.	V	68
Bellingen (Van), P.	III	43	Bicheroux, F.	V	68
Bellis, Th.	II	49			
Belmans, J. E.	I	113			
Belym, J.	IV	37			
Bemelmans, G.	V	56			
Benaets, H.	IV	38			
Bendixen, O.	IV	39			

	Tome	Col.		Tome	Col.
Bidart, A.	V	69	Bologne (Fortuné de), voir Fortuné.		
Biddle, H.	IV	44	Bologne (Gabriel de), voir Gabriel.		
Bieler, S.	V	69	Bologne (Hyacinthe de), voir Hyacinthe.		
Bienaimé, L.	V	70			
Biervliet (Van), J.	V	70	Bolster (de), T.	IV	50
Biesemans, Ch.	V	71	Bon (Van den), L.	V	92
Biesen (Van Den), J.	II	62	Bonaventure d'Alessano	II	71
Bili	I	124	Bonaventure Dalle Grotte	II	72
Billen, R.	II	62	Bonaventure de Ceriano	II	72
Billiau, J.	I	124	Bonchamps (de), Chr.	III	56
Binet, E.	II	63	Bonehill, R.	V	93
Binnig, M.	I	127	Bonfanti, voir Buonfanti.		
Biondo de Montalto, F.	II	64	Bonnelycke, L.-N.	I	142
Biron, L.	III	52	Bonte, E.	II	73
Birraux, J.	V	71	Bonvalet, G.-F.	I	143
Bisschop, A.	III	53	Boone, Ach.	V	94
Bisschors, G.	V	77	Boone, Alb.-Ch.	I	145
Bisteau, E.	V	78	Borchgrave (de), E.	III	58
Bitsche (Borel de), voir Borel de Bitsche.			Borchgrave d'Altena (de), P.	IV	50
Bittremieux, L.	V	79	Borel de Bitsche, J.	III	60
Bizet, J.	V	80	Borgerhoff, L.	III	60
Blackburn, K.	V	81	Borglum, S.-A.	I	145
Blaen, G.	II	64	Borms, A.-A.-F.	I	146
Blaise, I.	V	81	Borre (Van den), A.	IV	52
Blanc, L.	V	81	Borrens, E.-E.-J.	I	146
Blanchard, E.	V	82	Borsotto, E.	IV	53
Blandre, E.	I	128	Borsu, E.-J.	I	147
Blaude, C.	V	83	Borsut, A.	II	74
Bloch, E.	V	83	Bortzell, A.-J.	II	74
Blocteur, E.-C.	I	12	Borzini, P.	III	61
Bloeme (De), A.	III	53	Bosch (Van den), A.	V	95
Blommaert, M.	V	84	Bosco, G.	III	62
Blondiau, R.	V	85	Bosco, J.-M.	I	47
Bock (De), A.	II	64	Boshart, A.-Ch.	I	150
Bock (De), F.-Alb.	V	86	Bosoni, T.	IV	54
Bock (De), F.-Alph.	IV	45	Bosschaert, F.	III	63
Bodart, H.	II	67	Bossche (Van Den), Fr.	II	75
Bodson, O.-P.	I	129	Bosseaux, E.-L.	I	151
Body, L.-A.	I	132	Bossolo, P.	IV	55
Boeck (De), A.	II	69	Bostyn, L.	III	63
Boeck (De), A.	V	87	Boterdaele, J.	V	97
Boeck (De), E.	V	87	Bottalico, Fr.	II	75
Boelens, R.	IV	45	Botty, A.	II	76
Boelpaep (De), J.	I	133	Bouchaute (Van), L.	III	64
Boerhave, H.	I	135	Bouchout (Moretus de)	II	77
Boët, P.	IV	47	Bouckaert, D.	V	98
Bœuf (Le), H.	IV	47	Bouckenaere, E.	II	78
Boeykens, E.	I	135	Boulanger, A.	II	56
Bogaerde (Van Den), J.-P.	I	135	Boulanger, D.	II	79
Bogaert (Vanden), P.	IV	48	Boulanger, G.-E.	I	80
Bohm, A.-F.	I	139	Boulard, C.	I	151
Böhm (D ^r), R.	II	69	Boulard, C.	IV	56
Bohndorff, F.	I 140; IV	50	Boulenger, G.	IV	57
Boigelot, A.	V	89	Boumans, J.	IV	61
Boine, J.-P.-B.	I	140	Bourdau, E.	III	64
Bokoyo, voir Djabir.			Bourdau, F., voir Allemands.		
Boland, E.	III	54	Bourgau, E.-F.	II	81
Bolle, A.	V	91	Bourg de Bozas (Vicomte du), R.	I	152
Bollen, J.-L.	I	141	Bourguignon, A.	IV	62
Bollens, Fr.	III	55	Bourguignon, G.	V	99
Bollmann, G.-A.	I	142	Bouriez, D.-E.	II	82
Bologne (Augustin de), voir Augustin.			Bourlier, P.	II	82
Bologne (Colomban de), voir Colomban.			Bouton, A.	II	83
			Bouvier, A.	IV	63
			Bove, A.	II	84
			Bove, G.	II	84

	Tome	Col.		Tome	Col.
Boventer, L.-F.	I	152	Broeck (Van den), V.	III	75
Bovone, E.-A.-R.	I	153	Broecke (Van den), A.	III	75
Bovy, G.-C.	I	154	Broecke (Van den), P.	II	111
Bovy (R. P.), J.	I	153	Brognez, N.	V	104
Boxelaer (Van), P.	III	65	Brohée, E.-G.-L.	I	175
Boye, H.	II	85	Brohez, Ch.-J.-A.	I	176
Boyhan, H.	I	154	Broman, C.	III	76
Boyhan, J.	I	155	Broomans, L.	III	76
Bozas (Bourg de), voir Bourg de Bozas.			Brotherton, R.	V	105
Braancamp, Ch.	II	86	Brouwer (De), A.	V	105
Brabander (De), J.	IV	64	Brouwer (De), G.	I	176
Brabant (De), E.	II	86	Brouwet, E.	III	77
Brabant (De), F.	III	66	Brown, J.	I	177
Braconnier, Ch.-M.	I	155	Browne de Tiège (de), A.	III	78
Braconnier, L.	III	67	Broyon, Ph.	III	85
Bracq, Alf.	III	68	Brucker	II	113
Bracq, Arth.	III	69	Bruggeman, J.	III	86
Bracq, O.	III	69	Bruggen (Van der), M.	IV	79
Bradfer, J.	V	100	Brugmann, G.	I	177
Braeckman, A.	IV	66	Bruneel, A.	I	178
Braeckman, C.-L.	I	160	Bruneel, A.-C.	III	87
Braeckman, Ch.	II	86	Bruneel, C.	I	178
Braeckman, Ch.-L.-L.	IV	67	Brunfaut, E.	III	88
Braeckman, G.	III	70	Bruninx, L.	V	106
Braive, E.	III	71	Brunner (M. François de Sales)	II	113
Brak, J.	I	161	Brusa, S.	I	179
Brakel (Van Den), O.	II	87	Bruun, F.	V	107
Brandel, H.	III	72	Bruyne (De), F.	V	107
Brande (Van den), Fr.	V	101	Bruyne (De), H.	II	113
Branden (Van den), J.	IV	67	Bruyns, P.	V	109
Bras Correa	I	161	Bruyr, A.	V	110
Brasseur, Cl.	I	162	Büchner, M.	V	110
Brasseur, L.	I	164	Bucquoy, Fr.	I	179
Brasseur, M.	II	88	Buelens, J.-B.	I	180
Brassine, J.	IV	70	Bugslag	III	91
Brassinne, A.	V	103	Buisson, E.	V	111
Braun, C.	IV	70	Buisson, J.	V	112
Brauwere (De), P.	II	88	Bull, A.	IV	79
Braye, E.	V	104	Buls, Ch.	III	92
Brazza (de), P.-P.-F.-C.	I	165	Bultot, E.	III	97
Breex, Fr.	II	93	Bunge, E.-G.	I	180
Bredael (Van), Ch.	III	73	Buonfanti, M.	I	183
Brempt (Van Der), U.	II	93	Burch (Van der), R.	V	113
Breugelmans, Fr.	II	94	Burdo, A.	II	117
Briart, P.	I	171	Bure, H.	IV	80
Bricourt, G.	II	94	Bureau, E.	III	98
Bricteux, J.	II	95	Buret, P.-J.	I	184
Bricusse, G.-H.-A.	I	173	Burght (Van der), J.	II	121
Bridoux, L.	II	95	Burgio (de), B.	II	122
Briers, P.	III	74	Burke, L.	II	122
Briey (Comte de), J.-A.-Ch.	I	174	Burlet, J.-F.	II	123
Brisbois, D.	IV	73	Burlet (de), J.	IV	81
Brison, J.	II	100	Burnham, E.	IV	83
Brison, Th.	III	74	Burns, E.	II	123
Brissoni, E.	IV	74	Burrows, G.	I	185
Brito (Capello de), voir Capello de Brito.			Burton (Sir), Ch.	I 186; V	114
Brito (d'Abreu de), G.	II	101	Burton, S.	III	99
Brixhe, A.	IV	77	Busch, M.	II	124
Brochard, A.	II	101	Busine, L.	III	100
Brodén, A.	II	102	Busschaert, H.	II	126
Brodhéoux, E.	II	110	Butaye, A.	II 126; IV	83
Brodier, A.	II	110	Butaye (R. P.), J.	I	193
Broeck (Van Den), F.	II	111	Butaye (R. P.), R.	I	195
Broeck (Van den), L.	IV	77	Butes, A.	III	100
			Butscha, Ch.	II	126
			Buttner, R.	III	101

	Tome	Col.		Tome	Col.
Buxton, Th.	III	101	Carlsson, A.-V.	I	213
Buyens, E.	III	103	Carnarvon, H.	II	142
Buyle (R. P.), Fr.	I	197	Carnonckel, R.	IV	103
Buysschaert, H.	II	127	Caroli, R.	V	128
Buyse, A.	III	103	Carolus (de), E.	III	130
Buyssens, S.	V	114	Carpiaux, A.	III	131
Buzon, E.-M.	I	197	Carre, L.-E.-R.	I	213
Bwatara, voir Engwettra.			Carreiro, J.-R.	II	143
Byl, J.	II	127	Carrie, A.	V	129
C					
Cabra, A.	III	105	Carter, F.-F.	I	215
Cadenhead, T.	I	199	Carton, J.	III	131
Cadorna (de), A.-O.	II	129	Carvalho (de), H.	II	143
Cafmeyer, A.	IV	87	Casalini, O.	V	133
Cahun, L.	II	129	Casati, G.	I	219
Caïmo, H.	III	111	Casement, R.	I	220
Caisley, W.	III	112	Casman, G.	II	143
Cajot, J.-J.	I	202	Cassart, F. C.	I	222
Callewaert, Ch.	V	115	Cassart, P.	V	134
Callewaert, E.	III	112	Casse, V.-L.	I	226
Callier, A.	IV	89	Cassieman, V.	II	147
Caloen, G.	IV	90	Castelletto (Étienne de), voir Étienne de Castelletto.		
Caloen de Basseghem (van), V.-E.	I	201	Castel Vetrano (Anselme de), voir Anselme.		
Calon, E.	III	115	Castellani, C.	II	148
Calonne, O.	II	130	Castellote, R.	II	148
Calonne Beaufaict (de), A.	IV	91	Castilhon, J.	II	149
Calster (Van), A.	II	130	Castreul, G.	III	133
Calsyde (Van de), H.	I	204	Castro (da Silva Leitão e), Ant.	II	149
Caltanissetta (de), L.	I	205	Castro (de), B.	II	149
Cambier, Em.	V	117	Castro (de), M.	II	150
Cambier, Ern.	III	116	Cattendyck (Van), H.	II	150
Cambier, H.	III	126	Caulaert (Van), B.	V	134
Cambier, M.	V	126	Cauteren (Van), W.	III	134
Cameron, V.-L.	I	206	Cauwenberg, C.	V	135
Cammaert, E.	III	127	Cauwenberghe (Van), G.	I	227
Cammaert, E.-M.	IV	95	Cayatte, P.	II	150
Camoens (de), L.	II	132	Cayen, A.	V	136
Campenhout (Van), L.	II	132	Cazenave (de), L.	III	137
Camus, C.	IV	96	Cederstrom (baron de), R.	II	151
Candellh, E.	III	128	Cenni, J.	II	151
Canicatti (de), B.	II	132	Cerckel, L.-L.	III	137
Canisius, E.	I	211	Cerckel, P.-E.	III	139
Cant (Van), G.	II	134	Cerri, U.	II	152
Cantineau, L.	III	128	Ceulemans, E.	II	152
Cantino	II	134	Ceulemans, J.	I	227
Canzani (R. P.), L.	I	212	Ceuninck (De), V.	II	153
Cão ou Cam (Diogo)	II	134	Chagas (Pinheiro)	II	153
Cão, G.	II	138	Chailley-Bert, J.	II	154
Cap, G.-J.-L.	I	212	Chainaye, Ach.	I	228
Capart, Ch.	IV	99	Chaltin, L.-N.	I	229
Capelle (Van de), E.	III	128	Champal, voir Chainaye.		
Capelli, U.	III	129	Chanal, L.	III	140
Capello de Brito, H.-C.	II	138	Chantraine, A.	V	139
Capilla (de), L.	II	140	Chapelié, P.	III	140
Caporali, Fr.	II	141	Chappel (R. P.), G.	I	232
Cappuyns, L.-E.	I	213	Charbonnel, P.	II	155
Caravaggi, A.	III	130	Charbonnier, A.-J.	I 232; IV	108
Cardoso, J.	II	141	Charbonnier, F.	IV	109
Cardozo, M.	II	141	Chargois, R.	III	141
Carlberg, J.	IV	100	Charlier, C.-A.-M.	I	133
Carlier, J.	IV	101	Charmanne, H.	III	142
Carlsen, C.	V	127	Charmanne, X.	II	155
			Chaudoir, G.	III	143
			Chaumont, P.	II	156
			Chaumont, P.-J.-A.	I	233

	Tome	Col.		Tome	Col.
Chavanne, J.	IV	122	Colas, J.-B.-A....	I	247
Chenot, P.	II	157	Coleaux, V.	IV	151
Chenuz, V.	II	158	Colfs, H.	III	159
Chéravier, A.-G.	I	234	Colignon, C.	II	175
Chichorro (De Sousa), L.	II	159	Colignon, L.-F.-J.	I	247
Chièvre (De), Fr.	II	159	Colin, F.	I	248
Chimay (de), M.	V	140	Colin, J.	IV	151
Choquet, L.	V	141	Colin, L.-E.	II	176
Christensen, N.	V	142	Collard, J.	II	177
Christiaens, A.	V	143	Collet, E.	II	178
Christiaens, B....	III	144	Collet, G.	II	178
Christiaens, E.	I	234	Collet, O.	IV	153
Christiaens, P.-E.-F.	I	134	Collette, A.	II	180
Christian, G.	V	144	Collier, P....	II	181
Christophe de Lisbonne	II	160	Collin, A.	V	159
Christophersen, A.	II	162	Collin, I.	IV	155
Christy, C.	III	145	Collinet, M.	V	160
Chrysostome de Gènes ou de Diano	II	161	Collyns, J.	III	160
Churchill, J.	II	165	Colmant, P.	II	181
Cibour, Fl.	III	146	Colomban de Bologne	II	182
Cipont, C.	V	144	Comber (Rd), Th.-J.	I	248
Ciandi, A.-T.	I	237	Combléz, A.	II	182
Claassen, H.	III	147	Compiègne (Marquis de Dupont),		
Clabecq, L.	II	166	L. II 183 ;	V	160
Claeys, A.	IV	124	Comptdaer, E.	III	161
Claeys, A.-G.	II	166	Coninck (De), M.	II	184
Claeys-Bouúaert, A.	IV	128	Coninck de Merckem, C.	V	161
Clairbois, A.	IV	129	Conrad, J., voir Korzeniewski, T.		
Clapperton, H.	IV	131	Constant, C.	II	185
Clark, J.	III	148	Conterio, B.	II	186
Clarke, E.	V	145	Cookson, E.	III	162
Clarke, R.	V	146	Cooman (De), D.	II	187
Clarkson, H.-J.	II	166	Coomans, E.	II	187
Classe, L.	V	146	Coomans, Fr.	II	188
Claus, E.	II	167	Coomans, J.-B.	III	162
Clausen, E.	II	167	Coopman, P.	IV	157
Cleemput (Van), J.	IV	137	Cooreman, G.	IV	157
Clemenceau, C.	IV	137	Coote, A.	II	188
Clément IX	II	168	Copette, L.	V	162
Clément X	II	168	Coppee, L.	II	188
Clément de Saint-Marcq (Le), Ph.	III	523	Coppejans, C.	II	190
Clerck (de), R....	IV	146	Coppens, L.	II	191
Clercq (De), A.	III	151	Coppens, M.	II	191
Clercq (De), H.	V	158	Coppin, G.	II	192
Clipperton, H.-J.	I	239	Coquelet, L.	II	192
Cloesen, J.-H.	I	139	Coquilhat, C.-A.	I	250
Cloetens, L.	II	168	Cordeiro de Sousa, L.-B.	I	261
Closet, E.-J.	I	240	Cordella, E.	II	192
Closet, P.	V	159	Cordier, A.	V	162
Clozel, Fr.	III	155	Corin, S.	IV	159
Cneut, C.	I	244	Cornelis, H.	I	264
id.	II	170	id.	II	193
Coart, E.-J.-B.	I	245	Cornelis, J.	I	265
Cock (de), A.	IV	148	Cornesse, J.	II	193
Cock (de), J.	IV	148	Cornet, J....	I	265
Cocq d'Armandville (Le), voir			Cornet, J....	V	163
Armandville.			Cornet, V.	V	164
Cockerill, J.	III	156	Cornette, H.	IV	160
Cocu, F.	II	171	Coronisio, A.	II	194
Codant, J.-L.	I	246	Correvon, F.	V	165
Codrons, Ch.	II	172	Corselis, J.	V	165
Coeckelberghs, C.	I	246	Cort (De), H.	II	195
Coeckx, J.-F.	II	172	Corte (De), E.	II	196
Coenen, L.-M.	II	173	Corte (De), J.	II	197
Coens, J.-B.	II	174	Costa (da), J.	II	198
Coeymans, M.	III	157	Costa (da), P.	II	198

	Tome	Col.		Tome	Col.
Dassonville, J.	II	226	de Badrihayé, voir Badrihayé (de).		
Dassy, A.	V	212	De Brauwere, voir Brauwere (De).		
Daumas, M.	II	227	de Brazza, voir Brazza (de).		
Dautzenberg, J.-L.	I	284	Debrichit, C.	II	232
David, A.	II	230	de Briey, voir Briey (de).		
Davies, Ph.	II	230	de Brito (Capello), voir Capello		
Davignon, H.	IV	174	de Brito.		
Davister, E.	III	178	de Brito (d'Abreu), voir Brito.		
Davré, Y.	IV	178	Debroux, J.-B.	II	233
de Andrade, voir Andrade (de).			De Brouwer, voir Brouwer (De).		
Deane	I	285	de Browne de Tiège, voir Browne		
Deanes	I	287	de Tiège (de).		
de Azurara, voir Azurara (de).			de Bruyne, voir Bruyne (de).		
De Backer, voir Backer (De).			de Burgio (Bernard), voir Burgio		
Debaize (Abbé)	I	288	(de).		
Debaize, M.	IV	180	de Burlet, voir Burlet (de).		
de Barros, voir Barros (de).			Debus, E.	II	233
de Basseghem (van Caloen), voir			Deby, H.	II	233
Caloen.			de Cadornega, voir Cadornega (de).		
De Baudenance, voir Baudenance			de Calonne Beaufaict, voir Calonne		
(De).			Beaufaict (de).		
De Bauw, voir Bauw (De).			de Calsyde (Van), voir Calsyde		
De Beaune, voir Beaune (De).			(Van de).		
De Becker, voir Becker (De).			de Caltanissetta, voir Caltanissetta		
De Becker-Remy voir Becker-			(de).		
Remy (De).			de Camoens, voir Camoens (de).		
De Beerst, voir Beerst (De).			de Canicatti (Bernard Marie), voir		
de Belvaux, voir Belvaux (de)			Canicatti (de).		
De Bergh, voir Bergh (De).			de Capelle (Van), voir Capelle		
De Besche-Jurgens, voir Besche-Jur-			(Van de).		
gens (De).			de Capilla voir Capilla (de).		
de Béthune, voir Béthune (de).			de Carolis, voir Carolis (de).		
de Betou (In), voir Bétou (In de).			de Carvalho, voir Carvalho (de).		
de Beughem de Houtem, voir Beu-			de Castel Vetrano (Anselme), voir		
ghem de Houtem (de).			Anselme.		
de Bève, voir Bève (de).			de Castelletto (Étienne), voir		
de Bitsche (Borel), voir Borel de			Étienne de Castelletto.		
Bitsche.			Decastiaux, C.	II	234
Beblock, Th.	II	230	de Castro, voir Castro (de).		
De Bloeme, voir Bloeme (De).			de Cazenave, voir Cazenave (de).		
De Bock, voir Bock (De).			de Cederstrom, voir Cederstrom (de)		
De Boeck, voir Boeck (De).			de Ceuninck, voir Ceuninck (De).		
De Boelpaep, voir Boelpaep (De).			Dechaine, J.	II	234
De Boever, voir Boever (De).			De Chièvre, voir Chièvre (De).		
Debois, O.	II	231	de Chimay, voir Chimay (de).		
de Bologne (Augustin), voir Au-			Deckers, C.	III	180
gustin.			Declairfayt, L.	II	235
de Bologne (Colomban), voir Colom-			Declerck, A.-F.	II	236
ban.			Declerck, G.	II	237
de Bologne (Fortuné), voir Fortuné,			de Clerck, voir Clerck (de).		
de Bologne (Gabriel), voir Gabriel.			De Clercq, voir Clercq (De).		
de Bologne (Hyacinthe), voir			Declercq, A.	IV	183
Hyacinthe.			Declercq, F.	II	239
de Bolster, voir Bolster (de).			Declercq, J.-F.	IV	184
de Bonchamps, voir Bonchamps(de).			Declercq, V.	II	240
Debonnaire, J.	II	231	Declercq, V.	II	240
de Borchgrave, voir Borchgrave			Decock, A.	II	241
(de).			de Cock, voir Cock (de).		
de Borchgrave d'Altena, voir Borch-			de Compiègne, voir Compiègne (de).		
grave d'Altena (de).			De Coninck, voir Coninck (De).		
de Bouchout (Moretus), voir Bou-			De Cooman, voir Cooman (De).		
chout. (Moretus de).			De Cort, voir Cort (De).		
de Bozas (Bourg), voir Bourg de			De Corte, voir Corte (De).		
Bozas.			De Coucto, voir Coucto (De).		
De Brabander, voir Brabander (De).			de Cutigliano (Bernard), voir Cuti-		
De Brabant, voir Brabant (De).			gliano (de).		

	Tome	Col.		Tome	Col.
de Cuvelier, voir Cuvelier (de).			De Henau, voir Henau (De).		
de Cuyper, voir Cuyper (de).			De Herder, voir Herder (De).		
De Deken, voir Deken (De).			De Hert, voir Hert (De).		
de Diano (Chrysostome), voir Chrysostome.			de Heusch, voir Heusch (de).		
de Dixmude (Jacques), voir Jacques de Dixmude.			Dehoepere, A.	V	214
de Donceel (Donckier), voir Donckier de Donceel.			Dehon, L.	IV	188
De Doncker, voir Doncker (De).			Dehouck, L.-M.	II	245
de Dorlodot, voir Dorlodot (de).			Dehousse, G.	II	245
de Dupont Compiègne, voir Compiègne.			de Houtem (de Beughem), voir Beughem.		
De Duve, voir Duve (De).			Deisser, J.	II	246
De Dycker, voir Dycker (De).			De Jacobis, voir Jacobis (De).		
Defaux, A.	IV	185	De Jaegher, voir Jaegher (De).		
de Favereau, voir Favereau (de).			De Jarric, voir Jarric (De).		
Defeld, M.	IV	185	De Joncker, voir Joncker (De).		
Defense, F.	V	212	de Jonge, voir Jonge (de).		
Defoin, L.	II	241	Dejosez, L.	II	247
Defrère, H.	II	242	de Kedleston (Curzon), voir Curzon.		
de Fuisseaux, voir Fuisseaux (de).			De Kemmeter, voir Kemmeter (De).		
Defuisseaux, A.	III	181	Dekempeneer, F.	IV	190
Defuisseaux, L.	III	181	Deken (De), C.	I	289
de Furnes (Érasme), voir Érasme de Furnes.			Dekens, E.	IV	192
de Gaete (Antoine), voir Antoine.			de Kerckhove, voir Kerckhove (de).		
De Gallaix, voir Gallaix (De).			de Keyzer, voir Keyzer (de).		
de Gallese (Philippe), voir Gallese (Philippe de).			Dekeyser, E.	II	248
De Gallic, voir Gallic (De).			de Keyzer, voir Keyzer (de).		
De Gallo, voir Gallo (De).			Dekimpe, L.	II	248
de Gazoldo (François), voir François de Gazoldo.			De Koninck, voir Koninck (De).		
de Gênes (Chrysostome), voir Chrysostome.			De Kuyper, voir Kuyper (De).		
Degeuter, A.	IV	186	de Labarre, voir Labarre (de).		
de Gheel, voir Willems, A.			Delaby, G.	II	249
Deghilage, F.	II	243	de Lacerda E almeida, F., voir Lacerda (de).		
de Gobineau, voir Gobineau (de).			Deladrier, E.	IV	192
De Goes, voir Goes (De).			De Laet, voir Laet (De).		
Degossely, E.	IV	187	de Lagos (Étienne), voir Étienne de Lagos.		
de Gradisca (Antoine), voir Antoine			de la Harpe, voir Harpe (de la).		
De Graeve, voir Graeve (De).			de la Kethulle, voir Kethulle (de la).		
Degrampé, L.	II	244	de Lalaing, voir Lalaing (de).		
Degrandpré, L.	IV	187	de la Nativité (Emmanuel), voir Emmanuel.		
de Grelle-Rogier, voir Grelle-Rogier (de).			De Lancker, voir Lancker (De).		
Degreny, F.	II	244	Delange, A.	V	215
Degrève, E.	V	214	Delanghe, Fl.	II	250
De Gruchy, voir Gruchy (De).			de Langhe, voir Langhe (de).		
de Grume (de Hemricourt), voir Hemricourt.			Delandsheere, H.	III	182
de Gryse, voir Gryse (de).			de Lanier, voir Lanier (de).		
de Gubernatis, voir Gubernatis (de).			de Lannoy, voir Lannoy (de).		
de Haerne, voir Haerne (de).			de Lantsheere, voir Lantsheere (de).		
De Haese, voir Haese (De).			Delarge, L.	V	216
De Hailes, voir Hailes (De).			de La Roncière Le Noury, voir La Roncière (de).		
De Harinck, voir Harinck (De).			Delatte, E.	II	254
De Haspe, voir Haspe (De).			Delattre, A.	III	183
De Haut, voir Haut (De).			Delaunay, H.	IV	194
de Hays de Gassart, voir Hays de de Gassart (de).			Delaunoy, A.	III	184
de Hemptinne, voir Hemptinne (de).			Delava, L.	II	254
de Hemricourt de Grunne, voir Hemricourt (de).			de Laveleye, voir Laveleye (de).		
			Delavignette, L.	IV	197
			Delbeke, A.	IV	197
			Delbruyère, L.-F.-F.	I	290
			Delcassé, Th.	II	256
			Delcommune, A.	II	257
			Delcommune, C.	III	184
			Delcommune, E.	III	185

	Tome	Col.		Tome	Col.
Delcommune, L.	II	263	de Miomandre, voir Miomandre (de)		
de Leao, voir Leao (de).			de Mischwitz, voir Mischwitz (de).		
Delecloz, H.	II	263	de Modène (Joseph), voir Joseph de		
De le Court, voir Court (De le).			Modène.		
de Leersnyder, voir Leersnyder (de).			Demol, H.	II	273
de Lehaie (Houzeau), voir Houzeau.			de Monforte, voir Monforte (de).		
de l'Épine d'Hulst, voir Épine			de Montalto (Biondo), voir Biondo.		
d'Yulst (de l').			de Montblanc, voir Montblanc (de).		
de Lesseps, voir Lesseps (de).			de Montpellier d'Annevoie, voir		
Deleu, A.	V	217	Montpellier d'Annevoie (de).		
Delforge, J.	V	218	de Moor, voir Moor (de).		
Delforge, M.	V	219	de Moortele (Van), voir Moortele		
Delhaise, Ch.	II	264	(Van de).		
Delhaise, R.	V	219	de Moreau, voir Moreau (de).		
Delhay, P.	IV	205	Demoulin, G.	II	274
Delhay, E.	V	221	Demoustier, D.	II	274
Delhey, J.	IV	206	Demptinne, A.	II	275
de Lhoneux, voir Lhoneux (de).			de Muelenere, voir Muelenaere (de)		
Delhove, L.	V	225	Demuynynck, A.	IV	209
de Lichtervelde, voir Lichtervelde			Demuth, N.	II	277
(de).			De Myttenaere, voir Myttenaere		
de Lima (Lopes), voir Lopes de Lima.			(De).		
de Limburg Stirum, voir Limburg			de Nachtegael, voir Nachtegael (de).		
Stirum (de).			den Berg (Van), voir Berg (Van		
Dellinoy, J.	II	276	den).		
de l'Incarnation (Diego), voir In-			den Bergh (Van), voir Bergh (Van		
carnation.			den).		
de Lisbonne (Christophe), voir			den Berghe (Van), voir Berghe (Van		
Christophe.			den).		
de l'Isle, voir Isle (de l'),			den Biesen (Van), voir Biesen (Van		
Delmartino, P.	II	268	den).		
Delmée, A.	III	186	den Bogaerde (Van), voir Bogaerde		
Delmée, E.	II	268	(Van den).		
Delmotte, D.	V	225	den Borre (Van), voir Borre (Van		
Delmotte, L.	V	225	den).		
Delobbe, J.	V	226	den Bon (Van), voir Bon (Van den).		
Delobe, M.	V	227	den Bosch (Van), voir Bosch (Van		
Delobelle, F.	I	292	den).		
De Lobelle, voir Lobelle (De).			den Bossche (Van), voir Bossche		
de Lodder, voir Lodder (de).			(Van den).		
Delongueville, L.	II	269	den Brakel (Van), voir Brakel (Van		
Delparte, E.	V	228	den).		
Delporte, A.	III	188	den Branden (Van), voir Branden		
Delrock, A.	IV	207	(Van den).		
Delvaux, E.	IV	207	den Broeck (Van), voir Broeck (Van		
Delvigne, M.	II	270	den).		
Delvin, L.	II	270	den Broecke (Van), voir Broecke		
Delvoie, L.	III	202	(Van den).		
Delwart, P.	II	271	den Cruyce (Van), voir Cruyce (Van		
de Macar, voir Macar (de).			den).		
De Magnée, voir Magnée (De).			Dendoncker, G.	V	233
De Malza, voir Malzac (De).			den Dijck (Van), voir Dijck (Van		
de Man, voir Man (de).			den).		
Demanez, Ch.	II	272	de Necessidades, voir Necessidades		
De Marbaix, voir Marbaix (De).			(de).		
de Marneffe, voir Marneffe (de).			De Neef, voir Neef (De).		
de Martens, voir Martens (de).			de Negri, voir Negri (de).		
Demasy, P.	V	229	Deneus, A.	II	277
de Mathelin de Papigny, voir Ma-			Den Heuvel (Van), voir Heuvel		
thelin de Papigny (de).			(Van Den).		
Demblon, C.	IV	208	den Hove (Van), voir Hove (Van		
de Mérode, H., voir Mérode (de).			den).		
De Meulenaer, voir Meulenaer (De).			Deniaud, T.	II 278; IV	112
Demeuse, F.	V	230	Denies, Th.	V	233
Demey A.	II	272	Denis, A.	III	203
Demeyer, L.	V	232	Denis, F.	II	279

	Tome	Col.		Tome	Col.
Denis, H.	V	234	Derscheid, V.	V	243
Denis, S.	II	280	der Schelden (Van), voir Schelden		
Denis de Plaisance, C.	II	280	(Van der).		
Denyn, V.	I	294	der Snickt (Van), voir Snickt (Van		
de Paepe, voir Paepe (de).			der).		
de Paiva, voir Paiva (de).			De Ruysser, voir Ruysser (De).		
de Pauw, voir Pauw (de).			Dervaux, A.	III	210
De Permentier, voir Permentier			de Ryhove (de la Kethulle), voir		
(De).			Kethulle.		
De Peuter, voir Peuter (De).			de Sa, voir Sa (de).		
de Pimentaroposso, voir Pimenta-			De Sadeleer, voir Dadeleer (De).		
roposso (de).			De Saegher, voir Saegher (De).		
de Pina, voir Pina (de).			De Sagers, voir Sagers (De).		
de Pierpont, voir Pierpont (de).			de Sainte-Marie (François), voir		
de Plaisance (Denis), voir Denis.			François.		
de Pourtalès, voir Pourtalès (de).			de Saint-Marq (Le Clément), voir		
De Potter, voir Potter (De).			Clément.		
Deprez, G.	V	235	de Saint Mares, voir Saint Mares		
Deprez, O.	V	236	(de).		
de Pruyssenare de la Wostine, voir			De Salmuth, voir Salmuth (De).		
Pruyssenare (de).			de San Jose, voir San Jose (de).		
de Quatrefages, voir Quatrefages			de San Lorenzo (François Xavier),		
(de).			voir François.		
Depret, V.	III	204	de Santa Maria (Francisco), voir		
De Rache, voir Rache (De).			Francisco.		
Derauw, F.	III	204	de Santiago, voir Santiago (de).		
Der Brempt (Van), voir Brempt			de Sart Tilman (Gillis), voir Gillis.		
(Van der).			de Savoie, voir Savoie (de).		
der Burch (Van), voir Burch (Van			Descamps, E.-E.	IV	219
der).			Descamps, E.-G.	III	211
der Burght (Van), voir Burght (Van			Descamps, E.-P.	III	210
der).			Descamps, G.-R.	III	212
Derche, E.	V	237	Descans, H.	V	243
Derclaye, F.-A.	I	301	De Schepper, voir Schepper (De).		
der Cruycken (Van), voir Cruycken			De Schietere, voir Schietere (De).		
(Van der).			de Schumacher, voir Schumacher		
De Rechter, voir Rechter (De).			(de).		
de Regny, voir Regny (de).			Descoville, C.	V	245
der Elst (Van), voir Elst (Van der).			de Sequeira, voir Sequeira (de).		
De Reus, A., voir Reus (De).			Deses, Ch.-E.-M.	I	303
der Felsen (von), voir Felsen (von			de Silva, voir Silva (de).		
der).			de Silva (d'Almado), voir Silva.		
der Grinten (Van), voir Grinten			de Simony, voir Simony (de).		
(Van der).			de Sinçai (Saint Paul), voir Saint		
De Ridder, voir Ridder (De).			Paul de Sinçai.		
De Reyghere, voir Reyghere (De).			De Smedt, voir Smedt (De).		
Der Haeghen (Van), voir Haeghen			Desmedt, P.-F.	III	217
(Van Der).			Desmet, A.	III	218
De Rie, voir Rie (De).			De Smet, voir Smet (De).		
De Riemaecker, voir Riemaecker			De Smet, voir Smet (De).		
(De).			de Smet de Nayer, voir Smet de		
Derickx, L.	III	205	Nayer (de).		
Deroché, Th.	IV	218	de Smeth, voir Smeth (de).		
de Rochechouart, voir Roche-				Tome	Col.
chouart (de).			Desmyter, R.	IV	230
de Roisin, voir Roisin (de).			Desneux, O.	II	281
De Rosen, voir Rosen (De).			De Soete, voir Soete (De).		
De Roubaix, voir Roubaix (De).			de Soledad, voir Soledad (de).		
De Ronne, voir Ronne (De).			de Sousa, voir Sousa (de).		
de Rossi, voir Rossi (de).			de Sousa Barroso, voir Barroso.		
de Roy Eucher, voir Eucher (de			De Sousa Chichorro voir Chichorro.		
Roy).			de Sousa Cordeiro, voir Cordeiro.		
De Roy, voir Roy (De).			de Souza, voir Souza (de).		
Derricks, J.	III	208	de Soveral, voir Soveral (de).		
Derscheid, J.-M.	V	238	Despas, P.	IV	231
Derscheid, J.	V	242	Despiegeleer, H.	III	218

	Tome	Col.		Tome	Col.
Despret, E.	IV	232	Dezitter, A.	II	290
Desruelles, A.	III	219	De Zitter, voir Zitter (De).		
Dest (Van), A.	II	282	Dezutter, J.	III	238
de Stein d'Alenstein, A., voir Stein d'Alenstein (de).			D'Haese, voir Haese (D').		
Destrail, L.	II	283	Dhanis (Baron), F.-E.	I	311
Destrain, E.	II	284	Dhanis, A.	V	255
Destrain, G.	II	286	Dhanis, L.	II	291
Destrée, J.	III	220	D'Heygere, C.	V	256
Deswert, G.	III	229	D'Hondt, voir Hondt (D').		
Desy, L.	IV	234	D'Hooghe, voir Hooghe (D').		
De Taye, voir Taeye (De).			d'Hoop, voir Hoop (d').		
Detail, A.	V	246	d'Hulst (de l'Épine), voir Épine d'Hulst (de l').		
Dethier, Ch.	V	246	Diano (Chrysostome de), voir Chrysostome.		
Dethier, L.	III	229	Diderrich, N.	III	239
Detiège, M.	V	247	Diego de l'Incarnation, voir Incarnation.		
de Tiège (de Browne), voir Browne de Tiège (de).			Dielman, G.	III	244
Detienne, A.	III	230	Diericx, A.	IV	241
Detierre, E.	V	248	Dierkes, B.	II	292
de Trooz, voir Trooz (de).			Diesel, R.	I	326
Detry, R.	V	249	Diest (Van), A.	II	292
Dettweiler, L.	III	232	Dieupart, A.	II	293
de Ulloa, voir Ulloa (de).			Dijck (Van den), L.	V	257
Deuster, F.	II	287	Dilke (Sir), Ch.-X.	I	327
Devadder, G.	III	232	Dineur, L.	V	258
De Valeriola, voir Valeriola (De).			di Nucci, voir Nucci (di).		
Devalkeneer, C.	V	250	Diogo I	II	293
De Varebeke (Janssens), voir Janssens de Varebeke.			Diogo (Cão ou Cam), voir Cão.		
Devaux, P.	IV	234	Di Paola, voir Paola (Di).		
Deventer (Van), J.	V	251	d'Ipatieff, voir Ipatieff (d').		
Devenyns, L.	V	252	Dislins, N.	III	245
Devenyns, Th.	III	233	Ditleff, B.	V	259
Devers, A.	III	233	Dixmude (Jacques de), voir Jacques de Dixmude.		
de Vetralla (Hyacinthe), voir Hyacinthe de Vetralla.			Djabir	I	329
de Villanova (François), voir François de Villanova.			Dochen, J.-L.	III	246
Devolder, J.-P.	IV	254	Docquier, H.	II	294
de Volsberghe (Surmon), voir Surmon de Volsberghe).			Dodernier, J.-H.	I	331
Devos, A.-O.	I	304	Doke, W.	II	297
Devos, H.	III	234	Dolez, H.	III	246
de Vos, voir Vos (de).			Dolisie, A.	I	332
de Vrieze, voir Vrieze (de).			Dominique	II	299
Devroey (M ^{me}), voir Dardenne, J.			Dominique (Dom).	II	299
Devroye, R.	III	235	Dona Flaira, voir Flaira (Dona).		
Dewalque, A.	III	236	Dona Hippolita, voir Hippolita (Dona).		
Dewatines, J.	III	236	Doncker (De), J.-P.	I	336
De Weck, voir Weck (De).			Doncker (De), J.-H.	V	259
Dewèvre, A.-P.	I	307	Donckier de Donceel, X.	I	338
de Wèvre, voir Wèvre (de).			Donceel (Donckier de), voir Donckier.		
De Wilde, voir Wilde (De).			Doneux, Fr.-J.	III	248
De Wenckstern, voir Wenckstern. (De).			Doniol, A.	I	340
De Windt, voir Windt (De).			Donnay, G.-A.	III	249
De Winter, voir Winter (De).			Donnay, J.-M.	III	249
de Winton, voir Winton (de).			Donny, A.	V	260
De Witte, voir Witte (De).			Donny, L.	V	263
De Wolf, voir Wolf (De).			Donsen, M.	V	264
de Wouters d'Oplinter, voir Wouters (de).			Doolaeghe, G.	V	264
Dewulf, P.	II	288	Dooms, A.	III	251
de Xivry (Orban), voir Orban de Xivry.			Doorme, A.-J.-O.	I	341
			Dorchain, G.	III	251
			Dore, J.	III	252
			Dorlodot (de), L.	III	254

	Tome	Col.		Tome	Col.
Elsocht, J.	II	355	Fernandez, A.	II	378
Elst (Van Der), F.	II	355	Féron, E.	V	318
Elst (Van der), J.	V	310	Feroumont, P.	III	302
Elter, R.	III	291	Ferraris, P.	V	319
Emin Pasha, voir Schnitzer, E.			Festiens, J.	II	371
Emmanuel	II	356	Festraets, F.	V	320
Emmanuel Affonso... ..	II	356	Feys, M.-Y.-M.	I	371
Emmanuel I Affonso	II	356	Fichefet, A.	III	302
Emmanuel de la Nativité	II	356	Fichefet, C.-L.-J.	I	372
Empain, E. (Général Baron)	II	357	Festraets, F.	V	220
Empain, J. (bar.)	V	311	Feys, M.-Y.-M.	I	371
Engels, A.	IV	282	Fichefet, A.	III	302
Engels, Fr.	III	293	Fichefet, C.-L.-J.	I	372
Engels, J.	II	365	Fichefet, E.	V	321
Engh, M.	IV	287	Fief (Du), J.-B.-A.-J.	I	372
Englebert, J.-H.	III	293	Fiers, H. Fiers, H.	III	303
Englebert, W.-J.	III	293	Fiévez, A.	I	374
Engwetra ou Bwatara	II	366	Fiévez, V.-L.	III	304
Épine d'Hulst, I. H. (Comte de l')... ..	II	368	Firket, Ch.	I	375
Érasme de Furnes	II	369	Firmin, C.	V	322
Erichsen, I.	III	294	Fisch, G.	III	307
Erickson, H.	V	312	Fischer, G.	III	308
Ericksson, K.	V	313	Fisette, M.	V	323
Ernst, F.	V	313	Fitzmaurice, E.	IV	295
Ernst, F.	V	314	Fitzmaurice, G.	I	377
Errera, G.	V	315	Fivé, G.-E.	I	377
Erzverger, M.	IV	288	Flamend, E.-F.	I	383
Esch, E.	III	294	Flament, L.	V	323
Escobar ou Escolar, P.	II	369	Flamini, F.	I	383
Espanet, G.	I	362	Flamme, F.	III	308
Etienne, E.-J.	II	370	Flamme, J.	V	324
Etienne de Castelletto	II	372	Flandre, Ch.	IV	296
Etienne de Lagos	II	373	Flapper, L.	IV	301
Eucher (de Roy), Père	II	373	Flavia (Dona)	II	378
Evely, J.	III	295	Flechet, J.	IV	303
Everaert, M.	II	373	Flood, C.	V	325
Everett	II	364	Florquin, F.	V	327
Eycken, Ch.	III	296	Foa, E.	III	309
Eyckermans, J.	II	373	Focquet, R.	IV	303
Eygenraam, L.	IV	290	Foncé, A.	II	378
Eymar, S.-L.-J.	I	365	Fondard, J.	III	311
Eysackers, J.	IV	292	Fondère, A.	III	311
			Fontier, Ch.-E.	I	385
			Forbes, J.	IV	304
			Foret, J.-B.	II	385
			Forfeitt, J.	IV	307
			Forget, J.	III	313
			Forssell, J.	III	320
			Forteguerrri, N.	II	379
			Fortuné de Bologne	II	379
			Foster, R.	IV	308
			Postroy, A.	III	320
			Foulon, F.	III	321
			Fouquet, Ch.	II	379
			Fourche, J.	IV	309
			Fourdin, L.	III	324
			Fourneau, A.	III	324
			Fourneau, L.	IV	309
			Fraesem (Van), A.	II	380
			Fraipont, C.-J.	I	386
			Francisco de Santa Maria	II	380
			Franck, L.	III	325
			Francken, E.	I	386
			Franco	II	380
			François (von), C.	II	381
			François, J.-B.	I	387

F

Fabbro (dal), A.	II	375			
Fabry, E.-P.-V.	II	365			
Faes, J.	V	315			
Fagerstroem, F.	II	368			
Fagerstrom, C.-A.	II	368			
Fagnani, Pr.	II	375			
Fahlander, Fr.	III	297			
Faki Ahmed	III	297			
Falcetti, M.	I	367			
Farinelle, J.	IV	291			
Faro (da Costa), J.	III	300			
Fatel Moulah Bey	I	369			
Faucon, L.	III	300			
Fauconnet, J.	V	317			
Favereau (de), P.	IV	292			
Favre, M.	III	300			
Feddersen, A.	III	301			
Félix, G.	V	318			
Felsen (von der), A.	II	376			
Fenasse, Ch.	III	301			

	Tome	Col.		Tome	Col.
François da Jesus, voir Jesus (Fran çois da).			Gauthier, A.-V.	I	396
François de Gazoldo	II	383	Gautier, E.	IV	331
François de Sainte Marie	II	384	Gazoldo (François de), voir François de Gazoldo.		
François de Villanova	II	384	Geelhand, E.	V	336
François, E.	IV	310	Genot, G.	I	402
François Xavier de San Lorenzo	II	385	Geldhof, B.	V	337
Francoqui, E.	IV	311	Genard, Ch.	II	404
Franken, E.	II	385	Genechten (Van), E.	III	352
Franssen, G.	III	344	Gênes (Chrysostome de), voir Chrysostome.		
Franssen, H.	III	345	Genesse, Fr.	III	354
Frässle, J.	IV	319	Gentil, E.	III	355
Fredelius, E.	III	345	Geoffroy, Th.	I	396
Frédéric III	IV	320	George, E.	III	358
Frédéric, A.	IV	320	Gerain, J.	III	358
Frees, A.	II	387	Gérard, A.-G.-A.	I	396
Freitag, E.	III	346	Gérard, Ch.	I	401
Frenay, J.	III	347	Gérard, E.	V	338
Frennet, V.-A.	I	387	Gérard, Lamb.	I	402
Frère, H.	II	388	Gerboin, F.	V	339
Frère, H.	II	388	Gerven (Van), A.	I	402
Freson, J.	II	390	Gerven (Van), E.	III	358
Friart, F.	II	390	Gessi, R.	I	403
Fries, V.	III	348	Gessy, R.	V	340
Fris, V.	IV	321	Gestel (Van), Ch.	II	405
Frisell, T.	II	393	Getteman, J.-B.	III	359
Fristrom, C.	IV	322	Getteman, L.-A.	III	359
Frobenius, L.	III	348	Gevaert, E.	V	340
Froment, A.	IV	323	Gevaert, F.	IV	332
Fromont, J.	II	394	Geysen, M.	III	359
Fuchs, F.-A.	I	389	Gheur, L.	IV	334
Fugger	I	394	Ghilain, A.	III	360
Fuisseaux (de), B.	III	350	Ghislain, L.	II	406
Fumière, E.	V	328	Ghist, J.	III	360
Fumière, F.	IV	324	Ghysen, J.	IV	335
Furnes (Érasme de), voir Érasme de Furnes.			Gianpietri, Ch.	II	408
Furst, G.	IV	325	Giertsen, E.	III	361
G					
Gabriel de Bologne	II	385	Giezov, P.	I	405
Gaete (Antoine de), voir Antoine.			Giletti, G.	IV	336
Gahide, L.	III	351	Gill	I	405
Gailly, D.	III	351	Gillain, A.	IV	336
Galezot, A.	IV	327	Gillain, C.	III	361
Gallaix (De), L.	II	395	Gillard, H.	III	366
Gallese (Philippe de)	I	395	Gillard, R.	II	410
Gallo (Bernard de)	I	395	Gille, G.	IV	337
Galopin, G.	IV	328	Gilles, A.	I	405
Gambali	V	329	Gillet, J.	IV	337
Gamble Keys	II	396	Gillis, A.	I	406
Gamitto, A.	V	332	Gillis, H.	II	410
Gangler, F.	V	335	Gillis de Sart Tilman, L.	III	367
Ganty, J.	V	335	Gilmont, A.	I	408
Garcia	II	398	Gilmont, M.	III	368
Garcia I Affonso	II	398	Gilson, F.	V	342
Garcia (Dom)	II	398	Gilsoul, J.	III	369
Garcia II Affonso	II	398	Giral	II	311
Garcia III	II	399	Girard, C.-H.-A.-C.	I	409
Garcia V.	II	400	Giraud, V.	II	411
Garmijn, J.	II	401	Girault, Ch.	III	369
Garmyn, F.	II	401	Gisseleire, A.	V	343
Gaspard, H.	III	351	Givin	I	410
Gaston, A.	III	352	Glaesener, J.-B.	I	410
			Glave, E.	II	415
			Gleerup, P.-E.	I	412
			Glorie, Ch.	II	417
			Glund, P.-C.-R.	I	413

	Tome	Col.		Tome	Col.
Hammarqvist, H.	IV	374	Hende (Van), P.	V	409
Hamoir (R. P.), D.	I	478	Hendrickx (R. P.), F.	I	503
Handekijn, E.	IV	375	Hendrix, G.	I	504
Haneuse, L.	IV	376	Henin, A.	III	428
Handekijn, M....	V	400	Hennebert, Ch.	V	410
Haneuse, O.	V	400	Hennebert, G.	V	410
Hankenne, L.	III	413	Hennebicq, J.	IV	388
Hannotte, J.	I	479	Hennebicq, L.	III	429
Hanolet, L.	II	448	Hennequin, E.	III	431
Hanquet, H.	II	452	Henneuse, J.	III	432
Hansen, F.	III	414	Henning, B.	III	433
Hansen, H.	III	415	Henrard, A.-J.	I	504
Hanssen, Chr.	III	416	Henri (prince de Portugal)	II	471
Hanssens, Em.	V	402	Henricot, E.	V	413
Hanssens, E.-G.	IV	377	Henricy (R. P.), M.	I	505
Hanssens, E.-W.-V.	I	479	Henrion, A.	V	413
Hap, L.	III	417	Henrique	II	471
Hardy, L.	III	417	Henrique II	II	471
Haren (Van), J.	II	453	Henrotte, Ch.	V	414
Harinck (De), A.	II	453	Henrotte, Fr.	V	416
Harleman, L.	III	418	Henry, É.	V	416
Harou, P.	III	418	Henry, E.	IV	390
Harou, V.-E.-J.	I	493	Henry, G.	IV	394
Harpe (de la), J.	II	454	Hens, J.	III	434
Harper, E.-J.	II	496	Herder (Van), J.	III	436
Harris, Th.	IV	377	Hérion, G.	V	417
Harry, G.	III 419; V	403	Hérion, L.	V	418
Hartland (Rd)... ..	I	496	Herlow, P.	V	420
Hartzheim, J.	III	425	Hermans, G.	III	437
Haspe (De), L.	II	454	Hernotte, D.-J.	I	506
Hatton	IV	377	Herrebaut, E.	IV	395
Haubroe, J.	IV 378; V	404	Herry, G.	IV	401
Haut (R. P.), A.	I	497	Hert (De) (R. P.), F.	I	507
Haut (De), E.	II	454	Hertecant, J.	IV	403
Hauzeur, P.	IV	378	Hertwig, F.	I	508
Havermaet (Van), Fr.	II	455	Hessling, C.	IV	403
Hawash Montasser Effendi	II	455	Heste (Van), P.	V	420
Haxthausen, J.	III	426	Heusch (de), O.	III	438
Haye (La), J.-J.	I	497	Heuvel (Van den), G.	V	421
Hays de Gassart (de), A.	IV	380	Heuvel (Van den) J.	V	421
Hazart, C.	II	459	Heuvel (Van Den), Th.	II	472
Heath, L.	V	404	Heuze, G....	V	424
Hebrans, L.	I	459	Heyerick, F.	III	439
Hecke (Van), A.	V	405	Heygere (D'), voir D'Heygere.		
Hecke (Van), Ph.	II	459	Heylen, R.	V	425
Hecq, C.	V	460	Heylen, Th.	V	425
Hee (Van) (R. P.), E.	I	500	Heymans, Fl.	V	427
Hee (Van), I.	II	462	Heymans, H.	III	440
Heer, Ch.	V	406	Heyn, R.	I	508
Heiberg, I.	II	463	Heyse, Pr.	II	473
Heide, G.	V	407	Heyvaert, J.-B.	III	440
Heim (R. P.), J.	I	501	Heyvaert, P.	III	441
Heintz, J.	IV	381	Hilger, E....	III	441
Heirbeek (Van), L.	IV	384	Hill, W.	II	474
Heirman, A.	III	426	Hillebrandt, H.	V	428
Helaers, F.-H.-A.	I	502	Hinck, E.-E.	IV	403
Helbo, A.	III	426	Hinck, E.-F.	II	474
Hellebaut, A.	III	427	Hinde, S.-L.	I	509
Hellebaut, Cl.	III	427	Hingot, G.	II	476
Hellemans, R.	III	248	Hinthel, G.	II	477
Helleputte, J.	IV	385	Hintje, P.	III	442
Hemelrijck (Van), A.	II	464	Hippolita (Dona)	II	478
Hemptinne (de), J.	IV	387	Hirth, J.	V	428
Hemricourt de Grunne (Comte de), F.	II	464	Hjerten, J.	III	442
Henau (De), P.	V	408	Hochstetter (von), F.	V	446
Hencxthoven (Van), E.	II	465	Hochstras, L.	III	443

	Tome	Col.		Tome	Col.
Hock, O.	V	448	Hunstadt, E.	V	459
Hode (L'), R.	II	478	Hupin, R.	V	460
Hodister, A.-E.-C.	I	514	Hurlburt, E.	V	461
Hoebaers, M.	III	443	Hurt, J.	V	462
Hoeck (Van), E.	II	479	Husson, J.	II	487
Hoef (Van), W.	V	450	Hutereau, J.	III	461
Hoesen (Van), G.	II	479	Hutton, J. F.	I 528; IV	411
Hoesen (Van), M.	V	452	Huygelen, F.	IV	411
Hoestenbergh (Van), E. ...	II 480; IV	405	Huygens, J.	III	463
Hoeydonck (Van), L.	I	518	Huyghé, E.	IV	413
Hofman, M.	III	444	Huyghé, P.	IV	414
Holemans, V.	IV	406	Huyghé de Mahenge, A. ...	IV	415
Hollay, L.	III	444	Huys, M.	III	463
Hollebeke, L.	V	452	Huysman, A.	III	464
Holm, A.	III	445	Huysmans, J.	IV	422
Holm, Ch.	III 445; V	453	Hyacinthe de Bologne (Triboli)	II	490
Holmquist, I.	III	446	Hyacinthe de Vetralla, B. ...	II	491
Hols, E.	II	480	Hypersiel, G.-A.-H.	I	530
Holsbeek (V1n), L.-V.	I	519			
Homblé, H.	IV	406			
Hommelen, J.	V	454			
Hondt (D'), A.	III	447			
Hoof (Van), J.	II	481	Iacovleff, A.	IV	423
Hoofter, Fr.	II	482	Ibanga, M.	IV	424
Hooghe (D'), O.	III	447	Ibro, O.	V	463
Hoop (D'), F.	II	482	Illingworth, W.	II	493
Hoornaert, A.	III	449	Imbo, R.	III	465
Hoornaert, M.	V	455	Immers, V.	III	465
Hooteghem (Van), H.	II	484	Impens, A.	II	493
Hoppenrath, A.	III	449	Incarnation (Diego de l')	I	531
Horbach, F.	III	450	In de Betou, voir Betou (In de).		
Hormess, J.	III	451	Ingoli, Fr.	II	493
Horn, N.	III	452	Innes, R.-S.	I	533
Horneman, Chr.	III	452	Innocent X.	II	494
Horner, A.	III 453; IV	407	Inver, J.	I	533
Horstmans, E.	IV	408	Ipatieff (d'), N.	IV	424
Hosselet, Z.	III	455	Irgens Bergh (von), Th. ...	III 466; V	463
Hoton, G.	III	456	Iseghem (Van), A.	V	464
Houben, J.-H.	III	456	Isle (de l'), G.	II	494
Houben, J.-L.	III	457	Ivens, R.	II	494
Houcke (Van), Ch.	II	485			
Housiaux, W.	IV	408			
Houte (Van), E.	II	485			
Houttekier, M.	V	455			
Houtem (de Beughem de), voir Beughem.			Jacmart, C.	IV	425
Houtte (Van) (R. P.), A. ...	I	522	Jacobis, I.	II	497
Houtte (Van), E.	II	486	Jacobs (R. P.), H.	I	535
Houzeau de Lehaie, Ch. ...	III	458	Jacobs, J.	IV	427
Hove (Van), E.	II	486	Jacobs, Ph.	V	467
Hove (Van), Fl.	II	487	Jacoby, M.	III	467
Hove (Van), L.-H.	I	525	Jacquemain, J.	I	541
Hove (Van), R.	V	456	Jacquemin, E.	III	467
Hove (Van den), J.	III	459	Jacques, A.	V	469
Hove d'Estenryck (van den), A.	IV	409	Jacques, V.	V	470
Howell, J.	V	457	Jacques, V.-Ch.	V	471
Hoyois, J.	IV	410	Jacques de Dixmude, J. ...	II	497
Huberlant (R. P.), F.	I	526	Jacquet, A.-G.-J.	I	542
Hubrechtsen, A.	V	457	Jacquot, A.	III	468
Huguet, L.	III	460	Jadot, A.	IV	427
Huleu, H.-M.	I	528	Jadot, E.	III	469
Hulse (Van), H.	V	458	Jadot, J.	V	472
Hulse (Van), M.	III	460	Jadoul, J.	II	504
Hulst (de l'Épine d'), voir d'Hulst (de l').			Jaeger (De), E.	III	469
Humblet, P.	III	461	Jamar, E.	IV	429
			Jamar, P.	IV	433
			Jameson, J.	IV	433

	Tome	Col.		Tome	Col.
Kint de Roodenbeke ('t), A. ...	V	507	Lagouge, A. ...	IV	473
Kipanga-Panga ...	II	537	Lagye, J. ...	III	490
Kirk (Sir), J. ...	III	482	la Harpe (de), voir Harpe (de la).		
Kirkbright, J. ...	I	578	La Haye, voir Haye (La).		
Kisscleff, C. ...	V	508	Lahure, A. ...	V	522
Kistnir, K. ...	II	539	la Kethulle de Ryhove (de), voir Kethulle.		
Kitchener, H.-H. ...	I	578	Lalaing (de), Ph. ...	III	490
Kittrick (Mac), J. ...	I	580	Lalieux, E. ...	II	563
Klinkenberg, L. ...	II	540	Lallemand, A. ...	II	563
Klobb, J. ...	III	483	Lallement, G. ...	II	565
Kloekers, H. ...	II	540	Lambermont, A. ...	II	565
Kluppels, J. ...	III	484	Lambermont, C. ...	III	491
Knudsen, G.-F. ...	II	541	Lambert, H. ...	IV	474
Koch, G. ...	II	541	Lambert, L. ...	I	581
Koch, J. ...	II	542	Lambin, F. ...	V	523
Kock, Ch. ...	V	508	Lambiotte, A. ...	V	525
Koenig, H. ...	V	509	Lambot, A. ...	II	581
Konings, J. ...	V	513	Lambotte, A. ...	II	581
Koetseb (Van), P. ...	II	542	Lambotte, H. ...	V	526
Koettlitz, E. ...	V	509	Lambrette, F. ...	III	491
Koht, R. ...	V	510	Lamers, M.-F. ...	I	583
Kollek, A. ...	II	542	Lamoline, M. ...	V	527
Kollen, O. ...	II	543	Lamquet, R. ...	III	492
Koller, H. ...	V	511	Lamy, F. ...	III	493
Kondrup, Chr. ...	II	543	la Nativité (Emmanuel de), voir Emmanuel.		
Konings, G. ...	IV	464	Lancaster, A. ...	V	527
Konings, J. ...	V	513	Lanciers, A. ...	II	582
Koolen, P. ...	II	544	Lancher, (Van), A. ...	I	583
Kops, J. ...	II	546	Lancker (De), J. ...	III	493
Korting, M. ...	II	547	Landeau, P. ...	V	528
Korzeniowski, T. ou Conrad ...	II	547	Landeghem, A. ...	V	529
Kotska, R. ...	III	484	Lange, A. ...	II	583
Kotz, L. ...	II	552	Langerock, A. ...	II	585
Kremer, voir Mercator.			Langhans, A. ...	II	586
Kroman, E. ...	II	553	Langhe (de), H. ...	IV	475
Kroon, B. ...	III	485	Lanier (de), J. ...	IV	476
Kruse, B. ...	II	554	Lanis, L. ...	III	493
Krusenstjerna (von), E. ...	II	554	Lannoy, L. ...	II	586
Kund ...	II	555	Lannoy (de), Ch. ...	IV	476
Kurtzhals, H. ...	V	516	Lansberg, J. ...	II	587
Kuyper (De), J. ...	II	555	Lanser, Ch. ...	II	588
Kwete-Mabindje ...	IV	466	Lantonnois van Rode, A. ...	III	494
L					
Labarre (de), A. ...	IV	465	Lantsheere, T. ...	IV	479
Labat, J. ...	II	554	Lantsheere (de), L. ...	III	494
Lacerda E Almeida (de), Fr. ...	III 485 ; V	517	Lanuvin, J. ...	II	589
Lacourt, L. ...	IV	467	Lapiere, A. ...	II	589
Lacourt, C. ...	IV	467	Laplume, J. H. ...	I	584
Lacroix, E. ...	III	490	Lardinoy, R. ...	II	593
Lacroix, F. ...	II	558	Lardy, A. ...	II	592
Lacrosse, V. ...	II	559	Laroche, A. ...	II	593
Ladam, F. ...	II	559	La Roncière Le Nourry (de), Cl. ...	III	501
Laere (Van), A. ...	II	560	Larsen, E. ...	IV	481
Laet (De), J. ...	II	560	Larsson, A. ...	II	593
Lafut, F. ...	IV	472	Laschet, A. ...	II	593
Lafiteau, J.-F. ...	II	561	Laurent, A.-J. ...	IV	483
l'Africain (Léon), voir Léon l'Africain.			Laurent, A.-L.-G. ...	II	594
Lagache, V. ...	II	561	Laurent, E. ...	II	594
Lagneau, E. ...	II	563	Laurent, E.-G. ...	I	587
Lagneaux, O. ...	V	521	Laurent, M. ...	III	502
Lagos (Étienne de), voir Étienne de Lagos.			Laurent, O. ...	V	530
			Laurent, V. ...	III	503
			Lauterbach, G. ...	II	595
			Lauwens, J. ...	III	504
			Lauwers (R. P.), A. ...	I	591

	Tome	Col.		Tome	Col.
Laveleye (de), E.	IV	484	Lekeu, J.-V.	I	596
Laveleye (de), G.	IV	497	Lelong, A.	II	601
Lavigerie, (Mgr) Ch.	III	504	Lelubre, V.	III	535
Lavrinowski	IV	499	Lemaire, B.	V	545
Lawarée, Fr.	III	518	Lemaire, Ch.	II	603
Lawarée, Fr.	III	518	Lemaire, L.	III	536
Lazard, Z.	V	531	Lemaire, M.	III	537
Leao (de), Anna Afonso	II	595	Lemaître, P.	III	538
Lebègue, A.-E.-V.	I	592	Le Marinel, voir Marinel (Le).		
Le Bœuf, voir Bœuf (Le).			Lemery, E.	III	539
Lebon, J.	V	531	Lemoine, F.	V	546
Lebon, M.	III	518	Lemonnier, A.	IV	510
Le Boulangé, voir Boulangé (Le).			Lenaerts, P.	III	541
Leboutte, A.	III	518	Lenchantin, É.	IV	513
Lebrun, Alb.	V	532	Lenger, A.	II	609
Lebrun, Alf.	V	532	Lengrand, E.	III	542
Lebrune, Ch.	III	520	Lenoir, C.	III	542
Lecat, Ch.	III	521	Lens, A.	III	542
Lechaptois, A.	IV	499	Lentz, L.	V	547
Lecherf, E.	III	522	Lenz (D ^r), O.	II	609
Leclaire, L.	III	523	Léon l'Africain	II 614;	V 551
Le Clément de Saint-Marcq, Ph.	III	523	Léon X	II	614
Leclercq, A.-E.	III	525	Léonard, E.	II	614
Leclercq, I.-A.	III	526	Léonard, H.	V	548
Leclercq, J.-J.	I	583	Léonard, P.	III	544
Leclercq, V.	IV	503	Léopold I ^{er}	V	XI
Lecocq, R.	IV	504	Léopold II	I	V
Le Cocq d'Armandville, voir Armandville.			Lepez, G.	IV	514
Lecomte, E.	III	526	Lepez, H.	III	545
le Court (De), voir Court (De le).			Lepez, Th.	III	545
Ledeganck, H.	II	596	l'Épine d'Hulst (de), voir Épine d'Hulst (de l').		
Ledent, A.	V	535	Lepinois, G.	III	546
Ledien, Fr.	II	597	Leplae, E.	IV	515
Ledoux, M.	V	537	Lequeux, A.	III	547
Lemeputten (Vander), M.	IV	505	Lercangée, E.	III	548
Leers, J.	III	527	Leroi, G.	II	615
Leersnyder (de), A.	IV	506	Le Roy, voir Roy (le),		
Leeseaman, Fr.	II	597	Leroy, F.	II	617
Leeters, E.	III	528	Leroy, H.	III	549
Leeuw (Van), L.	V	538	Leroy-Beaulieu, P.	IV	518
Lefèbvre, E.	III	528	Lescauwaet, E.	III	550
Lefèbvre, F.	V	539	Leslie, R.	II	617
Lefèvre, G.	V	539	Lespagnard, E.	III	551
Lefèvre, J.	V	541	Lespagnard, F.-R.	II	619
Leflot, Ch.	III	528	Lesseps (Vicomte de), F.	II	620
Lega, G.	III	529	Lestaeghe, J.	V	552
Legat, A.	II	598	Leu (De), A.	II	622
Léger, Th.	IV	508	Leuridan, C.	IV	519
Legrand (R. P.), L.	I	595	Leverhulme (Vicomte), W.-H.	I	597
Legros, A.	III	529	Levieux, F.	IV	520
Lehaie (Houzeau de), voir Houzeau.			Lewis, T.	IV	521
Lehane, D.	IV	508	Leys, E.	V	553
Lehane, G.	II	600	L'Hode, voir Hode (L').		
Lehrman, D.	IV	509	Lhoneux (de), G.	IV	521
Lejean, G.	V	541	Lhoest, A.	III	552
Lejeune, A.	II	601	Liagre (R. P.), E.	I	599
Lejeune, A.-L.	III	530	Liagre, J.-B.	III	552
Lejeune, Ch.	III	531	Liard, E.	IV	522
Lejeune, F.-J.	III	532	Liard, G.	III	555
Lejeune, F.-T.	III	532	Libert, A.	IV	523
Lejeune, H.	II	601	Libioulle, M.	IV	524
Lejeune, J.	III	533	Libois, J.	II	623
Lekens, Fr.	II	533	Lichtervelde (de), J.	IV	524
Lekens, M.	V	543	Licot, G.	III	556
			Liebaert, A.	IV	525

	Tome	Col.		Tome	Col.
Liebaert, J.	V	556	Louis de Saragosse	II	650
Liebrecht, D.	II	625	Loupas, P.	V	563
Liebrechts, Ch.	III	556	Lourdel, S.	IV	544
Liebrechts, L.	III	560	Lousberg, V.-J.-J.	I	623
Liégeois, V.	I	601	Lovinfosse, D.	III	572
Liénard, Ch.	II	626	Luksic, N.	II 650; IV	549
Liétard, L.	IV	527	Lund, O.	III	573
Lignier, P.	IV	528	Lundqvist, E.	II	650
Ligot, J.	II	630	Lüneborg, E.	IV	550
Lilhewall, E.	III	561	Luppen (Van), J.	II	655
Lilliesköld, J.	III	563	Lupton, F.	I	624
Lima (Lopes de) voir Lopes de Lima			Lutete (Gongo), voir Gongo Lutete.		
Limbürg Stirum (de), A.	V	556	Lutens, R.	IV	550
l'Incarnation (Diego de), voir Incarnation.			Lutker, O.	V	566
Lindhal, P.	III	561	Lux, J.	IV	550
Lindegård, A.	V	557	Luyckx, T.	IV	551
Lindeman, S.	I	602	Lycops, A.	II	652
Linden, Ch.	IV	925	Lynen, A.	III	573
Linden, J.-J.	I	603			
Linden (Van der), S.	IV	532		M	
Linderskjöld, A.	IV	533	Maat (Ter), voir Ter Maat.		
Lindstedt, K.	V	559	Mabille, E.	III	575
Lindstrom, C.	III	562	Mabille, V.	V	567
Linn, J.	III	632	Macar (de), A.-H.-A.	I	625
Linschoten (Van), J.	II	326	Mac Allan, voir Allan (Mac).		
Lint (Van), J.	II	632	Macau, E.	V	568
Lint (Van), V.	III	563	Macbey, P.	V	568
Linth (Van), G.	II	635	Mackinnon (Sir), W.	I 627; IV	551
Lion, O.	III	564	Mac Kittrick, voir Kittrick (Mac).		
Liotard, V.	II	635	Macao, E.	III	567
Lippens, H.	V	560	Macquyn, P.	III	576
Lippens, J.	II	638	Maddens, Th.	I	630
l'Isle (de), voir Isle (de l').			Madou, M.	IV	553
Livemont, J.	III	565	Madoux, A.	IV	553
Livingstone, D.	I	607	Madsen, H.	V	569
Livinhac (Mgr), L.	III	566	Maele (Vqn), G.	III	577
Liwenhath, Ch.	V	561	Maertens, Ch.	V	570
Lobelle (De), G.	II	640	Maes, A.-H.	III	578
Lochtmans, A.	III	567	Mes, A.-J.	III	582
Lodder (de), B.	IV	533	Mes, J.	III	582
Loesewitz, Fr.	II	640	Maes, K.	I	631
Loestadius, J.	III	567	Maesen (Van der), P.	III	584
Lohest, M.	IV	535	Maeyaert, C.	V	571
Lombard, R.	III	568	Maeyaert, L.	III	595
Lombart, Ch.	V	562	Maffei, J.	II	655
Lombary (R. P.), E.	I	611	Maffei, J.-M.	II	655
Long, A.	II	641	Magery, J.	II	656
Longobardo, E.	V	562	Magery, L.	I	634
Longtain, A.	IV	537	Magis, H.	V	573
Lonnoy, E.	III	570	Magis, L.	V	574
Loock (Van Der), V.	II	646	Magnée (de), A.	II	658
Loosveld, A.	III	570	Magnette, Ch.	V	575
Lopes de Lima	II	648	Magnuson, A.	III	586
Lopez, A.	II	647	Maguire, P.	III	586
Lopez, E.	II	647	Magyar, L.	II	658
Lorand, G.-L.-A.	I	611	Mahieu, A.-A.	I	635
Lorent, E.	III	570	Mahieu, L.	V	577
Lorenzo (François Xavier de San). voir François.			Mahutte, E.	III	587
Loret, J.	I	648	Maillier, V.	V	578
Losange, Fr.	III	571	Mainferme, J.	IV	554
Lotar, L.	IV	538	Majo (El)	III	289
Lothaire, H.-J.	I	615	Makoko	I 640; IV	555
Louis, G.	II	649	Malamine	I	644
Louis d'Assise	II	649	Malchair, L.	IV	556
			Maldeghehen (Van), A.	IV	556

	Tome	Col.		Tome	Col.
Malderen (Van), E....	II	663	Massy, F.	V	591
Malfait, A.	I	649	Mathelin de Papigny (de), H.	IV	579
Malfeyt, J.	III	588	Mathieu, E.	II	680
Malherbe, L.-J.-M.	I	650	Mathieu, J.	IV	582
Malinginda	II	664	Mathieu, P.	III	605
Malis, H.	V	578	Mathieu d'Anguiano	II	682
Mallmann, H.	IV	561	Mattheys, V.	III	607
Malmström, A.	V	579	Maubacq, V.	II	682
Malo, J.	IV	561	Maunoir, Ch.	III	607
Maluin, E.	III	592	Mauroy, F.	IV	583
Malzac (de)	I 652; IV	566	Maury, H.	I	671
Mambanga	I	654	Max, A.	IV	584
Man (de), J.	IV	566	Max, Ch.	III	608
Manders, Fl.	III	592	Mayaudon, J.	III	608
Manduau, E.	II	664	Mayer, J.	III	610
Mangen, J.-P.	IV	567	Mazy, J.	III	610
Mangin, A.	III	593	Mbaka, P.	IV	585
Manning, P.	III	593	Mbili, voir Bil.		
Manso (Vicomte de Paiva)	II	666	Mbittima ...	II	682
Manuel I ...	II	666	Mbunza ...	I	672
Marbaix (De), H.	III	594	Meckow (von), A.	II	683
Marbaix (de), Th.	IV	567	Meerbeek (Van), A.	II	686
Marcellino da Vivezza	II	666	Meert, A.	III	612
Marchand, J.-B.	III	596	Meeus, G.	II	687
Marchant, A.	III	601	Meganck, B.	III	612
Marck, Fr.	II	667	Meiser, R.	IV	586
Marck (Van), Ch.	IV	568	Melaen, J.	II	687
Marcke (Van), J.	V	579	Melaerts, A.	II	688
Marcke de Lummen (Van), L.	IV	569	Meldert (Van), A.	V	592
Marcussen, M.	II	670	Melen, N.	II	689
Mardulier, H.	II	671	Melis, L.	V	593
Maréchal, E.	V	580	Melsen, A.	V	594
Maria (Dona Maria Mpanzu)....	II	672	Mendoza (De), L.	II	690
Marie de Canicatti (Bernard), voir Canicatti (de).			Mennicken-Adams, P.	III	612
Marigny (de)	II	672	Mensbrughe (Van Der), L.	II	690
Marillus, C.-L.	I	659	Mense, C.	II	690
Marin, A.	V	581	Mente, Fr.	V	595
Marinel (Le), G. E.	I	659	Menten, J.	IV	587
Marinel (Le), P.-A.	I	664	Mercator (Kremer)	II	693
Markiewicz (R. P.), J.	I	670	Mercenier, M.-G.-J....	I	675
Marle, H.	V	583	Merchter, P.	III	617
Marmitte, J.	V	583	Mercier, A.	III	613
Marneffe (De), J.	II	673	Mercier (Mgr), D.	III	615
Marno, E.	V	584	Mercier, G.	III	617
Marquès, L.	IV	570	Merkus, P.	II	693
Marrevée, A.	III	601	Merlin, L....	IV	589
Martens, Ch.	V	586	Mérode (de), H.	III	618
Martens (de), F.	IV	574	Merolla, voir Sorrento.		
Martin, A.	II	673	Mertens, J.	III	623
Martin, C.	II	673	Metz, G.	IV	590
Martin, L.-J.-B.	III	602	Meuleman, E.	III	623
Martin, L.-J.-J.	III	602	Meuleman, J.	IV	591
Martin, P.	V	587	Meulenaer (de), Ch.	II	694
Martinet, M.	II	674	Meunier, G.	III	625
Martini, J.	V	588	Meurice, E.	IV	592
Martinson ou Martensen	II	675	Meyer	III	625
Marx, B.	III	603	Meyer, Ch.	III	625
Mascarenhas, S.	II	676	Meyer (De), L.	II	596
Mascart, M.	III	603	Meyer, M.	I	677
Massart, Ch.	III	604	Meylen (Van der), G.	IV	593
Massart, J.	I	671	Meynen, J.	IV	594
Massart, J.	II	677	Miani, G.	I 678; IV	595
Massmann, L.	V	589	Michaux, Ed.	I	685
Masson, F.	V	590	Michaux, J.	IV	595
Masson, P.	II	679	Michaux, L.	II	696
			Michaux, O.-I.-J.	I	685

	Tome	Col.		Tome	Col.
Michiels, J.-P.	III	626	Montblanc (de), A.	V	606
Michel, A.	IV	596	Montefiore-Levi, G.	V	606
Michel, F.	IV	596	Montemartini, G.	III	638
Michel, M.	II	697	Monteprandone (A.-M. de)	I	707
Michel, V.	III	626	Montesarchio (Jérôme de)	I	707
Michel de Zug (Wilkart)	II	698	Montfort (Van), G.	I	714
Michiels, I.-J.-J.	I	693	Montgomery, J.	II	717
Michiels, J.	III	628	Monthaye, E.	IV	627
Michiels, L.	IV	598	Monti, R.	IV	627
Michiels, P.	III	628	Montpellier d'Annevoie (de), A.	V	607
Michotte, J.	III	628	Monville, A.	V	608
Middagh, F.	III	629	Moor (de), E.	V	610
Middelfaut, G.	V	596	Moore, M.	V	610
Mieroo, H.	III	630	Moortele (Van de), A.	V	611
Mies, Fr.	III	632	Moortgat, M.	V	615
Mighem, L.	IV	599	Mopoie Bangezegino	II	718
Miglionico (Isidore de)	I	695	Moppe (Van), R.	V	616
Migliore, A.	II	698	Moreau, A.	V	616
Mikic	II	698	Moreau, E.-A.-J.	III	639
Mikoszewski, E.	IV	600	Moreau (de), E.-A.-M.	III	639
Milants, E.	III	633	Moretus de Bouchout, voir Bou-		
Millard, A.-L.	I	695	chout de Moretus.		
Milne, W.	III	633	Morgan, D.	I	715
Milner, A.	IV	600	Morgan, J.-P.	I	716
Milz, J.-A.	I	697	Morgan, J.-T.	I	717
Minckwitz (de), L. J.	II	700	Moriame, J.	V	617
Minne, C.	V	597	Moriondo, M.	III	640
Minne, L.	V	597	Moris, H.	IV	628
Miomandre (de), Ch.	V	598	Morisseau, J.	III	641
Miot, F.	V	599	Morissens, G.	IV	630
Mirambo	I	701	Morrachini, P.	IV	631
Mirambo	II	700	Morrison, W.	IV	631
Miroult, M.	V	601	Morrisseaux, Ch.	V	618
Misonne, A.	III	633	Morse, E.	V	620
Misonne, R.	III	634	Mossiat, L.	III	641
Misson, Ch.	III	634	Mota (da), S.	II	720
Mizon, L.	III 635; V	602	Mottard, A.	III	642
Moberg, W.	V	602	Mouchon, A.	V	620
Modène (Joseph de), voir Joseph			Moulaert, J.	I	718
de Modène.			Moulaert, M.-T.-M.	I	719
Moere (Van De), Ph.	II	702	Moulah Bey (Fatel), voir Fatel		
Moers, L.	III	636	Moulah Bey.		
Moesieke (Van), D.	V	602	Moulin, H.	III	642
Mohammed Ahmed ibn Seyid Abdul-			Mousel, L.	V	621
lah (le Mahdi)	II	703	Moynier, G.	V	622
Mohara	II	708	Moyson, A.	III	643
Mohun, R.	II	710	Mserera, M.	V	624
Moinet, I.	III 637; IV	606	Msiri	II	720
Molen (Van Der), L.	II	713	Mucanzio, J.-P.	II	725
Molina, L.	II	714	Mudzaert, D.	II	725
Moller, P.	II	714	Muelenaere (de), F.	IV	636
Moloney, J.	II	715	Mukanda-Bantu	IV	640
Mols, A.	IV	625	Mulder, J.	IV	643
Moncet, A.	IV	625	Mulders, G.	II	725
Monet, H.	V	603	Muller, Fr.	III	643
Monforte (de), M.	II	716	Muller, H.	III	644
Monhonval, A.	II	717	Muller, M.	IV	643
Moniz (de Freytas), J.-C.	II	717	Muller, N.-E.	II	726
Mönkemeyer, A.	V	604	Munaut, L.	IV	646
Monnier, G.	III	638	Mungo (Park), voir Park Mungo.		
Monreal, Ph.	II	717	Muratori, A.	III	644
Mont (du), O.	V	605	Musinga Yuhi	V	626
Montalto (Biondo de), voir Bion do.			Mussche, A.	II	726
Montangie, A.-J.	I	705	Muylle, J.	V	629
Montasser Effendi (Haiwash), voir			Muysers, L.	III	646
Hawash.			Myttenaere (de), M.	II	727

N							
		Tome	Col.			Tome	Col.
Nachstheim, L.	III	645	Notebaert, A.	V	640		
Nachtegaei (de), C.	V	631	Nottet, J.	V	641		
Nachtergaele, A.	V	631	Novais Dias (de), Paul	II	739		
Nachtigal, G.	I	721	Nsaku (João da Silva)	II	740		
Naemen (Van), L.	V	632	Nsaku Lau	II	740		
Naessens, V.	III	645	Nucci (di), V.	V	642		
Naets, L.	III	646	Nuyens, H.	V	643		
Nagels, G.	III	647	Nyholm, Th.	II	740		
Nahan, P.	II	729	Nypels, Ch.	III	660		
Nahon, Fr.	III	649	Nys, F.	V	645		
Nativité (Emmanuel de la), voir Emmanuel.			Nys, J.-B.	III	660		
Ndoruma, voir Doruma.			Nzinga	II	740		
Necessidades (de), A.	II	731	Nzinga Nkuwu	II	742		
Neef (De), J.-B.	III	650	Nzundu, P.	II	742		
Neef-Orban, O.	V	633					
Neelemans, A.	V	633	O				
Neelemans, E.	V	634	Oddon (R. P.), A.	I	739		
Negri (de), A.	II	731	Oehlerich, L.	III	661		
Negri, G.	III	651	Ogg, J.	V	647		
Nélis, L.	III	651	O'grady, M.	V	647		
Nenquin, A.	V	634	Olin, A.	III	661		
Nenzima	V	635	Olin, X.	III	662		
Nerinx, E.	V	637	Olivier, A.	V	649		
Nest (Van den), A.	V	637	Olivier, L.	V	649		
Neuhaus, G.	III	652	Olsen, Ch.	II	743		
Neuhausen, V.	V	639	Olyff, J.	V	650		
Neujean, A.	III	652	Omlou, H.	III	662		
Neujean, L.	V	639	Omval, R.	V	657		
Neuray, H.	IV	647	Oomen, G.	II	745		
Neuss (Van), H.	III	653	Oost (Van), J.	III	663		
Neutens, M.	IV	652	Opbrouck, J.	III	663		
Nève, P.	I	725	Oram, Fr.	II	745		
Nevelsteen, H.	III	656	Orban, F.	II	745		
Neveu, J.	III	657	Orban de Xivry, A.	V	659		
Newcomb, G.	IV	653	Orban (Neef-), voir Neef-Orban.				
Ney, J.-B.	III	657	Oriandini, N.	II	748		
Neyt, E.	III	658	Orquevaux, H.	III	664		
Ngankabi, M.	IV	654	Ortelius	II	748		
Ngoma Mpsi, D.	II	732	Orth, H.	V	659		
Niangara	II	732	Ortiz de Vilhegas, D.	II	748		
Nicaise, A.	IV	655	Osorio, J.	II	748		
Nicholls, J.	II	734	Ost, W.	III	664		
Niclot, C.-A.	IV	656	Ostberg, J.	III	665		
Niclot, J.	II	734	Oste, D.	III	666		
Nielsen, C.	IV	657	Otto, K.	V	660		
Nieveler, J.	II	737	Oultremont (d'), A.	V	661		
Nihoul, M.	IV	657	Oultremont, Ch.	IV	661		
Nikitin, P.	IV	658	Overschelde (Van), J.	II	749		
Nilis, J.	III	658					
Nilis, Th.-V.	I	732	P				
Nilsson, H.	III	659	Pacheco, E.	II	749		
Nilsen, E.	IV	658	Pacheco Pereira (Duarte)	II	749		
Nilsson, R.	III	659	Pape (de), P.	V	663		
Nimptsch (Van), G.	IV	659	Page, A.	II	749		
Nisco, G.	IV	660	Pagels, G.	IV	671		
Nisot, J.	II	737	Paggi, E.	III	665		
Nitsen (Van), R.	IV	661	Pahaut, L.	IV	674		
Noblesse, A.-F.-Ch.	I	736	Paiva (de), M.-F.	II	751		
Nobrega (De), S.	II	738	Palate, D.	II	751		
Noci (dalle) M.-A.	I	738	Palerne (B. de)	I	739		
Noirfalise, G.	II	738	Palmarts, J.	II	753		
Nonnon, F.	III	660	Palmen, F.	III	667		
North, J.	IV	663					
Not (Van), L.	IV	666					

	Tome	Col.		Tome	Col.
Palmers, M.	III	667	Persyn, A.	II	766
Paludanus (ten Broecke)	II	753	Pesci, D.	III	676
Panda Farnana	III	668	Pestana (Diogo Rodriguez)	II	767
Panduro-Hansen, A.	IV 674; V	668	Peters, C.	III	677
Paola (Di), P.	III	669	Peters, G.	III	679
Paquay (R. P.), S.	I	740	Peterson, O.	III	681
Pardoen, A.	V	668	Peterson, P.	III	682
Pardonry, E.-D.	I 741; IV	676	Petherick, J.-F.-R.	I 752; IV	695
Paris (R. P.), V.	I	744	Petillon, A.	II	767
Parke, Th.	IV	679	Petit, A.	III	682
Park Mungo	IV	676	Petit, Ch.	III	682
Parmentier, A.	IV	686	Petit, H.	II	768
Parminter, W.-G.	I	746	Petit, J.	IV	696
Pascal, J.	IV	686	Petit-Bois, G.	III	683
Pasha (Emin), voir Schnitzer.			Petrachich, E.	IV	696
Pasmans, A.	III	670	Petroons, F.	V	669
Paternoster, F.	III	670	Petterson, G.	IV	697
Paternoster, G.	IV	688	Peuter (De), L.	III	684
Paternoster, L.	III	671	Peuter (De), P.	III	686
Paternotte, J.	IV	688	Peyrani, F.	III	687
Patte, Fr.	III	671	Philippart, G.	III	687
Paul III	II	753	Philippart, J.	V	690
Paul V	II	754	Philippart, Jul.	III	688
Paul-Antoine de Varazze	II	754	Philippe II	II	768
Paul de Singai (Saint), voir Saint Paul de Singai.			Philippe III	II	768
Paul François de Port Maurice	II	755	Philippe IV	II	768
Pauling, G.	IV	689	Philippe de Gallese, voir Gallese (Philippe de).		
Paulissen, E.-M.-G.	I	748	Philipps, E.	III	688
Paulo Afonso	II	755	Philippson, Fr.	III	688
Pauly, F.	IV	689	Pholien, J.	V	691
Pauly, J.	III	672	Piaggia, C.	I 755; IV	698
Pauw (de), H.	IV	690	Pias (da), R.	II	769
Pavie (Fr. De)	I	748	Picard, E.	III	689
Pearson, A.	I	749	Picha, L.	III	698
Pècher, E.	IV	692	Pie XI	IV	698
Pechuel-Loesche, M.	II	756	Piedbœuf, J.-F.	II	769
Pedro	II	758	Piedbœuf, J.-Th.	II	769
Pedro (de Sousa)	II	762	Pieren, H.	IV	699
Pedro (Dom)	II	759	Pierpont (de), I.	III	698
Pedro I (Nkanga Mvemba)	II	759	Pierre de la Mère de Dieu	II	770
Pedro II Afonso	II	759	Pierret, J.	II	770
Pedro III (Nsimbantamba)	II	760	Piers de Raveschot, A.	IV	703
Pedro IV (Agua Rosada)	II	760	Piessens, A.	III	702
Pedro V	II	761	Pietkin, L.	III	702
Pedro Constantino (da Silva Kibenga)	II	762	Piette, G.	IV	703
Peereboom (Van de) (R. P.), F.	I	751	Piette, J.	I	756
Peereboom (Van den), X.	II	763	Piette, J.-F.	III	702
Peeters, N.	III	672	Pigafetta, Ph.	II	771
Peetroons, F.	V	669	Pigeolet, A.	V	692
Peleman, A.	IV	694	Pilette, A.	IV	704
Pellicer de Tovar, J.	II	765	Pimentaraposso (de), B.	II	771
Pelzer, M.	II	765	Pimpurniaux, A.-F.-J.	I	756
Pene, Ph.	III	673	Pina (de), R.	II	771
Percher, H.	III	673	Pinguet, J.	III	703
Périer, G.	V	670	Pinheiro, D.	II	772
Périer, R.	V	672	Pinheiro Chagas, voir Chagas (Pinheiro).		
Périer, V.	V	673	Pirenne, H.	IV	704
Périer, W.	III	675	Piret, A.	III	703
Perignon, P.	IV	694	Piret, G.	III	704
Permentier (De), R.-E.	I	752	Pirmez, E.	IV	705
Permentier (De), R.-E.-E.	III	675	Piron, F.	II	772
Permentiers, J.	III	676	Piron, J.	II	772
Perpete, G.	V	674	Piron, J.-J.	II	773
Perrier, G.	V	675	Piron, L.	IV	708

	Tome	Col.		Tome	Col.
Pirot, J.	III	705	Prevost d'Exiles (Abbé)	II	789
Piotte, A.	III	710	Prévot, G.	IV	725
Pirsch, E.	IV	708	Priem, J.	III	716
Pirsoul, L.	V	692	Prinz, Fr.	III	717
Plaisance (de), D., voir Denis de Plaisance.			Prokaska, D.	III	717
Planço, H.	III	706	Prop, J.	III	717
Plas, J.	IV	709	Protin, A.	V	698
Plas (Van De), V.	I	761	Proyart (Abbé), L.-B.	II	789
Plas (Van Den), A.	II	773	Pruysenare de la Wostine (de)	I	774
Plas (Van Den), C.-Th.-J.	I	758	Puisant, Ph.	IV	726
Plas (Van Den), J.	II	773	Pujol, M.	II	789
Plas (Van den), P.	IV	710	Puls, E.-P.-E.	I	778
Plas (Van Den), V.	I	760	Puraye, J.	IV	727
Plasschaert, Ch.	III	706	Putte (Van de), L.	III	718
Platbroot, Ph.	III	707	Puttemans, A.	II	790
Plunkett, F.	IV	711	Puttemans, Ch.	II	790
Pochez, Ch.	IV	712	Puttevils, E.	III	719
Pochez, H.	IV	713	Pyrez, A.	II	792
Pocock, E.	II	775			
Pocock, F.	II	776	Q		
Poelemans, Ch.	III	707			
Poelmans, E.	III	708	Quadra (de), Gr.	II	791
Pogge, P.	I	762	Quatrefores de Breau (de), J.-L.-A.	I	779
Pognard, F.	IV	713	Querbach	II	791
Pois, L.	IV	715	Questiaux, L.	V	699
Polanco, J.-A.	II	778	Quievreux, L.	IV	727
Polet, N.	II	778	Quintanadoine (de), J.	II	791
Polidori, G.	III	709			
Pollok	IV	716	R		
Pombeiros	II	779			
Ponce, P.	III	710	Rabe, H.	IV	729
Poncellet, A.	III	710	Rabinek, G.	IV	729
Poncellet, P.	III	711	Rache (De), G.... .	III	719
Poncet, J.	I	765	Rachid Ben Mohammed	II	793
Poncin, E.	IV	717	Raepenbusch (Van), F.	IV	733
Ponsart, A.	IV	717	Raes (Van), L.	IV	735
Ponthier, N.	III	711	Rafai Aga	II	796
Ponthier, P.-J.....	I	766	Rafay	I	779
Poorten (Van der), A.	IV	719	Raguet, A.	III	719
Poorten (Van Der), G.	II	779	Rahbeck, A.	II 796; V	701
Poortmans, E.	IV	719	Rahbeck, A.	II	796
Popelin, E.	II	780	Rahier, L.... .	III	720
Poskin, R.	IV	720	Raikem, L.	III	721
Poskin, E.	IV	721	Rainieri, B.	III	721
Posse, C.-L.	II	783	Ramackers, P.	IV	735
Potagos, P.	I	771	Ramaeckers, J. G.	II	798
Pottelsberghe de la Potterie (van), A.	II	784	Randabel, J.	IV	736
Pottelsberghe de la Potterie (van), L.	II	785	Rangel, S.-R.	II	800
Potter (De), L....	III	712	Rangel Homem, M.... .	II	800
Potters, E.	V	694	Raphael I	II	801
Pouget, J.	V	694	Raphael De Castello de Vide	II	801
Pouillet, A.	III	713	Rasmussen, N.... .	IV	742
Poulsen, M.	V	696	Rasselet, J.	III	722
Pourbaix, F.	III	714	Rasson, L.	III	722
Pourbaix, V.	IV	722	Raus, R.	III	723
Pourtalès (Comte de), M.	II	786	Ravallion, J.	III	724
Praag (Van), J.	V	698	Rawlinson, H.	III	724
Praet (Van), J.	IV	722	Raynaud, E.	I	782
Prégaldien, P.	II	787	Raynaud, H.	II	802
Prentice, J.	IV	724	Rechter (De), E.	I	783
Preud'homme, L.	III	714	Reclercq, M.	IV	743
Prevers (R. P.), J.	I	773	Reding, L.	III	725
Prévost, E.	IV	724	Reelick, J.	III	726
			Regiori, L.	III	729

	Tome	Col.		Tome	Col.
Régny (de), H....	IV	744	Roi, S.	III	744
Regondi, M.	III	729	Roisin (de), A.	III	744
Reichard (Dr), P.	II	803	Rolin, P.	III	745
Reichlin Meldegg (von), W.	III	729	Rolin Jacquemyns, G.-H.	I 795; IV	763
Reis, J.	V	701	Rollin, E.	IV	768
Relin, C.	IV	745	Rom, L.	II	822
Remont, E.	IV	745	Romain, J.-B.	III	746
Remy, A.	III	730	Rombaut, Ch.	IV	768
Renard, A.	IV	746	Romberg, E.	IV	769
Renard, L.	III	731	Rommel, E.	III	746
Renier, A....	II	806	Roncière Le Noury (de la)	III	501
Renier, G.-F.-J.	I	785	Ronday, F.	IV	770
Renier, H.	III	731	Ronne (De), E.	III	747
Renkin, J.	IV	747	Ronning, J.	V	705
Renoy, A.	IV	753	Ronslé (Van), C. (Mgr)	III	747
Renquin, A.	III	732	Ronvaux, L.	IV	770
Renzi	II	807	Roosels, P.	III	750
Reuliaux, F.	I	787	Rorcourt, A.	IV	771
Reus (De), A.	III	732	Rosario dal Parco	II	826
Reusens, G.	II	808	Rosazza, S.	V	706
Reyghere (De), A.	III	733	Rosen (de), Ch.	II	826
Reytter, E.	IV	753	Rosen (de), G.	II	827
Rezette, J.	IV	755	Rosenblad, N.	III	750
Rhodes, C.	II	809	Rosendael (Van), J.	IV	771
Rhodius, L.	III	733	Roskam, J.	IV	772
Richard, E.	IV	756	Ross, R. (Sir)	III	750
Richet, E....	IV	757	Rosseel, J.	V	706
Richir, O.	IV	758	Rossetti, J.-M.	II	828
Richoux, O.	V	702	Rossi, L.	V	709
Richthofen (von), F.	III	734	Rossi (de), A.	V	710
Ridder (De), P.	II	812	Rossignon, A.	I	802
Rie (De), L.	III	735	Rossignon, Ch....	IV	773
Riemaecker (De), A.	III	735	Rossignon, E.	III	751
Riga, A.	III	736	Ross-Phillips, H.	IV	774
Riga, F.	III	736	Rothkirch, F.	IV	774
Riga, J.	III	737	Rotsaert, K.	IV	775
Rikir, G.	III	737	Roubaix (De), A.-J.	I	804
Rinquet, E.	IV	759	Roubaix (De), E.	III	752
Rivier, A.	II	812	Roubinet, J.	II	828
Robbe, P.	IV	760	Rouffart, A.	IV	776
Robbens, V.	III	738	Rouling, J.	IV	776
Robert, E.	IV	761	Roumache, L.	IV	777
Robert, J....	III	738	Rousez, Ch.	III	753
Robertson, J.	V	702	Rousseau, A.	III	753
Roboredo, F.	II	815	Rousseau, L.-E.	I	807
Roch de Cesinale	II	815	Rousseaux, V.	III	754
Rochechouart (de), A.	III	738	Roussilhe, H.	V	711
Rochet, E.	II	916	Rouvier, P.	III	754
Rock, Fr.	II	817	Rowlands, voir Stanley.		
Rode (Lantannois van), voir Lantannois.			Roy (de), F.	IV	778
Rodembourg, L.	III	739	Roy (De), P.	III	754
Roderes, A.	III	740	Roy Eucher (de), voir Eucher (de Roy).		
Rodigas, E.	III	740	Roy (le), A.	IV	778
Rodrigues, D.	II	817	Royaux, L.	III	756
Roechoudt (Van), Ph.	III	743	Rubbens, E.	IV	781
Roelandts, F.	IV	761	Rucquoy, H.	V	713
Roest d'Alkemade (de), M.	V	703	Ruen, J.	IV	792
Roey (Van), E.	V	704	Rumaliza	IV	793
Roger, L.	IV	762	Rumbeke (Van), L.	V	714
Roger, O.	II	817	Ruskin, E.	IV	796
Roget, L.	I	788	Rutten, M.	V	714
Rogge, E.	III	743	Ruwette, G.	IV	797
Rogier (de Grelle-), voir Grelle-Rogier (de).			Ruysser (De), A.	V	721
Rohlfs, G.	I	792	Ryan, Th.-F.	I	808
			Ryckebusch, M.-L.	III	758

	Tome	Col.		Tome	Col.
Semenov, P.	V	753	Sleeckx, Ch.	III	808
Semio	I	843	Slijen (Van Der), V.	II	868
Senden, A.	V	754	Slimbroeck, L.	III	809
Senden, M.	III	803	Slosse, E.	IV	841
Sequeira (Lopez de), L.	II	848	Sluysmans, J.	V	763
Séraphin d'Acqui	II	848	Small, E.	I	852
Séraphin de Cortone (Vagnucci)	II	849	Smedt (De), J.-B.	III	809
Seret, F.	V	755	Smedt (De), O.	II	869
Serexhe, H.	II	849	Smet (De), D.	III	811
Serruys, M.	IV	830	Smet (De), G.	III	811
Servais (R. P.), L.	I	845	Smet de Nayer (Comte P. de)	I	852
Sessing, H.	IV	832	Smeth (de), A....	V	763
Severeins (R. P.), L.	I	846	Smets, Ch.	V	764
Severeins, R.	III	803	Smets, Ch.	I	856
Severin, G.	IV	833	Smets, V.	V	765
Seynhave, C.	I	847	Smeyers, J.	IV	845
Shagerstrom, K.	III	804	Smits, D.	II	870
Shaler, M.	IV	835	Snellings, L.	III	812
Shanu, H.	IV	838	Sneyers, J.	II	870
Sharpe, A.	II	850	Snickt (Van der), G.	V	766
Shaw, Ch.	II	853	Soares, E.	II	871
Shaw, E.	II	855	Söderhäll, A.	V	766
Sieben, L.	III	805	Soelberg, K.	III	812
Sienne (Philippe de)	I	848	Soete (De), Fl.	II	872
Sieron, L.-E.-A.	I	848	Sohier, O....	V	767
Siewers, A.	V	756	Soledade (da), F.	II	873
Sillye, A.	II	856	Soliman, J.	I	857
Silva (Da), P.	II	864	Solon, A.	III	813
Silva (d'Almada de), J.	II	863	Solvay, E.	V	768
Silva (de), A.	II	860	Solvyns, H.	V	769
Silva (Antoine I Baretto)	II	861	Sörensen, R.	III	813
Silva (Antoine II Baretto)	II	861	Sörensen, S.	III 814; V	773
Silva (de), D.	II	862	Sorrento (Bonaventure de)	I	859
Silva (de), E.-A.	II	862	Sorrento (Merolla de)	I 859; IV	846
Silva (de), Étienne I	II	862	Sospitella de Gubernatis, voir		
Silva (de), Étienne II	II	863	Gubernatis.		
Silva (de), Jean Baretto	II	863	Sousa (de), L.	II	873
Silva (De), M.	II	864	Sousa (de), M.	II	873
Silva (de), Paul Generoso	II	863	Sousa (de), R.	II	873
Silva (de), P.	II	864	Sousa Barroso (de), voir Barroso.		
Silva (de), P.	II	864	Souza (de), Fr.	II	874
Silva (de), R.	II	865	Soveral (de), Fr.	II	874
Silva (de), S.	II	865	Sparano, F.	III	815
Silva Porto (Ferreira da), A.	II 865; IV	839	Sparhawk, A.	I	859
Simar, E.	II	865	Speke, J.-H.	I	860
Simar, Th.	V	756	Spelier, A.	II	875
Simon, Fr.	III	806	Spilliaert, G.	III	816
Simon, H.	III	806	Spinnock, P.	III	817
Simon, J.-B.	IV	840	Spreutels, Th.	III	818
Simon, J.-J.	III	866	Springham, J.	III	818
Simon, J.-L.	II	866	Spuhler, Ch.	V	773
Simon, Th.	II	866	Squilbin, C.	IV	846
Simon, V....	V	758	Staberg, J.	III	818
Simons, A.	V	759	Stache, E....	IV	847
Simony (de), E.	III	807	Staelens, P.	III	819
Simpelaere (R. P.), A.	I	849	Staes, F.	II	876
Sinave, J.	III	808	Stairs, W.	II	877
Singai (Saint Paul de), voir Saint Paul de Singai.			Stanley, J.-R.-H.-M.	I 864; V	776
Siret, O.	II	867	Stannard (Rd), E.-W.	I	893
Siron, D.	II	867	Stapleton (Rd), W.	I	894
Sixte, V.	II	868	Stappen (Van Der), G.	II	880
Sixte de Pise	II	868	Stas, J.	II	881
Sjoblom (Rd)	I	851	Stas, J.-B.-P.	III	819
Sjocrona, C.	V	761	Stassart, P.	III	820
Sjostrom, Fr.	III	808	Stassin, F.	V	775
			Staybano, Fr.	II	881

	Tome	Col.		Tome	Col.
Steeleman, L.	II	882	T		
Steenhault de Waerbeck, L.	IV	847	Tack, Th.	III	835
Steenwinckel (Van), L.	V	777	Tadini, G.	III	837
Stegen (Van Der), M.-J.	II	838	Taelen (Van der), J.	V	799
Stein d'Altenstein (de), A.	III	820	Taeys (De), J.	III	838
Steiner Huusker (von), J.	II	884	Tagon, J.	II	897
Steleman, G.	IV	848	Taillieu, A.	III	838
Stenfelt, G.	II 884 ; V	778	Talamas, S.	II	898
Stephany, L.	III	821	Talbot, J.	III	838
Sterckmans, Ch.	III	821	Talmasse, O.	II	898
Sterckx, A.	III	822	Tamboise, E.	V	799
Sterpin, A.	II	885	Tamine, H.	III	839
Sterpin, J.	IV	849	Tandrup, S.	II	899
Stevart, L.	II	886	Tappenbeck, K.	II	900
Stevelinck, C.	II	886	Tardieu, Ch.	V	801
Stévenart, M.	III	823	Taverne, Fr.	III	840
Stevens, G.-E.	III	824	Taymans, F.	IV	865
Steyaert, C.	V	778	Teiweira, J.	II	902
Stiénon, L.	III	827	Tellez, B.	II 902; IV	865
Stiers, L.	IV	849	Terlinden, P.	V	801
Stillemans, A.	IV	852	Ter Maat, G.	IV	866
Stirum (Limburg-), voir Limburg-Stirum.			Termolle, L.	III	840
Stjernborg, K.	IV	854	Terneus, F.	IV	870
Stockhausen (von), Cl.	III	829	Teruel (Antoine de)	I	909
Stokes, Ch.-H.	I	895	Tessaroli, L.	IV	871
Storme, A.	I	898	Tessitore, C.	IV	872
Stormoen, H.	III	830	Teusz, E.	II	903
Storms, E.-P.-J.	I	899	Théate, S.	V	802
Straeten (Van Der), C.	II	887	Theys, A.	V	803
Straeten (Van Der), E.	II	887	Thibaut	I	909
Straeten (Van Der), Fr.	II	888	Thibaut, E.	IV	873
Straeten (Van Der), H.	I	904	Thibaut (R. P.), H.	I	911
Straeten (Van Der), H.	II	889	Thibaut, X.	V	803
Strand, K.	III	830	Thieffry, E.	II	904
Straten Pontoz (Van der), G.	V	779	Thierry, L.	III	841
Strauch, M.	III	831	Thilmans, P.	IV	873
Streitz, E.	IV	855	Thirionet, Fr.	III	842
Streitz, P.	III	833	Thiry, Ch.	III	843
Stroebelt, O.	II	889	Thiry, Th.	II	908
Stroo, C.	V	780	Thomas, D.	V	804
Stroobant, R.-J.-C.	I	904	Thomas, H.	IV	874
Stubbe, L.	I	907	Thomas (R. P.), L.-M.	I	911
Stuckens, M.	III	834	Thomas de Sestola	II	909
Studd, Ch.	V	781	Thomassen, J.	III	843
Stuhlmann, F.	V	781	Thomsen, V.	IV	874
Stuyck, J.	III	834	Thomson, J.	II	910
Stuyvers, H.	II	890	Thornton, F.	V	805
Styczinski, M.	V	785	Thornton, W.	V	806
Suardo, A.	IV	855	Thorup, C.	III	844
Sulzer, E.	II	890	Thoy (Du), A.	III	844
Sumbu, P.	V	786	Thys, A.	IV	875
Summers (Rév.).	III	835	Tibbaut, E.	V	807
Summers, Ch.	III	835	Tiège (de Browne de), voir Browne de Tiège (de).		
Sundt, H.-Fr.	II	890	Tielemans, A.	V	809
Sundvallson, E.	II	893	Tilis, E.	III	844
Surmont de Volsberghe, A.	V	786	Tilkens, E.-Fr.	III	845
Sury, L.	V	787	Tilkens, E.-L.	III	846
Svihus, O.	V	787	Tilman, H.	V	810
Svinhufvud, A.	IV	859	Tilman (Gillis de Sart), voir Gillis.		
Swaloe, L.	V	790	Tilmont, G.	III	848
Swan, Ch.	V	791	Tils, J.	V	811
Sweerts, A.	V	798	Tilt (Van), P.	III	848
Swelsen, A.	II	893	Timmermans, J.-F.	II	913
Swensson	II	893	Tinamt, A.	V	812
Swinburne, A.-B.	I	907			

	Tome	Col.		Tome	Col.
Van den Branden, voir Branden (Van den).			Van der Meylen, voir Meylen (Van der).		
Vanden Broeck, voir Broeck (Van den).			Vandermeulen, J.	II	923
Van den Broecke, voir Broecke (Van den).			Vanderminnen, A.	II	924
Vandenbulcke, G.	V	837	Van der Molen, voir Molen (Van der).		
Van Den Cruyce, voir Cruyce (Van Den).			Van Der Poorten, voir Poorten (Van Der).		
Van den Dijck, voir Dijck (Van der).			Vandersande, L.	II	925
Van Den Heuvel, voir Heuvel (Van Den).			Van der Schelden, voir Schelden (Van der).		
Van den Hove, voir Hove (Van den).			Van Der Slijen, voir Slijen (Van Der).		
van den Hove d'Estenryck, voir Hove d'Estenryck (van den).			Vandersloten, Ch.	II	925
Van Den Kerckhove, voir Kerckhove (Van Den).			Van der Snickt, voir Snickt (Van der).		
Vandenkerchove, C.	II	920	Van Der Stappen, voir Stappen (Van Der).		
Van Den Kinschoot, voir Kinschoot (Van Den).			Van Der Stegen, voir Stegen (Van Der).		
Van den Nest, voir Nest (Van den).			Van Der Straeten, voir Straeten (Van Der).		
Vandenpeereboom, J.	IV	897	Van der Straten Pontoz, voir Straten Pontoz (Van der).		
Van Den Plas, voir Plas (Van Den).			Van der Taelen, voir Taelen (Van der).		
Van De Plas, voir Plas (Van De).			Vandervaeren, G.	II	926
Van De Peereboom, voir Peereboom (Van De).			Vandervelde, E.	V	839
Van de Putte, voir Putte (Van de).			Van der Voort, voir Voort (Van der).		
Van der Auwermeulen, voir Auwermeulen (Van der).			Van Der Wegen, voir Wegen (Van Der).		
Van Der Brempt, voir Brempt (Van Der).			Van Der Weyden, voir Weyden (Van Der).		
Van der Bruggen, voir Bruggen (Van der).			Van Der Wielen, voir Wielen (Van Der).		
Van der Burch, voir Burch (Van der).			Vanderyst, H.	III	872
Vanderburg, C.	II	921	Van Dest, voir Dest (Van).		
Van Der Burght, voir Burght (Van Der).			Van de Velde, voir Velde (Van de).		
Van Der Cruysen, voir Cruysen (Van Der).			Vandevelde, Fr.	III	875
Van der Cruysen, voir Cruysen (Van der).			Vandevelde, G.	II	926
Vanderelst, E.	II	922	Vandevelde, J.	I	927
Van Der Elst, voir Elst (Van Der).			Vandevelde, V.	II	927
Van der Grinten, voir Grinten (Van der).			Van Deventer, voir Deventer (Van).		
Van der Gucht, voir Gucht (Van der).			Van de Vin, voir Vin (Van de).		
Vanderhaeghe, J.	II 922; V	390	Van De Vliet, voir Vliet (Van De).		
Van Der Haeghen, voir Haeghen (Van Der).			Vandewalle, P.	IV	902
Vanderkam, V.	V	848	Van de Wiele, voir Wiele (Van de).		
Vanderlinden, J.	II	923	Van Diest, voir Diest (Van).		
Van der Linden, voir Linden (Van der).			Van Dorpe, voir Dorpe (Van).		
Van Der Loock, voir Loock (Van Der).			Van Drunen, voir Drunen (Van).		
Vandermaelen, A.	II	923	Van Durme, voir Durme (Van).		
Van der Maesen, voir Maesen (Van der).			Van Dyk, voir Dyk (Van).		
Vandermeersch, E.	V	838	van Eetvelde, voir Eetvelde (van).		
Vandermeiren, J.	IV	899	Van Egroo, voir Egroo (Van).		
Van Der Mensbrugge, voir Mensbrugge (Van Der).			Van Fraesem, voir Fraesem (Van).		
			Vangele, A.	II	928
			Van Genechten, voir Genechten (Van).		
			Van Gerven, voir Gerven (Van).		
			Van Gestel, voir Gestel (Van).		
			Van Goidsenhoven, voir Goidsenhoven (Van).		
			Van Halme, voir Halme (Van).		
			Van Haren, voir Haren (Van).		
			Van Havermaet, voir Havermaet (Van).		

	Tome	Col.		Tome	Col.
Van Hecke, voir Hecke (Van).			Van Praet, voir Praet (Van).		
Van Hee, voir Hee (Van).			Van Raepenbusch, voir Raepen-		
Van Heirbeek, voir Heirbeek (Van)			busch (Van).		
Van Hemelrijck, voir Hemelrijck			Van Raes, voir Raes (Van).		
(Van).			van Rode (Lantonnois), voir Lan-		
Van Hencxthoven, voir Hencxtho-			tonnois.		
ven (Van).			Van Roechhoudt, voir Roechhoudt		
Van Hende, voir Hende (Van).			(Van).		
Van Herder, voir Herder (Van).			Van Roey, voir Roey (Van).		
Vanherzele, R.	IV	903	Van Ronslé, voir Ronslé (Van).		
Van Hoeck, voir Hoeck (Van).			Van Rosendael, voir Rosendael		
Van Hoef, voir Hoef (Van).			(Van).		
Van Hoesen, voir Hoesen (Van).			Van Schendel, voir Schendel (Van).		
Van Hoestenbergh, voir Hoesten-			Van Schingen, voir Schingen (Van).		
bergh (Van).			Van Schoote, voir Schoote (Van).		
Van Hoeydonck, voir Hoeydonck			Van Steenwinckel, voir Steenwin-		
(Van).			ckel (Van).		
Van Holsbeek, voir Holsbeek (Van).			Van Tilt, voir Tilt (Van).		
Van Hoof, voir Hoof (Van).			Vantol, J.	V	854
Van Hooteghem, voir Hooteghem			Van Trimpont, voir Trimpont		
(Van).			(Van).		
Van Houcke, voir Houcke (Van).			Van Veerdeghem, voir Veerdeghem.		
Van Houte, voir Houte (Van).			Van Vreckom, voir Vreckom (Van).		
Van Houtte, voir Houtte (Van).			Van Wayenberghe, voir Wayen-		
Van Hove, voir Hove (Van).			berghe (Van).		
Van Hulse, voir Hulse (Van).			Van Wert, voir Wert (Van).		
Van Iseghem, voir Iseghem (Van).			Van Wynsberghe, voir Wynsber-		
Van Kasteren, voir Kasteren (Van).			ghe (Van).		
Van Kelecom, voir Kelecom (Van).			Van Zeeland, voir Zeeland.		
Van Kerckhoven, voir Kerckhoven			Varebeke (Janssens de), voir Jans-		
(Van).			sens de Varebeke.		
Van Koetsen, voir Koetsen (Van).			Vaucamps, M.	V	854
Van Laere, voir Laere (Van).			Vaughan, H.	V	855
Van Lancker, voir Lancker (Van).			Vauthier, A.	IV	904
Van Leeuw, voir Leeuw (Van).			Vauthier, G.	IV	905
Van Linschoten, voir Linschoten			Vauthier, R.	IV	906
(Van).			Vayssières, A.	I	929
Van Lint, voir Lint (Van).			Vaz, E.	II	937
Van Linth, voir Linth (Van).			Vaz, G.	II	937
Van Luppens, voir Luppens (Van).			Vedy, L.	III	876
Van Maele, voir Maele (Van).			Veerdeghem (Van), H.	II	938
Van Maldeghe, voir Maldeghe			Vékens, Th.	IV	907
(Van).			Velde (Van de), L.	III	878
Van Malderen, voir Malderen (Van).			Velde (Van de), M.	V	856
Van Marcke, voir Marcke (Van).			Velghe, A.-H.-P.-C.	I	931
Van Marcke de Lummen, voir			Venas, P.	II	938
Marcke de Lummen (Van).			Vendelmans, A.	IV	908
Van Meerbeek, voir Meerbeek (Van).			Veramme, Ch.	IV	908
Van Meerbeke, voir Meerbeke (Van)			Verbaeys, E.	II	939
Van Meldert, voir Meldert (Van).			Verbauwhede, J.	II	940
Van Moesieke, voir Moesieke (Van).			Verbeeck, L.	II	940
Van Montfort, voir Montfort (Van).			Verbeke, C.	V	856
Van Moppe, voir Moppe (Van).			Verbeuken, E.	II	941
Van Naemen, voir Naemen (Van).			Verbist, Th.	IV	909
Vanneste, P.	IV	903	Verboeckhoven, Fr.	III	882
Van Neuss, voir Neuss (Van).			Verbrugge, G.	II	941
Van Nimptsch, voir Nimptsch			Verbrugh, P.	II	942
(Van).			Vercken, G.	III	883
Van Nitsen, voir Nitsen (Van).			Vercruysse, A.	IV	910
Van Not, voir Not (Van).			Verd'hurt, S.	V	858
Van Oost, voir Oost (Van).			Verdick, E.	III	883
Van Overschelde, voir Overschelde			Verdussen, F.	II	942
(Van).			Verdussen, J.	II	943
van Pottelsberghe de la Potterie,			Vereecken, E.	III	886
voir Pottelsberghe (van).			Vereycken, E.	II	944
Van Praag, voir Praag (Van).			Vereycken, J.	II	945

	Tome	Col.		Tome	Col.
Walravens, J.	IV	932	Willame, V.	II	980
Walschap, A.	IV	933	Williams	III	925
Wando	I	948	Williams, R.	IV	956
Wangermée, E.	I	951	Wilmin, F.	III	926
Ward, H.-F.-E.	I	956	Wilverth, E.	III	926
Warlomont, Ch.-L.-W.	I	962	Windt (De), J.	III	928
Warnant, E.	V	882	Winton (de) (Sir F).	II	981
Warnier (R. P.), P.-A.	I	965	Winnerstrand, F.	V	889
Warocqué, R.	IV	936	Winter (De), J.	V	890
Waroux (R. P.), L.	I	967	Winz, J.	III	930
Wattecamps, L.	III	910	Wisc, G.	III	930
Wauters, A.-J.	II	969	Wissmann, H.-A.	III	931
Wauters, A.	III	910	Wissmann (von), H.-W.	I	973
Wauthier, O.	III	910	Witte (De), D.	I	992
Wautier, J.	II	972	Wittmann, I.	IV	962
Wauwermans, H.	III 911; IV	938	Wtormann, A.	V	890
Wayenberghe (Van), R....	V	882	Woeste, Ch.	I	993
Webb, S.	IV	938	Wolf, L.	III	931
Weber, A.	V	883	Wolter, G.	IV	963
Weber, Ch.	V	884	Wolters, A.	III	934
Weber, H.	III	912	Wolters, M.	V	892
Weber de Treuenfels, L.	IV	938	Wouters, C.	II	984
Weck (de), E.	III	914	Wouters d'Oplinter (de), A.	V	892
Wegen (Van Der), L.	II	974	Wouters d'Oplinter (de), Ch.	II	984
Weeks (Rd), J.	I 967; IV	939	Wright, V.	V	895
Weens, J.	V	885	Wtterwulge, G.-F.	I	1003
Weerts, A.	III	914	Wuidart, C.	IV	964
Weinthal, L.	III	915	Wulfers, L.	V	896
Weissenbruch, P.	V	887	Wynsberghe (Van), A.	V	897
Wellens, F.	IV	940	Wynsberghe (Van), J.	V	898
Welsch, A.	III	916			
Wenckstern (de), C.	III	916			
Wene... ..	II	975		X	
Wensel, H.	III	916			
Wentrup, K.	III	917	Xavier de San Lorenzo (François), voir François.		
Wert (Van), J.	IV	941			
Wéry, E.	III	917	Xhignesse, J.	IV	965
Wéry, I.	III	918	Xivry (Orban de), voir Orban de Xivry.		
Wessels, J.	III	918			
Westcott, L.	IV	942			
Wester, A.	II	975			
Westlake, J.	V	887		Y	
Westmark, Th.	II	977			
Wèvre (de), Ch.	V	887	Yde, J.	III	935
Weyden (Van der), F.	I	968	Yves, G.	IV	652
Weynants, J.	III	919			
Weyns, A.	IV	943			
White (Rd).	I	969		Z	
Wiehmann, K.	V	889			
Wiele (Van de), Fr.	III	920	Zalane	II	993
Wielen (Van Der), H.	II	979	Zappo-Zappo	III	937
Wiener, L.	IV	947	Zappo-Zappo, fils	III	938
Wiener, S.	IV	948	Zboinsky, C.-H.-T.	I	1005
Wijnsberghe (Van), J.	V	890	Zeeland (Van), A.	I	1008
Wilde (De), J.	II	980	Zemai, voir Semio.		
Wilkie, E. (Mrs Moody) ...	III	920	Zenobe de Florence	II	993
Wilkman, C.	III	921	Zerbini, U.	V	899
Willaert, M.	III	921	Zickwolf, E.	V	900
Wille, R.	IV	954	Zimmer, E.	V	900
Willemoës d'Obry, V.	III	922	Zinta	II	994
Willems, A.	I	969	Zintgraf, E.	III	939
Willemsens, E.	V	890	Zitter (De), A.	III	941

TABLE DES AUTEURS DU TOME V

- BERLEMONT, F. : Armstrong, J. ; Autrique, E. ; Bastelica, J. ; Bizet, J. ; Bolle, A. ; Buysens, S. ; Cayen, A. ; Closet, P. ; Copette, L. ; Correvon Fr. ; Deprez, G. ; Dumont, A. ; Fauconnet, J. ; Feron, E. ; Hanssens, E. ; Moberg, W. ; Perpete, G. ; Steenwinckel (Van), L. ; Vreize (De), P.
- BILLIAU, M.-G. (R. S.) : Hoornaert, M. ; Lentz, L. ; Rumbekke (Van), L. ; Schelden (Van der), M.
- BOELAERT, E. (R. P.) : Blackburn, Ch. ; Liwen. thal, Ch. ; Vermaesen, J.
- BONNAERENS, R. : Badrihaye (de), L. ; Beels, J. ; Bève (de), F. ; Brouwer (de), A. ; Callewaert, Ch. ; Cosyns, G. ; Dineur, L. ; Goossens, P. ; Graux, Ch. ; Gucht (Van der), G. ; Haese ('D), J. ; Heuvel (Van den), J. ; Heulen, R. ; Hubrechen, A. ; Maertens, Ch. ; Marcke (Van), J. ; Nest (Van den), A. ; Pardoën, A. ; Peetroons, Fr. ; Rucquoy, H. ; Taelen (Van der), J. ; Wouters d'Oplinter (de), A.
- BUDDE, F. : Svihus, O.
- CAMBIER, R. () : Burton, Ch. (note complémentaire) ; Dycker (De), P. ; Gamitto, A. ; Hock, O. ; Lacerda e Almeida (de), F. (note complémentaire) ; Miomandre (De), Ch.
- CAMUS, C. : Empain, J.
- COLSON, M. (R. P.) : Konings, J.
- COMELIAU, M.-L. (M¹⁰) : Armani, L. ; Bamps, J. ; Bidart, A. ; Braye, E. ; Christiaens, A. ; Cousin, L. ; Crick, D. ; Daems, C. ; Delforge, J. ; Doncker (De), J. ; Doolaege, G. ; Dumon, E. ; Dupont, J. ; Errera, G. ; Flament, L. ; Flamme, J. ; Florquin, F. ; Gérard, E. ; Gerboin, F. ; Goblet d'Alviella, E. ; Henau (De), P. ; Hennebert, G. ; Heuvel (Van den), G. ; Hupin, R. ; Jacques, A. ; Jacques, V.-A. ; Javaux, A. ; Johnson, M. ; Johnston, K. ; Kervyn, E. ; Keyzer (De), H. ; Kimpe, A. ; Kinds, R. ; Koenig, H. ; Lancaster, A. ; Liebaert, J. ; Mabilille, V. ; Mahieu, L. ; Malis, H. ; Marin, A. ; Massy, F. ; Melis, L. ; Melsen, A. ; Minne, C. ; Montpellier d'Annevoie (de), A. ; Moor (de), E. ; Nachtgael (De), Cl. ; Neef-Orban, O. ; Neujean, L. ; Omval, R. ; Orban de Xivry, A. ; Sadeleer (De), J. ; Sluysmans, J. ; Solvay, E. ; Stassin, Fr. ; Straten-Ponthoz (Van der), G. ; Sweerts, A. ; Tardieu, Ch. ; Trooz (de), J. ; Vantol., ; Vaucamps, M. ; Vin (Van de), L. ; Vitry, E. ; Volckaert, V. ; Volders, J. ; Fos (De), A. ; Vreckom (Van), L. ; Wèvre (De), Ch. ; Willemssens, E.
- COOSEMANS, M. (M¹⁰) : Acerbi, L. ; Aelgoet, J. ; Aelst (Van), A. ; Aerts, A. ; Algoet, C. ; Algrain, Fr. ; Allemans, Fr. ; Ambroise, C. ; Ambroise, F. ; Amphthill, O. ; Andersen, U. ; Anderson, B. ; Anderson, C. ; Ara, A. ; Aupiais, Fr. ; Avaert, H. (en collaboration avec J. JADOT) ; Baeyens, L. ; Baillien, P. ; Balser, Ch. ; Baltus, P. ; Barbier, L. ; Barfoth, M. ; Bargash, S. (note rectificative) ; Barrat, A. ; Bartels, E. ; Barth, J. ; Barthels, J. ; Bastian, A. ; Baten, H. ; Baten, L. ; Baudet, O. ; Baudot, A. ; Baudouin, L. ; Bouwens, J. ; Bauwerlinck, M. ; Bayot, C. ; Beeckman, Th. ; Beirlaen, E. ; Belvaux (de), A. ; Berckmans, C. ; Berge, O. ; Berger, A. ; Bergh, W. ; Berghe (Van den), O. ; Berlo (Van), M. ; Bernaerts, E. ; Bernard, G. ; Bertrand, E. ; Besso, G. ; Bialkowski, S. ; Bicheroux, F. ; Bieler, S. ; Bienaimé, L. ; Biervliet (Van), J. ; Biesemans, Ch. ; Bisteau, E. ; Blaise, I. ; Blanc, L. ; Blanchard, E. ; Blaude, C. ; Bloch, E. (en collaboration avec J. JADOT) ; Blondiau, R. ; Boeck (De), A. ; Bon (Van den), L. ; Bonehill, R. ; Boone, A. ; Botersaele, J. ; Bouckaert, D. ; Bradfer, J. ; Brassinne, A. ; Brogne, N. ; Bruninx, L. ; Bruun, F. ; Bruyns, P. ; Bruyr, A. ; Buisson, E. ; Carlsen, C. ; Casalini, O. ; Cassart P. ; Caulaert (Van), B. ; Cauwenberg, C. ; Choquet, L. ; Cipont, C. ; Clarke, E. ; Collinet, M. ; Coninck de Merckem (de), Ch. ; Courcel, A. ; Courteille, L. ; Crombrugge de Looringe (de), V. ; Croonenberghs, E. ; Cuyllits, P. ; Cuyper (De), A. ; Cuypers, J. ; Cuypers, J.-F. ; Dassy, A. ; Défense, F. ; Degréve, E. ; Dehoepere, A. ; Delange, A. ; Delforge, M. ; Delmotte, L. ; Delobbe, J. ; Delobe, M. ; Demeuse, F. ; Demeyer, L. ; Dendoncker, G. ; Denis, H. ; Deprez, O. ; Derscheid, J. ; Descoville, C. ; Dethier, Ch. ; Detiège, M. ; Detierre, E. ; Devalkeneer, Cl. ; Deventer (Van), J. ; Devenyns, L. ; Devolder, J. ; Dhanis, A. ; D'Heygere, C. ; Ditleff, B. ; Donsen, M. ; Drees, F. ; Dromaux, Th. ; Druart, P. ; Duhst, S. ; Dumont, L. ; Dupont, A. ; Dutrieux, Ch. ; Dutrieux, J. ; Eeman, A. ; Eerebout, A. ; Egroo (Van), A. ; Ekblom, C. ; Elst (Van der), J. ; Eriksen, H. ; Erickson, K. ; Ernst, F. ; Félix, G. ; Ferraris, P. ; Festraets, Fr. ; Fichet, E. ; Firmin, C. ; Fumière, E. ; Gambali (en collaboration avec J. JADOT) ; Graeve (De), H. ; Granville, G. ; Gremling, L. ; Grenade, H. ; Grietens, H. ; Grillet, M. ; Grinten (Van der), E. ; Grisar, H. ; Grisard, C. ; Guasco, A. ; Haas, Ch. ; Hagstrom, B. (en collaboration avec J. JADOT) ; Handekijn, M. ; Janeuse, O. ; Hecké (Van), A. ; Heer, Ch. ; Hende (Van), P. ; Hennebert, Ch. ; Henricot, E. ; Henrion, A. ; Henrotte,

- Fr.; Hérion, G.; Hérion, L.; Herlow, P.; Heste (Van), P.; Heuze, G.; Heylen, Th.; Hollebeke, L.; Hommelen, J.; Houttekier, M.; Hulse (Van), H.; Hunstadt, E.; Hurt, J.; Jacobs, Ph.; Jacques, V.-Ch.; Janssens, Aug.; Jeanroy, E.; Jensen, E.; Jephson, A.; Jonghe d'Ardoye, F.; Joole, C.; Keller, L.; Kerckhove (de), F.; Keyser, A.; Kingsley, M.; Kint de Roodenbeke ('t), A.; Kisseleff, C.; Kock, J.; Koller, H.; Kurtzhals, H.; Lagneaux, O.; Lambiotte, A.; Lamoline, M.; Laurent, O.; Lazard, Z.; Lebon, J.; Lebrun, Alb.; Leeu (Van), L.; Lefèvre, G.; Lefèvre, J.; Lejean, G.; Lekens, M.; Lemaire, B.; Limburg Stirum (de), A.; Lindegaard, A.; Lindstedt, K.; Longobardo, E.; Lutken, O.; Macau, E.; Magis, L.; Magnette, Ch.; Mailier, V.; Malmstrom, A.; Maréchal, E.; Marle, H.; Marmitte, J.; Marno, E.; Martin, P.; Martini, J.; Massmanu, L.; Masson, F.; Middelfart, G.; Minne, L.; Miot, F.; Monkemeyer, A.; Mont (Du), O.; Montblanc (de), A.; Montefiore-Levi, G.; Monville, A.; Moore, M.; Moortgat, M.; Moppe (Van), R.; Moreau, A.; Moriamé, J.; Moucon, A.; Mousel, L.; Moynier, G.; Mserera, M.; Naemen, (Van), L.; Neelemans, A.; Neelemans, E.; Nenzima; Nerinx, E.; Neuhausen, V.; Notebaert, A.; Nottet, J.; Nucci (di), V.; Nuyens, H.; Nys, F.; Ogg, J.; O'Grady, M.; Olivier, A.; Olivier, L.; Orth, H.; Otto, K.; Périer, R.; Pigeolet, A.; Questiaux, L. (en collaboration avec G. MOULAERT); Reis, J.; Richoux, O.; Robertson, J.; Roning, J.; Rosazza, S.; Rossi (de), A.; Roussilhe, H.; Sadin, J.; Saibene, A.; Saint Paul de Zin ay, L.; Salcher, A.; Sallin, L.; Samuel, G.; Sapin, A.; Saut, J.; Scalon, F.; Schack, H.; Scharff, J.; Scheers, M.; Schendel (Vn), Th.; Schillebeeckx, Fl.; Schiotz, G.; Schmit, A.; Schweisthal, E.; Schweitzer, D.; Scott, Ch.; Selys-Longchamps (de), M.; Semenov, P.; Senden, A.; Seret, F.; Siewerx, A.; Simon, V.; Sjocrona, C.; Smeth (De), A.; Smets V.; Snickt (Van der), G.; Soderhall, A.; Spuhler Ch.; Steyaert, C.; Stroo, C.; Studd, Ch.; Stuhlmann, Fr.; Styczinski, M.; Sumbu, P.; Surmont de Volsberghe, A.; Sury, L.; Tamboise, E.; Terlinden, R.; Thibaut, X.; Thomas, D.; Thornton, Fr.; Thornton, W.; Tilman, H.; Tils, J.; Tinant, A.; Tonglet, E. (en collaboration avec G. MOULAERT); Tournay-Dutilleux, J.; Trefois, H.; Trimpont (Van), J.; Troup, J.; Valcke, L.; Vanderkam, V.; Vandermeersch, E.; Vaughan, H.; Velde (Vande), M.; Verd'Hurt, S.; Verhulst, L.; Vermeulen, I.; Vidick, J.; Visart de Vocarmé, A.; Voort (Van der), J.; Vranckx, R.; Wagenaar, J.; Walker, J.; Wayenberghe (Van), R.; Weber, Ch. Weissenbruch, P.; Wichmann, K.; Winners-trand, J.; Woermann, A.; Wolters, M.; Wright, V.; Wulfers, L.; Wynsberghe (Van), A.; Zerbin, U.; Zickwolf, E.; Zimmer, E.
- COXILL, W.-H. (Rd): Howell, J.; Hurlburt, E.
- DEHALU, M.: Perrier, G.
- DEKOSTER, L.: Henrotte, Ch.; Henry, E.
- DELLICOUR, F.: Blommaert, M.; Caroli, R.; Hoesen (Van), M.; Muyile, J.; Praag (Van), J.; Rutten, M.; Sak, J.; Swalue, E.
- DE MEULEMEESTER, M. (R. P.): Corselis, J.; Dijk (Van den), L.; Durme (Van), C.; Janssens, J.-M.; Philippart, J.; Theys, A.; Vuylsteke, P.
- DEPOORTER, C. (R. P.): Bosch (Van den), A.
- DE ROUCK, J.: Descans, H.
- DESCANS, L.: Gevaert, E.
- DEWAELEHENS, R. (M^{me}): Aerde (Van), L.; Bertrand, L.; Brotherton, R.; Burch (Van der), R.; Chimay (de), M.; Demasy, P.; Saintelette, Ch.; Saul, E.; Sohler, O.
- DONNY, A.: Donny, Alb.; Donny, L.
- DUCHESNE, A.: Léopold I^{er}.
- DUREN, A.: Goffin, A.
- EDOUARD (Frère): Bock (De), Fr.
- ENGELS, A.: Dods, H.; Lahure, A.
- ESSER, J.: Clarke, R.
- FONTAINAS, P.: Weens, J.
- FRANÇOIS D'ASSISE (Sœur): Christian, G.; Maeyaert, Cl.; Ruysser (De), A.
- FRYNS, J. (R. P.): Carrie, A.
- GÉRARD, P.: Bourguignon, G.
- GHILAIN, J.: Koettlitz, E.
- GUEBELS, L.: Pirsoul, L.
- HEYSE, Th.: Léonard, H. (en collaboration avec A. SOHIER).
- JADOT, J.-M.: Avaert, H. (en collaboration avec M^{lle} M. COOSEMANS); Barclay, Th.; Barttelot, E.; Bethune (de), P.; Bloch, E. (en collaboration avec M^{lle} M. COOSEMANS); Cambier, E.; Cambier, M.; Collin, A.; Cornet, V.; Cuvelier (de), A.; Daneels, L.; Daneels, M.; Duchesne, Ch.; Dumont, Alb.; Dumont, R.; Dyck (Van den), I.; Gambali (en collaboration avec M^{lle} M. COOSEMANS); Hagstrom, B. (en collaboration avec M^{lle} M. COOSEMANS); Halot-Gevaert, A.; Iseghem (Van), A.; Koht, R.; Lambin, Fl.; Morisseaux, Ch.; Paepé (De), P.; Périer, V.; Pholien, J.; Protin, A.; Rossi, L.; Smets, Ch.; Tummers, J.; Vanderveelde, E.; Voisin, Ch.
- JORISSEN, J.: Jespersen, K.; Vertenten, P.
- LACROIX, A.: Allan (Mac), A.; Bailleux, C.; Bailly, M.; Bastin, A.; Bateman, Ch.; Batz, J.; Beuckers, J.; Beyaert, J.; Bisschops, G.; Buchner, M.; Chantraine, A.; Christensen, N.; Coulon, E.; Courboin, J.; Crombrughe (Van), J.; Daron, L.; Dasnoy, R.; Delarge, L.; Deleu, A.; Delhaise, R.; Delhove, L.; Delmotte, D.; Delparte, E.; Denies, Th.; Derche, E.; Detail, A.; Drapier, N.; Dupont, G.; Eich, A.; Fisette, M.; Flood, C.; Gilson, F.; Graeve (De), M.; Heide, G.; Lefèvre, F.; Lemoine, F.; Macbey, P.; Madesen, H.; Meldert (Van), A.; Miroult, M.; Monet, H.; Nachtergaele, A.; Nenquin, A.; Schmitz, L.; Schouten, H.; Tytec, G.; Vallentin, S.; Walrant, L.; Weber, A.; Westlake, J.
- LAMBERT, F. (R. P.): Gelfhof, B.; Vandenbulcke, G.
- LAUDE, N.: Derscheid, J.

- MENZEL, E. : Kesteleyn, A.
 MOELLER DE LADDERSOUS, A. : Landeghem, A.
 MOULAERT, G. : Boigelot, A. ; Daelman, J. ;
 Goldschmidt, R. ; Ihro, O. ; Questiaux, L. (en
 collaboration avec M^{lle} M. COOSEMANS) ;
 Tonglet, E. (en collaboration avec M^{lle} M.
 COOSEMANS).
 ROEYKENS, A. (R. P.) : Compiègne Dupont (de),
 L. (note rectificative).
 ROBERT, M. : Cornet, J.
 RONDELEZ, V. (R. P.) : Janssens, J.
 SCALAIS, F. (R. P.) : Kénis, A.
 SLADE, R. (M^{lle}) : Lambotte, H.
 SOHIER, A. : Léonard, H. (en collaboration avec
 Th. HEYSE) ; Olyff, J.
 TONDEUR, J. : Martens, Ch.
 VAN DEN ABEELE, M. : Auwermeulen (Van der),
 A. ; Bemelmans, G. ; Cottin, J. ; Dandrea, T. ;
 Detry, R. ; Kaiba, Fr. ; Keyser (De), M. ;
 Ledoux, M. ; Musinga Yuhi ; Simar, Th. ;
 Wijnsberghe (Van), J.
 VANDEPLAS, A. : Allart, J. (note complémentaire) ;
 Ballay, N. (note complémentaire) ; Gessi, R.
 Grant, J. ; Heath, L. ; Hochstetter (von), F. ;
 Léon l'Africain (note complémentaire) ; Mizon,
 L. (note complémentaire) ; Oultremont (d'), A. ;
 Roest d'Alkemade (de), M. ; Solvyns, H. ;
 Stenfelt, G. (note complémentaire) ; Verney, H.
 VAN DER STRAETEN, E. : Ganty, J. ; Jadot, J. ;
 Périer, G. ; Poulsen, M. ; Tibbaut, E. ; Tou-
 chard, G.
 VANNESTE, M. (R. P.) : Birraux, J. ; Bruyne (De),
 F. ; Buisson, J. ; Classe, L. ; Coulbois, Fr. ;
 Delhay, E. ; Faes, J. ; Grun, Ch. ; Guillemé, M. ;
 Haeghe (Van der), J. ; Hillebrandt, H. ; Hirth,
 J. ; Hoef (Van), W. ; Josset, J. ; Landeau, P. ;
 Leys, E. ; Loupias, P. ; Moorertele (Van de),
 A. ; Pouget, J. ; Rosseel, J. ; Schmitz, B. ;
 Schultz, J. ; Simons, A. ; Tielemans, A. ; Ver-
 beke, C.
 VERLINDEN, A. : Aerts, Alph. ; Daelman, F. ;
 Dupont, F. ; Heymans, Fl. ; Lippens, H. ;
 Moesieke (Van), D. ; Winter (De), J.
 WALRAET, M. : Augouard, P. (note complémen-
 taire) ; Banning, E. (note complémentaire) ;
 Crone, O. (note complémentaire) ; Harry, G.
 (note complémentaire) ; Haubroe, J. (note
 complémentaire) ; Holm, Ch. (note complé-
 mentaire) ; Hove (Van), R. ; Irgens-Bergh (von),
 Th. (note complémentaire) ; Janssen-Tusch, E.
 (note complémentaire) ; Kalbauge, S. (note
 complémentaire) ; Ledent, A. ; Mente, Fr. ;
 Panduro-Hanssen, A. (note complémentaire) ;
 Rahbek, A. (note complémentaire) ; Schwein-
 furth, G. (note complémentaire) ; Sorensen, S.
 (note complémentaire) ; Stanley (note complé-
 mentaire) ; Swan, Ch. ; Théate, S.
 WHYMS (M^{me} GUILLAUME) : Becquet, J. ; Gorin,
 (note rectificative).
 WOLTERS, E. (R. P.) : Bittremieux, L. ; Boeck (De),
 E. ; Brande (Van den), Fr. ; Clercq (de), H. ;
 Cordier, A. ; Gangler, F. ; Janssens, A. ; Les-
 taeghe, J. ; Lombarts, Ch. ; Potters, E. ; Roey
 (Van), E. ; Tremmery, L.